HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez	P. Meline.
Francfort,		Jügel.
Gênes,		Yves-Gravier.
Florence,		Piatti.
Leipzig,		Brockhauss.
		Bossange père.
Vienne,		Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,		E. Glucksberg.
Moscou,		A. Semen.
		Ve Gautier et fils.
		Ch. Urbain et Cie.
Odessa,		J. Sauron.
Constantinople,		J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

SUR LES NOTES ET SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR

PAR J. J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

---

3. *TOME TROISIÈME.*

DEPUIS LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR MOHAMMED II JUSQU'A LA MORT DU PRINCE DJEM, FRÈRE DE BAYEZID II.

1453 — 1494.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVI

APERÇU DES SOURCES ORIENTALES

DONT ON A FAIT USAGE POUR LA SECONDE PÉRIODE DE CETTE HISTOIRE.

Les chronologies, les histoires universelles et générales, les biographies, les ouvrages géographiques, et les collections de documens dont nous avons parlé dans le premier volume, ont également servi à cette seconde période; nous avons consulté en outre les ouvrages suivans :

I. Ouvrages géographiques.

1°. Housnoul-mohazeret fi akhbari Missr wel Kahiret, c'est-à-dire *belle conversation sur les connaissances du vieux et du nouveau Caire*, par le sheïkh Djelaleddin Soyouti, mort en l'année de l'hégire 911 (1505), in-4° de 478 feuilles; cet ouvrage se trouve dans ma collection.

2°. Kewkebor-Raoudhat, c'est-à-dire *l'Etoile errante du jardin;* c'est une topographie très-détaillée de l'île de Raoudha, située en face du Caire; in-4° de 274 feuilles.

3°. Djewahiroul-bouhour we wekaïed-douhour, c'est-à-dire *les Perles des mers et les Evénemens des temps*, par Ibrahim Wassifschah; ouvrage, en grande partie topographique, de 113 feuilles in-4°; dans ma collection.

4°. Tarikhi Missr lil Djelalzadé Salih, *Histoire de l'Egypte*, par Salih, frère de l'historien de Souleïman-le-Grand, 100 feuil. in-fol.; dans ma collection.

5°. Tarikhi Schami schérif, l'*Histoire de la noble ville de Damas*, topographie écrite sous le règne de Souleïman Ier, in-4° de 138 feuil.; dans ma collection.

6°. El-berk el-moteelik fi mehasin Djélik, *Eclair brillant de la louange de Djélik* (c'est-à-dire des environs de Damas), par Seïd Mohammed ben Seïd Moustafa ben Khodawerdi ben Mourad, ben Ibrahim, célèbre sous le nom d'Ibner-Reïs, de Damas, en l'année 1171 (1757); in-8° de 87 feuil.; dans ma collection.

II. Histoires spéciales.

7°. SÉLIMNAMEÏ ISHAK TSCHELEBI ou OUSKOUBI, *le Livre de Sélim*, par le poëte Ishak Tschelebi ben Ibrahim d'Ouskoubi; mort en l'année de l'hégire 949 (1542). Ce livre ne contient que les événemens qui se passèrent à l'avènement du sultan Sélim Ier et les incidens de la guerre qu'il fit à son frère Ahmed. Il y en a trois exemplaires différens; l'un de 38 feuil. in-fol., les deux autres de 80 à 100 feuil. in-8°.

8°. SÉLIMNAMEÏ SOUDJOUDI, *le Livre de Sélim,* par le poëte Soudjoudi, continuateur d'Ishak; son ouvrage va jusqu'à la conquête d'Égypte; un vol. in-8° de 38 feuil.; dans ma collection.

9°. SÉLIMNAMEÏ KESCHFI, *le Livre de Sélim de Keschfi;* un vol. in-8° de 90 feuil.; dans ma collection.

10°. SÉLIMNAMEÏ SEADEDDIN, *le Livre de Sélim par Seadeddin.* Cet ouvrage diffère essentiellement du dernier livre de l'*Histoire de l'Empire,* écrit par le même auteur; un vol. in-8° de 11 feuil.; dans ma collection. Voy. *Denkwürdigkeiten Asien's* (*Mémoires sur l'Asie*), par Diez (I, p. 256), et le *Sélimnameï Saadi ben Abdoul Motaals,* à la bibliothèque royale de Paris, n° 74, qui paraît n'être autre que le *Sélimnameï* de Seadeddin.

11°. SÉLIMNAMEÏ DJÉLALZADÉ, *le Livre de Sélim,* par le grand nischandji, l'historien de Souleïman-le-Grand; grand-in-fol.; à la bibliothèque royale de Dresde.

12°. SÉLIMNAMEÏ SCHOUKRI, *le Livre de Sélim,* par Schoukri, en rimes turques; un vol. in-8° de 90 feuil.; dans ma collection.

13°. SÉLIMNAMEÏ YOUSOUF, *le Livre de Sélim,* par Yousouf, le *secrétaire égyptien*, le même qui a traduit le *Sélimnamé* de Schoukri en prose. Cet ouvrage, le meilleur des sept précédens, fut composé d'après les communications de Kodjibeg, gouverneur du sandjak de Soulkadr, qui avait accompagné le sultan dans son expédition contre la Perse et l'Egypte; un vol. in-4° de 118 feuil.; dans ma collection.

Les ouvrages suivans traitent en particulier de la conquête d'Egypte :

14°. Tarikhesch-Scheïkh Ahmed Ibn Seïnel er-remmal, *Histoire du scheïkh Ibn Seïnel*, employé à la cour de Toumanbeg, le dernier des sultans mamlouks, comme devin des figures formées par le sable; un vol. in-4° de 80 feuil.

15°. Tarikhi Missr Kadim ou djedid, *Histoire de l'ancienne et de la nouvelle Egypte par Souheïli*, Constantinople, 1142 (1729). Cet ouvrage n'est en grande partie qu'une compilation de celui de Djelalzadé Salih et d'Ibrahim Wassif-schah (*voy.* n° 3 *et* 4).

16°. Almanah er-rahmaniyet fid dewletil Osmaniyet, *Présens pieux offerts à l'empire ottoman*, par l'astronome Seïneddin Mohammed ben Ebis-sourour El-bekri Essidiki du Caire [1]; un vol. in-4° de 104 feuil.; dans ma collection.

17°. Lataïf munifet fi zikril dewletil Osmaniyet we temellukiha lihazihil-aktaril Missriyet, *Agrémens de la lecture de la dynastie ottomane et de ses possessions en Egypte*, compendium de l'histoire d'Egypte qui va jusqu'à l'an 1038 (1628); un vol. in-8° de 310 pages; dans ma collection.

18°. Nouzhetet-Thalib, *Réjouissances des amis de l'histoire*, traduit de l'arabe en turc par Ahmed Tschaousch de Valona, sous le règne d'Ahmed Ier, et par ordre de Mohammed-Pascha. Ce livre n'est qu'un extrait d'ouvrages arabes antérieurs, qui traitent de l'histoire et de la géographie de l'Egypte; un vol. in-4° de 116 feuil.; dans ma collection.

19°. Nouzheten-nazirin fi tarikh men wela Missr min el-Khoulefa wes Selatin, *Réjouissances des contemplateurs de l'histoire des khalifes et des sultans qui ont régné*

[1] Le même auteur écrivit les ouvrages suivans : *Dourrol djéman fi assli menbaï ali Osman* (*les Perles précieuses de l'Origine de la Dynastie ottomane*); — *Feïzoul-mennan fi dewlet ali Osman* (*la Bénédiction du Tout-Puissant sur la Dynastie ottomane*); — *El-kewakib es-saïret fi akhbar Missr wel Kahiret* (*Étoiles errantes dans les connaissances de l'Ancien et du Nouveau-Caire*). Voyez Sylvestre de Sacy, dans les *Notices et Extraits des Manuscrits*, I, p. 165, et le *Tezkeretet-Sourefa*.

sur l'Egypte, par le scheïkh Imam Merii Ibn Yousouf Al-Hanbeli. Cet ouvrage, dédié à Azmizadé, juge au Caire, est un extrait abrégé de l'histoire d'Egypte jusqu'à l'an 1032 (1623). Deux exemplaires, le premier de 79 feuil. in-4°, le second de 75 feuil. en langue arabe; dans ma collection.

20°. Tarikhi Missr, *Histoire d'Egypte*, par Mohammed, fils de Yousouf; un vol. in-4° de 279 feuil. C'est la meilleure de toutes les histoires publiées sur les divers gouverneurs d'Egypte depuis la domination des sultans ottomans; dans ma collection.

21°. Essebi-esseyar fi akhbari Moulouket-Tatar, *les sept Etoiles errantes dans la connaissance des rois tatares*. C'est une des meilleures histoires des khans de la Crimée, depuis Menghli Ghiraï, le premier de ces khans, jusqu'à Selamet Ghiraï, 1150 (1737); un vol. in-fol. de 234 feuil. Cet ouvrage que le chevalier Italinsky, ambassadeur de S. M. l'empereur de Russie à Rome, m'avait cédé momentanément, a été rendu depuis à la collection de manuscrits léguée à la ville de Saint-Pétersbourg par le chevalier Italinsky. La copie de ce livre précieux, que j'ai eu sous les yeux, a été faite (1206, 1791) par Khalil Ratib, derwisch de l'ordre d'Ibrahim Edhemi à Karahissar-scherki.

III. Collection de Documens.

22°. Inscha, *Collection de lettres échangées entre le sultan Bayezid et son frère Djem* (Zizim), *et entre leurs mères;* un vol. in-8° de 98 feuil.; dans ma collection.

23°. Mounschiati Ibrahimbeg ed-Defteri, *les pièces d'Etat d'Ibrahimbeg le defterdar;* à la bibliothèque impériale-royale de Vienne, n° 424; un vol. in-8° de 100 feuil.

24°. *La Collection* (Inscha) *précieuse de pièces politiques en langue persane et en langue turque;* grand in-4° de 112 feuil., contenant 150 lettres de sultans et de schahs.

25°. Destouroul-Inscha, *le Modèle du syle épistolaire;* c'est une collection précieuse d'écrits politiques du reïs-effendi Sari Abdoullah. Un vol. in-4° de 171 feuil.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XIII.

Constantinople est repeuplée par de nouveaux colons. — Exécution du grand-vizir. — Expéditions de la flotte dans l'Archipel. — Prise de Novoberda et siége de Belgrade. — Incursions dans la Hongrie. — Soumission de la Servie. — Conquête du Péloponèse. — Mort des deux despotes et du dernier duc d'Athènes.

Conquérant et maître de Constantinople, Mohammed II fit son entrée triomphale le quatrième jour de la prise de la ville, après avoir fait partir dès la veille sa flotte chargée d'un immense butin. Arrivé devant l'église de Sainte-Sophie, il descendit de cheval pour prendre possession de cette métropole de la chrétienté en Orient. De là il se rendit au palais qui, depuis tant de siècles, était le séjour des successeurs de Constantin-le-Grand. A la vue de ces murs déserts, il ne put s'empêcher de faire un triste retour sur les vicissitudes des choses humaines, et il récita ce distique d'un poëte persan : « L'araignée fait sa toile dans le palais des

rois, et la chouette entonne son chant nocturne sur les tours d'Efraziab! »

Pour conquérir l'affection des chrétiens qu'il avait soumis par les armes, Mohammed se déclara leur protecteur, et procéda, dès le 1er juin 1453, à l'investiture d'un nouveau patriarche grec [1]. C'est ainsi qu'il réunissait les talens de grand capitaine à l'habileté de l'homme d'Etat; il avait encore les armes à la main, qu'il pensait déjà à s'assurer sa nouvelle conquête par de sages institutions politiques. Il fit proclamer publiquement que les fugitifs retournassent dans leurs maisons, libres de toute crainte; que les habitans reprissent leurs affaires et continuassent à vivre comme par le passé. Il ordonna en même temps qu'en remplacement du patriarche mort, un nouveau fût élu et sacré suivant les anciens usages. Tel était le cérémonial observé sous les souverains de Byzance : le nouveau patriarche, monté sur un cheval des écuries impériales richement enharnaché et couvert d'une housse blanche, se rendait du palais Bucoleon au patriarchat, où les archiprêtres lui prêtaient serment. Là l'empereur, assis sur son trône, autour duquel était rangé tout le sénat, la tête découverte, lui remettait une crosse enrichie de perles et de pierres précieuses; le premier chapelain de la cour [1] bénissait l'assemblée, le grand-domestique entonnait les hymnes et le *Gloria*, et le lampadarios (gardien des

1 ὁ μεγας Πρωτοπαπας, Phranzès, à la fin du livre III, p. 68, édit. de Alter.

lampes) chantait le chœur : *Le roi des cieux !* Les chants terminés, l'empereur se levait, tenant dans sa main le sceptre et ayant à ses côtés le césar et le métropolitain d'Héraclée : le premier à sa droite, le second à sa gauche. Le nouvel élu s'inclinait trois fois profondément devant toute l'assemblée et se prosternait aux pieds de l'empereur. Celui-ci, étendant son sceptre sur sa tête, prononçait alors ces mots : « La sainte Trinité, qui m'a donné l'empire, t'investit du patriarchat de la nouvelle Rome. » Le patriarche recevait sa dignité des mains de l'empereur, et lui donnait la communion. Sauf ce dernier point, il n'y eut alors rien de changé dans le cérémonial précédemment établi. Mohammed voulut que le petit nombre d'archiprêtres et de laïques qui avaient concouru à l'élection de George Scholarius, appelé aussi Gennadius, observassent les rites sacrés comme avant la conquête. Il invita le patriarche à un repas somptueux et lui fit une magnifique réception. Après un long et amical entretien, Gennadius étant sur le point de se retirer, Mohammed lui fit présent d'un sceptre précieux et lui dit : « Soyez patriarche, et que le ciel vous protége ; usez de mon amitié en toute circonstance ; jouissez de tous les droits et de tous les priviléges dont ont joui vos prédécesseurs. » Le prince musulman voulut reconduire le prélat chrétien jusque dans la cour, et là il ordonna aux grands dignitaires qui l'entouraient d'accompagner Gennadius au synode. Au milieu d'un cortége de vizirs et de paschas, celui-ci, monté sur un des plus beaux chevaux du sultan, se

rendit à l'église des Saints-Apôtres qui avait été désignée pour le siége du patriarchat, Aya-Sophia ayant été transformée en mosquée. Mais le quartier de la ville où était située cette église étant désert et ravagé, et un Turc ayant été trouvé assassiné dans le parvis du temple, Gennadius obtint du sultan la translation du patriarchat dans l'église de la Sainte-Vierge, devenue plus tard la mosquée Fethiyé [1]. Les nonnes, qui jusqu'alors avaient habité le couvent de la Sainte-Vierge, furent transférées dans celui de Saint-Jean sur le Trullos [2], ce qui prouverait que quelques-unes d'entre elles avaient pu sauver des mains des Turcs, sinon leur honneur, du moins leur vie. Le magnifique palais, situé au nord de la nouvelle métropole, devint la résidence du patriarche. Le sultan lui fit délivrer peu après un diplôme qui déclarait sa personne inviolable. Il était ainsi conçu : « Que personne n'impose le patriarche; qu'il ne soit inquiété par qui que ce soit, et que lui et les archiprêtres, ses suffragans, soient pour toujours exempts de toute charge publique [3]. » Le même diplôme assure aux Grecs les trois priviléges suivans: «Leurs églises ne pourront être changées en mosquées; leurs mariages, leurs enterremens, et tous leurs autres usages, seront maintenus d'après les rites et les principes de l'église grecque;

[1] Παμμακαριςη. Ce fut Mohammed qui changea en mosquée l'église de la Sainte-Vierge, et non Sélim I, comme le dit Cantemir, II, p. 120, en s'appuyant à tort sur le témoignage d'Ali.

[2] Ce fut là que, sous Justinien Rhinotmetus, eut lieu le cinquième concile.

[3] Phranzes, l. III, et *Turco-Græc.*, p. 108.

enfin, les fêtes de Pâque continueront à être célébrées, et, à cet effet, les portes du Fanar, c'est-à-dire du quartier grec, resteront ouvertes pendant trois nuits [1]. »

Mohammed, après avoir ainsi assuré la tranquillité des Grecs, en leur donnant pour gage de ses bonnes intentions l'investiture d'un nouveau patriarche, s'occupa, le 2 juin, du sort des Génois de Galata. Les habitans présens furent inscrits, les maisons de ceux qui s'étaient enfuis sur les vaisseaux latins furent ouvertes, mais non livrées au pillage. Les mobiliers furent inventoriés, et on fixa aux propriétaires, pour faire valoir leurs droits, un terme de trois mois, au bout duquel ce qui leur appartenait était acquis au fisc. Le sultan fit ensuite raser les murs du côté de la terre, mais il laissa subsister les fortifications du port [2]. Pour réparer les murs de Constantinople et en repeupler l'enceinte déserte, il manda un grand nombre de maçons et de chaufourniers, et ordonna à cinq mille familles de Trébizonde, de Sinope et d'Asprocastron, de venir s'établir dans la ville, sous peine de mort. Un de ses esclaves, Souleïman, était chargé de veiller à ce que la chaux nécessaire à la réparation des murs fût prête au mois d'août, et que les nouveaux colons eussent au mois de septembre abandonné leur ancienne patrie pour

[1] L'authenticité de ce diplôme, qui avait péri dans un incendie, fut prouvée, sous le règne de Sélim I, par un vieux janissaire qui avait assisté à la prise de Constantinople. Cantemir, 119.

[2] Ducas, XLII, p. 176.

la nouvelle [1]. Sur les assurances publiques du sultan, que tous les nobles grecs qui pourraient prouver leur noblesse seraient traités avec plus de distinction que sous les empereurs grecs, et qu'il leur serait assigné un rang analogue à celui dont ils jouissaient précédemment, un grand nombre d'entre eux se présentèrent le jour de la fête de Saint-Pierre fixé à cet effet; mais ils payèrent cher leur crédulité, et leurs têtes tranchées ne tardèrent pas à ensanglanter les marches de la cour du palais [II].

Le vingtième jour de la conquête de Constantinople (18 juin 1453), Mohammed se rendit à Andrinople, où il fit une entrée solennelle, traînant à sa suite une longue file de vierges et de femmes de la noblesse grecque; parmi ces dernières se trouvait l'épouse du grand-duc Notaras; cette princesse, remarquable par ses vertus et son grand caractère, mourut en chemin près du village de Mezené, où elle fut enterrée. Au nombre de ceux qui formaient le cortége triomphal du sultan était le grand-vizir Khalil, le quatrième des Djenderelli, dans la famille duquel le grand-vizirat s'était transmis sans interruption jusqu'à lui; il eut la tête tranchée. Ce fut là le premier exemple de l'exécution du plus haut dignitaire de l'empire, exemple qui se renouvela depuis plus de vingt fois dans les rangs des deux cent deux grands-vizirs que compte jusqu'à ce jour l'histoire ottomane. Cet acte de Mohammed est justifié par les intrigues précédentes de Khalil, qui était

[1] Phranzès, à la fin du livre III, les appelle Σουργουνιδης (Surgoun), les exilés.

l'ami secret des Grecs, et n'avait pas été inaccessible à la corruption. Notaras, dans sa première entrevue avec le sultan, ayant été interrogé par lui sur la cause de la résistance opiniâtre de la ville, avait donné pour raison les lettres secrètes de Khalil qui exhortaient l'empereur et son sénat à tenir bon et à ne pas abandonner la défense. Mohammed dissimula pendant deux jours; mais le troisième, il fit jeter en prison le grand-vizir, qui n'en sortit, quarante jours après, que pour marcher à la mort [1]. Son trésor, riche de cent vingt mille ducats, fut confisqué au profit du sultan, et on défendit à ses amis de porter son deuil. Les vizirs qui lui étaient adjoints, Yakoub et Mohammed-Pascha, furent destitués de leurs dignités, et envoyés en exil après avoir été dépouillés de tous leurs biens [2]. Depuis long-temps Mohammed soupçonnait Khalil de s'être vendu à l'or des Grecs. Un jour, en voyant un renard enchaîné à une porte, il s'était écrié: « Pauvre fou! pourquoi ne t'es-tu pas adressé à Khalil pour acheter ta liberté? » Ces mots effrayèrent le vizir, qui résolut dès-lors de se dérober au courroux du sultan en faisant le pélerinage de la Mecque. Cependant, rassuré par un message particulier qui détruisit ses craintes, il se décida à rester; mais il ne tarda pas à payer de sa vie sa trahison, et la vieille haine de Mohammed, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir fait remonter, pour la seconde fois, Mourad sur le

[1] *Hadhkatoul-wouzera*, ou *le jardin des visirs*, par Osmanzadé.
[2] Chalcondyl., l. VIII.

trône. Le sultan expédia d'Andrinople des lettres de victoire [1] au sultan d'Egypte, au schah de Perse et au schérif de la Mecque, et répondit aux félicitations des Etats chrétiens, ses voisins, par des demandes de tributs annuels. Les despotes de Servie et du Péloponèse durent se soumettre à envoyer tous les ans une ambassade : le premier avec une somme de douze mille ducats, le second avec une de dix mille. Les seigneurs génois, maîtres de Khios et de Lesbos, furent taxés : l'un à trois mille, l'autre à six mille ducats de contribution annuelle. Trabezoun et les côtes asiatiques de la Mer-Noire furent frappées d'un impôt de deux mille ducats, qu'une ambassade devait venir déposer aux pieds du sultan [2]. La république de Raguse elle-même, le premier des Etats chrétiens qui eût reconnu la suzeraineté des sultans ottomans, vit son tribut élevé de quinze cents à trois mille ducats. C'est ainsi qu'elle dut expier l'hospitalité donnée aux Grecs fugitifs; la distinction avec laquelle elle avait traité les nobles familles des Comnène, des Lascaris, des Paléologue et des Cantacuzène; la réception non moins flatteuse qu'elle avait faite à des savans distingués de cette époque, tels que Jean Lascaris, Démétrius, Chalcondyle, Théodore, Spandugino et Paul Tarcho-

[1] Collection des pièces d'État de Feridoun : no 202, au sultan d'Égypte, et no 203, la réponse; no 204, au schérif de la Mecque, et no 205, la réponse; no 207, à Djihanschah de Perse, et no 208, la réponse.

[2] Ducas, XIII, p. 177. Chalcondyl., IX, p. 147. Suivant Chalcondyl., X, p. 165, Lesbos payait, de même que Trébizonde, un tribut de deux mille ducats.

niates, et les présens par lesquels elle les avait aidés à poursuivre leur voyage à la cour de Lorenzo de Médicis [III]. Des ambassadeurs du grand-maître de Rhodes et du doge de Venise étaient attendus à Andrinople pour traiter de la paix. Sur ces entrefaites arriva, au mois d'août, l'ambassade du despote de Servie avec le tribut imposé. Elle fit en outre de riches aumônes aux prisonniers, et racheta, d'après l'ordre du despote George, cent nonnes, jeunes et vieilles, de l'esclavage [1].

Cependant des dissensions s'étaient élevées entre les Grecs du Péloponèse et leurs auxiliaires albanais, et dans les rangs des Grecs eux-mêmes, lorsque Démétrius et Thomas, les frères du dernier empereur byzantin, avaient voulu, après la prise de Constantinople, s'embarquer pour l'Italie; les Albanais leur refusèrent obéissance, se constituèrent en révolte ouverte sous les ordres de Pierre-le-Boiteux, et leur disputèrent la domination du Péloponèse. Démétrius et Thomas avaient, il est vrai, abandonné leur lâche projet de fuite, et déjà promis à Mohammed le tribut de douze mille ducats, qu'il leur avait imposé ; mais les Grecs se divisèrent entre eux, et Emmanuel Cantacuzène se mit à la tête du parti opposé aux Paléologues. Les Albanais profitèrent de cette anarchie pour ravager le pays, et offrirent au sultan de payer le même tribut que les Grecs, s'il plaisait à Sa Hautesse de leur conférer la souveraineté du Péloponèse.

1 Ducas, XIII, p. 177.

Après Emmanuel Cantacuzène, qui s'était arrogé la despotie, les deux chefs les plus dangereux de la révolte contre Démétrius et Thomas, furent les deux Grecs Lucanos et Centerion Zacharias, beaux-frères de Constantin, le dernier empereur byzantin. Thomas les retenait depuis quelque temps en prison dans la ville de Khloumoutza [1] ou plutôt dans le castel Tornèse qui l'avoisine; Centerion avait mérité cette détention en s'enfuyant en Achaïe lors de l'entreprise de Mourad II contre Hexamilon, Lucanos en se mettant à la tête de quelques novateurs et en soulevant les Grecs et les Albanais contre les despostes [2]. Ils parvinrent à s'évader, prirent le commandement des révoltés grecs et albanais, et menacèrent d'arracher aux frères du dernier empereur la souveraineté que Mohammed avait daigné leur abandonner contre le paiement d'un tribut. C'en était fait de l'autorité des deux despotes dans le Péloponèse, si Hasan, le commandant grec de Corinthe, n'eût demandé des secours à la Porte du sultan, que celui-ci n'eut garde de refuser [3]. Tourakhan qui, trente ans auparavant [4], avait, le premier des Turcs, franchi l'isthme après la conquête d'Hexamilon, pénétré jusqu'à Sparte (Lacedæmon), Scutari (Leontopolis), Gardika, et battu les Albanais

1 Phranzes, IV, c. 14, p. 85, éd. de Alter. Voyez aussi Pouqueville, IV, p. 244. Khloumoutza ou Castel-Tornèse, aujourd'hui Khlemoustir ou Clemuzi.

2 Chalcondyl., l. VIII, p. 128, éd. de Bâle.

3 *Et profecto parum aberat, quin res Peloponnesi translatæ essent ad Albanos, ni Asanes profectus in januas regis ab eo exercitum impetrasset.*

4 En 1423, *Chronicon ad calcem Ducæ.*

à Tawia, parut de nouveau dans le Péloponèse accompagné de ses fils [1], et à la tête d'une armé turque destinée à protéger les Grecs contre ces mêmes Albanais (1454). Il convoqua les Paléologues et les exhorta à se montrer au peuple, qui, disait-il, devait avoir plus de confiance en eux ses compatriotes, qu'en lui, son ancien ennemi, quoiqu'alors son allié. Chalcondyle le fait ainsi terminer son discours : « Si le sultan n'eût pas eu pitié de vous et ne fût pas venu à votre secours, pour vous remettre en possession de votre puissance presque perdue, je sais bien que c'en était fait de vous. Votre propre expérience vous apprend que jusqu'ici votre administration a été vicieuse ; la nécessité vous ordonne donc impérieusement de mieux gouverner vos sujets à l'avenir. Je vous exhorte surtout à ne pas provoquer vous-mêmes votre ruine par des dissensions intestines ; soyez implacables pour toutes les tentatives de révolte, et ne vous montrez pas trop indulgens envers ceux qui tenteraient des innovations. Deux choses nous ont élevés, nous autres Turcs, au faîte de la puissance, la punition des méchans et la récompense des bons. Si les circonstances nous forcent de différer le châtiment que nous avions résolu, nous accordons le pardon demandé ; mais dès que nous le pouvons en toute sûreté, nous infligeons la punition méritée, et nous poursuivons avec persévérance la vengeance de nos injures [2]. » Tourakhan ter-

[1] Phranzes, IV, 14.

[2] Chalcondyl. Dans le texte grec, Tourakhan parle des Turcs à la troisième personne.

mina en donnant l'ordre de la marche contre les Albanais; Démétrius, à la tête d'un faible corps de Grecs, suivit les Turcs au défilé de Barbostenis [1], où les Épirotes avaient retiré leurs femmes et leurs enfans; cette partie de l'armée se mit sur-le-champ en devoir de miner les fortifications qui protégeaient l'ennemi. Les Albanais ayant pris la fuite pendant la nuit, dix mille femmes tombèrent au pouvoir des Turcs. Thomas, le frère puîné de Démétrius, se rendit avec une autre division par Ithome (Monte Vulcano) à Ætos, ville qui avait embrassé le parti de Centerion et qui se racheta par mille esclaves et par des fournitures d'armes et de vivres. Les autres chefs albanais ne tardèrent pas à faire leur soumission, sous la réserve expresse de ne pas être obligés à la restitution des chevaux pris aux Grecs. Avant son départ, Tourakhan exhorta de nouveau les Paléologues à vivre en bonne intelligence et à déployer la plus grande sévérité contre tous les novateurs. « Princes des Grecs, leur dit-il, je vous ai déjà suffisamment expliqué ce que je désirerais vous voir faire dans votre propre intérêt. J'ajouterai seulement cette réflexion : tant que vous serez unis, votre gouvernement prospérera et ne sera point troublé; mais, si la désunion se met entre vous, le contraire arrivera. Veillez surtout à ce que vos sujets vous respectent pendant la paix, et soyez les inexorables vengeurs de tout ce qui se fait de mal. » En disant cela, il leur serra la main et monta à cheval pour

[1] Bardounia, au défilé des portes que Chalcondyle appelle Barbostenis. Pouqueville, *Voyage en Grèce*, II, p. 594.

quitter le Péloponèse [1]. Ces principes de politique turque ne profitèrent guère aux deux despotes. Après le départ de Tourakhan, au lieu d'exercer une sage sévérité, ils flattèrent plus que jamais leurs sujets. dans l'espoir de s'assurer ainsi de leur fidélité, tandis qu'ils ne faisaient qu'encourager par là l'esprit d'innovation et de révolte [2]. Lucanos se mit à la tête d'une conspiration dans laquelle il fit entrer plusieurs Byzantins, Albanais et Pélopolonésiens, et dont le but était de secouer l'autorité des despotes. Ils s'adressèrent à cet effet à Hasan, commandant de Corinthe et de la presque totalité du Péloponèse; mais celui-ci leur déclara qu'il ne pouvait en référer à la Porte. d'autant plus qu'ils ne pouvaient avancer le tribut imposé par Mohammed. Démétrius et Thomas firent avorter les projets des rebelles en envoyant sur-le-champ le tribut annuel de douze mille ducats [3] à la cour d'Islamboul; le sultan, satisfait de cet empressement, expédia un diplôme en faveur des principales familles du Péloponèse, dans lequel il jurait par les mânes de son père, par le sabre qui lui ceignait les reins, par les cent vingt-quatre mille prophètes des Musulmans et par le saint Coran, que les Grecs ne seraient point lésés dans leurs personnes et dans leurs biens, et que leurs intérêts trouveraient plus de protection sous son règne que sous les règnes précédens [IV].

Mohammed passa à Andrinople, dans le repos du

1 Chalcondyl., l. VIII, p. 129.
2 *Ibid.* l. c., p. 130. *Turco-Græcia*, p. 17.
3 *Ibid.* p. 130, éd. de Bâle.

harem, l'hiver qui suivit la prise de l'ancienne Byzance. Siliwri et Bivados qui forment, pour ainsi dire, la garde avancée de la capitale, et qui seules de tous les lieux environnans, fières de la solidité de leurs murs, avaient si souvent repoussé les attaques des Turcs [1], se rendirent sans combat aussitôt après la conquête de Mohammed [2]. Siliwri est l'ancienne Selymbria, dans l'église métropolitaine de laquelle on conservait précieusement les reliques, ou, comme s'expriment les Turcs, la momie du corps de sainte Euphémie [3]; on y remarque encore les ruines d'un palais de Cantacuzène. Bivados, l'Epibatos des Byzantins, est célèbre par le magnifique palais d'Apocaucos, le puissant rival de ce dernier empereur [4]. Dans la tranquille possession de la capitale de l'empire grec et du reste de ses États, Mohammed médita dès lors la conquête de la Servie. Un an après son départ de Constantinople, il envoya dans le cours du printemps (1454), au vieux despote servien, un ambassadeur avec ce message : « Le pays sur lequel tu règnes ne t'appartient pas, mais à Étienne, le fils de Lazare, et par conséquent à moi (par les droits qu'avait la belle-mère de la fille de Lazare). Cependant je pourrai te céder la part de ton père Wulk, ainsi que la ville et le territoire de Sophia; si tu te refuses [5] à cet arrangement,

1 Ducas, c. XXXVIII, p. 145.
2 Cantemir, p. 160.
3 *Kadid.* Cantemir, règne de Mohammed II, note *u*, p. 121.
4 Voyez *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 90.
5 Ducas, c. XLII, p. 178.

j'en appellerai aux armes. » L'ambassadeur avait l'instruction d'être de retour en vingt-cinq jours. sous peine d'avoir la tête tranchée et d'être livré sans sepulture aux bêtes féroces. George avait passé le Danube pour demander des secours à Hunyade; l'ambassadeur fut retenu sous différens prétextes, et on gagna ainsi le temps nécessaire pour approvisionner les villes et réparer à la hâte leurs fortifications. Le trentième jour, Mohammed ne voyant pas revenir son envoyé, perdant à la fin patience, partit d'Andrinople avec toutes ses forces réunies et se dirigea sur Philippopolis. Là il rencontra son ambassadeur auquel il fit grâce de la vie en considération de son rapport sur la fuite de George en Hongrie. Ce rapport lui était arrivé à temps, c'est-à-dire avant le terme qu'il lui avait fixé pour son retour. Pendant la marche de l'armée ottomane, les Hongrois avaient franchi le Danube, ravagé tout le pays dans les environs de Tirnova et repassé le fleuve, chargés de butin. Arrivé à Sofia, Mohammed y laissa la plus grande partie de son armée et tout le diwan, et franchit les frontières de la Servie, à la tête de vingt-deux mille hommes de cavalerie légère, sans rencontrer l'ennemi. George avait ordonné à ses sujets de se réfugier dans les places fortes, en leur promettant un prochain secours des Hongrois [1]. Mohammed divisa son armée en deux colonnes, dont l'une se dirigea sur Semendra, l'autre sur Ostraviz, les deux clefs du pays. La cavalerie parcourut toute la Servie et ramena avec elle

[1] Ducas, l. c., p. 179.

cinquante mille prisonniers dont quatre mille furent employés par le sultan à la colonisation des villages situés dans les environs de Constantinople [1]. Toute la puissance de Mohammed vint échouer contre Semendra. Lorsque le rempart extérieur fut tombé au pouvoir des Turcs, la citadelle qui domine la ville opposa une résistance invincible [2]. Ostroviz [3], malgré sa vaillante défense et une sortie vigoureuse de la garnison, voyant ses murs réduits en cendres par l'artillerie de Mohammed, ouvrit ses portes après avoir stipulé une libre retraite. Bien que cette condition eût été acceptée et jurée par les Turcs, la garnison fut traînée en esclavage. Mohammed leva le siége de Semendra et retourna à Sofia et à Andrinople, où il fit le partage des esclaves, en prélevant, pour le cinquième qui lui revenait, les plus beaux garçons. Il avait laissé Firouzbeg [4] avec trente-deux mille hommes à Krussovaz sur la Morava pour contenir l'armée réunie des Hongrois et des Serviens sous les ordres d'Hunyade et du despote George. Ces deux généraux, après avoir battu Firouzbeg et l'avoir fait prisonnier, marchèrent sur Pirota et Widin, brûlèrent ces deux villes et ravagèrent toute la contrée. Mohammed, pour mettre un terme aux victoires de l'armée hongroise,

1 Thurocz et, d'après lui, Engel, *Histoire de Servie*.

2 Ducas, p. 179.

3 Ostroviza est appelée par Neschri, p. 200, Sifridjé-Hissar; par Idris, f. 87, Siwri-Hissar : ce dernier fait en outre mention du fort d'Ohoul.

4 Hunyade, dans son rapport à l'empereur (Voyez Catona, l. XIII, p. 964), appelle Firouz, Fericzbeg, ainsi que Thurocz, p. 970.

vint camper entre Pirota et Sofia [1]. Mais Hunyade étant retourné triomphant en Hongrie par Belgrade, et George ayant offert de payer un tribut annuel de trente mille ducats [v], Mohammed accorda la paix et revint par Andrinople à Constantinople [2]. Peu de temps auparavant, il avait conclu avec Venise, par l'entremise de Marcello, l'ambassadeur de la république, un traité qui assurait la liberté du commerce aux marchands des deux pays; le duc de Naxos, en sa qualité de feudataire de Venise, fut compris dans ces dispositions; le tribut pour les possessions vénitiennes en Albanie fut remis sur le même pied où il était du temps de Mourad II, et la république eut le droit d'entretenir un bayle à Constantinople pour la protection de ses sujets [3] (18 avril 1454).

Après avoir ainsi rétabli la paix, Mohammed poursuivit dans sa nouvelle capitale ses plans d'embellissement et d'administration intérieure. Il posa à Constantinople la première pierre de la mosquée d'Eyoub, à la place même où le tombeau de ce compagnon du Prophète avait été découvert pendant le siége. Il éleva sur les ruines de l'église des Saints-Apôtres et des tombeaux des anciens empereurs (le forum de Théodose), un palais appelé aujourd'hui le Vieux-Seraï, et qu'il destinait à sa résidence [4]. Les Turcs à son retour s'étaient

1 Rapport d'Hunyade daté de Nandoralba. Catona, p. 965.

2 Engel, *Histoire de Servie*, p. 406; d'après Ducas, XLII, p. 179.

3 Laugier, *Histoire de Venise*, VII, p. 99. Mar. Sanuto, VI, p. 288. Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 44.

4 Ducas, XLII, p. 179. *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, à l'année 858. Idris, f. 88.

déjà mis en possession des couvens les plus célèbres de la ville : des derwischs s'étaient fixés dans le monastère de l'arsenal, situé à l'extrémité du Seraï actuel, et des foulons et des savetiers occupaient celui du Pantocrator [1].

La première dignité de l'empire était restée vacante pendant un an entier [VI]. Nous ne voyons pas ce fait se renouveler depuis dans les fastes de l'empire. Le sultan nomma à la place de grand-vizir, Mahmoud-Pascha, d'origine servienne par sa mère et grecque par son père. Fort jeune encore, il avait été enlevé par l'armée turque sur le chemin de Novoberda à Semendra. Admis dans le Seraï en qualité de page, il fut employé au service du trésor, et s'acquit par ses talens les faveurs de Mohammed, qui à son avènement le choisit pour son confident intime, et l'investit du gouvernement de la Roumilie [2].

Au printemps de 1455, Isabeg, fils d'Ishak, commandant des frontières turques du côté de la Servie, adressa au sultan un rapport dans lequel il lui démontrait la facilité qu'il y aurait à soumettre ce pays. Mohammed rassembla aussitôt son armée dans la plaine d'Andrinople; après l'avoir passée en revue, il alla camper à l'est d'Ouskoub, au pied de la montagne de Karatova, célèbre par ses mines d'argent [3]. Dans le conseil qu'on tint en cet endroit, il fut

1 Ducas, XLII, p. 179.

2 *Les Biographies des Vizirs*, par Osmanzadé-Efendi, disent Mahmoud Croate d'origine. Chalcondyle, VIII, p. 137, dit : *Materno genere tryballus, paterno genere græcus erat.*

5 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 92. Voyez l'Atlas, pl. III.

convenu de commencer la campagne par une sommation à Novoberda, la plus riche et la mieux fortifiée des places de la Servie, d'ouvrir ses portes. Novoberda on Novobrodo, connue aussi sous les noms de Neopridum, Novopyrgium et Novomonte [VII], avait été appelée dans l'antiquité *Mère des villes,* à cause de ses riches mines d'argent. Nous avons déjà raconté comment dix-huit ans auparavant Ishakbeg, fils d'Ewrenos, le père du commandant turc des frontières serviennes, avait sollicité Mourad II à la conquête de cette ville, et comment elle était tombée au pouvoir des Turcs après la prise de Semendra. Novoberda étant rentrée depuis sous la domination du despote de Servie, Isa voulut, en rendant cette ancienne conquête à l'empire, gagner les hautes faveurs de Mohammed par les mêmes moyens qui avaient valu à son père celles de Mourad II. Il somma donc le commandant de livrer la ville au sultan à qui elle appartenait, puisque Lazar, le dernier despote, n'avait point laissé de fils pour lui succéder. Le commandant répondit que, s'il n'avait pas laissé de fils, il avait laissé une fille, mariée au prince de Bosnie, qui était devenu par ce fait l'héritier de Lazar. Mohammed, à la nouvelle de ce refus, vint en personne prendre le commandement du siége. La ville fut battue en brèche sept jours durant, et enfin prise d'assaut au commencement de juin (1455) [1]. Les

[1] Ce fut le 11 juin qu'un courrier arriva à Raab, apportant la nouvelle que Mohammed avait pris la ville de *Nobordo* (*Novo-Berdo caput illius patriæ et ob mineras belli nervus*), ainsi que d'autres villes sur la Sitniza. Engel, *Histoire de Servie*, p. 407.

immenses richesses que l'armée trouva dans la place furent partagées entre les vainqueurs. Mohammed nomma un beg, un juge et un commandant de la citadelle, à qui il confia la garde de cette importante conquête. Les forts de Trepdjia et de Taschhissar, avec tous leurs trésors, tombèrent également au pouvoir du sultan, qui de là se rendit dans la plaine voisine de Kossova, célèbre par deux victoires des Turcs sur les Chrétiens. En mémoire de son aïeul Mourad Ier, qui y avait perdu la vie et le fruit de son triomphe, sous le poignard de Milosch, Mohammed distribua de riches présens aux akindjis, et retourna, accompagné seulement de la suite affectée à sa personne, à Constantinople, où pendant plusieurs mois il oubliait, au sein des plaisirs du harem [VIII], les fatigues d'une campagne si glorieusement terminée.

Mohammed, en quittant son armée, avait voulu être plus près du théâtre des mouvemens de sa flotte, qui croisait alors dans l'Archipel; il espérait stimuler par sa présence l'ardeur de son amiral, dont les diverses tentatives sur les îles de Khios, de Kos, de Rhodes et de Lesbos n'avaient pas été couronnées du succès qu'il en attendait. La guerre récemment déclarée au grand-maître de Rhodes avait nécessité ce déploiement de forces maritimes. Avant le départ de Mohammed pour la campagne de Servie, le grand-maître avait envoyé en ambassade à Constantinople quelques chevaliers de Saint-Jean avec des présens magnifiques et la demande d'un traité qui aurait donné la liberté du commerce à l'Ordre sur les côtes de la

Lycie et de la Carie, et aux Turcs dans l'île de Rhodes. Les vizirs ayant demandé qu'ils payassent un tribut à l'exemple des autres îles de l'Archipel, telles que Khios, Lesbos, Lemnos et Imbros, ils répondirent que le cas d'une pareille demande n'étant pas prévu dans leurs instructions, ils ne pouvaient rien décider; qu'en conséquence on les fît accompagner d'un envoyé turc avec de pleins pouvoirs pour en traiter avec le grand-maître. On envoya à Rhodes un des premiers dignitaires de la cour; mais à la demande du tribut, le grand-maître répondit que l'Ordre relevant du pape, il lui était défendu de payer aucune espèce de redevance, non seulement aux princes de croyance différente, mais encore aux États chrétiens eux-mêmes; que, du reste, il était prêt à envoyer tous les ans une ambassade avec des présens, en signe de déférence pour la Sublime-Porte; il ajouta que si les propositions ne plaisaient pas au sultan, il pourrait agir comme bon lui semblerait. En apprenant l'issue des négociations, Mohammed, blessé du ton fier du grand-maître, déclara sur-le-champ la guerre aux chevaliers de Rhodes. Trente navires qui croisaient sur les côtes de la Carie reçurent l'ordre de commencer les hostilités; ils opérèrent une descente dans les îles de Rhodes et de Kos, d'où ils ramenèrent un riche butin et des prisonniers. Dans cet intervalle, Mohammed équipa une flotte composée de vingt-cinq trirèmes, de cinquante birèmes, et de plus de cent navires à un rang de rames. Après la prise de Novoberda, elle partit de Constantinople sous les ordres du kapitan-pascha

Hamza, en se dirigeant vers Gallipoli, d'où elle fit voile vers Lesbos, au lieu d'aller aborder à Rhodes [1]. Hamza n'entra pas dans le port, il mit à l'ancre dans la rade. Gatelusio, le duc de Lesbos, envoya, suivant l'usage, des présens à bord du vaisseau-amiral. Ces présens, que l'historien Ducas fut chargé d'offrir, consistaient en habits de soie, en six mille florins d'argent, vingt bœufs, cinquante moutons, huit cents mesures de vin, du pain et du biscuit, dix quintaux de fromage, et une grande quantité de rafraîchissemens pour l'équipage. Après un séjour de quarante-huit heures, la flotte appareilla pour Khios, où elle fut loin d'être reçue avec les mêmes démonstrations d'amitié. Quelque temps auparavant, le sultan avait demandé, au nom de François Draper [2], négociant de Galata, quarante mille ducats dus à celui-ci par Khios, pour de l'alun qu'il avait fourni. L'amiral turc venait de nouveau réclamer cette somme, avec la menace, en cas de refus des habitans, de ravager l'île. Hamza lut l'ordre du sultan aux députés de l'île qui nièrent la dette et déclarèrent ne rien vouloir payer. L'amiral ne put songer à forcer ni le port, dont l'entrée était interdite par plus de vingt navires bien armés, ni la ville, qui était défendue par un double fossé profond de trois toises et par une nombreuse garnison italienne ; il dut se contenter de ravager les vignes et les jardins environnans. Il proposa ensuite aux régens de l'île d'envoyer à bord quelques-

[1] Ducas, XLIII, p. 181.

[2] L'église franciscaine à Pera s'appelle encore aujourd'hui, du nom de cette famille génoise, Santa-Maria à Draperis.

uns d'entre eux pour s'entendre avec Draper. Après la délivrance d'un sauf-conduit, ils envoyèrent un vieillard, accompagné d'un jeune homme de la famille Kyrikos Justini [1]. En route, la crainte leur vint que les Turcs, qui considéraient la violation de la parole donnée comme une ruse de guerre, non seulement permise, mais louable [2], ne se fissent pas grand scrupule de les retenir prisonniers. Aussitôt, saisis d'une terreur panique, ils tournent bride et piquent des deux pour retourner à la ville; mais les Turcs qui battaient encore la campagne les en empêchèrent; les cavaliers francs qui escortaient les deux députés, trop peu nombreux pour soutenir la lutte avec leurs adversaires, s'enfuirent; le vieillard et son jeune compagnon furent emmenés de force sur la flotte qui leva l'ancre aussitôt et fit voile pour Rhodes. Les fortifications du port et de la ville de Rhodes étant bien autrement inexpugnables que celles de Khios, toute attaque fut impossible; Hamza se porta dans les eaux de Kos. Il ne trouva plus que des ruines dans le chef-lieu de l'île; quelques vieillards qui étaient restés déclarèrent que les habitans et les chevaliers s'étaient retirés dans le fort de Racheia. On les prit à bord et on se dirigea sur cette forteresse; Draper somma les chrétiens de se rendre; mais ceux-ci répondirent par la décharge de toute leur artillerie. Après un siége infructueux de vingt-

[1] Il ne faut pas confondre ce Kyrikos avec Kyrikos ou Kyriakos, frère du duc de Lesbos. Chalcondyl., X, p. 165.

[2] *Turci, qui scelus ejusmodi generosum facinus ac stratagema prudens æstimaturi sunt.* Ducas, XLIII, p. 183.

deux jours, et une perte d'hommes considérable, par suite des attaques et d'une dissenterie qui s'était mise dans ses troupes, Hamza fut contraint de se retirer. Il concerta en route avec Kyrikos une ambassade que les habitans de Midilü enverraient au sultan, afin de négocier un arrangement. Kyrikos et les régens de Midilü se montrèrent très-disposés à cette démarche; mais pendant qu'Hamza était à l'ancre en vue de l'île, attendant la députation qui devait le suivre, un incident malheureux amena de nouveaux conflits. Contrairement à l'ordre de l'amiral, qui avait défendu à son équipage de quitter la flotte, quelques Turcs ivres se mirent à la nage pour gagner la terre. Un d'entre eux monta sur le toit d'une église dont il se mit à jeter les tuiles par terre; un Latin le frappa; ce fut le signal du désordre. Les Latins et les Grecs, armés de bâtons et de sabres, se jetèrent sur les Turcs qui accouraient au secours de leur camarade. Ceux-ci s'enfuirent vers le rivage où une des galères d'Hamza avait mouillé; les chrétiens les y poursuivirent; fuyards et vainqueurs se jetèrent pêle-mêle dans la galère qui, submergée par le poids, coula à fond, entraînant dans une même ruine innocens et coupables. Les archontes de l'île parvinrent à apaiser Hamza, dont le caractère était naturellement doux, en lui restituant le double du prix de la galère, ainsi que des effets et des esclaves engloutis avec elle. Cette satisfaction obtenue, Hamza partit pour Lesbos où l'historien Ducas lui fit servir, par ordre du duc, un magnifique repas apporté à bord; de là il revint à Gallipoli après une absence de deux mois

(octobre 1455). Lorsque Hamza, de retour à Andrinople, parut devant Mohammed, celui-ci lui dit d'un ton menaçant : « Si tu n'avais pas été si cher à mon père, je t'aurais fait écorcher vif, » et il le chassa de sa présence sans vouloir entendre son rapport. Mais ayant appris la perte d'une de ses galères devant Khios, il fit appeler de nouveau l'amiral : « Hamza, lui dit-il, où est la galère que les habitans de Khios ont coulée bas ?—Elle est au fond de la mer, » répondit celui-ci. Le sultan ayant demandé comment cela était arrivé, Hamza raconta que quelques-uns de ses soldats ayant désobéi à ses ordres, avaient trouvé une mort méritée, qu'on ne pouvait imputer à ceux de Khios. Alors Mohammed, se tournant vers Draper, qui était présent : « C'est moi qui me charge de ta dette de quarante mille ducats, j'en exigerai le double pour prix du sang des Turcs qui ont péri. » Draper fut admis à baiser la main du sultan, et Hamza reçut ordre de quitter l'amirauté et d'échanger le gouvernement de Gallipoli contre celui de Satalia. Cette disgrâce expliquait assez les intentions de Mohammed à l'égard du prince de Khios, auquel il ne tarda pas à déclarer la guerre [1] (30 juin 1456).

Cependant Doria Gatelusio, prince de Lesbos, venait de mourir à Lemnos. Un mois après sa mort, le 1er août 1455, l'historien Ducas, qui tenait un rang distingué à la cour de Metelino, fut envoyé, par le nouveau prince Nicolas, auprès du sultan avec les tributs annuels de Lesbos et de Lemnos, dont le premier s'é-

[1] Ducas, XLIII, p. 183-185.

levait à trois mille, et le second à deux mille cinq cents ducats. Le prince d'Aïnos vint également payer le tribut de deux mille ducats qui lui avait été imposé pour la possession de l'île d'Imbros. Ducas, admis à l'audience, s'assit, d'après le cérémonial d'alors, en face du sultan, pendant que celui-ci dînait, et lui offrit le tribut après son repas. Les vizirs s'informèrent de la santé du vieux prince de Lesbos, comme s'ils eussent ignoré sa mort, ne voulant pas reconnaître le nouveau prince avant qu'il fût venu lui-même prêter foi et hommage à la Porte. Ducas retourna prendre à Lesbos le jeune prince, fils aîné de Doria, pour le conduire à la cour du sultan. Mais Mohammed changeait à cette époque fréquemment de résidence à cause de la peste [1] qui exerçait ses ravages à Constantinople et dans les provinces en-deçà du Balkan. Ducas, après l'avoir cherché à Andrinople, à Filibé et à Sofia, finit par le rencontrer dans le défilé d'Izlati, sur une montagne où il avait établi son camp. Le prince de Lesbos, après avoir fait des présens au grand-vizir, Mohammed-Pascha, et au second vizir, Sidi-Ahmed-Pascha, fut introduit dans la tente du sultan, qui d'abord lui fit une réception flatteuse, et lui donna même sa main à baiser. Mais le jour suivant, les choses changèrent de face : les vizirs demandèrent, au nom de leur maître, la cession de l'île de Taschouz (Thassos) et le double du tribut annuel payé jusqu'alors. Ducas eut beau représenter l'impossibilité qu'il y au-

[1] Chalcondyle, l. VIII, p. 148, éd. de Bâle, parle aussi de cette peste et du séjour du sultan à Filibé (Philippopolis).

rait à réunir une pareille somme; tout ce qu'il put obtenir fut que le tribut ne serait augmenté que d'un tiers. Il fut donc élevé, dans le nouveau traité. à trois mille ducats. Avant son départ, le prince fut revêtu d'un kaftan brodé d'or; Ducas et le reste de la suite de kaftans de soie [1]. Cependant la flotte armée contre Khios, forte de dix trirèmes et de dix birèmes, était partie sous les ordres du nouvel amiral et gouverneur de Gallipoli [2], Younis-Pascha [3], le beau favori de Mohammed. Un orage la dispersa sur les côtes de Troie; sept vaisseaux périrent; la galère amirale fut poussée seule dans les eaux de Khios : les douze autres relâchèrent dans le port de Metelino. Younis-Pascha rencontra, à la hauteur de Khios, une galère lesbienne envoyée par le frère du prince Nicolas à la reconnaissance des pirates catalans. Car, outre le tribut, on avait encore imposé au prince de Lesbos la surveillance de l'Archipel et des côtes asiatiques depuis la ville d'Assos, aujourd'hui Baïram [4], jusqu'à l'embouchure du Krimakh (Caïcus), de sorte qu'il était responsable des captures faites sur les Ottomans dans ces parages. Younis-Pascha donna la chasse à cette galère, à bord de laquelle se trouvait une riche Grecque de Khios, la belle-mère du prince de Lesbos; il la poursuivit jusque dans le port de Metelino, où il

[1] Ducas, XLIV, p. 185-187.

[2] Κοντοσταυλον, *Comes classium*, σταυλων, au lieu de στολων.

[3] Ducas l'appelle Γενουζης. Dans la liste des grands-amiraux de l'empire, par Hadji-Khalfa, Younis-Pascha suit immédiatement Baltaoghli, et il ne parle nullement de Hamza.

[4] Ducas, XLIV, p. 188, l'appelle Μαχραμιον.

la réclama comme une prise qui lui revenait, quoiqu'elle n'eût navigué que sous la protection et pour le service du sultan. (En cas de refus, il menaça du courroux de son maître.) De Metelino il fit voile vers la nouvelle Phocée, et y mit une garnison turque. Quoique la ville n'eût opposé aucune résistance, il emmena cent jeunes garçons et jeunes filles qu'il envoya par terre, de Gallipoli à Constantinople, comme présent au sultan. Lors du départ de Younis-Pascha, Ducas avait été chargé d'une nouvelle mission auprès de la Porte; mais la justice de sa cause ne put contrebalancer l'influence de l'amiral. Il fut même retenu jusqu'à la réception de la nouvelle qui annonça la prise de l'ancienne Phocée. Mohammed alors quitta Constantinople et se rendit par terre à Aïnos, où devait le rejoindre Younis-Pascha avec une escadre de dix galères (24 janvier 1456). Les juges de Karaferia et d'Ipssala s'étaient plaints au sultan de quelques actes arbitraires commis par Doria [1], le maître d'Aïnos, dans le cercle de leur juridiction, et de ses ventes de sel aux infidèles qui causaient un grand dommage aux Musulmans. Mohammed promit de remédier promptement à ce mal par la conquête d'Aïnos. Doria, à l'approche des Turcs, se réfugia d'abord dans l'île de Samothraki; mais ensuite, mieux avisé, il envoya au sultan sa fille, jeune personne d'une rare beauté, avec de riches présens. Elle lui obtint sa grâce et la remise de quelques possessions en fief. Mais chemin faisant. Doria se jeta sur les Turcs qui l'accompagnaient, les massacra et s'en-

1 Ντορια, dans Chalcondyle.

fuit dans les Etats chrétiens [1]. Ducas ne dit que quelques mots sur la conquête d'Aïnos ; mais les historiens ottomans en parlent avec de grands détails dans un chapitre spécial, ainsi que de la prise de Thassos, de Samothraki et d'Imbros, îles situées à l'entrée du golfe d'Aïnos [2], et appelées par les Turcs Taschouz [3], Semendrek et Imrouz [4]. Khios, pour conjurer l'orage qui la menaçait, paya trente mille ducats en dédommagement de la galère perdue, et promit en outre un tribut annuel de dix mille ducats [5]. Mohammed, renonçant pour le moment à la possession de Khios et de Lesbos, ne laissa pas que de s'emparer de l'île de Lemnos (Stalimené). La mésintelligence qui régnait entre les habitans et Nicolas Gatelusio, frère du prince de Lesbos, à la place duquel ils avaient demandé un gouverneur turc, fut le prétexte de cette nouvelle usurpation. Mohammed nomma à cette place Hamzabeg, tout récemment envoyé comme gouverneur à Satalia, et donna ordre au nouvel amiral et beg de Gallipoli, l'eunuque Ismaïl [6], d'installer Hamza à Lemnos. A cette nouvelle, le prince de Lesbos arma en toute hâte

1 Seadeddin dans Bratutti, II, p. 168.

2 *Ad Ænum movit, quâ receptâ abductisque puerilis ætatis maribus ac feminis Adrianopolim contendit.* Ducas, XLIV, p. 189.

3 Idris, f. 88. Neschri, f. 199. Ali, VIIe récit. Solakzadé f. 52. *Raouzatoul-ebrar*, f. 264. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'année 859 (1454). *Histoire du defterdar Toursounbeg*, f. 52.

4 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 196; et Enos, p. 68.

5 Ducas, XLV, p. 190.

6 Ducas, XLV, p. 190. Cet Ismaïl manque également dans la liste des amiraux d'Hadji-Khalfa. Chalcondyl., VIII, p. 248, nomme le successeur d'Ismaïl, Zoganus, lequel est encore omis par Hadji-Khalfa.

une galère commandée par Jean Fontana et Spineta Kolumbotos pour ramener son frère, si tout rapprochement entre lui et les habitans de Lemnos devenait impossible [1]. Ils remplirent leur mission, mais non sans avoir été obligés de recourir aux armes (mai 1456). Trois jours après débarqua l'amiral Ismaïl, accompagné du nouveau gouverneur. Il donna de grandes louanges aux Lemniens, et emmena, en partant, les Lesbiens qui se trouvaient dans l'île. La guerre de la Porte avec la Hongrie opéra une heureuse diversion en faveur des frères Gatelusio, en forçant Mohammed d'ajourner sa vengeance [2].

Dès le commencement du mois d'avril, le bruit se répandit dans toute la Hongrie que Mohammed rassemblait une nombreuse armée pour faire le siége de Belgrade; cette place, alors considérée comme imprenable, est située dans une presqu'île formée au nord par le Danube et à l'ouest par la Save. On apprit en même temps qu'il faisait fondre à cet effet des pièces d'artillerie à Kroussovaz [3], sur la Morawa (Margus). Le 13 juin, l'armée ottomane, forte de cent cinquante mille hommes environ [4], parut devant Belgrade. Elle avait à sa suite un parc d'artillerie de plus de trois cents bouches à feu, au nombre desquelles étaient sept

[1] Ducas, XLV, p. 190.

[2] Ducas, l. c., et Chalcondyl., VIII, p. 248, qui raconte la prise d'Aïnos, de Thassos, d'Imbros et de Samothraki, sans aucun ordre chronologique.

[3] Thurocz, c. 55. Bonfinius, déc. III, c. 8.

[4] *Idibus Junii*. Bonfinius, III, c. 18, p. 188. Suivant Tagliacotius, cent soixante mille; suivant Brankovich, cent cinquante mille. Engel, *Histoire de Servie*, p. 408.

mortiers destinés à lancer des boulets de pierre, et vingt-deux canons [1] qui atteignaient la longueur démesurée de vingt-sept pieds [2]. L'artillerie foudroya la ville jour et nuit, et la canonnade se fit entendre jusqu'à Szegedin, c'est-à-dire à une distance de plus de vingt-quatre milles hongrois [3]. Mohammed, regardant la conquête de Belgrade comme un jeu auprès de celle de Constantinople, s'était vanté, s'il faut en croire certains historiens, de prendre en quinze jours la forteresse, que son père avait assiégée infructueusement pendant six mois, et il espérait être sous deux mois à Ofen [4]. Une flottille de deux cents brigantins [5], réunie à Widin, remonta le Danube pour intercepter les secours qu'on préparait à Szegedin. Le grand homme de guerre de la Hongrie, Hunyade, alors lieutenant-général du royaume, rassembla d'abord à Ofen, puis à Szegedin, l'armée des croisés qui, appelés par une bulle du pape Calixte III, et encouragés d'ailleurs par les promesses d'indulgences plénières faites par son légat, le cardinal Jean Angelo, avaient pris la croix et les armes contre les Turcs [IX]. Environ soixante mille hommes avaient répondu à l'appel du pape, ou plutôt aux exhortations du zélé prédicateur Joannes Capistrano, et étaient venus se

[1] Trois cents canons devinrent la proie des vainqueurs. Engel, l. c.

[2] Tagliacotius dans Catona, III, p. 1068. Engel, l. c., p. 408, dit seulement vingt-deux pieds.

[3] Thurocz, LV.

[4] Tagliacotius dans Catona, XIII, p. 1070, et Thurocz, p. 1092.

[5] Chalcond. *Naves autem erant numero ducentæ.*

ranger sous les drapeaux d'Hunyade. Cependant, parmi toute cette multitude, on ne comptait que trois magnats. Jean de Korogh, haut-palatin et ban de Machov, d'Orban et de Posega, dans le banat duquel est situé Belgrade [1], le capitaine Michel Zelaghy, haut-palatin de Bistrai, et le jeune Ladislas de Kanischa [2]. Beaucoup d'autres nobles, à la vérité, prirent la croix, mais non les armes; les troupes d'Hunyade étaient un ramassis de bourgeois, de paysans, d'étudians, de moines mendians, armés de pieux, de bâtons, de frondes et de sabres [3]. Capistrano était accompagné de six de ses collègues comme lui franciscains [4], et dont deux, Jean Tagliacozzo et Nicolas de Fara ont, par leurs écrits sur cette mémorable époque, transmis leurs noms et celui de Capistrano à la postérité [5]. Le 14 juillet, Hunyade, avec une flottille également composée de deux cents brigantins, en partie rassemblés à Sztary-Slankament, en partie construits à Belgrade sous la direction de Zelaghi, alla à la rencontre de la flottille ennemie. Le combat ne fut presqu'un abordage; les bâtimens turcs, dont la manœuvre était lourde et inexpérimentée, furent bientôt dispersés [6]. Mohammed fit brûler les navires démâtés et dont l'équipage avait péri, afin qu'ils ne tombassent

1 Tagliacotius dans Catona, XIII, p. 1078.
2 Thurocz, LV.
3 Tagliacotius, l. c., p. 1079.
4 *Ibid.* l. c.
5 Pray, *Annales*, 3e part., et Catona, XIII, p. 1072 et 1096.
6 Chalcondyl., Thurocz, LV. Tagliacotius.

pas entre les mains des Hongrois [1]. Les Turcs perdirent sept galères, dont trois coulées bas et quatre prises; plus de cinq cents des leurs furent tués dans le combat [2]. Capistrano s'était tenu sur le rivage pendant toute la durée de l'engagement, en invoquant le nom de Jésus et agitant l'étendard des croisés. Sept jours après l'échec reçu sur le Danube, Mohammed ordonna un assaut général et se mit lui-même à la tête des janissaires [3]. Karadja, le beglerbeg de Roumilie, qui jusqu'alors avait dirigé le siége avec talent et bonheur, était mort la veille frappé par un boulet de canon. Au matin du 21 juillet 1456, le camp ottoman retentit du bruit des tambours et des trompettes; les janissaires, dans une attaque impétueuse, pénétrèrent par les brèches et se rendirent maîtres du faubourg; de là ils se portèrent sur le pont qui conduit dans l'intérieur de la ville avec une telle vigueur, qu'Hunyade lui-même crut à sa défaite; mais le courage inspiré de Capistrano ne faillit pas même alors, et sa confiance demeura inébranlable. Il jeta de nouveaux renforts dans la citadelle par la porte de derrière, et fit lancer des fagots enflammés et imbibés de soufre sur les Turcs montant à l'assaut, qu'il repoussa ainsi dans les fossés [4]. Vers midi, les assiégeans furent forcés d'abandonner

[1] Chalcondyl., *Has quidem naves illico rex incendi curavit, ne in Pannonum potestatem redigerentur.*

[2] Tagliacotius dans Catona, XIII, p. 1075. Catona donne aussi, p. 1065, le rapport de l'historien polonais Dlugoss, ainsi que ceux d'Hunyade et de Capistrano.

[3] Chalcondyle.

[4] Tagliacotius dans Catona, XIII, p. 1082.

les positions qu'ils avaient prises (22 juillet). Dans cet instant décisif, Capistrano prit avec lui le porte-étendard Pierre, et deux de ses confrères et compagnons d'armes, dont l'un était Tagliacozzo, et fit, à la tête de mille croisés, une sortie vigoureuse pour s'emparer de l'artillerie de siége de l'ennemi [1]. Les Turcs s'enfuirent dans toutes les directions au cri d'*Allah!* et les chrétiens pénétrèrent jusque dans le camp ennemi en invoquant le nom de Jésus. Mohammed, voyant les azabs en pleine fuite et son artillerie sur le point d'être prise, combattit lui-même comme un lion; d'un coup de sabre, il fendit la tête à un chrétien [2], mais il fut lui-même blessé à la cuisse [3] et dut se retirer. Transporté de fureur, il fit d'épouvantables menaces à Hasan, le général des janissaires; celui-ci répondit que ses soldats étaient blessés pour la plupart, et que les autres ne lui obéissaient plus; puis il se jeta, sous les yeux du sultan, au-devant d'une mort glorieuse qu'il ne tarda pas à trouver dans les rangs des Hongrois [4]. Six mille cavaliers turcs arrivèrent assez à temps pour forcer enfin les croisés à la retraite. Mohammed leva le siége en désordre, et se retira avec cent chariots de blessés à Sofia, où il arrêta la fuite de son armée en faisant trancher la tête aux fuyards [5]. Trois cents

1 Chalcondyl., p. 132, et Tagliacotius, l. c., p. 1086.

2 Idris et, d'après lui, Seadeddin. Chalcondyl., *Eo loco peremit virum Pannonum rex.*

3 *Verum vulneratur femur.* Id.

4 Chalcondyl., p. 133.

5 Engel, *Histoire de Hongrie*, p. 409.

canons furent la proie du vainqueur ; vingt-quatre mille Turcs avaient succombé sous les murs de la forteresse [1]. Mais Hunyade ne survécut pas longtemps à son triomphe; les fatigues de cette dernière campagne, une blessure qu'il avait reçue pendant le siége, l'air de ces contrées corrompu par les miasmes pestilentiels émanés des cadavres turcs restés sans sépulture, se réunirent pour allumer dans son sein une fièvre ardente qui l'emporta vingt jours après la fuite de Mohammed (11 août 1456). Capistrano ne tarda pas à le suivre; le 23 octobre suivant, il mourut à Belgrade, dans son lit, après avoir cherché tant de fois une fin plus digne de lui sur le champ de bataille. Capistrano fut mis au nombre des saints; son monument sous le dôme de Saint-Etienne, à Vienne, où il prêcha si souvent la croisade, est encore là pour rappeler tous les titres qu'il eut à la reconnaissance des chrétiens et au respect des Ottomans [2].

En mémoire de cette victoire, et pour consacrer le souvenir du secours porté à Belgrade par les croisés, le pape Calixte III fixa la fête de la Transfiguration au 6 août, jour où Capistrano avait combattu avec

[1] Engel, p. 409.

[2] Voyez la biographie de Capistrano : *Vità, virtù, grandezze e portenti dell' invitto e gloriosissimo B. Giovanni di Capistrano vera ed apostolica Nodrice dell' Europa, difensore del santissimo nome di Giesù, flagello degli Ebrei, destruttor dell' eresie, e conduttore dell' armi cattoliche contro gl' Infideli*, etc., par Giovanni Battista Barberio Romano. Roma, 1690, in-4°. Dans cet ouvrage, les hauts-faits de Capistrano, pendant le siége de Belgrade, ne jouent qu'un rôle secondaire en comparaison des cent quatre-vingt-six miracles qui remplissent le chapitre XXXV, p. 213-223.

tant d'héroïsme. C'était ce même Calixte III, alors âgé de quatre-vingts ans, qui avait fait prêcher la cinquième croisade contre les Turcs. A cette croisade se rattache la victoire de Capistrano, comme la prise de Smyrne (Ismir) [1] à la première, sous Clément VI; la bataille des Serviens [2] à la seconde, sous Urbain VI; la défaite de Nicopolis [3] à la troisième, sous Grégoire XI, et le désastre de Warna à la quatrième, sous Eugène IV [4]. Toujours plein de zèle pour la croisade, Calixte équipa à ses frais, l'année suivante (1457), une flotte de dix-huit galères qu'il envoya dans les eaux de l'Archipel, sous les ordres du cardinal Louis Scarampa, patriarche de Venise. Cet armement devait protéger contre les Ottomans [5] les sept îles principales de l'Archipel, savoir : Rhodes, Khios, Lesbos, Lemnos, Imbros, Thassos et Samothraki. La flotte papale mouilla d'abord à Rhodes, puis à Khios et à Lesbos, dont les habitans repoussèrent la proposition que leur fit le cardinal de ne plus payer le tribut imposé par les Turcs. Les archontes de Khios craignirent de nouvelles hostilités de la part de Mohammed dès que la flotte serait partie, et le prince de Lesbos avait envoyé son tribut par son ambassadeur Ducas, immédiatement après la délivrance de Belgrade [6]. En vain Ducas

1 Le 28 octobre 1344.
2 En l'année 1363.
3 Le 29 septembre 1396.
4 Le 10 novembre 1444.
5 Ducas, XLV, p. 190. Bernini, p. 86.
6 Ducas, XLV, p. 190.

voulut-il disculper les habitans de Lemnos de l'accusation de trahison qu'on faisait peser sur eux ; tout ce qu'il put obtenir du sultan fut que ceux qui étaient déjà condamnés à mort fussent conduits de la place d'exécution au marché des Esclaves, où Mohammed les fit vendre pour mille ducats [1]. Lorsque la flotte papale, renforcée de quarante navires de corsaires catalans, arriva devant Lemnos, elle y trouva un accueil bien autrement empressé qu'à Khios et à Lesbos. Scarampa laissa des garnisons dans Lemnos, Samothraki, Imbros et Thassos, et retourna à Rhodes. Mohammed qui soupçonnait le prince de Lemnos d'avoir favorisé sous main cette entreprise des Latins, envoya contre lui, au mois d'août, une flotte formidable sous le commandement d'Ismaïl. Les Turcs mirent le siége devant Méthymnos ; mais ils se retirèrent sans avoir réussi [2]. A l'époque où Ducas avait apporté au sultan le tribut de Lesbos, Pierre, prince de Moldavie, était venu aussi offrir un tribut de son plein gré et avait acheté, moyennant un paiement annuel de deux mille ducats, la tranquille possession de ses États, pour lesquels il redoutait beaucoup le voisinage des forces ottomanes [3].

[1] Ducas, l. c.

[2] Chalcondyle, p. 135, raconte cette expédition de la flotte papale, mais il la place par erreur sous le règne de Pie II, successeur de Calixte III. Au nombre des conquêtes faites par Scarampa, il compte Imbros que Ducas passe sous silence, mais il ne parle ni de Thassos ni de Samothraki.

[3] Engel, *Histoire de Moldavie*, p. 131. L'assertion de Cantemir, que la Moldavie n'avait commencé à payer tribut qu'en 1536, est donc erronée. Chalcondyle (IV, p. 64) ne fait pas mention du tribut, mais seulement du traité de paix conclu par ce prince.

Mohammed, de retour à Andrinople, s'efforça de faire oublier sa défaite devant Belgrade par des fêtes magnifiques (1457). Il prépara les solennités de la circoncision de ses fils, Bayezid et Moustafa, dont le premier résidait à Amassia et le second à Magnésie. Les deux princes furent invités à se rendre à Andrinople avec leur cour. Des circulaires, envoyées dans toutes les parties de l'empire [1], appelèrent à ces fêtes les émirs, les fakirs, les légistes, les begs, les poëtes et les juges. On dressa un camp dans la grande île formée par les eaux de la Marizza près d'Andrinople, et un trône fut élevé dans la tente destinée aux grandes réceptions du sultan. Mohammed ouvrit ces fêtes par une assemblée du corps des savans et des oulémas; il était assis sur son trône, revêtu de tous ses insignes, et à ses côtés quatre des savans les plus distingués occupaient la place d'honneur. A sa droite se tenait Khaïreddin, le kodja, c'est-à-dire le précepteur du sultan [2]; à sa gauche, Mewlana Ali Et-Touzi, qui était venu de Perse sous Mourad II. Après la prise de Constantinople, Et-Touzi avait été employé en qualité de professeur [xi] dans une des huit églises que le conquérant avait changées en colléges. Plus tard, Mohammed, pour récompenser son haut savoir, lui donna en toute propriété un village appelé depuis Muderriskoï [3],

[1] La circulaire adressée à Ismaïl de Kastemouni se trouve dans la Collection des pièces d'État de Feridoun, sous le n° 209, et la réponse, sous le n° 211.

[2] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 204.

[3] Voyez *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 572.

c'est-à-dire le *village du Recteur*, situé dans les environs de Constantinople. En face du sultan étaient assis Khizrbeg Tschelebi, le premier juge ottoman de la capitale [XII] des Grecs après la conquête, et Schoukroullah, son médecin, natif de Schirwan [1]. Ces quatre personnages présidaient l'assemblée des savans qui lisaient et commentaient le Coran devant Mohammed, ou récitaient des poésies de circonstance. A la fin de cette séance des académiciens turcs, on servit aux professeurs des plateaux chargés de sucreries, et aux danischmends ou candidats au professorat, des boîtes de fruits confits qu'ils purent emporter chez eux; tous s'en allèrent avec de riches présens en or et en vêtemens d'honneur [2]. Le second jour, les scheïkhs et les fakirs, avec lesquels le sultan se plut à disserter sur des matières religieuses, furent reçus et fêtés de la même manière. Le troisième jour, eurent lieu les exercices d'armes, les courses de chevaux, le tir de l'arc. Enfin le quatrième jour, qui fut le dernier des fêtes de la circoncision, on jeta de l'argent au peuple. Les grands apportèrent à leur tour des présens au souverain : le grand-vizir les surpassa tous par sa fastueuse munificence [XIII]. Ces fêtes avaient à peine cessé que les deux petits-fils d'Ewrenos, Isa fils de Hasan, et Isa fils d'Ishak, furent chargés d'une expédition, le premier en Albanie, et le second en Hongrie. La ville

1 Taschkœprizadé dans le *Schakaïkoun-nâmaniyé*. Seadeddin et Ali le citent parmi les savans du règne de Mohammed II.

2 Neschri, f. 202. Seadeddin dans Bratutti, II, 179. Toursounbeg, le defterdar, f. 58, donnent les détails de cette fête.

d'Ofen fut exposée aux courses des Turcs pendant un mois [1].

Nous raconterons dans le livre suivant, à l'occasion de la trève conclue entre Scanderbeg et les Turcs, les événemens qui se sont passés en Albanie depuis la mort de Mourad II jusqu'à l'année 1458; mais nous devons interrompre un instant le fil de notre récit, pour placer ici l'incursion d'Isa dans la Hongrie, que les historiens hongrois passent sous silence, mais dont Chalcondyle et les historiens ottomans font mention, et la campagne de Servie, à la suite de laquelle ce pays devint irrévocablement une province turque. Nous ne quitterons pas ce sujet sans avoir parlé de l'asservissement définitif de la Grèce.

Au commencement de l'année 1458, Mohammed, dès qu'il eut jeté, près de la Porte-d'Or, les fondemens du château des Sept-Tours [2], prit en personne le commandement de l'expédition qu'il destinait à envahir la Morée. En même temps, le grand-vizir Mahmoud-Pascha reçut l'ordre d'aller réduire les places fortes de Servie qui tenaient encore, soit que ce fût dans ses attributions comme beglerbeg de Roumilie, depuis qu'il avait succédé dans cette dignité à Karadja, mort devant Belgrade; soit que Mohammed pensât qu'il eût été imprudent de lui confier l'asservissement de la Grèce, sa patrie. Mahmoud grossit d'un corps de mille janissaires son armée, en grande partie équi-

[1] Arenpck, *Chron.* f. 1261. *Chron. Celley*, f. 110. Julius Cæsar, *Geschichte der Steyermark* (*Histoire de Styrie*), VI, p. 177.

[2] Ducas, XLV, p. 192. Voyez *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 619.

pée à ses frais [1], et qu'il avait tirée de son gouvernement et des sandjaks d'Anatolie; puis, après avoir passé ses troupes en revue dans la plaine voisine de Constantinople, qui porte encore son nom, il se dirigea sur le Danube à marches forcées. Il soumit en peu de temps les forts de Ressowa, de Curicovaz, de Druno et de Braniczovacz [2], et alla mettre le siége devant la ville de Semendra située au sud-est de Belgrade et au confluent de la Jessova et du Danube. Ishakbeg et Karaman-Pascha furent chargés de négocier la reddition de la forteresse; mais le commandant refusa de capituler, bien que tous les ouvrages extérieurs fussent tombés au pouvoir des Turcs [3]. Mahmoud, ne voulant pas consumer son temps et ses forces devant les murs de Semendra, leva le siége, et se rendit au chateau d'Hawala [4] élevé par Mohammed II sur une colline, à trois lieues seulement de Belgrade. Après l'avoir remis en état de défense, il attaqua et prit successivement Ostroviza, Rudnik et Marjone [5]. Il passa le baïram (le carême des Musulmans) à Nissa, puis alla assiéger Columbacz (Columbraria), petite place forte sur la rive droite du Danube. La garnison fut obligée

1 *Nam hic cùm primus inter duces Januarum ferret exercitum proprium alere potuit.* Chalcondyle, l. c., p. 137.

2 Seadeddin, Neschri, Idris et Solakzadé appellent ces châteaux Rezaw, Kouroudja et Branidja. Voyez Bratutti, II, p. 186.

3 Seadeddin dans Bratutti, II, p. 186. Neschri, f. 204. Idris, f. 95. Solakzadé, 53.

4 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 52.

5 Dans les historiens ottomans; dans Marini et Bratutti, il faut lire Ostreviza au lieu de Siwrijé.

de se rendre faute d'eau. Mahmoud avait détourné la source qui alimentait la place, et repoussé les troupes qui avaient été s'approvisionner au fleuve. Dès qu'il eut réparé les murs de cette ville, et pourvu à sa défense par de nouvelles fortifications, il détacha Mohammed-beg, fils de Minet, pour battre le pays au-delà du Danube. Celui-ci s'empara du château de Tarak, probablement Kereck, dans le voisinage de Semlin, ravagea le district de Rahova situé entre la Save et le Danube, et revint par eau avec un riche butin de jeunes garçons, de jeunes filles, de bestiaux, d'effets précieux et avec deux cents soldats armés de cuirasses, qu'il alla présenter au sultan alors à Ouskoub [xiv].

Peu de temps après la délivrance de Belgrade, le despote George avait suivi au tombeau ses vaillans défenseurs Hunyade et Capistrano, laissant après lui son épouse Irène, sa fille Mara veuve du sultan Mourad II, et trois fils, Grégoire, Étienne et Lazar. Les deux premiers avaient eu les yeux crevés par ordre de Mourad II lors de leur emprisonnement. Lazar chassa ses deux frères aveugles, empoisonna sa mère [1] et s'efforça de consolider son usurpation, en offrant au sultan vingt mille livres d'or à titre de tribut annuel. Mais il ne jouit pas long-temps du fruit de son crime; il mourut le second mois de son règne. Sa sœur, la sultane Mara, s'était réfugiée avec son frère Grégoire et son oncle Thomas Cantacuzène auprès de Mohammed, qui se chargea d'appuyer les droits qu'elle avait

[1] Engel, *Histoire de Servie*, p. 412. Raitsch, III, p. 222.

au trône de Servie, et lui assigna une résidence [1] à Yassovo sur le Strymon, non loin du mont Athos. Là vivait dans la solitude la sultane de l'empereur Mourad, « la pieuse czarine Mara, fille du despote George. » (C'est ainsi qu'elle signe dans un document sous la date du 13 avril 1479, conservé par Raitsch). Elle avait pour compagne sa sœur Catherine, veuve du comte de Cilley, qu'après la mort de son frère Grégoire, elle avait fait venir de la Pouille [2]. Hélène la veuve de Lazar espéra sauver la Servie des mains des Turcs en mariant sa fille à l'héritier du trône de Bosnie et en faisant de son royaume un fief du pape, qui en accepta la suzeraineté par son légat, le cardinal S. Angelo. Les boyars serviens, mécontens de cette donation et des sympathies de la reine pour la religion catholique, préférèrent la domination des Ottomans à celle du pape et choisirent pour chef Michel Abogovitsch, frère du grand-vizir Mahmoud-Pascha [xv]. Hélène attira par de feintes prévenances Abogovitsch dans la citadelle, s'empara de sa personne et l'envoya prisonnier en Hongrie. Mohammed venait de réduire Prisren [3]; il parut inopinément sous les murs de Semendra qui se rendit à la première sommation, en stipulant la libre sortie d'Hélène avec ses trésors. Les forts de Wicheslaw, de Schernow et de Belastena suivirent l'exemple de Semendra (8 novembre 1459); le couvent de Mileschewo fut livré aux

1 Engel, l. c., et Spandugino, p. 46.

2 *Ibid.* l. c., p. 412.

3 En 1458. Engel, *Histoire de Servie*, p. 414.

flammes [1]. S'il faut en croire Æneas Sylvius, deux cent mille habitans furent emmenés en esclavage. C'est ainsi que six ans après la prise de Constantinople, la Servie devint une province de l'empire ottoman, et Semendra ou Spenderobe, l'ancienne capitale des Tryballiens, une place frontière au nord de la Turquie. Mousa, le rival de Mohammed Ier, l'avait assiégée en 1414 [2], peu avant le premier siége de Constantinople par les Ottomans. Mourad II s'en empara en 1440 [3]; mais à quelque temps de là elle fut rendue et servit à payer la rançon de Mahmoudbeg frère du grand-vizir Khalil-Pascha, fait prisonnier à la bataille d'Islati. Enfin Mahmoud-Pascha l'assiégea à deux reprises pendant deux années consécutives, la première fois inutilement, dans l'année même où l'impôt foncier fut élevé dans tout l'empire de vingt à trente-trois aspres [4] par paire de bœufs, la seconde fois avec un plein succès dans l'année qui vit naître l'infortuné prince de Djem [5].

Les deux despotes du Péloponèse, frères de l'empereur de Byzance, Démétrius et Thomas, dans une stupide imprévoyance des dangers qui les menaçaient, ne trouvaient rien de mieux à faire que de s'affaiblir

1 Engel, l. c., p. 415.

2 Chalcondyl., III, p. 56.

3 Voyez plus haut, l. X. Ce fut alors que les Turcs firent pour la première fois usage d'artillerie de siége, soixante ans après les Vénitiens. Voyez encore Guicciardini, *Istoria d'Italia,* I.

4 Seadeddin, Solakzadé, f. 53.

5 Seadeddin, Solakzadé, en 864 (1459). Sismondi, qui a puisé dans les sources italiennes, place la prise de Semendra en 1458; d'après une table chronologique de Marini Sanuto, la ville ne se serait rendue qu'au 15 avril 1460, ce qui est en contradiction flagrante avec les sources serviennes et turques.

mutuellement par des dissensions domestiques. Mohammed II qui ne perdit jamais une occasion d'étendre sa puissance, prit en personne le commandement de l'expédition de Morée (15 mai 1458), après avoir envoyé les deux petits-fils d'Ewrenos, l'un en Albanie, l'autre en Servie.

A l'époque où Mohammed, ne songeant qu'à se rendre maître de Constantinople, avait rassemblé toutes ses forces sur ce seul point, les derniers débris des patriotes grecs se réfugièrent dans le Péloponèse, où le sultan condescendit à ne pas inquiéter leur puissance expirante. Cette transaction précaire suffit pour rassurer Démétrius qui résidait à Sparte, tandis que Thomas dominait à Patras. Nous avons déjà raconté comment la désunion [1] entre les deux frères avait appelé au sein de leurs États des hordes albanaises qui ne tardèrent pas à se révolter, et comment ils ne ressaisirent le pouvoir que par le secours des Ottomans et le paiement d'un tribut onéreux. Pour mieux connaître les circonstances qui ont facilité aux Turcs la conquête du Péloponèse, il convient de jeter un regard sur les partis qui se disputaient alors le pays. Lorsque Constantin mourut les armes à la main en défendant sa capitale, les archontes voulurent proclamer empereur Démétrius, à qui le trône revenait par droit d'aînesse ; mais son jeune frère Thomas, d'un caractère turbulent, ambitieux et tyrannique [2], se

[1] *Tanta era la discordia, che si trovava tra Demetri e Tommaso suo fratello, che l'uno nevrebbe mangiato il cuor all' altro.* Spandugino, p. 29.

[2] *Il quale veramentè fù tiranno.* Spandugino, p. 41.

refusa obstinément à lui céder le pouvoir, et force fut de partager entre eux la domination du Péloponèse, que menaça bientôt de leur enlever la révolte des Albanais. Thomas qui ne le cédait point au sultan en tyrannie, mais qui était loin de l'égaler en habileté et en puissance, imita sa politique sanguinaire d'usurpations et d'assassinats. Pour s'emparer de Glarenza et de l'Achaïe, il attira à Patras le seigneur de ces districts, son parent, sous la protection d'un sauf-conduit, et le fit mourir de faim en prison avec ses fils. Il poursuivit ses cruautés jusque sur le gendre du prince d'Achaïe, à qui il fit arracher les yeux et couper le nez, les mains et les oreilles, pour le punir d'avoir osé se marier pendant la captivité de son beau-père. Théodore Bokali[1], un des plus grands propriétaires du Péloponèse, expia l'influence de sa position par la perte de la vue et de ses biens. Un pareil sort était réservé à Emmanuel Cantacuzène; mais plus heureux, il sut éviter les piéges qu'on lui tendait. Il se mit à la tête des Albanais révoltés, chez lesquels il réussit à se rendre populaire, en changeant son nom grec contre un nom albanais, ravagea tout le plat pays, et assiégea les deux despotes dans leurs résidences de Patras et de Sparte[2].

Mohammed regarda avec raison ce moment de désordre général comme l'occasion la plus favorable à l'accomplissement de ses projets de conquête. Il partit de Constantinople le 5 mai 1458, mit le blocus

[1] Μπουχαλης dans Phranzes, IV, 16.

[2] Spandugino, p. 42.

devant Corinthe le 15 du même mois, et continua sa marche dans le Péloponèse avec le reste de son armée, jusqu'à Phlius [1], qui faisait anciennement partie de la confédération Achaïenne. Mais le commandant albanais Doxias, déterminé à n'abandonner la défense de la ville qu'après la plus vigoureuse résistance, se mit en devoir de le recevoir sur une hauteur fortifiée et qui dominait toute la contrée. Mohammed, jugeant inutile de s'occuper d'un ennemi qui devait tomber entre ses mains après la réduction des principales places, marcha sur Tarsos dont la garnison se rendit à la première sommation; il y laissa un de ses officiers avec quelques troupes, emmenant avec lui trois cents jeunes garçons, et continua sa route dans l'intérieur du pays. Les Albanais qui avaient capitulé à Tarsos, ayant cherché à s'enfuir, Mohammed, pour donner un exemple terrible à ceux qui seraient tentés de les imiter, fit exécuter vingt d'entre eux d'une manière atroce; on leur brisa les chevilles des pieds et des mains à coups de massue, et ainsi mutilés ils durent attendre la mort. La place de l'exécution reçut le nom de Tokmak Hissari (château des chevilles) [2]. Une autre ville située sur une montagne dans l'intérieur du Péloponèse dont Chalcondyle nous laisse ignorer le nom, mais qui paraît être l'Ætos [3] de Phranzes, souffrit tellement du manque d'eau, que les habitans furent réduits à pétrir le pain

[1] Chalcondyle, au commencement du livre IX. Les historiens ottomans l'appellent Felek, et Bratutti, p. 184, Tellech.

[2] Chalcondyle, Seadeddin, Solakzadé, Idris, Ali.

[3] Phranzes, IV, 15, p. 86.

avec le sang des bêtes de somme; pressée par la plus extrême nécessité, elle allait se rendre, lorsque les janissaires escaladèrent les murs et la mirent au pillage. De là, Mohammed conduisit son armée devant la ville de Rupela ou d'Akoba [1], où un grand nombre de Grecs et d'Albanais s'étaient réfugiés avec leurs familles. Après un assaut de deux jours, le sultan, voyant que beaucoup de ses soldats avaient été mis hors de combat, était sur le point de se retirer, lorsqu'une députation vint lui apporter la capitulation des assiégés. La ville ne fut pas détruite, mais les habitans furent transférés à Constantinople. L'armée continua sa marche par Mantinée sur Pazenica [2]. Le sultan fit sommer la garnison albanaise de se rendre, par Cantacuzène, le même qui, avec le secours de ce même peuple, avait fait la guerre aux despotes quelque temps auparavant; mais elle ne céda ni aux propositions de celui-ci, qui, soupçonné de l'avoir encouragée dans sa résistance, tomba dans la disgrâce du sultan, ni à l'attaque des troupes ottomanes elles-mêmes. Mohammed se retira le deuxième jour du siége sur Tégée, incertain s'il marcherait sur Sparte qu'habitait le despote Thomas, ou sur Epidaure, alors la résidence de Démétrius. Mais ayant appris qu'en avant de Tégée les chemins devenaient impraticables, il retourna sur ses pas et investit Moklia ou Moukhla [xvi] près de Tégée. Cette place était défendue par Asanès Démétrius et plus encore

[1] L'entière similitude des faits racontés par Seadeddin sur Akoba, et par Chalcondyle sur Rupela, prouve jusqu'à l'évidence l'identité des deux villes.

[2] Bedjené dans Neschri et Seadeddin.

par sa position sur une montagne inaccessible; le seul côté attaquable était protégé par un triple mur. Dès qu'il eut dressé son camp, disposé son artillerie et détourné les eaux qui alimentaient la place, Mohammed envoya Isa, petit-fils d'Ewrenos, avec un interprète auprès d'Asanès, pour le sommer de se rendre. Chalcondyle nous a transmis les discours dans lesquels l'ambassadeur turc et le commandant grec vantent, le premier la puissance du sultan, et le second la solidité des fortifications. Ces pourparlers n'ayant amené aucun résultat, Mohammed ouvrit le feu de ses batteries en le dirigeant contre le seul côté accessible de la place. Lorsque le premier rempart tomba sous les coups de l'artillerie turque, Asanès se retira derrière le second et continua sa brillante défense. Mais un boulet du poids de sept quintaux étant tombé sur la boulangerie, ce bâtiment s'écroula, et le peu de provisions qui restait fut perdu. L'évêque, traître à sa patrie, instruisit le sultan de la disette de la ville et l'encouragea à continuer le siége. Mohammed fit de nouvelles sommations, en ajoutant que ses intelligences dans la place l'avaient instruit de la famine qui y régnait. Asanès Démétrius et Lucanos considérèrent dès lors une plus longue défense comme inutile et imprudente, et se rendirent au sultan. « Dites à votre maître (le despote Démétrius), leur dit Mohammed, que je suis prêt à lui accorder la paix et mon amitié, sous la condition que la partie du Péloponèse déjà parcourue par mon armée m'appartiendra, et qu'il paiera un tribut annuel de cinq cents livres d'or, pour les pays

dont il reste le maître ; faites savoir au prince de Patras qu'il ait à me céder sa souveraineté, autrement j'irai l'en dépouiller moi-même. » Asanès Démétrius et Lucanos portèrent ce message aux deux despotes qui eurent une entrevue à Tripisbuna [1], aujourd'hui Tripolitza, pour s'entendre sur leurs intérêts communs. La reddition de Moklia fut suivie immédiatement de l'occupation de Corinthe [2] par les Turcs : la garnison avait fait une vaillante résistance ; mais un autre Asanès, fils de Paul et beau-frère du despote Démétrius, et Nicephoras Lucanos, intimidés par les menaces de Mohammed, capitulèrent peu après le commencement du siége [3]. Démétrius et Thomas accusaient, non sans quelque raison, les deux commandans de trahison et de lâcheté, mais enfin force leur fut d'accepter les conditions du vainqueur. Démétrius abandonna le district de Phliasia qui s'étendait depuis Corinthe jusqu'à Calavrita ; Thomas céda Patras et les villes qui en dépendaient. Ce nouveau traité rangea toute la côte nord du Péloponèse sous la domination des Ottomans. Omar, fils de Tourakhan, qui le premier des Turcs avait franchi trente-cinq ans auparavant l'isthme d'Hexamilon, fut investi du gouvernement de l'Achaïe depuis Patras jusqu'à Calavrita [4]. Mohammed, avant de partir pour Constantinople, mit dans

[1] Phranzes, IV, p. 15.

[2] Bratutti fait de Corinthe, Corfou. Aschikpaschazadé désigne sans doute l'Acro-Corinthe par la forteresse de Yidouz, qu'il appelle la clef de la Morée.

[3] Phranzes, IV, p. 15.

[4] Chalcondyl., IX, p. 142.

les villes nouvellement conquises des garnisons de janissaires, et alla visiter Athènes, récemment conquise par Tourakhan; un crime de la maison ducale des Acciaioli avait servi de prétexte à cette nouvelle usurpation.

La veuve du dernier duc Rainer, violemment éprise d'un jeune noble vénitien, auquel le sénat avait confié le gouvernement de Napoli di Romania, lui avait promis sa main et la souveraineté d'Athènes, à condition qu'il assassinerait sa femme, issue comme lui d'une famille patricienne de Venise. Après avoir acheté par son forfait le droit d'être l'époux de la duchesse, l'assassin fut obligé, pour se soustraire à la haine et aux poursuites des Athéniens, de se réfugier à la cour du sultan, avec le fils de Rainer dont il était devenu le tuteur. On le dénonça à la Porte comme meurtrier de sa femme. Mohammed donna le gouvernement d'Athènes à son protégé Franco Acciaioli, neveu du dernier duc, pour lequel il était soupçonné d'avoir une passion honteuse [1]. Franco fut reçu par les habitans avec de grandes démonstrations de joie conformément aux ordres du sultan. Le premier acte de son autorité fut de jeter en prison à Mégare la duchesse qui avait provoqué l'assassinat de sa rivale, et de l'y faire périr. Le jeune Vénitien, meurtrier de sa première épouse, accusa à son tour Franco de la mort de la duchesse sa seconde femme. Alors, pour en finir, Mohammed ordonna à Omar de prendre en son nom

[1] *Quo per amorem abusus fuerat, ut fertur.* Chalcondyl., p. 153.

possession d'Athènes. Celui-ci détermina facilement Franco à se retirer avec ses trésors, en lui promettant de la part du sultan la principauté de Thèbes et de Béotie. Ce fut à cette occasion que Mohammed alla visiter Athènes, dont la prudence d'Omar venait de faire si pacifiquement la conquête. A la vue des merveilles de l'Acropolis et du port, il s'écria : « Quels remerciemens ne doivent pas au fils de Tourakhan la religion et l'empire ! [1] »

Lorsque Mohammed eut visité tous les monumens d'Athènes, il envoya aux deux despotes un ambassadeur, chargé de demander la ratification du traité conclu, et la fille de Démétrius en mariage [2] (octobre 1458). Démétrius agréa sa demande, à l'exemple honteux de quelques-uns de ses aïeux, qui avaient sacrifié leurs filles au harem du sultan. Mais Thomas, son frère, ne tarda pas à rompre la paix qu'il venait de jurer. Nicephoras Lucanos, que Phranzes appelle pour cela le bourreau du Péloponèse, lui avait persuadé que les Grecs et les Albanais étaient prêts à secouer le joug des Turcs, et qu'une révolte ne pouvait manquer de réussir.

Vers le mois de janvier de l'année 1459, Thomas commença les hostilités, non seulement contre les Turcs, mais encore contre son frère ; il prit aux Ottomans Calavrita [3], et à Démétrius Karitena, Saint-

[1] *Quanta gratia debetur lege nostrâ Omari Turachanis filio.* Chalcondyl. IX, p. 142.

[2] Chalcondyl., l. c., p. 143. Phranzes, IV, p. 16.

[3] La chronique grecque, dans *Crusii Turco-Græcia*, p. 17.

George, Bordonia et Kastriza [1], dont il s'empara moins par la force des armes, que par la promesse qu'à l'avenir elles choisiraient elles-mêmes leurs magistrats pour les affaires d'administration intérieure. Il assiégea ensuite Zarnata et Kalamata [2] dans le golfe de Koron, qui appartenaient à son frère; celui-ci en revanche attaqua Scutari et Akoba [3]. Mais le plus grand fléau qui affligeât alors le Péloponèse était les Albanais, ce peuple qui, suivant Phranzes, « le plus pervers et le plus inutile du monde, passait d'un despote à l'autre, et reniait trois fois son maître dans un même dimanche; les Turcs de Corinthe, de Patras et d'Amykla, profitant de cette confusion générale, massacraient, pillaient, et se moquaient des despotes et des archontes dont les querelles intestines les poussaient vers une ruine certaine [4]. » Mohammed qui se trouvait à cette époque à Scopi, où Mahmoud-Pascha vint lui présenter les prisonniers faits en Hongrie, attribuant cette insurrection à l'incurie du fils de Tourakhan, le déposséda de son gouvernement, et nomma à sa place Hamza [5] son gendre. Le nouveau gouverneur força les Grecs à lever le siége de Patras, et marcha ensuite

1 Phranzes, IV, 16. Pouqueville, III, 481; IV, 494. Bardounia, II, 523; III, 486. Ce Kastriza n'est pas celui de Pouqueville.

2 Phranzes, IV, 16. Pouqueville, Zarnate, V, 158. Calamate, III, 492; IV, 460.

3 Phranzes, IV, 16, et la carte de Pouqueville.

4 Phranzes, l. c., XVI, p. 88.

5 Chalcondyl., XX, p. 144. Il est incertain si son nom est Hamza ou Hasan, car Chalcondyle le nomme une fois Chamuza, p. 144, et une autre fois Asanès, p. 148.

de concert avec le despote Démétrius, son allié, sur Léontari où Thomas s'était renfermé. Celui-ci accepta la bataille que lui offrit Hamza, et fut battu. Cette victoire fut due à l'habileté de Younisbeg, général des sipahis [1]. Tout ce qui était resté aux Grecs, aux Albanais, aux archontes et aux despotes, devint la proie des Turcs [2]. Les deux frères, ouvrant enfin les yeux sur leur propre ruine, se réunirent à Karriza, où ils assistèrent à la messe du métropolitain de Sparte et se firent de nouveaux sermens [3].

Mohammed, instruit de l'alliance des deux frères, en rejeta la faute sur Hamza, comme précédemment il avait rendu Omar responsable de la guerre civile qui désolait la Grèce. Il le remplaça par Saganos-Pascha, gouverneur de Gallipoli, son grand-amiral. A l'entrée de Saganos-Pascha dans le Péloponèse, les troupes auxiliaires des deux despotes se désunirent de nouveau, et, sans attendre l'ennemi, elles s'enfuirent dans toutes les directions. Thomas, songeant peu aux conséquences du nouveau parjure qu'il venait de commettre, s'empara des possessions de son frère dans la Laconie et la Messénie, et assiégea Kalamata, tout en entamant des négociations avec le sultan. Mohammed, occupé des préparatifs de la campagne d'Asie contre Ouzoun-Hasan, écouta volontiers les propositions de Thomas et y accéda sous les trois conditions suivantes, savoir : qu'il s'engagerait à tenir les troupes grecques éloi-

1 Chalcondyl., l. c.

2 Phranzes, IV, 16, p. 87.

3 *Ibid.* p. 88.

gnées des forteresses turques, qu'il consentirait au paiement d'un tribut annuel de trois mille livres d'or, et qu'au bout de vingt jours il viendrait signer ce traité chez l'ambassadeur turc qui serait envoyé à Corinthe. Thomas promit tout, mais il ne put rassembler le tribut ni satisfaire à aucune des conditions stipulées dans le dernier traité. Mohammed furieux renvoya la campagne d'Asie à l'année suivante, et marcha en personne contre les deux frères [1]. Arrivé à Corinthe, il jeta dans les fers Asanès, beau-frère de Démétrius, et s'avança sur Sparte. Démétrius, abandonné par son frère et poussé par l'espoir de sauver sa vie en trahissant la cause des Grecs, se rendit dans le camp du sultan, qui lui fit une réception gracieuse, lui renouvela la promesse d'épouser sa fille et de le dédommager de la cession de sa principauté. Il le retint auprès de lui; et après avoir mis une garnison turque dans Sparte, il alla attaquer Kastriza, qu'il prit facilement et qu'il pilla. Mais le château qui domine la ville fit une défense qui coûta la vie à un grand nombre de janissaires. Cependant la garnison, forte de trois cents hommes, se rendit volontairement. Pour la punir de sa vaillante résistance et de la confiance qu'elle avait accordée à sa parole, Mohammed la fit rassembler sur la place publique où elle fut massacrée; le commandant eut la distinction d'être scié en deux. Le sultan ne tarda pas à paraître devant Léontari, dont les habitans s'étaient réfugiés avec leurs femmes et leurs

[1] Phranzes, IV, 16, p. 88. Chalcondyl., IX, p. 148.

enfans dans le fort de Gardika. Animés par le courage du désespoir, ils repoussèrent pendant quelque temps toutes les attaques des azabs. Mais leur valeur ne put les sauver; la ville fut prise d'assaut. Six mille cadavres, gisant pêle-mêle avec ceux des bêtes de somme, signalèrent le triomphe des Turcs; car Mohammed avait défendu d'épargner la vie d'un seul esclave [XVII]. Après la chute de la ville, il promit à la garnison de la citadelle la vie sauve et une libre retraite si elle voulait capituler. A peine fut-elle sortie qu'il rassembla hommes et femmes sur une place étroite, où il les fit massacrer au nombre de treize cents [1]. Bokhalis, le commandant du fort, aurait probablement aussi été scié en deux, si sa parenté avec le grand-vizir Mahmoud-Pascha, beau-frère de sa femme, ne l'eût exempté de ce supplice [XVIII]. Ces cruautés effrayèrent les garnisons des autres forteresses du Péloponèse, qui envoyèrent de tous côtés faire leur soumission. Crocontelos, commandant de Saint-George, vint se jeter aux pieds du sultan [2]. Awarin et Arkadia, les deux ports les mieux fortifiés de la côte ouest de la Morée, se rendirent presque sans résistance. Mohammed fit jeter en prison dix mille habitans de cette dernière ville; il voulait d'abord les mettre tous à mort, mais il se ravisa et les fit conduire à Constantinople pour en repeupler les faubourgs. D'après le conseil de Démétrius lui-même, qui, traîné à la suite des Turcs, était journellement témoin des atrocités exercées sur

[1] Chalcondyl., IX, p. 150.
[2] Phranzes, IV, 19.

sa patrie, le sultan envoya Isa, petit-fils d'Ewrenos, à la côte orientale de la Morée, prendre possession de Napoli di Malvasia [XIX], et chercher la femme et la fille du despote [1]. Nicolas Paléologue, plus digne que Démétrius de leurs communs ancêtres, refusa de livrer la ville aux Turcs [2], mais il laissa partir la princesse et sa fille. Mohammed les mit sous la garde d'un eunuque et les envoya en Béotie, où il ordonna à Démétrius de les rejoindre. Le despote Thomas ayant perdu tout espoir de succès depuis la chute de Léontari et de Gardika, avait quitté Kalamata et s'était embarqué avec ses enfans pour aller chercher un refuge dans les pays de la chrétienté [3].

Le sultan confia au beglerbeg Saganos la réduction des places qui tenaient encore, et alla sur la côte reconnaître les ports des Vénitiens, Modon et Pylos. Lorsqu'il arriva devant cette dernière ville, le vaisseau du despote Thomas était encore en rade; les Vénitiens lui firent signifier de s'éloigner à l'instant, et renouvelèrent à Mohammed leurs promesses de paix et d'amitié [4]. Mais leurs protestations n'empêchèrent pas la cavalerie turque de battre le pays et d'emmener en esclavage un grand nombre d'Albanais. Ces excursions faites, le sultan retourna dans le nord, et prit, chemin faisant, Bostiza et Les-

1 Chalcondyle et Phranzes, IV, 16 et 17.
2 Chalcondyle et Spandugino, p. 45.
3 Phranzes, IV, 18 et 91.
4 Chalcondyl., IX, p. 151.

trene, Patras et Calavrita [1]. Il fit scier en deux le courageux commandant de cette dernière ville, l'Albanais Doxas, qui, comme le dit Phranzes, n'avait été fidèle ni au sultan, ni au despote, ni à son Dieu; une partie de la garnison eut la tête tranchée, l'autre fut vendue comme esclave. Caritena, commandée par le Paléologue Sguromalo [2], ne se rendit qu'après une vigoureuse résistance. Un autre Paléologue, Graitzas [3], soutint avec courage, dans Salmenikos, l'attaque des Turcs; et lorsque la ville eut été prise et livrée au pillage, il se retira dans la citadelle où il continua sa défense. Mais, enfin, il offrit au sultan de l'abandonner, sous la condition que l'armée ottomane irait camper à une lieue du château pour que sa retraite ne fût pas inquiétée. Mohammed, rendant justice à la brillante valeur de Graitzas, souscrivit à sa demande, et s'éloigna entièrement de la ville, en laissant l'ordre à Hamza, qu'il venait de réinstaller dans sa dignité de gouverneur à la place de Saganos-Pascha, d'en prendre possession. Mais la garnison de Salmenikos tint encore pendant une année après le départ du sultan, jusqu'à l'époque où Graitzas entra au service de Venise [4] en qualité de général de la cavalerie légère. La cause de

[1] Phranzes, IV, 19, p. 91.

[2] Dans la lettre de franchise que Mohammed octroya au Péloponèse par l'entremise d'Hasan-Aga, il est plusieurs fois question de la famille des Sguromalo; elle était donc une branche des Paléologues.

[3] Phranzes, IV, 19, p. 91. Ce Graitzas paraît être le même que le Paléologue Grizzi, que Spandugino dit s'être défendu à *Muchi* pendant cinquante-quatre jours contre Mohammed. Spandug. 44.

[4] Phranzes, l. c.

la déposition de Saganos, fut le grave mécontentement conçu par Mohammed, des suites qu'avait entraînées sa perfidie à l'égard de la garnison albanaise de Santameria [1]. Après lui avoir garanti sa libre retraite, il en avait fait massacrer une partie et conduire le reste en esclavage [2]. Les cruautés exercées par Mohammed sur les Grecs avaient du moins le mérite d'être des crimes heureux, en ce sens que leur effet fut de hâter la soumission de ceux qui se défendaient encore; mais celles de Saganos eurent un tout autre résultat sur les Albanais, qui ne virent de salut pour eux que dans les chances de la guerre, et aimèrent mieux mourir, les armes à la main, que de se laisser égorger par trahison. Mohammed n'entendit point punir l'immoralité de l'acte de Saganos, mais simplement ses conséquences. Lorsqu'à son retour du Péloponèse, il passa à Athènes, on lui dénonça Franco Acciaioli, son ancien favori, comme cherchant à se rendre indépendant. Il emmena avec lui dix des principaux habitans de la ville en ôtage, et laissa l'ordre à Saganos de faire étrangler le rebelle. Saganos invita Franco, eut avec lui une conversation amicale qui dura bien avant dans la nuit, et, par une grâce spéciale, le fit étrangler, non pas dans la tente turque, mais dans la sienne propre [3]. La mort de Franco, dernier duc d'Athènes, fit passer toute la Grèce sous la domination des Ottomans. La ville d'Aïnos fut assignée pour séjour à Démétrius; les revenus

[1] Chalcondyl., IX, 150 et 152.

[2] Phranzes, IV, 19. Dans Pouqueville, Santameri, III, 563. IV, 436.

[3] Chalcondyl., IX, p. 153. Spandugino, 44.

des salines et soixante mille aspres par an furent affectés à son entretien [1]. Mais Mohammed ne jugea plus sa fille digne de son harem, et alla même jusqu'à lui retirer le seul eunuque qui formait sa garde-d'honneur [2]. Le despote Thomas s'était enfui en Europe, emportant, au lieu de trésors, la relique de la tête de saint André [3]. Mais, avant de partir pour Rome, il envoya de Corfou un de ses confidens, l'archonte Rales, à Mohammed, pour lui offrir la ville de Monembasia (Napoli di Malvasia) en échange du gouvernement de la côte sud-est de la Morée. Rales trouva le sultan à Veria (Beroia), dans la Macédoine inférieure. Pour toute réponse, il le fit jeter dans les fers avec sa suite. Cependant il le renvoya quelques jours après, en lui disant que si le despote voulait venir lui-même, ou envoyer son fils à sa cour, il lui assurerait une existence honorable; que, sinon, il pouvait faire ce qu'il jugerait à propos [4]. A son retour de la conquête du Péloponèse, Mohammed fit son entrée triomphale à Andrinople, la dixième année de son règne et la septième de la prise de Constantinople, après avoir mis sous sa domination toute la Grèce, sauf quelques ports [5] appartenant aux Vénitiens, avoir chassé, égorgé ou traîné en captivité les princes de Laconie, d'Achaïe

[1] A en croire Phranzes, ces revenus furent encore augmentés par les impôts des îles de Lemnos, d'Imbros et de Samothraki.

[2] Chalcondyl., p. 153.

[3] *Ibid.* l. c. Spandugino, p. 42.

[4] Phranzes, IV, 19, p. 91. Chalcondyle, IX, p. 153.

[5] Tels que Coron (Corone), Modon (Methone), Pylos, Malvasia ou Monembasia et Lepanto (Naupactus).

et d'Athènes, et avoir laissé partout sur son passage la ruine et la désolation [1].

Ainsi disparurent les derniers restes de la domination grecque dans le Péloponèse. Mais si ce malheureux pays fut trahi par la fortune des armes, il ne laissa pas d'engager de nouvelles luttes souvent inutiles, mais toujours glorieuses. La haine contre les Turcs s'enracina dans le sol et devint un instinct héréditaire chez les Grecs. Pendant trois cent soixante-sept ans des flots de sang coulèrent pour l'indépendance de la nation; enfin, de nos jours, la Grèce est sortie victorieuse de sa longue lutte avec ses oppresseurs, et a conquis une nationalité que sa désunion lui avait fait perdre.

1 La lettre dans laquelle Mohammed II annonce à Djihan, schah de Perse, la conquête du Péloponèse, se trouve dans la *Collection des pièces d'État* de Feridoun, sous le n° 217, et la réponse du prince persan, sous le n° 218.

LIVRE XIV.

Coup-d'œil sur les derniers exploits de Scanderbeg. — Prise de Sinope, d'Amassia et de Trapezoun. — Wlad l'empaleur. — Conquête de Bosnie, de Lesbos, d'Hexamilon et de Corinthe, dans la guerre vénitienne. — Seconde et troisième expéditions en Karamanie. — Constructions de Mohammed. — Conquête de Négrepont.

Sept ans s'étaient passés depuis la prise de Constantinople sans que Mohammed eût pu mettre le pied en Asie, tellement cet espace de temps avait été dévoré par ses conquêtes en Europe, l'asservissement de la Grèce et les guerres de Servie et d'Albanie. Si la Servie était soumise, l'Albanie avait conservé son indépendance, grâce à l'héroïque persévérance de Scanderbeg. Ce qui restait de la puissance des empereurs de Byzance dans le Péloponèse avait été balayé par les armées turques ; mais un Comnène régnait encore à Trapezoun sur les ruines de l'empire grec. Pour renverser ce dernier débris, une campagne en Asie était nécessaire, mais il fallait d'abord s'assurer la tranquillité en Europe. Cette raison détermina Mohammed à conclure, presque immédiatement après la conquête de la Morée, un traité de paix avec Scanderbeg. Nous

avons gardé le silence sur le héros albanais depuis la mort de Mourad II; mais, pendant ces dix années, il n'avait cessé de combattre, toujours avec gloire, souvent avec succès, les armées envoyées contre lui. Les historiens ottomans se taisent entièrement sur les exploits de Scanderbeg, non seulement pendant ce laps de temps, mais encore pendant les sept années suivantes. Ils ne daignent parler du héros épirote, qu'à dater du moment où Mohammed se met lui-même en marche pour l'Albanie. La multitude des faits qui se pressent à cette époque ne nous permet pas de donner un grand développement au récit des événemens particuliers à l'Epire; nous ne mentionnerons ici que le résultat des batailles et des siéges qui eurent lieu dans ces guerres mémorables, la défection de Moses et d'Hamza, le premier armistice, et la paix définitive conclue deux ans après.

Dans les premiers temps qui suivirent l'avènement de Mohammed, Hamza, neveu de Scanderbeg, avait fait prisonnier [1] le chef d'une expédition turque, appelé comme lui Hamza. Dans un autre combat, quatre mille Ottomans étaient restés sur la place avec leur général Debreas, percé lui-même d'outre en outre par la lance de Scanderbeg [2]. Encouragé par ses succès, Scanderbeg mit le siége devant la ville de Belgrade en Albanie, dans l'attaque de laquelle il déploya les ressources stratégiques les plus ingénieuses [3].

1 VII, XI.

2 Barletius dans Lonicerus, f. 126.

3 *Ibid.* p. 134.

Il s'en croyait déjà le maître; mais avant que la trève [1], au terme de laquelle la place devait se rendre, si elle n'était pas secourue, fût expirée, Sewali [2] arriva avec une puissante armée et le força à accepter la bataille; Scanderbeg fut défait. En voyant sa proie lui échapper avec la victoire, on rapporte que sa lèvre inférieure s'entr'ouvrit. et qu'il en jaillit du sang. comme cela lui arrivait toutes les fois qu'il éprouvait une violente irritation, soit dans le combat, soit dans le conseil [3]. Outre une perte de cinq mille hommes, Scanderbeg eut à regretter la mort de Mousakhi, son ami et l'un de ses meilleurs généraux, dont le souvenir s'est perpétué dans un district d'Albanie qui porte encore aujourd'hui son nom. Les auxiliaires napolitains, qui combattaient sous les ordres de Mousakhi, étaient tous restés sur le champ de bataille. Les Turcs, fiers de cette victoire. coupèrent les têtes des morts pour les envoyer à Constantinople, et écorchèrent un grand nombre de cadavres à formes athlétiques dont ils empaillèrent la peau, afin de montrer par ces trophés quels hommes ils avaient vaincus [4]. Scanderbeg voulut soustraire les restes de ses braves à cette profanation, et confia le soin de leurs funérailles à sept mille hommes d'élite [5]. Au chagrin de sa défaite était venu se joindre celui de la défection de son compagnon d'armes, Moses de

1 Barletius dans Lonicerus, p. 138.
2 Sebalias.
3 Barletius, f. 142.
4 *Ibid.* f. 144.
5 *Ibid.* f. 145.

Dibra. Ce traître, qui avait mis tout en œuvre pour le détourner du siége de Sfetigrade, et qui l'avait abandonné à celui de Belgrade d'Albanie [1], accompagna le général turc, Sewali, dans son retour à Constantinople; mais il n'eut pas lieu d'être flatté de la réception du sultan, qui, dans toutes les occasions, se montra admirateur des talens et de la valeur de Scanderbeg. Cependant Mohammed accepta la proposition qu'il lui fit de venir mettre à ses pieds la tête de cet ennemi redoutable, et lui confia à cet effet le commandement d'une armée de quinze mille hommes [2]. Scanderbeg l'attendit dans la Basse-Dibra à la tête de dix mille combattans, et remporta sur lui une victoire complète. A la suite de cette défaite, ayant perdu les bonnes grâces du sultan, Moses s'enfuit à la faveur d'un déguisement, et alla se jeter aux pieds de l'ami qu'il venait de trahir. Scanderbeg accueillit avec indulgence son ancien compagnon d'armes et lui pardonna le passé [3]. Mais un coup encore plus sensible pour lui fut la désertion de son neveu Hamza, qui, séduit par Mohammed, se déclara l'ennemi implacable de son propre sang, de son pays et de sa foi. Hamza reçut conjointement avec Isa, petit-fils d'Ewrenos [1], le commandement de quarante mille cavaliers, avec lesquels il alla ravager l'Albanie. Scanderbeg, dont toutes les troupes réunies ne se montaient qu'à

[1] Barlet., f. 146.

[2] *Ibid.* f. 148, et *Commentario delle cose de Turchi e del S. Georgio Scanderbeg.* Vinegia, 1451, f. 20.

[3] Barletius dans Lonicerus, VIII, f. 154, et *Cose del Scanderbeg*, f. 20.

onze mille hommes, parmi lesquels six mille de cavalerie, se retira à Alessio, sur le territoire de Venise[1]. Hamza, nommé par le sultan pascha d'Epire[2], saccagea tout le pays, et vint offrir la bataille à Scanderbeg dans la plaine d'Alessio, entre les deux rivières de Mathia (Drin) et d'Alboula (Drilo). Scanderbeg racheta la faiblesse de son armée par la position avantageuse qu'il sut prendre, en s'adossant au mont Temenios. Trente mille Turcs[3] restèrent sur la place, et, au dire des historiens, le Drin roula des flots de sang[4]; le général turc, Isabeg, ne parvint à s'enfuir qu'avec peine; un sandjakbeg et le traître Hamza furent faits prisonniers. Scanderbeg entra en triomphe à Croïa chargé d'un riche butin. Mohammed, profondément affecté de la perte de cette bataille et de la captivité du sandjakbeg, envoya en Albanie Mezidbeg avec une rançon de quinze mille ducats pour le rachat du prisonnier, et l'autorisation de conclure une trève. Mais Scanderbeg déclara, dès l'ouverture des négociations, qu'il ne traiterait de la paix que lorsqu'on lui aurait rendu Sfetigrade et Belgrade[5]; cependant Mezid obtint une suspension d'armes jusqu'à l'arrivée de la réponse du sultan à ces demandes. Il accepta néanmoins la rançon du sandjakbeg et lui rendit la liberté, ainsi qu'à quarante autres prisonniers

[1] Barletius, 160. *Cose del Scanderbeg*, f. 21.
[2] *Ibid.* f. 161.
[3] *Cose del Scanderbeg*, f. 21.
[4] Barletius, 166.
[5] *Ibid.* f. 168.

de distinction. Flatté de ce procédé, Mohammed envoya Oumour et Sinan pour reprendre les négociations de la trève naguère proposée, et bien qu'elle ne reçût pas une consécration officielle, les parties belligérantes y donnèrent leur consentement tacite [1]. Scanderbeg pardonna à son neveu Hamza, et concerta avec lui une fuite simulée au moyen de laquelle ce dernier devait se rendre à Constantinople sans exciter de soupçons, et en ramener, s'il était possible, sa femme et ses enfans. Mais Hamza mourut avant d'avoir pu exécuter son projet, empoisonné, à ce qu'on crut, par Mohammed, qui haïssait en lui la principale cause de sa défaite sur le Drin [2]. A la mort d'Alphonse, roi de Naples, Scanderbeg se rendit à la cour de Ferdinand, son successeur, et l'aida dans sa guerre contre Charles VII, roi de France: c'est à cette époque que Mohammed subjugua le Péloponèse. Après cette conquête, pensant que la tranquillité de ses États d'Europe était indispensable à l'expédition qu'il méditait en Asie, il accorda à Scanderbeg la paix et la libre possession de l'Albanie et de l'Épire, en stipulant toutefois qu'il lui enverrait son fils en ôtage [3]. Scanderbeg refusa d'accéder à cette condition, alléguant que son fils était encore trop jeune pour pouvoir gouverner; mais il accepta la paix [4], qui dès lors fut publiée officiellement [5] (1461).

1 Barlet., f. 169 et 198. *Cose del Scanderbeg*, f. 21.

2 *Ibid.* f. 172.

3 Lettre de Mohammed à Scanderbeg, du 6 mai 1461.

4 Réponse de Scanderbeg du 1er juin 1461. Barletius, f. 192.

5 Seconde lettre de Mohammed, du 22 juin, f. 193.

La conquête du Péloponèse avait anéanti les derniers vestiges de la puissance grecque en Europe ; Mohammed voulut en finir avec elle en Orient. De grands mouvemens militaires annonçaient une expédition dont personne ne pouvait dire au juste l'objet. Les conjectures se partageaient à peu près également entre les Génois d'Amassra, les Turcs de Sinope et les Grecs de Trébizonde. Au moment où la campagne s'ouvrit, un des juges de l'armée ayant demandé au sultan le but de ces nouveaux armemens, il lui répondit brusquement : « Si un poil de ma barbe le savait, je l'arracherais et le jetterais au feu [1]. » Mohammed avait pour maxime que le secret et la célérité sont deux moyens infaillibles de réussite dans les grandes entreprises, et surtout dans celles de la guerre. Quoiqu'il méditât depuis long-temps l'asservissement de Trébizonde et de Sinope, il ne s'en prit d'abord qu'aux Génois d'Amassra. En paix avec le sultan depuis la conquête de Constantinople, ils avaient nourri l'espoir d'obtenir de lui, comme des empereurs byzantins, la possession de Galata. Mais sur la réclamation que l'ambassadeur génois lui adressa à cet effet, Mohammed répondit « qu'il ne devait Galata ni à la force, ni à la ruse; qu'après la prise de Constantinople les habitans lui avaient offert d'eux-mêmes les clefs de leur ville, et qu'il les avait acceptées dans l'intention de leur faire plutôt du bien que du mal. » Sur ce refus, la répu-

[1] Dans une occasion semblable, Pierre, roi d'Aragon, dit que si l'une de ses mains révélait à l'autre son secret, il se la ferait couper sur-le-champ. Giov. Villani, VIII, p. 177.

blique ayant déclaré la guerre à la Porte, Mohammed équipa une flotte de cent cinquante navires qu'il envoya, sous le commandement du grand-vizir Mahmoud-Pascha [1], bloquer Amassra, la principale échelle des Génois sur les côtes asiatiques de la Mer-Noire. Il se mit lui-même à la tête de son armée de terre et la conduisit d'Akyazi à Amassra, par la route entre Nicomédie et Sabandja [2]. Amastris, aujourd'hui Amassra, appelée autrefois Sesamos, est située dans une petite presqu'île, et protégée à l'est et à l'ouest par un double port. Pline le jeune lui donna le nom d'*Œil du monde*, à cause de ses beaux édifices, et les historiens des âges suivans lui reconnaissent une haute importance commerciale. Les Génois l'avaient choisie pour entrepôt de leur commerce dans le Pont-Euxin. Elle se rendit à la première sommation [11]; Mohammed expatria les deux tiers des habitans qu'il envoya coloniser Constantinople, après avoir prélevé les plus beaux jeunes gens pour son service personnel.

Avant son départ de Brousa, où il attendit quelque temps l'entier équipement de la flotte de Mahmoud-Pascha, Mohammed avait écrit à Ismaïl-Beg, de la famille d'Isfendiar, souverain de Penderachie (l'ancienne Paphlagonie) et de Sinope, l'un des princes que tout récemment encore il avait invité aux fêtes de la circon-

1 Chalcondyl., X, p. 153.

2 *Ibid.* X, p. 145. Neschri, f. 206. Seadeddin, Solakzadé, f. 53. Idris, f. 100. Akyazi est situé sur la route qui conduit de Nicomédie à Amassra et non loin de Sabandja.

cision de ses fils [1], qu'il eût à pourvoir la flotte des vivres nécessaires, et même d'argent qu'il pourrait tirer des revenus de ses mines de cuivre [2]. Par une seconde lettre, il enjoignit à Ismaïl de lui envoyer son fils Hasan à Angora [3]. Ismaïl, dont le frère Kizil-Ahmed [4] servait depuis long-temps à la Porte du sultan, obéit à ces invitations, espérant conserver ainsi les faibles débris de son patrimoine. Hasan fut bien reçu, mais à peine arrivé au camp ottoman il fut renvoyé avec ce message : « Instruis ton père, lui dit Mohammed, que j'ai un vif désir de posséder sa ville de Sinope ; je le dédommagerai avec la ville de Filibé (Philippopolis en Thrace) ; s'il s'y refuse, je saurai bien l'y forcer [5]. » Sans attendre la réponse du prince de Sinope, il donna en fief, à Kizil-Ahmed, la plus grande partie du territoire appartenant à son frère Ismaïl, c'est-à-dire tout le district de Kastemouni, et lui délivra un diplôme de cette cession [6]. Mohammed continua sa marche vers la capitale d'Ismaïl, mais avant de commencer les hostilités, il fit représenter par Mahmoud-Pascha, au prince assiégé, que toute résistance serait inutile, d'autant plus que la moitié de ses États était déjà passée à son frère Ahmed. Le descendant d'Isfendiar se

1 *Collection des pièces d'État* de Feridoun, n° 211. Réponse d'Ismaïl, n° 212.

2 Neschri, f. 208. De tous les historiens de Mohammed II, le defterdar Toursounbeg est le seul qui donne la lettre du sultan, f. 78.

3 Neschri, f. 208.

4 Dans Chalcondyl., X, p. 153, Amartes au lieu de Kizil-Ahmed.

5 Ducas, XLV, p. 193. Chalcondyl., IX, p. 154.

6 Ce document, écrit de la main même de Mahmoud-Pascha, se trouve dans le XIIe récit d'Ali sur le règne de Mohammed. Chalcondyl., X, 154.

plaignit inutilement à Mahmoud [1] que son maître violait à son égard tous les principes de la justice, et fut forcé de se soumettre à l'inflexible volonté de Mohammed. Ismaïl, pour lui prouver que, s'il cédait, ce n'était pas faute de moyens de défense, lui montra l'assiette de Sinope et l'état des fortifications. Sinope est située sur la côte méridionale du Pont-Euxin et presque entièrement entourée par la mer. Ses remparts étaient alors hérissés de quatre cents canons; la garnison était forte de deux mille artilleurs et de dix mille hommes de troupes réglées. Lorsqu'Ismaïl, après avoir rendu la ville, voulut, suivant le cérémonial établi, baiser la main de Mohammed, celui-ci s'y refusa, et l'embrassa avec effusion, en l'appelant son frère aîné [2]. En dédommagement de la perte de ses États, Ismaïl reçut le territoire de Yenischer, d'Aïnegœl et de Yarhissar [3], et Mohammed prit possession de la principauté de Sinope. Parmi les vaisseaux du port, il s'en trouvait un de neuf cents tonneaux, le plus grand qu'on connût à cette époque. Le sultan l'envoya à Constantinople pour en faire construire un d'après ce modèle, mais sur des proportions plus grandes encore. Il voulut rivaliser dans la construction des grands navires avec les Vénitiens et les Aragonais. A l'imitation d'Alphonse, roi de Naples, des chantiers duquel était sorti le premier vais-

[1] Neschri, Seadeddin, Idris.

[2] *Ibid.* f. 209.

[3] *Ibid.* l. c. Suivant Chalcondyle et Ducas, Ismaïl reçut aussi alors la ville de Philippopolis; d'après Neschri, elle ne lui fut assignée que plus tard.

seau de quatre mille tonneaux, le sultan en fit construire un de trois mille; mais il sombra, comme celui d'Alphonse [1], avant d'avoir pu gagner la haute mer.

Sinope a, comme Amastris, un double port. Dès la plus haute antiquité, son importance commerciale en fit le point de mire des rois et des conquérans du Pont. Le fondateur de ce royaume, Mithridate Ier, força les habitans de Sinope, par ses entreprises contre leur ville, à la fortifier. Mithridate-le-Grand, avec lequel s'écroula l'empire du Pont, la déclara sa capitale. Lucullus, dès qu'il eut réduit Cyzique, en fit la conquête; à son entrée dans la ville, il massacra huit mille Ciliciens qui n'avaient pas eu le temps de fuir; mais il rendit aux habitans leurs biens et la belle statue de l'Argonaute Autolycos, auquel on rapporte la fondation de Sinope. On distinguait encore, parmi les monumens d'art dont elle était ornée, la sphère de Billaros et la statue de Jupiter, qui, transférée à Alexandrie, y fut adorée dans un temple magnifique sous le nom de Jupiter Sérapis. Mais un titre plus grand encore à la célébrité, c'est d'avoir été la patrie de Diogène. Son commerce consistait principalement alors, comme aujourd'hui, en câbles, en cordages, en huile de poisson et en thonines qui abondent dans ces parages. Mohammed se réserva la possession de Sinope. Il fit du territoire et de la ville de Boli (l'ancienne Hadrianopolis) un sandjak, qu'il donna à Hasan, fils d'Ismaïl. Kizil-Ahmed fut investi du reste de l'ancienne Paphlagonie avec la capitale Kastemouni et de riches

1 Neschri, l. c.

mines de fer, sous la condition d'un tribut annuel de cinquante mille ducats [1]. Le district de Kastemouni occupe par ses mines une place importante dans les registres de la trésorerie turque, et son nom est célèbre dans la littérature orientale pour être la patrie de douze poëtes [2], mais dont quelques-uns seulement méritent ce titre.

Mohammed n'attaqua pas immédiatement l'empereur de Trébizonde; en sortant de Sinope, au lieu de suivre les côtes, il s'avança dans l'intérieur du pays et prit la route qui conduit par Amassia et Siwas à Erzeroum. Il voulut se défaire d'abord d'Ouzoun-Hasan [3], le puissant prince de la dynatie du Mouton-Blanc, et le mettre dans l'impossibilité de secourir son allié David Comnène, empereur de Trébizonde. Une année avant la prise de Sinope, Ouzoun-Hasan avait envoyé à Mohammed une ambassade dans le but d'obtenir du sultan la remise à son beau-frère, l'empereur de Trébizonde, du tribut annuel de deux mille ducats [III] qu'il payait à la Porte. Mais cette ambassade était de nature à faire naître de nouvelles irritations plutôt qu'un arrangement. Ouzoun-Hasan, pour être plus sûr d'obtenir l'abandon du paiement imposé à Trébizonde, demanda lui-même le tribut que Mohammed Ier, grand-père du sultan actuel, payait à son aïeul

1 Chalcondyl., X, p. 154.

2 Latifi, *Biographies des poëtes turcs:* Tourabi, p. 116; Khaki, 144; Deliri, 161; Seadi-Tschelebi, 205; Schaweri, 212; Schoukri, 206; Saïfi, 228; Ferroukhi, 253; Nihani, 301; Melihi, 282; Fighani, 261, et la femme poëte Seïnab, 190.

3 Le *Usong* de Haller.

Kara-Youlouk (*la sangsue-noire*), et qui consistait en un don annuel de mille tapis, housses et bandeaux. Il réclama en outre un arriéré de soixante ans, pendant lesquels la formalité du présent n'avait pas été remplie. Mohammed écouta dédaigneusement les ambassadeurs, et leur répondit : « Allez en paix ; l'année prochaine, j'irai moi-même payer ma dette [1]. »

A l'est de Tokat, à deux journées de marche de Siwas, se trouve sur la route d'Erzeroum, qui traverse en cet endroit des contrées fertiles et bien cultivées, le château-fort de Kajounlühissar [2]. Ouzoun-Hasan l'avait enlevé, quelque temps avant la prise d'Amassra, à son possesseur Houseïn. Mohammed envoya le beglerbeg de Roumilie, Hamzabeg, avec l'ordre de s'en emparer, et, en cas de résistance, de ravager tout le pays environnant. Hamza, fidèle à ses instructions, ne laissa derrière lui que des ruines et le désespoir des habitans. La jeune population des deux sexes éprouva surtout les horreurs qui signalent d'ordinaire le passage d'une armée turque. Les malheurs de ses sujets semblaient devoir solliciter Ouzoun-Hasan à la vengeance. Mais lorsqu'après la prise de Kajounlühissar, Mohammed marcha sur Erzeroum, Ouzoun, effrayé, lui députa sa propre mère, Sara, accompagnée du scheïkh Houseïn et du beg kurde de Djemizghezek avec de riches présens, pour traiter de la paix [3]. Le sultan qui se trouvait

1 Ducas, p. 192.

2 *Djihannuma*, p. 424, dans le sandjak de Karahissar.

3 Chalcondyl., X, p. 155. Idris, Seadeddin, Neschri, Solakzadé, Ali et le *Raouzatoul-ebrar*.

alors près du mont Boulgar (l'ancien Scœdissus), leur fit une brillante réception, appela la princesse sa mère, le scheïkh, son père, et cédant à leurs instances, accorda la paix à Ouzoun-Hasan [1], sous la condition qu'il romprait ses relations d'amitié avec l'empereur grec. Il abandonna dès lors la route d'Erzeroum et se dirigea au nord sur Trébizonde. Au passage de l'armée par les monts Boulgar, Sara, dans l'espoir de déterminer le sultan à revenir sur ses pas, lui dit en le voyant presque toujours marcher à pied : « Mon fils, comment peux-tu t'exposer à tant de fatigues pour cette ville de Trébizonde? » Le sultan, qui pénétra la ruse de Sara, lui répondit : « Ma mère, le glaive de l'Islamisme est dans ma main ; sans toutes ces fatigues, je ne mériterais pas le titre de Ghazi (combattant pour la vraie foi), et aujourd'hui ou demain, j'aurais honte, si je mourais, de paraître devant Dieu. » Il arriva en peu de jours devant Trébizonde.

Trapezus, c'est-à-dire, *la table* ou le *carré*, tel fut le nom de cette ville dès les temps les plus reculés [2]. Ce

[1] Seadeddin, Solakzadé, le *Nokhbetet-Tewarikh.*

[2] Trapezus, aujourd'hui Trapezoun, est la résidence d'un pascha à trois queues et la ville principale du Lazistan, ou pays des Lazes, que Katib-Tschelebi crut être de la même race que les Lizguis du Deghessân. L'autorité du pascha s'étend, indépendamment de cette ville, sur les cantons de Sourmené, Oph, Késchap, Kirésoun (Cerasonte), Tirépoli (Tripoli), Rizé, Djavri, Madjougha (Matzouca), Earépoli, Goumisch-Khané, Kéorgoun, Athina, Aroui, Batoum, Hemschiré ou Hamschen, Younié (Oionopolis), Soghoudjag, Shasch et Sokhoum.

Trébizonde est bâtie sur un promontoire que les habitans comparent à un paon, parce qu'il est large d'un côté et étroit de l'autre. Il faut une heure pour faire le tour de la ville. Outre son enceinte, elle a encore dans l'inté-

nom est probablement dû au mur quadrangulaire qui entoure encore aujourd'hui la forteresse située sur la

rieur une muraille appartenant à la citadelle du milieu. Au midi se trouve le fort intérieur appelé Goullé (le κοῦλα des Byzantins), où est l'arsenal, ancienne résidence des souverains de cet empire. Là sont une mosquée et les maisons des Turcs. Le fort du milieu, appelé Orda-Hisar, a quatre portes, plusieurs belles mosquées, deux établissemens de bains et le palais du pascha.

La muraille inférieure, Aschoghi-Hisar, a également quatre portes, et forme une enceinte séparée du fort intérieur par un double rempart avec deux portes de fer. C'est dans cette enceinte que demeurent les principaux Turcs et quelques artisans. Les murs sont construits en quartiers de rochers et assez épais pour qu'un char y puisse courir. En outre, ces deux forts sont entourés d'un fossé profond, creusé dans le roc vif. Noin loin de là roulent les deux ruisseaux de Gouzghoun-Déré et d'Issé-Lépol, sur lesquels il y a des ponts.

Les Arméniens et les Grecs habitent dans le faubourg, appelé proprement la ville (car tout le reste se nomme la citadelle, et il leur est défendu d'y posséder des habitations). On y compte huit mille maisons, dont cinq cents d'Arméniens, formant huit quartiers; mille cinq cents de Grecs et six mille de Turcs, formant vingt-huit autres quartiers. On dit qu'il y avait autrefois dix-huit mille maisons, au temps des sultans Ahmed et Mahmoud. Les Arméniens ont quatre églises et les Grecs vingt-quatre, dont sept seulement sont employées. L'une d'elles est affectée à l'exarque ou chef spirituel de toute la Lazique.

Le faubourg contient six mosquées remarquables, dont l'une, Imareth-Djamisi, construite sur le tombeau de la mère du sultan Sélim Ier, est accompagnée d'un imareth, d'un collége, et d'une cuisine avec un four et une écurie au service des passans, où, deux fois par jour, on doit distribuer du bouillon et du pain aux pauvres et aux jeunes étudians. C'est encore dans le faubourg que sont les boutiques et magasins de Trébizonde, son Bezessin en pierre et dix hôtelleries pour les voyageurs. Dans la partie orientale est une place carrée où se reposent les caravanes, et à l'est de cette place la mosquée Meïtan-Djamisi, possédant la plus belle source d'eau de Trébizonde, laquelle alimente un jet d'eau établi en 1791 par le pascha géorgien Hadji-Abdoullah. Enfin, à l'extrémité du faubourg qui regarde la mer, est la plaine Véran-Hisar, autrefois nommée, dit-on, Frenk-Hisar (la montagne des Francs), comme si les Francs y eussent habité autrefois. Vers 1740,

pente d'une montagne [1]. Colonie grecque de Sinope et sous la dépendance de la métropole, Trébizonde fit un accueil hospitalier aux dix mille Grecs que Xénophon ramena de la Perse. Nous ignorons ce que Mithridate a fait pour Trapezus ; mais les soins que prirent Adrien, Justinien et Trajan, de l'embellissement et de la prospérité de la ville, nous sont suffisamment prouvés par un grand nombre d'inscriptions. de monnaies, et les restes du port d'Adrien et de l'aqueduc de Justinien [2]. Trébizonde n'est pas moins célèbre pour ses poires et six espèces de poissons fort estimés qui fourmillent dans ses eaux, que Kerassoun (Cerasus) pour ses cerises [3], et Sinope pour ses pommes et ses thons. Riche de tous ces avantages de la nature et de sa position, et élevée par Trajan au rang de capitale du Pont de Cappadoce, Trébizonde devint le but des aventureuses excursions des Goths dans la Mer-Noire. Bien que protégée par un double rempart et forte d'une garnison de dix mille hommes de troupes

Irtschindji-oghlou-Ahmed, pascha de Trébizonde, s'étant emparé des maisons des Grecs qui y demeuraient, s'y construisit un palais en pierre, aujourd'hui ruiné.

Le port de Trébizonde étant peu profond et ouvert aux vents du nord, les vaisseaux vont hiverner à Platana, à une petite distance de la ville. Son principal quai, Moumkhané-Eounir, est séparé de celui de Moloz-Iskélé par une estacade en pieux destinée à rompre la violence des vagues.

(*Note du Traducteur.*)

1 Tournefort, III, l. XVII, p. 79.

2 *Ibid.* l. c.

3 *Djihannuma* et Ewlia. Voyez encore *Annales de la Littérature*, XIV, p. 40.

aguerries, elle fut surprise par les Goths, qui pillèrent et massacrèrent les habitans, et revinrent dans leurs barques chargées d'un immense butin [1]. Lorsqu'après la prise de Constantinople par les croisés, les Angeli, les Lascaris et les Comnènes se partagèrent les débris de l'empire byzantin, les premiers établirent le siége de leur domination dans l'Épire, les seconds régnèrent à Nicée, et les troisièmes à Trébizonde. Ces derniers recueillirent la Cappadoce, la Paphlagonie et quelques terres voisines. Les faibles souverains de ce petit État, qui reçut le titre fastueux d'empire, entourés de tous les côtés de rois puissans, cherchèrent à s'assurer la protection de leurs redoutables voisins par des alliances. Non seulement ils allaient chercher des époux pour leurs filles jusqu'à Constantinople, mais encore ils les mariaient aux princes musulmans des dynasties du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir, aux petits-fils de Timour et à d'autres chefs barbares [2], tels que les Lazes et les Abazes [3]. L'épouse d'Ouzoun-Hasan, le puissant prince de la dynastie du Mouton-Blanc, était nièce du dernier empereur de Trébizonde, et fille de son frère et prédécesseur Joannes, connu par sa vaillante défense du fort de cette ville contre le scheïkh d'Erdebil [4], aux forces duquel il n'avait que cinquante hommes environ à opposer. L'ennemi per-

[1] Zozimus, l. I, p. 32, 33. Gibbon, I, p. 219. Chalcondyl., X.

[2] Chalcondyl., IX, p. 145.

[3] Les Abazes sont les Cabæzltæi de Chalcondyle.

[4] Ζυχης Αρτεβιλ, c'est-à-dire l'aïeul du fondateur de la dynastie des Sofis. Les Σιχιδεις de Chalcondyle sont des scheïkhs ou ermites (sahid).

san, le scheïkh d'Erdebil, se retira; mais Khizrbeg [1], commandant turc d'Amassia, et administrateur du sandjak au nom du prince Bayezid [2] qui faisait sa résidence dans cette ville, surprit Trébizonde, et traîna deux mille habitans en esclavage. Les deux nations étant alors en paix, Joannes envoya son frère David se plaindre de cette violation du droit des gens au nouveau souverain ottoman, Mohammed II, qui venait alors de monter sur le trône. Celui-ci lui fit restituer les prisonniers sous la condition d'un tribut annuel de deux mille ducats [3].

CHUTE DE L'EMPIRE DE TRÉBIZONDE. — David Comnène, successeur de Joannes, acheta le maintien de son trône chancelant par la continuation du tribut imposé à son frère, jusqu'à ce que l'intervention hautaine de son gendre Ouzoun-Hasan amenât définitivement sa chute. L'arrivée de Mahmoud avec la flotte ottomane précéda de quelques jours celle de Mohammed par terre; lorsque le sultan parut devant Trébizonde, l'amiral turc avait déjà tenté quelques attaques, qui avaient été repoussées avec perte. Mohammed fit signifier à l'empereur, ou de partir en toute liberté avec ses trésors et ses gens, ou de perdre avec la vie les uns et les autres [4]. David avait paru d'abord décidé à

1 Dans Chalcondyle, *Chiteres*.

2 C'est celui qui, d'après Chalcondyle, était allé d'Amassia à la rencontre du sultan avec de riches présens.

3 Chalcondyl., l. c., p. 147. Ducas, XLII, p. 177.

4 Ducas, XLV, p. 164. La sommation du sultan telle que la donne Ducas est bien plus dans l'esprit turc que le long discours que Chalcondyle prête à Mohammed. f. 150.

se défendre à toute extrémité. Il avait jusque-là repoussé les assauts et les insinuations de Mahmoud, qui lui représentait sans cesse, dans leurs pourparlers, l'exemple du despote Démétrius vivant à Aïnos au sein de la richesse; mais troublé par les menaces du sultan et séduit par ses promesses, il rendit la place et tout son empire à cette sommation laconique. Mohammed consentit sans difficulté à tous les articles du traité que lui proposa l'empereur, et s'engagea à lui assigner, dans une autre contrée, des biens d'un revenu à peu près égal à ceux dont il faisait le sacrifice. Après l'échange des ratifications du traité, l'empereur envoya au sultan les clefs de sa capitale et s'embarqua pour Constantinople avec sa nombreuse famille. Mohammed prit possession de Trébizonde, y établit une garnison d'azabs et de janissaires, et en confia le gouvernement au sandjakbeg de Gallipoli. Khizrbeg, sandjak d'Amassia, occupa le pays découvert [1]. La fleur de la jeunesse de Trébizonde fut réservée à Mohammed, et enrôlée dans les pages pour servir à ses honteuses passions [2]; une fois la part du maître prélevée, le reste fut partagé entre les sipahis, les janissaires et les silihdars. La classe des citoyens les plus aisés reçut l'ordre d'aller repeupler Constantinople. Il fut enjoint à ce qui restait de la population de continuer à habiter la ville; mais on la relégua dans les faubourgs, l'intérieur en étant réservé aux Musulmans.

1 Chalcondyl., p. 156 et 157.

2 *Nec non ipsis nefario amore raptus abutebatur.* Chalcondyl., p. 157.

La princesse, fille de l'empereur de Trébizonde, qui avait été offerte en mariage à Mohammed, fut dédaignée comme naguère celle de Démétrius; le neveu de David, fils de Joannes, seul héritier légitime du trône usurpé par David, fut retenu en captivité; le plus jeune des huit fils de Démétrius abjura la foi de ses pères, se fit musulman et se rendit en cette qualité à Andrinople. C'est dans cette ville que se rencontrèrent à la Porte du sultan les deux derniers princes de l'empire de Byzance, le Paléologue Démétrius et le Comnène David, tous deux chassés de leurs États, et vivant, le premier à Aïnos, et le second à Seres, de la pitié de leur superbe vainqueur. Démétrius s'efforça par la suite d'oublier sous le froc le manteau impérial; mais il dut voir encore, avant de descendre dans le tombeau, la fin misérable de David et de tous les Comnènes. Non content d'avoir détruit l'empire de Trébizonde, Mohammed avait projeté l'extermination de cette famille; il ne cherchait qu'un prétexte pour mettre à exécution ce perfide dessein, et il ne tarda pas à le trouver. Sur le simple soupçon d'une lettre écrite à David par sa nièce, l'épouse d'Ouzoun-Hasan, dans laquelle elle invitait un des fils de l'empereur ou son oncle Alexias à venir chez elle, il ordonna de jeter dans les prisons d'Andrinople tous les Comnènes. De retour à Constantinople, Mohammed fit comparaître devant lui David et les siens, et lui ordonna de choisir entre le Coran et la mort. David répondit qu'il n'avait pas de choix à faire et refusa courageusement d'abjurer sa religion. A ces mots le

sultan prononça la sentence de mort de la famille entière. David, son frère Alexias, son neveu et sept de ses fils tombèrent sous la hache du bourreau [1]. Il n'y eut d'épargné que le huitième en sa qualité de Musulman [2]. La princesse Anna, que son père avait espéré faire sultane, ne fut admise dans le harem que comme esclave [3]. Elle fut mariée depuis, une première fois au gouverneur de Thessalie, Saganos. étant encore chrétienne; une seconde fois à un des fils d'Ewrenos, après avoir embrassé l'islamisme [4]. Les fils des principaux officiers qui avaient suivi David dans l'exil, furent enrôlés comme janissaires ou comme pages du seraï. Mohammed donna leurs filles à ses fils ou à ses pages favoris, en prit quelques-unes pour son harem et en maria d'autres par la suite [5]. La sentence prononcée par Mohammed contre les Comnènes portait que leurs cadavres resteraient sans sépulture, pour servir de pâture aux chiens et aux corbeaux. L'impératrice Hélène, n'écoutant que le courageux sentiment qui lui ordonnait de rendre les derniers devoirs à son mari et à ses fils, osa seule braver la colère du tyran. Re-

1 Chalcondyl., IX, p. 157. Spandugino, 47.

2 Spandugino, l. c.

3 Chalcondyle, qui affirme ce fait deux fois (p. 157 et 169), mérite plus de croyance que Spandugino; celui-ci commet une double erreur en disant que la fille de David avait été envoyée par le sultan à Ouzoun-Hasan, dont elle eut par la suite Haïder-Ali, le sofi. D'après toutes les histoires turques et persanes, la mère de Haïder était la sœur et non pas l'épouse d'Ouzoun-Hasan.

4 Chalcondyle, p. 167, et non pas au gouverneur du sultan, comme le dit l'auteur, *in Crusii Turco-Græcia*, p. 21.

5 Chalcondyl., IX, p. 158.

vêtue d'une robe de toile grossière, elle se rendit, une houe à la main, sur le lieu de l'exécution, creusa une fosse, défendit pendant le jour les restes des chers objets de sa tendresse contre les chiens et les oiseaux de proie, puis les ensevelit pendant la nuit. Elle mourut peu de temps après, rongée par la douleur. C'est ainsi que la race impériale de Byzance disparut ignominieusement de l'Asie et de l'Europe, et que sa puissance fut engloutie par celle du dominateur des deux mers et des deux parties du monde, comme signait Mohammed II depuis la prise de Constantinople.

La conquête de Sinope et de Trébizonde était à peine achevée, que le sultan se mit de nouveau en campagne contre Wlad, voïévode de Valachie. Ce tyran, encore plus astucieux et plus sanguinaire que Mohammed, est justement flétri par l'histoire. Les annales de Hongrie, de Valachie et de Turquie, le désignent sous trois noms qui révèlent suffisamment son caractère. Le premier, sous lequel il était plus généralement connu, est celui de Drakul (diable); les Valaques l'appelèrent Tschepelpusch (bourreau), et les Turcs Kaziklü-Woda (le voïévode empaleur). Quelques traits pris au hasard suffiront pour donner une idée de son extravagante férocité. Son spectacle de prédilection était les horribles souffrances de l'empalement. Il aimait beaucoup dîner avec sa cour au milieu d'un cercle de Turcs empalés et expirans dans ces affreuses tortures [1]. Souvent on l'entendit donner l'or-

[1] Bonfinius, dec. III, l. X, p. 532. Engel, *Geschicte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), p. 178, et dans l'introduction, LXXII.

dre d'écorcher les pieds des prisonniers turcs, de frotter les chairs vives avec du sel, et de les faire lécher par des chèvres, afin d'irriter encore leurs douleurs. Des envoyés du sultan ayant refusé de se présenter devant lui la tête découverte, il leur dit que puisque ce cérémonial paraissait blesser leurs susceptibilités, il voulait les en dispenser pour toujours, et il leur fit fixer le turban sur le crâne avec trois clous [1]. Un jour il invita tous les mendians du pays, et lorsqu'il les eut gorgés de viandes et de vin, il ordonna de mettre le feu à la salle de réunion, où ces victimes d'une infernale cruauté furent consumées par les flammes [2]. Une autre fois la fantaisie lui prit de faire couper les seins des mères, pour mettre à leur place les têtes de leurs enfans [3]. Il inventa des machines pour hacher et faire bouillir des hommes comme des choux [4]. Un moine qu'il rencontra monté sur un âne fut sur-le-champ empalé avec sa monture [5]. Un prêtre qui avait prêché qu'il ne faut point toucher au bien d'autrui, et qui à table mangea du pain que Wlad s'était coupé, subit pour ce fait toutes les tortures de l'empalement [6]. Le monstre ouvrit lui-même le ventre à une de ses concubines qui s'était crue enceinte et qui ne l'était pas effectivement [7]. Des enfans furent forcés

1 Engel, l. c.
2 *Ibid.* l. c.
3 Voyez Engel, *Mémoire saxon*, dans l'introduction, LXXII.
4 *Ibid.*
5 Engel, *Histoire de Valachie*, p. 79.
6 *Ibid.* p. 78.
7 *Ibid.* l. c.

de manger de la chair rôtie de leurs mères [1]. Ses jours de fête étaient ceux où il assistait à des exécutions en masse. Quatre cents jeunes gens de Hongrie et de Transylvanie, envoyés en Valachie pour apprendre la langue, furent brûlés de compagnie par son ordre [2]. Six cents négocians de Bohême furent empalés sur la place du marché [3]. Cinq cents prévôts et nobles de Valachie, qui lui étaient suspects, subirent le même sort, sous prétexte qu'ils n'avaient pu donner une statistique exacte des habitans de leurs districts [4]. Mais toutes ces atrocités n'étaient rien auprès des exécutions générales qu'il organisa en Bulgarie dans la guerre contre les Turcs [5].

Mohammed avait lui-même aidé ce furieux à monter sur le trône de Valachie, où il parvint à s'affermir par la mort de plus de vingt mille hommes, femmes et enfans [6] (1461). Ce ne fut point pour ces cruautés que le tyran turc voulut dépouiller le tyran valaque de sa principauté, mais pour avoir envoyé des ambassadeurs à Mathias Corvin; pour avoir refusé, avec le tribut annuel, les cinq cents jeunes gens qu'il s'était engagé à fournir, et pour n'être pas venu présenter lui-même ses hommages à la Porte [7]. Mohammed

1 Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), p. 178.
2 *Ibid.* p. 76 du *Mémoire saxon*, et p. 178 de l'histoire.
3 *Ibid.* dans l'introduction, p. 77, et dans l'histoire, p. 178.
4 *Ibid.* 77 et 178.
5 Engel, *Histoire de Valachie*, p. 179, et dans l'introduction, p. 79.
6 Chalcondyl., IX, p. 153.
7 Chalcondyle et Ducas, XLV, p. 194.

forma le projet de donner la souveraineté dont il avait laissé jouir Wlad [1], au frère de celui-ci, au jeune Radul, qu'il avait forcé de se livrer à lui [2]. Le sultan l'aimait d'autant plus, qu'il lui avait opiniâtrément résisté. Radul avait repoussé ses premières tentatives le sabre à la main, et, l'ayant blessé à la cuisse, il s'était sauvé sur un arbre, et avait pris la fuite; mais, ramené au seraï, il devint le favori déclaré de Mohammed [3]. Dans l'espoir de pouvoir s'emparer par ruse de la personne de Wlad, le sultan envoya à la cour du tyran le gouverneur de Widin, Tschakardji Hamza-Pascha, accompagné du secrétaire Younisbeg, renégat grec, appelé Katabolinos avant son apostasie [4]. Ils invitèrent le voïévode à une entrevue, dans laquelle ils espéraient se rendre maîtres de lui par trahison. Wlad, qui soupçonnait leur projet, les fit arrêter; et, après leur avoir fait couper les pieds et les mains, ordonna de les empaler, en réservant toutefois au pascha un pal d'honneur, c'est-à-dire un pal plus élevé que celui de ses compagnons. Il avait déjà accordé cette même distinction à une des personnes de sa suite, qui, se promenant avec lui un jour d'été au milieu d'une foule d'empalés, lui avait demandé comment il pouvait supporter l'odeur infecte qu'ils exhalaient. Drakul le fit aussitôt empaler sur un

[1] Chalcondyl., 158.

[2] *Cum enim amore ardens puerum vocaret ad coitum.* Chalcondyl., l. c.

[3] *Non multò post rediit in januas regis ejusque concubinus factus est.* Chalcondyl., l. c.

[4] Neschri, Idris, Ali.

pieu très-élevé, afin, disait-il, qu'il ne fût pas incommodé par l'odeur [1].

Drakul, exaspéré de la tentative du sultan, prit l'initiative, et commença les hostilités par l'envahissement de la Bulgarie. Après avoir ravagé le pays, brûlé sur son passage les villes et les villages, il repassa le Danube, traînant à sa suite vingt-cinq mille prisonniers [2]. Lorsque le grand-vizir Mahmoud-Pascha vint annoncer au sultan la mort affreuse de son ambassadeur et les dévastations de la Bulgarie, celui-ci le frappa dans le premier accès de la fureur. « Recevoir des coups, comme le remarque Chalcondyle, n'est pas, à la Porte des sultans, un traitement honteux pour des esclaves qu'ils élèvent de la poussière aux premières dignités de l'empire. » Mohammed envoya aussitôt des courriers dans toutes les provinces pour rassembler son armée, que l'on porte à deux cent cinquante mille hommes; le grand-vizir s'avança à la tête de deux cent mille hommes sur le Danube, portant la mort et la ruine partout; le sultan lui-même voulut prendre une part active à la vengeance de son affront : il sortit du port de Constantinople avec une flotte de vingt-cinq galères et de cent cinquante navires, traversa la Mer-Noire, et remonta le Danube jusqu'à Widin. La ville d'Ibraïl (Prailabos), si célèbre alors par l'étendue de son commerce, fut réduite en cendres, ainsi qu'une foule d'autres villes et villages qui se trouvèrent sur le passage des troupes

[1] Le *Mémoire saxon*, dans l'introduction à l'histoire d'Engel, p. 78.

[2] Chalcondyl., IX, 159, et Engel, l. c., p. 79.

ottomanes. Drakul envoya les femmes et les enfans des districts valaques, les uns à Prasova (Kronstadt), les autres dans les épaisses forêts qui couvrent le pays. Il divisa [1] son armée en deux corps, dont le premier, fort tout au plus de sept mille ou de dix mille hommes [2], devait agir contre Mohammed, et le second contre le prince de Moldavie, allié des Turcs, qui, après avoir assiégé sans succès Kilia, se jeta sur la Valachie, où il mit tout à feu et à sang. Drakul, de retour d'une reconnaissance dans le camp ennemi, où on croit qu'il pénétra lui-même sous un déguisement, médita une surprise nocturne, dont il fondait le succès sur l'habitude qu'ont les Turcs, de ne jamais bouger de leurs positions la nuit, quoi qu'il en puisse advenir. Munis de lanternes et de falots, les cavaliers se jetèrent sur le camp des Ottomans, qui, saisis d'une terreur panique, n'osaient faire aucun mouvement. L'intention de Wlad était d'aller droit à la tente de Mohammed; mais il se trompa, et attaqua celles du grand-vizir et d'Ishak-Pascha, où il y eut moins un massacre d'hommes que de chevaux et de chameaux. Cependant la cavalerie turque se mit en selle; et lorsque les Valaques arrivèrent devant la tente du sultan, ils la trouvèrent défendue par les janissaires [3]. Malgré le désordre d'une première surprise, l'armée turque était parvenue à se ranger en bataille. A l'aile droite se trouvaient Omar-

1 Ali, xv[e] récit du règne de Mohammed II, et Chalcondyle.

2 Chalcondyle, *Bladus habebat equites pauciores quam decem mille. Sunt tamen qui tradunt eum non plures quam septem mille equites ductasse.*

3 Chalcondyl., IX, p. 162.

beg, fils de Tourakhan, ancien gouverneur du Péloponèse; Ahmedbeg, fils d'Ewrenos; Alibeg, fils de Mikhal, et Balibeg, fils de Malkodsch. A l'aile gauche, Nassouhbeg, gouverneur d'Albanie; Eswedbeg, et Iskenderbeg, autre fils de Mikhalbeg [IV]. Des escarmouches partielles durèrent toute la nuit sans grande perte de part et d'autre. A la pointe du jour, Wlad s'étant retiré, Alibeg le poursuivit à la tête des akindjis dont le commandement était héréditaire dans sa famille, et revint au camp avec mille prisonniers[1]. Mohammed les fit massacrer sur la place. Un des Valaques tombés entre les mains des Turcs dans l'action de la nuit précédente fut conduit devant le grand-vizir Mahmoud-Pascha [V]. Le prisonnier répondit d'abord d'une manière satisfaisante à toutes les questions qu'on lui adressa. Mais lorsqu'on lui demanda d'où Wlad était venu et où il allait se retirer, il répondit qu'il le savait bien, mais qu'il ne le dirait jamais; tellement il redoutait la féroce cruauté de son chef. On le menaça de la mort s'il persistait à ne pas faire d'aveux; il répondit qu'il était prêt à mourir. Mahmoud fit aussitôt exécuter sa menace; mais en prononçant la sentence de mort, il ne put s'empêcher de témoigner son admiration pour ce simple soldat: « Si cet homme était à la tête d'une armée, dit-il, il arriverait certainement à une grande gloire[2]. » Wlad ayant disparu comme par enchantement, Mohammed s'avança dans la Valachie en se dirigeant sur la capitale du voïé-

[1] Ali lui fait faire dix mille prisonniers, mais il ne dit rien du massacre.
[2] Chalcondyl., IX, p. 162.

vode, auprès de laquelle cependant il passa sans en faire le siége. A quelque distance de cette ville, à l'entrée d'une vallée arrosée par une rivière, il ne put se défendre d'un mouvement d'horreur en voyant se dresser devant lui une forêt de pals; sur une étendue d'une demi-lieue de longueur [1] se trouvaient plus de vingt mille Turcs et Bulgares, les uns empalés, les autres crucifiés. Au milieu d'eux, sur un pieu plus élevé, on distinguait encore Hamza-Pascha [2], revêtu de ses magnifiques habits de soie et de pourpre. On voyait, à côté de leurs mères, des enfans, dans les entrailles desquels les oiseaux avaient fait leurs nids [3]. A la vue de ce théâtre d'atrocités, le farouche sultan s'écria: « Il est impossible de chasser de son pays un homme qui a pu y faire de si grandes choses, et qui a su si bien employer ses sujets et sa puissance. Cependant, ajouta-t-il, effrayé sans doute d'avoir ainsi révélé ses secrètes pensées, un homme qui a commis tant de crimes n'est guère estimable [4]. » Wlad, servi par la connaissance qu'il avait des localités, harcela sans cesse l'armée de Mohammed dans sa marche, se montrant tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Mais enfin il se retira du côté de la Moldavie, ne laissant que six mille hommes pour protéger le pays contre les Ottomans. Cette poignée de cavaliers se battit avec la plus grande valeur contre Omar, fils de Tourakhan;

1 Quatorze stades de longueur et sept de largeur. Chalcondyle.

2 Ducas, XLV, p. 195.

3 *Volucres nidos fecerant in inferioribus eorum.* Ducas.

4 *Virum qui tanta patraverit non multi faciendum esse.*

mais la victoire dut finir par se ranger du côté du nombre, et Omar retourna dans le camp turc avec un trophée de deux mille têtes valaques placées au bout des piques de ses soldats. Le sultan reconnut ce service en le nommant gouverneur de Thessalie. Ne trouvant plus d'armée à combattre, la cavalerie ottomane, divisée en corps nombreux, se répandit dans toute la Valachie, et en emmena près de deux cent mille chevaux et bestiaux. Drakul, forcé de quitter sa position sur la frontière de la Moldavie, s'était enfui en Hongrie, où Mathias Corvin, à qui il était allé demander des secours, l'avait fait jeter en prison à Belgrade ou à Ofen. Mohammed, las de faire lui-même une guerre de partisan, se mit en marche pour Constantinople, laissant Alibeg, général des akindjis, avec ordre d'investir son favori Radul de la principauté de Valachie [1]. Radul régna pendant quinze ans, en payant à la Porte un tribut annuel de dix mille ducats [2]. Mais après la mort violente de ce prince, Wlad, échappé ou renvoyé de sa prison, apparut de nouveau comme un astre sanglant sur la Valachie. Deux ans plus tard, un de ses esclaves délivra à jamais la terre de ce monstre, la honte et le fléau de l'humanité [3]. Les Turcs portèrent sa tête en triomphe dans toutes les villes de sa domination. C'est

1 Chalcondyl., IX, vers la fin. Neschri, f. 213. Solakzadé, f. 55. Seadeddin dans Bratutti, p. 212-215. Ali, XIe récit. Idris, f. 106-110. D'après Aschikpaschazadé (Manuscrit de la Bibliothèque du Vatican), ce fut le fils de Wlad qui obtint la principauté.

2 Ducas, XLV, p. 194. D'après *del Chioro*, p. 177, douze mille ducats.

3 Engel, *Histoire de Valachie*, p. 179.

seulement depuis sa mort que les sultans se considérèrent comme maîtres de la Valachie, quoique cinquante ans auparavant Mohammed Ier l'eût forcée à un tribut, dont il voulut s'assurer le paiement par la construction de la forteresse de Giurgevo [vi].

Vers la fin de l'été (1462), à son retour de l'expédition de Valachie, Mohammed alla conquérir Lesbos qu'il réunit à ses États avant le commencement de l'hiver. Lesbos, appelée par les Turcs Midillü, du nom de Mitylène sa capitale, avait été donnée par l'empereur Jean Paléologue Ier à la riche famille génoise des Gatelusio, pour reconnaître les services qu'elle avait rendus à l'empire en l'aidant à purger l'Archipel des pirates catalans qui l'infestaient. Cette famille se mit insensiblement en possession de la ville d'Aïnos et des îles d'Imbros, de Thassos, de Lemnos et de Samothraki, que la nature de leur position rend dépendantes de Lesbos. Cette île avait eu plus d'une fois à souffrir des courses des Ottomans dans l'Archipel : du temps d'Ourkhan, elle fut ravagée [1] par la flotte turque d'Oumourbeg, prince des côtes d'Ionie ; sous Mourad Ier, Younis, officier des janissaires, assiégea, mais sans succès, la ville de Molibos [2], aujourd'hui Molivo ; sous Mourad II, Baltaoghli, le premier amiral de l'empire ottoman, dont un port sur les côtes du Bosphore a transmis le nom à la postérité, dévasta Lesbos, après s'être emparé de

[1] Pachymeres, IV, c. 29, p. 237. V, c. 26, p. 312.

[2] Chalcondyl., X, au commencement. Voyez l'Atlas, pl. VII.

la ville fortifiée de Callona (l'ancienne Pyrrha)[1]. Nous avons parlé plus haut des entreprises des amiraux Hamza-Pascha et Younis-Pascha. Sept ans avant l'époque qui nous occupe, Nicolas Gatelusio avait usurpé, avec le secours du Génois Battista, la souveraineté de l'île sur son frère aîné Dominique Gatelusio, qu'il avait fait étrangler. Mohammed ne s'était nullement inquiété du crime auquel le nouveau duc devait le trône, et avait accepté le tribut et les hommages que celui-ci était venu lui présenter dans le défilé d'Isladi. Ce ne fut que lorsque Nicolas eut attiré sur lui la colère du sultan en s'associant à des pirates aragonais, et en partageant les dangers et les bénéfices de leurs courses, que celui-ci pensa à venger la mort de Dominique[2]. Du reste ce n'était là qu'un frivole prétexte que le fratricide Mohammed fit valoir contre le fratricide génois, pour mieux justifier son agression. Soixante galères et sept navires[3] sur lesquels on avait embarqué un grand nombre de canons, de mortiers et plus de deux mille boulets de pierre, partirent pour Lesbos sous les ordres du grand-vizir Mahmoud-Pascha. Mohammed conduisit par terre quelques milliers de janissaires dans la belle plaine d'Asos[4], au sud de la chaîne du mont Ida. D'Asos, le sultan se rendit par Adramiti (Adramytium) et Kemer (Coryphas), à

1 Chalcondyl.

2 *Ibid.* X, p. 166.

3 Ducas, p. 195. D'après Chalcondyle, vingt-cinq galères et plus de cent navires.

4 Dans Chalcondyle, Essipedon.

Ayazma, d'où il passa dans l'île et somma le duc de lui livrer sa principauté et sa capitale, en lui offrant de riches possessions en dédommagement. Nicolas ayant mis la ville en état de défense, et se fiant à sa nombreuse artillerie, à ses fortifications, à cinq mille hommes de troupes bien armées, et aux habitans, dont le nombre s'élevait à vingt mille hommes, femmes et enfans, répondit à l'envoyé turc: « Qu'aussi long-temps qu'il vivrait, il ne livrerait pas par trahison l'île et la capitale [1]. » A cette réponse, Mohammed retourna sur le continent, laissant au grand-vizir la direction du siége. Mahmoud-Pascha bombarda la ville pendant vingt-sept jours. Nicolas voyant que, malgré la vaillante défense de ses troupes, la partie de la ville appelée Melanudion et un grand nombre de tours n'étaient plus qu'un amas de ruines [2], et que les sorties de la garnison et des corsaires étaient toujours repoussées avec perte, offrit au grand-vizir de capituler aux conditions proposées par Mohammed. Mahmoud envoya aussitôt un courrier au sultan, qui s'empressa de revenir à Lesbos, et d'accepter le traité offert par le duc [3]. Nicolas tomba aux pieds de Mohammed en pleurant et en demandant grâce, pour ne s'être pas rendu à la première sommation. Le sultan lui reprocha l'imprudence et la légèreté de sa conduite: cependant il lui donna l'assurance consolante, que, malgré le retard apporté à sa soumission, sa vie et ses biens étaient en sûreté;

1 Ducas, p. 195.
2 *Ibid.*
3 Chalcondyl., f. 166.

mais il exigea qu'il installât lui-même les troupes ottomanes dans les principales cités de l'île. Mohammed mit dans Metelino une garnison de deux cents janissaires et de trois cents azabs, et fit scier en deux trois cents corsaires qui se trouvèrent dans la ville, en disant que la promesse de Mahmoud-Pascha et la sienne, de mettre en sûreté la vie et les biens des soldats, étaient ainsi entièrement remplies [1]. Le tyran affectionnait ce genre de supplice depuis qu'il avait acquis la conviction que c'était le plus affreux [2]. Il partagea les habitans de Metelino en trois catégories: la première comprenait la classe pauvre qui devait rester dans la ville; la seconde, la classe moyenne, qui fut donnée en propriété aux janissaires; la troisième, celle des riches, qui fut envoyée à Constantinople. Il choisit pour lui dans les familles nobles huit cents filles et garçons. La veuve de Comnène Alexias, oncle du dernier empereur de Trébizonde, la plus belle femme de son époque, fut jugée digne de l'honneur du harem, et son fils traité avec distinction. Anne, fille de l'empereur David, se trouvant ainsi supplantée, fut donnée en mariage au gouverneur de Macédoine [3]. On laissa la liberté au duc de Lesbos et à son neveu Lucio, ancien seigneur d'Aïnos, complice de Nicolas dans le meurtre de Dominique. Mohammed

[1] Chalcondyle. Voyez aussi la continuation de Ducas, d'après la traduction italienne de la Bibliothèque de Saint-Marc, par Mustoxidi, dans l'*Antologia*, ann. V, vol. XIX, p. 51.

[2] Chalcondyl., p. 167.

[3] *Ibid.*

avait pu pardonner le fratricide et la résistance à main armée; mais une faute capitale à ses yeux fit perdre aux deux Génois le fruit de leur soumission. Un ikoglan s'était enfui du seraï et rendu à Lesbos, où le duc l'avait fait chrétien et pris pour son favori [1]. Oublié au seraï, il y retourna confondu avec les autres ikoglans que le sultan s'était choisis après la reddition de Metelino, et fut reconnu par ses anciens camarades. La chose parvint aux oreilles du sultan qui pouvait tout pardonner, excepté la rivalité dans les faveurs de ses pages. Il fit aussitôt jeter en prison le duc et son neveu, qui en sortirent cependant en embrassant l'islamisme, et furent solennellement circoncis et revêtus du kaftan et du turban; mais ils ne jouirent pas longtemps du fruit de leur apostasie. Mohammed ne fit que les mépriser davantage de ce changement subit de religion, et ne tarda pas à exercer la vengeance qu'il avait ajournée. Ils furent trouvés étranglés dans un cachot quelque temps après [2].

C'est ainsi que Lesbos devint une possession ottomane. Cette île était célèbre dans l'antiquité autant par ses richesses naturelles que par l'esprit de ses habitans. Les vins et les chants de Lesbos présidaient aux fêtes de la Hellade. Apollon avait pris les Lesbiens sous sa protection, pour avoir religieusement enseveli la tête d'Orphée que les flots portèrent de l'embouchure de l'Hèbre sur le rivage de Lesbos. Les noms de

1 Chalcondyl., p. 168.

2 Chalcondyl., X, p. 168. L'*Antologia*, ann. V, vol. XIX, p. 52, ne donne pas d'autres détails sur la mort de ces princes.

Sapho, d'Alcée, de Terpandre et d'Arion, sont venus jusqu'à nous pour attester les faveurs du dieu. Lesbos compte non seulement des poëtes et des musiciens, mais encore des philosophes et des hommes politiques. Pittacos, un des sept sages, la délivra de ses tyrans; Epicure et Aristote y enseignèrent la philosophie. Alcibiade et Thrasybule recherchèrent plus d'une fois l'alliance des villes de Lesbos, qui, à l'exception de Mitylène, étaient dévouées aux Lacédémoniens. Méthymne est célèbre par la victoire que Thrasybule remporta sur ces derniers. Jules César se distingua par son premier fait d'armes au siége de Mitylène, où il mérita la couronne civique en sauvant la vie à un soldat. Après la bataille de Pharsale, Marcellus se réfugia à Lesbos, préférant y vivre dans les douceurs de l'étude, plutôt que d'aller à Rome mendier la pitié du vainqueur. De tous ces souvenirs de l'antiquité, il ne reste plus chez les Turcs que quelques traditions conservées dans les harems, sur les aventures amoureuses des filles de Lesbos. Mais la fertilité du sol, ses vins, son huile, son blé et ses figues, méritent leur ancienne célébrité. Parmi les îles de l'Archipel, il n'y a que Négrepont à qui elle le cède en étendue.

Vers l'époque où Lesbos avait été incorporée à l'empire ottoman, les Florentins obtinrent du sultan des priviléges de commerce aux dépens des Vénitiens, pour lui avoir dénoncé les armemens des princes chrétiens, et s'être avilis par un indigne espionnage [VII] [1].

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, en l'année 867 (1462). Chalcond., X, p. 168.

Mohammed s'occupa, pendant l'hiver qui suivit les deux campagnes de Valachie et de Lesbos, à fortifier et à embellir Constantinople. Ne songeant qu'à s'assurer l'empire de la mer, il fit construire un grand nombre de vaisseaux, éleva des arsenaux dans la ville et des forts sur divers points des côtes. Il donna une attention toute particulière à l'agrandissement et à la fortification de l'ancien port [1] construit par l'empereur Julien. Anastase Dicorus l'avait nettoyé et pourvu de digues. Justinien-le-Jeune avait élevé sur la jetée un palais en l'honneur de son épouse Sophie. Ce port prit dès lors le nom de Kadrigha Limani (port des galères). Depuis, le port a disparu, mais le nom est resté. Mohammed fit bâtir aussi sur l'Hellespont, à quelque distance de Sestos et d'Abydos, les deux châteaux des Dardanelles : l'un, situé sur le rivage d'Europe, reçut le nom superbe de Seddoul-Bahr, c'est-à-dire *digue de la mer;* l'autre, élevé sur les côtes d'Asie, fut appelé plus modestement Taschanak-Kalâssi, ou *château des Assiettes,* à cause des poteries qu'on y fabriquait. Chacun de ces forts fut armé de trente canons de gros calibre dont les boulets atteignaient d'un rivage à l'autre, de sorte que tout navire qui eût voulu forcer le passage du détroit eût été foudroyé. Mohammed avait spécialement en vue, en prenant ces mesures, de mettre sa capitale à l'abri d'une attaque des Vénitiens, qu'il avait résolu de chasser des eaux de l'Archipel, et de toutes

[1] Voyez *Constantinople et le Bosphore,* I, p. 123. Ce fut dans ce port que Mohammed fit construire le grand vaisseau de trois mille tonneaux.

leurs possessions enclavées dans l'ancienne circonscription de l'empire d'Orient. Il fit élever un pont garni de tours sur le Wardar (Axius), à Ouskoub (Scopi), ancienne ville des Dardaniens, que les Grecs appelèrent, pour sa beauté, la *Fiancée de la Grèce,* s'il faut en croire les géographes turcs [1]. Il fortifia en même temps le seraï d'Andrinople, situé au confluent de la Toundja et de la Marizza [2] ; enfin il jeta les fondemens de la grande mosquée, à la place où s'élevait autrefois l'église des Saints-Apôtres [3], construite par Théodora, épouse de l'empereur Justinien. L'architecte de cette mosquée (*mosquée du Conquérant*), Christodulas, Grec de naissance, reçut à perpétuité, en récompense de ses services, une rue de la ville. Mohammed lui donna un diplôme de cette cession qui fut reconnue valable trois siècles après par Ahmed III, et assura aux Grecs du quartier la possession de leur église [4].

Avant de déclarer la guerre à Venise, Mohammed jugea prudent de mettre les États situés le long de l'Adriatique dans l'impuissance de secourir ces fiers républicains. Au commencement du printemps (1463), il partit de Constantinople à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes, en dirigeant sa marche vers le nord de son empire. L'année précédente il avait voulu imposer au roi de Bosnie un tribut annuel. Celui-ci, pour toute réponse, conduisit l'ambassadeur turc à

1 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 95.

2 Chalcondyl., p. 168.

3 *Constantinople et le Bosphore,* I, p. 387.

4 Cantemir, Mohammed II, note *n n*, p. 122, et Sélim Ier, note *m m*, p. 183.

son trésor, et lui montrant la somme demandée [1], il lui dit : « Tu vois ici l'argent tout prêt, mais je ne pense nullement l'envoyer au sultan : car, s'il a résolu de me faire la guerre, j'ai besoin de mes richesses pour pouvoir me défendre avec plus de succès ; et si le sort des armes me force à m'expatrier, elles me serviront à passer le reste de mes jours dans l'abondance [2]. » En apprenant cette réponse, le sultan voulut entrer sur-le-champ en Bosnie ; mais l'attaque imprévue de Drakul et son opiniâtre résistance le forcèrent d'ajourner sa vengeance jusqu'à l'année suivante. Après avoir rassemblé ses troupes d'Europe et d'Asie, Mohammed se rendit à Ouskoub (Scopi), résidence d'Isa, petit-fils d'Ewrenos, gouverneur de la frontière [VIII]. A son arrivée à Wouldjerin, l'empereur ayant été informé que le roi paraissait vouloir se défendre dans la forteresse de Babicza-Oczak, il ordonna à Mahmoud-Pascha de prendre les devans, et lui-même le suivit de près avec le gros de l'armée, en passant le Drin (Drinus), qui sépare la Servie de la Bosnie, et la Crajova (Illyrissus), sur la rive gauche de laquelle s'élève Babicza-Oczak. Le troisième jour du siége, la forteresse se rendit, soit qu'elle désespérât de résister à l'artillerie turque [3], soit qu'il y eût trahison de la part de son commandant [4]. Suivant son usage, Mohammed

1 Chalcondyl., X, 170.

2 D'après Neschri, Ali et Idris, le roi fit jeter l'ambassadeur en prison, et l'aurait fait mettre à mort sans l'intervention de son conseil.

3 Chalcondyle et les historiens ottomans.

4 Schimek, p. 147, d'après Luccari.

laissa le bas peuple dans la ville, distribua la classe moyenne entre ses troupes, et fit partir les riches pour Constantinople[1]. Mahmoud-Pascha fut envoyé avec la cavalerie légère à la poursuite du roi, qui était en pleine fuite vers sa capitale, Yaitze (Gaitia). En s'approchant de Yaitze, il apprit que le roi n'avait fait qu'y passer et était allé se réfugier dans la place forte de Kliucs [IX] à deux marches plus loin vers l'ouest, sur la Sanna. Le grand-vizir traversa la Verbas, au-dessus de la ville, à l'endroit où cette rivière, se divisant en trois branches, offre un passage plus facile. Omar, le fils de Tourakhan, donna l'exemple à l'armée en se jetant le premier à la nage. Le second jour, Mahmoud était avec ses cavaliers devant les murs de Kliucs. Mohammed, qui le suivait plus lentement avec toutes ses troupes, reçut les soumissions de Yaitze et d'autres villes, qui, après la chute de Babicza, rivalisèrent ensemble d'empressement et de servilité. Il accorda aux habitans de Yaitze, qui vinrent à sa rencontre avec de grands honneurs, l'autorisation d'administrer eux-mêmes leurs affaires, mais il mit une garnison dans la forteresse et choisit pour lui et ses officiers les jeunes gens des principales familles. Cependant Mahmoud avait commencé le siége de Kliucs, où le roi vaincu, sans avoir combattu, s'était enfermé avec son neveu âgé de treize ans. Kliucs était entourée de marais qui en rendaient l'abord presque inaccessible; mais la chaleur extraordinaire de la saison les avait desséchés

[1] Chalcondyl., X, p. 170.

au point qu'il était devenu facile de couper les joncs et les roseaux dont ils étaient remplis. Mahmoud en fit faire des fascines qu'on jeta dans les fossés de la ville, et auxquelles on mit le feu. Les habitans effrayés envoyèrent une députation au grand-vizir, pour lui offrir de se rendre, sous la condition qu'il garantirait par serment leur vie et celle du roi. Mahmoud leur accorda leur demande et signa la capitulation. Comme partout, les habitans furent divisés en trois parties: l'une resta dans la ville, l'autre fut distribuée à l'armée, et la troisième conduite à Constantinople. Mahmoud respecta son serment de ne pas attenter aux jours du roi, mais il ne se crut pas obligé de lui laisser la liberté. Il le fit arrêter et l'envoya au sultan [1]. Mohammed fut très-mécontent de la capitulation consentie par son grand-vizir; car, d'après ses principes politiques, la possession tranquille des royaumes conquis ne pouvait être assurée que par l'extermination de leurs princes. Il avait agi sous l'inspiration de ces principes, lorsqu'il avait fait exécuter l'empereur de Trébizonde, les ducs d'Athènes et de Lesbos. La convention signée par Mahmoud le forçait à dévier pour le moment de sa règle invariable de conduite. Le roi et son neveu [2] furent donc traînés à la suite de l'armée. Pendant que le sultan, le grand-vizir et le gouverneur de Thessalie, Omar, fils de Tourakhan, chacun à la tête d'un corps d'armée, parcouraient la Bosnie en tous sens

[1] Chalcondyl., l. c. Solakzadé, Neschri, Idris, Ali, Seadeddin.

[2] Les historiens ottomans font généralement de ce neveu le frère du roi.

pour achever sa soumission, trois petits princes bosniaques, Constantin, Kowadj et Paul [x], vinrent se livrer eux-mêmes à Mahmoud, sous la condition de recevoir ailleurs un dédommagement des possessions qu'ils abandonnaient. On leur accorda tout ce qu'ils demandèrent; mais ils n'eurent pas long-temps à se méprendre sur les intentions du sultan, et furent bientôt, ainsi que le roi de Bosnie, jetés dans les fers.

Mohammed s'était fait accompagner dans cette expédition par le scheïkh Ali-Bestami, aussi fameux par son fanatisme que par sa science. Ce saint personnage descendait en droite ligne de l'imam Fakhreddin-Razi. Il est connu dans l'histoire ottomane sous le nom de Moussanifek, c'est-à-dire *petit auteur,* surnom qui lui avait été donné pour avoir commencé à écrire, étant encore fort jeune. Le nombre et le mérite de ses ouvrages le placent au rang des premiers écrivains de son époque. Vingt ans avant la campagne de Bosnie. Fakhreddin avait quitté la Perse pour se rendre en Turquie. Parfaitement accueilli par le grand-vizir Mahmoud, protecteur zélé des savans, à qui il dédia un ouvrage de morale connu sous le titre de *Présent à Mahmoud,* le pieux scheïkh sut également se concilier l'affection du sultan. Bestami étant en grande réputation pour sa science, Mohammed pensa à s'en servir comme de l'instrument le plus propre à l'exécution des desseins qu'il avait formés contre la vie du roi de Bosnie. Il pensait avec raison que la sentence d'un homme aussi respecté, qui déclarerait le traité juré par Mahmoud nul et contraire à la loi du Prophète, ne pouvait manquer

d'être d'un grand poids. Le service qu'il demanda au savant légiste était pour lui d'une haute importance : il s'agissait d'obtenir un fetwa ou décision légale, qui, annulant la promesse faite à un infidèle par son grand-vizir, donnât le droit au sultan de faire mettre à mort le roi de Bosnie. C'était du reste une excellente précaution à prendre contre tous les cas possibles, et un exemple fort instructif à donner à ses successeurs, que de se réserver les moyens d'annuler légalement les traités jurés, toutes les fois qu'il pourrait y avoir quelque utilité. Bestami oublia en faveur du sultan ce qu'il devait à son protecteur, le grand-vizir, et rendit le fetwa dans le sens demandé ; il alla même plus loin ; sa servilité ou son fanatisme le porta à accepter ou à demander pour lui-même l'office du bourreau [xi]. Le matin du jour où l'armée reçut l'ordre d'évacuer la Bosnie, Mohammed manda le roi en sa présence. Celui-ci, qu'agitaient de vagues pressentimens, vint la capitulation à la main. Mais le fetwa l'avait déclarée nulle et sans valeur, et le savant légiste, âgé de soixante-trois ans, exécuta lui-même sa sentence, en tranchant la tête au roi [xii]. Les trois princes bosniaques furent étranglés dans leurs tentes.

Ainsi la Bosnie, qui depuis le septième siècle avait été démembrée de l'empire grec par les Esclavons, devint, dix ans après la conquête de Constantinople, une province turque. Minnetbeg, promu à la dignité de sandjak, reçut le gouvernement de cette nouvelle conquête [1]. Tous les habitans capables de porter les

1 Neschri, Solakzadé, Seadeddin.

armes furent enrôlés de force dans les troupes du sultan ; trente mille Bosniaques furent incorporés dans les janissaires [1]. Pour ne pas interrompre le récit des événemens de la guerre contre les Vénitiens dans le Péloponèse, nous plaçons ici la seconde campagne de Bosnie qui n'eut lieu cependant que l'année suivante (1464). Mathias Corvin, après avoir assiégé la ville de Yaitze pendant deux mois et demi, s'en était emparé avant la fin de l'année (16 décembre 1463) [2]. Le commandant, Harambeg, et deux cents prisonniers turcs, furent traînés à la suite du roi lorsqu'il fit son entrée triomphale à Ofen pour son couronnement. Mohammed, qui ne pouvait supporter l'idée d'avoir si promptement perdu sa nouvelle conquête, accourut à marches forcées avec une armée de trente mille hommes et une nombreuse artillerie. Il mit le siége devant Yaitze au printemps de 1464, et ce siége fut non moins terrible que celui que cette même ville avait eu à soutenir trois mois auparavant contre Mathias Corvin. Le sultan divisa son armée en trois corps de dix mille hommes chacun, qui se relevaient successivement, afin que, pendant trois jours consécutifs, de nouvelles troupes pussent être conduites sur la brèche. Les Turcs montèrent comme des lions à l'assaut, stimulés par la présence du sultan qui ne leur épargnait ni les promesses ni les menaces [3]. Plusieurs d'entre eux avaient déjà atteint les créneaux, l'un d'eux même allait en arracher

[1] Neschri et Aschikpaschazadé, exemplaire de la Bibliothèque du Vatican.
[2] Schimek, p. 154.
[3] Bonfinius, dec. III, LX, p. 534 et 535.

l'étendard de Corvin, lorsqu'il fut saisi par un Hongrois qui se précipita avec lui du haut de la tour. Mohammed épuisa en vain le sang et le courage de son armée; il ne put reprendre la ville et leva le siége à la nouvelle de l'approche de Mathias Corvin. Mathias, en entrant en Bosnie, prit le fort de Srebernik, et mit le siége devant Zwornik; mais la garnison turque, dans l'espoir d'un prompt secours de Mahmoud-Pascha, se défendit avec autant de valeur que la garnison hongroise de Yaitze. Mahmoud-Pascha réunit tous les begs de la Roumilie, Oumour, Isa, petit-fils d'Ewrenos, et Ali, descendant de Mikhaloghli, et se hâta de faire savoir aux assiégés qu'il ne tarderait pas à aller les délivrer. Dès que Mikhaloghli parut à la tête de la cavalerie, Mathias commanda la retraite avec tant de précipitation que l'armée hongroise abandonna l'artillerie et les bagages [1]. Mahmoud-Pascha, qui accourait en toute hâte, fit un immense butin de prisonniers et de chevaux, et poursuivit les chrétiens jusque sur les bords de la Save [XIII]. Deux mois après la levée du siége de Zwornik par Mathias, Michel Szilaggi, son oncle, et Grégoire Labathan, cernés à Bozaris, près de Semendra, par les deux frères Ali-beg et Iskender, furent obligés de se rendre et conduits à Constantinople. Michel Szilaggi fut décapité; Labathan, qui déjà avait été fait prisonnier à la bataille de Warna, et s'était évadé avec bonheur, fut, ainsi que son fils, gracié au moment de l'exécution, sur la de-

1 Seadeddin dans Bratutti, III, p. 237.

mande d'un Turc, et remis en liberté contre une forte rançon [1].

A peu près vers l'époque où s'ouvrit la campagne de Bosnie, commença, dans le Péloponèse, la guerre venitienne (1463), qui devait durer seize ans tant sur terre que sur mer. Un esclave du pascha d'Athènes s'était enfui à Coron, emportant avec lui une somme de dix mille aspres, et avait trouvé asile chez un noble vénitien, Jérôme Valaresso, conseiller de la régence de Coron. Le pascha ayant réclamé son esclave, on refusa de le lui restituer, par la raison qu'il avait embrassé le christianisme [2]. Isa, fils d'Ewrenos, gouverneur du Péloponèse, marcha aussitôt sur Argos, pour tirer vengeance du refus des Vénitiens. Cette ville lui fut livrée par la trahison [3] d'un de ces prêtres grecs qui poussaient le fanatisme du schisme au point de préférer la domination des Turcs à celle des Latins. De son côté, Omar, fils de Tourakhan, envahit le territoire vénitien dans les environs de Lepanto (Naupactus), et un autre corps turc ravagea la contrée de Modon.

A la nouvelle de ces hostilités, Venise déclara la guerre à la Porte. Luigi Loredano fut nommé capitaine général des forces maritimes et envoyé dans les

[1] Bonfinius, dec. IV, c. L, p. 544 et 582.

[2] Daru, *Histoire de Venise*, II, p. 443. D'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, n° 9960 : *Istoria di Venezia dell' anno 1457 fin all' anno* 1500. Mais ni Daru ni Laugier n'ont puisé, pour cette guerre, à la meilleure source, qui est : *Lettere d'un segretario del signor Sigismondo Malatesta delle cose fatte in Morea per Mohammed II* (Collection de Sansovino).

[3] Chalcondyle et le secrétaire de Malatesta.

eaux de Négrepont, île qui à cette époque appartenait aux Vénitiens; Bertholdo d'Este eut le commandement en chef de l'armée de terre. La flotte vénitienne était forte de vingt-cinq galères et de douze navires. Deux mille cavaliers italiens et quatre mille malfaiteurs réfugiés à Candie (Creta), à qui le sénat promit une amnistie pleine et entière, furent embarqués pour le Péloponèse, moins pour combattre que pour insurger le pays. Bertholdo, de son côté, ne cessa d'encourager les populations en leur faisant concevoir l'espérance d'être puissamment secondées par la croisade. En peu de temps Sparte, Tenaros, Epidamnos, l'Arcadie et les habitans de Pellene, furent en pleine insurrection. Loredano pourvut de vivres Napoli di Romania et Malvasia. Après s'être emparé du fort de Vatica situé à trente milles de cette dernière ville, il retourna à Napoli, parcourut pendant les mois de mai, de juin et de juillet, les îles de l'Archipel, et retourna le 1er août 1463 à Napoli où l'attendait Bertholdo avec l'armée de terre [1]. Ils assiégèrent et reprirent Argos sans éprouver trop de résistance, et la saccagèrent; la garnison albanaise du fort se défendit plus long-temps, mais finit par se rendre. Un détachement de troupes napolitaines, envoyé au secours de l'armée assiégeante, perdit quelques cents hommes par la faute de son chef, qui, au lieu de suivre le rivage conformément à ses instructions, s'était avancé dans l'intérieur du pays où il avait trouvé des Turcs en embuscade [2]. Ces mêmes

[1] Chalcondyl., X, p. 178. *Segretario di Malatesta.*

[2] Chalcondyle. *Lettere del segretario di Malatesta.*

Turcs massacrèrent ensuite les défenseurs d'Argos, lorsqu'après la capitulation ils se rendirent à Corinthe.

La réduction d'Argos donna un nouvel élan à l'insurrection du Péloponèse. Sur les prières des Grecs et des Albanais, les généraux vénitiens se mirent en devoir de relever les fortifications de l'isthme que Mourad II avait détruites après le quatrième siége de Constantinople par les Turcs. Luigi Loredano et Bertholdo d'Este employèrent toute leur armée à cet ouvrage; trente mille ouvriers terminèrent en deux semaines un mur en pierres sèches haut de douze pieds, s'étendant d'une extrémité de l'isthme à l'autre sur un espace d'environ deux lieues, protégé par un double fossé et flanqué de cent trente-six tours. Au milieu de ce rempart, on avait élevé un autel où on célébra l'office divin, et sur lequel on arbora l'étendard de Saint-Marc [1]. On était encore occupé à dresser les batteries. lorsque se répandit la nouvelle de l'arrivée d'Omar à la tête de dix mille hommes. Il vint (25 septembre) à trois cents pas du mur pour le reconnaître, et peu s'en fallut que sa curiosité ne lui coûtât la vie, car il eut deux officiers tués à ses côtés par un boulet. Quinze mille hommes de troupes vénitiennes [2] allèrent ensuite assiéger Corinthe: sous les murs de cette ville, Loredano et Bertholdo livrèrent, le 20 octobre 1463, un combat dans lequel ce dernier reçut une pierre à la tête; par suite de cette blessure, Bertholdo mourut quinze jours après sur les remparts d'Hexamilon. Le même

[1] *Segretario di Malatesta*. Daru, *Histoire de Venise*, II, p. 440 et 445.
[2] *Ibid.*

jour (4 novembre), on apprit que Mahmoud-Pascha s'approchait avec plus de quatre-vingt mille hommes. Omar lui avait expédié un courrier albanais pour l'informer que l'isthme était défendu par deux cents canons, deux mille artilleurs et un grand nombre d'arquebusiers et d'écuyers [1]. Mahmoud, à la réception de cette dépêche, avait représenté au sultan qu'il était temps de faire sérieusement la guerre en Morée. En conséquence, il avait reçu l'ordre de se mettre en marche avec la plus grande partie de l'armée qui venait de conquérir la Bosnie. Les Vénitiens, à peine informés de son arrivée dans l'isthme, abandonnèrent lâchement le mur d'Hexamilon qui avait coûté tant de peine à construire, levèrent le siége de Corinthe, et se réfugièrent dans le plus grand désordre à Napoli di Romania. Mahmoud, qui arriva au point du jour devant les remparts de l'isthme dans l'espoir de surprendre les Vénitiens, les vit lever l'ancre. Il occupa Hexamilon, et se rendit par Corinthe à Argos, dont il se rendit maître presque sans coup-férir. Soixante-dix Vénitiens de la garnison furent envoyés à Constantinople la chaîne au cou [2], et soixante arquebusiers de Candie passés par les armes [3]. D'Argos il alla, par le territoire de Tégée, à Leontari, où il déposa Isa [XIV], petit-fils d'Ewrenos, du commandement du Péloponèse, qu'il confia pour la seconde fois à Saganos-Pascha, en laissant à ce dernier le soin d'approvisionner

[1] Chalcondyl., l. c., p. 179.

[2] Chalcondyl., l. c.

[3] *Lettere del segretario di Malatesta.*

Patras et les autres villes d'Achaïe. Il envoya Omar, fils de Tourakhan, à la tête de vingt mille cavaliers, battre le territoire vénitien [1]. Celui-ci ravagea les environs de Modon, et en amena cinq cents prisonniers au grand-vizir, qui les envoya au sultan. Mohammed saisit cette occasion de faire une expérience en masse de son supplice favori; il les fit tous scier ou couper en deux [2]. On rapporte qu'un bœuf réunit ensemble les deux moitiés d'un des corps ainsi mutilés. Ce fait parut à l'esprit superstitieux du sultan, non un avertissement du ciel de cesser de pareils crimes, mais un présage d'un grand bonheur pour la nation à qui appartenait le mort. Il ordonna d'ensevelir le cadavre, distingué d'une manière si singulière par le bœuf, et fit nourrir dans les écuries du seraï le prophète-quadrupède [3]. L'Athénien Chalcondyle, qui nous a servi de guide pendant une époque de cent cinquante ans, termine son ouvrage par le récit de ce prétendu présage, et par deux discours d'Omar et d'Hasan aux habitans de Sparte, pour les engager à rentrer sous l'obéissance du sultan. Les Spartiates qui, après leur rébellion, n'avaient pu tenir contre les forces ottomanes, avaient préféré abandonner leur ville plutôt que de retomber au pouvoir des Turcs. Les efforts d'Omar et d'Hasan, pour les faire rentrer dans leurs foyers, furent donc vains; ils persistèrent, pour la plupart, à rester dans les parties les plus inaccessibles des monts

[1] Chalcondyl., X, 179.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.* p. 180.

Pentadactylon (Taygetes), au pied desquels se trouvent les ruines de l'ancienne ville de Sparte, non loin de Mistra. Les descendans belliqueux de ces mêmes hommes, connus sous le nom de Maïnotes, se sont maintenus, pendant plusieurs siècles, contre les Turcs dans cet asile, où on n'a jamais pu les réduire entièrement.

Au commencement du printemps suivant (avril 1464), Orsato Giustiniani, successeur de l'amiral vénitien, Luigi Loredano, fit une descente dans l'île de Lesbos, dont il assiégea la capitale, Metelino, pendant six semaines. Mais l'arrivée de Mahmoud-Pascha, avec une flotte turque [1] bien supérieure en nombre à celle des Vénitiens, força l'amiral à lever le siége, un dernier assaut ayant été repoussé (15 mai). Il se rembarqua, emmenant avec lui autant de Grecs qu'il put en prendre à bord, et les transporta à Négrepont. Puis il revint de nouveau à Lesbos (10 juillet), et jeta l'ancre en face du fort S. Teodoro, dans l'unique but de sauver le plus de Grecs qu'il lui serait possible, de l'esclavage dans lequel ils étaient tombés [2]. Quelque temps après il mourut [3]. Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini, avait succédé à Bertholdo d'Este dans le commandement de l'armée de terre; c'est à son secrétaire intime que nous devons le récit le plus détaillé et le plus digne de foi des événemens de cette guerre. Plusieurs villes du Péloponèse ouvrirent leurs portes à Ma-

1 *Lettere del segretario di Malatesta.*

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

latesta; il assiégea Sparte, et s'empara même du second rempart de la ville; mais il échoua contre le fort, et retourna bientôt après en Italie [1]. Il rapporta de son expédition les ossemens du philosophe byzantin Georgias Gemistos Plyto, qui, sous Eugène IV, s'était distingué par son éloquence au concile de Florence, et lui fit élever un mausolée à Rimini [2]. Le provéditeur du Péloponèse, Jacques Barbarigo, qui prit, après le départ de Malatesta, le commandement des troupes de terre. fut encore moins heureux que ses prédécesseurs. Il mit le siége devant Patras; mais Omarbeg accourut à la tête de douze mille hommes, et le força à accepter le combat. Le provéditeur et un grand nombre d'officiers restèrent sur la place [3]; la perte des Vénitiens se monta à dix mille hommes. Le Grec Michel Ralli, capitaine au service de la république, fut empalé, bien qu'il eût déconseillé l'entreprise sur Patras. Le reste de l'armée vaincue s'était réfugié à Calamata, sous les murs de laquelle se livra une nouvelle bataille non moins désastreuse pour les Vénitiens que celle de Patras. Les prisonniers furent conduits à Gallipoli, où l'historien Cantacuzène Spandugino, encore enfant, parla à plusieurs d'entre eux [4]. Jacques Loredano, qui succéda à Orsato Giustiniani dans le commandement des forces maritimes, fit voile pour Gallipoli; mais n'osant pas entrer dans le canal avant

1 *Lettere del segretario di Malatesta.*

2 Spandugino, p. 50.

3 *Lettere del segretario di Malatesta* et Spandugino.

4 Spandugino, p, 52.

d'avoir rallié le reste de sa flotte, il jeta l'ancre devant le château des Dardanelles, hors de portée du canon. Le capitaine du golfe de Venise, Jacques Veniero, donna à la flotte rassemblée le spectacle d'une entreprise aussi téméraire qu'inutile. Il remonta et descendit le canal, sous le canon des forts, avec une perte de sept à huit hommes seulement en allant, et de cinq au retour. Victor Capello, successeur de l'amiral Jacques Loredano, conquit les îles d'Imbros, de Thassos et de Samothraki; il s'empara même d'Athènes; mais, ne pouvant la conserver, il dut l'abandonner de nouveau aux Turcs [1]. C'est à ces courses sur mer que se bornèrent les exploits de la flotte de Venise, trop faible pour tenter de plus sérieuses entreprises. Les espérances des Vénitiens, de trouver de puissans alliés dans les princes que le pape avait appelés à une sixième croisade contre les Turcs, avaient été déçues par la mort subite (16 août 1464) de Pie II. Cette expédition, que le doge Christophe Maro devait conduire en personne, que le pape devait suivre, à laquelle Philippe, duc de Bourgogne, avait promis de prendre part, et que Lucques, Bologne, Modène et d'autres villes devaient soutenir par l'envoi de sommes considérables et de plusieurs galères, fut abandonnée presque immédiatement. Le consistoire des cardinaux qui avait accompagné le belliqueux pontife à Ancône, ayant mis à la disposition de la république les cinq galères armées par eux, la flotte vénitienne reprit la mer, non pour marcher à la rencontre des Ottomans,

[1] *Lettere del segretario di Malatesta.*

mais pour aller châtier les chevaliers de Rhodes d'une insulte qu'ils venaient de faire à son pavillon [1].

Dans cette même année 1463, où éclatèrent en Europe les guerres de Bosnie et de Venise, un événement d'une haute importance pour l'empire ottoman se passa en Asie ; nous voulons parler de la mort d'Ibrahim, prince de Karamanie. Cette mort eut de graves conséquences : elle amena la guerre civile entre les sept fils du prince qui se disputèrent sa succession, une rupture avec Mohammed, et enfin la ruine du royaume. Les princes de Karamanie furent pendant cent cinquante ans des rivaux dangereux pour les sultans, à qui ils faisaient la guerre sitôt qu'ils les voyaient occupés ailleurs. Les traités de paix conclus entre eux reposaient le plus souvent sur des alliances, qui n'étaient pas une garantie bien sûre contre leur violation. Sous Mourad Ier, Alaeddin, prince de Karamanie, avait été vaincu et fait prisonnier (1386) ; Bayezid-Yildirim eut deux guerres à soutenir contre les Karamans : le résultat de la première fut la fixation des limites des deux empires par la rivière Tschehar-schenbesou (1390) ; celui de la seconde, la conquête entière du pays et l'exécution du prince (1392), dont le successeur se réfugia chez Timour, et fut rétabli sur son trône après la bataille d'Angora. Le règne de Mohammed Ier ne compte qu'une guerre avec la Karamanie (1414) ; celui de Mourad II en compte trois (1426, 1432, 1444) ; Mohammed II commença le

[1] Daru, II, 455. *Bernini Memorie historiche di ciò che hanno operato i sommi pontifici nelle guerre contra i Turchi*, p. 97-116.

sien (1451) par la soumission d'Ibrahim, que nous venons de voir mourir. Des sept fils que laissa ce prince, six avaient dû le jour à la sultane, tante de Mohammed II : c'étaient Pir-Ahmed, Karaman, Kasim, Alaeddin, Souleïman et Nour-Sofi ; le septième, Ishak, était né d'une esclave, mais il était le favori de son père, qui l'avait déclaré son héritier à l'exclusion de ses fils légitimes [1]. Ibrahim avait remis à Ishak de son vivant ses trésors et le district d'Itschil (Cilicia), et lui avait donné pour résidence la ville de Selefké (Seleucia Trachea) [2]. Ainsi déchus de leurs droits, les six fils de la sultane se mirent en guerre ouverte avec leur père, l'assiégèrent dans sa capitale de Koniah, et l'en chassèrent. Ibrahim mourut de chagrin et de vieillesse dans le château-fort de Kawala. A cette nouvelle, Pir-Ahmed prit possession de Koniah et de toute la partie septentrionale du royaume, ne laissant à son frère Ishak que la Cilicie-Pétrée. Souleïman et Nour-Sofi se réfugièrent à la cour de Mohammed qui leur donna quelques domaines en fief. Pressé par son frère qui lui disputait le trône, Ishakbeg demanda à Ouzoun-Hasan, prince de la dynastie du Mouton-Blanc, des secours que celui-ci lui accorda avec d'autant plus d'empressement, qu'Ishak promit par chaque marche des troupes auxiliaires mille ducats pour leur entretien. Ouzoun-Hasan étant parti en personne d'Erzendjan pour Siwas, Ishak alla à sa rencontre, afin

[1] Seadeddin, Neschri, Solakzadé, *Raouzatoul-ebrar*, Idris, et l'*Histoire de Mohammed II*, par le defterdar Toursounbeg, f. 25 et 98.

[2] Dans le moyen-âge, Castrum-Seleph.

de diriger la marche de son allié dans la Karamanie. La protection du prince turcoman ne laissa pas que d'épuiser le pays, et de réduire les habitans au désespoir par les exactions multipliées des troupes. Lorsqu'il partit après la défaite de Pir-Ahmed, il laissa, pour hâter l'entière soumission du pays, Kizil-Ahmed, l'ancien prince de Kastemouni, que nous avons vu engager Mohammed à détrôner son frère et à s'emparer de Sinope, conseil qui avait été récompensé par le sandjak de Kastemouni. Depuis, cédant aux séductions d'Ouzoun-Hasan, Kizil-Ahmed s'était enfui à la cour de ce prince [xv]. Ishakbeg, dans l'intention de s'assurer tout à la fois de la protection d'Ouzoun-Hasan et de l'amitié du sultan, envoya à ce dernier un des hommes les plus savans de son royaume, Ahmed-Tschelebi, fils de Yakoub-Oghli, pour lui offrir les villes d'Akschehr et de Begschehr, et le prier de ne pas accorder de secours à ses cousins. Mohammed, qui était déjà en possession de ces deux villes, fit répondre par son ambassadeur le Tschaouschbaschi Ishak : « Qu'offrir de semblables présens, c'était absoudre un bossu [1] ; que s'il voulait n'avoir rien à craindre de la part de ses frères, il n'avait qu'à céder le territoire en-deçà du Tscheharschenbesou, et à rétablir la frontière de son royaume telle qu'elle avait été fixée sous Bayezid-Yildirim. » Ishakbeg ayant refusé d'accéder à ses propositions, le sultan ordonna à Hamzabeg, gouverneur d'Antalia (Olbia),

[1] Proverbe turc signifiant l'offre faite à quelqu'un de ce qu'il possède déjà.

d'envahir la Karamanie. L'armée turque et l'armée karamane se rencontrèrent à Ermenak ou, suivant d'autres, à Taghbazar ; Ishakbeg fut complètement défait, et s'enfuit en Cilicie, où il s'enferma avec sa femme et ses enfans dans la ville de Selefké. Pir-Ahmed, rétabli dans ses États, envoya à son auguste parent Mohammed, en signe de reconnaissance, les clefs des villes d'Akschehr, de Begschehr, de Saklanhissari et d'Ilgoun [XVI]. Ainsi la guerre de Karamanie se trouva terminée au moment où la Bosnie et le Péloponèse réclamaient la présence du sultan; mais dès que les affaires d'Europe furent tranquilles, Mohammed résolut d'en profiter pour ajouter la Karamanie à ses États, en chassant pour jamais Ishak fils de l'esclave, et Pir-Ahmed fils de la sultane sa tante. Les relations du prince de Karamanie avec les ennemis de l'empire ottoman, son alliance offensive et défensive avec Ouzoun-Hasan et les Vénitiens [1], fournirent au sultan le prétexte de cette nouvelle usurpation.

Mohammed, accompagné de son grand-vizir, passa en Asie à la tête d'une armée nombreuse. Il soumit, chemin faisant, le fort de Kawala [2] (1466) et s'empara de Koniah, résidence du prince Ahmed. Maître de cette place importante, il envoya Mahmoud-Pascha réduire Larenda, aujourd'hui Karaman, ancienne capitale du pays, où Ishakbeg s'était réfugié. Sous les murs de cette

[1] Daru, *Histoire de Venise*, II, p. 457.

[2] Idris, f. 128, appelle ce fort Kawala ou Guwala; c'est peut-être le fort de Gulek, dans le second défilé de Cilicie, par lequel passèrent Cyrus-le-Jeune et Alexandre.

ville se livra un combat acharné, dans lequel Ishak fut défait après une lutte longue et terrible. Il eût même été pris si on l'eût poursuivi avec plus de vigueur. Mohammed se vengea de la fuite du prince par le massacre général des prisonniers. Mahmoud-Pascha reçut l'ordre d'aller chercher et d'exterminer les faibles restes des descendans de la famille Torghoud, tribu tatare qui s'était fixée dans les environs de Karaman, après le départ de Timour. Le grand-vizir la suivit à la trace à travers les monts Boulgar, une des chaînes du Taurus, jusque dans le voisinage de Tarsous, où il la trouva cachée dans les vallées de ces montagnes. Il l'envoya chargée de fers au sultan, qui, suivant l'expression ordinaire des historiens ottomans, arrêta son compte avec elle, c'est-à-dire, la fit exécuter [1]. A peine rentré dans le camp, Mahmoud reçut un nouvel ordre qui lui enjoignit de faire partir pour Constanstinople tous les ouvriers et artisans des deux capitales de Karamanie, de Koniah et Larenda. Il avait déjà prouvé plus d'une fois qu'il n'était pas inaccessible à des sentimens d'humanité, et il le prouva encore dans cette circonstance par le choix des habitans qu'il devait expatrier. Mais Mahmoud avait un dangereux rival dans la personne du second vizir, le Grec Mohammed-Pascha, dont la haine ne laissait passer aucune occasion de lui nuire; Mohammed-Pascha. qui depuis long-temps ambitionnait la place du grand-vizir, l'accusa auprès de l'empereur de ménagemens et de mollesse. Le sultan punit l'humanité de son grand-vizir en lui

[1] *Djoumlesine siasei olounoul, kaidleri gœrouldi.* Solakzadé.

retirant cette affaire des mains et en la confiant à son délateur. Ce renégat, qui en abjurant sa foi semblait avoir abjuré tout sentiment de justice, renchérit sur les ordres du sultan. et traîna en exil les principaux habitans, qu'il comprit dans la catégorie des ouvriers. Parmi eux se trouvait un descendant du grand-scheïkh Mewlana Djelaleddin [1]. Cependant, lorsque Mohammed en fut instruit, il s'empressa de lui faire ses excuses, et le renvoya dans sa patrie, comblé de présens. Mahmoud-Pascha s'était attiré la disgrâce du sultan dont le caractère soupçonneux ne pouvait lui pardonner la capitulation qui avait été signée entre lui et le roi de Bosnie; la fuite d'Ishakbeg, et ses ménagemens envers les principaux habitans des deux capitales de la Karamanie, avaient ajouté à son mécontentement, et il n'attendait que la fin de cette guerre pour l'en punir. Un jour où l'armée, fatiguée d'une longue marche, avait dressé ses tentes, le sultan déposa son grand-vizir par une cérémonie d'origine tatare d'après toute apparence, qui fut employée alors pour la première fois et qui se renouvela fréquemment depuis. Mahmoud étant retiré sous sa tente, l'empereur en fit couper les cordes, de sorte qu'elle tomba sur la tête du vizir disgracié. Roum Mohammed-Pascha [2], le renégat grec, succéda à Mahmoud,

[1] Ahmed-Tschelebi, fils de l'émir Ali-Tschelebi. Solakzadé, f. 56. Neschri, f. 220. Ali, XVIIIe récit.

[2] Ce vizir ne se trouve pas dans *la Biographie des Vizirs*, par Osman-Efendi; mais les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa en font mention, p. 174.

et Moustafa, troisième fils du sultan, fut nommé gouverneur des pays conquis. Ainsi la dynastie de Karamanie, qui s'était élevée en même temps que celle des Ottomans sur les ruines de l'empire seldjoukide, fut renversée cent soixante-six ans après, par cette même puissance turque, née cependant avec elle [1]. Ishakbeg s'était refugié à la cour d'Ouzoun-Hasan. Toute la Karamanie, à l'exception de Selefké, où la femme d'Ishakbeg se maintint encore quelque temps, tomba sous la domination ottomane; et les deux capitales, dépeuplées de leurs principaux habitans, perdirent de plus en plus de leur ancienne splendeur.

Karaman, bâtie par Karaman-Oghli, fondateur de la dynastie, avec les débris tirés des ruines de l'ancienne Larenda [2], dont on voit encore les restes à peu de distance de la nouvelle ville, n'a jamais eu la même importance historique qu'Iconium. Koniah, qu'ont rendue célèbre le passage des dix mille et la conquête qu'en fit Frédéric Barberousse [3], attire l'attention des voyageurs par ses monumens élevés sous les sultans seldjoukides et principalement sous Alaeddin-le-Grand; les Musulmans surtout la révèrent comme le lieu de sépulture du poëte mystique Djelaleddin-Roumi, fondateur de l'ordre des Mewlewis [4], et comme le berceau de cet ordre, où se réfugiaient les princes expulsés

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, en 871 (1466).

[2] Voyez l'Atlas, pl. VII, et Mannert., VI, 2, p. 208.

[3] Voyez l'*Histoire des Croisades*, et surtout *Geschichte Friederich Barbarossas* (*Histoire de Frédéric Barberousse*), par Raumer.

[4] *Djihannuma*, p. 615.

du trône pour sauver leur vie. Des bas-reliefs assez bien conservés sembleraient confirmer la tradition mythique de la fondation d'Iconium par Persée [1]: cependant des inscriptions arabes sur les portes et les murs attribuent la fondation de la ville aux sultans seldjoukides [2]. Les principales constructions d'Alaeddin-le-Grand sont la forteresse, une vaste citerne, les murs de la ville et son propre mausolée. Plus tàrd les sultans ottomans y bâtirent la mosquée et le couvent des Mewlewis; Selim y fit construire, sur le modèle d'Aya-Sophia, une mosquée, ainsi que plusieurs colléges : elle se fait remarquer par le bon goût des sculptures qui ornent ses portes [3]. Koniah mérite, même de nos jours, le nom de célèbre sous lequel la désigne Pline [4].

Nous avons rapporté dans leur ordre chronologique les guerres de Mohammed en Bosnie, en Morée et en Karamanie, pendant les trois années qui viennent de s'écouler ; les faits d'armes de Scanderbeg, jusqu'à sa mort qui arriva en 1466, appartenant à la même époque, trouvent ici naturellement leur place. La paix signée entre lui et Mohammed n'avait pas duré plus de trois ans. Lorsque Pie II prêcha la croisade contre

1 Macd. Kinneir, *Voyage en Asie*, p. 220.

2 La belle vallée de Merem au sud-est est pleine de jardins bien arrosés et couverts de fleurs et de fruits, parmi lesquels on distingue une espèce d'abricot appelé *Kamreddin* (lune de la foi), et la belle fleur Dabbagh-Tschitschegi, qui change le rouge du maroquin en bleu de ciel. *Djihannuma*, l. c.

3 Ewlia.

4 Mannert, VI, 2, p. 195. Pline, *Urbs celeberrima*, parce qu'elle était à la tête d'une tétrarchie de quatorze villes.

les Turcs, Scanderbeg céda aux instances de l'ambassadeur vénitien et du légat du pape, et rompit le traité [1]. Paolo Angelo, archevêque de Durazzo (Dyrrachium), Albanais natif de Drivasto, le conseil et l'ami de Scanderbeg, employa, pour l'engager à la violation de la paix, cet argument perfide, dont se servaient à la fois les chrétiens et les Turcs, savoir : qu'on n'est pas obligé de tenir la parole donnée à un infidèle. Scanderbeg écouta plus volontiers ces raisons que celles que fit valoir Mohammed auprès de lui, pour le maintien de la paix, dans une lettre qu'il lui adressa, s'il faut en croire quelques historiens [XVII]. Le succès des négociations de l'archevêque lui valut le chapeau de cardinal [2]. A la nouvelle des hostilités de Scanderbeg, le sultan envoya en Albanie Scheremetbeg à la tête de quatorze mille cavaliers. Scanderbeg concentra ses troupes à Okhri, chef lieu du sandjak du même nom ; cette ville, l'Achrida des Byzantins et le Lychnidus des anciens, est située sur un lac poissonneux dont l'écoulement forme le Drymon ou le Drilon noir ; son excellente position militaire lui a fait jouer un certain rôle dans les guerres entre les Romains et Gentius, roi d'Illyrie ; les Byzantins la citent encore plus souvent comme siége de l'archevêque de Bulgarie [XVIII].

Scanderbeg, dont l'armée ne comptait que dix mille hommes, sut, en dérobant ses mouvemens à l'ennemi, prendre une position avantageuse à trois mille d'Okhri, et défit Scheremetbeg, qui laissa sur le champ de

[1] *Barletii de vita et gestis Scanderbegi*, dans Lonicerus, f. 193-195.

[2] Barlet., f. 198.

bataille autant de morts que le prince épirote avait de soldats. Le defterdar et douze des principaux prisonniers se rachetèrent moyennant une somme de quarante mille ducats [1]. Pour venger la défaite de Scheremetbeg, Mohammed envoya contre Scanderbeg une nouvelle armée de quinze mille cavaliers et de trois mille fantassins [2], sous les ordres de Balaban Badera, Albanais de naissance, qui, mené dès l'enfance en esclavage, avait été incorporé dans les janissaires et s'était distingué au siége de Constantinople, où il était monté le premier à l'assaut. Scanderbeg l'attendit avec quatre mille cavaliers et quinze cents fantassins dans la belle vallée de Valkhalia; mais ayant négligé d'en occuper les hauteurs [3], il dut s'ouvrir un passage à travers les rangs d'un ennemi trois fois plus fort que lui. Il perdit, dans cette attaque désespérée, six de ses plus braves capitaines; Moses de Dibra et Mousakhi son neveu furent faits prisonniers, et envoyés à Constantinople [4]. Scanderbeg s'empressa d'offrir une rançon, mais le sultan refusa d'y souscrire et les fit écorcher vifs [5]. Plein d'une juste défiance de ce premier succès, Balaban ramena ses troupes à Okhri, et Scanderbeg prit position à Oronikh dans la Dibra supérieure [6]. Le général turc, bien qu'il eût réussi à tomber sur lui à l'improviste, fut repoussé avec perte et forcé d'abandonner son camp; mais il revint bientôt à Okhri avec une armée de dix-sept mille cavaliers et

[1] Barlet., f. 204. — [2] *Ibid.* f. 206. — [3] *Ibid.* f. 206. — [4] *Ibid.* f. 108. — [5] *Ibid.* f. 208. — [6] *Ibid.*

de trois mille fantassins [1]. Il crut pouvoir fléchir son redoutable adversaire par de riches présens ; toutefois ses tentatives furent inutiles. Après avoir cherché pendant trois mois l'occasion de le surprendre, il se décida à lui livrer bataille. Scanderbeg eut son cheval tué sous lui, et fut lui-même grièvement blessé au bras [2]. Les Turcs furent complètement battus et Balaban ne se sauva qu'avec peine [3]. Cependant ce même général reparut une troisième fois avec une nouvelle armée, tandis que l'Albanais Yakoub [4], à la tête d'un second corps de troupes ottomanes pénétra par un autre côté dans les États de Scanderbeg. Celui-ci força Balaban à en venir aux mains avant d'avoir pu opérer sa jonction avec Yakoub. Le commandant turc plaça l'infanterie des azabs en première ligne sur l'aile gauche, les ouloufedjis ou cavaliers soldés en face de Tanusio Tophia, et les akindjis vis-à-vis Zacharias Groppas. Il opposa les janissaires à Manuel Peik, et se mit lui-même à l'aile droite avec l'élite de ses fantassins, vétérans pour la plupart. Mais il ne put résister à Scanderbeg qui remporta sur lui une victoire signalée. Les vainqueurs n'avaient pas encore terminé le partage du butin [5], lorsqu'un courrier envoyé de Petrella par Mamiza, sœur de Scanderbeg, vint annoncer que Yakoub avait pénétré à Berat, avec une armée de seize mille hommes, mettant tout à feu et à sang, et qu'il avait établi son camp dans la petite Tyranna sur la

[1] Barlet., f. 209. — [2] *Ibid.* f. 210. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* f. 212. — [5] *Ibid.* f. 214.

rivière d'Argilata [1]. Scanderbeg alla aussitôt à sa rencontre. L'attaque fut impétueuse de part et d'autre; ce fut moins une bataille qu'une lutte corps à corps. Scanderbeg chercha Yakoub dans la mêlée, et s'étant fait jour jusqu'à lui, il le perça de part en part de sa lance et lui trancha la tête [2]. A cette vue les Turcs, saisis de terreur, se débandèrent et prirent la fuite. Quatre mille hommes restèrent sur la place, six mille furent faits prisonniers. Fier de la vengeance que par cette double victoire il venait de tirer de la mort ignominieuse de ses compagnons d'armes, le prince épirote entra triomphant à Croïa [3].

Mohammed, après avoir vainement tenté de vaincre Scanderbeg par ses meilleurs généraux, et de le faire périr sous le poignard de deux assassins, qui avaient pris le faux titre de néophytes chrétiens [4], se mit lui-même en marche à la tête de plus de cent mille hommes [5]. Il y entra au mois de juin 1465, dans l'intention de réduire Croïa, et s'empara de plusieurs forteresses, entre autres de Sfetigrade et de Belgrade, mais non sans faire de grandes pertes. Scanderbeg ne s'enferma dans aucune de ses places; retiré dans ses montagnes, il n'en sortait que pour tomber sur l'armée ottomane. Harcelé jour et nuit par Scanderbeg, Mohammed avait continuellement à déplorer la perte de ses meilleurs soldats, et fut contraint de lever le siége de Croïa. Mais, avant de repasser les montagnes

[1] Barlet., f. 215. — [2] *Ibid.* f. 216. — [3] *Ibid.* f. 217. — [4] *Ibid.* f. 218.

[5] Barletius fait monter l'armée de Mohammed à deux cent mille hommes, et la division commandée par Balaban, à quatre-vingt mille, f. 218.

qui séparent l'Épire de la Macédoine, il se vengea de la résistance de Croïa sur les braves habitans du district de Chidna, dans l'ancienne Chaonie : ils s'étaient rendus au tyran, séduits par les promesses qu'il leur avait faites; mais quand il les eut en son pouvoir, il fit massacrer huit mille d'entre eux [1]. Il laissa Balaban devant Croïa avec quatre-vingt mille hommes et l'ordre de convertir le siége en blocus, espérant prendre par la famine ce qu'il n'avait pu prendre par la force. Balaban, en attendant le renfort que devait lui amener son frère Younis [2], alla camper sur la montagne qui commande la ville [3]. Scanderbeg, instruit de l'arrivée de Younis, marcha à sa rencontre pendant toute une nuit, le battit et le fit prisonnier ainsi que son fils Khizr [4]. Par ses ordres, on les chargea de chaînes et on les exposa ainsi aux regards de Balaban. Il profita de la terreur qu'avait répandue dans les rangs ottomans ce triste spectacle, pour tomber sur eux. Balaban, hors de lui, courut devant les murs de Croïa en faisant à la garnison toutes les promesses imaginables; mais il fut blessé mortellement à la gorge d'un coup de feu tiré par l'Albanais George Alexis; et un dernier instinct lui ayant fait diriger son cheval vers le camp, il vint tomber mort devant sa tente. Dès lors l'armée ottomane battit en retraite et alla camper à Tyranna, à huit mille pas de Croïa. Scanderbeg es-

[1] Barlet., f. 219.
[2] Barletius l'appelle Jonimas.
[3] Barletius, f. 223, appelle cette montagne Cruinus.
[4] Heder.

saya en vain de retenir l'impétuosité de ses soldats, qui se jetèrent, transportés de fureur, à la poursuite de l'ennemi. Ce ne fut qu'en perdant beaucoup des leurs, que les Turcs, cernés de toutes parts, purent trois jours après s'ouvrir un passage près de Tyranna; quant à ceux qui étaient cantonnés dans diverses places du pays, ils furent tous faits prisonniers ou passés par les armes [1].

Mohammed ne pouvant pour le moment soumettre Croïa, et voulant cependant tenir en bride les Albanais, rebâtit et fortifia l'ancienne ville des Valliniens, aujourd'hui Ilbessan, siége d'un sandjak [2], et détruisit celle de Tschorli, que Scanderbeg avait fondée non loin de Durazzo sur les bords de la mer [3]. Peu de temps après, Scanderbeg termina sa glorieuse carrière à Alessio, l'ancienne Lyssus, ville non moins célèbre dans l'histoire par son origine, qui remonte à Denys de Syracuse, son fondateur, et par le siége de Philippe III de Macédoine, que par la mort de Scanderbeg. Il mourut le 14 janvier 1467, à l'âge de soixante-trois ans, après avoir combattu victorieusement pendant trente années pour la foi et la liberté de son pays, contre la puissance envahissante de Mourad II et de Mohammed II. Le héros épirote réunit toutes les

[1] Barlet., f. 225.

[2] L'expédition de Mohammed en Albanie et la prise d'Ilbessan sont les seuls événemens des guerres entre Scanderbeg et Mohammed, dont fassent mention les historiens ottomans; encore placent-ils cette expédition en 872, c'est-à-dire une année après la mort de Scanderbeg. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*. Seadeddin, Idris, Neschri, Solakzadé, Ali.

[3] Barletius nomme cette ville Chiurilus, f. 226.

qualités qui font les grands capitaines; mais il ne put abdiquer entièrement un des traits distinctifs du caractère national, c'est-à-dire cette cruauté qui n'a jamais abandonné les populations de l'ancienne Epire. La même année vit encore mourir un des voisins de Scanderbeg, Etienne Cossarich, prince de l'Herzegovine. En querelle avec ses fils, il avait envoyé le plus jeune comme ôtage à la Porte du sultan, où peu après il abjura sa religion et devint le favori de Mohammed, et par la suite gendre et grand-vizir de Bayezid II. Les deux autres fils de Cossarich obtinrent, à la mort de leur père, Vladislas l'Herzegovine-Supérieure, et Vlatko l'Herzegovine-Inférieure. Mais Vladislas s'enfuit bientôt après en Hongrie [1], et Vlatko ne se maintint que peu de temps dans la possession de quelques châteaux-forts. Tout le pays ne tarda pas à tomber sous la domination ottomane et à former, sous le nom de *Hersek*, un sandjak de l'empire [2].

La paix qui suivit la mort des princes de Karamanie et de Scanderbeg, et pendant laquelle l'histoire n'a à nous raconter ni pays dévastés, ni villes conquises, ni garnisons massacrées et sciées en deux, fut employée par Mohammed à des armemens maritimes et à la construction du nouveau seraï. Sur l'emplacement de l'Acropolis de l'ancienne Byzance, là où s'élevaient

[1] Spandugino, p. 54.

[2] Seadeddin, Idris, Neschri, Solakzadé, Ali. La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 74. Engel, *Histoire de Servie*, p. 430. Gebhard, *Geschichte von Bosnien* (*Histoire de Bosnie*), p. 472. Le mot Hersek dérive de l'allemand *Herzogthum*, duché.

dans l'antiquité les temples de Pallas, de Poseidon, de Dionyse et de Jupiter, et sous les empereurs chrétiens, les églises des saints Démétrius et Minas, de Théodore Sergius, de Bacchus et de la Sainte-Vierge; là même où se voyaient autrefois le palais Chalke, les halles des gardes et des gardes-du-corps [1] avec leurs sept coupoles; là où on admirait les triclines *Lausus* et le trésor *Tripeto* avec sa célèbre horloge, les triclines des dix-neuf convives de l'empereur [2], la salle dorée et le trône; là où brillaient le triclinion delphique, l'oaton, le sigma, le triconchum, l'heptaconchum, le monothyron, le pentacubiculum, et enfin cette fameuse salle de porphyre dans laquelle les impératrices faisaient leurs couches : sur ces mêmes lieux qui évoquent tant de souvenirs historiques, s'éleva, la 872e année de l'hégire, le nouveau seraï, la Porte impériale des Sultans, dont voici l'inscription : *Que Dieu éternise l'honneur de son possesseur! — Que Dieu consolide sa construction! — Que Dieu fortifie ses fondemens* [3] *!*

Pendant que les armemens de l'arsenal se poursuivaient avec activité, la cavalerie légère des akindjis passa la frontière septentrionale de l'empire, parcourut l'Esclavonie, la Carinthie et la Styrie, et pénétra jusqu'à Cilly [XIX] : ni les vieillards ni les enfans ne furent épargnés, tout le pays fut ravagé, plus de deux mille habitans massacrés avec leur bétail, et plus de

[1] *Scholæ et excubiæ.*

[2] *Novemdecim accubitorum.*

[3] *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 197, 221, 225.

vingt mille emmenés en captivité [1]. Mais le succès de ce facile et productif brigandage fut compensé par la perte de quelques îles et de quelques ports, dont s'empara la flotte vénitienne sous le commandement de Nicolas Canale [2]. Aïnos sur les côtes de Thrace, Phocée sur celles d'Ionie, et les îles de Lemnos et d'Imbros furent dévastées par les troupes de la Seigneurie; le port de Lustizza, dans le golfe de Patras, fut fortifié [3]. Les Vénitiens ne commencèrent ces hostilités que lorsqu'ils eurent vainement tenté de rétablir la paix. Le juif David, qu'ils avaient envoyé à Constantinople demander un sauf-conduit pour Jean Capello qui devait être chargé de négocier un traité, ayant été renvoyé de la Porte avec une réponse fort dure, le gouvernement vénitien résolut de continuer la guerre avec la plus grande vigueur. Cependant trois ans se passèrent sans que de part et d'autre on fît autre chose que de commettre d'inutiles ravages [4].

Mohammed, brûlant du désir de se venger des

1 D'après la *Chronique de Mœlk*, 1469, *Turci abducunt ex Slavonia* 30,000 *hominum*. La lettre du cardinal de Papa, rapportée par Pray et Catona, XV, 410, parle également des horreurs et des dévastations des Turcs en Carinthie et en Styrie. La *Chronique de Marini Sanuto* dit : 1469 *Allemania scorgada dai Turchi fin a Goricia*.

2 Laugier, VII, 252.

3 *Lettere del segretario di Malatesta*, dans Sansovino, p. 249. Les historiens ottomans placent la prise d'Aïnos en 872 (1467). Neschri, f. 221. Seadeddin dans Bratutti, II, 244. Solakzadé, 56. Voyez en outre Phranzes, IV, 23, p. 99, éd. de Alter.

4 *David Ebreo mandato a Constantinopoli per salvocondotto per Zuan Capello per trattar la pace, Porta la riposta data dal Bassa*. Dans la *Chronique ottomane* de Mar. Sanuto.

courses des Vénitiens par une grande entreprise, résolut la conquête de Négrepont. Mahmoud-Pascha, précédemment grand-vizir, alors amiral et sandjak de Gallipoli, sortit du port avec une flotte de cent galères et de deux cents navires, ayant à bord soixante-dix mille combattans [1]. L'empereur partit lui-même de Constantinople à la tête d'une armée non moins forte, et s'avança par terre jusqu'en face de Négrepont. Depuis Xerxès, la mer Egée n'avait point encore vu de flotte aussi nombreuse; sur ces mêmes rivages couverts autrefois des troupes perses, campa l'armée ottomane, et la tente du sultan fut dressée sur le même promontoire qu'avait occupé celle du grand-roi. Mais Nicolas Canale n'était point un Thémistocle. Mahmoud-Pascha, après avoir maltraité, en passant, l'île de Syra, aborda à Négrepont où il débarqua un corps de troupes, qui surprit et dévasta les villes de Basilicon et de Stoura. Pendant ce temps, Nicolas Canale resta tranquillement à l'ancre avec trente-cinq galères sous l'île de Kolouri (Salamine), attendant des renforts de Candie, et laissant ainsi les Turcs établir un pont de galères et passer leurs troupes dans l'île. Mais si l'amiral de la flotte vénitienne tint en cette occasion une conduite peu digne du poste éminent qu'il occupait, il n'en fut pas de même de quelques-uns de ses officiers dont les actions méritent d'être consignées dans l'histoire. C'est ainsi qu'Antonio Othoboni se fit jour avec sa galère à travers la flotte ottomane et vint

1 Daru, *Histoire de Venise*, II, p. 465. D'après le secrétaire de Malatesta, l'armée de Mohammed comptait plus de deux cent mille soldats.

jeter l'ancre dans le port d'Egripos ou Négrepont, l'ancienne Chalcis ; son frère Stephano fut moins heureux, et eut dans le combat sa galère incendiée avec un vaisseau turc qu'il avait abordé [1]. Le baile Paul Erizzo, alors gouverneur de l'île et commandant d'Egripos, Luigi Calvo capitaine des troupes qui venait de remplacer dans ce poste Giovanni Badoer, et ce dernier lui-même, étaient tous hommes d'une valeur éprouvée et d'une grande prudence. Le courage des habitans d'Egripos était augmenté de celui de leurs femmes qui les assistaient sur les remparts, soignaient les blessés et combattaient même quelquefois sur la brèche. Dans l'espace de dix-sept jours [2], les Turcs livrèrent cinq assauts terribles ; le feu de la place, dans les trois premiers, leur tua plus de vingt mille hommes et leur fit perdre trente galères. Désespérant de prendre la ville de force, Mohammed eut recours à la trahison ; il corrompit Tomaso Schiavo de Lebano [3], commandant de l'artillerie des assiégés. Mais Erizzo ayant découvert les connivences perfides de Tomaso, le fit étrangler et pendre aux barreaux des fenêtres de son logis. Alors Mohammed débarqua le reste de l'équipage de ses

[1] On lit sur le tombeau qui leur fut élevé, dans le couvent de Sant-Antonio à Venise, l'inscription suivante : *Stephano patri, Antonio avo, Hector Othobonus monumentum, p. p. Hic euboicum portum ab hoste occupatum trepidante classe navi sua solus ingressus est A. 1470. Ille prælio navali ad Coriplasium expugnata Turcarum maxima navi igne concepto comburitur.*

[2] Les cinq assauts eurent lieu les 25 et 30 juin, les 5, 8 et 12 juillet. Laugier, *Histoire de Venise*, l. XXVI.

[3] *Relazione del segretario di Malatesta*. Voyez encore *la Presa di Negroponte da un autore incerto*, dans Sansovino, p. 322.

vaisseaux et fit presser de nouveaux soldats et matelots dans les provinces voisines. C'était là une belle occasion pour la flotte vénitienne de venir au secours de la ville, de rompre le pont de galères jeté sur le détroit de l'île au continent, et d'affamer les assiégeans qui seraient ainsi restés enfermés dans Négrepont et privés de toutes communications extérieures. Mais Nicolas Canale, sourd aux représentations de ses officiers, aveugle aux signaux de détresse de Paul Erizzo, n'eut garde de faire un mouvement [1]. Dans un quatrième assaut, les Turcs firent une nouvelle perte de quinze mille hommes [2]; enfin, dans un cinquième et dernier, le plus sanglant de tous, Mohammed emporta la ville. Le château se défendit encore quelques jours; mais Erizzo, voyant la garnison décimée par les combats qu'elle avait livrés, et diminuée d'environ six mille hommes, ne put penser à tenir plus longtemps, et capitula sous la condition d'avoir la vie sauve pour lui et ses troupes [3]. Mohammed y souscrivit; mais sacrifiant l'honneur de sa parole à la vengeance qu'il voulait tirer de la mort de plus de cinquante mille Ottomans [4] tombés devant les murs d'Egripos, il fit mourir toute la garnison dans les supplices les plus barbares. Les uns furent empalés, les autres écartelés ou lapidés [5]; les Grecs seuls furent épargnés et réduits

[1] Daru, *Histoire de Venise*, II, 466. Laugier, VII, p. 235.

[2] Daru et Laugier, l. c.

[3] Daru, II, p. 467.

[4] D'après les historiens ottomans, soixante-dix-sept mille.

[5] *La Presa di Negroponte.*

en esclavage ; Paul Erizzo, comme naguère les envoyés de Calavrita et de Leontari, fut scié en deux [xx]. Anne Erizzo, belle et courageuse jeune fille, se montra dans cette occasion digne de son père ; traînée dans la tente du sultan, elle résista à ses sollicitations et à ses violences, et fut massacrée par ses ordres [xxi].

L'île de Négrepont, appelée par les anciens *Eubœa,* du nom de la fille d'Asopus, ou *Macris,* de sa forme longue, ou encore *Chalcis* et *Chalcondantis,* de ses mines de fer, mérite par son étendue, son importance, sa fertilité, et les sept flux et reflux de l'Euripe [1], de fixer un moment l'attention du lecteur. L'ancienne capitale de l'île Histiæa ou Oreos, célébrée par Homère [2] pour ses vignobles, était située sur le versant septentrional du mont Thelethrios [3], à l'ouest du promontoire Clonæum et de l'île d'Artemisium, qu'ont rendue fameuse le temple d'Artémise et la première victoire navale de Thémistocle sur les Perses [4]. La nouvelle capitale, Chalcis, aujourd'hui Négrepont, est plus au midi, à l'endroit où l'Euripe est tellement resserré, qu'il a été possible de jeter de l'île à la terre ferme un pont fortifié de tours [5]. Dans le moyen-âge, l'Euripe ayant été appelé Egripos, donna son nouveau nom à l'ancienne ville de Chalcis ; par une autre altération, ce nom d'Egripos fut changé en celui de Negropont,

[1] Livius, XXVIII, 6.

[2] Homère, II, 537.

[3] Strabon, IX, et Tite-Live, XXVIII.

[4] Cornel. Nepos, Thémistocle, 3.

[5] Voyez les *Mémoires de Walpole*, no 33, p. 528.

c'est-à-dire port de l'Egripos. A la place où se trouve aujourd'hui le village de Gravalinaïs[1], s'élevait autrefois *Eretria Vetus*, une des villes les plus anciennes et les plus célèbres de l'Eubée. Plus au sud, étaient Caristos, aujourd'hui Castel-Rosso, célèbre par ses vins, son marbre et son asbeste, et Geraistos, où l'on voyait un temple de Neptune. L'Eubée était riche en blé, en vins, en fers, en sel et en eaux thermales. L'incurie du gouvernement ottoman a fait disparaître jusqu'aux traces des anciennes mines de fer et de sel. Les eaux thermales de Dipso (Ædensos) sont encore les plus fréquentées de toute la Grèce. Ainsi favorisée par sa position et par la nature, cette île fut une éternelle pomme de discorde entre les États voisins. Elle passa tour à tour sous les diverses dominations qui se succédèrent en Grèce. C'est ainsi que les Athéniens, les Spartiates et les Macédoniens, se la disputèrent entre eux. Après avoir été sous la puissance de la Macédoine, de Rome et de Byzance, elle devint une possession vénitienne, jusqu'à ce que Mohammed II l'eut ajoutée à toutes ses autres conquêtes, dans la vingtième année de son règne et la quarante-deuxième de son âge [XXII].

[1] Voyez l'Atlas, pl. V.

LIVRE XV.

Introduction des fermes. — Quatrième campagne en Karamanie. — Histoire d'Ouzoun-Hasan ; sa victoire sur le beglerbeg Mourad-Pascha; sa défaite à Terdjan par Mohammed. — Faits d'armes de la flotte des Croisés. — Exécution du grand-vizir Mahmoud-Pascha. — Le prince Djem est nommé gouverneur de Karamanie après la soumission entière de ce pays.

Dans sa soif insatiable de conquêtes, Mohammed projeta de nouvelles campagnes en Asie, qui devaient l'occuper exclusivement pendant cinq années consécutives. L'attachement des peuples de Karamanie à la famille de leurs princes n'avait pas été entièrement étouffé par les victoires de Mohammed. Le fils d'Ishakbeg et sa mère, qui étaient toujours en possession de la ville de Selefké, s'en servaient comme d'un centre d'opérations pour fomenter dans le pays les fermens de révolte qui y agissaient déjà sourdement; de son côté, Kasimbeg, oncle du jeune prince et frère d'Ishakbeg, aidé de son protecteur Ouzoun-Hasan, exploita de son mieux les sympathies de la nation pour l'ancienne dynastie. Mohammed, avant de partir de Karamanie, avait exterminé la tribu tatare de Torghoud; mais une autre tribu du même peuple, les Warsaks, qui s'était maintenue depuis l'invasion de Timour,

avait été épargnée; enfin le territoire d'Alayé était encore indépendant sous la domination de Kilidj Arslan, descendant des derniers sultans seldjoukides de l'Asie-Mineure. Le ressentiment des uns, la crainte des autres, opérèrent un rapprochement qui pouvait devenir dangereux, surtout depuis que quelques mouvemens populaires n'avaient plus laissé de doute sur l'existence d'un complot. Pour le faire avorter, le grand-vizir, Roum Mohammed-Pascha, reçut l'ordre de partir pour l'Asie à la tête d'un corps d'armée considérable [I]. Poussé par l'avarice, il écrasa de contributions Erekli et Larenda dans la Karamanie. Les habitans de cette dernière ville vinrent le supplier d'épargner du moins leurs mosquées et leurs écoles, déclarant qu'elles appartenaient, comme fondations pieuses (wakf) [1], à la sainte ville de Médine, où repose le corps du Prophète; pour toute réponse, le tyran fit massacrer la députation.

Après avoir porté la désolation dans les villes de Karamanie, Roum-Mohammed pénétra dans le pays des Warsaks [2], qu'il traita avec la même cruauté. Mais un des chefs des Warsaks, Oïouzbeg, s'était jeté

[1] Le mot *wakf* signifie en général une cession, une consignation, un dépôt, et emporte dans son acception ordinaire l'idée d'une chose sacrée, d'un objet voué aux besoins de l'humanité, ou au service du culte public par un sentiment de pitié. Il y a trois espèces de wakfs : 1° les mosquées; 2° les fondations publiques établies pour le soulagement des pauvres et pour le bien général de l'humanité; 3° les wakfs ordinaires qui relèvent des mosquées.

(*Note du Traducteur.*)

[2] La chaine du Taurus, au nord-ouest de Selefké, s'appelle encore Warsaktaghi.

dans les défilés de la Cilicie-Pétrée, où il attendait avec ses courageux montagnards l'approche de la cavalerie turque. Sa position suffit pour le défendre des attaques qui furent tentées contre lui; la moitié de l'armée ottomane périt dans cette expédition, et Roum-Mohammed ne réussit à en sauver les débris qu'en abandonnant tout le butin qu'il avait déjà fait. Les Warsaks, voyant le grand-vizir et ses soldats en pleine déroute, le montrèrent à leur chef en s'écriant : « Oh! le gracieux maître et vizir, qui vient déposer son or à nos pieds [1]! » Cette défaite fut fatale à Roum-Mohammed; le sultan le destitua et nomma à sa place Ishak-Pascha, qui s'était élevé de la condition d'esclave à la dignité de gouverneur de Bosnie. Les exactions et les cruautés du grand-vizir avaient préparé sa grandeur, et furent la cause de sa chute. Roum-Mohammed, qui, pour le bonheur de la nation, n'avait gardé sa charge que pendant trois ans, ne laissa dans l'histoire ottomane d'autres souvenirs que ceux de ses crimes; ce fut sous son administration qu'on introduisit le système des fermes (moukatâ), institution financière, qui devait être aux yeux de Mohammed d'une valeur d'autant plus grande, que lui-même en avait conçu l'idée. Lorsqu'après la conquête de Constantinople, le sultan envoya des colonies de toutes les parties de son empire pour repeupler cette cité déserte, il établit sur les maisons qu'il abandonna aux colons un droit de fermage; cette innovation eut pour effet de renvoyer

[1] Scadeddin dans Bratutti, II, p. 250. Solakzadé, f. 57. Neschri, f. 222.

dans leurs foyers un grand nombre de familles turques qui étaient arrivées avec l'intention de se fixer dans la capitale. D'après le conseil de Lalaschahin, le vieux compagnon d'armes de Mourad II, Mohammed supprima ce fermage ou loyer; mais Roum-Mohammed, dans le cours de son administration, le rétablit et l'étendit même aux fonds de terre labourable. C'est donc à lui que l'empire ottoman est redevable de l'institution des fermes (moukatâ), institution sur laquelle nous aurons plus d'une fois l'occasion de revenir [1].

Le nouveau grand-vizir Ishak-Pascha partit sans retard pour la Karamanie, où, depuis la défaite de Roum-Mohammed, Kasimbeg, frère d'Ishakbeg, avait réussi à soulever tout le pays en faveur de l'ancienne famille de ses princes. Ishak-Pascha le rencontra près du fort de Moud, le força à accepter la bataille et le défit complètement. Il releva les fortifications de Moud et de Nikdeh, et soumit les forts de Warkœi, d'Oudjhissar, d'Ortahissari, ainsi que la ville d'Akseraï (Garsaura) [2]. Sur les ordres formels du sultan, il dépeupla cette dernière place et emmena ses habitans à Constantinople, où ils furent établis dans le quartier qui porte encore aujourd'hui le nom d'Akseraï [3]. Tous ces événemens se passèrent pendant la conquête de l'île de Négrepont par Mohammed (1471).

[1] Neschri, f. 198. *Djihannuma*, p. 687. Voyez, sur les détails des fermes, Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman*, II, p. 533, et le defterdar Toursounbeg, f. 46.

[2] *Djihannuma*, p. 620. *Jahrbücher der Litteratur* (*Annales de la Littérature*), V, XIV, p. 54.

[3] Voyez le plan de Constantinople.

L'année suivante, Keduk-Ahmed-Pascha [1]. qui, de simple janissaire, était devenu beglerbeg et vizir, c'est-à-dire pascha à trois queues, fut envoyé à la tête d'une armée pour réduire Alaya. Cette ville, bâtie par le sultan seldjoukide Alaeddin Keïkobad [2], s'élevait sur une éminence au bord de la Méditerranée, à la place qu'occupait autrefois Coracesium. Les rochers qui formaient sa base, remarquables par les couches alternativement blanches et rouges qui se superposent les unes aux autres, sont à cinq ou six cents pieds au-dessus du niveau de la mer [3]. Keduk-Ahmed n'eut pas de peine à persuader au prince d'Alaya, Kilidj-Arslan, de se rendre : mais il ne l'eut pas plutôt en son pouvoir, qu'il l'envoya à la Porte du sultan avec ses femmes et son fils. En récompense de sa prompte soumission, Mohammed lui assigna pour séjour le bourg de Koumouldjina [4], dont les revenus furent affectés à son entretien. Mais bientôt ce prince trouva moyen de s'enfuir sous prétexte d'aller à la chasse ; il se réfugia en Egypte, abandonnant sa femme et son fils qui moururent de chagrin peu de temps après son évasion. Ils furent enterrés à Koumouldjina, lieu de leur mort, et le même tombeau les reçut tout deux. Kilidj-Arslan envoya d'Egypte à Keduk-Ahmed un diamant qu'il avait reçu de Mohammed, en le chargeant de le lui restituer. Ahmed-Pascha réunit une

1 *Keduk* signifie un homme à dents ébréchées.

2 *Djihannuma*, p. 621.

3 Beaufort, *Caramanie*, p. 166. *Annales de la Littérature*, XIV, p. 57.

4 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 69.

grande quantité de pierres précieuses qu'il fit prendre chez un joaillier, confondit parmi elles le diamant renvoyé par Kilidj-Arslan, et les offrit au sultan à son retour à Constantinople. Mohammed, qui était grand connaisseur, reconnut sur-le-champ son diamant, et quoique d'ordinaire il fût peu disposé à supporter les plaisanteries de ses paschas, il pardonna à Keduk-Ahmed sa supercherie, eu égard aux services qu'il venait de lui rendre, par la pacification de la Karamanie. Nous avons dit plus haut qu'à l'époque où Ishakbeg s'enfuit chez Ouzoun-Hasan, sa femme et son fils Mohammedbeg s'étaient retirés dans la forteresse de Selefké [1], où ils se maintinrent contre toutes les forces ottomanes. A la nouvelle de la mort de son époux, la femme d'Ishakbeg envoya une ambassade au sultan pour lui offrir les clefs de la ville. Celui-ci chargea son vizir d'aller prendre possession de la place. Keduk-Ahmed y établit une garnison et continua sa marche sur le fort de Mokan [2], où s'était enfermée la famille de Pir-Ahmedbeg, frère d'Ishakbeg, avec leur nièce, jeune princesse célèbre par sa beauté, et fille de Mohammedbeg, mort du vivant de son père Ibrahim. Le château s'étant rendu sans résistance, le grand-vizir envoya au sultan les trésors qui s'y trouvèrent, ainsi que la fille de Mohammedbeg, et se dirigea sur le fort de Loulghé [3], dont il fit le siége; après s'en être rendu maître, il fit massacrer une partie de la garnison et

[1] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 255. Solakzadé, f. 57. Neschri, f. 224.

[2] Voyez plus haut, livre XIV.

[3] Dans Bratutti, II, p. 255, Meucano.

précipiter le reste du haut des murs. Mais l'approche d'Ouzoun-Hasan empêcha Keduk-Ahmed-Pascha de se maintenir dans ses conquêtes, et il se vit obligé d'opérer sans retard sa retraite sur Koniah [1].

Ouzoun-Hasan avait résolu de défendre contre le sultan les droits au trône des princes de Karamanie, et venait de passer les frontières ottomanes en se dirigeant sur Tokat. A la suite de son armée se trouvaient les deux cousins de Mohammed, Pir-Ahmed, que ce prince avait tout récemment détrôné, et son frère Kasimbeg. Les troupes persanes étaient commandées par le vizir Omarbeg, qui avait sous ses ordres Yousoufdjé-Mirza, neveu d'Ouzoun-Hasan. Toutes les horreurs que l'histoire rapporte de la prise de Tokat par le Tatare Timour, furent renouvelées par les Persans d'Ouzoun-Hasan. Cette ville fut livrée aux flammes et les habitans mis à mort au milieu des plus cruels supplices. Lorsque ces Turcomans eurent ainsi fait preuve de l'instinct de férocité que les historiens ottomans prétendent inhérent à leur nature [2], Omarbeg se porta sur Diarbekr. Il laissa sur les ruines de Tokat Yousoufdjé-Mirza avec les fils d'Ibrahim, le prince défunt de Karamanie, et un corps d'armée de dix mille hommes. Pir-Ahmed et Kasim guidèrent Yousoufdjé-Mirza dans les ravages qu'il exerça sur le pays qu'ils venaient gouverner [3].

1 Loulgbé est probablement le Αουλουας des Byzantins.

2 *Tabiati Tourkmaniyé mouktazasini zoudoure ghcturdukten soura*, c'est-à-dire « après avoir révélé les besoins de la nature turcomane. » Solakzadé.

3 Seadeddin, Solakzadé, Neschri, Idris.

A la nouvelle de l'incendie de Tokat et de la dévastation de la Karamanie, la fureur de Mohammed ne connut plus de bornes ; ses premières paroles furent l'ordre de dresser sur-le-champ sa tente à Scutari ; une circulaire fut adressée à tous les paschas et à tous les begs de l'empire : elle leur intimait de venir à marches forcées avec leurs contingens rejoindre l'armée rassemblée autour de lui. Le danger était pressant ; encore quelques marches, et l'ennemi se trouvait au cœur même de l'Asie-Mineure. Le grand-vizir Ishak-Pascha et le prince Moustafa, alors gouverneur de Karamanie, étaient exposés à Koniah à toutes les forces persanes ; ils avaient à peine quelques troupes à leur opposer, et couraient à chaque instant le risque de tomber entre les mains des ennemis, le corps de Keduk-Ahmed dit le Brèchedent se trouvant tenu en échec par Yousoufdjé-Mirza. Dans ce moment de danger, Mohammed sentit profondément le tort qu'il s'était fait à lui-même en dépouillant Mahmoud-Pascha des fonctions de grand-vizir ; il s'empressa de le rappeler, et l'investit une seconde fois du plus haut pouvoir de l'État. En même temps, le sultan expédia des ordres écrits de sa propre main (khatti-scherif) pour prescrire au prince Moustafa, son fils, la conduite qu'il avait à tenir dans les circonstances présentes. Aux premiers temps de l'empire ottoman, quand l'art d'écrire était encore ignoré des sultans, la main du prince trempée dans l'encre était le seul khatti-scherif que l'on connût ; c'est ce qui plus tard a donné l'idée du toughra actuel. A une époque plus rapprochée encore, lorsque les

sultans dédaignèrent d'écrire et de gouverner eux-mêmes, les lettres ou documens écrits entièrement de leur propre main sont devenus une véritable rareté; aujourd'hui le khatti-scherif (*la noble ligne*) ne consiste guère qu'en une seule ligne, ou en quelques mots, que le sultan régnant écrit en tête d'un traité, d'un diplôme ou d'une lettre émanée de son cabinet. En général, les lettres ou ordres des sultans ne sont pas plus l'œuvre de leur plume que la plupart des écrits autographes des souverains de l'Europe ne sont l'œuvre de leur pensée, en supposant même que les écrits autographes ne soient pas dans maintes occasions de la main d'un secrétaire. En Turquie les exceptions à cette règle sont plus rares que dans tout le reste de l'Europe, et acquièrent par cela même une plus haute importance sous le rapport historique; surtout si l'écriture est celle d'un souverain autocrate ou d'un conquérant plus habitué à manier l'épée que la plume. Quant à Mohammed, non seulement il était protecteur zélé des lettres et des arts, mais il cultivait lui-même les sciences et surtout la poésie, toutes les fois que son ambition dévorante lui laissait quelque repos, et ne l'excitait pas à de nouveaux projets de conquêtes. Cependant les pièces d'État qui datent de son règne, les nombreuses lettres envoyées à toutes les puissances de l'Europe et de l'Asie dans l'espace de trente ans, et qui étaient ornées de toutes les fleurs de la rhétorique turque, pour mieux faire sentir tout l'éclat des triomphes des Turcs, n'étaient pas l'œuvre du sultan, mais des savans les plus distingués de sa cour. Les lettres de victoire qui

furent adressées au sultan d'Egypte et au schah de Perse, lors de la prise de Constantinople, sont dues au professeur et gouverneur de Mohammed, le molla Kourani, un des hommes les plus érudits de son temps. Des vingt-cinq écrits politiques du conquérant que Feridoun, d'abord son reïs-efendi, ensuite son nischandji-baschi (garde des sceaux), a rassemblés, un siècle après l'époque qui nous occupe, dans son ouvrage, inappréciable pour l'étude de l'histoire ottomane, quatre ou cinq seulement doivent être de la main de Mohammed II. Quelques autres datent peut-être de sa jeunesse, lorsque, gouverneur de Magnésie, il avait des loisirs qu'il ne retrouva plus, quand, monté sur le trône, il abandonna l'expédition de la correspondance politique à son gouverneur ou à son secrétaire d'État. Si quelqu'une de ces pièces est l'ouvrage du sultan lui-même, c'est sans doute celle qui fut adressé à son fils Moustafa, et qui contenait sa nomination au poste de serasker ou général en chef de l'armée envoyée contre Ouzoun-Hasan. On reconnaît dans chaque phrase de cet écrit la tournure d'esprit de Mohammed. En voici la teneur [1] :

« Mon fils, heureux et puissant, toi, reflet lumineux et étincelant de la domination et de la grandeur des sultans ; éclatante parure du jardin du khalifat et de la gloire; soutien de la foi et du monde, appui de

[1] Cette lettre est la 226[e] de la Collection de Feridoun. Toute la collection comprend deux cent soixante-sept documens, parmi lesquels on compte cent vingt-huit écrits des khalifes, les réponses à plus de la moitié de ces écrits, et d'autres pièces.

l'islamisme et des musulmans, favorisé de Dieu le roi des rois, mon fils Moustafa (puisse-t-il vivre longtemps, puissent ses désirs être comblés)! au reçu du sublime chiffre qui répand le bonheur, tu sauras qu'Ouzoun-Hasan, qui mérite la corde et la potence pour les attentats qu'il a commis jadis contre les personnes du sultan Ebou-Saïd et du schah Djihan, Ouzoun-Hasan, que nous prions Dieu de damner, abdiquant toute retenue, nous a écrit à plusieurs reprises des lettres offensantes. Nous avons dédaigné de lui faire une autre réponse que celle qu'il convient de faire aux fous[1]; nous avons gardé le silence, silence terrible, fait pour changer le renard en lièvre. Aujourd'hui nous nous préparons à le combattre avec les lions des batailles et les bêtes féroces de la puissance. Comme tu nous as mandé que ses malheureux émirs, excités par les fils du prince de Karamanie, veulent s'emparer des pays de l'islamisme, je t'ai nommé, pour les défendre, chef de mon armée, et je t'ordonne par la présente de marcher contre lui dans ce moment de danger, avec les beglerbegs d'Anatolie et de Roumilie, et de travailler sans relâche à le chasser avec l'aide de Dieu. Fait dans les premiers jours du mois de safer, l'an 877 (1472) [II], à la résidence de la ville bien gardée de Constantinople. »

Mahmoud-Pascha partit de Gallipoli, résidence habituelle du grand-amiral de la flotte, pour Scutari, où il fut admis au baise-main du sultan. Soit qu'il jugeât

[1] *Djewaboul essefihi soukoutoun*, c'est-à-dire le silence est la meilleure réponse aux fous, proverbe arabe fort connu.

les armemens faits jusqu'à ce jour insuffisans pour pouvoir entrer en campagne cette année avec l'espérance de vaincre, avant la mauvaise saison, l'armée formidable d'Ouzoun-Hasan; soit que la haine personnelle qu'il portait à Moustafa l'eût déterminé à ne partager les dangers de l'expédition et l'honneur de la victoire qu'avec le sultan lui-même, et lui eût fait désirer de ne servir que sous ses ordres, Mahmoud-Pascha représenta à Sa Hautesse que la saison était déjà fort avancée, que l'hiver était très-rigoureux en Karamanie, et que l'armée, loin d'être au complet, n'était pas encore entièrement pourvue d'armes et de munitions: en conséquence il supplia le sultan d'envoyer en avant Daoud-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, pour secourir les principales places du pays et arrêter les incursions des hordes turcomanes. Mohammed y consentit, et Daoud-Pascha partit pour sa destination dès que le sultan eut fait connaître à Moustafa la décision qu'il venait de prendre. Cependant Yousoufdjé-Mirza, suivi des fils de Karaman, saccageait le pays de ses alliés. D'Akschehr[1], il se porta vers le sud, sur Karamout[2], dans le district de Hamid[3], puis il continua sa marche à l'est vers Koraïli, située sur le lac du même nom[4]. Sur les bords de ce lac, il rencontra l'armée ottomane

1 Akschehr, lieu de la sépulture du Don Quichotte turc, Nassireddin Khodja. Voyez les *Voyages d'Ewlia*, et *Jahrbücher der Litteratur* (*Annales de la Littérature*), XIV, p. 64.

2 Macd. Kinneir, *Journey*, p. 208.

3 *Djihannuma*, p. 639, et *Annales de la Littérature*, XIV, p. 72.

4 Koraïli, le lac Coralis des anciens. *Djihannuma*, p. 619, parle des ruines d'une digue sur les bords du lac, élevée contre les inondations.

commandée par le prince Moustafa et Daoud-Pascha, arrivés la veille de Yalawadj; une bataille sanglante fut livrée. Yousoufdjé-Mirza, complètement défait, regagna en toute hâte les États d'Ouzoun-Hasan. La lettre de victoire que le serasker, prince Moustafa, envoya au sultan pour lui faire connaître l'issue de la bataille, porte, comme le khatti-scherif que nous venons de citer, l'empreinte du genre d'esprit de son auteur, et nous paraît authentique. Elle se distingue assez, par sa concision, des lettres de victoire ordinaires pour que nous croyions devoir en donner ici la traduction.

« Le plus humble des esclaves se prosterne dans la poussière au pied du trône, affermi par les conquêtes, accompagné par la victoire; il rapporte ce qui suit: tandis que je recevas les ordres sublimes de ta Porte, les parens d'Ouzoun-Hasan, vils scorpions [1], rassemblés autour d'un homme qui mérite la corde et la potence, le fils d'Omar, Yousouf avec quelques-uns de ses frères et de ses begs renommés, ainsi que les fils de Karaman Pir-Ahmed et Kasim, se sont portés en avant en passant rapidement à côté de Kaissariyé. Ton esclave passa en revue ses troupes à Koniah et se mit aussitôt en marche à la tête de ses armées victorieuses pour chasser l'ennemi du pays. Le beglerbeg d'Anatolie et mon gouverneur Keduk-Ahmed-Pascha commandaient l'aile droite; le beglerbeg de Roumilie, Mohammed-Pascha, l'aile gauche. Mardi 14 rebioul-

[1] Les mots *Akarib*, *Aakarib* signifient en arabe, le premier, *scorpion*, et le second, *parens*.

ewwel [1] 877 (18 août 1472), les deux armées se rangèrent en ordre de bataille. On combattit depuis le point du jour jusqu'au soir, mais la fortune abandonna nos adversaires au coucher du soleil; les chefs ennemis, Yousouf, ses frères Seïnel et Amrou, ont été fait prisonniers; ses begs les plus renommés, et parmi eux Mohammed-Bakir, ont mordu la poussière, et leurs cadavres décapités sont devenus l'objet du mépris dans ce monde et dans l'autre. Ceux que le sabre a épargnés ne se relèveront pas de cette chute; la plupart sont dispersés. L'armée de celui qui avait embrassé le parti de l'injustice a tourné le dos devant le tranchant du glaive; que Dieu, le maître de l'univers, en soit loué. La bénédiction du Padischah, qui est le refuge du monde, m'a valu cette victoire. On peut espérer qu'Ouzoun-Hasan lui-même sera atteint et puni par le fer vengeur de ceux qui l'ont vaincu, et que, tombant sur la terre de la destruction, il y restera étendu sans linceul et sans tombeau, et servira de pâture aux fourmis et aux serpens. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi. Un esclave de Ta Hautesse, le premier écuyer-tranchant, Mahmoud, est chargé de t'annoncer cette heureuse nouvelle; un autre esclave, le premier écuyer, Keïwan, suivra immédiatement Mahmoud; il apportera les têtes et conduira les prisonniers; tous deux se

[1] Il y a, dans le texte, *schenbé* au lieu de *sischenbé*, ce qui veut dire samedi au lieu de mardi. L'année 877 commença le 7 juin un dimanche. Comme moharrem, le premier mois compte trente jours, et safer, le second mois, n'en compte que vingt-neuf; le quatorzième jour du troisième mois (rebioul-ewwel) coïncide avec le mardi 18 août.

prosterneront la face dans la poussière favorisée que soulèvent les pieds du cheval de ta sublime personne. Du reste, tout ordre ne peut émaner que de la Sublime-Porte. L'esclave de Ta Grandeur,

» MOUSTAFA [1]. »

Avant de suivre Mohammed dans sa campagne contre Ouzoun-Hasan, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur ce puissant prince de la dynastie turcomane du Mouton-Blanc, et sur cette dynastie elle-même. Cette digression nous semble d'autant plus utile que les actes, ainsi que le nom d'Ouzoun-Hasan, n'ont été connus que très-imparfaitement par les historiens d'Europe. A la fin du huitième siècle de l'hégire, et du quatorzième de l'ère chrétienne, sous le règne de l'empereur mongol Argoun, issu de la famille de Djenghiz-khan, deux hordes turcomanes, appelées, l'une horde du Mouton-Blanc, et l'autre horde du Mouton-Noir, avaient quitté leurs steppes, et, marchant de l'est à l'ouest, étaient venues se fixer, la première en Cappadoce, la seconde en Mésopotamie: celle-ci au sud dans le Diarbekr, celle-là au nord à Siwas (Sebaste). Ce n'est qu'un siècle plus tard, long-temps après la destruction de la domination des Mongols en Perse, et au commencement du neuvième siècle de l'ère musulmane, que ces deux races apparaissent pour la première fois en Asie comme dynasties régnantes : celle des Karakojounlü ou du Mouton-Noir ne compte

1 *Collection de Feridoun*, document 227.

que quatre souverains [1] pendant quatre-vingt-dix-sept années d'existence; celle des Akkojounlü ou du Mouton-Blanc en eut neuf [2] dans un espace de quatre-vingt-dix-neuf ans. Le Turcoman Kara-Yousouf (Joseph-le-Noir) fonda la puissance du Mouton-Noir; chassé par Timour, il avait trouvé un refuge à la cour d'Yildirim-Bayezid, et l'avait poussé à déclarer la guerre au conquérant tatare. La chute du plus puissant prince de cette maison, Djihanschah (le schah du monde), se lie intimement à l'histoire de la dynastie du Mouton-Blanc, qu'Ouzoun-Hasan porta au plus haut point de sa gloire. Ce Djihanschah était petit-fils et second successeur de Kara-Yousouf: il avait soumis par les armes les deux Iraks (l'arabe et le persan), ainsi que l'Azerbeïdjan, autrefois Antropatène; il habitait à Tebriz, l'ancienne résidence des empereurs mongols. La dynastie du Mouton-Blanc avait eu pour chef Kara-youlouk (la sangsue noire), dont nous avons eu souvent occasion de parler. Tandis qu'un prince de la dynastie du Mouton-Noir agrandissait ses Etats en servant de guide à Timour dans l'ouest de l'Asie [3], le souverain de la dynastie du Mouton-Blanc, frère de Karayoulouk, se voyait forcé d'abandonner son pays aux dévastations du conquérant; ce nom de Kara-youlouk désigne la soif de sang dont le prince qui le

[1] Cette dynastie fut fondée en 777 de l'hégire (1375) et s'éteignit en 874 (1469).

[2] Cette dynastie fut fondée en 809 (1406) et s'éteignit en 908 (1502). Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques.*

[3] Chardin, *Voyages*, IV, p. 94, Amsterdam, 1740.

portait fit preuve en diverses circonstances; un seul trait suffira pour justifier ce surnom : il fit mettre à mort trois souverains qu'il avait vaincus et qui étaient devenus ses prisonniers. C'étaient le prince de Tokat et de Siwas, Kasi-Bourhaneddin [1]; le prince de Haleb et de Damas, Melek Aadil (le roi juste) [2], et le prince de Mardin, Melek Sahir-Isa (roi Jésus-le-révélé) [3]. Enfin Karayoulouk vaincu par Iskender, fils de Kara-Yousouf, se tua soit en se précipitant, soit en tombant par accident dans le fossé d'Erzeroum, où il fut enterré; mais trois jours après, Iskender le fit exhumer et envoya sa tête au sultan d'Egypte, qui, pour tirer une vengeance tardive du meurtre de ses vassaux les princes de Damas, de Haleb et de Mardin, la fit exposer à une des portes du Caire appelée Souweïla [4]. Ouzoun-Hasan, ou Hasan-le-Long, était petit-fils et troisième successeur de Karayoulouk; il n'est pas sans avoir eu quelques titres au surnom de Grand [5] que l'histoire lui a décerné. Il commença sa carrière au service de son frère Djihangir, alors souverain de la dynastie du Mouton-Blanc. En guerre depuis quelque temps avec son oncle Hasan, fils de Karayoulouk, Djihangir chargea son frère Ouzoun-Hasan de marcher contre son ennemi. Complètement battu, Hasan fut fait prisonnier

[1] En 801 (1398). Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*. Arabschah, *Biographie de Timour*, V, 3, édit. arabe.

[2] En 809 (1406). Hadji-Khalfa, l. c. Djenabi.

[3] Djenabi, à la Bibliothèque de Vienne, no 469, p. 227. — [4] *Ibid.*

[5] *His name was Alexius; and the epithet of great was applied perhaps to his stature rather than to his exploits*, dit Gibbon (LXI, VI, p. 182), d'Alexius, le beau-père de Karayoulouk.

et périt par ordre de son neveu (1451) avec ses fils et ses émirs [1]. Peu après, Ouzoun s'empara par surprise de la forteresse d'Amid (Diarbekr) où son frère s'était retiré; inopinément attaqué dans son palais par les soldats d'Ouzoun qui s'étaient introduits dans la ville, déguisés en charbonniers et en marchands de fourrages, Djihangir ne trouva de salut que dans une fuite précipitée [2]. Ouzoun-Hasan n'était pas encore souverain de la dynastie du Mouton-Blanc; néanmoins, dès qu'il se fut rendu maître d'Amid, il commença ses incursions sur le territoire ottoman et s'empara du fort de Dewelihissar. Mais lorsqu'il vit Mohammed s'avancer sur ses États, il se hâta de demander la paix, et signa, par l'entremise de sa mère Sara, un traité par lequel il s'obligea à la plus stricte neutralité, dans la guerre du sultan contre l'empereur de Trébizonde 867 (1462). Suivant toute probabilité, Sara était issue du sang des Comnènes, ainsi que la grand'mère et la femme du prince dont nous retraçons ici l'histoire. Il était de la politique des empereurs de Trébizonde, aussi bien que des princes de la dynastie du Mouton-Blanc, de resserrer par des alliances les relations d'amitié qui existaient depuis long-temps entre l'empire de Trébizonde et les souverains de l'Arménie, dans l'intérêt de leur commune défense contre les Ottomans: c'est ainsi que Karayoulouk avait épousé la fille de l'empereur Alexius Comnène, et que le petit-fils de Karayoulouk, Ouzoun-Hasan [3], épousa la princesse

[1] Djenabi, p. 228. — [2] *Ibid.* l. c.

[3] Chalcondyl., p. 155 et 157, éd. de Bâle. Ducange se trompe en disant

Catherine, fille de Jean Comnène, qui avait hérité des États de son père Alexius. Plus tard Mohammed fit présent à Ouzoun-Hasan d'une autre Comnène pour son harem [1]. A peine ce prince fut-il devenu seul possesseur du trône de la dynastie du Mouton-Blanc par la mort de son frère Djihangir 875 (1467), qu'il s'empressa de déclarer la guerre à Djihanschah, souverain de la dynastie du Mouton-Noir. Djihanschah implora le secours de Mohammed [2]; mais le sultan qui avait alors à soutenir une guerre désastreuse contre Scanderbeg, ne put accéder à la prière de Djihanschah; celui-ci continua néanmoins à se défendre avec courage; mais, trahi par la fortune dans plusieurs batailles, il fut pris et mis à mort [3]. Ouzoun-Hasan, qui ne pouvait ignorer que son ennemi s'était adressé à Mohammed pour obtenir des secours, envoya à ce dernier une lettre de victoire ainsi que trois têtes, dont une était celle du secrétaire-d'État de Djihanschah [III]. La fin de cette lettre exhortait le sultan à observer l'alliance conclue entre eux avec loyauté et franchise; elle l'engageait à faire des vœux sincères pour la prospérité et l'agrandissement de la dynastie du Mouton-Blanc. Une lettre de victoire plus orgueilleuse encore fut adressée par Ouzoun-Hasan à Ebou-Saïd, fils de Miranschah, souverain de tout le pays

qu'Ouzoun-Hasan est le fils et non pas le petit-fils de Karayoulouk. *Stemmata byzant.*, p. 195.

[1] Spandugino, p. 47, d'après Chalcondyle.

[2] Seadeddin et Solakzadé.

[3] Djenabi, p. 228.

en deçà et au-delà de l'Oxus, qui lui avait déclaré la guerre [1]; à cette lettre était joint l'envoi de la tête de Djihanschah. Le père d'Ebou-Saïd avait reçu de Timour le gouvernement d'Azerbeïdjan; mais, après la mort de Djihanschah, Ouzoun-Hasan incorpora ce royaume à ses États. Ebou-Saïd ne fut pas intimidé par l'aspect de la tête sanglante du malheureux prince d'Azerbeïdjan; il se mit en marche pour reconquérir l'héritage de son père et de son grand-père. Mais Ouzoun-Hasan attendait l'ennemi dans un défilé, où il le surprit; le petit-fils de Timour y eut son armée taillée en pièces, lui-même resta prisonnier [2]. Ni le respect du sang de Timour, ni le souvenir de son aïeul qui devait à ce conquérant la conservation de ses Etats, ne purent arrêter la vengeance du vainqueur. Ebou-Saïd eut la tête tranchée; il était trop puissant pour qu'on le laissât vivre. Sa tête fut envoyée au sultan d'Egypte avec une lettre de victoire pleine de menaces; celui-ci, ne tenant compte ni des menaces ni des avis d'Ouzoun, fit laver la tête d'Ebou-Saïd et la déposa avec honneur dans un tombeau [iv].

Ouzoun-Hasan, gonflé d'orgueil par sa victoire sur le puissant souverain de la Transoxane, petit-fils de Timour, conçut le projet téméraire de chasser également du trône de Khorassan l'arrière petit-fils de ce conquérant, Houseïn, fils de Baïkara et petit-fils d'Omar-Scheïkh. Dans ce dessein, il annonça la résolution de soutenir les droits que faisait valoir, pour s'emparer du trône de Khorassan, un cousin de Houseïn, Yadkiar

[1] Djenabi, p. 228. — [2] *Ibid.*

Mohammed, dont la généalogie remontait à Timour par Mohammed, Baisankor [v] et Schahrok fils du conquérant. Sultan Houseïn recula devant les forces supérieures dont son rival pouvait disposer; il se retira d'abord à Hérat, puis quitta cette ville et se rendit à Balkh [1], abandonnant le pays à Mohammed: celui-ci occupa le trône de Hérat qu'il souilla par ses orgies [2]. La lettre de victoire qu'Ouzoun-Hasan écrivit à son hôte et allié, Pir-Ahmed, prince de Karamanie, à l'occasion de l'heureuse issue de sa campagne contre Houseïn, est un document précieux pour l'histoire de son règne. Abstraction faite des bravades qui la remplissent, les faits qu'elle contient prouvent la grandeur d'Ouzoun-Hasan, dont l'empire s'étendait alors du Khorassan à la Karamanie sur la plus grande partie de la Perse [vi].

Cette lettre pompeuse annonçait à Pir-Ahmed: « que le sultan Houseïn Baïkara avait d'abord assuré Ouzoun-Hasan de ses sentimens d'amitié, et que lui, Ouzoun-Hasan, avait répondu à ces démonstrations par l'envoi d'un ambassadeur [3]; mais qu'ayant bientôt reconnu que cette amitié n'était ni stable ni sincère, il avait choisi un descendant de Timour, Yadkiar Mohammed, pour le remettre en possession de l'héritage des ses pères; qu'il avait soutenu les droits de ce dernier par une armée sous les ordre de son fils Khalid Behadir et des émirs Yousoufbeg, Schah Manssourbeg et Aalidjanbeg; que pour prix de sa

[1] Djenabi, p. 173. — [2] *Ibid.*
[3] Kasi, Seadeddin, Ali, Younis.

brillante campagne il avait donné à Khalid la royauté de la partie Est et Sud du Khorassan jusqu'à l'Oxus et l'Indus ; qu'il avait nommé un autre de ses fils, Mohammed, gouverneur de Mazenderan, de Taberistan, d'Astrabad, de Koumis, de Damaghan, Semnan, Bestam, Firouzkouh et Lardjan, et mis à sa disposition une armée de trente mille hommes pour faire respecter son gouvernement ; qu'il avait confié au troisième de ses fils, Seïnelbeg Behadir, l'administration du pays de Kerman et de Sirdjan jusqu'au golfe Persique, ainsi que d'une partie de l'Irak ; que dans l'intervalle les villes du Khorassan, Noun, Kaïs et Taïn avaient été forcées de reconnaître son autorité et qu'il s'était assuré de leur fidélité en y laissant vingt mille hommes de troupes. Ouzoun-Hasan informait en même temps son allié Pir-Ahmed que l'émir Omarbeg occupait le Farsistan avec des troupes suffisantes pour le contenir sous l'obéissance ; que dans le Lorestan il avait soumis la forteresse de Khourremabad, que n'avaient pu prendre Ebou-Saïd et Djihanschah ; que la ville de Djéziré, capitale du Kurdistan [VII], était également en sa possession, et que grâce à Dieu, son vaste empire était maintenant aussi bien défendu contre toute irruption ennemie, que s'il eût été entouré par une digue d'Alexandre [1]. »

Tant de succès enorgueillirent Ouzoun-Hasan, au point qu'il se regarda comme le maître et l'arbitre de l'Orient. Dès lors il crut pouvoir entrer en lutte avec Mohammed II, comme jadis Bayezid avec Timour. A

[1] *Collection des pièces d'État* de Feridoun, no 223.

l'exemple d'Yildirim, il accorda un asile aux princes expulsés de leurs trônes par les Ottomans, et leur prêta son assistance pour leur faire recouvrer leurs États. Kizil-Ahmed de Kastemouni et les princes de Karamanie avaient trouvé un refuge à sa cour. Cette conduite était faite pour exciter le ressentiment de Mohammed; mais ce qui l'irrita surtout, ce fut la lettre de victoire par laquelle Ouzoun-Hasan lui annonça la défaite et la mort de Djihanschah [1] avec lequel Mohammed avait toujours entretenu des relations amicales [2]; ainsi qu'une autre lettre dans laquelle le même prince affectait de lui refuser le titre de sultan, et le nommait simplement Mohammedbeg [3]. Dans cette dernière, Ouzoun-Hasan lui annonçait qu'il venait de conquérir tout le Farsistan, qu'il avait dispersé tous ses ennemis, et choisi Schiraz pour sa résidence; que Houseïn Baïkara le reconnaissait pour son souverain; que dans les États de ce prince son nom seul était prononcé dans les prières publiques, et qu'on battait monnaie à son effigie; enfin il terminait en disant que par la grâce de Dieu il n'avait plus d'ennemi à craindre.

1 *Collection des pièces d'État*, no 222, sans date et sans réponse.

2 Dans la *Collection des pièces d'État* de Feridoun se trouvent, nos 207 et 217, les lettres du sultan à Djihanschah, à l'occasion de la conquête de Constantinople et de celle de la Morée, ainsi que les réponses qu'elles provoquèrent. On y voit aussi, no 211, la lettre de Djihanschah pour annoncer la conquête de Bagdad, et la réponse qui lui fut adressée, no 212. Les nos 188 et 190 contiennent deux lettres écrites dans la jeunesse de ce prince, lorsque Mourad II régnait encore : les nos 189 et 191 renferment les réponses.

3 Feridoun, no 224.

Mohammed fut d'autant plus offensé de cette lettre que ses relations avec Houseïn-Baïkara avaient toujours été aussi amicales qu'avec Djihanschah [1]. Sa réponse fut encore plus offensante que ne l'avait été la lettre d'Ouzoun-Hasan. Il s'adressait à lui d'un ton de commandement et en le traitant comme un simple khan persan [2]. « Celui qui, gonflé d'orgueil, ne connaît plus de frein et se prévaut des faveurs de la fortune pour commettre l'injustice, peut compter qu'il est sur le bord de l'abîme où sa puissance va s'engloutir. Ton cerveau n'est rempli que de préoccupations sataniques; chasse-les loin de toi, et prête l'oreille à la voix de la raison, cette grande médiatrice. Notre empire est le sanctuaire de l'islamisme. Les cœurs des infidèles sont l'huile qui a servi de tous temps à alimenter le feu brillant qui l'éclaire. Si tu te portes à quelque acte de violence envers les musulmans, tu es, toi, et tous ceux qui t'assistent, un ennemi de la foi; nous avons sellé notre cheval et ceint notre épée pour exterminer tous ces infidèles. Pour que tu ne puisses pas dire que tu ne l'as pas su ou qu'on ne t'en a pas instruit, je t'annonce qu'il est inutile que tu t'avances sur les terres de notre empire, car moi-même, au mois de schewal, je marcherai à la tête de mes armées victorieuses contre tes forteresses et tes châteaux. Dieu, le maître de l'univers qui nous domine tous (que son nom soit loué!) me choisira pour instrument de sa vengeance; et la force de mon bras suffira pour effacer ton nom de la

1 Feridoun, n° 198, et la réponse, n° 199.
2 *Ibid.* n° 225.

surface de la terre. Je ne t'en dirai pas davantage. Tu répondras à ce diplôme impérial. Heureux celui qui ne cherche que le bien [1]. »

Vers la fin du mois de mars [2], Mohammed partit de Scutari pour Yenischehr, et les troupes de Roumilie furent transportées du port de Gallipolli en Asie. Lorsque l'armée arriva à Begbazari, le gouverneur de Karamanie, Moustafa, vint baiser la main de son père; plus loin, à Kazabad, le prince Bayezid accourut de son gouvernement d'Amassia, pour remplir le même devoir. Mohammed passa son armée en revue dans la plaine de Siwas. Le beglerbeg de Roumilie, Khass Mourad-Pascha, fils de Vitus [3], issu de la famille des Paléologues, commandait, sous le prince Bayezid, l'aile droite, composée de quarante sandjaks et de vingt mille janissaires; Daoud-Pascha, sous les ordres du prince Moustafa, était à la tête de l'aile gauche, formée de vingt-quatre sandjaks et de vingt mille azabs. Au centre se trouvait, comme d'ordinaire, la cavalerie affectée spécialement à la garde de la personne du sultan : à droite les sipahis, à gauche les silihdars; derrière les premiers, les ouloufedjis, et derrière les silhidars, les ghourebas; l'armée ainsi dis-

[1] Dans la *Collection des pièces d'État* de Feridoun, cette lettre ne porte pas de date non plus que la réponse; mais dans un autre recueil de documens turcs et persans, que je dois à l'obligeance du comte de Lutzow, et qui est tout aussi précieux que la *Collection* de Feridoun, la réponse est datée du 1er du mois de schewal.

[2] Dans le mois de schewal, par conséquent dans le cours de l'année 877 de l'hégire.

[3] Crusii, *Turco-Græcia*, p. 24.

tribuée s'élevait à cent mille hommes [1]. Alibeg, fils de Mikhaloghli, chef héréditaire des akindjis, avait été envoyé en avant pour tirer vengeance des cruautés commises à Tokat, en ravageant tout le pays plat de l'ennemi. Ouzoun-Hasan avait été préparé à l'invasion de Mohammed, tant par les courses des akindjis, que par la lettre du sultan que nous venons de citer; il avait eu le temps de choisir une position avantageuse sur le Frat (Euphrate), et il s'y posta en appuyant sa droite sur le fleuve, et en couvrant ses derrières par une montagne. Khass Mourad-Pascha, jeune général qui commandait la cavalerie légère de l'avant-garde, poussé par son ardent désir d'en venir aux mains avec l'armée persane, et séduit par l'heureux succès de quelques escarmouches, se laissa entraîner à attaquer l'ennemi, quoique Mikhaloghli eût opéré sa retraite devant la supériorité des Persans. Mahmoud-Pascha, qui suivait Khass Mourad-Pascha, lui envoya l'ordre de retourner et de ne pas faire un seul pas en avant; mais Mourad n'écouta que son courage, et tomba dans le piége qu'Ouzoun-Hasan lui avait tendu en simulant une retraite, pour l'attirer dans une embuscade. Mourad s'aperçut trop tard des funestes conséquences de son imprudence; sa valeur héroïque ne put le sauver; il resta sur le champ de bataille avec la plus grande par-

1 Seadeddin dans Bratutti, II, p. 265. Solakzadé, f. 59. Idris, 141. Ces historiens donnent tous le même ordre de bataille; l'exception à la règle, d'après laquelle le beglerbeg d'Anatolie commandait l'aile droite et celui de Roumilie l'aile gauche dans les guerres d'Asie, ne saurait donc faire l'objet d'un doute, à moins qu'Idris n'ait commis la faute et que les autres ne l'aient copiée.

tie des troupes qu'il commandait. Trois des hommes les plus distingués de l'armée ottomane, Omarbeg, fils de Tourakhan, l'ancien gouverneur du Péloponèse, Hadjibeg, defterdar de Roumilie, et le légiste Ahmed-Tschelebi, fils de Fenari, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Ouzoun-Hasan les traîna à sa suite en les faisant étroitement garder dans leur tente; le reste des prisonniers fut conduit à Baïbourd (Bœberdum). A la vue de ces nobles captifs, Ouzoun-Hasan s'écria d'un ton triomphant et en s'adressant à Omarbeg: que les Ottomans étaient bien déchus de leur puissance, puisqu'il avait détruit les troupes de Roumilie, l'élite de leurs armées, et qu'il retenait captif le fils du conquérant du Péloponése. Omarbeg lui répondit que sa joie était prématurée, et que le sultan disposait encore de plusieurs centaines de mille hommes tels que lui. Ce langage irrita le conquérant de la Perse, et ce ne fut qu'en ajoutant quelques paroles flatteuses qu'Omarbeg parvint à l'apaiser [1].

Mohammed se consola de cette défaite par un songe, qu'il eut en effet, ou qu'il jugea à propos d'inventer pour relever le courage de ses soldats. Il avait rêvé que lui et Ouzoun-Hasan, tous deux en costume de lutteurs, mesuraient leurs forces et leur adresse. Mohammed, cédant au premier effort de son adversaire, avait d'abord ployé les genoux; mais bientôt, rassemblant toutes ses forces, il avait porté à Ouzoun-

[1] Neschri, p. 227, raconte ce fait en peu de mots, comme le tenant de la bouche même d'Omarbeg. Seadeddin et Solakzadé le rapportent avec plus de détails.

Hasan un tel coup sur la poitrine qu'un morceau de son cœur était tombé à terre [VIII]. A son réveil, Mohammed raconta cette vision à ses généraux et à ses vizirs. On en tira le plus favorable augure; le bruit s'en répandit dans le camp, ranima tous les esprits, et on marcha contre l'ennemi avec assurance. Ce rêve eut tous les résultats qu'on pouvait en espérer, car peu de jours après il se changea en réalité. Le sultan remporta une victoire signalée sur Ouzoun-Hasan dans le voisinage d'Erzendjan. L'armée ottomane avait fait six journées de marche dans le pays d'Ouzoun en se dirigeant sur Baïbourd [1]; elle arriva le septième jour, lundi [IX], le 1er rebioul-ewwel (26 juillet 1473), près de Terdjan à Outschaghizli. Là, Mohammed reconnut l'armée ennemie rangée en ordre de bataille sur les hauteurs d'Otloukbeli [2]; l'aile droite d'Ouzoun-Hasan était commandée par son fils puîné, Seïnel, et l'aile gauche par son fils aîné, Oghourlou-Mohammed. Le sultan opposa ses deux fils aux fils d'Ouzoun-Hasan : le prince Moustafa à l'aile gauche, avec les troupes d'Asie et les azabs; et le prince Bayezid à l'aile droite avec les troupes d'Europe et les janissaires. Seïnel ne put soutenir le choc impétueux de Moustafa-Sultan; ses gens furent culbutés et lui-même tomba sur le champ de bataille. Mahmoud [3],

[1] Macd. Kinneir, *Journey*, p. 355; et *Djihannuma*, p. 424. *Annales de la Littérature*, XIV, p. 32.

[2] Voyez l'Atlas, pl. VIII.

[3] Suivant Ali, XXIVe récit du règne de Mohammed, ce fut un sipahi de Siwas, nommé Ouroudj, qui tua Seïnel.

l'aga des azabs, lui trancha la tête et vint la déposer aux pieds du prince qui se hâta de l'envoyer à l'empereur. Ainsi le songe de Mohammed fut réalisé, car les enfans s'appellent, en turc et en persan, les *morceaux du cœur de leur père* [1]. Cependant Bayezid, aussi heureux que son frère, renversa l'aile gauche de l'ennemi commandée par le prince Oghourlou-Mohammed ; l'armée turcomane se trouva bientôt dans le plus grand désordre, et Ouzoun-Hasan, voyant la bataille perdue, abandonna son camp et prit la fuite. Pendant trois jours, Mohammed resta sur le champ de bataille, occupé à faire massacrer les prisonniers [2]. Les savans seuls dont Ouzoun-Hasan, grand protecteur des sciences, aimait à s'entourer, eurent la vie sauve. Parmi eux se trouvaient le juge Mahmoud Scherikhi, un des savans les plus renommés de l'Irak ; Kazi-Hossnkeïfi, l'imam d'Ouzoun-Hasan, et Seïd-Mohammed, secrétaire-d'État pour le chiffre de ce prince ; Mohammed II ordonna qu'on les délivrât de leurs chaînes, et les traita lui-même avec distinction.

Les émirs de la famille du Mouton-Noir qu'Ouzoun-Hasan avait fait prisonniers, et qu'il traînait à sa suite depuis la défaite du sultan Djihan, furent rendus à la liberté ; le vainqueur se souvint qu'ils étaient d'anciens protégés des sultans ottomans. Trois Mirza du sang de Timour, Mirza-Mohammedbeg-Sakir, Mirza-Seïnel et Mirza-Mozaffer, tous parens par

1 *Pareï djigher, yurek paressi.*

2 Seadeddin dans Bratutti, II, 279. Solakzadé, f. 59. Neschri, f. 228-230. Idris, 143-147. Aschikpaschazadé, p. 411-423.

leur mère d'Osman-Baïenderi, l'aïeul d'Ouzoun-Hasan, furent envoyés à Amassia, comme prisonniers d'État; deux autres des principaux émirs d'Ouzoun-Hasan, Elpaout-Mohammedbeg et Omarbeg, fils de Tschakirlü-Bayezid. furent jetés dans les fers; quant à l'Ottoman Ditrik, fils de Sinanbeg, qui, pour compléter ses études, s'était rendu à la cour du roi de Perse, et avait encouragé Ouzoun-Hasan à marcher sur Roum, il fut mis à mort[1]. Trois mille Turcomans eurent le même sort; mais tous ne furent pas exécutés à la fois ou dans la première ivresse de la victoire. Pour faire durer plus long-temps ce spectacle cruel, on emmena les prisonniers, et à chaque halte on en choisissait quatre cents pour leur trancher la tête. Ces sacrifices aux mânes des Turcs tombés dans la bataille d'Otloukbeli se continuèrent pendant sept jours; le huitième, l'armée victorieuse arriva au pied de Karahissar, une des places les mieux fortifiées de cette partie de l'Arménie. Dès l'ouverture de la campagne contre Ouzoun-Hasan, Mohammed-Pascha avait émis l'opinion, dans le conseil, qu'il fallait d'abord s'emparer de la forteresse de Karahissar, disant qu'il pouvait être très-dangereux de laisser l'ennemi en possession d'une forteresse aussi formidable sur les derrières de l'armée. « Il ne s'agit pas de conquérir des forteresses, mais de battre des armées, » lui répondit le sultan transporté de fureur, mais ajournant l'explosion de son ressentiment. Découragée par la défaite

1 Idris, f. 149. Seadeddin dans Bratutti, II, 278.

du conquérant de la Perse, Karahissar se rendit à la première sommation; elle trembla, dit Neschri, sous le puissant regard du terrible sultan [1]. Darabbeg, lè commandant de Karahissar, reçut le sandjak de Tschirmen en récompense de sa prompte soumission; à cette occasion Mohammed fit don à l'armée des dix millions d'aspres, qu'il lui avait fait distribuer à son entrée en campagne, comme un à-compte sur la solde à laquelle elle avait droit; en même temps il donna la liberté à tous ses esclaves des deux sexes, soit que cet affranchissement fût l'accomplissement d'un vœu, et qu'il voulût prouver sa reconnaissance envers Dieu de l'heureuse issue de son expédition, soit qu'il y eût été poussé simplement par un sentiment d'humanité. Une parole du sultan rendit la liberté à plus de quarante mille jeunes gens, et à un grand nombre de jeunes filles. Ayant ainsi fait la part de la justice et de la clémence, Mohammed songea à écrire des lettres de victoire qu'il data de Schabin-Karahissar (le château noir d'alun), nom tiré des mines d'alun qui se trouvent dans le voisinage de cette forteresse. Ces lettres de victoire furent adressées au sultan Houseïn-Baïkara, arrière-petit-fils de Timour, et prince de Khorasan, celui qu'Ouzoun-Hasan avait naguère vaincu [2], et à son fils Djem, gouverneur de Kastemouni [3]. En outre, ordre fut donné

[1] *Khounkiarün bir nazari heïbetüle feth oioundi*, c'est-à-dire, elle fut conquise par un seul regard de sa terrible puissance. Seadeddin, Ali, Solakzadé. Idris, *Raouzatoul-ebrar*. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

[2] *Collection des pièces d'État* de Feridoun, no 24.

[3] *Ibid.*, no 232.

à tous les sandjaks et beglerbegs de l'empire, de préparer des fêtes publiques en l'honneur de la victoire d'Otloukbeli.

Le premier acte politique qui signala le retour de Mohammed à Constantinople fut la destitution de Mahmoud-Pascha, qui perdit une seconde fois sa charge de grand-vizir [1]. Plus d'un prétexte avait motivé la colère du sultan : d'abord Mahmoud avait refusé de se charger du commandement général de l'armée d'expédition rassemblée à Scutari, et qui devait entrer en campagne au milieu de l'hiver; en second lieu son insistance pour qu'on commençât les opérations de la guerre par le siége de Schabin-Karahissar, avait ajouté au ressentiment du sultan; enfin et surtout la proposition faite en plein divan après la bataille d'Otloukbeli, proposition qui avait pour but d'empêcher qu'on ne poursuivît l'ennemi jusqu'au cœur de ses États, et qui prévalut contre l'avis de Mohammed, attira à Mahmoud toute la colère de son maître. Pourtant Mohammed sut dissimuler et reculer sa vengeance tant qu'il eut besoin des talens et du bras de son grand-vizir. Mais la guerre finie, cette vengeance éclata d'abord par la destitution de Mahmoud et bientôt par une sentence de mort rendue (1474) contre lui, car la nature sanguinaire du sultan ne pouvait se contenter d'une simple destitution. Le prétexte ne fut pas difficile à trouver; s'il faut en croire les historiens otto-

[1] *Collection des pièces d'État* de Feridoun, n° 233, et dans l'*Inscha* du comte de Lutzow, n° VI. Seadeddin fait également mention de ces lettres de triomphe.

mans, Mahmoud le fournit lui-même: ils prétendent qu'à la mort du prince Moustafa [1], l'ex grand-vizir fit voir une joie maligne, joua aux échecs, et se montra vêtu de blanc au lieu d'avoir pris les habits de deuil. Mais ce n'était pas là son véritable crime; l'indépendance dont il avait fait preuve dans maintes circonstances était le plus grand grief du sultan contre lui; celui-ci lui en voulait surtout d'avoir jadis prolongé par humanité la vie du roi de Bosnie, et d'avoir favorisé la fuite, à Selefké, du prince de Karamanie, Ishakbeg. Telles furent les causes de sa condamnation et de sa mort; le ressentiment que Mohammed conserva de ces actes d'indépendance suffit pour lui faire oublier les services du conquérant de la Bosnie, de la Servie et de Négrepont; la protection éclairée que Mahmoud avait accordée aux sciences, et même les institutions utiles dont l'État lui était redevable, furent impuissantes pour le sauver d'une mort ignominieuse. Mahmoud, né d'un Grec et d'une Illyrienne, avait été converti par la violence à l'islamisme dès son enfance; c'est le premier grand-vizir de l'empire ottoman qui se soit montré digne de ce titre. De nombreux monumens, dont plusieurs se sont conservés jusqu'à nos jours à travers quatre siècles, témoignent de son amour pour les arts, et des soins qu'il donnait à la fondation d'établissemens d'utilité publique. Parmi ces monumens on distingue les mosquées et les bains de

[1] Solakzadé, f. 61. Voyez la *Biographie du Rhéteur de Brousa*, à propos de Moustafa, f. 20.

Constantinople [1] et de Sofia qui portent le nom de leur fondateur. On a encore de nos jours le recueil des lettres de Mahmoud à Mir-Alischir, grand-vizir du sultan Ebn-Saïd, célèbre par ses poésies persanes et tschayataïennes, et plus encore comme fondateur d'un grand nombre de mosquées, de colléges, de caravanseraïs, d'hôpitaux, de khans pour les voyageurs, de bains et de ponts [2]. Mahmoud-Pascha était aussi poëte, et avait comme tel le nom d'Adeni, c'est-à-dire de poëte Adenien [x]. Il était juste et libéral envers les savans, dont plusieurs lui ont dédié leurs ouvrages [3]. Après la construction du collége qu'il fit bâtir à Constantinople, il donna aux élèves (danischmends) deux turbans, un morceau d'étoffe de laine pour un habit d'hiver, un morceau d'écarlate pour un vêtement d'été, et cinq cents aspres. Un jour de chaque semaine il invitait les savans à sa table; parmi les mets qu'il faisait servir se trouvait régulièrement un plat de riz assaisonné avec des pois, dont un grand nombre étaient d'or pur; chaque convié devenait propriétaire de ce qui se trouvait dans sa cuiller; Mahmoud en se mettant à table avait coutume de dire : « Quiconque jouit des faveurs de la fortune doit sans cesse avoir l'or à la bouche pour le répandre [4]. » Plus d'une fois il prononça ces paroles pleines de sens et

[1] Osman-Efendizadé, *Biographies des Vizirs* et *Biographies des Poëtes*, par Aschik-Hasan et Hasan-Kinalizadé.

[2] *Histoire de la Rhétorique persane*, p. 312.

[3] Par exemple, le médecin Schoukroullah.

[4] Voyez *Latifi*, traduction de Chabert, p. 230. Il est d'autant plus dif-

d'équité en présence de Mohammed. Un jour le sultan s'avisa de demander à un molla (légiste) d'où pouvait provenir à son avis la décadence rapide de la Crimée qui comptait jadis plus de quatre cents légistes voués à l'étude des sciences; celui-ci lui répondit que la faute en était au dernier vizir qui, traitant avec mépris les oulemas (docteurs de la loi mahométane), avait changé la Crimée, ce paradis terrestre, en un désert rempli de ruines. Mohammed saisit cette occasion pour rappeler à son grand-vizir la manière dont il devait traiter les savans, et la haute protection qu'il devait accorder aux sciences. Mahmoud lui répondit que la faute commise par le grand-vizir n'était que la conséquence inévitable d'une première faute que le sultan lui-même avait à se reprocher, celle de n'avoir pas choisi un vizir plus capable [1]; cette franche et maladroite vérité ne contribua pas pour peu sans doute à accélérer la fin déplorable de celui qui n'avait pas craint de la dire. Avant de recevoir le coup fatal, Mahmoud fit son testament dans lequel on trouve ces mots: «Je suis arrivé à la Porte du sultan avec un cheval, un sabre et cinq cents aspres; tout ce que j'ai acquis depuis est la propriété du Padischah; je le supplie en grâce de conserver la vie à

ficile de s'expliquer la note apocryphe suivant laquelle Mahmoud se serait fait ouvrir les veines par ordre du sultan, qu'il n'y a pas un seul mot de ce fait dans Latifi, qu'on ne craint pas cependant de citer comme témoin. D'ailleurs les Ottomans n'ont jamais mis en usage ce genre de mort.

[1] Chabert, *Biographies des Poëtes turcs*, p. 232. Voyez encore Aschik-Hasan et Kinalizadé.

mon fils Mohammedbeg ; j'espère qu'il voudra bien aussi maintenir mes fondations pieuses [1]. Mohammed, en livrant à la mort son grand-vizir, ne put cependant empêcher qu'il ne passât dans l'esprit du peuple pour martyr. La tradition nous rapporte une légende composée sur les circonstances de sa mort : cet écrit, plein d'indignation contre la tyrannie de Mohammed, réclame contre elle avec force et dans un style aussi simple que noble [2].

Le sultan, de retour de sa campagne contre Ouzoun-Hasan, avait chargé le prince Moustafa, gouverneur de Karamanie, et Keduk-Ahmed-Pascha, nommé plus tard successeur du grand-vizir Mahmoud, de terminer la guerre dans la Cilicie-Pétrée et sur les côtes de l'Asie-Mineure, où quelques châteaux-forts tenaient toujours pour les princes du pays, Pir-Ahmed et Kasimbeg. Avant de raconter la fin de cette guerre d'après les historiens ottomans, jetons un regard sur les opérations de la flotte des croisés, stationnée sous les ordres de l'amiral vénitien, Pierre Mocenigo, dans les parages de la Karamanie, tandis que Mohammed marchait contre Ouzoun-Hasan. A la première nouvelle du départ du sultan de Constantinople, le pape Sixte IV avait envoyé ses légats, les cardinaux Bessarion, Bembo et Borgia, pour engager la France,

[1] Aschik-Hasan dit avoir pris connaissance de la liste des fondations pieuses de Mahmoud ; ce sont toutes fondations de bienfaisance.

[2] Cette légende est dans la bouche de tout le monde sous le nom de *Mahmoudnamé ;* elle se trouve à la Bibliothèque de Berlin, dans la *Collection des Manuscrits* de Diez, n° 57.

l'Allemagne et l'Espagne, à prendre la croix contre les Turcs, et pour inviter les monarques de ces pays au concile convoqué dans le Lateran. En attendant, il conclut avec Venise et Naples une triple alliance qui reçut le nom d'alliance de Caraffa, de l'agent qui avait le plus contribué à faire signer le traité [1]. De son côté Ouzoun-Hasan avait fait partir, dès le commencement des troubles qui éclatèrent en Karamanie, un ambassadeur pour l'île de Rhodes et Venise : il l'avait chargé de négocier avec la république et l'ordre de Saint-Jean une alliance offensive et défensive, et surtout de demander à ces deux puissances des armes à feu et un certain nombre d'artilleurs pour diriger la fonte de canons dans ses États ; car il s'était convaincu par ses défaites précédentes que c'était moins le courage de ses soldats qu'il devait accuser, que l'infériorité de son artillerie, qui n'existait que de nom dans son armée. Le sénat de Venise reçut avec empressement ces nouveaux alliés, et fit partir pour les côtes de Karamanie Josaphat Barbaro avec quatre galères : deux de ces galères transportèrent en Asie deux cents artilleurs, les deux autres étaient lourdement chargées de poudre et de canons [2]. Trente-sept ans avant cette époque, Josaphat Barbaro, âgé seulement de seize ans, avait fait un voyage en Orient, à Tana, sur les bords de la mer d'Azov (Palus Meotis), voyage dont il avait donné la description. La république fut déterminée à cette expédition lointaine par

1 Bernini, p. 128.

2 *Viaggio di Josaphat Barbaro, e Coriolano Cippico delle guerre dei Venziani nell' Asia d'al* 1469-1474, p. 34 ; Venezia, 1796.

les rapports de Caterino Zeno [xi], son ambassadeur à la cour d'Ouzoun-Hasan, et par la malheureuse issue des négociations de paix entamées avec Mohammed par Nicolo Cocco et Francesco Capello, négociations dans lesquelles s'était entremise la veuve du sultan Mourad II, la princesse servienne, Mara[1]. De son côté Mohammed, craignant l'intervention des Vénitiens en faveur d'Ouzoun-Hasan, avait fait faire des propositions de paix à la république par l'intermédiaire de Leonardo Boldu, commandant de la forteresse de Scutari; mais on ne s'était pas entendu, et ces ouvertures étaient restées sans résultat. Mohammed offrait de renoncer au paiement de cent cinquante mille ducats qui lui étaient dus par des négocians de Venise, à condition que le sénat de cette ville abandonnerait toutes ses prétentions sur l'Albanie, et la ville de Croïa conquise par Scanderberg sur le prédécesseur de Mohammed, et dont la république s'était rendue protectrice; mais celle-ci réclamait avant tout la cession du Négrepont. Cette clause mit fin aux négociations, qui du reste se poursuivaient péniblement, moins cependant à cause de la mauvaise volonté des deux partis, que par la difficulté et la longueur des distances, et la guerre recommença avec plus d'ardeur que jamais.

Une flotte de quatre-vingt-cinq galères, après avoir saccagé Delos et Medilu[2], et incendié la ville de Smyrne, arriva à pleines voiles sur les côtes de Karamanie. Cette flotte se composait de dix-neuf galères du

[1] Cippico, p. 7.
[2] Cippico Navagiero.

pape sous les ordres du cardinal Caraffa, de dix-sept galères de Naples et de quarante-sept galères vénitiennes, dont douze équipées par les Esclavons, et deux équipées par les chevaliers de Saint-Jean de Rhodes. Pietro Mocenigo [XII]. nommé capitaine-général de la flotte vénitienne, commandait en chef toute l'expédition, et avait sous lui les provéditeurs messer Marin Malipiero, messer Luigi Bembo et Vittore Soranzo; parmi les capitaines des galères se trouvait le Dalmate Coriolano Cippico de Traou (Tragurium), celui qui a écrit la relation de cette campagne. La flotte des croisés mit tout à feu et à sang sur son passage; de toutes les villes qui eurent à souffrir de ses dévastations, il n'en est point dont le sort ait été plus déplorable que celui de Satalia et de Smyrne. C'est sur Satalia que les croisés dirigèrent leur première attaque. Satalia ou Atalia [XIII], port bien fortifié et défendu par une nombreuse garnison, est situé sur la côte déserte de la Pamphylie. C'était à cette époque une des plus grandes et des plus opulentes des villes maritimes de l'Asie-Mineure. Elle faisait un commerce immense et était fréquentée par les marchands de presque toutes les nations, et principalement par ceux d'Egypte et de Syrie. C'était l'entrepôt des marchandises qui venaient de l'Inde et de l'Arabie: les aromates, les poivres, les girofles, le cinnamomum ou canelle, et les épiceries de toute espèce, ainsi que les tapisseries et d'autres ouvrages d'art, abondaient dans ses murs. Arrivé à la hauteur de la ville, Vittore Soranzo s'avança avec dix galères et rompit à coups de canon la chaîne qui fermait

le port [xiv]. Les Vénitiens et leurs alliés vinrent donc mouiller sous les remparts de la ville. Après avoir pillé le marché et chargé leurs vaisseaux de toutes les richesses d'Atalia, ils se mirent en devoir de s'emparer de la forteresse qui était entourée d'un double mur et d'un double fossé. Le premier rempart fut pris d'assaut, et on pratiqua des mines pour faire sauter le second, mais sans succès. Les assiégés se défendirent avec la plus grande bravoure, et rendirent inutiles tous les efforts des Vénitiens. Ils furent repoussés partout; au moment où l'assaut languissait, une voix de femme rappela du haut des murs les Chrétiens qui commençaient à perdre courage : c'était une Esclavonne, qui, retenue depuis longues années dans l'esclavage des Turcs, voulait, avant de mettre fin à ses jours, ranimer par une résolution héroïque l'ardeur des Chrétiens contre ses oppresseurs; après les avoir exhortés à continuer l'assaut, elle se précipita au pied des murs où elle rendit le dernier soupir [1]. Au coucher du soleil, les assiégeans suspendirent l'attaque. Comme ils manquaient de grosse artillerie pour ouvrir la brèche, et que d'ailleurs les échelles qu'ils avaient préparées pour escalader les murs se trouvaient trop courtes, les généraux vénitiens résolurent, dans un conseil de guerre qui fut tenu pendant la nuit, d'abandonner l'entreprise et de partir le lendemain. Mais avant de lever l'ancre, ils mirent le feu aux faubourgs où se trouvaient les boutiques des marchands, et ra-

[1] Cippico, p. 23.

sèrent les riches plantations d'arbres qui entouraient la ville. D'Atalia la flotte cingla vers Rhodes, d'où elle s'avança dans l'Archipel et vers les côtes d'Ionie. Smyrne, que les Turcs appellent Ismir, était une ville tout aussi commerçante et aussi riche que Satalia; mais ses moyens de défense étaient insuffisans. Dans une de ses incursions sur les rivages ioniens, Mocenigo débarqua un corps nombreux de troupes, qui ne tarda pas à réduire Smyrne. Les Vénitiens traitèrent cette ville à peu près comme les Ottomans avaient coutume de traiter les villes prises d'assaut; ils se répandirent dans les différens quartiers, massacrèrent les hommes, et enfoncèrent les portes des mosquées, qui servaient de refuge aux femmes et aux jeunes filles contre leurs brutales passions. Smyrne, célèbre non seulement par son commerce, mais encore par son industrie et ses manufactures, était du reste une proie assez riche pour assouvir leur barbare cupidité. Mocenigo, loin d'inspirer à ses troupes des sentimens d'humanité, les excitait au contraire au pillage et à la barbarie. Il promit un ducat d'or pour chaque tête de Turc qu'on lui apporterait, et trois pour chaque individu des deux sexes qui lui serait amené vivant; ceux dont on put s'emparer ainsi furent vendus à l'encan. La milice qui servait sous Pietro Mocenigo était en grande partie composée d'Epirotes, plus connus sous le nom de Stradiotes, tous gens très-propres à ce genre de guerre et très-avides de pillage; chaque vaisseau vénitien comptait dix cavaliers de cette nation.

L'année qui suivit la prise de Smyrne, Mocenigo

retourna avec sa flotte sur les côtes de Karamanie pour porter secours à Kasimbeg qui faisait le siége de la ville de Selefké. Il jeta l'ancre dans le port d'Aghaliman, appelé San-Theodoros par les Vénitiens, et qui était jadis un des plus fameux repaires des corsaires ciliciens [1]. Vittore Soranza se rendit en qualité d'envoyé de Mocenigo au camp du prince de Karamanie, pour concerter avec lui les opérations de la campagne. Kasimbeg assiégeait à la fois la forteresse de Selefké, et les deux forts de Sighin et de Kourko [2] situés à une petite distance de la côte à l'ouest de Selefké. Le Cilicien Moustafa qui commandait Sighin trahit la confiance de son maître, et se rendit, quoique sa position avantageuse sur une montagne escarpée lui donnât toute facilité de se défendre ; ce fort fut sur-le-champ remis par Mocenigo à Yousouf, l'un des généraux de l'armée de Kasimbeg [3]. De retour de cette expédition, la flotte fit voile pour le fort de Kourko (Corycus) [xv] qui, baigné de deux côtés par la mer, était défendu du côté de la terre par un fossé large et profond et par un double rempart. La petite île d'Arsinoé, que Cippico nomme Eleusa [4], est située vers l'orient et couverte des ruines d'anciens édifices. Ismaïl, capitaine des janissaires, renégat esclavon, et commandant le

1 Cippico, p. 38. C'est probablement la grotte de Grimstone, qui désigne cet endroit comme une ancienne retraite des corsaires dans ces parages. Voyez Beaufort, *Caramanie*, p. 173.

2 Cippico, p. 39, et Josaphat Barbaro, 23.

3 *Isofo capitano del Caramano.* Cippico, 41.

4 Cippico, p. 42 ; et Beaufort, 199.

fort de Kourko ou Khorgos, se rendit sans avoir fait une vive résistance; le Grec Esibei, qui aurait pu facilement se défendre dans le château de Selefké, placé sur la crête d'un rocher [1], et pourvu d'une garnison de deux cents hommes, suivit l'exemple des deux précédens. Kasimbeg témoigna sa reconnaissance au capitaine-général de la flotte vénitienne, après la soumission des trois places, en lui faisant présent d'un cheval de race richement enharnaché, auquel il joignit, selon l'usage du pays, un léopard apprivoisé [2]. La flotte vénitienne, forte de quatre-vingt-dix-neuf voiles [3], se porta ensuite dans la baie de Makri (l'ancien Telmissus); le renégat servien Carego rendit la citadelle qui la dominait après une faible défense. La ville fut livrée au pillage et réduite en cendres, les jardins entièrement détruits par le feu et par la hache. Le butin fut distribué comme d'habitude : les Stradiotes reçurent trois ducats pour chacun des prisonniers qui furent vendus au plus offrant, de sorte que le commerce d'esclaves n'était pas alors moins lucratif pour les Vénitiens que pour les Turcs [4]. Mocenigo aborda encore aux villes de Phiscus et de Mira sur la côte de la Lycie; mais dès qu'il eut appris la défaite d'Ouzoun-Hasan [xvi], il fit voile pour l'île de Chypre [5]. Après la

1 Beaufort, p. 45.

2 Cippico, p. 45.

3 Soixante galères de Venise, seize du royaume de Naples, cinq du roi de Naples, deux du grand-maître de Rhodes et seize du pape. Barbaro, p. 23.

4 Daru, *Histoire de Venise*, p. 464; et Cippico, 12.

5 *Ibid.*

perte de la bataille d'Otloukbeli. Ouzoun-Hasan avait congédié les ambassadeurs de Venise, de Rome et de Naples, accrédités à sa cour, en leur faisant la demande la plus pressante de nouveaux secours pour l'année suivante.

Pour mettre fin à la guerre en Karamanie, et réduire définitivement les forteresses qui obéissaient encore aux princes du pays, Keduk-Ahmed-Pascha, qui commandait l'armée ottomane sous le prince Moustafa, se porta dans l'intérieur de la Cilicie. Outre les places de Sighin, de Kourko et de Selefké, reprises sur les Turcs par les troupes de Mocenigo, les forts d'Ermenak, de Minan et de Deweli-Karahissar, tenaient encore pour Kasimbeg et Pir-Ahmed. Celui-ci s'était campé sur les hauteurs de Yellidepé (la colline venteuse), près de Larenda; c'est là qu'il reçut les envoyés d'Ahmed-Pascha, qui lui faisait proposer une entrevue amicale : trop confiant dans la parole d'un traître qui n'avait d'autre dessein que celui de s'emparer de sa personne, le prince de Karamanie n'échappa que par miracle à la poursuite de la cavalerie ottomane, placée en embuscade pour se saisir de lui [1]. Ahmed-Pascha se consola d'avoir échoué dans la trahison qu'il avait méditée, en s'emparant par un coup de main [2] de la place forte d'Ermenak, dans le voisinage de laquelle la célèbre grotte corycienne de safran attend encore la visite d'un voyageur d'Europe [3]. Après

1 Seadeddin, Idris, Solakzadé.

2 *Sarbi destte*, coup de main.

3 *Djihannuma*, p. 611; et *Annales de la Littérature*, XIV, p. 56.

la réduction d'Ermenak, Keduk-Ahmed forma le siége de Minan, où s'était réfugié Pir-Ahmed, avec ses trésors et son harem. Le fort de Minan est assis sur un rocher escarpé. Ainsi protégé, Pir-Ahmed put braver d'abord tous les efforts des assiégeans. La nécessité de placer l'artillerie sur les hauteurs qui commandent le fort, afin de pouvoir foudroyer les murs, était un obstacle presque insurmontable à l'attaque; ce ne fut qu'après des peines inouïes, que les assiégeans parvinrent à y établir quelques batteries. La garnison fit une vigoureuse résistance; mais enfin, Yousouf, qui la commandait, fut réduit à capituler. Pir-Ahmed, soit qu'il se trouvât lui-même dans Minan pendant le siége, ou qu'il y fût arrivé à l'époque de la reddition, se précipita du haut des murs qui ne pouvaient le protéger plus long-temps [1]; il ne put supporter la douleur d'avoir perdu son harem et ses trésors, et de se trouver exposé à une mort ignominieuse de la main des Ottomans. De Minan, Ahmed-Pascha marcha sur la ville de Selefké; il préféra encore là employer la ruse plutôt que la force ouverte, et cette fois il en obtint plus de succès que lorsqu'il s'était agi de s'emparer de la personne de Pir-Ahmed. Corrompus par ses promesses, les artilleurs de Selefké mirent le feu au magasin de poudre: l'explosion qui s'ensuivit pratiqua une brèche dans les murailles; les Ottomans, profitant du trouble et de la consternation que ce malheureux événement avait répandus dans le reste de la

[1] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 286. Solakzadé, f. 60.

garnison, s'élancèrent par la voie qui venait de leur être ouverte, et n'eurent pas de peine à se rendre maîtres de la ville. Cent quatre-vingts soldats, qui, fidèles à leur prince, avaient essayé de défendre le château, furent passés au fil de l'épée [1]. Le prince Moustafa voulut se charger en personne de soumettre la forteresse de Deweli-Karahissar; mais se sentant déjà malade, il remit le soin de pousser le siége à Kodjibeg, l'un de ses plus braves capitaines. Celui-ci ayant sommé le commandant de Deweli, Atmadjabeg, de rendre la place, Atmadjabeg répondit qu'il n'ouvrirait les portes de Deweli qu'à Moustafa lui-même. Quoique dans un grand état de faiblesse, le prince s'empressa de s'y rendre. Atmadjabeg, fidèle à sa parole, vint à sa rencontre pour lui présenter les clefs de la ville. Mais Moustafa étant trop malade pour pouvoir lui-même en prendre possession, dut laisser ce soin à Ahmed-Pascha. Moustafa, pendant son retour à Koniah, fut surpris par la mort à Bozbazardjik, près de Nikdeh. Cet événement [XVII] entraîna le supplice de Mahmoud-Pascha, ainsi que nous l'avons dit plus haut; la charge de grand-vizir fut conférée à Keduk-Ahmed-Pascha, et le gouvernement de Karamanie, devenu vacant par le décès du prince Moustafa, fut donné à son frère Djem, connu en Europe sous le nom de Zizim, précédemment gouverneur de Kastemouni [2].

Djem, jeune prince de dix-huit ans qui donnait les plus grandes espérances, réunissait à un esprit cultivé

[1] Seadeddin, p. 288; et Solakzadé, f. 60.

[2] Seadeddin et Solakzadé.

une adresse surprenante dans tous les exercices du corps, avantage physique qui lui gagna bientôt l'affection d'une race d'hommes aussi braves que les peuples de Karamanie. Dès l'âge de dix ans, il avait été nommé gouverneur de Kastemouni; ce fut dans cette ville, qui a vu naître un grand nombre de poëtes, que se développèrent ses dispositions pour la poésie; sa première œuvre fut la traduction d'un poëme romantique persan [1] qu'il dédia à son père; bientôt il composa lui-même des ghazles [2]. Arrivé en Karamanie, Djem, sans cesser de cultiver la poésie, se livra assidument à la gymnatisque; il devint surtout habile à la lutte, exercice dans lequel les habitans de la Cilicie excellaient déjà du temps des sultans seldjoukides. Le jeune prince augmenta de quelques livres le poids de la massue conservée à Koniah et à Larenda, et dont s'était servi Alaeddin-le-Grand, qui avait la réputation d'un fort lutteur; la facilité avec laquelle il maniait cette arme, lui valut le titre de premier pehliwan ou premier lutteur de son époque [3]. Sous le gouvernement d'un prince de ce caractère, les indomptables montagnards d'Itschil et les habitans de la Karamanie, si remuans d'ordinaire, subirent docilement les chaînes que le conquérant leur avait imposées.

1 *Khorschid et Djemchid*, c'est-à-dire, *le soleil et Djemschid.*

2 *Le Divan de Djem* se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, sous le no 129.

3 Solakzadé, f. 57. Ali et le rhéteur de Brousa, dans les *Biographies des Princes.*

LIVRE XVI.

Fondation de Sabacz. — Premier siége de Scutari. — Campagne en Moldavie. — Conquête de Kaffa et d'Azov, de Kili et d'Akerman. — Incursions en Autriche. — Réparation des murs de Constantinople. — Siége de Lepanto et de Croïa. — Les Turcs sur l'Isonzo. — Négociations avec Venise et Naples. — Second siége de Scutari, et reddition de la place par le traité de paix avec Venise.

Pendant que les armées ottomanes reculaient les limites de l'empire en Asie, par la soumission de la Karamanie et la prise de plusieurs places fortes dans l'Arménie, le sultan bâtissait des forteresses à l'extrême frontière du nord et de l'ouest; et ses troupes faisaient des excursions dans la Hongrie et dans la Croatie, d'où elles ne revenaient d'ordinaire que chargées d'un butin immense. Au printemps de l'année 1471, l'armée de Roumilie, forte de quarante mille hommes, sortit de ses cantonnemens divisée en deux corps. Vingt mille hommes, munis d'instrumens et de matériaux de construction, se dirigèrent avec le plus profond secret vers la Save, où ils avaient ordre d'élever un fort qui pût contenir la Syrmie; ce fort fut nommé Sabacz ou Schabacz. L'autre corps d'armée, qui comptait quinze mille cavaliers, traversa la Bosnie et la

Croatie sous le commandement d'Ishak, beglerbeg de Bosnie, et envahit la Carniole. Mathias Corvin, alors entièrement absorbé par les affaires de Bohême et de Pologne, envoya cependant le métropolitain de Colocza, Gabriel, et Joannes Unger, général d'une grande réputation, pour lever des contributions et rassembler des troupes, qui, réunies aux forces dont le palatin pouvait disposer, tenteraient d'empêcher la construction de Sabacz. Mais, avant l'arrivée de ces troupes, les fossés étaient creusés, et la forteresse commençait à s'élever. Tous les efforts des chrétiens pour détruire ces travaux furent inutiles : les Turcs construisirent un rempart qui protégea les ouvriers contre le feu de l'artillerie ennemie; tout ce que purent faire les Hongrois fut de leur tuer quelques hommes, et de jeter à leur tour les fondations d'un fort vis-à-vis de Sabacz [1].

L'empereur d'Allemagne, Frédéric III, était encore moins en état que Mathias Corvin d'arrêter le débordement des akindjis dans ses Etats de Croatie, de Carniole, de Carinthie et de Styrie. Les premières incursions des Ottomans en Allemagne avaient commencé dès l'année 1470, et s'étaient continuées régulièrement pendant dix ans; par la suite elles eurent lieu à des intervalles moins rapprochés et se succédèrent sans interruption jusqu'au milieu du seizième siècle. L'incursion de 1470 était due à un pascha octogé-

[1] Bonfinius, dec. IV, l. II, p. 562; et Pray, *Annal.*, IV, p. 72, dans Catona, VIII. Ord., XV, p. 535-538.

naire [1], qui avait fait vœu de sanctifier la fin de sa vie par une expédition contre les chrétiens dans la Carniole. Deux corps de troupes se portèrent sur Laybach et Rudophswerth ou Neustaedtel; un troisième, dans lequel le pascha se trouvait en personne et qui formait l'arrière-garde, se posta près de Weinrid sur la Kulpa. Les villages incendiés, les champs dévastés marquèrent la trace du passage de ces bandes; les bourgs d'Igg et de Hœflein échappèrent seuls à leurs ravages (1470). En moins de cinq jours, la milice rassemblée contre les Ottomans s'éleva à vingt mille hommes; mais lorsque cette armée arriva dans la plaine de Saint-Barthélemy, la cavalerie turque avait déjà repassé la Kulpa, emmenant avec elle huit mille habitans en esclavage. L'année suivante (1471), quinze mille akindjis d'Ishak-Pascha saccagèrent la Croatie, y firent plus de vingt mille prisonniers, et en emmenèrent de nombreux troupeaux [2]. Après avoir déposé le butin dans les villes et les forts de leur pays, ils revinrent au nombre de dix mille hommes, battirent toute la Carniole, et livrèrent aux flammes le bourg d'Igg ainsi que le monastère de Sittich [3]. En 1472, les akindjis se présentèrent de nouveau sous les murs de Laybach. On montre encore l'endroit où ils avaient creusé des fossés (yama) dans lesquels ils campaient; mais repoussés par le feu bien nourri de la ville, ils se retirèrent à la hâte. La troisième

1 Valvasor, IV.

2 Dlugoss, dans Catona, XV, p. 537.

3 *Chronicon Cilleiense*, dans Julius Cæsar, *Annal. Illyr.*, III, p. 154. Catona, p. 538; et Valvasor, IV, p. 373.

invasion des Turcs dans la Carniole, invasion qui se termina par une pointe dans la Carinthie, est plus mémorable que toutes les précédentes [1]. Ils avaient été appelés par les comtes de Crupa qui étaient en guerre continuelle avec les comtes de Frangipan; en conséquence quinze mille akindjis traversèrent la Croatie et pénétrèrent dans la Carniole: ils parurent sous les murs de Laybach le soir du lundi de Pâques; les habitans, éveillés par les flammes et la fumée des villages voisins que les Turcs avaient incendiés, avaient à peine eu le temps de fermer les portes de la ville. Là les akindjis se divisèrent en deux bandes: l'une se porta à l'ouest en Carinthie, puis revint sur ses pas pour surprendre Cilly; l'autre marcha vers l'est, pour gagner l'Esclavonie et la Hongrie [2] (25 septembre 1473). Le premier corps, composé de neuf mille fantassins et de huit mille cavaliers, passa par l'étroit défilé de Caulu et parut le 25 septembre devant S.-Gœrgen; pendant la nuit, il se partagea en trois colonnes: la première prit la route de Vœlkermarkt [3], et campa à Purck sur la Drave près de Bleybourg; la seconde placée sur les hauteurs de Mœchlingen poussa ses fourrageurs jusqu'à Lavamund et Vœlkermarkt; les six mille hommes qui formaient la troisième colonne traversèrent la Drave et pénétrèrent jusqu'à Lengdorf et Polzenstetten où ils mirent tout à feu et à sang: à leur retour, ils passèrent

1 Cette invasion a été décrite par un témoin oculaire, Joannes Turs; elle se trouve dans Megiser et dans Valvasor, IV, p. 538.

2 Dlugoss, dans Catona, XV, p. 538.

3 Voyez l'Atlas, pl. I.

par S.-Velt, Muhlstadt, Glaneck, Felseneck et le lac de Werth à Klagenfurt [1]. Plusieurs centaines de cavaliers sortirent de cette dernière ville dans l'espoir de reprendre sur l'ennemi quelques-uns des prisonniers qu'il emmenait au nombre de deux mille [2], et parmi lesquels se trouvaient le seigneur de Gera et Léonard Rauber [3]; mais ils furent obligés de revenir sur leurs pas après avoir perdu quatre-vingts des leurs. Les pillards passèrent la nuit de la S.-Michel près du presbytère de Gutenstein. A Wolfgang le bailli de Schulthauzig engagea une action très-vive avec une partie des akindjis. et huit jours après ils évacuèrent la Carinthie; ils entrèrent en Styrie et campèrent le 5 octobre 1473 à Windischgraetz. A trois jours de là, ils se divisèrent de nouveau en deux corps, dont l'un se porta sur Weiteinstein et Gonwitz, et l'autre avec les prisonniers sur Schœnstein par Vœllau et Schallek. Le samedi 9 octobre, les huit mille prisonniers commencèrent à entrer dans la ville à huit heures, et leur passage n'était pas encore terminé à quatre heures du soir [4]. Le second corps qui avait envahi l'Esclavonie ravagea cette province pendant le mois d'août; le 1er novembre il arriva tout-à-coup, et sans être attendu, sous les murs de Gœrz sur l'Isonzo [5]. L'année

1 Turs, dans Megiser, p. 1196, et Valvasor.

2 Valvasor a déjà réduit les vingt mille prisonniers au dixième; les registres du pays n'en constatent également que deux mille.

3 Valvasor, V, p. 573.

4 Megiser et Valvasor, d'après Turs.

5 Dlugoss, dans Catona, XV, p. 537, 3.

suivante, vers le milieu de l'hiver, au lieu d'envahir la Carniole, la Carinthie et la Styrie, les Turcs se répandirent sur la Hongrie et les pays limitrophes. Le 6 février 1474, ils mirent le feu à Waradin, lieu de sépulture de saint Vladislas, après avoir massacré les habitans, sans même épargner les enfans et les vieillards; les jeunes gens des deux sexes avaient seuls trouvé grâce devant les barbares vainqueurs [1]. Bali-Oghli-Malkovikh, qui commandait cette expédition, envoya à Constantinople un grand nombre de sacs remplis de têtes, d'oreilles et de nez [I].

Les Turcs trouvèrent en Albanie, devant les murs de Scutari, une résistance qu'ils n'avaient éprouvée dans aucun des pays qu'ils avaient ravagés jusqu'alors. Souleïman-Pascha, beglerbeg de Roumilie, parut devant Scutari, dans les premiers jours du mois de mai 1474. Antoine Loredano s'était renfermé dans la place; deux batteries furent démasquées par Souleïman-Pascha, et leur feu continuel eut bientôt renversé une partie des murs. La garnison travaillait de concert avec les habitans à réparer les brèches; mais le canon des Turcs détruisait presque incontinent ces ouvrages élevés avec tant de précipitation. Souleïman, se croyant déjà maître de la ville, fit sommer le gouverneur de se rendre avant d'ordonner l'assaut, et d'épargner ainsi le sang de ses soldats. Mais Loredano lui répondit d'une manière digne de son nom et de la confiance que la république avait mise en lui : « Je suis

[1] Timon, dans Catona, XX, p. 725-727.

Vénitien, dit-il à l'envoyé turc, et d'une famille où l'on ne sait pas ce que c'est que de rendre une place confiée à sa garde; je conserverai Scutari ou j'y périrai. » L'assaut fut donc résolu. Malgré la résistance héroïque des assiégés, les Turcs pénétrèrent par les brèches, qui étaient ouvertes en deux endroits; c'est alors que l'enivrement de la victoire d'une part, le désespoir de l'autre, provoquèrent entre les deux partis une lutte terrible qui dura pendant huit heures. Les Turcs avaient perdu beaucoup de monde; et, trop affaiblis pour soutenir plus long-temps le combat, ils battirent en retraite, laissant sur la brèche et dans les fossés sept mille morts, sans compter les blessés. Au commencement du siége, les habitans de Scutari avaient montré un courage et une résignation peu ordinaires; mais quand les vivres commencèrent à manquer, il n'y eut plus que séditions et tumultes; on parla de se rendre. Loredano, pour faire face à ce nouveau danger, assembla le peuple mutiné : il lui peignit avec les plus vives couleurs les maux et les horreurs de l'esclavage auquel il serait certainement condamné, si les Turcs devenaient maîtres de la ville; il lui parla des secours que la république lui avait promis, et qui étaient sur le point de leur parvenir; enfin, découvrant sa poitrine, il leur dit : « Que ceux qui ne peuvent supporter la faim se nourrissent de ma chair; je la leur abandonne, ils peuvent s'en rassasier. » Ces paroles produisirent une profonde impression; il n'y eut plus qu'un cri dans la ville : « Point d'autres maîtres que les Vénitiens; mourons tous plutôt que de nous

rendre [1]. » Souleïman-Pascha tint la place investie jusqu'au milieu du mois d'août, sans oser renouveler l'assaut ; il leva enfin le siége lorsque l'amiral Gritti [II] eut battu la flotte turque à l'embouchure de la Boyana [2]. Pour laver la honte de cette défaite, quinze mille hommes de cavalerie légère, qui s'étaient réunis devant Scutari, se mirent en marche, sous leur chef héréditaire Mikhaloghli, avec mission de ravager la Dalmatie et la Carniole, d'où ils amenèrent près de vingt mille prisonniers. Comme deux Ragusains, officiers dans la garnison de Scutari, s'étaient distingués par leur courage dans la défense de cette place, le tribut, que leur patrie payait aux Ottomans, fut porté de huit mille à dix mille ducats [3], de même que trois années auparavant, dans une circonstance semblable, il avait été élevé de cinq mille à huit mille.

Le beglerbeg de Roumilie, *Khadim* Souleïman-Pascha, ou l'*eunuque* Souleïman-Pascha [4], en quittant Scutari, reçut l'ordre du sultan de porter ses armes en Moldavie. Pierre Aaron, prince de ce pays, voulant détourner les malheurs qui accompagnaient une invasion turque, avait offert de son propre mouvement un tribut à Mohammed en 1457. Étienne son successeur

1 Laugier, *Histoire de Venise*, VII, p. 282-285 ; et *Barletti del Assedio di Scutari*, I. Seadeddin.

2 Bonfinius, dec. VI, 5, p. 602, place cette invasion immédiatement avant celle de Marbeg (Omarbeg), sur l'Isonzo, en 1477 ; et Catona l'a rejetée par erreur en 1478, parce qu'il a confondu le premier siége de Scutari en 1474 avec le second qui eut lieu en 1478.

3 Engel, *Histoire de Raguse*, p. 185-186.

4 Solakzadé, Neschri, Idris, Seadeddin, Ali, Cippico, l. XXI.

profita des embarras que de puissans ennemis suscitaient au sultan pour se dispenser du paiement de ce tribut, ou, comme l'affirme Neschri, pour refuser de l'apporter en personne à la Porte de Mohammed[1]. Ce fut dans le but de punir cette tentative d'indépendance du prince moldave, que Khadim-Souleïman fut rappelé de l'Albanie; il marcha contre lui à la tête de plus de cent mille hommes, nonobstant la rigueur d'un froid très-vif, et le manque d'approvisionnemens nécessaires à une armée si considérable[2]. Etienne, trop faible pour résister en rase campagne, attira l'ennemi à travers d'épaisses forêts que les Turcs appellent Agadj-denizi[3] jusqu'au lac Krakowiz, près du fleuve Berlat; c'est là qu'il l'attendait avec toutes ses forces dans une position avantageuse. Outre quarante mille Moldaves, la plupart paysans armés à la hâte, Étienne avait sous lui cinq mille Hongrois presque tous Székéliens, et deux mille hommes d'infanterie polonaise. Cette bataille mémorable commença dans la matinée du 17 janvier 1475. Déjà la première ligne, dans laquelle combattaient les Székéliens, avait été rompue par les Turcs, lorsqu'Etienne se jeta au milieu des rangs ennemis, et par des prodiges de valeur rétablit le combat. Un dernier effort de ses troupes lui livra la victoire. Un petit nombre de Turcs trouva son salut dans la fuite; le reste était tombé sur le champ de bataille, ou s'était jeté dans les eaux du Berlat et du Sereth pour

1 Neschri, p. 232.
2 D'après Dlugoss, dans Catona, XV, p. 766.
3 *Un océan de forêts*, Seadeddin, dans Bratutti, II, 297.

échapper à la poursuite acharnée du vainqueur. Les chevaux affamés des Turcs ne leur furent pas d'un plus grand secours dans leur retraite précipitée que dans le combat; car Etienne, en attirant l'ennemi dans le lieu qu'il avait choisi pour lui livrer bataille, avait incendié et changé en désert aride toute la partie de la Valachie, par laquelle l'armée ottomane devait nécessairement passer pour arriver jusqu'à lui. Les cadavres qui couvraient le champ de bataille furent brûlés, les prisonniers subirent presque tous le supplice du pal, et leurs ossemens amoncelés servirent à élever des trophées de victoire [1]. Mais la perte des vainqueurs fut presque aussi considérable que celle des vaincus. Trois collines plantées de croix furent, comme un autre calvaire, le lieu de sépulture des chrétiens morts dans la bataille [III]. Quatre paschas étaient tombés sur la place, et cent drapeaux ennemis restèrent entre les mains des vainqueurs. Étienne envoya à Casimir, roi de Pologne, quatre généraux turcs et trente-six étendards, comme témoignage de sa reconnaissance pour les secours qu'il lui avait fournis. Quelques prisonniers et un certain nombre de drapeaux furent aussi envoyés à Mathias Corvin et au pape Sixte IV, pour appuyer la demande que leur faisait Étienne de nouveaux secours contre les Ottomans; le prince de Moldavie publia dans tout le pays un ordre dans lequel il était dit que personne ne fût assez présomptueux pour attribuer la victoire à d'autre qu'à Dieu, le seigneur des armées, et que

1 Dlugoss, dans Catona. Sismondi, XI, 32, commet une grande erreur en plaçant, sur la foi des historiens vénitiens, cette bataille en 1474.

chacun eût à lui rendre des actions de grâces en observant un jeûne de quatre jours ; outre un immense et riche butin, la victoire de Krakowiz eut pour résultat immédiat la soumission des forteresses situées sur le Danube[1].

Tandis qu'une partie de ses troupes faisait la guerre en Albanie et en Moldavie, Mohammed équipait à Constantinople une flotte de trois cents voiles[2]. Le but de cet armement était un secret pour tout le monde, quoiqu'il ne pût être dirigé que contre l'île de Candie. D'autre part, Mohammed paraissait vouloir faire sa paix avec les Vénitiens, car au mois de décembre 1474, un chargé d'affaires arriva de Turquie à Venise, porteur d'une lettre, non pas du sultan, mais d'une de ses femmes, qui, suivant toute probabilité, était d'origine vénitienne; cette lettre engageait la république à envoyer une ambassade à Constantinople, l'empereur étant disposé à conclure une paix durable. Le sénat en conféra pendant trois jours, au bout desquels on résolut d'accepter la proposition. En conséquence, le doge fit partir Jérôme Zorzi pour Corfou, où il devait attendre les passeports de Mohammed; ce ne fut qu'au printemps de l'année suivante, 28 mars 1475, que Zorzi, muni d'un sauf-conduit, put se rendre à Constantinople. Dès la première

[1] Dlugoss, l. c., p. 768; et Engel, *Histoire de la Moldavie*, p. 139.

[2] Seadeddin dit trois cents, et ajoute que cette flotte se composait de galères (kadrigha), de navires affectés au transport des chevaux (At gemisi), de grands navires de transport (maouna), et enfin de petits navires qui avaient la même destination (kouke).

entrevue qu'il eut avec le grand-vizir, celui-ci lui signifia que la paix ne pourrait être acceptée, qu'autant que la république consentirait à remettre au sultan toutes les places qu'elle occupait en Albanie depuis la mort de Scanderbeg, notamment la ville forte de Croïa, et qu'elle s'engagerait à payer intégralement les cent cinquante mille ducats dus par elle à la douane impériale. L'ambassadeur vénitien s'excusa en déclarant que ces demandes dépassaient de beaucoup la limite de ses pouvoirs. C'est alors que, pour l'intimider, on lui donna le spectacle de la flotte prête à mettre sous voiles. Cependant le sultan lui fit dire qu'il consentait, mais sans s'y engager par écrit, à laisser reposer ses armes contre Venise pendant toute la durée de la campagne qui allait s'ouvrir, à condition toutefois que la république prendrait de son côté l'engagement de ne commettre aucune espèce d'hostilités contre les sujets de la Porte. Zorzi revint donc à Corfou, et de là fit connaître au doge le résultat de ses négociations à Constantinople. Presque aussitôt le grand-vizir reçut l'ordre de sortir du port et de mettre à la voile, non pour les possessions vénitiennes de l'Archipel et de l'Adriatique, mais pour celles de Gênes dans la Crimée et sur la mer d'Azov (Palus Mæotis), avec injonction de chasser les Génois des forts qu'ils y occupaient, et surtout de Kaffa, la plus importante des places de Crimée. Les Génois, qui, plus marchands que guerriers, ne prenaient les armes que dans l'espoir du gain, auraient pu retarder, comme on l'a vu, et peut-être empêcher la prise de Constantinople sans leur coupable

connivence avec Mohammed. La reconnaissance du sultan pour les services des Génois cessa du jour où il n'eut plus besoin d'eux ; sans déclaration de guerre préalable, Keduk-Ahmed-Pascha le brèche-dent les attaqua au moment où ils s'y attendaient le moins. Kaffa était à cette époque l'entrepôt général du commerce génois dans tous les pays que baigne la Mer-Noire. La soie et le coton de Perse arrivaient par Astrakan dans les magasins de Kaffa, et les khans de la Crimée avaient accordé de grands priviléges aux consuls génois dans tous leurs établissemens [1]. L'esprit pénétrant de Mohammed avait depuis long-temps compris tous les avantages que le commerce ottoman retirerait de la possession de Kaffa; le conquérant sentait que la Crimée manquait à son empire, et il n'attendait qu'un prétexte pour l'y réunir, si ce n'est comme province, au moins comme État feudataire. L'occasion se présenta bientôt. Un certain Squerciafico, Génois de nation, lui ayant offert de lui ouvrir les portes de Kaffa [2], Mohammed se hâta d'y envoyer le grand-vizir. Lorsqu'Ahmed-Pascha vint prendre son audience de congé, le sultan lui fit présent d'un habit d'honneur et d'un cheval qui portait une selle d'or [3]. Le 1er juin 1475, Ahmed jeta l'ancre devant les murs de Kaffa, débarqua quarante mille hommes et commença à établir ses batteries de siége. La ville ne résista que trois jours; le quatrième elle se rendit à discrétion. Quarante

1 Sismondi, IX, p. 38.

2 *Histoire de la Tauride* (Nouvelle-Russie), I, p. 220.

3 Seadeddin.

mille habitans furent envoyés comme colons à Constantinople; quinze cents jeunes nobles génois furent incorporés dans les janissaires. Huit jours après, Ahmed-Pascha donna un grand dîner aux principaux habitans arméniens, qui, d'accord avec Squerciafico, lui avaient livré la ville. A la fin du repas, le grand-vizir congédia ses convives : la porte de la salle donnait sur un escalier étroit, où il n'y avait de place que pour une seule personne; au dernier degré se tenait le bourreau, qui trancha la tête à tous ceux qui se présentèrent; Squerciafico seul fut épargné pour être exécuté à Constantinople[1]. Les Turcs revinrent avec un butin considérable qui consistait surtout en soieries. Le khan de Crimée, épouvanté de la prise de Kaffa, conçut encore de plus vives craintes par la lettre de victoire, que le conquérant écrivit à Ahmed-Ghiraï à l'occasion de la défaite des Génois[2]. La chute de Kaffa fut le signal de la reddition de la ville d'Azov (Tana) et d'autres places fortes sur la Mer-Noire, qui ne tentèrent pas de résister. Ahmed-Khan était occupé à combattre ses onze frères qui lui disputaient le trône, quand une seconde lettre de victoire lui annonça l'extermination des infidèles à Kaffa[3]; cette lettre ne fit que précéder l'arrivée de Keduk-Ahmed-Pascha qui parut bientôt sous les murs de Menkoub. On s'était préparé à le recevoir, et la ville se serait sans doute

[1] *Histoire de la Tauride*, l. c. Giustiniani, *Annali di Genova*; et Mourawiew-Apostol, *Voyage en Tauride*, p. 191; 1820.

[2] *Collection des pièces d'État* de Feridoun, no 231, sans date et sans réponse.

[3] *Ibid.*

long-temps défendue si Keduk-Ahmed n'avait réussi à la surprendre par une ruse de guerre [1]. Menkoub, ainsi que Tana, appartenait aux Génois, chez lesquels Mengheli-Ghiraï, proscrit par son frère Ahmed-Ghiraï, avait trouvé un refuge. Les richesses entassées à Menkoub allèrent grossir les trésors de Mohammed; les habitans furent envoyés à Constantinople [2]. Dès-lors la domination des Ottomans en Tauride fut un fait consommé. Comme, à partir de la prise de Kaffa, la souveraineté de la Turquie sur la presqu'île a été reconnue pendant trois siècles, et que l'histoire des khans de Tatarie, en leur qualité de vassaux et de protégés de la Porte, se lie intimement à celle de cette puissance, nous croyons nécessaire de dire ici quelques mots sur l'origine de la dynastie des Ghiraï dans la Crimée, d'autant plus que l'obscurité qui enveloppe cette partie de l'histoire n'a encore été dissipée par aucun Européen qui ait été à même de puiser dans les sources orientales [3].

Tokatmisch, ou mieux Tokhtemisch, descendant de Touschi, fils de Djenghiz-Khan, avait été installé [4] par Timour dans le royaume de Kipdjak, au détriment d'Ourouz-Khan, souverain légitime de ces contrées.

[1] Neschri, f. 232. Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 295. Solakzadé, f. 61. Idris, f. 158. Ali, XXVIIIe récit. *Raouzatoul-ebrar*, f. 268. Hezarfenn, f. 94. *Histoire de Rizwanzadé*, f. 101; et Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, 881 (1474).

[2] Seadeddin, dans Bratutti, II, 297.

[3] Le meilleur ouvrage que nous ayons sur ce sujet est sans contredit l'*Histoire du royaume de la Chersonèse taurique*, Pétersbourg, 1824.

[4] *Histoire de Timourbec*, par Petis de La Croix, II, 20, p. 277.

Le pays compris sous le nom de Kipdjak renfermait les steppes, qui s'étendent de la mer Caspienne à la Mer-Noire, entre le Caucase et le Don d'une part, et d'autre part à l'est entre le Volga et la rivière d'Emba. Dans l'aperçu des conquêtes de Timour, que nous avons donné plus haut, nous avons vu que Tokhtemisch, s'étant soulevé contre ce conquérant, eut à soutenir trois guerres, et qu'il fut vaincu en 798 (1395) par Idékou, général de Timour. L'Ouzbeg Idékou, d'abord au service de Tokhtemisch, s'était par la suite enfui à Samarkand en 791 (1388), et avait été le premier instigateur de la guerre du conquérant tatare avec Tokhtemisch. Idékou, après avoir gouverné en maître absolu le pays du Kipdjak pendant seize années consécutives, se vit tout-à-coup obligé de défendre son pouvoir contre les deux fils de Tokhtemisch (814-1411), Kadirberdi et Djelalberdi-Khan, plus connus, l'un sous le nom de grand Mohammed, et l'autre sous celui de petit Mohammed. Djelalberdi, percé d'une flèche, resta sur le champ de bataille. Kadirberdi, le grand Mohammed, remporta une victoire complète sur son ennemi; Idékou, blessé dans le combat, se jeta dans les eaux du Seïhoun, où il trouva la mort. Les khans de Crimée [1] tirent leur origine de Djelalberdi, et les khans des Noghaïs descendent d'Idékou; même après la mort de ce dernier, Djelalberdi ne put se maintenir sur le trône de son père. Mahmoud, autre descendant de Djenghiz-Khan, l'en chassa; mais il dut céder lui-même le trône qu'il avait usurpé à un autre usur-

[1] Djenabi, p. 129.

pateur, l'Ouzbeg Eboulkhaïr. Celui-ci épousa d'abord la femme de Mahmoud le Djenghizide, et plus tard, la femme du prince Abdoullah, fille d'Ouloubeg, petit-fils de Timour; cette double union le liait à la famille des deux grands conquérans de l'Asie, Djenghiz et Timour. Les princes Ouzbegs des pays au-delà de l'Oxus sont des descendans d'Eboulkhaïr. Après de longues guerres civiles entre les divers prétendans qui aspiraient à la domination du Descht-Kipdjak, le fils du petit Mohammed, Hadji-Ghiraï, resta enfin seul maître du trône; mais à sa mort ses douze fils se disputèrent à main armée son héritage [IV]: les uns régnèrent dix mois, d'autres trente jours [1]. Ahmed-Ghiraï vainquit tous ses frères, et Mengheli-Ghiraï fut forcé de se réfugier à Kaffa sous la protection du podestat de Gênes. Pour complaire aux Génois, Ahmed-Ghiraï avait destitué Eminekbeg [2] de ses fonctions de gouverneur du district, dans lequel se trouvait comprise la ville de Kaffa, et avait remis ce gouvernement entre les mains de Scheïtan, fils du prédécesseur d'Eminekbeg. Pour tirer vengeance de cet affront, Eminek s'était réuni à Kara-Moussa et à Haïder; ils bloquaient Kaffa depuis six semaines, lorsque la flotte ottomane vint jeter l'ancre devant cette ville. Mengheli-Ghiraï fut conduit à Constantinople, avec les Génois de Menkoub, de Tana et de Kaffa, pour y subir la mort; on l'enferma dans le château du Bosphore. Déjà les têtes des Génois étaient tombées, et Mengheli-Ghiraï avait fait la prière ordinaire des condamnés, en se

1 Djenabi. — 2 *Ibid.*

prosternant deux fois à terre, quand la grâce du sultan vint suspendre le coup sur sa tête. Eminekbeg qui, déjà une fois, avait fait reconnaître Mengheli comme souverain de la Crimée, avait imploré, au nom de toute la nation, le renvoi de ce prince et son rétablissement sur le trône qu'il n'avait gardé que quelques mois. Mohammed le fit passer du lieu du supplice dans un palais somptueux, lui remit un étendard et une queue de cheval [1], et le reconnut khan de la Crimée [v]. Mengheli-Ghiraï partit donc avec quelques troupes destinées à le maintenir dans la succession de son père [2]. Pendant cette même année qui vit la Crimée devenir province tributaire de l'empire, Mohammed opéra un changement important dans l'administration des fondations pieuses : les imams et autres employés spirituels reçurent un diplôme du sultan qui les confirmait dans leurs fonctions; jusqu'alors ils avaient été installés et destitués suivant le bon plaisir de leurs supérieurs; d'après la nouvelle mesure qui mettait leurs places à la nomination du sultan, leur destitution ne pouvait plus être prononcée que sur un ordre formel de la Porte.

La Crimée soumise et Kaffa réduite, Mohammed n'eut rien de plus pressé que de porter ses armes en Moldavie et en Hongrie. Il avait à venger la défaite de

[1] Djenabi. L'auteur de l'*Histoire de la Chersonèse taurique* place cette investiture, d'après Peyssonel, II, p. 228-231, dans l'année 1478.

[2] Djenabi, p. 120, ne dit pas un mot des fêtes de l'installation que l'archevêque de Mohilov raconte, sur la foi de Peyssonel, dans son *Histoire de la Tauride*. Voyez *Histoire du royaume de la Chersonèse taurique*, p. 257.

ses troupes à la bataille de Krakowiz sur le Burlat, et à reprendre le fort nouvellement construit de Sabacz (en langue turque Bœgurdlen [1]), qui lui avait été enlevé [vi]. Les quinze cents jeunes nobles génois, qui devaient être transportés à Constantinople pour y être circoncis et enrôlés dans les ortas des janissaires, avaient été embarqués sur des vaisseaux turcs; cent cinquante de ces néophytes involontaires s'étaient emparés, par un complot habilement conçu, du vaisseau qui les portait, et avaient abordé au port de Kilia où les habitans les avaient accueillis avec empressement [2]. A peine la nouvelle de la prise de Kaffa fut-elle arrivée à Constantinople, qu'un corps d'armée se mit en marche pour punir la Moldavie de la protection qu'elle avait accordée aux fugitifs génois: les Ottomans envahirent la Bessarabie et s'emparèrent d'Akkerman ou Bielgorod (le château blanc), ainsi appelé d'une colonie de Tatares du mont Aktaw (Mont-Blanc), qui du temps de Timour était venue se fixer en Bessarabie à Babatagh et dans le voisinage d'Andrinople [3]. Etienne, prince de Moldavie, et Casimir, roi de Pologne, s'efforcèrent de détourner l'orage qui les menaçait. Le premier fit déclarer par ses

[1] Bonfin., dec. IV, 3, p. 578. Dlugoss, Thurocz, dans Catona, XV, p. 779.

[2] Ubertus Folieta, XI, p. 627-628. Bizarro, Gen. *Hist.*, XIV, p. 327. Agostino Giustiniani, *Annali di Genova*, V, p. 226. *Turco-Græciæ Hist. polit.*, I, p. 25. Sismondi, X, 42.

[3] *Histoire de l'Ukraine.* Vol. XLVIII de l'*Histoire universelle.* Engel, *Histoire de Valachie*, p. 180, et *Histoire de Moldavie*, p. 141. *Histoire de la Nouvelle-Russie*, I, p. 220. Elle dit cinq cents prisonniers au lieu de cent cinquante.

ambassadeurs que les dévastations commises sur son territoire par des hordes de brigands, l'avaient forcé à prendre les armes pour les châtier ; Casimir de son côté engagea le sultan à ne pas faire la guerre à un prince vassal de la Pologne, proposant de remettre à la décision de commissaires turcs et polonais, les satisfactions que la Porte se croyait en droit d'exiger de la Moldavie. Mohammed traita les ambassadeurs d'Etienne avec un souverain mépris, les fit dépouiller de leurs chevaux, et les renvoya ignominieusement à pied [1]; quant aux envoyés polonais, il les retint pendant près d'un an, jusqu'au moment où il partit lui-même pour la Moldavie [2].

Dès le commencement du printemps, l'armée ottomane fut rassemblée près d'Andrinople; une nouvelle ambassade polonaise la rencontra en pleine marche dans les environs de Warna [3]. Le sultan posa son ultimatum : c'était le paiement d'un tribut, l'extradition des prisonniers et la reddition de Kilia; à ces conditions il consentait à accorder la paix. Etienne refusa à plusieurs reprises, et Mohammed, continuant à s'avancer, passa le Danube sur cinq ponts, et pénétra dans la Moldavie. Arrivée dans la vallée de Rosboeni [4], que les Turcs appellent, à cause de ses épaisses forêts, Agadj-denizi, c'est-à-dire la *mer d'arbres,* l'armée ottomane se trouva en présence des Moldaves. Le 26 juil-

1 Engel, *Histoire de Moldavie*, p. 140.
2 *Ibid.*, p. 141, d'après Dlugoss et Kramer.
3 Dlugoss, l. c., XVI, p. 2.
4 Engel, l. c., p. 142.

let, la bataille s'engagea avec un acharnement égal des deux côtés [1]. A l'abri derrière les arbres de la forêt, les Moldaves firent un feu bien nourri qui déconcerta les janissaires habitués à se précipiter sur les batteries le sabre à la main; ils se mirent ventre à terre, et ni les instances, ni les encouragemens de leur général, le seghbanbaschi Mohammedaga de Trébizonde, ne purent les faire relever [2]. C'est alors que le sultan, apercevant ce désordre, dit au chef des janissaires : « Vois tes gens! avec quelle facilité ils se laissent abattre; j'attendais d'eux plus de courage; » et là-dessus il saisit un bouclier, piqua des deux et s'élança vers l'ennemi. Cet exemple réveilla l'ardeur des soldats : ils se relevèrent et pénétrèrent dans la forêt, où s'engagea un combat d'homme à homme, qui dura depuis le lever du soleil jusqu'après midi [3]. Etienne, jeté à bas de son cheval, eut beaucoup de peine à se sauver [4]. Les Turcs élevèrent des pyramides avec les têtes de ceux qui restèrent sur le champ de bataille; l'armée se partagea le butin, et les Valaques qui avaient combattu sous les drapeaux du sultan, reçurent en récompense de nombreux troupeaux de porcs [5]. Les Ottomans se retirèrent ensuite, mettant tout à feu et à sang; mais ils repassèrent la frontière sans avoir pu réussir à réduire les villes de Khotin et de Suczawa [6].

1 Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 348.
2 Seadeddin, dans Bratutti, II, 301. Solakzadé, f. 61. — 3 *Ibid.*
4 Dlugoss, l. c., XV, p. 9.
5 Solakzadé.
6 Dlugoss, l. c., XV, 10.

Tandis que Mohammed ravageait la Moldavie, les deux frères, Alibeg et Iskender Mikhaloghli, parcouraient avec les akindjis la Hongrie et les pays situés le long du Danube; mais ils trouvèrent de redoutables adversaires dans les deux frères Pierre et François Docy. A Bozazis, située à trente mille pas de Semendra, à l'endroit même où, douze années auparavant, Michel Szilaggi, oncle du roi Mathias Corvin, et Grégoire Labathan, avaient été faits prisonniers [1], les deux Docy vengèrent sur les deux Mikhaloghli la mort de Szilaggi. Alibeg parvint à grand'peine jusqu'à la flottille turque, qui était venue de Semendra à son secours [2]; toute l'armée ottomane avait péri. En entendant les cris de victoire que poussaient leurs compatriotes, les prisonniers hongrois, qui étaient gardés dans une vallée voisine, tombèrent sur le camp des Turcs, en massacrèrent les gardes, et s'emparèrent de tout le butin, dont eux-mêmes faisaient partie un instant auparavant. Hommes, femmes et enfans, se trouvèrent tous pourvus de deux chevaux, l'un qu'ils montaient, l'autre qui portait le butin [3]. Deux cent cinquante prisonniers et cinq drapeaux furent envoyés comme trophées de la victoire au roi Mathias [4], qui, dans ce moment, s'occupait à la fois des préparatifs de ses noces et du siége de la forteresse de Semendra, en face de laquelle

1 Bonfiuius, dec. IV, 1, 544.

2 Iskenderbeg, que Bonfinius dit positivement être tombé entre les mains des Hongrois et avoir été mis à mort, reparait deux ans plus tard, comme sandjak de Bosnie, au second siége de Scutari.

3 Bonfinius, IV, 6, p. 582.

4 *Hæc quinque fere mensibus ante nuptias gesta.* Bonfinius.

il faisait construire trois châteaux de bois [1]. Mohammed, pour détourner Mathias du siége de Semendra, envoya les akindjis ravager la Dalmatie, la Croatie et tout le pays que devait traverser la fiancée du roi, la princesse Béatrix de Naples, pour se rendre en Hongrie. Des troupeaux d'hommes conduits en esclavage, le bétail enlevé aux paysans [2], des églises, des monastères incendiés, les prêtres égorgés sur les débris de leurs autels, telles furent les scènes qui accompagnèrent le voyage de la fiancée du roi à travers la Dalmatie. Chaque soir elle s'arrêtait pleine de terreur au milieu de ruines fumantes encore, dans des lieux que souvent les Turcs avaient à peine quittés depuis quelques heures; et sur la route ses chevaux ne cessaient de fouler aux pieds les cadavres encore palpitans des malheureux Dalmates [3]. Elle ne se crut en sûreté que lorsqu'elle eut passé la Drave; les akindjis, après avoir ainsi éclairé le cortége nuptial, en faisant brûler, comme autant de torches, les villes et les châteaux sur son passage, saisirent le moment où l'on célébrait les fêtes du mariage pour passer le Danube, qui, dans cette saison rigoureuse, était gelé à une profondeur de quatorze pieds [VII]; ils détruisirent de fond en comble les trois châteaux de bois que Ma-

[1] *Postquam enim trinis Senderoviam castris, quæ circumvenerat, obsedit.* Bonfin., p. 582.

[2] *Quin et vulgo bestiarum more utrumque sexum ineunt, abutunturque.* Bonfin., p. 583.

[3] *Ubique jacentia cæsorum corpora nondum contabefacta.* Bonfin., p. 584.

thias avait fait élever à Koulidj, appelé Kowilowikh par les Turcs, en face de l'endroit où la Morawa vient se jeter dans le Danube.

Les ravages que la cavalerie ottomane venait de faire dans la Dalmatie et la Croatie n'étaient que le renouvellement des dévastations qui avaient eu lieu l'année précédente dans la Carinthie, la Carniole et la Styrie. Au printemps de 1475, les Turcs entrèrent pour la troisième fois dans la Styrie, et firent une seconde excursion dans la Carinthie. A la première nouvelle de leur apparition, George Schenk rassembla en toute hâte la milice du pays dans la vallée d'Uz, près de Rann, et marcha à la rencontre de l'ennemi, qui, dans la première affaire, perdit quelques centaines de soldats; mais bientôt Ahmed-Pascha renforça de douze mille hommes le corps d'armée turque qui parcourait la Styrie, et Schenk, serré de près, fut obligé de livrer bataille à un ennemi cinq fois plus nombreux. Six mille Styriens restèrent sur la place; cent vingt-quatre nobles du pays furent faits prisonniers et conduits en esclavage: parmi eux, on comptait Sigismond de Polheim, capitaine de Radkersbourg, Guillaume de Saurau, Martin de Ditrichstein et Henri Prieschenk: d'autres, tels que Christophe Rauber, Bernhard de Harrach, Christophe de Rottmannsdorf et Martin Kapfensteiner, avaient été tués dans le combat. Quinze nobles styriens parvinrent seuls, par des prodiges de valeur, à se frayer un chemin à travers les rangs de l'ennemi: c'étaient entre autres, Ostermann d'Auersberg, Gaspar

et Christophe de Hamberg, et George Rauber. Quant à George Hochenwarter, burgrave de Cilly, et à Christian Teufenbach, qui auraient pu sauver leur vie en se rendant aux Turcs, ils préférèrent une mort glorieuse à la grâce de l'ennemi [1]. La défaite des Styriens donna à la ville de Rann la célébrité que cinquante-cinq ans auparavant la ville de Radkersbourg avait acquise par la défaite de leurs adversaires. L'année qui suivit cet événement, un corps d'armée pénétra de nouveau dans la Carniole par la Bosnie [2]; c'est dans le cours de cette même année que les deux Docy battirent complètement les deux Mikhaloghli. Cette époque (883-1476) est marquée dans l'histoire de l'empire ottoman par trois institutions que nous devons rapporter ici, parce qu'elles caractérisent autant le génie conquérant que le génie législateur de Mohammed. Jusqu'à la campagne de Moldavie, les investitures des timars et des siamets, ou fiefs militaires, n'avaient été couchées sur les registres qu'avec les noms de ceux qui les recevaient; à partir de cette époque, Mohammed leur fit délivrer des diplômes en règle, qui portaient le montant des revenus des villages inféodés, et copie de ces diplômes fut enregistrée à la chancellerie [3]. En même temps le sultan rendit un édit qui prescrivait aux fidèles de la Roumilie l'observation des cinq prières de chaque

[1] Julius Cæsar, *Histoire politique et ecclésiastique du duché de Styrie*, VI, p. 230; d'après Wurmbrand, *Ann. Styr.*; Megiser, *Annales de la Carinthie*, et Valvasor, *Chron. Carnioliæ*.

[2] Valvasor, IV, p. 376.

[3] Seadeddin. Solakzadé, f. 62.

jour; on ne s'étonnera pas que cette coutume fût négligée, si l'on songe au nombre considérable de musulmans, nouvellement convertis, qui habitaient ce pays [1]. De cette même année date l'établissement d'une taxe sur les cardeurs; la singulière cause qui motiva cet impôt mérite d'être rapportée. Mohammed conduisait son armée en Moldavie, quand Daoud-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, qui marchait à ses côtés, lui raconta qu'il avait vu à Tawschanloubazar douze cardeurs poursuivre un renard, qui s'était introduit dans leur atelier, sans pouvoir réussir à s'en emparer. Mohammed, considérant que les cardeurs avaient fait preuve d'une grande maladresse dans cette occasion, ordonna que dorénavant chaque cardeur aurait à payer, en punition de son inhabileté à attraper les renards, une amende de cinq aspres au commissaire de police; cette amende est devenue un impôt qui se perçoit encore de nos jours [2].

L'année suivante, les murs de Constantinople qui n'avaient pas été réparés depuis plus d'un siècle, et qui surtout, du côté de la mer, avaient été ruinés par l'artillerie des Ottomans lors du dernier siége, furent entièrement relevés. La fille de Barbyses, Phidalia, dont l'époux Bysas donna son nom à Byzance [3], avait

1 Cet ordre se trouve dans un *inscha* (nom qui signifie une collection de pièces qui ont rapport aux affaires publiques), n° 38, de la bibliothèque de l'auteur.

2 Solakzadé et Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 304.

3 Hesychius Milesius.

la première entouré cette ville d'un mur. Pausanias est considéré comme son second constructeur [1]. L'empereur Sévère, qui avait éprouvé combien les remparts de Byzance avaient aidé la belle défense des assiégés contre lui, les rétablit entièrement [2]; Constantin, le fondateur de l'empire romain d'Orient, les avait continués des deux côtés du port; l'empereur Arcadius les releva lorsqu'ils eurent été endommagés par un tremblement de terre [3]. Sous Théodose-le-Jeune, un siècle après Constantin-le-Grand, la reconstruction des murs qui s'étaient écroulés, tant du côté de la mer que du côté de la terre, fut achevée en moins de deux mois [4], sous la surveillance des deux préfets de la ville, Athemius et Cyrus. Cinquante ans plus tard, Léon-le-Grand rebâtit le rempart à l'ouest [5]; Justinien I[er] dépensa des sommes énormes pour le prolonger jusqu'à la mer, à l'endroit où se trouvent les Sept-Tours [6]; Tiberius Absimarès le répara du côté de la mer [7]. Léon-l'Isaurien ordonna la levée d'un impôt pour la reconstruction des murs qui s'écroulèrent dans la dernière année de son règne [8]. Léon Bardas entoura d'une enceinte le palais des Blachernes, afin de le mettre à l'abri d'une invasion

1 Justinus, XI, 1.
2 Herodianus, III, 1.
3 Melala, *Chronog.* Arcadius.
4 Nicephor. Gregoras, XIV, 1, et Zonaras
5 Codini, *Origines Constant.*, apud Banduri, p. 55 et 82.
6 Procope, *de Ædific.*, I.
7 Codinus, l. c., p. 56 et 82.
8 Theophanes, Cedrenus, Manasses.

des Bulgares [1]; Romanus en fit autant pour ce grand palais, afin de le défendre contre une insurrection des citoyens; c'est pour cela que ceux-ci l'appelaient le château des tyrans [2]. Les empereurs Théophile et Michel [3], et après eux Andronicus l'aîné, le Paléologue [4], réparèrent les murs ébranlés par le choc des glaçons ou ruinés par les eaux de la mer. Apocaucus, l'adversaire et le rival de Cantacuzène, ne se contenta pas de restaurer l'ancien rempart de Byzance [5]; il en fit construire un nouveau plus bas que l'autre, qui partait de la Porte du Palais (l'extrémité du côté du port) et allait aboutir à la Porte-d'Or (l'extrémité du côté de la mer). Joannes Paléologue tenta, mais vainement, de fortifier le mur de la ville du côté des Sept-Tours, ainsi que la Porte-d'Or, en y faisant élever deux tours construites en pierres de taille; il abandonna ce projet sur l'injonction de Yildirim-Bayezid, qui le menaça de faire crever les yeux au prince Manuel [6], si la construction commencée n'était pas démolie sur-le-champ. De tous ceux qui avaient ainsi concouru à entretenir et à augmenter les fortifications de Byzance, Constantin seul peut être regardé comme le second fondateur de la ville; il acquit ce titre en transportant le siége de sa domination. des

1 Simon Logotheta, Leo Bard.

2 Zonaras, XVI, 26.

3 Voyez les *Inscriptions* de Tournefort, II, p. 176.

4 Nicéphore Gregoras, IX, 143; et Nicéphore, *Constant. in procenico*, p. 29.

5 Nicéphore Gregoras, XIV, 5.

6 Ducas, VIII, 12, et Nicéphore Gregoras.

bords du Tibre aux rives du Bosphore. Les premiers colons de Byzance étaient des Grecs de Mégare mêlés à quelques Thraces ; Constantin n'y amena que des Romains. Le système de colonisation adopté par Mohammed II, après l'extermination de presque tous les habitans de Constantinople, était d'une toute autre nature. Ses conquêtes au nord et à l'orient de l'Asie durent contribuer à repeupler sa nouvelle capitale. Des Lazes et des Karamaniens, des Illyriens et des Grecs, furent dirigés vers le centre de l'empire, de l'intérieur du Pont, de la Cappadoce, de la Servie et du Péloponèse; les plus riches habitans de douze capitales conquises[VIII] furent destinés à repeupler la résidence du sultan. Un très-petit nombre de ces colons, ceux de Karamanie, étaient musulmans; les autres, tous chrétiens de rite différent, obtinrent la permission d'exercer leur culte.

La trève d'un an que Mohammed avait accordée à Venise venait d'expirer; elle avait été fidèlement observée, mais la mauvaise foi du sultan avait fait échouer toutes les négociations entamées pour la conclusion d'une paix définitive : à mesure que l'ambassadeur acquiesçait aux propositions de Mohammed, celui-ci trouvait à ajouter quelque clause nouvelle qui remettait tout en question. Dès lors Antoine Loredano, généralissime des troupes de la république, qui avait le commandement de la flotte en station à Napoli di Romania, reçut l'ordre de commencer les hostilités. Le choix de ce général était le meilleur garant des succès de cette campagne. Après avoir purgé la mer de la pré-

sence des Ottomans, il fit voile pour les côtes de l'Asie-Mineure, y opéra plusieurs descentes, et ravagea le pays pendant une partie de l'été. L'année suivante (1477); le siége de Lepanto fut résolu dans le conseil du sultan. L'eunuque Souleïman-Pascha, celui qui, lors de la levée du siége de Scutari, avait été complètement défait par Etienne, prince de Moldavie, à la bataille de Krakowiz, fut chargé de l'exécution de cette entreprise, à laquelle on affecta une armée de quarante mille hommes. Lepanto (Naupactus), l'une des principales villes de l'Hellade, avait été cédée aux Vénitiens, lors de la décadence de l'empire byzantin; ils l'avaient embellie et fortifiée, et elle était regardée comme la principale possession qui assurât leur puissance en Grèce. Antoine Loredano, instruit du projet de Mohammed, se rendit dans le golfe de Lepanto avec trente-deux galères; le sénat, qui apprit presqu'en même temps le danger que courait cette ville, envoya un renfort considérable et fit entrer dans la place des troupes et des munitions. Ces précautions étaient à peine prises, que l'armée ottomane parut en vue de la forteresse et en forma le siége. Les batteries de Souleïman-Pascha eurent bientôt renversé les murs et ouvert la brèche; dès qu'elle fut assez large, l'assaut fut donné; mais les troupes ottomanes furent repoussées vigoureusement. Souleïman renouvela lui-même l'attaque à la tête de toutes ses forces; la garnison, vaillamment secondée par la flotte, déjoua tous ses efforts. Convaincu que sans la coopération de l'escadre ottomane il ne pourrait jamais réussir, il leva

le siége, et alla décharger sa rage sur quelques châteaux abandonnés auxquels il ne laissa pas pierre sur pierre [IX].

Le siége de Croïa suivit immédiatement celui de Lepanto. Le sandjakbeg de l'Albanie investit la place avec huit mille hommes; Pietro Vettori eut à la défendre pendant tout l'été. Les Ottomans étaient campés, au pied des hauteurs sur lesquelles est située Croïa, dans la plaine de Tyranna. Le 2 septembre 1477, le sénat de Venise envoya le provéditeur Francesco Contarini, avec deux mille cinq cents cavaliers et un corps de fantassins albanais, pour délivrer la place, ou au moins pour y introduire des vivres, dont elle commençait à manquer. Pour exécuter ce projet, il fallut livrer bataille. Contarini força les lignes des ennemis, les contraignit à fuir dans les montagnes, et, vers le soir, resta maître de leur camp, qu'il livra au pillage. Les assiégés sortirent aussitôt de la ville pour partager le butin avec les vainqueurs. Les Turcs remarquant, des hauteurs voisines, le désordre qui régnait dans les troupes chrétiennes, se rallièrent, fondirent sur les pillards, en tuèrent le plus grand nombre, et firent ceux qui restaient prisonniers; Francesco Contarini, qui fut pris, eut la tête tranchée. Les Turcs, vaincus et vainqueurs en moins de quelques heures, recommencèrent avec un nouveau zèle les travaux du siége. Les Albanais s'étaient dispersés après le combat, et les Italiens eurent à regretter une perte de plus de mille hommes [1].

Un mois s'était à peine écoulé depuis cet échec, que

1 Sabellico et Navagiero.

Venise elle-même fut menacée par une invasion des Turcs dans le Frioul ; la plus grande consternation se répandit parmi les Vénitiens à cette nouvelle. Deux camps fortifiés qui avaient été établis à Gradisca et à Fogliana, et une ligne non interrompue de retranchemens, qui partaient de l'embouchure de l'Isonzo, près d'Aquilée, et se continuaient jusqu'à Gœrz, étaient destinés à opposer une digue aux incursions des Turcs ; mais au commencement d'octobre 1477, l'ennemi s'était emparé du pont de Gœrz avant qu'on eût été instruit de sa présence au camp de Gradisca. Le sandjak de Bosnie Omarbeg [1] fit passer sur ce pont mille cavaliers ; une seconde division de sa cavalerie traversa la rivière à la nage à un autre endroit, pour se mettre en embuscade. Le jour suivant, Omar offrit la bataille au général vénitien Geronimo Novello, qui l'accepta. Au premier choc les Turcs feignirent de prendre la fuite, et le fils de Novello s'acharna à leur poursuite malgré les avertissemens de son père ; il donna ainsi dans l'embuscade qui avait été préparée la veille ; lui et tous ceux qui l'accompagnaient furent massacrés. Cet événement entraîna la défaite totale de l'armée vénitienne ; elle se débanda et la fuite devint générale. Les deux Novello étaient restés sur le champ de bataille ; le petit nombre de ceux qui échappèrent se réfugia dans les forteresses voisines. Omar répan-

[1] Sismondi, XI, p. 139. D'après Sabellico, dec. III, l. X, p. 223. Sismondi se trompe en disant que le Marbeg des historiens européens est le même que le grand-vizir Keduk-Ahmed ; il s'agit ici d'Omarbeg, fils de Tourakhan, comme le prouvent les historiens ottomans.

dit aussitôt dans la plaine entre l'Isonzo et le Tagliamento toute sa cavalerie, qui pendant un mois ravagea le pays. Une immense mer de feu roulait ses flots sur les granges, les forêts, les châteaux et les villas, ainsi que le rapporte l'historien Sabellico, qui contempla ce spectacle de la plate-forme d'un château-fort près d'Udine [1]. Les Turcs passèrent le Tagliamento, ce fleuve illustré dans les guerres d'Italie par les hauts-faits de tant de généraux, qui tantôt en forcèrent le passage, tantôt défendirent ses rives avec héroïsme. Cette fois il était dégarni de troupes, et les Ottomans qui le traversèrent sans coup-férir purent s'étendre impunément entre ce fleuve et la Piave. Les Vénitiens virent du haut des tours l'immense incendie dévorer leurs villages et leurs palais [2]; le doge se hâta de faire marcher toutes les forces disponibles et toutes les milices des provinces de la Lombardie; les citoyens de Venise fournirent à eux seuls quatre cents hommes bien armés. Le 2 novembre 1477, les divers corps sortirent de la ville et se mirent à la poursuite de l'ennemi. Cependant Omarbeg, commençant à s'effrayer de la témérité de son entreprise et à en redouter les conséquences, avait ordonné la retraite: mais sa cavalerie, entraînée par l'ardeur du pillage, s'était lancée jusque sur le sommet de rochers escarpés et entourés de précipices. Lorsqu'il fallut rejoindre l'armée, les Turcs furent très-embarrassés pour tirer leurs chevaux des hauteurs où ils étaient parvenus;

[1] Sismondi, p. 141. D'après Sabellico, l. c., f. 224.
[2] Sandi, *Storia civile di Venezia*, VIII, c. 9. Daru, II, 477.

ils eurent enfin recours à un expédient : coupant par bandes les vêtemens des prisonniers, ils en firent des sangles dont ils se servirent pour attacher leurs chevaux sous le ventre, et, les soulevant de rochers en rochers, ils les descendirent jusqu'à la plaine. Omar-beg repassa l'Isonzo, et eut bientôt évacué entièrement le Frioul ; mais les monceaux de ruines qu'il laissa derrière lui n'attestèrent que trop son passage. Pour comble de malheur, un autre fléau, la peste, se manifesta dans le pays ; au mois de décembre elle pénétra dans la capitale de la république, et y exerça d'affreux ravages [1]. Ainsi se termina l'année 1477. Dans le cours de cette année, les Turcs parurent pour la première fois sur les bords du Tagliamento ; Mathias Corvin fit le siége de Vienne ; Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, disparut dans la bataille qu'il livra contre les Suisses ; et Ouzoun-Hasan, souverain de la Perse, qu'on pourrait appeler aussi le Téméraire, mourut de chagrin de ne pouvoir apaiser les haines et les querelles qui divisaient ses cinq fils, et de remords d'avoir fait tuer le sixième à coups de flèches. Les annales de l'Orient qui rapportent la mort d'Ouzoun-Hasan font aussi mention de celle de l'historien persan Abdourrizak, auteur de l'histoire de Timour et de Schahrokh, ainsi que de celle de l'historien arabe Ibn-Schohné [x], qui succombèrent pendant cette année si féconde en grands événemens [2].

Le siége de Croïa durait depuis près d'un an, lors-

[1] Daru, II, p. 477.

[2] Djenabi.

que Mohammed eut recours à sa politique ordinaire, qui consistait à entamer des négociations pour la paix, dans le but de préparer le succès de ses campagnes. Il comptait ouvrir celle-ci en personne. Il chargea donc de pleins pouvoirs un juif qui vint trouver Loredano à Croïa. Après lui avoir communiqué les instructions dont il était porteur, il lui demanda des passeports et une galère pour se rendre à Venise, demande que Loredano s'empressa de lui accorder; mais arrivé à la hauteur de Capo d'Istria, le négociateur mourut subitement. Néanmoins, le sénat fut instruit de la démarche de Mohammed, et, fatigué qu'il était de porter seul le poids d'une guerre désastreuse, il envoya aussitôt l'ordre à Thomas Malipieri, qui, dans ce moment, remplissait les fonctions de provéditeur à bord de la flotte de Venise, de partir incontinent pour Constantinople. Dans les premiers jours du mois de janvier de l'année 1478, Malipieri arriva à Constantinople, muni de pleins pouvoirs; il était autorisé à céder au sultan la ville de Croïa, l'île de Stalimène (Lemnos) et la partie du Péloponèse appelée Braccio di Maina. La république consentait en outre à restituer toutes les places et tout le territoire conquis depuis le commencement de cette guerre; enfin elle offrait de payer cent mille ducats au nom de la ferme des aluns, contre laquelle Mohammed réclamait depuis long-temps. Ces propositions furent acceptées par le sultan; mais il exigea, pour conclure le traité, l'admission d'une nouvelle clause par laquelle il serait stipulé que Venise lui paierait un tribut annuel de dix mille ducats. Malipieri

répondit qu'il ne pouvait prendre sur lui d'accepter cette condition; cependant il demanda et obtint une trêve de deux mois, jusqu'au 15 avril 1478, pour aller consulter le sénat et revenir avec de nouveaux pouvoirs.

Dans l'intervalle, la république apprit que le roi de Hongrie et le roi de Naples, dont un mariage avait récemment uni les intérêts, étaient sur le point de faire leur paix particulière avec la Porte. Mathias Corvin devait s'engager à céder au sultan toutes les conquêtes qu'il avait faites en Hongrie. Le roi de Hongrie avait bien quelque répugnance à accepter cette paix; mais Ferdinand d'Aragon, son beau-père, leva ses scrupules en souscrivant au traité que le sultan lui avait proposé [xi]. Les relations d'amitié qui s'étaient renouées entre Mohammed et le roi de Naples avaient été rompues par ce dernier, immédiatement après la prise de Négrepont; à cette époque, le sultan, qui saisissait toutes les occasions de mettre la désunion parmi les princes chrétiens, avait écrit à Ferdinand une lettre remplie de témoignages d'estime, dans laquelle il lui faisait part de sa nouvelle conquête. Mais alors Ferdinand regardait chaque succès de Mohammed en Europe comme un coup porté à sa propre puissance; il lui fit la réponse suivante: « Au sérénissime et illustrissime seigneur Mohammed, empereur des Turcs, Ferdinand, par la grâce de Dieu, roi de Sicile, de Jérusalem et de Hongrie, salut. Nous avons reçu les lettres que Votre Sérénité nous a adressées par l'entremise de son ambassadeur, pour nous annoncer

la prise de Négrepont, et pour nous faire partager la joie que lui inspire la victoire. Nous savions, les années précédentes, que nos sujets trouvaient protection près de Votre Sérénité et n'avaient qu'à se louer de ses bons traitemens ; nous n'avons donc pas fait difficulté de lui envoyer un ambassadeur, et d'entretenir avec elle toutes les relations d'amitié qui pouvaient se concilier avec notre dignité et notre religion. Mais dès que nous avons connu la guerre cruelle que Votre Sérénité fait aux chrétiens, et particulièrement aux Vénitiens, qui sont nos amis et nos alliés, il nous a paru impossible de conserver la bonne intelligence qui régnait entre nous et Votre Sérénité ; c'est pourquoi nous avons résolu de la combattre avec toutes nos forces, ainsi qu'il est du devoir d'un bon chrétien de le faire ; et nous allons joindre nos flottes à celles de Venise, afin de l'aider à défendre la foi chrétienne et notre sainte religion. Votre Sérénité aurait tort de croire que nous puissions jamais manquer aux devoirs que nous impose la religion chrétienne dont nous sommes zélés observateurs, et trahir les Vénitiens qui méritent toute notre affection. Aussi nous sommes fort étonnés que Votre Sérénité veuille se réjouir avec nous de la prise de Négrepont, attendu qu'elle n'a été pour nous qu'un sujet de peine. Fait à Naples, le 4 septembre 1470 [1]. »

L'exécution des menaces contenues dans cette lettre interrompit pour plusieurs années toutes relations entre les deux souverains. Mais à l'époque où nous sommes arrivés, la politique de Ferdinand avait pris une autre

[1] Laugier, VII, l. XXVII, p. 243.

direction ; il écouta favorablement les propositions de Mohammed, lui accorda la libre entrée des navires turcs dans les ports napolitains, et enfin accepta le traité d'alliance proposé par la Porte. L'ambassadeur qui avait été envoyé à Naples pour cette négociation, retourna près de son maître avec la ratification du traité et de riches présens. C'est, dans l'histoire de la diplomatie européenne, le premier exemple d'une alliance conclue entre une puissance chrétienne et les ennemis jurés de tout ce qui vénérait le nom du Christ. Ferdinand, en signant ce traité, n'avait consulté que la haine qu'il portait secrètement aux Vénitiens.

Venise elle-même était alors réduite à accepter les conditions de Mohammed, quelque dures qu'elle fussent. La tournure que prenait la politique napolitaine, l'anarchie qui régnait en Perse depuis la mort d'Ouzoun-Hasan, l'extrême détresse de la ville de Croïa, et la tiédeur du pape Sixte IV à secourir la république dans sa guerre contre les infidèles, tout faisait à Venise une nécessité de la paix. Thomas Malipieri revint donc le 3 mai 1478 à Constantinople; mais déjà le sultan était en marche pour l'Albanie : Malipieri se hâta de le rejoindre à Sofia. Là Mohammed lui déclara qu'il se regardait comme dégagé de sa parole ; que la situation des deux partis avait changé pendant l'absence de l'ambassadeur de Venise; qu'il regardait Croïa comme étant déjà en son pouvoir, puisque cette place était cernée de tous côtés par une nombreuse armée, et que si Venise tenait réellement à la paix, il fallait qu'elle cédât la ville de Scutari [XII]. Malipieri n'ayant pas été

autorisé à accéder à une pareille demande, reprit la route de Venise, et Mohammed continua sa marche sur l'Albanie.

Le nom de Scutari, appelée Scodra dès la plus haute antiquité, signifie probablement le but d'un voyage ou le lieu de station [1] pendant une route, comme paraît l'indiquer aussi le Scutari ou Ouskoudar qui est situé en face de Constantinople. Les Turcs la nomment Iskenderiyé, c'est-à-dire la ville de Scanderbeg. Scutari est située à l'orient d'un grand lac que Tite-Live appelle Labeatis, et qui aujourd'hui porte indifféremment les noms de lac de Zenta, de Scutari ou de Boyana, d'après la rivière qui en découle. La rivière de Boyana, anciennement Barbana [2], sort du lac au sud-ouest de la ville; au nord-est descend la petite rivière de Drinas [3] qui se jette dans la Boyana non loin du lac. Le pont de bois qu'il faut traverser pour entrer dans Scutari est souvent détruit par les inondations; mais les habitans d'un village voisin sont tenus de l'entretenir en bon état [4]. Les trois châteaux-forts de Gœlbaschi, Drivasto ou Dergoz, et Xabiaco (Schabibak), commandent, à quelque distance de la ville, les trois routes qui y conduisent [5]. Deux guerres en Illyrie

[1] Les stations de poste en Perse s'appellent *ouskoudar;* c'est de ce mot que les Grecs ont fait par corruption ασταυδαρες.

[2] Tite-Live, XLIV, c. 31.

[3] La *Clauzula* de Tite-Live, et le *Drilos* de Pline. Voyez la *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 137.

[4] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, l. c.

[5] Solakzadé, f. 62; et Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 336. La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 133 et 146. Barletius.

avaient fait connaître aux Romains l'importance militaire de cette place. Cneius Fulvius Centimalus fit la première de ces guerres pour venger sur la reine Teuta [1] l'assassinat des ambassadeurs romains et l'incendie de quelques navires de la république. L'autre guerre fut conduite par le préteur Anicius, qui la termina avant que le sénat sût qu'elle fût commencée; le fratricide Gentius avait lâchement pris la fuite à l'approche des Romains, et s'était jeté dans Scutari qu'il n'eut pas même le courage de défendre [2]. Trois rois d'Asie, Attalus, Eumène et Prusias, accoururent à Rome pour assister au triomphe d'Anicius, dans lequel figuraient Gentius et ses fils, précédant le char du triomphateur. A partir de cette époque l'histoire ne nous a rien transmis des destinées de l'Illyrie et de ses princes, jusqu'au moment où les Ottomans paraissent sur la scène politique, et où les victoires de Scanderbeg effacent la honte de Gentius.

Au commencement du quatorzième siècle, nous voyons la famille des Balsch dominer à Scutari. Trois frères de ce nom, possesseurs du territoire de la Boyana, qui comprenait tout le littoral du lac de Zenta et de la Boyana, commencent par chasser la famille de Dukaghin [3] du district auquel elle avait donné son nom; bientôt après ils expulsent de Croïa la famille de Sofi, et enfin ils mettent le siége devant Raguse, où était enfermé Etienne, roi de Bosnie. Après avoir

[1] *Florus*, II, 13.

[2] Tite-Live, XLIV, c. 31 et 32.

[3] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 145.

forcé ce prince à accepter la paix, et avoir étendu leur domination jusqu'à la rivière de Narenta, les trois frères conquirent en peu de temps les villes d'Albagræca, aujourd'hui Arnaoud-Belgrade, de Castorea (Kesriyé) et d'Apollonia (Awlona); dès lors ils gouvernèrent pacifiquement le pays jusqu'à la mort de deux d'entre eux. Le troisième fut vaincu et tué par Ewrenos, général de Mourad II, dans la plaine de Saoura, près d'Arnaoud-Belgrade. Cette victoire livra, pour la première fois, aux Turcs les trois principales forteresses de la province, Castorea, Albagræca et Croïa[1]. Stracimer Balsch, successeur du prince mort à la bataille d'Arnaoud-Belgrade, régna sur Scutari, Drivasto, Lissus ou Alessio et Antivari. Son fils George [XIII] céda Scutari à Mourad II; mais celui-ci, voulant récompenser George de lui avoir renvoyé pour son harem une jeune fille d'une grande beauté, sa parente, la lui restitua; plus tard George la donna en gage aux Vénitiens et ne la dégagea pas. Scodra, étant ainsi devenue une possession de la république, avait essuyé en 1474 un siége de trois mois, pendant lequel elle avait déconcerté tous les efforts de l'eunuque Souleïman-Pascha. Cette fois, c'était Mohammed lui-même qui venait assiéger la ville à la tête de toutes ses forces; mais Scutari s'attendait à cette attaque, et tout y avait été préparé pour faire une vigoureuse défense. Les citoyens et l'équipage de plusieurs galères, qui étaient entrées dans la Bojana, avaient

[1] Marini Barletii, *de Scodrensi obsidione et expugnatione*, dans Lonicerus, f. 321.

travaillé jour et nuit à réparer les murs et à ajouter aux fortifications de la ville. Tous ceux qui n'étaient pas en état de porter les armes avaient été transportés ailleurs : il ne restait plus, dans Scutari, que seize cents citoyens et deux cent cinquante femmes ; la garnison ne montait qu'à six cents hommes. Bientôt les colonnes de fumée qui s'élevèrent sur les hauteurs, au nord de la ville, annoncèrent l'arrivée des Ottomans ; et, dans la nuit du 14 au 15 mai 1478, huit mille akindjis, sous les ordres de leur chef, Ali-Mikhaloghli, vinrent investir la place [1]. Alibeg était suivi de son frère Iskender [XIV], sandjakbeg de Bosnie, qui conduisait quatre mille cavaliers ; après celui-ci venait Malkovikh, sandjak de Servie [2], avec trois mille hommes de cavalerie légère. Dès ce jour, toute la population mâle de Scutari fut divisée en trois corps ; le premier défendait les remparts, le second était employé à la réparation et à la reconstruction des murs, et le dernier, dans lequel se trouvaient les prêtres, devait veiller à la garde des étendards dorés de saint Marc, le patron de la république, et de saint Etienne, le patron de la ville. Quant aux quinze mille hommes de cavalerie qui venaient de former le blocus, ce n'était que l'avant-garde de l'armée ottomane.

Mohammed avait donné l'ordre à Ahmedbeg, fils d'Ewrenos, et à Omarbeg, fils de Tourakhan, de

[1] Barletius dit qu'ils jouissaient du privilége de pouvoir se mettre en campagne quand ils le voulaient, et sans attendre d'ordres du sultan.

[2] Chez les Ottomans, Malkodj-Oghli.

frayer et d'aplanir les routes pour le passage de l'artillerie et des bagages, de jeter des ponts et de réparer les anciens partout où il serait nécessaire [1]. Le grand-vizir, conquérant de la Karamanie et de Kaffa, Keduk Ahmed-Pascha, avait d'abord été chargé du commandement en chef de l'expédition; mais s'étant permis quelques observations sur les difficultés d'une guerre en Albanie, Mohammed le destitua sur-le-champ, sans égard pour ses services passés. Ce ne fut pas un général qui hérita de la plus haute dignité de l'empire, mais un homme d'État distingué et un poëte, Mohammed-Pascha-Karamani, secrétaire-d'État pour le chiffre du sultan, et descendant du célèbre poëte mystique Djelaleddin Roumi. Mohammed-Pascha acquit une haute renommée dans la législature [2]; il est l'auteur de plusieurs des lois fondamentales de l'empire, mais il n'a pas ajouté à son nom d'illustration guerrière. Mohammed II se réserva dès lors la direction de la campagne. A son entrée en Albanie, il se porta en personne sur Croïa, et envoya à Scutari Daoud-Pascha, beglerbeg de Roumilie, qui avait succédé à l'eunuque Souleïman-Pascha. Mohammed avait bien pardonné à ce dernier d'avoir levé, quatre ans auparavant, le siége de Scutari, et d'avoir été défait en Moldavie, mais il l'avait fait jeter dans les prisons du château d'Europe sur le Bosphore, pour avoir levé le siége de Lepanto; Keduk Ahmed-Pa-

1 Seadeddin, dans Bratutti, II, 305. Uruus, Solakzadé, Idris, Ali.

2 *Biographies des Vizirs*, par Osman-Efendi. Seadeddin et Ali, sur les grands-vizirs du règne de Mohammed II.

scha avait subi le même sort. parce qu'il avait hésité à se charger du second siége de Scutari [1]. Cependant la ville de Croïa était resté cernée depuis plus d'une année; elle avait consommé toutes ses provisions, et la faim avait forcé les habitans à manger la chair des chevaux, des chiens et des chats. Rien ne pouvait plus sauver la place quand Mohammed y arriva; les faibles secours que Loredano aurait encore pu détacher de son escadre étaient tout-à-fait insuffisans. Réduits à mourir de faim ou à voir la ville emportée d'assaut, les habitans envoyèrent une députation à Mohammed, le 15 juin 1478; ils offraient de se rendre à condition qu'on leur laisserait la vie sauve, et qu'ils pourraient se retirer librement avec leurs effets. Les députés obtinrent un écrit, signé de la main de Mohammed, qui leur garantissait son adhésion à leurs demandes et permettait aux habitans de se retirer où bon leur semblerait, à moins qu'ils n'aimassent mieux vivre dans Croïa avec l'assurance de la protection et de la faveur du sultan. Tous déclarèrent qu'ils renonçaient à leur patrie, et qu'ils iraient s'établir dans le lieu que la république de Venise leur assignerait. En conséquence, ils livrèrent la forteresse et partirent sous la conduite de Haroun-Pascha, que le sultan avait désigné à cet effet. Mais à peine furent-ils hors des murs, que Haroun les fit charger de fers et les conduisit ainsi à Mohammed. Celui-ci, après avoir réservé quelques-uns des prisonniers de distinc-

[1] Seadeddin, l. c., p. 305. Solakzadé.

tion dont il espérait tirer une riche rançon, fit trancher la tête à tous les autres. Ainsi disparurent les derniers compagnons d'armes de Scanderbeg; son peuple tout entier devait le suivre de bien près au tombeau [1].

Croïa, dont nous venons de raconter la chute héroïque, était appelé le Château-des-Sources, à cause de l'abondance des eaux vives qu'elle renfermait; les Turcs la nomment Akhissar (le Château-Blanc). Elle est située sur des rochers escarpés, et domine les plaines où César et Pompée s'observèrent mutuellement avant de livrer, dans les champs de Pharsale, la bataille qui fixa invariablement le sort de Rome. Cette forteresse, distante de quatorze milles seulement de Durazzo (Dyrrachium) et de cinquante-sept de Scutari, avait été construite par un des princes de la famille de Sofi, et cédée par lui à Balsch, qui à son tour dut l'abandonner aux Turcs; Scanderbeg la leur ayant enlevée par ruse, elle devint célèbre par les deux siéges qu'elle soutint contre Mourad II et Mohammed II. Parvenu à un âge fort avancé, Scanderbeg céda Croïa aux Vénitiens, après en avoir été le maître pendant vingt-cinq ans [xv]. Enfin Mohammed se rendit à la forteresse pour en recevoir les clefs, que les derniers possesseurs de Croïa avaient été obligés de lui abandonner. Cependant Daoud-Pascha, Albanais d'origine, qui, fait prisonnier dans sa jeunesse, s'était élevé par son génie et sa valeur à la

[1] Barletius, *de Scodrensi expugnatione*, II, p. 399.

dignité de beglerbeg de Roumilie, avait dressé son camp sous les murs de Scutari, qu'il avait investie avec le gros de l'armée. Dans les premiers jours de juin, il gravit le sommet de la montagne de Saint-Marc, d'où il reconnut la ville; et aussitôt il fit passer sur un pont, qu'il venait de jeter sur la Boyana, vingt mille cavaliers pour saccager les environs. Le 8 juin 1478, Moustafa, beglerbeg d'Anatolie, vint camper sur le Drinas (Drilos) [1] avec les troupes d'Asie. Il envoya de là seize mille hommes de cavalerie, qui allèrent se poster sur les hauteurs appelées le *Scutari supérieur*. La cavalerie turque était divisée en cinq corps, qui se distinguaient parfaitement les uns des autres par le nombre et la couleur des drapeaux. Le premier corps avait six drapeaux; quatre blancs, un vert et un rose; dans le second, le troisième et le quatrième, on remarquait deux drapeaux couleur de pourpre, deux verts et deux jaunes; le cinquième corps, dans lequel se trouvait Daoud-Pascha, avait sept drapeaux: quatre roses, un blanc brodé d'or et deux verts. La force totale des troupes d'Asie, rassemblées sous les murs de Scutari, pouvait être évaluée à trente mille hommes, mais l'armée de siége n'était pas encore au complet. Le 15 juin 1478, quatre drapeaux blancs, flottant à l'horizon, annoncèrent l'arrivée des quatre mille janissaires qui précédaient d'ordinaire le sultan. Trois jours après, le 18 juin, l'armée turque passa le pont qui avait été jeté sur le Drinas,

[1] Le Drilos de Pline et la Clausula de Tite-Live.

et occupa les villages de la plaine appelée Oblica [1], qui s'étend au-delà de la Boyana.

Deux nobles turcs vinrent apporter à la garnison de Scutari la nouvelle de la chute de Croïa, et exhortèrent le provéditeur vénitien, Antonio de Lezze, à se rendre. Sur son refus, les Turcs construisirent sur la place dite *Catilina*, qui est située en face de la ville, deux galères destinées à fermer le passage aux Albanais, dont la flottille descendait chaque jour du lac dans la rivière de la Boyana, et faisait éprouver de grands dommages aux Turcs occupés des travaux du siége. Le 20 juin, les Ottomans commencèrent la construction d'un castel en bois sur la montagne des Paschas, ainsi appelée, parce que, au premier siége, l'eunuque Souleïman-Pascha y avait établi ses tentes; ce castel était protégé par quatre tours remplies de pierres, qui devaient mettre les artilleurs et les machines de guerre à couvert du feu des assiégés. Dix mille chameaux avaient apporté les munitions et les canons, qui furent déchargés derrière la montagne des Paschas, près du torrent Khiro. Les Ottomans commencèrent à battre les murs le 22 juin 1478 : le premier jour, les deux seuls grands canons qu'ils eussent à leur disposition, et dont l'un lançait des boulets de trois quintaux, l'autre des boulets de quatre quintaux, ne tirèrent que sept coups, qui tous furent dirigés contre la principale porte de la ville. Cinq jours après arrivèrent, chargés de fascines, six mille

[1] Marini Barletii, *de Scodrensi expugnatione*, l. II; et Sansovino, *Ist. universale dell' Origine guerre et Imperio di Turchi*, I.

azabs. Les deux lourdes pièces déjà établies sur le mont des Paschas ne tiraient que sept ou neuf coups par jour ; mais on en amena une troisième dont les boulets pesaient quatre quintaux : elle fut mise en batterie à côté des autres, en face de la route qui conduit de Scutari à Drivasto ; à elle seule elle fournit vingt-neuf coups par jour. Le 26 juin, de nouveaux azabs, au nombre de deux mille, passèrent le Drinas, apportant des fascines ; le même jour, un canon, lançant des boulets de sept quintaux [1], fut mis en batterie par les assiégeans, sur la montagne des Paschas, vis-à-vis de l'église de Sainte-Vénéranda. Dans la soirée du 1er juillet, huit cents bêtes de somme traversèrent le pont du Drinas avec les bagages du sultan ; et les beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie se portèrent aussitôt à sa rencontre. Le lendemain, Mohammed, en allant reconnaître la position de la ville, s'écria à la vue des fortifications placées sur le sommet d'une montagne : « Quel excellent nid l'aigle s'est choisi là pour y soigner ses petits ! » Le camp du sultan formait un cercle de neuf tentes, sur un espace de deux milles ; il n'était accessible que d'un côté, et gardé par un triple rang de janissaires. Toutes les hauteurs, à une distance de quarante milles, brillaient de la blancheur des tentes turques. Les assiégés évaluèrent les forces de l'ennemi au nombre, sans doute exagéré, de trois cent cinquante mille hommes. Dans Scutari, où les habitans et la garnison n'avaient guère que leur courage à opposer à des forces si considérables.

[1] Barletius, l. c.

un dominicain, Barthélemy d'Epire, comme un autre Capistran, rassemblait, dans l'église de Sainte-Marie. les Italiens et les Albanais, les citoyens et les matelots. et, par ses discours énergiques, leur inspirait l'héroïsme des martyrs chrétiens [xvi]. Deux jours après, Mohammed augmenta ses batteries de deux nouveaux canons aussi forts que les précédens; l'un fut placé au pied de la montagne baignée par le Drinas: son calibre était de six quintaux; l'autre, appelé le canon de Mohammed, fut établi sur la montagne d'où il vomissait sur l'église de Saint-Lazare des boulets de douze cents livres, semblables à ceux qu'on avait employés au siége de Constantinople. Depuis plusieurs jours, la ville était menacée du canon du sultan, pour la fonte duquel la première sultane avait donné une partie de ses revenus. C'est à ce siége que les Turcs employèrent pour la première fois des espèces de bombes composées de morceaux de laine imprégnée d'huile, de cire, de soufre et d'autres matières inflammables : ces projectiles laissaient après eux un long sillon de lumière, qui, pendant la nuit, ressemblait à la queue d'une comète; lancés avec une incroyable rapidité, ils produisaient, en fendant l'air, un bruit aigu, incendiaient tout ce qu'ils touchaient, et tarissaient les sources et les puits dans lesquels ils tombaient. Les assiégés, pour prévenir l'incendie, démolirent les toits des maisons, et formèrent une compagnie de jeunes gens qui n'avaient d'autre emploi que d'éteindre le feu partout où il se déclarait. Les sentinelles postées au haut des tours sonnaient une

cloche, quand les Turcs approchaient la mèche des canons. A ce signal, chacun se tenait sur ses gardes : les bourgeois et ceux qui n'étaient pas de service se réfugiaient dans des souterrains, qui les mettaient à l'abri du danger. Le 7 juillet, une nouvelle bouche à feu vomissant des boulets de douze quintaux fut pointée sur l'église de Saint-Blaise; ces boulets fracassaient tout ce qui se trouvait sur leur passage, et quand ils tombaient à terre, ils s'y enfonçaient à une profondeur de douze palmes : cependant le hasard voulut qu'ils ne tuassent que deux hommes. L'explosion de ces pièces était si violente, qu'elle faisait trembler au loin le sol et tous les édifices qui s'y trouvaient. Le même jour, 7 juillet, les Turcs firent agir une nouvelle pièce, lançant des projectiles, de sept cents livres; ils l'avaient traînée de l'autre côté de la Boyana, non pas par le pont, qui aurait été écrasé par son poids, mais à travers la rivière même. Le 8, deux bouches à feu furent encore ajoutées aux batteries; l'une, du plus gros calibre dont il soit fait mention dans l'histoire de l'artillerie, vomissait des boulets de pierre du poids de treize quintaux. Toutes ces pièces, d'une dimension si extraordinaire, avaient été fondues sur les lieux mêmes, à l'ouest de la montagne des Paschas. Enfin, le 11 juillet, Mohammed fit établir un onzième et dernier canon, qui lança des boulets de onze quintaux dans le jardin d'un citoyen de la ville. Ces onze canons monstres envoyèrent, dans le cours d'une journée, cent soixante-dix-huit projectiles, nombre qui n'avait encore été atteint dans aucun des siéges

précédens des Turcs [xvii]. Par chaque décharge des onze mortiers était mis en mouvement le poids énorme de quatre-vingt-trois quintaux [xviii]; le nombre des boulets lancés ainsi s'éleva à deux mille cinq cent trente-quatre en trente jours [xix].

Mohammed, déterminé à s'emparer de la ville à quelque prix que ce fût, choisit, pour donner un assaut général, le 22 juillet 1478, jour consacré à sainte Madeleine, et qui de tous temps avait été religieusement fêté par Scutari. Les murs offraient des brèches praticables en plusieurs endroits, et les fossés étaient comblés de fascines et de pierres; Mohammed fit dresser une tente rouge sur le sommet de la montagne des Paschas, pour assister au spectacle sanglant de l'attaque. Tandis que les citoyens de la ville étaient rassemblés dans les églises, quatre coups de canon donnèrent le signal de l'assaut. Aussitôt cent cinquante mille Turcs s'avancèrent d'un pas ferme, et entourèrent de tous côtés les remparts; en même temps, les cloches, qui un moment auparavant avaient appelé les citoyens à la prière, firent entendre tout-à-coup le tocsin; son appel sinistre ramena les défenseurs de Scutari à leur poste. Déjà les Ottomans avaient franchi les fossés, et commençaient à escalader les murs; déjà l'on pouvait voir un de leurs drapeaux flotter sur le bastion qui défendait la principale porte, quand les assiégés accoururent, conduits par le dominicain Barthélemy, et, tombant sur l'ennemi avec la rage d'un lion blessé, le chassèrent du bastion dont il s'était emparé; les Turcs, épouvantés d'une attaque

si vive, prirent la fuite en laissant trois mille morts sur la brèche. Mohammed, qui s'était un moment cru maître de la place, ordonna de tenter un second effort contre la grande porte; deux tours massives qui la défendaient s'étaient écroulées sous le feu continuel des assiégeans, et il ne restait aux habitans qu'un rempart de terre élevé à la hâte. Mais le combat le plus terrible se livra dans un fossé taillé dans le roc, et qu'une nombreuse artillerie battait par enfilade. Le feu meurtrier des Turcs obligea enfin les assiégés d'abandonner cette position, et, pour la seconde fois, l'étendard du croissant fut planté sur le bastion. Le danger était imminent; alors un corps de jeunes braves, tenu en réserve sur la place de la ville, se porta en avant, et, refoulant les Ottomans, rétablit le drapeau de Saint-Marc, qui un moment avait cédé la place à l'étendard de Mohammed. Ainsi se termina cette journée dont les assiégés recueillirent toute la gloire; ils n'avaient perdu que quatre cents hommes, tandis que les Turcs avaient laissé douze mille des leurs dans les fossés. Le sultan, furieux de l'issue de ce premier assaut, jura de s'en venger par un autre qui devait procéder avec plus d'ordre. Il fit publier dans son camp que chacun eût à se tenir prêt à recommencer l'attaque, dès que le croissant de la lune commencerait à paraître. Cinq jours après, le 27 juillet, jour de Saint-Pantaléon, l'armée turque livra le second assaut. La nuit précédente, le camp n'avait cessé de retentir des cris d'*Allah* et de *Mohammed;* et sur les remparts, les citoyens de Scutari s'étaient disposés au combat par des invoca-

tions à Dieu et à la Madone, à saint Marc et à saint Étienne. Le dominicain Fra Bartolomeo et le chef de la cavalerie, Nicolo Moneta, parcoururent la ville à cheval, disposant tout pour la défense, et exhortant chacun à bien faire son devoir. Au point du jour l'attaque commença sur tous les points; les janissaires montèrent à la brèche avec intrépidité malgré les pierres qui roulaient sur eux du haut des remparts, et les nuées de flèches dont ils étaient assaillis. Ils franchissaient ainsi les fortifications en ruines, et s'efforçaient ensuite de gravir le long du mur intérieur qui formait la dernière enceinte de la ville; de nouveaux assaillans venant par derrière poussaient les premiers rangs, et les portaient en quelque sorte jusqu'au sommet du rempart : mais ils n'y arrivaient jamais que criblés de coups de lance et de coups d'épée; avant même d'avoir pu combattre, ils retombaient morts sur leurs camarades qui ne se décourageaient point [1]. Mohammed, exaspéré de rencontrer une résistance aussi opiniâtre, donna l'ordre de diriger à la fois les onze canons contre la grande porte et de faire feu sur les assiégés, sans s'inquiéter si l'on frappait les assiégeans des mêmes coups. Lorsque cet ordre fut exécuté, ceux des janissaires qui avaient déjà pénétré dans l'intérieur de la ville, saisis d'une terreur panique à cette attaque faite sur leurs derrières, s'arrêtèrent et prirent la fuite dans un extrême désordre. A cette vue, Mohammed, convaincu de l'inutilité de l'ef-

[1] Barletius, l. c., II, p. 420-432. Andrea Navagiero, p. 1155. Sismondi, p. 148.

froyable carnage qu'il avait ordonné, se décida à donner le signal de la retraite en s'écriant : « Pourquoi faut-il que j'aie jamais entendu prononcer le nom de Scutari, pour voir tous mes efforts échouer devant ses murs? [xx]. »

Trois jours après ce second assaut, qui, avec le premier, avait coûté à Mohammed près du tiers de l'élite de son armée, le sultan convoqua un conseil de guerre ; et Ahmed-Ewrenos [xxi] vint au-devant des désirs de son maître, en proposant de lever le siége de Scutari et de n'y laisser qu'une partie des troupes pour en faire le blocus[xxii]. On résolut de réduire, avant tout, le reste de la province sous l'obéissance de la Porte, afin d'ôter aux assiégés tout espoir de secours, et de commencer par les divers châteaux du voisinage qui étaient encore au pouvoir des Vénitiens. Le beglerbeg de Roumilie fut chargé de s'emparer de Schabibak [1] (Xabiacco). Cette place forte située à quarante milles de Scutari, sur la rive escarpée du lac de Zenta, appartenait à Jean Czernowitsch ; il se rendit lâchement sans combattre. En revanche, la forteresse de Drivasto résista pendant seize jours, jusqu'à ce que ses murs tombassent en ruines, et que huit cents hommes, c'est-à-dire la plus grande partie de la garnison, eussent été fait prisonniers dans une sortie ; le reste des assiégés, décimé par l'artillerie des Turcs et par la peste, suppléa au nombre par le courage, et presque tous tombèrent les armes à la main. Mohammed s'était réservé l'honneur de prendre le fort d'assaut. Jacques de Mosto,

[1] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 138.

qui le commandait, fut conduit, avec cinq cents prisonniers, et le reste de la population, sous les murs de Scutari, où le sultan avait laissé Omarbeg avec huit mille hommes de troupes; tous ces captifs furent exécutés à la vue des assiégés, afin de leur faire connaître le sort qui les attendait dans le cas où ils persisteraient plus long-temps dans leur défense. La ville d'Alessio, désertée par ses habitans, fut livrée aux flammes sur l'ordre du beglerbeg de Roumilie. La forteresse d'Antivari fut la seule qui résista à tous les efforts des Turcs. La plus grande partie de l'été avait été employée à ces différens siéges; dans la nuit du 8 au 9 septembre 1478, Mohammed leva son camp de la montagne des Paschas, et se mit en marche au point du jour avec quarante mille hommes. Les deux beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie retournèrent à Scutari, après la prise d'Alessio et de la grande île que forme à son embouchure la rivière de Drino, et qui a sept milles de circonférence; sous les murs de Scutari, ils livrèrent au supplice cinquante hommes qui formaient l'équipage de deux galères surprises dans l'île. Pour empêcher qu'une flottille vénitienne ne pût remonter la Boyana, et arriver jusqu'au pied de la ville, malgré l'étroit blocus qu'ils formaient autour d'elle, les deux généraux turcs continuèrent le pont garni de redoutes qu'ils avaient fait jeter sur la rivière jusqu'à la place appelée Catilina, et, pour couper tout secours aux assiégés, ils bâtirent une tour à chaque extrémité de cette plaine. Le 18 septembre, la saison étant déjà fort avancée, le beglerbeg d'Anatolie reprit

le chemin de l'Asie, et, dans les premiers jours de novembre, celui de Roumilie leva aussi son camp pour retourner à Constantinople ; Ahmedbeg Ewrenos resta devant Scutari, pour en continuer le blocus avec quarante mille hommes de cavalerie. Cependant le manque de vivres commençait à s'y faire sentir ; les assiégés n'avaient plus d'autre nourriture que du pain et de l'eau. La veille de Noël, quelques Italiens, qui pénétrèrent dans la ville, ranimèrent le courage des habitans, en leur annonçant qu'un ambassadeur vénitien était en route pour Constantinople, où il avait mission de conclure définitivement la paix. Cette nouvelle les engagea à souffrir patiemment leurs maux ; un mois après, ils apprirent que le traité était signé sous la condition expresse de la reddition de Scutari. En vertu de ce traité, les assiégés étaient libres de vivre tranquillement sous la domination de la Porte, ou de se retirer où bon leur semblerait. Sur un discours de Floria Jonima, non seulement la garnison, mais encore les habitans, choisirent unanimement ce dernier parti. Après s'être assuré par des ôtages de la stricte exécution du traité, Antoine de Lezze sortit de Scutari avec quatre cent cinquante hommes et cent cinquante femmes, les seuls qui eussent survécu à ce siége meurtrier. Ils emportèrent avec eux les reliques, les vases sacrés, l'artillerie et ce qui restait de leurs richesses, et défilèrent ainsi au milieu de l'armée ottomane sans être inquiétés ; inviolabilité qu'ils durent bien plus aux ôtages dont ils s'étaient assurés, qu'au respect que la valeur inspirait

alors encore aux Turcs. Aussitôt après le départ des assiégés, l'armée ottomane entra en triomphe dans Scutari [1].

Avant de donner des détails sur la paix qui mit fin à la guerre de Venise avec la Porte, jetons un regard sur les événemens qui s'étaient passés dans le Frioul, la Carniole, la Carinthie et la Styrie, pendant le siége de Scutari. Nous avons vu les akindjis devancer l'armée de siége sous les ordres de leur chef héréditaire, Alibeg Mikhaloghli, de son frère Iskender et de Malkhodjoghli, et saccager tous les environs; ils étaient partis de l'Albanie dès l'arrivée de Daoud-Pascha, avec les troupes régulières de la Roumilie, et s'étaient jetés sur le Frioul pour y renouveler les dévastations que, l'année précédente, ils avaient commencées sur l'Isonzo. Mohammed, en ordonnant ces incursions, pensait moins faire des conquêtes ou enrichir ses soldats qu'occuper de tous côtés les forces de la république. Iskenderbeg, que nous connaissons déjà par la victoire qu'il remporta en 1466 sur Michel Szilaggi et sur Grégoire Labathan, et par la défaite que lui firent éprouver les deux Docy en 1476 [2], parut sur l'Isonzo [3] immédiatement après la moisson d'été (*sub messium ferias*). Le sénat de Venise, averti de ce mouvement, s'était empressé d'en-

[1] Barletius, l. c., III, à la fin.

[2] Bonfinius, *Dec.*, l. IV, p. 554 et 582, voyez aussi le *Diarium Parmense* dans Sismondi, XI, p. 150.

[3] Sabellico, dec. III, l. X, f. 226; et dans l'*Appendice* de Chalcondyle, p. 320, édit. de Bâle.

voyer sur cette ligne une armée sous les ordres de Charles de Montone [1], officier d'une grande réputation. Iskender divisa son armée en deux corps. Il passa la rivière près de Gradisca avec le premier, et laissa l'autre sur la rive opposée pour couvrir sa retraite. Cette disposition était conforme à toutes les règles stratégiques, et Iskenderbeg espérait que Montone, qui s'était retranché avec la cavalerie sous les murs de Gradisca, accepterait la bataille; mais le général vénitien, instruit par les malheurs de l'année précédente, retint l'ardeur de ses troupes et ne bougea pas. Iskender, après avoir attendu pendant toute une journée, alla établir son camp à quatre mille pas de Gradisca, entre la montagne de Medea et celle de Cormons [2]. Le jour suivant il quitta cette position, et passant par Mansan, il prit la route qui conduit vers les montagnes de la Carinthie et de la Basse-Styrie. Ne connaissant pas les chemins qui sillonnent ce pays en tous sens, trente mille Turcs parcoururent les Alpes de la Carinthie, et traversèrent avec une incroyable hardiesse les lieux les plus inaccessibles. Quand leur course se trouvait arrêtée par des rochers, ils hissaient leurs chevaux avec des cordes de pic en pic; de cette manière ils franchirent un rocher perpendiculaire où, sur une longueur de deux cents pas, personne n'avait jamais osé passer sans se tenir aux broussailles. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au Loibl, seul défilé qui conduise de la Carniole en Carinthie. Ils le trouvèrent

[1] Sabellico l'appelle *Carolus Fortebrachius*.

[2] *Intra Medeæ montem et Cremonem*. Sabellico.

occupé par les habitans du pays; mais lorsque ceux-ci furent témoins de l'audace avec laquelle les Turcs franchissaient les rochers les plus escarpés, ils prirent la fuite, et abandonnèrent leur territoire aux ravages et à la barbarie de l'ennemi [1]. Le 19 juillet 1478, les Turcs parurent pour la troisième fois sur la Drave d'où ils se dirigèrent sur Weissenfels et Villach; ils en ramenèrent dix mille esclaves [2].

Avant que Scutari tombât au pouvoir des Ottomans, et tandis que les forts de Drivasto et d'Alessio étaient réduits à se rendre, la ville d'Antivari n'avait cessé de leur opposer la plus opiniâtre résistance. Alessio, autrefois Lissus, avait été fondée par Denis de Syracuse, qui voulait par là s'assurer la domination de la mer Adriatique. Philippe III, roi de Macédoine, s'en empara par une ruse de guerre. Gentius, roi d'Illyrie, ayant rendu cette place aux Romains, ceux-ci y transportèrent une colonie de citoyens de la république. Otacilius, général de Pompée, l'occupa quelque temps, puis la quitta après y avoir commis un de ces actes de cruauté, dont on ne retrouve que trop d'exemples dans l'histoire ottomane : il fit impitoyablement massacrer l'équipage des navires armés par cette ville, qui s'était rendu à lui sur la foi de son serment: à partir de ce moment, l'histoire se tait sur le sort de Lissus jusqu'à ce que Scanderbeg lui donne un nouvel éclat par ses

[1] Sabellico dans Chalcondyle, éd. de Bâle, p. 340.

[2] Megiser décrit exactement la route et les stations de l'armée ottomane. Bonfinius, dec. IV, l. IV, p. 613, dit trente mille ames. *Chronicon melitense*, ad ann. 1478; et Dlugoss, dans Catona, XII, p. 165.

hauts-faits. Lorsque les Ottomans entrèrent dans ses murs, on vit toute leur armée s'assembler autour du tombeau de Scanderbeg. Ils exhumèrent avec un respect religieux les restes du guerrier; ils touchèrent ses ossemens avec des transports d'admiration, et ceux d'entre eux qui furent assez heureux pour en posséder quelques parcelles, les firent enchâsser en guise de reliques dans des fermoirs d'or et d'argent, et les suspendirent à leur cou comme autant d'amulettes qui communiquaient la force et le courage [XXIII], tant était grande l'idée de bravoure et de victoire attachée au seul nom de Scanderbeg. Son souvenir était si vivant et si sacré que les Turcs changèrent le nom de Scodra, que son esprit avait naguère paru défendre contre leurs armes, en celui de Iskenderiyé ou la ville d'Alexandre, nom qu'elle porte encore de nos jours [1].

Le traité de paix par lequel Venise céda Scutari et son territoire à Mohammed II, fut signé, le 26 janvier 1479, par le secrétaire-d'État Giovanni Dario [2]. La république s'obligea par ce traité à remettre immédiatement au sultan non seulement la ville de Scutari, mais encore toutes les places qu'elle avait conquises dans le cours de la dernière guerre, en stipulant toutefois que la garnison de chacune de ces places sortirait librement avec armes et bagages; Venise s'obligeait en second lieu à payer à la Sublime-Porte, dans l'espace de deux ans, cent mille ducats, au lieu de cinquante

[1] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 136.

[2] Laugier, VII, l. XXVII, 347. Daru, II, p. 478. Sismondi, X, p, 154. Spandugino, p. 60. Sabellico appelle l'ambassadeur Benedictus Trevisanus.

mille que le sultan avait demandés avant la reprise des hostilités, au nom de la ferme des aluns qui avait fait banqueroute à Constantinople. De son côté, Mohammed consentait à restituer à la république tout ce qu'elle possédait avant la guerre, en Albanie, en Morée et en Dalmatie, à l'exception des villes de Scutari, de Croïa et des territoires qui en dépendaient. On devait envoyer de part et d'autre des commissaires pour régler définitivement les limites des deux États. Le sultan donnait son adhésion à l'envoi d'un baile qui s'installerait à Constantinople, et aurait le droit de juridiction civile sur les Vénitiens ses compatriotes. Venise devait en outre payer un tribut annuel de dix mille ducats; mais cette condition, qui pouvait paraître humiliante, n'était au fond qu'un abonnement à la douane de l'empire ottoman; car, moyennant cette somme, les marchandises vénitiennes devaient jouir d'une franchise absolue dans tous les Etats de Sa Hautesse. Giovanni Dario eut encore l'adresse de faire insérer dans le traité une clause qui portait que, si quelque État arborait de plein gré l'étendard de Saint-Marc, avant d'avoir été positivement attaqué par les armes du sultan, celui-ci reconnaîtrait cet État pour sujet ou allié de la république, et respecterait son territoire. De cette façon les Vénitiens faisaient tourner à leur profit la terreur même qu'inspiraient les armes ottomanes [1]. Dès que cette paix eut été conclue, Gio-

[1] Andrea Navagiero. *Stor. Venez.*, p. 1159-1160. Demet. Cantemir, III, 1, § 32. Callimachus, *Experiens de Venetis contra Turcos*, p. 419. Sismondi, XI, p. 155. Laugier, *Histoire de Venise*, VII, 27, p. 348.

vanni Dario fut admis à l'audience du Grand-Seigneur, qui le revêtit de trois kaftans de drap d'or; il obtint la liberté de Pietro Vettore, le brave défenseur de Croïa, qui sortit de prison avec sa femme et ses enfans. Il fut convenu que Dario remplirait provisoirement les fonctions de baile jusqu'à ce que le sénat eût fait choix d'un ambassadeur. Ce traité fut exécuté sans contestation. Les commissaires vénitiens concédèrent aux Turcs les montagnes de la Khimera et du Maïna dans le Péloponèse, les places de Strimoli, de Sarafona et de Rompana; l'île de Stalimené leur fut aussi abandonnée. Des deux côtés les prisonniers furent relâchés sans rançon. Le jour de Saint-Marc, 25 avril 1479, après seize ans de la guerre la plus redoutable que la république eût encore soutenue, la paix fut jurée par le doge à Venise, et accueillie par une allégresse universelle [xxiv].

Pour confirmer le traité et étendre les relations entre la Porte et la république, Mohammed envoya un ambassadeur auprès de sa nouvelle alliée [xxv]. Cet ambassadeur fut admis solennellement à l'audience du doge, à qui il était chargé de témoigner la satisfaction de son maître pour les relations de bonne amitié rétablies entre les deux nations. Il offrit au chef de la république une ceinture garnie de diamans en signe de la considération particulière de Mohammed II, déclarant que le sultan désirait que ce présent lui fût renvoyé dès qu'il le redemanderait; il ajouta qu'une semblable réclamation devait être considérée comme une marque non équivoque de la rupture du traité, et de toutes les

autres conventions passées entre la république et la Sublime-Porte. L'ambassadeur avait aussi apporté une grande coupe d'or, dans laquelle il lui était enjoint de boire avec le doge et douze des principaux conseillers, toutes les fois qu'il serait invité à sa table pendant son séjour à Venise. Les patriciens lui firent rendre de grands honneurs qu'il reçut avec une hauteur extrême. S'il faut en croire l'auteur du *Diarium Parmense,* le sénat signa un traité par lequel la république s'obligeait à fournir une flotte de cent galères pour défendre les États du sultan, dans le cas où ils seraient attaqués; et l'ambassadeur turc promit, au nom de son maître, de faire marcher, à la réquisition de la république, une armée de cent mille chevaux entretenue aux frais de l'empire[xxvi][1]. Quoiqu'on ne doive point ajouter une foi entière à ce fait, sur le témoignage d'un seul historien, on ne peut cependant pas douter que la politique vénitienne n'ait pris dès cette époque une direction toute autre que celle qu'elle avait suivie jusqu'alors. A l'exemple de Ferdinand-le-Catholique, le sénat de Venise commença à se fortifier de l'amitié des Turcs contre ses ennemis; l'alliance qu'il entretint avec la Porte fut dirigée d'abord contre Ferdinand lui-même, plus tard contre les Hongrois. En ayant soin de tenir les hordes du sultan éloignées des frontières vénitiennes, la république les déchaîna autant qu'elle put contre ses propres ennemis. Ainsi, près d'un demi-siècle avant la conclusion du traité mal

[1] L'auteur du *Diarium Parmense* est de tous les historiens italiens le seul qui parle de ce traité d'alliance. Voy. Laugier, VII, p. 359.

famé qui fut passé entre le roi très-chrétien et les ennemis de la chrétienté, Naples et Venise s'appuyaient déjà de l'intervention ottomane dans leurs démêlés; et le sultan, de son côté, trop habile pour faire aux chrétiens une guerre aveugle et sans trêve, secourait, suivant les circonstances, les infidèles contre les infidèles, ou, comme s'expriment les historiens ottomans, les chiens contre les porcs et les porcs contre les chiens.

LIVRE XVII.

Invasion des Turcs en Transylvanie et dans le duché d'Autriche. — Histoire de la famille Soulkadr. — Relations diplomatiques avec l'Italie — Conquête de l'île de Zante. — Les Turcs en Italie. — Histoire de l'île de Rhodes dans l'antiquité et le moyen-âge. — Premier siége de Rhodes par les Turcs. — Mort de Mohammed.

Les flots dévastateurs des coureurs et incendiaires turcs, auxquels le traité vénitien venait d'opposer une digue du côté du Frioul, se déchaînèrent cette même année 1479, avec un redoublement de violence, contre la Hongrie. Au commencement du mois d'octobre, un corps de quarante mille Turcs [1] envahit la Transylvanie, sous le commandement de douze paschas [I], parmi lesquels on remarquait les deux frères Mikhaloghli, Ali et Iskender; les deux fils d'Ewrenos Hasanbeg et Isabeg, et le fils de Malkodsch, Balibeg. Heureusement pour la Hongrie la désunion qui s'introduisit bientôt parmi ces chefs paralysa les forces de

[1] D'après Dlugoss, cent mille hommes; d'après une incription à Cronstadt, soixante cinq mille; d'après Bonfinius et Olahus, soixante mille; d'après les Ottomans Solakzadé, Seadeddin et Ali, trente mille. Voyez Catona, XVI, p. 240.

l'armée ennemie [1]. Etienne Bathor, voïévode de Transylvanie, se hâta de rassembler toutes ses troupes à Saswaros (Brosk), pour couper la retraite aux Turcs, qui, chargés de butin, se disposaient à repasser le défilé de la Tour-Rouge. Il appela à son secours le comte de Temeswar, général de Mathias Corvin, qui s'était glorieusement distingué dans les guerres de Bohême et de Pologne. Le 13 octobre 1479, les deux armées en vinrent aux mains dans la plaine de Kenger Mezœ à vingt-cinq mille pas de Karlsbourg. Bathor plaça les Saxons à l'aile gauche et les Szekeliens à l'aile droite. Derrière ceux-ci étaient les Valaques, et en dernière ligne une réserve de Hongrois. Le voïévode prit lui-même le commandement du centre à la tête de la grosse cavalerie et des troupes de Vladislas de Gereb, évêque de Transylvanie. Avant la bataille, il fit dire une messe, à laquelle tous les soldats communièrent et jurèrent de ne point abandonner leur poste sans l'ordre de leur chef. L'aile gauche des Chrétiens fut d'abord enfoncée, et trois mille Saxons ne purent se soustraire à une destruction complète, qu'en se jetant dans la Maros. A cette vue, l'aile droite commença à plier, mais Bathor se précipita au-devant des fuyards, et les ramena à l'ennemi ; cependant ayant eu deux chevaux tués sous lui, et perdant lui-même son sang par six blessures, ses troupes allaient de nouveau lâcher pied, lorsqu'au moment décisif arrivèrent les secours

[1] Les historiens ottomans attribuent la défaite de l'armée à la désunion des chefs.

du comte de Temeswar [1], qui s'élança avec impétuosité sur le champ de bataille. «Où es-tu, Bathor?» cria d'une voix de tonnerre Kinis, à travers les gémissemens, les râles des blessés, et les bruits de la mêlée furieuse. A cette voix, Bathor mourant rappela une dernière fois ses forces, et encouragea les siens au combat. Dès lors la chance tourna, et la déroute des Turcs devint générale. Trente mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille [2]. Malheureusement les vainqueurs souillèrent leur gloire par des cruautés barbares. Si Hunyade, après sa victoire sur Mezidbeg, ordonna d'amener les prisonniers pendant son repas et de les hacher devant lui, Kinis fit dresser des tables sur les cadavres des vaincus [3], se rencontrant ainsi dans un même acte de férocité avec Abbas-le-Sanguinaire, le seul à qui l'histoire des khalifes prête une pareille idée. Le vin se confondit avec le sang des morts; et les vainqueurs dansèrent sur eux comme de véritables cannibales, en les foulant aux pieds. Kinis lui-même en prit un avec les dents, et dansa, en le tenant ainsi, la danse de guerre [II]. Le jour suivant, il fit entasser en pyramides les cadavres des ennemis, et rendre les derniers honneurs aux restes d'Etienne Bathor, ainsi qu'aux huit mille Hongrois morts dans ce combat. La cha-

[1] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 365. D'après Liszth, Kinis aurait retardé sa marche par jalousie contre Bathor; mais rien dans la biographie de Kinis n'autorise une pareille supposition.

[2] Les historiens ottomans eux-mêmes avouent que la plus grande partie de leur armée, qu'ils évaluent à trente mille hommes, périt dans cette bataille.

[3] Bonfinius, dec. IV, c. 6, p. 612. *Super cadavera stratæ mensæ.*

pelle construite sur le lieu de leur sépulture rappelle encore aujourd'hui aux Hongrois, comme le charnier de Murten aux Suisses, la valeur de leurs pères, à cette différence près que les Suisses n'ont pas à rougir d'aussi horribles festins.

Mais les Turcs paraissaient puiser un nouveau courage dans leurs échecs. Une année après la défaite de Kenger Mezœ, les akindjis recommencèrent leurs incursions en Carniole, en Carinthie et en Styrie. Le 29 juillet 1480, ils saccagèrent les environs de Cirkniz et de Logusch [1], dans la Carniole; le 5 août ils passèrent pour la quatrième fois la Save, et portèrent la terreur dans toute la Carinthie. George de Schaumburg, vicedom de Bamberg, rassembla près de Rann une nombreuse troupe de paysans à cheval, dont il renforça sa cavalerie; pendant la nuit, il fit battre les tambours et sonner les trompettes en si grand nombre, que les Turcs supposèrent son armée beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était réellement, et se retirèrent [2]. De la Carniole et de la Carinthie, ils firent une sixième invasion en Styrie, et y pénétrèrent par deux côtés à la fois [3]. Une division entra par la Carniole et ravagea tout le pays le long de la Murr jusqu'à Grætz dans la Basse-Styrie ; une autre vint par la Carinthie, et réduisit en esclavage un grand nombre des habitans de la Haute-Styrie, parmi lesquels se trouvaient cinq cents

[1] Megiser, p. 1217.

[2] Valvasor, IV, p. 378.

[3] *Document. monast. in annalibus Styriæ*, et Julius Cæsar, *Histoire politique et ecclésiastique de la Styrie*, VI, p. 245.

ecclésiastiques. La cathédrale de Seckau, ainsi que d'autres églises, furent pillées et détruites[III]. Pendant que les akindjis désolaient ainsi les pays limitrophes du nord de la Turquie, Mohammed ordonnait à sa flotte la conquête du fort de Muta sur la mer d'Azov, et à son fils Bayezid, celle du château-fort de Touroul ou Tirol, dans le voisinage de Baïbourd et d'Erzendjan, en Arménie. Le seigneur de ce château avait pris parti pour Ouzoun Hasan dans la dernière guerre entre Mohammed et ce monarque [1]. Mohammed fit construire vers cette même époque un nouveau fort dans l'île de Lesbos. C'est encore vers ce temps qu'on vit pour la première fois un prince ottoman donner une attention soutenue aux détails de l'administration qui pouvaient ajouter au bien-être de son peuple : l'empereur, en envoyant des médecins à Lemnos pour examiner les propriétés de la terre sigillée, qui avait valu tant de célébrité à cette île du temps des Grecs, prouva qu'il savait quelquefois tirer de ses conquêtes un meilleur parti que leurs derniers possesseurs [2].

Depuis la fondation de l'empire, les sultans ottomans n'avaient eu que des relations éloignées, mais amicales, avec les sultans d'Egypte; dès l'an 1480 deux causes vinrent troubler la bonne harmonie qui avait régné jusque-là entre les deux puissances. Mohammed avait offert au sultan égyptien, Khoschkadem, de réparer à ses frais les aqueducs et les fontaines disposés sur la route de la Mecque, pour le service des

[1] Seadeddin, Solakzadé, f. 63. — [2] *Ibid.*

pélerins. L'orgueil du sultan mamlouk ne lui permit pas d'abandonner l'entretien de ces fondations pieuses, et il accueillit par un refus, qui ne laissa pas que de blesser sa fierté ombrageuse, la demande de Mohammed. Mais une autre cause plus grave vint déterminer la rupture entre les deux puissances. Ce fut la violence avec laquelle Kaïtbaï, successeur de Khoschkadem, s'immisçait dans les affaires des princes de Soulkadr. Un siècle environ s'était passé depuis que le Turcoman Seïneddin Karadja Soulkadr avait fondé, dans la partie de l'ancienne Cappadoce, qui forme aujourd'hui le sandjak de Meràsch, une dynastie dont l'histoire était restée, jusqu'à présent, inconnue en Europe [IV], mais dont nous avons déjà parlé plusieurs fois à l'occasion des mariages des sultans ottomans. Mohammed II avait épousé, ainsi que son aïeul Mohammed Ier, une princesse de la famille de Soulkadr, et le beau-frère de Mohammed Ier lui avait rendu de grands services dans ses guerres avec son frère Mousa. Ces alliances de la maison de Soulkadr avec les sultans ottomans, et plus encore la liaison de son histoire pendant trente-cinq ans, à dater de l'époque qui nous occupe, avec celle de l'empire, rendent nécessaire de faire connaître ici sommairement l'origine de cette dynastie. Le Turcoman Seïneddin Karadja Soulkadr, c'est-à-dire l'*ornement de la foi, le noirâtre, le puissant,* jeta le fondement de la grandeur de sa race, l'an 780 (1378), par la conquête des villes de Meràsch [1] et d'Elbistan ou Elbos-

[1] Voyez le *Djihannuma*, p. 600.

tan [v]. Son fils Khalilbeg étendit sa domination en s'emparant des villes fortifiées de Kharbourt, de Behesné [1] et de Malatia. Après avoir combattu avec bonheur contre les armées égyptiennes, il fut assassiné par ses propres sujets en 788 (1386). Soulibeg, successeur et frère de Khalil, s'assura de l'amitié des États voisins, en donnant une de ses filles en mariage à Kazi-Bourhaneddin, prince de Siwas, et une autre au plus jeune fils du sultan Bayezid. Mohammed-Kuruschdji, *le lutteur*. Il défit le prince de Hama dont il ajouta le territoire à ses États; mais après l'avoir, tué il périt lui-même sous le poignard d'un islamite soudoyé par le sultan d'Égypte, Barkouk, en 800 (1397). L'époque de sa mort coïncide avec celle des conquêtes de Timourtasch, général en chef des armées de Bayezid dans ces contrées. En effet, c'est alors que celui-ci, après s'être emparé de Kanghri ou Gangra (ancienne résidence des rois de Paphlagonie), de Diwrighi (l'ancienne Nicopolis) et de Dérendé, prit les villes de Behesné, de Meràsch et de Malatia, qui faisaient partie des Etats de Soulkadr [2]. Soulibeg eut pour successeur son neveu Nassireddin-Mohammed, qui monta sur le trône à l'âge de quarante ans, et y resta pendant quarante autres années. Ce prince, après avoir combattu pendant quelque temps le sultan d'Égypte, Melekoul-Mouéyid, conclut avec lui un traité d'alliance offensive et défensive, et vainquit avec son secours, en 822 (1419), Mohammed, prince de Kara-

[1] Voyez le *Djihannuma*, p. 601.

[2] Voyez plus haut livre VI.

manie, qu'il envoya au Caire chargé de chaînes [1]. En 840 (1436). il fit demander à la Porte de Mourad II, par le gouverneur de Malatia, des secours contre Ibrahim, prince de Karamanie. Mourad II envoya les troupes d'Amassia, à l'aide desquelles Nassireddin enleva à Ibrahim le territoire de Kaïssariyé. Trois ans avant sa mort, Nassireddin fit un voyage en Egypte où il fut reçu avec de grands honneurs par le sultan Tschakmak [2]. Souleïmanbeg, son fils, prince passionné pour les femmes et grand amateur de la table, lui succéda en 846 (1442). L'ambassade de Mourad II, après avoir fait l'inspection de ses cinq filles, choisit parmi elles la princesse Sitti [3] qui fut mariée à Mohammed II. Souleïmanbeg mourut en 858 (1453), après un règne tranquille de douze ans. Ses quatre fils, Arslan, Schehzouwar, Schah-Boudak et Alæddewlet, montèrent tous successivement sur le trône [4]. Arslanbeg fut le premier qui régna : il garda comme son père le pouvoir pendant douze années, et fut ensuite assassiné, au moment où il faisait la prière dans la mosquée [5], par un initié de l'ordre des Ismaïlites qu'avait envoyé le sultan d'Egypte, Khoschkadem. aux sollicitations du frère d'Arslan. Schah-Boudak. Boudakbeg fut investi de la souveraineté de Soulkadr par Khoschkadem (870 — 1465); mais les begs du pays, abhorrant le fratricide, demandèrent à

1 *Nokhbetet-tewarikh.* — 2 *Ibid.*

3 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 10.

4 *Nokbetet-tewarikh.*

5 *Ibid.*, Seadeddin, Solakzade.

Mohammed II d'installer à sa place son frère Schehzouwar. Mohammed reconnut solennellement par un diplôme Schehzouwar comme chef des tribus de Soulkadr et de Bozoklu [vi]. Boudak, expulsé du trône par son frère, retourna en Egypte et obtint des secours de Kaïtbaï, sultan des Mamlouks tscherkesses (872 — 1467). Les troupes d'Egypte et de Soulkadr s'étant livré plusieurs combats qui n'avaient amené aucun résultat décisif, Kaïtbaï envoya une ambassade à Mohammed, avec de riches présens et la prière de ne point continuer sa protection à Schehzouwar. Il offrait de concéder aux Ottomans les États de ce prince si on le laissait libre de se venger de son ennemi [1]. Mohammed n'eut garde de refuser cette proposition. Il répondit à l'ambassade que si Schehzouwar ne se rendait pas à ses exhortations, il l'abandonnerait à sa destinée. Kaïtbaï, fort de cette réponse, la fit valoir auprès des begs de Soulkadr, pour les engager à se séparer de leur souverain. L'armée égyptienne entra de nouveau en campagne, et Schehzouwar, trahi par les siens, fut obligé de se réfugier dans le château de Samantin [2]. Il en sortit, séduit par les promesses du général égyptien, qui l'envoya au Caire, où il fut pendu, chargé de chaînes, à la porte Souwaïli par l'ordre du sultan [3]. Mohammed se serait probablement peu inquiété de l'exécution de son beau-frère, si Kaïtbaï, conformément à sa promesse, lui avait cédé le territoire de Soulkadr; mais bien loin

[1] *Nokbetet-tewarikh*, Seadeddin, Solakzadé.

[2] Dans le *Nokhbetet-tewarikh*, Samanti.

[3] D'après le *Nokhbetet-tewarikh*, il fut cloué sur un poteau.

de là, Kaïtbaï replaça Schah-Boudak sur le trône. Mohammed, alors trop occupé en Europe, fut forcé d'ajourner sa vengeance. Boudak avait déjà régné dix ans lorsque l'empereur prit tout-à-coup fait et cause pour Alaeddewlet, le dernier des quatre frères. Une armée ottomane aida ce prince à expulser de ses Etats Boudak, qui fut forcé de se réfugier de nouveau en Egypte (885 — 1480). Nous aurons occasion de reparler d'Alaeddewlet, sous les règnes de Bayezid II et de Selim Ier [1].

L'expédition contre Boudak termina la série des guerres de Mohammed II en Asie. Les derniers temps de son règne furent occupés par de nouvelles entreprises en Europe et par les affaires d'Italie. Son attention avait été attirée, non seulement par Venise et Naples [2], ses alliés, mais encore par Lorenzo de Médicis, duc de Florence, et par Leonardo, seigneur de Santa-Maura, de Zante et de Céphalonie. Après la fameuse conspiration contre les Médicis, un des conjurés, Bandino, s'était réfugié à Constantinople; mais Mohammed ayant voué une estime toute particulière à Lorenzo, qui, comme lui, favorisait les sciences et protégeait les arts, lui livra aussitôt le meurtrier de

[1] Seadeddin. Solakzadé.

[2] Il ne se trouve dans les Archives de Venise aucun document turc de l'année 1476; mais il y a une lettre arabe sous cette date, écrite par le sultan d'Égypte au doge; on y trouve encore, de l'année 1478, les *Capitoli della pace* apportés par Dario, ainsi que leur récrédentiale; tous les deux sont écrits en langue grecque et non en langue turque. Le premier est daté du 25, le second du 29 janvier. Ce sont les deux plus anciens documens diplomatiques entre Venise et la Porte.

son frère Julien. Lorenzo envoya au sultan une ambassade pour l'en remercier au nom de la république [1]. Il est à supposer que le peintre florentin Bellino, que Lorenzo avait chargé de dessiner les anciens monumens de Constantinople. dut s'efforcer de nourrir les dispositions bienveillantes du sultan pour son maître.

Mohammed était loin d'être aussi favorable à Leonardo, maître des îles Ioniennes. Leonardo, d'abord marié à Meliza, fille de Lazar despote de Servie, avait épousé, après la mort de cette princesse, une parente de Ferdinand II, roi de Naples, sans avoir préalablement demandé l'agrément de Venise et de la Porte, qui alors étaient en guerre avec Ferdinand. Par cette raison, Leonardo, qui avait ainsi blessé l'une et l'autre puissance, n'avait pas été compris dans le traité conclu entre le sultan et la république; cependant outre le tribut annuel qu'il devait payer à la Porte, il était tenu de faire un présent de cinq cents ducats à chaque nouveau sandjak de Yanina, à titre de frais de route [2]. Un de ses parens, récemment promu à ce gouvernement, et descendu de la dignité de pascha à celle de sandjak, passa par Zante en se rendant à son poste. Leonardo s'imaginant que la jeunesse, la disgrâce du nouveau sandjak et les liens de parenté, le dispensaient du paiement des cinq cents ducats, lui envoya des fruits au lieu d'argent. Le sandjakbeg, profondément blessé de ce procédé, jura

[1] Roscoë, *Lorenzo di Medici*, I, p. 194.
[2] Spandugino, p. 61.

d'en tirer une vengeance éclatante. Il représenta à Mohammed que Leonardo, dans la dernière guerre avec Venise, avait toujours favorisé sous main la flotte vénitienne, et qu'il serait facile de l'en punir, puisqu'il n'avait pas été compris dans le dernier traité conclu avec la république [1]. Les observations qui s'adressaient ainsi à l'ambition du sultan manquaient rarement leur effet. Il fit armer sur-le-champ une flotte de vingt-neuf galères, dont il confia le commandement à l'ancien grand-vizir Kedük-Ahmed [VII], qui, sur la prière d'Hersekzadé, avait été tiré de sa prison, reçu en grâce et nommé pascha de Vallona. Les troupes ottomanes débarquèrent à Santa-Maura et à Zante sans rencontrer Leonardo, qui s'était enfui à Naples avec ses trésors [2].

Après que la flotte de Kedük-Ahmed eut pris possession des deux îles Ioniennes, qui sont pour ainsi dire les deux avant-postes de l'Italie, Mohammed forma le hardi projet d'une descente sur les côtes de Naples, où jusqu'alors aucun Ottoman n'avait mis le pied. C'était une pensée digne du fier conquérant de la Grèce, que l'asservissement de l'Italie, cette ancienne reine du monde, qui, même après les nombreux ravages des Barbares, offrait encore l'espoir d'un riche butin. Cinq cent cinquante ans s'étaient écoulés depuis la première apparition des Musulmans sur les côtes de Ligurie, depuis l'occupation de la

1 Spandugino, p. 62.

2 Spandugino, p. 63. On lit dans la *Chronique de Marin Sanuto*, sous la date de l'an 1479 : *Santa-Maura e Zante con armata acquistate.*

campagne de Naples et de Gênes par les Sarrazins, et les ravages exercés par les Awares au nord de la presqu'île [VIII], lorsque les Turcs parurent sur les côtes de la Pouille. La politique de Venise eut la plus grande part à cette détermination de Mohammed : la Seigneurie l'avait provoquée pour opérer ainsi une puissante diversion dans les forces de Ferdinand-le-Catholique, avec qui elle était alors en guerre; elle avait envoyé, dans cette vue, à Constantinople, le sénateur Sebastiano Gritti. Celui-ci n'eut pas beaucoup de peine à persuader à Mohammed que les principales villes de la Pouille et de la Calabre ayant appartenu à l'empire d'Orient, et ayant été fondées par des colonies grecques, le conquérant de la Grèce et de l'empire de Byzance était en droit de les réclamer comme lui appartenant. Ces raisons ne pouvaient manquer de paraître très-concluantes à l'esprit ambitieux de Mohammed. En conséquence, il ordonna à Kedük-Ahmed-Pascha de conduire sur-le-champ sa flotte à Vallona, port de la Haute-Albanie, d'y prendre des troupes de débarquement, et d'aller faire une descente sur les côtes de la Pouille. L'escadre ottomane, forte de cent voiles, jeta l'ancre dans la rade d'Otranto le 28 juillet 1480. L'armée de terre investit aussitôt la place, qui, ainsi surprise, se défendit néanmoins avec courage; mais Otranto, n'étant pas en état d'opposer une longue résistance, fut emportée d'assaut le 11 août 1480. Sur les vingt-deux mille habitans qui formaient la population de la ville [IX], douze mille furent impitoyablement mas-

sacrés: ceux dont on espérait une forte rançon, ou qui pouvaient se vendre avantageusement, furent réduits en esclavage; les autels furent mis en pièces et foulés aux pieds, les étendards sacrés traînés dans la boue, les images des saints brûlées, les jeunes filles et les femmes violées en présence de leurs mères et de leurs époux, les enfans à la mamelle écrasés contre les murs [1], l'archevêque, les prêtres et le commandant d'Otranto, sciés en deux [2].

Avant même que Kedük-Ahmed eût opéré son débarquement sur les côtes de la Pouille, Mesih-Pascha parut devant Rhodes avec une flotte de plus de soixante galères; le génie hardi de Mohammed avait médité à la fois la conquête des deux principaux points stratégiques de la chrétienté en Italie et dans l'Archipel. Rhodes, par son importance historique, par le rôle qu'elle joue dans les guerres des puissances d'Europe contre les Turcs, mérite de nous arrêter un instant.

Cette île située au sud-ouest de l'Asie-Mineure, dont elle n'est séparée que par un détroit de trois à quatre milles géographiques, fut dès l'antiquité un point de communication des plus importans entre la Phénicie et la Grèce. Les Telchines de Rhodes ne furent pas moins célèbres, dans l'antiquité, comme sculpteurs et

[1] Besoldi, *Historia regum Siculorum et Neapolitanorum* (Argentorati, 1636), p. 1142, d'après Bonfinius, l. II. *De pudicitia conjugali.*

[2] Jacobi Volaterrani, *Diar. Rom.*, p. 106. *Diar. Parmense*, p. 344. Marin Sanuto, *Vite de' duchi di Venezia*, t. XXII, p. 1213. Seadeddin, Solakzadé, f. 62. Ali, Idris, Sismondi, note, p. 177.

magiciens [1], que les Dactyles de Crète, comme mineurs et armuriers. Le mythe des amours de Poseidon et de la sœur des Telchines, celui du commerce de Rhodos leur fille avec Hélios, dont naquirent sept fils, les Héliades [2], nous apprennent sous une forme symbolique que l'île fut de tout temps favorisée par la mer et le soleil. Le nom de Rhodos (en langue grecque, la rose; en langue phénicienne, les serpens) [3] est dû probablement à ce que les navigateurs grecs ou phéniciens la trouvèrent couverte de roses et de reptiles. La tradition, suivant laquelle Helios, dans son amour pour Rhodos, divisa les flots qui la couvraient, a fait penser que cette île est sortie comme Delos du sein de la mer; et cette supposition se trouve confirmée par la structure de Rhodes. Les sept Héliades furent de célèbres astrologues et navigateurs. L'aîné, Kerkaphes, fonda les trois villes d'Achaïa, de Dédale et de Corydale, et ses trois fils, les trois capitales qui portent leurs noms, Lyndos, Ialyssos et Kamyros. Des colons phéniciens, conduits par Kadmos, élevèrent à Ialyssos un temple en l'honneur de Poseidon; et des Crétois, sous les ordres d'Althæmènes, s'établirent dans le voisinage du temple de Jupiter, autour du mont Atabyros [4]. A Lyndos, les Danaïdes bâtirent le célèbre temple de Pallas [5]. Tout ceci est anté-

[1] Diodorus Siculus; d'après Strabon, XIV, ils vinrent de l'île de Crète et étaient armuriers comme les Dactyles.

[2] Plin., II, 87.

[3] *Bocharti Phaleg.*

[4] Diodor., V.

[5] Strabon, XIV.

rieur à Homère, à qui l'île fut parfaitement connue [1].

Dans les guerres des Perses et des Grecs, Rhodes prit toujours parti pour le plus fort et combattit tantôt dans les rangs des Perses, tantôt dans ceux de Sparte et d'Athènes. Les trois villes de Lyndos, d'Ialyssos et de Kamyros réunirent leurs efforts, pendant les dernières années de la guerre du Péloponèse, pour fonder une capitale dans la partie nord de l'île. Elle fut construite en amphithéâtre par l'architecte qui avait bâti le port et la muraille du Pirée [2]. Cette capitale, qui devint la place la plus importante de l'île, fut prise une première fois par la grande reine de Carie, Artémise II, qui immortalisa son amour pour Mausolus par une des sept merveilles du monde; elle força les habitans à ériger sa statue dans leur ville, en monument de sa victoire [3]. Des scrupules religieux empêchèrent les Rhodiens de détruire plus tard ce souvenir de leur honte; mais ils entourèrent le temple, dans lequel était la statue, d'un mur qui en défendait l'entrée; ce qui fit donner à ce temple le nom d'Abaton [4] (inaccessible).

Rhodes, la capitale de l'île, se rendit sans combat à Alexandre de Macédoine [5]; mais elle opposa une résistance célèbre dans l'histoire des siéges à Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone roi de Syrie. C'est de-

1 Homère, II, v. 656 et 662.
2 Diodore, XIII. Strabon.
3 Vitruve, II.
4 Voyez le *Rhodos* de Meursius.
5 Diod. Siculus, l. XX, § 91. Plutar., *in Demetrio*. Vitruvius, X, 22.

vant les murs de Rhodes que ce prince inventa la fameuse hélépole. Trente mille hommes furent employés aux travaux de ce siége. Lorsque le premier mur s'écroula sous les coups de cette redoutable machine, les assiégés en élevèrent un second avec les matériaux des temples, des théâtres et des bâtimens renversés, et, après la chute de celui-ci, un troisième. Cinquante députés des Etats grecs vinrent dans le camp des assiégeans négocier la paix en faveur de Rhodes; Démétrius l'accorda sous la condition qu'on lui remettrait cent ôtages et un corps de troupes auxiliaires. Pendant le siége, les habitans avaient envoyé à Démétrius une députation, pour le supplier de ménager la partie de la ville dans laquelle se trouvait le plus beau des tableaux de Protogène. Démétrius répondit qu'il brûlerait plutôt celui de son propre père que celui de Protogène. C'est le plus ancien exemple du triomphe de l'amour des arts sur les barbares passions de la guerre, dont l'histoire fasse mention [x].

Les Rhodiens, pour éterniser la mémoire du siége dont ils s'étaient tirés avec tant de bonheur et de courage, élevèrent le fameux colosse dont les jambes écartées formaient comme un immense portique, à l'entrée du port [1]. Il était haut de quatre-vingt-sept aunes et pesait neuf mille quintaux. Ce merveilleux ouvrage fut commencé par Charès de Lindos, et terminé par Lachès de la même ville. Mais cinquante-six ans après son élévation, le colosse s'écroula, et neuf

[1] Strabon, XIV. Pline, XXXIV, 7.

siècles plus tard on chargea neuf cents chameaux de ses débris [XI][1]. Un second colosse de cent vingt pieds de haut, consacré à Jupiter, ainsi qu'une centaine d'autres dont un seul aurait suffi à orner toute autre ville, furent élevés par la suite. La ville comptait en outre trois mille statues et d'autres travaux de sculpture d'une rare beauté. Parmi ces chefs-d'œuvre, nous ne citerons que les Bacchantes et les Centaures en bas-reliefs par Acragas, les Silènes et les Amours dans le temple de Bacchus par Myos, et surtout le quadrige du soleil par Lysippe : c'est un des rares objets d'art que Cassius laissa à Rhodes. Le célèbre tableau de Protogène fut placé dans le temple de Janus à Rome, où cinq siècles après il devint la proie des flammes. Mais outre ce tableau et d'autres du même artiste, on admirait à Rhodes les chefs-d'œuvre des plus célèbres peintres de la Grèce, entre autres le Méandre et l'Aulæos d'Apelle, le Méléagre, l'Hercule et le Persée de Zeuxis. Les ateliers de ses peintres et de ses sculpteurs, les écoles de ses rhéteurs et de ses philosophes, ses arsenaux, ses chantiers, ses flottes puissantes, méritèrent à Rhodes, dans l'antiquité, le nom de *colossale* et de *magnifique*[2]. L'aristocratie était la forme du gouvernement; les sénateurs s'appelaient *mastri*, et le chef de l'Etat *prytanis*. Rhodes établit des colonies à Rhodes en Espagne, à Parthénope dans la grande Grèce, à Agrigente en Sicile, à Soli en Cilicie, dans les Baléares et d'autres pays. Après

[1] La charge d'un chameau est calculée à raison de dix quintaux.

[2] Horace, I. Pindare, VII. *Olymp. Ciceron pro lege Mani'iâ.*

le tremblement de terre qui dévasta l'île, Hiero de Gela, reconnaissante envers la mère-patrie, lui envoya des statues et des sommes considérables pour réparer une partie des pertes qu'elle avait essuyées.

Rhodes, qui regardait les rois de Syrie ses voisins comme les plus dangereux rivaux de sa puissance maritime, s'allia avec les Romains contre Antiochus. Polyxenides, banni de Rhodes, avait été accueilli par Antiochus, et nommé par lui au commandement de ses flottes. Il fut défait par les Romains [1] près des côtes d'Ionie, à la hauteur du promontoire de Corycus; mais il prit sa revanche et battit la flotte de Rhodes non loin de Panarmus, dans les parages de la Carie [2]. Les Rhodiens perdirent dans ce combat la fleur de leur jeunesse, le commandant Pausistrate, et presque toute l'escadre qui était sous ses ordres; indignés de cet échec dû à la trahison [3] du transfuge, ils armèrent une nouvelle flotte, qui fit sa jonction avec la flotte romaine. Livius, commandant de celle-ci, avait ordre de ne rien entreprendre, avant de s'être concerté préalablement avec les Rhodiens [4]. Il fut résolu de faire le siége de Patara; mais on le leva bientôt, et la flotte de Rhodes fut renvoyée sans avoir rien entrepris [5]. Antiochus ayant fait des propositions de paix, Amilius Regilus, successeur de Livius, consulta ses alliés, Eumène, roi de Pergame, et les Rhodiens. sur la décision qu'il convenait de prendre. Eumène et les Rhodiens

[1] Tit. Liv., XXXVI, c. 15. — [2] *Ibid.* XXXVII, c. 11. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* XXX, c. 16. — [5] *Ibid.* c. 19.

ayant été d'avis contraire, la guerre continua [1]. Une flotte de Rhodes, composée de trente-deux navires à quatre rangs de rames et de quatre trirèmes, alla à la rencontre de l'escadre syrienne à bord de laquelle se trouvait Annibal. Cette escadre, qui était forte de quarante-sept vaisseaux, stationnait à Suda [2], sur les côtes de Pamphylie, lorsqu'elle fut attaquée par les Rhodiens. Le combat fut terrible, et la victoire, longtemps disputée, se décida enfin en faveur d'Eudamus, commandant des forces navales de l'île; elle était d'autant plus glorieuse, qu'elle était obtenue sur Annibal. Grande fut la joie à Rome et à Rhodes. Une autre flotte de cent deux navires, dont vingt-deux rhodiens et quatre-vingts romains, remporta une nouvelle victoire sur la flotte syrienne, près du promontoire de Corycus, et effaça ainsi la honte de l'échec reçu quelque temps auparavant dans ces mêmes eaux. Les Romains étaient supérieurs aux Syriens par la solidité de leurs navires et le courage de leurs soldats; mais les Rhodiens les surpassaient tous deux par la légèreté de leurs vaisseaux, la science nautique et l'habileté de la manœuvre [3]. L. Scipion termina la guerre avec Antiochus par la bataille de l'Hermus, et lui accorda la paix moyennant la cession de la partie de l'Asie en-deçà du Taurus. Mais la désunion se mit entre les deux alliés de Rome, le roi de Pergame et les

[1] Tit.-Liv., c. 23. — [2] *Ibid.* c. 35.

[3] Livius, XXX, c. 29 et 30. *Robore navium et virtute militum Romani longe regios præstabant; Rhodiæ naves agilitate et arte gubernatorum et scientia remigum et erant Rhodiæ longe omnium celerrimæ tota classe.*

Rhodiens ; le premier réclamait la possession des pays limitrophes de ses Etats en-deçà du Taurus, et les Rhodiens la liberté des villes grecques situées dans cette partie de l'Asie [1]. Le sénat, après avoir entendu l'envoyé de Scipion, les ambassadeurs d'Antiochus, d'Eumène et de Rhodes, décida que l'Asie en-deçà du Taurus obéirait à Eumène, et que les côtes de Lycie et de Carie appartiendraient aux Rhodiens [2], à l'exception des villes de Telmissus et de Solis, pour lesquelles les ambassadeurs de Rhodes réclamèrent en vain. Les Rhodiens s'aperçurent trop tard de l'imprudence qu'ils avaient faite en donnant des secours aux Romains, et ceux-ci soupçonnèrent bientôt et avec raison leurs alliés. Pendant la guerre avec Persée, Rome envoya des ambassadeurs aux îles et aux villes de l'Asie, pour les affermir dans leur attachement à la république. Hegelisochus, alors prytanis ou premier magistrat de Rhodes, engagea ses concitoyens à mettre les quarante navires, qui se trouvaient dans le port, à la disposition des ambassadeurs ; les Rhodiens s'y refusèrent ; mais bien qu'ils n'eussent pas repoussé les propositions de Persée, ils n'osèrent pas se déclarer contre les Romains [3]. Cependant Rome n'oublia pas cette espèce de neutralité, et moins encore l'offre faite par Rhodes de servir de médiatrice entre elle et Persée. Après la soumission de celui-ci, le sénat répondit à la députation de Rhodes, qui était venue le complimenter sur sa victoire : « Que l'ambassade avait été envoyée

[1] Livius, c. 53 et 54. — [2] *Ibid.* c. 56. — [3] *Ibid.* XLII, c. 45.

trop tard, et non pour le bien général de la Grèce ou par intérêt pour Rome, mais seulement dans la vue de servir Persée [1]. » Effrayée de cette réponse, l'aristocratie de Rhodes fit tout ce qu'elle put pour se réconcilier avec Rome; elle supplia les ambassadeurs romains C. Decimius et C. Popilius, qui, dans leur route vers la Syrie, avaient débarqué à Lorima (aujourd'hui Marmaris), en face de Rhodes, de venir dans la ville pour être témoins de ce qui s'y passait. Popilius reprocha vivement aux Rhodiens tout ce qu'ils avaient fait pour Persée pendant la guerre. Son collègue Decimius se borna à rejeter le blâme sur quelques perturbateurs qui avaient séduit le peuple. Le sénat de Rhodes prononça aussitôt une sentence de mort contre tous ceux qui avaient parlé ou agi en faveur de l'ennemi de Rome. Plusieurs d'entre eux avaient quitté la ville à l'arrivée des ambassadeurs; quelques-uns eurent recours au suicide [2]. Ainsi Rhodes ne fut dès lors plus libre que de nom; mais ce ne fut que forcément qu'elle resta fidèle aux Romains dans la guerre contre Mithridate, auquel, seule de toutes les îles grecques, elle opposa une longue et héroïque résistance. Pendant la lutte de César et de Pompée, les flottes de l'île combattirent tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre [3], en se distinguant dans toutes les actions [4]. Après la ba-

1 Tit.-Liv., XLV, c. 3. — 2 *Ibid.* c. 4.

3 *Hirtii de bello Alex.*, XI.

4 Cæsar, *de bello civili*, III, 102. Ce passage manque dans Meursius; mais il en cite un autre tiré d'une lettre de Lentulus (*Epist. Cicero*, XII, 15), dans laquelle Lentulus se plaint de ce que Rhodes lui a fermé ses portes.

taille de Pharsale, les Rhodiens fermèrent leurs portes au parti de Pompée, puis ensuite aux meurtriers de César, quoique Brutus qui se trouvait parmi eux eût étudié l'éloquence dans leur ville [1]. Cassius assiégea Rhodes où il entra par trahison; il y donna un libre cours au meurtre, et extorqua aux habitans tout ce qu'il put par la violence et les menaces [2]. Sous l'empereur Claude, Rhodes fut dépouillée de sa liberté pour avoir crucifié des citoyens romains [3]; mais elle la recouvra dans les dernières années du règne de ce prince [4]; enfin elle la perdit irrévocablement sous Vespasien, qui la déclara province romaine [5].

Sous Constantin, Rhodes devint capitale du théma cibyrhætique, puis siége d'un archevêché dont relevaient quinze évêques. L'histoire byzantine parle surtout de l'île à l'occasion de la construction de Sainte-Sophie, pour la coupole de laquelle on employa les briques blanches et légères fabriquées à Rhodes [XII]. Sous le règne de Mohawia et dans la douzième année de celui de Constantin (653), les Arabes s'emparèrent de Rhodes. Ce fut à cette époque que neuf cents chameaux emportèrent les débris du colosse. Les historiens byzantins nous laissent incertains sur l'année où les Arabes quittèrent l'île; mais, suivant toute probabilité, ils durent en partir l'année suivante (654), lors-

1 Aurelius Victor, *in Marco Bruto.*

2 Appianus, *de bello civili,* IV, c. 72.

3 *Anno ab urbe conditâ* 797. Dio Cassius, l. IX.

4 *Anno ab urbe conditâ* 806. Tacitus, XII. Suetonius, *in vitâ Claudii,* c. 25.

5 Suetonius, *in Vespas.*, c. 8. Sextus Rufus. Paulus Diaconus. Eutropius, *in Vespasiano.*

que leur flotte eut été défaite dans la baie de Phœnica [1]. Toujours est-il que cinquante ans plus tard, sous l'empereur Anastase, Rhodes était de nouveau le point de ralliement des escadres byzantines. Lors du partage de l'empire grec par les croisés, elle fut le lot d'un prince italien, dont l'histoire ne nous a pas transmis le nom: en 1249, elle tomba au pouvoir des Génois; Jean Cantacuzène, échanson de l'empereur Joannes Ducas, essaya de la leur enlever: mais Villehardouin, prince d'Achaïe, qui allait alors rejoindre saint Louis en Egypte, réunit ses forces aux leurs, et Cantacuzène fut forcé de se retirer. Ducas envoya ensuite le protosebaste Théodore, qui expulsa les Génois et réincorpora Rhodes à l'empire [2]. Cependant la domination des empereurs grecs n'était, pour ainsi dire, qu'accidentelle et frappée d'impuissance; car un seigneur de la Qualla, gouverneur de Rhodes, se déclara indépendant, sans que l'empereur pût étouffer cette révolte, et des pirates turcs dévastèrent impunément cette île, ainsi que celles de Khios, de Samos et d'autres dans l'Archipel [XIII].

Guillaume Villaret, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, profitant du désordre qui régnait à Rhodes, résolut d'en chasser les Turcs et de la conquérir pour son propre compte. Son frère et successeur Foulque de Villaret exécuta ce projet; il demanda, avec l'agrément du pape Clément V et de Philippe-le-Bel.

[1] Theophanes, t. XIII. Const., 654.

[2] Niceph. Gregoras, l. II. Voyez le *Dictionnaire géographique* de Martinière.

l'investiture de l'île à l'empereur grec Andronicus, s'obligeant à expulser les corsaires turcs [1] et à lui fournir tous les ans un corps auxiliaire de trois cents chevaliers. Les ambassadeurs chargés de ces propositions ne pouvant pas les faire accepter à Constantinople, les chevaliers mirent le siége devant Rhodes, qu'ils emportèrent d'assaut [2], et, en moins de quatre jours, ils furent maîtres de tout le pays et des autres îles voisines, telles que Nysiros, Leros, Kalimno, Episcopi, Simia et Kos [3].

Kos ou Longo, célèbre par ses fruits, ses vins et la naissance d'Hippocrate et d'Apelle, était la plus étendue et la plus importante de ces îles. Foulque de Villaret la fortifia d'un château flanqué de quatre tours carrées, et ses successeurs embellirent ce bailliage et cet évêché de magnifiques édifices en marbre [4]. Le port de Kos, autrefois commode et sûr, est aujourd'hui comblé par les sables; cependant la ville attire encore les voyageurs, par ses anciennes inscriptions grecques, et par son fameux platane, le plus beau de tout l'Archipel [5]. Simia, dont la richesse consiste principalement en vin et en chèvres, vient immédiatement après Kos; elle est célèbre de nos jours par ses plongeurs qui vont détacher les éponges du fond de la mer [6], comme elle l'était autrefois par ses charpentiers

1 Vertot, l. IV. D'après Pachymeres, VII, c. 30 et 31, et Bernardus Guido.

2 Vertot, VI. — 3 *Ibid.* — 4 *Ibid.*, p. 461, éd. d'Amsterdam.

5 *Voyage pittoresque* de Choiseul-Gouffier, I.

6 *Ibid.* Vertot. *Aperçus topographiques pendant un voyage dans le Levant*, p. 88, par J. de Hammer.

qui avaient la réputation de construire les meilleurs navires. Le grand-maître fit élever dans cette île une tour de signaux pour servir de communication entre elle et Rhodes [1]. Episcopi, tombée de nouveau au pouvoir des pirates turcs, leur fut encore une fois enlevée, dix ans après la conquête de Rhodes (1321), par une flotte de dix galères sous les ordres du commandeur Gérard de Pino; tous les hommes capables de porter les armes furent massacrés, les vieillards, les femmes et les enfans vendus comme esclaves [XIV].

Hélion de Villeneuve, successeur de Foulque et conquérant de Rhodes, répara les murs délabrés de la ville, qu'il entoura d'un nouveau rempart élevé à ses frais. Il s'occupa surtout d'établir et d'entretenir de nombreuses garnisons, tant à Rhodes que dans les îles qui en dépendent [2]. Dix ans après, lors de la première croisade, les galères de Rhodes, réunies à celles du pape, de Venise et de Chypre, enlevèrent, le 28 octobre 1344, Smyrne à Oumourbeg [XV], prince d'Aïdin. Dieudonné de Gozon, chevalier du Dragon, successeur d'Hélion de Villeneuve, défit, en 1436, une flotte turque à la hauteur d'Imbros [3]; il fortifia les faubourgs de Rhodes d'une enceinte de murs, et prolongea dans la mer la digue du port des galères [4]. Son surnom de chevalier du Dragon lui fut donné pour avoir tué un énorme serpent (probablement un de ceux qui ont valu à Rhodes ses anciens noms [5]), dont

[1] Vertot, p. 462.

[2] Vertot, V, p. 530. — [3] *Ibid.*, p. 553. — [4] *Ibid.*, p. 560.

[5] Οφιουσα en grec, et *Rod* en phéuicien, d'après Bochart.

les dépouilles furent suspendues au-dessus de la porte de la ville [xvi]. Lorsque Mohammed I[er] prit Smyrne à Djouneïd, il s'empara aussi de la forteresse voisine de la ville, appartenant à l'Ordre; le grand-maître Philibert de Naillac, mandé à ce sujet devant lui, demanda en échange une possession équivalente dans une autre partie du territoire ottoman. Mohammed I[er] y consentit et lui céda le port d'Halicarnasse, dont Philibert s'était déjà emparé en 1414; il le fortifia d'un château, pour la construction duquel le chevalier allemand Pierre Schlegelhold employa, en véritable barbare, les ruines du mausolée de la reine Artémise [1]. Jean Lastic, qui fut élevé à la dignité de grand-maître en 1437, s'occupa, dès son installation, d'ajouter de nouveaux ouvrages aux fortifications de Rhodes, pour s'opposer aux projets hostiles du sultan d'Égypte. Celui-ci, se fondant sur la possession antérieure par les Arabes, des îles de Rhodes et de Chypre, les déclara sa propriété, et envoya une flotte de dix-huit galères qui devait appuyer ses prétentions. Cette flotte s'empara de la petite île de Castelrosso [2], sur laquelle les chevaliers avaient bâti un fort, et fit une descente dans l'île de Rhodes le 15 septembre 1440; mais elle fut obligée de se retirer avant d'avoir pu mettre le siége devant la capitale [3]. Quatre ans

1 D'après Ducas, XXI, p. 60, et XXII, p. 64, le grand-maître ne construisit Petronion (Castellum Petri), aujourd'hui Bodroun, qu'après en avoir obtenu la permission du sultan. D'après Vertot, au contraire, VII, p. 36, il en aurait chassé déjà auparavant une garnison tatare.

2 Fontanus.

3 Vertot, VI, 2, p. 88.

après, au mois d'août de l'année 1444, une armée égyptienne aborda à Rhodes, et assiégea la ville pendant quarante-deux jours sans pouvoir s'en rendre maître.

Peu après la prise de Constantinople, Mohammed II reçut, dans son palais d'Andrinople, les ambassadeurs des États de l'Archipel, parmi lesquels se faisait remarquer l'absence de ceux de Rhodes. Mohammed, déjà irrité du refus fait par le grand-maître de lui payer un tribut, lui déclara la guerre. Une flotte de trente navires ravagea les côtes de Carie et les îles de Kos et de Rhodes, d'où elle ramena un immense butin et un grand nombre de prisonniers [1]. Plus tard, Hamzabeg parut dans les eaux de l'Archipel avec une flotte de cent quatre-vingts voiles; après ses entreprises sur Lesbos et sur Khios, dont nous avons parlé au commencement du règne de Mohammed, il assiégea pendant vingt-deux jours le fort de Rakheria [2], dans l'île de Kos; mais n'ayant pu le réduire, il se rabattit sur Simia, d'où il fut également repoussé. Il partit alors pour aller dévaster les îles de Rhodes, de Leros, de Kalamos et de Nisyros, appartenant comme la première à l'ordre de Saint-Jean. Les Ottomans abordèrent à Rhodes près du village d'Archangelon [3]; mais leur excursion n'eut d'autre résultat que l'enlèvement de la jeune population des deux sexes, qui fut emmenée

[1] Ducas, c. XLIII, p. 181.

[2] *Ibid.* Vertot, qui ne connaissait pas le passage de Ducas, appelle ce fort Landimachio, II, p. 118.

[3] Vertot, II, p. 119.

en esclavage. Le grand-maître, Jacques de Milly, alors en guerre avec les Mamlouks, les Turcs et les Vénitiens, dont la flotte forte de quarante-deux galères bloquait le port de Rhodes, entama des négociations auprès de Mohammed; le sultan refusa d'abord les passeports que le prélat grec, Démétrius Numphylacos, demanda pour le commandeur Sacconay [1]. Mais lorsqu'il projeta plus tard la conquête de Trébizonde, voulant s'assurer de la paix dans l'Archipel, il accorda les passeports en question. Dès leur réception, le grand-maître, Raimond Zacosta, s'empressa d'envoyer à Constantinople le maréchal Guillaume, commandeur de Villefranche, qu'il fit accompagner de deux Grecs de Rhodes. Guillaume conclut, en 1461, le premier armistice entre les chevaliers et les Turcs; Mohammed le signa pour deux ans et se désista de sa demande d'un tribut [2].

Les guerres successives du sultan prolongèrent de quatre ans la trève dont nous venons de parler. Mais en 1467, trente galères turques débarquèrent à Rhodes des troupes nombreuses qui dévastèrent les châteaux-forts de Lindos, d'Héraclée, de Drianda, de Catauda et les villages d'Archangelon et de Neubourg [3]. De nouveaux armemens de la marine turque, destinés en apparence contre Rhodes, vinrent jeter une seconde fois la terreur dans l'île; mais ce bruit, propagé par le sultan, ne servit qu'à masquer ses projets sur Négrepont, et Rhodes put jouir d'une tranquillité passagère,

[1] Vertot, II, p. 127. — [2] *Ibid.*, p. 131. — [3] *Ibid.*, VII, 2, p. 141.

pendant les guerres contre les Vénitiens. Cependant lorsque la paix, conclue avec la république, eut laissé les flottes ottomanes inoccupées, Pierre d'Aubusson. prévoyant que cette inaction ne pouvait être de longue durée, songea à se prémunir contre l'éventualité probable d'une attaque. Peu de temps avant la mort de Jean d'Ursino, le dernier grand-maître, Pierre d'Aubusson, n'étant encore que grand-prieur d'Auvergne, avait fait construire à ses propres frais deux nouvelles tours du côté de la mer, vers Limonia, et une troisième près de Sainte-Marguerite [1]. Par des circulaires adressées aux grands-prieurs [2], il appela tous les chevaliers de l'Ordre à Rhodes, pour coopérer à la défense de ce boulevard de la chrétienté. Mohammed envoya au nom de son fils Djem, gouverneur de Karamanie, un espion auprès du grand-maître, sous le titre officiel d'ambassadeur : c'était le renégat grec Démétrius Sofian; il offrit la paix à l'Ordre sous la condition d'un tribut annuel. Le grand-maître, informé par ses agens à Constantinople que cette offre n'était qu'un moyen détourné de gagner du temps jusqu'à l'entier armement de la flotte, feignit de se laisser prendre pour dupe; afin d'assurer la libre traversée des chevaliers qui accouraient d'Europe à la défense de Rhodes, il demanda que le sultan se désistât de sa demande de tribut, ou qu'il lui accordât du moins un délai de trois mois, pour obtenir l'agrément du pape et des princes chrétiens. Démétrius Sofian revint une seconde fois à Rhodes,

[1] Vertot, VII, 2, p. 154.

[2] *Ibid.*, p. 160, qui les cite textuellement.

porteur d'une proposition du sultan qui déguisait le tribut demandé sous le nom de présent annuel, pour ne point blesser la fierté de l'Ordre. Le grand-maître persista dans son refus; cependant il fut conclu un nouveau traité qui assurait la liberté du commerce et qu'un second envoyé turc vint ratifier (1479) [1].

Peu confiant dans la trève qu'il venait de signer, Pierre d'Aubusson s'empressa de faire la paix avec le sultan d'Égypte et le prince de Tunis, en stipulant expressément avec ce dernier qu'il laisserait sortir du port de sa capitale, en cas de nécessité, trente mille minots de blé (28 octobre) [2]. Dans le chapitre assemblé, il fut unanimement résolu que, pendant la guerre dont personne ne se dissimulait la prochaine explosion, le grand-maître aurait la direction suprême et absolue du trésor et des forces militaires. D'Aubusson choisit pour ses quatre lieutenans, le maître de l'hôpital, l'amiral, le chancelier et le trésorier de Rhodes; il nomma son frère aîné, Antoine d'Aubusson, vicomte de Montheil, général en chef des troupes, et donna le commandement de la cavalerie au grand-prieur de Brandenbourg, Rudolph de Walenberg. Il fit abattre les maisons et les arbres sur les dehors de la ville, et raser les églises de Saint-Antoine et de Sainte-Marie de Philérémos [3]. Mohammed, informé de ces préparatifs, et sans attendre l'entier équipement de sa flotte, envoya, le 4 décembre 1479, Mesih-Pascha avec une escadre à Rhodes, pour reconnaître l'état de

[1] Vertot, VII, 2, p. 162-165.
[2] Vertot, p. 167. — [3] *Ibid.*, p. 169.

l'île [XVII]. L'amiral ottoman jeta l'ancre devant le fort de Fano, et lança dans la campagne quelques détachemens de sipahis que le grand-prieur de Brandenbourg força à se rembarquer. Repoussé de Rhodes, Mesih-Pascha fit une descente dans l'île de Tilo, appartenant à l'Ordre, pour y surprendre le fort; mais il ne put exécuter son projet, et il alla dans la baie de Fenika (anciennement Physcus) [1] attendre le printemps et l'arrivée de la grande flotte ottomane. Vers la fin du mois d'avril de l'année 1480, elle sortit des Dardanelles forte de cent soixante navires [2], longea les côtes de Rhodes, en se dirigeant vers la baie de Fenika, pour y prendre des troupes de débarquement, et reparut devant l'île le 23 mai 1480.

Cette entreprise contre les chevaliers de Saint-Jean fut inspirée à Mohammed par trois renégats : ils lui présentèrent chacun un plan des fortifications de la ville de Rhodes; et tous trois par la suite expièrent leur trahison par une mort misérable : c'étaient Antoine Meligallo, noble grec de Rhodes, qui avait espéré, en reniant sa foi, réparer la fortune qu'il avait dissipée; Démétrius Sofian, natif de Négrepont, qui avait été envoyé par Djem au grand-maître, et qui passait pour versé dans la magie et les sciences occultes; enfin un Allemand, appelé généralement maître George [XVIII], qui possédait des connaissances profondes en mathématiques et en artillerie. Ce dernier avait d'abord vécu à Rhodes, et était venu en-

[1] Voyez l'Atlas, pl. VII.

[2] Suivant les historiens ottomans, seulement soixante galères.

suite se fixer à Constantinople, où il fut comblé des faveurs du sultan. Mesih-Pascha, auprès de qui les trois renégats avaient plusieurs fois insisté sur l'opportunité et la facilité de la conquête de Rhodes, les présenta au sultan, à qui ils remirent leurs plans des fortifications de la ville et leurs projets de siége. Ceux de maître George ayant été trouvés les meilleurs, ce fut d'après eux qu'on arrêta les dispositions de l'attaque. Pour donner un récit fidèle de ce siége, j'ai visité les lieux en 1803, l'histoire à la main, bastion par bastion, rempart par rempart, et j'espère qu'une exacte description topographique servira à rectifier les erreurs dans lesquelles ont pu tomber Vertot et Gouffier.

Sur la pointe la plus septentrionale de l'île de Rhodes, est située la capitale du même nom. Deux langues de terre qui se projettent dans la mer, et dont les extrémités se rapprochent en s'arrondissant en courbe, forment un port sûr, vaste et profond, dans lequel on a élevé une digue qui sépare l'anse des barques de la rade des vaisseaux. La langue de terre à gauche des navires entrans, est située hors des fortifications de la ville, hérissée dans toute sa longueur de moulins à vent, et défendue à son extrémité par une tour qu'on appelle la Tour des Anges. La langue de terre opposée, également pourvue, dans toute son étendue, de moulins à vent à l'extrémité de sa courbe, qui se rapproche de la Tour des Anges et forme l'entrée du port, est comprise dans les murs de la ville; à cette même extrémité, s'élève la plus célèbre et la plus importante de toutes les tours de Rhodes, qui fut fortifiée d'abord par les

Arabes, puis ensuite réparée et consacrée à saint Nicolas par les chevaliers de Saint-Jean, sous le grand-maître Zacosta. C'est pour cela qu'elle est encore appelée par les Turcs la Tour-Arabe, et par les chrétiens la Tour de Saint-Nicolas. A l'extérieur des deux langues de terre, dont l'intérieur forme le port principal, le rivage se replie en décrivant une courbe, et forme, à gauche des vaisseaux entrans, une baie comblée par les sables, et à leur droite un second port appelé port des galères, dont l'entrée est défendue, d'un côté, par une tour [xix], et d'un autre, par le fort Saint-Elme. Au fond du port principal, s'élèvent immédiatement les doubles remparts de la ville, qui sont baignés par la mer; au fond de celui des galères est un faubourg où on remarque aujourd'hui la maison du gouverneur hors de l'enceinte des fortifications. Comme, dans ce premier siége, il n'est pas fait une mention particulière des sept bastions dont la défense était confiée à des chevaliers de sept langues différentes, non plus que des portes de la ville, nous en omettrons l'énumération, qui serait ici superflue, et qui a d'ailleurs sa place marquée dans l'histoire du second siége. Nous avons déjà parlé de l'église de Philérémos, située sur une colline boisée et pittoresque, à une demi-lieue au nord de la ville. Cette hauteur, qui portait le nom de l'église que nous venons de citer, s'appelle aujourd'hui Sunbullu (couverte d'hyacinthes).

A une lieue à l'ouest de la ville, s'élève, non loin de la mer, le mont Saint-Étienne. C'est là que vint aborder la flotte ottomane, et que Mesih-Pascha, mal-

gré la vigoureuse résistance de la garnison du fort Saint-Étienne, opéra le débarquement de son armée et de son artillerie. Les troupes ottomanes prirent aussitôt position sur les hauteurs et au pied de la montagne. Deux jours après, le général turc dressa une batterie de trois canons monstrueux contre la tour de Saint-Nicolas, sur la place même où se trouvait autrefois l'église, alors rasée, de Saint-Antoine. L'artillerie était dirigée par maître George, le seul des trois renégats qui vécût encore. Meligallo était mort d'une maladie pédiculaire pendant la traversée; le second, Démétrius Sofian, était tombé dans une escarmouche devant Rhodes, dès les premiers jours du siége. Quant à maître George, une juste punition l'attendait dans l'intérieur de la ville. Jouant le rôle de transfuge repentant, il parut au pied des murs et supplia qu'on lui ouvrît les portes. Conduit devant le grand-maître, il avoua franchement son apostasie, protestant de son sincère repentir. Mais il éveilla les soupçons par les détails exagérés qu'il donna sur les forces et l'invincible artillerie des assiégeans; il porta le nombre des Turcs à cent mille, et fit une peinture effrayante des seize canons longs de dix-huit pieds, qui lançaient des boulets de neuf à onze palmes de circonférence [xx]. Le grand-maître confia le transfuge à la garde de six soldats, qui ne devaient pas le perdre de vue un instant, et lui donna le commandement d'une batterie à son choix sur les remparts. Les Turcs avaient déjà tiré plus de trois cents coups de canon contre la tour de Saint-Nicolas, qui,

du côté de la terre, n'était plus qu'un amas de ruines; mais le grand-maître fit fermer la brèche par un nouveau fossé et un rempart de bois, et en confia la défense au commandeur Carette, de langue italienne. Il plaça au pied du mur qui conduit de la tour de Saint-Nicolas à celle de Saint-Pierre, ainsi que dans la partie inférieure de la ville, des fantassins appuyés par quelques escadrons de cavalerie, et fit enfoncer des planches garnies de pointes dans les parties basses de la mer que l'ennemi aurait pu passer à gué. La première tentative des Turcs contre la tour, au moyen de barques d'arrivage qu'ils amenèrent de la baie de Saint-Étienne, fut vivement repoussée; ils se retirèrent avec une perte de sept cents hommes. Le grand-maître célébra l'avantage remporté sur l'ennemi, dans l'église où on avait placé l'image miraculeuse de sainte Marie de Philérémos. Le jour suivant, Mesih-Pascha, changeant son système d'opérations, abandonna l'attaque par mer et la transporta du côté de la terre. Il fit battre en brèche le quartier des juifs par huit de ses énormes canons; le neuvième fut braqué de l'extrémité de la digue contre les moulins à vent de la langue de terre. D'Aubusson ordonna aussitôt de raser les maisons des juifs et d'en employer les matériaux à la construction d'un second mur intérieur, qu'il fit entourer d'un fossé. Chevaliers et paysans, négocians et bourgeois, femmes et enfans, rivalisèrent de zèle à élever ce nouveau rempart, tandis que l'artillerie turque foudroyait le mur extérieur avec un tel fracas, que le bruit du canon

s'entendit jusqu'à Kos, située à cent milles à l'ouest de Rhodes, et jusqu'à Castelrosso, distante de cent milles à l'est.

Les bombes lancées par les Turcs dans la ville firent peu de mal aux habitans : les femmes et les enfans s'étant réfugiés dans le château que ces projectiles n'atteignirent que fort rarement; la garnison, de son côté, les évitait abritée dans les souterrains des églises ou les casemates. Les Ottomans dirigèrent une seconde attaque sur la tour de Saint-Nicolas, au moyen d'un pont de bateaux. Ce pont, assez large pour que six hommes pussent y marcher de front, s'étendait depuis l'angle de la langue de terre, où se trouvait naguère l'église de Saint-Antoine, jusqu'à la tour de Saint-Nicolas. Les Turcs, au moyen d'un câble fixé sur le rivage par une ancre, étaient parvenus à faire remonter le pont jusqu'au pied de la tour. Le matelot anglais, Gervasius Roger, se jeta pendant la nuit dans la mer, coupa le câble, et le pont, abandonné à lui-même, fut repoussé dans la mer; mais les Turcs le remorquèrent avec des barques et l'adossèrent de nouveau à la digue. Dans la nuit orageuse du 19 juin 1480 [xxi], commença l'assaut de la tour de Saint-Nicolas. Une canonnade terrible s'établit des deux côtés : le pont de bateaux se rompit [xxii]; une grande partie des assaillans et quatre chaloupes canonnières furent englouties; les barques d'abordage furent pour la plupart brûlées. La lutte dura, sanglante et acharnée, depuis minuit jusqu'à dix heures du matin; les Turcs durent enfin se retirer après avoir perdu deux mille cinq cents hommes. parmi

lesquels Souleïman, le sandjakbeg de Kastemouni [1].

Repoussé dans son assaut, Mesih-Pascha réunit toute son artillerie sur un seul point. Cette immense batterie fut dirigée tout entière contre la partie de la ville voisine de la tour de Saint-Nicolas, c'est-à-dire contre le bastion des Italiens et le quartier des juifs. Trois mille cinq cents boulets ne tardèrent pas à y ouvrir de larges brèches; mais les Rhodiens opposèrent à cette batterie une machine qui lançait au loin des pierres d'un volume prodigieux. Cette machine, qui renversait les ouvrages des Turcs et écrasait leurs travailleurs, reçut des assiégés le nom de *tribut,* par une allusion dérisoire à celui que Mohammed avait demandé. On chargeait cette machine avec les énormes boulets de pierre que les Turcs lançaient dans la ville et avec les fragmens de rochers dont ils comblaient les fossés; les Rhodiens les enlevaient, cachés sous des cryptoportiques, de sorte que les Turcs ne pouvaient s'expliquer comment ces fossés venaient à se vider tous les jours. Pierre d'Aubusson, s'attendant à un assaut général, fit porter sur les remparts du soufre, de la poix, de la cire et d'autres matières inflammables, des cylindres en pierre, et de petits sacs remplis de poudre et de fer haché, qu'on devait lancer sur l'ennemi. Il fit venir devant lui maître George et le consulta sur ce qu'il convenait de faire dans cette extrême nécessité; George proposa une nouvelle catapulte qui devait détruire les travaux des assiégeans;

[1] Dans Vertot, « Merlabeg, gendre d'un fils de Mahomet; » dans Breidenbach, *viri strenuissimi Turcoque dilecti.*

mais comme les coups de cette machine, au lieu de porter sur les batteries turques, portaient sur les murs même de la ville, on soupçonna de plus en plus la connivence de George avec l'ennemi, et ce soupçon devint bientôt une certitude, après les aveux que lui arracha la question. Innocent peut-être de cette seconde trahison, George expia justement la première par le supplice de la potence. Vraisemblablement il en était de même d'un autre transfuge qui, mis à la question dès le commencement du siége, eut la tête tranchée, après avoir confessé qu'il avait formé le projet, par ordre de Mesih-Pascha, d'empoisonner le grand-maître [XXIII].

Le général en chef de l'armée assiégeante, voyant échouer toutes ses attaques, tenta la voie des négociations pour obtenir la reddition de la place, et envoya à cet effet un Grec auprès du grand-maître. Mais celui-ci revint sans avoir pu rien conclure. Mesih-Pascha en fut d'autant plus irrité, que son avarice aurait voulu enlever aux soldats, par une capitulation, le riche butin auquel leur donnerait droit la prise de la ville à main armée. Cependant il ordonna un assaut général et promit le pillage. Outre les préparatifs ordinaires en pareille circonstance, les Turcs se munirent de sacs pour y mettre leur butin, de cordons pour lier les jeunes filles et les jeunes garçons, et de huit mille pieux pour empaler le grand-maître et les chevaliers. Le camp turc retentit des cris d'*Allah!* pendant toute la nuit qui précéda le jour de l'assaut. La batterie des huit canons monstres avait la veille tellement battu le quartier des

juifs, que les murs de la ville étaient, en cet endroit, entièrement détruits, et les fossés comblés jusqu'au bord.

Le vendredi 28 juillet 1480, le même jour où une flotte ottomane abordait à Otranto, un coup de mortier [1] donna le signal de l'assaut au lever du soleil. Les Turcs s'élancèrent avec une irrésistible impétuosité sur la brèche, où trois mille cinq cents d'entre eux engagèrent un combat terrible ; derrière eux se pressait une armée de quarante mille hommes qui attaqua la ville par tous les points à la fois. De part et d'autre on fit des prodiges de valeur ; les assiégeans se précipitèrent sur la ville, dit Seadeddin, « comme des lions déchaînés sur leur proie [2], » et les assiégés combattirent, suivant l'expression de Breidenbach, « comme les Machabées pour leur religion et leur liberté[3]. » Déjà l'étendard de Mesih-Pascha était arboré sur les créneaux, déjà quatre échelles adossées à l'intérieur du mur haut de vingt pieds [4] qui fermait le quartier des juifs, livraient passage aux assiégeans, lorsque Mesih-Pascha fit crier sur les remparts, « que le pillage n'était pas permis, et que les trésors de Rhodes appartenaient au sultan. » Cette proclamation

1 Le 28, d'après Breidenbach ; le 27, d'après Vertot, l. VII, 2, p. 197.

2 *Sindjirdan kourtilan arslanler kibi.*

3 *Nec aliter pro fide catholica et republica christianorum pugnavere, quam olim gloriosi Machabæi pro cultu divino et Hebræorum libertate præliati sunt.*

4 Seadeddin. Solakzadé, f. 64. Ali, xxxve récit. Idris, f. 172. Dans le *Raouzatoul-ebrar*, f. 271, il n'est parlé que de l'avidité de l'armée et nullement de l'avarice du pascha.

refroidit tout-à-coup le zèle des assiégeans. Les troupes encore au-dehors de la ville refusèrent de marcher au secours de celles qui s'y étaient déjà engagées; et celles-ci furent repoussées par les chevaliers rangés en ordre de bataille au pied des murs. Les assiégés se servirent à leur tour des échelles des Ottomans, sur l'une desquelles monta le grand-maître lui-même; et ils reprirent ainsi la position qu'ils avaient perdue. On vit s'engager de nouveau un combat archarné qui dura deux heures; mais enfin l'ennemi, battu sur tous les points, s'enfuit en abandonnant son étendard et un grand nombre de morts. Les Rhodiens attribuèrent leur victoire à l'apparition d'une croix d'or, d'une vierge toute rayonnante armée d'un bouclier et d'une lance, et d'un chevalier céleste entouré d'un brillant cortége, qui s'étaient montrés au-dessus de la place, où flottaient les étendards de Jésus, de la Sainte-Vierge et de Saint-Jean. Tous les historiens ottomans s'accordent à faire de l'avarice du Pascha la cause principale de la défaite de l'armée; mais Caoursin, vice-chancelier de l'Ordre, qui a écrit l'histoire du siége, se tait à cet égard, sans doute pour ne point obscurcir la gloire des chevaliers. A ce dernier assaut, les Turcs laissèrent sur les brèches et dans les fossés trois mille cinq cents cadavres qui furent brûlés; pendant les trois mois que dura le siége, Mesih-Pascha eut en tout neuf mille morts et quinze mille blessés. Lorsque s'effectua l'embarquement des troupes ottomanes, arrivèrent deux vaisseaux napolitains, avec des secours pour la ville et la promesse de l'intervention plus puissante

du pape. Les galères turques voulurent leur disputer le passage : l'un d'eux fut fort maltraité et entra néanmoins dans le port ; l'autre se fit jour victorieusement à travers toutes les galères de l'ennemi, qui perdirent leur commandant dans ce combat. Mesih-Pascha retourna avec les restes de son armée dans la baie de Fenika ; puis, après avoir assiégé sans succès le fort de Petronion à Halicarnasse, il ramena sa flotte à Constantinople. Il dut s'estimer fort heureux que Mohammed, qui punissait d'ordinaire les défaites de ses généraux par la mort ou par la prison, se contentât de l'abaisser de la dignité de pascha à celle de sandjak de Gallipoli. Mesih ayant été rayé de la liste des vizirs ou paschas à trois queues, sa place fut donnée à Magnesia-Tschelebi, qui jusqu'alors avait réuni dans sa personne les charges de juge des armées d'Anatolie et de Roumilie. Depuis lors ces deux fonctions furent séparées. Le molla Moussliheddin-Kastelani fut nommé juge de l'armée de Roumilie, et le molla Hadj-Hasanzadé de celle d'Anatolie. Dans cette même année du siége de Rhodes, moururent le molla Khosrew, un des plus célèbres scheïkhs du règne de Mohammed. et le scheïkh Koutbeddin Attarzadé. Le premier est l'auteur des *Perles* [1], ouvrage fondamental de la jurisprudence ottomane ; le second, un des plus fameux disciples du scheïkh Akschemseddin, qui avait découvert le tombeau d'Eyoub au siége de Constantinople. L'année 1480 est encore marquée

[1] *Dourrer-al-ahkam* (*les perles de la loi*). Voyez *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, I, p. 9.

chez les Ottomans par l'abolition de la dignité du Nakiboul-eschraf (chef des émirs), instituée sous Mohammed Ier [1].

Mohammed se consola du malheur de ses armes, en disant que ses troupes n'étaient invincibles que lorsqu'il les commandait, et voulut leur rendre l'éclat qu'elles avaient perdu dans la campagne de Rhodes. Dès le commencement du printemps de 1481, les queues de cheval du sultan furent plantées sur le rivage asiatique comme signe d'une expédition en Asie. Mohammed ne dit à personne, suivant les principes qu'il s'était tracés, le but de cette campagne, de sorte qu'on ignorait si elle était dirigée contre le sultan d'Egypte ou contre Rhodes. L'armée se rendit de Scutari vers Gebissé; mais à peine arrivé à Khounkiar-tschaïri (la prairie impériale) située entre ces deux villes, le sultan, dont la santé était depuis quelque temps chancelante, dut s'arrêter; il avait espéré pouvoir se guérir par une nouvelle conquête, lorsque la mort le surprit au milieu de son armée, le jeudi 3 mai 1481 (4 rebioul-ewwel) dans la trentième année de son règne, et la cinquante-deuxième de son âge. Il laissa ainsi le monde dans l'incertitude sur la question de savoir contre quelle puissance était dirigée sa dernière guerre. Le titre de conquérant par lequel l'histoire ottomane le distingue des autres sultans, lui est dû, non seulement pour avoir conquis Byzance, mais pour avoir étendu en tous sens les bornes de l'empire. Quelques historiens

1 Mouradjea-d'Ohsson, IV, p. 562, éd. in-8°.

européens ont, sur la foi de Spandugino, beaucoup exagéré les conquêtes et le génie de Mohammed II; c'est le devoir de l'historien consciencieux de peser les témoignages de ses prédécesseurs et de rectifier leurs erreurs.

Mohammed, disent-ils, a conquis deux empires, quatorze royaumes et deux cents villes, et pour justifier leur assertion par son génie, ils citent ces paroles que Spandugino dit avoir été gravées sur sa tombe : « Je voulais soumettre Rhodes, et subjuguer l'Italie. » Mohammed a en effet conquis deux empires, celui de Byzance et celui de Trébizonde, et même plus de deux cents villes, si on entend parler de tous les bourgs et villages des pays qu'il soumit; quant aux royaumes, il y en a trop de moitié; car en comprenant sous ce nom la Servie, la Bosnie et l'Albanie, c'est tout au plus si on peut l'appliquer à la Moldavie, à la Morée, à la Karamanie et à Kastemouni. Il faudrait donc, pour trouver les sept autres royaumes, considérer comme tels Négrepont, Céphalonie, Lesbos, Lemnos. Imbros et Tassos. L'inscription du tombeau de Mohammed [xxiv], telle qu'elle est citée par Spandugino. repose sur une preuve tout aussi peu convaincante et n'est qu'une pure fiction; il ne s'y trouve pas un mot sur Rhodes et l'Italie. Ce tombeau est placé derrière le maître-autel de la mosquée que le conquérant fit élever à Constantinople; les sultans ses prédécesseurs reposent à Brousa.

L'impartialité historique ne saurait non plus admettre quelques traits de cruauté, qu'il a plu à certains

historiens de prêter à Mohammed. Ainsi, par exemple, rien n'autorise à supposer qu'il fit ouvrir le ventre de quatorze pages, dans le but de découvrir celui qui avait mangé les concombres d'une pauvre femme; qu'il trancha la tête de sa propre main à Irène, son esclave favorite, pour apaiser les murmures de l'armée sur sa mollesse; que voulant punir la violation du harem d'un pascha, il fit empoisonner son fils, le prince Moustafa; et enfin qu'il installa un juge sur la peau de son père, qui, par son ordre, avait été écorché vif. Tous ces faits, ainsi que beaucoup d'autres [1], doivent être relégués dans le domaine des fables. De pareilles exagérations sont indignes de la sévérité de l'histoire, et elle doit se borner à prononcer une sentence impartiale sur la cruauté de Mohammed, ses passions honteuses, son génie et ses institutions. Le fratricide par lequel il commença son règne, les massacres des garnisons fidèles à leur devoir, les exécutions de la famille impériale de Trébizonde, du roi de Bosnie, des princes de Lesbos et d'Athènes, crient assez haut contre lui, sans qu'il soit besoin d'y ajouter; la fleur de la noblesse des villes conquises reléguée et flétrie dans le harem, l'odieux impôt prélevé sur la jeunesse mâle de la Grèce, du Pont, de Gênes, de Venise, de la Servie et de la Valachie, prouvent assez ses infâmes penchans. La résistance à ses désirs était punie de mort. C'est ainsi que périrent, martyrs de leur honneur et de leur foi, les fils du grand-duc Notaras, mis à mort après la con-

1 Spandugino, p. 67 et 68.

quête de Constantinople, la noble et courageuse fille d'Erizzo, massacrée au siége de Négrepont, et le fils du protovestiaire Phranzès, que ses quatorze ans ne purent sauver de la passion et de la vengeance du sultan.

Si les Byzantins et les historiens européens contemporains de Mohammed, tels que Barletius et Caoursin, qui ont raconté comme témoins oculaires les siéges de Scutari et de Rhodes, chargent de couleurs sombres le portrait du conquérant et l'exagèrent en mal [xxv], d'autres historiens, Spandugino, Giovio et Sansovino par exemple, ne sont pas moins éloignés de la vérité historique, en louant Mohammed outre mesure. Ainsi Spandugino prétend qu'il avait été à moitié converti par le patriarche grec Scholarios, et que, dans les derniers temps qui précédèrent sa mort, il était devenu grand adorateur de reliques, et faisait brûler constamment des lampes devant elles. Giovio va plus loin, et affirme qu'il aimait particulièrement à lire l'histoire d'Alexandre et celle de Jules César [1]; en outre, il lui donne gratuitement la connaissance du grec, du latin, de l'arabe, du persan et même du chaldéen. Sans nous arrêter à toutes ces fictions, nous trouvons des preuves bien autrement éloquentes du génie de Mohammed dans ses conquêtes et l'agrandissement de son empire, dans ses fondations d'écoles, de mosquées et d'hôpitaux, dans la protection qu'il accorda

[1] Les Orientaux ne connaissent l'histoire d'Alexandre que sous la forme du roman ou du poëme épique, et, dans la littérature ottomane, le nom de Jules César est à peine connu.

aux sciences et aux arts, et dans le soin qu'il mit à cultiver lui-même les lettres et la poésie. Enfin ses lois administratives, ses réformes dans l'armée, ses institutions, les œuvres nombreuses des savans qui illustrèrent son règne, si elles ne peuvent effacer ses crimes, lui assurent du moins une place distinguée dans l'histoire [xxvi].

LIVRE XVIII.

Constructions et institutions politiques de Mohammed II. — Le fratricide devient une loi d'État. — Organisation de l'armée et de la cour. — Les oulémas, les écoles. — Éducation scientifique de Mohammed. — Les sept vizirs. — Les savans, les poëtes, les légistes, les médecins et les scheïkhs.

Mohammed, immédiatement après la conquête de Constantinople, convertit huit des principales églises en mosquées, et en fit construire quatre nouvelles par la suite. De ces douze mosquées de Mohammed, la plus remarquable, par la hauteur et la beauté de ses dômes, est, après Aya-Sophia, celle qui porte son nom, et qui est assise sur la quatrième des sept collines de la ville. A la place où était autrefois l'église des Saints-Apôtres, s'élève la *mosquée du conquérant*, sur une terrasse de quatre aunes de hauteur; le parvis affecte la forme d'un carré dont trois côtés sont ornés d'une colonnade, et dont le quatrième est la façade du sanctuaire. La porte principale est en ligne directe avec la niche (mihrab) qui correspond au maître-autel des églises chrétiennes; les coupoles, couvertes en plomb, sont portées sur des colonnes de granit et de marbre; le

long des portiques du parvis, court un sofa de marbre poli, qui n'est interrompu que par les baies des portes, et au milieu est une fontaine couverte d'une coupole en plomb et plantée de hauts cyprès. A l'extérieur et au-dessus des fenêtres grillées du parvis est gravée en relief, sur des tables de marbre de diverses couleurs, la première sourra du Coran, appelée : *Celle qui ouvre et qui soumet les cœurs;* et sur la porte d'entrée, on lit dans un champ d'azur la tradition du Prophète relative à Constantinople : *Ils prendront Constantinople, et heureux le prince, heureuse l'armée qui en feront la conquête* [1]!

Sur la grande place de la mosquée nommée Sahn (le champ), s'élèvent huit colléges ou hautes écoles (médresé), et derrière chacun de ces colléges, un bâtiment supplémentaire (tétimmé) avec un grand nombre de cellules destinées aux étudians. A ces édifices sont contigus les cuisines des pauvres (imaret), où les étudians nécessiteux et d'autres pensionnaires sont admis deux fois par jour; l'hôpital appelé Dareschschifa, c'est-à-dire la maison de guérison, la maison des fous (timarkhané), les bâtimens pour héberger les voyageurs et les étrangers (karawanseraï ou khan), et enfin des écoles secondaires (mekteb) pour les enfans mâles. La bibliothèque (kitabkhané) est placée dans l'intérieur du sanctuaire, dans une chambre réservée à cet effet; c'est la première que les Ottomans aient fondée à Constantinople. Outre ces édifices qui entourent la mosquée, se groupent encore autour d'elle, mais dans un cercle plus éloigné, un réservoir

public (sébilkhané), des bains (hamam), une bibliothèque, une école destinée à l'enseignement des traditions orales du Prophète, un parvis avec un sofa, et un cimetière avec un mausolée (tourbé), près duquel se trouve le tombeau de la sultane Alimé Khanim, mère de Mohammed II [1].

Outre la mosquée dite *du conquérant*, Mohammed en fonda encore trois autres, savoir : celle d'Eyoub, le compagnon d'armes du Prophète, dont le tombeau, découvert si à propos au siége de Constantinople, donna un nouveau courage aux assaillans; celle du grand-scheïkh Bokhari, à la porte d'Andrinople, près des murs de la ville contre lesquels ce saint avait conduit l'armée de Mourad II; et enfin celle des janissaires (Ortadjami), dans le voisinage de leurs casernes [II]. Il n'ajouta rien aux nombreuses mosquées dont Mohammed Ier et Mourad II avaient embelli Andrinople et Brousa, les deux anciennes capitales de l'empire; mais ses sultanes et ses vizirs y élevèrent, sous son règne, quelques monumens que nous devons mentionner ici. Kasim-Pascha construisit à Andrinople, sur les rives de la Toundja, une mosquée qui porte son nom, et dans laquelle se trouve son tombeau [2]. Dix ans auparavant, la sultane Aïsché, fille du conquérant, avait fait bâtir dans la même ville une autre mosquée, qui fut nommée du nom de sa fondatrice [3]; et quatre ans après la construction de

[1] Mouradjea-d'Ohsson, II, p. 511. Les épitaphes données par les historiens européens sont de pure invention.

[2] Hadji-Khalfa, la *Roumilie*, p. 9. — [3] *Ibid.*, p. 10.

celle de Kasim-Pascha, fut terminée celle de la sultane Sitti, fille de Souleïman, prince de Soulkadr et épouse de Mohammed [1]. Enfin Mohammed fonda l'ancien et le nouveau Seraï, les halles de l'ancien Bezestan [2], et répara, ainsi que nous l'avons vu plus haut, les murs délabrés de Constantinople.

Nous passons maintenant des édifices publics à l'organisation de l'État, que les Orientaux se représentent comme une maison complète, ou plutôt comme une tente, et qui, dans ses principales branches d'administration, porte des noms analogues à cette idée figurée. L'édifice gouvernemental a pour bases les lois religieuses (schéri), les coutumes (aadet) et les ordres arbitraires des souverains (kanoun). Sous le nom de *Porte*, on entend le gouvernement lui-même, parce que, dès la plus haute antiquité, les affaires des nations d'Orient se traitaient à la porte des palais des rois [3]. La *Porte* étant gardée par des troupes chargées de sa défense, on se servit de cette figure pour désigner non seulement le gouvernement (Sublime-Porte), mais encore l'armée, dont les différens corps, au nombre de quatorze, avaient reçu chacun le nom de *Porte*. Enfin le troisième sens figuré de ce mot a trait non à l'empire ou au gouvernement en général, mais spécialement à la cour et au harem, qu'on appelle la maison ou la Porte de la béatitude (dari ou déri séadet), tandis que la porte du gouvernement est nommée la

1 Hadji-Khalfa, la *Roumilie*, p. 10.

2 Place couverte du marché.

3 Xénophon, *Cyropédie*.

Sublime-Porte de l'empire ou du bonheur (Babi dewlet); ainsi l'empire est *fortuné* et la cour est *bienheureuse*. Devant la *Porte de l'empire ou sublime Porte* sont campées les troupes à qui sa garde est confiée, et le gouvernement en est donné au vizir. La *Porte de la béatitude* conduit au sanctuaire des félicités célestes, à la cour, à l'appartement des femmes. Dans l'intérieur du palais, est la *chambre* (chancellerie), où se trouve le trésor et où s'assemblent les administrateurs des finances; dans la salle, est le sofa (diwan), place réservée aux premiers dignitaires de la loi. Les appartemens plus retirés sont affectés à la cour elle-même. Le kanoun, c'est-à-dire la loi fondamentale de Mohammed II, par laquelle son dernier grand-vizir, Mohammed de Karamanie, organisa l'administration et fixa l'ordre hiérarchique de l'empire, a pour base dans la division des charges de l'État et de la cour, le nombre *quatre*, dérivé des quatre colonnes qui supportent la tente, et reposant d'ailleurs sur une donnée historique, savoir: les quatre disciples de Mohammed et les quatre khalifes. D'après cette division viennent en première ligne les quatre colonnes de l'empire, c'est-à-dire les *vizirs*, les *kadiaskers*, les *defterdars* et les *nischandjis;* ensuite les *agas extérieurs* ou commandans des divers corps de troupes, suivant leurs armes; puis enfin les *agas intérieurs* ou employés de la cour, et les *oulémas* ou légistes. Mais avant de passer en revue ces diverses dignités, il convient de jeter un regard sur la loi fondamentale, *Kanounnamé,* sur laquelle Mohammed II assit son gouvernement.

Le Kanounnamé est divisé en trois *Portes* ou parties principales; la première traite du rang des grands dignitaires de l'empire; la seconde, des coutumes et des cérémonies, et la troisième, des amendes pour les délits, et des revenus affectés aux emplois. L'importance du premier chapitre qui nous initie à la hiérarchie de l'État méritant une mention plus détaillée, et son intelligence parfaite demandant quelques connaissances préalables. nous le laisserons de côté pour le moment, nous réservant d'en parler plus tard, et nous nous occuperons d'abord des deux derniers chapitres du Kanounnamé. Les lois les plus remarquables du second chapitre sont relatives aux fêtes de *Beïram,* à la *table impériale,* au *sceau du sultan* et à l'ordre de *succession au trône*. Les deux fêtes de Beïram, dont l'une correspond à la fête des Tabernacles des Juifs et l'autre à la Pâque des Chrétiens, sont les deux plus grandes solennités religieuses du calendrier ottoman. Mohammed abolit la fête mortuaire d'Houseïn et le Newrouz, ou jour de l'an persan, et diminua ainsi de moitié le nombre des solennités célèbres jusqu'alors; mais il ajouta un nouvel éclat aux fêtes de Beïram, en les instituant fêtes de la cour et de l'empire. « C'est ma volonté impériale, est-il dit dans cette loi, que le jour des deux fêtes de Beïram on élève un trône sur la place publique, devant la salle du diwan, pour la cérémonie du baise-main. Mes vizirs, mes kadiaskers et mes defterdars, se tiendront derrière moi. Mon khodja (précepteur) se lèvera devant les vizirs, les kadiaskers et les defterdars. Les tschaouschs viendront

me baiser la main, ainsi que les sandjakbegs et les moutéferrikas, qu'ils soient soldés ou non [1]. » Si la loi sur les fêtes de Beïram accorde, avec une sorte de libéralité, la faveur du baise-main aux divers fonctionnaires de l'État, celle de *la table impériale* exclut sans distinction tous les sujets (esclaves) de l'honneur d'être le convive du sultan: « Ce n'est pas ma volonté que quelqu'un mange avec ma majesté impériale. Mes illustres ancêtres avaient autrefois la coutume de manger avec leurs vizirs, mais je l'ai abolie [2]. » La loi du *sceau* en confère la garde au grand-vizir. « Mon noble sceau est confié à mon grand-vizir; si on doit ouvrir ou fermer le trésor, cela se fera toujours en sa présence ou en celle de mes defterdars [3]. » La remise du sceau impérial, sur lequel est gravé le chiffre du sultan, impliqua dès lors avec elle l'investiture de la plus haute dignité de l'empire. A l'exception du cas déterminé par la loi de Mohammed, pour l'apposition du sceau sur la chambre du trésor, le grand-vizir ne peut s'en servir que pour sceller les rapports qu'il adresse au sultan; et comme tous les rapports doivent passer préalablement par ses mains et que lui seul a le droit d'écrire au chef de l'islamisme, celui-ci ne voit jamais d'autre sceau que le sien et ceux des lettres de créance, que lui remettent en audience solennelle les ambassadeurs des monarques étrangers. Le sceau des esclaves est indigne du regard du maître.

[1] Voyez le Kanounnamé du sultan Mohammed II, dans la *Constitution de l'Empire ottoman*, I, p. 97.

[2] *Ibid.*, p. 98. — [3] *Ibid.*, p. 99.

La plus terrible des lois de Mohammed II est celle qui ordonne et sanctionne le fratricide comme une loi d'État, protectrice de la tranquille possession du trône de chaque souverain. L'histoire des républiques et des monarchies anciennes de l'Europe nous présente des exemples de fratricides politiques; ils ont tous été justement flétris par la postérité. Mais rien n'égale les crimes de ce genre, qui ont de tout temps ensanglanté les sceptres des souverains de l'Asie. Une des plus horribles cruautés consignées dans les fastes de l'empire de Perse, est sans contredit le parricide commis par Darius et cinquante de ses frères sur la personne de leur père Artaxerxès, âgé de quatre-vingt-dix ans, et la vengeance qu'en tira leur frère Ochus en mettant à mort les cinquante assassins et toute leur famille [1]. L'exemple donné par les Keïanides trouva des imitateurs dans les Arsacides leurs successeurs. Phrahates IV (Ferhad) livra au supplice son père, son fils aîné et ses trente frères [2]. L'historien romain remarque à ce sujet qu'il y avait une sorte de gloire en Perse à monter au trône sur le corps de son père et de ses frères [3]. Mais le despotisme persan n'avait pas été jusqu'à décréter le fratricide et à le légitimer; cette monstruosité était réservée au droit politique des Ottomans. « La plupart des légistes ont déclaré que ceux de mes illustres fils ou petits-fils qui monteront au trône pourront faire exécuter leurs frères, afin d'assurer le repos du monde [4]; ils devront agir en conséquence. » Osman, le fonda-

1 Justinus, X, 2. — 2 *Ibid.*, XLII, c. 5. — 3 *Ibid.*, c. 4.

4 *Osmanische Staatsverfassung* (*Constitution de l'Empire ottoman*), I, p. 99.

teur de l'empire, avait donné le premier exemple du meurtre de famille, en perçant son oncle d'une flèche; Bayezid donna celui du fratricide; Mohammed II, qui l'imita, voulut légitimer ce crime [III] et l'imposer comme une loi à ses successeurs; mais cette horrible jurisprudence a écrit en traits de sang la honte de son inventeur, et le signalera à jamais au mépris de sa propre nation et des peuples civilisés [IV].

Après avoir vu ainsi ériger le meurtre en principe, on ne s'étonnera pas de lire dans la troisième partie (Porte) du Kanounnamé: « Le prix du sang que prélèveront mes lieutenans de police sera, pour un meurtre, de trois mille aspres; pour un œil crevé, de quinze cents aspres; pour une blessure à la tête, de cinquante aspres [1]. » Le prix du sang tient le premier rang parmi les revenus des magistrats ottomans; viennent ensuite les sommes annuelles payées par les puissances chrétiennes, que le sultan partage avec ses vizirs et ses defterdars, pour les intéresser à l'imposition de nouveaux tributs et à la rentrée des anciens: « Quand les puissances étrangères viennent déposer leur tribut à mon étrier impérial, mes vizirs et mes defterdars en reçoivent leur part [2]. » Ce chapitre, après avoir donné la liste des appointemens des vizirs, des beglerbegs, des defterdars et des sandjakbegs, finit par cette disposition: « Les descendans de mes filles ne devront point recevoir des places de beglerbegs, mais simplement de riches sandjaks. » Mo-

[1] *Constitution de l'Empire ottoman*, I, p. 99. — [2] *Ibid.*

hammed voulait prévenir par là les dangers qui pourraient menacer l'empire, si les descendans de sultanes mariées à des vizirs parvenaient à une plus haute dignité que celle de sandjakbeg. Cependant cette loi ne s'applique qu'aux petits-fils des sultanes, puisqu'on condamne leurs fils à mort dès leur naissance, en ne leur nouant point le cordon ombilical. Le silence gardé par le Kanounnamé sur le meurtre des nouveaux nés encore en pleine vigueur aujourd'hui chez les Ottomans, prouve qu'il était depuis long-temps passé en usage, ou qu'il était implicitement compris dans le titre de la loi sur le fratricide. Ainsi la légalité du meurtre est consacrée non seulement pour les frères du sultan [1], mais encore pour ses neveux et ses petits-fils. Les Arabes, avant Mohammed-le-Prophète, avaient la coutume de noyer leurs filles immédiatement après leur naissance, et un des plus grands mérites de Mohammed, aux yeux de l'humanité, est d'avoir aboli cet usage atroce par une prescription du Coran. Comment aurait-il pu prévoir que des princes, confesseurs de sa loi et s'arrogeant, outre le titre de *prince des fidèles,* celui de khalifes, feraient légitimer l'assassinat par les organes mêmes de la religion, et que ces abominables fetwas des légistes s'appuieraient sur une sentence du Coran [2], qui défend expressément de mettre à mort l'innocent, mais qui, interprétée dans son sens le plus étendu, sanctionne à la vérité toute espèce de meurtre ?

[1] Mouradjea d'Ohsson, III, p. 315.

[2] *El-fitnet eschedd min el katl*, le désordre est plus pernicieux que le meurtre.

Les quatre colonnes de l'empire. — Nous allons maintenant analyser en détail les diverses parties de la constitution ottomane. Le nombre sacré de *quatre*, comme nous l'avons déjà remarqué, sert de base à la division hiérarchique. Quatre colonnes supportent la tente; quatre anges sont, d'après le Coran, les soutiens du trône; quatre vents règnent dans les quatre points principaux des régions de l'air; les quatre maîtres les plus célèbres de la vie contemplative qui coexistent éternellement, sont appelés, par le sofi, les quatre *pieux* (ewtad), et le Prophète eut, sur le modèle des quatre évangélistes, quatre disciples qui furent les quatre premiers khalifes de l'islamisme. C'est d'après ce nombre que Mohammed II établit les quatre colonnes de l'empire (erkiani dewlet) dans les personnes des vizirs, des kadiaskers, des defterdars et des nischandjis, qui sont aussi les colonnes du diwan ou conseil-d'État, et qu'on appelle les *démons* [v], parce qu'ils doivent avoir la prudence et l'activité des génies infernaux.

Les vizirs. — Les premières colonnes de l'empire sont les vizirs, c'est-à-dire *les portefaix*, ainsi appelés, parce que sur eux repose le poids des affaires publiques. Dans l'origine il n'y en avait qu'un seul; leur nombre s'éleva par la suite à deux et à trois, et Mohammed le porta à quatre. Le grand-vizir jouit parmi eux d'une autorité supérieure et sans contrôle. C'est le représentant du sultan, le chef suprême de toutes les branches d'administration, le centre du gouvernement, le levier par qui tout se meut. De tout temps

en Orient, le pouvoir du prince, qui est *l'ombre de Dieu sur la terre,* fut exercé par l'intermédiaire du premier vizir : c'est ainsi que les époques les plus reculées de l'histoire orientale nous montrent le célèbre vizir *Piran Weïsé* dans le Touran. *Djamasb,* le contemporain de Zerdoussht (Zoroastre) dans l'Iran, *Bizurdjimihr*, vizir de Nouschirwan-le-Juste, *Joseph* à la cour de Pharaon, *Daniel* à celle de Souza, *Assaf*, grand-vizir de Salomon, comme les représentans auprès des peuples, des princes retranchés dans l'oisiveté royale et leur inaccessible majesté [1]. Il est fort rare que cette haute dignité se soit perpétuée par succession dans une même famille, comme dans celles des Barmeghides sous le khalifat, des Nizamoul-Mulks sous la dynastie des Seldjoukides, et des Djenderelis chez les Ottomans. Le grand-vizirat fut héréditaire dans cette dernière famille depuis Mourad Ier jusqu'à Mohammed II, qui, par l'exécution de Khalil, anéantit à jamais la puissance des Djenderelis et régna dès lors seul et sans partage. Lorsqu'une année après il nomma un autre grand-vizir, il ne lui laissa que le commandement de l'armée, et présida lui-même le diwan. Sous le grand-vizirat de Keduk Ahmed-Pascha, conquérant de Kaffa, de la Karamanie et d'Otranto, une circonstance particulière amena le rétablissement des anciens priviléges de cette charge. Un jour, un Turcoman entra tout déguenillé dans la salle du diwan,

[1] *Histoire des Vizirs,* de Khondemir, fils de Mirkhond; cet excellent ouvrage qui contient la vie de plus de deux cents vizirs se trouve dans ma collection.

et demanda dans le dialecte grossier de sa nation : « Quel est donc celui de vous qui est l'heureux empereur [1] ? ». A ces mots, Mohammed fut transporté de colère, et le grand-vizir saisit cette occasion pour représenter au sultan, qu'afin de ne pas exposer dorénavant sa personne sacrée à l'injure d'être ainsi méconnue, il serait mieux d'abandonner aux vizirs les affaires du diwan. Mohammed se rendit à ces raisons, et depuis lors l'administration tout entière fut exclusivement entre les mains des vizirs, et surtout du grand-vizir. Pendant quatre jours consécutifs, le samedi, le dimanche, le lundi et le mardi, le grand-vizir se rendait au seraï, précédé par les vizirs, les kadiaskers, les defterdars et les nischandjis. A la porte de la salle du diwan, les premiers arrivés s'arrêtaient en croisant les mains sur leur poitrine et les cachant soigneusement dans leurs manches [2]; le grand-vizir, après avoir traversé la double haie des membres du conseil, qu'il saluait et qui lui rendaient son salut, entrait dans la salle, où ceux-ci le suivaient deux à deux, de sorte que les premiers arrivés devant la porte franchissaient les derniers le seuil du diwan [3]. Le grand-vizir prenait place sur le sofa qui lui était destiné, ayant à sa droite les vizirs et les kadiaskers, à sa gauche les

[1] Solakzadé, f. 64, nous transmet ce dialecte : *Dalwatlu khonker kankunuz dour*, au lieu de : *Dewletlu khounkiar kanghunuz dour*.

[2] Comme cela se pratiquait déjà du temps de Xénophon. Voyez *Hist. græc.*, LII, 1. I οὐ διέωσαν διὰ τῆς κόρης τὰς χεῖρας ; et Xénophon ajoute aussitôt : parce que des mains cachées dans des manches ne peuvent rien entreprendre.

[3] Ali.

defterdars et les nischandjis. Devant lui se tenaient debout les maîtres des requêtes (tezkeredji) chargés de l'exposition des affaires ; le reïs-effendi, ou secrétaire-d'État, était aux pieds du sofa ; le grand-chambellan (kapidjiler-kiayasi) et le grand-maréchal (tschaousch-baschi) de la cour assistaient au conseil et le rendaient encore plus imposant et plus solennel par leur suite de chambellans et de tschaouschs subalternes. Le tschaouschbaschi était chargé de maintenir l'ordre, et était appelé pour cette raison le beg du diwan.

Les vizirs ont pour insignes trois queues de cheval, les beglerbegs deux, et les sandjakbegs une seule. Aux vizirs seuls appartient le privilége du *salut de bénédiction* (alkisch) [VI], qui a remplacé le salut byzantin : *de nombreuses années !* Ils portent des kaftans de velours avec des boutons et des liserés d'or ; l'hiver ces kaftans sont fourrés de peaux de zibeline [1]. Les revenus des vizirs n'étaient dans l'origine que de cent mille aspres ; plus tard, ils furent élevés à deux cent mille ; mais les fiefs dont ils étaient pourvus leur rapportaient en outre le quintuple et le sextuple de cette somme. Dix prérogatives inhérentes au grand-vizirat mettent une distance immense entre cette dignité et les vizirats ordinaires. Ces prérogatives du grand-vizir consistent : 1° à avoir la garde du sceau impérial, dont on scelle les portes du trésor et de la chancellerie les jours de diwan ; 2° à pouvoir convoquer, quand il le juge nécessaire, un diwan particulier l'après-midi, dans son propre palais, qui s'appelle la

[1] Ali.

Haute-Porte ; 3° à être accompagné du maréchal de la cour et des tschaouschs toutes les fois qu'il va de chez lui au seraï ou du seraï chez lui ; 4° à avoir tous les mercredis la visite des kadiaskers et des defterdars coiffés des turbans officiels, avec lesquels ils se rendent à la cour ; 5° à recevoir tous les lundis en plein diwan les hommages des fonctionnaires de l'étrier impérial ; 6° à être suivi chaque vendredi, en allant à la mosquée, du cortége solennel des tschaouschs (messagers d'État), des tschaschnégires (écuyers-tranchans) et des mouteferrikas (fourriers de la cour), tous avec leurs bonnets d'ordonnance ; 7° à recevoir toutes les semaines la visite de l'aga des janissaires, qui ne va qu'une fois par mois chez les autres vizirs ; 8° à inspecter la ville, suivi du juge de Constantinople, de l'aga des janissaires, du préfet des marchés (mouhtesib) et du préfet de la ville (soubaschi) ; 9° à recevoir les hommages hebdomadaires des dignitaires de la loi et des sandjakbegs en turban et en habits de cour, tandis qu'ils ne vont chez les autres vizirs que fort rarement et avec leurs vêtemens ordinaires ; 10° enfin, à recevoir aux deux fêtes de Beïram les félicitations solennelles des vizirs, des defterdars, des begs, des oulémas et des généraux de l'armée [1].

Les kadiaskers. — Les secondes colonnes de l'empire et du diwan sont les kadiaskers ou juges d'armée. Depuis la fondation de l'empire jusqu'à la fin du règne de Mohammed, un seul juge d'armée avait été

[1] Voyez *Constitution de l'Empire ottoman*, II, p. 83.

chargé de la haute juridiction des affaires litigieuses dans les provinces d'Europe et d'Asie. Mais la dernière année du règne de Mohammed amena la division de cette charge. Mesih-Pascha fut, comme nous l'avons vu plus haut, destitué de son vizirat après le siége de Rhodes; sa place fut donnée à l'ancien juge d'armée Magnesia-Tschelebisi, qui eut pour successeur dans la sienne le molla Kastellani. Le grand-vizir Mohammed-Pascha Karamani, sous lequel fut organisé en grande partie le nouveau code ottoman, et qui était l'ennemi personnel de Kastellani, représenta au sultan qu'il devrait y avoir deux juges d'armée : l'un pour les affaires d'Europe, l'autre pour celles d'Asie [1]. Sa proposition fut agréée, et Hadji-Hasanzadé fut en conséquence nommé juge d'armée concurremment avec Kastellani et eut pour département l'Anatolie. Après les dignités de juge d'armée, les plus hautes étaient celles de précepteur du sultan et des princes (khodja), et de moufti, ou premier interprète de la loi jugeant en dernier ressort. Ce ne fut que plus tard, sous le règne de Souleïman-le-Législateur, que la charge de moufti devint la première de toutes les fonctions judiciaires. On appelle *moufti* (*celui dont la sentence est décisive et sans appel*), tout légiste qui, consulté dans des cas douteux, rend une sentence que le juge (khadi) met ensuite à exécution [VII]. C'est de ces mouftis que Mohammed obtint les deux fameux fetwas dont l'un autorisa le meurtre du roi de Bosnie, malgré la pro-

1 Solakzadé, f. 64, et *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, p. 187.

messe qu'on lui avait faite de lui laisser la vie sauve, et dont l'autre consacra la légalité du fratricide à chaque avènement de souverain. La dignité de premier moufti fut conférée, après la prise de Constantinople, au juge de la nouvelle capitale Djelalzadé Kizrbeg Tschelebi; par la suite elle tomba en partage au juge d'Andrinople, Abdoulkérim, et enfin à un mouderris ou recteur d'une haute école, Ali-al-Arabi. Mais les mouftis n'avaient pas encore l'influence qu'ils eurent plus tard, et ne s'étaient pas encore élevés, dans la hiérarchie judiciaire, au premier rang que conservaient encore les kadiaskers d'Europe et d'Asie, et après eux le khodja du sultan et le juge de Constantinople. Les revenus des kadiaskers étaient calculés à raison de cinq cents aspres par jour, mais les épices les faisaient monter au décuple de cette somme. Ces dignitaires avaient à cette époque le droit d'être admis les jours de diwan à l'audience du sultan immédiatement après les vizirs; ils tenaient tous les après-midis, les mardis et mercredis exceptés, un diwan particulier dans leur propre demeure [VIII], et y recevaient les juges et les recteurs des colléges. Les kadiaskers nommaient, chacun dans son département, tous les khadis et tous les mouderris de l'empire, à l'exception des khadis et des mouderris de Constantinople, de Brousa et d'Andrinople, ayant un revenu quotidien fixé, pour les premiers à cent cinquante aspres, et à quarante pour les seconds. Le grand-vizir s'en était réservé la nomination.

Les defterdars. — Les Ottomans, poursuivant leur métaphore gouvernementale, font des defterdars ou

teneurs de livres au ministère des finances, la troisième colonne de l'empire. Que le mot *defter* (registre des impôts) ait passé des Grecs [1] aux Perses ou des Perses aux Grecs, c'est ce qu'il est difficile de décider; car, d'après les historiens orientaux, le *defter*, ainsi que le *trésor* (khaziné [2]), étaient des institutions des anciens Perses. Même après la chute des Khosroës, et sous la domination des khalifes, on continua d'employer pour les registres des impôts la langue persane en Perse, et la langue grecque en Syrie et en Egypte, jusqu'à ce que le khalife Abdoul-Melek y eût substitué l'arabe. Sous les Seldjoukides, du temps desquels la plupart des teneurs de livres étaient persans, fut adoptée de nouveau la langue persane, comme le fut, sous les successeurs de Djenghiz-Khan, la langue ouigoure par les Turcs, et en Egypte la langue kóphte par les Kophtes. Lorsque, sous le règne de Keïkhosrew Ghayasseddin II, Karaman, fondateur de la dynastie du même nom, fit mettre à mort les meilleurs teneurs de livres persans, il introduisit dans les registres un changement consistant à les écrire moitié en persan moitié en turc; et c'est ce système qu'on suit encore aujourd'hui chez les Ottomans [IX]. Du temps de Mohammed II, il n'y avait qu'un seul defterdar (plus tard il y en eut quatre); on l'appelait defterdar de Roumilie, et il lui était adjoint un aide pour les provinces d'Asie. Les vingt-sept chambres actuelles, entre lesquelles est répartie l'administration des finances, sont de création récente.

[1] Διφθερα.

[2] Γαζα.

Les defterdars étaient admis tous les mardis, avec les vizirs, à l'audience du sultan; mais ils ne pouvaient faire que les rapports revus et consentis par le grand-vizir [1].

Les nischandjis. — Les nischandjis, ou secrétaires pour le chiffre du sultan, complètent le quatrième appui de l'édifice politique des Ottomans; ils étaient dans l'origine, à proprement parler, secrétaires-d'état, et, comme tels, membres du diwan. Le reïs-oul-kouttab, ou chef des écrivains, ne siégeait pas encore au conseil; ce ne fut que long-temps après qu'il prit le pas sur les nischandjis; la dignité de ces derniers est sans action réelle sur les affaires, et n'est guère plus qu'un titre honorifique. Le nischandji était d'abord dans l'obligation d'apposer lui-même le *toughra,* ou chiffre du sultan, à la tête des fermans et des diplômes; ce sont ses secrétaires qui sont aujourd'hui chargés de ce soin. Cette formalité, qui s'applique également à toutes les pièces d'État sortant du cabinet du sultan, s'appelle *tewkii,* c'est-à-dire sanction, et fut primitivement remplie, sous les khalifes, par les vizirs, et plus tard par le secrétaire-d'état, qui fut nommé, par cette raison, *secrétaire-d'état expéditionnaire* [2]. Conformément aux premières dispositions du kanoun ottoman, il était chargé de la révision et de la sanction des projets d'ordonnance et de diplômes présentés par le reïs; aujourd'hui, au contraire, il y fait seulement apposer le chiffre du sultan, après que l'exami-

[1] Ali.

[2] *Diwani tewkii*, dans Ibn Khaledoun, § 34.

nateur des écrits d'État (moumeyif), le grand-référendaire (beglikdji) et le grand-chancelier (reïs), y ont mis leur visa (sakh) [1].

Les agas extérieurs. — De la haute Porte du grand-vizir, nous passons à celle de l'aga des janissaires, qui, réuni aux autres agas, ou généraux de l'armée, forme la classe des *agas extérieurs* [2], en opposition avec celle des *agas intérieurs* [3], attachés exclusivement à la cour du sultan. Le premier des agas extérieurs est l'aga des janissaires, qui dans l'origine n'avait qu'un traitement de cinq cents aspres par jour; mais une source particulière de revenus, sous le nom d'*argent d'orge* [x], augmentait annuellement ces appointemens de soixante mille aspres. En sa qualité de chef du pouvoir exécutif, l'aga des janissaires était sous les ordres du grand-vizir, comme le juge de Constantinople sous ceux du juge d'armée de Roumilie; il passait ordinairement de cette place à celle de beglerbeg de Roumilie ou de kapitan-pascha; mais si sa gestion n'avait pas obtenu toute l'approbation du sultan, il était nommé sandjakbeg de Kastemouni. de même qu'un vizir à moitié disgracié descendait au titre de sandjakbeg de Gallipoli et d'amiral de la flotte. L'aga des janissaires adressait directement au grand-vizir, ou même au sultan, ses rapports sur les circonstances qui troublaient la paix publique; mais il ne pouvait, non plus que les autres agas, prélever les amendes,

1 *Constitution de l'Empire ottoman*, II, p. 113.

2 *Aghayani biroun.*

3 *Aghayani enderoun.*

que le préfet de police avait seul le droit de percevoir. Dans les attributions de l'aga, était la collation des places du corps des janissaires, sauf celle de secrétaire, qui était à la nomination du grand-vizir et que l'on donnait généralement à un homme étranger à cette institution, afin de pouvoir ainsi contrôler les actes administratifs de l'aga. Sous Mohammed II, le nombre des janissaires était encore le même que celui qui avait été adopté peu après leur création [1]. La discipline du corps avait été mise sous la protection du bâton, auquel étaient soumis sans distinction soldats et officiers; dans une expédition en Karamanie, Mohammed fit donner la bastonnade à tous les officiers des régimens rebelles [2]. Nous avons déjà parlé de l'infanterie régulière des *azabs,* dont le nombre ordinaire était de trente mille hommes [3], des *mosellimens,* des *yayas* et des *woïnaks;* parmi les chefs de ces diverses troupes, l'aga des azabs est le seul dont parle l'histoire de cette époque [4]. La cavalerie régulière se composait des sipahis et des silihdars, entre lesquels on partageait d'ordinaire à l'aile droite et à l'aile gauche les quatre escadrons des *cavaliers soldés* et des *étrangers.* Les six généraux commandant ces troupes formaient le corps des agas de cavalerie; ils avaient une paie de cent aspres par jour, à laquelle il faut

1 Ali.

2 Mouradjea d'Ohsson, III, p. 355.

3 Idris, f. 31.

4 Chalcondyl., l. V, p. 72, éd. de Bâle. *Azapides sub uno duce collecti stipendia faciunt.*

ajouter un supplément de seize à dix-sept mille aspres d'*argent d'orge;* le chiffre total de ces divers corps était loin d'atteindre, sous le conquérant, celui auquel ils furent portés par la suite. Les sipahis et les silihdars ne comptaient qu'environ deux mille hommes; les quatre escadrons seulement mille chacun, de sorte que toute la cavalerie régulière ne s'élevait pas au-delà de huit mille hommes [xi]. En revanche, les akindjis [1] étaient fort nombreux; cependant leur chef n'est point compris parmi les agas extérieurs ou généraux de l'armée régulière. De ce nombre sont encore le *topdjibaschi,* général de l'artillerie, le *djébedjibaschi,* général munitionnaire, le *toparabadjibaschi,* général du train, et le *mehterbaschi,* quartier-maître général. Outre ces douze généraux, on compte encore, parmi les agas extérieurs, les douze officiers de l'étrier impérial, qui avaient le privilége de marcher à côté du cheval du sultan. Ces officiers (teneurs d'étrier) étaient le prince de l'étendard ou porte-étendard du sultan (miri aalem), les quatre premiers chambellans (kapidjibaschi), les deux écuyers (mirakhor), le premier écuyer-tranchant (tschasehnéghirbaschi), les quatre maîtres de la vénerie, c'est-à-dire les deux chefs des fauconniers, le grand-veneur de la chasse au vautour et celui de la chasse à l'épervier [xii].

Les agas intérieurs. — Les agas intérieurs sont, comme les autres dignitaires de l'État, partagés en quatre classes bien distinctes. Le chef des agas inté-

[1] Idris, f. 31, fait monter leur nombre ordinaire à quarante mille hommes; ce qui s'accorde entièrement avec les assertions des historiens hongrois.

rieurs était le *kapou-aga,* ou aga de la Sublime-Porte, gouverneur supérieur de la cour. C'était un eunuque blanc, sous les ordres duquel trente à quarante eunuques, appelés *kapouoghlans* (officiers de la Porte), étaient chargés de la surveillance des pages. Quatre kapouoghlans étaient attachés au service personnel du gouverneur en chef, savoir : le *miftah-oghlani,* officier de la clef; le *peschkar-oghlani,* officier de la serviette; le *seherbet-oghlani,* officier des sorbets, et *l'ibriki-oghlani,* officier du lavoir. Le kapou-aga accompagnait le sultan partout, excepté dans ses chasses et ses promenades sur l'eau loin du seraï, dont la garde, en ce cas, lui était confiée. Le second des agas intérieurs était le trésorier (*khazinedarbaschi*), eunuque blanc comme le précédent, et comme lui attaché à la personne du sultan. Dans les occasions solennelles, ce second aga présentait au souverain le turban d'État, et étendait devant lui, dans la mosquée, le tapis sur lequel il devait faire sa prière, après s'être jeté à plusieurs reprises à terre, afin de s'assurer, au péril de sa vie, si le sol n'était pas empoisonné. Il avait sous ses ordres tous les employés du trésor impérial, qui recevaient de lui leurs appointemens [XIII]. Le troisième des agas intérieurs était le surintendant des offices ou grand-sommelier (*kilardjibaschi*). Les devoirs de sa charge étaient de marcher devant chaque plat qu'on apportait au sultan, de servir lui-même à table, de préparer les sucreries, les confitures et les sorbets, et d'y goûter le premier, afin d'éloigner tout soupçon d'empoisonnement. Enfin le quatrième des agas intérieurs

était l'aga du seraï ou intendant du château, qui était chargé de la garde et de l'entretien du palais. Les avancemens suivaient cette gradation : on passait de la place d'intendant du château à celle de grand-sommelier, de celle-ci à celle de grand-trésorier, et de cette dernière à celle de gouverneur de la cour; dans ces cas de mutations, la charge vacante de l'intendant revenait au chef des surveillans des pages (kapou-oghlan kiayasi). La disgrâce du gouverneur de la cour, lorsqu'elle impliquait son éloignement du seraï, était d'ordinaire tempérée par la collation d'un gouvernement de beglerbeg. La principale affaire du gouverneur et des quarante eunuques blancs qu'il avait sous ses ordres, était la garde des trois chambres de pages, dont la première, et la plus retirée, s'appelait *khassoda,* la seconde, et la plus grande, *bouyoukoda*, la troisième, et la plus petite, *koutschoukoda*. Le chef de le chambre intérieure, le *khassodabaschi*, dont les fonctions consistaient à habiller et déshabiller le sultan, devait à la nature de sa charge, qui le mettait en rapport immédiat avec le souverain, d'être considéré comme l'égal du gouverneur de la cour, bien qu'il fût sous sa dépendance. A la tête de trois autres agas, il formait avec eux une seconde classe d'agas intérieurs; ces quatre dignitaires, attachés au service personnel du sultan, étaient : le khassodabaschi, ou premier chambellan; le silihdar, ou porte-épée; le tschokadar, ou premier valet de chambre, chargé de porter dans les cérémonies le manteau du sultan; et le rikiabdar, ou teneur d'étrier, qui l'aidait à monter à

cheval [1]. Les pages de la chambre intérieure étaient choisis parmi ceux de la grande chambre, et ceux de la grande chambre parmi ceux de la petite. Les muets et les nains. les chanteurs et les musiciens, étaient distribués dans les rangs des pages. Outre leur solde régulière, tous les agas intérieurs recevaient une sorte de gratification annuelle, désignée sous le nom d'*argent de turban et de ceinture*, analogue à l'*argent d'orge* des agas extérieurs, parce que les turbans et les ceintures étaient aussi nécessaires aux premiers pour les cérémonies de la cour, que l'orge aux seconds pour la nourriture de leurs chevaux. Le khassodabaschi recevait par an cinq habits qu'avait portés le sultan lui-même. Une double garde est organisée au seraï : celle des portes et des cours est confiée aux portiers (kapidji); celle des jardins et des barques, aux jardiniers (bostandji). Les officiers des portiers (kapidji-baschi) correspondent à peu près à nos chambellans; leur chef est le *kapidjilerkiayasi*, c'est-à-dire le grand-chambellan, dont le service tout extérieur ne doit pas être confondu avec celui du grand-trésorier de l'intérieur. Le kapidjilerkiayasi et le tschaouschbaschi (grand-maréchal de la cour) marchent à la tête des corps de l'État les jours de diwan et d'audience, en faisant résonner sur la terre leurs bâtons garnis d'argent. Le bostan-

[1] Outre ces quatre charges des appartemens intérieurs, il y avait encore celles d'*officiers de la serviette, de la clef, du sorbet, du lavoir*, et, dans une catégorie inférieure, celles de *blanchisseur*, de *barbier*, de *dresseur de table*, d'*écuyer-tranchant*, de *coupeur d'ongles*, etc. Voyez *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, II, p. 15.

djibaschi a sous sa dépendance les nombreux employés des jardins, qui les cultivent et les gardent tout à la fois, et qui en outre sont chargés de l'équipement des galères et des barques impériales. Le *harem* est la retraite des femmes, qui ont pour surveillans les eunuques noirs, dont le chef, le *kizlaragasi*, c'est-à-dire l'*aga des filles*, a souvent une influence plus puissante que celle des agas extérieurs et des agas de l'étrier [XIV].

Telle était, au temps de Mohammed II, l'organisation de l'armée, de la justice, de la cour, du trésor et de la capitale. L'administration des provinces était confiée aux begs et aux beglerbegs; ils sont les chefs naturels de cette classe de feudataires que les clauses de leurs fiefs obligent au service de la cavalerie en temps de guerre, et ils les réunissent sous leurs bannières (sandjak). L'empire ottoman comptait alors, en Europe, trente-six de ces sandjaks, composés chacun d'environ quatre cents cavaliers [XV]. La force totale de l'armée, en cavalerie et en infanterie régulières, s'élevait à plus de cent mille hommes; les revenus ordinaires de l'État à plus de deux millions de ducats [XVI]. Dans cette évaluation sont compris seulement les impôts, les taxes, les douanes, les droits, les tributs et les mines.

Chaine des oulémas. — Il nous reste encore à parler du corps enseignant, c'est-à-dire des *oulémas* ou légistes. Tout à la fois théologiens et jurisconsultes, ils occupent exclusivement les places de professeurs et de juges, qui conduisent par gradation aux plus hautes dignités de la loi, à celles de juges d'armée

et de mouftis. C'est une grave erreur de ne considérer les oulémas que comme théologiens ou prêtres. Ils sont en effet théologiens, parce que dans l'islamisme tout principe de droit repose en définitive sur la science de la loi ou du Coran, base première de la jurisprudence ottomane; mais ils ne sont rien moins que prêtres dans le sens que nous donnons à ce mot. Cependant, et dans le sens le plus étendu, on peut regarder comme une branche du corps des oulémas, celui des ecclésiastiques qui comprend les *imams*, ou prieurs des mosquées, les *scheïkhs*, ou prédicateurs, et sous lequel on peut ranger les *mouezzins* ou crieurs de la prière, les *khatibs* ou ceux qui prient le vendredi pour la personne du souverain régnant, les *kaïms* ou sacristains, et enfin tous les moines; mais il n'en est pas moins parfaitement distinct du corps enseignant proprement dit, qui ne se compose que des professeurs et des juges, par cela seul que les ministres du culte n'ont aucuns droits aux places rétribuées de la législature [1]. Bien qu'Ourkhan eût déjà établi des mouderris ou professeurs dans la première médrésé fondée par lui dans l'empire ottoman, et que Bayezid-Yildirim eût réglé les revenus des juges, cependant l'organisation des oulémas ne date que du règne de Mohammed II; c'est lui qui fixa l'ordre hiérarchique des juges et des professeurs, et le mode d'avancement dans ces deux branches d'administration, qui du reste sont intimement liées entre elles. Le clergé, en tant qu'il ne com-

[1] Mouradjea-d'Ohsson, t. IV, 2e part., éd. in-8°, p. 453. *Constitution et Administration de l'Empire ottoman*, II, p. 392.

prend que les desservans des mosquées, les prêtres, les crieurs de la prière, les imams et les prédicateurs, ne jouit peut-être nulle part de moins d'influence qu'en Turquie; les jurisconsultes au contraire n'ont dans aucun autre royaume, la Chine exceptée, plus de considération, et n'exercent plus de pouvoir dans les affaires politiques. Les derwischs et les scheïkhs, dont il a déjà été question sous le règne d'Ourkhan, forment le corps intermédiaire entre les ministres du culte et les oulémas; mais ils ne peuvent aspirer aux places de professeurs et de juges, qui ouvrent la carrière des plus hautes dignités de la loi, s'ils n'ont passé préalablement par tous les grades du corps enseignant. Cette gradation successive et régulière des emplois de l'*université* turque, qui lie le plus haut fonctionnaire au dernier de ses subordonnés, forme ce qu'on appelle la *chaîne des oulémas,* et fut établie pour la première fois dans l'empire ottoman par Mohammed II; elle diffère du reste essentiellement de la chaîne des scheïkhs [xvii]. Comme la chaîne des oulémas parcourt et embrasse toute l'administration ottomane, et qu'elle seule retient encore les parties de l'édifice qui menacent ruine depuis long-temps, il n'est pas sans importance, pour la connaissance des bases sur lesquelles repose l'empire, et l'appréciation du mérite de Mohammed comme législateur, de donner l'intelligence exacte de son organisation. D'ailleurs quelques mots faciliteront la compréhension des passages de cette histoire, où il sera question de la chaîne des oulémas et des divers anneaux qui la composent.

Des écoles et de l'instruction. — Nous avons vu que Mohammed II, immédiatement après la prise de Constantinople, transforma huit des principales églises en mosquées, et les dota chacune d'une haute école (médrésé), à l'entretien de laquelle il assigna les revenus de l'église même où elle était fondée. Lorsque plus tard il fit élever la mosquée qui porte son nom, il y établit huit médrésés, qui, étant bâties sur l'emplacement de la mosquée, reçurent le nom des *huit hautes écoles du champ;* les appointemens des mouderris ou professeurs y étaient supérieurs à ceux qu'on avait affectés jusqu'alors aux autres colléges. L'organisation des diverses branches de l'enseignement et de la hiérarchie des oulémas est l'ouvrage du grand-vizir Mahmoud-Pascha, qui, savant lui-même, s'occupa avec le plus grand soin de cette institution. Les étudians furent appelés *thalibs*, c'est-à-dire les *passionnés* (pour l'étude), et plus communément *souktés*, ou les *enflammés*, parce qu'ils brûlaient de l'amour de la science; ils étaient nourris et logés dans des édifices particuliers contigus aux huit écoles et appelés *tetimmé* [xviii]. Leurs études se font avec ordre et méthode, et embrassent dix cours différens sous la dénomination d'*ilm*, qui veut dire science, savoir : la grammaire, ilm-ssarf; la syntaxe, ilm-nahw; la logique, ilm-mantik; la métaphysique, ilm-kélam; la philologie, ilm-edab; la science des tropes, ilm-bedii; la science du style, ilm-maani; la rhétorique, ilm-beyan; la géométrie, ilm-hendesé, et l'astronomie, ilm-hayet [xix]. Ceux qui ont acquis cet ensemble de

connaissances reçoivent le titre de *danischmend* (doué de science), et instruisent en cette qualité, ou comme répétiteurs (mouid), les jeunes étudians. Les danischmends, ou étudians sortant des classes supérieures, deviennent professeurs des écoles inférieures ou *imams*, et, dans ce cas, ils n'ont pas besoin de plus hautes études; mais ils résignent par cela même tout droit aux places plus élevées de mouderris et de molla. L'éligibilité à ces fonctions a pour conditions indispensables la science du droit et la prise des divers degrés des oulémas. Les candidats s'appellent *moulazims;* les mouderris ont un revenu de vingt à soixante aspres par jour; suivant la proportion de leurs appointemens, on les nomme les *vingt,* les *trente*, les *quarante,* les *cinquante* et les *soixante*. Les professeurs attachés aux huit colléges de la mosquée de Mohammed II, bien qu'ils reçoivent cinquante aspres par jour, sont appelés les *huit,* et leurs écoles sont citées ordinairement, dans l'histoire de l'empire. sous le titre pompeux des *huit paradis des sciences*. Mohammed II fonda encore deux autres médrésés, celles des mosquées d'Eyoub et d'Aya-Sophia, avec des revenus de cinquante aspres par jour pour les professeurs de la première, et de soixante pour ceux de la seconde. Il fut établi des distinctions honorifiques entre les hauts mouderris dont les appointemens étaient égaux; on les divisa en *extérieurs* et en *intérieurs;* les voici, suivant l'échelle hiérarchique, en partant du dernier degré pour arriver au premier : les *extérieurs,* les *intérieurs*, les *huit* et les *soixante* au sommet [xx]. Le

rang et les appointemens des professeurs étaient en proportion de l'importance du cours qu'ils faisaient. Ainsi les *vingt* expliquent et commentent un ouvrage dogmatique, les *trente* enseignent la rhétorique. les *quarante* le droit civil, les *cinquante* les traditions du Prophète, et les *soixante* l'exégèse du Coran. Outre les notions plus élevées de la rhétorique et de la métaphysique, dont on apprend les élémens dans les classes inférieures, les hautes chaires du professorat enseignent les quatre branches de la science législative, la dogmatique, le droit, les traditions orales et la loi écrite [XXI]. Le moulazim qui pendant sept années a suivi ces différens cours et a passé à son avantage l'examen sévère qui les termine, a seul droit aux charges supérieures de mouderris et de juges; car les places des juges inférieurs ou des *naïbs*, leurs substituts, dont les honoraires sont de vingt-cinq aspres par jour, n'exigent que les études des danischmends. Le plus haut grade des mouderris est celui de *makhredj-molla* (molla en survivance). Le titre de molla n'appartient qu'aux juges du premier rang, qui forment la première des cinq classes du corps des oulémas. lesquelles sont encore partagées en six subdivisions [XXII].

Tous ces soins du législateur à organiser les écoles et à ouvrir aux professeurs la carrière des premières dignités de la loi, attestent les progrès des sciences et l'état florissant des savans sous le règne de Mohammed II. Il avait lui-même reçu une éducation distinguée. et ses lettres et ses poésies lui valurent l'honneur d'être compté au nombre des poëtes ottomans. A dater de son

règne, la charge de précepteur du sultan (khodja), qui devait faire des lectures non seulement aux princes, mais au sultan lui-même, devint un poste fixe affecté aux premiers dignitaires des oulémas. Une douzaine des savans les plus distingués d'alors se succédèrent dans cette fonction, depuis la jeunesse de Mohammed II jusqu'à la fin de son règne, attachés tant à sa personne qu'à celle de son héritier présomptif Bayezid [xxiii]. De ce nombre furent le molla Kourani, le molla Sirek, les savans Khodjazadé et Khatibzadé, et le mathématicien Mirem Tschelebi. Un autre mathématicien et astronome, Alikouschdji, accompagna Mohammed dans ses expéditions et écrivit, pendant la campagne d'Ouzoun-Hasan, un traité d'astronomie intitulé : *Fethiyé*, c'est-à-dire *livre de la conquête*. Cet ouvrage marque encore aujourd'hui les limites auxquelles se sont arrêtés les progrès de l'astronomie chez les Ottomans, depuis Mohammed II. Avant de monter sur le trône, Mohammed était en correspondance avec les princes les plus éclairés de son époque, sous la protection desquels florissaient les lettres et les savans. C'est ainsi qu'il fut en rapport avec le petit-fils et l'arrière-petit-fils de Timour, avec Baïsankor, frère d'Ouloubeg, et son fils Abdoullatif, que l'Europe connaît par ses tables astronomiques, avec Djihanschah, prince de la dynastie du Mouton-Noir, et Schirwanschah, souverain de Schirwan. Quelques-unes des lettres de la *Collection des écrits d'État* de Féridoun sont peut-être de la main du prince ottoman lui-même; nous sommes fondés à former cette conjecture,

parce que toutes les lettres de victoire, par lesquelles il notifia dans la suite les conquêtes de Constantinople, de la Morée, de Kaffa et la défaite d'Ouzoun-Hasan, au schah de Perse, au sultan d'Egypte, aux princes de Kastemouni et de la Crimée, au schérif de la Mecque et au souverain de l'Indostan, portent chacune dans une épigraphe le nom de son auteur, comme par exemple celui du molla Kourani ou du molla Kérim. C'était deux savans qui rivalisaient, à cette époque, dans l'art de la rédaction des lettres, avec leur contemporain, Khodjaïdjihan, le modèle et le désespoir des auteurs épistolaires persans, et vizir de Mohammed-Schah Behmen de l'Inde [xxiv].

Non seulement les légistes, mais aussi des paschas et des vizirs, s'appliquèrent avec amour à l'étude sous Mohammed II, et donnèrent la preuve éclatante, par leurs ouvrages et leurs actions, que la science relève encore le mérite du guerrier et de l'homme d'État, et que dans les hauts fonctionnaires elle est un gage de prospérité pour les empires. Outre le grand-vizir Mahmoud-Pascha, au mérite duquel nous avons déjà rendu justice, cinq vizirs et un autre grand-vizir se distinguèrent dans les sciences, savoir : Sinan-Pascha, deux paschas du nom d'Ahmed, Yakoub-Pascha, Djézeri-Pascha et le grand-vizir, Karamani-Mohammed-Pascha. Sinan-Pascha, fils de Kizrbeg, professait dans sa jeunesse un tel scepticisme, que son père lui envoya un jour à la tête un vase de cuivre, parce qu'il doutait que du cuivre fût réellement du cuivre; il s'adonna plus tard aux mathématiques et devint pré-

cepteur du prince et vizir. Par la suite, Sinan-Pascha fut disgracié et condamné par le sultan à recevoir tous les jours un nombre déterminé de coups de bâton sous prétexte de le guérir de la folie ; enfin le corps des oulémas étant intervenu en sa faveur, il fut de nouveau employé à Siwrihissar et à Andrinople en qualité de mouderris ; il est connu par des ouvrages sur l'astronomie, la métaphysique, l'éthique, et par des légendes [xxv]. Ahmed-Pascha et Yakoub-Pascha, fils comme Sinan du grand-molla Khizrbeg, paraissent avoir dû leur titre de pascha, moins à leur propre mérite qu'à celui de leur père et de leur frère [1]. Ahmed-Pascha, fils de Wélieddin, d'abord précepteur des princes, puis vizir, fut le premier poëte lyrique des Ottomans, jusqu'à ce qu'il eût été surpassé par Nedjati, comme celui-ci le fut plus tard par Baki [xxvi]. Djézeri-Kasim-Pascha rivalisa, sous le nom de Safi (le Pur), avec les ghazèles d'Ahmed-Pascha [2]. Le dernier grand-vizir de Mohammed II, Mohammed-Pascha Karamani, étant encore simple nischandji à la Porte du sultan, se mit en telle estime auprès du sultan par les lettres pleines de verve écrites d'après ses ordres au schah de Perse, qu'il fut élevé à la dignité de grand-vizir. Il est connu comme poëte sous le nom de son emploi (Nischani) ; il fut le prédécesseur des savans secrétaires-d'Etat, sous lesquels trois historiens reçurent, suivant l'importance de leurs ouvrages, les noms

[1] Schakaïakoun-nâmaniyé. Yakoub-Pascha écrivit des commentaires sur le *Wikayet* et le *Mewakif*.

[2] Ali, Schakaïk, Seadeddin.

distinctifs de grand, de moyen et de petit Nischandji. Des sept vizirs lettrés [XXVII] du conquérant, quatre étaient poëtes, et parmi eux se faisaient remarquer les deux plus grands vizirs de son règne, Mahmoud-Pascha, auquel l'empire est redevable de la régularisation hiérarchique des oulémas, et Mohammed-Karamani, l'organisateur de l'administration intérieure de l'Etat. Le second fils de Mohammed II, le prince Djem, si fameux en Europe sous le nom de Zizim, cultiva également avec succès la poésie, et se montra si grand protecteur des sciences et des arts, que les premières places dans son gouvernement et à sa cour étaient occupées par des poëtes, parmi lesquels nous citerons Saadi son nischandji, Haïder et Schahidi ses defterdars. Mohammed II écrivit ses poésies sous le nom d'*Aouni* (le secourable), et justifia ce titre par les nombreux secours qu'il accorda indistinctement aux poëtes nationaux et étrangers. Trente parmi eux jouissaient d'une pension viagère; et il envoyait mille ducats par an à Khodjaïdjihan, le premier écrivain de son époque dans l'Inde, et au molla Djami, le dernier grand poëte de la Perse [XXVIII].

Ainsi favorisée, la poésie ottomane dut prendre un accroissement rapide; à Brousa [1] s'éleva une pleïade de poëtes lyriques, ainsi qu'à Kastemouni [2], qui vit

[1] Hariri, Resmi, Daii, Sanii, Alewi, Kitabi, Mihri, dans les *Fleurs poétiques* de Latifi, d'Aschik-Hasan, de Kinalizadé, et, d'après eux, dans Ali.

[2] Senayi, Djami, Daii, Schéri, Hamdi, Tourabi et Khaki. *Biographie des Poëtes turcs*, par Latifi, p. 144 et 146.

même une femme poëte, Seïneb [1]. Mais parmi les trente poëtes pensionnés par Mohammed, il est à croire que pas un ne se serait élevé à la réputation qu'il a acquise, sans l'influence qu'exercèrent sur eux les grands poëtes de la Perse et de Tschagataï, leurs contemporains, tels que Djami et Mir-Alischir. A l'exemple de Scheïkhi, qui, sous Mourad Ier, avait suivi, dans la composition de son poëme de *Khosrew et Schirin*, Nizami, le célèbre poëte épique des Persans, Hamdi, le poëte épique des Ottomans, l'auteur de *Yousouf et Souleïkha*, et de *Leïla et Medjnoun* [XXIX], imita le Persan Djami qui avait traité ce même sujet dans son épopée des *Cinq* et des *Sept*. Ahmed-Pascha, le premier poëte lyrique des Ottomans, ne parvint enfin à la hauteur de talent à laquelle il s'est élevé, qu'après s'être inspiré des ghazèles de Mir-Alischir [2]. Djemali imita le poëme romantique de ce même Mir-Alischir : *Houmaï* et *Houmayoun*, en en conservant le titre [3]. Schehdi voulut, à l'imitation de Firdewsi, traiter l'histoire ottomane en épopée, mais il fut interrompu par la mort après avoir fait quatre mille distiques [4]; le scheïkh Gulscheni, qui suivit les traces du *Mesnewi* de Djeladeddin Roumi [XXX], en écrivit sur le même sujet quarante mille. Enfin le poëte mystique Alehi, dont le tombeau, à Yenidjé-Wardar, est encore de nos jours un lieu de pélerinage très-fréquenté,

1 *Biographie des Poëtes turcs*, traduction de Chabert, p. 190.

2 *Ibid.*, p. 74. Voyez aussi les *Anthologies* d'Ahdi, de Sehi, d'Aschik-Hasan et de Kinalizadé.

3 Aschik-Hasan, Ali. — 4 *Ibid.*

après avoir été affilié à l'ordre des nakschbendis à Boukhara, et avoir vécu long-temps dans la société du célèbre poëte persan Djami, enrichit sa patrie de plusieurs ouvrages mystiques en vers et en prose[xxxi]. Mohammed se plaisait dans la société des poëtes et surtout des poëtes persans [xxxii]; bien qu'il punît quelquefois leurs débauches par la prison et le bannissement de sa cour, il usait habituellement envers eux de la plus grande indulgence [1]. A l'exemple du sultan, ses vizirs, tels que Mahmoud et Mohammed-Karamani, Ahmed-Pascha et Kasim-Pascha, s'entourèrent de poëtes, et les admirent dans leur société intime [2].

Près de soixante légistes luttèrent de gloire et de talens avec les trente poëtes pensionnés par Mohammed. Nous devons distinguer entre tous le molla Kourani, qui fut le précepteur du sultan, lorsque celui-ci n'était encore que gouverneur de Magnésie. Mohammed II étant encore fort jeune se refusait obstinément à lire le Coran; son père, Mourad II, envoya Kourani à Magnésie, et en lui mettant un bâton entre les mains, il l'autorisa à s'en servir pour l'éducation du prince. Kourani, d'un caractère inflexible et peu courtisan, informa Mohammed des instructions qu'il avait reçues. Celui-ci, pour toute réponse, lui rit au nez, mais il fit sur-le-champ l'expérience de la fermeté de son précepteur, qui commença l'exécution des ordres de Mourad en lui donnant un coup de bâton. Mohammed, après son avènement au trône, voulut récompenser

[1] Latifi, l. c., p. 283. — [2] *Ibid.*, p. 133.

son ancien précepteur en l'investissant de la dignité de vizir; mais Kourani refusa. Devenu juge d'armée et directeur des fondations pieuses, le savant légiste prit avec son élève des libertés telles qu'aucun vizir n'osait se les permettre; il ne se prosternait pas à terre en paraissant devant le sultan, mais il lui donnait simplement la main comme à son égal, en lui disant: Je te salue. Mécontent de la cour, Kourani partit pour l'Egypte, où il fut reçu avec les plus grands honneurs par le sultan Kaïtbaï; puis il revint en Asie, où il mourut environné de la considération que lui avaient attirée sa science et son caractère indépendant [XXXIII]. Le molla Khosrew, Grec de naissance, qui fut son rival, ne le lui cédait en rien en science, en fierté de caractère, en honneurs; et ses deux ouvrages intitulés *les Cheveux du front* et *les Perles* sont deux ouvrages fondamentaux de la jurisprudence ottomane. Khosrew, après avoir été juge de Constantinople et de ses faubourgs, fut élevé à la dignité de moufti qu'il garda pendant treize ans. Toutes les fois qu'il entrait à Aya-Sophia, la foule se rangeait avec respect, en lui faisant un chemin libre au milieu d'elle jusqu'au maître-autel; plus d'une fois le sultan, voyant ces marques de considération du peuple, dit à sa suite: « C'est l'*Ebou-Hanifé* de notre époque. » Dans les cérémonies d'une fête de la Circoncision, Mohammed ayant mis Kourani à sa droite et Khosrew à sa gauche, ce dernier s'en offensa et se retira aussitôt à Brousa, où il fit construire un collége dans lequel il professa lui-même [XXXIV]. Khodjazadé et Khatibzadé, c'est-à-dire le fils du Khodja

(un négociant de Brousa) et le fils du prieur public se rendirent célèbres, non-seulement par leurs ouvrages [xxxv], mais encore par leurs conférences faites en présence du sultan sur des matières de controverse. Tous deux furent professeurs de Mohammed qui, au milieu de ses conquêtes, sut toujours trouver le temps de s'instruire avec eux; il se reposait volontiers des batailles qu'il livrait par les combats plus paisibles des savans. « Oses-tu discuter avec moi? » demanda un jour Mohammed à Khodjazadé. « Comme ton professeur, je l'ose, » répondit celui-ci. Le sultan, irrité de cette réponse, le destitua sur-le-champ; cependant il le reçut peu après en grâce [1]. Khatibzadé soutint plusieurs thèses célèbres, une entre autres contre le légiste Alaeddin Arabi; ce dernier fut deux fois élevé à la dignité de moufti, qui à cette époque n'était pas encore le plus haut pouvoir législatif de l'Etat. Bien qu'il soit compté avec Ibn-Magnesia au nombre des plus grands oulémas de Mohammed, Arabi ne laissa qu'un seul ouvrage après lui; mais il est juste de dire qu'en revanche il laissa quatre-vingt-dix-neuf enfans. L'ambition d'Ibn-Magnesia ne lui permit pas d'écrire; tous ses efforts tendaient à un seul but, celui d'être vizir [2]. Les successeurs d'Ibn-Magnesia dans la dignité de juge d'armée furent le savant Kastellani et Hadji-Hasanzadé [xxxvi], entre lesquels furent partagées, comme nous l'avons déjà dit, les deux juridictions

[1] Schakaïk, Ali, Seadeddin. Le molla Ali-Arabi mourut en 901 (1495). *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa.

[2] *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa.

d'Europe et d'Asie jusqu'alors réunies [1]. Un fils et un petit-fils du grand Fenari se montrèrent, par leurs écrits, dignes de leur origine [xxxvii]. Hadji-Baba appelle l'attention, non seulement comme grammairien et prédicateur, mais encore comme père du grand-vizir Mohammed-Karamani, dont le nom de poëte est Nischani [2]. Nous avons déjà eu occasion de parler du savant vizir Sinan-Pascha, ainsi que du bourreau du roi de Bosnie, Moussanifek. Les derniers sept noms de la liste des oulémas qui ont illustré le règne de Mohammed II, sont ceux d'autant de médecins. Quatre d'entre eux étaient Persans; les trois autres étaient Turc [3], Arabe [4] et Juif [5]. Ce dernier, déjà investi de la dignité de defterdar avant d'avoir abjuré sa religion, fut élevé à la dignité de vizir peu de temps après sa conversion à l'islamisme. Son expérience et sa science en médecine, supérieures à celles de ses confrères, eussent probablement prolongé les jours du sultan, si Mohammed-Karamani n'eût persuadé à celui-ci de suivre concurremment les prescriptions du médecin persan Lari [6]. Koutbeddin, également originaire de Perse, présida le premier le

[1] Les ouvrages de Kastellani, mort en 901 (1495), sont des gloses marginales sur les Dogmes de Nesefi et les *Sept formes du Mewakif*.

[2] Hadji-Baba écrivit sur le *Kafiyé* et le *Missbah;* il est l'auteur de *l'Awamil*, d'autres ouvrages grammaticaux et d'un *Commentaire sur le Schemsiyé* de Teftazani. Schakaïkoun-nâmaniyé, Seadeddin, Ali.

[3] Altoundjizadé ou Koyoumdjizadé, c'est-à-dire *le fils de l'orfèvre.*

[4] Hekim-Arab.

[5] Hekim-Yakoub.

[6] Schakaïk et Ali.

conseil médical de Mohammed avec les appointemens considérables de deux mille aspres par mois, qu'il dépensait avec ses esclaves de l'un et l'autre sexe [1]. Schoukrallah de Schirwan s'acquit la bienveillance du sultan par des commentaires du Coran et ses œuvres historiques [XXXVIII], ainsi qu'Atallah par ses connaissances mathématiques [2]. Le Persan Alikouschdji, gouverneur du prince Bayezid, Mirem-Tschelebi, et Karasinan, glossateur d'Alikouschdji, se distinguèrent également dans les sciences exactes [XXXIX]. Enfin Houseïn-Tebrizi gagna les bonnes grâces de Mohammed à la fois par ses manières nobles et par son savoir [XL].

Les scheïkhs. — Parmi les scheïkhs qui accompagnèrent le conquérant dans ses expéditions, et qui animaient l'enthousiasme de ses troupes en leur expliquant les versets du Coran ou les traditions du Prophète, il faut remarquer Akschemseddin (*le soleil blanc de la foi*), qui découvrit le tombeau d'Eyoub au siége de Constantinople, et que nous connaissons déjà pour avoir interprété le songe de Mohammed avant la bataille de Terdjan [XLI]; il nous reste à le connaître sous le point de vue de médecin, de musicien et d'auteur [XLII]. Akschemseddin initia à la philosophie mystique, qu'il avait apprise à Osmandjik du grand-scheïkh Beïrami, et à Halep du scheïkh Seïneddin-Hafi (tous deux fondateurs de l'ordre de derwischs qui porte leur nom), ses quatre disciples

[1] Schakaïk et Ali.

[2] Il publia des *Tables astronomiques* et un *Traité sur les Poids*.

et ses sept fils. Ces derniers portaient tous le nom de Mohammed; le plus jeune est connu pour avoir composé le poëme romantique de *Yousouf et de Souleïkha,* sous le pseudonyme de Hamdi. Akschemseddin fit sept fois le voyage de la Mecque; puis il se retira à Koïnik, où son tombeau ne cesse d'attirer un grand nombre de pélerins. Il avait pour rival le scheïkh Eboul-Wefa, en honneur duquel le conquérant fit construire une mosquée; il est cité dans l'histoire ottomane par ses connaissances en poésie et en musique, et par sa fierté de caractère dont il donna la preuve, en interdisant au sultan de venir troubler sa retraite [1]. Le scheïk Hadji-Khalifé, philosophe mystique, fit un traité sur la *véritable* et la *fausse résignation* [2] du musulman aux volontés divines. Nous avons déjà parlé, à l'occasion des poëtes, d'Alehi et de Gulscheni. Nous devons enfin mentionner le scheïkh des derwischs Khalwetis, Hadji-Tschelebi, qui détermina l'ordre de succession au trône après la mort de Mohammed II. Contrairement au grand-vizir Mohammed-Karamani, le seul vizir favorable au prince Djem, Hadji-Tschelebi se prononça en faveur de Bayezid et lui assura les suffrages de ses adhérens les derwischs et les scheïkhs de Karamanie; la question, agitée entre les partis des deux puissans compatriotes, fut résolue à l'avantage d'Hadji-Tschelebi; le scheïk l'emporta sur le vizir [3].

1 Schakaïk, Ali, Seadeddin et Enisi.

2 *Djebri mouhakkak* (*la résignation véritable*), et *Djebri mokallid* (*la fausse résignation*).

3 Schakaïk, Seadeddin, Ali.

LIVRE XIX.

Bayezid arrive à Constantinople, et prend possession du trône malgré les efforts de son frère Djem, qui est forcé de fuir en Égypte. — Djem revient en Asie, rallume la guerre, est défait, se réfugie à Rhodes, d'où il est emmené prisonnier en France, et meurt à Naples empoisonné.

Le grand-vizir Mohammed-Nischani entreprit de cacher la mort de Mohammed II à l'armée et à la capitale, jusqu'à l'arrivée du successeur légitime ; tentative téméraire dont la non-réussite pouvait coûter l'empire à l'héritier présomptif, et que Nischani paya lui-même de sa vie. Par ses ordres, on conduisit à Constantinople le corps du souverain, dans un char couvert, entouré des gardes ordinaires, comme si le sultan eût été prendre les bains dans la capitale pour se rétablir de sa maladie. En même temps il envoya le chambellan Keklik[1] Moustafa (la perdrix), avec des instructions secrètes, au fils aîné du sultan, Bayezid, alors gouverneur à Amassia ; mais tandis qu'il faisait cette démarche officielle, il dépêchait un agent confi-

[1] Neschri et Seadeddin. Ali le nomme Leïlek Moustafa (Moustafa la Cigogne).

dentiel au prince Djem, en Karamanie, dans l'intention de préparer à celui-ci les voies du trône aux dépens de son frère aîné. Le grand-vizir alla plus loin ; entraîné par son affection pour Djem, il fit fermer le port de Constantinople, ainsi que tous ceux des côtes d'Asie où campait l'armée, et mit le séquestre sur tous les bâtimens, afin d'empêcher toute communication entre l'armée et la capitale. Les adjemoghlans, ou recrues des janissaires, reçurent l'ordre de quitter Constantinople, sous prétexte de réparation au pont établi sur la rivière qui arrose la plaine des Éléphans [1], dans le voisinage du camp impérial. Ce furent ces recrues qui éventèrent le secret de la mort du sultan, et qui en répandirent la nouvelle dans l'armée rassemblée en Asie. Aussitôt les janissaires s'assemblent et se constituent en pleine révolte; ils s'emparent de quelques bateaux à l'ancre devant Pendik, abordent à Scutari, et se rendent à Constantinople, où ils pillent les maisons des juifs et des riches habitans; après tous ces ravages, ils mettent à mort le grand-vizir. Telle fut la fin de Mohammed de Karamanie; il marqua de son sang une route où beaucoup de ses successeurs devaient le suivre. Dans ce moment critique, le conseil remit le gouvernement à Ishak-Pascha, que Moham med avait appelé de Selefké afin de lui confier pendant son absence le gouvernement de Constantinople; Ishak-Pascha, revêtu par les vizirs d'une autorité absolue, rétablit l'ordre au moins provisoirement, grâce à la fermeté qu'il déploya dans cette circonstance. La révolte était d'autant plus dangereuse, qu'il y avait au

seraï deux petits-fils du conquérant, Korkoud, fils de Bayezid, et Ogouzkhan, fils de Djem. Ces deux princes étaient deux sortes d'ôtages qui garantissaient à Mohammed II la fidélité de ses propres fils : Korkoud sortait à peine de l'enfance; Ogouzkhan était encore en bas âge, car Djem lui-même comptait à peine sa vingt-deuxième année. L'armée se prononça d'autant plus facilement en faveur de Bayezid, que le grand-vizir Mohammed-Karamani avait de tout temps favorisé Djem, son frère. En conséquence, Korkoud fut proclamé, le 5 rebioul-ewwel 886 (4 mai 1481), lieutenant-général de l'empire pour tout le temps de l'absence de Bayezid [ii].

Le messager qui devait porter à Djem la nouvelle de la mort du sultan fut arrêté et mis à mort par Sinan-Pascha, gouverneur d'Anatolie, dont les intérêts se trouvaient liés à ceux de Bayezid par son mariage avec la sœur de ce prince [1]. Le courrier expédié à Bayezid arriva à Amassia [iii] après avoir parcouru en huit jours une distance de cent soixante lieues. Le lendemain de l'arrivée de Keklik-Moustafa [2] (dimanche 13 rebioul-ewwel 886), Bayezid partit pour Constantinople, accompagné de quatre mille cavaliers; il entra à Scutari neuf jours après. Le canal du Bosphore était couvert d'une foule de navires dans lesquels les grands du

[1] Seadeddin, p. 433, III, dans le manuscrit de la Bibliothèque I. et R. à Vienne, n° 122.

[2] Seadeddin dit que Bayezid ne se mit en route que trois jours après l'arrivée de Keklik-Moustafa; mais cette assertion ne s'accorde pas avec l'arrivée de Bayezid à Scutari, le 21 rebioul-ewwel 886 (20 mai 1481).

royaume et les chefs de l'armée venaient offrir leurs hommages au nouveau sultan. Cependant des barques remplies de janissaires s'avancèrent des deux côtés de la galère impériale; on entendit des voix tumultueuses demander à Bayezid l'éloignement de Moustafa-Pascha, fils d'Hamzabeg. Ishakbeg, craignant que Moustafa ne lui enlevât la dignité de grand-vizir qu'il ambitionnait, avait désigné son rival aux janissaires comme étant opposé à ce que leur solde fût augmentée. Bayezid intimidé accorda aux janissaires toutes leurs demandes avant même de descendre à terre; il renvoya en Asie son vizir Moustafa, espérant par cette concession rétablir l'ordre parmi les troupes stationnées près de Gebissé. Après ces dispositions, se couvrant la tête d'un turban noir, et revêtant des habits de laine de même couleur, il fit son entrée dans la capitale. Lorsqu'il se présenta à la porte du seraï, les janissaires, rangés en ordre de bataille, lui firent remettre, par leurs officiers, une supplique dans laquelle ils s'excusaient d'avoir mis à mort le grand-vizir et d'avoir pillé la ville; néanmoins ils réclamaient une augmentation de solde, sinon à titre de paie régulière, du moins comme don extraordinaire. Bayezid accorda tout. Ce fut là le second exemple de présens d'avènement accordés aux janissaires; ce fait, qui paraissait devoir n'être qu'accidentel, prit, à dater du règne de Bayezid, une forme régulière et se renouvela au commencement de chaque règne jusqu'en 1774; les sommes affectées à cet usage figurent dans les dépenses de l'État et sur le livre des revenus des

janissaires [1]. Mohammed II avait introduit le premier cette coutume, qui devint plus onéreuse de règne en règne; et quoique ce don n'atteignît jamais les sommes énormes qui furent accordées aux légions romaines dans ces occasions, il était pourtant assez considérable pour épuiser les finances de l'empire; mais trois cents ans après l'introduction de cet abus, le sultan Abdoulhamid l'abolit tout-à-fait pendant la guerre de Russie [IV]. Bayezid agit avec les janissaires comme Claudius avec les gardes prétoriennes; en souscrivant à toutes leurs volontés, il signa la preuve irrécusable de sa faiblesse, et consacra en quelque sorte le privilége que s'arrogèrent les janissaires d'influencer le choix des souverains; cette funeste condescendance encouragea cette fière soldatesque à tout faire pour accroître ses revenus à chaque nouveau règne. Le lendemain de l'entrée de Bayezid à Constantinople (21 mai 1481), eurent lieu les cérémonies funéraires, que présida le scheïkh Aboulweza. Bayezid lui-même voulut porter, avec les émirs et les vizirs, le cercueil de son père; il le conduisit ainsi jusqu'au mausolée construit derrière la mosquée élevée par Mohammed II. Une distribution de riches aumônes termina la cérémonie, et toute la cour quittant le deuil vint offrir ses hommages au sultan, dans le plus somptueux costume. Ishak-Pascha fut nommé grand-vizir; Moustafa-Pascha, que le sultan avait envoyé en Asie pendant le trajet qu'il fit de Scutari à Constantinople,

[1] Mouradjea-d'Ohsson, VII, p. 122, in-8.

fut promu à la charge de vizir, vacante par la destitution du juge d'armée Magnesia-Tschelebi [1]. La loi d'Etat, promulguée par Mohammed II, qui ordonnait l'exécution des frères du souverain régnant, ne put trouver son application à l'avènement de Bayezid. Le nouveau sultan n'avait qu'un seul frère, Djem, qui était loin de la capitale et paraissait disposé non seulement à défendre sa vie, mais encore à lui disputer le trône. La fin tragique du prince Djem, plus connu en Europe sous le nom de Zizim, suffirait seule à lui attirer notre intérêt, qui lui est acquis du reste par son talent d'écrivain et de poëte [2]. Ce prince était habile à tous les exercices du corps et excellait dans la lutte; mais il s'était laissé entraîner par les délices d'une vie voluptueuse, qui souvent dégénérait en débauches [v]. Il était entouré, dans sa résidence en Karamanie, d'une troupe de jeunes garçons; cependant cette société lascive n'excluait pas les poëtes, dont plusieurs occupaient de hauts emplois à sa cour; Haïder, l'un d'eux, était son garde-des-sceaux, et un autre, Saadi, son defterdar. A la nouvelle de la mort de son père et de l'assassinat du grand-vizir, Djem réunit en toute hâte quelques troupes, avec lesquelles il marcha sur Brousa, dans l'intention de s'emparer avant tout de cette ancienne capitale de l'empire.

[1] Seadeddin, III, p. 437.

[2] Voyez les *Biographies* de Latifi, traduction de Chabert, p. 62; celles d'Ahdi, de Sehi, de Riyazi et de Kinalizadé. Son *Diwan* se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin, dans la *Collection des Manuscrits* de Diez, n° 129.

De son côté, Bayezid envoya une avant-garde de deux mille janissaires sur la route de Modania, sous les ordres de son ancien gouverneur Ayas-Pascha; lui-même se rendit à Scutari pour y rassembler son armée. Ayas-Pascha fit halte près des eaux thermales du faubourg de Brousa; Keduk-Nassouh, commandant des troupes de Djem, s'arrêta près de la mosquée et du tombeau de Yildirim-Bayezid. Les deux chefs entrèrent en pourparler avec les habitans de la ville, afin d'obtenir entrée dans ses murs; mais ceux-ci se rappelant les maux qu'avaient attirés sur eux les guerres des fils de Bayezid-Yildirim, et craignant de voir se renouveler les scènes du dernier pillage de Constantinople par les janissaires, repoussèrent la demande des deux partis; cependant ils manifestèrent leur secrète opinion en fournissant des provisions et des secours aux troupes du prince Djem. Bientôt un combat s'engagea sous les murs de Brousa; les janissaires furent défaits et eurent un grand nombre des leurs faits prisonniers, parmi lesquels Ayas-Pascha. Trois jours après, Djem étant arrivé au camp, la ville lui ouvrit ses portes. Son premier soin fut de mettre en sûreté les trésors déposés dans le château. Se proclamant sultan des Ottomans, Djem commença par exercer les deux droits souverains, ceux de frapper monnaie à son coin et de faire dire la prière publique en son nom. Pendant dix-huit jours, ce prince jouit tranquillement de cette ombre de domination; mais bientôt il apprit la marche de Bayezid, qui s'avançait à la tête de toute son armée. Avant de se porter à sa

rencontre, Djem députa vers lui une ambassade, avec mission d'engager le sultan à terminer le différend à l'amiable, en lui proposant de garder la souveraineté des provinces d'Europe et de lui abandonner celle des provinces d'Asie. Cette ambassade se composait des mollas Ayas et Hamdi-Tschelebi, ainsi que de la vieille sultane Seldjoukhatoun, fille de Mohammed Ier, tante de Mohammed-le-Conquérant, et grande-tante des deux rivaux. Seldjoukhatoun chercha à émouvoir les sentimens fraternels de Bayezid en faveur de Djem; mais Bayezid se contenta de lui citer ce proverbe arabe : *Il n'y a pas de parenté entre les rois* [1]. Puis il continua sa marche sur Brousa, comptant moins encore sur le nombre de ses troupes que sur une trahison dans l'armée de son frère; car, dans une lettre envoyée secrètement à Yakoub, fils d'Aschtin, grand-chambellan de Djem, l'empereur lui avait promis le gouvernement d'Anatolie avec un traitement de cent mille aspres, pourvu qu'il empêchât le prince de faire sa retraite en Karamanie, et qu'il lui persuadât de l'attendre dans la plaine de Yenischehr [2]. Yakoub avait été séduit par ces propositions, et avait su faire prendre à Djem la résolution de ne pas reculer. Pour comble de malheur, Djem divisa son armée en deux corps : le premier fut envoyé vers Nicée, sous les ordres de Keduk-Nassouh; le prince prit en personne le commandement du second. et se replia sur Yenischehr.

[1] *La erhamoun beïnil-moulouki.* Seadeddin, III, 438.

[2] D'après Neschri, ce conseil fut donné par le légiste Hasan-Tschelebi, le fils, f. 239. Seadeddin et Solakzadé reproduisent la version d'Idris et de Neschri.

Cependant le prince Abdoullah, fils aîné de Bayezid, qui, sous Mohammed, était gouverneur de Magnésie, avait opéré la jonction de ses troupes avec celles de son père. Abdoullah s'était d'abord dirigé sur Brousa, en apprenant la marche de Djem contre cette ville; mais après avoir reçu la nouvelle de la défaite d'Ayas-Pascha, il s'était rabattu sur Balikesri, et gagnant les côtes de la Propontide, il s'était embarqué pour Gallipoli, d'où il s'était rendu, par Constantinople et Scutari, à Nicomédie auprès de son père [1].

Keduk-Nassouh, qui avait dressé son camp sous les murs de Nicée auprès de l'obélisque, se retira dans le pas d'Azwad, dès qu'il aperçut l'avant-garde de Sinan-Pascha, beglerbeg d'Anatolie; l'armée du beglerbeg s'engagea dans le défilé, battit les troupes de Keduk-Nassouh et les poursuivit jusqu'à Yenischehr. Bayezid arriva en personne le même jour à Nicée, passa la nuit dans les gorges d'Azwad, et parut le matin devant Yenischehr. Ce fut là qu'il reçut les hommages de Keduk Ahmed-Pascha, le conquérant de Kaffa et d'Otranto, récemment arrivé de son expédition en Italie. Ahmed-Pascha, par ses assurances de service, sut regagner les bonnes grâces de Bayezid, qu'il s'était aliénées avant l'avènement au trône du jeune souverain. L'accession d'un tel homme, ainsi que la désertion d'une partie de l'armée de Djem, furent d'un heureux augure pour l'issue du combat, qui se livra dans la plaine de Yenischehr, au nord de la rivière qui l'arrose (26 rebioul-akhir 886 — 20 juin

[1] Seadeddin, III, 438.

1481) [vi]. Une aile de l'armée de Djem avait déjà éprouvé des pertes sensibles par l'attaque de la cavalerie d'Asie, lorsque Yakoub, voulant gagner le gouvernement qu'on lui avait promis, demanda au prince la permission de se porter avec la meilleure partie des troupes contre Bayezid, pour empêcher le reste de l'armée ottomane de passer le fleuve. Dès qu'il eut obtenu le consentement de Djem, il fit mine de marcher sur Bayezid, à qui il livra le corps qu'il commandait, et par suite le gain de la bataille; elle avait duré depuis le matin jusqu'à midi, et, lorsqu'elle eut été décidée, on vit accourir les janissaires d'Ayas-Pascha, que Keduk-Nassouh avait fait prisonniers à Brousa et qui venaient d'être délivrés. La déroute fut générale parmi les Turcomans, les Karamans, les Torghouds et les Warsaks, dont se composait le reste de l'armée de Djem. Le prétendant lui-même s'enfuit en telle hâte, qu'il arriva le soir même au pas d'Ermeni, situé à deux journées de marche de Yenischehr. Il s'arrêta à Ouyoudjik pour bander une blessure qu'il avait reçue à la cuisse d'un coup de pied de cheval pendant sa fuite; il marcha toute la nuit et arriva le lendemain matin à Ekischehr. Non seulement il avait perdu tous ses bagages dans le combat, mais encore il avait été dépouillé, par les Turcomans du défilé d'Ermeni, des effets qu'il avait pu sauver; tellement que son chancelier, Sinanbeg, dut lui prêter son surtout [1] pour le défendre de l'humidité de la nuit. Une semaine après, Djem arriva à Koniah, où il

[1] *Kepenck* en langue turque.

se reposa trois jours; puis il en partit avec sa mère et son harem pour la Syrie et l'Egypte (1er djemazioul-ewwel—28 juin). Au mont Boulgar, il fut joint par des fuyards qui étaient restés en arrière et qui, sous le commandement d'Ouyouzbeg, ravageaient alors le pays; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et par des paroles flatteuses qu'il parvint à faire cesser leurs brigandages. Le gouverneur de Tarsus et le prince turcoman des Ramazans reçurent le prince fugitif avec distinction. Les beglerbegs égyptiens, gouverneurs de Haleb et de Damas, n'omirent rien pour lui faire oublier ses malheurs; à Damas, il fut logé, avec les trois cents personnes de sa suite, au palais Ablak. Après y avoir séjourné pendant sept semaines, il visita Jérusalem, et, passant par Hebron et Gaza, il arriva au Caire, où toute la cour vint à sa rencontre; Djem descendit au palais du diwidar (grand-vizir) des sultans tscherkesses. Le jour suivant, il fut conduit en grande cérémonie au palais du sultan Kaïtbaï, qui l'accueillit comme un fils, l'embrassa, lui serra affectueusement les mains, le consola et lui assigna pour demeure un de ses palais [1].

Après la bataille de Yenischehr, Bayezid s'était mis à suivre les traces de son frère. Arrivé au défilé d'Ermeni, les Turcomans de la contrée se présentèrent devant lui et lui demandèrent de les affranchir des taxes et des impôts pour les récompenser d'avoir assailli le prince Djem, quand il avait passé de nuit dans leur pays, de l'avoir presque fait prisonnier et d'avoir pillé

[1] Seadeddin, III, f. 440.

sa suite. Le sultan feignit d'approuver leur conduite. puis il leur fit savoir qu'ils eussent à se présenter à sa Porte pour recevoir la récompense qu'ils méritaient. Un grand nombre, attiré par l'espoir du gain, se présenta; mais tous ceux qui vinrent furent saisis et mis en croix. Bayezid suivit en cela l'exemple de Mouza. fils de Bayezid Ier, qui avait fait subir aux meurtriers de son frère Souleïman un semblable supplice. « Telle est, dit-il, la récompense des esclaves qui, sans y être appelés, s'immiscent dans les affaires des sultans; tout ce qu'ils ont à faire, c'est de subir patiemment le joug qu'on leur impose [1]. Quand deux héritiers d'un royaume se disputent la couronne, un étranger ne saurait avoir le droit de se mêler du différend; comment donc cette misérable canaille a-t-elle osé lever la main contre une tête sublime? » Parvenu à Koniah, Bayezid s'arrêta dans la plaine de Filibat, et, après avoir chargé Keduk Ahmed-Pascha de poursuivre le prince et investi son fils Abdoullah du gouvernement de Karamanie, il regagna Constantinople par la route d'Ilghoun.

En approchant de Brousa, les janissaires demandèrent le pillage de la ville, sous prétexte que les habitans avaient fermé leurs portes à leurs frères d'armes, et secouru contre Ayas-Pascha l'armée de Djem. Le sultan ayant refusé, tout le camp se révolta. «Vaillans guerriers, disait Bayezid, faites-moi don de cette ville [2].» Mais toute parole fut vaine; il ne put ré-

1 *Anlara lazim olan saltanet kimé nassib oloursa ribkaï itaat rakbelerin idkhal dür.* Seadeddin, III, f. 441. Solakzadé.

2 Neschri, f. 239. Seadeddin, III, 441. Solakzadé, Idris.

tablir l'ordre qu'en rachetant la ville au prix de mille aspres qui furent comptés à chaque homme.

Keduk Ahmed-Pascha arriva à Eregli sans avoir pu atteindre le prince Djem. Là il reçut l'ordre de ramener l'armée en laissant quatre drapeaux au prince Abdoullah[1], et de revenir à Constantinople pour reprendre sa place de vizir dans le diwan. Ahmed-Pascha, homme fier et entêté, et se prévalant autant de son ancienne dignité de grand-vizir que de ses conquêtes sous Mohammed II, s'attira de nouveau la disgrâce de Bayezid, et fut enfermé dans la chambre des gardiens du seraï, d'où on ne sort ordinairement que pour marcher à la mort. Cependant Bayezid, fléchi par les prières du grand-vizir Ishak-Pascha, et sentant qu'il avait besoin du bras de Keduk pour la pacification de la Karamanie, le reçut de nouveau en grâce. Kasim-beg, dernier rejeton de la famille de Karaman, après avoir battu, dans la plaine de Perwané, l'eunuque Ali-Pascha, beglerbeg de Karamanie et conseiller du prince Abdoullah, venait de mettre le siége devant Koniah [1]. Keduk, qui n'avait été arrêté que sur les suggestions du vizir Moustafa-Pascha, et qui savait bien n'avoir été élargi que parce qu'il était nécessaire, ne voulut entrer en campagne qu'après avoir tiré une éclatante vengeance de son ennemi. Appuyé par les janissaires, il demanda et obtint l'arrestation de Moustafa-Pascha; puis, laissant son fils en gage de fidélité à la Porte du sultan, il partit pour l'Asie à la tête de deux

1 Seadeddin, Solakzadé, Idris.

mille janissaires, de quatre mille azabs, et des troupes de sa maison. A la nouvelle de son approche, Kasimbeg avait levé le siége de Koniah, et s'était réfugié dans la Cilicie-Pétrée. Ahmed-Pascha ayant opéré sa jonction avec les troupes ottomanes stationnées en Karamanie, poursuivit le fugitif jusqu'à Selefké [1]; mais le manque de provisions le força de se séparer de l'eunuque Ali-Pascha, qu'il envoya à Mout. Kasimbeg, déjà en pleine retraite sur Tarsous, instruit de cette circonstance, retourna sur ses pas pour attaquer Ali-Pascha. Celui-ci qui s'attendait à cette manœuvre eut le temps de demander des secours à Ahmed. Kasimbeg, incapable de résister aux forces réunies de l'ennemi, se dégagea néanmoins de la position difficile dans laquelle il s'était embarrassé, en laissant pendant la nuit les feux allumés dans son camp, pour mieux dissimuler sa retraite, et il reprit la route de Tarsous. Ahmed-Pascha, qui le poursuivit inutilement jusqu'à la rivière de Teké sur les confins de la Syrie et de la Karamanie, se tourna ensuite contre le château d'Ilmas [2], qu'il rasa et dont il distribua le butin entre ses soldats. Dans l'intervalle, Ali-Pascha ayant ravitaillé la forteresse de Selefké, Ahmed se retira dans ses quartiers d'hiver à Larenda, pour y attendre le printemps [3].

Djem, réfugié à la cour du sultan d'Egypte, profita

1 *Caramania* de Beaufort, p. 213 et 214.

2 Ni Beaufort, ni le *Djihannuma* ne donnent la position d'Ilmas : ce château est situé probablement sur la rivière Lamas (Latmus). Beaufort, p. 245.

3 Seadeddin, III, f. 433. Idris, f. 122-123. Solakzadé, f. 67. Le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 107.

de ce repos forcé pour faire un pélerinage aux saintes villes de la Mecque et de Médine [1]. Il séjourna près de quatre mois au Caire, puis partit pour la Mecque (28 schewal 886—20 décembre 1481), d'où il se rendit, deux mois après, au tombeau du Prophète à Médine. A son retour au Caire (22 silhidjé 886—11 février 1482), il fut sollicité à hasarder de nouveau le sort des armes, non seulement par Kasimbeg, mais encore par plusieurs grands feudataires ottomans, entre autres par Mahmoud, sandjakbeg d'Angora, qui du temps de Mohammed II avait occupé la place d'aga des janissaires ; tous lui représentèrent le moment actuel comme favorable pour reconquérir l'héritage de son père. Séduit par leurs promesses, Djem quitta le Caire et arriva six semaines après à Haleb (17 rebioul-ewwel 887 — 6 mai 1482). Il y trouva Mahmoudbeg et d'autres transfuges qui avaient déserté le service du sultan et les quartiers d'hiver d'Ahmed-Pascha. Bayezid, en apprenant cette fâcheuse nouvelle, ordonna à Ahmed, à qui il attribuait cette défection d'une partie de son armée, d'envoyer le prince Abdoullah à Karahissar, et de venir en personne à la rencontre de son seigneur et maître. Le sultan partit lui-même pour l'Asie, et planta ses étendards dans la plaine d'Aïdos, où devaient se rassembler les divers corps de son armée. Cependant Djem était arrivé en Cilicie; dans

[1] Le prince Djem et une fille de Mohammed I, veuve de Mahmoud, fils du grand-vizir Ibrahim-Pascha, sont les seuls membres de la famille impériale de Turquie qui aient fait le pélerinage de la Mecque. Voyez Mouradjea-d'Ohsson, III, p. 256.

son entrevue avec Kasimbeg à Adana, il s'engagea par serment à le remettre sur le trône de ses pères et à lui rendre les provinces que Mohammed II lui avait enlevées, si, par son concours, il parvenait à conquérir sur son frère la souveraineté de l'empire. Les deux princes ayant réuni leurs forces se portèrent sur Eregli; de là, Djem expédia son chambellan Sinanbeg à Ahmed-Pascha avec des offres de paix, moins dans l'espérance de le gagner à sa cause, que dans l'intention de lui inspirer une fause sécurité, car Mahmoudbeg le transfuge suivait le négociateur de près avec un corps de cavalerie, pour surprendre Ahmed et le prince Abdoullah[1]. Ahmed, conformément aux ordres du sultan, venait de quitter Larenda et avait établi son camp à Koniah, d'où il devait conduire le jeune prince au fort de Karahissar. Près des Alpes de Tschoukourtschémen, les corps d'armée de Mohammed, général de la cavalerie de Djem, et d'Ahmed-Pascha en vinrent aux mains, mais sans résultats décisifs de part ni d'autre. Après cet engagement, Ahmed poursuivit sa marche rétrograde et rencontra à Seïdie-Ghazi les troupes du sultan. Cependant Djem et Kasimbeg étaient arrivés devant Koniah qu'ils investirent aussitôt de tous les côtés (18 rebioul-akhir — 6 juin 1482); mais la vaillante défense d'Ali-Pascha ayant ôté aux assiégeans l'espoir d'emporter la ville d'assaut, Mahmoudbeg demanda à Djem la permission de pousser jusqu'à Angora avec mille chevaux, pour y prendre

[1] Seadeddin, III, p. 446. Solakzadé, f. 67. Neschri, f. 240. Idris, f. 123.

ses femmes et ses enfans qu'il y avait laissés. Arrivé à Angora, il eut la douleur d'apprendre qu'on les avait conduits à Constantinople par ordre du sultan. Furieux, il se jeta sur Souleïman-Pascha, gouverneur d'Amassia, qui se rendait au camp de Bayezid. L'issue du combat fut malheureuse pour Mahmoud, dont la tête fut envoyée au sultan. Djem, dans l'espoir de surprendre Souleïman-Pascha, fit plusieurs marches forcées et arriva, deux jours après la défaite de Mahmoudbeg, à Angora, où il apprit seulement la nouvelle de l'approche de Bayezid. Son armée effrayée se dispersa, et lui-même s'enfuit une seconde fois dans la Cilicie-Pétrée. Yskender-Pascha, qui se mit à sa poursuite avec un corps de cavalerie d'élite, s'étant engagé la nuit dans des marais, et ayant ainsi laissé prendre de l'avance à Djem, s'arrêta à Eregli, d'où il manda à Bayezid la retraite de son frère dans les montagnes [1]. Bayezid envoya le Segbanbaschi (lieutenant-général des janissaires) à Djem, avec la demande d'un plénipotentiaire pour conclure entre eux un arrangement amiable. Djem députa d'abord son chambellan Sinanbeg, ensuite son defterdar Mohammedbeg, chargés de négocier la paix, moyennant la cession de certaines provinces d'Asie. Bayezid lui fit répondre par ses ambassadeurs Bakhschaïschoghli et Imam-Ali: « Que la fiancée de l'empire ne pouvait être partagée entre deux rivaux, qu'il le priait de ne plus souiller les pieds de son cheval et le bord de son manteau du sang

[1] Seadeddin, III, 45. Sismondi dit par erreur: *Le 16 juin 1482, il vainquit Zizim à Servizza près d'Iconium.*

innocent des Musulmans, et de jouir tranquillement de ses revenus à Jérusalem [1]. » Ces propositions ayant été rejetées, Hersek Ahmed-Pascha entra en Cilicie à la tête de la cavalerie asiatique. Djem, convaincu de la nécessité de se ménager une retraite pendant qu'il était encore temps, consulta à cet effet Kasimbeg [vii]. Kasimbeg désapprouva son projet de chercher un refuge en Perse ou en Arabie, et lui conseilla de fuir en Europe pour soulever, à l'exemple de Mousa, fils de Bayezid Ier, les provinces européennes en sa faveur. Djèm se rendit à cet avis et envoya Souleïman, un de ses confidens, Franc de naissance, auprès du grand-maître de Rhodes, pour lui offrir des présens, et lui demander l'hospitalité et les moyens de passer en Europe.

L'ambassadeur de Djem fut admis à l'audience solennelle du chapitre ; lorsqu'il se fut retiré, l'objet de sa mission fut discuté par l'assemblée des chevaliers, et le résultat de leur délibération fut, qu'il était de la dignité et de la politique de l'Ordre d'accorder les demandes du prince musulman [2]. Pendant ces négociations, Djem, accompagné seulement de trente personnes, était arrivé au port de Kourkous (Corycus), sur les côtes de Cilicie, et s'était jeté, en attendant la réponse de Rhodes, dans un navire karaman [viii]. Le jour suivant (3 djemazioul-akhir 887 — 20 juillet 1482), parurent à la hauteur d'Anamour (Anemo-

1 Seadeddin, III, 446. D'après Caoursin : *Pollicetur Bagyazit* 200 *millia nummorum, regium supellectilem, pueros viginti, si extra regni fines degct.*
2 Senatus consultum : *Regem excipiendum, alendum, fovendum.* Caoursin.

rium) la barque de son ambassadeur, qui revenait avec le sauf-conduit du grand-maître, et une escadre commandée par le grand-prieur de Castille, don Alvarez de Zuniga, chargé de prendre Djem à son bord. Le prince se consulta quelques instans avec Souleïman, à qui la déclaration du grand-maître ne parut pas offrir des garanties suffisantes; il se décida néanmoins à monter sur une des galères de l'Ordre, et aborda, après trois jours de traversée [IX], à Rhodes, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Un pont de dix-huit pieds de long sur quatre de large, recouvert d'étoffes précieuses, fut jeté du rivage à la galère, afin que le prince pût sortir du navire à cheval; en arrivant à terre, il trouva les chevaliers qui l'attendaient sur le port pour lui servir d'escorte. Les rues par lesquelles passa le cortége étaient ornées de tapis, de fleurs et de rameaux de myrte; les fenêtres et les balcons resplendissaient des brillantes toilettes des dames, que la curiosité avait attirées en foule; les terrasses pliaient sous le poids des spectateurs. Des serviteurs et des musiciens en habits de fête, et chantant des hymnes français, ouvraient la marche; à leur suite venaient les jeunes gens hiérosolomytains en vêtemens de soie; puis enfin le prince, ayant à sa gauche le grand-maître, et derrière lui les membres du chapitre. Lorsqu'on fut arrivé à la place de Saint-Etienne, le grand-maître d'Aubusson salua Djem à la manière orientale, en mettant trois fois l'index sur la poitrine, lui tendit la main droite, s'entretint avec lui pendant la marche au moyen d'un inter-

prête. et l'accompagna jusqu'au palais de la langue française, qui lui était destiné [x]. Alibeg, confident du prince, fut envoyé avec une galère sur les côtes de Cilicie, vers Kasimbeg, pour en emmener le bagage de son maître, sa femme, ses enfans et toute sa suite[1]. Pendant quelque temps, la chasse, les tournois. la musique, occupèrent les loisirs du noble fugitif. Bientôt arrivèrent deux ambassades : l'une, du gouverneur de Karamanie; l'autre, du vizir Ahmed-Pascha, avec une lettre de celui-ci et la proposition d'une paix durable, si l'Ordre voulait envoyer des ambassadeurs pour la conclure. Le grand-maître et le chapitre prenant en considération, et les intérêts de l'Ordre. et les devoirs de l'hospitalité, réfléchissant d'ailleurs que même en refusant l'extradition de Djem, qui leur serait sûrement demandée, sa vie serait toujours en danger à Rhodes par le poignard ou le poison, résolurent d'éloigner le prince de l'île, et de l'envoyer en France dans une de leurs commanderies[2]. Toutefois le grand-maître, dans l'éventualité de l'avènement de Djem, signa avec lui un traité par lequel celui-ci s'engageait à ouvrir aux flottes de l'Ordre tous les ports de l'empire ottoman ; à rendre, chaque année. à la liberté trois cents chrétiens sans rançon, et à payer cent cinquante mille ducats pour couvrir les dépenses faites à son occasion[3]. Le dernier jour d'août 1482,

1 Seadeddin, III, f. 446.

2 Caoursin et Vertot, l. VII.

3 « Cet acte, signé de sa propre main, se garde encore dans les archives de Malte; il est daté du 5 du mois de regieb de l'année de l'hégire 887, ce qui

Djem, suivi de trente serviteurs et de plusieurs Turcs rachetés de l'esclavage, s'embarqua sur un navire commandé par le chevalier de Blanchefort, neveu du grand-maître, et leva l'ancre le 1er septembre [xi]. Le même jour, les chevaliers Guy de Mont, Arnaud et Duprat, ambassadeurs de l'Ordre, partirent pour la cour de Bayezid; ils furent reçus avec distinction, et entrèrent immédiatement en pourparlers avec les plénipotentiaires de Bayezid, le vizir Ahmed-Pascha, et Mesih-Pascha, qui avait fait le siége de Rhodes. Peu s'en fallut que les négociations ne fussent rompues dès le commencement, Ahmed-Pascha ayant demandé un tribut et l'extradition de Djem; l'honneur de l'Ordre ne permettait pas de traiter sur ces bases, qui furent rejetées. Mais Mesih-Pascha ayant fait observer à Keduk-Ahmed que le sultan voulait la paix avec l'Ordre à tout prix, le belliqueux vizir se retira en laissant à son collègue plus pacifique le soin de terminer les négociations. Voici sur quelles conditions fut assis le traité: paix sur terre et sur mer, liberté du commerce pour les deux parties; en outre, les deux États s'obligeaient à se rendre mutuellement leurs esclaves fugitifs, s'ils n'avaient pas changé de religion, et à se les payer vingt-deux ducats dans le cas contraire; le château de Saint-Pierre à Halicarnasse devait être un asile inviolable pour les réfugiés, et la paix durer jusqu'à la mort du sultan [xii]. Les ambassadeurs retournèrent à Rhodes comblés de riches présens et accompagnés d'un en-

revient, selon notre manière de compter, au 31 août de l'an de grâce 1482. » Vertot, l. VII. Il y a là erreur: le 5 redjeb est le 20 et non pas le 31 août.

voyé turc ; cet envoyé conclut avec le grand-maître un traité secret concernant la personne de Djem, par lequel le sultan s'engagea à payer tous les ans, au mois d'août, quarante-cinq mille ducats pour la détention de son frère dans une des possessions de l'Ordre [XIII].

Entre le départ de Djem pour la France et sa mort violente en Italie, s'écoulèrent dix années, qu'il passa dans une captivité plus ou moins étroite, au pouvoir des chevaliers, du roi de France et du pape. La destinée de ce prince, par l'influence qu'elle exerça sur les événemens du règne de Bayezid, sur la politique de plusieurs princes d'Europe, et par la compassion qui s'attache naturellement au malheur, mérite de nous fixer un instant [XIV]. Après neuf jours de traversée, la galère sur laquelle était monté Djem, ayant les vents contraires, dut relâcher à Stankho (Kos); il y avait un mois que Blanchefort était sorti du port de Rhodes (2 octobre 1482—18 schâban 887), lorsqu'il aborda à Messine, où il s'arrêta pour refaire l'équipage. De nouveau en mer, Djem ne pouvait se lasser d'admirer pendant le jour les jets d'eau lancés par les dauphins, et, pendant la nuit, le magnifique spectacle des éruptions de l'Etna. Un soir, le prince étant à souper, on eut l'imprudence d'allumer sur le tillac une multitude de lampes qui attirèrent un fin voilier napolitain; Djem, s'il avait été aperçu, serait probablement tombé entre les mains du roi de Naples, qui désirait beaucoup l'avoir en son pouvoir; tous les princes d'Europe d'ailleurs étaient jaloux d'une si riche capture. Blanchefort fit rentrer Djem et toute sa suite dans l'inté-

rieur de la galère, et continua ainsi son chemin sous le pavillon de l'Ordre, sans être davantage inquiété, ni par ce navire, ni par dix-sept autres, qu'il rencontra le lendemain matin sur les côtes de la Pouille. Depuis cette alerte, on évita soigneusement d'allumer des lampes sur le pont du vaisseau [1]. Après un trajet de six semaines, la galère entra dans le port de Nice. Bien que Djem se plût à parcourir les beaux environs de cette ville, il ne laissa pas de manifester bientôt le désir de continuer son voyage vers la Roumilie, où l'appelait son ambition. Le capitaine et les chevaliers lui objectèrent, qu'étant sur le territoire français, son départ ne pouvait avoir lieu sans le consentement du roi, et l'engagèrent à envoyer à la cour une personne de sa suite accompagnée d'un membre de l'Ordre, lui affirmant que son messager pourrait être de retour au bout de douze jours. En conséquence, Djem fit partir pour Paris Khatibzadé Nassouh-Tschelebi, qui, après deux journées de marche, fut arrêté et gardé à vue. Quatre mois se passèrent à attendre le retour de Nassouh, pendant lesquels Djem se livra à son penchant pour la poésie, et composa, entre autres choses, un distique sur Nice, qui fut ainsi immortalisée dans les annales ottomanes, comme la seule des villes chrétiennes chantée par un poëte turc, et surtout par un prince poëte [xv].

L'unique événement qui rompit l'uniformité de la vie de Djem, pendant cette longue attente de quatre mois, fut le danger que courut son confident Souleïman :

[1] Seadeddin, III, 118. Solakzadé, 68.

Souleïman était accusé d'un crime que les Ottomans regardent comme une faute pardonnable, mais qui, chez les chevaliers, devait être puni de mort. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Djem parvint à le soustraire à la justice du pays, se réservant le droit, disait-il, de le punir lui-même; en effet, il l'enferma dans son trésor, mais il ne tarda pas à lui procurer les moyens de s'enfuir à Rome sous un déguisement français. La peste qui commençait alors à exercer ses ravages à Nice et dans ses environs, fournit à l'Ordre un prétexte plausible pour conduire Djem dans l'intérieur du pays (27 silhidjé 887 — 5 février 1483) [1]. Chemin faisant, le prince rencontra son ambassadeur, Nassouh-Tschelebi, et fut dirigé par Saint-Jean-de-Maurienne [2] sur Chambéry [3], dont le gouverneur, le duc de Savoie [4], était allé faire une visite à son oncle le roi de France. Quelques jours après, Djem continua sa route vers Roussillon [5] qui possédait une commanderie de l'Ordre. De là, Djem envoya deux de ses fidèles begs, Moustafa et Ahmed, déguisés en Français, accompagnés de quelques hommes d'exécution, vers le roi de Hongrie, pour éclairer la route qu'il devait prendre dans la fuite qu'il méditait, et voir si elle présentait la sécurité convenable; mais il paraît qu'elle n'était rien moins que sûre, car on n'entendit jamais parler des

1 La ville d'*Aleschir* de Seadeddin paraît être Exiles.

2 Dans Seadeddin, *San-Djowan*.

3 *Djemeri*.

4 *Saoudjé Doukasi*.

5 *Redjilia*.

envoyés de Djem. Tous les paysans des environs de Roussillon accoururent voir le prince, fils du conquérant de Constantinople. Le duc de Savoie, beau jeune homme de quatorze ans, passa, à son retour à Chambéry, par Roussillon; Djem, charmé de sa beauté, lui fit présent d'une arme de Damas incrustée d'or. Le duc promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour le délivrer des mains des chevaliers. Quelques jours après, Djem s'embarqua sur l'Isère [1], puis sur le Rhône (21 djemasioul-ewwel — 27 juin) pour se rendre au Puy [2]. Ce fut là qu'il apprit qu'Houseïnbeg, ambassadeur de Bayezid, qui avait d'abord été en mission à Rhodes, venait d'arriver à Chambéry, d'où il devait partir pour la cour de France. Mais le roi étant mort (30 août 1483) [3] avant l'arrivée de l'ambassadeur turc, les chevaliers saisirent cette occasion de séparer le malheureux prince de ses serviteurs, se fondant sur ce que cette mesure de précaution était nécessitée par les troubles qui ne manqueraient pas d'éclater dans le royaume. Huit cents cuirassiers entourèrent la suite de Djem, et en emmenèrent vingt-neuf personnes, dont ils firent l'inventaire. Les représentations de Djem furent vaines, ainsi que sa demande de voir l'ambassadeur de son frère; il lui fut répondu diplomatiquement que cette conduite à son égard était le moyen le plus sûr de hâter la réalisation de ses projets, que d'ailleurs toutes les personnes de sa suite seraient convenablement trai-

1 *Greanablé.*

2 *Pouyat*, d'après Seadeddin, III, f. 449, dans le *Delfinat* (Dauphiné).

3 Seadeddin met par erreur le 18 redjeb (22 août).

tées; elles furent en effet conduites à Aigues-Mortes [1], et de là à Nice, où elles s'embarquèrent [2] pour Rhodes avec l'ambassadeur Houseïnbeg (fin ramazan 888 — fin d'octobre 1483); mais elles ne touchèrent l'île qu'après une longue et pénible traversée de trois mois, au milieu de l'hiver (29 silhidjé — 28 janvier) [3].

Houseïnbeg, qui huit mois auparavant avait abordé à Rhodes (mai 1483), pour payer la pension de Djem, avait été chargé à son départ de Constantinople de remettre à l'Ordre et au grand-maître, comme une preuve de l'amitié toute particulière du sultan, une petite boîte de bois de cyprès enveloppée dans un drap de soie, et contenant, suivant lui, la main droite de saint Jean-Baptiste. Cette main et la tête du saint avaient été apportées à Constantinople, où elles furent vénérées pendant cinq siècles dans le monastère Petreion; lors de la prise de la ville, elles furent transportées, avec la lance, l'éponge et la couronne d'épines, dans le trésor du sultan. Du seraï, la main miraculeuse passa à Rhodes, où elle fut déposée solennellement dans la chapelle de l'église de Saint-Jean, et livrée à la vénération des fidèles [XVI]. Djem, séparé de sa suite [XVII], resta encore quelques mois au Puy, puis il fut transféré dans un château situé sur un rocher, et de là à Sassenage, où son amour pour la belle Philippine Hélène et sa correspondance avec elle apportèrent une distraction à l'ennui de sa captivité [XVIII]. Quelques mois s'étant écoulés, le prince fut dirigé sur

[1] *Aïghomort.*

[2] Seadeddin, III, f. 450. — [3] *Ibid.*

Bourgneuf, un des domaines et le lieu de naissance de Pierre d'Aubusson; Djelalbeg, un des compagnons d'infortune qu'on avait laissés au prince, dut rester à Bourgneuf, pour cause de maladie. Djem continua sa route par Monthuel et Morestel, et arriva enfin au château-fort du seigneur de Bocalimi, situé sur le bord de la mer, qui lui servit de prison pendant deux ans. Ne pouvant plus résister à une si longue réclusion et surtout au manque de société, il mit tout en œuvre pour tromper la surveillance de ses gardiens; il envoya le sofi Houseïnbeg, déguisé en Français, au prince de Bourbon, auprès duquel ce fidèle serviteur négocia en vain pendant trois ans. Lorsque Djelalbeg, qu'il avait laissé à Bourgneuf [1], l'eut rejoint, il recommença avec lui ses plans d'évasion: il croyait d'autant plus aux heureux résultats de sa fuite, qu'il savait que le roi de France, le roi de Hongrie, le pape et le roi de Naples négociaient sa délivrance avec d'Aubusson, afin de le mettre, comme prétendant, à la tête de l'expédition qu'ils méditaient contre Bayezid. La politique astucieuse de d'Aubusson déjoua cependant ces projets et prolongea la captivité du prince, malgré les efforts contraires des souverains intéressés à sa liberté. Outre la pension payée par Bayezid, le grand-maître sut encore extorquer vingt mille ducats à la mère et à l'épouse de Djem qui étaient toujours retirées en Egypte, sous prétexte de couvrir les frais nécessités par le prochain départ du prince. A en croire les historiens ottomans, d'Aubusson se

[1] Seadeddin, III, f. 450. Solakzadé, le *Nokhbetet-tewarikh.*

serait servi, dans cette négociation ainsi que dans beaucoup d'autres, de blancs-seings qu'il s'était procurés en corrompant le garde-des-sceaux du prince, et qu'il remplissait comme il le jugeait convenable. C'est ainsi qu'il avait adressé aux souverains d'Europe de fausses lettres de Djem, pour leur prouver que le prince n'était pas prisonnier, mais qu'il restait de sa pleine volonté dans les possessions des chevaliers.

Bien que cette falsification de lettres s'accorde avec la politique du temps et les projets ténébreux du grand-maître, cependant on ne peut raisonnablement supposer qu'aucun des rois qui se disputèrent la possession de Djem ait pu se tromper sur sa captivité. Pendant que d'Aubusson était en négociation avec le pape et le roi de Naples pour la liberté du prince, ces deux souverains se désunirent ; et le séjour de Djem en France fut par là prolongé de trois ans. Les chevaliers le conduisirent dans une tour fortifiée qu'ils avaient fait élever pour lui [1], et haute de sept étages : au premier, au-dessus de la cave [2], étaient les cuisines; au second, les chambres des domestiques; au troisième et au quatrième, les appartemens du prince, et aux deux derniers ceux des chevaliers ses gardiens [xix]. Mais cette captivité devint de plus en plus insupportable pour Djem, qui pensa sérieusement à s'évader. Peu de temps auparavant, le grand-maître lui avait envoyé Sinanbeg et Ayasbeg, jusqu'alors retenus prisonniers à Rhodes ainsi que le reste de sa suite, avec des lettres d'excuse

[1] D'après Seadeddin, la *grosse tour*.
[2] *Kilar*.

et l'assurance qu'il serait sous peu mis en liberté ; mais cette promesse ne recevant pas d'exécution, Djem et ses compagnons d'infortune complotèrent leur fuite. L'ame de l'entreprise fut Houseïnbeg, que Bayezid avait de nouveau accrédité auprès de la cour de France, avec la mission de demander l'extradition de Djem ou sa mise en liberté. Au lieu d'or et de pierres précieuses, l'ambassadeur apporta pour présens des reliques, qui, depuis la prise de Constantinople, avaient été conservées dans le trésor du sultan. Mais les Grecs, en inondant l'Europe de fausses reliques, n'avaient pas peu contribué à faire concevoir des doutes sur l'authenticité de celles des Turcs. Charles VIII ne voulut seulement pas voir l'ambassadeur [1], et donna aux négociateurs du pape et de l'Ordre la permission de conduire Djem en Italie, en disant qu'il se réjouissait des avantages que le souverain pontife pourrait tirer de la possession du prince turc pour le bien de la chrétienté. Il stipula en outre qu'une garde de cinquante chevaliers français veillerait à la sûreté du royal captif, et que dans le cas où le pape le livrerait sans son consentement à une autre puissance, il lui paierait en retour dix mille ducats [xx]. La cour de Rome accorda à l'Ordre des franchises et des priviléges importans [xxi] en dédommagement de la pension de quarante-cinq mille ducats, qu'il avait jusque-là reçue du sultan ; d'Aubusson vit ses services récompensés par le cha-

[1] « Ainsi le ministre de la Porte fut renvoyé, au rapport de Philippe de Commines, sans avoir vu le roi et sans avoir pu rien obtenir. » Vertot, l. VII.

peau de cardinal, qui allait mal à la tête du guerrier et du grand-maître [1], mais bien à celle du moine rusé et du politique peu scrupuleux.

Ainsi, après sept ans de captivité, Djem passa du pouvoir de l'Ordre à celui du pape. Le 9 novembre 1488 (5 silhidjé 893), il quitta sa tour pour aller par Marseille à Toulon, où il s'embarqua avec sa suite sur deux galères de Rhodes. Vingt jours après, le prince aborda à Civita-Vecchia, et se rendit au château de Francesco Cibo, fils d'Innocent VIII, pour y attendre le jour de son entrée solennelle à Rome, qui eut lieu le 13 mars 1489 (10 rebioul-ewwel 894). La suite de Djem ouvrit la marche; la garde à pied et à cheval du pape, ses pages, ceux des cardinaux et de la noblesse romaine étaient au second rang. Le vicomte de Montheil, frère du grand-maître, renommé pour sa vaillante conduite au siége de Rhodes, était à cheval à côté de Cibo, le fils du pape. Puis venait Djem, monté sur un coursier richement enharnaché, et suivi du prieur d'Auvergne, et des chevaliers français qui lui servaient de garde. Le grand-chambellan du pape, les prélats et les cardinaux fermaient le cortége. Djem fut établi au Vatican et présenté le lendemain à Innocent VIII, par le grand-prieur d'Auvergne et l'ambassadeur de France. Malgré toutes les instances du maître des cérémonies, le fier Ottoman refusa d'ôter son turban et de fléchir les genoux; sans se découvrir et sans s'incliner,

[1] « Le chapeau de cardinal, dignité à la vérité éminente, mais après tout peu convenable à un homme de guerre, et surtout dans la personne d'un souverain. » Vertot, l. c.

il alla droit au trône du pape et l'embrassa sur l'épaule ainsi que les cardinaux [1]. Puis, en termes brefs et pleins d'une noble fierté, il se recommanda à la protection d'Innocent, et lui demanda un entretien particulier [2]; Innocent le lui accorda. Alors le prince lui dit ses souffrances pendant sept ans de captivité, sa dure séparation de sa mère, de sa femme et de ses enfans, son désir de les revoir et de partir pour l'Egypte. Le pape fut lui-même ému jusqu'aux larmes en voyant couler les pleurs de l'infortuné Djem au souvenir de ses maux. Mais il lui représenta que son voyage en Egypte ne pouvait pour le moment s'accorder avec son projet de conquérir le trône de son père, que le roi de Hongrie demandait sa présence sur les frontières de la Roumilie, et qu'avant tout il devait penser à embrasser la foi chrétienne. Djem répondit avec raison que par là il justifierait la sentence de mort portée contre lui par les légistes musulmans, et qu'il n'abjurerait sa religion ni pour la possession de l'empire ottoman, ni pour la souveraineté du monde entier. Innocent n'insista point, et le congédia avec des paroles de consolation.

A cette époque, se trouvait à Rome un ambassadeur du sultan d'Egypte, qui, lors de l'arrivée de Djem, était allé à sa rencontre, s'était prosterné trois fois devant lui en touchant la terre de son front, et avait

[1] *Diario di Stefano Infessura*, p. 1225, et *Diarium Burchardi apud Rainaldum Annal. eccles.*, 1489; Bosio et Caoursin; et, d'après eux, Vertot, VII, et Sismondi, XI, p. 328.

[2] Seadeddin, III, f. 471.

baisé le pied de son cheval [1]. Djem apprit de lui comment le grand-maître. sous prétexte d'équiper les galères nécessaires à son passage, avait extorqué vingt mille ducats au sultan d'Égypte. L'envoyé égyptien demanda le remboursement de cette somme aux chevaliers de Rhodes. Mais le pape et l'ambassadeur de Bayezid, Moustafa, qui était également à Rome, s'interposèrent, et l'Ordre fut tenu quitte pour cinq mille ducats une fois payés [2]. L'ambassadeur ottoman avait pour mission officielle d'offrir au chef de l'Eglise chrétienne l'éponge qui, imbibée de vinaigre, avait désaltéré le Christ. et la lance qui lui avait percé le côté ; mais il devait négocier secrètement la réclusion de Djem dans les États du pape, moyennant une pension annuelle de quarante mille ducats [3], chiffre auquel elle avait été fixée précédemment. Pour s'épargner cette dépense, et se débarrasser du pensionnaire et de son hôte, Bayezid aurait, dit-on, envoyé des assassins chargés de tuer Djem et le pape; du moins Christophe Macrino del Castagno, mis à la question. avoua avoir eu le projet de ce double meurtre, à l'instigation du sultan [4]. Au départ de l'ambassadeur turc, Djem, accablé par le souvenir de ses maux, lui remit une lettre pour son frère, dans laquelle il lui donnait les assurances d'une entière soumission et d'une inviolable

1 *Diario di Stefano Infessura*, p. 1225; dans Sismondi, XI, p. 328.

2 Seadeddin, III, p. 471.

3 Rainald., *Annal.*, 1492. Bosius de Cruce, I, ch. 11 ; et, d'après lui, Daru, *Histoire de Venise*, III, p. 146.

4 *Annal. eccles.*, 1400. *Diario di Stefano Infessura;* et, d'après ce dernier, Sismondi, XI, p. 33, et Roscoë, *Léon II*, l. XL.

fidélité [1]. Trois années se passèrent, pendant lesquelles le prince vécut à la cour d'Innocent. Lors de la maladie qui conduisit ce pape au tombeau, Djem fut étroitement gardé dans le château Saint-Ange; mais après l'élection du nouveau pontife, Alexandre Borgia, il revint au Vatican [xxii]. Borgia fut le seul pape qui envoya un ambassadeur au sultan des Ottomans : il fit proposer à Bayezid ou la continuation de la détention de son frère, moyennant quarante mille ducats par an, ou sa mort pour trois cent mille une fois payés [1]; l'envoyé de Borgia était son maître des cérémonies, George Bocciardo. Le sultan conçut une telle hardiesse des assurances d'amitié du pape, qu'il lui demanda pour un évêque le chapeau de cardinal [xxiii].

Pendant que l'ambassadeur de Rome négociait à Constantinople la captivité ou le meurtre de Djem, Charles VIII pénétrait en Italie à la tête d'une armée française (18 septembre 1494); l'arrivée de la première réponse de Bayezid aux propositions d'Alexandre coïncida avec l'arrivée du roi devant Asti [2]. Le dernier jour de cette même année 1489, qui vit Florence chasser les Médicis et Pise secouer le joug de la domination florentine, les Français entrèrent dans Rome, le roi à leur tête. Le pape s'était réfugié dans le château Saint-Ange, en emmenant Djem avec lui [3]. Onze

[1] Seadeddin, III, f. 472.

[2] Voyez la *Correspondance d'Alexandre VI et de Bayezid;* dans Roscoë, *Léon X*, et dans le cinquième volume *der Fundgruben (Mines)*, p. 183, trouvé à Besançon par Belin et envoyé au secrétaire-d'État de France.

[3] Sismondi et Guicciardini, et Seadeddin, III, 473.

jours après son entrée à Rome, Charles VIII arrêta avec Alexandre VI les bases d'un traité de paix; une des principales conditions fut la remise entre ses mains du prince ottoman, dont il voulait se servir comme d'un instrument, pour effectuer ses projets ultérieurs de conquête [1]. Dans l'entretien qu'eurent ensemble Charles, Borgia et Djem, le pape donna pour la première fois à ce dernier le titre de prince, en lui demandant s'il voulait suivre le roi de France, qui désirait l'avoir près de lui. « Je ne suis pas traité en prince, répondit Djem; il importe donc peu que le roi m'emmène, ou que je reste encore ici en captivité. —A Dieu ne plaise, s'écria le pape, interdit par cette réponse de Djem, qu'on vous regarde comme un prisonnier; vous êtes tous deux princes, et je ne suis ici que votre interprète [2]. » Trois jours après [3], dans une seconde entrevue, le pape remit Djem au roi, qui le confia à la garde de son grand-maréchal. Le lendemain, Djem, accompagné du fils de Borgia, partit de Rome, et arriva à Velletri, où il séjourna cinq jours; il fut témoin, en route, des scènes sanglantes de Montefortino et de Monte-San-Giovanni [xxiv], et entra avec l'armée française à Naples le 22 février 1495. Cependant le Génois Bocciardo, accom-

[1] Sismondi et Guicciardini.

[2] Seadeddin, d'après Paolo Giovio, dit que Djem baisa la main et l'épaule du roi, et pria le pape de le recommander à sa protection.

[3] Seadeddin donne la date du 1er djemazioul-ewwel (27 janvier), mais c'est une erreur; car, d'après Alegretto Alegretti *Diar. Fanezi,* p. 838, Charles VIII quitta déjà Rome le 23 janvier.

pagné d'un ambassadeur de Bayezid, était arrivé à Ancône; mais Jean de Rovère, préfet de Sinigaglia, qui avait pris le parti du cardinal Julien, plus tard pape sous le nom de Julien II, s'empara de leurs personnes et du montant de deux ans de pension, envoyé par Bayezid à Borgia. L'ambassadeur turc s'enfuit chez François de Gonzague, marquis de Mantoue, qui, étant alors en relations d'amitié avec la Porte, lui facilita son retour à Constantinople [1].

Borgia ayant ainsi perdu les quatre-vingt mille ducats échus et l'espoir d'en recevoir d'autres à l'avenir, saisit avec avidité le seul moyen qui lui restât de satisfaire sa cupidité, en vendant la mort de Djem à Bayezid. Les historiens italiens et turcs s'accordent à dire qu'un poison lent conduisit ce prince au tombeau; ils ne diffèrent que sur la manière dont il lui fut administré. Suivant les premiers, Djem fut empoisonné au moyen d'une poudre blanche qu'on mêla au sucre, qu'il prenait d'ordinaire; c'est avec cette poudre que Borgia se débarrassait de ses cardinaux et qu'il s'empoisonna enfin lui-même [xxv]. Les historiens turcs au contraire prétendent qu'un rasoir empoisonné lui inocula le poison par une petite coupure [2]; ils appellent Moustafa le barbier de Djem, renégat grec qui, alors acheté par le pape, sut depuis faire valoir son action auprès de Bayezid, au point de monter de dignité en dignité jusqu'à celle de grand-vizir.

[1] Seadeddin, 474. Voyez Paolo Giovio, Sismondi.

[2] Seadeddin, III, f. 474. Idris, f. 226. Solakzadé, le *Nokhbetet-tewarikh*. Ali.

Lorsque Djem arriva à Naples, il était déjà si faible, qu'il ne put ni lire ni comprendre une lettre que sa mère lui avait écrite d'Egypte. On dit que sa dernière prière fut : « O mon Dieu ! si les ennemis de la foi veulent se servir de moi pour exécuter des projets pernicieux contre les confesseurs de l'islamisme, ne me laisse pas vivre davantage, mais enlève au plus tôt mon ame vers toi. » Il expira dans la nuit du lundi au mardi, le 24 février 1495 (29 djemazioul-akhir 900). Les chambellans du prince, Sinanbeg et Djelalbeg, lavèrent aussitôt son corps et récitèrent les prières des morts; le roi de France, qui regretta sincèrement sa fin malheureuse, le fit embaumer avec des épices et déposer à Gaëte [1]. Djelalbeg et Ayasbeg furent preposés à la garde du tombeau, et Sinanbeg partit sous un déguisement pour aller annoncer à Bayezid le trépas de son frère. Charles envoya la succession de l'infortuné prince, par Khatibzadé-Nassouh, un de ses plus dévoués serviteurs, à sa mère en Egypte; mais soit vent contraire, soit infidélité de Khatibzadé, le vaisseau, au lieu d'aborder à Alexandrie, jeta l'ancre dans le port de Constantinople. Bayezid remplit religieusement le désir, qu'avait manifesté Djem en mourant, de reposer en terre musulmane [2]. Une ambassade turque

[1] Les historiens italiens donnent la date du 26, qui était celle de l'enterrement de Djem. Voyez aussi, sur l'empoisonnement du prince, Roscoë, *Léon X*, I. *Appendix*, XLI.

[2] Seadeddin, III, 475. Solakzadé, *Nokhbetet-tewarikh*. Ali, Hadji-Khalfa. Le doute de Roscoë si Djem est mort à Capoue, Butrinto, Terracine ou Naples, a été levé par les historiens turcs.

vint réclamer au roi Frédéric d'Aragon les restes du prince, qui furent transportés à Gallipoli, et de là à Brousa, pour y être déposés dans le tombeau de Mourad II [1]. Telle fut la fin du malheureux Djem, second fils de Mohammed II; il mourut dans la trente-sixième année de son âge, après treize ans de captivité, victime des politiques turque et chrétienne conjurées ensemble à sa perte, de la perfidie de d'Aubusson, des projets de conquête de Charles VIII, de l'avarice et de la cruauté d'Alexandre VI. Une destinée fatale le fit tomber entre les mains de ces trois princes, tandis que les deux Ferdinand de Naples et d'Espagne, Mathias Corvin et la république de Venise, s'ils l'avaient eu en leur pouvoir, auraient été amenés, par leur intérêt même, à le mettre en liberté, et l'auraient aidé de toutes leurs forces à conquérir le trône de son père [2]. Les malheurs de Djem ont laissé de touchans souvenirs dans le pays des Francs, pour lesquels ce prince, né d'une mère servienne, avait des sentimens plutôt de sympathie que de haine; ses œuvres poétiques ont éternisé sa mémoire dans sa patrie. De ses fidèles compagnons d'infortune, les plus célèbres sont Haïder, son garde-des-sceaux, et Saadi, son defterdar, connus par leurs recueils de poésies lyriques. Saadi fit une fin tragique qui précéda de quelque temps celle de son maître. Envoyé de France par Djem avec des missions secrètes auprès des grands de l'empire et des

[1] Scadeddin, III, f. 475. Solakzadé, *Nokhbetet-tewarikh*. Ali, et sa *Biographie*, par le rhéteur de Brousa.

[2] Sismondi, IX, p. 326, d'après les *Annal. ecclés.*, 1481. Vertot, VII.

janissaires, il fut découvert à Aïdin, et jeté à la mer avec une pierre au cou, par ordre du sultan. Toujours à la suite de Djem pendant ses courses et ses séjours en Asie, en Afrique et en Europe, il recueillit ses poésies, dont plusieurs, et surtout celle qu'il fit sur la France, jouissent d'une haute réputation [xxvi].

FIN DU TOME TROISIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU TROISIÈME VOLUME.

—

LIVRE XIII.

I. — PAGE 2.

Le troisième jour après la conquête correspond, suivant Ducas, au 31 mai; suivant Phranzes, au 1er juin. Ducas passe sous silence les événemens qui signalèrent la journée du 1er juin, à son compte la quatrième; mais Phranzes les rapporte avec détail dans le dernier chapitre du livre III.

II. — PAGE 6.

Spandugino Cantacuscino, témoin du sac de Constantinople, dit à ce sujet: « Quinti a certi giorni Maometto fece » intendere, che tutti quelli, ì quali havessero potuto pro- » vare la lor nobilita e gentilezza di sangue, sarebbono » stati vie meglio provisti sotto il suo governo che sotto » quello de gl' Imperadori Cristiani, affermando ch' egli » non era cosa giusta, che le personne nate di nobil sangue » dovessero haver disagio et andare accettando per Dio. E » così alcuni di loro male avedutti s'andarono a far scrivere » quel giorno, ch' era disegnato a questo effetto, nel qual » si pensavano che si dovesse far loro provigione, che fù il » dì di San Pietro. Quivi raunati per commissione di sultan

» Maometto, a tutti fu tagliata la testa.» (*I Commentari di Theod. Spandugino Cantacuscino*. Firenza, 1551, p. 37.) Spandugino ajoute qu'ils étaient moins à plaindre que les Grecs survivans, qui, soupçonnés comme lui d'être amis des Turcs, furent du temps d'Adrien IV emprisonnés dans tous les Etats chrétiens, et condamnés à périr misérablement.

III. — Page 9.

Quoique l'hospitalité accordée par la république aux chrétiens fugitifs eût déjà plus d'une fois attiré sur elle la colère des Ottomans, elle ne refusa point aux Grecs, dans cette nouvelle circonstance, l'asile qu'ils vinrent chercher. S'il faut en croire Coleti, les citoyens de Raguse reçurent à bras ouverts les Comnènes, les Lascaris, les Paléologues et les Cantacuzènes, et ils leur offrirent tous les secours possibles. Engel, *Geschithte des Freystaats Ragusa* (*Histoire de la république de Raguse*), p. 176.

IV. — Page 13.

Le document suivant, écrit en langue grecque, et non pas en langue turque, et dont une copie se trouve dans les archives de la Maison I. R. d'Autriche, parmi les pièces d'État de Venise, mérite, sous tous les rapports, d'être reproduit ici. Nous citerons d'abord le texte :

Τοῦ μεγάλου αὐθεντὸς καὶ μεγάλου Ἀμηρὰ Σουλτὰν Μουχαμὲθ πρὸς τοὺς κατὰ πάντα ἡμετέρους τὴς αὐθεντίας μου ἄρχοντας. Ἐν πρώτοις ἄρχον κὺρ Σφαντζῆς μὲ ὅλλους τοὺς έδικοὺς τοὺ, καὶ κὺρ Μαννουὴ Ραουλ μὲ ολλους τοὺς εδικοὺς τοὺ, καὶ κὺρ Σωφιανὸς μὲ ὅλλοὺς τοὺς ἔδικούς του, καὶ Λάσχαρις κὺρ Δημήτριος μὲ ὅλλους τοὺς ἔδικούς τοὺ, καὶ Διπλοβατζέοι, Καλακέοι, Παγομενέοι, Φραγκοπουλέοι, καὶ Σουρομαλαῖοι, καὶ Μαυροπαπας καὶ Φιλανθροπηνέους, καὶ Περομπουζείοι καὶ εἰς ὅσοι ἄλλοι θελῆσουν ναρθοῦν. ὅλλους χαιρετᾶσας ἡ αὐθεντία μου. Νὰ ἐγνωρισετε τὸ πῶς ῆλθεν έδῶ ὁ τημιμένος μου Ἄγος ὁ Χασάμπεῖς καὶ ἀνέφερεν τῆς αὐθεντίας μου τὸ τῶς θέλεται ναρθῆται νά ῆστε εδιχει μου. Εἶς τοῦτο γνρεύεται ὁρισμὸν της αυθεντίας μου. Εἰς τοῦτο

στείλνοσας τόν αὐτόν μου ὁρισμὸν. καὶ ὀμνέγο σὰς είς τὸν μέγαν μας προφήτην τὸν Μουαμὲθ τὸν πιστεύομεν ἡμεῖς οἱ Μουσουλμάνοι καί εἷς τὰ ἑπτά μας μουσάφια καί εἷς τας ρκδ χηλιάδας προφητας μας, καί εἷς τὸ σπαθὶ ὅπευ ζώνοαμι καὶ εἷς τὴν ψυχὴν τοῦ πατρός μου τοῦ χοδοβηδικιάρε, ὅτι ἀπὸ τὰ πράγματά σας καὶ ἀπὸ τὰ παιδιά σας, καὶ ἀπὸ τα κεφάλια σας καὶ ἀπὸ πᾶσα σας πράγμα τίποτας νὰ μένε σὰς έγκισω, άμἓ νά σὰς ἀναπαύσω νὰ ἦσθαι κάλιον παροῦ πρώϊν καὶ διὰ τὸ ἀξιοπιστον ἐδὼθι ὁ αὐτός μου όρισμὸς καὶ ἔπερ ανοθη καθῶς ἄνωθεν εἴρηταιμηνι Δικεμβριου Κς ἔνδων Κωνστατινουπόλεως.

En voici la traduction :

(Le chiffre du grand-seigneur et grand-émir sultan Mohammed.) « A tous les archontes de notre empire ; d'abord à l'archonte Kyr Sphantzès, avec tous les siens ; et à Kyr Manuel Roul, avec tous les siens ; et à Laskaris Kyr Démétrius, avec tous les siens ; et aux Diplobatzéens [1], Kalekéens, Pagoménéens, Phrankopouléens, Sguromaléens, et Mavrapapas, et aux Philanthropenéens, Peroboniens, et à tous autres qui veulent revenir ! Ma sublime personne vous salue ; la présente vous instruira que mon honoré aga Chasampeis (Hasanbeg) est venu ici, et a exposé à ma grandeur que vous désirez revenir, et être les miens ; c'est pourquoi il a demandé de ma grâce votre rappel : je vous envoie donc l'autorisation que vous sollicitez, et je vous jure par le grand Prophète Mohammed, auquel les Musulmans ont foi, et par nos sept Corans [2] et par nos cent vingt-quatre mille Pro-

[1] Les Batazéens ou Vataziens étaient, suivant toute probabilité, les descendans de l'empereur grec Vatazès, et les Diplobatzéens ceux qui en descendaient tant du côté paternel que maternel. Voyez Théod. Zygomala, dans Crusius, *Turco-Græcia*, p. 91, où il parle de ces familles de haute noblesse, de plusieurs autres de son époque qu'il fait descendre de Ralès, Muzalon, Notaras, Chrysoloras, Mamalès, Lascaris, Eugenius, Cantacuzène, etc.

[2] Μουσαφια n'est autre chose que le mot arabe *Masshaf*, qui désigne le Coran ; mais on ne sait pas s'il faut entendre par ces sept Corans les sept

phètes, et par l'épée qui me ceint le corps, et par l'ame de mon père le dominateur (Khoudawendkiar) que je ne vous ferai aucun tort, ni à vous, ni à vos enfans, ni à vos affaires : que je vous laisserai, au contraire, vivre en paix, de sorte que vous serez mieux que vous n'avez jamais été ; c'est dans cette intention que j'ai signé cet ordre impérial qui mérite toute confiance. A Constantinople, le 26 décembre. »

V. — PAGE 17.

Trois cent mille aspres, d'après Neschri, f. 200; ce qui ferait trente mille ducats, suivant Mouradjea d'Ohsson. « Le tribut de la Servie fut porté, en 1454, à trente mille ducats. » Vol. III, p. 438.

VI. — PAGE 18.

Idris, f. 88. *Hadikatoul wouzera*, c'est-à-dire *le Jardin des vizirs*, par Osmanzadé Efendi. Mouradjea (III, p. 336) fait une erreur de plus de six mois, en disant que la place de grand-vizir ne resta vacante que pendant un intervalle de huit mois. Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques*, place la construction du vieux seraï en l'année 852, qui commença le 24 décembre 1456. Neschri et Idris prétendent que les fondemens en furent jetés à l'époque où Mahmoud fut nommé grand-vizir; Ducas fait remonter la construction du seraï à l'année 1454. Ce dernier auteur mérite plus de confiance, surtout si on l'oppose à Hadji-Khalfa, qui, par une autre erreur, date la prise de Constantinople du 15 rebioul-ewwel 857, c'est-à-dire du 25 mars au lieu du 29 mai.

variantes connues, ou sept exemplaires de ce livre; nous croyons cependant qu'on parlait des sept variantes. Dans la lettre que Souleïman écrivit au grand-maître de Rhodes (Vertot, l. VII), le sultan jure par les quatre *Moussafia*, c'est-à-dire par les quatre livres envoyés du ciel, le Pentateuque, les Psaumes, l'Évangile et le Coran.

VII. — Page 19.

La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 144. Cette ville se trouve également indiquée sous ce nom dans le *Dictionnaire géographique* de La Martinière, d'après Otelius et Lewenklau; mais sa véritable position, que ces deux auteurs laissent incertaine, n'a été déterminée que par le géographe turc ci-dessus désigné; elle a été souvent confondue avec une ville de la Bosnie, Novibazar. L'Ecuy, éditeur d'*Isidore de Khios*, va jusqu'à la prendre pour Néograde en Hongrie.

VIII. — Page 20.

Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 173. Neschri, f. 201. Idris, f. 90. *Raouzatoul-ebrar*, f. 264. *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, à l'année 859. Solakzadé, 92, et Ali. Ce dernier rapporte que Mohammed se rendit de Constantinople dans les environs de Salonique, « comme s'il voulait se livrer aux plaisirs, mais dans le but secret d'arrêter par sa présence toutes les violences qui auraient pu être commises sur les habitans. Ali est encore le seul des historiens turcs qui nous apprenne que le despote de Servie paya aussitôt après le tribut de trente mille ducats, pour sauver le reste de ses États.

IX. — Page 31.

Bulle d'indulgence, datée d'Ofen, dans Catona, XIII, 1078; elle n'a pas pu être délivrée le 13 juillet, car le légat du pape se trouvait déjà au 13 juin avec l'armée sous les murs de Belgrade, et le jour suivant la flottille chrétienne combattit l'escadre des Turcs. Il y a dans cette date erreur de plus d'un mois : Catona, Engel et Pray n'y ont pas pris garde. On pourrait d'autant moins s'en rapporter, sur ce point, à l'ouvrage de Bernino, *Memorie historiche di ciò che hanno operato i sommi pontifici nelle guerre contra i Turchi*

(Roma 1686), que cet auteur place en 1455 le siége qui fut seulement ouvert en 1456.

X. — Page 35.

Les historiens européens qui ont décrit le siége de Belgrade sont : les Grecs Chalcondyle, Ducas et Phranzes, le Polonais Dlugoss, le Hongrois Thurocz et l'Italien Piccolomini (Æneas Sylvius). Voyez encore les *Rapports* d'Hunyade, de Capistran, de Tagliacozzo, et de Nicolas de Fara, recueillis par Pray et Catona, et utilisés par Engel et Gebhardi. Bonfinius qui, dans son ouvrage, a suivi de préférence la version de Thurocz, offre comme ce dernier, des dates très-équivoques ; ainsi il prétend que le siége fut levé le 6 août, tandis que les *Rapports* d'Hunyade et de Capistran, écrits le jour même de la délivrance de Belgrade, sont datés du 22 juillet. Chalcondyle est précis jusqu'à l'endroit où il retrace la vie antérieure de Capistran ; mais il est difficile de concevoir où il a pu trouver les détails suivans : « Boemos Pragam urbem » magnam inhabitantes, qui colebant Apolinem, » p. 134 ; et plus bas : « Boemos, qui ex sexta videbantur infecti, ut » ignem colerent, nec vellent inde recedere, et veram reli» gionem apprehendere, » p. 134. Les historiens ottomans qui ont décrit ce siége sont Idris, f. 91 ; Neschri, f. 201 ; Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 174 ; Ali, ixe récit ; Solakzadé, f. 92 ; *Raouzatoul-ebrar*, 264-7 ; Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques ; Djihannuma,* Loutfi, Nischandji, *Nokhbetet-tewarikh,* Toursounbeg, Hezarfenn, Aschikpaschazadé (exemplaire de la Bibliothèque du Vatican, p. 329). Loutfi et Nischandji disent simplement que Mohammed, voyant l'impossibilité de prendre la ville, s'en était retourné. Hezarfenn rapporte que l'approche de l'hiver détermina la retraite des Ottomans, tandis qu'elle eut lieu vers le milieu du mois de juillet. Tous les autres en parlent dans des termes plus ou moins ambigus.

XI. — Page 38.

L'église à laquelle Mohammed II attacha Ali Et-Touzi, était celle du Pantocrator, célèbre dans l'histoire antérieure de Constantinople, et transformée depuis la conquête en mosquée sous le nom de Sirek Djamisi. Voyez *Constantin. und der Bosporos* (*Constantinople et le Bosphore*), I, p. 378. Quarante cellules du couvent furent disposées pour le logement des étudians que Mohammed fit souvent disserter devant lui, et en présence du grand-vizir Mahmoud. Satisfait de l'érudition qu'ils déployèrent, le sultan récompensa le recteur par le don d'une bourse de dix mille aspres et d'un vêtement d'honneur. D'après ses ordres, Ali Et-Touzi et Khodjazadé composèrent chacun un traité sur l'encyclopédie philosophique, *Tehafet* de Ghazali, et reçurent dix mille aspres en récompense de leurs travaux. Mais celui de Khodjazadé ayant obtenu la préférence, Ali Et-Touzi quitta par dépit l'empire ottoman et retourna en Perse ; ce fut là qu'il ajouta des gloses aux commentaires du *Mewakif*, du *Matalii*, du *Telwih* et du *Kouschaf*, quatre ouvrages estimés sur la métaphysique, la logique, les traditions du Prophète et l'exégèse du Coran. (Voyez Taschkœprizadé, *Biographie des savans*.)

XII. — Page 39.

Khizrbeg était déjà, sous le règne de Mourad II, un des mouderris les plus distingués. Immédiatement après la prise de Constantinople, Mohammed II lui conféra la dignité de premier juge. Il mourut en 863 (1458), par conséquent deux ans après les fêtes de la Circoncision. On lui doit plusieurs ouvrages et en outre des *Kassides* arabes, dont l'une est surtout célèbre à cause des additions que plusieurs savans y ont faites successivement, en suivant le rhythme original. Au nombre de ces savans, on remarque Ali l'historien, qui pu-

blia vers la fin du règne de Mourad II la *Biographie de Khizrbeg*. Dans cette biographie se trouvent reproduites les additions faites à la *Kasside* de Khizrbeg, par le mollah Ishak, par Ben-Nedjar, et par le poëte Ahmed-Pascha. (Ali. L'exemplaire d'Aschikpaschazadé se trouve à la Bibliothèque du Vatican, p. 332.)

XIII. — Page 39.

Chalcondyle qui raconte avec détail les fêtes de la Circoncision, et les exercices gymnastiques qui eurent lieu à cette occasion, nomme Mahmoud-Pascha, alors grand-vizir et beglerbeg de Roumilie: « Machumetes, filius Michaelis, materno genere Tryballus, paterno Græcus. » (Édit. de Bâle, p. 137). Il parle de la place Tactale (Tahtoul-Kalâ), nom que porte encore de nos jours un des quartiers de Constantinople (Voy. *Constantinople et le Bosphore*). Enfin il fait mention des danseurs de cordes, Ταμπιζιν, mutilation du mot *djanbazan* (*qui joue son salut*), mot dont on se sert encore en Turquie pour désigner les saltimbanques.

XIV. — Page 42.

Seadeddin, Neschri, Idris, Solakzadé. Ici les historiens ottomans sont parfaitement d'accord avec Chalcondyle, qui nous dit que les prisonniers furent amenés à Scopi, et présentés au sultan: « Rex profectus est in Scopiorum urbem, » et ibi moratus est, ut audiret si quid novarum rerum insti- » tuerent Pannones.—Commisso autem prælio, in fugam versi » sunt, paucis eo prælio amissis; quidam capti ad regem ab- » ducti sunt. » Chalcondyl., X, édition de Bâle, p. 144.

XV. — Page 43.

Chalcondyle, IX, p. 144. « Verum Tryballi confluebant » ad Machumetis fratrem Michaelem, qui apud Tryballorum » principem egerat. » Engel doute de ce fait, mais à tort, car

il s'accorde avec ce qui a été dit, dans le livre VII de cette histoire, de l'origine de Mahmoud : « Materno genere Tryballus. » D'ailleurs, cette assertion se trouve confirmée par le témoignage des historiens ottomans les plus anciens, Neschri et l'arrière petit-fils d'Aschikpaschazadé, suivant lesquels le gouverneur de Semendra était frère utérin de Mahmoud.

XVI. — Page 48.

Μουχλα, dans Chalcondyle. Μυχλων, dans Phranzes. Seaded-din, Neschri et Solakzadé, l'appellent Mikhlü : Mochlia ou Mochlion est la même que le bourg de Moukli, situé sur la route de Tripolitza à Mantinée. (Voyez Gell, *Itinerary of the Morea*, p. 141). « On the hills bounding the plain see » the village of Mouchli. » Bratutti, l. II, p. 124, en fait *Mungella!* Toursounbeg le defterdar, dans son *Histoire de Mohammed II*, f. 75, cite comme ayant été pris lors de l'expédition de ce monarque dans le Péloponèse, les châteaux qui suivent : Séléméng, Khouloumidj (Chlumizza), Ghardik, Yildizhissar (château de l'étoile), Toprakhissar (château de la terre), et Mikhlü.

XVII. — Page 56.

Chalcondyle, IX, p. 77. Il semblerait qu'Ali, pascha de Yanina, avait connaissance du massacre de Gardika, et qu'il a voulu à son tour rivaliser de cruauté avec Mahmoud, lorsqu'il ordonna le massacre des Schypétars acrocérauniens, dans le khan albanais près de Gardiki. (Voyez les détails de ce massacre dans Pouqueville, III, p. 392, etc.)

XVIII. — Page 56.

Phranzes, IV, ch. xviii, p. 90. « Le grand-vizir Mahmoud issu par sa mère du sang servien, et par son père du sang grec,

avait pour frère le chef servien Abogowitsckh, et pour sœur utérine la femme de Bochalès.

XIX. — PAGE 57.

L'auteur d'un ouvrage publié en 1824, à Halle, et intitulé *Briefe eines Augenzengen der griechischen Revolution* (Lettres d'un témoin oculaire de la révolution grecque de 1821), le prince Cantacuzène raconte, p. 93, « qu'étant occupé à lire les guerres du Péloponèse, à l'arrivée des ambassadeurs turcs, il s'était arrêté dans sa lecture au passage qui traitait de la prise de Malvasia, par un Cantacuzène, en 1375. » Mais on ne trouve aucune trace de cette prétendue conquête dans les historiens byzantins, circonstance d'autant plus singulière que Phranzes s'étend avec détail sur la prise de Malvasia par Mohammed II, et sur les institutions politiques dont il dota cette ville.

—

LIVRE XIV.

I. — PAGE 65.

Voyez Seadeddin dans Bratutti, et Chalcondyle (l. VIII, p. 136), qui s'accordent parfaitement à cet égard. Barletius écrit Isaac pour Isa ; mais par une étrange confusion des dates, la *Cronica delle cose del Scanderbeg* présente tous ces événemens comme antérieurs à la prise de Constantinople (1453), tandis que déjà au siége de Bérat, Scanderbeg cite pour exemple le siége de Belgrade (1456), et qu'immédiatement après il est question de la mort d'Alphonse roi de Naples (27 juin 1458) : Barlet., f. 171.

II. — PAGE 69.

Les historiens turcs rapportent tous à une seule et même

année la conquête des villes d'Amassra, Sinope et Trébizonde. Ducas ne fait aucune mention de la première, et il raconte l'occupation des deux autres, comme ayant eu lieu coup sur coup. Chalcondyle disjoint l'expédition des Ottomans contre Amassra, d'avec celle qui leur ouvrit les portes de Sinope et de Trébizonde, et il place la première en 1461. Mais il se trompe évidemment, puisque c'est en 1461 que Mohammed s'empara du Péloponèse. Les historiens turcs font à leur tour une autre erreur en reportant à l'année 864 de l'hégire (1459) l'entrée du sultan dans Sinope et Trébizonde, car à l'époque où l'empereur de Trébizonde fut sommée de se rendre, Mahmoud-Pascha lui parla des revenus de la ville d'Aïnos, qu'il disait avoir été assignés à l'entretien du despote Démétrius, fait qui ne fut accompli que vers la fin de l'année 1460.

III. — Page 73.

Chalcondyle, IX, p. 155, et 147, édit. de Bâle, et Ducas, XLV, p. 192. Le premier détermine ainsi l'époque où cette ambassade arriva : « Rex, cum eo tempore nuntiatum esset quid in Asia moliretur Chasanes Longus, pacem dare (Despotæ Thomæ) haud abnuit, ut posset liberius arma inferre Chasani et Ismaili Sinopes principi.— Hinc ira exardens rex expeditionem adversum Thomam sumpsit, et bellum contra Chasanem rejecit in futuram æstatem, et contra Peloponesum accingebatur. » La campagne contre Thomas et Démétrius s'ouvrit en 1460, et ce dernier passage est une preuve de plus qu'Amassra fut prise dans la même année qui vit succomber Sinope et Trapezoun, à moins qu'on ne veuille admettre que Mohammed reçut le message dont il est question, alors qu'il assiégeait Amassra, et qu'il abandonna cette ville pour passer dans le Péloponèse; mais cette supposition n'est pas fondée; car les Turcs pénétrèrent en Morée dès le moi de mai, et y restèrent jusqu'à la fin de l'année. Phranzes, IV, ch. xvi, p. 88.

IV. — Page 89.

Idris, f. 108. Ali, xve récit. Peu importe sans doute de savoir si ces chefs se trouvaient à l'aile gauche ou à l'aile droite; mais comme ils occupaient de père en fils les plus hautes dignités de l'empire, leurs noms ne sont point indifférens à connaître: c'était Ewrenos, Tourakhan, Malkodj et Mikhal-oghli.

V. — Page 89.

Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), se trompe quand il fait questionner ce Valaque par le sultan lui-même. Son erreur provient de ce que Chalcondyle écrit Machumetes pour Mahmoud; cependant il le distingue toujours du sultan, qu'il désigne par le titre de *Rex*. Ainsi il dit à l'occasion du siége de Lesbos (X, p. 166): « Rex itaque bombardas sistens pergebat consilio Machumetis. »

VI. — Page 92.

En 819 (1416), d'après les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa. Voyez Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), p. 163. Cantemir, sur la foi des historiens ottomans, reporte bien à sa véritable date l'origine du tribut imposé aux Valaques; mais il confond les événemens qui signalèrent les règnes de Pierre Raresch et de Pierre Aaron, et, trompé par là, place quatre-vingts ans trop tard l'époque à laquelle les Moldaves payèrent pour la première fois un tribut à la Porte. Pierre Raresch vivait en 1516, et déjà sous Pierre Aaron, en 1456, les Moldaves étaient sujets à cette redevance. Voyez Engel, *Geschichte der Moldau* (*Histoire de Moldavie*), d'après Cromer.

VII. — Page 97.

On trouve la preuve de cette politique suivie par Florence

à la Bibliothèque Magliabechiana, dans le manuscrit LX, classe 25, de *Cronache di Firenze del Dei,* et que le comte Pampejo Litta m'a communiqué : « le galeazze fiorentine giunsero a Cp. ove furono cortesemente ricevute dal Gran Signore, ed ottennero da esso molte grazie e privilegi. I Fiorentini che erano sulle galeazze manifestarono al Gran Signore i preparativi de' Cristiani contro di lui, e come avrebbe potuto diffendersi dai loro sforzi, e gli promisero di far il possibile per sciogliere la lega de' Cristiano, e render inutili i loro tentativi : a tanta iniquità li indusse l'odio, che portavano ai Veneziani, e la speranza di poter essi soli esser padroni del commercio nei paesi che il Turco conquistava. Il Gran Signore fece poi grandi preparativi per la guerra contro i Cristiani col consiglio e disegno de' Fiorentini, pudet meminisse! Il Gran Signore nel 1461 fece grazie e privilegi ai Fiorentini in prejudizio de Veneziani, e nelle guerre dal 1462 al 1466 intercettarono fino le lettere de Veneziani, e le portarono al Gran Signore, e deidero ad esso consigli. »

VIII. — Page 100.

Chalcondyle, IX, p. 169. Ce qui est dit, dans ce passage, d'Ishak, fils d'Ewrenos, et du fils d'Ishak, Isa, qui lui succéda dans le gouvernement de Scopi, ne laisse aucun doute; mais cet auteur ne s'exprime point avec la même clarté sur les limites des provinces de l'Illyrie, de la Bosnie et de la Servie, appartenant à Sandel, Isaac et Paul. Aucun historien hongrois, bosniaque, ou croate, ni Pray, ni Schimek, ni Gebhardi, n'ont donné à ce sujet des explications satisfaisantes.

IX. — Page 101.

On lit dans un ouvrage très-rare : *Itinerarium : Wegraiss K. Mayst postschafft gen Constantinopel zue dem Turki-*

schen Kayser Soleman, ano XXX (1531), le passage suivant: « Am Sambstag den 3 septembris von Gelosch über einen hohen Berg bis zu des Kaysers Prunn gekomen darumb also genant das ungefærlich vor LXXIV. Jaren, so der türkisch Keyser Bossen überkommen hat, ist er sampt seinem volk zu dem prunnen, und nit weyter kommen, Aber seine Wascha gen Glutzschloss mit Hœreskraft geschickt, und den Künig, so das bosnisch Kunigreich gehapt, der sich dann auch im Schloss Glutz belægern lassen, uberwunden, Glutz und Camergrad eingenommen, nachmals inn ein Dorf Gersono daselbst beliben. »

X. — Page 103.

Chalcondyle les appelle Stantis, Caraicos et Paulus. Seaddin dans Bratutti, II, 222, et Neschri, f. 215, n'en désignent que deux sous les noms de Kovacz et Paul Bakli. Schimek, p. 151, se trompe donc, lorsqu'il suppose que le Caraicos de Chalcondyle n'est qu'une altération du mot turc Karagoez. Nous n'osons pas décider si le Paul Bakli des historiens ottomans était Paul Duschan (Schimek, p. 149), ou Paul de Tor (*id.*, p. 145), ou Paul Radasès. L'interprète latin, de la députation de Jurischitz à Souleïman-le-Grand (1530), Benoît Curipeschitz d'Orembourg, a vu le tombeau de Paul Radasès à Ragitza ou Tschelebi-Bazar, et il en a copié l'épitaphe, dont voici la traduction littérale: « Moi, duc Paulousz de Rhadazel, maître et souverain de ce pays, je repose dans ce tombeau; l'empereur turc n'a pu me faire abandonner mes États, ni par ses largesses, ni par ses menaces, ni par ses armes; j'ai encore moins songé à abandonner ma foi; aussi Dieu m'a fait remporter une victoire sur les Turcs. »

XI. Page 104.

Ce fait ne se trouve, malgré son importance, mentionné

dans aucun des historiens européens ; Chalcondyle seul paraît y faire allusion, lorsqu'il dit : « Tradunt regem propinasse interficiendum Illiriorum regem *Persæ* præceptori suo. » Ce savant fameux, connu vulgairement sous le nom de *petit auteur*, s'appelait Molla Scheïkh Ali, Ben Medjeddin Mohammed, Ben Mohammed, Ben Mesoud, Ben Mahmoud, Ben Mohammed, Ben Mohammed, Ben El-Imam Fakhreddin Mohammed, Ben Schahroudi, El-Bestami, El-Herwi, El-Razi, Essiddiki, El-Faroukhi. Les cinq derniers prénoms indiquent que ses aïeux habitaient originairement Bestam, qu'il était né à Herat, dans le Khorassan, qu'il descendait de l'imam Fakhreddin, qu'il était décisif, parce qu'il prononçait d'après le fetwa comme Omar, et qu'il exécutait avec le glaive. On lui doit les ouvrages suivans : en langue arabe, 1° *Toh feï Mahmoudié* (présent à Mahmoud); 2° un commentaire sur l'*Irschad;* 3° un autre sur le *Missbah;* 4° *Edabi bahs*, sur les règles de la polémique ; 5° un commentaire sur le traité de syntaxe intitulé : *Loudab;* 6° des gloses au *Telwih;* 7° un commentaire sur la *Borda*, panégyrique en honneur de Mohammed ; 8° des gloses au *Motáwwal d'Avicenna;* 9° un commentaire sur la Kasside *Rouhiyé;* 10° un autre sur le *Wikayet*, traité de jurisprudence ; 11° un commentaire sur le *Hedayet;* 12° un autre sur le *Massabih;* 13° des gloses au commentaire du *Miftah* (ouvrage philologique); 14° des gloses au *Matalii* (ouvrage de logique); 15° un commentaire sur un traité de dogmatique (*Oussoul de Bessoudi*); 16° un autre sur le *Kouschaf*, ou exégèse du Coran. Ses ouvrages en langue persane sont : 17° *Enwaroul-ahdak* (les lumières des prunelles); 18° *Tohfetoul-Selatin* (le présent aux sultans); 19° *Hadaïkoul-Imam li ehlil irfan* (Jardins de la foi pour les amateurs de la vérité); 20° un commentaire sur le *Schemsiyé* (traité d'arithmétique). Il était né en 803 (1400) et mourut en 875 (1470). Voyez Seadeddin et le *Schakaïkoun-námaniyé.*

XII. — Page 104.

Voici les paroles naïves de Neschri : « *Moussanifek fetwayi weroub bounlarün kibi kiafirleri œldürmek ghazaï ekber dür deyüb kilidjin tschikaroub ewwel gendü tschaldi kirali depeledi we hem ol iki kiafirün dakhi kapoudjiler tschadirinde kaïdlerin gœrdiler,* » c'est-à-dire : « *Moussanifek donna le fetwa,* et disant : C'est une œuvre méritoire de tuer de tels infidèles, il leva son glaive, en frappa lui-même le roi, et l'abattit. On arrêta également le compte avec les deux autres infidèles (Kovacz et Paul), dans la tente du chambellan. »

XIII. — Page 106.

Neschri, f. 217. Bonfinius, Décad. IV, c. 1, p. 537, fait de Zwornik *Zoinichum*, et de Srebernik *Streverinchum.* Du reste, ce qu'il rapporte de la retraite précipitée du roi s'accorde bien avec les détails que nous trouvons dans Neschri et Seadeddin, relativement à l'échec essuyé par l'armée chrétienne, et à l'immense butin que firent les Ottomans : « Æquam hic aliqui utrique principi volunt fuisse fortunam; quippe quæ veluti ad Jayzam solo adventantis Corvini nomine Maumethem machinas æneas et impedimenta deserere; ita sub Zoinichi mœnibus ad Turci famam Ungaros autore Emerico turpem fugam capessere jusserit » p. 138. Mathias dit dans sa lettre au doge de Venise : « Sed quum novissimæ hiemis asperitate discedere et trajecto amne Savo ad regnum redire cogeremur. » Catona, XV, 7. Idris, Ali et Solakzadé passent sous silence la prise de Yayze par les Hongrois, et le siége de Zwornik, ainsi que la fuite de Mathias. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques,* place ces divers événemens à l'année 870, dans les termes qui suivent : « *Départ du conquérant pour secourir Yaize; apparition du roi devant Zwornik, et défaite des infidèles.* » Or, comme l'année 870 de l'hégire ne commence qu'au mois d'août 1465, la date désignée

par cet auteur se trouve postérieure d'un an à l'époque où les faits dont il est question se sont passés.

XIV. — PAGE 110.

Chalcondyle le nomme *Jesu Albanis filium*. Jesu est la traduction du mot Isa, Albanes n'est autre chose qu'une mutilation du mot Ewrenos, et le titre de *filius* signifie qu'il était de la famille d'Ewrenos.

XV. — PAGE 117.

Idris, Ali et Solakzadé. Seadeddin rapporte que vers la fin de la guerre entreprise par Mohammed contre l'empereur de Trapezoun, Kizilahmed refusa les offres d'Ouzoun-Hasan; mais les historiens précités, particulièrement Solakzadé, affirment au contraire que Kizilahmed se réfugia auprès d'Ouzoun-Hasan, et qu'à cette nouvelle le sultan envoya son frère Ismaïl à Philippopolis. Cette dernière version s'accorde avec les récits de Ducas et de Chalcondyle.

XVI. — PAGE 118.

Comparez les cartes de d'Anville, Rennel, Macd. Kinneïr, et l'Atlas, pl. VII; Mannert remarque cependant que la ville d'Akschehr ne pouvait pas être l'ancienne Thymbrium. La route qui allait d'Apamea (Afioun-Hissar) à la mer, ne conduisait pas à Koniah, mais à Side, par le Taurus. Voyez *Jahrbücher der Litteratur*, t. XIV, p. 62 et 63.

XVII. — PAGE 123.

S'il est vrai que Mohammed écrivit alors à Scanderbeg, sa lettre ne dut certes pas ressembler à celle qu'on trouve citée dans Barletius, f. 199, et qui est, comme tous les discours de son héros, de l'invention de cet historien. Il ne faut pas ajouter plus de foi aux lettres publiées dans le siècle suivant

et attribuées à Mohammed : « *Lettere del gran Mahumetto imperadore de Turchi; ridotte nella volgar voce da M. Lodovico Dolce Moreme con lettere di Falaride, Tiranno delli Agrigentini.* Vinegia, 1563. » Une de ces lettre est adressée à la reine des Amazones ; dans une autre aux habitans de Delphes, le sultan parle de l'oracle d'Apollon, et d'Esculape père de la médecine : « Inventore della medicina ! »

XVIII. — Page 123.

« Achrida Bulgariæ archiepiscopatus, ut noscunt omnes Sebastocrator eo provehitur, dein Deabolim movet, quæ se dedit cum universa circumjacenti regione Prespa, Pelagonia, Soscus, Moliscus.» (Acropolita, 92.) Prespa est la Persepé d'aujourd'hui (Hadji-Khalfa, *Description de la Roumilie*, p. 141). Pelagonia comprend le district de Castoria (chef-lieu de l'ancienne Pelagonie), actuellement Kesriyé. (*Description de la Roumilie*, p. 97.) Soscus et Moliscus paraissent être les villages de Nazlidj et Bilischté (*Ibid.*, p. 98). Deabolis s'appelle Toli Monastir, et porte encore sur quelques cartes le nom de Betoglia (*Idem*, p. 96). Cantacuzène dit : « Albani qui habitant τὰς Διαβολεῖς, τὰς Πολωνείας, et juxta Achridem. Imperator Achrida discedens relicta Castoria in Pelagoniam venit, » 55. Les recherches auxquelles s'est livré Ducange dans ses notes sur l'ouvrage de Nicephore Gregoras, pour savoir si Achris n'était pas la même ville que Bederina ou Tauresium, et pour déterminer l'emplacement de Justiniana Prima, sont devenues inutiles ; car il est bien avéré que l'Achrida des anciens porte aujourd'hui le nom d'Okhrida, et Justiniana celui de Küstendil. Mannert, VII, p. 108, prétend qu'il n'a trouvé nulle part la preuve de l'existence de Küstendil, citée par d'Anville ; il s'en serait assuré en ouvrant la *Description de la Roumilie*, par Hadji-Khalfa, p. 87.

XIX. — PAGE 130.

Cette incursion a été omise par l'historien de la Styrie, Julius Cæsar; mais elle est mentionnée par Dreschsler, Dlugoss et Bonfinius. Le premier la place en 1469: « Eodem tempore multi Christianorum in Styria et aliqua parte Germaniæ a Turcis capti et abducti sunt. » On lit dans Dlugoss, l. XIII, col. 454: « Turcorum ingens exercitus terras Hungarorum et Slavorum invadens usque ad Ciliæ regionem, Croatis transitum eorum non impedientibus nec Hung. rege Mathia, depopulatus est. Nec imperator Fredericus, cujus regiones magna ex parte vastabat, aliquam opponebat resistentiam; ex quo factum est, ut prope viginti millia animarum de Christianis barbaries aut trucidavit, aut in miserabilem servitutem secum traduxit. » Voyez encore Bonfinius, Dec. IV, l. 2, p. 559.

XX. — PAGE 135.

Le comte Daru doute, mais à tort, que Mohammed ait jamais employé ce genre d'exécution; il fut appliqué aux commandans de Leontari et de Calavrita, à trois cents pirates et à cinq cents Albanais. Si Sanuto n'en dit rien, il est cité par d'autres historiens de Venise, et entre autres par l'auteur anonyme (autore incerto) *della presa di Negroponte*: quant aux historiens turcs, jamais ils ne font mention des supplices infligés soit aux criminels, soit aux innocens.

XXI. — PAGE 135.

Cet événement a, suivant toute probabilité, donné lieu à la fable d'Irène, tant répétée par les historiens d'Europe. Mais de pareils contes ne méritent aucune confiance, et on ne comprend pas que le dernier éditeur de Léonard de Khios, l'abbé d'Ecuy, ait pu à ce sujet invoquer le témoignage d'un nouvelliste tel que Bandelli.

XXII. — Page 136.

Mohammed, né en 1429 (833 de l'hégire), entrait, en 1470, dans la quarante-deuxième année de son âge, et dans la vingtième de son règne. Nous ferons remarquer ici que pour ce règne, nous avons calculé suivant l'hégire depuis l'an 855 jusqu'en 875. Les historiens ottomans placent la conquête de Négrepont en 1468 (873 de l'hégire); les historiens vénitiens, et d'après eux Laugier et Daru, en 1470; et l'auteur anonyme *della presa di Negroponte*, en 1471. Cette conquête est citée par Neschri comme un des faits d'armes les plus brillans de l'histoire ottomane. Voyez en outre Seadeddin dans Bratutti, II, p. 244; Idris, f. 129; Solakzadé, f. 57; Ali, xxiie récit du règne de Mohammed; le *Nokbetet-tewarikh;* le *Raouzatoul-ebrar;* les *Tables chronologiques* d'Hadji-Kalfa, à l'année 873; Loutfi-Pascha, p. 61, et le *Djihannuma*, p. 687. Les documens qui se trouvent dans les sept volumes in-folio de la collection des traités de Venise (*Libri dei patti*), jettent quelque lumière sur l'histoire de Négrepont depuis la conquête de Constantinople par les Latins, jusqu'à l'occupation de l'île d'Eubée par Mohammed II. Elle fut en premier lieu gouvernée par Ravin Carcerio, ou, comme l'appellent ces documens, *Ravanus de Carceribus*. Le diplôme qui lui en confirma la possession est de la main du doge Ziani, et datée du mois de mars 1209; Ravin se reconnut vassal de la république dans un écrit signé par lui, au mois de février 1210 (*Libri dei patti,* II, f. 211 et 212). Il s'y exprime ainsi : « Et solvam omni anno in festo Sancti Michaelis mense septembris nuntiis vestris, quid ad hæc apparerunt ibi, vel nuntio iperperorum (υπερπυρον, le ducat de Byzance) aureorum recte ponderis duo millia et centum, et unum examitum pro vobis honorabilem auro textum et unum pannum alium ad ornatum altaris ecclesiæ Beati Martii. Si vero nuntius ibi non inveniretur pro vobis hoc habens in commissione, mittam in Venetiam, quæ sunt

dicta in eo periculo ad festum Beati Andreæ Apostoli, et si periculum aliquod supervenerit in rerum transmissione, faciam, quod per mutuam Paschæ majoris ea, quæ dicta sunt, Vestro commune et Vobis omni conditione abjecta solvet. Laudes quidem vobis et successoribus vestris semper ter in anno in natali et Pascha et in festo sancti Marcii faciam in majore ecclesia solemniter decantari. Habebit quoque gens vestra ecclesiam et Fondicum (Fondaco) in Egrippo. » Six ans après l'ile fut partagée en trois parts, comme le prouve un autre document daté du 14 novembre 1216, et tiré de la collection précitée, vol. IV, f. 301 : « Quapropter nos quidem Petrus Bailo ex præcepto præfati excellentissimi Domini nostri Ducis in tota insula Negropontis Bajulus preces vestras supplices exaudire volentes pro eo, quod votum vobis erat et ardens desiderium ea semper efficiendi, quæ domino nostro Duci ad gloriam ducerent et honorem sibi ac successoribus suis vinculo fidelitatis vos adspexistis, inde ob hoc concessimus vobis Merino et Rixardo ambobus fratribus et filiis nobilis viri Rodondelli de Carcere tertiam partem totius insulæ Negropontis, de qua ejusdem insulæ tertiam partem etiam concessimus Isabellæ et Bertæ, uxori quondam, et filiæ nobilis viri Ravani de Carcere, fidelis ipsius domini nostri ducis, et tertiam aliam partem ipsius insulæ duximus concedendam Villielmo et Alberto ambobus fratribus, et filiis ejusdem nobilis viri Giberti de Verona, prout continetur in concessione scriptis nostro sigillo sigillatis; quæ eis inde fieri jussimus. » Enfin on y lit un traité d'alliance entre Guillaume de Vérone, et le doge de Venise, Raynero Geno, conclu par le Baile Marco Gradonico, et daté du 7 janvier 1256; traité dans lequel le seigneur de Négrepont s'engage à pousser vivement la guerre contre le prince de l'Achaïe. (*Libri dei patti*, vol. IV, f. 300) : « Nos Gulielmus de Verona Dominus tertiæ partis insulæ Negropontis, promittimus facere vivam guerram contra Dominum de Villard (houin), principem Achayæ et coadjutores suos, et cum eo vel eis non fa-

ceremus pacem, treuguam, concordiam, pactum seu aliquam conventionem sine verbo et mandato ipsius Domini Ducis et communitatis Venetiarum vel Bajuli, qui pro parte Domini Ducis esset in partibus istis; nec etiam tractabimus per nos seu per aliquam aliam personam tractari faciemus cum dicto principe Achayæ et coadjutoribus ejus per aliquam formam aut ingenium absque parabola et mandato ut dictum est supra. »

LIVRE XV.

I. — Page 138.

Les historiens ottomans s'expliquent nettement sur les exactions qui furent commises à cette époque : « *Ol sitempisché hemisché djewr ou zoulmi adetin edoub;* c'est-à-dire : cet oppresseur se fit une constante habitude de la violence et de la cruauté. » Et plus loin : « *Aakibet ettighi zoulm ou fesadün ghendü dakhi djesasini bouldi;* c'est-à-dire : enfin sa cruauté et ses méfaits trouvèrent leur juste châtiment. »

II. — Page 147.

L'année de l'hegire 877 commence le 9 juin 1412 ; par conséquent les dix premiers jours du mois de safer (second mois) correspondent à la mi-juillet.

III. — Page 155.

Dans la collection de Feridoun, lettre 122, Ouzoun-Hasan annonce au sultan que dès le premier du mois de rebioul-sani il avait envoyé son fils Khalil avec trois mille cavaliers pour reconnaître l'armée de Djihanschah ; que celui-ci ayant rencontré l'avant-garde ennemie, forte de cinq mille hom-

mes, l'avait taillée en pièces; qu'après cet échec Djihanschah avait quitté Tschabakdjour, et s'était dirigé vers Kaïghi; que lui-même l'avait alors poursuivi sur la route d'Erzendjan à Koumakh et Kara-Hissar, et qu'il l'avait forcé le 13 dudit mois (an 872) à accepter la bataille ; que cinq mille cavaliers avaient mordu la poussière ; que Djihanschah et son fils Mohammed avaient été tués, et plusieurs émirs faits prisonniers, entre autres l'émir Yousouf-Mirza; qu'à la suite de cette victoire il avait envoyé, neuf par neuf, les têtes des vaincus comme trophées, et que celle de Djihanschah avait été présentée au sultan Ebou-Saïd de Samarkand; il ajouta qu'il croyait faire plaisir à Mohammed en lui offrant les têtes de Roustem, de Pir-Sal, chef du diwan du prince vaincu, ainsi que de celle de son fils Mohammed. Ces dehors de civilité en usage chez les souverains d'Asie, cachaient, on ne saurait en douter, une grande mystification. En spécifiant ainsi chaque tête qui était envoyée au sultan, il ne pouvait vouloir que l'insulter; car il choisit précisément celles des personnes qui de leur vivant étaient les plus dévouées aux intérêts de Mohammed II. On peut du moins supposer que telle avait été son intention en envoyant la tête du chef du diwan, lequel avait écrit au nom du prince de la dynastie du Mouton-Noir à Mohammed, pour implorer son secours.

IV. — Page 156.

« *Ouzoun-Hasan mektoub gœnderoub khaïli takhœif ettdi we ani moukhalefetden tahriss etti,* » c'est-à-dire : Ouzoun-Hasan adressa (au sultan d'Egypte) une lettre dans laquelle il cherchait à l'intimider, et lui conseillait de suivre l'exemple d'Ebou-Saïd; Djenabi, p. 228. Contarini (*Viaggio in Persia,* f. 71) écrit Busech pour Ebou-Saïd. L'ambassadeur de Venise raconte avoir vu le tableau qui représentait Oughourlou Mohammed (Gurlumamech!) conduisant le sultan, la corde au cou, et condamné à mort.

V. — PAGE 157.

Chalcondyle (fin du livre III) appelle ce Baïsankor Pajangur, et le dit, mais à tort, fils de Tschoki. Il y avait deux Tschoki, l'un frère, l'autre arrière petit-neveu de Baïsankor (Voyez la *Table généalogique de la famille de Timour*). Le nom tatare de Baïsankour ou Baïsankor paraît être le même que celui qu'on trouve déjà dans Justin., II, 4. Rex Scythiæ mittit filium *Panasagorum*.

VI. — PAGE 157.

C'est par suite d'une erreur purement matérielle que la lettre d'Ouzoun-Hasan porte pour épigraphe dans la collection des *pièces d'État* de Feridoun, n° 223, *au sultan Mohammed*, tandis qu'elle est adressée à Pir-Ahmed de Karamanie, et que son nom se trouve reproduit en entier dans le corps de l'écrit. Ouzoun-Hasan lui promet, à la fin de cette lettre, de paraître sur ses frontières au printemps prochain, et de satisfaire à sa demande, c'est-à-dire de le secourir contre Mohammed.

VII. — PAGE 158.

The town of Jezira ul Omar, the ancient roman fortress of Bezabde, is situated in a low sandy island in the Tigris, about three miles in circumference, and surrounded on all sides by mountains. It occupies the greatest part of this island, and is defended by a wall of black stone now fallen to decay. (Macd. Kinneïr, *Journey*. London, 1818, p. 449 et 450.)

VIII. — PAGE 164.

Mouradjea d'Ohsson (vol. I, édit. in-8°, p. 376), Seaeddin dans Bratutti, II, 270, Solakzadé, f. 58. La collection des *pièces d'État* de Feridoun renferme sous le n° 228,

une lettre écrite en arabe par Mohammed, et qui informe le grand-vizir Mahmoud-Pascha de ce prétendu songe; et sous le nº 229 l'explication favorable qu'en donne le grand scheïkh Akschemseddin, le même qui, au siége de Constantinople, avait si miraculeusement découvert la sépulture d'Eyoub, le compagnon d'armes du Prophète. Le récit de ce songe rapporte que le Prophète, ses quatre disciples et trois juges de camp, Eyoub, le scheïkh Bokhara et le grand mystique Mouhiyeddin-al-Arabi, assistèrent à la lutte de Mohammed et de son rival, et lui adjugèrent l'honneur de la victoire. Outre les passages déjà connus de la tradition qui attestent la vérité des songes, l'écrit que nous avons désigné plus haut cite encore dix autres raisons qui prouvent d'une manière péremptoire que Mohammed a dû l'avoir infailliblement. La première, parce que le songe fut fait au mois de silidjé, c'est-à-dire dans le dernier mois de l'année, pendant lequel le pélerinage se fait à la Mecque; la seconde, parce qu'à cette époque, les arbres avaient toutes leurs feuilles (avril 1473); la troisième, parce que c'était à l'heure de minuit; la quatrième, parce que des prophètes et des saints y figuraient; la cinquième, parce qu'on ne saurait mettre en doute ce qu'a dit le Prophète sur la vérité des songes; la sixième, parce qu'il eut lieu vers la fin de la nuit; la septième, parce que le mois touchait alors à son terme; la huitième, parce qu'on était au cœur de l'été; la neuvième, parce que l'année allait finir; la dixième, parce que c'était le vingtième jour du mois. Les passages de la tradition les plus connus sur la foi des songes, sont : « Que les songes du juste sont des messages que le seigneur lui envoie; que les songes forment la quarantième condition nécessaire aux prophètes.

IX. — Page 164.

A cet égard, il est utile de rectifier une erreur commise par les auteurs les plus anciens, et qui a été reproduite en

marge de cet ouvrage. L'accord parfait des historiens européens prouve que la véritable date est celle qu'ont indiquée Ali et Hadji-Khalfa, le 16 rebioul-ewwel, an de l'hégire 877 (21 août 1472).

X. — Page 170.

On lit dans plusieurs manuscrits : Adli pour *Adeni*. Ce nom d'Adeni avait été adopté par le sultan Bayezid dans ses poésies. Aaschik-Hasan et Kinalizadé donnent quelques distiques du *Diwan* de ce prince; nous citerons celui-ci :

« Aie pitié de mes larmes, ne les dédaigne pas; ce sont » des fils de l'homme (*de la prunelle*), enfantés par les » yeux. »

La larme est ici considérée comme un enfant de la prunelle, qui, chez les Orientaux, s'appelle *l'homme de l'œil*. Ainsi la larme est considérée comme un enfant qui tombe. *Nazarden dœschmisch*, c'est-à-dire, *tombé du regard*, signifie disgracié.

XI. — Page 174.

Zeno était allié au prince de la dynastie du Mouton-Blanc par sa femme, nièce de la femme d'Ouzoun-Hasan. L'ambassadeur Josaphat Barbaro lui succéda en 1471, et ce dernier fut lui-même remplacé deux ans après par Ambrogio Contareni. Leurs relations de voyages contiennent une foule de notions géographiques très-précieuses. Voyez à cet égard Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, X, p. 389.

XII. — Page 175.

Voici l'épitaphe que j'ai copiée sur le tombeau de Mocenigo dans le Panthéon vénitien de l'église San-Giovanni et Paolo : « Pietro Mocenigo Leonardi filio omnibus non minus

optimi quam eloquentissimi senatoris muneribus domi forique functo, maris Imperatori, qui Asia et faucibus Hellesponti usque in Cyprum ferro ignique vastata, Caramannis regibus, Venetorum sociis, Othomano oppressis; regno restituto, piratis undique sublatis, Cypro a conjuratis non minori celeritate quam prudentia recepta, Scodra ducta et auspiciis sui obsidione liberata, quam Rempublicam feliciter gessisset, absens divi Marci Procurator inde Dux grato patrum consensu creatus est, vixit annos 70, mens. 1, dies 20, obiit non sine ingenti populi gemitu, anno salutis 1476. »

XIII. — PAGE 175.

Caramania de Beaufort, Londres, 1817, p. 126. *Djihannuma*, p. 611. Mannert, VI, II, 129. Les ruines de Side (Beaufort, p. 176), s'appellent aujourd'hui Vieille-Atalia. Mannert incline à croire que cette ville est la même que celle de Candelorum ou Scandalorum des Byzantins et d'Æneas Sylvius.

XIV. — PAGE 176.

Cette chaîne est encore suspendue comme trophée dans la sacristie de l'église de Saint-Pierre à Rome ; on lit à l'endroit où elle est placée l'inscription suivante : « Smyrnam, ubi Oliverius Cardinalis Caraffa Sixti IV, Pontificæ classis dux vi occupasset, in Sataliæ urbis Asiæ portum, vi irrupit, ferramque catenam inde extraxit, et super valvis hujus Basilicæ suspendit. » Bernino, p. 131. Il en est fait également mention dans l'ouvrage de Cancellieri, *de Secretariis novæ Basilicæ Vaticanæ*, t. III, p. 1399, et t. IV, p. 1745.

XV. — PAGE 178.

« Sigi era lontano dal Curcho non più che vinti miglie. » *Siginum* est le *Sicæ* de la carte de d'Anville, et le *Sine* de

celle du *Djihannuma*. Kourko paraît être, d'après l'étymologie du nom, l'ancien Corycus (Mannert, VI, II, p. 174). Plus bas nous verrons, dans l'histoire de Djem, Kourko appelée Korkos. Barbaro, p. 46, fait aussi mention des inscriptions arméniennes de Kourko. La pierre tumulaire qui a été trouvée à Mantoue, et dont le comte Castiglioni a donné l'explication dans le vingt-huitième volume de la *Biblioteca italiana*, p. 73, est sans doute un trophée de cette campagne; elle paraît avoir été érigée à la mémoire d'un guerrier de la sainte guerre (Mopabith) qui désola en l'année 1296 le pays frontière de Soghr, c'est-à-dire la Cilicie.

XVI. — Page 179.

Laugier, *Histoire de Venise*, VII, XXVI, p. 259. Cippico raconte également et avec détail les deux batailles qui furent successivement livrées à Ouzoun-Hasan ; dans la première, le beglerbeg de la Roumilie, Mourad-Pascha, périt avec quatre mille hommes; dans la seconde, la mort de Seïnelbeg amena la défaite du prince de la dynastie du Mouton-Blanc. Cippico ne se trompe que sur un seul point; c'est lorsqu'il prétend que ces deux affaires eurent lieu coup sur coup, dans l'espace de quarante-huit heures; les historiens ottomans s'accordent tous à mettre entre les deux rencontres un intervalle de six jours employé par Mohammed à marcher sur les traces de l'ennemi.

XVII. — Page 182.

L'unanimité des historiens ottomans sur la maladie qui emporta Moustafa suffit seule pour réfuter le conte auquel Petis de La Croix lui-même a donné créance dans son histoire, savoir : que Mohammed, par un juste sentiment de colère, fit mettre à mort le prince Moustafa, pour avoir abusé de la femme du grand-vizir Ahmed-Pascha. Or, ce dernier n'ayant été revêtu du grand-vizirat qu'après la mort de Mah-

moud-Pascha, comment Mahmoud-Pascha aurait-il pu se réjouir à cette époque de la mort de Moustafa? Petis de La Croix se trompe encore quand il place en 882 la mort de ce prince, arrivée trois ans plus tôt.

—

LIVRE XVI.

I. — Page 189.

Solakzadé et Seadeddin dans Bratutti, II, p. 297, font tous les deux mention de ce fait; on ne lit dans la *Chronique de Marini Sanuto*, à l'année 1474, que ces mots: « Ungaria scorsicata dai Turchi passati il Danubio. » Suivant toute probabilité, ce Balibeg-Malkovikh est le même personnage que Mesiger nomme Calapan, et dont il signale un an auparavant la présence devant les murs de Klagenfurt. Il nous serait difficile de désigner le pascha octogénaire qui fit, en 1469, le vœu d'envahir la Carniole; Valvasor l'appelle Weïh, mais sans garantir que ce soit son véritable nom; ce pourrait être plutôt Weïs.

II. — Page 191.

L'épitaphe inscrite sur le tombeau de cet amiral, dans l'église de San-Francesco della Vigna, témoigne de la victoire qu'il remporta sur les Turcs, à l'âge de quatre-vingts ans, et quelques mois seulement avant sa mort: « Triadano Gritto, Senatori optimo Andreæ, Ducis avo, Venetæ classis imperatori, post superatos ad amnem Boliana Turcos, et soluta Scodræ obsidione Catari extincto publicoque funere ob rem præclare gestam elato Andreas Grittus dux, f. f. j. decessit octogenarius, 1474. »

III. — Page 193.

Stryikowski vit ces monticules, à son passage, en 1575. Engel, *Geschichte der Moldau* (*Hist. de Moldavie*), p. 139. Ce sont peut-être les mêmes que les historiens ottomans désignent comme les trophées de la victoire que le sultan remporta l'année suivante sur les Moldaves. Ils conviennent bien de la défaite de Souleïman-Pascha; mais ils confondent la bataille qui amena cette défaite avec celle livrée un an plus tard, et qui fut gagnée par les Turcs, de telle manière que ces deux rencontres paraissent avoir eu lieu dans la même campagne, tandis qu'il s'écoula entre elles un plus long intervalle. Hadji-Khalfa est le seul qui sépare les époques; il place à l'année 880 (1475) la défaite de Souleïman-Pascha, et à l'année 881 (1476) l'expédition de Mohammed contre les Moldaves, et son retour à Constantinople, après qu'il eut anéanti leur armée et ravagé tout leur territoire.

IV. — Page 200.

Djenabi, p. 181. Douze fils, au lieu de huit, comme le prétend l'auteur de l'*Histoire de la nouvelle Russie;* mais Djenabi se trompe lui-même, quand il ne fait mourir Hadji Ghiraï qu'en l'année 884; ce prince mourut en 880, peu de temps avant la conquête de Kaffa et de Menkoub, qui date de la même année.

V. — Page 201.

Les historiens persans et turcs ont tous, mais très-improprement, appelé Tatarkhans ou Tatarbegs, les khans de la Crimée; en effet ces khans et les peuples qu'ils gouvernaient étaient d'origine turque et non pas tatare. Klaproth a déjà relevé cette erreur dans l'*Asia polyglotta;* mais nous avons cru devoir conserver, malgré son inexactitude, la dénomination que donnent à ces chefs barbares tous les historiens

d'Orient et d'Occident, et nous continuerons de les appeler Tatarkhans.

VI. — Page 202.

Bonfinius, Dec. IV, c. III, p. 578. Dugloss Thurocz dans Catona, XV, p, 779. Sismondi, *Histoire des républiques italiennes,* X, p. 368, traduit par les mots *Sabacz* ou *l'admirable*, ceux de Bonfinius : « Sabacz, quod Turcica lingua mirabile quid significat, » comme si Sabacz signifiait en turc l'admirable; mais Sabacz n'a pas de sens dans cette dernière langue, et d'ailleurs les historiens ottomans attachent si peu d'importance à ce château-fort, qu'ils ne rendent pas même compte de son occupation. Le nom turc de Sabacz est Bœgurdlen.

VII. — Page 206.

Solakzadé et Seadeddin dans Bratutti, II, p. 303. Les historiens ottomans s'accordent sur ce fait avec les historiens hongrois. Suivant les chronologies de Solakzadé et de Seadeddin, cette incursion eut lieu deux mois et demi après la défaite des Moldaves (26 juillet). Il faut entendre par là, après la fin de la campagne, et non pas après le jour de la défaite en bataille rangée. Bratutti, qui ne comprenait pas le mot *tschobin,* c'est-à-dire de bois, a fait ici une singulière faute en traduisant : « Demolizione de due fortezze di Coppin ! »

VIII. — Page 212.

De Sinope, de Kastemouni, et de Trapezoun ; des villes génoises de Kaffa et Menkoub dans la Crimée, et de Midilu dans l'île de Lesbos (Stalimené); des villes de la Karamanie, Koniah, Larenda, et Akseraï ; des villes de la Grèce, Athènes, Arkadia, Akova, et de Bobodisca dans la Bosnie.

IX. — PAGE 214.

Laugier, *Histoire de Venise*, t. VII, l. XXVII, p. 304. Daru, *Histoire de Venise*, II, p. 176. Sismondi, XI, p. 37, d'après Sabellico et Navagiero. Ce dernier place avec raison le siége de cette ville en 1477; il ne peut pas avoir eu lieu en 1475, comme le prétendent Sabellico, et Sismondi, qui a suivi sa version; car cette même année, Mohammed accorda une nouvelle trève, avant l'expédition de la flotte dans la Crimée, et, l'année après le siége de Scutari, on voit Souleïman beglerbeg de Roumilie se porter en Moldavie.

X. — PAGE 217.

Tables chronologiques d'Hadji-Khalfa. Abdourrizak est l'auteur d'une grande histoire tatare et persane, intitulée *Matlaous-seadeïn*, c'est-à-dire *le lever de deux étoiles heureuses;* et Ibn-Schohné a publié le *Raouzatoul-menazir fi ilmil ewaïl wel ewakhir*, c'est-à-dire *le Jardin des connaissances dans les sciences des choses premières*, ouvrage estimé dont Herbelot s'est souvent servi.

XI. — PAGE 219.

Sismondi et Laugier disent que Mathias Corvin reconnut à Mohammed la possession des pays qu'il avait conquis. Le dernier parle (p. 310) d'un traité conclu entre Mathias et Mohammed, et dans lequel Ferdinand était compris; mais on ne trouve rien dans l'histoire de Hongrie qui justifie cette assertion.

XII. — PAGE 221.

Laugier, t. VIII, l. XXVII, p. 319 et 328. Cet auteur se contredit quand il fait retourner Malipieri à Constantinople (p. 319), et quand il dit un peu plus loin que cet ambassadeur n'alla que jusqu'à Sofia (p. 328). De ces deux versions

la dernière paraît être la plus juste ; car la résolution que prit le sénat de Venise de renouer les négociations avec le sultan date du 3 mai, et Mohammed se trouvait déjà le 15 à Sofia.

XIII. — PAGE 224.

Ce George est le même qui parut à la première assemblée des princes illyriens, réunis à Alessio : « Georgius Stresius nepos venit Balsæ filius, horum sedes intra Croiam et Lyssam tam amplæ quam amœnæ. » Mar. Bartelius (*de vita et gestis Scanderbegi*), libri II, apud Lonic. p. 23. *Stresius*, *Strazimir*, et dans Sansovino, *Stracinnio*, ne font qu'un seul et même nom, comme Balsichius et Balsa.

XIV. — PAGE 225.

C'est le même Iskender, frère d'Alibeg Mikhaloghli, que Bonfinius fait périr deux ans auparavant, à l'affaire de Bozazis : « Scanderbegus in fuga interceptus obtruncatur. » (Dec. IV, p. 582). Spandugino le cite en cette année comme chef des troupes qui envahirent le Frioul.

XV. — PAGE 228.

Marinus Barletius (*de Scodrensi expugnatione*). Comme les historiens turcs et vénitiens s'accordent à placer la reddition de Croïa immédiatement avant celle de Scutari (Seadeddin dans Bratutti, II, p. 306, et Solakzadé, f. 62), il faut lire dans Hadji-Khalfa, *Description de la Roumilie*, p. 141, et *Tables chronologiques*, année 871—1466, que le sultan fortifia cette place *contre*, et non pas en même temps qu'Ilbessan.

XVI. — PAGE 232.

Le discours que Barletius lui met dans la bouche, à cet

instant suprême, n'est pas plus vraisemblable que celui que Phranzes fait tenir à Constantin, pendant le siége de Constantinople, à l'heure du danger. Le brave Dominicain albanais aurait bien mal jugé ses concitoyens, s'il avait cru nécessaire de leur parler si longuement pour exciter leur courage. Sans doute Barletius a imaginé ce discours pour déployer tout son savoir touchant les pays soumis au joug des Ottomans, leurs différentes troupes et leurs généraux; c'est sous ce rapport que nous accordons ici une place au passage suivant, dont nous tâcherons de donner à mesure la meilleure explication possible : « Veniat igitur Meumethus ille, quem tot et tanta gessisse ferunt, cum Spaolanis suis, Charassariis, Angurriis, Polluis, Cotagiis, Menteliis, Sarchanis, Aidinis, Caracilis, Pigiis, Prusiis, Macrinis, Alajis, Amasiis, Concellis, Meneseniis, Giagidis. Veniant Caramani auxiliares et socii sui; veniant Urcatinogli, Candelorii, et omnes Asiatici; veniant item, Turcambei, Auranes, Castoriæ, Serræ, Constantini, Sophiæ, Nicopolæi, Zachariæ, Zermai, Zurulli, Callipolei, Sfircæ, Scopiæ, Coiaziæ, Garrippides, Salvatarii, Magullides. Veniat præterea Ottomanus ipse longe stipatus Saleftariis suis, Olofanziis, Muselinis, Asapis, Mikhiis, Caripiitleriis, Dochanziis, Achanziis, Janizaris universaque cohorte sua. » — « Qu'il vienne donc ce Mohammed, qu'on dit avoir fait de si grandes choses, avec ses sipahis-oghlan (cavaliers) de Karahissar, d'Angora, de Boli (Hadrianopolis), de Kutahia (forum Cotyæorum), de Mentesché (Caria), de Saroukhan (Lydia), d'Aïdin (Mæonia), de Koraïli (Coralis), de Bigha (Zeleia), de Brousa, de Meghri (Telmissus), d'Alayé (Coracessium), d'Amassia (Amasia); » je ne saurais déterminer l'origine des *Concelli*, des *Menesenii*, et des *Giagidi*; « viennent les Karamans, et ses autres auxiliaires; viennent les fils de Moueddin, et ceux d'Iconium, et tous les Asiatiques; viennent les fils de Tourakhan, d'Ewrenos, ceux de Kastoria (Kesriyé), de Serres (Sirouz), de Constantinople, de Sofia, de Nicopolis, de Sagra, de Tschorli, de Gallipolis, de Servie

et d'Ouskoub. » Je ne peux pas préciser à quels pays appartiennent les Zermai, les Coiaziæ et les Salvatarii ; quant aux Magullides, ce sont probablement les troupes de Moghla ; les Garrippides sont les mêmes que Barletius désigne un peu plus bas sous le nom de Carripiitleri, et dont il fait deux milices différentes, sans s'inquiéter davantage de leur origine ; « vienne le souverain des Ottomans, entouré de ses silidhars (porte-armes, gardes-du-corps à cheval), des ouloufedjis (troupe soldée, formant une autre division des gardes du corps), des azabs (fantassins de second rang), des mihiis (je ne sais pas leur qualité), des gharibs (étrangers, nouvelle division des gardes-du-corps à cheval), des toughandjis (fauconniers), des akindjis (coureurs ou faucheurs), des janissaires, et de ses innombrables bataillons. » — « Veniant præterea ambo Bassæ et novæ Romæ, et Asiæ cum omnibus legionibus et copiis suis. » — « Viennent enfin les deux paschas de Roumilie et d'Anatolie, avec toutes leurs légions et leurs troupes. » Les janissaires, les gharibs ou ghourébas, les silihdars, les ouloufedjis, et les sipahis, se trouvent désignés dans Chalcondyle, à la fin du huitième livre, sous les noms de Νεηλυτοι, Καριπιδες, Σιλικτωριδες, Αλλοφαζιδες, Σπαχιδες, et les sandjaks sont appelés Σημαια.

XVII. — Page 234.

« Eo die centum septuaginta octo ictibus, quod nunquam antea, urbem admodum vexarunt. » Barletius, apud Lonic., f. 249. On ne comprend pas que Sansovino ait pu commettre lui-même la faute dans laquelle le traducteur italien est tombé, en faisant tirer le 10 juillet deux cent vingt-quatre coups de canon au lieu de cent quatre ; cependant on lit dans l'original, f. 248 : « Sequenti vero die centum et quatuor ex tormentis magna pars murorum eversa, » et le traducteur a écrit : « Il dì seguente fu rovinata una gran parte delle mure da ducento e venti quatro colpi d'artiglierie. »

XVIII. — Page 234.

1er Canon envoyant un boulet de	3 quint.	Mis en batterie le 22 juin.
2e.	4	
3e.	4	le 26.
4e.	6 1/2	
5e.	6	le 6 juillet.
6e.	12	
7e.	12	le 7.
8e.	7	
9e.	13	le 8.
10e.	6	
11e.	9 1/2	le 11.
	83 quintaux.	

XIX. — Page 234.

Suivant Barletius, le registre des coups de canon tirés pendant le siége constate les résultats suivans :

	coups.		coups.		coups.
Le 22 juin. . .	7	Le 2 juillet . . .	35	Le 12 juillet. .	187
le 23	9	le 3.	44	le 13	183
le 24.	8	le 4.	47	le 14	168
le 25	7	le 5.	4	le 15	187
le 26	29	le 6.	42	le 16	182
le 27	28	le 7.	57	le 17	194
le 29	1	le 8.	42	le 18	131
le 30	34	le 9.	76	le 19	193
le 1 juillet. . .	36	le 10	104	le 20	148
		le 11	178	le 21	173
	159		629		1746

En tout, 2,534 coups de canon.

XX. — Page 237.

Barletius lui fait également parler d'Alexandre et de César.

Sansovino a abrégé le second livre de la traduction en omettant, non sans raison, tous les discours que cet auteur prête à Mohammed et à Moneta.

XXI. — Page 237.

Et non pas Ahmed-Keduk, qui, déchu de ses fonctions de grand-vizir, avait été jeté en prison, et s'y trouvait encore détenu. Les historiens vénitiens, et d'après eux Knolles et Sismondi, confondent Ahmed-Ewrenos avec cet Ahmed-Keduk. Sismondi fait une autre erreur en désignant (XI, p. 146) Souleïman-Pascha comme beglerbeg de Roumilie. Suivant Barletius, qui s'explique formellement, cette dignité était alors occupée par Daoud-Pascha; du reste les historiens ottomans nous apprennent que Souleïman était en prison à cette époque.

XXII. — Page 237.

Dans le discours qu'il fait tenir à Ahmedbeg, Barletius trouve une nouvelle occasion d'étaler ses connaissances géographiques, et il cite pompeusement les douze royaumes et les deux cents villes conquises par Mohammed. Les douze royaumes sont : 1° le Pont, 2° la Bithynie, 3° la Cappadoce, 4° la Paphlagonie, 5° la Cilicie, 6° la Pamphilie, 7° la Lycie, 8° la Carie, 9° la Lydie, 10° la Phrygie, 11° le royaume de Nicomédie, 12° celui de Nicée et Brousa. Quant aux dix premiers, la citation pourrait encore passer, quoique ces pays ne constituent pas à vrai dire des Etats, mais soient simplement des provinces, d'après l'ancienne division de l'Asie-Mineure, très-clairement établie dans la *Cyropédie;* mais Barletius compte pour les deux derniers royaumes trois villes situées dans l'ancienne Bithynie, et incorporées à l'empire ottoman bien avant Mohammed II. Parmi les villes, dont vient ensuite l'énumération, on voit de nouveau figurer Scandelorum, comme étant la résidence des princes de Karamanie :

« Tu Scandelorum expulso Caramano cepisti. » Cette désignation paraîtrait indiquer la ville de Koniah, d'autant plus qu'il n'est nulle part fait mention d'Iconium ; mais il résulte des rapports de l'ambassadeur de Venise, sur les événemens relatifs à la conquête de l'île de Chypre, que Scandelorum s'élevait au bord de la mer, car il y est question de troupes qui s'embarquèrent dans le port de cette ville.

XXIII. — Page 243.

Cette histoire se trouve consignée dans Barletius, *de Vita et gestis Scanderbegi,* fin du liv. XIII; mais bien qu'il en garantisse l'authenticité, on ne saurait y ajouter plus de crédit qu'à celle de Spandugino, suivant lequel Scanderbeg aurait envoyé son sabre à Mohammed ; et le sultan, après de vains efforts pour le manier, se serait plaint que Scanderbeg ne lui avait pas envoyé avec cette épée le bras propre à s'en servir. Il n'est pas plus facile de supposer que l'épée qu'on montre au Musée impérial, comme celle de Scanderbeg, lui ait vraiment appartenu. Le colonel Viala de Sommières, dans son *Voyage historique et politique de Montenegro,* débite une autre fable : il prétend que Mohammed fit ouvrir devant lui le tombeau de Scanderbeg, et ajoute : « Il se retira pâle, tremblant et les yeux mouillés de larmes. » Je ne sais où M. le colonel Viala a puisé ces détails tragiques; Barletius n'en dit pas un mot, et d'ailleurs Alessio ne fut pas prise par le sultan en personne, mais par le pascha de Roumilie qui la livra aux flammes.

XXIV. — Page 245.

Sismondi, XI, p. 156. Parmi les historiens ottomans qui racontent l'invasion des Turcs en Albanie et la conquête de Scutari, il faut mentionner : 1° Neschri, f. 234; 2° Idris, f. 165-168. Ce dernier rapporte avec détail comment Souleïman-Pascha et Keduk Ahmed-Pascha encoururent la dis-

grâce du sultan, et perdirent leurs dignités, le premier comme beglerbeg de Roumilie, le second comme grand-vizir; mais il donne Goïgou Mohammed-Pascha, au lieu de Daoud-Pascha, pour successeur à Souleïman, et il cite Ahmed-Ewrenos comme ayant dirigé en chef l'armée de siége de Scutari. Cet Ahmed-Ewrenos est le même que les historiens européens confondent tantôt avec le grand-vizir Ahmed-Keduk (Mat, ou Amatbeg), tantôt avec Omarbeg, fils de Tourakhan (Marbeg); 3° Seadeddin dans Bratutti, II, p. 305; 4° Ali, XXIXe récit du règne de Mohammed II; 5° Solakzadé, p. 62; 6° le *Raouzatoul-ebrar;* 7° Hadji-Khalfa, *Tables chronol.,* à l'année 883 (1478); 8° Hezarfenn; 9° le petit Nischandji; 10° Loutfi, f. 32; 11° le *Nokhbetet-tewarikh,* f. 101; 12° la *Roumilie,* d'Hadji-Khalfa, p. 136.

XXV. — Page 245.

Cet envoyé n'était certainement pas un pascha, comme l'assurent les historiens vénitiens, et d'après eux Laugier, t. VII, p. 558; car jusqu'au commencement du dix-septième siècle les tschaouschs ou mouteferikas furent seuls chargés des messages de la Porte, et dix ou vingt ans plus tard les sultans se bornèrent à envoyer à Venise des sipahis et des drogmans.

XXVI. — Page 246.

Nous aurons occasion de revenir sur les efforts réitérés que firent les Vénitiens pour attirer les Turcs en Italie, et s'allier avec eux. D'après un passage des *Chroniques* d'Enek, les Vénitiens auraient dès l'année 1475, c'est-à-dire pendant un armistice conclu avec Mohammed, fourni des munitions à ce dernier pour l'expédition qu'il entreprit contre les Hongrois, et Mathias Corvin aurait trouvé, après la prise de Sabacz, deux tonneaux remplis de flèches marquées du sceau de la république. Mais en admettant que ce fait soit vrai, on

ne doit l'attribuer qu'à une spéculation de négociant, et tout ce que dit Engel, dans une note de son *Histoire de Hongrie*, t. IV, p. 845, sur vingt-quatre députés de Venise, sur les dégâts et les inconvenances commises par l'ambassadeur turc, etc., est dénué de fondement.

—

LIVRE XVII.

I. — PAGE 248.

Mathias, dans son message au pape Sixte IV, en désigne quatre : Elibeg (Alibeg), Scanderbeg (Iskender, de la famille des Mikhaloghli), Esibeg (Isabeg) et, Marchoserit (Malcovikh), qu'Olahus appelle plus exactement Balibeg. Au reste, doit-on s'étonner des fautes commises par les historiens hongrois dans l'orthographe des noms propres turcs, lorsqu'on voit Dlugoss défigurer ceux même qui appartiennent à sa langue, et faire par exemple de Bathor Istuan, Batheystwan, et de Paul Kinis, Paul Xyacz ? Mathias, après avoir cité ces quatre paschas, ajoute :« Fuere in isto prælio præter nominatos alii septem Voivodæ. » Donc, il en compte onze en tout, au lieu de cinq, comme le pretend Engel, *Histoire de Hongrie*, t. III, p. 364.

II. — PAGE 250.

« Incalescente Baccho militarem Pyrrhicham saltarunt. » Bonfinius, Dec. IV, cap. VI, p. 612. Ce fait se trouve rapporté dans la biographie de Kinisi (*Taschenbuche für die vaterlandische Geschichte*, *Almanach pour l'histoire nationale*); on y lit, p. 37 : « Ainsi fut glorieusement vengé l'affront essuyé trente-un ans (*trente-sept*) auparavant par le Cid hongrois, sur ce même champ de bataille. » Mais assassiner des prisonniers pendant le repas, est un raffinement

de cruauté que n'aurait point osé le Cid espagnol, ni même le Cid arabe, Sid-al-Battal, surnom d'où est tiré celui de Cid-el-Campeador, donné au premier.

III. — Page 252.

Les Turcs avaient déjà pénétré cinq fois au cœur de la Styrie : 1° en l'année 1396, aussitôt après la bataille de Nicopolis. (Voyez Schildberger); 2° en 1418, lors de la bataille de Radkersbourg ; 3° en 1469, ils poussèrent jusqu'à Cilly. Les historiens styriens ne font pas mention de cette incursion, non plus que de la première qui remonte au règne de Bayezid ; mais elle est indiquée, dans les *Chroniques* de Drechsler, par Dlugoss, l. XIII, p. 454, et d'après lui dans Catona, XV, p. 40. 4° en 1473, ils pénétrèrent à Windischgrætz, Cilly, Vœllau, Schœnstein et Rann ; 5° en 1475, ils furent battus devant les murs de cette dernière ville. Il se trouve au presbytère de Seckau un document précieux, relatif à la sixième invasion des Turcs dans la Haute-Styrie (1480), sur laquelle Julius Cæsar (t. VI, p. 2463) n'a eu d'autres renseignemens que ceux fournis par Valvasor et les *Annales de la Styrie*, t. III, p. 564). Je dois à l'archiduc Jean le premier avis de l'existence de cette pièce ; plus tard le curé de Seckau, entre les mains duquel elle reste déposée, m'en a remis un fac-simile. L'original se compose de deux feuilles en parchemin du plus grand in-folio (17 pouces de hauteur sur 12 de largeur) ; sur chacune de ces feuilles contenant, l'une 51, l'autre 39 lignes, la lettre initiale est artistement dessinée, et la marge ornée d'arabesques du meilleur goût ; une partie seulement a rapport à l'incursion des Turcs, et parle des ravages qu'ils commirent le 9 août à Pœls, Allerheiligen, Schœnberg, St. Peter in der Gall, Maria Buch, Obdach, Weisskirchen, St. André, St. Maximilian, Feistritz, Kraubath, St. Michael, Trofajach, Mautern, Friesach, Althofen et Neumarckt.

IV. — Page 253.

Deguignes lui-même ne donne pas le nom des princes de cette dynastie; on les trouve dans les *Tables généalogiques de l'Histoire ottomane* de Lewenklau ; mais il y a confusion de personnes et mutilation des noms propres. Ainsi Nassireddin Mohammed ben Khalil, et le gendre de Mohammed Ier, figurent chacun sous deux faces différentes ; Arslanbeg, fils aîné de Souleïmanbeg, qui lui succéda, et Boudakbeg, lui sont entièrement inconnus. Voici dans quel ordre régnèrent les princes de Soulkadr : 1° Seïneddin Karadja Soulkadr, fondateur de la dynastie, en l'année de l'hégire 780 (1378) ; 2° son fils Khalilbeg, 788 (1386), assassiné par les Turcomans ; 3° Soulibeg, fils de Karadja, lui-même frère de Khalilbeg, tué en 800 (1397), sur un ordre du sultan d'Egypte Berkouk, par un initié de l'ordre des Ismaïlites ; 4° Nassireddin Mohammed ben Khalil, beau-frère du sultan Mohammed, mourut à l'âge de quatre-vingts ans, en 846 (1439) ; 5° Souleïman, fils de Nassireddin Mohammed ben Khalil, qui maria sa fille Sitti-Sultane à Mohammed II ; il mourut en 858 (1451), laissant quatre fils ; 6° Arslan, 7° Schehzouwar, 8° Boudak, et 9° Alaeddewlet. Ceux-ci occupèrent successivement le trône ; puis vint le 10e et dernier, Alibeg, fils de Schehzouwar ; en lui s'éteignit la dynastie, 920 (1515), après une durée de cent vingt-une années lunaires. Il gouverna quelques années encore, comme feudataire des Ottomans, le sandjak de Meiâsch. Voy. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 168, et le *Nokhbetet-tewarikh*.

V. — Page 254.

Elbistan, ou Elbostan, pour Albestan. Saint-Martin (*Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, p. 192), Rennel (*Illustrations of the expedition of Cyrus*, p. 33) et Macdonald Kinneir (*Journey through Asia Minor, Armenia*

and Koordistan, p. 560), croient qu'Elbistan ou Albostan n'est autre que l'ancienne Comana; mais Comana était située sur le Sarus (Sihan), tandis que, d'après l'assertion de Mac donald Kinneir, Elbistan serait traversée par le Halys (Kizilermak). D'un autre côté, si l'on consulte les *Voyages des pélerins turcs* (*Menasikoul-Hadj*, p. 42), le Djihan prend sa source dans les montagnes au nord d'Albostan, et le Kizilermak se trouve être le même que le Sihan, c'est-à-dire le Sarus. Il faut laisser aux voyageurs à venir le soin de débrouiller toutes ces contradictions apparentes entre les géographes turcs et européens. Macdonald Kinneir place dans sa carte la ville de Maaden sur les ruines de l'ancienne Comana.

VI. — Page 256.

Ce diplôme, écrit par le savant nischandji Tadjibeg, fait partie de ma petite *Collection* (*Inscha*) *des pièces d'État* du règne de Bayezid II, et porte le n° XVIII. Je possède en outre, sous le n° XX, une lettre, écrite par le sultan Mohammed, en réponse à celle que Schehzouwar lui avait adressée pour le féliciter de sa dernière victoire. Il y est dit que le juge d'Amassia était chargé, à titre de commissaire, de déterminer les limites des États de Soulkadr et de Karamanie, telles qu'elles avaient été tracées du temps d'Arslanbeg et d'Ibrahim.

VII. — Page 259.

S'il faut en croire Seadeddin, Ali et Solakzadé, Keduk Ahmed-Pascha fut relâché dès le printemps de l'année 1478, à l'époque où le sultan se dirigea sur Scutari. Les mêmes auteurs prétendent qu'il reçut alors l'investiture du sandjak d'Awlona. « Arrivé près d'un terrain qui, par son inégalité, offrait quelques difficultés à la marche de ses troupes, Mohammed s'écria : « Pourquoi n'ai-je donc pas un vizir qui

s'entende à frayer les chemins? Je ne serais point obligé de supporter de pareilles fatigues!» Hersekzadé Ahmed-Pascha, alors mir-alem (porte-étendard de l'empire), nomma Keduk Ahmed-Pascha; et le sultan, après un moment de réflexion, expédia vers Constantinople un tschaousch, chargé d'élargir Ahmed-Pascha, et de lui remettre un diplôme qui lui accordait le sandjak d'Awlona.» Solakzadé, f. 62.

VIII. — Page 260.

« E così veniva l'Italia in questi tempi ad esser maravigliosamente afflitta, sendo combattuta di verso l'Alpi dagli Unni e di verso Napoli dai Saraceni.» Les Huns s'appellent chez les historiens orientaux Khouneschwars, c'est-à-dire Huns-Awares. « La cità di Genova e tutte le sue riviere furono in questi tempi da Saraceni disfatte, — le quali cose seguirono negli anni della Christiana religione 931.» (*Istorie fiorentine*, di Nicolò Machiavelli, libro primo). Je ne sais comment cette invasion des Arabes en Italie a échappé à quelques historiens allemands.

IX. — Page 260.

Laugier (*Histoire de Venise*, VII, liv. LXXVII, p. 371), d'après Navagiero. Cet auteur fait un anachronisme évident, lorsqu'il attribue cette expédition au désir de tirer vengeance de l'échec essuyé par les Turcs devant Rhodes; car le siége de Rhodes se rattache à une époque postérieure. Sismondi (t. IX, ch. LXXXVIII, p. 103) commet une erreur semblable, en disant que les flottes ottomanes destinées à faire une descente, l'une sur les côtes de l'Apulie, l'autre dans Rhodes, furent équipées en même temps. Avant que la seconde fût prête à prendre la mer, la première s'était emparée déjà des îles de Saint-Maure et de Céphalonie.

X. — Page 264.

Plinius, XXXV, p. 10. Ce tableau représente Jalyssus et

un satyre (anapavomenos) qui repose au pied d'une colonne; un chien est à côté. Protogène, après avoir inutilement cherché à reproduire l'écume de la gueule du chien, jeta de colère sa brosse contre la toile : le hasard le servit mieux que son talent ne l'avait pu faire. On rapporte qu'il employa sept ans à faire ce tableau, et que pendant ce temps il se nourrissait uniquement de fèves cuites à l'eau.

XI. — Page 265.

Gibbon, dans la note LI, t. V, p. 331, a déjà relevé l'ignorance des historiens byzantins Théophane et Constantin, qui comptent mille trois cent soixante ans, au lieu de neuf cent trente-huit ans qui se sont écoulés entre la troisième année de la 124e olympiade (deux cent quatre-vingt-deux ans avant J. C.) et l'année 656 après J. C. Mais Gibbon et Meursius lui-même n'ont pas pris garde à l'anachronisme bien plus grave de Cedrenus (t. I, p. 151), suivant lequel le colosse de Rhodes se serait écroulé après un violent tremblement de terre, dans l'année où naquit Alexandre-le-Grand, c'est-à-dire soixante-quatorze ans avant l'époque où il fut élevé ! Cette assertion se trouve liée à la *chronique scandaleuse* sur la naissance de ce prince, qu'on prétend avoir été le fils du roi Nectabo, réfugié à la cour de Philippe.

XII. — Page 270.

Ce passage de Paulus Silentiarius a échappé à Meursius ; l'auteur de l'*Atlas maritime turc*, publié par Diez (*Denkwürdigkeiten Asiens*, I, p. 63, *Mémoires sur l'Asie*), l'a copié dans les historiens grecs. Diez affirme que l'île fut conquise par les chevaliers de Saint-Jean, avant la conquête par les Arabes, tandis qu'ils l'enlevèrent aux empereurs de Constantinople et à des corsaires turcs.

XIII. — PAGE 271.

Pachymeres, l. IV, cap. XXIX, p. 237. C'étaient des corsaires turcs envoyés en croisière par les princes d'Aïdin, de Saroukhan, de Karasi et de Mentesché, que Diez a pris pour des Arabes. Gibbon dit à propos de ce siége de Rhodes, que Vertot fait faire à Osman : « That pleasing writer betrays » his ignorance, in supposing that Othman a freebooter of » the Bithynien hills could besiege Rhodes by sea and land; » ch. LXIV, t. VI, p. 314. » Il en est de ce siége, comme de la défense de Rhodes par Amédée V de Savoie, dont la devise F. E. T. R. est ainsi traduite par Vertot : *Fortitudo ejus tenuit Rhodam*. Quant à cette interprétation, La Martinière a suffisamment démontré combien peu elle était exacte, par rapport au temps et au lieu. Au reste, il y a parité entre les contes que nous venons de reprocher à cet auteur trop peu consciencieux, et la fable du dragon qui a fourni à Schiller le sujet d'une ballade : *Der Kampf mit dem Drachen* (*la lutte avec le dragon*), et que Vertot raconte avec détail. Ce dragon, contre lequel il assure que le chevalier, et plus tard grand-maître Dieudonné de Gozon, eut à se défendre, et qu'il suppose être un crocodile, pourrait bien n'être qu'un gros serpent. On serait d'autant plus fondé à le croire que Rhodes a été de tout temps infestée de reptiles. Ensuite l'histoire de ce dragon tué par le chevalier de Gozon, comme celle du paysan de Stuppach, ne sont qu'une répétition du prétendu combat de saint George avec le dragon, de même que cette dernière fiction tire son origine de la lutte très-antérieure que, suivant une vieille tradition, Forbas, fils de Triopas, aurait engagée avec un reptile monstre. Quoi qu'il en soit, Rhodes a toujours été réputée pour le grand nombre de serpens qui infestent son territoire.

XIV. — PAGE 273.

Vertot, l. V, p. 524. Cet auteur prétend, sans que rien

puisse justifier ou seulement expliquer cette affirmation, qu'Osman posséda de nombreux navires; il fait une nouvelle erreur en attribuant à son successeur Ourkhan une flotte de quatre-vingts voiles, avec laquelle ce dernier aurait mis le siége devant Rhodes. L'existence de cette flotte est toute aussi imaginaire que la conquête de la Lycaonie et de la Phrygie par Ourkhan. (Vertot, p. 273.)

XV. — PAGE 273.

Vertot a défiguré le nom d'Oumourbeg, prince d'Aïdin, comme l'ont fait presque tous les historiens contemporains; il a écrit Morbassan.

XVI. — PAGE 274.

Thévenot, qui dit avoir vu la tête de ce monstre, en fait le portrait suivant : *Elle était beaucoup plus grosse et plus large que celle d'un cheval; la gueule fendue jusqu'aux oreilles ; de grosses dents, des yeux gros, les trous des narines ronds, et la peau tirant sur le gris blanc.* De même que le serpent africain pris dans la guerre de Numidie disparut du temple de Rome, de même il n'est pas resté vestige du trophée du chevalier Gozon ; c'est en vain que j'ai partout cherché pendant mon séjour à Rhodes à en découvrir quelque indice.

XVII. — PAGE 279.

Mesih-Pascha succéda, comme amiral de la flotte, à Keduk Ahmed-Pascha, lorsque celui-ci fut appelé à la dignité de grand-vizir. Les historiens européens le nomment tantôt Mesithès comme Sismondi, tantôt Misach comme Vertot. La première dénomination dérive sans doute de Mesih-Pascha, la seconde de Mikhaloghli, et c'est probablement cette altération du véritable nom qui a conduit Vertot et autres à faire de Mesih-Pascha un renégat de la famille des

Paléologues. Mais ils n'ont pour eux le témoignage d'aucun historien ottoman, ni même du biographe des grands-vizirs, parmi lesquels figura plus tard Mesih-Pascha.

XVIII. — Page 279.

Son nom de famille était *Frapan,* d'après Vertot. Ce mot, qui n'appartient pas à l'allemand, pourrait être une abréviation du nom hongrois *Frangipan ;* mais alors George serait donc hongrois et non pas allemand.

XIX. — Page 281.

« Le grand port abrite les vaisseaux de guerre; le petit les galères; le premier est flanqué aux deux extrémités des tours de Saint-Jean et de Saint-Michel; les bastions de Saint-Nicolas et Saint-Elme défendent l'accès du second. » Voyez *Topographische Ansichten* (*Vues topographiques*), p. 65. D'après Vertot, la tour de Saint-Jean se serait trouvée au-dehors de la ligne du bastion de Saint-Nicolas, à la pointe de la langue de terre. Mais comme la tour de Saint-Nicolas était située à l'extrémité du port principal en face de la tour de Saint-Michel, la tour de Saint-Jean devait être nécessairement à l'entrée du port des galères, à côté des moulins à vent et en face du fort Saint-Elme.

XX. — Page 282.

Vertot s'est écarté bien gratuitement, dans sa description du siége de Rhodes, du texte de Breidenbach et de Caoursin : *Classem eam, quam diximus machinas sexdecim devexisse,* dit le premier de ces deux auteurs. Vertot fait couler ces canons sur les lieux même : *Il a fait fondre, depuis qu'il est arrivé dans l'île, seize grosses pièces ;* ce qui aurait été fort difficile dans un si court intervalle. Plus bas Breidenbach continue : *Globos saxeos rotunditatis palmo-*

rum novem plerosque undecim torquent. Vertot fait deux à trois pieds de diamètre de neuf à onze palmes, *qui portent des boulets de deux et jusqu'à trois pieds de diamètre,* parce que neuf à onze palmes lui ont paru exagérées. Cependant ces canons étaient du même calibre que le canon monstre employé au siége de Constantinople, dont Léonard de Khios dit expressément : *Lapide, qui palmis undecim ex meis ambibat in gyro,* et qui pesait douze à treize quintaux, comme ceux dont on s'est servi au siége de Scutari.

XXI. — Page 284.

Tertio decimo Calendas Julii, c'est-à-dire le 19 et non pas le 9 juin, date que Vertot assigne à un premier assaut. Comme cet auteur ne précise pas le jour de la seconde attaque et que Breidenbach ne fait pas mention de la première, il est probable que la date du 9 juin constitue une double erreur, par rapport au jour où cet assaut fut livré, et par rapport aux circonstances qui l'accompagnèrent.

XXII. — Page 284.

Les historiens ottomans parlent également de ce pont : *Deryaden ana warindjé kœpri yapoub,* c'est-à-dire *ils jetèrent un pont de la mer à ce point* (la tour des Arabes). Hadji-Khalfa, *Histoire des guerres maritimes de l'empire ottoman,* f. 8. Seadeddin dans Bratutti.

XXIII. — Page 286.

Vertot dit : *L'Albanais fut arrêté; il découvrit à la question son complice, et avant qu'on les eût pu conduire au supplice, l'un et l'autre furent déchirés par le peuple.* Mais cette version diffère encore de celle de Breidenbach : *Damnatus perfuga securi percussus interiit, alter a quibusdam vix confoditur, unde perterritus ad Turcam revertit.* Ceci

est une nouvelle preuve entre mille de l'inexactitude des détails que Vertot a donnés sur ce siége.

XXIV. — Page 291.

Voyez la véritable épitaphe dans Comidas, *Topographia di Constantinopoli*. Le vice-chancelier de Rhodes, Guillaume Caoursin, dans le discours qu'il adressa au chapitre des chevaliers, à l'occasion de la mort de Mohammed, semble douter que son corps reposât réellement dans un tombeau; et se servant d'une figure toute orientale, il suppose que le tremblement de terre survenu à cette époque a conduit le cadavre du sultan de précipice en précipice jusqu'au fond des enfers. *Giul. Caoursin Vice-Cancellarii oratio in senatu Rhodiorum de morte magni Turci habita pridie. Cal. junii* 1481. (édition de Jean Rayer à Ulm, 1495.) « Arbitramur enim tam » scelestum, tam fetidum, tam sevum cadaver terram inter » sua viscera minime continuisse, sed amplissimo hyatu » dehiscentem præcordiis apertis ad centrum demisisse, et » in Damnatorum perpetuum Chaos dejecisse, circa enim » dies excessus sui frequentes terræ motus editi. »

XXV. — Page 293.

Le passage suivant, que nous tirons du même discours de Caoursin, en est un exemple. (*Giul. Caoursin Vice-Cancellarii oratio in senatu Rhodiorum de morte magni Turci habita pridie. Cal. junii* 1481. *Ulmæ* 1496). « Merito enim » truculentissimo mansio hæc confusionis æternæ nephan- » dissimo tyranno debetur, qui tot parvulorum animas per- » didit, quos ad fidei abnegationem compulit, qui tot sa- » cras virgines deo dicatas divinis obsequiis abdicavit, qui » tot nobiles virgines prostituit, qui tot castissimas matronas » fœdavit, qui tot adolescentes juvenes senes decrepitosque » trucidavit, qui tot sanctorum reliquias prophanavit, qui » tot catholica phana devotaque cenobia horrido Mahumetæ

» sectæ ritu polluit, qui tot sancta matrimonia solvit, qui tot » mulieres abortum ob seviciam facere coëgit, qui patrimo- » nia absorbuit, qui tot regna, tot principatus, tot urbes de- » levit, oppressit, occupavit, qui imperialem urbem quidem » præclaram Constantinopolim suæ ditionis fecit, ubi quæ- » que crudelitatis genera, masculorum concubitus, homi- » cidia, sortilegia, superstitiones dæmonum atque invoca- » tiones, rapinas, crapulas, obscenitatesque nulla lege, nulla » ratione, nulla etiam æquitate exercuit. »

XXVI. — Page 294.

Le portrait de Mohammed, tel qu'il se trouve dans le *Schamaïlnamé,* est si bizarre, que nous avons cru ne pouvoir le placer que dans une note : « Il avait le nez aqui- » lin; ses joues étaient pleines et rondes, nuancées de tein- » tes rouges et blanches; sa barbe était aussi épaisse que » des fils d'or; sa moustache ornait ses lèvres comme des » feuilles de barolie posées sur des boutons de rose; il avait » la bouche ordinairement fermée, les cuisses musculeuses, » les bras forts et charnus. Il était fendu pour monter à » cheval comme Nériman (le grand-père de Roustem). » De tous les traits de Mohammed, le plus prononcé paraît avoir été le nez; il se recourbait sur la lèvre supérieure, et cachait presque la bouche, au dire des historiens européens. Les Ottomans le comparaient *au bec du perroquet reposant sur des cerises.* Il adopta pour le turban une autre manière que son père Mourad II et son grand-père Mohammed Ier : le bonnet, autour duquel se roule le dülbend ou mousseline, au lieu d'être en or et arrondi vers le haut, prit une forme cylindrique et se bariola de diverses couleurs. Depuis cette époque, le bonnet d'or fut uniquement porté par les pages et autres gens de cour.

LIVRE XVIII.

I. — PAGE 296.

Voyez *Constantinople et le Bosphore,* I, p. 393, d'après Ewlia et Grelot. On appelle *harem* le parvis qui conduit au lieu de la prière, et *jardin de la mosquée* la place qui se trouve en dehors de l'édifice, derrière le maître-autel. Dans le harem, le croyant fait les ablutions d'usage; le jardin sert de sépulture au fondateur de la mosquée; c'est là *qu'il se repose de son voyage sur la terre en attendant le jugement dernier.* Du harem on entre dans le sanctuaire réservé à la prière, *djami* (lieu d'assemblée); le vendredi, jour auquel le peuple vient pour la prière solennelle, se nomme *jour de l'assemblée.* Les parties intérieures de chaque grande mosquée où se fait tous les vendredis la prière pour la gloire et l'honneur du Sultan, et que les Turcs ont appelées *djamis,* afin de les distinguer des lieux consacrés aux prières ordinaires (*mesdjids*), sont : la niche du maître-autel (*mihrab*) où le Coran est enfermé, et dont les côtés sont éclairés par des cierges immenses; la place affectée aux crieurs de la prière (*mahfil*), où l'on répète avant la prière la formule que les mouezzins font entendre du haut des minarets; le chœur réservé au Sultan (*maksoura*); la chaire (*khoutbé*) où le *khatib* prononce la prière pour le Sultan (*minber*); cette chaire touche à la niche du maître-autel; elle est assez haute, et surmontée de deux drapeaux. Il y en a une autre plus basse (*koursi*), au milieu de la mosquée, à l'usage des prédicateurs. Dans chaque harem, un bassin est disposé pour les ablutions, et dans le jardin (*raouza* ou *raoudha*) s'élève le mausolée du fondateur de la mosquée (*tourbé*).

II. — PAGE 297.

Les huit autres, transformées par Mohammed II d'églises

chrétiennes en mosquées, et auprès desquelles il a fondé des colléges, sont : 1°. Aya-Sofia, qu'il a dotée d'une bibliothèque, et qu'il a agrandie par la construction de quatre minarets. 2°. La Petite-Aya-Sofia, autrefois église de Saint-Bacchus et Sergius, bâtie sur le plan de la première par l'empereur Justinien. 3°. Kilisé-Djamisi, c'est-à-dire la mosquée-église, autrefois église et couvent du Pantocrator; c'est là où les Latins avaient établi leur quartier-général après la prise de la ville. 4°. Fethiyé-Djamisi, c'est-à-dire mosquée de la conquête, autrefois église et couvent du *Pantepoptu*, c'est-à-dire de celui qu'on voit partout; Murzuflès y avait dressé ses tentes peu avant la conquête de Constantinople par les Latins. 5°. Khahriyé-Djamisi, c'est-à-dire mosquée de la force, autrefois église et couvent τῆς χώρας, nom que les Turcs ont changé en celui de Khahriyé, comme ils ont changé ἐπόπτου en Fethiyé. 6°. Gül-Djamisi, c'est-à-dire mosquée des roses, église bâtie par l'empereur Romanos Argyros Triakontophylos. 7°. Exi Marmara Djamisi, c'est-à-dire mosquée des six colonnes de marbre, construite sur l'emplacement de l'ancien Hexacionium. 8°. Eboul-wefa Djamisi, mosquée d'Eboul-wefa, ancienne église bâtie par le patricien Sphoracios, du temps de l'empereur Arcadius et de son fils Théodose. Voyez *Constantinople et le Bosphore,* I, p. 375 jusqu'à 399.

III. — PAGE 303.

Mohammed Ier et Mourad II avaient également fait périr leurs frères : mais ils les avaient pris en état de révolte ouverte et les armes à la main. Encore est-il très-incertain que Mohammed Ier soit coupable du crime qui lui est imputé. Mais Mohammed II a fait assassiner le sien encore à la mamelle, sans que rien puisse excuser un tel acte de cruauté ! Pourtant il se trouve des historiens ottomans, tels que Tabizadé, qui lui en font un titre de gloire, et qui

croient l'exalter en faisant dériver son surnom de Kurischdji (lutteur) du mot *kirischdji* (faiseur de cordes d'arc), parce que ses frères furent étranglés avec des cordes d'arc. Voyez ce passage de Tabizadé dans le *Journal asiatique*, t. V, p. 120.

IV. — Page 303.

Il existe sur la loi fondamentale du fratricide chez les Ottomans un traité fort peu connu, intitulé : *Dissertationem politicam de Parricidio Osmannidarum*, *præside viro præclarissimo Dno. M. Michaele Liebentantz, Siles. Ampliss. Facult. Philos. Adjuncto dignissimo, fautore suo honoratissimo, in illustri Academia Wittenbergensi publici examinandam sistit Gottlob Becker, Stolpensis Misn. A. D.* 31. *Aug. anni christiani* 1664. (Typis Mich. Wendt.)

V. — Page 305.

Diw, un *diwe*, c'est-à-dire *démon;* d'où vient le mot diwan, pluriel de *diw*. Un roi persan (c'est ainsi que Ferenghi-Schouri explique, dans son *Dictionnaire*, l'étymologie de ce mot) dit à l'un de ses familiers, en passant devant son conseil assemblé : « *Inan diwan end* (ceux-là sont des démons); » et depuis ce jour le nom de diwan resta au conseil des ministres ; il fut affecté par analogie aux recueils de poésies, en ce que le génie (le *djinn* arabe a la même signification que le *diw* persan) doit aussi bien inspirer le poëte que l'homme d'État.

VI. — Page 308.

Allah œmerler were efendümüze! (Dieu donne la vie à notre maître!) C'est le πολυχρονιζειν, souhait populaire des Byzantins. Ce souhait n'est pas exclusivement employé pour saluer le Sultan, comme le prétend Pouqueville (*Histoire de la régénération de la Grèce*, II, p. 216); mais on s'en sert

encore à l'égard des vizirs. Voyez *Osmanische Staatsverfassung und Staatsverwaltung* (*Constitution et administration de l'empire ottoman*), II, p. 417.

VII. — PAGE 310.

Dans l'origine, la différence entre le kadhi et le moufti était à peu près la même que celle qui existe en Angleterre entre le *judge* et le *council*. L'institution des avocats, *attorneys*, est inconnu chez les Ottomans ; et pourtant ce nom d'*attorneys* dérive évidemment du mot *athourian* qu'on trouve dans le *Zendawesta* et dans le *Schahnamé*.

VIII. — PAGE 311.

Lorsqu'à la suite des conquêtes en Perse le nombre des procès dans l'Asie-Mineure se fut accru, le diwan du juge d'armée d'Anatolie fut divisé en deux sections : le diwan qui prononçait sur les affaires des gens de la haute classe, *eschraf*, et le diwan qui connaissait des différends du menu peuple, *assnaf*; le kadiasker présidait le premier en personne, le second était dirigé par ses substituts, moulazims. Ces deux diwans siégeaient alternativement un jour sur deux dans la semaine. (Ali.)

IX. — PAGE 312.

Kirma, en persan *Schikesté*. On lit ce passage dans l'*Oghouznamé* de Loutfi : *Ol eyamé dek memaliki Roumdé hala Baghdad kibi adjem defter yazilüridi. Karaman oghli ol tarfün mahirlerin katl edoub ischbou eyami scherifdé mamouloun bihi olan defteri peïda ettürdi ki bazi ibarati lazimé farsi ile oloub eksseri türkidé dour.* (Voyez aussi le *Nokhbetet-tewarikh.*)

X. — PAGE 314.

Arpalik, du mot turc *arpa*, orge ; et non pas, comme l'as-

sure par deux fois Pouqueville dans son *Histoire de la régénération de la Grèce,* du mot αρπαζω; d'où il conclut que l'ordre était donné aux paschas de tout piller.

XI. — PAGE 316.

Idris. Ali, qui reproduit cette assertion d'Idris, fait par opposition le calcul du nombre d'hommes auquel s'élevait de son temps (1106—1597) chacun des divers corps de l'armée, savoir : 7,000 sipahis; 5,000 silihdars; 1,800 cavaliers à l'aile droite, ayant une solde régulière (ouloufedjiani yemin); 1,500 à l'aile gauche (ouloufedjiani yesar); 1,000 étrangers à l'aile droite (ghourebaï yemin); 800 à l'aile gauche (ghourebaï yesar); en tout 17,100 : ce qui faisait déjà le double du nombre primitif (de 8,000) adopté pour la formation de la garde, comme pour celle du corps des janissaires. Sous le règne de Mohammed II, il y avait 7,203 sipahis; 6,244 silihdars; 410 cavaliers soldés à l'aile droite; 312 à l'aile gauche; 300 à 400 étrangers dans chacune des deux ailes : ainsi toute la cavalerie régulière ne dépassait pas le nombre de 15,000 hommes. Voyez du reste *Constitution et administration de l'empire ottoman,* II, p. 240 et 241.

XII. — PAGE 316.

On appelle toughandjis les gardiens des faucons gris (*toughan,* falco lanarius); schahindjis, les gardiens des faucons blancs; tschakardjis, les gardiens des vautours (palumbarius); et atmadjis, les gardiens des éperviers (nisus). D'après le *Kanounnamé* d'Aïni, il y avait sous le règne d'Ahmed Ier, 30 toughandis, 270 schahindjis, 270 tschakardjis, et 45 atmadjis. Toute la vénerie du Sultan ne se composait donc alors que de 6 à 700 valets. (Voyez *Constitution et administration de l'empire ottoman,* II, p. 37.) Bayezid-Yildirim en entretint plusieurs milliers. *Aiunt Pajazitem habuisse septem millia virorum, qui accipitres curarent, præ-*

terea aluisse canes sexies mille. (Chalcond., III, éd. de Bâle, p. 50.)

XIII. — PAGE 317.

Du temps d'Ali, il y en avait plusieurs mille; le khazinédar a des fonctions aussi distinctes de celles du defterdar, qu'en Angleterre les attributions du chancelier de l'échiquier diffèrent de celles du président de la chambre des domaines. Voyez sur l'organisation intérieure de la trésorerie, *Administration et constitution de l'empire ottoman,* II, p. 21, et Ali.

XIV. — PAGE 320.

Les agas extérieurs sont : 1° Yenitscheri-Agasi ; 2° Azab-Agasi ; 3° Sipahi-Agasi ; 4° Silihdar-Agasi ; 5° Ouloufedjiani-yemin-Agasi ; 6° Ouloufedjiani-yesar-Agasi ; 7° Ghourebaï-yemin-Agasi ; 8° Ghourebaï-yezar-Agasi ; 9° Topdjibaschi ; 10° Djebedjibaschi ; 11° Toparabadjibaschi ; 12° Mehterbaschi.—Les agas de l'étrier : Miri-Aalem ; 2-5, quatre chambellans ; 6-7, deux écuyers ; 8, le premier écuyer-tranchant ; 9-12, les quatre agas de la chasse. — Les agas intérieurs : 1° Kapü-Agasi ; 2° Khazinédarbaschi ; 3° Kilardjibaschi ; 4° Seraï-Agasi ; 5° Khassodabaschi ; 6° Silihdarbaschi ; 7° Tschokadar ; 8° Rikiabdar ; 9° Kapoudjiller-Kiayasi ; 10° Tschaouschbaschi ; 11° Bostandjibaschi ; 12° Kizlar-Agasi ; Ainsi la charge de kapoudjiller-kiayasi à l'extérieur correspond à celle de khassoda-baschi à l'intérieur, et aussi à celle de kapou-oghlan-kiayasi (le chef des eunuques blancs, kapou-oghlans). Le kapoudjiller-kiayasi (grand trésorier) fait le service à la porte de la trésorerie, et les kapou-oghlans, à proprement parler *garçons de la porte,* font le service dans l'enceinte de la trésorerie.

XV. — PAGE 320.

Chalcondyle, à la fin du VIIIe livre, dans l'aperçu sta-

tistique des forces de Mohammed II, dit : *Asiam autem distribuit in semœas, sive signa* (sandjaks); *singulæ semeæ sive signa continent præfectos quadragenos* (cavaliers soldés). Il ne détermine pas, il est vrai, le nombre des sandjaks de l'Asie, mais on peut supposer qu'il ne dépassait point à cette époque celui des sandjaks que renfermait l'empire d'Europe, la Mésopotamie, le Kurdistan et la Syrie n'ayant pas encore été conquis. Dans cette hypothèse et suivant le calcul d'Idris, d'Ali et de Chalcondyle, la Porte devait avoir : 12,000 janissaires, 30,000 azabs, 7,000 sipahis, 5,000 silihdars; 1,800 cavaliers soldés, et 1,000 étrangers à l'aile droite; 1,800 cavaliers et 800 étrangers à l'aile gauche, 40,000 akindjis, et 14,400 cavaliers dotés de fiefs : ce qui fait un ensemble de 103,500 hommes; à quoi on peut ajouter, pour le contingent des provinces asiatiques, un nombre de cavaliers à fiefs à peu près égal à celui fourni par les provinces d'Europe; en tout 120,000 hommes de troupes tant régulières qu'irrégulières.

XVI. — Page 320.

Voici le tableau des revenus de l'État, tel que l'a dressé Chalcondyle :

Tributum, quod rex ex Europa capit, complectitur nonaginta myriades staterum.	900,000
Redditus vectigalium continet circiter triginta myriades. . .	300,000
Redditus quem inquilini solvunt, viginti quinque myriades. .	250,000
Ab armentis equarum circiter quinque myriades.	50,000
Trajectum et farum suppeditari circiter viginti myriades. . .	200,000
A reliquis accipit redditibus circiter viginti myriades. . . .	200,000
Redditus metallorum attingit decem myriades.	100,000
Ab oriza et reliquis vectigalibus quæ Januæ milites exigunt, et in Chasia (khass) secernunt, viginti myriades. . . .	200,090
Tributum principum et regum circiter decem myriades. . .	100,000
	2,300,000

La somme de ces divers revenus ne donne que deux millions trois cent mille piastres; mais Chalcondyle ajoute : *Etiam maximus redditus venit ab emporiis, trajectu, metallis, oriza, aere, alumine, et quinta parte mancipiorum. Non dubium est, quin is maximus sit, si quis eum ad calculos revocet.* Et un peu plus bas vient le détail des sommes provenant du fermage des champs de riz, des bacs et des mines; seulement le chiffre de l'impôt perçu sur les esclaves n'est pas déterminé; en sorte qu'on ne voit pas assez clairement comment Chalcondyle a pu arriver de 230 myriades à 400. *Summa itaque universorum redditum quos modo memoravimus, — complectitur circiter quadringentas myriades aureorum staterum.* Suivant Mouradjea d'Ohsson, t. III, p. 372, les revenus de l'Etat sous Mohammed II se montaient à 10,000,000 de piastres. Le traitement des plus hauts dignitaires (les vizirs) est fixé dans Chalcondyle à 20,000 ducats par an. *Horum, qui præcipui fuerunt, capiunt stipendii nomine a rege duas myriades aureorum staterum plus minusve.* Idris et Ali l'évaluent à 200,000 aspres; ce qui s'accorde parfaitement avec le calcul que nous avons établi dans la note du livre IX, et d'après lequel le ducat turc ne valait que 10 aspres. Les indications d'Ali confirment encore l'exactitude du compte que nous avons également donné, et d'après lequel il fallait quatre aspres pour un dirhem, et trois dirhems pour un dinar (pièce d'or); ainsi cent vingt aspres faisant une piastre, la piastre valait à cette époque douze ducats.

XVII. — Page 322.

Mouradjea d'Ohsson n'a pas fait ressortir suffisamment la différence qui existe entre la *chaîne des oulémas* et la *chaîne des scheïkhs*. Il en est plusieurs fois question dans l'*Histoire de l'Empire* par Karatschelebizadé (édit. de Constantinople, f. 116, l. v). Voyez sur la chaîne des *Nakschbendis* le *Re-*

schatoul-aïnil-hayat, c'est-à-dire *les gouttes de la source de vie* (édit. de Constantinople).

XVIII. — Page 323.

Chaque *tetimmé* a huit cellules, et dans chaque cellule logent trois étudians. Il y avait ainsi place pour cent quatre-vingt-douze étudians ; ils recevaient douze aspres par mois pour leurs menus plaisirs, et tous les jours, pour nourriture, de la soupe, du riz et de la viande bouillie. (Ali.)

XIX. — Page 323.

Ces dix sciences correspondent, dans la division des arts libéraux, à ceux qui occupent les troisième et quatrième rangs : elles servent de préliminaire aux classes supérieures ; il n'y est pas encore question de l'étude de *la loi*, et l'on doit plutôt les considérer comme base première que comme partie intégrante des études de la haute école. C'est dans ce sens qu'il faut rectifier les explications données par Toderini, dans *sa Bibliothèque*, et, avant lui, par Petis de La Croix, sur les matières enseignées dans les écoles turques.

XX. — Page 324.

Sous le règne de Souleïman-le-Législateur, cette classification acquit un nouveau développement par suite de fondations de médrésés à la mosquée Souleïmaniyé (Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 489). Du temps de Mohammed II, il n'y avait que des professeurs *extérieurs* (kharidj), des professeurs *intérieurs* (dakhil), des *huit* ou *sahns*, parce qu'ils doivent marcher à la suite de l'armée, et des *soixante*, ainsi appelés à raison du traitement de soixante aspres, qui leur est alloué chaque jour. Les professeurs de la médrésé d'Eyoub n'en recevaient que cinquante ; mais un professeur *intérieur* avait un grade moins élevé qu'un professeur des *huit* de la mosquée de Mohammed II. (Ali.)

XXI. — Page 325.

Ali énumère les ouvrages qui servent de texte aux professeurs des différentes classes. Ceux des médrésés inférieures, *boukaa medrésé* (*école tolérée*), font leurs cours sur les matières contenues dans le *Tedjrid* et le *Miftah*. Les quarante et les cinquante professeurs *extérieurs* se divisent en trois classes : ceux de la troisième lisent le *Telkis*, ou autres commentaires du *Miftah;* ceux de la deuxième, le *Mewakif;* ceux de la première, le *Hedayet*. Les cinquante *intérieurs* se partagent également en trois classes : ceux de la troisième expliquent le *Hedayet*, comme les *extérieurs* de la première classe; ceux de la deuxième, le *Sahih* et le *Telwih;* ceux de la première, le *Kouschaf* et le *Beïdawi*. Comme nous avons déjà parlé sous les règnes précédens des douze principaux ouvrages qui forment la base de l'instruction ottomane, en les citant dans une sorte de revue générale, nous croyons devoir donner ici la liste des ouvrages fondamentaux de la littérature orientale. 1° Rhétorique. Le *Miftah oul ouloum* (*Clef des sciences*), par Seradjeddin Ebi Yakoub Yousouf Ibn Ebi Mohammed Es-sokaki, mort en 679; le *Telkiss oul Miftah* (Choix du *Miftah*), par Mohammed Djelaleddin Mohammed Ben Abdourrahman Alkazwini, très-connu sous le nom de *Prédicateur de Damas*, mort en 739. 2° Métaphysique. Le *Tedjridoul kelam* (*le dépouillement de la parole*), par Nassireddin Ebi Djafer Mohammed Ben Mohammed Ettousi, mort en 672; le *Mewakifoul kelam* (*la juste application de la parole*), par Adhadeddin Abdourrahman Ibn Ahmed al idji, mort en 759. 3° Dogmatique. L'*Akaïdoun nesefi* (*Articles de foi de Nesefi*) : l'auteur mourut en 537; l'*Akaïdoul Adhadi* (*Articles de foi* d'Adhadeddin al Idjis); le *Minaroul enwar* (*Phare des lumières*), par Ebil-Berekiat Abdoullah Ben Ahmed, célèbre sous le nom de *Nesefi*, mort en 710. 4° Jurisprudence. Le *Hedayet*, le *Wikayet*, le *Sadreschschteriat Kou-*

douri. (Voyez *Administration et constitution de l'empire ottoman,* I, p. 6). 5° Traditions orales. L'*Ess-Sahih,* grand Recueil des traditions orales, par Bokhara ; et le *Telwich,* un des plus fameux commentaires sur cet ouvrage. 6° Exégèse. Le *Kouschaf min Hakaïket tenzil* (*l'Explicateur des vérités de la révélation*), par Zamakhschari, mort en 538 ; et le *Enwaret tenzil we esraret tewil fit tefsir* (les *Lumières de la révélation et les mystères de l'interprétation*), par Beïdhawi, mort en 685.

XXII. — Page 325.

La première des cinq classes du corps des oulémas est composée des grands mollas, et se subdivise ainsi : 1° les juges d'armée de Roumilie, honoraires ou en fonctions ; 2° les juges d'armée d'Anatolie ; 3° les juges de la capitale (*Islambol Kadisi*) ; 4° les juges mollas de la Mecque et de Médine ; 5° les juges mollas d'Andrinople, de Brousa, du Caire et de Damas; 6° les juges mollas de Galata, de Scutari et d'Eyoub (trois faubourgs de Constantinople). Il faut ajouter : les Nakiboul-eschrafs (chefs des émirs, descendans du Prophète), et cinq personnages de la cour, employés dans l'intérieur du seraï, qui, d'après leur rang, s'avançaient de degré en degré, savoir : le professeur du sultan (Khodja), le médecin (Hekimbaschi), l'astronome (Mounedjim baschi) et les deux chapelains de la cour (Khounkiar Imamé). La seconde classe des oulémas, appelée improprement classe des petits mollas, est formée des juges de Meràsch, Bagdad, Bosnaseraï, Sofia, Belgrad, Aïntab, Kutahia, Koniah, Philippopolis et Diarbekr. La troisième classe comprend les cinq *moufetischs* (inspecteurs des fondations pieuses), dont trois résident à Constantinople, un à Andrinople, le dernier à Brousa. La quatrième classe se compose des juges des autres villes ; leur nombre varie dans chaque pays ; il est de cent quatre-vingt-sept en Europe, cent vingt-trois en Asie,

trente-six en Egypte et en Afrique. La cinquième classe comprend les *naïbes,* ou substituts des mollas et des kadis. Il faut, pour arriver à la première classe, avoir fait toutes les études nécessaires aux mouderris; quant aux quatre autres classes, il suffit d'avoir suivi les danischmends (basses écoles). L'exercice du sacerdoce, les fonctions de scheïk (prédicateur), d'imamé (lecteur de la prière), de khatib (celui qui prononce la prière dans la chaire), de mouezzin (crieur de la prière), de kaïmes (sacristain), n'exigent pas plus d'enseignemens préliminaires, que les scheïks n'en ont besoin pour entrer dans les ordres des derwischs; ceux-là sont en effet, et sans avoir appris de sciences positives, regardés comme ayant acquis la connaissance de la vérité, par la méditation et la contemplation.

XXIII. — Page 326.

Ibn Temdjid, Molla Kourani, Molla Khaïreddin, Molla Sirek, Khodjazadé, Ahmed Ben Welieddin, Khatibzadé, Hasan Samsouni et Sinan-Pascha, étaient professeurs du sultan lui-même; les autres, Mirem Tschelebi, Salaheddin de Nicée, et Molla Abdoulkadir el Hamidi, que les intrigues du grand-vizir Mohammed-Pascha firent disgracier, étaient professeurs de Bayezid, son fils.

XXIV. — Page 327.

Dans la *Collection des pièces d'Etat* de Feridoun, se trouvent: n° 186, lettre de Mohammed II à son père; n° 187, réponse de Mourad II: n°s 188 et 190, lettres de Mohammed à Djihanschah, roi de Perse; n°s 189 et 191, réponses de Djihanschah; n° 192, lettre de Mohammed à Schirwanschah, pour obtenir l'envoi d'une cotte de mailles; n° 193, réponse de Schirwanschah (ces premières lettres furent écrites par Mohammed avant son avènement au trône, et quand il n'avait que le titre de prince); n° 194, lettre de Mohammed à

Kilidjarslan, prince d'Erzendjan ; nº 195, réponse de Kilidjarslan ; nº 196, lettre d'Abdoullatif, fils d'Oulougbeg, à Mohammed ; nº 197, réponse de Mohammed ; nº 198, lettre de Mohammed à Baïsankor, fils de Scharokh ; nº 199, réponse de Baïsankor ; nº 200, lettre de Mohammed à Ibrahim, prince de Karamanie ; nº 201, réponse d'Ibrahim ; nº 202, lettre écrite au nom de Mohammed par le molla Kourani, et annonçant au sultan d'Egypte la prise de Constantinople ; nº 203, réponse du sultan d'Egypte ; nº 204, lettre de Mohammed au schérif de la Mecque ; nº 205, lettre du sultan d'Egypte à Mohammed ; nº 206, réponse de Mohammed ; nº 207, lettre écrite de la part de Mohammed, par Kérimi, à Djihanschah, après la conquête de Constantinople ; nº 208 réponse de Djihanschah ; nº 209, Mohammed invite le prince de Kastemouni à venir assister aux fêtes de la circoncision de ses fils ; nº 210, réponse du prince de Kastemouni ; nº 211, lettre de Djihanschah annonçant à Mohammed la prise de Bagdad ; nº 212, réponse de Mohammed ; nº 213, lettre de Mohammed au schah de Perse ; nº 214, réponse du schah de Perse ; nº 213, lettre écrite au nom de Behmenschah, souverain de l'Inde, par Khodjaï-Djihan, au sultan Mohammed ; nº 216, réponse de Mohammed ; nº 217, lettre de Mohammed à Djihanschah, après la conquête du Péloponèse ; nº 218, réponse de Djihanschah ; nº 219, lettre de Mohammed au sultan d'Egypte ; nº 220, réponse du sultan d'Egypte ; nº 221 à 236, lettres que nous avons citées plus haut à l'occasion de la campagne contre Ouzoun-Hasan ; nº 237, lettre dans laquelle Mohammed fait connaître à Ahmed-Ghiraï, khan de la Crimée, la prise de Kaffa. En tout, cinquante pièces.

XXV. — Page 328.

Les ouvrages de Sinan-Pascha sont : 1º des gloses marginales à l'ouvrage d'astronomie de Tschaghmini ; 2º un commentaire sur l'ouvrage de métaphysique (*Mewakif al idji*) ;

3° le *Maarifi-Sinan* (les *Connaissances* de Sinan); 4° le *Tezkeretoul Ewlia* (*Légende des Saints*). Seadeddin et Ali, d'après Taschkœprizadé, dans le *Schakaïk*.

XXVI. — Page 328.

Voyez sur Ahmed-Pascha, la *Biographie* de Latifi (traduction de Chabert), p. 74. On trouve des extraits de son *Diwan* dans toutes les anthologies des poëtes turcs. Il est également fait mention de lui dans l'ouvrage du rhéteur de Brousa (f. 184), qui le place en tête de la liste des poëtes, comme ayant été enterré à Brousa, près de la mosquée dont il est le fondateur. Ahmed-Pascha mourut en 902 (1496). Un jour qu'il se promenait à cheval avec le sultan et un de ses familiers, fatigué de la poussière que le vent leur jetait à la figure, Ahmed récita ce verset du Coran : « *Oh! si j'étais poussière!* — Que dit-il, » demanda Mohammed à son favori ; celui-ci, aussi spirituel que beau, répéta la citation d'Ahmed en ajoutant le verset qui précède : « *L'infidèle dit: oh, si j'étais poussière.* » *Yakoul el-kiafir ya leiteni küntou türaben!*

XXVII. — Page 329.

Suivant Taschkœprizadé, le molla Ibrahim-Pascha, fils du grand-vizir Khalil, tué par le bourreau, aurait été vizir sous le règne de Mohammed II. C'est une erreur; Ibrahim-Pascha ne fut promu à cette dignité qu'après l'avènement de Bayezid II.

XXVIII. — Page 329.

Voyez la *Biographie* de Latifi (traduction de Chabert), p. 50. D'après le *Reschhati ainül hayat* (édit. de Constant.), p. 279, Mohammed envoya au poëte Djami une bourse de cinq mille ducats pour un voyage de Khorassan à la Mecque,

et l'invitation de venir se fixer à sa cour. Ce fut le khodja Athalla-Kermani qui fut chargé de ce message; mais il arriva trop tard à Damas, car Djami était déjà reparti pour le Khorassan, et traversait alors les Etats d'Ouzoun-Hasan qui lui fit l'accueil le plus flatteur. Ce fait, puisé à bonne source, prouve bien positivement que Djami n'a point séjourné à la cour de Mohammed, comme l'avance un de ses biographes dans le *Journal asiatique*.

XXIX. — PAGE 330.

Biographie de Latifi (traduction de Chabert), f. 139. Outre ces deux poëmes, on lui doit : le *Mewloudi rouhani* (Naissance intellectuelle), le *Tohfetoul ouschak* (Présent des amans), et le *Kiazet namé,* poëme didactique.

XXX. — PAGE 330.

Biographie de Latifi (traduction de Chabert), p. 50. Ali nous avertit qu'il ne faut pas confondre cet Ibrahim-Gülscheni avec son homonyme, scheïkh et fondateur de l'ordre des derwischs Gülschenis; ce dernier vécut à une époque postérieure et fut enterré au Caire.

XXXI. — PAGE 331.

Il s'appelle Alehi, et non pas Ilahi, comme l'a écrit par erreur Latifi dans sa *Biographie* (traduction de Chabert, p. 46). Les principaux ouvrages que cet auteur a laissés sont : 1° le *Sadoul mouschtakin* (provision pour ceux qui désirent), 2° le *Nedjatoul erwah* (salut des esprits), 3° le *Meslikoul talibin wel wassilin* (sentier de ceux qui cherchent et qui trouvent). Alehi mourut en l'année 895 (1489). Voyez Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

XXXII. — PAGE 331.

Le poëte Lali, qui d'abord avait été pris pour un Persan

et admis en cette qualité dans la société du sultan, fut éloigné aussitôt qu'on connut sa véritable origine; il s'en vengea par l'épigramme suivante : « Pour être bien reçu, tu dois venir de l'étranger; le diamant est sans prix tant qu'il est caché dans la mine; l'or n'a de valeur qu'offert par Osman. Rappelle-toi bien ce proverbe : le cierge qui projette la lumière reste lui-même obscur dans son intérieur. Si tu cherches le génie dans l'homme, ne t'inquiète pas de quel pays il sort. Il en est de l'ame comme de la pierre précieuse, leur grossière enveloppe n'altère pas leur beauté. Que des Persans accourent vers le pays de Roum, la gloire les attend! Que des Persans viennent à la cour du sultan, ils seront faits sandjaks et vizirs. »

XXXIII. — Page 332.

Les ouvrages de Kourani, mort en 895 (1489), sont : sur l'exégèse, le *Ghaïétoul aani fi tefsiri sebaa mesani* (*Choix des sujets convenables pour l'explication des sept grandes divisions du Coran*); sur les traditions, le *El kewser el djari ala riyazil Bokhari* (*les sources du paradis découlant sur les jardins de Bokhari*). C'est à cet auteur qu'on doit le plus grand recueil des traditions; sur la lecture du Coran, des gloses marginales au commentaire du *Schatebiyé*. Kourani citait un jour au conquérant la conduite de Timour à l'égard des savans, et le lui proposait pour exemple; il lui rappelait entre autres ce trait de Timour, qui fit grâce à un courrier du célèbre Seadeddin, Teftazani, des coups de bâton qu'il avait été condamné à recevoir, et les paroles qu'il avait prononcées à cette occasion : Comment oserais-je causer quelque peine à un homme dont la gloire devance partout la mienne? « Il en est ainsi de toi et de moi, ajouta Kourani, car mon exégèse est lue à la Mecque, et ton épée n'a point encore asservi cette ville. — Oui, répondit Mohammed; mais il y a entre Teftazani et toi cette différence, que sa réputation s'est éta-

blie sans qu'il fît lui-même aucune démarche dans ce but, et que ton ouvrage n'est à la Mecque que parce que tu as pris soin de l'y envoyer. » Le *Schakaïk*, Ali, Seadeddin.

XXXIV. — Page 332.

Voyez *Administration et constitution de l'empire ottoman*, I, p. 9, sur les deux principaux ouvrages du molla Khosrew, savoir : *Ghourrer oul ahkam* (*les cheveux du front des lois*), et *Dourrer oul ghourrer* (*les perles des cheveux du front*). Il écrivit en outre un traité sur la *Soure-Enaam*, des gloses marginales au *Telwih* et au commentaire de Beïdhawi, un commentaire sur l'ouvrage dogmatique le *Miretoul oussoul* (*miroir des dogmes*), et enfin un livre intitulé *Mirkatoul woussoul* (*guide pour arriver*). Le *Schakaïk*, Seadeddin et Ali.

XXXV. — Page 333.

On doit à Khodjazadé, mort en 893 (1487) : le *Tehafet*, traité de philosophie ; des commentaires sur le *Mewakif*, sur le *Hedayet-oul-hikmet* (*le guide de la sagesse*), par Mewlanazadé, sur le *Tawalioul enwar* (*l'aurore des lumières*), ouvrage métaphysique publié par Abdallah ben Omar al Beïdhawi, et des gloses marginales au *Telwih*. Khatibzadé a écrit : des commentaires sur le *Mewakif*, sur le *Wikayet*, sur le commentaire de Teftazani au *Tedjid*, ouvrage métaphysique de Nassireddin de Touz ; des gloses marginales au *Mokhtassar* de Koudouri, et au commentaire du Coran le *Kouschaf* (voyez *Administration et constitution de l'empire ottoman*, I, 8) ; enfin quelques traités sur le mérite de la guerre sainte et sur les dissertations scientifiques.

XXXVI. — Page 333.

Hadji-Hasanzadé nous a laissé : des gloses marginales au commentaire sur la *Soure-Enaam* et aux quatre prolégo-

mènes du *Tewfih*, et un ouvrage grammatical, le *Mizanet tassrif* (*balance des déclinaisons et des conjugaisons*). Voyez le *Schakaïk*, Ali. On cite les vers suivans adressés par Hadji-Hasanzadé au grand-vizir :

Aadjoubetoun fi akhiril-eyami
Tebdiké sahhaten tafretin nizami,
We fesadé eraïl hekimi lienueha,
Fil an kataa mesafetel aawami.

XXXVII. — Page 334.

Ali, fils de Yousouf al fenari, a écrit des commentaires sur le *Kafiyé* (syntaxe) et sur le *Kismi-tedjnis*, traité d'arithmétique de Kismi. On doit à son oncle Hasan-Tschelebi, fils de Mohammedschah al fenari, des gloses marginales au *Telkhiss* du *Motawal*, au commentaire du *Mewakif* et au *Telwih*. Le *Schakaïk*, Seadeddin et Ali.

XXXVIII. — Page 335.

Il est l'auteur d'une excellente histoire universelle en persan, *Behdjetet-tewarikh* (*beautés de l'histoire*), publiée en 851 (1456). Hadji-Khalfa fait une énumération très-détaillée des matières contenues dans cet ouvrage, pour la composition duquel Schoukrallah de Schirvan a puisé dans les vingt meilleurs historiens persans et arabes.

XXXIX. — Page 335.

Le premier mathématicien turc fut Kadizadé de Brousa, qui abandonna sa patrie, et reçut à la cour d'Oulougbeg un accueil digne de son talent. Il naquit avant son homonyme Kadizadé dont le nom figure dans la liste des oulémas, sous le règne de Mohammed II. Il ne faut pas confondre ces deux personnages avec un troisième Kadizadé, contemporain de Mohammed IV, ni avec Kadikhan, qui le premier rassembla

les fetwas dans un recueil. Le mathématicien Kadizadé a écrit pour Oulougbeg un commentaire sur le *Tschaghmini*, traité de mathématiques, et traduit le *Tesisoul eschkial* (*description des figures*) : il s'agit ici des cinq figures d'Euclide. Alikouschdji dédia à Mohammed II le *Fethiyé*, imprimé à Constantinople en 1824, et le *Mohammediyé*. Mirem-Tschelebi a commenté le *Fethiyé;* on lui doit en outre un traité *sur la Kibla*, et un commentaire sur les *Tables astronomiques* d'Oulougbeg. Kara-Sinan et Sinan-Pascha ont laissé chacun un commentaire sur le *Moulakhass* du *Tschaghmini*. Voyez les biographies de Kadizadé, d'Alikouschdji, de Mirem-Tschelebi dans le *Schakaïk*, sous les règnes de Mourad II, Mohammed II et Bayezid II.

XL. — PAGE 335.

Un jour qu'il se présenta devant Mohammed, et voulut, ainsi qu'il en avait l'habitude, lui baiser la main, celui-ci, par une grâce spéciale, lui offrit l'intérieur de sa main. Le molla s'inclina silencieusement. « Que penses-tu ? lui dit le sultan. — Je pense que Ta Majesté me nomme mouderris d'Aya-Sofia. » (Le mot grec *Aya* (saint) signifie en turc la paume de la main, et par le mot de *Sofia* (sagesse), il faisait allusion à celui de Sofi, nom qu'on donne généralement à tous les hommes livrés à l'étude et à la contemplation.) Cette répartie plut tellement à Mohammed, qu'il conféra en effet à Houseïn-Tebrizi la dignité de mouderris. (Mouradjea d'Ohsson, VI, p. 602.)

XLI. — PAGE 335.

La lettre de Mohammed au grand-vizir Mahmoud-Pascha, et l'explication du songe donnée par Ak Schemseddin, se trouvent dans la *Collection de Feridoun*, sous les nos 228 et 229. Comme Ak Schemseddin est né en 792 (1489), il

devait avoir en 877 (1472), époque où fut livrée la bataille de Terdjan, quatre-vingt-cinq années lunaires, et non pas soixante-six, comme le prétend Ali.

XLII. — Page 335.

Il a laissé quelques écrits sur la médecine, un traité en langue arabe, le *Nouriyé* (*Source lumineuse*), un autre, le *Telkhissi defi metaïn* (*Moyen de se défendre de la raillerie*), et l'*Ewlianamé* (*Livre des saints*). Voyez le *Schakaïk,* Seadeddin et Ali.

—

LIVRE XIX.

I. — Page 338.

Fil tschaïri, plaine des Eléphans. Neschri, qui se trouvait au camp, raconte avec naïveté que le peuple se doutait déjà de la mort du sultan, lorsqu'il vit le cortége des vizirs et des kadiaskers se mettre en marche pour accompagner la voiture de Mohammed II jusqu'à Constantinople, et que l'arrivée des Adjemoghlans dans le camp changea bientôt ce doute en certitude. Neschri, f. 237.

II. — Page 339.

Une des plus graves erreurs que l'on puisse reprocher à Cantemir, est d'avoir fait partir Bayezid pour la Mecque, aussitôt après la nouvelle de la mort de son père, et d'avoir donné à ce voyage *neuf mois* de durée. Il est vrai que Djenabi, et, d'après lui, Hezarfen, parlent de ce voyage; mais tous les autres historiens ottomans affirment que Bayezid se rendit d'Amassia, non pas à la Mecque, mais à Constantinople, et qu'il y arriva au bout de *neuf jours,* et non pas neuf mois après la mort de son père. Neschri, Seaded-

din, Idris, Ali, Solakzadé et Loutfi, sont unanimes sur ce point. De plus, Neschri a été témoin de l'entrée du sultan à Constantinople. Petis de La Croix et les historiens européens ont suivi la version de Cantemir. Quant à Djenabi, son témoignage est d'autant plus inexplicable, qu'il fixe quelques lignes plus bas la date de l'arrivée de Bayezid à Constantinople, au 29 djemazioul-ewwel 886 de l'hégire; ce qui ne ferait que deux mois et demi après la mort de Mohammed II. Il se trompe encore quand il dit que ce fut Mohammed II qui installa Korkoud dans le gouvernement d'Amassia à la place de Bayezid.

III. — Page 339.

De Constantinople à Amassia, on compte quinze journées de marche, ce qui fait approximativement cent soixante lieues (voyez Macdonald Kinneir, *Journey through Asia minor, Armenia and Koordistan*, p. 257 et 557); en sorte que Moustafa courut pendant huit jours de suite vingt heures sur vingt-quatre, et que Bayezid fit presque aussi rapidement le même trajet avec ses quatre mille cavaliers.

IV. — Page 341.

« Claudius, raised by the soldiers to the Empire, was the first who gave a donative: he gave quina dena 120 L. (*Sueton. in Claudio,* c. 10). When Marcus, with his colleague Lucius Verus, took quiet possession of the throne, he gave vicena 160 L. to each of the guards. » *Hist. August.*, p. 25 (Dion. l. lxxiii, p. 1231). Gibbon, chap. v, note 6.

V. — Page 342.

Caoursin, le vice-chancelier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui le vit à Rhodes, fait de lui un portrait contre l'exactitude duquel on ne saurait rien objecter, si ce n'est qu'il donne au prince cinq ans de trop. Djem était né

en 1459; il n'avait par conséquent que vingt-trois ans, au lieu de vingt-huit, en 1482. « 28 annorum, statura parva, » valetudine prospera, ferox vultu, oculis parumper obli- » quis et cæruleis, denso supercilio nasi radice fere utroque » cohærente, sinistrum in frontem elevatur, dextrum ad ocu- » lum vergit, os parvum, labra grossa, quorum ritus sinis- » trorsus contrahit gestuque ipso sinistram palpebram in- » clinat paulo post elevat; nasus aquilinus in medio paulo » eminentior, cujus extremitas in sinistrum tendit, mentum » exile. Lutio colore ut nucis castaneæ; barba rara non pro- » missa sed ad cutem forcipe tonsa, obesa cervice, parvis au- » ribus; corpus carnis sarcina onustum, obesitas ventrem » projectum magis per posteriora gravat quam cætera mem- » bra; brachia, tibia, crura, ac pedes proportione sunt » compacti nec adipis pondus officit, quominus saltando ve- » nando atque sagittando agilis sit, corpus enim haud secus » gestat ac si gracilis esset et obesitas non gravaret. Si quid » molesti affertur oculorum motu acutaque voce iracun- » diam repente indicat; at si vir gravis adsit temporis puncto » facies temperatur. Simulationis dissimulationisque gaudet » officio. Dum excanduit vocem edit acutam caprinæ haud » dissimilem. Cum quieto loquitur animo gravis rursus est » temporatus et modestus sed rarus. Hic quamvis profugus » et extorris a principis dignitate non cadit. Cibi plurimi » est, voracissimoque stomacho tanquam fornace fervet. Vi- » num respuit nisi aromate confectum, quod alteratum spe- » ciemque mutasse arbitratur, ut acetum quod ex vino gi- » gnitur quæque originis speciem alterat. Avidius bibit co- » meditque quam principem deceat, ut vorare potius quam » edere illum arbitreris. Nec edulia satis dente ferit quæ in » os indita inglutit, ac minime trita raptim aperto hyatu vo- » rat. Assa appetit, lixa fastidit. Melones, uvas, pyra atque » poma et cujusque generis fructus appetentissime mandit. » Modico pane vescitur, aqua usui est in potu saccharo in- » dito, quod paulatim liquefit. Calore, algore, inediaque

» impatientissimus; affatim sudat, fluuntque tunc a fronte » et genis sudoris guttæ copiosissimæ. Veste gaudet illus- » triori. Thermis balneisque assiduis utitur; lavato in ther- » mis corpore demum e gelida aqua perfunditur, natandique » artem callet, quotiescumque in pelagus se mergebat ads- » tantibus cunctis irreverecunde natabat. Circumstantes ocu- » lis lustrat. Subtristis et cogitabundus semper videtur. Si » lætitiæ indicia dedit ut præsente magistro maxime efficit. » Religiosissimus in Mahomettis legem, cujus cultor obser- » vantissimus est. Si quem ex suis vino madentem cons- » pexit, in eum furibundus irruit. Instabilis est adeo, ut loco » eodem se continere non possit et diu cellulas omnes lus- » travit ut cubaret, nec domorum superiorem planitiem con- » tempsit. Quin immo cubile parato noctes aliquot illic som- » num ad aurem capit. Thurcorum lingua præstantissimus, » ingenium a juvenili ætate litteris applicuit ita, ut gesta » scribere non ignoret. Res quoque genitoris gestas litteris » mandavit. Matrem, inclyta regum Serviæ familia natam, » duosque liberos marem et fœminam tenellæ ætatis apud » Carras (Cairo) reliquit. »

VI. — Page 346.

Suivant Seadeddin, ce fut un samedi, 22 rebioul-akhir; mais il y a là une erreur, car le 22 rebioul-akhir correspond à un vendredi. Si le *samedi* est bien le véritable jour, le nombre 22 se trouve inexact, et il faudrait lire le samedi 9, 16 ou 23 rebioul-akhir. Quoi qu'il en soit, cette campagne, ouverte par Bayezid lui-même contre son frère, suffit pour réfuter ce que disent Djenabi et Hezarfenn du prétendu voyage du sultan à la Mecque.

VII. — Page 354.

Kasimbeg est toujours désigné, dans Caoursin, sous le nom de *Ciliciæ rex;* cet auteur nous transmet les paroles

qu'il dit avoir été échangées entre Djem et Kasim : *Regis Ciliciæ verba ad Zyzymi; responsio Zyzymi*, et les entretiens qui auraient eu lieu entre le prince et le sultan d'Egypte : *Zyzymi soldanum alloquitur*. Caoursin fait en outre mention du départ de Djem pour la Mecque : *Zyzymi ad Mecham proficiscitur*. Voyez édition d'Ulm par Jean Rayer, A. D. 1496, die 24 octobris.

VIII. — Page 354.

Vertot cite une lettre que Djem aurait écrite à son frère, et qui, lancée sur le rivage au moyen d'une flèche, serait tombée au milieu des sipahis envoyés à la poursuite du prince. Suivant toute apparence, cette lettre est apocryphe.

IX. — Page 355.

Seadeddin a écrit par erreur le treizième jour au lieu du troisième, car le trajet de la côte de Cilicie à l'île de Rhodes se fait en trois jours au plus dans la bonne saison; en outre, si on admettait la date que cet auteur assigne au débarquement de Djem dans l'île, il ne se trouverait plus y être resté quarante-deux jours.

X. — Page 356.

Caoursin, dans le commentaire que nous venons de citer, donne le discours du prince et la réponse du grand-maître : *Zyzymi ad Magistrum verba; responsio Magistri*. Il est impossible de deviner comment Caoursin a pu entendre Zyzymi pour Djem, et où il a pris que ce nom de Zyzymi veut dire amour (*Zyzymi, qui amor interpretatur*). Il dériverait plutôt de *Djemdjah;* mais Djemdjah n'est qu'un surnom, et signifie *puissant comme Djemschid;* c'est encore de nos jours un des titres du sultan, et Seadeddin ne le donne qu'à Bayezid, parce qu'il le considère comme le seul héritier légitime du trône; de sorte que Bayezid s'appelle Djemdjah

(puissant comme Djemschid) par opposition à Djem-Schah (prince Djem).

XI. — Page 357.

Suivant Seadeddin, III, f. 447. Le 11 redjeb, c'est-à-dire le 26 août; d'après Caoursin, *navis oneraria parata Calendis septembris portu solvit*. L'assertion de Caoursin dans cette phrase, *postquam dies 42 moram traxisset*, s'accorde parfaitement avec celle de Seadeddin, qui fixe au 22 juillet l'arrivée de Djem. Du 22 juillet au 1er septembre il y a quarante-deux jours, y compris celui de l'arrivée et celui du départ du prince.

XII. — Page 357.

Caoursin indique les principales conditions de ce traité : « Fœderis conditiones : Miles gladium ne stringito, nec pe- » lago armis locum dato. Classem offensam salutato nego- » ciator; commercia libera, commeatum sumito, litem pro » tribunalis more decidito; Servum profugum si in lege » versatur restituito; si extra legem 22 nummis auri exol- » vito. Arx S. Petri perfugis patens esto. Superstite Bajazit » principe pacem servato. » *Guil. Caoursin Rhodiorum Vice-Cancellarii de celeberrimo fœdere cum Thurcorum rege Bagyazit per Rhodios inito.*

XIII. — Page 358.

Vertot lie le second traité qui stipule la pension du prince Djem au premier traité de paix. Mais Caoursin les distingue expressément lorsqu'il dit que les quarante-cinq mille ducats de pension ne furent promis, par l'envoyé turc, qu'après le retour des ambassadeurs chrétiens à Rhodes.

XIV. — Page 358.

« Si quæque suis temporibus reddere voluero interrum-

» pendæ sunt res Asiæ ; quas utique ad fugam mortemque » Darii in conspectu dari, et sicut inter se cohærent tempore » ita opere ipso conjungi haud paulo aptius videri potest. » Curtius, l. vi.

XV. — Page 359.

Latifi (traduction de Chabert, p. 65), d'après Aschikhasanzadé ; voici ce distique :

Adjaïb schehr imisch bou schehr Nitse
Ki kalür yanine her kischi nïtse !

« Quelle cité curieuse que Nice ? On y reste malgré l'envie et le besoin d'en sortir. »

La beauté de la rime turque repose tout entière dans le dernier mot du second vers, ingénieuse contraction de *ne itse,* c'est-à-dire *que faut-il faire ?* Le sens littéral de ce mot est : *Chacun y reste, peut-on faire autrement ?* c'est-à-dire *forcément.*

XVI. — Page 362.

Caoursin nous a laissé, sur ce présent apporté par un ambassadeur de Bayezid, sur l'histoire de la main de saint Jean, et sur les solennités avec lesquelles elle fut exposée dans Rhodes à l'adoration publique, un commentaire très-curieux intitulé : *Guilelmi Caoursin Belgæ Duaci Rhodiorum Vice-Cancellarii de translatione sacræ dextræ Sancti Joannis Baptistæ præcursoris ex Constantinopoli in Rhodum.*

XVII. — Page 362.

Caoursin, peu de temps avant le retour de l'ambassadeur de Bayezid, prononça devant le chapitre assemblé un discours sur la captivité de Djem en France (19 septembre) ; on le trouve dans son ouvrage sous le titre *de Admissione regis Zyzymi in Gallia.*

XVIII. — Page 362.

Sassonare pour Sassonage, c'est-à-dire Sassenage. Les circonstances que Seadeddin a recueillies sur la liaison du prince avec la belle châtelaine de Sassenage, ne permettent pas de douter de l'identité de la personne dont il est ici question; en outre, les faits consignés dans l'*Histoire de l'Empire ottoman* prouvent que l'ouvrage publié en France sous le titre *Zizimi, prince ottoman, amoreux de Philippine Hélène de Sassenage, Histoire dauphinoise par L. P. A. A.* Grenoble, 1673, chez Jean Nicolas, in-12, et jusqu'ici regardé comme un roman, est vrai, quant au fond, s'il ne l'est pas dans les détails. On lit dans l'histoire de l'empire ottoman: *Ol hissar beghnün bou bediatoul djemal dokhteri waridi schehzadeyé meïl edoub mianlerinde mouaschaka we murasele waki oldi,* c'est-à-dire, le châtelain avait une fille d'une admirable beauté qui s'était prise de passion pour le prince, de sorte qu'ils en vinrent à un commerce secret et à un échange de lettres amoureuses.

XIX. — Page 364.

Vertot parle également de cette tour et du projet d'évasion du prince: « Les chevaliers qui, sous prétexte de lui faire compagnie, lui servaient de gardes, le logèrent dans une tour qu'ils avaient fait construire exprès pour le mettre à couvert des entreprises de Bajazet, peut-être aussi pour l'empêcher de se tirer de leurs mains, et de s'échapper comme quelque temps après ils eurent lieu de l'en soupçonner. » (l. VII.)

XX. — Page 365.

Il est aussi question de ces dix milles ducats dans Seadeddin, III, f. 150; mais il s'explique de manière à faire supposer que les Rhodiens reçurent les dix mille ducats pour

rélargir Djem. Le même auteur raconte avec détail comment le projet d'évasion que l'ambassadeur Houseïnbeg avait formé de concert avec le chambellan de ce prince, Sinanbeg, et son écuyer tranchant, Ayasbeg, fut trahi et déconcerté; mais il est naturel qu'il ne connaisse pas, comme Vertot, les conditions stipulées entre l'ordre de Saint-Jean et le pape.

XXI. — Page 365.

Tels que la réunion des ordres du Saint-Tombeau et de Saint-Lazare à celui de Saint-Jean; la non inscription des biens appartenant à ces ordres sur la liste des bénéfices du pape; sa renonciation à l'investiture des commanderies, même de celles qui seraient vacantes à Rome. Vertot, l. vii.

XXII. — Page 369.

Suivant Vertot, Alexandre VI relégua Djem dans le château Saint-Ange. Mais Seadeddin, s'appuyant sur le *journal même du prince,* affirme qu'après vingt jours de détention dans ce château, il fut reconduit au Vatican, sa première demeure.

XXIII. — Page 369.

Vers la moitié du siècle dernier, un moine franciscain de Dalmatie, fort de ce précédent, réclama le chapeau de cardinal, et pria le sultan d'intervenir en sa faveur auprès du pape. Mais, pour épargner à la chancellerie de la Porte la peine de faire une lettre de recommandation, il remit, à l'appui de sa demande, un écrit laconique, qui s'adressait également au pape et au sultan; en voici la teneur : « Santis-
» simo padre! da piccolo frate farete il frate N. N. Cardinale,
» o si di no tutti i frati di Gerusaleme saranno impalati. »

XXIV. — Page 370.

Seadeddin : *Montefordin nam hissaré doeschdi, khalki*

itaab etmek itschiün kahir oloub katli aam etdi, c'est-à-dire : « Il se jeta sur le château de Montefortino, et, poussé par l'esprit de vengeance, fit un horrible carnage pour réduire la population. » Sismondi, d'après Paolo Giovio (t. XII, p. 196) : « Tous ses habitans furent massacrés. » Un tel accord entre des historiens qui ont écrit à des époques et dans des langues si différentes est la meilleure preuve de la vérité des faits.

XXV. — Page 371.

« Ce fut le même poison qu'Alexandre VI employa ensuite pour se défaire de plusieurs cardinaux, et dont il fut enfin lui-même victime. » Sismondi, d'après Paolo Giovio, l. II, p. 47. *Bernardi Oricellarii Comment.*, p. 64. Bembo, *Histoire de Venise,* l. II. Guicciardini, l. II, *Summonte istorie di Napoli,* VI.

XXVI. — Page 374.

Vertot, dans sa *Dissertation au sujet de deux historiens,* fin du deuxième volume, édit. d'Amsterdam, élève, relativement à la perfidie de d'Aubusson, des doutes sur la véracité des deux historiens qui ont écrit la vie du prince Djem, savoir : Caoursin, vice-chancelier de l'Ordre, et Jaligny, secrétaire de Pierre de Bourbon. Les doutes de Vertot sont pleinement justifiés par la lecture des historiens ottomans ; Caoursin avec son élégante diction, et Jaligny dont l'expression est si précise et si nette, se sont plus d'une fois laissé aller à dénaturer les faits. Ainsi Jaligny se trompe en faisant Bayezid plus jeune que Djem. Bayezid était né en l'année de l'hégire 851 (1447) ; Djem en l'année 864 (1459). Voy. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, et Seadeddin. Bayezid avait donc douze ans de plus que son frère le Porphyrogénète. Jaligny se trompe encore, quand il dit que Djem se sauva dans le port de Rhodes pour échapper aux vaisseaux de son

frère qui le poursuivaient; il se trouve, sur ce point, en contradiction avec Caoursin lui-même et tous les historiens ottomans. Le premier, présent à l'audience accordée à l'ambassadeur du prince Djem, nous a transmis le senatus-consulte qui en fut le résultat. Les autres rapportent, avec plus ou moins de détail, le message adressé par Djem au grand-maître, la promesse faite à son envoyé Souleïman d'un sauf-conduit, enfin les avis par lesquels ce dernier cherchait à prémunir son maître contre la trahison du grand-maître. Voici un passage de Seadeddin : *Egertschi Rodos Beji ahdnamesindé mouekkid eïmanlé we mouhkem peïmanlé iánet ou imdad etmege teahhüdin derdj etmischidi*; c'est-à-dire «quoique le *beg* de Rhodes (c'est ainsi que les historiens ottomans appellent le grand-maître) eût inséré, dans le traité conclu et scellé par des sermens solennels, l'obligation de fournir des secours au prince,» Souleïmanbeg ne croyait pas néanmoins qu'on pût se fier à sa loyauté, et le renégat, qui connaissait mieux le grand-maître que Djem, avait parfaitement raison.

FIN DES NOTES DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TROISIÈME.

Pages.

Aperçu des Sources orientales dont on a fait usage pour la seconde période de cette histoire. v-viii

LIVRE XIII.

Constantinople est repeuplée par de nouveaux colons. — Exécution du grand-vizir. — Expéditions de la flotte dans l'Archipel. — Prise de Novoberda et siége de Belgrade. — Incursions dans la Hongrie. — Soumission de la Servie. — Conquête du Péloponèse. — Mort des deux despotes et du dernier duc d'Athènes. 1-61

LIVRE XIV.

Coup-d'œil sur les derniers exploits de Scanderbeg. — Prise de Sinope, d'Amassia et de Trapezoun. — Wlad l'empaleur. — Conquête de Bosnie, de Lesbos, d'Hexamilon et de Corinthe, dans la guerre vénitienne. — Seconde et troisième expéditions en Karamanie. — Constructions de Mohammed. — Conquête de Négrepont. 62-136

LIVRE XV.

Introduction des fermes. — Quatrième campagne en Karamanie. — Histoire d'Ouzoun-Hasan; sa victoire sur le beglerbeg Mourad-Pascha; sa défaite à Terdjan par Mohammed. — Faits d'armes de la flotte des Croisés. — Exécution du grand-vizir Mahmoud-Pascha. — Le prince Djem est nommé gouverneur de Karamanie après la soumission entière de ce pays. 137-183

Pages.

LIVRE XVI.

Fondation de Sabacz. — Premier siége de Scutari. — Campagne en Moldavie. — Conquête de Kaffa et d'Azov, de Kili et d'Akerman. — Incursions en Autriche. — Réparation des murs de Constantinople. — Siéges de Lepanto et de Croïa. — Les Turcs sur l'Isonzo. — Négociations avec Venise et Naples. — Second siége de Scutari, et reddition de la place par le traité de paix avec Venise. 184-247

LIVRE XVII.

Invasion des Turcs en Transylvanie et dans le duché d'Autriche. — Histoire de la famille Soulkadr. — Relations diplomatiques avec l'Italie — Conquête de l'île de Zante. — Les Turcs en Italie. — Histoire de l'île de Rhodes dans l'antiquité et le moyen-âge. — Premier siége de Rhodes par les Turcs. — Mort de Mohammed. 248-294

LIVRE XVIII.

Constructions et institutions politiques de Mohammed II. — Le fratricide devient une loi d'État. — Organisation de l'armée et de la cour. — Les oulémas, les écoles. — Éducation scientifique de Mohammed. — Les sept vizirs. — Les savans, les poëtes, les légistes, les médecins et les scheïkhs. 295-336

LIVRE XIX.

Bayezid arrive à Constantinople, et prend possession du trône malgré les efforts de son frère Djem, qui est forcé de fuir en Égypte. — Djem revient en Asie, rallume la guerre, est défait, se réfugie à Rhodes, d'où il est emmené prisonnier en France, et meurt à Naples empoisonné. 337-374

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

ERRATA

DU TOME TROISIÈME.

Pages 221, ligne 11, *au lieu de* revint, *lisez* retourna.

221, ligne 9, *au lieu de* se hâta de le rejoindre, *lisez* le rencontra.

276, ligne 11, *au lieu de* 24 août, *lisez* 25 août.

365, ligne 9, *au lieu de* 922, *lisez* 923.

327, ligne 8, *au lieu de* Mehmed al-Daheri, *lisez* Mohammed al-Dahiri.

447, ligne 1, *au lieu de* 877 (1472), *lisez* 878 (1473); *et ensuite au lieu de* 85, *lisez* 86; *au lieu de* 19, *lisez* 20.

450, ligne 23, *au lieu de* vendredi, *lisez* mardi; *et par conséquent plus bas :* 11, 18, 25.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez	P. Meline.
Francfort,		Jügel.
Gênes,		Yves-Gravier.
Florence,		Piatti.
Leipzig,		Brockhauss.
		Bossange père.
Vienne,		Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,		E. Glucksberg.
Moscou,		A. Semen.
		Ve Gautier et fils.
		Ch Urbain et Cie.
Odessa,		J. Sauron.
Constantinople,		J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

SUR LES NOTES ET SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR

PAR J. J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME QUATRIÈME.

DEPUIS LA MORT DU PRINCE DJEM, FRÈRE DE BAYEZID II, JUSQU'A LA MORT DE SÉLIM I.

1494 — 1520.

PARIS

BELLIZARD. BARTHÈS. DUFOUR ET LOWELL.
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.

BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.

Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVI

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XX.

Caractère de Bayezid. — Expédition en Bosnie. — Renouvellement des capitulations avec Venise et Raguse. — Fortification des châteaux-forts sur la Morava. — Campagne de la Moldavie. — Ambassades étrangères. — La dynastie de Ramazan-Oghli. — Première guerre d'Égypte. — Incursions des Ottomans en Autriche, en Transylvanie et en Croatie. — Expédition de Balibeg en Pologne. — Rapports diplomatiques de Bayezid avec les puissances de l'Europe. — Guerre avec Venise. — Bataille de Sapienza, prise de Lepanto, courses sur le Tagliamento. — Conquête de Céphalonie, de Modon, de Coron, de Zonkhio et de Santa-Maura. — Paix avec Venise et la Hongrie.

Après avoir arrêté si long-temps nos regards sur Djem, comme sur le principal acteur du drame qui signala l'avènement de Bayezid, il est temps de les reporter sur le sultan lui-même et les événemens de son règne. Bayezid était âgé de trente-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône ; jusque-là, plus adonné à l'étude qu'aux armes, il avait mené une vie paisible dans son gouvernement d'Amassia. D'un caractère doux et

aimant le repos, entraîné par ses goûts vers la poésie et la vie contemplative, il ne fit la guerre que lorsqu'il y fut forcé pour repousser les attaques de ses ennemis à l'extérieur et celles des janissaires au-dedans, ou pour comprimer les révoltes de son frère et de ses fils, au commencement et à la fin de son règne. De même que, dans la première période de l'empire, aux trente années de guerre [1] du fondateur Osman avait succédé la paix du règne d'Ourkhan; de même, dans cette seconde période, les trente années de conquêtes de Mohammed II furent suivies de la domination comparativement pacifique de Bayezid. Bien que Bayezid II ne puisse invoquer le titre de législateur comme Ourkhan, puisqu'il avait trouvé la constitution de l'empire assise sur ses bases par Mohammed II, cependant il perfectionna quelques institutions, et en ramena d'autres à leur esprit primitif. Il rendit, en pleine propriété, à leurs possesseurs les biens allodiaux que le dernier grand-vizir de son père, Mohammed-Karamani. avait transformés en fiefs, et abolit les innovations introduites par le grand-vizir Roum Mohammed-Pascha [2]. Il suivit strictement les règles de costume prescrites par son père dont il avait hérité, ainsi que son frère Djem, la démarche active, la constitution robuste, le nez aquilin et fortement recourbé [3]; seule-

[1] Depuis l'année 1289, où Osman fut investi de la ville de Karadja-hissar jusqu'à sa mort en 1326.

[2] Neschri, f. 250.

[3] *Schamaïlnamé.* Bosio, qui connaissait Djem personnellement, dit de lui : « Il avait le nez aquilin et si courbé qu'il touchait presqu'à la lèvre supérieure. » Vertot.

ment Djem avait les cheveux, la barbe et les sourcils blonds, tandis que Bayezid les avait noirs; Djem déployait en tout la magnifique somptuosité de son père; Bayezid au contraire avait des mœurs simples, et son goût pour les sciences et la simplicité de sa vie lui valurent le surnom de Sofi (philosophe contemplateur), sous lequel le désignent plusieurs historiens ottomans. Il est probable qu'il eût renoncé au bénéfice de la loi du fratricide, promulguée par Mohammed, si Djem n'eût pris les armes pour lui disputer le trône; même après l'avoir vaincu dans un premier combat, il lui offrit la paix et les revenus de son gouvernement, s'il voulait quitter les Etats ottomans et se retirer à Jérusalem. Si plus tard Bayezid se montra l'ennemi implacable de son frère, lorsque sept puissances chrétiennes se le disputaient pour en faire comme un étendard de guerre contre la Turquie et une menace perpétuelle suspendue sur sa tête; s'il chercha à s'emparer de lui mort ou vif, il est en quelque sorte excusé par la nécessité où il était d'assurer la tranquillité de son règne; et l'application barbare de la loi du meurtre de famille fut moins odieuse que s'il l'avait exercée, comme ses prédécesseurs, immédiatement après son avènement, sur des frères et des neveux innocens.

Les premiers faits d'armes du règne de Bayezid furent, après ses combats avec Djem, la continuation de la guerre commencée en Italie sous Mohammed II, et quelques excursions isolées faites par les gouverneurs de Bosnie et de Servie, en Dalmatie et en Hongrie. Ahmed Keduk, le conquérant d'Otranto, avait quitté la pé-

ninsule immédiatement après la mort de Mohammed : son successeur Khaïreddin [1], malgré une brillante défense, dut finir par rendre la ville au duc de Calabre, sous la condition d'une libre retraite (10 septembre 1481). Cependant le duc retint sous divers prétextes un corps de quinze cents Turcs, qui lui fut plus tard d'une grande utilité dans ses guerres d'Italie [2]. En Dalmatie, Iskender-Pascha, beglerbeg de Servie, ravagea la contrée de Zara, par la raison que le traité conclu avec Bayezid n'était pas obligatoire pour son successeur, tant qu'il n'aurait pas été renouvelé sous le nouveau règne [3]. A cet effet Venise envoya à Constantinople le chevalier Antonio Vetturini, pour présenter les félicitations de la Seigneurie au sultan, et renouveler avec lui les capitulations faites avec Mohammed, négociation qui éprouva des difficultés et ne fut terminée que l'année suivante. L'ambassade de la république de Raguse eut une réception plus favorable ; elle obtint non seulement la confirmation des priviléges dont elle avait joui jusqu'alors, mais encore la réduction de son tribut à trois mille ducats par an [4]. En Bosnie, le sandjakbeg Yakoub occupa les châteaux de Rizano, de Posredniza, de Kosc, et la forteresse ragusaine de

1 L'Ariadeno des Italiens.

2 Sismondi, XI, p. 201, et Roscoë, *Léon X*, III, 9. Le premier d'après *Jacobi Volaterrani Diarium*, p. 146, et Gianonne, *Istor. civ.*, l. XXVIII, p. 613 ; le second d'après Muratori, *Annal.*, t. V, IX, p. 537.

3 Dans la *Chronique* de Marini Sanuto, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche : *Scenderbassa scoregia il territorio di Zara dicendo che era in pace col padre, e non con questo Signore.*

4 Engel, *Geschichte von Ragusa* (*Histoire de Raguse*), p. 187.

Barstavik [1]; et Iskender-Pascha fit des courses en Hongrie de son quartier de Semendra. Pour refouler les Turcs dans leur territoire, Paul Kinis, capitaine-général de l'armée hongroise, sortit de Temeswar à la tête de trente-deux mille hommes; cent cavaliers, qui, sous le commandement des deux Tœkelys, Nicolas et André, s'étaient hasardés trop avant (2 novembre 1481), furent enveloppés dans un bois par un corps turc quadruple du leur; cinquante hommes environ, au nombre desquels un des chefs, restèrent sur la place; les autres rejoignirent l'armée plus ou moins grièvement blessés. Kinis passa le Danube et se dirigea sur Kolumbacz; mille cavaliers turcs ayant fait une sortie, furent tous tués ou pris; Kinis ordonna qu'on amenât devant lui les prisonniers, et les fit tous passer par les armes, à l'exception d'un seul. Pendant ce massacre, le jeune Yaksich, un des chefs hongrois, poursuivit le commandant de Semendra jusqu'aux portes de Kolumbacz, où il l'atteignit et lui trancha la tête. Une autre division de l'armée de Kinis, sous le commandement de Ladislas de Rozgony et d'un despote de Servie, passa le Danube et vint renforcer le gros des troupes, qui, après cette jonction, s'avancèrent jusqu'à la rivière de Kruszovaz. Kinis ravagea pendant douze jours la contrée environnante, puis se retira, emmenant avec lui cinquante mille Serviens et mille Turcs, après avoir toutefois fortifié les trois

[1] Chronique de Mar. Sanuto. 1481. *Risano Castello della Bosna preso dai Turchi.* Gebhardi, *Geschichte von Bosnien* (*Histoire de Bosnie*), p. 47..

places de Kewi, de Haram et de Bozazin [1] aux trois gués de la rivière. D'un autre côté, Iskender-Pascha, Ali-Pascha et Malkodjoghli fortifièrent l'île située dans le Danube en face de Semendra [2].

Au commencement de l'année suivante (16 janvier 1482), Bayezid signa la nouvelle capitulation avec Venise, par laquelle la république fut libérée de son tribut annuel de dix mille ducats, mais dut en compensation s'obliger à acquitter en trois paiemens une somme de cinquante mille ducats qu'elle restait devoir à la douane impériale, et consentir à un droit d'entrée de quatre pour cent sur toutes ses marchandises. En retour le sultan s'engagea à indemniser les Vénitiens de toutes les pertes que les armes ottomanes leur avaient fait éprouver depuis la dernière paix, à délivrer tous les chrétiens emmenés en esclavage depuis cette même époque, à faire respecter par les armateurs turcs le commerce de la Seigneurie, et à maintenir exactement les frontières de leurs possessions limitrophes telles qu'elles avaient été fixées antérieurement [3]. C'est ainsi que la politique de Venise sut spéculer sur la position critique du sultan, dont le trône était alors menacé en Asie par Djem, pour lui arracher des conditions aussi avantageuses. La campagne de Karamanie remplit presque tout le reste de cette année,

1 *Epistola Corvini*, LXXX, dans Catona, *tomulus* IX, *ordine* XVI, p. 395. Schimek, *Histoire de Bosnie et de Rama*, p. 174.

2 Corvin, dans sa lettre, les appelle Zkenderbassa, Alibeg et Mankotsenicz.

3 Laugier, *Histoire de Venise*, VII, p. 377.

à la fin de laquelle Bayezid retourna à Constantinople (1er ramazan 887 — 14 octobre 1482). Cinq semaines après son arrivée (6 schewwal — 18 novembre), il donna dans son palais une grande fête, à laquelle furent invités tous ses vizirs. En les congédiant, il les fit tous revêtir d'habits d'honneur, à l'exception de Keduk-Ahmed, le conquérant de Kaffa et d'Otranto, le vainqueur de Djem et de Kasimbeg, auquel on donna un kaftan en laine noire au lieu d'un kaftan brodé d'or, présage certain de sa mort prochaine, que, sur un signe du sultan, il reçut du poignard d'un muet. Ce ne fut point là l'effet d'une colère soudaine, mais d'une vengeance méditée depuis long-temps[1]. Du vivant même de son père, Bayezid avait éprouvé le caractère altier et inflexible d'Ahmed-Pascha, qui, le jour d'une bataille, lui fit des reproches sur la mauvaise tenue et la distribution inhabile des troupes qu'il commandait. Bayezid le menaça de le faire repentir un jour de son insolence. « Et que me feras-tu? » repartit Ahmed. « Je jure par l'ame de mon père de ne jamais ceindre l'épée pour ton service, si tu arrives un jour au trône. » Lorsqu'Ahmed, rappelé du commandement d'Otranto, parut pour la première fois devant Bayezid lors de la bataille de Yenischehr, son épée, au lieu d'être attachée à sa ceinture comme à l'ordinaire, pendait au pommeau de sa selle. « Mon maître. lui dit le sultan, tu te souviens de loin; oublie les fautes de ma jeunesse; ceins ton épée, et sers-t'en contre mes ennemis. » Cette apparente réconciliation entre

[1] Engel, *Geschichte von Ragusa* (*Histoire de Raguse*), p. 285 et 286.

Ahmed et le sultan avait été commandée à celui-ci moins par l'oubli de ses projets de vengeance, que par le besoin qu'il avait des talens militaires de son vizir dans la guerre dangereuse qu'il avait à soutenir en Karamanie contre son frère Djem. Ahmed prit en conséquence le commandement en chef de l'armée d'Asie; mais comme la guerre était son élément et que le sultan n'aimait que le repos, il désapprouva énergiquement la paix conclue avec Venise, se retira des négociations qu'il avait été chargé d'entamer avec les envoyés des chevaliers de Rhodes, et se plaignit hautement de ce qu'en s'engageant à payer à l'Ordre une pension annuelle pour la captivité de son frère, l'empereur eût prostitué la dignité de la nation [1]. Bayezid, qui déjà deux fois après la mort de Mohammed et à son retour à Brousa avait dû racheter par de l'or et des promesses, les révoltes des janissaires, craignit, non sans quelque raison, que les dispositions hostiles du général qui les avait menés si souvent à la victoire [2] n'eussent sur eux une influence fatale à sa couronne. De nouvelles intrigues ourdies par Ahmed, de concert avec son beau-père, le grand-vizir Ishak-Pascha, contre le favori du sultan, Moustafa-Pascha, fils de Khizrbeg, ressuscitèrent au cœur de Bayezid le souvenir de tous ses anciens griefs contre son général, et le déterminèrent à se débarrasser d'un serviteur que

[1] Caoursin, *de fœdere cum Bayazite.*

[2] Ali, f. 155, donne comme motif de l'exécution d'Ahmed (et il se rencontre en cela avec Seadeddin et Idris) son caractère altier et des injures qu'il aurait proférées dans l'ivresse.

depuis long-temps il considérait comme un ennemi. Nous passons sous silence les circonstances du festin, qui se termina par l'assassinat d'Ahmed; les historiens ottomans se taisent entièrement à ce sujet, et les détails donnés par les Européens sont d'une authenticité au moins problématique [1]. Suivant Idris [1], la mort violente d'Ahmed n'aurait pas eu lieu dans un festin, mais sur la route d'Andrinople; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut suivie d'une révolte des janissaires, dans laquelle périt le gouverneur d'Andrinople, seconde capitale de l'empire en Europe.

Peu de temps après, Ishak-Pascha fut destitué de sa dignité de grand-vizir et remplacé par Daoud-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, dont le souvenir s'est perpétué à Constantinople, par le faubourg auquel il a donné son nom, par la fondation d'une mosquée [2], d'une médrésé et de cuisines pour les pauvres. La mosquée du grand-vizir s'élève majestueusement sur une pente douce, à l'extrémité sud des faubourgs européens de Constantinople; la plaine de Daoud-Pascha, qui s'étend à ses pieds, est le lieu de rendez-vous des expéditions d'Europe, comme la plaine de Scutari de celles d'Asie [3]. Du temps des Byzantins, le champ de Daoud-Pascha, où plusieurs empereurs furent proclamés et couronnés par les partis du cirque, s'appelait l'Hebdomon [4],

[1] Idris, f. 240.

[2] *Biographie des Grands-Vizirs*, par Osman-Efendi. La mosquée fut bâtie en 889 (1484).

[3] *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 12-15.

[4] Hebdomon signifie septième colline ou septième milliaire.

ainsi que le palais et le tribunal qui s'y trouvaient. C'est jusqu'à cette plaine, où est déployé l'étendard du Prophète dans les guerres d'Europe, que le sultan accompagne ses troupes; c'est là qu'il vient les recevoir à leur retour. Beaucoup de grands-vizirs ont construit des mosquées; deux autres par la suite (Piri et Kasim-Pascha) bâtirent des faubourgs auxquels ils laissèrent leurs noms ; mais la mosquée de Daoud et le mausolée de Khaïreddin-Pascha (Barberousse) sont seuls célèbres comme points de départ : la première, des armées; le second, de la flotte.

Au commencement du printemps de l'année 1483 (888), Bayezid, accompagné de sa cour, partit à la tête de l'armée pour Filibé (Philippopolis), afin de remettre en état de défense les forts sur la Morava, que Mohammed avait ravagés. De Filibé, il se rendit par Kustendjé, Samakov, Tschamourlü et Sariyar, à Sofia [11]. Pendant que l'armée était occupée de la reconstruction des forts, Moustafa-Gioursevich, beglerbeg de Bosnie, envahit l'Herzegovine, qui fut incorporée définitivement à l'empire. Cossarich Wlatko, un des deux frères qui, depuis la mort de leur père Etienne Wlatko, s'étaient partagé le pays, s'enfuit à Raguse. Pour désarmer la colère du sultan et du grand-vizir, la république envoya un présent de douze mille cinq cents ducats au premier, et de cinq cents au second. Lorsque les nouvelles fortifications furent achevées, Bayezid renvoya la plus grande partie de son armée et revint à Filibé, où il organisa, dans la plaine d'Ouzoundjova, une grande chasse qui dura trois

jours ; puis il alla célébrer à Andrinople la fête du Baïram, et rentra dans son palais de Constantinople au mois de novembre 1483 (schewwal 888) [1]. Lors de la réparation des forts de la Morava, il profita de sa présence sur les frontières pour entamer auprès de Corvin, roi de Hongrie, des négociations ayant pour but le renouvellement de l'armistice ; Corvin, alors en guerre avec la Bohême, saisit cette ouverture avec joie et conclut une trêve de cinq ans [2]. Vers la même époque, Venise envoya Domenico Bolani et son frère Francesco Aurelio en qualité d'ambassadeurs, pour la ratification du traité de paix renouvelé l'année précédente [3]. A la fin de la même année, moururent Kasimbeg, dernier descendant mâle des souverains de Karamanie, et le prince Abdoullah, fils de Bayezid, alors gouverneur de cette province. Les possessions de la Cilicie-Pétrée, que le sultan, après la défaite de Djem, avait abandonnées à Kasimbeg, furent données en fief au petit-fils de celui-ci, Mohammedbeg, fils de Torghoud [4].

L'année suivante, dès le 1er mai 1484 (rebioul-akhir 889), Bayezid partit pour Andrinople, d'où il se disposa à marcher sur la Moldavie, qui n'avait pas été comprise dans la trêve récemment conclue avec

1 Seadeddin, Solakzadé, *Nokhbetet-tewarikh*. Idris, Neschri.

2 La lettre de Bayezid et la réponse de Corvin se trouvent dans Catona, t. XII, ord. XVI, p. 525.

3 *Chronique* de Marini Sanuto.

4 Seadeddin, III, p. 475. Solakzadé, 70, *Nokhbetet-tewarikh*. *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, qui placent cet événement à l'année 888, et le font coïncider avec une éclipse de soleil et une inondation à la Mecque.

les Hongrois [1]. L'artillerie de siége fut expédiée par la Mer-Noire, à l'embouchure du Danube. Pendant son séjour à Andrinople, Bayezid posa les fondemens de la mosquée qui porte son nom (23 mai 1484 — 26 rebioul-akhir 889). Il fit construire en outre, sur la Toundja, un collége, une cuisine pour les pauvres, et un hôpital dont avaient jusqu'alors manqué les habitans d'Andrinople; les halles de bois du marché ayant été consumées par le feu un mois auparavant [2], il donna des ordres pour les trouver reconstruites en pierre à son retour. Le 27 juin (2 djemazioul-akhir), l'armée passa le Danube à Ischakli ou Isakdji, où le voïévode de Valachie vint se joindre à elle, conformément aux traités, avec un corps auxiliaire de vingt mille hommes, et déposer aux pieds du sultan son tribut [3]. Le 6 juillet (11 djemasioul-akhir), Bayezid investit par terre et par eau la forteresse de Kilia, et s'en rendit maître un mercredi, 15 du même mois. De Kilia, Bayezid marcha sur Akkerman, et reçut en route un renfort de cinquante mille Tatares, sous les ordres de leur khan Menghli Ghiraï; ce furent les premières troupes de Crimée qui combattirent dans les rangs de l'armée ottomane. Neuf jours après la prise de Kilia (29 djemazioul — 24 juillet), l'armée arriva sous les murs d'Akkerman, qui ouvrit ses portes après un siége de seize jours [III]. Le sultan donna un kalpak d'or au khan de Crimée et le congédia comblé de riches présens;

1 Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), p. 182.
2 Seadeddin, III, p. 476.
3 Engel, *Histoire de Valachie*, p. 182.

lui-même quitta six jours après (22 redjeb — 15 août) la ville d'Akkerman, passa à côté de Kilia, et revint par le même chemin qu'il avait déjà pris, c'est-à-dire par la Tatarie Dobruze, où, avant la fondation de l'empire ottoman, Saltouktédé était venu établir une colonie de Turcs seldjoukides [1]. Pendant la campagne de Moldavie, un corps de sept mille akindjis avait envahi la Croatie, la Carinthie, la Carniole, pénétré jusqu'à St.-Veit. et en avait emmené dix mille habitans en esclavage; mais Lupo Wulkovich, ban de Croatie, et Bernard, comte de Frangipan, reprirent les prisonniers. et repoussèrent l'ennemi avec non moins de succès que ne l'avaient fait un an auparavant Ivan Zrini et Michel Sluin, de concert avec Wulkovich [2].

De retour à Andrinople. Bayezid assigna Filibé pour retraite au second vizir Mesih-Pascha, qui, sous Mohammed, avait commandé l'armée de siége de Rhodes; il déposa en même temps Iskender-Pascha de son gouvernement de Roumilie, et lui donna pour successeur l'eunuque Ali-Pascha, gouverneur de Semendra [3]. A la fin de l'hiver Bayezid quitta Andrinople. et se retira sur la montagne de Djolé, où il reçut (1486) les ambassadeurs [4] du roi de Hongrie,

[1] Seadeddin, III, f. 477. Loutfi-Pascha, au commencement de l'*Oghouz-namé*. Sari Saltouktédé vint dans la Tatarie Dobruze en 662 (1263).

[2] Valvasor et Megiser.

[3] Engel, *Histoire de Hongrie*, p. 183. *Cæsarem Turcarum vayvodatum de Zendere (Semandra), familiari suo Alibek vayvodatum autem de Bodon (Widdin), cuidam Malkowich contulisse.*

[4] Seadeddin, III, 476. *Collection de pièces d'État* de Feridoun, nos 115 et 116.

du sultan d'Egypte et du schah de l'Inde. L'ambassadeur indien, dont les présens consistaient en éléphans, en girafes, en fines épices et en or, transmit à Bayezid les félicitations de son maître à l'occasion de son avènement; celui de Hongrie apportait la ratification du dernier traité, et celui d'Egypte, des excuses de l'hospitalité exercée par le sultan envers Djem, et de la protection qu'il lui avait accordée pendant son pélerinage à la Mecque. Bayezid reçut le premier avec les plus grands honneurs; et si l'envoyé hongrois eut à se plaindre de cette préférence, il dut s'en consoler en prenant le pas sur l'ambassadeur du sultan Tscherkesse [1]. Pendant le séjour de ces ambassadeurs à la Porte, arriva la réponse à la lettre de victoire, par laquelle Bayezid avait annoncé la prise de Kilia et d'Akkerman à Yakoub, fils et successeur d'Ouzoun-Hasan, prince des Turcomans [2]. Ces deux écrits étaient des chefs-d'œuvre de rhétorique persane; la lettre du sultan avait été composée par son secrétaire, le Persan Khodja Sidi-Mohammed de Schiraz, et celle de Yakoub par le savant historien Idris, alors chancelier à la cour du fils d'Ouzoun-Hasan. Ce fut à cette occasion que Bayezid, séduit par la savante et habile rédaction d'Idris, éprouva un vif désir de l'attacher à sa cour afin de le charger d'écrire l'histoire de l'empire; ce qu'Idris fit en effet plus tard. Sur ces entrefaites, le voïévode de Moldavie ayant tenté de reprendre Akkerman. Bayezid ordonna à Ali-Pascha, gouverneur de Roumilie, d'envahir les États du voïévode; cette

1 Idris, f. 235. — 2 *Ibid.*, f. 231.

expédition fut renouvelée l'année suivante par Balibeg-Malkodj, commandant de Silistra, qui passa le Pruth à la tête d'un corps nombreux d'akindjis, et revint avec un riche butin d'esclaves et de bétail [1].

Les événemens qui ont agité les premières années du règne de Bayezid ont jusqu'ici fixé nos regards. Nous avons parcouru rapidement le cours de ses expéditions militaires en Europe; il nous reste à porter notre attention sur l'Asie, où s'allume la première étincelle des guerres entre les sultans ottomans et mamlouks. Bayezid dut, malgré son caractère pacifique, céder aux raisons puissantes qui lui faisaient une loi d'opposer une digue aux envahissemens toujours croissans de l'Egypte dans la Karamanie. Pendant les dernières années du règne de Mohammed, les relations entre les Mamlouks et la Porte s'étaient singulièrement refroidies : Melek-Escheref Kaïtbaï avait refusé à Mohammed la permission de restaurer à ses frais les fontaines et les citernes sur la route de la Mecque, et avait secouru à main armée un prince de la dynastie de Soulkadr, contre celui de la même famille que Mohammed avait pris sous sa protection. En outre, le grand-vizir du Schah-Behmen de l'Inde, ambassadeur auprès de Bayezid, avait été retenu à son passage sur les États du souverain égyptien, et dépouillé de la plus grande partie des objets précieux qu'il devait offrir au sultan des Ottomans; à tous ces griefs vinrent se

[1] Seadeddin, III, f. 478. Idris, f. 234. Ali, VIIe et VIIIe récits du règne de Bayezid II. Solakzadé, *Nokhbetet-tewarikh*. *Raouzatoul-ebrar*, Neschri, f. 244.

joindre l'hospitalité reçue par Djem au Caire, la prise récente, sur le prince de Ramazan, de divers châteaux dans le voisinage d'Adana et de Tarsous, et les vexations continuelles exercées sur les pélerins de la Mecque. Karagœz-Pascha, gouverneur de Karamanie, reçut de Bayezid l'ordre de reprendre ces châteaux [1] (djemazioul-ewwel 890 — avril 1495). Ce fut le signal de la lutte qui ne devait se terminer que par la destruction des sultans mamlouks, et par la conquête de l'Égypte sous le règne de Sélim Ier.

Les frontières de l'Asie-Mineure et de la Syrie, où le mont Taurus baigne ses pieds dans la mer, furent le théâtre de la guerre; ce fut sur ces hauteurs que régna pendant deux cents ans la dynastie des Turcomans Ramazan-Oghli, qui maintenant appelle notre attention [2], et dont l'existence n'était pas même connue de nom aux historiens européens. Lorsque Souleïman, aïeul d'Osman, le fondateur de l'empire, en retournant dans le Khorassan, se noya à Djaaber, au gué de l'Euphrate, ses fils se dirigèrent vers le nord, et sept de ses compagnons, tous Turcomans de la tribu des Outschoks (des Trois-Flèches), s'établirent avec leurs familles dans la vallée de Tschoukourowa; c'était Yourker, Koussoun, Warsak, Kara-Isa, Ouzer, Gunduz et Kisch-Timour [3]. Le chef de cette tribu fut Yourker; il

[1] Seadeddin, III, f. 420. Solakzadé, 71. Neschri, 242. Idris, 229, *Nokhbetet-tewarikh.* Ali, IXe récit du règne de Bayezid II.

[2] Deguignes lui-même ignore leur existence.

[3] Aschikpaschazadé (exemplaire de la Bibliothèque du Vatican), p. 517. Pour les causes de la guerre d'Égypte, voyez p. 527.

obtint des Arméniens, habitans du pays, un droit de pâturage dans les environs d'Adana, de Massissa et de Tarsous, droit qu'il légua à son fils Ramazan. Celui-ci assigna à Koussoun le territoire d'Assarlik pour séjour d'hiver, et la montagne de Gulek pour séjour d'été. Ils paissaient leurs troupeaux suivant la saison, tantôt dans les vallées, tantôt sur les collines : ainsi Kisch-Timour habitait alternativement Tarsous et les monts Boulgar; Gunduz, la plaine de Sis et les montagnes de Massissa : Ramazan, les vallées et les Alpes d'Adana. Bien que les Outschoks fussent ainsi maîtres de tout le pays plat, ils n'étaient cependant pas assez forts pour chasser les Arméniens des villes que nous venons de nommer. Ce ne fut que cinquante ans plus tard que David, descendant d'Ouzer, sollicita des secours du sultan d'Egypte, Scheïk-Ahmed, pour exécuter ce projet. Le sultan accueillit favorablement cette demande, et envoya des troupes qui conquirent le pays pour son propre compte; il ne laissa à David que le titre de gouverneur de la contrée. L'exemple de ce dernier trouva des imitateurs dans les chefs des autres familles : les fils de Gunduz se réfugièrent en Egypte, en abandonnant la forteresse d'Ayas aux troupes du sultan : Ibrahim, fils de Ramazan, appela aussi les Egyptiens et les aida à se mettre en possession d'Adana et de Sis : enfin un fils de Kisch-Timour leur facilita la prise de Tarsous. C'est ainsi que Scheïkh-Ahmed étendit, presque sans coup férir, sa domination sur les six places le mieux fortifiées de la petite Arménie, savoir : Ayas, Gulek, Sis, Massissa, Adana, Tarsous [IV], et

par suite sur un grand nombre de châteaux-forts au moyen desquels il défendait les défilés de la Syrie.

Karagœz-Pascha, gouverneur de Karamanie, partit d'Adana pour attaquer le fort de Gulek, situé à l'entrée du défilé du même nom : pendant la marche, accoururent sous ses drapeaux les habitans des places d'Alnakasch et de Mollen, les notables de Tarsous et les chefs des tribus turcomanes, Kisch-Timour, Koussoun [v] et Karassa. Les quatre châteaux-forts de Gulek, d'Alnakasch, de Mollen et de Birsbert, se rendirent à Karagœz-Pascha, et devinrent tributaires de la Porte. Mais, sur un autre point, l'armée ottomane essuya la première des trois défaites qui se succédèrent coup sur coup dans cette campagne. Yakoub-Pascha, que Bayezid avait envoyé au secours du prince de Soulkadr, Alaeddewlet, tomba, en faisant route vers Malatia, dans une embuscade que lui avait dressée Bischbeg, le premier écuyer du sultan d'Egypte ; quoiqu'il eût déjà opéré sa jonction avec Alaeddewlet, il fut battu, et forcé de se retirer avec une grande perte [1]. Karagœz-Pascha confia à Mousabeg et à Ferhadbeg, beau-frère de Bayezid, la défense des châteaux conquis dans le voisinage d'Adana et de Tarsous ; mais tant de succès l'enivrèrent d'orgueil et lui inspirèrent une téméraire confiance en lui-même. Ouzbeg, le grand-prince ou généralissime des forces égyptiennes, et Temeruz, gouverneur de Haleb, à la tête d'une nombreuse armée, surprirent les garnisons de Tarsous et d'Adana, qui,

[1] Seadeddin, III, p. 482. Solakzadé, f. 71. Ali, IXe récit.

dans une aveugle sécurité, s'étaient dispersées de tous les côtés, et les chassèrent, après avoir fait boire aux begs Mousa et Ferhad (suivant l'expression de Seaddin) le breuvage de miel des martyrs [1]. Pour réparer ce double échec, Hersek Ahmed-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, fut envoyé à Tarsous et à Adana avec le commandement suprême de l'armée; il avait sous ses ordres Karagœz-Pascha, ainsi que Mohammed-Pascha, fils de Khizrbeg. Le premier comme gouverneur de Karamanie, et le second comme plus âgé qu'Ahmed, se trouvèrent blessés de leur subalternité à l'égard du nouveau général : on marcha à l'ennemi; mais lorsque Ahmed engagea la bataille, Karagœz et Mohammed restèrent spectateurs oisifs de l'action; Ahmed, malgré des prodiges de valeur, fut battu et fait prisonnier, et les deux paschas prirent la fuite, abandonnant aux Egyptiens les châteaux d'Adana et de Tarsous (891 — 1486) [2]. Bayezid, loin de se laisser abattre par ces défaites réitérées, qui lui avaient déjà coûté la vie d'un de ses beaux-frères et la liberté de l'autre, ordonna au grand-vizir, Daoud-Pascha, de partir lui-même à la tête de quatre mille janissaires, et de toutes les troupes de sa maison, pour les frontières de Karamanie; en même temps, le beglerbeg de Roumilie, l'eunuque Ali-Pascha, reçut l'ordre de quitter Semendra et de s'embarquer à Gallipoli pour aller rejoindre le corps d'armée du grand-vizir.

[1] Seadeddin, III, p. 482. Solakzadé, 71. Ali.

[2] Seadeddin, III, p. 483. Solakzadé, Ali. Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques*, ne place cette défaite qu'en 892.

Lorsque Daoud-Pascha arriva sur la frontière de Karamanie, au pied de l'Ala-Tagh (Taurus), dans le voisinage de Kodjakalaa [vi], Alaeddewlet, prince de Soulkadr, vint à sa rencontre, et lui conseilla, au lieu de continuer sa marche, de se porter sur le territoire des tribus Warsak et Torghoud, où Mohammedbeg, petit-fils de Kasimbeg par sa fille, avait levé l'étendard de la révolte (892 — 1487). Le grand-vizir suivit ce conseil : il franchit les monts Boulgar, envahit le pays des Warsaks, pendant que les deux beglerbegs d'Europe et d'Asie, sous ses ordres, pénétraient dans l'intérieur de la Karamanie, le premier par la route de Tarsous, le second par le défilé d'Alaschyourdi [vii]. Torghoudoghli Mahmoud, petit-fils de Kasimbeg, voyant ses États en proie aux dévastations des troupes ottomanes, s'enfuit à Haleb avec sa femme et ses enfans. Les chefs des Warsaks vinrent alors en masse faire leur soumission au grand-vizir, qui, aussi politique que brave, les renvoya après les avoir comblés de présens et les avoir revêtus d'habits d'honneur [1]. La saison étant déjà fort avancée, Daoud-Pascha licencia son armée dans la plaine d'Istabl-tschaïri, et retourna en Europe, où il fut admis au baise-pieds du sultan à Wiza [2].

Pendant que le grand-vizir ramenait à l'obéissance les tribus révoltées de la Karamanie, Bayezid recevait à Constantinople des ambassades, dont la plus remar-

[1] Seadeddin, III, p. 484, nomme Bogha-oghli, Akbasch-oghli, Elwan-oghli, Soumik-oghli, Ighdir-oghli, Erelü-oghli, Artk et Scheïtoun-oghli.

[2] Seadeddin, III, p. 484.

quable, tant pour la forme des lettres de créance que pour ses suites, fut celle du dernier souverain maure en Espagne. Le prince des Beni-Ahmer (*fils du rouge*), à Grenade, vivement pressé par Ferdinand, roi d'Aragon et de Castille, venait implorer le secours du *sultan des deux terres et des deux mers* contre les invasions des infidèles. La lettre de créance de l'ambassadeur était écrite dans l'esprit chevaleresque et romantique des princes d'Alhamra (château rouge de Grenade); c'était une élégie arabe qui déplorait les souffrances des Musulmans, la chute de l'islamisme en Espagne, et son imminente expulsion de l'Andalousie après une domination de sept siècles; elle invoquait dans les termes les plus touchans la compassion et les secours des peuples et des souverains musulmans [1]. Bayezid, zélé musulman et poëte lui-même, répondit par l'envoi d'une flotte qui devait ravager les côtes d'Espagne; il en donna le commandement à un de ses anciens pages que sa rare beauté avait fait surnommer *Kemal* (la perfection) [VIII], et qui sous le nom de Kemal-Reïs devint plus tard la terreur des flottes chrétiennes. La seconde ambassade fut celle de Venise [2]. Antonio Ferra et Giovanni Dario, qui sept ans auparavant avaient conclu la paix avec Mohammed II après une guerre onéreuse de seize ans, vinrent re-

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'année 892 : « Kemal-Reïs part avec une flotte pour ravager l'Espagne, après que le prince des Beni-Ahmer a imploré le secours du sultan dans une sublime kassidé. »

[2] En l'année 1483 : *Arriva a Costantinopoli Bobani nostro Oratore Francesco Aurelio fra suo.* — *Chronique* de Marini Sanuto, dans les *Archives de la Maison I. R. d'Autriche.*

nouveler au sultan les assurances d'amitié de la république [1]. De son côté, Bayezid envoya un ambassadeur à Venise, avec la double mission de demander le droit de station pour les flottes ottomanes dans le port de Famagoste, aussi long-temps qu'il serait en guerre avec l'Égypte, et de suivre les négociations que Boccolino Guzzoni avait ouvertes avec la Porte. La ville d'Osimo, dans la Marche, avait secoué le joug du pape; à la suite de cette révolution, Boccolino, l'un de ses citoyens, s'en était fait nommer le seigneur: mais prévoyant qu'il ne pourrait se maintenir long-temps dans sa nouvelle dignité, et ne pouvant espérer trouver de l'appui dans les autres princes d'Italie, il fit offrir à Bayezid de tenir de lui la ville d'Osimo en fief [IX]. La courageuse résistance de Boccolino aux troupes du pape Innocent VIII, commandées par le cardinal Julien de la Rovère, et la crainte de l'arrivée des Turcs, déterminèrent Lorenzo de Médicis à s'interposer pour terminer cette lutte, qui aurait pu avoir les plus funestes conséquences pour la chrétienté; car il est fort douteux que les Turcs, une fois établis dans les Etats de Rome, eussent jamais pu en être chassés. Médicis conclut un arrangement d'après lequel Boccolino restituerait au pape la ville d'Osimo, moyennant une somme de sept mille florins. Le souverain pontife rentra en conséquence dans la possession d'Osimo; mais Boccolino fut arrêté sur la route de Florence à Milan, et pendu sans jugement préalable [2]. Le sénat

1 Mar. Sanuto, à l'année 1487.

2 Sismondi, XI, p. 284 et 285. D'après Stefano, *Infessura Diario*.

s'excusa de ne pouvoir accorder la station des flottes ottomanes, en alléguant la paix qui régnait entre la république et l'Egypte. Ce même ambassadeur, ou un autre également envoyé à Venise, apporta à Lorenzo de Médicis, en témoignage de la haute considération du sultan, de riches présens, consistant en animaux rares, parmi lesquels on remarquait une girafe, la première qui fût arrivée en Europe [1].

Vers la même époque, un ambassadeur du voïévode de Moldavie vint apporter l'arriéré du tribut des deux dernières années; deux autres ambassadeurs, l'un hongrois, l'autre turc, partirent, le premier pour la Porte, le second pour le camp de Mathias Corvin, établi à Neustadt. L'ambassadeur hongrois Demetrius Yaxich, Servien de naissance, prit congé du sultan, qui, pour lui donner un témoignage de sa considération, le fit revêtir d'un kaftan d'honneur; à son retour en Hongrie il fut assailli, près de Semendra, par Ghazi-Moustafa, et massacré avec toute sa suite. Yaxich avait fait Moustafa prisonnier dans une des guerres précédentes, et, après lui avoir brisé les dents, l'avait forcé à rôtir lui-même, à un feu lent, son frère, qu'on avait embroché à cet effet. Cette cruauté inouie ne justifie pas, il est vrai, la violation du droit des gens dans la personne d'un ambassadeur, mais elle l'excuse du moins en partie. Cependant Yaxich se défendit avec tant de

p. 1213. Marini Sanuto, *Vite de' Duchi*; et Raynald, *Annal. ecclesiast.*, 1487, § 7, p. 381

[1] L'*Appendice XLIX*, *à Lorenzo de Medici*, par Roscoë, contient la liste de ces présens décrits par Pietro da Bibiena, secrétaire du duc.

valeur, qu'en tombant criblé de blessures, il mourut vengé; car il avait donné la mort à son ennemi [1]. Ce fut pendant le séjour d'Yaxich à la Porte du sultan, que Mathias Corvin reçut l'envoyé turc à son camp, devant Neustadt, dont il faisait alors le siége. Ce même ambassadeur avait déjà été accrédité par Bayezid auprès du sultan d'Egypte, et quelques négociations heureusement conduites lui avaient donné la plus haute idée de ses talens diplomatiques. Mathias, qui n'ignorait pas cette particularité, se le fit amener dans une des batteries, pour lui donner audience au milieu du fracas des canons et du sifflement des boulets. Ce fut là qu'il répondit au message du sultan. L'ambassadeur, soit que la crainte lui eût fait oublier le discours du roi, soit que le tonnerre continuel de l'artillerie ne lui en eût pas permis une audition bien distincte, le supplia de répéter ses paroles. Corvin ne lui donna point d'autre réponse, si ce n'est : que le sultan lui envoyât à l'avenir des ambassadeurs capables de retenir ce qu'ils avaient entendu [2]. En effet, l'année suivante, Bayezid envoya un second ambassadeur chargé à la fois d'excuser le meurtre d'Yaxich, et de renouveler pour trois ans la trève qui venait d'expirer.

L'expédition de l'année 1488 s'ouvrit plus tôt que de coutume. Dès le 18 mars (3 rebioul-akhir 893),

[1] Engel, *Geschichte von Servien* (*Histoire de Servie*), p. 449. Seaded-din, III, f. 484. Solakzadé. Ali, XIII[e] récit du règne de Bayezid II.

[2] Voyez, dans Catona, XII, ord. XVI, p. 782, le rapport de l'évêque de Raab, Paul Gregorianez.

Ali-Pascha, suivi du nouveau beglerbeg de Roumilie Khalil-Pascha, et du beglerbeg d'Anatolie Sinan-Pascha, partit de Gallipoli pour l'Asie; Hersek Ahmed-Pascha que le sultan d'Egypte avait rendu à la liberté, dans l'espoir que cette concession hâterait le rétablissement de la paix, fut envoyé avec une flotte de cent voiles sur les côtes de Karamanie, pour seconder les opérations de l'armée de terre. Ali-Pascha, après avoir réuni à ses troupes celles d'Yakoub-Pascha, gouverneur de Karamanie, marcha d'Eregli sur Adana, par le défilé de Tschakid [x]: il répara les fortifications d'Adana et de Tarsous, s'empara des châteaux d'Aïnzarba, de Kouré, de Nimrin et de Molwana, et rétablit les murs devastés d'Ayas. Khalil-Pascha assiégea et prit la ville de Sis; le commandant égyptien de cette place fut envoyé à Constantinople, où il fut délivré de ses chaînes, revêtu d'habits d'honneur et renvoyé en Egypte, en reconnaissance de la mise en liberté de Hersek-Ahmed. Le sultan des Mamlouks envoya contre Ali-Pascha une nouvelle armée, commandée par les premiers begs de son empire, savoir : le général en chef Ouzbeg; Temeruz, beg du troisième rang; le premier porte-armes, Kaniséwi, beg du quatrième rang, et le premier écuyer; nous devons mentionner en outre quinze cents officiers de tous grades, et les commandans des forteresses de Damas, de Haleb, de Tripoli, de Saïda et de Ramla, ainsi que les auxiliaires turcomans des tribus Ramazan et Torghoudoghli. Lorsque l'armée égyptienne fut arrivée près de Bagras, au défilé de la

Syrie, elle trouva la flotte de Hersek-Ahmed stationnée de manière à lui barrer le chemin du côté de la mer; en cet endroit le passage, resserré entre la montagne et le rivage, est tellement étroit, qu'il en a pris le nom de Sakaltoutan, c'est-à-dire *tenant par la barbe* [xi]. Tout espoir de traverser le défilé paraissait perdu, lorsqu'il s'éleva une violente tempête qui dispersa les vaisseaux ottomans : Ouzbeg s'empressa de franchir cette gorge dangereuse, par laquelle avait passé Alexandre en allant à la rencontre du roi de Perse, pendant que Darius, arrivant de Beilan, descendait le mont Amanus. Les Égyptiens, continuant leur marche, traversèrent le Djihan (Pyramus) et le Sihan (Sarus); ils s'arrêtèrent entre les villes de Tarsous et d'Adana, dans la plaine d'Agatschaïri, bornée d'un côté par le Tschakid (Cydnus), de l'autre par le Sihan. Ce fut là que les deux armées se rencontrèrent, le 17 août 1488 (8 ramazan 893). Ali-Pascha se plaça au centre, entouré de ses meilleurs généraux, de Kizil-Ahmed, fils d'Isfendiar, d'Omarbeg, fils de Tourakhan, et de Mohammedbeg; à l'aile droite étaient Sinan et Yakoub, beglerbegs d'Anatolie et de Karamanie, lesquels avaient sous leurs ordres Ahmed-Pascha, fils de Welieddine le poëte, et Souleïmanbeg; à l'aile gauche, combattait Khalil-Pascha. beglerbeg de Roumilie. L'avant-garde des troupes asiatiques était commandée par les fils d'Ewrenos, et celle des troupes européennes par Houseïnbeg. Ouzbeg donna le commandement de son aile droite au beglerbeg de Damas, à qui il subordonna les begs, premiers

dignitaires de la cour du sultan Kaïtbaï; il confia son aile gauche, où combattaient les troupes auxiliaires de Syrie, au beglerbeg de Haleb; quatre mille lances, commandées par Temeruz, formaient l'avant-garde; Ouzbeg lui-même occupait le centre. Les deux fils d'Ewrenos, Isa et Souleïman, étant tombés à la première rencontre, l'armée d'Asie lâcha pied et prit la fuite; la cavalerie de Temeruz la poursuivit avec ardeur, et mit au pillage son camp qu'elle lui abandonna. Mais sur l'aile gauche, l'armée d'Europe disputa avec acharnement la victoire; toutefois, voyant ses rangs s'éclaircir, elle dut se retirer devant la supériorité de l'ennemi, en lui laissant comme trophées son artillerie, ses munitions et ses bagages. Une division des Egyptiens, chargée de protéger l'envoi du butin en Egypte, reprit le chemin de la Syrie; mais, à son arrivée à Bagras, elle trouva le défilé fermé par les troupes qu'avait débarquées Hersek-Ahmed, et ne put s'ouvrir un passage que le sabre à la main, et en laissant sur la place un grand nombre de morts et les riches dépouilles des vaincus. Cependant Ouzbeg qui poursuivait ses succès en Cilicie, et que secondaient avec zèle les tribus Warsak et Torghoud, assiégeait Adana, dont il se rendit maître après l'explosion du magasin des poudres (1er avril 1489 — 1er djemazioul-ewwel 894). Ali-Pascha s'était rabattu sur Eregli et Larenda, où il rassembla les débris dispersés de son armée; sur les ordres du sultan, qui voulait faire un exemple, il envoya à Constantinople Karagœz-Pascha, qui cette fois encore, par jalousie contre son chef, avait pris le pre-

mier la fuite, et avec lui plusieurs begs [1], auxquels il attribuait les malheurs de cette campagne. Karagœz-Pascha fut mis à mort; les autres furent jetés en prison ou destitués. L'année suivante (1490 — 895) se passa sans autres événemens à l'intérieur, que la construction d'une mosquée, d'une académie et d'un hôpital à Andrinople, l'incendie de plusieurs marchés et de tout le quartier d'Ishak-Pascha, et les ravages causés par la foudre, pendant une effroyable tempête, dans sept endroits différens de cette même ville [XII]; mais à l'extérieur, de nouveaux revers se préparaient.

La guerre avec l'Egypte devint de plus en plus malheureuse pour les armes ottomanes, par la perfidie du prince de Soulkadr. Alaeddewlet, que Mohammed II, la dernière année de son règne, avait replacé sur le trône, et protégé contre son frère et compétiteur Boudak, soutenu par le sultan d'Egypte, se laissa séduire par les victoires de Kaïtbaï son ancien ennemi; il négocia sa défection, par l'entremise d'Ouzbeg, au fils duquel il maria sa fille [2]. Son frère Boudak, au contraire, que les Egyptiens avaient jusqu'alors retenu prisonnier à Damas, parvint à s'enfuir, et alla à Constantinople se jeter aux pieds du sultan, qui l'investit du sandjak de Wiza. Bientôt après, la politique ottomane, dans l'espoir de rallier à ce prince ses anciens partisans, et de se ménager en Asie un allié dont

1 Inlar Kissdi-Sinan, sandjakbeg de Kaïssariyé; Kiral-oghli Ishak, sandjakbeg de Karasi; Karadja-Pascha-oghli, Iskender-Tschelebi, le moutesellim, c'est-à-dire le gouverneur provisoire de Kizildjé en Roumilie.

2 Seadeddin, III, f. 489.

la principauté n'était pas sans importance, crut devoir prendre fait et cause pour Boudakbeg. Bayezid l'envoya donc en Asie conquérir l'héritage paternel, et lui adjoignit Mohammed-Pascha, fils de Khizrbeg et gouverneur d'Amassia, Iskenderbeg, fils de Mikhal, gouverneur de Kaïssariyé, et Moutanzaroghli-Mahmoud, le premier des begs de Karamanie. Boudak pénétra presque sans résistance sur le territoire de Soulkadr avec les troupes commandées par ces officiers; mais il déshonora ce premier succès en faisant crever les yeux à son neveu, le fils d'Alaeddewlet, que son père avait investi du sandjak de Kirschehr. Alaeddewlet s'avança contre lui à la tête d'une armée formidable; ayant intercepté une lettre de Boudak, dans laquelle ce prince demandait des renforts à Mahmoudbeg, Alaeddewlet substitua, à la lettre de son frère, une autre lettre qui portait que le misérable état de l'ennemi rendait inutiles tous secours ultérieurs. Boudak qui attendait toujours les troupes de Mahmoud, se vit tout-à-coup attaqué par des forces supérieures; malgré la vaillante défense de son fils qui tomba les armes à la main, et la bravoure héroïque d'Iskenderbeg, il fut fait prisonnier, et envoyé par le vainqueur au sultan d'Egypte [1]. A la nouvelle de cette victoire, Ouzbeg, à la tête de son armée, se hâta d'opérer sa jonction avec Alaeddewlet, pour mettre le siége devant Kaïssariyé (895 — 1490). Bayezid, redoutant dans ces circonstances la mauvaise étoile d'Ali-Pascha, envoya à sa place, contre l'armée confédérée, son kapitan-

[1] Seadeddin, III, f. 490.

pascha Hersek-Ahmed; mais ayant appris qu'Ouzbeg et Alaeddewlet s'étaient portés en avant de Kaïssariyé et ravageaient les environs d'Eregli et de Larenda, il résolut de passer de Beschiktasch à Scutari, et de conduire en personne les opérations de la campagne. Pendant les préparatifs du départ, arriva à Constantinople une ambassade du prince de Tunis, avec des présens consistant en un exemplaire du Coran et en livres sur les traditions du Prophète; elle était chargée d'offrir la médiation du prince pour le rétablissement de la paix entre la Porte et l'Egypte. Dans cette intention, le savant moufti Ali Arabi, célèbre sous le nom de Molla Arab. avait depuis long-temps entretenu avec l'Egypte une correspondance [1]; la nouvelle, qui arriva sur ces entrefaites, de l'évacuation du territoire ottoman par Ouzbeg et Alaeddewlet, à l'approche de Hersek Ahmed, facilita l'admission des propositions pacifiques du moufti et de l'ambassadeur de Tunis. Bayezid. au lieu d'aller de Beschik à Scutari, comme il se l'était proposé, se rendit, en chassant, à Andrinople, à Ipsala et à Koumouldjina, et retourna ensuite à sa capitale [2] pour y célébrer la circoncision d'un de ses petits-fils et le mariage de ses filles. Un corps de l'armée turque avait tenté, cette même année, une invasion dans la Carniole, mais il avait été taillé en pièces par la milice du pays dans la forêt de Birnbaum,

[1] Seadeddin, III, f. 492. Solakzadé, f. 72. *Nokhbetet-tewarikh*, f. 109. Ali, xiv[e] récit du règne de Bayezid II, et le *Raouzatoul ebrar*.

[2] Rien dans les historiens ottomans ne fait supposer que ce voyage se fit par crainte de la peste, comme le dit Mouradjea d'Ohsson, t. I, p. 171.

de sorte que, suivant l'expression de Valvasor, « la forêt qui avait servi de retraite à ces bêtes féroces leur servit aussi de tombeau [1]. »

Les cinq fils de Bayezid administraient les plus belles provinces de l'Asie-Mineure : Sultan-Ahmed était gouverneur d'Amassia; Sultan-Schehinschah, de Karamanie; Sultan-Alemschah, de Mentesché; Sultan-Korkoud, de Saroukhan; et Sultan-Sélim, de Trébizonde. Leur circoncision avait déjà été célébrée sous le règne de Mohammed II, avec celle de leur oncle Djem. A l'époque qui nous occupe, le fils du prince Abdoullah, mort depuis peu, fut circoncis en même temps que le fils d'un vizir; les trois filles de Bayezid furent mariées, l'une à Ahmed-Mirza, fils du prince Oghourlu, resté sur le champ de bataille de Terdjan, et petit-fils d'Ouzoun-Hasan; la seconde au fils du grand-vizir Daoud-Pascha; et la troisième à Nassouh-beg, gouverneur de Scutari [2]. Ces solennités furent célébrées dans l'hippodrome où peu de temps auparavant une église chrétienne, changée en magasin à poudre, avait été frappée du tonnerre : sa coupole couverte de tôle avait été lancée dans la mer, où elle avait surnagé, au grand étonnement des spectateurs [3]. Dans l'intervalle, les négociations du moufti et de l'ambassadeur de Tunis étaient arrivées à une conclusion satisfaisante; après cinq années d'une guerre peu glo-

[1] Valvasor, IV, p. 382.

[2] Seadeddin, III, f. 493. Solakzadé, le *Nokhbetet-tewarikh.*

[3] Suivant Seadeddin, III, p. 491, le 22 schâban, c'est-à-dire le 20 juillet, ce qui est une erreur.

rieuse pour les armes ottomanes, la paix fut signée entre l'Egypte et la Porte (1491), à condition que Bayezid résignerait ses droits sur les trois forteresses conquises dans la plaine de Tschoukourowa par l'armée égyptienne, lesquelles seraient considérées comme des fondations pieuses appartenant aux saintes villes de la Mecque et de Médine [1].

Après la pacification de l'Asie et la fixation des limites [2] vénitiennes, Bayezid tourna ses regards vers la Hongrie, qui, depuis la mort de Mathias Corvin, était déchirée par des querelles intestines ; il se flattait, à la faveur des troubles qui y régnaient, de s'emparer de Belgrade, par corruption ou par surprise. Le commandant de Semendra, Khadim Souleïman-Pascha, représenta au despote Uilak l'état précaire de la Hongrie, qui ne savait même pas sous quelle domination elle tomberait, et l'engagea à s'attirer les bonnes grâces du sultan, en lui livrant les places de Belgrade, d'Aladjahissar et de Zwornik. Uilak ayant fait une réponse ambiguë [3] qui pouvait s'interpréter favorablement, Bayezid ordonna aux troupes albanaises de s'avancer sur Belgrade et d'en former le blocus. Le kapitan-pascha Goïgou reçut l'ordre d'aller avec trois cents voiles attendre l'arrivée du sultan sur les

1 Seadeddin, III, f. 493. Solakzadé, le *Nokhbetet-tewarikh*. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, sous la date de 896. Mezeray, I, p. 303. Knolles, p. 355 et 229, à l'année 1487. La chronique de Drechsler à l'année 1483, ce qui est une grave erreur.

2 Le document sur la fixation de ces limites, daté du 10 juillet 1490, se trouve dans les archives de Venise.

3 Seadeddin, III, f. 349. Solakzadé, le *Nokhbetet-tewarikh*.

côtes d'Albanie [1]. Bayezid partit le 10 mars 1492 de Constantinople pour Sofia, d'où il comptait se rendre à Belgrade, ou en Albanie, si ses projets sur Belgrade avortaient [2]. Cependant les troupes du gouverneur de Semendra avaient assiégé Sabacz, pris quelques châteaux en Bosnie et menacé Yaitze. En Hongrie, les Turcs furent complètement battus par Kinis, et plusieurs de leurs begs faits prisonniers [3]; George More, frère du ban de Szœreny, envoya à la Diète, dans deux voitures pleines de têtes turques, la sanglante preuve de la victoire des Hongrois [4].

Bayezid, trompé dans son espoir de réduire Belgrade par la force ou par la ruse, quitta son camp de Sofia, et entra, par la route de Monastir, en Albanie; il passa à Depedelen [5] vingt-quatre jours du mois de ramazan 897 (juin 1492), pendant lesquels les troupes de la maison du grand-vizir et les janissaires ravagèrent le pays, et le dépeuplèrent de ses habitans [6]. Dans le trajet de Monastir à Parlépé, un assassin déguisé en kalender s'était approché du sultan. au milieu d'un passage profond et resserré, et avait voulu lui porter un coup de poignard que les gardes avaient prévenu à temps; il fut sur-le-champ mis en pièces. A

1 *Bayazet fatto armare vele* 300. L'armement de cette flotte est rapporté à l'année 1488, ce qui est une erreur. (Mar. Sanuto.)

2 Seadeddin, III, f. 349.

3 Bonfinius, decad. V, l. II.

4 Engel, *Geschichte von Ungarn*, III, p. 448.

5 *Depedelen*, et non *Tebelen*, est le nom du lieu où naquit Ali, pascha de Yanina.

6 Seadeddin, III, f. 495. Solakzadé, *Nokhbetet-tewarikh*.

l'occasion de cet événement, si ce ne fut lors du meurtre de Mourad Ier par Kabilovich, s'établit cette règle d'étiquette, d'après laquelle personne ne doit s'approcher armé du sultan, et qui ordonne que tous ceux qui sont admis en sa présence entreront soutenus par deux chambellans qui leur tiendront les bras. Les ambassadeurs étrangers sont encore soumis de nos jours à ce cérémonial, qui, dans l'origine, avait été établi pour prévenir toute tentative d'assassinat sur la personne du souverain. Bayezid prolongea de quelques mois son séjour en Albanie, à cause de la peste qui ravageait alors sa capitale, et ne retourna à Constantinople que vers le milieu de l'hiver.

Pendant cette campagne de Bayezid en Albanie, plusieurs corps d'akindjis portèrent la désolation en Autriche, et s'y montrèrent plus acharnés à détruire qu'ils ne l'avaient fait dans aucune de leurs expéditions précédentes. Cette invasion fut la cinquième dans la Styrie [1], la sixième dans la Carinthie [2], et la septième en Carniole [3]. Les Turcs se divisèrent en trois corps, et se partagèrent la dévastation de ces malheureux pays. Le premier corps entra dans la Carniole et pénétra jusqu'à Laibach par Moettling et Rudolphswerth, en exerçant toutes les horreurs imaginables. Les enfans furent empalés, et leurs têtes brisées contre les murs qui dégouttaient de leurs cervelles palpitantes; les filles furent

1 La première, en 1396, sons Bayezid I; la seconde, en 1418, dans les environs de Radkersbourg; la troisième, en 1475, à Ranu; et la quatrième, en 1480, dans la Haute-Styrie.

2 Megiser.

3 Valvasor.

violées sous les yeux de leurs mères, et les femmes en présence de leurs maris; les hommes liés ensemble et couplés comme des chiens. Pendant leurs repas, les barbares s'entouraient de haies de lances sur lesquelles étaient fichées les têtes des ennemis [1]. A Tarwis il y eut un massacre général des habitans, et les routes du pays furent couvertes de membres mutilés. L'empereur Maximilien envoya des troupes en Carinthie que menaçait le second corps de l'armée turque; d'autres troupes se rassemblèrent sous les ordres de Rodolphe de Khewenhuller, auquel se joignirent les nobles de Carinthie, Jean Ungnad, Nicolas Lichtenstein, Pancrace Dietrichstein, Léonhard de Coloniz, Christophe de Veistriach, George de Weissenek, et Nicolas Rauber. Les chrétiens et les Turcs se rencontrèrent près de Villach, où pendant plusieurs heures ils se livrèrent un combat des plus acharnés; quinze mille prisonniers, que les Turcs avaient traînés à leur suite, brisèrent leurs chaînes pendant la bataille, et se portant avec fureur sur les derrières de l'ennemi, ils en firent un affreux massacre. Sept mille chrétiens restèrent sur la place; les Turcs, outre dix mille morts, eurent sept mille des leurs faits prisonniers; leur chef Ali-Pascha, de la famille de Mikhaloghli [2], fut fusillé par l'ordre de Kewenhuller ou de Coloniza [3]. Aujourd'hui encore un tertre élevé à l'endroit où se donna la bataille témoigne du grand nombre de combattans qui y furent

1 Valvasor.
2 Seadeddin. Solakzadé.
3 Valvasor, l. IV, et Megiser.

ensevelis. Le troisième corps d'armée des Ottomans envahit la Basse-Styrie jusqu'à Cilly. Ces cannibales, après avoir massacré leurs prisonniers, les éventraient, arrachaient leurs intestins dont ils se faisaient des ceintures [1], puis rôtissaient leurs corps et les mangeaient. Cependant hâtons-nous de dire que ces scènes hideuses n'appartiennent pas exclusivement aux Turcs; les Hongrois rivalisèrent souvent de cruauté avec eux, et quelquefois les surpassèrent. Ainsi Kinis, dont l'imagination était inépuisable en inventions atroces, livra aux tortures les plus affreuses les prisonniers qu'il fit sur les Turcs, lorsqu'il les força de lever le siége de Szœreny : les uns cousus dans des sacs furent jetés à l'eau; les autres furent broyés sous des meules de moulins; d'autres encore furent écorchés vifs, ou rôtis, ou dévorés vivans par des porcs affamés [2]. La même année où Mikhaloghli périt près de Villach avec toute son armée, l'eunuque Ali-Pascha, gouverneur de Semendra, repoussé de la Transylvanie, fut complètement défait par Etienne de Thelegd, à l'entrée du défilé de la Tour-Rouge; il ne regagna la Valachie qu'après avoir perdu quinze mille hommes tant tués que blessés, et en abandonnant son butin et tous ses esclaves.

Pour venger les trois défaites éprouvées successivement par les armes ottomanes dans une même année à Szœreny, à Villach et au défilé de la Tour-Rouge,

[1] Megiser. Engel, *Histoire de Hongrie*, I, p. 183.

[2] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 55.

Yakoub-Pascha, à la tête de huit mille hommes, envahit pour la septième fois la Styrie-Inférieure (1493), et saccagea la contrée de Cilly et de Pettau [1]. Yakoub qui avait été le kapou-aga de Bayezid, lorsque le sultan n'était encore que gouverneur d'Amassia, fut depuis attaché en qualité de beglerbeg à la personne du prince Alemschah, fils de Bayezid, et gouverneur de Karamanie. Yakoub-Pascha, en passant devant Yaitze, provoqua Konisaï, le commandant de cette forteresse, à un combat singulier; mais celui-ci, pour toute réponse, fit une sortie si vigoureuse, qu'il le força de se retirer dans le plus grand désordre [2]. Les troupes ottomanes passèrent l'Unna près d'Ostroviz pour marcher sur Sluin et la Kulpa qu'elles n'avaient encore franchie dans aucune de leurs incursions précédentes; elles ravagèrent pendant quinze jours la Croatie et la Styrie-Inférieure; mais Jacques Szekely et d'autres chefs allemands les forcèrent à se replier sur la Croatie. C'est alors que les principaux nobles croates, dont l'histoire ottomane cite un plus grand nombre que l'histoire hongroise elle-même [XIII], se firent une guerre acharnée les uns aux autres; en première ligne on remarquait le ban Derenczeny, les comtes de Frangipan, Nicolas, Bernardin, et Jean, comte de Modrusch. Les uns avaient demandé des secours au roi de Hongrie, les autres à Yakoub-Pascha [XIV]; mais lorsque

[1] Bonfinius, dec. V, l. III, p. 707. Giovio se trompe en disant que l'eunuque Ali-Pascha avait commandé le troisième corps qui envahit la Carinthie.

[2] Seadeddin, III, f. 497.

le général turc, battant en retraite, revint en Croatie, ils se réconcilièrent pour combattre l'ennemi commun [1].

A son arrivée au pas de Sadbar, Yakoub le trouva barricadé d'arbres et de pierres et cerné de tous côtés par l'ennemi. Dans cette extrémité, il envoya un de ses officiers pour négocier sa retraite à prix d'argent; mais Derenczeny ayant posé pour condition la reddition des prisonniers et du butin, Yakoub se décida au combat. Cependant Derenczeny, redoutant la supériorité de l'ennemi, était sur le point de se retirer lorsque Bernardin de Frangipan s'y opposa en lui reprochant de vouloir soustraire aux chances d'une attaque la vie de son fils et celle de son frère. Yakoub, mettant à profit le temps perdu en discussions par les généraux chrétiens, se dégagea du défilé, en faisant abattre un bois qui lui fermait le passage. Suivi dans sa marche par l'armée chrétienne, le général turc lui offrit la bataille près d'Adbina [2], le 9 septembre 1493: cinq mille sept cents Hongrois furent tués; trois chefs croates de la famille de Derenczeny furent faits prisonniers; des trois comtes de Frangipan, l'un périt dans la mêlée, l'autre tomba entre les mains des Turcs, et le troisième réussit à se sauver par la fuite. Yakoub-Pascha ordonna de trancher la tête au fils et au frère de Derenczeny, et les fit présenter au ban de Croatie sur une assiette, en lui reprochant violemment d'avoir rompu la paix, lorsque l'armée ottomane

1 Il n'est point parlé de cette réconciliation chez les historiens turcs, mais seulement chez les Hongrois.

2 Dans Seadeddin, Corbova ou Caratova.

avait voulu se retirer sur son territoire; puis, après avoir fait couper les nez des chrétiens tombés sur le champ de bataille, il les envoya avec Derenczeny à Constantinople comme trophées de sa victoire. Le général croate, conduit en présence du sultan, ne changea rien à sa hauteur et à sa rudesse ordinaires; cependant Bayezid ne le fit pas mourir, il se contenta de le bannir avec deux de ses serviteurs dans une île, où il mourut au bout de trois mois, soit par le poison, soit par l'influence meurtrière du climat [xv]. Yakoub, en récompense de sa victoire, reçut des mains du sultan un sabre magnifique et un cheval des écuries impériales; là ne s'arrêtèrent pas les faveurs de Bayezid, qui le nomma beglerbeg de Roumilie, et fit passer le titulaire de ce gouvernement à celui de Bosnie [1].

Paul Kinis se montra jusqu'au dernier moment de sa vie l'ennemi implacable des Ottomans. Etendu sur son lit de mort, il s'efforça encore de déterminer le roi de Hongrie à venger les incursions faites par les akindjis, après la déroute de Derenczeny, dans la Styrie jusqu'à Pettau, et dans le Banat jusqu'à Temeswar [2]. Lorsqu'il avait déjà la langue paralysée par une attaque d'apoplexie, il se fit apporter une carte de Turquie, et montrant à son souverain les frontières ottomanes, il porta en même temps sa main sur son cou, en indiquant par un signe énergique quel traite-

1 Seadeddin, III, f. 500.

2 Bonfinius, dec. V, l. IV, p. 719. Julius Cæsar, *Staat und Kirchengeschicte* (*Histoire politique et ecclésiastique*).

ment on devait infliger aux ennemis de la chrétienté. L'empereur Maximilien avait chassé les akindjis de la Styrie, d'où ils ne s'étaient retirés qu'en emmenant sept mille prisonniers ; la vigueur qu'avait déployée en cette circonstance le nouvel empereur eut pour résultat leur entière disparition pendant les vingt-cinq années de son règne. Les ravages des Ottomans dans le banat de Temeswar furent vengés par l'invasion de Semendra, où Kinis, à la veille de mourir, accompagna l'armée; les faubourgs de Semendra furent incendiés, et le pillage de la contrée donna aux chrétiens un riche butin en esclaves, en bestiaux, en blé, et en objets précieux, tellement que cinq bœufs ne valaient qu'un ducat, et qu'une femme avec quatre filles se vendaient dix-huit pièces d'argent [1]. Les Hongrois usèrent de réciprocité à l'égard des Turcs, et vendirent leurs prisonniers; car, à cette époque, vendre les prisonniers et les massacrer en masse était un usage commun aux deux nations. Les chrétiens, après les brigandages productifs qu'ils avaient commis, arrivèrent le 1er novembre 1494 sous les murs de Belgrade. Pierre More, un des parens de Szœreny, surnommé *le tranche-tête* [xvi], qui, vers la fin de 1494, était allé en qualité d'ambassadeur à Constantinople, en revint l'année suivante accompagné d'une ambassade turque qui apportait des présens et l'offre du renouvellement de la paix pour dix ans [2]. Le roi de

[1] Engel, *Geschichte von Ungarn* (Hist. de Hongrie), III, 2, p. 72. Bonfinius, dec. V, 4, p. 717, 719, 720.

[2] Bonfinius, dec. V, 4, p. 728.

Hongrie accepta la paix pour trois ans seulement, sous la condition expresse que tous les chrétiens faits prisonniers depuis la défaite de Derenczeny seraient rendus à la liberté, que toute incursion cesserait pendant la durée de l'armistice, et qu'il serait laissé à la volonté du roi de prolonger ou de rompre la trève en avertissant la Porte trois mois avant son expiration [1]. Les dernières hostilités des Hongrois, avant la conclusion du traité, avaient été celles de Vladislas Kanisaï, gouverneur de Yaitze, qui l'année précédente avait forcé Yakoub à la retraite, en faisant une sortie de la forteresse qu'il commandait; il avait envahi la Servie avec quatre mille chevaux, et pris deux châteaux-forts dans lesquels l'eunuque Ali-Pascha avait déposé son butin [2]. Nommé ban de Croatie, après la mort de Derenczeny, le brave Kanisaï marcha sur les traces de Paul Kinis, mort non loin de Belgrade, au retour de la dernière expédition faite en Servie d'après ses conseils [3]. Ce fut Kanisaï qui découvrit et punit le complot formé par les officiers de la garnison de Belgrade de livrer la ville aux Turcs ; les principaux auteurs de cette trahison, le chevalier de Saint-Jean, prieur d'Aurana. et Laurent Uilak, duc héréditaire de Syrmie. perdirent seulement leurs dignités et leurs biens ; les traîtres d'un rang inférieur furent punis de mort [4] (1495).

1 Bonfinius et Catona, X, p. 708.

2 Schimek, *Politische Geschichte des Herzogthums Bosnien und Rama* (*Histoire politique du duché de Bosnie et de Rama*), p. 183.

3 A Saint-Clément, le 24 novembre. Bonfinius, dec. V, 4 ; et Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 272.

4 Schimek, p. 183.

En 1496, les Turcs s'emparèrent des châteaux-forts de Komothya, de Thersaz, de Nerethva et de Koszoruvar, en Bosnie [1]; l'année suivante ils se jetèrent sur la Dalmatie, ravagèrent les environs de Zara, et poussèrent jusqu'à Reifniz, Zirkniz, Loitsch et Oberlaibach, dans le Frioul. Firouzbeg, gouverneur de Scutari, fit savoir au commandant vénitien, Marchese Trevisan [2], qu'il était venu, par ordre du sultan à Cattaro, pour protéger le territoire de George Czernoviz, prince de Montenegro, qui jusqu'alors avait été sous le patronage de Venise. La réponse de Trevisan, que la république n'avait pas l'intention de s'approprier aucune des possessions de Czernoviz, bien qu'elle satisfît pour le moment le sultan, ne laissa pas que de l'indisposer fortement contre cette puissance. Telle fut l'origine de la guerre qui éclata deux ans après entre la Porte et Venise.

Au printemps de cette année (3 mars 1497), le grand-vizir Daoud-Pascha, après avoir exercé pendant quatorze ans les plus hautes fonctions de l'empire, fut mis à la retraite avec une pension annuelle de trois cent mille aspres [3]. Des quatorze grands-vizirs qui, depuis la création du grand-vizirat, avaient été élevés à cette éminente dignité, Daoud-Pascha fut

[1] Engel, *Histoire de Dalmatie*, p. 562; et *Histoire de Hongrie*, III, p. 35.

[2] Marini Sanuto: cette lettre est datée du 24 juin 1497.

[3] Osman-Efendizadé, *Histoire des Vizirs*. Voyez aussi le rapport de l'ambassadeur vénitien de Scio, à la date du 5 mai 1497, adressée à la Seigneurie: *Il Gran Signore dimisse al* 3 *di marzo il Wezind Daud, e l'ha mandato al suo Timar presso Andrinopoli con provisione di aspri* 300 *mille. David era amicissimo dei Veneziani e pacifico.* (*Chronique* de Marini Sanuto.)

le premier qui rentra dans la vie privée avec la faveur du sultan. Parmi les treize prédécesseurs de Daoud-Pascha, les uns conservèrent toute leur vie leur charge, les autres tombèrent en disgrâce, et durent se résigner à des fonctions inférieures, comme Mahmoud-Pascha, Keduk-Ahmed et Mesih-Pascha, qui tous trois échangèrent le grand-vizirat contre le grade de kapitan-pascha et le gouvernement de Gallipoli. La place vacante par la retraite de Daoud-Pascha fut donnée au beau-frère du sultan, Hersek Hamed-Pascha [1], qui la céda dans le cours de la même année à Ibrahim Djendereli, fils de Khalil-Pascha, exécuté sous Mohammed II.

Bayezid, dont toutes les pensées étaient consacrées, autant que la dignité de son empire le permettait, ou à renouveler les anciennes trêves, ou à vivre en paix avec les puissances voisines, entretenait depuis sept ans des relations d'amitié avec la Pologne, lorsque la fameuse expédition de Balibeg, gouverneur de Silistra, rompit brusquement l'harmonie qui avait régné jusque-là entre les deux nations. En 1490 avait été conclu le premier traité entre la Porte et la Pologne, sous les règnes de Bayezid et de Casimir, le troisième des Jagellons [2]; ce traité avait depuis été renouvelé

[1] Dans cette année (1497), moururent Ahmed-Pascha, le premier grand poëte lyrique des Ottomans, et Mirkhond, le dernier grand historien persan. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

[2] Il n'est point parlé de ce traité dans *le Guide diplomatique* de Martens, mais bien dans Naïma, p. 251, à l'occasion de son renouvellement en l'année 1607.

pour trois autres années [1], par Jean Albert, qui était monté sur le trône de Pologne au préjudice de ses deux frères aînés, Sigismond, et Vladislas roi de Bohême et de Hongrie. A l'expiration du terme fixé, Jean Albert chercha des prétextes d'hostilités, non contre les Turcs, mais contre les Moldaves, et entreprit bientôt la malheureuse campagne de Suczawa. Hadislas, roi de Hongrie, envoya un ambassadeur à la Porte (1497) pour offrir sa médiation dans les affaires de Pologne, et représenter que l'invasion de la Moldavie par les troupes polonaises constituait une violation du droit souverain, non de la Turquie, mais de la Hongrie, dont la Moldavie était tributaire [2]. Malgré cette intervention, Balibeg Malkodjoghli, gouverneur de Silistra, reçut l'ordre d'entrer en campagne, et fit deux expéditions dans le cours de l'année 1498, l'une au commencement du printemps, l'autre pendant l'automne : la première fois, il passa le Danube à la tête de soixante mille hommes, et en revint avec dix mille prisonniers; dans la seconde incursion, le général turc commandant l'expédition avait sous ses ordres plus de quatre-vingt mille combattans, s'il faut en croire les historiens hongrois [3]. Après avoir passé le Dniester sur un pont de bateaux, il confia le commandement de l'avant-garde à son fils puîné, Tour-Alibeg, et celui de la deuxième division de l'armée à son fils aîné Alibeg.

[1] Solignac, *Histoire de Pologne*, l. XVI, no 1493. Cromer, p. 660. Neugebauer, p. 430. Herburt de Fulstein, p. 209.

[2] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, 2, p. 100. Pray, ann. IV, p. 274.

[3] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, 2, p. 100.

Soroka sur le Dniester fut ravagée, et le fortin qui défendait le passage du fleuve rasé. La ville de Dereczny [1], sur les bords d'un lac, fut surprise et livrée aux flammes; Canczuga [2], Klebania, Braklaw, eurent le même sort; la place de Radimin [xvii] dut à la force de ses remparts de n'être pas attaquée; mais Prevorsk [3] fut emportée d'assaut. Près de cette ville, Balibeg, chargé d'un immense butin, rejoignit le corps d'armée de son fils; Hazan Woiwoda parcourut tout le pays, et rétablit sur le Dniester le pont rompu par les Polonais. Après avoir forcé le passage d'un défilé défendu avec plus de bravoure que de bonheur, Moustafaoghli, fils de Kasimbeg, passa avec cinquante cavaliers le pont de la Saana, saccagea toute la contrée et la ville de Jaroslaw [4], où il mit au pillage une église renommée par ses richesses en or et en argent; pendant ce temps Balibeg dévasta les environs de Halicz, de Zidacon, de Sambor et de Drohobiz [5]. Les Turcs auraient pénétré plus avant dans le pays, si le froid et le manque de vivres n'eussent exercé dans leurs rangs d'affreux ravages. Les historiens polonais font monter à quarante mille le nombre des ennemis qui périrent dans cette expédition; d'après les historiens ottomans au contraire, Balibeg, dont l'armée était forte seulement de quarante mille hommes, revint

1 Cette ville n'est pas citée dans Seadeddin.

2 Dans Seadeddin, *Djinandjé*.

3 Dans Seadeddin, *Andre Breworsks*.

4 Dans Seadeddin, *Yareslaw*.

5 Solignac, l. XVI, t. III, p. 172, Amsterdam, 1751.

avec un riche butin à Kilia et à Akkerman, où, après le prélèvement du cinquième revenant au sultan, il congédia les troupes auxiliaires. Pour récompenser Bogdan, voïévode de Moldavie, des services qu'il avait rendus pendant l'expédition en Pologne, Bayezid lui envoya, avec un kaftan fourré de zibeline et un drapeau, l'étendard à deux queues et la kouka (casque orné de plumes), distinctions dont la première l'élevait au rang des paschas, et la seconde à celui de colonel des janissaires [1].

L'année 1492, où Christophe Colomb découvrit l'Amérique, vit naître les premières relations politiques entre la Russie et la Porte. Le czar Jean III, attentif aux développemens de la puissance turque, désirait depuis long-temps se mettre en rapport avec elle. Dans des conférences ouvertes à Bielgorod entre Kouritzin, secrétaire du czar, et quelques paschas, ceux-ci lui firent part du désir qu'avait leur maître d'entrer en relation avec le sien. Le czar, instruit de ce fait, chargea son allié Menghli-Ghiraï, khan de Crimée, de sonder le sultan à ce sujet; Bayezid répondit: « Mengheli-Ghiraï, si le monarque de Moscou est ton frère, il sera aussi le mien [2]. » Quelque temps après, les marchands russes d'Azov et de Kaffa ayant eu à se plaindre des gouverneurs de ces deux villes, y cessèrent entièrement leur commerce. Le pascha de Kaffa suggéra calomnieusement au sultan que ce résultat était dû aux intrigues de Menghli-Ghiraï; ce fut à cette

[1] Mouradjea d'Ohsson, VII, 445.

[2] Karamsin, *Histoire de Russie*, 1820, t. VI, p. 289.

occasion que Jean III, pour disculper son allié, écrivit au sultan la lettre suivante :

« *A Bayezid, sultan libre, roi des princes de Turquie, souverain de la terre et de la mer. Nous Jean, par la grâce de Dieu, seul et véritable monarque héréditaire de toutes les Russies, et de plusieurs autres contrées du Nord et de l'Orient :* voici ce que nous croyons devoir écrire à Votre Majesté : Nous ne nous sommes point envoyé d'ambassadeurs pour nous complimenter. Cependant les marchands russes ont parcouru vos États et y ont exercé un commerce avantageux à nos deux empires ; plusieurs fois ils se sont plaint à moi des vexations qu'ils avaient éprouvées de la part de vos magistrats ; mais j'ai gardé le silence. L'été dernier, le pascha d'Azov les a forcés de creuser un fossé, et de charrier des pierres pour diverses constructions ; on a fait plus, on a contraint nos marchands d'Azov et de Kaffa à livrer leurs marchandises pour moitié de leur valeur. Si quelqu'un d'entre eux vient à tomber malade, on appose les scellés sur les biens de tous ; et, s'il meurt, l'État s'empare de tout, ou ne restitue que la moitié en cas de guérison. Les clauses des testamens ne sont pas observées ; les magistrats turcs ne connaissent, pour toutes les propriétés russes, d'autres héritiers qu'eux-mêmes. Tant d'injustices m'ont forcé d'interdire à mes marchands le commerce dans votre pays. D'où proviennent donc ces actes de violence, puisqu'autrefois ces marchands ne payaient que la taxe légale, et qu'il leur

était permis de commercer librement? Le savez-vous, ou non? Encore un mot! Mohammed II votre père était un grand et célèbre prince; il a voulu, dit-on, nous envoyer des ambassadeurs pour nous complimenter : Dieu s'est opposé à l'exécution de ce projet; mais pourquoi n'en verrions-nous pas l'accomplissement aujourd'hui? Nous attendons votre réponse [1].

Moscou, 31 août 1492. »

Trois années plus tard, arriva à Constantinople la première ambassade russe. Michel Plesttschéïef, en prenant congé de Jean III, son souverain, reçut, avec une lettre de créance, des instructions suivant lesquelles il devait entamer des négóciations relativement à la liberté du commerce russe dans les États du sultan; il lui était enjoint de ne point fléchir le genou en complimentant Bayezid et son fils Mohammed, de traiter directement avec le sultan et non par l'entremise des vizirs, et de ne céder le pas à aucun autre ambassadeur. Dépassant l'esprit de ses instructions, Plesttschéïef se montra, dès son arrivée à Constantinople, raide et hautain; comblé d'égards et de politesses, il refusa l'invitation au repas donné par les vizirs en son honneur, les riches habits qui lui furent offerts et les dix mille sequins destinés à son entretien. A ce sujet, Bayezid écrivit à Menghli-Ghiraï : « Le monarque de Russie, avec lequel je désire vivement contracter amitié, m'a envoyé un homme grossier; je ne puis donc le faire accompagner en

1 Karamsin, *Histoire de Russie*, VI, p. 290.

Russie par aucun de mes esclaves, de crainte qu'ils n'y soient offensés. Respecté en Orient et en Occident. je rougirais de me soumettre à un pareil affront, etc. » Cependant Bayezid ne se plaignit point au grand prince des dédains de son ambassadeur, et dans la lettre qu'il lui écrivit, il lui accordait toutes ses demandes relatives au commerce de ses sujets. En 1499, Jean III envoya un second ambassadeur à Constantinople, Alexis Golokvastof. avec des lettres de créance pour Bayezid et son fils Mohammed, gouverneur de Kaffa. Golokvastof était chargé d'obtenir de nouveaux avantages pour le commerce moscovite dans les Etats du sultan, et de dire à Bayezid : « Le grand prince ignore de quoi vous accusez son plénipotentiaire Michel Plesttschéïef; mais sachez que beaucoup de monarques envoient à mon maître des ambassadeurs auxquels il témoigne autant de bonté que de considération. C'est un fait dont le sultan peut lui-même s'assurer par expérience [xviii].» Ces rapprochemens entre la Turquie et la Russie avaient été nécessairement amenés, d'une part, par le besoin que ressentait cette dernière puissance d'ouvrir de nouveaux débouchés à son commerce: d'autre part, par les incursions récentes des Ottomans dans la Pologne, et par ses relations multipliées avec les Khans de Crimée, feudataires du Sultan.

Toutes les provinces ottomanes d'Europe et d'Asie étaient à cette époque inondées d'esclaves polonais [1].

[1] Engel, *Geschichte der Moldau* (*Histoire de Moldavie*), p. 151, d'après le récit de Vreke Dwornik.

Un choix des plus belles filles et des plus beaux garçons de cette nation fut envoyé au sultan d'Egypte Nassir Mohammed, fils de Kaïtbaï, comme présent de noces de Bayezid pour la fille de Djem que Nassir Mohammed avait demandée en mariage à la Porte, peu de temps après son avènement et la mort de Djem à Naples [1]. Ainsi les deux petites-filles du conquérant étaient mariées aux deux plus puissans voisins de l'empire ottoman; la fille de Djem au sultan tscherkassien, et celle de Bayezid à Ahmed-Mirza, petit-fils d'Ouzoun-Hasan, et héritier présomptif de la couronne de Perse. Ces deux mariages, qui furent d'une haute importance politique pour l'empire, rappellent celui de Mourad II avec la princesse servienne Mara, sur lequel Mohammed II avait fondé ses prétentions sur la Bosnie et la Servie [2]. Bien que les sultans, successeurs de Bayezid, n'aient jamais invoqué ces alliances pour justifier leurs conquêtes dans les pays des princes leurs parens, ni pour les faire valoir comme des droits à la succession de ceux-ci, elles n'en étaient pas moins un signe non équivoque de l'influence que Bayezid voulait acquérir dans les affaires des deux plus puissans Etats limitrophes de son empire, la Perse et l'Egypte; et c'est sous son règne que se formula de plus en plus la politique extérieure turque, à laquelle il donna le premier, parmi les sultans, un grand développement par l'envoi de nombreuses ambassades en Europe et en Asie.

1 Ali, XXVIIe récit du règne de Bayezid II.
2 Seadeddin, dans Bratutti, p. 14.

Pour établir sûrement notre point de départ dans l'appréciation du caractère de la diplomatie ottomane, et pour mieux connaître les diverses modifications qu'elle a subies, jetons un regard sur les ambassades et les traités de paix, qui, vers la fin du quinzième siècle, mirent Bayezid en rapport avec les États européens, et surtout avec ceux d'Italie. Vladislas, roi de Hongrie, avait envoyé en 1497 un ambassadeur à Constantinople, afin de faire comprendre dans la trève de trois ans, signée entre lui et la Porte [1], son frère Jean Albert, roi de Pologne; mais cette négociation n'avait pas eu de succès, elle avait hâté au contraire la double invasion des Ottomans dans ces contrées. Presque en même temps, six États d'Italie recherchaient à l'envi l'amitié du sultan : le pape, Florence, Pise, Milan, Naples et Venise. Nous avons déjà mentionné les ambassades de Bayezid à Alexandre VI, au grand-maître de Rhodes, et au roi de France Charles VIII. Dans le cours de cette même année 1497, Bayezid reçut deux ambassadeurs d'Italie, l'un du pape Alexandre [2], l'autre de Luigi Sforza [3], qui étaient chargés de le faire entrer dans la ligue de leurs intérêts contre Venise. Cinq ans auparavant (1494), Alphonse, roi de Naples, avait demandé les secours du sultan contre les Français [4]; après la mort de Ferdinand,

[1] Pray, *Annales*, IV. Catona, XI, ord. XVIII, p. 309; et Marini Sanuto, ad ann. 1497.

[2] 1497 *da Costantinopoli 5 e 15 settembre, vi era un oratore del papa e uno del duca di Milano.* Marini Sanuto.

[3] Spandugino, 74.

[4] Guicciardini, l. I.

l'ambassadeur napolitain, Tomaso Paleologo, conclut un traité définitif entre son successeur Frédéric d'Aragon, et la Porte (15 juillet 1498) [xix]. Venise, menacée vers cette époque d'un grand nombre d'ennemis, envoya Andrea Zanchani à Constantinople avec le tribut de l'île de Zante et la mission de régler tous ses différends avec la Porte et de renouveler la trêve. Avant l'arrivée de Zanchani, Andrea Gritti veillait aux intérêts de la république, avec cette habileté politique qu'il déploya plus tard sur un plus vaste théâtre. lorsqu'il fut doge de Venise [1]. L'eunuque Ali-Pascha ayant dévasté l'année précédente (1498) les environs de Zara et poussé son incursion jusque sous les murs de Laibach, d'où il avait ramené un grand nombre de prisonniers [2], et Bayezid, se doutant du but de la mission de l'ambassadeur vénitien, mais ne voulant pas laisser deviner ses intentions, chargea Firouz, sandjakbeg de Scutari, d'offrir ses excuses à Gritti. Sous prétexte que l'ambassadeur hongrois étant arrivé avant lui devait être expédié de préférence, Zanchani vit son audience remise de jour en jour ; à la vérité Zanchani avait été complimenté à son entrée dans Constantinople, comme le sont encore aujourd'hui les ambassadeurs étrangers, par l'interprète de la Porte, mais il y eut cette différence que le cérémonial de l'introduction dans la salle d'audience du sultan ne fut pas rempli à son égard par le tschaouschbaschi, ou grand-maréchal, mais seulement par le soubaschi . ou lieutenant de

1 Marini Sanuto.

2 Marini Sanuto, Paolo Giovio, Valvasor et Megiser.

police [1]. Lorsqu'il présenta enfin ses lettres de créance au sultan, celui-ci ne daigna pas lui parler directement, et s'adressa toujours au grand-vizir Hersek Ahmed-Pascha, frère d'Ulric, duc de l'Herzegovine, autrefois chrétien et patricien de Venise, alors musulman et gendre de Bayezid. Les autres vizirs étaient à cette époque Ibrahim, vieillard de soixante-quinze ans. Yakoub-Pascha, également gendre de Bayezid, et vainqueur du général croate Derenczeny, et enfin Iskender-Pascha, qui devait renouveler en cette année (1499) la terreur qu'il avait répandue vingt-quatre ans auparavant sur les rives du Tagliamento.

La négligence affectée avec laquelle on avait traité Zanchani fut loin de rassurer Venise, qui n'ignorait pas l'activité qui régnait dans l'arsenal de Gallipoli, et l'équipement d'une flotte dont Kemal-Reïs devait prendre le commandement. Quinze jours avant l'audience de Zanchani, la flotte ottomane, forte de vingt grands vaisseaux, de soixante-sept galères, et comptant en tout deux cent soixante voiles [2], avait appareillé [3], pour transporter sur les côtes de la Morée, dans les parages de Modon et de Lepanto, une armée de soixante-trois mille hommes, se composant de vingt-huit mille hommes de troupes d'Europe, dix-huit mille de troupes d'Asie, huit mille sipahis et autant de janissaires [4].

[1] Ce traité de paix, daté du 15 mars 1499, se trouve dans les archives de Venise.

[2] Marini Sanuto, rapport d'Adrien Gritti.

[3] Chronique de Marini Sanuto, 1496. *Relazione di Sagundino segretario della Signoria à Costantinopli.* — [4] *Ibid.*

A cette époque les revenus nets de l'empire ottoman s'élevaient à peu près à deux millions et demi de ducats [1]; la puissance de la famille impériale florissait dans la personne des sept fils de Bayezid, tous gouverneurs de provinces, et de sept filles, mariées à des paschas puissans [2]. Cette prospérité et cette force faisaient d'autant plus désirer à la république le maintien de sa paix avec la Turquie; cependant, pour être en garde contre une surprise, elle fit armer une flotte puissante. Le sultan, qui avait l'œil ouvert sur ces préparatifs, signa avec Venise, par l'entremise de Zanchani, le renouvellement de la paix, non en langue turque, mais en langue latine, ce qui, dans l'idée de Bayezid, lui laissait toute latitude de manquer à sa parole quand il le jugerait favorable à ses intérêts [3]. Les ambassadeurs de Milan, de Florence et de Naples avaient, du consentement du pape et de l'empereur Maximilien, poussé la Porte à la conclusion de cette fausse paix et à sa violation immédiate, afin que les Vénitiens, trompés par les feintes protestations du sultan, fussent livrés sans défense aux attaques des Turcs, lorsque ceux-ci commenceraient les hostilités. Bayezid, pressé par les ambassadeurs de Ludovic Sforza, partit, le 1er juin 1499 (21 schewal 904), de Constantinople pour Andrinople, d'où il envoya le beglerbeg de Roumilie, Moustafa-Pascha, avec l'armée de terre, investir Lepanto; la flotte, sous les ordres du kapitan-pascha Daoud, avait appareillé pour

[1] Chronique de Marini Sanuto. — [2] *Ibid.*

[3] Marini Sanuto; et Laugier, *Histoire de Venise*, t. VIII, p. 91.

la même destination [1]. Des vents contraires avaient forcé Daoud de se tenir constamment à l'ancre pendant trois mois sous l'île de Sapienza qui protége au sud le port de Modon: dans l'intervalle, l'armée de terre s'était avancée jusqu'à la vallée de Tschabaldja, dans le voisinage de Lepanto. Khalilbeg [2], sandjak de Morée, ayant fait savoir le séjour forcé de Daoud-Pascha devant Modon, Hersek Ahmed-Pascha, l'ancien grand-vizir, accourut avec plusieurs milliers de janissaires, et arriva au port de Khloumiza [3], au moment où la flotte ottomane rencontra celle de Venise, qui, forte de cent cinquante voiles, venait lui disputer l'entrée du golfe de Lepanto. L'amiral vénitien Antonio Grimani, quoique bien inférieur en forces à l'ennemi, se disposait au combat, lorsqu'il fut joint par Loredano qui amenait de Corfou un renfort de quinze navires bien armés. L'arrivée de Loredano, que les Vénitiens regardaient comme leur plus habile amiral, excita la jalousie de Grimani; on se rangea néanmoins en ordre de bataille; les deux flottes manœuvrèrent plusieurs jours en présence l'une de l'autre; Alban Armenio commandait l'avant-garde. Lore-

[1] Dans la *Chronique* de Marini Sanuto se trouvent deux lettres de Bayezid au roi de France, avec des plaintes de la violation du traité par Venise : la première, datée de Constantinople, du mois de février, la seconde, de Papasli, du 14 avril 1500.

[2] La *Chronique* de Marini Sanuto cite une lettre de Khalil, et une autre de Mohammed, sandjak de Corinthe, du mois de juin 1499, au provéditeur de Napoli di Malvasia.

[3] Appelé Khloumidj dans l'*Histoire des guerres maritimes* : dans Seadeddin, par la faute d'un copiste, Oulouhisch.

dano et Grimani les navires qui étaient sous leurs ordres. Trois marins non moins expérimentés que les amiraux vénitiens se partagèrent le commandement de la flotte turque; mais leurs équipages, ignorans et arrachés tout récemment à la charrue, voyaient avec terreur l'instant d'en venir aux mains; le kapitan-pascha Daoud, et sous ses ordres les deux capitaines Kemal-Reïs et Borrak-Reïs, qui montaient deux vaisseaux de deux mille cinq cents tonneaux, les plus grands de toute la flotte [1] [xx], sortirent néanmoins du port de Porto-Longo et se rangèrent en ligne.

Les deux flottes se rencontrèrent près de l'île de Sapienza, appelée depuis Borrak-Reïs [2]. Alban Armenio, commandant l'avant-garde, voyant le gros navire de Borrak-Reïs séparé du reste de la flotte et s'avancer à la hauteur de Chiarenta, et le prenant d'ailleurs pour celui de Kemal-Reïs [3], se détacha de l'escadre pour l'aborder; Loredano s'avança pour le soutenir; les deux capitaines jetèrent leurs grapins presque simultanément sur le vaisseau turc, et se précipitèrent sur le pont le sabre au poing. Au moment d'être pris, Borrak-Reïs, n'écoutant que les conseils du désespoir, mit le feu aux deux navires entre lesquels se trouvait le sien; l'incendie se communiqua rapidement aux agrès; les trois navires ne présentèrent bientôt plus

[1] Seadeddin, III, p. 507 et 508. Solokzadé, Idris, Hadji-Khalfa, *Histoire des Guerres maritimes*, p. 8 et 9.

[2] Hadji-Khalfa, *Histoire des Guerres maritimes*, f. 9. Aschikpaschazadé, exemplaire de la Bibliothèque du Vatican, p. 456. Bariyé.

[3] Spandugino, p. 75, et Marini Sanuto.

qu'une immense trombe de flammes. Les capitaines les plus renommés des deux flottes, Armenio et Loredano, Kara-Hasan et Borrak-Reïs, périrent avec leurs équipages, au milieu de l'incendie qui dévorait leurs vaisseaux (28 juillet 1499). Grimani qui, par jalousie, n'avait pas voulu dégager Loredano, retourna à Corfou en laissant à la flotte turque la libre entrée du golfe de Lepanto [1].

La forteresse de Lepanto s'élève sur la pente d'une montagne de forme conique : elle présente trois citadelles [2] superposées l'une à l'autre ; la première est appelée Peritorio, la seconde Uramasio, et la troisième Neo-Castron [3]. Mais les fortifications avaient été extrêmement négligées dans les derniers temps, et les murs en pierre sèche tombaient en ruines de tous les côtés. Grimani à son retour de Corfou, et renforcé de vingt-deux navires français et de deux autres de Rhodes, ayant de nouveau rencontré la flotte turque, se contenta de lui lâcher de loin quelques bordées. Par tant d'inactivité et d'irrésolution, l'amiral vénitien détermina le commandant de l'escadre française à abandonner Grimani à ses propres forces. La flotte turque ayant jeté l'ancre devant le port de Lepanto, Grimani intimidé n'osa pas secourir la ville, et le commandant Zuano Mori, se voyant ainsi délaissé, crut devoir rendre la citadelle (26 août

[1] Laugier, VIII, p. 114 et 115.

[2] Coronelli, *Mémoires historiques et géographiques du royaume de Morée*, Amsterdam, 1686.

[3] Marini Sanuto, dans le rapport de D. Juan Moschos.

1499)[1]. sitôt qu'il vit s'éloigner la flotte vénitienne.

Lepanto (Naupactus), que les Turcs appellent Aïnabakhti, est le port le plus important du golfe de Corinthe, à cause de sa proximité du détroit qui ouvre le passage du golfe[2]. Cette ville appartint d'abord aux Locriens, mais les Athéniens la leur enlevèrent et y transplantèrent les restes des Messéniens vaincus par les Spartiates. Plus tard Philippe de Macédoine la donna aux Étoliens, et les Romains la restituèrent aux Locriens, ses premiers possesseurs. Dès que Bayezid II se vit maître du plus important boulevard des Vénitiens dans l'Hellade, il ordonna de fermer le détroit par la construction de deux forts sur les promontoires de la Morée et de la Roumilie, qui s'appelaient autrefois Rhion et Antirrhion. Sinan-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, fut chargé de la direction de ces travaux, tandis que Moustafa-Pascha, beg de Prevesa, reçut ordre de construire, sur les modèles de ceux de Venise, quarante navires[3], qui devaient servir l'année suivante à la conquête de Modon et de Coron. Le sultan quitta ensuite les bords du golfe de Corinthe, où il était venu assister au siége de Lepanto, et se rendit par Yenischehr, Monastir, Kœpruli et Ouskoub, à Constantinople. La flotte ottomane hiverna dans le

[1] D'après Seadeddin, III, f. 507, le commandant de Lepanto fit savoir à Moustafa-Pascha, dès la première sommation, qu'il n'avait l'ordre de défendre la ville qu'aussi long-temps qu'aucune flotte turque ne paraîtrait devant ses murs. Marini Sanuto.

[2] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 125. Mannert, *Géogr.*, VIII, p. 120.

[3] Idris, f. 271. Marini Sanuto ne parle que de vingt navires : *fabricate galle 20 grosse a la forma di quelli dei Veneziani.*

port d'Oumourbeg, voisin de Corinthe. Le jour de l'arrivée de Bayezid dans sa seconde capitale, mourut le grand-vizir Ibrahim, fils de Khalil, de la famille de Djendereli; il avait succédé dans cette haute dignité à son père, à son grand-père, et à deux de ses aïeux, qui se l'étaient transmise sans interruption. Une mosquée et une médrésé élevées à Constantinople rappellent la mémoire d'Ibrahim [1]; Mesih-Pascha, qui avait fait le dernier siége de Rhodes, lui succéda dans le grand-vizirat.

Avant que Bayezid eût quitté Andrinople pour aller à Lepanto, Iskender-Pascha, gouverneur de Bosnie, était venu mettre à ses pieds la part du butin qui lui revenait de l'expédition contre Zara. Iskender avait ouvert par cette expédition les hostilités contre Venise [2], moins pour faire des conquêtes en Dalmatie que pour diviser les forces de l'ennemi et préserver la Bosnie de toute attaque de la part des Vénitiens pendant le siége de Lepanto. Vers l'automne, immédiatement après la prise de cette ville, Iskender envahit une seconde fois le Frioul et la Carinthie jusqu'aux rives de l'Isonzo et de la Drave, et y renouvela les scènes terribles dont il avait déjà une fois effrayé ces contrées. Dix mille cavaliers divisés en trois corps et cinq mille fantassins vinrent camper, vers la fin de septembre, dans la plaine entre Gardisca et Udine, de sorte que toute communication fut interceptée entre le Frioul et la Carinthie. Deux mille cava-

[1] Seadeddin, III, f. 510.

[2] Seadeddin, f. 504. Marini Sanuto, ad ann. 1499.

liers passèrent le Tagliamento [1], ravageant tout sur leur passage; une de leurs divisions poussa par Porto-Bufale à travers la Marche de Trévise jusqu'à Vicence. Venise envoya à leur rencontre trois mille hommes d'élite [2], parmi lesquels cinq cents cavaliers; ce corps se renforça à Sacile de trois mille fantassins et marcha sur Gradisca. Cent cinquante stradiotes (cavaliers légers) avaient fait une sortie de cette dernière ville, et, vainqueurs d'un corps de cinq cents Turcs, ils étaient revenus avec un trophée de cent têtes [3]. Le 8 octobre 1499, les troupes ottomanes partirent de Gœrz, passèrent l'Isonzo, réduisirent en cendres cent trente-deux villes, bourgs et villages, et ramenèrent de cette expédition huit mille prisonniers. Andrea Zanchani, général vénitien qui assista à ces brigandages, sans rien faire pour s'y opposer, en fut justement puni par la suite [4]. Un autre corps ottoman avait en même temps ravagé la Carniole et la Carinthie [5], et en était revenu par Castel-Nuovo, avec un riche butin de jeunes garçons et de jeunes filles [6]. En Dalmatie, les Turcs s'étaient emparés de toute la contrée de Makarska et de Primorie jusqu'à la Narenta,

1 Dans Seadeddin, Akssou, *eau blanche.*

2 *Fu nominato il Conte di Vicenza con* 3000 *cernidi, fra i qualli* 500 *Cavalli erano zonti a Sacil, e era adunato* 6000 *uomini verso Gradisca.*

3 Marini Sanuto.

4 Marini Sanuto.

5 Megiser, p. 1268, dit en l'année 1498 au lieu de 1499, et Istuanfi en l'année 1500 au lieu de 1499. Valvasor.

6 *Passavano per Castel-Nuovo loco nostro con la preda larga di bambini di 4 anni.* Chronique de Mar. Sanuto.

mais ils avaient échoué dans une entreprise sur Almissa [1]. Telle fut la dernière des grandes incursions qui, dans le cours de ces trente années, s'étaient renouvelées à vingt reprises différentes, en Autriche, en Hongrie, en Transylvanie et en Pologne, mais qui dès lors cessèrent jusqu'au premier siége de Vienne [XXI]. Iskender-Pascha qui, trois fois, avait dévasté les pays entre l'Isonzo et le Tagliamento, porta l'année suivante ses armes en Bosnie, où il fit le siége de Yaitze; forcé à la retraite par Jean Corvin, qui, dans cette rencontre, lui tua quatre mille hommes, il mourut peu de temps après d'une maladie pédiculaire [2], à la grande joie des populations chrétiennes voisines de son gouvernement [XXII].

La grande perte qu'avait éprouvée Venise en 1498, par la reddition de Lepanto, fut en quelque sorte compensée par la conquête de l'île de Céphalonie. Céphalonie, que dès le commencement du treizième siècle les empereurs de Byzance avaient cédée à la république, lui avait été enlevée par Keduk Ahmed-Pascha dans l'avant-dernière année du règne de Mohammed II; le traité conclu entre la Porte et Venise, lors de l'avènement de Bayezid, avait confirmé la propriété de l'île aux Ottomans [3]. Antonio, frère du patricien Lionardo, sur lequel Keduk-Ahmed avait pris Céphalonie, Zante et Santa-Maura, leur reprit cette île par la force des armes; mais Venise, scrupuleusement

[1] Engel, *Histoire de Dalmatie*, p. 652.
[2] Engel, l. c., p. 435.
[3] Spandugino, p. 63.

fidèle aux conditions du traité, envoya quatre galères contre Antonio, qui fut tué dans cette rencontre, et elle restitua Céphalonie à la Porte. Depuis cette époque, l'île était restée dans la possession des Ottomans; mais l'année de la prise de Lepanto, ou l'année suivante, deux flottes vénitienne et espagnole, commandées par Pisani et Gonzalve Vaillant, parurent devant Céphalonie, et, après un siége de peu de durée, emportèrent la capitale d'assaut [1]. Une table en marbre avec une inscription fut placée au-dessus de la porte principale de la forteresse, pour éterniser le souvenir de ce brillant fait d'armes de Pisani [XXIII].

Pendant l'hiver de 1499 à 1500, Moustafabeg de Prevesa avait construit les quarante navires commandés par Bayezid; déjà vingt de ces navires étaient prêts à sortir du chantier, lorsque par une nuit obscure ils furent brûlés par les Vénitiens [2]. Des troupes de la Seigneurie prirent également le fort de Regniassa [3], et empêchèrent, à l'aide de cette position, les renforts qui auraient dû partir du golfe d'Arta pour grossir la flotte ottomane. Le 7 avril 1500, Bayezid partit de Constantinople pour la Morée, afin de ranimer l'enthousiasme des troupes par sa présence. Il séjourna dix-huit jours à Leontari, et y célébra les fêtes du Ramazan; le 7 juil-

1 Coronelli, p. 152, d'après Verdizeti et Andrea Morosini.

2 Seadeddin, Ali, Idris et Solakzadé sont les seuls historiens qui parlent de ce fait.

3 Rakia, fameux de nos jours par le massacre des Souliotes qui s'y étaient réfugiés. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, II, 1, 4, 39; III, 111; V, 184.

let 1500 (9 silhidjé 905), il reçut la nouvelle de l'arrivée avec la flotte devant Modon d'Yakoub-Pascha [1]: et quatre jours après il parut lui-même devant la ville qui était déjà investie par terre et par mer. L'artillerie ottomane ayant ouvert le mur en plusieurs endroits, un assaut général fut résolu; mais les troupes s'y portèrent avec si peu d'ordre et une telle impétuosité, que les premiers bataillons furent culbutés et écrasés dans les fossés par ceux qui les suivaient, en sorte que les Ottomans montèrent à la brèche sur les corps de leurs morts et de leurs blessés. La garnison soutint vaillamment ce premier choc; toutefois l'ennemi resta maître du faubourg de Modon, d'où il continua ses attaques. Le siége avait déjà duré trois semaines, lorsque le nouvel amiral de Venise, Melchior Trevisani, arriva au moment où les Turcs se préparaient à un second assaut. Quoique inférieur en nombre, Trevisani résolut de secourir les assiégés; pendant qu'il attirait sur lui l'attention de l'ennemi, il détacha de son escadre quatre galères chargées de renforts et de munitions de toute espèce [2]. Le projet était d'une exécution difficile; mais Modon étant aux abois, il tenta hardiment l'aventure : les quatre galères passèrent à pleines voiles au milieu de la flotte turque, et se présentèrent à l'entrée du port qu'elles trouvèrent fermé par une forte estacade; les soldats de la garnison quittèrent en masse les remparts pour rompre cet obstacle et faciliter le passage des galères.

[1] Seadeddin, III, f. 512. — [2] *Ibid.*

Dans ce moment, Sinan-Pascha. beglerbeg d'Anatolie, voyant plusieurs postes dégarnis, ordonna l'assaut: les Turcs escaladèrent les murs ou pénétrèrent par les brèches sans trouver de résistance, et se répandirent. le fer et le feu à la main, dans toute la ville (10 août 1500). La garnison dispersée essaya cependant de se rallier et de se former en bataille, mais ce fut en vain; les Musulmans étaient déjà maîtres de toutes les avenues [1]. Le carnage dura plusieurs heures sans distinction d'âge ni de sexe; presque tous les nobles furent mis à mort. L'évêque Andrea Falconi fut tué au moment où il exhortait le peuple. Les Turcs mirent le feu à la ville, qui brûla pendant cinq jours; le sixième, Bayezid y entra pour consacrer à l'islamisme l'église principale, en y faisant la prière du vendredi [2] [XXIV]. En voyant la hauteur des murs et la profondeur des fossés. le sultan s'écria: « Dieu en a fait la conquête [3] par la valeur de mon beglerbeg Sinan et de mes janissaires. » Le janissaire qui le premier avait escaladé les murs fut nommé sandjak d'une des plus riches provinces de l'empire. Le sac de Modon entraîna la chute de Navarin ou Zonchio (l'ancienne Pylos) et de Coron: le grand-vizir Ali-Pascha et le kapitan-pascha Daoud allèrent les investir, le premier avec l'armée de terre, le second avec les forces navales (15 août); mais les deux villes capitulèrent aussitôt, afin d'éviter le sort qui avait frappé les habitans de

1 Laugier et Coronelli, Scadeddin, Ali et autres historiens ottomans.

2 Seadeddin.

3 *Tanriwerdi*. Spandugino.

Modon. Le sultan fit son entrée à Coron le 20 août 1500, alla prier dans la cathédrale, et quitta la ville le 23 août, après y avoir laissé, ainsi qu'à Modon, une garnison de mille azabs et de quinze cents janissaires. Reconnaissant envers Dieu du succès de ses armes, il destina les revenus de ces deux places au trésor des saintes villes de la Mecque et de Médine[1]. Trois cents ouvriers furent employés à réparer les fortifications de Modon et à construire de nouvelles tours; chaque ville de la Morée dut envoyer cinq familles pour repeupler cette place. Bayezid, en quittant Coron, s'était rendu devant Napoli di Malvasia; mais Paul Contarini s'y était renfermé avec la ferme résolution de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de la rendre : son opiniâtre résistance força les Ottomans à en lever le siége[2].

La plume habile du secrétaire d'Etat Nischandji Tadjibeg écrivit les lettres de victoire par lesquelles Bayezid annonçait aux gouverneurs des provinces, aux souverains étrangers ou à leurs ambassadeurs, la prise de Lepanto, de Coron et de Modon[3]; on en expédia au podestat de Gênes à Scio, au grand-maître de Rhodes, aux rois d'Espagne, de France, de Pologne et de Hongrie. Deux espions envoyés par ce dernier en Morée, qui avaient été faits prisonniers au siége de Modon, lui furent renvoyés lorsqu'ils eurent assisté à

[1] Spandugino, p. 78.

[2] Marini Sanuto. Laugier, VIII, 126.

[3] Ces lettres de victoire se trouvent dans mon exemplaire d'Ali, aux récits XXVI et XXVIII du règne de Bayezid II.

l'exécution des nobles de cette place [1]. Dans ses lettres de victoire, le sultan traitait Venise de rebelle, « qui, possédée du démon, lui avait refusé obéissance [xxv]. » La république, ne pouvant plus porter seule le poids de cette guerre meurtrière, implora les secours du pape, de l'empereur d'Allemagne, des rois d'Angleterre, de France, d'Espagne, de Naples, de Pologne et de Hongrie [2]. Le pape Alexandre VI, au lieu d'envoyer les secours demandés, fit une réponse dans laquelle il se contentait de déclamer en termes énergiques contre les blasphèmes des Turcs, la profanation des églises et les dangers de la chrétienté [xxvi]; mais cette sainte indignation cadrait mal avec les actes d'Alexandre Borgia, qui au fond déplorait moins les méfaits du sultan que la perte de la pension de Djem. Enfin l'intérêt commun réunit Venise, le pape et le roi de Hongrie dans une alliance offensive et défensive, qui fut promulguée le dimanche de la Pentecôte de l'an 1501, dans la chapelle du pape à Rome [3]. Ce fut la seconde ligue des puissances chrétiennes contre la Turquie; ces sortes d'assurances mutuelles contre les envahissemens de la Porte s'étaient substituées aux croisades; l'esprit agressif et conquérant de ces grandes époques religieuses s'était prudemment transformé en un système de politique expectante et défensive. La première de ces ligues avait été celle que

1 Seadeddin, III, f. 514.

2 Marini Sanuto.

3 Bernino, *Memorie istoriche di ciò che anno operato i sommi Pontifici nelle guerre contro i Turchi*, 1685, p. 148.

le pape Innocent VIII [1] avait formée peu avant sa mort et qui fut stérile en résultats. D'après les dispositions du traité dressé par Innocent, les forces réunies de l'empereur Frédéric, de son fils Maximilien, de Mathias Corvin et de la flotte papale, sous la haute direction d'un des rois de France, d'Angleterre ou d'Espagne, et accompagnées de la plupart des cardinaux, devaient agir de concert contre les Turcs. Déjà le pape, malgré l'épuisement de son trésor par suite des secours envoyés aux Espagnols contre les Maures de Grenade, avait employé vingt mille scudi aux préparatifs de l'expédition projetée, lorsque la mort vint le frapper et par contrecoup arrêter l'entreprise. L'alliance entre Venise, le pape et la Hongrie, eut un résultat plus heureux que la première; les forces navales des deux premiers Etats se renforcèrent des flottes espagnole et française. qui ne tardèrent pas à prendre la mer pour donner la chasse aux Ottomans.

L'amiral vénitien Trevisani n'avait pu survivre à la douleur de voir tomber Lepanto, Modon et Coron, que tous ses efforts avaient été impuissans à sauver. Son successeur Benedetto Pesaro, de sa station à Corfou,

[1] Bernino, p. 141. La bulle d'Innocent VIII, du 20 avril 1487, par laquelle le pape accorde à l'empereur Frédéric III la dixième partie des revenus du clergé d'Allemagne, pour subvenir aux frais de la guerre contre les Turcs, se trouve en original dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. On y voit la bulle d'Alexandre VI, du 16 février 1490, dans laquelle le pape offre à l'empereur sa médiation pour rétablir la paix entre Maximilien et Charles de Bourgogne, afin de le déterminer à entrer dans la ligue contre les Turcs.

entreprit d'enlever Navarin aux Ottomans, et de brûler douze de leurs galères qui se trouvaient à Voïssa. Il partit en effet avec huit vaisseaux, surprit l'escadre ennemie, brûla la première galère qu'il rencontra, et captura les onze autres [1]. Mais tandis que Pesaro ramenait triomphalement sa prise à Corfou, et que la flotte espagnole, sous les ordres de Gonzalve de Cordoue le grand capitaine, ravageait les côtes de l'Asie-Mineure [2], Kemal-Reïs tombait à l'improviste sur Navarin, s'emparait des quatre galères qui se trouvaient dans le port, et du château que Carlo Contarini avait rendu lâchement à Ali-Pascha [3] sur la promesse d'une libre retraite. Pesaro vengea l'affront fait aux armes de Venise, dans le sang de Contarini, qu'il condamna à avoir la tête tranchée. Cependant les flottes vénitienne et espagnole, sous les ordres de Pesaro et de Gonzalve, parcoururent la mer Ionienne (1500); les forces navales du pape, commandées par le cardinal d'Aubusson, dévastèrent les possessions turques de l'archipel jusqu'à l'entrée des Dardanelles [4]. La flotte ottomane s'étant retirée à Constantinople, Pesaro prit Egina, et livra au supplice du gibet l'équipage de plusieurs vaisseaux turcs qui étaient tombés entre ses mains. Les vaisseaux français, conduits par l'amiral Ravestein et ayant à bord dix mille hommes de troupes de débarquement, allèrent aborder à

1 Laugier, VIII, p. 128.
2 A Perema. Spandugino.
3 Spandugino écrit Heli Eunuco au lieu d'Ali.
4 Bernino, l. c., p. 149.

Mitylène. Ravestein fit une descente dans l'île et assiégea pendant vingt jours la capitale [1]. A cette nouvelle, le prince Korkoud, gouverneur à Magnésie, embarqua au port d'Ayazmend huit cents hommes destinés à repousser les Français; pendant ce temps, le sandjak de Karasi venait se joindre à l'expédition avec son contingent. Bayezid, furieux de voir l'ennemi si près de ses provinces, eut pour la première fois recours à des contributions et à des corvées extraordinaires destinées à subvenir aux frais de nouveaux armemens. Depuis ce fut, sous le nom de *houdousi awariz* ou dépenses accidentelles [2], une source régulière de revenus dans le système financier des Ottomans. Hersek Ahmed-Pascha, assisté du beglerbeg d'Anatolie, Sinan-Pascha, fut envoyé par le sultan au secours de Medilü. Dans la nuit qui suivit le départ de Hersek-Ahmed (octobre 1500 — djemazioul-ewwel 906), le feu prit à Galata dans le voisinage de l'arsenal des poudres; le grand-vizir Mesih-Pascha, le juge de Galata, et Karagoez, général des janissaires, réunirent en vain leurs efforts pour arrêter les progrès de l'incendie; la poudrière sauta, et quelques-unes des pierres lancées par l'explosion blessèrent le juge et le grand-vizir, qui moururent cinq jours après. L'eunuque Ali-Pascha succéda à Mesih-Pascha dans le grand-vizirat. A l'approche de Hersek-Ahmed, qui accourait au secours de Medilü, l'amiral français Ravestein leva l'an-

[1] Laugier, Bernino, Seadeddin, III, f. 519.

[2] *Raouzatoul-ebrar*, au siége de Medilü. D'après Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, en l'an 907 (1501).

cre, sans vouloir attendre le renfort de vingt-neuf voiles que lui amenait le grand-maître de Rhodes. Surprise à la hauteur de Cerigo par un ouragan violent, la flotte française périt tout entière; une petite partie des équipages parvint seule à se sauver. Pesaro pénétra dans le port de Prevesa malgré son entrée étroite et bien fortifiée, brûla huit galères, et revint de ce hardi coup de main sans autre perte que celle d'un seul homme. Une nouvelle flotte française, sous les ordres de Pietro Sani, la flotte papale, forte de vingt galères, sous Jacques Pesaro, évêque de Baffo, et la flotte vénitienne que commandait Benedetto Pesaro, se réunirent pour assiéger Santa-Maura ou Leucas (1502) [1]. L'île de Santa-Maura n'est séparée du continent que par un bras de mer fort étroit. Les coalisés débarquèrent des troupes sur les deux rives du détroit, et formèrent un camp retranché sur le continent, afin d'intercepter tous les secours que la place aurait pu recevoir par l'intérieur des terres; la flotte combinée qui croisait devant l'île empêchait toute communication par mer. Tandis que le canon vénitien battait les murs de Santa-Maura, les troupes laissées sur le continent et commandées par Pesaro furent attaquées dans leurs lignes par trois mille Turcs. La force des retranchemens, la bravoure des soldats et l'activité de leur chef, rendirent impuissans les efforts des Ottomans, qui se retirèrent en désordre avec une

[1] Spandugino, p. 82. La plus grande incertitude règne dans les historiens vénitiens au sujet de la chronologie de cette campagne; les Ottomans passent même sous silence la conquête de Santa-Maura.

perte de quinze cents hommes tués ou faits prisonniers. Les janissaires qui défendaient Santa-Maura, sous le commandement des sandjaks d'Yanina, d'Argyro Castro et de Lepanto, et qui avaient perdu quelques centaines des leurs dans le siége [1], se déterminèrent à capituler, malgré la vive opposition des azabs. L'île de Chypre, menacée par les Turcs, fut sauvée par les mesures sages et la bravoure du commandant vénitien, Nicolaï Capello [XXVII]. Pesaro parcourut l'Archipel avec sa flotte et captura sur les Turcs un grand nombre de bâtimens.

Bayezid, qui ne se dissimulait pas la ruine imminente du commerce maritime de son empire, envoya son kapitan-pascha purger l'Archipel des corsaires chrétiens qui l'infestaient, et recueillir le tribut des îles [2]. Depuis cette époque, la course du kapitan-pascha devint une opération régulière qui se renouvela tous les ans. Bayezid voulut se dédommager de la perte de Céphalonie par des conquêtes en Dalmatie et en Bosnie: Mohammed, fils d'Isabeg, arrière-petit-fils d'Ewrenos et sandjakbeg d'Ilbessan, prit Durazzo [3]; Moustafa, fils d'Iskender-Pascha, s'empara des forts de Lofdja et de Brousdja [4], et un troisième corps de Turcs dévasta en Hongrie les environs de

[1] Bayezid fit dans la suite massacrer ou pendre les janissaires pour punir leur lâche soumission. Mar. Sanuto.

[2] Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 426.

[3] Seadeddin, III, f. 521. Solakzadé, Ali.

[4] Seadeddin, III, 520. Lodja est probablement le Miloschevzi-Inférieur, et Paroudja, Pricciecka ou le Miloschevzi-Supérieur.

Posega et de Valcon (1502). Pour arrêter leurs progrès. les commandans de Transylvanie et du banat de Temeswar, Pierre comte de Saint-George, Joseph Somi et Jean Corvin, se réunirent à Pierre Tarnok et à Jacques Gerlistan, gardiens des frontières à Saint-Severin, et à George Konisa, gouverneur de Belgrade; ils passèrent le Danube près de Haram, entre Belgrade et Pancsova, saccagèrent Widdin, Cladova, le faubourg de Nicopolis, et revinrent avec un grand nombre de prisonniers et des charretées de têtes. Les Ottomans furent vendus à l'encan, et les Grecs bulgares établis comme colons sur le territoire compris entre Belgrade et Temeswar : les têtes turques rapportées de l'expédition furent placées sur des pieux autour de la fontaine du château royal, à Ofen; mais l'odeur qu'elles exhalaient fut telle, que la reine renonça pour toujours à boire des eaux qu'elles avaient momentanément infectées [1].

Bayezid compensa les défaites de ses troupes au nord de l'empire, par la prise du fort de Vatica [2] et du port d'Astros [3] en Morée. Mais les tribus Torghoud et Warsak, qui n'avaient pas encore été entièrement soumises, et dont l'esprit de rébellion avait été fomenté par les descendans des princes karamans, levèrent de nouveau l'étendard de la révolte sur les côtes de Karamanie. Les forces des rebelles étaient si considérables, que les trois fils de Bayezid, Sultan-Ahmed,

[1] Ystuanfi. Catona, t. XI, ord. XVIII, p. 311.
[2] Seadeddin, p. 518. Pouqueville, *Voyage en Grèce*, II, 21, 22.
[3] *Ibid.*

gouverneur d'Amassia. Sultan-Schehinschah, gouverneur de Karamanie, et Sultan-Mohammed, pascha de Begschehri, malgré leur jonction avec Alaeddewlet, prince de Soulkadr, furent obligés de se tenir sur la défensive. Le danger devint assez imminent pour que le grand-vizir Mesih-Pascha, alors de retour de son pélerinage de la Mecque, dût prendre le commandement en chef. De Larenda, où il avait établi son quartier-général, Mesih-Pascha se rendit dans la Cilicie-Pétrée, força les révoltés à la fuite, et les poursuivit sur la route de Tarsous à Haleb [1]. Le saffi de Perse avait profité des guerres de la Porte avec Venise pour attaquer les frontières orientales de l'empire ottoman ; depuis, renonçant à la guerre, il avait envoyé un ambassadeur à Bayezid avec les présens d'usage et des propositions de paix. Le sultan refusa de recevoir l'envoyé persan; mais la nouvelle de la prise de Santa-Maura par les Vénitiens le détermina à lui accorder une audience. La guerre avec Venise et la Hongrie commençant à devenir fort onéreuse, Bayezid songea sérieusement à faire cesser les hostilités; il négocia un traité avec la Hongrie par l'entremise de l'ambassadeur polonais, et chargea Hersek-Ahmed de traiter avec Andrea Gritti, qui, au commencement de la guerre, avait été jeté en prison avec ceux de ses compatriotes que des affaires commerciales avaient attirés à Constantinople. Les Vénitiens, voulant profiter de la fortune de leurs armes pour obtenir des conditions

[1] Seadeddin, III, f. 517. Solakzadé, Ali.

avantageuses, envoyèrent à la Porte Zacharia Freschi (27 septembre 1502), qui continua les négociations entamées par Gritti. Un traité en trente-un articles fut signé, le 14 décembre 1502, entre Bayezid et Venise[1]. Les Vénitiens restituèrent Santa-Maura et gardèrent Céphalonie; ils abandonnèrent leurs droits sur Modon, Coron et Lepanto, mais ils obtinrent en retour la restitution des propriétés privées qui avaient été confisquées à l'ouverture de la guerre. Dix jours après la signature de ce traité, Bayezid envoya des instructions à tous les sandjaks de l'empire pour sa stricte exécution.

Le soubaschi Ali, le premier interprète de la Porte dont l'histoire fasse mention, fut chargé d'apporter au sénat de Venise la ratification du traité et une lettre du sultan [xxviii], dans laquelle celui-ci réclamait vingt-quatre mille ducats tombés entre les mains de Pesaro par la prise de Santa-Maura : cette réclamation et quelques autres demandes en dédommagement s'élevaient ensemble à trente-quatre mille ducats. L'ambassadeur turc ou, comme l'appelle la lettre de créance, l'esclave Ali, admis à l'audience solennelle du doge et du sénat, jura l'observation de tous les articles du traité [xxix]. Le 8 août 1503, Andrea Gritti fut envoyé à Constantinople pour présenter au sultan la ratification du doge et ses félicitations sur le rétablissement de la paix; mais le but principal de sa mis-

1 Marini Sanuto. Avec l'année 908 (1502) finit l'histoire d'Aschikpaschazadé; il n'en existe qu'un seul exemplaire en Europe, qui fut légué par la reine Christine à la Bibliothèque du Vatican.

sion était de terminer la fixation des nouvelles limites. La république lui adjoignit Aloisio Sagundino, homme formé aux affaires, et qui, dans l'espace de douze ans, avait été accrédité sept fois auprès de la Porte avec différentes missions. Son nom nous est parvenu non seulement par les archives de Venise, où sont consignés ses services [xxx], mais encore par un ouvrage qu'il composa sur l'origine des Turcs [1]. Au mois de décembre 1502, Andrea Gritti quitta Constantinople et retourna à Venise accompagné de son fils naturel, Aloisio Gritti; nous retrouverons celui-ci vingt ans plus tard comme mandataire de Souleïman-le-Législateur auprès de Zapolya, que ce prince avait élevé sur le trône de Hongrie. Rentré dans sa patrie, Andrea, homme aussi distingué par ses talens politiques que militaires, fit à la Pregadi un rapport détaillé sur son ambassade et les forces militaires dont l'empereur ottoman pouvait alors disposer [xxxi].

Bayezid conclut en outre dans le cours de la même année un armistice de sept ans, avec l'envoyé de Hongrie Barhabas Belaï, par l'entremise des ambassadeurs vénitiens. Vladislas fit comprendre dans ce traité ses royaumes de Hongrie et de Bohême, la Dalmatie, la Croatie, l'Esclavonie, la Moravie, la Silésie et la Lusace; une clause particulière, qui faisait participer la Moldavie, la Valachie et la république de Raguse aux bénéfices de l'armistice, stipulait que ces trois Etats paieraient tribut aussi bien à la Hon-

[1] *Othomanorum familia, seu de Turcarum imperio Historia N. Segundino autore*, dans Chalcondyle, édition de Bâle, 1551, et de Vienne, 1551.

grie qu'à la Porte [xxxii]. Chacune des possessions de Vladislas en Servie, en Bosnie et en Bulgarie, était expressément désignée dans le traité, qui embrassait, dans un sens plus général, les rois d'Angleterre, de France, d'Espagne, de Portugal, de Pologne et de Naples, le doge de Venise, le grand-maître de Rhodes et les Génois de Khios. De plus il fut convenu que les ambassadeurs et les marchands des nations amies pourraient voyager et commercer librement sur le territoire des deux parties contractantes. L'échange des ratifications devait avoir lieu dans l'espace d'un an par des ambassades solennelles que s'enverraient réciproquement le roi de Hongrie et le sultan. Vladislas jura le traité le 20 août 1503 à Ofen, en invoquant la vierge Marie, les quatre évangélistes, les saints et saintes du christianisme. De la part des Ottomans ce fut Hersek Ahmed qui prit sur le Coran l'engagement solennel d'en observer les clauses. Dès le commencement de la guerre avec Venise, ce pascha avait été déposé du grand-vizirat; mais le succès de ses négociations avec Venise et la Hongrie, et le souvenir de ses services antérieurs, lui valurent d'être élevé une seconde fois à cette haute dignité [1]. Les autres vizirs qui, à cette époque, concouraient avec Ahmed à l'administration du pays, étaient Moustafa-Pascha, Grec de naissance, le même que Bayezid avait envoyé en ambassade à Rome pour marchander l'empoisonnement de Djem, et l'amiral Daoud-Pascha, originaire de Dalmatie.

[1] *Relazione di Andrea Gritti ai Pregadi*, dec. 1503. Marini Sanuto.

homme de goûts fastueux, mais zélé protecteur des sciences; ainsi les trois premières fonctions de l'empire étaient remplies par trois renégats. Sinan-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, obtint de Bayezid en mariage la fille de Djem, veuve du sultan d'Egypte; cette princesse avait d'abord été promise par le souverain régnant Ghawri à un des princes de la famille Kotadé, révolté contre son frère le schérif de la Mecque; mais ayant été réclamée au nom de Bayezid par l'ambassadeur Haïder, Ghawri la renvoya à Constantinople [xxxiii]. Ainsi ce qui restait de la postérité de Djem, du côté des femmes, fut relégué dans le harem d'un des esclaves de Bayezid, et le sultan n'eut plus à craindre de rivalités au trône.

LIVRE XXI.

États voisins et rivaux de l'empire ottoman. — Extinction de la dynastie du Mouton-Blanc et commencement de la dynastie de Schah-Ismaïl. — Fuite de Korkoud en Égypte. — Tremblement de terre. — Guerres civiles entre Bayezid et Sélim. — Révoltes en Asie. — Mort du grand-vizir sur le champ de bataille, et punition des rebelles par le schah Ismaïl. — Révoltes des janissaires, guerre civile, déposition et mort de Bayezid. — L'armée et le diwan. — Constructions, fondations, légistes et poëtes sous le règne de Bayezid II.

Il faut chercher le motif de la paix conclue avec Venise et la Hongrie, moins encore dans le caractère naturellement pacifique de Bayezid, que dans les grands événemens dont les frontières d'Asie étaient le théâtre. La chute de la dynastie du Mouton-Blanc, et la puissance naissante de la famille des Saffis qui s'éleva sur les ruines des successeurs d'Ouzoun-Hasan, menacèrent d'exercer une influence pernicieuse sur l'empire ottoman. Lorsque l'histoire d'une nation se trouve intimement liée à celle d'une nation voisine, la connaissance approfondie de la première exige au moins quelques études sur la seconde, afin qu'on puisse apprécier convenablement les rapports qui ont existé entre elles, et l'action qu'elles ont eue mutuellement

l'une sur l'autre. La connaissance qu'a le lecteur de l'histoire des grandes puissances de l'Europe, telles que la Hongrie, Venise, la Pologne et la Russie, et dont les destinées se lient à celles des Ottomans, nous épargne des digressions continuelles sur les événemens qui se passent dans ces Etats; mais les ténèbres qui enveloppent encore les annales de la plupart des empires d'Asie font un devoir à l'historien et au lecteur de résumer de temps à autre l'histoire de ces pays, parce qu'elle est souvent le commentaire indispensable de celle qui nous occupe. C'est ainsi que dans les livres précédens nous avons fait passer rapidement devant le lecteur les Seldjoukides de Roum, la dynastie de Timour, les khans tatares de la Mer-Noire, les princes karamans de la Cilicie, les familles de Soulkadr et de Ramazan, du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir. Par les mêmes motifs, nous parlerons en temps et lieu des khans des Ouzbegs, des schérifs de la Mecque, des Mamlouks d'Égypte et des schahs de Perse. L'empire ottoman est toujours sorti victorieux des luttes qu'il a engagées avec ces douze dynasties: plusieurs même sont tombées sous ses coups; d'autres, telles que celles des Ouzbegs et des descendans de Timour, ont, du fond de l'Inde et des pays au-delà de l'Oxus, recherché l'amitié de la Porte; les schérifs de la Mecque et les khans de Crimée se sont par la suite reconnus ses alliés tributaires; les rois de Perse, tantôt victorieux, tantôt vaincus, ont seuls continué jusqu'à nos jours à lutter sans relâche contre les sultans ottomans. Après la conquête de l'Egypte, de l'Arabie et de tous les empires asia-

tiques, la Perse seule ne fut point absorbée par les Turcs, et eut une histoire et une position indépendantes.

Douze schahs de la famille des Saffis[1] se succédèrent sur le trône de Perse depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième; pendant un espace de deux cents ans. l'histoire de leur règne se développe parallèlement à celle des sultans ottomans. et sollicitera à chaque instant nos regards. En 1500, à l'époque même où Bayezid envoyait ses lettres de victoire sur la prise de Modon et de Coron, Schah-Ismaïl signifiait son avènement au trône de Perse à toutes les cours orientales. Avant le règne d'Ismaïl, l'empire persan eut à traverser une longue période de guerres civiles, de querelles de famille et de crimes politiques de toute espèce.

Ouzoun-Hasan. le plus puissant des princes de la dynastie du Mouton-Blanc, qui par sa fierté avait attiré sur lui les armes de Mohammed II, avait six fils, outre le prince Seïnel, mort à la désastreuse bataille livrée près de Terdjan (1472), savoir : Khalil, Yakoub, Yousouf, Makssoud, Mesih et Ogourlu-Mohammed. La vaillance et les manières magnifiques de ce dernier en avaient fait l'idole de l'armée; cependant Ouzoun-Hasan désigna comme successeur au trône son fils Khalil, qui était né de la plus aimée de ses femmes, ou du moins de la plus intrigante. Blessé par cette préférence, Ogourlu-Mohammed prit les armes contre son père; mais battu à deux reprises différentes par Ouzoun

[1] C'est par erreur que les Européens, et parmi eux des orientalistes, comme Deguignes, les nomment Sofis.

dans le Farsistan et l'Azerbeïdjan, il s'enfuit auprès de Mohammed II, qui lui assigna le gouvernement de Siwas pour séjour et pour entretien. Entraîné par les sollicitations de quelques mécontens, Ogourlu repassa la frontière, et marcha contre son père à la tête d'une nouvelle armée; mais il trouva sur le champ de bataille la mort due à sa révolte. Son fils Mirza-Ahmed chercha dès-lors aide et protection auprès de Bayezid II, qui lui donna même une de ses filles en mariage. Ouzoun-Hasan suivit à deux mois de distance Ogourlu au tombeau (1478); Khalil monta sur le trône, et fit exécuter son frère adultérin Makssoud, sous prétexte de punir sa participation aux tentatives d'Ogourlu. Sur les prières de sa mère, il envoya ses deux frères utérins Yakoub et Yousouf à Diarbekr, sous la conduite du gouverneur du palais Baïenderbeg, parent d'Ouzoun-Hasan et de Souleïmanbeg. Six mois s'étaient à peine écoulés, lorsque le jeune Yakoub, âgé seulement de quatorze ans et donnant déjà les plus hautes espérances, quitta Diarbekr, poussé par les suggestions de Baïenderbeg, et se rendit dans l'Azerbeïdjan pour conquérir la souveraineté de l'empire sur son frère. La bataille qui se livra près de Khoui et de Selmas commença sous de fâcheux auspices pour le jeune prétendant; mais elle se termina par la mort de Khalil (1479), ce qui décida l'avènement d'Yakoub au trône de la dynastie du Mouton-Blanc [1]. Yakoub entretint des relations d'amitié avec Bayezid II, et lui

[1] Seadeddin, III, f. 522-524. Le *Djamiet-tewarikh* et Djenabi, à la Bibliothèque I. R. de Vienne, no 496, p. 229. Idris, f. 260 et suiv.

envoya à diverses reprises des présens et des ambassades, pendant les douze années de son règne, qui ne fut pas sans gloire. En 886 (1481), Yakoub éteignit dans le sang de Baïenderbeg la révolte fomentée par celui-ci ; en 888 (1483), il conquit les domaines du fils de Mouschafaas, prince d'Al-Djezirea [1] ; dans le courant de la même année, il envoya ses deux généraux Souleïmanbeg et Khalil-Sofi au secours du prince de Schirwan contre le scheïkh Haïder, père du fondateur de la dynastie des Saffis, qui, à la tête d'une armée de sofis, c'est-à-dire de mystiques et de fanatiques, s'était emparé de la ville de Schamakhi. Le scheïkh fut défait et tué, et la ville restituée à son premier possesseur [2]. La sultane Walidé, qui avait déjà dépouillé Ogourlu du trône en faveur de Khalil et qui n'avait pas été étrangère à l'heureuse issue de la révolte d'Yakoub, conçut le projet de faire passer le souverain pouvoir des mains d'Yakoub à celles d'Yousouf. Elle choisit le poison comme le moyen le plus sûr et le plus rapide de parvenir à ses fins ; mais son crime eut une issue qu'elle n'attendait pas, et qui rappelle le hasard par lequel Valentin Borgia empoisonna, treize ans plus tard, son propre père le pape, et fut conduit lui-même aux portes du tombeau, en prenant tous deux, par erreur, un breuvage destiné aux cardinaux : Yakoub et Yousouf burent l'un et l'autre du poison préparé par leur mère, et elle-même, de

1 Djeziral Beni-Omar. Voyez Macd. Kinneir, *Journey*, p. 450. *Djihan-numa*, p. 439.

2 Djenabi, p. 230.

désespoir, vida ce qui restait dans la coupe[1]. Yakoub laissa trois fils fort jeunes encore : Baïsankor. Mourad et Hasan. Les deux plus puissans princes du pays. Souleïmanbeg, grand-gouverneur du palais, et Sofi-Khalil, se divisèrent sur la question de succession au trône. Le premier appuya les prétentions de Mesih. le seul des sept fils d'Ouzoun-Hasan qui eût survécu à toutes ces révolutions ; le second prit fait et cause pour Baïsankor, fils aîné d'Yakoub. Dans la bataille qu'ils se livrèrent, Mesih perdit la vie. Ainsi tous les fils d'Ouzoun-Hasan avaient péri de mort violente : Seïnel. à la bataille de Terdjan contre Mohammed II ; Ogourlu, à celle de Tebriz contre son père ; Khalil, à celle de Selmas contre son frère ; Mesih, en combattant son neveu ; Makssoud, exécuté par son frère Yakoub ; et ce même Yakoub, ainsi que Yousouf, empoisonnés par leur mère.

Alibeg, fils de Khalil, et Mahmoud II, fils d'Ogourlu-Mohammed, et frère de ce Mirza-Ahmed que nous avons vu se réfugier à la cour de Bayezid, voulurent disputer le trône à Baïsankor ; mais Baïsankor avait dans ses intérêts Nour-Sofi, le plus puissant des sujets de la dynastie du Mouton-Blanc, dont les dix-huit fils occupaient les plus hautes dignités et les premiers gouvernemens de l'empire, et dont les partisans étaient également en possession des places les plus éminentes. Sofi-Khalil, suivi de Baïsankor, se porta avec rapidité de Karabagh à Derghezin, où se livra une bataille qui coûta la vie aux princes Alibeg et

[1] Seadeddin, III, f. 524. Djenabi, le *Djamiet-tewarikh*. Idris.

Mahmoud [1]. Près de Wan et de Woustan, Sofi-Khalil rencontra une armée de Kurdes, que Souleïmanbeg avait ramassée à la hâte; le manque de vivres et la désertion qui diminuaient chaque jour la sienne le forcèrent à se retirer à Tebriz. Souleïmanbeg, par ses promesses et ses paroles flatteuses, sut gagner les chefs de l'armée de Nour-Sofi, et les détermina facilement à passer sous ses drapeaux, en entraînant avec eux le prince Baïsankor, alors âgé de neuf ans; Nour-Sofi périt avec son armée [2] dans la bataille qui se livra sous les murs de Tebriz, et à laquelle assistait son confident Hafiz Mohammed, grand-père de l'historien Seadeddin. Après sa victoire, Souleïmanbeg proclama à Tebriz le prince Baïsankor souverain de l'empire du Mouton-Blanc (896-1490) [3]. Mais huit mois à peine s'étaient écoulés depuis que Souleïmanbeg avait pris les rênes du gouvernement au nom de son pupille, qu'Ibrahim-Sultan, fils de Khalil et petit-fils d'Ouzoun-Hasan, se mit à la tête d'un parti de mécontens, délivra le prince Roustem-Mirza, fils de Makssoud, emprisonné par Nour-Sofi dans le fort d'Alandjik, et l'opposa comme prétendant au jeune fils d'Yakoub. Baïsankor et son frère Mourad s'enfuirent chez leur grand-père maternel, le prince de Schirwan, qui marcha aussitôt contre Roustem et lui livra bataille. Mais à la suite de négociations entre les deux partis, il fut décidé que Baïsankor se contenterait des districts de

[1] Le *Djamiet-tewarikh.*

[2] Seadeddin, III, f. 256. Djenabi, f. 231.

[3] Djenabi, f. 231. Idris.

Karabagh, de Gende et de Berdâ, voisins du Schirwan, et céderait l'Azerbeïdjan à Mirza-Roustem [1]. Baïsankor n'observa pas long-temps ces conventions : profitant de l'absence de son compétiteur, que des troubles récens avait appelé à Isfahan, il envahit l'Azerbeïdjan; mais le général des armées de Roustem le battit, et l'envoya à Isfahan, où Roustem le fit exécuter. Le règne de Roustem, dont la vie ne fut qu'une suite de débauches, ou plutôt celui d'Ibrahim qui gouvernait sous son nom, ne dura que six ans. Le prince Ahmed, gendre de Bayezid II, pensant que ces désordres en Perse étaient une occasion favorable pour conquérir le pouvoir souverain, s'enfuit de Constantinople, déguisé en courrier, et arriva sans obstacle jusqu'aux rives de l'Araxe, où son parti se grossit chaque jour des transfuges de l'armée de Roustem. Enfin Ibrahim lui-même ayant passé dans ses rangs [2], Ahmed franchit l'Araxe, et fit son entrée à Tebriz, tandis que le prince régnant se retirait en Géorgie. Mais Roustem ne tarda pas à revenir de ce pays avec une armée qu'il y avait rassemblée; Ahmed-Mirza alla à sa rencontre, le battit, et lui fit trancher la tête. Ahmed, à peine monté sur le trône, ne tarda pas à le perdre par une cause analogue à celle qui le lui avait donné, une nouvelle défection d'Ibrahim. De concert avec plusieurs grands de l'empire, Ibrahim résolut de faire reconnaître pour souverain Mourad, fils d'Yakoub, qui s'était réfugié avec Baïsankor chez son grand-père, le prince de Schirwan.

[1] Seadeddin, III, f. 527. Idris.

[2] Seadeddin, III, f. 528. Djenabi, le *Djamiet-tewarikh*. Idris.

lors des entreprises de Roustem. A la tête d'une armée dévouée à sa cause, et appuyé d'ailleurs par le prince de Schirwan, Mourad marcha contre Ahmed et lui offrit le combat près d'Isfahan. Sultan-Ibrahim, dès le commencement de l'action, se jeta, à la tête d'un corps de braves ayant pour lui un attachement fanatique [1], sur Mirza-Ahmed, qui tomba avec ses fidèles sur le champ de bataille [1]. Mohammed-Mirza et Elwend-Mirza, fils d'Yousouf frère de Mirza-Ahmed, avaient pris part à cette guerre sous les drapeaux de leur oncle; le premier s'enfuit à Yezd, le second dans l'Azerbeïdjan, et de là dans le Kurdistan. Sultan-Ibrahim appela au trône Mourad, jusqu'alors réfugié chez le prince de Schirwan; mais la royauté de Mourad ne fut qu'un prétexte à la sienne qui était bien autrement réelle. Les émirs de Mourad s'en alarmèrent, et Ibrahim, voyant son pouvoir s'ébranler, trahit le nouveau souverain, comme il avait trahi ses prédécesseurs, et lui suscita un concurrent dans la personne d'Elwend-Mirza. Elwend, avec le secours d'Ibrahim, battit Mourad et le jeta dans la prison de la forteresse de Meragha. Sur ces entrefaites, Mohammed-Mirza se déclara, dans l'Irak, le compétiteur de son frère; Ibrahim, accompagné d'Elwend-Mirza, marcha contre Mohammed, mais il trouva dans la bataille qu'il lui livra près de Sultanieh la mort due depuis long-temps à ses trahisons; Elwend s'enfuit à Karabagh, et Mohammed entra triomphant à Tebriz. A cette nouvelle, Guzel-Ahmed (Ahmed-le-

[1] Seadeddin les appelle *Fedayi*. C'était le nom qu'on donnait aux initiés dans l'ordre des Ismaïlites ou Assassins de Hasan-Sabbah.

Beau), frère d'Ibrahim, relâcha Mourad qu'Elwend avait enfermé dans la forteresse de Meragha; Mourad rassembla une armée dans l'Irak persan, battit et tua Mohammed-Mirza, près d'Isfahan, et monta une seconde fois sur le trône de Perse. Pendant que Mohammed marchait de Tebriz sur Isfahan, à la rencontre de Mourad, son frère Elwend avait quitté Karabagh et s'était emparé de Tebriz. Mais à l'époque des guerres de Mohammed et d'Elwend, un troisième compétiteur avait surgi; il vint avec l'arme de la révolte, et l'arme plus redoutable encore d'une nouvelle doctrine, porter les derniers coups à l'empire depuis long-temps chancelant du Mouton-Blanc [1]; c'était Ismaïl qui, après la mort de son père, le scheïkh Haïder, tué treize ans auparavant dans sa rencontre avec Souleïmanbeg, avait trouvé un refuge dans le Ghilan. Ismaïl vengea son père par la défaite et la mort du prince de Schirwan (905—1499). Deux ans plus tard, il livra au prince de Tebriz, Elwend-Mirza, près de Nakhdjiwan, une bataille sanglante dans laquelle périrent sept mille Turcomans de la dynastie du Mouton-Blanc [2]; Elwend s'enfuit à Bagdad et de là dans le Diarbekr qu'il enleva à son oncle Kasimbeg, et où il mourut trois ans après son usurpation (910—1504) [3]. Vers la fin de l'année qui suivit la bataille de Nakhdjiwan, Ismaïl battit complètement près de Hamadan le sultan Mourad; ce prince se réfugia à Bagdad; mais ne pouvant s'y main-

[1] Seadeddin, III, f. 570. Idris. *Djamiet-tewarikh*, Djenabi.

[2] *Djamiet-tewarikh*.

[3] *Djamiet-tewarikh* et Djenabi.

tenir contre les troupes d'Ismaïl, il se retira chez le prince de Soulkadr, Alaeddewlet. Les secours de ce dernier permirent à Mourad de rentrer à Bagdad, et d'y régner pendant cinq années: mais chassé de nouveau par Ismaïl, il s'enfuit dans le Diarbekr, où il succomba enfin dix ans après la mort d'Elwend (920—1514), sous les coups d'Ismaïl [1]. Avec Mourad finit la dynastie d'Ouzoun-Hasan; ainsi que ses sept fils, ses sept petits-fils périrent tous de mort violente [2]. Alibeg, fils de Khalil, et Mahmoud, fils d'Ogourlu-Mohammed, étaient tombés dans la bataille contre Baïsankor, fils d'Yakoub. Baïsankor avait été exécuté par les ordres de Roustem-Mirza, fils de Makssoud, et Roustem avait subi le même sort après avoir été vaincu par Ahmed-Mirza, second fils d'Ogourlu-Mohammed. Ahmed-Mirza était mort les armes à la main dans sa rencontre avec le sultan Mourad, autre fils de Yakoub; Mourad, après avoir tué Mohammed-Mirza, fils de Yousouf, avait succombé sous les armes d'Ismaïl.

Sur les ruines de la dynastie du Mouton-Blanc, s'éleva, au commencement du seizième siècle, la dynastie des schahs d'Erdebil, connus sous le nom de Sofis. La famille d'Ismaïl était une famille de scheïkhs voués à la vie contemplative; l'histoire orientale en donne la filiation en remontant jusqu'à la sixième génération avant Ismaïl, c'est-à-dire deux cents ans avant la fondation du nouvel empire. Saffieddin Ebou-Ishak d'Erdebil,

[1] *Djamiet-tewarikh*, Djenabi, Seadeddin, Idris.

[2] Voyez l'arbre généalogique de la dynastie du Mouton-Blanc, au commencement du premier volume.

grand scheikh mystique qui vivait sous les successeurs de Djenghiz-Khan, mourut au commencement du quatorzième siècle, et fut enterré à Erdebil, qui avait été le théâtre de sa pieuse vie (735—1334). C'est de son nom que fut appelée la dynastie des Saffis, qui refusait celui de Sofi, bien que ce dernier désignât mieux l'origine de sa puissance. Saffieddin fut suivi dans sa carrière mystique par son fils Sadreddin-Mousa, son petit-fils Khodja-Ali, et son arrière-petit-fils Ibrahim. Djouneïd, fils d'Ibrahim et scheïkh comme son père, fut le premier de sa race qui prétendit à une influence politique; son ambition lui valut le ressentiment de Djihanschah, prince de la dynastie du Mouton-Noir et possesseur d'Erdebil. Banni de sa ville natale, Djouneïd se réfugia à la cour du prince de la dynastie du Mouton-Blanc, qui à cette époque était en guerre avec Djihanschah. Ouzoun-Hasan donna à Djouneïd non seulement aide et protection, mais encore sa sœur Khadidja-Begum en mariage. Djihanschah ayant été défait par Ouzoun, Djouneïd retourna à Erdebil, et fier de sa parenté avec le vainqueur persan, il se jeta de nouveau dans les intrigues de la vie politique. Pour masquer ses projets, et de peur qu'on ne devinât l'ambition qui le dévorait, il prétexta une guerre sainte contre les peuples infidèles de la Géorgie; mais, au lieu d'aller à la rencontre des chrétiens, il marcha avec ses partisans vers le nord et envahit le territoire du prince de Schirwan, où il trouva la mort dans un engagement avec la milice du pays. Ouzoun-Hasan transporta à Haïder, fils de Djouneïd, l'amitié qu'il

avait eue pour le père. et lui fit épouser sa fille Aalem-schah-Bann. Haïder se tint tranquille tant que vécut Ouzoun-Hasan ; mais lorsqu'à la mort de ce prince, des troubles éclatèrent dans toutes les parties de l'empire, Haïder sortit de son inaction et suivit les belliqueux exemples de Djouneïd son père. Pour distinguer ses partisans par un signe extérieur, il leur donna des bonnets rouges [1], et ce fut cette innovation qui valut plus tard aux Persans le surnom de *Kizilbasch* (têtes rouges) ; nom que ceux-ci ont depuis regardé comme une insulte et qu'ils repoussent encore de nos jours; de tout temps ils ont prétendu, par esprit de vanité nationale, que cette dénomination dérive des bonnets d'or qu'ils portaient autrefois, et que le mot de *kizil* signifie de l'or rouge [II]. Haïder mettant en avant le même prétexte que son père, c'est-à-dire une expédition contre les infidèles de la Géorgie. se dirigea à la tête de six mille hommes vers le Caucase et envahit, comme lui, le Schirwan, où il assiégea pendant quelque temps le prince du pays dans la forteresse de Goulistan. Yakoub, fils et successeur d'Ouzoun-Hasan, envoya au secours du prince de Schirwan Souleïman-beg. gouverneur du palais; nous avons déjà vu plus haut que Haïder perdit la vie dans une rencontre avec Souleïman près de Tabasseran (893—1488) [2]. Les deux fils de Haïder, Yar-Ali et Ismaïl, furent jetés par Yakoub dans les prisons de la forteresse d'Isfahan; Roustem-Mirza. successeur de Yakoub, les rendit à la

[1] *Djamiet-tewarikh.*

[2] D'après le *Djamiet-tewarikh*, cette bataille fut livrée au mois de schâban.

liberté, et les renvoya à Erdebil pour y reprendre la vie de scheïkhs. Yar-Ali, après être resté long-temps fidèle à Roustem, se révolta, et fut défait dans une sanglante bataille qui lui coûta la vie [1]. Ismaïl, qui n'avait encore que six ans et demi, fut mis sous la protection du prince du Ghilan [III], Schérif Hasan Khan. Ahmed-Mirza, fils d'Ogourlu, alors prince régnant de la dynastie du Mouton-Blanc, demanda par la suite l'extradition d'Ismaïl ; mais Schérif Hasan nia la présence du fugitif dans ses États. Il cacha le jeune proscrit dans une tente suspendue aux cimes d'arbres élevés dont les branches touffues la dérobaient aux regards ; une seconde ambassade du schah de Perse ayant exigé qu'il jurât qu'Ismaïl ne se trouvait pas sur son territoire, il put le faire sans se parjurer, puisque son protégé, habitant dans les airs, ne touchait pas le sol de ses États [2]. Ismaïl, après six années passées sous la protection du prince du Ghilan, rassembla à Lahdjan, capitale du pays, les partisans de sa famille et les renforça des adhérens du scheïkh Sadreddin de Koniah, qui habitaient les provinces du Tekké et du Diarbekr dans l'empire ottoman Ce scheïkh, lors de l'invasion de Timour, avait obtenu du conquérant que les habitans du Tekké, qui pour la plupart suivaient sa doctrine, ne fussent pas traînés en esclavage à la suite des armées tatares ; depuis lors les populations de ces provinces avaient été entièrement dévouées aux scheïkhs persans, et vers cette époque elles émigrèrent en masse

[1] D'après Djenabi, Yar-Ali s'enfuit avec son frère Ismaïl dans le Schirwan.

[2] *Djamiet-tewarikh.*

dans le Ghilan. où Ismaïl les réunit à Lahdjan sous ses drapeaux [1]. A la tête d'une armée forte d'environ sept mille Turcs et Persans [2], Ismaïl, alors âgé de quatorze ans, envahit (906—1500) le Schirwan, pour venger sur ce pays la mort qu'y avaient trouvée son père et son grand-père. Il défit et tua dans une bataille sanglante le schah de Schirwan. Le résultat de cette victoire fut la reddition de Schamakhi [3]. L'accession du grand-vizir Schemseddin Ghilani, maître des défilés de l'Azerbeïdjan, qui passa dans les rangs d'Ismaïl et devint son vizir, augmenta de beaucoup les forces de l'armée persane. Avec le secours de Schemseddin et d'autres begs de la dynastie du Mouton-Blanc, le jeune conquérant attaqua l'année suivante Elwend-Mirza, dernier rejeton de cette dynastie et souverain de la Perse; il fut vainqueur, et jeta, à Tebriz, capitale de l'Azerbeïdjan, les fondemens de la puissance de sa race, dans la première année du seizième siècle.

Les premiers rapports d'Ismaïl avec Bayezid furent d'abord de nature pacifique, bien que le sultan ottoman eût, pour arrêter les émigrations des fanatiques

[1] Djenabi, p. 134. Suivant lui, Ismaïl serait allé lui-même de Lahdjan à Schamakhi pour gagner des partisans à sa cause. Peut-être Sadraeddin n'est-il autre que le scheïkh Baba, qui obtint de Timour la grâce de la ville d'Ighirdir. (Voyez l. VIII).

[2] Le *Djamiet-tewarikh* cite les tribus auxquelles ils appartiennent, savoir : les tribus Oustadjlu, Schamlü, Resawa, Soulkadr, Katschar. Ainsi, avant la fondation même de la dynastie des Saffis, la tribu Katschar, d'où descendent les souverains actuels de la Perse, est historiquement connue.

[3] Djenabi, dans l'*Histoire de Saffewi*, p. 139; dans celle des *Schahs de Schirwan*, p. 131, dans celle *de la Dynastie du Mouton-Blanc*, p. 230.

du Tekké, transplanté la plus grande partie de la population de cette province dans les villes récemment conquises de Coron et de Modon. Ismaïl envoya une ambassade à Constantinople demander la liberté d'émigration pour ses partisans, demande qui lui fut refusée [1]. Il ne fut pas plus heureux dans ses démarches auprès d'Alaeddewlet, dont il recherchait la fille en mariage. Voulant venger l'affront de ce refus sur le prince de Soulkadr, sans cependant soulever contre lui la formidable puissance de la Porte, Ismaïl adressa de nouveaux ambassadeurs à Bayezid, pour excuser le passage de son armée à travers le territoire ottoman. Bayezid qui répugnait à l'idée d'une nouvelle guerre se contenta d'envoyer à Angora une armée d'observation, sous le commandement de Yahya [IV]. Ce général établit son camp sous les murs d'Angora et y demeura, jusqu'à ce qu'Ismaïl, après avoir ravagé le pays ouvert de Soulkadr, et soumis les villes fortifiées d'Amid et de Kharpourt [2], se fût retiré en Perse (913—1507). Le fils et les deux petits-fils d'Alaeddewlet étant tombés au pouvoir d'Ismaïl furent rôtis et mangés par les cannibales persans [3]. Dans le cours de l'année suivante (1508), Ismaïl fit partir de nouveaux ambassadeurs pour Constantinople avec la double mission de se plaindre du prince Sélim, gouverneur de Trabezoun,

1 Seadeddin, III, f. 530.

2 *Andò adosso a Alaedule in la più estrema montagna chiamata Turnadji, ciò è delle grue. Tolse due terre grosse al Alaedule, Amid e Carpot.* Marini Sanuto. *A Amid prese un fiol e figlia d'Alaedule.*

3 Seadeddin, III, f. 503. Solakzadé, 76.

et de renouveler au sultan les assurances de son amitié. Le prince Sélim avait envahi le territoire persan et étendu ses ravages jusqu'à Erzendjan et Baïbourt [1]. Dans cette excursion, il avait même fait prisonnier Ibrahim, frère d'Ismaïl [v]. L'ambassadeur persan, revêtu d'habits de drap d'or, fut admis à l'honneur de baiser, non la main, mais seulement le genou du sultan; il protesta de nouveau des intentions pacifiques de son maître, en disant que les dernières hostilités avaient été dirigées contre Alaeddewlet et non contre l'empire ottoman. L'ambassadeur envoyé en retour par Bayezid à Ismaïl, voyant que, pour le forcer de remplir sa mission debout, on n'avait point étendu de tapis par terre, ôta son kaftan, et s'assit sur ce tapis improvisé, au grand étonnement de toute la cour, stupéfiée que tant de témérité pût trouver grâce devant l'orgueil d'Ismaïl, et presque indignée qu'il n'eût pas fait massacrer sur place le fier Ottoman [2]. L'arrivée de l'ambassadeur persan à Constantinople avait coïncidé avec celle de l'ambassadeur de Scheïbek, khan des Ouzbegs, voisin et ennemi naturel d'Ismaïl [3].

Nous allons détourner nos yeux du conquérant de

1 Le rapport du consul vénitien à Scio dit : *Il Soffi si trova, in Arzengan lontan da Caraserai loco di questo Signore (Ottomano) 4 giornate.* La force de l'armée d'Ismaïl y est évaluée à douze mille chevaux et trente-cinq mille archers. Marini Sanuto.

2 *E pocho manchio non lo fece taiar in pezzi il Sophi.*

3 Dans les rapports des ambassadeurs vénitiens, l'ambassadeur Ouzbeg est nommé *della testa verde;* celui du schah, *della testa rossa;* les Ottomans eux-mêmes y sont appelés *della testa bianca,* et les Géorgiens, *della testa nera.* Ainsi têtes verte, rouge, blanche et noire sont synonymes d'Ouzbegs, de Persans, d'Ottomans et de Géorgiens.

la Perse, jusqu'à ce qu'il reparaisse, sept ans après, le digne et vaillant adversaire de Sélim Ier; et nous allons poursuivre le récit des événemens qui succédèrent à la paix de Venise et de Hongrie. C'est vers cette époque qu'il faut rapporter la soumission d'un pirate, célèbre sous le nom de Karatourmisch, et frère de Karakassan mort dans l'explosion du navire de Borrak-Reïs, au combat naval de la Sapienza. Karatourmisch avait équipé à Siwrihissar, sa ville natale, plusieurs navires avec lesquels il jetta la consternation dans le commerce de sa patrie, et il s'était rendu tellement redoutable, qu'il ne fallut pas moins d'une flotte de dix galères pour le détruire (909 — 1503) [1]. Bayezid, qui. usé par l'âge et les plaisirs, commençait à fléchir sous le poids de la couronne, profita des loisirs que lui laissait la paix avec les puissances européennes pour se livrer à son goût pour l'oisiveté et la vie contemplative. Toutefois il opéra quelques changemens dans diverses branches de l'administration intérieure. Hersek Ahmed-Pascha, trois ans après sa réinstallation, fut destitué une seconde fois du grand-vizirat; et cette dignité fut de nouveau conférée à l'eunuque Ali-Pascha. Ce vizir, qui n'ignorait pas les chagrins domestiques du sultan, vint y ajouter par la préférence qu'il montrait en toute occasion pour Ahmed-Sultan au préjudice du prince Korkoud, fils aîné de Bayezid; un incident accrut encore la mésintelligence entre Ali et Korkoud, et irrita la fierté de celui-ci au point de le porter à une extrémité qui

[1] Scadeddin, III, f. 53.

aurait pu lui être fatale : ce fut la prise de possession par le grand-vizir d'un district situé sur les côtes de la mer. qui à la vérité était compris, à l'origine, dans les propriétés assignées aux grands-vizirs sous la dénomination de *Khass,* mais que les grands-vizirs précédens n'avaient jamais réclamé, par égard pour les princes gouverneurs des provinces. Irrité de ce nouvel acte de haine d'Ali, Korkoud prit la résolution de se faire justice lui-même, et de s'enfuir en Egypte à l'exemple de son oncle Djem; il annonça à son père qu'il allait faire le pélerinage de la Mecque, et s'embarqua (moharrem 915 — avril 1509), avec quatre-vingt-sept personnes de sa suite, sur cinq navires commandés par Reïs-Akbasch [1]. Cinq jours après, Korkoud aborda à Alexandrie, et fit annoncer son arrivée au sultan des Mamlouks. La réponse du sultan ne se fit pas attendre : il lui envoya neuf chevaux de race, neuf rangs de chameaux, trois rangs de dromadaires, deux rangs de chameaux couverts de housses magnifiques pour son propre usage, cent chevaux avec soixante-dix rangs de chameaux pour sa suite, quarante rangs de chameaux pour sa cuisine, neuf mille ducats, neuf pièces de drap d'or et neuf jeunes garçons d'une rare beauté. Ainsi escorté, Korkoud se dirigea, au son de quarante tambours, vers la capitale de l'Egypte. Le diwitdar, c'est-à-dire grand prince ou

1 D'après le rapport de l'ambassadeur vénitien, la flotte de Korkoud consistait en huit navires: *4 fuste e 4 brigantini, e non si sa dove sia andato.* D'après le même rapport, le mécontentement de Korkoud avait été provoqué non par Ali-Pascha, mais par Hersek Amed-Pascha.

premier vizir de l'empire, vint à sa rencontre accompagné des officiers de l'étrier (1er safer—21 mai), pour le complimenter et l'inviter à se rendre auprès du sultan. Le 29 mai 1509, Korkoud fit son entrée solennelle au Caire [1]. La libéralité du sultan lui fournit par jour cinquante moutons, cinquante quintaux de sucre, cinquante-trois moudes de riz, deux mille poulets, deux mille oies, cent cinquante quintaux de miel et cinq bourses d'or pour les dépenses accidentelles. Kordoud, trois jours après son entrée au Caire, se rendit à une entrevue que lui accorda le sultan. Arrivés en présence l'un de l'autre, les deux princes descendirent de cheval en même temps; le sultan, en signe de bien-venue, baisa les yeux à Korkoud comme à son fils, et celui-ci, en signe de respect, baisa le cou au souverain mamelouk comme à son père. Mais malgré les vives instances du prince, le sultan lui refusa le passage sur ses terres pour son pélerinage à la Mecque, qui avait servi de prétexte à son voyage en Egypte; il repoussa également toutes ses autres demandes qui auraient pu amener une rupture de la paix avec Bayezid. Korkoud, voyant qu'il ne pouvait lutter contre l'influence prépondérante de son père et du grand-vizir, trancha les difficultés de sa position par la solution la plus prudente, en écrivant à Ali-

[1] Ali, qui nous donne sur le voyage de Korkoud et son séjour en Egypte de plus grands détails que Seadeddin et Solakzadé, dit que le prince entra au Caire, le 9 safer, un dimanche. Mais comme le 1er moharrem 915 était un samedi, le 9 safer était nécessairement un mardi et non un dimanche. (xxxviie récit du règne de Bayezid.)

Pascha [1]: il s'excusa du projet de son pélerinage à la Mecque, et pria le grand-vizir d'obtenir de son père sa réintégration dans son gouvernement. Sa prière lui ayant été accordée, il s'empressa de regagner la Cilicie. Dans le trajet, sa flottille fut jointe par plusieurs vaisseaux des chevaliers de Rhodes; sur son refus d'amener pavillon, les Rhodiens engagèrent le combat: Korkoud fut battu et forcé de se jeter sur les côtes de l'Asie-Mineure [VI]. La destinée de Korkoud, outre sa fuite, présente encore d'autres points de similitude avec celle de son oncle Djem; tous deux avaient un esprit cultivé, et eurent une mort tragique. Poëte comme Djem, Korkoud s'entourait comme lui de littérateurs et de savans; il protégeait surtout les musiciens, dans l'art desquels il excellait, et se livrait dans leur compagnie à son penchant pour les plaisirs; très-versé dans le droit islamite, ce prince s'est distingué par un ouvrage sur des questions obscures de la législation ottomane [2]. La science de Korkoud l'avait rendu l'idole des poëtes et des légistes, mais lui avait attiré le mépris des janissaires et des vizirs, qui, dans les derniers temps du règne de Bayezid et après sa mort, manifestèrent ouvertement leur préférence pour ses frères cadets, Ahmed et Sélim.

Le 14 septembre 1509, Constantinople fut ébranlée

[1] La lettre de Korkoud et la réponse d'Ali-Pascha sont en marge de mon exemplaire d'Ali.

[2] Latifi, *Biographies des Poëtes turcs*, traduction de Chabert, p. 62 et 241. Ali, au commencement du XXXVII[e] récit, d'après Neschri et le *Durri-meknoun*.

par le plus violent tremblement de terre dont l'histoire ottomane fasse mention [VII]. Cent neuf mosquées, mille soixante-dix maisons, la totalité des remparts de la ville du côté de la terre, la plus grande partie de ceux du côté de la mer, les Sept-Tours, les murs du Seraï depuis la mer jusqu'à la porte du jardin, furent ruinés de fond en comble [1]; les chapiteaux des quatre plus grandes colonnes de la mosquée de Mohammed se fendirent, et la coupole fléchit d'un côté; les coupoles de l'hôpital, de la cuisine et des huit académies qui dépendent de la mosquée du conquérant, ainsi que celles de beaucoup d'autres édifices publics, s'écroulèrent; la coupole de l'académie, appartenant à la mosquée de Bayezid II, s'écroula et ne présenta plus qu'un vaste monceau de ruines. Plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfans, restèrent ensevelis sous les décombres [2]; dans la seule maison du vizir Moustafa-Pascha périrent trois cents cavaliers avec leurs chevaux. Ce tremblement de terre tint pendant quarante-cinq jours, dans de continuelles alarmes, Constantinople et les provinces d'Europe et d'Asie. Deux tiers de la ville de Tschorum disparurent engloutis par le sol qui s'ouvrit en fondrières; les fortifications de Gallipoli furent détruites [3]; Demitoka, ville natale de Bayezid [4], fut

[1] Scadeddin, III, f. 525. Solakzadé, le *Raouzatoul-ebrar*. Ali, XXXVIII[e] récit. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

[2] Ali, Solakzadé.

[3] *In civitate Calipoli castrum fortissimum penes ruptum; brachium maris inter Galatam et Constantinopolim ultra murum aquam injecit.* Lettre de Michné, dans les archives de la cour de Vienne.

[4] Spandugino, p. 64, écrit Demetria au lieu de Demitoka.

changée en un amas de décombres. La mer furieuse roulait ses lames au-dessus des murs de Constantinople et de Galata, inondant les rues de la ville et du faubourg; les anciens aqueducs furent détruits. Dans la mosquée d'Aya-Sophia, l'enduit. sous lequel on avait caché la magnifique mosaïque qui s'y voyait du temps des empereurs grecs, tomba entièrement: et l'on vit reparaître les portraits gigantesques des évangélistes, comme s'ils eussent voulu voir cette œuvre de destruction. et protéger, par leur présence, les églises chrétiennes qui furent toutes épargnées au milieu de cette ruine générale. Bayezid, n'osant pas se fier aux murs de son palais, fit élever dans le jardin du seraï une tente fort légère, sous laquelle il demeura pendant dix jours; puis, pour échapper aux scènes de désolation que présentait Constantinople, il se réfugia dans la seconde capitale de l'empire, à Andrinople [1] (9 redjeb 915 — 23 octobre 1509). Mais peu de temps après l'arrivée du sultan, cette ville ressentit des secousses non moins terribles que la capitale; six jours plus tard, se déchaîna une affreuse tempête; la Toundja sortit de son lit et couvrit les ruines amoncelées par le tremblement de terre. Lorsque la fureur des élémens parut apaisée, Bayezid convoqua un diwan à cheval [2], pour délibérer sur les mesures les plus pro-

1 Seadeddin, Ali, Solakzadé. Spandugino, p. 84. Les historiens turcs estiment le nombre des individus morts par suite de cette catastrophe à cinq mille; la lettre de Michné, à treize mille.

2 On appelle *diwan à cheval*, celui où l'on délibère prêt à se mettre en selle, tenant son cheval par la bride, et ayant un pied dans l'étrier.

pres à rétablir incontinent les murs de Constantinople. Bayezid ouvrit le conseil par cette consolante apostrophe aux vizirs : « Vous avez tant fait par vos injustices et vos cruautés, que les plaintes des opprimés sont montées jusqu'au ciel, et ont appelé le courroux de Dieu sur la ville et sur le pays[1]. » On réunit, de tous les points de l'empire, trois mille maçons, auxquels on adjoignit trois mille Mosellems comme journaliers, et huit cents Yahyas comme chaufourniers[2]. Dans l'espace de deux mois (du 29 mars 1510 — 18 silhidjé 915, au 1er juin — 23 safer de la même année) furent restaurés, non seulement les murs de Constantinople et de Galata, mais encore les tours fortifiées du faubourg, celle de la Fille (tour de Léandre), les Sept-Tours de la Porte-Dorée, le fanal, le nouveau seraï, les ponts du grand et du petit Tschekmedjé, et les murs de Siliwri[3]. A l'occasion du festin donné pour célébrer l'anniversaire de la reconstruction des murs de Constantinople, Bayezid, se rendant aux longues et vives instances des grands et des oulémas, consentit à ce que pendant trois jours on distribuât une nourriture et des boissons gratuites aux pauvres, dans des assiettes et des coupes d'argent[4].

1 Ali et Solakzadé.

2 Spandugino fixe à soixante-treize mille le nombre d'hommes employés à ces travaux ; d'après les rapports de l'ambassadeur vénitien, dans Marini Sanuto, seulement cinquante mille, sans compter dix mille autres qui travaillaient à la reconstruction de Demitoka. D'après Giovio, qui place par erreur ces travaux en 1511, le nombre des ouvriers ne s'élevait qu'à quinze mille. *Fatti illustri di Selim*, Sansovino, II, p. 337.

3 Ali et Solakzadé.

4 *Fuogo a Costantinopoli 15 Luglio di notte bruserò 800 case. Fù posta*

Cet étalage de richesse et de prospérité avait pour but de ranimer le courage du peuple, en lui faisant oublier les ravages du tremblement de terre de l'année précédente, les désastres causés par le feu que les janissaires avaient mis aux maisons des juifs, et les frais énormes nécessités par la reconstruction des édifices de la ville. Cependant sous ce motif patriotique se cachait la véritable intention des provocateurs de cette mesure; ce n'était qu'un moyen pour combattre la sévérité ascétique du sultan, qui, ennemi du luxe, aurait volontiers défendu, à l'exemple des premiers khalifes, l'usage de la vaisselle d'argent [1]. Mais le luxe était entré trop avant dans les habitudes de la nation, pour que Bayezid, prince qui réunissait tous les contrastes d'un caractère faible, pût l'extirper. A cette époque, l'ivrognerie et les excès de l'intempérance des Turcs étaient telles, que deux ans auparavant le sultan avait cru devoir interdire, sous peine de mort, l'usage du vin, et ordonner la fermeture de tous les lieux publics où l'on vendait cette liqueur; mais les janissaires ouvrirent les tavernes de vive force, et Bayezid, craignant de plus grands excès de la part de cette soldatesque indomptable, révoqua sa défense quatre jours après l'avoir rendue [2].

Les murs de Constantinople reconstruits, Bayezid songea à asseoir sur des bases qui lui semblaient

per i Turchi alle case degli Judei. Rapport de l'ambassadeur vénitien, dans Marini Sanuto.

1 Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman.*

2 D'après les rapports des ambassadeurs vénitiens de l'année 1508.

plus rationnelles l'administration des provinces. Il espérait, par le partage des divers gouvernemens entre ses fils et petits-fils, affermir à l'intérieur la sûreté de son empire, et assurer la paix extérieure par le renouvellement des traités précédens avec la Hongrie et Venise. Les princes Schehinschah, Korkoud, Ahmed et Sélim, fils de Bayezid, administraient depuis plusieurs années les provinces de Karamanie, de Tekké, d'Amassia et de Trabezoun, lorsque le sultan investit le prince Souleïman, fils de Sélim, âgé de seize ans, du gouvernement de Boli. Cette mesure fit naître de nouvelles agitations au sein de sa propre famille, qui depuis long-temps n'offrait plus qu'un foyer de discorde et de haine; elle provoqua le mécontentement d'Ahmed, qui se plaignit en termes violens de ce que son jeune neveu eût été placé sur la route d'Amassia à Constantinople, c'est-à-dire sur la route qui conduit au trône, comme pour lui en interdire l'accès. Bien que Bayezid n'eût pas l'habitude de revenir sur ce qu'il avait une fois décidé, il rappela cependant le jeune prince et lui confia le gouvernement de Kaffa. On crut par là avoir à jamais fermé à Souleïman l'accès du pouvoir; mais en réalité cet éloignement ne servit qu'à le préserver des dangers de la guerre civile, lorsqu'elle éclata dans l'empire [1]. Ce fut vers ce temps qu'un ambassadeur du sultan d'Egypte vint annoncer à Bayezid le retour du prince Korkoud dans son gouvernement [2], et qu'un plénipotentiaire hongrois renou-

[1] Seadeddin, III, f. 356. Solakzadé, f. 77. Ali.

[2] *A di 26 Luio venuto un orator del Cairo per dir al Signore che il suo*

velait à Constantinople le dernier traité de paix [1], tandis qu'un envoyé turc séjournait pour le même objet à Ofen [2]. Bayezid fit partir également une ambassade pour Venise, avec la mission de proroger la trêve, et de négocier les subsides que la république, harcelée de tous côtés par ses nombreux ennemis, avait pour la première fois, mais infructueusement, demandés aux Turcs par l'entremise de Nicolo Giustiniani [VIII]. Le baile vénitien établi à Constantinople dut au contraire promettre, au nom de la république, la liberté du marquis de Mantoue, qui, fait prisonnier par les Vénitiens, avait réclamé la puissante intercession de la Porte [3].

Bayezid, déjà avancé en âge et d'une santé chancelante, ne vit pas se réaliser l'espérance de paix et de repos qu'il avait fondée sur le renouvellement des traités à l'extérieur; et, d'un autre côté, la guerre civile ne tarda pas à éclater entre ses fils d'abord, puis entre ses fils et lui-même. La rivalité sourde et cachée qui avait toujours existé entre les princes tous jaloux de succéder à leur père, et leur impatience de voir le trône impérial vacant pour se le disputer, se manifestèrent à l'occasion de l'investiture de Souleïman; l'étincelle qui couvait depuis long-temps sous la cendre devint un incendie. De huit fils qu'avait Bayezid II, il lui en restait encore trois. Le sultan avait choisi pour

figlio Korkoud venia al suo sandjiak con 24,000,000 aspri di entrada ciò è da 50 miglioni. Rapport des ambassadeurs vénitiens dans Marini Sanuto.

1 *Li 16 Luio basò la man del Signore l'orator ungaro.*

2 Istuanfi, *Hist.*, l. IV, p. 37. Catona, t. XI, ord. XVIII, p. 306.

3 Guicciardini, l. IX.

lui succéder son fils Ahmed, de préférence à Schehinschah et à Korkoud. Schehinschah, l'aîné des fils de Bayezid, étant mort, le trône revenait par droit de naissance à Korkoud. Mais Ahmed avait pour lui les vizirs; et les janissaires, qui s'indignaient du repos dans lequel Bayezid les faisait languir, regardaient Korkoud comme incapable de régner, à cause de son amour pour la poésie et la musique. Cette violation de l'ordre ordinaire de succession, en faveur d'Ahmed, aiguillonna l'ambition de Sélim, qui, quoique plus jeune que ses deux frères, résolut de se mettre en possession du trône, soit par la force, soit par la ruse. L'esprit guerrier, le caractère fier et bouillant de Sélim, lui auraient concilié l'affection de l'armée, si elle n'avait pas redouté sa cruauté et sa tyrannie. Mais une réponse imprudente qu'Ahmed fit aux chefs des janissaires concilia à Sélim l'affection d'hommes élevés pour les combats. Sélim, informé de leurs bonnes dispositions à son égard, crut dès lors pouvoir jeter le masque. Il donna le premier le signal de la mésintelligence qui exista depuis entre lui et son père, en quittant, sans la permission du sultan, le gouvernement de Trabezoun pour se rendre dans celui de son fils Souleïman, où il disposa suivant son bon plaisir des propriétés territoriales attachées à ce sandjak, et d'où il fit des excursions dans le pays des Tscherkesses. Bayezid, justement irrité, envoya à Sélim l'ordre de retourner dans son gouvernement; mais celui-ci, au lieu d'obéir, demanda un sandjak en Europe, afin d'être plus près, disait-il, de son père et du centre de l'em-

pire [1]. Sélim, en sollicitant ce rapprochement, avait pour but de se mettre dans des circonstances favorables pour combattre le projet qu'avait Bayezid d'abdiquer en faveur d'Ahmed, ou pour s'emparer du trône à la première nouvelle de la mort de Bayezid. Il demanda à trois reprises différentes la faveur de se rendre à Andrinople sous le prétexte spécieux de baiser la main de son père, qu'il se plaignait de n'avoir point vu depuis vingt-six ans; quoique les musulmans regardent comme une œuvre des plus méritoires, celle d'offrir ses respects à l'auteur de ses jours, le sultan, démêlant les projets de son fils, lui refusa par trois fois cette permission [2], ainsi que sa demande d'un sandjak en Europe. Ces refus réitérés déterminèrent Sélim à passer la Mer-Noire et à se rendre, avec une suite si nombreuse qu'on aurait dit une armée, à Andrinople, pour appuyer par sa présence sa demande de changer de gouvernement (mars 1511). Les vizirs, effrayés des conséquences que pourrait avoir le succès d'une pareille entreprise, se réunirent tous pour affermir le sultan dans sa première résolution; ils lui représentèrent que la rébellion de Sélim, si elle n'était promptement réprimée, ne pourrait manquer de trouver des imitateurs parmi ses autres fils, et que d'ailleurs la loi fondamentale de l'empire, jusqu'alors strictement observée, s'opposait à ce qu'aucun fils du

1 Seadeddin, III, f. 567-569. Solakzadé, f. 78. Le *Raouzatoul-ebrar*. Giovio, Spandugino, Cambini, Menavino, Sansovino.

2 Seadeddin, f. 570. Solakzadé, l. c. Ali, XLIII[e] récit. Giovio, Spandugino, Menavino, Sansovino.

souverain régnant eût un gouvernement en Europe. Avant de sévir contre Sélim, le sultan députa vers le prince le molla Noureddin Sarigurz, pour lui faire les représentations les plus énergiques; mais ce fut en pure perte. Alors seulement Bayezid, sur les pressantes instances de ses vizirs, se décida à envoyer contre le rebelle, Hasan-Pascha, beglerbeg de Roumilie, à la tête de quinze mille hommes. Hasan-Pascha n'avait pas encore fait une journée de marche, lorsqu'il vit paraître les étendards de Sélim; et comme le mouvement de ses troupes n'avait eu pour but que d'intimider le prince, il se replia aussitôt sur Andrinople. Les deux armées considérèrent cette retraite comme un bon augure pour Sélim, à qui ses partisans prédirent dès lors la possession absolue du trône. Le prince avait à peine établi son camp dans la vallée de Tschoukourowa, aux portes d'Andrinople, que le sultan vint rejoindre son armée, tout souffrant qu'il était; là, ayant tiré les rideaux de sa tente, il contempla, les yeux mouillés de larmes, les troupes de son fils qui, rangées en ordre de bataille, attendaient le signal de combattre leur souverain légitime. Le beglerbeg de Roumilie alla auprès de Sélim, et empêcha pour cette fois le combat entre le père et le fils, en lui disant qu'il ne pouvait encore voir son père, mais que le sultan lui promettait de ne point se dessaisir du sceptre de son vivant en faveur du prince Ahmed. Du reste, la demande qu'avait faite Sélim d'un sandjak en Roumilie lui fut accordée : il reçut le gouvernement de Semendra, auquel on adjoignit le territoire de Widin

et d'Aladjahissar. Un traité formel, consacrant ces divers arrangemens, fut soumis à l'approbation de Bayezid, qui en envoya la ratification à Sélim avec de riches présens en jeunes garçons, en chevaux et en argent [IX]; puis le sultan partit pour Constantinople, et Sélim pour Semendra.

Pendant que ces événemens se passaient en Europe, l'Asie se voyait menacée aussi d'une guerre civile. Le prince Korkoud, à la nouvelle de l'arrivée de son frère devant Andrinople, avait tout-à-coup quitté Antalia et s'était mis en possession du gouvernement de Saroukhan, que Bayezid lui avait naguère refusé; son dessein était de se rapprocher du théâtre où devait se décider la question de succession au trône, qu'il espérait résoudre en sa faveur par sa qualité de fils aîné. Korkoud, à son passage par la province de Tekké, eut tous ses bagages pillés dans les environs du village d'Almalu, par des hordes de brigands qui, à cette époque, infestaient le pays. Le chef de ces brigands était fils d'un certain Karabiik (*la moustache noire*), qui s'était mis à la tête des fanatiques dévoués au schah Ismaïl, très-nombreux dans cette province, et avait pris le titre de *Schahkouli*, c'est-à-dire d'*esclave du schah;* mais les Ottomans, le considérant comme un rebelle dangereux, lui avaient donné le nom de *Scheïtankouli*, c'est-à-dire d'*esclave du diable* [X]. Le beglerbeg d'Anatolie, envoyé par Bayezid contre les révoltés, fut surpris par Scheïtankouli et anéanti avec toute son armée (fin de février ou commencement de mars 1511). La nouvelle de la défaite de Karagœz se répandit en Eu-

rope, au moment où Sélim était en marche vers son nouveau sandjak; le prince s'arrêta à Sagora, sous prétexte d'attendre la fin des troubles d'Asie. Bayezid lui ordonna à plusieurs reprises, mais sans succès, de poursuivre sa route vers Semendra; commençant alors à craindre que sa capitale ne lui fût enlevée par un coup de main, il retourna en toute hâte à Constantinople [1]. Sitôt après le départ de Bayezid, Sélim entra à Andrinople (rebioul-ewwel 917—juin 1511), où il ouvrit les prisons, vida les caisses et installa en son nom de nouveaux magistrats. Cependant, à Constantinople, le parti d'Ahmed, qui s'efforçait de préparer les voies du trône à ce prince par l'abdication de Bayezid, avait acquis une grande influence. Ce fut sur les suggestions d'Ali-Pascha, chef de ce parti et l'ami personnel d'Ahmed, que Bayezid marcha de nouveau contre son fils Sélim, qui venait de sortir d'Andrinople à la tête de ses troupes. Dans les environs d'Ograschkœi, les deux armées se rencontrèrent, non loin du bourg de Tschorli (Tzurulum), célèbre dans l'histoire byzantine par la ruse dont se servit Alexis Comnène pour jeter le désordre dans les rangs de ses ennemis, au moyen de roues qu'il fit rouler du haut de la montagne [2]. Ali-Pascha s'approcha de la litière du vieux sultan souffrant de la goutte, et tirant le rideau, il lui montra l'armée de Sélim, formée en grande partie de Tatares de Crimée : « Un fils qui se présente ainsi, lui dit-il, vient-il baiser la main de son père,

[1] Seadeddin, IV, f. 548.

[2] Anna Comnena, l. VII, éd. de Paris, p. 215.

ou ne vient-il pas plutôt pour le précipiter du trône? » Les autres vizirs parlèrent dans le même sens, afin de décider Bayezid à donner l'ordre du combat; alors le sultan se relevant sur les coussins de sa litière, s'adressa à l'armée en lui disant : « Vous mes esclaves, qui mangez mon pain, marchez sur les rebelles [1]! — Dieu est grand, » s'écrièrent à la fois dix mille soldats fidèles, qui se précipitèrent aussitôt sur l'ennemi et le défirent (8 djemazioul-ewwel 917 — 3 août 1511) [2]. Sélim ne dut son salut qu'à la vitesse de son excellent cheval *Karaboulut* (nuage noir) [3], le Bucéphale de l'histoire ottomane, et au dévouement de son fidèle compagnon Ferhad, plus tard son gendre et son vizir, qui se jeta entre lui et quelques cavaliers qui le poursuivaient, et le déroba ainsi au châtiment qui l'attendait [4]. Sélim continua sa fuite jusqu'à Akhioli (l'ancien Anchialus), sur la Mer-Noire, où il s'embarqua pour la Crimée, avant l'arrivée du courrier de Bayezid, qui apportait l'ordre de brûler les bâtimens du rebelle [XI]. Sélim avait perdu dans cette bataille deux mille cavaliers; le reste de son armée se dispersa ou le rejoignit en Crimée. Le khan des Tatares, beau-père du prince vaincu, lui donna l'hospitalité, et lui promit de nouveaux secours pour appuyer ses prétentions au trône [XII].

1 Ces quelques mots, cités par les historiens ottomans, sont plus vraisemblables que la longue harangue mise par Giovio dans la bouche de Bayezid. *Fatti illustri di Selim*, dans Sansovino, II, p. 336.

2 Menavino est plus digne de foi que les historiens turcs, qui ne donnent au sultan qu'une armée de quatre mille hommes.

3 Giovio l'appelle *Charabulo*.

4 Seadeddin, IV, f. 551. Ali. Solakzadé, f. 79.

La nouvelle de la défaite du beglerbeg d'Anatolie, Karagœz, qui, fait prisonnier par Scheïtankouli, mourut de la mort ignominieuse du pal, avait déterminé Sélim à reprendre le chemin d'Andrinople; la raison en était que l'affaiblissement des troupes d'Europe par le départ du grand-vizir pour l'Asie, à la tête de trois mille janissaires et de quatre mille azabs [1], lui faisait espérer une moins grande résistance à ses projets. De son côté, Ali-Pascha, en prenant le commandement de l'armée d'Asie, s'était flatté de venger la mort du beglerbeg et la honte des armes ottomanes, par l'extermination des hordes de Scheïtankouli, dont un détachement s'était avancé jusque dans les environs de Brousa [2]; il espérait en outre profiter de cette occasion pour mettre le prince Ahmed sur le trône, du consentement de Bayezid et malgré les conventions passées à ce sujet avec Sélim. Un rapport du prince Korkoud [3], alors gouverneur de Saroukhan, annonça au grand-vizir que l'ennemi, en quittant Brousa, avait attaqué et battu son armée forte de sept à huit mille hommes, avait pris à Alascher le trésor du beglerbeg d'Anatolie et s'était retiré en emmenant quarante rangs de chameaux. Le prince Ahmed et le grand-vizir s'étant rencontrés sur le territoire de Kermian, près du village d'Altountasch (la pierre d'or) [4],

[1] Ali, XLIIe récit. D'après Seadeddin, IV, f. 555, quatre mille janissaires.

[2] Seadeddin, IV, f. 555, est d'accord avec le rapport de l'ambassadeur vénitien daté d'Andrinople, le 9 mars 1511.

[3] Cet écrit se trouve sur la marge de mon exemplaire d'Ali.

[4] Giovio, *Fatti illustri di Selim*. Cet endroit paraît être le Tascia des anciens, si toutefois on ne l'a pas confondu avec le Taschil, la Cilicie-Pétrée.

ils convinrent ensemble des mesures à prendre pour déterminer le sultan à hâter son abdication ; mais leurs communes espérances furent déjouées par les dispositions des janissaires, qui étaient entièrement dévoués à Sélim, dont le caractère indomptable les avait séduits. En vain Ahmed leur prodigua-t-il des présens : il ne put lutter, dans leur esprit, contre l'influence des qualités supérieures de son frère. Le prince et le grand-vizir, forcés d'ajourner l'exécution de leur projet à une époque plus favorable, se bornèrent pour le moment à marcher contre les fanatiques du Tekké, qui, à la nouvelle de leur approche, se retirèrent dans les gorges de Kizil-Kia (rocher rouge) ; comme cette vallée, enclavée de toutes parts par d'immenses murs de rochers, confine par un de ses côtés à la Karamanie, le grand-vizir ordonna à Haïderbeg, précepteur du prince Alemschah, frère et successeur de Schehinschah dans ce gouvernement, d'occuper, avec le beg de Kaïssariyé et deux mille hommes, les issues de cette partie des montagnes ; lui-même et le prince Ahmed enveloppèrent l'ennemi des autres côtés. Après trente-huit jours de ce singulier blocus, Scheïtankouli, s'étant taillé un chemin à travers les rochers, extermina le corps de Haïderbeg qui lui barrait le passage, et s'enfuit sur la route de Kaïssariyé, dans la direction de Siwas. Le grand-vizir, qui ne fut instruit de l'événement que deux jours après, choisit les plus déterminés des janissaires, les fit monter à cheval et se mit immédiatement à la poursuite des rebelles, en laissant le reste de la cavalerie à Ahmed, qui devait le suivre

de près. Ali-Pascha joignit l'ennemi près du village de Sarimschaklik [1]; bien qu'inférieur en nombre, il engagea la bataille, qui fut des plus acharnées (rebioul-ewwel 917 — août 1511). Scheïtankouli et le grand-vizir étant tombés tous deux dans la mêlée, le combat cessa, et les deux armées se dispersèrent. Ainsi périt l'eunuque Ali-Pascha [2], conquérant de Coron et de Modon, fondateur de deux mosquées et d'une académie à Constantinople. C'est le premier grand-vizir ottoman mort sur le champ de bataille. Homme d'un esprit supérieur et protecteur éclairé des sciences et des arts, Ali-Pascha avait l'habitude de réunir une fois par mois dans son palais les savans et les poëtes les plus distingués; sa libéralité envers eux approchait quelquefois de la prodigalité; il lui arriva de leur distribuer en un seul jour jusqu'à trois cents bourses [3]. Plusieurs ouvrages d'un grand mérite lui furent dédiés; parmi les dédicaces qui lui font le plus d'honneur, nous remarquerons surtout l'*Histoire des Ottomans* par le Persan Idris, non pas tant à cause des louanges données au grand-vizir par l'auteur, que parce qu'Ali eut le premier l'idée de faire conférer à Idris le titre d'historiographe de l'empire. Le souvenir des vertus guerrières et politiques d'Ali est transmis

[1] Ali, XLIIe récit. D'après Seadeddin, IV, f. 561, ce fut sur la rivière de Kœktschaï. Le *Sélimnamé* de Djelazadé, exemplaire de Dresde, § VIII, f. 19.

[2] C'est donc la troisième défaite que Scheïtankouli fit essuyer aux Ottomans. Hadji-Khalfa place la première, celle de Karagœz, en l'année 916 (1510); celle du prince Korkoud en 917, et celle d'Ali dans cette même année.

[3] Seadeddin, IV, f. 555 et 556.

à la postérité par l'histoire d'Idris et l'élégie du poëte Mesihi [1].

Les rebelles du Tekké, privés de leur chef, continuèrent leur fuite vers les Etats d'Ismaïl; ils attaquèrent, chemin faisant, une caravane persane qu'ils pillèrent, et à laquelle ils tuèrent plus de mille hommes. Au nombre des morts se trouva l'un des plus grands savans de la Perse, le scheïkh Ibrahim-Schebester, auteur d'une épopée sur les Prophètes, d'un poëme arabe qu'on place à côté du célèbre poëme de Toghrayi, et d'une grammaire rimée qui lui valut le titre de second Sibouyé [XIII]; les fanatiques le tuèrent après avoir massacré son fils sous ses yeux. Schah-Ismaïl ne pouvait laisser impunis de pareils actes, bien qu'ils eussent été commis par ses partisans; son indifférence aurait pu être considérée comme une approbation; il savait du reste que l'intérêt bien entendu des souverains consiste à faire respecter les droits de tous pour faire respecter les leurs propres. Il invita en conséquence à un grand festin les auteurs des brigandages exercés contre ses sujets : on fit chauffer deux grandes chaudières destinées en apparence à préparer le repas. Les deux nouveaux chefs des fanatiques du Tekké, dont l'un prenait le titre de sultan et l'autre celui de vizir, furent amenés en présence du schah qui leur reprocha avec violence et ironie leur révolte contre leur souverain légitime Bayezid, leurs

1 Idris, au commencement du dernier chapitre de son histoire. *Élégie* de Mesihi, dans son *Diwan*. Seadeddin, IV, f. 566, cite le vers suivant : « La lance de l'ennemi qui perça le cœur du pascha s'unit à lui en léchant son sang. »

pillages et leurs lâches cruautés contre des caravanes inoffensives. Les deux coupables s'étant prosternés à ses pieds en demandant grâce, il les fit saisir et jeter dans les deux chaudières remplies d'eau bouillante; leur troupe, qui fut forcée d'assister à ce châtiment, fut incorporée dans les divers corps de l'armée persane [xiv]. Cette punition inhumaine avait été inspirée à Ismaïl par un double intérêt : d'un côté, il voulait imprimer à son autorité naissante un cachet de sévérité qui le préservât d'agitations intérieures; de l'autre côté, en punissant la révolte de rebelles étrangers contre leur souverain, il établissait un précédent qui ne pouvait manquer d'intimider ceux de ses propres sujets qui auraient été tentés de suivre leur exemple, et il donnait en outre au sultan ottoman une preuve de son désir de vivre en paix avec lui. Aussi s'empressa-t-il d'envoyer un ambassadeur à Bayezid, pour l'informer de la vengeance qu'il avait tirée des rebelles du Tekké; mais, voulant en même temps lui prouver sa puissance, il lui fit remettre par la même voie la tête embaumée de Scheïbek, khan des Ouzbegs [xv], en gardant toutefois le crâne dont il se fit une coupe. C'était, par le fait, provoquer le sultan, puisque Scheïbek, qui régnait sur les pays au-delà de l'Oxus, était lié aux Ottomans par une communauté d'intérêts politiques et de doctrines religieuses (celles des Sunnites), contre leurs formidables voisins, les Persans (Schiites).

L'ambassade persane trouva Bayezid à Constantinople, où il était rentré le lendemain de sa victoire sur Sélim (18 djemazioul-ewwel — 13 août). Le prince

Ahmed, que Bayezid avait désigné pour lui succéder, du vivant même de son fils aîné Schehinschah. et de son second fils Korkoud [1], s'était avancé vers la capitale jusqu'aux environs de Gebissé, après la défaite d'Ali-Pascha [2]. pour mettre enfin à exécution le projet qu'il nourrissait depuis si long-temps. Hersek Ahmed-Pascha, que la mort d'Ali-Pascha avait appelé une troisième fois au grand-vizirat, ne put empêcher les janissaires de se déclarer ouvertement en faveur de Sélim; ceux-ci attribuaient en grande partie à Ahmed les derniers malheurs des armes ottomanes en Asie, et espéraient, de la valeur éprouvée de Sélim, le rétablissement de leur gloire militaire. Aussi dès qu'on apprit que le second vizir, Moustafa-Pascha, ancien négociateur de Bayezid auprès d'Alexandre Borgia, se disposait à passer à Scutari pour aller à la rencontre d'Ahmed, la révolte éclata à Constantinople (21 août 1511). Pendant la nuit, les janissaires mirent au pillage le palais de Moustafa qui ne leur échappa lui-même qu'avec peine; ils se portèrent ensuite chez le grand-vizir qui s'efforça de les apaiser en abondant dans leur sens et en leur distribuant de l'or. Mais rien ne put sauver du pillage les maisons du vizir Hasan-Pascha, du kadiasker d'Anatolie, Mouéyidzadé, et du nischandji Djafertschelebi, tous trois connus pour être partisans d'Ahmed; les magasins des négocians européens,

[1] Mouradjea d'Ohsson, I, p. 284, in-8°.

[2] Ali, XLIII[e] récit. Seadeddin, IV, f. 569. *Rapports vénitiens datés de Raguse,* d'après des lettres de Constantinople du 23 septembre: *Disse* (*Hersek*), *ave gran ragion, vegni da Signor* 1000 *aspri, donoe ai Janissarii.*

et surtout ceux des Florentins, ne furent pas épargnés au milieu de ces scènes de dévastation [1]. Bayezid, dans la crainte que la révolte ne se propageât, remplaça le grand-vizir par Moustafa-Pascha, le kadiasker par le molla Khalil, et le nischandji par le fils d'Ibrahim-Pascha, dernier grand-vizir de la famille Djendereli [2].

Quoiqu'il touchât pour ainsi dire aux portes de Constantinople, Ahmed comprit qu'au milieu de ces troubles il ne pouvait plus espérer rentrer dans la capitale [3]; en conséquence, il retourna sur ses pas, et alla assiéger Koniah, résidence de son neveu Mohammed, fils du prince Schehinschah, mort dans son gouvernement de Karamanie; le jeune prince, manquant de vivres, dut se rendre à son oncle qui lui avait promis la vie sauve. Bayezid, à la première nouvelle de cet événement, avait fait partir un des officiers de sa cour pour intimer l'ordre à Ahmed de restituer la place; mais celui-ci, jetant à son tour le masque, fit couper le nez et les oreilles à l'envoyé de son père; cependant il n'osa pas retenir le jeune prince prisonnier [4]. Le brave et fidèle beg karamanien, Deli-Gœguz, qui s'était jeté avec Mohammed dans la forteresse de Koniah, et dont la vaillante défense avait arrêté les progrès d'Ahmed, fut décapité, et sa tête envoyée au sultan. Cette cruauté

1 Ali donne exactement la date de cet événement en le fixant aux derniers jours du mois djemazioul-akhir.

2 Ali, Seadeddin, Solakzadé.

3 *Del movimento del Sultan Ahamat dell' Amasia*, dans Menavino.

4 Giovio, *Fatti illustri di Selim*, dans Sansovino, II, f. 339. Suivant les historiens ottomans, Schehinschah n'eut que ce seul fils, Mohammed.

excita au plus haut point le mécontentement des janissaires, déjà fort irrités de la guerre faite par Ahmed à son neveu; mais la mesure de la haine contre le rival de Sélim fut comblée, lorsqu'on apprit que Yoularkassdi Sinan-Pascha. vizir d'Ahmed, avait été vaincu dans le voisinage d'Amassia, par le rebelle Mir Ali-Khalifé, qui ravageait, avec vingt mille Turcomans, la contrée de Karahissar et de Nighisar [1]. A ces griefs contre Ahmed, vint se joindre le souvenir des trois défaites que Scheïtankouli avait fait éprouver aux Ottomans, et qu'à tort ou à raison on attribua à la négligence et à l'impéritie de ce prince; la voix du peuple et des janissaires s'éleva dès-lors avec une force nouvelle en faveur de Sélim. Bayezid, ressentant vivement l'insulte que son fils favori lui avait faite dans la personne de son ambassadeur [2], cédant d'ailleurs aux instances de ses deux nouveaux vizirs, Moustafa-Pascha [3] et Hersek, dont le dernier venait de rentrer en grâce, rendit le gouvernement de Semendra à Sélim, et approuva par là son retour de Crimée en Europe. Vers la même époque, le prince Korkoud, qui jusqu'alors s'était tenu tranquille dans son gouvernement, mais à qui le traitement subi par Mohammed, son neveu, faisait redouter une agression semblable de la part d'Ahmed, voulut lutter contre les intrigues de ses frères, et tenter de s'assurer la faveur du sultan et des janissaires, et par suite la couronne. Accom-

[1] Seadeddin, IV, f. 572.
[2] Ulloa, traduction de Dias Tanco, p. 98.
[3] Seadeddin, IV, f. 573.

pagné seulement de trois fidèles serviteurs, Korkoud se rendit à Constantinople sous un déguisement, et descendit à la mosquée des janissaires dont il se constitua l'hôte; il espérait que les sympathies de cette milice lui seraient acquises par cet acte de confiance et par les droits de l'hospitalité; il comptait aussi sur le souvenir des présens qu'il lui avait faits trente ans auparavant, lorsqu'à la mort de Mohammed II et en attendant l'arrivée de son père, il se trouva placé pendant deux semaines à la tête des affaires [1]. Mais l'opinion des janissaires sur son incapacité et leur prédilection pour Sélim firent avorter ses projets: cependant ils lui rendirent les honneurs dus à son rang, et l'accompagnèrent à l'audience du sultan, lorsqu'il manifesta le désir d'aller baiser la main de son père qu'il n'avait pas vu depuis trente ans; néanmoins ils surveillèrent attentivement toutes ses démarches jusqu'à l'arrivée de Sélim qui s'avançait vers Constantinople [2]. Ahmed, de son côté, n'avait rien négligé pour arriver à ses fins; il avait fait demander secrètement au khan de Crimée, Menghli-Ghiraï, son assistance en lui promettant la possession en toute souveraineté de la péninsule. Cette offre était de nature à ébranler le crédit de Sélim; mais le fils du khan, Seadet-Ghiraï, ami dévoué de celui-ci, lui révéla les intrigues d'Ahmed, et combattit victorieusement. auprès du khan de Crimée, l'influence de son frère Mohammed-Ghiraï

[1] Giovio et Spandugino sont entièrement d'accord avec Ali et Seadeddin. Sansovino, II, *Fatti illustri di Selim*, f. 340.

[2] Seadeddin, IV, f. 574. Ali.

qui s'était déclaré pour le nouveau prétendant [1]. Sélim, avant même d'avoir reçu la lettre de Bayezid qui le rappelait dans son gouvernement de Semendra, avait passé les glaces du Danube près d'Akkerman, vers la fin de janvier 1512, avec trois mille cavaliers dont environ quinze cents tatares; la rigueur du froid lui avait fait perdre beaucoup de monde dans ce trajet. Le 6 mars, les janissaires s'assemblèrent en tumulte et demandèrent au sultan son fils Sélim pour les conduire contre Ahmed; Bayezid effrayé leur accorda leur demande; ils expédièrent aussitôt un courrier à Sélim pour lui annoncer la détermination de son père et hâter son arrivée à Constantinople [2]. Lorsque Sélim ne fut plus qu'à trente milles de la capitale, l'aga des janissaires alla à sa rencontre [3]. Le 19 avril 1512 (2 safer) [4], Sélim fit son entrée solennelle à Constantinople, et fut complimenté à la porte du nouveau jardin [5] par les vizirs. les autres grands dignitaires et son frère Korkoud [6]. Bayezid avait amassé, dans le cours de son règne, de grands trésors au moyen desquels il espérait se maintenir sur le trône; il fit offrir à Sélim trois cent mille ducats payables sur-le-champ, et deux cent mille

[1] Le *Selimnamé* de Djelalzadé, exemplaire de Dresde, § VI, f. 17.

[2] Rapport d'Andrea Foscolo, baile vénitien à Constantinople, en date du 6 mars 1512.

[3] Rapport d'Andrea Foscolo, dans Marini Sanuto : *Selim venne* 30 *miglie di Costantinopoli, e il Capo dei Janissari andò lo visitar.*

[4] Rapport d'Andrea Foscolo.

[5] Ali, XLII[e] récit. Seadeddin, IV, f. 574. Spandugino, p. 88. *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 101. Menavino.

[6] Giovio, *Fatti illustri di Selim.*

ducats de revenu annuel, s'il voulait retourner dans son gouvernement [1]; mais Sélim, sûr de l'appui des janissaires auxquels il avait promis une augmentation de trois aspres par jour s'il montait sur le trône, refusa d'accéder à ces propositions. Le vieux sultan, sentant qu'il fallait céder, consentit à désigner Sélim pour son successeur, sous la condition que lui, Bayezid, conserverait le trône jusqu'à sa mort, qu'on lui laisserait son trésorier et ses trésors, et enfin que Sélim se réconcilierait avec son frère Ahmed; mais le prince rebelle n'accomplit que la dernière de ces conditions, et, dans son impatience de régner, il mit tout en œuvre pour forcer son père à une abdication immédiate [2].

Le samedi 25 avril 1512 (8 safer 918), les janissaires et les sipahis, suivis de toute la population, et les vizirs en tête, se présentèrent devant le seraï, où Bayezid les reçut sur son trône et leur demanda ce qu'ils désiraient [3]. « Notre padischah est vieux et malade, s'écrièrent-ils d'une commune voix ; nous voulons à sa place le sultan Sélim. » Douze mille janissaires se mirent alors à faire entendre leur cri de guerre; le sultan, voyant qu'il avait contre lui tout à la fois son fils, le peuple et l'armée, n'osa plus résister, et prononça ces paroles : « Je cède l'empire à mon fils Sélim; que Dieu bénisse son règne! [4] » Aussitôt les murs du

1 Rapports de Giustiniani, dans Marini Sanuto.

2 Rapports de Giustiniani.

3 Solakzadé. Seadeddin, p. 574, cite, relativement au samedi, ce passage de la tradition qui signale le samedi comme un jour heureux : *Barek allahou fi sebetiha*.

4 Les discours mentionnés à ce sujet par Giovio sont de pure invention.

palais et les sept collines de la ville retentirent du cri: *Allah Kerim!* (*Dieu est grand!*) Pendant qu'il faisait arracher le sceptre des mains de son père, Sélim se tenait à la porte qui sert de communication entre la première et la seconde cour du palais, à l'endroit même où encore aujourd'hui les paschas et les ambassadeurs doivent s'arrêter avant d'être admis à l'audience du sultan; c'est là aussi la demeure du bourreau, chargé de jeter aux vizirs condamnés à mort le fatal cordon ou de leur trancher la tête, soit quand ils sortent du seraï, soit quand ils y entrent; horrible vestibule où l'esclave du padischah attend, dans une effrayante incertitude, la permission de se rendre en présence de son souverain ou l'ordre de mourir. Les vizirs vinrent apporter à Sélim la réponse du sultan, et l'introduisirent dans les appartemens du seraï; le prince baisa, avec tous les signes du respect filial, les mains de celui qu'il venait détrôner. Bayezid, en déposant avec le calme d'un philosophe les insignes impériaux, se disposa à quitter le nouveau seraï avec d'autant plus d'empressement, qu'il y était importuné des cris redoublés, par lesquels le peuple et les janissaires souhaitaient gloire et longs jours au nouveau sultan. Sélim marcha à la tête du cortége qui accompagna son père au vieux seraï, puis il retourna au nouveau seraï, où les grands dignitaires de l'empire vinrent lui prêter serment de fidélité. Vingt jours après, Bayezid, abandonné de tout le monde, demanda à son fils la grâce d'aller mourir à Demitoka où il était né [1].

[1] Spandugino, p. 189. Le *Selimnamé* de Djelalzadé, § XII.

Dès qu'il eut obtenu cette permission, le vieil empereur partit accompagné du vizir Younis-Pascha et du defterdar Kasim, qui n'avait sauvé sa vie que par le sacrifice de plus d'un million [1]. Sélim escorta à pied la voiture de son père jusqu'à la porte de la capitale, sur la route d'Andrinople, marchant à côté de lui, et écoutant avec une apparente déférence les avis qu'il lui donnait. Mais le sultan détrôné n'atteignit point Demitoka; il mourut le troisième jour de son départ, à Aya [XVI], dans le voisinage de Hafsa (10 rebioulewwel 918—26 mai 1512). On ne sait s'il faut attribuer sa mort à son âge et à ses longues souffrances, ou bien au poison que son médecin, juif de naissance, lui aurait donné sur les ordres de Sélim, ainsi que l'en accuse le Génois Menavino qui servait Bayezid en qualité de page. Le silence observé à cet égard par les ambassadeurs vénitiens, dans leurs rapports, contredit, il est vrai, l'assertion de Menavino, qui a été répétée par tous les historiens; mais elle serait confirmée par le silence même des historiographes de l'empire et par toute la vie de Sélim.

Bayezid signala son passage sur le trône ottoman par des guerres souvent malheureuses, et par une politique timide; son règne porte, sous plus d'un rapport, l'empreinte du caractère mystique et poétique, qui distinguait sa physionomie et qui se reflétait dans toutes les institutions de cette époque. Andrea Gritti, ambassadeur et plus tard doge de Venise, dans un de ses rapports à la Seigneurie, s'exprime ainsi sur ce

[1] *Rapports des ambassadeurs vénitiens*, dans Marini Sanuto.

prince: « Rien dans son visage charnu et gras ne dénote un homme cruel ou redoutable; on y voit dominer au contraire une expression de mélancolie, de superstition et d'opiniâtreté, non sans un mélange d'avarice. Il aime de passion les arts mécaniques et a un goût très-vif pour les cornalines bien taillées, l'argent ouvragé et les objets faits au tour; il est très-versé dans l'astrologie et la théologie, qu'il étudie continuellement. Personne ne sait mieux tendre un arc que lui. Depuis nombre d'années il a renoncé au vin, sans cependant s'abstenir pour cela de jouissances d'une autre nature; aussi les débauches en ont fait un vieillard avant le temps [XVII]. » L'esprit de la doctrine des sofis, que Schah-Ismaïl avait su mettre à profit pour usurper le trône de Perse, prédominait alors, non seulement chez les Persans, mais encore chez les Turcs; les tendances religieuses de cette époque s'étaient révélées depuis un demi-siècle par un grand nombre d'ouvrages empreints de mysticisme, et principalement par la fondation de divers ordres ascétiques. Au premier siècle de l'empire ottoman, il n'y avait que trois ordres de derwischs, les nakschibendis. les saadis et les begtaschis, dont nous avons parlé à la fin du règne d'Ourkhan; au second siècle furent fondés les ordres des khalwetis [1], des seïnis [2], des babayis [3], des beïramis [4], des eschrefis [XVIII] et

1 Omar-Khalweti, mort à Kaïssariyé en 800 (1397).
2 Seïneddin-Eboubeker-Khazi, mort à Koufa en 883 (1424).
3 Abdoulghani Pir Babayi, mort à Andrinople en 870 (1465).
4 Hadji-Beïram, mort à Angora en 876 (1471).

des bekris [XIX]; ces différens ordres comptent tous encore aujourd'hui de nombreux disciples, et les tombeaux de leurs membres les plus renommés sont autant de lieux de pélerinage pour les musulmans pieux. Malgré sa sévérité ascétique et sa douceur de caractère, Bayezid a encouru la double accusation d'avoir été adonné à l'ivrognerie [1] et d'avoir fait empoisonner Djem et un de ses fils, quoiqu'on ne puisse trouver aucune preuve qui donne à ces faits un caractère de certitude historique. Qu'il ait provoqué la mort de son frère [XX] pour s'épargner ainsi une pension de quarante mille ducats, c'est une supposition qui se présente avec une certaine probabilité, surtout si l'on considère que le fratricide a été mis par Mohammed II au nombre des lois fondamentales de l'Etat; mais le récit de Menavino, d'après lequel il aurait fait empoisonner son fils Mohammed par son grand-maître-d'hôtel, pour le punir d'être venu sous un déguisement à Constantinople [2], nous paraît démenti par l'amour et l'indulgence qu'il eut toujours pour ses autres enfans, et par les larmes sincères qu'il donna à ceux qui moururent avant lui. A la mort du prince Alemschah, dont la nouvelle lui fut apportée, suivant l'usage, dans une lettre écrite en caractères blancs sur du papier noir, il jeta son turban par terre, fit mettre à l'envers les tapisseries de ses appartemens, défendit toute espèce de musique pendant trois jours.

[1] Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 56 et 168.

[2] *Come sultan Paiazit fece avelenare sulthan Mahomet suo figluolo.* Menavino.

et distribua sept mille aspres aux pauvres[1]. Malgré le reproche d'avarice qui pèse sur lui, Bayezid fit, dans le cours de son règne, de riches aumônes dont la somme totale s'élève à huit millions six cent mille aspres[2], ainsi qu'il résulte des registres qu'il a laissés après lui; il envoyait à la seule ville de la Mecque un présent annuel de quarante mille ducats pour les pauvres[3]. Relativement à son costume, Bayezid ne portait ni le bonnet brodé d'or (ouskouf) des six premiers sultans, ni le martagon (ourf), des oulémas choisi par Mourad II; il adopta une coiffure de forme cylindrique et entourée de mousseline, qui depuis lors est restée, jusqu'à nos jours, le turban de cérémonie, sous le nom de moudjewézé[4].

D'après les rapports des ambassadeurs vénitiens Giustiniani et Foscolo, résidant, pendant l'année où mourut Bayezid, le premier à Andrinople et le second à Constantinople, les revenus de l'empire se montaient alors à la somme de quatre à cinq millions de ducats[xxi]. On comptait en Asie vingt-quatre sandjaks[5], et en Europe trente-quatre : les titulaires de ces gouvernemens devaient, suivant leurs revenus qui variaient de deux mille à dix mille ducats, entretenir

1 Menavino.

2 Seadeddin, IV, f. 579. Solakzadé, Idris. Cinquante aspres faisaient à cette époque un ducat; ce qui présente une somme de cent soixante-douze mille ducats. Voyez aussi Mouradjea d'Ohsson, II, p. 422.

3 Mouradjea d'Ohsson, III, p. 258.

4 Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 114.

5 Marini Sanuto, *Sanzachi nella Grecia* 34, *in Natolia* 19, *e poi quelli dei filioli che sono Sanzachi* 5.

à leurs frais cinq cents ou mille cavaliers bien équipés et armés, de sorte que l'armée permanente comptait, en temps de paix, cinquante mille saïms et timariotes bien montés, et douze mille janissaires [XXII]; la flotte ordinairement n'était forte que de soixante-dix galères. Les revenus annuels des fils du sultan. gouverneurs de provinces, pouvaient être évalués à quatre-vingt mille ducats; ceux des vizirs à vingt-cinq mille, des beglerbegs d'Asie et d'Europe à trente mille, des deux juges d'armée à cinq mille, des deux defterdars à quatre mille, et des deux kapidji-baschis à mille. Trois vizirs à trois queues, dont le premier était le grand-vizir, les deux kadiaskers, les deux defterdars [1], et le secrétaire-d'état pour le sceau du souverain, formaient le diwan qui tenait ses séances le samedi de chaque semaine et les trois jours suivans, dans le palais impérial; vingt-cinq écrivains, qui furent plus tard autant de chefs de bureaux de la chancellerie, y tenaient les registres de l'Etat; trois cents préposés aux poids y pesaient l'or et l'argent qui affluaient au seraï de toutes les provinces de l'empire. Après le conseil, les vizirs prenaient leur repas au seraï même, mais chacun d'eux allait rendre compte des affaires de son ministère au sultan dans une audience particulière. Soixante tschaouschs, sous les ordres du tschaouschbaschi (maréchal de la cour), qui avaient dans leurs attributions les messages d'État, les arrestations et le prélèvement des impôts, étaient constamment dans l'antichambre

[1] Bayezid fut le premier sultan qui eut deux defterdars; ses prédécesseurs n'en avaient qu'un; Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 261.

du diwan. attendant les ordres qu'on pouvait leur transmettre. Trois cents kapidjis avaient la garde des portes du palais. L'état-major de l'armée était formé de six généraux de la cavalerie (composée des sipahis, des silihdars, des cavaliers soldés et des étrangers de l'aile droite et de l'aile gauche), de l'aga des janissaires avec ses quatre lieutenans-généraux, et de l'aga de l'artillerie. Les trois mille cavaliers des écuries du palais étaient sous les ordres du premier écuyer de la cour. Lorsque le sultan sortait à cheval, il était escorté de deux cents archers (solaks) et de trois cents valets qui, dans les campagnes et les campemens, ne quittaient pas sa personne; en seconde ligne, les tentes des janissaires formaient un cercle autour de celle du sultan.

La piété de Bayezid lui avait fait concevoir, malgré son caractère pacifique, une haute idée du mérite de la guerre sainte; à l'exemple de deux des plus illustres souverains de l'islamisme, de Noureddin, célèbre dans l'histoire des croisades [1], et de Timour [2], il fit recueillir soigneusement la poussière qui, pendant ses campagnes, s'était attachée à ses vêtemens et à ses bottines, et ordonna qu'on la mît sous ses joues après sa mort, « afin, dit Seadeddin, qu'il pût embaumer son tombeau comme avec du musc, par la bonne odeur de la guerre sainte, et détourner ainsi de lui, suivant la tradition, le feu éternel [3]. » Fidèle observateur des

[1] *Djamiet-tewarikh.*

[2] Cherefeddin.

[3] Djenabi, p. 413. *Men ghourribet kademahou fi sebillillah hourrime aleïhi ennar*, c'est-à-dire : « celui dont les pieds se couvrent de poussière dans le chemin de Dieu, Dieu le préserve du feu. »

préceptes du Koran, il éleva, sur la troisième des sept collines [1] de Constantinople, une mosquée, pour la construction de laquelle il ne fallut pas moins de neuf ans, et qu'il dota d'une cuisine [2] pour les pauvres et d'une académie [3]. Bayezid fit encore construire à Andrinople, une mosquée sur le modèle de la première, avec un hôpital, des bains, des cuisines et un collége; il donna à cette mosquée la propriété des moulins situés près du pont à six arches de la Toundja [4]. Par les ordres du sultan s'élevèrent, à Amassia, un couvent, une école secondaire, un imareth et une haute école (médrésé), dont le directeur jouissait d'un revenu de quatre-vingts aspres par jour [5]. Là ne se bornèrent pas les constructions de Bayezid; il fit bâtir à Constantinople un couvent et une mosquée, en l'honneur du scheïkh Schemseddin Bokhari, à l'exemple

1 Cette colline est appelée par les historiens ottomans *Islambol surresindé* (nombril de Constantinople); mais cette dénomination n'est pas plus juste que celle que Varron (*de Linguâ latinâ*, VI) appliquait à Delphes, en la nommant le *nombril du monde*.

2 Seadeddin, IV, f. 579. *Constantinople et le Bosphore*, I, 402.

3 Il y établit deux imams, chacun avec seize aspres de revenu par jour; quinze lecteurs du Koran, chacun avec soixante aspres; quatre sacristains (kaïm), chacun avec vingt-quatre aspres; six balayeurs, chacun avec vingt-quatre aspres; et des préposés aux lampes, chacun avec trente aspres par jour. La somme annuelle de la nourriture des pauvres s'élevait à neuf millions cent mille aspres : chaque employé de la cuisine recevait une paie journalière de cent vingt aspres. Idris, 200 et 201. Ici paraît exister une faute du copiste; car il n'est pas probable que l'imam eût eu une paie moins forte que celle du préposé aux lampes.

4 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa.

5 Seadeddin, IV, f. 580.

de son père qui avait honoré de la même manière la mémoire du scheïkh Aboulweza [1]. La dignité de chef des émirs, c'est-à-dire des descendans du Prophète, qui, créée sous Mohammed Ier, avait été supprimée sous Mohammed II, fut rétablie par Bayezid, avec le titre, déjà usité sous les khalifes, de Nakib-ouleschraf, ou *élu des nobles* [2]. Plusieurs des vizirs du sultan suivirent son exemple, entre autres Ali-Pascha et Moustafa-Pascha qui fondèrent et dotèrent deux cuisines pour les pauvres de Constantinople [3]. A l'imitation de son grand-père, qui avait jeté un pont sur la rivière d'Erkéné [4], Bayezid en fit construire un de neuf arches sur le Kizil-Ermak à Osmandjik, un autre de quatorze arches sur le Sakaria, et un troisième de dix-neuf arches dans le sandjak de Saroukhan, sur le Kodos (Hermus) [XXIV]. Malgré les dépenses énormes que Bayezid faisait en constructions et en aumônes, il distribuait tous les ans de riches présens aux légistes, au moufti, aux kadiaskers, aux mouderris et aux scheïkhs [XXV].

Il faut reconnaître que la protection accordée par Bayezid aux sciences eut une grande influence sur les progrès qu'elles firent sous son règne. La jurisprudence surtout prit un accroissement rapide, et des distinctions spéciales furent accordées aux légistes les plus

1 Ali, f. 174.

2 Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 562.

3 Menavino assista en qualité de page au festin par lequel Moustafa-Pascha célébra l'achèvement de l'imareth qu'il avait fait construire.

4 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 66.

estimés ; c'est ainsi que Sarigurz [1] fut chargé de négocier un rapprochement entre Bayezid et Sélim ; qu'Iman-Ali [2] fut envoyé en ambassade à Kaïtbaï, sultan d'Egypte, puis au prince Korkoud ; que Nigisari [xxvi] et Yousouf Djouneïd [3] furent commis à la garde des bibliothèques fondées dans les mosquées. Quelques légistes avaient acquis, dans l'exercice des premières dignités de la loi, de grandes richesses, qu'ils employèrent à créer des bibliothèques particulières ; de ce nombre fut Mouéyeddin [xxvii], avec qui Mihri, femme célèbre par ses poésies, entretenait un commerce amoureux, et à qui le grand poëte Nedjati dédia son *diwan;* il laissa à sa mort une bibliothèque plus nombreuse qu'aucune de celles qui existent aujourd'hui à Constantinople, puisqu'elle contenait sept mille volumes. Loutfi Sinan-Pascha [xxviii], qui jouit d'une certaine célébrité sous le règne de Bayezid, doit sa renommée bien plus à sa mort tragique qu'à ses ouvrages ; accusé, par son rival le légiste Khatibzadé, d'une trop grande liberté d'esprit, il fut condamné à mort et exécuté suivant une sentence rendue contre lui par ses collègues. Parmi les soixante légistes qui illustrèrent le règne de Bayezid, deux acquirent une haute réputation dans un autre ordre de connaissances : ce furent Hekimschah et Miremtschelebi [xxix], tous

[1] Sarigurz, mort en 929 (1522), écrivit sur le droit islamite un ouvrage intitulé *Mourtesa*.

[2] Ali mourut en 927 (1520). Seadeddin, f. 598.

[3] Akhi Yousouf ben Djouneïd, de Tokat, auteur de plusieurs gloses marginales au *Sadresch-scheriat*. Seadeddin, f. 587. Ali.

deux célèbres, le premier comme médecin, le second comme mathématicien. Le règne de Bayezid vit naître, dans les deux fils de Tadjibeg, Djafer et Saadi [xxx], les modèles de l'art épistolaire turc. Nous devons une mention spéciale aux historiens Neschri et Idris [xxxi], qui firent par ordre du sultan l'histoire de l'empire depuis sa fondation jusqu'à la fin du règne de Bayezid : Neschri écrivit en langue turque et avec un style simple et pur; Idris adopta la langue persane, et la manière pompeuse de l'historien arabe Yemini et du persan Wassaf, qu'il avait pris pour modèle; le premier est un simple et sincère narrateur des faits, le second un panégyriste outré de la dynastie d'Osman. La protection et les secours que Bayezid accordait aux lettres s'étendaient même à l'étranger, jusqu'au Khorassan et autres provinces de la Perse. Dans ce dernier pays, le grand poëte Djami [1] et le savant légiste Dewani recevaient une pension annuelle, le premier de mille, le second de cinq cents ducats; le moufti persan Mewlana Seïfeddin Ahmed, et le collecteur des traditions du Prophète, Mir Djemaleddin Attallah [xxxii], eurent également à se louer des libéralités du sultan ottoman. Le scheïkh le plus considéré du règne de Bayezid fut Yaousi d'Isklib [2], qui

[1] Djami, par reconnaissance, dédia à Bayezid la collection de sept poëmes romantiques connue sous le nom des *Sept-Trônes*. La dédicace de Djami se trouve dans son *Inscha*, imprimé à Calcutta, p. 118 et 119; elle est datée de l'an 897 (1491), ainsi qu'une lettre poétique adressée à Bayezid.

[2] Seadeddin et Ali donnent, d'après Taschœprizadé, les biographies de trente scheïkhs du règne de Bayezid.

avait prédit à ce prince, lorsqu'il était encore gouverneur d'Amassia, qu'à son retour de la Mecque il le trouverait assis sur le trône; la grande réputation d'Yaousi lui valut le titre de scheïkh des sultans et de sultan des scheïkhs; aussi sa cellule était-elle toujours pleine des plus hauts dignitaires et des premiers légistes de l'empire[1]. Le scheïkh Seïd Wilayet Houseïni[2] osa seul refuser de se rendre auprès de Sélim, lorsqu'à son arrivée à Constantinople, ce prince invita chez lui les scheïkhs de la capitale: questionné sur la cause de ce refus, il l'expliqua en prédisant au nouveau souverain un règne de peu de durée. Le scheïkh Ahmed Bokhari, parent de son homonyme, qui, sous Mourad II, avait pris une part active au siége de Constantinople, séjourna pendant un an à la Mecque, où chaque jour il faisait sept fois le tour de la Kaaba [XXXIII]; enfin le scheïkh David de Modreni est connu pour avoir composé un ouvrage mystique qui forme le pendant du *Lit de rose du mystère*, par Schebesteri [XXXIV]. Ce fut dans la société de scheïkhs tels qu'Yaousi et David que Bayezid donna à ses poésies cette couleur mystique et ascétique qui les caractérise, tandis que celles de son frère Djem [3] et de son fils Korkoud [4] étaient au contraire érotiques et élégiaques. Mais Sélim fut de tous les enfans de Bayezid, celui qui se distingua le

[1] Mousliheddin Firouz Yaouzi, mort en 926 (1519). Seadeddin, f. 606.

[2] Houseïni mourut à Constantinople âgé de soixante-treize ans, en 929 (1522). Seadeddin, f. 607.

[3] Djem, dans les *Biographies des Poëtes ottomans*, par Chabert, p. 62.

[4] *Biographies des Poëtes ottomans*, p. 68.

plus par son talent poétique; les autres princes du sang, bien qu'ils fussent sans prétentions littéraires, aimaient cependant la société des poëtes. C'est ainsi que Sekayi [1] fut le secrétaire du prince Alemschah; que Sehini [2] fut le defterdar du prince Mohammedschah; que Fighani, l'auteur d'une épopée d'Alexandre-le-Grand, fut le panégyriste du prince Abdoullah [3]; enfin qu'Afitabi [4], Mouniri [5], et Nedjati, poëte lyrique et traducteur de plusieurs ouvrages persans, furent au service du prince Ahmed. Après la mort du prince Abdoullah, la cour du prince Mahmoud réunit Nedjati [6] en qualité de nischandji, Fighani et Andelibi [7] comme panégyristes et romanciers, Thalii [8] comme defterdar, et Sanii [9] comme secrétaire du diwan. Bihischti et Firdewsi rivalisèrent, sous Bayezid, avec Fighani et Hedjati, dans l'épopée romantique. Bihischti fut le premier des poëtes ottomans qui publia, à l'exemple des Persans, une collection de cinq poëmes romantiques [xxxv]. Il écrivit l'histoire de Salomon moitié en prose, moitié en vers, en trois cent soixante volumes; le sultan auquel il les offrit en choisit quatre-vingts, et fit brûler le reste [10]. Temenayi, qui

1 Ali, f. 184. — 2 *Ibid.*

3 Aschikhasanzadé.

4 Ali, f. 184; et Chabert, p. 100.

5 Ali, f. 186.

6 Chabert, p. 287. Aschikpaschazadé, Kinalizadé, Riazi. Il est l'auteur de *Leïla et Medjnoun*, de *Gulou Khosrew*, et traduisit l'histoire persane *Djamiet-Hikayat*, c'est-à-dire *Collection des narrations*.

7 Ali, f. 185. — 8 *Ibid.* — 9 *Ibid.*, f. 175.

10 Chabert, p. 251, d'après Latifi et Aschikhasan.

professa la doctrine de la migration de l'ame, et qui considérait chaque créature comme faisant partie intégrante de la Divinité, partagea le sort de Nesimi et de Kemal Oummi, exécutés, sous Mourad II, pour avoir professé une doctrine analogue. Enfin la belle Mihri, née à Amassia, chanta son amour pour Iskender ; c'est la Sapho des Ottomans [xxxvi].

LIVRE XXII.

Caractère de Sélim. — Il fait assassiner ses neveux et ses deux frères Korkoud et Ahmed. — Relations de Sélim avec les puissances de l'Europe. — Schah-Ismaïl. — Schisme des Sunnis et des Schiis. — Massacre général de ces derniers dans l'empire ottoman. — Correspondance injurieuse entre Sélim et Schah-Ismaïl. — Victoire remportée par Sélim à Tschaldiran. — Il entre à Tebriz. — Retraite de l'armée turque dans ses quartiers d'hiver. — Le sultan viole le droit des gens dans la personne des ambassadeurs persans.

L'ambition, cette inquiète maladie des grands souverains, qui les pousse aux victoires et aux conquêtes, a pu quelquefois faire oublier momentanément, par l'éclat de grandes actions, les malheurs des nations sacrifiées à un brillant et stérile égoïsme; mais la cruauté, la soif du sang, ont toujours été frappées de réprobation, même parmi les peuples de l'Orient; et les princes qui ont souillé le trône par l'assassinat n'ont jamais échappé au jugement des contemporains et à la malédiction de la postérité. En vain des hommes stipendiés placent-ils à côté de chaque crime une excuse ou un motif plausible; des écrivains plus indépendans font justice de ces mensonges, et tôt ou tard les vices des princes, mis à nu, nous appa-

raissent sous leur jour véritable. Ainsi, quoique Sélim, surnommé le *Tranchant* (Yaouz) ou *l'Inflexible* par les Ottomans, ait trouvé des panégyristes en Asie et en Europe ; quoique leur plume servile ait représenté ses cruautés comme des actes justes ou politiques, sa tyrannie comme une qualité nécessaire au souverain d'un grand empire, l'histoire n'a pas pour cela été trompée sur ce prince, et l'a jugé d'après ses actes ; les témoignages des ambassadeurs accrédités à sa cour, et même de quelques publicistes ottomans, ont suffisamment contrebalancé les exagérations d'adulateurs intéressés. On lit dans un rapport que Foscolo, député vénitien, adressait au chef de la république : « Sélim, rouge de figure, se montre sanguinaire ; son naturel méchant lui a gagné l'affection des janissaires ; il est plutôt laid que beau [1]. » Dans un autre rapport, daté du 5 avril 1512, l'ambassadeur vénitien s'exprime ainsi : « Ce prince est le plus cruel des hommes ; il ne rêve que conquêtes, et s'occupe uniquement de ce qui a rapport à la guerre [2]. » Tel est le jugement que portent sur Sélim, quelques jours après son avènement, les ambassadeurs de Venise. Ecoutons maintenant les historiens ottomans Djenabi et Hezarfenn. Le premier nous dit : « Il était de haute

[1] *Questo Signore di anni* 38 (Sélim, né en 1467, avait quarante-cinq ans lorsqu'il succéda à Bayezid II, en 1512) *rossola faccia, mostra crudelissimo, e per questo amato dei Janizzari, più tosto bruto che altramente.* Rapport de Foscolo, dans Marini Sanuto.

[2] *Signor di* 36 *anni, ferocissimo e tutto di guerra, ne abada ad altro che cose martiale.* Il paraissait donc de dix ans plus jeune qu'il n'était.

stature, d'un esprit entreprenant et d'un grand sens. Il avait du goût pour la poésie, qu'il cultivait avec succès; il était colère, despote, aimant à opprimer, tout entier aux affaires publiques, et jaloux de maintenir l'ordre sur toute la terre. C'était un grand padischah, doué d'une pénétration merveilleuse; il se promenait souvent au milieu du peuple, et changeait chaque fois de costume pour n'être pas reconnu; il avait de nombreux confidens, qui se glissaient partout, et l'informaient de ce qui se passait. Il se distingua par des poésies persanes, turques et arabes. Lorsque, pendant la guerre d'Egypte, il séjourna quelque temps dans l'île de Rhaouda, il écrivit lui-même deux distiques de sa façon sur le mur d'un kœschk arabe, construit d'après ses ordres. C'est avec raison que le célèbre juge et poète Kemalpaschazadé dit de ce prince, dans une élégie sur sa mort, qu'il avait fait bien des choses en peu d'années, et que semblable au soleil couchant, il avait dans un court espace de temps étendu sur la terre une ombre immense [I]. » Hezarfenn et quelques autres reproduisent à peu près textuellement les termes de Djenabi. Mais presque tous ne savent qu'admirer les vertus de Sélim avec l'historiographe impérial Seadeddin, dont le jugement a d'autant moins de valeur, qu'il a vécu dans l'atmosphère corrompue du seraï, où son père remplissait les fonctions de valet de chambre du sultan [II].

Le dogmatique Ali fait d'abord un pompeux éloge des qualités et des hauts faits de Sélim, qui humilia le schah de Perse, écrasa le sultan des Mamelouks, et

conquit le Kurdistan et l'Égypte; c'est pourquoi plusieurs historiens le regardent, avec Mohammed II, comme particulièrement favorisé de Dieu. Ali cependant expose avec franchise les motifs qui déterminèrent ce prince à détrôner son père et à faire assassiner ses frères et ses neveux; il nous raconte encore quelles furent les causes de la révolte des janissaires pendant la guerre contre la Perse; enfin il explique naïvement l'origine de l'imprécation qui fut en usage parmi les Ottomans sous le règne de Sélim: Puisses-tu être vizir du sultan Sélim[1]! « Cela vient, dit-il (et Solakzadé reproduit cette assertion), de ce que les vizirs du sultan étaient presque toujours déposés après un mois de fonctions, et livrés au bourreau; aussi avaient-ils coutume de porter sur eux leur testament, et chaque fois qu'ils sortaient du conseil ils se croyaient ressuscités. » A ce sujet, le grand-vizir Piri-Pascha, homme d'un grand courage et d'une noble franchise, osa dire à Sélim d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant: « Mon padischah, je sais que tôt ou tard tu me feras mettre à mort, moi ton fidèle esclave, sous un prétexte quelconque; avant que ce jour arrive, ne voudrais-tu pas m'accorder quelques heures de liberté, afin que je pusse mettre ordre à mes affaires

[1] *Sultani Selimé wezir olasin.* Un poëte turc a dit :

Rakiboun œlmesiné tscharc yokdur
Wezir ola megher sultan Selimé;

c'est-à-dire : « Tu ne saurais te délivrer d'un rival, à moins qu'il ne devienne le vizir de Sélim. »

dans ce monde, et me préparer pour l'autre? » Le sultan ne put s'empêcher de rire beaucoup: « J'y pense en effet depuis long-temps, répondit-il, mais je n'ai personne capable de remplir comme toi les fonctions de grand-vizir; sans quoi, ce me serait chose facile de me rendre à tes vœux [III]. »

Cruel et sans pitié, versant à flots le sang de ses ennemis, celui même de ses amis, de ses proches parens, et de ses plus fidèles vizirs, Sélim aimait passionnément la guerre, et s'était acquis par là la faveur des janissaires; doué d'une activité dévorante, il n'avait de goût ni pour les plaisirs de la table, ni pour ceux du harem, mais il était propre à tous les exercices violens, et il passait les journées à chasser ou à faire des armes [1]. Il donnait peu d'heures au sommeil, et il consacrait la plus grande partie de ses nuits à lire des ouvrages d'histoire, ou des poésies persanes [2]. Il a laissé un diwan d'odes écrites dans cette langue, pour laquelle il avait une préférence marquée [IV].

Quand Giovio assure que ce prince se plaisait, ainsi que Mohammed II, à la lecture de l'histoire de César et d'Alexandre, il n'a point entendu parler des commentaires de César et de Pansa, non plus que des ouvrages de Quinte-Curce et d'Arrien; il ne peut être ici question que de l'histoire des anciens césars ou empereurs

[1] *Fu gran cacciatore e vigilante, pocco intertenitore delle Dame, e nel mangiare fù di tal modestia, che non toccava se non d' una vianda, attacandosi a venationi e cose grosse più che a ucelli.* Paolo Giovio.

[2] *Djihannuma*, p. 689. Le *Selimnamé* de Seadeddin. Dans Diez, *Denkwürdigkeiten* (*Mémoires sur l'Asie*, p. 266).

de Perse [1], et de poésies turques et persanes connues sous le titre de *livre d'Alexandre* [2], sortes de romans chevaleresques assez semblables à ceux de la Table-Ronde et aux récits des exploits de Roland. Sélim estimait et distinguait les savans; il appela les plus capables d'entre eux à de hauts emplois. Ainsi nous voyons sous son règne l'historien Idris chargé d'organiser l'administration du Kurdistan, et le légiste Ahmed-Kemalpaschazadé suivre l'expédition d'Egypte en qualité d'historiographe. Le poëte Sati, le digne rival de Nedjati, et que déjà Bayezid II avait chargé d'écrire par an trois poëmes, l'un vers le commencement du printemps, les deux autres aux grand et petit Baïram (correspondant à nos fêtes de Pâque et de la Pentecôte), reçut de Sélim, en récompense d'une kassidé dans laquelle il avait célébré son avènement au trône, deux villages d'un revenu annuel d'environ onze mille cinq cents aspres [3]. A l'époque où Sélim partit pour l'Egypte, désireux de jouir pendant cette campagne de l'entretien d'hommes instruits, il fit appeler trois poëtes, qui, ayant été admis en sa présence, s'avancèrent pour lui baiser la main, mais si gauchement, qu'ils le touchèrent avec leurs sabres. Dans un premier mouvement de colère, le sultan ordonna qu'on les mît à mort; mais il révoqua un instant après sa sentence, et con-

1 Keï, tel est le nom des souverains de la seconde dynastie persane, les Keïanides.

2 *Iskendername* de Nizami, traduit de la langue persane en turc, par Ahmed Daï et Fighani. Voyez *Biographies* de Chabert, p. 85, et Kinalizadé.

3 *Biographies* de Latifi, p. 287.

damna seulement les malencontreux poëtes à recevoir cent coups de bâton sur la plante des pieds; encore cette peine leur fut-elle épargnée, grâce au respect que le sultan professait pour la science. Le lendemain. ils se présentèrent devant lui, sans kaftans, avec une simple veste au lieu d'une robe longue, et la tête entourée d'un morceau de drap au lieu du turban; Sélim. qui jouait aux échecs, se détourna pour les recevoir; mais étonné de n'entendre sortir de leur bouche que des paroles sales et grossières, il les congédia honteusement [1].

Sélim aimait le luxe dans les vêtemens, et se distingua toujours par beaucoup d'élégance et de goût : son kaftan était orné de riches broderies. Ses prédécesseurs avaient porté avant lui un bonnet affectant une forme cylindrique, et s'élevant au-dessus de la mousseline qui l'entourait à sa base; il substitua à cette coiffure un bonnet arrondi, et dont l'extrémité disparut entièrement sous les plis nombreux du schall qui l'enveloppait [2]. Cette nouvelle coiffure, qui porte encore de nos jours le nom de *selimi*, ressemblait à la couronne des Khosroës de Perse, comme le disait lui-même le sultan [3]. Ses confidens lui ayant demandé la raison de ce changement, il répondit que, les grands de l'empire paraissant à l'audience du padischah avec un turban en forme cylindrique (moudjewezé), et les officiers de sa maison avec des bonnets d'or (ouskouf), il ne

1 Chabert, *Biographies des Poëtes turcs*, p. 28 et 29.
2 *Schamaïlnamé*.
3 Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 115.

convenait pas que le souverain fût habillé de la même manière, et qu'il devait, ainsi que les schahs de Perse, porter une couronne [1]. Contrairement à l'exemple de ses prédécesseurs, qui avaient laissé croître leur barbe, Sélim rasa la sienne, en conservant toutefois ses moustaches; il avait les jambes courtes et le buste très-long; sa figure était ronde et fortement colorée, ses yeux grands et brillans; enfin des sourcils noirs et épais et d'énormes moustaches ne contribuaient pas peu à lui donner cet air farouche, qui caractérisait toute sa personne [2]. Le jour où Bayezid, abandonnant à des mains plus fermes les rênes de l'État, quitta Constantinople pour se retirer à Demitoka (7 rebioulewwel 918 — 23 mai 1512), les janissaires résolurent de forcer Sélim à leur accorder le présent d'usage pour son avènement. A cet effet ils se rangèrent en haie dans la rue par laquelle devait passer le nouveau sultan [3] qui était allé accompagner son père jusqu'à la porte de la capitale sur la route d'Andrinople. Ils étaient convenus de heurter leurs armes les unes contre les autres à son arrivée, pour lui rappeler que c'était par elles qu'il était monté et qu'il se maintiendrait sur le trône; cette démonstration ne pouvait manquer, selon eux, d'arracher à la politique du sultan les libéralités qui signalent d'ordinaire chaque nouveau règne. Mais Sélim, indigné de ne monter sur le trône qu'en passant pour ainsi dire sous le joug des

1 Ali, f. 184.
2 Giovio.
3 Djenabi, f. 412.

janissaires, changea brusquement de chemin, en arrivant aux portes de Constantinople, sous prétexte d'aller aux Sept-Tours recueillir les trésors de son père; il longea ensuite les murs de la ville, et, accompagné seulement des officiers de sa suite, il se rendit au seraï, trompant ainsi l'espoir des janissaires qui l'attendaient toujours à la même place. Le sultan n'osa pas toutefois refuser le présent, qu'il avait lui-même promis d'augmenter, lorsque Bayezid régnait encore; au lieu de deux mille aspres accordés par ce dernier, chaque janissaire en reçut trois mille, ou cinquante ducats, d'après la valeur qu'avait à cette époque la monnaie turque [v]. Enhardi par l'exemple, un sandjakbeg demanda à son tour une augmentation de ses revenus; Sélim, pour toute réponse, tira son sabre et lui trancha la tête [1]. Les largesses faites aux janissaires ayant épuisé le trésor, tous les sujets de l'empire, sans distinction de culte, furent frappés d'une contribution extraordinaire [2]. Les députés de Raguse, qui vinrent les premiers saluer le nouveau sultan et réclamer sa protection, s'en retournèrent satisfaits de l'accueil qu'ils avaient reçu, mais fort désappointés d'être obligés de payer à l'avenir, outre le tribut ordinaire, un droit de cinq pour cent pour l'entrée de leurs marchandises [3] dans les ports de l'empire.

Sélim renouvela presque en même temps le traité

[1] Solakzadé, f. 82.

[2] *Selim a imposto una impozizione a tutta la Grecia, a Indii, a Turchi, a Carabodjan, a Notalo il tributo.* Rapports vénitiens, dans Marini Sanuto.

[3] Engel, *Geschichte von Raguse* (*Histoire de Raguse*), p. 196.

conclu entre son père et Bogdan, prince de Moldavie; traité par lequel ce dernier se reconnaissait vassal et feudataire de la Porte [1].

Sélim, en forçant Bayezid à descendre du trône, pour y monter à sa place, s'était exposé aux plus grands dangers : il avait à craindre la jalousie de ses frères, qui, tous gouverneurs des meilleures provinces, étaient prêts à lui disputer l'héritage de leur père. Sur les huit fils qu'avait eus Bayezid, cinq étaient morts avant lui : Abdoullah, Mohammed, Schehinschah, Alemschah et Mahmoud. Les deux premiers n'avaient pas eu de postérité; Schehinschah laissa un fils nommé Mohammed, et Alemschah un appelé Osman; Mahmoud en laissa trois, Mousa, Ourkhan, Emin. Des trois autres fils de Bayezid, qui vivaient encore, Korkoud, Ahmed et Sélim, le premier était sans enfans, le second en avait quatre, savoir : Alaeddin, Mourad, Souleïman et Osman; quant à Sélim, il comptait plusieurs filles, mais un seul fils, Souleïman, gouverneur de Kaffa : il y avait donc alors douze princes du sang de Bayezid [2]. Korkoud et Ahmed lors de la retraite de leur père avaient été confirmés par Sélim dans leurs gouvernemens de Saroukhan et d'Amassia : le territoire du premier avait même été augmenté de l'île de Medilü. Souleïman, fils du nouveau sultan, fut rappelé de Kaffa

[1] Engel, *Geschichte der Moldau* (*Histoire de Moldavie*), p. 162.

[2] Seadeddin, f. 580-582. Leur nombre varie de six à sept dans les historiens européens; Menavino lui-même, qui occupait une place dans le seraï, n'en compte que six : on voit par là combien ses renseignemens sont peu exacts.

pour être admis à la cérémonie du baise-main; mais au milieu des fêtes auxquelles donna lieu la présence du jeune prince à Constantinople, Sélim fut informé qu'Alaeddin, fils d'Ahmed, s'était emparé de Brousa, avec le consentement de son père; qu'il avait mis à mort le soubaschi de la ville, et prélevait sur les habitans des taxes exorbitantes. Le mal était grave, et appelait un prompt remède. Sélim confia les rênes du gouvernement à son fils, et se mit aussitôt en marche contre Alaeddin, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes (15 djemazioul-ewwel 918 — 29 juillet 1512) [1]; il envoya en même temps vingt-cinq galères croiser sur les côtes de l'Asie-Mineure, afin qu'aucun des princes rebelles ne pût, comme Djem l'avait fait jadis, se sauver en Europe [2].

Quelques querelles s'étaient élevées pendant la marche entre les janissaires et les sipahis; mais l'énergie de Sélim sut réprimer ce conflit qui, dans de telles circonstances, aurait pu avoir de fâcheuses conséquences [3]. Tour-Alibeg, fils de Malkodj, commandant l'avant-garde de Sélim, chassa Alaeddin de Brousa, et le poursuivit, l'épée dans les reins, sur la route d'Amassia, jusqu'à Malatia et Derendé. De son côté, le sultan s'était dirigé sur Angora; mais il ne put atteindre Ahmed qui s'était enfui à son approche, et avait en-

[1] Solakzadé, f. 83. Seadeddin, f. 661. *Rapports des ambassadeurs vénitiens*, dans Marini Sanuto.

[2] *E armata vele 25, per manderle accio questo fratello non fugisse, e vuol tagliar legnami per* 300 *galie*. (*Rapport vénitien* du 6 août.)

[3] *Li Janissari e Sipahi in discordo e stati a le man, e esser amazzati* 12 *Janissari*. (*Rapport vénitien*.)

voyé deux de ses fils, déjà connus par leur courage et leurs talens, réclamer les secours de Schah Ismaïl [1]. Sélim confia le gouvernement d'Amassia vacant par la fuite d'Ahmed, à Moustafabeg, fils de Daoud-Pascha, et revint à Brousa vers la fin du mois de novembre (1512) (ramazan 918). Son premier soin, en arrivant dans cette ville, fut de visiter les tombeaux de ses aïeux; puis il récompensa largement ses troupes, et les distribua dans leurs quartiers d'hiver [VI]. Ahmed ayant appris la retraite du sultan, crut l'occasion favorable pour ressaisir la puissance qu'il avait perdue; il se rendit à marches forcées de Koumakh, où il s'était réfugié, à Nighisar, et de là à Amassia dont il s'empara par surprise; Moustafabeg, séduit par les promesses d'Ahmed, accepta le titre de vizir qu'il lui avait fait offrir, et se déclara ainsi ouvertement l'ennemi du sultan [2]. Sélim, dès qu'il fut instruit des succès d'Ahmed, les attribua aux intrigues de Moustafa-Pascha, son grand-vizir, qu'il accusait intérieurement de le trahir comme il avait naguère trahi Bayezid; ses soupçons étaient fondés, et se changèrent bientôt en certitude. Sélim avait fait partir dans le plus grand secret, pour Amassia, un corps de cavaliers soldés (ouloufedjis), avec ordre d'enlever par un coup de main le harem de son frère; Moustafa-Pascha en informa ce dernier, qui battait alors les pays limitrophes de son gouvernement. Ahmed, furieux de cette

[1] *Rapport de l'ambassadeur vénitien* du 9 et du 26 octobre, et du 12 septembre 1512.

[2] Seadeddin, f. 613. Solakzadé, f. 83. Le *Nokhbetet-tewarikh*, Ali.

insulte, revint sur ses pas avec une troupe nombreuse, et attendit les ravisseurs au passage; attaqués brusquement, et, se voyant cernés de toutes parts, les cavaliers du sultan furent obligés de se rendre [VII] à discrétion. On ne sait pas si la trahison du grand-vizir fut dévoilée à Sélim par le chef des ouloufedjis, ou par une lettre qu'il aurait interceptée. Quoi qu'il en soit, le sultan, afin de rendre la punition du traître plus éclatante, convoqua ses quatre vizirs à un diwan extraordinaire [1]; à mesure qu'ils parurent à sa Porte, il les fit revêtir de kaftans d'honneur: Moustafa seul fut introduit revêtu d'un vêtement noir; à ce signe non équivoque les bourreaux le saisirent et l'étranglèrent; son cadavre, jeté dans la rue, servit de proie aux chiens [VIII] [2]. Telle fut la fin du Grec renégat, que Bayezid avait envoyé en ambassade à la cour d'Alexandre Borgia pour y négocier la mort du prince Djem, et qui, malgré son avarice bien connue, avait fondé plusieurs établissemens pieux à Constantinople [IX]. La place de grand-vizir se trouvant vacante par la mort de Moustafa, Hersek Ahmed-Pascha fut appelé pour la quatrième fois à cette haute et dangereuse fonction.

La tête de Moustafa ne devait pas être la seule sacrifiée [3] par Sélim à ses soupçons et à sa sûreté; cette

1 Rapport vénitien dans Marini Sanuto.

2 Menavino, Giovio.

3 On lit dans le rapport de l'ambassadeur vénitien à Constantinople du 3 décembre : *Il Signor, venuto in Brousa, avea fatto strangolar Mustafa bascia per due cause; l'una per che il se intendeva con Ahmet, l'altra, perche l'havea consciato a levarsi de Angoli* (*Angora*); *da che e seguito che il fradello Ahmet con ajuto avuto da Sofi e co li altri Sofi del paese* (les re-

première exécution ne fut donc que le prélude des horribles scènes qui ensanglantèrent son règne. Le samedi 27 novembre 1512 [1], jour fixé par l'usage pour l'ouverture du conseil, Sélim, après avoir tenu un diwan à cheval, passa la revue de ses troupes. Cinq capitaines des janissaires reçurent l'ordre de se rendre à Brousa et d'amener chacun au palais un des cinq neveux du sultan, détenus dans cette ville ; c'étaient les trois fils du sultan Mahmoud, le fils d'Alemschah, Osman, et celui de Schehinschah, Mohammed : ce dernier avait à peine sept ans ; l'âge des autres variait de quatorze à vingt-un ans. A leur arrivée à Constantinople, on les enferma tous les cinq dans une chambre pour être livrés à la mort le lendemain.

Au moment où les bourreaux entrèrent, le plus jeune de ces malheureux enfans se jeta à genoux, demandant qu'on lui fît grâce de la vie, et offrant de servir le sultan au prix d'un aspre par jour [2]. Osman, fils d'Alemschah, âgé de vingt ans, qui annonçait déjà de hautes qualités, se défendit courageusement lorsque les bourreaux vinrent le saisir ; dans la lutte, un des chefs de cette terrible troupe eut le bras cassé,

belles du Tekké) *a dato rota al Sgr. Turco su la Natolia, e a ricuperato Amasia.* Marini Sanuto.

[1] Menavino. *Un sabato* : le samedi qui précéda le rapport de l'ambassadeur du 3 décembre, était le 27 novembre.

[2] *Si butò in ginocchione che li dasse la vita e un aspro al giorno che lui non voleva Signoria, tamen fece di segno che fosse strangolato.* Marini Sanuto. Giovio, *Fatti illustri di Selim.* Sansovino, I, p. 344. Ce dernier se trompe quand il place la mort de ces princes avant celle de Moustafa-Pascha, le grand-vizir.

un autre fut frappé à mort d'un coup de couteau [1]. Sélim, qui contemplait d'un appartement voisin cet affreux spectacle, fit prêter main forte aux assassins. Accablés par le nombre, les neveux du sultan furent garrottés et impitoyablement étranglés. On transporta leurs corps à Brousa, où Sélim les fit déposer à côté de Mourad II; hypocrite respect témoigné par l'assassin pour les restes de ses victimes.

Korkoud, à la nouvelle de ce massacre [2], craignant que Sélim ne lui réservât le même sort, mit tout en œuvre pour séduire les sandjakbegs et gagner à sa cause les janissaires; il espérait avec leur concours pouvoir conjurer l'orage qui le menaçait. Mais Sélim, informé à temps de ses intrigues, quitta subitement Brousa, sous prétexte d'une chasse, et arriva, après cinq jours de marche, devant Magnésie, avec une suite de dix mille cavaliers. Korkoud eut à peine le temps de s'échapper; il sortit de son palais, par une porte de derrière, accompagné de son fidèle confident Pialé. Les deux fugitifs restèrent cachés pendant vingt jours dans une caverne; forcés de sortir de leur retraite, ils se réfugièrent, à la faveur d'un déguisement, dans la province du Tekké, où ils se flattaient de trouver le moyen de passer en Europe; mais une imprudence les perdit. Obligés de chercher un nouvel asile dans le creux d'un rocher, ils avaient chargé un Turcoman

1 Menavino.

2 La lettre dans laquelle Korkoud avait demandé la paix au sultan et la réponse de Sélim, se trouvent dans la *Collection* de Feridoun, sous les nos 244 et 245, *Codex de Paris*, p. 79 et 283 (*Notices et extraits*, t. V, p. 683).

de leur procurer des vivres. Pialé lui avait à cet effet prêté son cheval, mais les harnais brillans de la nouvelle monture du Turcoman donnèrent l'éveil à ses compagnons; ils suivirent les traces du confident des proscrits, et ayant découvert leur retraite, ils en informèrent Kasimbeg, gouverneur du Tekké [1]. Kasim, brûlant de témoigner son zèle, les surprit, et les fit prisonniers. Sélim en reçut l'avis à Brousa, au moment où il y entrait [2], amenant avec lui le harem de Korkoud. Il chargea sur-le-champ Karatschinoghli d'aller chercher les captifs; à leur approche de la ville, le kapidjibaschi Sinan se porta à leur rencontre. en apparence pour saluer Korkoud au nom de son frère, mais en réalité pour l'assassiner. Pendant la nuit, Sinan éloigna Pialé de son maître, sans lui laisser deviner son dessein, et, réveillant Korkoud, il lui fit connaître la sentence de mort prononcée contre lui par Sélim [3]. Korkoud demanda une heure de répit, et se mit à écrire au sultan une lettre en vers, dans laquelle il lui reprochait sa perfidie; après l'avoir achevée, il livra sa tête au fatal cordon. Le lendemain, lorsque le cadavre de Korkoud lui fut présenté, Sélim, en lisant l'élégie de son frère, versa d'abondantes larmes, soit par repentir, soit par hypocrisie. Toujours est-il qu'il ne s'en tint pas à cette seule manifestation; il prescrivit un deuil général de trois jours, et fit mourir

[1] Seadeddin, f. 665. Solakzadé, f. 83. Le *Nokhbetet-tewarikh*, Ali.

[2] Menavino, *della Morte di Sulthan Corcuth fratello di Sulthan Selim*. Giovio, *Fatti illustri di Selim*. Sansovino, I, p. 345.

[3] Seadeddin, Solakzadé. Le *Nokhbetet-tewarikh*, Ali.

ignominieusement quinze des Turcomans qui avaient trahi l'asile de son frère, et qui étaient venus à Brousa demander le prix de ce service, imitant ainsi l'exemple de Bayezid qui punit du supplice de la croix les brigands qui s'étaient vantés d'avoir pillé les bagages du prince Djem[1]. Pialé fut préposé à la garde du tombeau de Korkoud, et le pleura tout le reste de sa vie.

L'hiver touchait à peine à sa fin, lorsqu'Ahmed partit d'Amassia avec vingt mille cavaliers, et prit la route de Brousa. Sélim, qui d'abord n'avait conçu qu'une faible idée du courage de son frère, envoya en toute hâte l'aga des janissaires à Constantinople, avec ordre de ramener sous trois jours un corps de dix mille janissaires. L'aga revint au terme fixé par le sultan, et débarqua dans le golfe de Mondania[2]. Le jour même, Sélim vola à la rencontre de son rival qui était maître de la route qui longe le mont Olympe et conduit à Brousa; le grand-écuyer Mohammed-aga, commandant l'avant-garde de Sélim, et le beglerbeg d'Anatolie, ayant voulu lui disputer le passage, furent complètement battus, et forcés de se retirer avec une perte de sept mille hommes (14 avril 1513). Il ne restait donc au sultan que huit ou tout au plus dix mille soldats[3], et c'en était fait de lui, si Ahmed avait su profiter de ses avantages. Une nouvelle bataille livrée coup sur coup après la première lui aurait irré-

1 Le *Nokhbetet-tewarikh*, Ali.

2 Neschri, f. 26. Ali, f. 10; et *Djihannuma*, p. 626. Menavino.

3 D'après Menavino, huit mille hommes; d'après les rapports des ambassadeurs vénitiens, dix mille hommes.

vocablement assuré la possession du trône. Mais au lieu de poursuivre Sélim, Ahmed lui laissa le temps de recomposer une armée avec les troupes qu'amenèrent successivement Doukaghinoghli, Ahmed-Pascha, et le fils du khan des Tatares, Seadet-Ghiraï, gendre du sultan; ce dernier était venu offrir à Sélim les hommages du khan à la tête de cinq cents Tatares[1] conduisant chacun quatre chevaux en laisse. Ces nouvelles forces une fois réunies, le sultan passa le torrent d'Aksou [x] qui séparait son camp de celui de son frère. Les deux armées prirent leurs positions dans la plaine d'Yenischehr, le 24 avril 1513[2], la veille de l'anniversaire de l'abdication de Bayezid II.

Avant d'en venir aux mains, Ahmed fit proposer au sultan de vider leur querelle en combat singulier, pour éviter une inutile effusion de sang; mais Sélim, préférant les chances d'une bataille rangée, refusa le cartel, et congédia le héraut avec un présent de mille aspres. Cinq cents tscharkadjis (escarmoucheurs) commencèrent de part et d'autre le combat. Sélim ayant détaché trois milles cavaliers contre la ligne ennemie, Ahmed les culbuta à la tête d'un corps trois fois plus considérable. La victoire semblait déjà se prononcer en faveur d'Ahmed, lorsque le beglerbeg d'Anatolie[3], avec les janissaires, et Seadet-Ghiraï avec ses Tatares, le prirent tous les deux en flanc; leur choc fut si im-

1 Seadeddin, Solakzadé, Ali, Menavino, Giovio, Tubero.

2 Alfonso Ulloa, p. 105.

3 Tubero nomme Sinan, ce qui est une erreur, car Sinan ne devint beglerbeg qu'un an plus tard.

pétueux, que l'armée d'Ahmed se rompit, et s'enfuit dans toutes les directions. Forcé d'obéir à l'impulsion générale, Ahmed tourna bride, et prit un sentier qui longeait un fossé rempli d'eau; tout-à-coup la terre céda sous son cheval qui s'abattit; Doukaghinoghli, qui s'était mis à sa poursuite [1], l'atteignit avant qu'il se fût dégagé, et le fit prisonnier. Ahmed demanda qu'on le conduisît auprès de son frère, mais Sélim refusa de le voir, et ajouta qu'il allait lui donner un sandjak tel qu'il convenait à un prince ottoman [2]; cette réponse laconique était un arrêt de mort, que Sinan, le bourreau de Korkoud, reçut ordre de mettre à exécution [3]. Avant le coup fatal, Ahmed tira de son doigt un anneau, dont le prix équivalait, dit-on, au revenu annuel de la Roumilie; il chargea Sinan de le remettre au sultan, « comme un souvenir dont il voudrait bien excuser le peu de valeur [4]. » Son corps fut déposé, à côté des restes des cinq neveux de Sélim, dans le tombeau de Mourad II, à Brousa [5].

1 Menavino, Giovio, Tubero, Solakzadé, Seadeddin, Ali.

2 Il est question, dans le rapport de l'ambassadeur vénitien (voyez Marini Sanuto), d'une aigrette de la valeur de deux mille ducats offerte par Ahmed à Doukaghinoghli, et que celui-ci aurait refusée, « la trouvant trop précieuse pour un serviteur du sultan. »

3 Solakzadé dit à cette occasion : *Nizami aalem itschoun, kawaïdi Ali Osman eïyedühüm Allah elmennam uzré kaïdi go erildi*, c'est-à-dire : « Pour maintenir l'ordre dans le monde, les lois fondamentales de la dynastie ottomane, que Dieu veuille fortifier, ont été exécutées, et son compte lui a été fait. »

4 Solakzadé, f. 84.

5 Seadeddin, Solakzadé. Le *Nokhbetet-tewarikh*, Ali. Le rhéteur de Brousa. Ali prétend tenir de Mohammed Nischandji, l'historien de Souleïman, et qui était alors comme secrétaire du diwan, qu'Ahmed avait écrit à Sélim

Enfin, rassasié du sang des victimes qu'il avait sacrifiées à sa sûreté, Sélim partit de Brousa pour se rendre à Gallipoli ; après avoir visité sur son passage le château des Dardanelles, qui domine la côte d'Europe, et que les Turcs appellent la clef de la mer (Kilidoul-bahr), il arriva au mont Athos [1], où l'attendaient ses vizirs pour l'accompagner à Constantinople, et ensuite à Andrinople. Ce fut dans cette derniere ville que les diverses puissances, qui avaient ajourné jusqu'alors la reconnaissance du nouveau sultan, vinrent rechercher à l'envi son amitié, lorsqu'elles ne purent plus douter du véritable successeur au trône. Sélim reçut d'abord les députés de la Moldavie et de la Valachie qui vinrent prêter hommage et payer le tribut échu, puis les ambassadeurs de Hongrie et de Venise, chargés de renouveler les anciens traités. Les négociations de ces derniers eurent d'autant plus de succès, que l'Occident n'entrait encore pour rien dans les projets ambitieux de Sélim, dont toute l'attention se concentrait sur l'Orient. Le sultan, dès son avènement, avait écrit au doge de Venise une lettre, dans laquelle se faisait remarquer une affectation toute particulière à représenter Bayezid comme abandonnant le pouvoir de son plein gré. Semiz Tschaousch [2], auquel le sultan avait confié ce message, s'était rendu avec une suite nombreuse à Venise, où il avait étalé un faste tout

pour lui demander la vie; mais que le sultan lui reprocha son inaction, du temps de Scheïtaukouli, et sa vie efféminée, se justifiant ainsi du terrible châtiment qu'il lui avait réservé. Ali, f. 190.

[1] Loutfi, f. 76.

[2] Marini Sanuto.

oriental, et avait été introduit par dix patriciens dans le sénat [1] (14 juillet 1513). Nicolò Giustiniani avait été envoyé à Constantinople lors de l'avènement de Sélim; il avait accompagné le sultan à Brousa, d'où il avait écrit à la Seigneurie la défaite et la mort de Korkoud et d'Ahmed. Aussi Venise s'empressa-t-elle alors de députer à Sélim un nouvel ambassadeur dans la personne d'Antonio Giustiniani. Giustiniani suivit le sultan jusque dans les murs d'Andrinople. Bien qu'il fût traité avec distinction, il n'obtint pas tout ce qu'il avait d'abord espéré : Sélim se refusa à quelques-unes des concessions demandées, telles que celles d'admettre le témoignage des chrétiens dans les affaires litigieuses entre les indigènes et les Vénitiens, de reconnaître la validité des testamens faits par les sujets de la république en Turquie, et de prolonger d'une année le séjour du baile à Constantinople, qui jusque-là n'avait été que de trois ans [2]. La paix n'en fut pas moins signée (le 17 octobre 1513), mais aux conditions déjà stipulées dans les anciens traités. Sélim, qui se disposait à porter ses armes sur les frontières de la Perse, était trop intéressé à ménager pour le moment les puissances d'Europe. Un ambassadeur turc, chargé de remettre au doge, en audience solennelle, la ratification

[1] Marini Sanuto : *A dì 14 luio la matina venne l'Orator del S. Turcho vestito de vestagna d'oro fodero di raso e con la veste veludo, e li soi alcuni vestiti di veludo ponazo, altri veludo verde e altri di scarlato.*

[2] Rapport de Giustiniani, daté du mois de septembre 1513, dans Marini Sanuto. L'original du traité de paix est daté du 17 octobre (schâban 919) et écrit en langue turque. La lettre de créance est en grec; on la trouve dans les archives de Venise.

du sultan, accompagna Giustiniani à son retour à Venise. Comme ceux qui l'avaient devancé, il afficha un luxe et une magnificence dignes du maître qu'il servait [1]. Martin Czobor était arrivé à Andrinople presqu'en même temps qu'Antonio Giustiniani, pour demander, au nom du roi de Hongrie, le renouvellement de la trève récemment rompue par une invasion des Turcs sur les bords de la Save [2]. Mais pendant le voyage de Czobor, Pierre Berislo, évêque de Vesprim, qui avait succédé à Pereny dans son commandement, était tombé sur l'ennemi entre l'Unna et la Save, et lui avait tué deux mille hommes; d'un autre côté, Jean Zopolya, débouchant de la Transylvanie, avait pénétré dans la Valachie, s'était avancé jusqu'à Szœreny, et avait fait un nombre considérable de prisonniers. Ces représailles pouvaient amener un conflit plus sérieux; mais la trève ayant été renouvelée pour trois ans entre Sélim et l'ambassadeur hongrois, Berislo et Zopolya se retirèrent immédiatement, et les choses en restèrent là.

Vers la même époque, Sélim reçut deux autres messages, l'un du sultan d'Egypte, Kanssou Ghawri, qui lui envoyait de riches présens [3], et l'autre de Vassili, grand prince de Russie. Ce dernier, jaloux d'étendre de plus en plus le commerce de ses sujets, et sentant

1 *Vestito di veludo cramesin e vestagna d'oro, fodera di zibellino, avuto 500 ducati per spese del viaggio, accompagnato da 10 gentiluomini. Li altri Turchi vestiti di damascho giallo e lionado, chi panno d'oro turchesco, chi di scarlato.*

2 Engel, *Geschichte von Ungarn* (*Histoire de Hongrie*), II, p. 161.

3 Rapport du consul vénitien à Damas, par où l'ambassade égyptienne passa. Ce rapport est daté du 25 septembre 1512.

bien quels avantages lui offrait une alliance avec la Porte, députa vers Sélim, à l'imitation de son prédécesseur Jean III, un de ses officiers nommé Alexeief (1514). Cet ambassadeur devait assurer le sultan des sentimens d'amitié de Vassili, mais ne point compromettre la dignité de sa nation par de trop serviles hommages; ainsi il lui était enjoint de croiser ses bras pour saluer Sélim, au lieu de se prosterner devant lui, de remettre le message du grand prince sans s'informer de la santé du sultan, si le sultan lui-même ne le prévenait pas en s'enquérant de celle de Vassili. Du reste, les instructions d'Alexeief n'avaient rien d'inusité, et la lettre du grand prince était conçue en termes affectueux: « Nos pères, lui écrivait-il, ont vécu dans une union vraiment fraternelle; pourquoi n'en serait-il pas ainsi de leurs enfans? » Alexeief fut bien reçu par Sélim, et repartit pour Moscou accompagné de Kemal, prince de Menkoub. L'ambassadeur ottoman, admis à l'audience du grand prince, qui le reçut assis sur son trône et entouré de ses boyards, lui présenta deux lettres du sultan, écrites l'une en arabe, l'autre en dialecte servien; il était chargé en outre de protester des dispositions amicales de son maître; c'était le même ambassadeur que Sélim avait envoyé à la cour de Russie, après l'abdication de son père. L'année suivante (1515), Korobov, un des plus fidèles serviteurs du czar, suivit le prince de Menkoub à Constantinople, et apporta au sultan la réponse de Vassili, dans laquelle celui-ci se plaignait des secours donnés par Menghli-Ghiraï aux Lithuaniens, et priait Sélim d'ordonner au khan de

rompre ses rapports d'amitié avec cette nation. Korobov avait encore mission de négocier un traité d'alliance offensive et défensive entre la Porte et la Russie; mais cette importante question fut ajournée. Sélim répondit qu'il enverrait à cet effet un nouvel ambassadeur à Moscou, et ne se souvint plus de ses promesses lorsqu'il fut une fois engagé dans sa guerre avec la Perse. On stipula seulement la liberté du commerce à Kaffa et à Azov [1]. Nous dirons ici quelques mots d'un autre message que Vassili expédia au sultan, dans la dernière année de sa vie, et nous reprendrons ensuite, pour ne plus l'interrompre, le fil des événemens du règne de Sélim. Vassili, alors en guerre avec Mohammed-Ghiraï, fils aîné et successeur de Menghli-Ghiraï (mort en 1514), accrédita un nouvel ambassadeur auprès du sultan, dont il savait l'influence sur le khan tatare; cet ambassadeur devait exprimer à Sélim le regret de son maître de n'avoir pas reçu le second message qu'il avait annoncé, et négocier un traité qui aurait eu pour but de réprimer les entreprises du khan. et d'effrayer à la fois les États de Lithuanie et de Pologne. Cette nouvelle démarche n'eut pas plus de succès que la première; Sélim se contenta de remettre à l'ambassadeur moscovite, nommé Golokhvastov, une réponse très-affectueuse pour le grand prince, et de confirmer la liberté du commerce entre les deux nations.

L'affluence des ambassadeurs de Venise, de Hongrie, d'Égypte et de Russie, qui s'empressaient d'ap-

[1] Karamsin, *Geschichte des Russischen Reichs* (*Histoire de Russie*). Riga, 1825, VII, p. 47,58 et 78.

porter au nouveau sultan les félicitations de leurs cours, fit ressortir davantage l'absence d'un envoyé persan ; chacun put dès ce moment prévoir la guerre qui devait bientôt éclater entre Sélim et son redoutable rival, Schah-Ismaïl.

Le fondateur de la dynastie des Saffi avait publiquement épousé le parti d'Ahmed. Sa cour servait d'asile à trois fils de ce malheureux prince qui étaient venus successivement s'y réfugier, les deux premiers lorsque Ahmed prit les armes pour disputer l'héritage paternel, et le troisième après la bataille d'Yenischehr ; Alaeddin s'était enfui au Caire où il était mort de la peste [1]. Non content d'ouvrir ses États aux ennemis de Sélim, Schah-Ismaïl se disposait à le combattre lui-même ; dans cette intention, il avait déjà envoyé une brillante députation au sultan d'Egypte, chargée de l'entraîner dans la guerre qu'il méditait contre les Ottomans [2], et de lui offrir deux cents esclaves et dix lynx vivans. Sélim le savait, et ces nouveaux griefs ne firent qu'ajouter à la haine qu'il nourrissait contre le schah de Perse, haine dont la source remontait à des souvenirs antérieurs. Mais pour bien connaître la situation respective de ces deux souverains, il est nécessaire de jeter un regard en arrière,

[1] Rapports des ambassadeurs vénitiens, 9 et 26 octobre 1512. Marini Sanuto.

[2] Le consul vénitien résidant à Damas, par où passa l'ambassade qui se rendait au Caire, dit, dans son rapport du 25 septembre 1512 : *Il sophi mandò al Soldan ambasciatori de li primi suoi baroni e uno suo segretario scientifico. Li quali insieme passi per questa terra molto honestamente con curalli 200, con dieci lovi cervieri.* Marini Sanuto.

et de revenir sur les événemens qui se sont passés en Perse, depuis la septième année du règne de Schah-Ismaïl. On se souvient qne la chute des princes de la dynastie du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir, tous deux liés d'amitié avec Sélim[1], avait dignement couronné les opérations militaires du monarque persan. Maître à la fois des pays qui obéissaient à ces souverains, et du territoire des schahs du Schirwan et du Mazenderan, il voulut réunir à sa domination l'Irak arabe et le Khorassan (913 — 1507). Lorsqu'après avoir puni le prince de Soulkadr, Ismaïl se disposa à retourner en Perse, Emirbeg, investi du gouvernement du Diarbekr par Mourad, dernier rejeton de la dynastie du Mouton-Blanc, vint à sa rencontre et lui livra, avec les clefs de la forteresse, la facile conquête du pays. L'année suivante (914—1508), Ismaïl ayant marché sur la capitale de la province, Barikbeg s'enfuit avec Mourad, et gagna la Syrie. Ismaïl, possesseur de tout le territoire, en donna le gouvernement à son khan le plus brave, Mohammed-Oustadjlu, et confia Bagdad à la garde d'un eunuque, pompeusement décoré du titre de khalife des khalifes[2], pour tourner sans doute en dérision la mémoire des anciens maîtres de cette ville. Toute l'année (915 — 1509) fut em-

[1] Les lettres qu'il écrivit, étant encore gouverneur de Trapezoun, aux princes Elwend et Yakoub, se trouvent dans la *Collection* de Feridoun, sous les nos 242 et 244, et les réponses, sous les nos 245 et 246. *Codex de Paris*, p. 301 et 303. La lettre d'Yakoub est datée du quartier d'hiver (kischlak) de Karabagh, que Langlès a pris pour un lieu appelé Kasdak. *Notices et extraits des Manuscrits du Roi*, V, p. 684.

[2] Kalifetoul-Khoulefa, dans le *Nokhbetet-tewarikh*.

ployée par Ismaïl à parcourir, avec une armée nombreuse, les vastes contrées qui s'étendent entre le golfe Persique et la mer Caspienne, depuis la ville de Schouster dans le Khouzistan, jusqu'à celle de Bakou dans le Schirwan; il établit ses quartiers d'hiver aux environs de cette dernière place, afin de soumettre les forts nombreux qui tenaient encore.

Dans l'été de 1510, il porta ses armes contre Scheïbek, khan des Ouzbegs, qui avait agrandi son empire par la conquête des pays en-deçà de l'Oxus, appartenant à Houseïn-Baïkara, arrière-petit-fils de Timour. Après quelques engagemens peu décisifs, Ismaïl, feignant de fuir devant l'ennemi, l'attira dans une embuscade; Scheïbek-Khan, qui le poursuivit avec quinze mille cavaliers (916 — 1510 [1]), paya son imprudence de sa vie et de celle de dix mille des siens. Fier de cet avantage, le vainqueur fit garnir d'or et de pierres précieuses le crâne de son ennemi, et s'en servit, comme de coupe, le reste de ses jours; quant à la peau qui recouvrait la tête, il la fit remplir d'épices et l'envoya au sultan Bayezid comme témoignage de sa victoire [2]. Le schah confia le gouvernement du Khorassan au capitaine de sa garde (kouroudji), Abdaldedé, qui avait autrefois servi sa vengeance contre les meurtriers de son père [3]. Ce fut à son retour en Perse qu'il fit subir aux rebelles du Tekké l'affreux châtiment dont nous avons parlé

[1] *Nokhbetet-tewarikh.*

[2] Djenabi, p. 135.

[3] *Nokhbetet-tewarikh.*

plus haut [1]. Ismaïl [2] prit ses quartiers d'hiver à Koum, et envoya son émir, Ahmed d'Isfahan, surnommé Nedjmi-Sani (la seconde étoile), à la conquête du pays au-delà de l'Oxus. Arrivé sur les bords du fleuve, Ahmed réunit ses troupes à celles de Mirza-Baber, prince souverain de Ghazna et descendant de Timour au cinquième degré. Ils passèrent ensemble le défilé *de Fer*, prirent d'assaut la ville de Herschi, en massacrèrent les habitans, et poursuivirent leur route vers Bokhara et Ghidjdewan [3] où les attendait Temir-Khan, fils de Scheïbek-Khan [xi], à la tête de son armée grossie des troupes de ses neveux. La victoire resta cette fois aux Ouzbegs : Ahmed d'Isfahan périt avec tous les siens; ce ne fut qu'après avoir couru mille dangers, que Mirza-Baber, plus tard fondateur de *l'empire du Grand-Mogol* dans l'Inde, put revenir à Ghazna. Temir-Khan et son neveu, Obeïd-Sultan, passèrent l'Oxus; mais apprenant qu'Ismaïl s'avançait contre eux, ils retournèrent précipitamment sur leurs pas [4]. Irrité de la défaite de ses généraux, le schah de Perse voulut prévenir de nouveaux revers, en punis-

1 Djenghiz-Khan fut le premier qui donna l'exemple de ce supplice, lorsqu'après sa grande victoire sur plusieurs tribus mogoles, il fit jeter les prisonniers dans soixante-douze chaudrons remplis d'eau bouillante.

2 Malcolm, dans son *Histoire de la Perse*, commet une grave erreur, quand il dit : « Ce royal saint des Perses est souvent appelé, dans leurs livres, *Shytan-Kouli* ou *esclave du diable;* » car il confond ainsi le rebelle du Tekké, Scheïtankouli, avec Schah-Ismaïl.

3 Ghidjdewan, bourg à six farsanges de Bokhara. Le *Reschatoul-Aïnil-Hayat*, imprimé à Constantinople.

4 *Nokhbetet-tewarikh* et Djenabi.

sant ceux dont la lâcheté avait compromis la gloire de ses armes. Malgré ses services passés, Abdaldedé, qui s'était enfui devant les forces supérieures des Ouzbegs. fut choisi pour exemple : Ismaïl le fit promener par le camp, monté sur un âne, vêtu d'une robe de femme, au son des fifres et des tambours. Le gouvernement du Khorassan fut confié au Syrien Seïnel-Khan, et celui de Balkh à Diw-Sultan, originaire de l'Asie-Mineure. Ces derniers événemens eurent lieu en l'année 919 (1513), qui fut marquée par la naissance de Thamasb, fils et successeur d'Ismaïl [1]. Le prince Bediouz-Zeman, arrière-petit-fils de Baïkara et descendant de Timour, se trouvait alors à la cour de Perse; il s'était réfugié, après la mort de son père, le sultan Houseïn-Baïkara, tué par Scheïbek-Khan, auprès du schah, qui avait également accueilli les fils fugitifs d'Ahmed, gouverneur d'Amassia. Ismaïl, prenant fait et cause pour Mourad, second fils d'Ahmed, envahit le territoire ottoman à la tête d'une armée formidable. Toujours en guerre depuis quatorze ans, et toujours victorieux, Ismaïl avait terrassé quatorze souverains qui n'avaient pas voulu se reconnaître ses vassaux [2]; il espérait triompher de Sélim comme des princes du Schirwan, du Mazenderan, de Soulkadr, des princes du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir, et des Ouzbegs : mais la gloire de ce fier conquérant

1 Le 21 silhidjé, an de l'hégire 919 (3 mars 1513).

2 *On dœrt nefer schehriari ewreng niginün baschlerın kesoub*, c'est-à-dire : « Il trancha la tête à quatorze souverains qui ornaient le trône. » Solakzadé, 84.

avait atteint son apogée, et devant l'étoile du despote ottoman, la sienne devait pâlir; elle s'obscurcit à la bataille de Tschaldiran [XII], et dix ans plus tard elle disparut entièrement.

Cependant les revers qui assaillirent Ismaïl à cette époque ne peuvent effacer la gloire de ses premiers exploits, et d'ailleurs son apparition vers le commencement du seizième siècle fut accompagnée de circonstances trop remarquables pour que son règne ne constitue pas une des périodes les plus mémorables de l'histoire politique et religieuse de l'Asie centrale. Pendant que l'Europe sentait déjà fermenter dans son sein les germes du schisme qui devait plus tard diviser l'église chrétienne, une doctrine nouvelle qui s'était sourdement répandue en Asie depuis plus de cent cinquante ans, se formula de plus en plus, et partagea en deux camps ennemis les confesseurs de l'islamisme. La querelle des *sunnis* et des *schiis* a exercé une telle influence sur les destinées de l'empire ottoman et du royaume de Perse, que nous ne pouvons nous dispenser d'entrer ici dans quelques détails nécessaires à l'intelligence des événemens ultérieurs. Il en est de ce schisme comme du schisme de l'église chrétienne; on doit les bien étudier tous deux, si l'on veut connaître à fond les faits auxquels ils se rattachent. Mais ils diffèrent essentiellement de nature; car si la religion chrétienne a souvent été le prétexte de guerres sanglantes, on peut dire que le catholicisme et la réforme n'ont point eu pour but ni pour point de départ un principe politique; dans les pays où règne le christia-

nisme, l'église a une existence indépendante de celle de l'Etat. Dans l'islamisme, au contraire, les bases du gouvernement sont, comme dans l'ancienne théocratie des juifs et dans presque tous les cultes de l'Asie, les mêmes que celles de la religion; chaque secousse imprimée au trône ébranle l'autel; ainsi le schisme des sunnis et des schiis constitue, non seulement scission dans les dogmes de foi, mais encore scission quant aux principes politiques qui règlent la succession au trône. En outre, ce n'est qu'après plusieurs siècles que l'église chrétienne s'est partagée en catholique et protestante, tandis qu'au contraire l'origine des deux sectes rivales de l'islamisme date de l'établissement même de cette religion. Trente ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Mohammed, que les croyans étaient déjà divisés sur la question d'hérédité; les uns prirent parti pour Ali, gendre du Prophète, et ses descendans; les autres pour les khalifes Eboubekr, Omar et Osman; il s'agissait de savoir si la domination du monde musulman devait appartenir aux fils d'Ali ou à la famille d'Ommia [1]. Les adversaires d'Ali, auxquels revint en définitive le khalifat, prirent le nom de *sunnis* [2], c'est-à-dire ceux qui suivent à la lettre la loi du Prophète; les partisans d'Ali furent appelés *schiis* (apostats), et *rewafiz* (hérétiques). La première armée des schismatiques (*Motezèles*), qui disputaient le trône au gendre du Prophète, fut conduite par Aïsché, la plus jeune et la plus aimée des femmes de Moham-

[1] Mieux Ommaya.

[2] Dissidens.

med, ennemie jurée d'Ali. La haine d'Aïsché contre Ali avait son origine dans l'interprétation que celui-ci avait donnée à l'aventure nocturne de cette favorite du Prophète avec le fils de Safan; il avait fallu une *soura* du ciel pour contraindre au silence Ali et d'autres sceptiques. La bataille qu'Aïsché livra dans cette campagne à Ali et à laquelle elle assista en personne. montée sur un chameau, reçut le nom de *bataille du chameau* (36 — 556). Moawia, l'intrépide défenseur de l'innocence d'Aïsché, eut à soutenir plusieurs combats contre les schiis; mais le plus sanglant fut celui de Saffin, en l'année 37 de l'hégire (657). Vingt-deux ans plus tard, sous le règne d'Yezid, fils et successeur de Moawia sur le trône des khalifes (10 moharrem 60 — 21 octobre 679), Houseïn, le plus jeune des fils d'Ali, fut tué dans la plaine aride de Kerbela, où la soif l'aurait fait périr à défaut d'autres ennemis. Aïsché, Moawia et Yezid, devinrent alors l'exécration de la famille d'Ali et de ses sectateurs, et leur haine ne tarda pas à provoquer une scission complète.

Les descendans d'Ali, au nombre de douze, prirent le titre d'*imams*, titre qui leur est commun avec les premiers pères de l'islamisme, avec ceux qui président aux prières publiques dans les mosquées, et avec les khalifes eux-mêmes. Dans la suite, ce nombre de *douze* fut regardé comme sacré par leurs partisans. Les sept premiers imams étaient morts sans qu'aucun d'eux eût pu relever la dynastie d'Ali, et conquérir le souverain pouvoir, lorsque Mamoun, le septième

khalife de la famille d'Abbas [XIII], célèbre dans l'histoire par la protection qu'il accorda aux sciences et aux arts, choisit le huitième imam, Ali, fils de Mousa, pour son héritier présomptif, et lui donna en mariage sa fille Oummoul-Fazl (la mère du mérite), 201—816. Cette détermination était provoquée, soit par des scrupules de conscience, soit par la crainte de ne pouvoir défendre le trône contre la puissance toujours croissante des partisans d'Ali, autrement qu'en s'unissant à eux par des liens de famille. Ali reçut le nom de Riza (le très-agréable); et le khalife, pour marquer par un signe extérieur la réconciliation des deux partis dissidens, quitta la couleur noire que portaient les Abassides, et prit la couleur verte adoptée par la famille d'Ali. Mais cette résolution de Mamoun ne fut pas de longue durée; à la mort de Riza (211 — 826), il révoqua le décret qui désignait les descendans d'Ali comme ses successeurs, et reprit ses anciennes couleurs : pourtant il ne cessa pas, au grand mécontentement des sunnis, de professer hautement la préférence qu'il accordait à Ali sur tous les autres disciples du Prophète. Son petit-fils Motewekkil, qui occupa après lui le trône des khalifes, tint une conduite toute opposée. Sunni orthodoxe, il fit maudire publiquement, du haut des chaires, la mémoire d'Ali et de Houseïn, détruisit leurs tombeaux, et défendit, sous les peines les plus sévères, le pélerinage aux lieux de leur sépulture. Pendant un règne de quinze ans, il poursuivit les malheureux schiis, le fer et la flamme à la main.

Mostanssir, fils, meurtrier et successeur de Mo-

tewekkil (861), ne suivit pas les traces de son père, et traita avec égard les descendans d'Ali; un siècle entier se passa sans qu'ils fussent inquiétés. Mais aucun souverain ne répandit sur eux autant de faveurs que Moïzed-Dewlet, le puissant prince de la famille de Bouyé; uniquement guidé par des motifs d'intérêt personnel, il mit tout en œuvre pour abaisser la maison d'Abbas, afin de lui substituer celle d'Ali. Ce fut lui qui institua, malgré les efforts du khalife Moutii-lillah, en l'honneur de Houseïn, une fête mortuaire qui fut fixée au jour d'Aaschoura [XIV]. Ce jour, le dixième du premier mois de l'année lunaire, qui jusque-là avait été célébré dans l'islamisme comme l'anniversaire de celui où Noé descendit de l'arche et où Joseph d'Egypte sortit de prison, fut par son ordre changé en un jour de deuil et de larmes (352 — 963) : les magasins, les marchés, les monumens publics, étaient fermés; des femmes, les cheveux épars, parcouraient les rues, poussant des cris lamentables, et pleurant la mort de Houseïn *le martyr* [1]. Cette fête devint l'occasion d'une guerre d'extermination entre les sunnis et les schiis, qui pendant trois cents ans inonda la capitale et l'empire de flots de sang, et fut dès son établissement considérée par ces derniers comme une pratique essentielle de leur culte : on vit, trente ans après qu'elle fut instituée, Aboul-Hasan Kewkebi, vizir de Behaed-Dewlet, déchiré par une populace furieuse, pour avoir voulu la supprimer

[1] Malcolm, Porter, Morier, Chardin; et d'après lui, Dupré, Tancoigne, Jaubert. Voyez aussi le roman intitulé *Hadji-Baba*.

(382 — 992); elle s'est perpétuée jusqu'à nous, et se célèbre encore dans la Perse avec une pompe théâtrale [1].

La discorde long-temps comprimée éclata violemment à Bagdad, sous le règne de Kadir-Billah; le marché aux volailles de cette ville fut consumé par les flammes, au milieu des combats que se livrèrent les sunnis et les schiis; le khalife ne put rétablir l'ordre qu'avec le secours de Mahmoud, souverain de Ghazna (407 — 1016). Il fit périr par le glaive et par le feu [2] un grand nombre de schiis (306 — 1017). Nonobstant ces terribles épreuves, les *rewafiz* reprirent encore deux fois les armes, douze ans [3] et vingt ans après [4], toujours à l'occasion de la fête d'Aaschoura; dans le dernier combat qu'ils eurent à soutenir contre leurs adversaires, ils furent taillés en pièces, et le faubourg de Karkh, dans lequel ils s'étaient retranchés, fut détruit et rasé de fond en comble.

Mais loin de s'affaiblir par tant de pertes et de revers, les schiis grossissaient chaque jour leur parti de nouveaux adhérens. A partir du commencement du cinquième siècle de l'hégire (le onzième de l'ère chrétienne), les prétentions des Fatemites qui s'annon-

1 Mouradjea d'Ohsson. Le *Ghulscheni Khoulefa*, c'est-à-dire *Lit de roses des Khalifes*, imprimé à Constantinople. Soyouti, *Histoire des Khalifes*. Sehebi et Ibn-Schohné.

2 Sehebi, le *Ghulscheni Khoulefa*. Soyouti, Ibn-Schohné, et Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'an 408.

3 Les précédens et Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'an 420 (1029).

4 *Ibid.*, à l'an 440 (1048).

çaient comme les descendans d'Ali devinrent de plus en plus menaçantes pour le trône des khalifes abassides.

Profitant de la faiblesse de Kaïmbiemrillah, qui occupait le trône des khalifes à Bagdad, Besasiri prit le parti des Fatemites et assura par sa puissante intervention le triomphe des schiis [1]. A cette époque, la prière publique se faisait au nom de Mostanssir, khalife fatemite d'Egypte, et la monnaie était battue à son coin [2]. Dix-huit ans plus tard, sous le règne de Moktad-Billahi [3], les sunnis reprirent leur ancienne supériorité. Les schiis, ayant recommencé la lutte au bout de dix autres années [4], furent défaits par leurs adversaires [5], qui souillèrent leur victoire par des atrocités sans exemple [xv]. La discorde changea de théâtre et quitta, pendant un siècle, Bagdad, pour la Syrie et la Perse. Sur le simple soupçon de professer la doctrine des ismaïlites, seize mille personnes de tout âge furent égorgées à Damas [6], et autant à Isfahan [7]; dans cette dernière ville, le massacre dura huit jours. Sous le règne de Nassir-li-dinillah, khalife à Bagdad, de nouvelles querelles s'élevèrent entre les sectes rivales des sunnis et des schiis, à l'occasion de la fête mortuaire d'Aaschoura; ce fut pendant l'année que les astronomes orientaux signalaient comme devant être la fin du monde, parce que les sept planètes se

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'an 444 (1052).

[2] *Ibid.*, à l'an 450 (1058). — [3] *Ibid.*, à l'an 468 (1075). — [4] *Ibid.*, à l'an 478 (1085). — [5] *Ibid.*, à l'an 483 (1090). — [6] *Ibid.*, à l'an 523 (1128). — [7] *Ibid.*, à l'an 560 (1164).

trouvaient réunies sous le signe de la balance [1]. Une fois réveillée, la guerre religieuse se prolongea pendant tout le règne de Nassir, qui embrasse une période de quarante-six ans. Enfin parut Mosteaassem, le trente-septième et dernier khalife de la maison d'Abbas. Excité par les perfides conseils d'Alkama, son vizir, dont le nom est à jamais marqué dans l'histoire orientale comme celui d'un traître, le khalife persécuta les partisans d'Ali avec plus de fureur encore que Motewekkil et Kadir-Billah [2]; ses cruautés furent cause de sa chute. Alkama, secrètement lié à la cause des schiis, oublia ce qu'il devait à son maître, quand il vit les biens, les femmes, les enfans de ses malheureux frères, livrés à la haine des sunnis; à son appel, Holagou envahit Bagdad, et ensevelit sous les ruines de cette ville la puissance des khalifes abassides [3]. La secte des schiis, après un sommeil de deux siècles et demi, reparut avec un nouvel éclat sous Schah-Ismaïl; et, depuis cette époque, elle a régné en souveraine sur les provinces de la Perse.

Les dynasties des Ottomans et des Saffis de Perse n'étaient point unies par le sang aux maisons d'Ali et de Moawia, mais elles professaient chacune une religion différente et correspondant à un de ces deux noms; l'esprit de secte venant se joindre aux élémens de discorde qui existaient nécessairement entre deux souverains, rivaux de puissance et de gloire, Sélim

1 Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'an 582 (1186).

2 *Ibid.*, à l'an 656 (1258).

3 Mouradjea d'Ohsson, I, p. 117.

et Ismaïl mêlèrent leur querelle personnelle à celles de leurs coreligionnaires. Descendant eux-mêmes dans l'arène, ils réveillèrent en un instant les vieilles haines des schiis et des sunnis : alors une lutte nouvelle s'engagea, à laquelle rois et sujets prirent une égale part; lutte terrible et prolongée qui décima les populations des deux empires.

Nous avons dit plus haut comment la doctrine des schiis, propagée par les scheïkhs Djouneïd et Haïder, et favorisée par le schah Ismaïl, s'était répandue dans les pays soumis à la domination des Ottomans; on se rappelle les succès obtenus d'abord par les rebelles du Tekké, la mort de Scheïtankouli dans sa bataille contre Ali-Pascha, et la fin misérable des deux chefs qui lui avaient succédé. Jusque-là cette guerre de religion n'avait pas présenté des symptômes plus menaçans pour l'empire ottoman que celle allumée par le derwisch Torlak Houkemali et le scheïkh Bedreddin de Simaw, sous le règne de Mohammed Ier; mais l'incendie couvait sourdement, et éclata bientôt dans toute sa violence. Le massacre général des schiis, que Sélim conçut et mûrit au fond du seraï, est un de ces faits sur lesquels l'histoire s'arrête pour montrer aux nations les résultats d'un aveugle fanatisme. Hâtons-nous de le dire, aucun autre sultan ottoman n'a renouvelé un aussi sanglant spectacle. Lors même que l'on pourrait admettre que les historiens ottomans ont de beaucoup exagéré le nombre des victimes immolées à l'opinion religieuse, l'immense assassinat ordonné par Sélim peut soutenir dignement le parallèle

avec les horreurs de l'Inquisition et de la Saint-Barthélemy. Sélim qui avait, disent les contemporains, organisé un admirable système d'espionnage, fit dresser des listes de tous ceux de ses sujets, en Europe et en Asie, accusés d'appartenir à la secte des schiis. Le nombre des suspects, pris depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de soixante-dix, s'élevait à quarante mille. Ils furent tous égorgés ou condamnés à une détention éternelle [xvi]. Les motifs de cette horrible boucherie sont analogues à ceux qui provoquèrent les massacres de l'Inquisition et de la Saint-Barthélemy; le nombre des victimes ne peut être comparé dans l'histoire d'Orient qu'à celui de l'extermination des cinquante mille prosélytes de Mazdek, qui marque d'une tache indélébile le règne de Nouschirwan, dit *le juste*. Les massacres auxquels eurent recours quelques souverains, soit pour délivrer leur pays de l'oppression étrangère, comme les reines de la Grande-Bretagne et de l'Illyrie, Boadicée [1] et Teuta [2], soit pour relever par un coup de désespoir leur trône ébranlé, comme Mithridate [3] et Jugurtha [4], n'étaient que le résultat presque inévitable de luttes politiques; à une époque plus rapprochée, les vêpres siciliennes peuvent être classées dans la même catégorie. Dans l'islamisme, des armées entières de novateurs, partisans de la doctrine de Babek et de Karmat, périrent

[1] Tacitus, *in Agricola*, 15, 16.

[2] Justinus, II, c. 5.

[3] Plutar., *in Sylla*, 24.

[4] Sallust., *Jugurtha*, 67.

les armes à la main sur les champs de bataille; à Bagdad et à Isfahan, les schiis et les sunnis s'exterminèrent réciproquement; enfin Damas vit en un seul jour le massacre de tous les ismaïlites qui se trouvaient dans ses murs. Mais ces cruautés, quelque horribles qu'elles fussent, s'accomplissaient du moins dans un cercle restreint, et sur un nombre limité d'hommes. Il n'en fut pas ainsi du massacre ordonné par Sélim, qui voua à la mort, dans les diverses provinces de son empire, toute une génération, sans distinction d'âge ni de sexe. Il était réservé à cet impitoyable tyran d'ensevelir l'hérésie sous des monceaux de cadavres. Les historiens ottomans lui ont donné le surnom de *juste* pour avoir fait assassiner quarante mille schiis; mais, ce qui étonnera plus encore, c'est que des ambassadeurs chrétiens accrédités à sa cour l'ont désigné par ce surnom dans tous les rapports qu'ils adressaient à leurs souverains [1], et n'ont pas craint de faire l'apologie de sa monstrueuse justice [2]!

Après avoir promené le fer à l'intérieur de son empire, et purgé ainsi le sol de la présence des hérétiques, Sélim se disposa à le porter au dehors. Il n'avait pas

[1] *Mi diceva il clarissimo Messer Luigi Mocenigo, qual fù uno dei Ambasciadori di Venetia appresso V. M.* (dit Giovio dans une lettre à Charles V) *in Bologna, che essendo lui al Cairo ambasciadore appresso a Soltan Selim, e se havendo molto ben pratticato, nullo huomo era par ad esso in virtù, justitia, humanità e grandezza d'animo.* Paolo Giovio, Vinegia, 1541, f. 25.

[2] Cependant Nicolo Giustiniani (*Chronique* de Marini Sanuto, t. XIX) dit fort laconiquement : *Che il Signor havea manda a far amazzar tutti della secta di Sofi.* Lettre datée de Péra du 7 octobre 1514.

de temps à perdre, car Schah-Ismaïl s'avançait avec une armée formidable, pour venger la mort de ses co-religionnaires, et soutenir les prétentions du neveu du sultan, Mourad. auquel il avait si noblement donné asile. Sélim annonça sa détermination dans un diwan extraordinaire, et désigna la plaine d'Yenischehr pour le lieu de réunion des troupes [1]; il avait déjà prononcé trois fois le mot de guerre, sans qu'un seul des esclaves que son regard faisait trembler eût osé répondre [2], lorsqu'un simple janissaire nommé Abdoullah rompit le silence et, se jetant aux pieds du sultan, lui exprima, au nom de ses compagnons d'armes, la joie qu'ils éprouvaient tous de marcher sous ses ordres contre le schah de Perse. Pour récompenser un acte qui levait tous les scrupules des vizirs, Sélim l'investit du sandjak de Selanik [3]. Trois jours après, le 22 moharrem 920 (19 mars 1514), Sélim partit d'Andrinople et arriva dix jours plus tard aux portes de Constantinople, le 2 safer (29 mars). Suivant l'usage adopté dans les guerres que les sultans commandent

1 Le *Selimnamé* de Schoukri, f. 18, cite les noms de tous les sandjak-begs qui furent invités à paraître avec leurs troupes : Kutahia, Bigha, Karasi, Hamid, Mentesché, Aïdin, Kanghri, Brousa, Boli, Kastemouni, Angora, Kodja-Ili.

2 La harangue du sultan se trouve citée d'une manière toute différente dans Ali, Loutfi, Seadeddin et Eboulfazl Mahmoud (ce dernier fils et continuateur d'Idris). Le grand-vizir se trompe en disant qu'entre autres motifs qui déterminèrent le sultan à faire la guerre au schah de Perse, était celui de venger la mort de son neveu Mourad, tandis que celui-ci avait trouvé l'hospitalité chez Ismaïl et vivait honoré à sa cour.

3 Ali, 1.er récit de Sélim.

en personne, Sélim fit dresser sa tente dans la plaine des Éléphans, sous les murs du faubourg d'Eyoub. Son premier soin fut de visiter le tombeau du compagnon d'armes du Prophète [1], et d'invoquer sa protection pour le succès de la campagne. A cette occasion, il distribua de nombreuses aumônes. Laissant ensuite les rênes du gouvernement aux mains de Souleïman son fils, âgé de vingt ans, qu'il avait à cet effet rappelé de Magnésie, il dirigea ses troupes vers Scutari, tandis que les janissaires, commandés par Hasan-Pascha, beglerbeg de Roumilie, s'embarquaient à Gallipoli. Sélim se mit lui-même en marche, le 24 safer 920 (20 avril 1514), un jeudi [xvii], jour réputé heureux chez les Ottomans. Il rejoignit son armée à Maldepé, où il nomma [2], au gouvernement d'Anatolie, l'eunuque Sinan-Pascha, gouverneur de Bosnie. Le 27 safer (23 avril), un espion persan, nommé Kilidj, qui avait été saisi dans le camp, fut renvoyé à Ismaïl avec une lettre renfermant une déclaration de guerre.

Voici la teneur de cette lettre, qui nous paraît, par son style et son caractère, reproduire fidèlement l'esprit du siècle et le génie particulier de Sélim:

« L'être suprême qui est à la fois l'arbitre souverain de la destinée des hommes, et la source de toute lumière et de toute science, annonce dans la sainte écriture que le vrai culte est celui des musulmans, et que celui qui professe une autre religion, loin d'être écouté

[1] Seadeddin et le fils d'Idris. Voyez aussi le *Selimnamé* de Djelalzadé.

[2] Seadeddin, Solakzadé, Ali et Eboulfazl-Mahmoud.

et sauvé, sera au contraire jeté parmi les réprouvés, au grand jour du jugement dernier : il dit encore, ce Dieu de vérité, que ses desseins et ses décrets sont immuables, que toutes les actions des hommes doivent se rapporter à lui, et que celui qui abandonne la bonne voie sera condamné au feu de l'enfer et aux supplices éternels. Mettez-nous, Seigneur, au nombre des vrais croyans, de ceux qui marchent dans le sentier du salut, et qui se détournent avec soin du vice et de l'infidélité! Que les bénédictions les plus pures et les plus saintes soient sur Mohammed-oul-Moustafa, le maître des deux mondes, le prince des prophètes, ainsi que sur ses descendans et tous ceux qui suivent sa loi!

» Moi, chef souverain des Ottomans, le maître des héros du siècle, qui réunis la force et la puissance de Feridoun, la majesté et la gloire d'Alexandre-le-Grand, la justice et la clémence de Keïkhosrew; moi, l'exterminateur des idolâtres, le destructeur des ennemis de la vraie foi, la terreur des tyrans et des Pharaons du siècle; moi, devant qui s'humilient les rois orgueilleux et injustes, et dont la main brise les sceptres les plus forts; moi, le glorieux sultan Sélim-Khan, fils du sultan Bayezid-Khan, fils du sultan Mohammed-Khan, fils du sultan Mourad-Khan, je t'adresse gracieusement la parole, à toi, Emir-Ismaïl, chef des troupes persanes, semblable en tyrannie à Sohak et à Efrasiab, et prédestiné à périr comme le dernier Dara (Darius), pour te faire connaître que les œuvres émanées du Très-Haut ne sont pas de frêles productions du caprice ou de la folie, mais qu'elles renferment une

infinité de mystères impénétrables à l'esprit humain. Le Seigneur le dit lui-même dans son livre saint : « Nous n'avons pas créé les cieux et la terre pour en faire un jeu [1]. » L'homme, qui est la plus noble des créatures et l'abrégé des merveilles de Dieu, est par conséquent, sur la terre, l'image vivante du Créateur. C'est lui qui vous a constitué khalifes de la terre [2], parce que réunissant les facultés de l'ame à la perfection du corps, l'homme est le seul parmi les êtres qui puisse comprendre les attributs de la divinité, et en adorer les sublimes beautés; mais il ne possède cette rare intelligence, il n'arrive à ces divines connaissances que dans notre religion et dans l'observation des préceptes du prince des prophètes, du khalife des khalifes, du bras droit du Dieu de miséricorde; ce n'est donc qu'en pratiquant le vrai culte que l'homme prospérera dans ce monde, et méritera la vie éternelle dans l'autre. Quant à toi, Emir-Ismaïl, une telle récompense ne sera point ton partage; parce que tu as méconnu la sainteté des lois divines; parce que tu as déserté la voie du salut et des sacrés commandemens ; parce que tu as altéré la pureté des dogmes de l'Islamisme ; parce que tu as déshonoré, avili et détruit les autels du Seigneur, usurpé un sceptre à l'Orient par des moyens illégaux et tyranniques; parce que, sorti de la poussière, tu ne t'es élevé qu'avec d'odieux stratagèmes sur un siége éclatant de splendeur et de magnificence; parce que tu as ouvert aux musulmans la porte de la

[1] *We ma kalakna es-semewat wel erz we man beïnihüma lououben.*

[2] *We houwe ellezi emenou djaalakum khoulefaï fil erzi.*

tyrannie et de l'oppression; parce que tu as joint l'iniquité, le parjure, le blasphème à ton impiété de sectaire; parce que, sous le manteau de l'hypocrite, tu as semé de toutes parts le trouble et la sédition; parce que tu as arboré l'étendard de l'irréligion et de l'hérésie; parce que subissant l'impulsion de tes honteuses passions, et t'abandonnant sans frein aux plus infâmes déréglemens, tu as osé délier le faisceau des lois musulmanes, et permettre le libertinage et le viol, le massacre de ceux qui sont entre tous les hommes les plus vertueux et les plus respectables, la destruction des chaires et des temples, la profanation des tombeaux, le mépris des oulémas, des docteurs et des émirs descendans du Prophète, l'avilissement des livres du Koran, l'anathème sur les khalifes légitimes (Eboubekr, Omar et Osman). Aussi, comme le premier devoir d'un musulman et surtout d'un prince pieux est d'obéir à ce commandement: « O vous fidèles qui croyez, soyez les exécuteurs des arrêts de Dieu! [1] » les oulémas et nos docteurs ont prononcé sentence de mort contre toi, parjure et blasphémateur, et imposé à tout bon musulman l'obligation sacrée de s'armer pour la défense de la religion, et de détruire l'hérésie et l'impiété dans ta personne et celles de tous tes partisans.

» Animés de l'esprit de ce fetwa, conforme au Koran, le code des lois divines, et voulant d'une part affermir l'islamisme, de l'autre délivrer les pays et les peuples qui gémissent sous ton joug, nous avons résolu de dépouiller nos ornemens impériaux pour revêtir la

1 *Ya eïyouha elle zine emenou ekounou anssaroullahi.*

cuirasse et la cotte de mailles, de déployer notre bannière toujours victorieuse, de rassembler nos armées invincibles, de tirer le glaive vengeur du fourreau de notre colère et de notre indignation, de marcher avec nos soldats, dont l'épée porte des coups mortels, et dont la flèche va percer l'ennemi jusque dans la constellation du sagittaire. Par suite de cette noble résolution, nous sommes entrés en campagne; nous avons déjà traversé le canal de Constantinople, et, guidés par la main du Très-Haut, nous espérons bientôt abattre ton bras tyrannique, dissiper ces fumées de gloire et de grandeur qui troublent aujourd'hui ta tête et te causent de funestes éblouissemens, soustraire à ton despotisme tes sujets tremblans d'effroi, t'étouffer enfin dans ces mêmes tourbillons de flammes que soulève partout sur ton passage ton génie infernal, accomplissant par là, sur toi, la maxime qui dit: « Celui qui sème la discorde ne peut recueillir qu'affliction et malheurs [1]. » Cependant, jaloux de nous conformer à l'esprit de la loi du Prophète, nous venons, avant de commencer la guerre, te présenter les paroles du Koran, au lieu du sabre, et t'exhorter à embrasser le vrai culte; c'est pourquoi nous t'adressons la présente lettre.

» Nous avons tous une nature différente, et l'espèce humaine ressemble aux mines d'or et d'argent [2]. Chez les uns, le vice est profondément enraciné; ceux-là sont incorrigibles, et l'on ne pourrait pas plus les ramener à la vertu que blanchir la peau d'un nègre:

1 *Menzeraa el fiten hazsadé el mihen.*

2 *En-nas maadin ke maadin oul zeheb wel fadha.*

chez d'autres, le vice n'est pas devenu une seconde nature; ils reviennent de leurs égaremens lorsqu'ils veulent, par un sérieux retour sur eux-mêmes, mortifier leurs sens et réprimer leurs passions. Le moyen le plus efficace pour remédier au mal, est de scruter profondément sa conscience, d'ouvrir les yeux sur ses fautes, et d'invoquer le pardon du Dieu de miséricorde, avec un vrai repentir et une amère douleur. Nous t'invitons en conséquence à rentrer en toi-même, à renoncer à tes erreurs, et à marcher vers le bien d'un pas ferme et courageux; nous demandons en outre que tu abandonnes la possession du territoire violemment détaché de nos États et sur lequel tu n'as que des prétentions illégitimes, que tu en fasses la remise entre les mains de nos lieutenans et de nos officiers; et si tu tiens à ta sûreté et à ton repos, cette résolution doit être prise sans délai [1].

» Mais si, pour ton malheur, tu persistes dans ta conduite passée; si, enivré de l'idée de ta puissance et de ta folle bravoure, tu veux poursuivre le cours de tes iniquités, tu verras en peu de jours tes plaines couvertes de nos tentes et inondées de nos bataillons. Alors il se fera des prodiges de valeur, et l'on verra s'accomplir les décrets du Très-Haut, qui est le dieu des armées et le souverain juge des actions des hommes. Au reste, salut à qui suit la voie du salut! [2] [XVIII] »

[1] Mouradjea d'Ohsson, I, p. 124-134. La réponse d'Ismaïl à cette lettre se trouve dans Seadeddin, Eboulfazl, Ali, Loutfi et Solakzadé.

[2] Feridoun, n° 274, et la réponse, n° 275, *Codex* de la Bibliothèque de Paris, p. 307.

Le jour que ce message fut expédié au schah de Perse, Sélim en adressa un autre à Ferroukhschad-beg [1], prince de la famille du Mouton-Blanc, qui venait de prendre les armes contre Ismaïl. Il l'engageait à redoubler de courage et d'efforts. Le lendemain, 28 safer 920 (24 avril 1514), le sultan quitta Maldepé et s'avança vers la plaine d'Yenischehr, où le beglerbeg de Roumilie, Hasan-Pascha, vint le joindre avec les troupes qui avaient passé l'Hellespont à Gallipoli. Après dix journées de marche, l'armée ottomane s'arrêta à Seïd-e-Ghazi, lieu de sépulture de Sid-al-Battal. Pendant une halte de trois jours dans cette ville, Sélim fit distribuer une somme de mille aspres à chacun de ses soldats, pour stimuler leur ardeur [2]. Le vizir Doukaghin Ahmedzadé eut le commandement de l'avant-garde, forte de vingt mille sipahis feudataires; on lui donna pour lieutenant Ahmed Karadja-Pascha, gouverneur de Sinope, avec un corps de cinq cents cavaliers bien montés, et qui, précédant l'armée pour éclairer sa marche, étaient spécialement destinés à faire des prisonniers [3]. De Seïd-e-Ghazi, les Turcs se dirigèrent sur Koniah, puis sur Kaïssariyé. Pendant que l'armée prenait quelques jours de repos dans cette dernière ville, le sultan entama des négociations avec Alaeddewlet, prince de Soulkadr, pour

[1] Suivant les historiens ottomans, ces deux messages furent expédiés du camp de Maldepé.

[2] Ali, IIIe récit, f. 193. Seadeddin. Solakzadé, f. 85. Le *Selimnamé* de Djeladeddin, f. 38, exemplaire de Dresde.

[3] Les mêmes.

obtenir de lui un renfort de cavalerie; il l'avait à cet effet invité à venir le trouver dans son camp. Mais Alaeddewlet s'excusa sur son grand âge de ne pouvoir se rendre aux invitations de Sélim; bien plus, loin même de rester neutre, il se montra en plus d'une occasion hostile à l'armée ottomane, et osa même inquiéter sa marche. Cette offense se grava profondément au cœur de Sélim, qui en tira plus tard une éclatante vengeance; mais sa position lui faisait alors une loi de la dissimulation. Il reprit sa route vers Ouskouldjé [XIX] où il arriva le 3 djemazioul-ewwel (26 juin). Non moins politique que persévérant dans ses projets, Sélim, pour exciter le zèle des soldats, décréta que tout cavalier possédant un fief de mille aspres de revenu jouirait à l'avenir d'une augmentation de cinquante aspres. Dans une revue générale qu'il passa à Siwas, Sélim fit le dénombrement de ses forces, qui s'élevaient à cent quarante mille hommes bien armés, cinq mille vivandiers et soixante mille chameaux [1]. Il avait en outre échelonné, entre Kaïssariyé et Siwas, quarante mille hommes de réserve, mais dans ce nombre étaient compris les malades et les invalides de l'armée. Le commandant de ces troupes avait la double mission de couvrir les derrières, et d'assurer les provisions de vivres et de fourrages dont le renouvellement devenait de plus en plus difficile, le khan persan, Oustadjlü, ayant brûlé tout le pays avant de se retirer devant l'ennemi [2]. Cette

1 Eboulfazl, f. 44.
2 Seadeddin, Solakzadé, Ali, Eboulfazl.

courageuse détermination d'Ismaïl faillit arrêter, dès l'ouverture de la campagne, les progrès des Turcs; car ils n'avaient d'autres provisions que celles de la flotte, qu'on transportait de Trapezoun au camp à dos de mulet [1].

La première lettre adressée par le sultan au schah de Perse fut bientôt suivie d'une seconde conçue dans un esprit semblable, et où la prose s'alternait de vers persans [2]. Sélim y joignit, par dérision, un présent composé des différens attributs du scheïkh, le froc, le bâton, le cure-dent et le cilice, allusion injurieuse à l'origine d'Ismaïl qui descendait en effet d'une famille de scheïkhs [3]. Enfin il lui adressa en turc une troisième et dernière lettre datée d'Erzendjan, qui résumait les deux premières écrites en langue persane [4], et dans laquelle il lui annonçait son arrivée prochaine dans l'Azerbeïdjan, et l'établissement d'un corps de réserve entre Kaïssariyé et Siwas. Après quelques éloges donnés au bon esprit et à la tenue de ses troupes, Sélim ajoutait : « Ceux qui usurpent les trônes

[1] Ali, f. 193. Giovio, *Fatti illustri di Selim*, et Marini Sanuto.

[2] Aucun des historiens ottomans ne donne cette lettre; mais elle se trouve dans Feridoun sous les nos 150 de mon exemplaire, et 79 de celui de la Bibliothèque du Roi, p. 286.

[3] Ali, f. 194.

[4] *Collection* de Feridoun, no 251, exemplaire de la Bibliothèque du Roi, p. 284 On lit, dans un rapport du consul de Venise à Chypre (Mar. Sanuto, t. XIX) : *Il Sciah ripose : se voi non manzate i vostri cavalli, e se li vostri schiavi Janizari non si farà suole dalle scarpe delli zerculahi* (de leurs bonnets d'or), *che portono in testa, io non passerò* (le Mourad-Tschaï); *ma se voi volete venir trovarmi, passate.*

par la force des armes doivent, comme le bouclier, présenter leur poitrine aux dangers, et, comme le casque, offrir leur tête aux coups de l'ennemi; la fiancée de l'empire ne se laisse embrasser que par celui qui baise sans pâlir les lèvres (le tranchant) du sabre. Appeler hommes ceux qui cherchent leur salut dans les ténèbres serait un mensonge; et il ne convient pas à ceux qui redoutent la mort de ceindre l'épée à l'heure du combat, et de monter à cheval. » Le sultan terminait en donnant rendez-vous à Ismaïl sur le champ de bataille [1].

Lorsque l'armée ottomane eut dressé ses tentes aux environs de Tschemen (le 25 djemazioul-ewwel — 18 juillet), un ambassadeur persan apporta la réponse du schah aux trois messages de Sélim, et remit entre ses mains une boîte d'or remplie d'opium [xx]. Ainsi l'on vit ces deux monarques rivaux, suivant l'exemple donné par plus d'un grand souverain d'Asie, s'adresser des ambassadeurs dont les lettres de créance étaient des injures ouvertes, et dont les présens étaient de sanglantes ironies. Les historiens d'Orient qui ont écrit les hauts faits d'Alexandre dans l'Inde s'étendent avec complaisance sur les dons que se firent mutuellement Alexandre et Porus, et dans le choix desquels ils rivalisèrent de causticisme et de forfanterie. Toutes les

[1] Feridoun, nos 251 et 79, p. 289, dans l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi. Seadeddin, f. 237. Ali, f. 190. Solakzadé, f. 85. Ebouïfazl, f. 46. Loutfi, et *Collection* de la Bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez. La date du 1 djemazioul-ewwel (22 juin) ne se trouve que dans Feridoun.

histoires orientales qui traitent des guerres de Bayezid-Yildirim et de Timour donnent, dans la correspondance de ces deux princes, de nouvelles preuves de ce tour d'esprit sarcastique familier aux nations d'Asie. Les barbares se défient en s'injuriant, et l'intelligence des enfans procède, non par des idées, mais par des images; aussi ne faut-il pas s'étonner qu'en Orient, ce vieux berceau de poésie et d'héroïsme romantique, la parole se soit revêtue d'images frappantes, et que l'injure ait pris, pour ainsi dire, une forme, en se cachant sous des présens pleins de piquantes allusions. Dès les premières lignes, la réponse d'Ismaïl, qui a été mal appréciée par les Ottomans, respire un ton de bienséance et de dignité, tel qu'il convient au chef d'un puissant empire: il proteste de son ignorance des causes qui ont pu déterminer Sélim à la guerre; il réclame la paix en disant qu'il ne s'est jamais constitué en hostilité contre le prince de Soulkadr; il rappelle au sultan qu'avant son élévation au trône, des relations d'amitié avaient existé entre eux; puis il ajoute qu'il voudrait ne rien voir changer à leur ancienne liaison; que du reste le style inconvenant qui distingue les lettres de Sélim est indigne d'un sultan; que sa lettre est sans doute l'œuvre de secrétaires enivrés d'opium, et que c'est pour cette raison qu'il lui envoie, par son ambassadeur Schahkouli Ayi, de l'opium dans une boîte; que bientôt on saura quelle est la volonté de Dieu, mais qu'alors il sera trop tard pour se repentir. Ismaïl disait encore qu'il écrivait ces lignes pendant une chasse à Isfahan, mais qu'il se disposait

à marcher contre Sélim, si cette réponse amicale n'était pas bien accueillie de lui. Du reste, il laissait le sultan libre de faire ce que bon lui semblerait; il finissait en disant que s'il avait différé jusque-là d'entrer en campagne, c'est qu'il avait mûrement réfléchi sur la fin qu'il voulait donner à cette lutte [xxi]. Cette lettre, dont le langage était si modéré, comparativement aux trois messages du sultan, et plus encore le présent dont elle était accompagnée [1], mirent Sélim dans une telle fureur qu'il fit déchirer en pièces l'envoyé d'Ismaïl. Son neveu Mourad, fils d'Ahmed-Mourad, avait naguère fait subir le même traitement à un ambassadeur de Sélim qui était venu à la cour de Perse demander son extradition [2].

Cependant, et malgré toutes ces provocations des Turcs, l'ennemi restait invisible; c'était s'exposer à une disette inévitable, que de pénétrer plus avant dans un pays entièrement saccagé. Les janissaires commençaient à murmurer, et insistaient pour retourner chez eux. Mais loin d'abandonner son plan de campagne, Sélim régla la marche de ses troupes, et partagea en

[1] *Haveva in costume Sultan Selim, come habbiamo ancora inteso dire il Serenissimo Andrea Gritti duce di Venezia, di pigliar per bocca alle volte una semenza nata in Turchia, che leva a gli huomini la memoria delle cose grave e fastidiose, e gli rende molto sciolti ed allegri, e dura per alcuna ora.* Alfonso Ulloa, *libro dell' Origine dei Turchi.* Venezia, 1558, p. 153. Le *Selimnamé* de Djelalzadé, f. 40.

[2] *Il disse* (Ismaïl au prince Mourad) : *Tolete questo Ambasciador in vostra man et fateli quel vi piace, e tune dito Soltano Morad lo piglið, e li fece tagliar il naso ed oreghie e strascinar.* (*Relazione di cose Turche di Cipro,* dans Marini Sanuto, t. XIX.)

quarante stations la route qui leur restait encore à faire pour se rendre sous les murs de Tebriz, capitale de la Perse et résidence ordinaire du schah Ismaïl. Avant de partir, Hemdem-Pascha [1], beglerbeg de Karamanie, élevé dès sa première enfance avec Sélim dans le harem, osa, à l'instigation des autres vizirs, représenter au sultan les dangers qui le menaçaient dans cette expédition, en insistant surtout sur la nécessité de ne pas engager l'armée dans des steppes désertes; il paya de sa tête un avis trop sage pour être écouté d'un homme tel que Sélim, auquel rien ne devait résister. Seïnel-Pascha prit la place de Hemdem-Pascha dans le conseil, et l'on se remit en marche, pour ne plus s'arrêter jusqu'à Tscihouroumek. Là, Balibeg tua quelques traînards à l'ennemi, et fit deux prisonniers. Sélim, qui brûlait de répondre à l'insultant message de son rival, et qui ne l'avait point encore osé dans la crainte qu'Ismaïl n'usât de représailles sur la personne de son ambassadeur, saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui; il rendit la liberté aux deux prisonniers, et les renvoya au schah de Perse, avec une nouvelle missive, écrite en turc, dans laquelle il se bornait à faire appel à l'honneur du soldat : « Ismaïl Behadir! tu m'as porté l'audacieux défi de paraître sur tes frontières; voici que j'arrive; j'ai déjà marché depuis plusieurs semaines sans pouvoir te rencontrer, ni toi, ni ton armée! Je ne sais pas si tu es mort ou vivant : tu n'as donc pour toi que la ruse et l'intrigue? Si tu as peur, fais ve-

[1] Giovio l'appelle *Chendemo*.

nir un médecin qui puisse te guérir; c'est afin de ne pas trop t'épouvanter, que j'ai laissé quarante mille hommes, l'élite de mes troupes, près de Kaïssariyé; c'est de cette manière qu'on fait preuve de magnanimité envers ses ennemis. Mais si tu continues à te cacher, il ne te sera plus permis de te croire un homme; suis mes conseils, change ton casque contre un bonnet de femme, ta cotte de mailles contre un parasol, et renonce à ton ambition de gouverner [1]. » Sélim joignit à ce message des vêtemens de femme, par allusion à la lâcheté qu'il reprochait à Ismaïl [2]. Il expédia en même temps une lettre en langue persane [3] au khan de Samarkand, Obeïd, pour l'engager, en sa qualité de sunni, à se réunir à lui contre le schah de Perse, et une autre au sultan d'Egypte, pour l'informer de sa présence dans le pays ennemi [4]. De Tschouroumek [5], Sélim se dirigea sur Eskidepé, et de là sur Terdjan, célèbre par la défaite d'Ouzoun-Hasan [xxii]; là, il donna ordre au chef kurde Moustafa, qui fut plus tard appelé au vizirat, de se por-

1 Dans Feridoun, nº 253, *Codex* de Paris, nº 79, p. 292. Parmi les historiens ottomans, Ali, f. 193, et Loutfi, sont les seuls qui citent cette lettre. Elle se trouve aussi à la Bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez. La date du dernier djemazioul-akhir, que donne Feridoun, est inexacte; car à ce jour-là Sélim se trouvait déjà à l'entrée de la vallée de Tschaldiran.

2 Ali, p. 194.

3 Cette lettre longue de six pages est datée, dans la *Collection* de Feridoun, du 2 djemazioul-akhir (26 juillet), et dans le *Codex de la Bibliothèque de Paris*, nº 79, p. 310, du dernier du même mois.

4 *Ibid.*, p. 356.

5 Solakzadé, f. 85. Seadeddin, IV, f. 639. Ali.

ter avec un corps d'armée sur la gauche, et d'aller mettre le siége devant Baïbourd. Sélim continua sa marche, et arriva le jour suivant à Sogmen, où il reçut les ambassadeurs de Djanik, prince de Géorgie. Ces ambassadeurs amenaient à leur suite un convoi de vivres destinés à approvisionner l'armée du sultan, et les deux fils d'Alaeddewlet, qui, de la cour d'Ismaïl, s'étaient réfugiés à celle du prince Djanik. Sélim expédia au prince de Géorgie son second écuyer, avec des remerciemens et des vêtemens d'honneur. Lorsqu'il fut question de se remettre en marche vers Tebriz, les janissaires, fatigués de poursuivre l'ennemi sans jamais le rencontrer, se plaignirent hautement et demandèrent à revenir sur leurs pas. Sélim n'avait pas daigné s'apercevoir des murmures qu'une fois déjà, lors de la halte à Erzendjan, ils s'étaient permis, et qu'il avait cru devoir punir dans la personne de Hemdem. Mais à cette nouvelle tentative d'insubordination, il s'avança fièrement au milieu d'eux : « Est-ce ainsi que vous prétendez me servir? s'écria-t-il. L'obéissance consiste-t-elle en protestations? Que ceux d'entre vous qui veulent revoir leurs femmes et leurs enfans quittent les rangs et s'éloignent; moi, je ne suis pas venu jusqu'ici pour retourner sur mes pas; qu'à l'instant même les lâches se séparent de ceux qui veulent me suivre, et qui se sont armés du sabre et du carquois pour se vouer à mon service. Je ne reviendrai jamais sur ma résolution [1]. »

[1] Il termina sa harangue par le vers persan : *Men ne mi gerdem es in*

A ces mots, il donna le signal du départ, et pas un janissaire n'osa déserter son drapeau.

Pendant la marche, Mikhaloghli Mohammedbeg, commandant de l'avant-garde, fit avertir le sultan qu'Oustadjuoghli, gouverneur de Diarbekr, venait d'arriver à Khoï, et qu'Ismaïl s'approchait lui-même à la tête de son armée. Ces nouvelles furent confirmées par un message du schah de Perse, en réponse à la dernière lettre de Sélim [1]. Profitant de la faute que faisait Ismaïl, en abandonnant sa position, Sélim força les étapes. A Kazligoël-Yourti, non loin du château de Makou, Alibeg, fils de Schehzouwar, envoya à Sélim quelques prisonniers, qui l'informèrent de la présence d'Ismaïl à Khoï. Alibeg reçut, pour prix de ce service, un cheval dont les harnais étaient incrustés d'or, et les brides semées de pierres précieuses [2]. Sélim commençait à désespérer de jamais se trouver en face de l'ennemi, lorsqu'il reçut un défi d'Ismaïl par un de ses espions, le scheïkh Ahmed, qui avait eu le malheur de tomber entre les mains des Persans ; ayant été conduit devant le schah, il avait joué son rôle avec tant d'habileté, qu'Ismaïl s'était persuadé qu'il était un émissaire envoyé secrètement par les Turcomans pour se réunir aux Persans. Dupe de la ruse

azm ki der dil darem. « Je ne me détourne pas du projet qui domine mon esprit. » Ali.

[1] Seadeddin, IV, f. 642. On lit dans Giovio : *e mandò un Araldo a Selim e con esso lui alcuni uomini di guerra.* (*Fatti illustri di Selim.*) Sansovino, *Histoire universelle*, Venezia, 1654, p. 350.

[2] Seadeddin, IV, f. 642. Eboulfazl, f. 57. Djelalzadé, f. 41.

de l'espion, il lui avait fait de riches présens et l'avait renvoyé sain et sauf au sultan, avec mission de lui annoncer qu'il l'attendait dans la plaine de Tschaldiran. Les aveux de quelques nouveaux prisonniers vinrent à l'appui de cette déclaration. Lors du passage de l'armée turque à Tanasafi, il y eut éclipse de soleil; les astrologues et les devins tirèrent de ce phénomène d'heureux présages en faveur des Ottomans. Dès la plus haute antiquité, les Perses avaient adoré le soleil, et cet astre figurait encore sur le grand sceau de l'empire. Cela fit penser aux Ottomans que la gloire de la Perse allait s'éclipser devant la brillante étoile de Sélim, et que l'hérésie allait disparaître devant la vraie foi [1]. Ce fut également à Tanasafi que Sélim apprit, du fils de Schehzouwar, la prise du fort de Bayezid.

Le surlendemain [XXIII] (2 redjeb — 23 août), le sultan atteignit la vallée de Tschaldiran: des hauteurs qui la dominent, on découvrait à l'orient les tentes d'Ismaïl [XXIV]. Un conseil de guerre fut convoqué pendant la nuit, pour décider s'il fallait commencer l'attaque dès le point du jour, ou donner aux troupes le temps de se refaire par vingt-quatre heures de repos; tous les vizirs opinèrent en faveur de ce dernier parti. Le defterdar Piri osa seul avoir un avis différent: il jugeait dangereux de différer le combat, parce qu'un assez grand nombre d'akindjis, professant en secret les dogmes de l'ennemi, pourraient, si on leur laissait le temps de la réflexion, passer de son côté, ou tout au moins ne l'attaquer qu'avec répugnance et mollesse.

[1] Mouradjea d'Ohsson, I, p. 379, in-8°.

« Voici donc, dit Sélim, voici un homme de bon conseil ! c'est dommage qu'il ne soit pas vizir [1]. » Il donna aussitôt le signal de l'attaque, et l'armée se rangea en ordre de bataille sur les hauteurs, pour déboucher dans la plaine.

Ismaïl, en voyant la cavalerie ottomane descendre dans la vallée, ne put se persuader au premier moment que son rival fût assez téméraire pour engager le combat sur un terrain si désavantageux ; plein de sécurité, il garda ses positions, et se mit à observer les mouvemens de l'ennemi avec une curiosité toujours croissante. Appelant alors à lui un cavalier ottoman que les siens avaient fait prisonnier, il le questionna sur les généraux et les différens corps de l'armée de Sélim, à mesure qu'il les voyait prendre position dans la plaine [2] : « Quels sont ces étendards rouges qui inondent les hauteurs, comme un fleuve de sang ? — Ils appartiennent aux cavaliers de Nikobi, répondit le prisonnier, et marchent sous les ordres de leur chef héréditaire Mikhaloghli. — Et ces bannières vertes, qui maintenant descendent dans la vallée ? — Ce sont les cavaliers de Boli et de Kastemouni, conduits par le descendant de leurs princes, le fils d'Isfendiar ; ces deux corps forment avec les akindjis l'avant-garde des Ottomans. » Soudain, il s'éleva un nuage de pous-

[1] Djenabi, p. 415. Djelalzadé, p. 41. Le *Selimnamé* de Keschfi, f. 16-20.

[2] Le grand-vizir Loutfi (f. 90, 92) paraît avoir imité cet épisode de celui de Sohrab dans le *Schahnamé*. Comme il nous enseigne l'ordre de bataille suivi par l'armée ottomane, nous lui avons trouvé une valeur historique.

sière, à travers lequel on put apercevoir de grandes masses d'infanterie, s'avançant avec la rapidité d'un torrent; c'étaient les azabs, habillés de rouge. A trois reprises différentes, s'élevèrent de nouveaux tourbillons de poussière; et le hennissement des chevaux, dont on voyait étinceler les pommeaux d'or, annonça l'arrivée de la cavalerie. Ismaïl crut trois fois à la présence du sultan; mais le prisonnier nomma successivement les beglerbegs de Karamanie, d'Anatolie et de Roumilie, avec leurs cavaliers feudataires. Après eux, on vit déboucher des fantassins avec des drapeaux rayés de jaune et de rouge; des voiles blancs. fixés sur leurs têtes avec des épingles d'or, semblaient flotter sur leurs épaules; mais ces prétendus voiles n'étaient autres que les bonnets de feutre blanc des janissaires, et les épingles d'or n'étaient que les cuillères dorées figurées sur le devant de leurs coiffures et brillant aux premiers rayons du soleil. On entendit de nouveau un cliquetis d'armes et un piétinement de chevaux, et du sein du nuage de poussière qui s'était amassé autour d'elles sortirent des troupes qu'il semblait rendre plus brillantes encore; à droite flottaient des bannières rouges, à gauche des bannières vertes; au centre dominaient deux grands étendards, l'un rouge, et l'autre blanc. « Voici le padischah, le glorieux sultan! s'écria le cavalier turc; ces deux étendards sont les siens; à sa droite les sipahis, à sa gauche les silidhars; derrière lui, les cavaliers soldés et les étrangers; ce sont là ses gardes-du-corps. » A l'aspect d'une réunion de forces si imposantes, le schah de

Perse poussa un profond soupir; mais il ne perdit point courage, et se disposa à soutenir le choc.

Les Ottomans se rangèrent dans la plaine suivant l'ordre accoutumé : la cavalerie des beglerbegs d'Anatolie et de Karamanie, sous les ordres de Sinan et de Seïnel-Pascha, formait l'aile droite; les troupes d'Europe, commandées par Hasan-Pascha, beglerbeg de Roumilie, l'aile gauche [1]: les azabs d'Europe et d'Asie étaient distribués entre les deux ailes; le centre était occupé par les janissaires, derrière lesquels était le sultan entouré de ses gardes et assisté de ses trois vizirs, Doukaghin, chef du diwan, Hersek-Ahmed et Moustafa [2]. Les chariots et les chameaux formaient un rempart devant les janissaires; l'artillerie était placée aux deux extrémités des deux ailes; cachés par les phalanges des azabs, les canons étaient liés les uns aux autres à l'aide de chaînes en fer, et présentaient une barrière infranchissable. Sélim avait enjoint aux troupes d'artillerie de n'ouvrir le feu que lorsque les azabs, s'écoulant à droite et à gauche, auraient entièrement démasqué les pièces. L'armée ottomane s'élevait encore à plus de cent vingt mille hommes [3], parmi lesquels

[1] Seadeddin, IV, f. 244. Solakzadé, 86. Ali, Loutfi, Djenabi, Hezarfenn, le *Nokhbetet-tewarikh* et le *Raouzatoul-ebrar*. Parmi les historiens d'Europe, Tubero dit avec justesse : *In dextro cornu Asiatici constiterant, lævum Europæi tenuere*, p. 301. Giovio. Penia intervertit cet ordre.

[2] Djenabi, 415. Penia, Giovio.

[3] *Il Signor va contro il Sofi con esercito bellicosissimo di* 120,000, *ma tutti vano come alla morte mal volontieri contra il Sofi, per esser parte della sua faction*. Rapport vénitien du 14 mars 1514, dans Marini Sanuto, t. XIX.

quatre-vingt mille cavaliers; mais les chevaux avaient souffert du manque de fourrage, et leurs jambes pliaient sous la fatigue. Les janissaires et les azabs, transplantés sous un ciel ardent, n'avaient eu pour toute nourriture, pendant la route, que de la farine corrompue et des fruits sûrs [1]; tant de privations avaient épuisé les soldats et relâché la discipline. Mais, à la vue de l'ennemi, les Ottomans oublièrent leurs ressentimens et leurs fatigues; ils couvaient des yeux l'or et les pierreries qui parsemaient les tuniques des Persans, et se croyaient déjà maîtres des vivres dont leur camp était abondamment pourvu. La confiance circula dans les rangs de l'armée, qui attendit impatiemment le signal de l'attaque.

Ismaïl avait une cavalerie presque aussi nombreuse que son adversaire; de plus, ses hommes étaient sains et dispos, ses chevaux frais et bien entretenus. On remarquait un corps de dix mille cavaliers, tous vétérans aguerris: leurs casques étaient d'acier poli, et ornés d'aigrettes rouges; leurs armes étaient des masses en fer, des arcs, et des lances en bois de frêne, dont ils se servaient en les tenant par le milieu [2]; leurs chevaux agiles et nerveux étaient couverts de caparaçons tissus de mailles d'acier. La bonne tenue de ses troupes, leur dévouement éprouvé [3], tout concou-

[1] Giovio, dans Sansovino, *Storia univer.*, f. 349.

[2] *Lancie di frassino ch'essi secondo il costume spagnuolo frigliavano a mezz' hasta.* Giovio, f. 350.

[3] Giovio, Seadeddin, Solakzadé, Ali, f. 193, s'étend sur l'enthousiasme des Persans, sur leur dévouement pour Ismaïl et sur la politique de ce souverain.

rait pour inspirer à Ismaïl la plus grande confiance dans l'issue de la bataille ; il comptait parmi ses généraux des guerriers blanchis sous le harnais, tels qu'Oustadjluoghli, gouverneur du Diarbekr, les gouverneurs de Bagdad et de Mesched, ceux du Khorassan et du Moghan, et le premier dignitaire de la loi, Mir-Abdoulbaki, fils de Nimetoullah. Mais l'armée persane manquait d'infanterie, et n'avait pas un canon à opposer à l'artillerie formidable des Ottomans. Il fallait pour y suppléer une habile combinaison. Instruit par ses espions ou par des transfuges du plan de Sélim, et des dispositions qu'il avait prises pour le jeu de ses batteries, il divisa son armée en deux corps, se mit à la tête du premier, et donna le commandement du second à Oustadjluoghli. Ismaïl avait fondé toute la fortune de cette journée sur un double mouvement qu'il devait exécuter sur deux points opposés avec Oustadjluoghli : marchant à la fois, lui contre l'aile gauche de l'ennemi, et Oustadjluoghli contre l'aile droite, on était convenu qu'on suivrait tous les mouvemens des azabs, qu'on tâcherait de les prendre en flanc lorsque ceux-ci ouvriraient leurs rangs, de manière à tomber ainsi par derrière sur le corps des janissaires. La cavalerie des Persans chargea la première celle des Ottomans qui reçut le choc avec fermeté, et la mêlée s'engagea aux cris de *Schah* et *Allah*. L'attaque dirigée par Ismaïl eut un plein succès ; les azabs pris en flanc lâchèrent pied, Hasan périt dès le premier choc, et toute l'aile gauche de Sélim fut refoulée jusqu'à l'arrière-garde. Mais, à l'aile droite, le beglerbeg Sinan-

Pascha sut déjouer les efforts d'Oustadjluoghli. Au lieu d'ouvrir leurs rangs, ses troupes se replièrent en ordre vers les batteries, et franchirent les chaînes [1]; ce mouvement s'exécuta avec une telle rapidité. que les Persans se trouvèrent tout-à-coup sous la bouche des canons; à peine démasquée, l'artillerie vomit la mort dans leurs masses profondes, et le sol fut en un instant jonché de cadavres. La mort d'Oustadjluoghli, qui périt un des premiers, compléta la déroute des Persans. Victorieux sur ce point, Sélim avait à réparer la défaite de son aile gauche, composée des meilleures troupes de son armée; begs et soldats, tout avait fui devant l'attaque impétueuse d'Ismaïl. Sur un signal du sultan, les janissaires rompirent les barricades de chariots derrière lesquelles ils s'étaient retranchés, et commencèrent la fusillade. Ecrasées par sept décharges successives [xxv], les troupes du schah de Perse commençaient déjà à faiblir, lorsqu'il tomba lui-même de cheval, blessé au bras et au pied; un cavalier ottoman courut sur lui, la lance en arrêt, et c'en était fait de la vie d'Ismaïl, si l'un de ses officiers ne se fût sacrifié. Le mirza Sultan-Ali, confident d'Ismaïl et vêtu entièrement comme lui, se précipita vers le soldat ennemi en criant : « Je suis le schah. » Pendant qu'on s'assurait de la personne de Mirza-Ali, un palefrenier nommé Khizr [2] céda, au risque de sa vie, son cheval à Ismaïl, qui, voyant la bataille irrévocable-

[1] Djenabi, p. 415.

[2] Ismaïl, reconnaissant de ce sacrifice, éleva plus tard un monument funèbre à la mémoire de Khizr.

ment perdue, s'enfuit à toute bride; ceux des siens qui combattaient encore suivirent son exemple, et le champ de bataille resta au pouvoir des Ottomans. Il y eut une perte immense de part et d'autre; quatorze khans [xxvi] de l'armée d'Ismaïl, quatorze sandjak-begs de celle de Sélim, restèrent sur la place. Le schah de Perse courut toute la nuit [1], et arriva le lendemain, à l'aube du jour, devant les murs de Tebriz; les habitans de la ville s'avancèrent à sa rencontre, plutôt par curiosité, que par un sentiment d'intérêt. S'il faut s'en rapporter au témoignage des historiens ottomans [2], Ismaïl, ne se croyant pas en sûreté dans sa capitale, aurait continué sa route vers Derghezin.

Cependant les Turcs avaient pris possession du camp de l'ennemi, de ses trésors et de ses femmes, parmi lesquelles se trouvait l'épouse favorite du schah. Les kouridjis, ou gardes-du-corps du roi, furent amenés devant Sélim, et massacrés par son ordre [3]; tous les prisonniers subirent le même sort; les femmes et les enfans échappèrent seuls à cette boucherie. Au nombre des victimes, l'histoire cite le khan Roustem, qui se présenta pour faire sa soumission, et que Sélim fit

1 Les historiens persans ont voulu compenser la honte de cette défaite par le récit des hauts faits d'armes d'Ismaïl qui tiennent un peu du prodige, s'il fallait y ajouter foi. Ainsi, il aurait d'un coup de cimeterre coupé en deux jusqu'à la selle le corps d'un cavalier turc; et, suivant une autre tradition, il aurait encore brisé avec son sabre la lourde chaîne qui liait entre eux les canons de l'ennemi. Voyez Malcolm et Morier.

2 Seadeddin, Solakzadé, Ali, Eboulfazl. Le *Selimnamé* de Sehoukri (en prose).

3 Les mêmes.

égorger avec ses deux fils et cent cinquante hommes de sa suite; un autre chef kurde, Khalet, qui crut sauver sa vie par la trahison, fut passé au fil de l'épée avec tous les siens. Dans la matinée du jour suivant, Sélim reçut les félicitations solennelles de ses vizirs et de ses troupes; le reste de la journée fut donné au repos. Le lendemain, le sultan leva son camp et partit pour Tebriz. Le vizir Doukaghin-Ahmed, le defterdar Piri [1], et l'historien Idris [2], autrefois secrétaire-d'Etat d'Yakoub, prince de la dynastie du Mouton-Blanc, prirent les devants, et vinrent, au nom du sultan, demander les clefs de la ville, et tout préparer pour son entrée triomphale [3]. Sélim fit un long circuit et n'arriva à Tebriz qu'après treize jours de marche [xxvii]; les habitans qui s'étaient portés en foule à sa rencontre, jusqu'à Sourkhab, formèrent avec son armée une haie sur son passage. A son entrée dans la ville, Sélim rencontra un grand nombre de derwischs. A leur tête, il distingua un homme pour lequel tout le monde avait une déférence marquée; c'était un descendant de Timour, le prince Bediouz-Zeman, c'est-à-dire *le rare de son époque*, qui vivait à la cour d'Ismaïl sous la surveillance d'un derwisch, depuis que son père Houseïn avait été chassé du Khorassan [4]. Sélim

1 Le *Selimnamé* de Djelalzadé, XV, exemplaire de Dresde, f. 43.

2 Ali, Eboulfazl. Schoukri, dans son *Selimnamé*.

3 Seadeddin, Solakzadé, Ali, Eboulfazl, Schoukri.

4 Cantemir est dans l'erreur, lorsqu'il prétend qu'Houseïn-Baïkara lui-même avait été fait prisonnier : « Le Mæcenas des musiciens, Huseïn, fils de Bicasar. » *Selim*, note *o*.

lui fit donner des vêtemens de prince, et l'invita à prendre place sur un trône qu'il avait fait élever à côté du sien, donnant ainsi un témoignage éclatant de son respect pour le sang de Timour [1]. Un revenu de mille aspres par jour fut assigné à Bediouz-Zeman, qui, lorsque l'armée ottomane se retira, suivit le sultan à Constantinople, où il mourut de la peste. Sélim manda encore près de lui le mouezzin Mohammed-Hafiz d'Isfahan, renommé pour sa belle voix, et l'emmena en Europe avec son fils Hasandjah, père de l'historien Seadeddin [2]. Pendant une semaine que Sélim resta à Tebriz, il s'occupa exclusivement de tirer tout le fruit possible de sa conquête, et fit partir pour ses Etats les joyaux du schah [3], ses riches étoffes, ses armes incrustées d'or et de pierreries, ses éléphans, ainsi que les trésors dont Ismaïl avait dépouillé les derniers souverains de l'Azerbeïdjan, Yakoub et Abousaïd.

Le lendemain de son arrivée (16 redjeb 920 — 6 septembre 1514), Sélim se rendit à la grande mosquée du sultan Yakoub, pour assister à la prière publique du vendredi, qui fut faite en son nom; s'étant aperçu que plusieurs parties de ce bel édifice commençaient à se détériorer, il en ordonna la restauration. Il visita ensuite le magnifique jardin appelé

[1] Seadeddin, Solakzadé, Ali, Eboulfazl. Le *Selimnamé de* Schoukri.

[2] Le *Selîmnamé* de Seadeddin.

[3] Seadeddin, f. 33, et Ali parlent d'une paire de boucles d'oreilles garnies de rubis, qui appartenait à Tadjlu-Sultane, épouse d'Ismaïl, tombée entre les mains des Turcs, et que le schah aurait brisée dans un accès d'ivresse : les pierres n'étaient que des morceaux détachés d'un rubis d'une grosseur extraordinaire. Seadeddin, f. 640.

Heschtbihischt (les huit paradis) et le marché d'Yakoub[1]. Les jours suivans, le khodja Isfahani fut admis à présenter au sultan deux poëmes, écrits l'un en langue persane, l'autre en dialecte tschagataïen, et qui célébraient pompeusement le triomphe des armes ottomanes[2]. Il expédia lui-même des messages à son fils Souleïman, au gouverneur d'Andrinople[3], au khan de Crimée[4], au sultan d'Egypte[5], et au doge de Venise[6]; la victoire des Ottomans fut notifiée à ce dernier par un simple sipahi.

Sélim ne resta que huit jours dans la capitale de la Perse, dont il envoya les meilleurs artisans, au nombre de mille, à Constantinople[7]; la prudence lui faisait un devoir de quitter une ville déjà épuisée de toutes ses ressources, et exclusivement peuplée de ses ennemis jurés, les schiis. D'ailleurs le voisinage du schah ne laissa pas que de lui donner quelque inquiétude. Il partit (le 25 redjeb — 15 septembre) et prit le chemin de Karabagh; il comptait établir ses quartiers d'hiver dans les plaines fertiles de ce district de l'Azerbeïdjan,

1 Schoukri, f. 34.

2 Ebonlfazl, f. 37.

3 *Collection* de Feridoun, no 254. Le *Codex* de Paris, 79, p 294, renferme aussi la réponse, n° 255.

4 *Collection* de Feridoun, no 256. Cette pièce ne se trouve pas dans le *Codex* de Paris.

5 Cette longue lettre écrite en arabe manque dans la *Collection* de Feridoun, mais elle se trouve dans le *Selimnamé* de Schoukri, f. 36-42.

6 La *Chronique* de Sansovino reproduit en entier cette lettre traduite du grec, mais avec la date du 29 août, tandis que Sélim n'est entré à Tebriz que le 5 septembre.

7 Talibeg, f. 159.

et reprendre au printemps le cours de ses conquêtes. Mais, arrivé sur les rives de l'Arras, ses projets furent déconcertés par la révolte des troupes, qui, prévoyant de nouvelles et de plus longues privations que celles qu'elles venaient d'éprouver, refusèrent de combattre désormais dans ces contrées éloignées. Cette fois, la volonté et la fureur de Sélim furent impuissantes : les janissaires demandèrent à grands cris le retour en Europe, se pressant autour du sultan, et lui montrant sur des piques leurs vêtemens en lambeaux; plusieurs d'entre eux même allèrent jusqu'à percer sa tente avec leurs javelots ou à coups de fusil [1]. Cédant à la nécessité, Sélim donna l'ordre de la retraite [XXVIII]. Mais tourmenté du besoin d'assouvir la rage qu'avaient fait naître en lui ces concessions forcées, il attribua ou feignit d'attribuer à ses vizirs la sédition devant laquelle il avait dû plier. Moustafa fut le premier sur qui tomba sa colère. Avant d'arriver à Nalkdjiwan, on vit Sélim se pencher vers un de ses muets et lui dire quelques mots à voix basse; celui-ci se trouva presque aussitôt à côté de Moustafa, et coupa, sans être aperçu, la sangle qui retenait la selle de son cheval; le vizir tomba au milieu des huées des soldats. Sélim, prétextant le peu de respect qu'avait l'armée pour son vizir, le destitua, en arrivant sous les murs d'Eriwan [2] (2 schâban—22 septembre).

[1] Le père de Seadeddin rapporte ce fait dans le *Selimnamé*, publié par son fils, comme le tenant de la bouche de Sélim même. Voyez aussi le *Djihannuma*, p. 689.

[2] Le *Selimnamé* de Schoukri, f. 35.

Le defterdar Piri, dont le conseil, de profiter de l'ardeur du soldat pour livrer bataille à Ismaïl, avait naguère si favorablement agi sur l'esprit de Sélim, prit la place de Moustafa, et se porta immédiatement sur Baïbourd, pour renouveler les approvisionnemens de l'armée [1]. Arrivé dans les environs de Kars, le sultan fit tourner ses tentes vers la frontière de Géorgie, pour faire pressentir, par cette démonstration, à Djanik la punition qui l'attendait, s'il ne se présentait point au camp, malgré la promesse qu'il en avait faite. Sélim se mit en marche pour la Géorgie; mais, dès le quatrième jour, on vit arriver une députation de Djanik, que suivait un immense convoi de vivres: circonstance d'autant plus heureuse, que les troupes commençaient à souffrir de la famine, et que le kilo de farine valait déjà mille quatre cents aspres [2]. Ce fut à Erzeroum que Sélim reçut les clefs de Baïbourd; averti quelque temps auparavant, par son écuyer Biiklü-Mohammed, de la résistance qu'opposait la garnison, et des difficultés que présentait la prise de cette ville, il avait écrit aux begs qui en formaient le siége: « Si la forteresse n'est pas réduite avant que je sois venu, vos têtes tomberont! » Effrayés du ton de cette dépêche, les officiers du sultan avaient redoublé d'efforts, et emporté la place d'assaut. Sélim licencia la cavalerie feudataire, aux environs d'Outschkilisé, ou Etschmiazin; ce parti était sage, car il devenait difficile d'alimenter une armée si nombreuse, et d'ailleurs la neige qui cou-

1 *Selimnamé* de Schoukri, f. 35. — 2 *Ibid.*

vrait le pays, bien qu'on ne fût encore qu'au 3 ramazan (23 octobre), rendait impossible toute opération militaire. Cependant la reddition des forts de Destberd et de Keïfi avait suivi de près l'occupation de Baïbourd[1]. Les services de Biiklü méritaient une récompense : Sélim ne la lui fit pas attendre, et lui conféra le gouvernement du district d'Erzendjan, en y ajoutant les villes de Karahissar, Djanik et Trabezoun[2].

Le 9 ramazan (28 octobre), une troupe de paysans vint se plaindre à Sélim de la brutalité et des exactions de ses soldats, et implorer sa miséricorde ; fidèle au système qu'il avait adopté, de punir sur les chefs, innocens ou coupables, les fautes de leurs subordonnés, il fit couper les cordes des tentes de Doukaghin-Ahmed et de Hersek-Ahmed ; ce fut là le signe de leur révocation[3]. Les fonctions de grand-vizir échurent aux mains du brave eunuque Sinan-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, qui commandait l'aile gauche des Ottomans à la bataille de Tschaldiran, et à la prudence duquel Sélim avait dû la victoire ; le nouveau grand-vizir partit avec sa cavalerie pour Angora, et y établit ses quartiers d'hiver ; Sélim, de son côté, continua sa route vers Amassia, et y arriva vers la mi-novembre[4].

1 Djelalzadé, § XV.

2 Seadeddin, Solakzadé, Ali, Eboulfazl.

3 Le baile Giustiniani, généralement mal renseigné, dit à tort dans un de ses rapports : « *Poi fa Bassa Sinan un suo schiavo qual era Imbrahor e avea 7 aspri addi, e il beglerbeg di Natolia-Nuova*, 1 mars 1515.

4 Seadeddin, Solakzadé, Ali, Eboulfazl, Schoukri.

Le jour même de son entrée dans cette ville, il conféra à Ali-Schehzouwaroghli, parent et ennemi personnel de Souleïman, prince de Soulkadr, le gouvernement de Kaïssariyé, avec ordre d'agrandir son territoire par la conquête des pays soumis à la domination de Souleïman [1]. On se souvient que ce prince avait refusé de fournir au sultan un corps de cavalerie auxiliaire, et qu'il avait même inquiété la marche de ses troupes. Sélim n'avait point oublié ces griefs, et la prudence seule l'avait jusque-là forcé d'ajourner ses projets de vengeance. Quelques jours après son investiture, et malgré la rigueur de la saison, Schehzouwar s'empara du fort de Bozouk à l'improviste, et envoya au sultan la tête de Souleïman [2].

L'esprit de sédition qui s'était à plusieurs reprises manifesté parmi les janissaires, depuis l'ouverture de la campagne, amena de nouveaux désordres dans les quartiers d'hiver. Les factieux pillèrent la maison du vizir Piri, et celle du professeur de Sélim, Halimi. Cette fois encore, le sultan punit, dans la personne d'un haut dignitaire, l'insubordination des soldats. Doukaghin-Ahmed, qu'il avait destitué de ses fonctions de vizir, fut livré au bourreau [3]. Vers la même époque, Balibeg et Hadjibeg envoyèrent au sultan les têtes d'un certain nombre de Croates et de Hongrois, qu'ils avaient faits prisonniers dans leurs expéditions

1 Seadeddin, IV, f. 659. Solakzadé, f. 87. Eboulfazl, Ali, et le *Selimnamé* de Schoukri. — 2 *Ibid.*

3 Le *Selimnamé* de Schoukri.

infructueuses contre les forts de Sarno, ou Havala [1], et de Zwornik [2].

Dans le courant de l'hiver, Sélim reçut à Amassia des ambassadeurs du schah de Perse, qui lui apportaient de magnifiques présens. Ils étaient chargés de lui demander la liberté de la sultane, qui était tombée en son pouvoir après la bataille de Tschaldiran [3]; ces ambassadeurs, au nombre de quatre, étaient le seïd Abdoulwahab, le kadi (juge) Ishak, appelé aussi kadi-pascha, légiste renommé, le molla Schoukroullah Moghani, et Hamza Khalfa, disciple et l'un des successeurs du scheïkh Haïder [4]; tous choisis parmi les plus hauts dignitaires de la cour persane. Mais loin d'écouter leur prière, Sélim les fit arrêter au mépris du droit des gens, et les fit conduire, les deux premiers, à Constantinople, les deux autres à Demitoka, où ils furent jetés dans un cachot [5]: en même temps il maria la sultane à

1 Istuanfi, *Histoire*, l. VI. Ce château est situé à égale distance de Belgrade et de Semendra.

2 Le *Sélimnamé* de Schoukri, f. 34. Les historiens hongrois gardent le silence sur cette expédition en Bosnie; mais on lit dans la *Chronique* de Marini Sanuto (t. XIX) : *Nel mese di novembre venne il Bassa di Bosna con* 4000 *uomini, sopra il paese di Hongeria, etiam in questa contada di Zara venendo da Opuch (terra di Bosna) sotto un castello notato Carin, sotto posto all Hongeria, il nome del conte Zuan Cranovicz, poi a un altro castello il nome del conte Zorzi Corlatovich. (Lettera data in Laurana da Sagredo Castellan di Laurana.)*

3 La lettre du schah Ismaïl se trouve dans la *Collection* de Feridoun, no 258, et dans le manuscrit de Paris, no 79, p. 297. Voyez aussi Djelalzadé, f. 45, Bibliothèque de Dresde.

4 Seadeddin, IV, f. 659. Solakzadé, 88. Ali, 188. Eboulfazl, f. 68. Schoukri, f. 42.

5 Les mêmes. Le *Nokhbetet-tewarikh*, le *Raouzatoul-ebrar*.

son secrétaire-d'état, Tadjizadé Djafertschelebi [XXIX]. Rien ne peut excuser cette double violence exercée contre les ambassadeurs et la femme du schah de Perse; violence contraire à toutes les lois de l'islamisme. En effet, le droit musulman consacre solennellement ces deux principes : *Aucun malheur ne doit atteindre les ambassadeurs* [1]; *l'ambassadeur ne fait que remplir la mission qu'il a reçue* [2]; il ne permet pas davantage au vainqueur de s'approprier l'épouse légitime de son ennemi, s'il suit la religion de Mohammed. Ces deux actes sont flétris par les historiens ottomans eux-mêmes, qui cependant ont trouvé des excuses et jusqu'à des louanges pour le massacre des prisonniers persans et l'extermination des hérétiques [3].

1 En turc : *eltschiyé-zewal yokdur.*

2 En arabe : *we ma aler-resoul illel-belaghoun.*

3 Les historiens ottomans ne disent rien sur le meurtre des ambassadeurs, qui cependant aurait eu lieu, s'il faut en croire un rapport du baile Giustiniani adressé à la Seigneurie le 1 mars 1515 : *E ha fatto strangolar un Ambasciadore del Sofi, era in Adrianopoli* (*Demitoka*), *e un alle Dardanelle.* (*Chronique* de Marini Sanuto.)

LIVRE XXIII.

Prise du château de Koumakh. — Le prince de Soulkadr et tous les siens sont mis à mort. — Réorganisation de l'état-major des janissaires. — Les Turcs construisent de nouveaux bâtimens de guerre. — Histoire des villes de Diarbekr, de Mardin, de Hossnkeïf, de Nizibin, de Mossoul, d'Orfa et de Rakka. — Bataille de Kodjhissar et conquête du Kurdistan. — Description de cette province.

A une journée de marche d'Erzendjan et sur un rocher inaccessible que baignent les eaux de l'Euphrate, s'élève le château-fort de Koumakh; conquis sous le règne de Bayezid-Yildirim par le beglerbeg Timourtasch, il cessa au temps de Timour de faire partie de l'empire ottoman. Koumakh [1] est célèbre non seulement par sa position, mais par les productions de son sol et l'industrie de ses habitans; l'excellence de sa toile est passée en proverbe. comme la beauté des filles de Baïbourd, et la finesse des laines d'Erzendjan [I]. Le pays au milieu duquel cette forteresse est située se trouve désigné dans Ammien Marcellin sous le nom de Gumathene [2]; un phénomène

1 En turc : *Koumakhün-Bezi, Erzendjanün-Kouzi, Baïbourdoun-Kizi.*

2 *Gumathenem contingit regionem uberem et cultu juxta fæcundam.* Am. Marcell., XVIII, 9. Djelalzadé, § XVI.

assez bizarre, que les Égyptiens regardaient autrefois comme un miracle, le signale à la curiosité des voyageurs. Tous les ans, pendant les pluies du printemps, des nuées de cailles et d'autres oiseaux de passage fondent sur la campagne; les habitans les prennent par milliers, les conservent dans du vinaigre, et en font une branche très-lucrative de commerce [1]. Non loin de Koumakh, s'élève dans le district d'Ourla une chaîne de montagnes renfermant des mines d'or, d'argent et de cuivre; et sur la rive opposée de l'Euphrate, mais plus au midi, est assise la ville de Maaden, dont le nom est célèbre par ses mines dans l'histoire de l'empire ottoman [II].

Sélim était sollicité à la conquête de Koumakh, non seulement par son désir de reprendre une place qui jadis avait fait partie de ses Etats, mais encore par la nécessité de consolider la sûreté d'Erzendjan et de Baïbourd sans cesse inquiétées par la garnison de ce fort. Ces raisons le déterminèrent à envoyer de ses quartiers d'hiver d'Amassia, l'ordre à Biiklü-Mohammed, gouverneur d'Erzendjan, d'investir Koumakh; il partit lui-même au printemps [2] (5 rebioul-ewwel 921 — 19 avril 1515), et marcha à sa future conquête par Karlugoël (lac neigeux), Karadjatschaïr (prairie noirâtre), Ortokabat, Siwas, Merzifoun et Almalü. Dans

[1] *Djihannuma*, f. 423. Seadeddin, IV, f. 662, dit de ces oiseaux de passage : *Schekldé sel wayé ekldé halwayé benzer* : « Ils ressemblent aux cailles et leur chair a le goût du miel. »

[2] Seadeddin, IV, f. 661. Solakzadé, f. 88. Ali, IVe récit, f. 198. Ebonlfazl, dans ses ouvrages, en prose et en vers, f. 70-74.

une halte à Karadjatschaïr, Sélim reçut les ambassadeurs du sultan d'Égypte, qui venaient réclamer contre la constitution en fief, en faveur de Schehzouwar, du sandjak de Kaïssariyé et de Bozouk, sous prétexte que le père de ce dernier avait été pendu aux portes du Caire comme ennemi de leur maître, et que les deux districts appartenaient au prince de Soulkadr, vassal du sultan d'Égypte et exerçant cependant les deux droits souverains. Sélim congédia les ambassadeurs avec ces paroles : « Si le sultan est un homme, il faut qu'il se prépare à conserver pour lui seul l'exercice des droits souverains de la prière publique et de la monnaie [1] ; » faisant ainsi allusion à la guerre qu'il méditait alors contre le sultan mamlouk.

Un mois après son départ d'Amassia, le 5 rebioul-akhir (19 mai), Sélim parut devant Koumakh, l'emporta d'assaut et y mit une garnison ottomane sous les ordres d'Ahmedbeg, fils de Karatschin [III]. Dès lors il fut tout à ses projets de vengeance contre le prince de Soulkadr. De Siwas, où il était retourné huit jours après la conquête de Koumakh, il envoya contre Alaeddewlet un corps de dix mille janissaires sous la conduite d'Alibeg, fils de Schehzouwar, et du grand-vizir Sinan-Pascha; il ne tarda pas à se mettre en marche lui-même, et vint camper sur les bords de l'Indjessou, tandis que Sinan-Pascha arrivait sous les murs d'Elbistan. Alaeddewlet se trouvait alors à Ordeklü; son premier soin avait été de transporter au

1 Seadeddin, Solakzadé, Eboulfazl, Ali.

sommet du Tournataghi (montagne des grues) ses trésors et son harem, et d'occuper avec ses Turcomans les défilés qui aboutissaient au cœur de ses États [1]. Le 29 rebioul-akhir — 12 juin 1515, Sinan-Pascha traversa la plaine de Goeksou et offrit la bataille au vieux prince de Soulkadr, retranché au pied du Tournataghi. Alaeddewlet tomba un des premiers dans la mêlée; sa mort fut le signal de la déroute des Turcomans, qui s'enfuirent dans les montagnes, laissant entre les mains de l'ennemi les quatre fils et le frère du prince de Soulkadr. Les premiers eurent la tête tranchée, et Abdourrizak, leur oncle, fut contraint de présenter lui-même à Sélim les restes mutilés de ses neveux. Sélim envoya la tête d'Alaeddewlet au sultan d'Égypte avec une lettre de victoire, comme s'il avait voulu lui faire pressentir le sort qu'il lui réservait. Le fils de Schehzouwar prit possession des pays conquis, avec le titre de vizir à trois queues; et Sélim, pour témoigner à l'armée son contentement, fit distribuer à chaque cavalier un présent de mille aspres. De retour à Kaïssariyé, il licencia les troupes d'Anatolie et de Karamanie, écrivit au doge de Venise pour l'informer de ses succès [2], et reprit le chemin de Constantinople.

[1] Seadeddin, IV, f. 663. Solakzadé, f. 88. Ali, IVe récit. Dans le rapport du consul vénitien à Chypre, cette montagne est appelée Stella, et le château bâti sur sa cime Tamas. Marini Sanuto. Djelalzadé, § XVI. Keschfi, f. 36.

[2] Cette lettre, datée du 15 juin, se trouve dans la *Chronique* de Marini Sanuto : *Hanno rotto e preso il detto Aledoulo con quatro suoi figliuoli a taiorno la testa a tutti, e simultanemente tutto suo esercito taiorno a pezzi e lo anihilarono.* (*Translata da Greco.*)

A peine arrivé, Sélim s'occupa de punir la révolte des janissaires ; à cet effet, il convoqua les plus anciens d'entre eux, et leur ordonna de déclarer à l'instigation de qui ils avaient pillé à Amassia les maisons de Piri-Pascha et du khodja Halimi. Les janissaires, trop heureux de pouvoir déverser la responsabilité de pareils actes sur autrui, dénoncèrent le pascha Iskender, leur propre chef, le segbanbaschi Balyemez-Osman, et le kadiasker Djâfer-Tschelebi. Sélim fit décapiter sur-le-champ le pascha et l'aga, dont les cadavres furent jetés aux chiens et aux oiseaux de proie. Quant à Djâfer-Tschelebi, sa dignité de kadiasker, alors supérieure à celle de moufti, imposait à Sélim l'obligation d'un meurtre juridique. Il le fit donc appeler, et lui demanda quel châtiment méritait celui qui poussait à l'insubordination et à la révolte les soldats de l'islamisme. Djâfer ayant répondu que, si le fait était prouvé, le coupable devait être condamné à mort, Sélim lui dit qu'il venait de prononcer lui-même son arrêt [1]. Le savant juge d'armée donna alors un libre cours à son indignation ; il exhorta le sultan à écouter enfin la voix de la justice, et à ne point charger sa conscience du meurtre d'un innocent, afin de ne pas mourir bourrelé de remords comme Haroun-al-Raschid qui avait fait périr Djâfer-le-Barmékide [IV]. Mais ce fut envain ; la voix du grand rhéteur, du grand poëte, de celui dont la plume avait si long-temps annoncé les victoires de Bayezid II et de Sélim, devint

[1] Seadeddin, IV, f. 666. Solakzadé, f. 88. Ali, v^{e} récit, f. 198.

muette [1]. La prédiction qu'il avait faite en mourant se réalisa peu de temps après, et Sélim regretta sincèrement sa sentence : un violent incendie [2] éclata à Constantinople (25 août 1515); le sultan accourut aussitôt sur les lieux, et tout en donnant des ordres pour faire éteindre le feu, il dit au grand-vizir qui l'accompagnait : « C'est le souffle brûlant de Djâfer, et je crains qu'il n'embrase à la fin le seraï, le trône, et ne me consume moi-même [3]. » Il reprocha amèrement à ses familiers de n'avoir pas soustrait le malheureux kadiasker au supplice, en le tenant caché au fond d'une prison.

Après cette triple exécution, que Sélim avait jugée nécessaire pour arrêter, par la mort de ceux qu'il supposait ou feignait de croire les moteurs des dernières séditions des janissaires, le renouvellement de pareilles révoltes, il s'occupa de remédier aux vices que présentait l'organisation de ce corps. Jusque-là le commandement supérieur des janissaires avait appartenu de droit au seghbanbaschi, qui n'arrivait à cette place qu'après avoir parcouru l'échelle des grades inférieurs; ainsi, l'officier qui se trouvait par son rang immédiatement au-dessous du seghbanbaschi, prenait

[1] C'est lui qui avait écrit les lettres de triomphe après la conquête de Lepanto, de Modon et de Coron; les trois lettres adressées par Sélim à Schah-Ismaïl; enfin celles qu'il envoya à Souleïman, au doge de Venise et au sultan d'Égypte après la bataille de Tschaldiran.

[2] Le baile Giustiniani (*Chronique* de Marini Sanuto) instruisit la Seigneurie de cet événement par une lettre écrite en chiffres, tant on craignait alors de communiquer ouvertement.

[3] Kinalizadé.

le commandement, lorsque celui-ci venait à mourir, ou était destitué. A proprement parler, le seghbanbaschi n'était que le général des trente-trois sections de seghbans qui furent, ainsi que les yayas, incorporés dans les janissaires, lors de la formation de cette milice. Le corps des janissaires se composait donc de trois sortes de troupes différentes, savoir : soixante-deux escadrons (boulouk) de nouvelles troupes (yenitscheri), trente-trois chambrées (oda) de gardes-meutes (seghban), et cent compagnies (djemaat) de fantassins (yaya). Sélim remplaça le seghbanbaschi par un aga qu'il choisit dans le petit nombre de ceux sur la fidélité desquels il pouvait compter, et sans s'inquiéter des lois ordinaires de l'avancement; ce fut le porte-drapeau Yakoub. A cet aga fut subordonné un commandant en second, ayant le titre de koul-kiaya (procureur des esclaves); quatre lieutenans-généraux, dont les titres étaient empruntés aux diverses fonctions de la vénerie, prirent place après eux : le seghbanbaschi (premier garde-meutes), le sagardjibaschi (chef des gardes des fureteurs), le samssoundji-baschi (chef des gardes des dogues), le tournadji-baschi (chef des gardes des grues), enfin, et dans un grade au-dessous, le bascht-schaousch (chef des messagers d'État). Ces officiers, au nombre de sept, formèrent l'état-major des janissaires [1].

A l'exemple des quatre lieutenans-généraux, dont les titres correspondaient aux fonctions qu'ils avaient exer-

[1] *Staatsverfassung und staatsverwaltung des osmanichen Reiches*, II, p. 203. (*Constitution et administration de l'Empire ottoman.*)

cées dans le corps de la vénerie du sultan, les quatre principaux officiers de chaque régiment empruntèrent leurs titres aux diverses fonctions de la cuisine: tschorbadji baschi (faiseur de soupe), aschtschibaschi (chef des cuisiniers), sakkabaschi (chef des porteurs d'eau), wekilikhardj (receveur des comptes). Il ne faut pas confondre le koul-kiaya, qui prenait rang après l'aga, avec les *kiaya-yeri* (littéralement place de procureurs)[1], qui occupaient les derniers grades parmi les officiers. Les kiaya-yeri étaient spécialement chargés de régler les affaires du corps avec les administrateurs des localités où se trouvaient les janissaires; bien que ces officiers fussent les derniers en grade. leurs noms étaient cependant en tête de tous les fermans expédiés aux janissaires; au-dessus d'eux étaient les mouhzirs (sergens appariteurs); et en gradation ascendante les dewedjis[2] (guides de chameaux), et les khasseki[3] (exempts de gardes). L'avancement suivait cette progression: du kiaya-yeri aux mouhzirs, des mouhzirs aux dewedjis, et ainsi de suite, jusqu'au grade le plus élevé, celui de koul-kiaya. Tel était l'ordre d'avancement avant Sélim, et il n'y apporta par le fait aucune modification; seulement il créa deux places, celle de l'aga et du koul-kiaya, dont il se réserva la nomination, mettant ainsi dans ses mains le commandement supérieur qui était jusque-là resté entre

[1] Les places sont ici prises pour les dignitaires eux-mêmes, comme chez les légistes les places d'honneur.

[2] *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, II, p. 13.

[3] *Ibid.*, p. 204.

celles des janissaires. Cette hardie et prévoyante innovation devait nécessairement donner aux sultans plus de force et de puissance pour réprimer l'esprit d'insubordination qui fermentait continuellement au sein de cette redoutable milice [v]. Sélim fit encore quelques autres dispositions pour compléter son œuvre de réforme; il décida que l'aga ne marcherait à la tête des janissaires que lorsque le sultan ouvrirait la campagne en personne; que les affaires du corps se traiteraient avec la Sublime-Porte par l'organe du koul-kiaya; enfin que la défense de la capitale serait, en l'absence du souverain, confiée aux soins du seghbanbaschi.

Mais ce n'était là qu'une partie des réformes projetées par Sélim, et son infatigable activité s'exerçait en même temps sur toutes les branches de l'administration. D'une part il s'occupait d'assurer son action sur ses troupes et de resserrer les liens de la discipline; il travaillait d'autre part à réorganiser la marine, dont les forces étaient devenues insuffisantes. La flotte qui, pendant la campagne contre le schah de Perse, avait servi à transporter jusqu'à Trabezoun les vivres destinés à l'armée d'expédition, n'était pas assez nombreuse pour satisfaire aux besoins du service; mal équipée d'ailleurs, elle ne pouvait pas se mesurer avec les escadres des chrétiens, et le pavillon ottoman se trouvait exposé sans cesse à de nouvelles injures. En outre, Constantinople, depuis son occupation par les Turcs, n'avait pour tout arsenal que les vieux chantiers des Grecs, dont le délabrement dénonçait l'insouciance des prédécesseurs de Sélim.

Après une nuit d'insomnie, pendant laquelle il s'était rappelé toutes ces circonstances. le sultan fit venir Piri-Pascha, qu'il avait élevé au vizirat depuis la bataille de Tschaldiran, et auquel il accordait toute sa confiance : « Si cette race de scorpions (les chrétiens), lui dit-il, couvre la mer de vaisseaux, si les pavillons du doge de Venise. du pape, des rois de France et d'Espagne croisent en maîtres sur les parages d'Europe, il ne faut en accuser que ta paresse et mon indulgence. Mais je veux avoir enfin une flotte puissante et nombreuse [VI]. — Sa Majesté, répondit le vizir, prévient elle-même [1] l'humble proposition que je comptais lui soumettre : lorsque nous viendrons faire demain notre rapport ordinaire, que Sa Majesté veuille bien réprimander ses ministres, et moi personnellement; qu'elle ordonne la construction immédiate d'un arsenal, et l'équipement à nos frais de cinq cents vaisseaux de guerre. A peine les Francs auront-ils connaissance de ces préparatifs, que la peur les fera composer : vous les verrez, avant même que les chantiers soient achevés, avant que quarante galères soient lancées à la mer. s'empresser à l'envi de renouveler les capitulations et de payer tribut; leur or couvrira ainsi la plus grande partie des frais de cet armement. » L'avis de Piri-Pascha sourit au sultan, et il tint au conseil du lendemain le langage convenu. En sortant de l'audience, les vizirs, Piri-Pascha en tête,

[1] *Moukaddema bou koulunuze bouyourdunus*, c'est-à-dire : « Vous l'avez d'avance donné à entendre à celui qui est votre esclave. » Cette phrase est encore mieux rendue par le *Lei me l'insegna* des Italiens.

se rendirent vers un cimetière situé au bord de la mer, de l'autre côté du port; ce terrain, qui avait autrefois servi de chantier aux Byzantins [1], fut rendu à sa première destination; les vizirs dirigèrent en personne les travaux de construction, et firent transporter les ossemens du cimetière dans une fosse oblongue, creusée derrière le nouvel arsenal, et nommée le tombeau des tombeaux [2]. Comme Piri-Pascha l'avait prévu, les puissances de l'Europe n'attendirent pas l'achèvement de l'arsenal et l'entier équipement de la flotte, pour renouveler les négociations. La Hongrie conclut avec la Porte une trève d'un an, et fit admettre la Pologne au bénéfice de ce traité [3], afin de soustraire ce pays aux invasions des Turcs, qui n'avaient pas cessé d'inquiéter Knin, Klisa et Scardona. Nagoul Bassaraba, prince de Valachie, offrit de son côté, à Sélim, un contingent annuel de six cents jeunes gens, et un tribut de trois cents baneraschs (neuf cents rixdallers) [4]. Mais ni Venise, ni Naples ne suivirent l'exemple donné par la Hongrie et la Valachie.

Peu de temps après l'incendie qui avait éclaté à Constantinople, Sélim vint à Andrinople. Mécontent de son grand-vizir Sinan-Pascha, il avait le projet de lui substituer Hersek Ahmed-Pascha. Celui-ci, fatigué sans doute de la carrière qu'il avait parcourue (il avait

1 *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 55.

2 *Ol toulani mezar maaloumdiir*, dit Ali, c'est-à-dire : « Cette fosse oblongue est connue. » Voyez sur la construction de cet arsenal les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa.

3 Engel, *Geschichte von Ungarn* (*Histoire de Hongrie*), III, p. 192.

4 Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), p. 98.

été quatre fois vizir, et quatre fois révoqué), déclina l'invitation du sultan, et s'excusa sur son âge avancé et la paralysie dont il était affligé. Sélim, soupçonnant Sinan-Pascha d'avoir révélé à Hersek-Ahmed ses secrètes intentions, entra dans une grande colère, et tira son sabre contre lui; mais Sinan-Pascha s'enfuit précipitamment et se tint quelque temps caché sans que personne pût découvrir le lieu de sa retraite. Le sultan, après avoir cherché à le remplacer, ne trouvant pas un homme capable de gérer comme lui les affaires de l'Etat, fit partout publier un ordre qui enjoignait au grand-vizir de reparaître et de reprendre ses fonctions; Sinan-Pascha revint et resta encore plusieurs années au pouvoir [1]. Sur ces entrefaites, le gouverneur d'Erzendjan, Biiklü Mohammed-Pascha, avait achevé la conquête du Kurdistan, et organisé, avec le secours du molla Idris, l'administration de cette nouvelle province de l'empire ottoman.

Sélim, poëte lui-même, appréciait les poëtes et les savans; il savait parfaitement distinguer le mérite, et recherchait la société des hommes dont le talent pou-

1 Giustiniani s'exprime ainsi, dans un rapport du 26 août 1515 : « Determinò il Signor di tornar Bassa Achmet Carzega (Hersek) perche » Piri e Synanbassa, facesse entender quello a detto Carzeg, e quel ricusando il Signor mandò a dirli venisse sendar Bassa, e quel pur excusandosi » era impotente e gotoso. Il Signor l'intese che il sapeva perche mandava » per lui, e volendo Synan andar li opresso il Signor li disse havia fatto male » a riportar quello si tratava alla Porta, e li volesse dar de la Scimitara, e » lui scampo via e cussi Synan mostrando andar alla caza e era andà alli » monti; il Signor mandò Olacchi (des courriers) dirli ritornasse a sentar. » (Marini Sanuto, année 1515.)

vait servir ses vastes projets, et contribuer à la prospérité du pays. Aussi, dans son expédition contre le schah de Perse, s'était-il fait accompagner des trois plus grands savans de l'époque, savoir : Halimi [VII], son ancien précepteur, qui fut d'abord élevé à la secrétairerie-d'état. et plus tard à la dignité de juge d'armée; Djâfer, écrivain et poëte. et Idris, auquel on doit la première histoire générale de l'empire ottoman. Ce dernier, né à Bidlis, était familiarisé avec les usages et les mœurs des Kurdes, et connaissait parfaitement les localités; de son quartier d'Amassia. Sélim l'avait à plusieurs reprises envoyé dans le Kurdistan, pour exciter sous main les chefs des diverses tribus du pays à secouer le joug d'Ismaïl. Les intrigues d'Idris eurent tout le succès qu'en espérait le sultan; l'insurrection éclata à la fois dans toutes les villes du Kurdistan, à Amid, Bidlis et Hossnkeïf.

Après la bataille de Tschaldiran, les habitans de Diarbekr avaient chassé le lieutenant d'Oustadjluoghli et offert à Sélim de reconnaître sa souveraineté. Scherefbeg avait en même temps arboré les couleurs de la Porte à Bidlis, et pris les armes contre Khaledbeg son frère, qui gouvernait au nom du schah de Perse. Khaledbeg ayant été fait prisonnier, avait été décapité à Merenda par ordre du sultan; mais ses fils, conduits par Khalifé, général persan, commandant de Khounis. forteresse située sur la frontière de la Perse, avaient attaqué par trois fois et battu Scherefbeg, qui s'était retiré à Bidlis avec une perte de quelques centaines d'hommes. D'un autre côté, Melik Khalil, l'Eyou-

bide, dont les aïeux avaient été maîtres de père en fils des forteresses de Hossnkeïf et de Sârd, s'était révolté contre Ismaïl, qui, malgré leur parenté, l'avait expulsé de son héritage pour le donner à Karakhan, frère d'Oustadjluoghli; il avait pris d'assaut le château de Sârd, et dirigé plusieurs attaques contre celui de Hossnkeïf [1], mais sans succès. Mohammedbeg, gouverneur de Sassnou, avait envahi le territoire de Herzen [VIII], que le schah avait donné en fief à l'émir de sa cavalerie, et en avait chassé les feudataires persans. Plus près de Diarbekr, le seïd Ahmedbeg Rizki s'était emparé des forts d'Atak et de Miafarakaïn, et Kasimbeg Merdisi de celui d'Eghil, avec l'aide des habitans de Diarbekr. Djemschidbeg Merdisi, auquel Sélim avait accordé un sandjak, pour être venu lui baiser les pieds lors de son expédition en Perse, avait planté sur les murs de Palou le drapeau ottoman; enfin le commandant de Nedjti et de Djeziretol-Omar avait mis en fuite les troupes persanes envoyées à sa rencontre, tandis que Seïdbeg, gouverneur de Souran, s'était emparé de vive force de Kerkouk et d'Erdebil. Outre ces neuf principaux begs du Kurdistan, seize autres s'étant déclarés en faveur de Sélim [2], Idris fut envoyé pour recevoir leur serment de fidélité, et prendre possession de tout le pays habité par les Kurdes, depuis les rives du lac d'Ourmia (le Spauta de Strabon), l'extrême frontière orientale

[1] Eboulfazl, fils d'Idris, f. 82, d'après les manuscrits de son père. Seaddin, Solakzadé n'ont fait que le copier.

[2] Ali, f. 200, cite plusieurs begs dont les noms ne se trouvent pas dans Elboulfazl, savoir : Abdibeg, Azeddin Beschir-Beg, et Emir-Dawez Ghezin.

du Kurdistan, jusqu'à Malatia (Melitene), la frontière occidentale [1]. Cependant Schah-Ismaïl, à la première nouvelle du départ du sultan de Tebriz, avait quitté en toute hâte Derghezin et Hamadan, et était revenu dans sa capitale. C'est de Tebriz qu'il envoya Kharakhan reconquérir le Diarbekr; ce général marcha d'abord vers Tschabakdjour, rassembla sur son passage les renforts que lui amenaient les commandans de Mardin, de Roha et de Hossnkeïf, restés fidèles à la cause du schah Ismaïl, et vint enfin mettre le siége devant la capitale de son gouvernement. Les habitans de Diarbekr, vivement pressés, mais résolus à une défense opiniâtre, envoyèrent des députés au camp d'Amassia pour implorer le secours des Ottomans. Sélim expédia aussitôt quelques troupes sous les ordres du janissaire Hadji Yekda Ahmed, qui traversa heureusement les lignes des assiégeans, et entra dans la place par la porte grecque [2]. Au retour des députés de Diarbekr, le sultan fit annoncer à Idris sa réponse négative aux ouvertures d'Ismaïl, les secours qu'il expédiait aux Kurdes et son projet de partir lui-même sous un bref délai, pour aller attaquer Koumakh. Schah-Ismaïl, à la nouvelle des mouvemens des ennemis, ordonna à Kurdbeg, l'ancien gouverneur du pays avant l'invasion des Persans, de s'adjoindre les commandans d'Ardjisch, d'Aadildjouwaz, les fils de Khaled, les begs de Baschouhl, et d'aller

1 Seadeddin, IV, f. 667, dit : *d'Aschti et d'Ourmia à Amid et Malatia.* Voyez dans l'Atlas, l'Arménie, pl. VIII.

2 Roum Kapousi.

appuyer l'armée de siége. Pendant que ces détachemens divers se réunissaient dans les environs d'Ardjisch, Idris rassembla les forces disséminées des begs de Bidlis, de Khaïran, de Meks et de Sassnou, tomba sur les Persans à l'improviste, les battit, et fit sur eux un immense butin [1].

Le blocus de Diarbekr durait depuis plus d'un an, et les Kurdes avaient déjà perdu quinze mille hommes environ [2], soit dans leurs fréquentes sorties contre l'ennemi, soit par suite de maladies. Mais ces braves montagnards étaient décidés à défendre jusqu'à la dernière extrémité leur religion et leur pays contre les Persans, avec qui ils étaient en guerre depuis quatorze années [3]. Lorsque les begs eurent appris la défaite du prince de Soulkadr et la retraite des Ottomans sur Kaïssariyé, ils pressèrent Idris, entre les mains duquel ils avaient prêté serment, de retourner encore auprès du sultan. Mais arrivé à Hossnkeïf, il trouva une seconde dépêche de Sélim qui lui communiquait l'ordre donné à Biiklü-Mohammed, de délivrer Diarbekr [4]; un pigeon messager porta cette heureuse nouvelle aux vaillans défenseurs de la ville. Le defterdar des fiefs de l'empire, Nizameddin-Ali, avait marché pendant vingt jours pour rejoindre Biiklü-Mohammed à Baïbourd, et Idris à Hossnkeïf; dans le ferman qu'il remit à ce dernier, le sultan lui enjoignait d'entretenir avec soin l'union parmi les begs kurdes qui avaient embrassé son

[1] Eboulfazl, f. 83 et 84. — [2] *Ibid.*, f. 85. — [3] *Ibid.*, f. 85. — [4] *Ibid.*, f. 86.

parti [1]. En conséquence, Idris assembla de nouveau les commandans de Tschemischghezek et de Palou. le beg Merdisi et Djemschidbeg, les gouverneurs de Tschabakdjour, de Bidlis, de Hossnkeïf. de Kaïran [2], de Kharire et de Sassnou [3], et leur fit connaître les bienveillantes dispositions de son maître. Cependant l'armée persane, commandée par Kurdbeg, s'était avancée jusque sous les murs de Tschabakdjour, et l'avait prise d'assaut. Idris en informa Biiklü-Mohammed, qui se trouvait encore à Erzendjan, et lui indiqua Hossnkeïf comme le point le plus favorable pour opérer sa jonction avec les chefs alliés du Kurdistan: ce fut là en effet qu'Idris et les begs Kasim, Djemschid et Houseïn, à la tête de dix mille hommes, se réunirent aux troupes du général ottoman. Dès lors Biiklü, sans perdre un instant, marcha à la rencontre de l'ennemi, le défit, et l'obligea à se replier sur Ardjisch et Aadildjouwaz. Après cette victoire. les Kurdes et Biiklü volèrent au secours de Diarbekr. A Esmasek, Schadi-Pascha, beglerbeg d'Amassia, leur amena cinq mille hommes de renfort. Mais Karakhan, sur la nouvelle que l'armée coalisée venait de passer le Pont-Noir, à cinq lieues au-dessus de Diarbekr, leva le siége, et se retira à Mardin.

Biiklü-Mohammed prit possession de la capitale du Diarbekr, qu'on appelle aussi Amid ou Kara-Amid

1 Eboulfazl, f. 87.
2 C'est probablement le Horre de Théophylacte.
3 Eboulfazl, f. 87.

(Amid la noire), de son ancien nom d'Amida [1]. Ammien Marcellin fit partie, comme Idris, d'une armée d'expédition envoyée dans ces contrées [IX], et tous deux nous ont laissé une narration de la campagne dont ils avaient été témoins oculaires ; ils s'accordent à vanter la solidité de ses ouvrages de défense et son excellente position. Amid est bâtie sur les bords du Tigre, au sud des montagnes où ce fleuve prend sa source, et à l'ouest de l'embouchure de la rivière de Miafarakaïn (Nymphius). L'empereur Constantin l'entoura de remparts, et y construisit un arsenal pour les machines de guerre. Bientôt après, Sapor, roi de Perse, vint en faire le siége : ce fut à ce siége que Sapor porta, au lieu de couronne, un casque en or, ayant la forme d'une tête de taureau [X], et que les Persans firent entendre ce cri de *roi des rois* [XI], qui devait, douze siècles plus tard, si souvent retentir à l'oreille des Ottomans. Sapor, dans plusieurs assauts qu'il donna à cette place pendant deux jours, vit tous ses efforts se briser devant la bravoure de la garnison ; déjà il croyait devoir lever le siége, lorsque la peste, bien plus que la valeur de ses soldats, lui livra la ville (l'an 359 après J. C.). Justinien Ier rétablit les fortifications d'Amid, et celles des autres places frontières entre l'empire de Byzance et le royaume de Perse, telles que Dara et Reesolaïn, ou Rezaïn, Nizibin (Nisibis), Roha (Edessa), Kirkesiyé (Circesium), et Miafarakaïn (Martyropolis) [2], villes qui

[1] Am. Marcellin, XIX, 7. Voyez aussi Gibbon, II, chap. 19, p. 155.
[2] Procopius, *de Ædificiis*, l. II et III.

jouaient toutes à cette époque, et que nous verrons de nouveau jouer un rôle important dans les guerres de la Turquie avec la Perse. Le second siége qu'Amid eut à soutenir contre Kobad fut plus long et plus sanglant : les Persans avaient déjà vu cinquante mille des leurs tomber sous les murs de la ville, lorsque les mages leur prédirent la victoire, tirant cet augure favorable de l'impudeur des femmes d'Amid, qui, du haut des remparts, se donnaient toutes nues en spectacle aux assiégeans [1]. A la faveur d'une nuit obscure, les Persans escaladèrent une tour mal gardée par des moines ivres et endormis; la ville, en se réveillant, vit l'ennemi dans ses murs; quatre-vingt mille Grecs furent passés au fil de l'épée (505 de J. C.). Amid secoua de nouveau le joug des Persans pendant la guerre soulevée au sein du royaume de Perse par la révolte de Mazdek qui, prêchant la liberté et l'égalité, faillit renverser le trône du tyran Kobad; mais elle ne fit que changer de maître et tomba entre les mains des Arabes de la tribu de Bekr, qui a donné son nom à tout le pays d'alentour, et par suite à la ville elle-même. La famille qui régnait sur cette tribu, et qui étendit alors sa domination sur le Diarbekr, était celle de Kendé.

Hadjr, prince de cette famille, périt victime de la vengeance de ses ennemis de la tribu d'Esed; son fils Amrolkaïs, ayant voulu venger sa mort avec le secours de l'empereur de Byzance, fut empoisonné dans

[1] *The indecency of the women on the rampart who had revealed their most secret charms to the eyes of the assailant.* Gibbon, IV, ch. 40, p. 109.

le bain, par le contact d'un vêtement préparé à cet effet [1]. Amrolkaïs est un des sept grands poëtes arabes qui parurent avant la naissance de l'islamisme, et dont les poésies, écrites en lettres d'or, ont été exposées dans la Kaaba à la vénération des tribus arabes.

Conquise ensuite par Omar, Diarbekr passa sous le joug des khalifes de la famille d'Ommia et d'Abbas: reprise par les Grecs au milieu du dixième siècle [2], elle redevint indépendante sous la dynastie kurde des fils de Merwan qui, après une domination d'environ quatre-vingts ans [3], furent détrônés et remplacés par le turcoman Ortok [4]. Timour se rendit maître de cette ville par ruse, tua les descendans d'Ortok, et réunit entre les mains de son petit-fils les gouvernemens de Diarbekr et de l'Irak arabe [5]. A la mort du conquérant, Kara-Yousouf, prince de la dynastie du Mouton-Blanc, s'empara de Mardin et d'Amid; ces deux places restèrent au pouvoir de ses successeurs jusqu'au moment où Schah-Ismaïl conquit sur eux les pays soumis à leur domination (908—1502). Le nouveau souverain confia, comme nous l'avons vu plus haut, la province tout entière et la ville de Diarbekr aux soins d'Oustadjluoghli, le meilleur de ses généraux. Enfin Karakhan, qui s'était rendu maître de la place après la

1 *Djihannuma*, p. 443.

2 En l'année de l'hégire 347 (958). Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

3 Hadji-Khalfa, p. 163. Depuis l'an de l'hégire 392 (1001) jusqu'à 478 (1085), cette dynastie compte six princes.

4 Hadji-Khalfa, p. 164. La famille Ortok régna depuis l'an de l'hégire 477 (1084) jusqu'à 811 (1408); elle eut vingt-un princes.

5 Cherefeddin, *Histoire de Timourbeg*, t. II, p. 262 et 287.

bataille de Tschaldiran, la vit livrer aux Ottomans par les principaux chefs des Kurdes, qui avaient embrassé la cause du sultan (921—1515). Ainsi la ville d'Amid, après avoir subi alternativement le joug des Grecs, des Romains et des Persans, après avoir été possédée par Bekr, fils de Waïl, par le prince kurde de la famille Merwan, par les princes turcomans de la famille Ortok et du Mouton-Blanc, et en dernier lieu par Schah-Ismaïl, tomba au pouvoir des descendans d'Osman.

On s'expliquera facilement le surnom de *Kara* donné à Amid, par l'impression que produit la première vue de cette ville sur le voyageur : toutes les maisons en sont bâties avec de la lave noire. « Peu de villes (dit le dernier des voyageurs européens qui ont laissé une description de Diarbekr) présentent aux yeux un spectacle plus neuf et plus attrayant. Le fleuve qui passe sous ses murs, rapide comme la flèche (le Tigre ainsi appelé du mot persan *Tir*, flèche), semble être la limite de la vie ; car si l'on passe le pont, et qu'on arrive à l'autre rivage, l'œil s'arrête attristé sur des tombes qui s'élèvent de toutes parts, et l'aspect mélancolique et sombre des créneaux en marbre noir qui ornent le cône du rocher tumulaire fait frissonner. Pour compléter l'illusion, vous voyez sortir des portiques obscurs une foule active et bruyante, dont les vêtemens éclatans contrastent étrangement avec leurs mornes habitations ; on dirait de brillans fantômes qui reviennent visiter leurs anciennes demeures, et qui se sont parés de toutes les vanités de ce monde. Cette impression ne s'affaiblit pas quand vous

parcourez les rues. et le voyageur n'a besoin d'aucun effort d'imagination pour se croire transporté dans la vallée du jugement dernier. ou dans le palais enchanté du désespoir, si poétiquement décrit par Schehrzadé [1].» Les murs sont également bâtis en pierre noire, et couverts d'inscriptions grecques et koufiques, rappelant le nom de ceux qui les ont fondés ou reconstruits. On y lit les noms des empereurs Valens et Valentinien, et ceux des princes arabes de la famille de Merwan. Les soixante-douze tours qui flanquent les murs de la ville paraissent avoir été élevées par l'impératrice Eudoxie, en l'honneur des soixante-douze disciples du Seigneur [2]. Deux sources alimentent le castel et la ville de Diarbekr; la première, celle du château, dont Ammien Marcellin goûta et qu'il trouva corrompue par les chaleurs [3], nourrit des poissons qui sont, encore à présent, l'objet d'une vénération toute particulière et semblable à celle des Syriens et des Assyriens pour les pêcheurs. La seconde source, connue sous le nom de Hamrewat [4] comme la meilleure de l'Asie occidentale, descend du Karatagh (Montagne-Noire) situé au sud de la ville; elle fournit des eaux au castel et à la grande mosquée, bâtie par Khalid, fils de Welid, un des premiers et des plus grands généraux de l'islamisme, qui propagea dans

1 Heude, *Voyage of the Persian gulph and a journey over land.* Londres, 1819, p. 202.

2 Dupré, *Voyage*, I, p. 63.

3 Amm. Marcellin, XVIII, 8.

4 Ewlia compare la beauté de ses eaux à celle du Maaroton-naaman.

l'Irak la loi du Prophète. Les autres mosquées [1], plus tard construites à Diarbekr, portent le nom des paschas ou des scheïkhs qui les ont fondées. Les bords du Tigre sont plantés de jardins [2], que fertilisent les inondations périodiques de ce fleuve; les habitans, après avoir fumé de fiente de pigeons la vase qu'il dépose sur le gravier de la rive, sèment des graines de melon d'eau, et les fruits qu'ils en recueillent passent pour être les plus savoureux de la Mésopotamie. Le voyageur turc Ewlia compare le jardin *des basilics* (Rihanbaghi) aux jardins de Damas, de Malatia, de Koniah, d'Adalia et de Meràsch, les plus beaux de l'Asie occidentale [3]. Il y a deux tombeaux à Diarbekr, que les Musulmans visitent avec un saint respect, celui de Khalid, et celui du grand historien persan Lari, qui y mourut mouderris. Les habitans de cette ville fabriquent de l'indienne, des étoffes rayées en soie et coton, et du maroquin rouge; ils emploient pour la confection de ce dernier article des noix de galles qui viennent du Kurdistan, et dont Diarbekr est l'entrepôt central. On estime la population actuelle d'Amid à cinquante mille ames [4].

Après la conquête de Diarbekr, l'armée réunie des

[1] Ewlia, IV, nomme les mosquées d'Iskender-Pascha, de Khosrew-Pascha, d'Ali-Pascha, de Melek Ahmed-Pascha, celle *enduite de musc*, la mosquée *suspendue*, celles du scheïkh de Roumiyé, de Schemsi-Effendi, et, dans l'intérieur du château, la mosquée de Khalid, fils de Welid.

[2] Le *Djihannuma*, p. 437.

[3] Ewlia cite les jardins de Malatia, *Ispoussan;* de Koniah, *Meram;* d'Atalia, *Istanaz*, et de Meràsch, *Gœksoun*.

[4] Macdonald Kinneir ne lui donne que trente-huit mille ames. Dupré

Ottomans et des Kurdes reprit sa marche et s'arrêta trois jours à Djewsak; ce terme expiré, Biiklü-Mohammed assembla un conseil de guerre, pour décider s'il fallait poursuivre l'ennemi ou hasarder une attaque contre Mardin, aujourd'hui la place la plus forte de tout l'empire ottoman. Idris fut de cette dernière opinion, d'autant plus que Melik-Khalil, beg de Hossnkeïf, y avait de secrètes intelligences. Idris envoya aux habitans de Mardin une sommation écrite de sa main, dont les premières lignes étaient empruntées à ce verset du Koran: « O vous tous qui croyez, rentrez dans la paix, et ne suivez point la route que vous montre Satan, car il est clair qu'il est votre ennemi[1]. » Les notables députèrent au camp des Turcs Seïd-Ali, qui convint avec Melik-Khalil et Idris de leur ouvrir les portes et de leur livrer la garnison persane. En conséquence, Idris et Khalil se détachèrent en avant avec un corps de troupes kurdes, et prirent possession de Mardin.

Un ordre fut aussitôt publié, enjoignant aux habitans d'apporter à un lieu désigné leurs bonnets rouges (signe distinctif des rebelles et des hérétiques), qui furent tous jetés dans le puisard de la ville[2]. Mais si Mardin s'était rendue sans coup-férir, il n'en était point ainsi de la forteresse, contre laquelle Timour avait échoué deux fois [XII], et qui tenait encore pour Ismaïl.

compte cinquante mille Turcs, cinquante familles grecques, cinquante familles juives, quatre-vingts familles de Chaldéens, quatre cents familles de schismatiques, et trois cents familles de Syriens ou Arméniens.

[1] Eboulfazl, f. 88. — [2] *Ibid.*

Arabschah, auquel on doit une histoire de Timour[1] donne de cette forteresse la description suivante : « Ce fort est l'oiseau Anka, dont le nid est si haut placé que le chasseur ne saurait l'atteindre ; c'est un prince dont nul n'ose demander en mariage la fille depuis longtemps nubile et cependant toujours vierge ; car, élevé sur la cime de la montagne, il ne présente aux yeux que tours sur tours. Il n'y a aucune différence entre sa voûte et la voûte du ciel, si ce n'est que celle-ci se meut incessamment, et que la sienne reste au contraire fixe et inébranlable. Derrière ce fort, est une vallée aussi étendue que l'ame des justes ; on voit de cette vallée des jardins entrecoupés de sources limpides, de bois giboyeux et de gras pâturages. Ailleurs sont des rochers à pic[2] que les plus entreprenans n'osent escalader, et dont les formes tourmentées présentent un alphabet de pierre qu'il est impossible de déchiffrer. Le chemin monte de fort en fort, de porte en porte. La ville, qui entoure le château comme une bordure, en reçoit des vivres et de l'eau ; elle résiste à toute action bonne ou mauvaise, parce qu'elle tire sa nourriture du ciel. »

Mardin est l'ancienne Marde[3], ou Merida, qu'Ammien Marcellin et Théophylacte citent comme un des châteaux-forts du mont Izale[4]. Le pic sur lequel s'élève

[1] *Ahmedis Arabsiadæ vitæ et rerum gestarum Timuri historia.* 1636 E. c. IV.

[2] Djourouf.

[3] *Marde tribus paresangis ab urbe Dara*, dans Simocetta, III, Mardes.

[4] *Per Izalem montem inter castella præsidiaria duo Merida et Lorne.* Amm. Marcellin, XIX, 9.

Mardin appartient à la chaîne de montagnes qui, prenant naissance dans le désert, court de l'ouest à l'est, et se continue sous des noms différens jusqu'au bord du Tigre; dès la plus haute antiquité, la partie de cette chaîne de montagnes, qui couronne l'horizon au nord de Nisibis, s'était appelée Massis ou Massius, aujourd'hui Djoudi, à cause de ses immenses forêts de chênes (mazou), dont le feuillage donnait une manne délicieuse [1]. La tradition musulmane fait arrêter l'arche de Noé sur le pic d'Izale, et non pas, ainsi que le prétendent les chrétiens, sur l'Ararat (mont Abo de Strabon). Arsace V, roi de Perse, fit transporter dans ces montagnes, ainsi que dans le Liban [2], des colonies de Mardes [3], peuple d'un caractère remuant, et qui donna son nom à la ville de Mardes, située à l'extrémité occidentale du mont Massius. Les Mardes, que les anciens historiens et géographes [4] nous représentent comme une race d'hommes indomptables, paraissent avoir appartenu à une des sectes de l'ancienne Perse, qui adoraient le principe

[1] Le *Djihannuma*, p. 441, *mazou aghatschleriné menn dœscher*, c'est-à-dire, « la manne tombe sur les arbres mazou. » Voyez, sur le mode usité pour recueillir la manne (*Ghezenghin ou Terenghebin*), les *Mémoires* de Walpole.

[2] Theophanes, Paris, 1655, p. 302. Codenus dit que leurs habitations s'étendaient jusqu'aux murs de Satalia, sur la côte de la Cilicie, et qu'en vertu d'un privilége l'empereur avait lui-même nommé leur chef : πρόπος ἐκράτησε παλαιὸς τῶ καπιτάνω Μαρδαϊτῶν 'Ατταλίας χαρὰ τοῦ βασιλέως δηλονότι προβάλλεσθαι.

[3] Justin appelle la montagne sur laquelle fut bâtie Dara, Zapaortenon (le Massius).

[4] Strabon, XV. Plinius, VI, 27. Arrianus, III, 24.

du mal, car les Yezidis, qui descendent des Mardes, et peuplent aujourd'hui les monts Massius et Liban, adorent le diable, comme leurs voisins, les Schemsis, le soleil. Au reste, Mardin est la seule ville de tout l'empire ottoman où il y ait tant de sectes diverses libres dans l'exercice de leurs cultes. Sunnis, Schiis, Arméniens catholiques et schismatiques, Chrétiens grecs, Jacobites et Chrétiens de Saint-Jean, Chaldéens, Juifs, Schemsis, Guèbres et Yezidis [1], vivent entre eux sans se persécuter ni se froisser mutuellement. Les maisons de la ville, bâties en amphithéâtre, sont tellement rapprochées, que les portes de celles qui sont les plus élevées semblent toucher les toits des plus basses [2]. Ces particularités suffiraient pour fixer l'attention sur Mardin; mais elle est célèbre à un autre titre, celui de n'avoir jamais été, de mémoire d'homme, réduite par la force des armes.

Une violente contestation entre Biiklü-Mohammed et Schadi-Pascha faillit compromettre le succès de l'entreprise arrêtée dans le conseil contre Mardin; Idris, qui avait su maintenir avec tant d'habileté la bonne intelligence entre les begs du Kurdistan, ne put réussir à réconcilier les deux généraux de l'armée ottomane. Schadi-Pascha prétendait que sa mission se bornait à la délivrance de Diarbekr, et refusa de concourir au blocus de la citadelle de Mardin, malgré les instances d'Idris et de Khalil l'Eyoubide.

Il se sépara de Biiklü-Mohammed à Djewsak [XIII],

1 Macdonald Kinneir, *Journey*, p. 434. Dupré, I, 72.

2 Le *Djihannuma*.

et reprit avec ses troupes la route de Diarbekr. Idris en instruisit le sultan, et sollicita de nouveaux renforts, que cette désunion rendait de plus en plus nécessaires. Dès les premiers jours du printemps de 1516, Khosrew-Pascha, beglerbeg de Karamanie, fut envoyé au secours de l'armée coalisée à la tête de vingt mille hommes, dont six mille de cavalerie, et mille janissaires, qu'il commandait en personne; un corps de cinq mille sipahis et silihdars marchait sous les ordres de Baliaga.

Karakhan avait profité de la mésintelligence survenue entre Biiklü-Mohammed et Schadi-Pascha pour renforcer la garnison de Mardin; six cents de ses plus braves Kourtschis avaient gagné les défilés de Soumi et de Kerkour, les seuls qui ne fussent pas au pouvoir des Kurdes, alliés de la Porte [1]; ils devaient, après être arrivés à Bagdad, couper droit vers Mardin.

Chemin faisant, ils furent rejoints par les begs de Hameran, de Gülschehr et d'autres, qui n'avaient point abandonné la cause des Persans; ils rencontrèrent dans la plaine de Sindjar un corps ennemi, fort de quelques centaines d'hommes, à la tête desquels se trouvaient un des fils d'Idris, Aboulmewahib Tschelebi, et deux begs kurdes, Omar de Djezireï et Boukhtan de Kerkouk. Quoique cernés par près de deux mille soldats, ils se frayèrent un passage à travers l'ennemi, qui perdit plusieurs centaines d'hommes. Mardin ouvrit de nouveau ses portes aux troupes d'Ismaïl, qui tenaient toujours en leur pouvoir la for-

1 Eboulfazl, f. 89.

teresse de cette ville, ainsi que le château de Hossnkeïf. Mais trop faibles pour se présenter en rase campagne, elles se retranchèrent à Kerkh [1], où elles furent sans cesse harcelées par la garnison ottomane de Diarbekr.

Cependant Khosrew-Pascha, après avoir traversé l'Euphrate, vint opérer sa jonction avec Biiklü-Mohammed. Il aurait fallu, ainsi que le pensait Idris, attaquer sur-le-champ l'ennemi; mais Biiklü-Mohammed s'arrêta près d'un pont entre Kerkh et Diarbekr, et détacha, sous les ordres de Houseïnbeg, commandant de Kharpourt [2], trois ou quatre mille hommes à la reconnaissance de l'ennemi. Cette manœuvre, qui aurait pu être de quelque utilité dans une saison meilleure, était alors tout-à-fait inopportune; la terre, détrempée par les pluies, n'offrait aux batteurs d'estrade que des chemins impraticables. Le jour des huit étoiles, considéré par les Ottomans comme un jour heureux, les Persans surprirent le corps de Houseïn et le culbutèrent dans le Tigre; à peine mille hommes parvinrent à se sauver à la nage [3]. Après ce succès, Karakhan s'achemina vers Pire, pour faire sa jonction avec les tribus turcomanes du Diarbekr, qui y avaient établi leurs quartiers d'hiver. Mais Biiklü-Mohammed s'était enfin mis en marche, et il parut tout-à-coup en face de l'ennemi, près de Karghandedé [4], à l'est de l'ancienne ville de Kotschhissar.

1 Kerkh est appelée, dans Théophylacte, Κερχαρωμαν, I, 13.
2 Eboulfazl, f. 92. — 3 *Ibid.*
4 Sur la route de Roha à Nizibin. Le *Djihannuma*, p. 444.

Le combat était devenu inévitable. Khosrew-Pascha se mit à l'aile droite des Ottomans avec six mille cavaliers d'Anatolie et de Karamanie ; les begs de Hossnkeïf, Sassnou, Schirwanat [1], Eghil, Bidlis, Nemran. Atak, Tschemizghezek, et d'autres encore [2], Idris en tête, se rangèrent à l'aile gauche, forte seulement de quatre mille hommes : les janissaires, au nombre de deux mille, et l'artillerie, formaient le centre, sous les ordres de Biiklü Mohammed-Pascha. A la vue de ces dispositions, Karakhan, pensant que toute attaque de front serait inutile, voulut, comme l'avait fait Ismaïl à la bataille de Tschaldiran, tourner la principale ligne des Turcs; il commença par distribuer dans les rangs de ses cavaliers les suivantes de sa femme, habillées en hommes [3], et divisa son armée en deux corps, qui devaient, chacun de son côté, se jeter sur le flanc de l'ennemi ; il prit, avec Houseïn-Djanibeg, neveu d'Ismaïl, le commandement du premier, en face des Ottomans, et confia l'autre au gouverneur de Hamadan, Derghezin, auquel il adjoignit trois cents kourtschis ou gardes-du-corps du schah. Ce furent les Persans qui donnèrent le signal de l'attaque; Karakhan se précipita sur les troupes de Khosrew-Pascha avec une telle impétuosité, qu'il les aurait culbutées,

1 Schirwan ou Schirwanat, près de Nizibin, paraît n'être autre que le Σισαρβανον de Théophylacte, l. III, 6.

2 Idris donne leurs noms et prénoms.

3 *We hemeghl awretra der libasi souwaran noumayan kerdé*, c'est-à-dire : « De vieilles femmes se montraient sous des vêtemens de cavaliers. » Cette circonstance excuse en quelque sorte l'erreur de quelques historiens italiens, qui font intervenir des Amazones dans la bataille de Tschaldiran.

sans l'intervention de Biiklü-Mohammed : celui-ci, effrayé du danger que courait son aile droite, fit une conversion qui ramena l'équilibre. Dans cette attaque. Karakhan tomba frappé d'une balle. La bataille était encore plus sanglante à l'aile gauche. Le beg de Tschemizghezek, vivement attaqué par Derghezin, allait succomber, lorsque les begs de Hossnkeïf et de Bidlis lui portèrent un utile secours; ranimés par la voix d'Idris, et redoublant d'efforts, les chefs alliés du Kurdistan eurent enfin le dessus, et poursuivirent l'ennemi sur la route de Mardin, ville qui n'est éloignée de Karkhandedé que de deux ou trois farasanges [1]. La mort de Karakhan compléta la déroute, et les Persans s'enfuirent de tous côtés; les uns prirent à travers la plaine de Sindjar [2]; les autres, parmi lesquels se trouvait la veuve du général en chef, sœur du schah et que Karakhan avait confiée à la garde d'une tribu turcomane, passèrent par Mossoul et Kerkouk, et de là à Tebriz. Le résultat de cette bataille fut la reddition du plus grand nombre des châteaux-forts du Kurdistan, qui n'avaient pas encore reconnu la domination des Turcs, tels que ceux d'Arghana [XIV], de Sindjar [XV], de Djermik et de Biredjek. La ville de Mardin elle-même ouvrit de nouveau ses portes aux vainqueurs; mais la garnison de la citadelle ne voulut accepter aucune capitulation. Souleïmankhan, frère d'Oustadjluoghli et de Karakhan, répondit aux sommations du général ottoman : que Schah-Ismaïl lui

[1] Eboulfazl, f. 93.

[2] Sindjar, dans Théophylacte, το Σιγγαρων φρουριον, III, 16.

avait confié la défense de cette forteresse sur la foi de l'amitié, et qu'il se croyait obligé de garder soigneusement un si précieux dépôt; en vain Khosrew-Pascha le tint-il bloqué pendant une année; toute tentative fut impuissante, et la citadelle de Mardin ne tomba au pouvoir de Sélim que lorsqu'après sa campagne de Syrie, il eut envoyé contre cette place Biiklü-Mohammed avec de nouvelles troupes et une nombreuse artillerie de siége. Pour prix de son héroïque résistance, la garnison tout entière fut passée au fil de l'épée; la tête de Souleïmankhan fut, comme jadis celle de ses deux frères, jetée aux pieds du sultan. Mais la conquête de Diarbekr et de Mardin ne suffisait pas pour contenir le Kurdistan, aussi long-temps que les villes fortifiées de Roha, de Rakka, de Mossoul, et surtout de Hossnkeïf, n'auraient pas fait leur soumission; il fallait donc s'en rendre maître. et Biiklü-Mohammed commença par Hossnkeïf, qui dut bientôt céder.

Hossnkeïf (*château du caprice* ou *de l'oubli*) avait reçu des anciens Persans le nom de Ghilkerd; les Arabes, conservant la première syllabe, en firent Razgoul (tête des démons ou de Méduse). Il y a une certaine analogie entre ces diverses dénominations et celle de *château de l'oubli*, que lui donnèrent les empereurs grecs, à cause d'une prison d'État, appelée Léthé, et correspondant à nos *oubliettes* [1]. Ce château

[1] Φρουρίω τῆς λήθης. Procopius, *de Bello Persico*, I, 5. Cette prison ne paraît pas être la même que la *Maison des Ténèbres* (οἶκος τοῦ σκότους), dans laquelle Schirouyé fit pendre son père Khosroës Perwiz. Théophylacte, XVII, anno Heracli.

parait devoir à cette circonstance particulière son nom actuel de Hossnkeïf (en arabe *château de l'oubli des peines*), et celui de Razgoul à son effrayante position sur un rocher à pic et à ses prisons taillées dans le roc. Elles servent aujourd'hui de demeure aux habitans pendant l'hiver, et d'écuries pendant l'été. Hossnkeïf s'élève sur la rive septentrionale du Tigre, non loin du confluent de ce fleuve et de la rivière d'Erzen [XVI], célèbre autrefois par un des plus beaux ponts de l'empire ottoman [XVII] [1]. Hossnkeïf est à peu de distance de l'ancien château des Magyares, aujourd'hui Mathra, nom commun avec une des trois montagnes qui figurent sur le grand sceau de Hongrie [2].

Les Turcs une fois maîtres d'Amid, de Mardin, de Sindjar et de Hossnkeïf, ne tardèrent pas à recevoir les soumissions de toutes les autres villes du Diarbekr, c'est-à-dire de la plus grande partie de la Mésopotamie septentrionale. Nizibin, Dara, Miafarakaïn et Djezireï-Omar, donnèrent l'exemple; les tribus kurdes, les Rouschenis, les Hariris, les Sindjaris, les Satschlus, les Djezirewis, la tribu arabe Mewali, qui errent divisées en hordes dans les campagnes environnantes, reconnurent également la souveraineté de la Porte. De même qu'à une époque plus rapprochée de nous, les rois de Perse et les sultans ottomans, pour vider leurs querelles, se rencontrèrent presque tou-

1 Les raisins de cette contrée jouissent d'une grande réputation. Le *Djihannuma*, p. 488.

2 Voyez les *Éclaircissemens*, XVII.

jours dans cette partie de l'Asie occidentale ; de même, avant et après J. C., les légions de Rome et de Byzance eurent dans ces contrées à soutenir de fréquentes luttes contre les monarques de l'ancienne Perse. Le Nymphius, qui de Miafarakaïn vient se jeter dans le Tigre, formait la frontière entre les deux États rivaux. C'est dans les plaines de la Mésopotamie que vinrent chercher de nouveaux triomphes ou s'engloutir les armées des consuls et des empereurs ; c'est là que furent construits, pour opposer une digue aux fréquentes invasions des Persans, tant de forts et de castels, qui, sans cesse pris et repris, changeaient de maîtres suivant le sort des armes. Mais, de toutes ces forteresses, aucune ne subit des chances plus diverses que celle de Nizibin ; cette capitale de l'ancienne Mésopotamie, dont les Romains n'apprirent à connaître l'existence que lors de l'expédition de Lucullus contre le roi Tigranes, fut abandonnée à ce dernier, ainsi que d'autres villes de la Mésopotamie, conformément aux conventions stipulées entre lui et Rome [1]. Trajan la conquit [2] ; restituée aux Persans par Hadrien, elle fut de nouveau réunie à l'empire sous le règne de Sévère, qui l'embellit et la fortifia [3]. A dater de cette époque, et pendant l'espace de deux siècles environ, les rois de Perse tentèrent toujours de reconquérir ce formidable boulevard de l'Orient [4]. Nizibin fut assiégée à trois reprises différentes par

1 Dio Cassius, XXXV, 7. — 2 *Ibid.*, XLVIII, 23. — 3 *Ibid.*, LXXV, 3, et XXX, 6.

4 *Orientis firmissimum claustrum.* Amm. Marcellin, XXV, 8.

Schabour II; le premier siége qu'il en fit dura cinquante jours, le second quatre-vingts jours, et le troisième cent jours. Dans la dernière de ses attaques, il perdit plus de monde que dans les deux précédentes. Les eaux du Tigre, refoulées par des digues, s'élevaient jusqu'au niveau des remparts; une flottille toute armée s'avança sur ce lac immense, prête à débarquer dans la ville les soldats de Schabour; mais cet expédient, dont il croyait le succès certain, tourna à son détriment: une grande partie de la cavalerie persane fut submergée, tandis que les éléphans renversaient et écrasaient sous leurs pieds les archers qui les montaient. Les habitans de Nizibin, encouragés par leur évêque, opposèrent une résistance si opiniâtre, que Schabour fut obligé de se retirer. Mais après la déroute de Julien, cette forteresse, celle de Singara et d'autres villes sur la frontière, retombèrent au pouvoir des Perses, conformément à la teneur d'un traité signé par Jovien [1], et leur restèrent définitivement acquises [2]. Nizibin, bâtie sur les bords de l'Hermas (Mygdonius) [3], n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village. Des pans de mur, quelques tours, et les fondemens des anciennes fortifications, sont restés debout, seuls vestiges de son ancienne splendeur [4]; c'est à ces ruines solitaires et semées çà et là sur une grande étendue de

[1] *Juliani Orat.*, dans Gibbon, XVIII, t. II, p. 107.

[2] Amm. Marcellin, XXV, 7. Libanius, Zozimus, dans Gibbon, XXIV, t. II, p. 466.

[3] Dupré, *Voyage en Perse*, I, p. 86. Niebuhr, Macd. Kinneir, *Memoirs and Journey*.

[4] Macd. Kinneir, *Memoirs*, p. 260.

terrain que Nizibin doit le nom de Djinistan ou *patrie des démons :* elle s'appelle encore le pays des *deux espèces de créatures* [1], c'est-à-dire des hommes et des démons ; les habitans vénèrent les traces laissées par les pieds de Noë, d'Esdras et de Job [2], sur un rocher voisin de la ville, et implorent leur protection contre les mauvais génies. De Nizibin on aperçoit, sur la route de Mardin, la ville de Dara, distante seulement de huit lieues. Après la perte de Nizibin l'empereur Anastase avait élevé Dara au premier rang des places de guerre de ce côté de la frontière; Justinien la rendit encore plus formidable en ajoutant aux bastions déjà existans, de nouveaux ouvrages. Par ses murailles, qui ont soixante pieds de hauteur et dix d'épaisseur [3], Dara offre encore au pélerin, dans ses ruines majestueuses de palais et d'églises, la plus fidèle image d'une ville frontière telle que les possédaient alors les Romains au-delà de l'Euphrate [4]. Mais, parmi tous ces débris, le musulman ne cherche que les tombeaux d'Ezéchiel et d'un autre saint d'origine kurde. Dara, autrefois Anastasiopolis, du nom de son fondateur, était enclavée dans l'ancienne province de Mygdonie, qui avait pour capitale Nisibis, comme Miarafakaïn (Martyropolis) était celle de l'ancienne Sophene. L'une et l'autre de ces deux villes sont entourées de magnifiques jardins [5] ; la dernière est célèbre par son église de saint Sergius, pour lequel les empereurs grecs et

1 *Bilados siklein*, Ewlia, IV. — 2 *Ibid.*

3 Macd. Kinneir, *Journey*, p. 440. — 4 *Ibid.*, p. 260 et 262.

5 *Djihannuma*, p. 437. Ewlia, IV.

quelques rois de Perse [1] professaient la plus haute vénération. Aucun voyageur européen n'a visité encore la *source du bassin* (Aïnol-haouf), dans le voisinage de la ville [2]; on y voit aussi les ruines du mausolée du célèbre prince de la famille Hamdan, Seïfeddewlet (épée de l'empire), dont Montebbi a chanté les exploits [3]. Mais on n'y voit plus aucune trace des prétendus tombeaux des prophètes et des trois cents martyrs, dont le souvenir s'est perpétué dans le nom de Martyropolis.

Sur la frontière orientale du Diarbekr, ou de la Mésopotamie septentrionale, se trouve l'île d'Omar, formée par le Tigre; la ville qui s'élève au milieu de cette île [XVIII] s'appelle Djezireï-Omar, du khalife Omar Abdolaziz. Les remparts de Djezireï (Thomanum), bâtis en pierres noires comme ceux de Diarbekr, sont presque entièrement tombés en ruines [4]; à l'ouest de la ville, la source des Démons arrose de superbes jardins [5]. Ses habitans, tous Kurdes d'origine, chantent les beautés du Tigre et du Khabour [6] dans des stances élégiaques [7]; ils montrent aux étrangers quel-

1 Khosroës Perwiz, pour complaire à son épouse Siré, y avait suspendu une croix d'or. Simocatta, V, 14. Voyez, sur l'église de Saint-Sergius, Aboulfaradz, f. 98.

2 *Djihannuma*, p. 439. — 3 *Ibid.*, p. 437.

4 Macd. Kinneir, *Journey*, p. 456. Depuis Benjamin de Tudella, Kinneir est le seul qui ait visité cette ville.

5 Aïnessiklan.

6 Ce nom est commun à l'ancien Nicephorus ou Centrites et au Chaboras ou Mygdonius.

7 Ewlia.

ques tombeaux qu'ils disent appartenir à des khalifes et à des imams, et le mausolée gigantesque dans lequel repose, à les en croire, l'enfant mort-né dont la femme de Noë accoucha dans l'arche [1]. Lorsque l'arche se fut arrêtée au pied des monts Djoudi, sur le rocher qui s'élève à côté de Gourghil, et qu'on peut voir de Djezireï, la famille de Noë descendit près de Kariet-Semanin (*village des quatre-vingts*) [2], situé à l'ouest, et son premier soin fut d'enterrer cet enfant [3]. Mais si cette tradition est entièrement fabuleuse, on doit plus de croyance à celle qui donne Djezireï pour berceau à plusieurs des savans les plus célèbres de l'islamisme tous appelés Djezereï du nom de leur patrie [XIX]. Au reste, ce nom de Djezireï n'appartient pas exclusivement à l'île sur laquelle la ville est bâtie; il désigne encore tout le pays compris entre l'Euphrate et le Tigre. c'est-à-dire la Mésopotamie, la plus grande des quinze Djezireï dont parlent les géographes arabes [XX]. El-Djezireï se divise en trois districts, portant chacun le nom des principaux chefs de tribus qui ont primitivement occupé le pays, savoir: Rebia, Mazar et Bekr. Ce dernier s'établit dans la partie nord de l'île Djezireï, qui de lui a pris le nom de Diarbekr et des villes principales de laquelle nous venons de donner la description. Rebia et Mazar, fils de Nezar [4], se par-

1 Ewlia.

2 C'est là qu'il faut chercher l'ancienne Bezabda.

3 Ewlia.

4 *Djihannuma*, p. 432 et 436. Rebia, qui dans le partage des biens de son père reçut des chevaux, fut appelé *Rebiatol-fars*, c'est-à-dire Rebia

tagèrent entre eux la partie sud de la Mésopotamie : le premier prit possession du territoire qui longe les rives du Tigre, et fixa sa résidence à Mossoul ; le second fit de Rakka sa capitale, et occupa les bords de l'Euphrate. Comme ces deux provinces furent, ainsi que les villes et les forts qui en dépendent, réunies par Biiklü-Mohammed à l'empire ottoman, il est nécessaire d'entrer ici dans quelques détails pour faire mieux connaître l'importance de cette conquête.

Mossoul, capitale de la province Rebia, aujourd'hui sandjak de Mossoul, se distingue par l'élégance de ses vingt mosquées, par la beauté de ses sept tours, dont une fléchit d'un côté comme la tour de Pise. Elle n'est séparée de l'ancienne Ninive [1] que par les eaux du Tigre ; et, comme toutes les villes qui ont déjà passé sous nos yeux, elle est habitée presque en totalité par des Kurdes. Outre leur dialecte maternel, les Kurdes de Mossoul parlent l'arabe, le turc et le persan [2]. L'un des plus célèbres prophètes de l'antiquité, Jonas, et saint George, qui tient le premier rang parmi les saints du moyen-âge, se partagent la vénération des habitans [xxi]. Les plus belles mosquées, dont la construction remonte à cette époque, ont été fondées par l'Atabège Seïfeddin-Ghazi,

des Chevaux, et Mazar, qui eut les ânes, *Mazarol-himar*, c'est-à-dire Mazar des Anes. On trouve déjà chez les Mèdes le nom de Mazar. Polyainus, VII, 3, § 4, Μαζαρης.

[1] Yakouti connaît, outre l'ancienne Ninive, un village de ce nom aux environs de Babylone.

[2] *Djihannuma*, p. 434.

par la fille de Noureddin [1]. C'est de Mossoul que dérive le nom de mousseline, comme les baldaquins doivent le leur à la ville de Bagdad. A l'est de Mossoul se trouve la source de la *roue à godets* (Naoura), dont la surface se couvre de plantes qui donnent l'indigo, et, au sud, sort de la terre une eau thermale qui dépose une espèce de poix odoriférante et de couleur foncée [2].

Le pays de la tribu Mazar réclame davantage notre attention par les nombreux souvenirs historiques qui s'y rattachent ; il a pour capitale Roha ou Orfa (l'ancienne Edessa ou Callirhoe), qui, de nos jours, est le siége du sandjak de ce nom. Les poissons de l'étang qu'alimente la belle source de Callirhoe étaient, suivant toute apparence, consacrés autrefois par les Syriens à la déesse Astarté. Les Kurdes les ont aujourd'hui mis sous la protection d'Abraham, car c'est là que la tradition place le paradis de roses qui se substitua tout-à-coup au brasier dans lequel Nemrod avait fait jeter ce prophète. Dans le moyen-âge, Edessa jouissait d'un haut renom de sainteté, grâce au roi Avgar [3], qui, après sa conversion au christianisme, aurait entretenu une correspondance avec le Christ. Sous le règne d'Alexandre-le-Grand, les habitans de cette ville formaient un singulier assemblage de Grecs, d'Arabes, de Syriens et d'Arméniens ; on y parlait néanmoins, dans toute leur pureté, les dia-

1 Ewlia.

2 *Djihannuma*, p. 434.

3 Avgar n'est qu'une mutilation du nom Ekber.

lectes syrien [1] et arabe [2]; et outre une haute école arabe, Edessa possédait encore une haute école persane [3]. Antonin Caracalla fit conduire à Rome, chargé de chaînes, Avgar, le dernier roi d'Edessa; mais, par un singulier retour du sort, il trouva lui-même la mort dans la capitale de son ennemi vaincu [4]. L'empereur Valérien ne fut pas mieux favorisé de la fortune: s'étant avancé pour délivrer la ville, que Schabour Ier tenait assiégée, il fut défait sous les murs de cette place, et tomba lui-même au pouvoir des Persans [5]. Justinien répara les fortifications d'Edessa [6]; mais, si l'on en croit les historiens du temps, il faut moins attribuer la retraite précipitée des Persans, sous le règne de Khosroës-Nouschirwan, à la solidité de ses remparts et au courage de ses défenseurs, qu'à un portrait et à une lettre du Sauveur envoyés au roi Avgar [7]; cette lettre et ce portrait furent tout d'un coup retrouvés miraculeusement, après être restés ignorés pendant cinq siècles. Pourtant ils purent sauver Edessa des mains des Arabes: elle eut successivement pour maîtres les khalifes de la maison d'Ommia,

1 Bayer, *Hist. Edessæ*, p. 5.

2 Abulfarag., *Hist. Dynast.*, p. 16, c. 10. Wessel.

3 *Theodor. lector, ad calcem Hist. eccles. in Assemani.* Biblioth. oriental., II, p. 402; III, p. 376, 378; IV, p. 70 et 924; et d'après ce dernier, Gibbon, VIII, note 44.

4 Caracalla Osdroene Edessa defunctus. Jornandès, l. I.

5 *Hist. August.*, Zozimus.

6 *Seasonably presented to the devotion of the times.* Gibbon, ch. 49, notes 7, 14.

7 Dans Théophylacte, l. III, c. 1. Ειλιφρεδα τὸ θεανδρικον ἴνδαλμα.

ceux de la famille d'Abbas, les princes des dynasties arabes Hamdan [1] et Okaïl [2]; vint ensuite Balduin, qui fonda la principauté d'Edessa. Cinquante ans plus tard, Amededdin-Senghi [3] reprit Edessa sur les chrétiens [4] et la restitua au prince de la dynastie Okaïl, sous la condition qu'il se reconnaîtrait son vassal [5]. Après l'extinction de la dynastie des Atabèges et la conquête de leurs États par Holagou, une des sept branches de la dynastie kurde d'Eyoub [6] établit son règne dans la Mésopotamie. Le dernier prince de cette race fut tué par Ouzoun-Hasan, souverain de la dynastie du Mouton-Blanc. Enfin Schah-Ismaïl, qui succéda aux descendans d'Ouzoun-Hasan, avait également étendu sa domination sur ce pays; mais, par suite de sa défaite à Tschaldiran, il se vit bientôt contraint d'abandonner tout le Kurdistan aux armées victorieuses de Sélim.

La seconde ville importante du district de Rebia ou sandjak de Roha est Rakka (Nicephorium), que Rebia avait d'abord choisi pour sa résidence. Rakka, surnommée encore Callinicum, était une des places frontières de l'empire byzantin les plus importantes

1 Ben Hamdan, depuis 323 (934) jusqu'en 380 (990), cinq princes.

2 Ben Okaïl, depuis 380 (990) jusqu'en 495 (1101), dix princes.

3 Les Atabéges de Haleb, depuis 408 (1017) jusqu'en 630 (1232), quinze princes. Senghi est le Sanguinus des historiens européens.

4 *Gesta Dei.*

5 *Djihannuma*, p. 436.

6 1o en Égypte, 2o à Damas, 3o à Hims, 4o à Hama, 5o dans l'Yémen, 6o à Haleb, 7o à Hossnkeïf.

par leur commerce [1] ; elle fut agrandie et reconstruite par Justinien [2], et Haroun-al-Raschil y fit bâtir un magnifique palais, dont il reste encore quelques ruines [3]. Au-dessous de Rakka, en descendant l'Euphrate, on arrive à Kirkesia (l'ancienne Circesium de l'empire grec, et probablement aussi la même que Carchabeza), située au confluent du Khabour. Sous ses murs, le roi d'Egypte Necho livra bataille à Nabuchodonosor [4]. Au-dessus de Rakka, et toujours sur les bords de l'Euphrate, s'élèvent deux châteaux-forts destinés à protéger le gué du fleuve. Le premier s'appelle Bir ou Biredjik (l'ancienne Birtha) [5], et le second Dar-Roum ou Kalaat-Roum, c'est-à-dire le château des Grecs [6]. Anciennement appelé Thapsacus ou Zeugma [7], parce que ce fut là le centre du commerce entre les pays en-deçà et au-delà de l'Euphrate [8], Kalaat-Roum est le plus fameux des quatorze Kalaa ou forts dont il est question dans la géographie arabe du moyen-âge [9] [XXII]. Mais quels que soient les souvenirs qui se rattachent à chacune de ces forteresses, celle de Harran occupe, dans l'histoire, une place bien autrement importante. Située entre Orfa et Nizibin, Harran est à la fois le Khawran de l'*Ecriture*, où Abraham se fixa en venant d'Our,

1 *Callinicum munimentum robustum et commercandi opimitate gratissimum.* Amm. Marcellin, XXIII, 3.

2 Procop., *de Ædificiis*, II.

3 *Djihannuma*, p. 444. Rennel, *Illustrations of the History of the expedition of Cyrus*, p. 63.

4 Joseph., X, c. 71. — 5 *Djihannuma*, p. 594. — 6 L'ancien Thapsacus ou Zeugma. — 7 *Djihannuma*, p. 594. — 8 Mos., XI, 31 ; XXIV, 10. — 9 *Djihannuma*, p. 444.

et le Carræ des Romains, où Crassus essuya sa honteuse défaite; de nos jours, les habitans montrent, à peu de distance de la ville, le temple des Sabéens, c'est-à-dire de la Lune, dans lequel l'empereur Julien, à son passage, offrit des sacrifices pour se conformer aux usages du pays [xxiii]. Aucun historien européen n'a encore visité les collines de Harran, les plaines de Senaar, les ruines du temple de la Lune [1], la pyramide construite près de Singara dans l'île Bebaracus [xxiv], et les trois cents sources du Chaboras [2], qui ont fait donner à la ville voisine le nom de Reesol-Aïn (la tête des sources) [3].

Les pays habités par les tribus Bekr, Mazar et Rebia, qui représentent aujourd'hui, à quelque différence près, les gouvernemens de Diarbekr, Roha et Mossoul dans la Mésopotamie septentrionale, se trouvaient donc réunis à l'empire ottoman, grâce aux talens militaires de Biiklü-Mohammed, et plus encore aux habiles négociations d'Idris. En attendant les ordres supérieurs de Sélim, Idris travaillait avec un zèle infatigable à l'organisation intérieure du pays; il voulait, par toutes les combinaisons possibles, assurer la paix et consolider les liens qui rattachaient au pou-

1 *Mossilii Sabiin bon tel iizré diir*, c'est-à-dire « le temple des Sabéens est bâti sur cette colline. » *Djihannuma*, p. 444. Macdonnald Kinneir dit cependant : *Of the famous city Haran little or nothing remains;* mais son témoignage peut être contesté.

2 *Oulsch yuzdem ziade ouyouni safié Tschikar.*

3 Elle portait du temps de l'empire de Byzance le nom de Theodosiopolis, de l'empereur Théodose qui l'avait fortifiée et embellie de somptueux édifices. Procop., *de Ædificiis*, II, 2.

voir de la Porte les nouveaux vassaux qu'il lui avait conquis. Toutes ses mesures obtinrent l'approbation du Sultan; il en reçut l'avis officiel par un diplôme dans lequel Sélim le chargeait de distribuer, parmi les begs qui avaient reconnu sa souveraineté, dix-sept étendards, cinq cents habits d'honneur brodés d'or et vingt-cinq mille ducats. Pour terminer l'œuvre qu'il avait si bien commencée, Idris divisa provisoirement le Diarbekr en plusieurs sandjaks, et cette division, qui rendait l'administration naturellement plus facile, fut adoptée l'année suivante pour les gouvernemens de Roha et de Mossoul. La situation toute particulière de cette partie du Kurdistan, qui comptait presque autant de maîtres que de castels, l'esprit indépendant des begs ou chefs de tribus, enfin la barbarie et l'humeur belliqueuse des peuplades qui l'habitaient, auraient paralysé l'exercice d'une autorité trop absolue. Idris n'avait pris possession du pays qu'après de longs efforts, et, pour s'y maintenir, il fallait user de beaucoup de ménagemens : aussi l'administration du Kurdistan, telle qu'elle fut organisée à cette époque, et telle qu'elle existe encore de nos jours, diffère-t-elle essentiellement de celle des autres provinces de l'empire ottoman. La répartition des sandjaks, qui forment, au nombre de dix-neuf, le gouvernement de Diarbekr, constitue cette différence: onze d'entre eux seulement furent administrés suivant la forme ordinaire; parmi les huit autres dont l'investiture dépendait de conditions particulières, cinq restèrent à leurs chefs héréditaires. D'ailleurs il résulte de la connaissance de

l'histoire en général, que ce démembrement de territoire entre plusieurs chefs indépendans les uns des autres a été de tout temps une nécessité dans presque tous les pays de montagnes, hérissés de castels et de places-fortes, où l'usage continuel des armes entretient l'humeur belliqueuse des populations. Considérées sous ce point de vue, les deux extrêmes frontières de la Turquie, le Kurdistan et la Bosnie, offraient une ressemblance parfaite. L'une et l'autre provinces étaient alors, comme à présent encore, divisées en autant de petites seigneuries qu'il y avait de châteaux-forts [xxv]; seulement, comme la Bosnie se trouve plus rapprochée du siége de l'empire, les Sultans ont pu maîtriser plus facilement l'esprit remuant des habitans; ils n'ont pas dû avoir pour eux les mêmes ménagemens que pour les chefs du Kurdistan qui étaient plus éloignés du centre de l'action gouvernementale; et, par suite, le principe d'hérédité n'a été respecté que chez ces derniers.

Le Kurdistan, ou le pays des Kurdes, dont les habitans sont connus dès la plus haute antiquité comme un peuple guerrier et adonné au brigandage, se compose de tout le territoire montagneux qui a pour limites la rivière d'Elwend (Orontes) d'un côté et l'Euphrate de l'autre, en remontant jusqu'à sa source; il relevait autrefois des rois de Perse, et appartient aujourd'hui à la Porte, à l'exception du gouvernement de Kermanschah, dit le Kurdistan persan. Schehrzor, qui fut conquis par Souleïman-le-Grand, est le centre du Kurdistan turc; mais les tribus des Corduènes, des

Carduchi, des Cadusiens ou Cyrtes [1], sont sorties de l'ancienne Corduène, où elles étaient établies du temps de Xénophon ; elles se sont insensiblement avancées dans les plaines qui se déroulent au sud-est de l'Arménie et dans la Mésopotamie septentrionale (Diarbekr), vers les lacs de Wan et d'Akhlat, le Mourad-Tschaï, bras oriental de l'Euphrate, et jusqu'à Mousch, l'ancienne Moxœne. Suivant la tradition, ce peuple, qui n'était qu'un ramassis de tribus barbares [2], aurait fui de la Perse dans les montagnes du Kurdistan, pour échapper à la tyrannie de Sohak [3]; mais son idiôme révèle plutôt une origine indienne ou turque [4]. Parmi les nombreuses tribus kurdes (on en compte jusqu'à quatre-vingts [5]), la plus digne d'attention est celle des Yezidis ou adorateurs du diable, tant parce que leur siége principal à Mardin paraît indiquer qu'ils descendent des anciens Mardes, que parce que leur culte offre une grande analogie avec la doctrine professée par une secte persane adorant le principe du mal. Après les Yezidis viennent les Hakaris, les Sibaris, les Haletis, les Hariris, les Rouschenis et les Bokhtis;

1 Strabon en fait deux fois mention en parlant de la Médie (CXI et CXII, § 3) et de la Perse (CXV, c. III, § 2); il les désigne sous le titre de brigands. Polybe (l. V, § 52) les cite comme d'habiles archers.

2 Mannert, V, 2, p. 225 et 495.

3 Ewlia. Le *Djihannuma*. Voyez aussi la Turquie d'Asie, dans les *Iahrbücher der Litteratur* (*Annales de la Littérature*), XVIII, p. 244.

4 Heude, *Voyages*, Londres, 1819, dans la préface.

5 Ewlia parle de douze dialectes kurdes. Voyez *Annales de la Littérature*, XIII, 249. On y trouve également citées trente-six tribus habitant les montagnes des monts Djoudi et trente-six habitant la plaine.

enfin il en est d'autres qui ont pris leurs noms des pays qu'elles habitent, telles que les Bidlisis, les Amadis, les Sindjaris, les Gourghilis, les Aounikis et les Djezerewis, qui furent ainsi appelées des villes de Bidlis et d'Amadia, de la plaine de Sindjar, des châteaux-forts de Gourghil [1] et d'Aounik [2], et de l'île Djezireï-Omar. Toutes ces diverses peuplades obéissent à des chefs héréditaires dont la volonté fait loi, et qui ont sur leurs sujets droit de vie et de mort; ces chefs sont ordinairement accompagnés d'une suite nombreuse; ils discourent avec complaisance sur l'ancienneté de leurs familles qu'ils font remonter à Noë [3]. Ils aiment les exercices du corps, ils chantent leurs armes bien fourbies et d'une bonne trempe [4], les montagnes et les fleuves du pays [5]; leurs vêtemens consistent en étoffes bigarrées et rayées [6]. En un mot, tout rappelle, dans les montagnes du Kurdistan, celles de l'Écosse, ses clans, ses plaids et les chants d'Ossian.

1 Gourghil, à l'extrémité orientale des monts Djoudi. Le *Djihannuma* et *Annales de la Littérature*, XIII, 252.

2 Aounik (Avenik) joue un grand rôle dans l'histoire de Timour. Cherefeddin, *Histoire de Timourbeg*, t. II, l. III, ch. 43, p. 299.

3 Macd. Kinneir.

4 Macd. Kinneir, p. 399, et Heude donnent une description détaillée de l'armure des Kurdes. Voyez *Annales de la Littérature*, XIV, p. 28.

5 Ewlia. *Annales de la Littérature*, XIII, p. 262. Le district qui porte encore aujourd'hui le nom d'Elegher est cité dans Pline: *loco nomen Elongosine* (pour Elegosine) *est ipsius qua tardior fluit Diglito* (le Didjlet des Arabes ou le Tigre). Plin., VI, 27.

6 *Their costumary dress is a long robe, made of white cotton* cloth, *but in the neighbourhood of Betllis and Moosch they manufacture a sort of striped stuff, resembling tartan.* Macd. Kinneir, *Journey*, p. 411.

Les héros des anciennes traditions et des romans modernes de la Perse sont des Kurdes, comme Roustem, Behram-Tschobin, Gourghin-Milad, Ferhad[1], l'amant à la fois heureux et malheureux de la belle Schirin; enfin Salaheddin-le-Grand (Saladin) qui établit à la fois la domination de la famille d'Eyoub sur l'Égypte, l'Arabie, la Syrie, la Mésopotamie, et dont le dernier rejeton, Khalil l'Eyoubide, gendre du schah Ismaïl, et seigneur de Hossnkeïf, venait de reconnaître la suzeraineté des Ottomans. Ce fut Idris qui installa Khalil au nom du Sultan, et lui remit, avec les cérémonies d'usage, l'étendard, le tambour et la queue de cheval[2], attributs des seigneurs feudataires de la Sublime-Porte. Idris reçut lui-même, pour prix de ses éminens services, une bourse de deux mille ducats vénitiens[3], huit vêtemens d'honneur[4], un sabre dont la lame et le fourreau étaient incrustés d'or[5], enfin une lettre dans laquelle Sélim[6] lui témoignait sa parfaite satisfaction. Le Sultan ne s'en tint pas là, et, pour lui donner une nouvelle preuve de sa haute confiance, il lui envoya les diplômes de sandjaks signés de sa main,

1 *Djihannuma*, p. 450. De la tribu Gulfera.

2 Eboulfazl, fils d'Idris.

3 *Flori sikkei isfrendjiyé*, c'est-à-dire « ducats du système monétaire des Francs. »

4 Savoir : un kaftan doublé de zibeline, un autre garni de peau de lynx, deux morceaux carrés de soff, deux autres en drap, deux soffs doublés de peau de lynx et de zibeline.

5 *Frenghi kemkha ghilaflu*.

6 Ce diplôme, daté du mi-schewal 921 (mi-novembre 1515), se trouve en entier dans Eboulfazl, f. 96. Ali, f. 203, à la fin du xe récit.

mais dont le nom avait été laissé en blanc afin qu'il pût y mettre tel nom qu'il jugerait convenable [1].

Biiklü-Mohammed retourna dans son gouvernement de Diarbekr lorsque Sélim se mit en marche contre le sultan d'Egypte, et Idris fut rappelé près de son souverain pour le suivre dans cette expédition. Là se termina sa carrière politique; il mourut peu de temps après la conquête du Caire. Au reste, Idris n'aurait pu être employé avec autant de succès dans l'organisation de l'Egypte que dans celle du Kurdistan, sa patrie, dont il connaissait les mœurs, la langue, et où il avait antérieurement rempli les fonctions de secrétaire d'Etat près du prince de la dynastie du Mouton-Blanc. C'est aux habiles négociations d'Idris que l'empire ottoman est redevable de l'acquisition de cette importante province; ces négociations avaient préparé la soumission volontaire des Kurdes, et complété ensuite les résultats obtenus par la victoire de Tschaldiran [xxvi]. La prise de possession par les Ottomans des districts de Diarbekr, d'Orfa et de Mossoul, fut un des plus beaux résultats de la guerre contre la Perse: elle donna une nouvelle garantie à la domination des Turcs sur les peuples de l'Asie-Mineure, et opposa une barrière aux envahissemens des Persans. On voit, si l'on veut remonter à des temps plus reculés, que Rome ne s'était crue vraiment maîtresse de l'Asie que lorsque ses légions eurent occupé les bords de l'Euphrate: car ce fleuve, et non pas le Tigre, forme la

1 *Nischanlu beyaz kiagadlar,* dit le diplôme.

frontière naturelle des deux pays ennemis. Le Tigre, qui se partage en deux grands bras, dont l'un coule à l'ouest de Diarbekr [xxvii], et l'autre à l'est de Bidlis, ne saurait par cela même donner une ligne de démarcation nettement dessinée. Plus tard, lorsque les empereurs de Rome et de Byzance portèrent leurs armes au-delà de l'Euphrate, le Nymphius, qui descend de Miafarakaïn, servit de limite à leurs possessions, et quelques forts furent bâtis dans le voisinage pour les faire respecter. Mais l'Euphrate, dont le bras oriental appelé Mourad (l'Omiras des anciens) [1] court de l'est à l'ouest en longeant le nord de la Mésopotamie, a toujours formé et formera toujours la frontière naturelle des dominations européennes en Asie. C'est là que se sont arrêtées les conquêtes de l'ancienne et de la nouvelle Rome, des Croisés et de toutes les puissances qui ont successivement envahi cette partie du globe; et si un jour les Ottomans sont chassés de l'Europe, l'Euphrate deviendra de nouveau la limite qui marquera la ligne de séparation des dominations asiatique et européenne.

1 Rennel, *Illustrations of the History of the expedition of Cyrus*, p. 211.

LIVRE XXIV.

Guerre d'Egypte. — Dynastie des Mamlouks. — Bataille de Merdj-Dabik. — Marche sur le Caire par Haleb, Hama et Damas. — Bataille de Ridania. — Exécution de Toumanbaï. — Description du Caire. — Retour de Sélim. — Exécution du grand-vizir. — Nouvelles dispositions à l'extérieur et à l'intérieur. — Mort de Sélim. — Le moufti Ali-Djemali.

Pendant l'hiver qui vit Büklü-Mohammed et Idris soumettre et organiser le Kurdistan, Sélim, à qui pesait l'inaction, médita de nouvelles conquêtes dans son palais d'Andrinople. Dès le commencement du printemps de l'année 1516, il ordonna au grand-vizir Sinan-Pascha de se mettre à la tête d'une armée de quarante mille hommes, rassemblée à Kaïssariyé [1], et de se diriger, par le district de Meràsch, sur l'Euphrate. Sinan-Pascha, craignant d'être inquiété par l'armée d'observation que le sultan d'Égypte avait envoyée sur les frontières de Syrie, avec l'ordre d'arrêter la marche des troupes ottomanes ou de tomber sur leurs derrières, n'osa pas se porter en avant. Sélim, informé par Sinan-Pascha de ces démonstrations hos-

[1] Seadeddin, IV, f. 683. Ali, x[e] récit, et le fils d'Idris.

tiles, convoqua son diwan. Hersek Ahmed-Pascha prit la parole, et fut d'avis de déclarer la guerre à l'Égypte, ajoutant, pour irriter encore la susceptibilité de Sélim, que, pendant sa captivité au Caire, il avait entendu le sultan Kaïtbaï menacer d'écraser les Ottomans avec toutes ses forces réunies, si jamais ils tentaient de s'approcher de la Mecque et de Médine [1]. Le nischandji-baschi Mohammed appuya l'opinion d'Ahmed, en disant que la gloire du Sultan était intéressée à conquérir le droit de protéger les deux saintes villes. Mohammed, qui, par ses études, était destiné aux emplois scientifiques, n'avait accepté la place de secrétaire d'État que sur l'ordre exprès de Sélim. Son vote belliqueux le rendit digne, aux yeux du Sultan, de la place de vizir ; mais, pour lui faire accepter cette nouvelle faveur et vaincre ses refus, Sélim dut recourir à un argument irrésistible, celui du bâton, qu'il lui appliqua de ses propres mains [2]. L'opinion de Hersek et de Mohammed [I] reçut un nouveau poids d'un songe du grand-maître du seraï, auquel étaient apparus les quatre disciples du Prophète avec leurs étendards [3]. Mais ce fut moins l'opinion des vizirs qu'un besoin de conquête qui fit résoudre à Sélim la guerre contre l'Égypte; cependant il voulut remplir la formalité prescrite par cette sentence du Koran : *Et nous ne punissons*

Ces paroles de Hersek-Ahmed ne se trouvent que dans le *Selimnamé* de Schoukri, f. 53.

2 Ali. Seadeddin, IV, f. 683, d'après Hasandjan.

3 Le *Selimnamé* de Seadeddin, dans les *Mémoires sur l'Asie*, par Diez, p. 266.

pas avant d'avoir envoyé un message[1]. Il envoya donc au sultan d'Égypte Karadja-Pascha et le savant juge de l'armée de Roumilie Sirekzadé Mewlana-Rokneddin; pour rendre cette ambassade encore plus significative, il partit lui-même de Constantinople le 4 djemazioul-ewwel 922 (5 juin 1516) [II], et se rendit à Scutari. Avant son départ, Sélim avait eu soin d'assurer la tranquillité des trois premières villes de son empire, en confiant le gouvernement d'Andrinople à son fils Souleïman, celui de Constantinople à son vizir Piri-Pascha, et celui de Brousa à Hersek Ahmed-Pascha[2]. Le 25 djemazioul-ewwel (26 juin), le sultan visita à Koniah, les tombeaux de scheïkhs mystiques, et, après avoir reçu, avec la tête de Karakhan, dernier gouverneur persan du Diarbekr, la nouvelle de l'entière soumission de ce pays[3], il marcha sur Ilebessan. Le sultan d'Égypte, Kanssou-Ghawri, en apprenant les mouvemens de l'armée ottomane, s'était avancé, à la tête de cinquante mille hommes, jusqu'à Haleb, où il reçut les ambassadeurs de Sélim; il leur prodi-

1 *We ma kunna mouazebin hatta nebaas resoulen.* Ce verset du Koran est suivi d'un autre qui explique fort laconiquement le but de ces messages : *Fekoulou lehou kawlen leinen laalehou yetezeker aou yakhschi* : « Dites-lui une parole douce, pour qu'il réfléchisse ou qu'il craigne. » Voyez la lettre du Sultan, dans la *Collection* de Feridoun, no 266.

2 Seadeddin, IV, f. 684. Ali, xe récit, et Eboulfazl.

3 Voyez, dans Marini Sanuto, la lettre du Sultan au doge de Venise sous la date du 10 juillet 1516, dans laquelle il n'est encore question que de la guerre contre la Perse. La *Collection* de Feridoun contient les lettres de victoire sur la conquête de Diarbekr, adressées par le sultan à Obeïd-Khan et au sultan d'Égypte; elles sont inscrites, la première sous le no 259, la seconde sous le no 262.

gua les injures et les fit jeter en prison ; mais, à l'approche de Sélim, il les congédia, en les chargeant de négocier la paix entre leur maître et Schah-Ismaïl [1]. Le 10 redjeb (9 août), les ambassadeurs arrivèrent au camp de Sélim, à Boudjakdéré [2]. Neuf jours après, les Ottomans atteignirent Merzeban, où le gouverneur d'Aïntab, Younisbeg [III], transfuge des rangs égyptiens, passa sous les drapeaux de Sélim, et offrit de le conduire d'Aïntab à Haleb ; le trajet entre ces deux villes est de dix journées de marche [3]. Kodji, beg de Brousa, et Ferhadbeg furent envoyés en avant pour éclairer la route et faire des prisonniers [4]. Cependant Mogholbaï, chargé de nouvelles propositions de paix, s'était rendu au camp de Sélim, accompagné d'une suite brillante ; le sultan ottoman, en le voyant paraître revêtu d'armes magnifiques, s'indigna des formes guerrières de ce message : « Ghawri, s'écria-t-il, n'a-t-il donc pu trouver un homme de loi capable de remplir une ambassade ? » Puis, sans vouloir attendre la réponse de Mogholbaï ou prendre connaissance de sa lettre de créance, il ordonna de lui trancher la tête, ainsi qu'à toutes les personnes de sa suite. Les dix compagnons de l'ambassadeur furent exécutés ; mais Younis-Pascha s'étant jeté aux pieds de Sélim pour le supplier de respecter le droit des gens dans la personne de l'envoyé égyptien, Sélim révoqua sa sentence et se contenta de faire raser la barbe et les cheveux de

1 Seadeddin, IV, f. 685. Ali, xe récit. Eboulfazl.
2 Seadeddin, l. c. — 3 *Ibid.*
4 Seadeddin, p. 686. Ali, Eboulfazl.

Mogholbaï, de lui mettre un bonnet de nuit et de le renvoyer ainsi au sultan sur un âne boiteux et galeux [1]. Cet oubli de toutes les règles de justice et du principe de l'inviolabilité des ambassadeurs, sacré, même pour les despotes d'Orient, n'était que le prélude des nombreuses scènes de cruauté qui devaient souiller la guerre d'Égypte.

Un coup-d'œil jeté sur le théâtre de la guerre et sur la dynastie des Mamlouks éclairera d'un nouveau jour les événemens qui vont se dérouler sous nos yeux.

Depuis la domination des Pharaons, des Ptolémées, des Romains et des Bzyantins, l'Égypte avait vu se succéder huit dynasties dans le cours de huit siècles. Les khalifes ommiades et abassides la firent administrer par des gouverneurs, au nombre desquels furent les deux Turks Touloun [2] et Akhschid [3], fondateurs de deux dynasties qui ne tardèrent pas à disparaître. Les Fatimites [4] érigèrent, en Égypte, un khalifat indépendant de celui de Bagdad, de sorte que, dès lors, l'autorité souveraine de l'Islamisme fut partagée entre les khalifes du Nil et du Tigre. Salaheddin-le-Grand jeta, en Égypte, les fondemens de la puissance de sa maison, qui lui survécut à peine un siècle [5]; car l'un des mamlouks de la garde du souverain, ap-

[1] Ibn-Seïnel, f. 14. Souheïli, f. 12. *Selimnamé* de Schoukri.

[2] Les Beni-Touloun régnèrent depuis l'an 254 (867) jusqu'en 292 (904) et comptent quatre princes.

[3] Les Beni-Akhschid, depuis 223 (934) jusqu'en 357 (967), cinq princes.

[4] Les Fatimites, depuis 297 (909) jusqu'en 567 (1171), quatorze princes, résidant à Mehdiyé. Voyez Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

[5] Depuis 567 (1171) jusqu'en 652 (1254), onze souverains.

pelé Bahri [1], d'un château sur le Nil, usurpa le trône sur le dernier des Eyoubides. A la dynastie des Mamlouks baharites succéda celle des Mamlouks tscherkesses. L'Égypte, bornée à l'ouest par les sables, au nord et à l'est par la mer, n'a à redouter d'autre attaque par terre que celle des Abyssiniens au sud, et des peuples de la Syrie au nord-est, à travers l'isthme qui réunit l'Asie à l'Afrique. Depuis des siècles, il n'était point descendu d'armées des montagnes de l'Abyssinie, mais seulement des caravanes trafiquant d'esclaves, d'or et d'ivoire; du côté de l'isthme, le danger d'une invasion était resté le même dès la plus haute antiquité; aussi les souverains égyptiens avaient-ils toujours eu en vue la possession de la Syrie, qu'ils regardaient comme un rempart nécessaire à la sûreté de leurs États. La Syrie reconnut, tantôt en entier, tantôt en partie, la souveraineté de l'Égypte, et il était dans la nature même des choses que les princes égyptiens fussent souvent en relations hostiles avec les princes asiatiques qui menaçaient la Syrie. Pour ne point parler des anciennes invasions des Perses et des Assyriens, qui se répandirent en Égypte par le désert; pour ne point parler des guerres nombreuses entre les successeurs d'Alexandre, entre les Séleucides et les Ptolémées, la Syrie et l'Égypte furent toujours considérées comme le complément nécessaire l'une de l'autre par les souverains de ces deux pays, lorsqu'ils n'é-

1 *Bahr* signifie la mer, et le Nil, parce qu'il ressemble à une mer. Ces princes reçurent le nom de Bahris ou Mamlouks baharites d'un château qu'ils habitaient dans l'île de Raoudha sur le Nil.

taient plus réunis sous la domination des Abassides. Ce fut donc avec raison que le fils de Touloun crut devoir consolider sa puissance nouvellement fondée en Egypte par la conquête de la Syrie, et que, pour s'en assurer la tranquille possession, il porta ses armes victorieuses jusqu'à Antioche et à Tarsous [1]. Son fils Khoumarouyé, renommé par la magnificence de son mariage avec Kodron-Neda (la rosée), fille du khalife, suivit la politique de son père [2]. Akhschid, d'abord gouverneur de Damas, puis maître indépendant en Égypte, conquit Damas et Haleb, siége de la dynastie des Beni-Hamdan, qui régnaient alors sur la Syrie et la Mésopotamie. Mais l'eunuque Kiafour, qui gouvernait au nom du fils d'Akhschid, ne put défendre Haleb contre Seïfedewlet, le plus grand des princes de la famille Hamdan. Le célèbre poëte arabe Motenebbi passa tour à tour des souverains de Syrie à ceux d'Egypte, et chanta alternativement leurs exploits [3]. Le quatrième des khalifes fatimites, Azizbillah, prit Damas sur un esclave des Bouyides; son successeur Hakimbiemrillah, le plus extravagant des tyrans, qui fit une campagne en Syrie, est suffisamment connu par la dévastation de Jérusalem [4], et aussi par l'adoration des Druzes, dont il sut se faire vénérer comme un dieu, au moyen des intrigues d'agens secrets [5]. Les croisés de Syrie furent toujours en guerre avec les sul-

1 *Nokhbetet-tewarikh.*

2 *Nokhbetet-tewarikh.* Voy. la description de ces noces dans Abdoullatif.

3 Motenebbi, Vienne, 1824.

4 *Nokhbetet-tewarikh.* Wilken et Michaud, *Histoire des Croisades.*

5 Sylvestre de Sacy, *Extraits des livres des Druzes.*

tans d'Egypte de la famille d'Eyoub, et Louis IX de France fut témoin, pendant sa captivité, lors du second siége de Damiat (Damiette), de la révolution qui substitua les Mamlouks aux Eyoubides. Les deux plus puissans princes des Mamlouks baharites, Bibars et Koulaoun, affermirent leur puissance en Egypte par d'importantes conquêtes en Syrie. Le premier chassa les Mogols et détruisit les châteaux-forts de l'ordre des Assassins; le second prit sur les Croisés Merkeb, Laodicée, Tripoli et d'autres villes, et il ne resta plus aux chrétiens que Tyr et Ptolemaïs, qui devaient tomber sous les coups du fils de Koulaoun, Eschref-Khalil [1]. Ainsi la Syrie, après une occupation de deux siècles par les Croisés, resta, si l'on en excepte la domination temporaire de Timour, dans la possession exclusive des Mamlouks baharites, puis dans celle des Mamlouks tscherkesses; cette dernière dynastie date de la fin du quatorzième siècle, et comptait déjà cent trente-quatre ans de durée et vingt-trois sultans à l'époque qui nous occupe.

Le premier des souverains tscherkesses, Berkouk [IV], brava la puissance de Timour, en mettant à mort les ambassadeurs que le conquérant lui avait envoyés, pour lui demander l'extradition d'Ahmed-Djelaïr, prince de l'Azerbeïdjan, réfugié à la cour d'Egypte. Timour tira, plus tard, vengeance de cet affront sur le fils de Berkouk, par le ravage de la Syrie et les massacres de Haleb et de Damas [1]. Après la retraite de Timour, la Syrie retourna sous la domination

1 Voyez plus haut, l. VII.

égyptienne. Le sultan Moeyed-Abounassar Dhaheri porta ses armes jusque dans les Etats des princes de Karamanie et de Soulkadr : il enleva au premier Tarsous, Larenda et Kaïssariyé, et au second, Meràsch. Elbistan et Behesni ; mais le prince de Soulkadr ayant reconnu sa souveraineté, il lui donna en fief les villes conquises [1]. Dès lors la proximité des frontières des deux empires dut amener de plus fréquentes relations entre les sultans ottomans et les sultans tscherkesses. Eschref-Bersebaï, conquérant de Chypre, marcha de victoire en victoire, jusqu'en Mésopotamie, où il assiégea Diarbekr et força Kara-Osman (la sangsue-noire), prince de la dynastie du Mouton-Blanc. à se reconnaître son vassal ; des ambassadeurs de Schahrokh, fils de Timour, étant venus, vers la même époque, demander que la prière publique fût faite, au nom de leur maître, au Caire, à la Mecque et à Médine, le monarque mamlouk les fit chasser de sa capitale à coups de bâton [2]. Le sultan Kaïtbaï, dont le règne coïncida avec les dix dernières années de Mohammed II et les dix premières de Bayezid II, fut le premier des souverains d'Egypte, dont la politique se trouva mêlée à celle des Ottomans : la question de savoir auquel des fils de Souleïman, prince de Soulkadr, reviendrait l'héritage paternel, divisa Mohammed II et Kaïtbaï. et amena plus tard, entre ce même Kaïtbaï et Bayezid II, une guerre qui. après trois défaites successivement éprouvées par les Ottomans, fut terminée par l'inter-

1 *Nokhbetet-tewarikh* et Djenabi.

2 *Nokhbetet-tewarikh*.

vention du prince de Tunis. Vingt-cinq ans s'étaient depuis écoulés sans nouveaux démêlés; mais l'empire ottoman étant devenu limitrophe des possessions égyptiennes par la conquête du Diarbekr, menaçait d'engloutir également la Syrie. Khanssou-Ghawri, qui occupait le trône depuis seize ans, ne pouvait rester plus long-temps spectateur oisif du danger qui le menaçait de ce côté de ses frontières, et il résolut de se rendre, à la tête d'une armée, en Syrie. On connaît moins l'organisation de l'ancien empire tscherkesse que ses rapports avec la Syrie; mais tout le monde sait que sous le nom de *Mamlouks* on désignait, en arabe, des *esclaves achetés,* dont les premiers khalifes formèrent leur garde, et qui, lors de la décadence de leur empire, furent, comme les prétoriens à Rome, les principaux acteurs des révolutions qui ébranlèrent le khalifat jusque dans ses fondemens. Plusieurs de ces esclaves turcs fondèrent de nouvelles dynasties; mais nulle part l'esclavage ne subit une transformation aussi complète et aussi éclatante qu'en Egypte, où les Mamlouks, depuis la chute de la famille d'Eyoub jusqu'à la conquête des Ottomans, siégèrent sur un des plus puissans trônes de l'Orient pendant plus de deux siècles et demi. Même après l'établissement des Turcs, les Mamlouks imposèrent encore leur joug aux Egyptiens, non plus sous le sceptre d'un esclave choisi parmi eux, mais sous celui des esclaves des sultans ottomans, jusqu'à ce qu'ils eussent péri de nos jours, non par la valeur de leurs ennemis, mais par la trahison. Quoique, dans ces derniers temps, l'Europe ait été inondée d'écrits publiés par

des voyageurs et des corps savans sur les Mamlouks au dix-huitième siècle, cependant la constitution primitive de l'état des Mamlouks à l'apogée de sa grandeur, c'est-à-dire aux quatorzième et quinzième siècles, n'est que fort imparfaitement connue ; les voyageurs et les historiens européens du moyen-âge ne nous ont transmis que d'insignifians récits [v], et les ouvrages arabes qui s'étendent longuement sur la domination des Mamlouks sont à peine connus de nom [vi], et attendent encore un traducteur. Le cadre de notre histoire ne nous permet que peu de détails sur l'origine, la puissance des Mamlouks, la cour de leurs sultans et l'organisation de leur armée. Leurs troupes se partageaient en trois classes, qui différaient l'une de l'autre moins par leurs armes que par le rang qui leur était assigné. Le premier corps, qu'on regardait comme le plus noble, était composé des *Mamlouks* ou des esclaves proprement dits, de pur sang tscherkessien ; le second corps était formé des *Djelbans* [1] (traînés en esclavage), qui étaient des esclaves, pour la plupart, d'Abyssinie, et dont les vendeurs, ainsi que ceux qui les faisaient prisonniers, s'appellent encore, de nos jours, *djellabs* [2]; le dernier et troisième corps des Mamlouks, les *Karanisses* ou *Korsans*, était un assemblage de mercenaires de toutes nations. A chaque nouvel avènement, ces trou-

[1] On trouve, dans Ibn-Seïnel, Souheïli, et, dans les *Rapports des ambassadeurs vénitiens* en Égypte cités par Marini Sanuto, les Djelbans sous le nom de Zelbans, et les Karanisses sous celui de Czornas.

[2] C'est aussi le nom des marchands de bestiaux et des conducteurs de troupeaux dans toute la Turquie.

pes recevaient un présent proportionné à leur rang [1]. Les begs ou émirs, remplissant les plus hautes fonctions de l'empire, étaient au nombre de vingt-quatre ; le généralissime de l'armée s'appelait Emirol-Kebir ou grand prince [2]. Les Mamlouks étaient vêtus de blanc, et portaient des turbans verts à leur partie inférieure et noirs à leur partie supérieure [3]. Les begs portaient des vêtemens de dessous blancs et des surtouts des couleurs les plus éclatantes et les plus variées. La partie la plus remarquable de leur toilette était un immense turban, dont la ceinture étant déroulée, avait une longueur de soixante à soixante-dix aunes ; cette ceinture se tordait et s'entrelaçait autour de la tête, de manière à former des cornes qui étaient plus ou moins grandes, et dont le nombre variait depuis deux jusqu'à six, suivant le rang des personnes [4]. Les cornes étaient, chez les peuples de l'Orient, le plus ancien symbole des puissances divine et royale, et Alexandre-le-Grand ne leur est connu que sous le nom d'*Alexandre à*

1 Dans la *Chronique* de Marini Sanuto, le présent que le sultan Ghawri distribua à son avènement est fixé à cent ducats par mamlouk, à cinquante ducats par djelban et à trente ducats par karanisse. Pietro Martire donne le nom arabe du présent, *nafaca*.

2 Dans Marini Sanuto, *Rapports des ambassadeurs vénitiens*, les begs sont appelés *amiragii* (émirs).

3 *Chronique* de Marini Sanuto et Pietro Martire : *Un capello fatto di due divise, verde da basso e di sopra negro ;* f. 32.

4 *Chronique* de Marini Sanuto : *Di tela sottilissima di Cambai tutto cornuto di 60 e alcuna volta di 70 braccia tirato in varie pieghe e diverse rivolgiture, che vengono in fine a riuscir in corna. Dal piano del Delopan (Dülbend) che si fica in capo escono sei corna lunghe, poco meno di sei palme come le corna della lumaca.*

deux cornes. Le poids de ce monstrueux turban avait le double but d'accoutumer celui qui le portait à la pesanteur du casque, et de le forcer à un sérieux et à une gravité convenables, parce que la tête, trop légèrement couverte, aurait pu s'abandonner à des mouvemens incompatibles avec la dignité nécessaire aux hauts fonctionnaires, et aurait pu faire supposer une trop grande légèreté d'esprit [1]. Le reste de la toilette des vizirs, des émirs, des juges et des scheïkhs, était réglé d'après des dispositions non moins sévères [VII]. Le plus grand luxe des vêtemens d'honneur consistait en broderies d'or figurant des sentences tirées du Koran ou des vers des poëtes les plus célèbres [2]. Les hauts dignitaires portaient des kaftans à manches courtes pour laisser aux mains la plus grande liberté dans l'attaque ou la défense; les Mamlouks, au contraire, avaient leurs bras entièrement cachés dans de longues manches, parce qu'il aurait été de la dernière indécence qu'ils parussent devant leurs supérieurs, les mains découvertes [3]. Après les vingt-quatre begs, dont chacun avait une chapelle où jouait une partie des musiciens de l'armée [4], venaient les vingt-quatre gouverneurs, dont douze administraient les provinces d'Egypte et douze celles de Syrie [VIII]. Les deux plus

1 *Per non far alcun goffo brutto sciocco ed indegno di gravità d'uomo nel mover leggermente il capo.* Pietro Martire, f. 33.

2 A l'instar des anciens manteaux royaux des empereurs d'Allemagne.

3 *Perche non portano li vesti di sopra con alcun taglio se non nelle maniche, che i Signori le usano corti e brevi c gli altri quasi fin sopra le dita.* A l'instar des anciens Perses devant le roi.

4 Sahib-tablkhanat.

hautes dignités de l'empire étaient, dans l'armée, celle de grand-prince [1] ou commandant en chef, et, dans l'administration civile, celle de diwitdar [2] (teneur de l'encrier), qui correspondait au rang de premier vizir chez les Ottomans. Les autres grandes fonctions de l'empire des Mamlouks étaient celles de grand-écuyer [3], de maître des écuries [4], de grand-chambellan [5], de grand-trésorier [6], sous l'autorité desquels se trouvaient les employés de l'arsenal, des écuries, de la chancellerie et du trésor [7]. Le premier dignitaire de la loi était le khadhiol-khoudat (grand-sénéchal), qui avait sous son autorité les quatre juges des quatre sectes orthodoxes fondées et représentées par les imams Ebou-Hanifé, Schafii, Malik et Hanbel [8]. Les jours où le sultan présidait le diwan [9], les juges, le receveur-général des deniers publics, l'inspecteur des troupes [10], siégeaient à sa droite; le secrétaire d'Etat et les émirs des Mamlouks à sa gauche [11]; les eunuques du harem [12]

1 Emirol-Kebir.

2 Dans les *Rapports des ambassadeurs vénitiens*, il est appelé diodar, d'après le dialecte égyptien.

3 Emir-Silah. — 4 Emir-Akhor. — 5 Hadjiboul-houdjab. — 6 Emir-khazinedar. — 7 Silahdars, houdjabs et diwidtars.

8 Soyouti. Ce fut le sultan Bibars qui institua ces quatre juges.

9 Pietro Martire. Le même nous a laissé une longue description sur la splendeur des festins du sultan. Voyez encore *Ulloa*, traduction de Vasco Dias Tanco, c. XXXVIII-XLI; et *Notices et Extraits des Manuscrits*, t. IV, p. 572.

10 Wekil-beïtil-mal et Nazirol-djisch. — 11 Katibos-sirr.

12 *Quasi in quello spatio di mezzo vidi da trenita vecchi sbarbati — che sedevano in certe parte come posticcie, ed intesi che questi erano gli eunuchi del Soldano, guardiani delle sue mogliere ed inamorate.* Pietro Martire, f. 30.

se tenaient à distance. Le diwan n'était convoqué que les mardi et jeudi de chaque semaine [1]. Lorsque le sultan montait à cheval, on lui tenait sur la tête un parasol de soie, et les bouts du schall de son turban, ornés de ses titres brodés en or, flottaient derrière lui [2].

Suivi de ses émirs, des juges et des deux scheïkhs les plus renommés de son royaume, le sultan mamlouk, Kanssou-Ghawri, alors âgé de quatre-vingts ans [3], sortit du Caire pour aller à la rencontre de l'armée ottomane. Le nombre des Djelbans ou Mamlouks, que Kanssou-Ghawri avait, pendant son règne de seize ans, réunis de tous les pays, s'élevait à treize mille hommes; avec leur secours, il lui était facile de tenir en bride les Korsans ou Mamlouks de la troisième classe, que lui avaient légués ses prédécesseurs. Kanssou-Ghawri eut le tort de ne pas savoir discerner lesquels de ses begs méritaient sa confiance, et d'ajouter ainsi au désordre qu'entraînait la division des troupes en catégories plus ou moins favorisées; Sibaï, gouverneur de Damas, qui était sincèrement dévoué au Sultan, lui devint suspect, parce que son nom commen-

1 Soyouti, dans le *Housnoul-mohozeret*, chapitre *Djoulous-es sultan fi dariladt.*

2 *Motarazat bi zeheb bi elkabihi we ismihi.* Soyouti, l. c. On voit aussi sur les médailles des anciens rois persans ces deux extrémités flottantes du diadème. De là viennent les palatines des dames aux jours de réception à la cour des princes d'Europe.

3 D'après les rapports vénitiens, Kanssou était âgé de quatre-vingts ans; d'après Pietro Martire, qui à l'année 1502 lui donne cinquante-cinq ans, il n'aurait eu que soixante-dix ans; Souheïli et Ibn-Seïnel lui donnent quatre-vingt-six ans, et Ulloa, p. 116, soixante-treize ans. *Havea una hernia grande a' testicoli, la quale fù cagione della sua morte.*

çait par un *S* : l'historien de cette campagne. Ibn-Seïnel, versé dans les sciences cabalistiques, lui avait prédit qu'un ennemi, dont le nom commençait par un *S* (Sélim), lui ferait courir de grands dangers. A l'arrivée du sultan à Damas, Sibaï l'avertit des relations secrètes que Khaïrbeg, gouverneur de Haleb, entretenait avec l'ennemi; mais Kanssou-Ghawri, préoccupé de la prédiction d'Ibn-Seïnel, ne fit aucune attention à la dénonciation de Sibaï, d'autant plus que Berdi-Ghazali, un des premiers begs de l'armée, prit vivement la défense de Khaïrbeg, avec qui il agissait de concert [1]. Le gouverneur d'Aïntab, qui, après avoir servi de guide aux Ottomans dans l'intérieur du pays, avait osé se rendre à Damas sous le masque de la fidélité, reçut seul la punition due aux traîtres. Kanssou-Ghawri continua sa marche; et le 24 août 1516 (26 redjeb 922) [IX], les deux sultans se rencontrèrent dans la prairie de Dabik [X], où la tradition musulmane place le tombeau de David [2] [XI]. Sélim partagea le commandement de l'aile droite entre le beglerbeg d'Anatolie, Seïnel-Pascha, et le beglerbeg de Karamanie, Khosrew-Pascha, auxquels il adjoignit Alibeg Schehzouwaroghli, et Mahmoudbeg Ramazanoghli, tous deux les derniers rejetons d'anciennes dynasties. L'aile gauche était sous les ordres de Biiklü Mohammed-Pascha et du beglerbeg d'Amassia; le front

[1] Ibn-Seïnel. Le *Selimnamé* de Keschfi, f. 44. *Histoire d'Égypte*, par Mohammed Ibn-Yousouf. Souheïli, f. 11, et le *Selimnamé* de Schoukri.

[2] Cantemir, à la note *hh*, met Buri-Vaik au lieu de Merdj-Dabik, qu'il prend pour une forteresse du nom de Vaik.

de l'armée était hérissé de bouches à feu, qui elles-mêmes étaient protégées comme d'ordinaire par une barricade de chariots. Kanssou-Ghawri plaça à son aile droite Khaïrbeg, gouverneur de Haleb, et à l'aile gauche, Sibaï, gouverneur de Damas. Le gain de la bataille, qui ne fut ni longue ni sanglante, doit être attribué non seulement à l'artillerie des Ottomans [1], dont les Egyptiens manquèrent en cette circonstance. comme les Persans lors du désastre de Tschaldiran, mais encore à l'inaction des Djelbans; cette milice. dans la fausse supposition que le sultan lui préférait les Korsans, s'enfuit avant même d'avoir combattu [2]. Ghawri, qui avait surtout compté sur les Djelbans, et à qui il importait autant de les ménager que de se défaire des Korsans bien moins dévoués à sa personne [3], avait placé ces derniers à la première ligne, pour les sacrifier plus sûrement. Les Djelbans, ignorant les véritables intentions de Ghawri, regardèrent cette disposition comme le résultat d'une disgrâce imméritée, et ne s'ébranlèrent point même au plus fort du danger. Il y eut à peine mille Korsans [4] de tués; le reste de l'armée égyptienne se dispersa. Le sultan octogénaire, entraîné dans la déroute de ses

[1] Ibn-Seïnel et Souheïli, f. 14, font monter à cinq cents le nombre des canons tant grands que petits.

[2] Ibn-Seïnel. *Selimnamé* de Schoukri. Souheïli, f. 13. *Selimnamé* de Keschfi, f. 50 et suivantes.

[3] C'était du reste la politique ordinaire des sultans de diminuer autant que possible le nombre des Mamlouks de leurs prédécesseurs et d'augmenter les rangs de ceux de leur propre création. Voyez Pietro Martire, 37.

[4] *Rapports vénitiens* dans Marini Sanuto : *Non sono morti che in circa*

troupes, trouva la mort sur les bords d'un étang, soit par suite de son grand âge, soit par une attaque d'apoplexie, soit enfin par la trahison d'un de ses begs [1]. Ainsi le projet formé par Ghawri de se débarrasser des Korsans, en les exposant aux premiers coups de l'ennemi, lui coûta le trône et la vie, et valut à l'Egypte la perte non seulement de Haleb, mais de toute la Syrie. Younis-Pascha reçut l'ordre de poursuivre Khaïrbeg, qui avait pris la route de Haleb; mais Khaïrbeg, au lieu de se jeter dans la forteresse, rebroussa chemin et se livra lâchement à Younis-Pascha, pour mériter par sa trahison les bonnes grâces du sultan. Sélim trouva dans la tente de Ghawri un trésor immense, consistant en deux cents quintaux d'argent et cent quintaux d'or. Parmi les morts restés sur le champ de bataille, on découvrit les corps du grand prince de l'armée égyptienne, Soudoun-Adjemi, et de l'un des plus braves émirs du sultan mamlouk [2]; Sélim ordonna de les ensevelir avec les honneurs dus à leur rang. Un tschaousch, qui avait été envoyé à l'examen du cadavre de Kanssou-Ghawri, lui avait tranché la tête, et était venu la déposer aux pieds du sultan; mais celui-ci, irrité de ce manque de res-

1000 *schiavi che è pochissima cosa, ma hanno tutto il paese contrario, mancano di capo e di denari, inspauridi dal' artilleria.*

[1] *Rapports vénitiens* dans Marini Sanuto : *Il Soldano volendo montar a cavallo cascò, e un altra volta, volendo montar il cavallo cascò, e il Soldano spirò; era di anni* 80. L'histoire d'Al-Boukri dit qu'il mourut frappé d'apoplexie. Voyez *Notices et Extraits*, I, p. 172.

[2] *Kanssou ben-Sultan tscherkes.* Souheïli, f. 16. D'après Ibn-Seïnel, le neveu de Sélim, qui, après la mort de son père Ahmed, s'était réfugié en Égypte, périt dans cette même bataille.

pect au souvenir du rang royal de Ghawri, voulut punir le tschaousch de son odieuse flatterie en le faisant décapiter; ce ne fut que sur les plus vives instances des vizirs qu'il se contenta de le destituer de sa place [1]. A la nouvelle de l'arrivée de Sélim, les habitans de Haleb étaient sortis de la ville pour aller à sa rencontre et lui prêter serment de fidélité sur la place dite *Place-Bleue* [2]. Avec Haleb tombèrent entre les mains du Sultan des trésors inespérés : un million de ducats et plus de trois mille vêtemens de riches étoffes, doublés de fourrures de lynx et de zibeline [3]. Il s'empressa de pourvoir à l'administration de cette ville, aussi importante par sa position que par son commerce, en y installant Karadja-Pascha, commandant de l'avant-garde de son armée, comme gouverneur, et Djœlmekdjizadé Kemaltschelebi, comme juge. Des lettres de victoire furent expédiées au prince Souleïman, aux puissances étrangères, aux Génois de Khios [4] et aux Vénitiens. La chute de Haleb décida celle de toutes les autres places des Mamlouks sur les frontières de Syrie [5], telles que Malatia, Diwrighi [6], Be-

1 Seadeddin, Solakzadé, le *Nokhbetet-tewarikh*.

2 Meïdan-ezrak.

3 Souheïli, f. 18. Ibn-Seïnel. *Selimnamé* de Schoukri. Seadeddin, IV, f. 689. Solakzadé, f. 91. Ali.

4 Ces lettres sont datées de Haleb et du 27 août 1516. *Chronique* de Marini Sanuto.

5 Seadeddin, IV, f. 690. Solakzadé, f. 91.

6 *Djihannuma*, p. 624. Diwrighi fait aujourd'hui partie du gouvernement de Siwas; si cette ville appartint autrefois au sultan d'Égypte, ce fut comme un poste perdu au milieu d'un pays ennemi.

hesni [1], Aïntab [2] et Kalaater-Roum. Lorsque Sélim assista pour la première fois, dans la grande mosquée de Haleb, à la prière publique, le prieur ajouta aux titres ordinaires du sultan celui de *serviteur des deux saintes villes de la Mecque et de Médine,* qui jusqu'alors avait été exclusivement réservé aux princes mamlouks; cette adroite attention flatta tellement l'ambition de Sélim, que, dans l'excès de sa reconnaissance, il ôta son kaftan, d'une valeur de plus de mille ducats, pour en revêtir le prieur courtisan [XII]; Sélim ne fit en cela que suivre l'exemple du Prophète, qui, en retour des éloges du poëte Kaab Ben Soheïr, lui avait donné son manteau (borda) [XIII].

Haleb, surnommée Schehba (la bigarrée), vient immédiatement après Constantinople, Andrinople, Brousa, Kaïro et Damas : cette sixième capitale de l'empire ottoman occupe l'emplacement de l'ancienne Beroia ou Chalybon. C'est là que la tradition place les scènes d'hospitalité et les festins d'Abraham, circonstances qui la rendent sacrée aux yeux des Musulmans [3]. Sept collines s'élèvent dans la vaste plaine de Haleb [4]; quatre d'entre elles sont renfermées dans l'enceinte de la première forteresse, construite vers la fin du treizième siècle [5]. A l'ouest coule la rivière de Kowaïk, à travers des jardins renommés pour leurs

1 *Djihannuma*, p. 599.

2 Aïntab, à trois journées de marche de Haleb, au nord. *Djihannuma*, p. 499.

3 *Djihannuma*, p. 593. Voyez aussi Roussel et d'Arvieux.

4 D'Arvieux, 1755, t. VI.

5 An de l'hégire 690 (1291). *Djihannuma*, p. 593.

melons, leurs concombres, leurs potirons, leurs raisins, et surtout leurs pistaches [1]. Les douze portes de la ville conduisent à autant de faubourgs [2]; la population se monte à plus de deux cent mille ames [3]. Haleb est le siége d'un gouvernement dont relèvent sept districts ou sandjaks [4]; ce gouvernement s'étend jusqu'aux rives de l'Euphrate, et le long de ce fleuve depuis Balis (Barbalissus) [xiv] jusqu'à Bir ou Biredjik, l'ancienne Birtha. Au nombre des villes comprises dans la juridiction de Haleb, sont Manbedj, l'ancienne Hierapolis [5], et Marraton-Nôman; la première est célèbre par le temple de la grande déesse syrienne Derketo, la seconde par le roi arabe Nôman son fondateur, et par le poëte Eboulôla, dont les poésies respirent un grand et fort sentiment de liberté, et qui prit, de sa ville natale, le nom de Maarri [6]. La population du gouvernement de Haleb, à l'occident, vers Antioche, et à l'orient, vers l'Euphrate, est un mélange de Turcomans, de Kurdes et d'Arabes [xv] appartenant à différentes tribus. Ici se pressent en abondance des réflexions de tout genre pour l'historien. Cent trente années s'étaient écoulées depuis

1 Roussel, *Histoire naturelle* de Haleb, et *Djihannuma*.

2 Roussel ne parle à la vérité que de neuf portes dans le texte de son ouvrage, mais sur sa carte il en existe dix citées par leurs noms.

3 D'après Roussel, deux cent trente-cinq mille; d'après d'Arvieux, deux cent quatre-vingt-dix mille; d'après Tavernier, deux cent cinquante-huit mille.

4 D'après le *Djihannuma*, p. 593, les sept sandjaks sont : 1o Adana, 2o Haleb, 3o Balis, 4o Biredjik, 5o Aziz, 6o Klis, 7o Maarrat.

5 Mannert, VI, 1, p. 510. Manbedj est le Μουβεσια des Byzantins.

6 *Djihannuma*, p. 292.

que Bayezid Ier avait obtenu du khalife honoraire de la maison d'Abbas, résidant au Caire, le titre de sultan, grâce à l'intervention du prince des Mamlouks, Bibars, peu de temps avant qu'il eût été fait prisonnier par Timour. Sélim, son cinquième successeur, suivait alors en Syrie les traces du conquérant tatare; il s'empara facilement de la place qui avait opposé une si vive résistance au vainqueur de son aïeul, et qui avait été, antérieurement et pendant les croisades, le théâtre des hauts faits d'armes de tant d'illustres guerriers. Prise par Omar sur les Byzantins avec le reste de la Syrie, Haleb subit le joug des khalifes ommiades et abbassides, et plus tard celui des gouverneurs des dynasties égyptiennes, Beni-Touloun et Akhschid, jusqu'à ce que Seïfeddewlet, grand prince de la dynastie de Hamdan, en eut fait le siége d'un royaume indépendant. Seïfeddewlet porta ses armes victorieuses dans toute l'Asie-Mineure, battit le grand-domestique qu'il fit prisonnier, et alla jusqu'au pied de l'Olympe conquérir Brousa, en vue même de Byzance. Mais, au retour de Seïfeddewlet en Syrie, les Grecs le surprirent dans un défilé d'où il ne se sauva qu'avec peine; à la suite de cet avantage, ils réduisirent de nouveau sous leur domination la ville de Haleb, ainsi que celles de Himss, de Hama, de Scheïzer, de Maarrat, et ravagèrent tout le pays au-delà de l'Euphrate, jusqu'à Amid et Nizibin. Seïfeddewlet mourut dans son ancienne capitale [xvi], qu'il avait reprise sur les Byzantins; et afin que son corps ne pût tomber entre les mains de l'ennemi, il ordonna qu'on le transportât à Miafarakaïn.

Cette précaution n'était pas inutile, car l'Arabe Salih Ben Merdas, de la tribu de Kelab, enleva Haleb au petit-fils de Seïfeddewlet; la famille de Salih Ben Merdas régna dans cette ville, pendant cinquante ans [xvii]. Sur les débris de la dynastie Merdas, vers l'époque de la première invasion des Croisés en Syrie, s'éleva une branche de la dynastie seldjoukide, qui ne tarda pas à étendre sa domination sur toute l'Asie. Ridhwan [xviii] le fratricide, après la prise d'Antioche par les Croisés, réunit à Haleb les princes de Damas, de Himss [1] et de Mossoul [2], et livra aux chrétiens, sous les murs même d'Antioche, la célèbre bataille dans laquelle, par la faute de Kerbogha [3], prince de Mossoul, tout le camp de l'armée musulmane tomba au pouvoir de l'ennemi. Lorsqu'après la mort de Ridhwan, l'eunuque Loulou s'empara du pouvoir au nom des fils du prince défunt, les habitans de Haleb appelèrent, pour les gouverner, le puissant Ilghazi (vainqueur de la terre), prince de Mardin, de la maison d'Ortok. Ilghazi s'était d'abord ligué avec Toghteghin de Damas et les chrétiens contre Aksanghir, l'Atabège de Mossoul [4]; mais ensuite, allié avec ce même Aksanghir, il fit éprouver aux Croisés une sanglante défaite dans la plaine de Sarepta (15 djemazioul-ewwel 513 —24 août 1119) [5]. Dix ans plus tard, parut à Haleb un

[1] Djenaheddewlet.

[2] Toghteghin; Ridhwan fut l'ame de cette confédération formée à Haleb contre les Croisés. Voyez le *Nokhbetet-tewarikh*.

[3] Kerbogha et non Korbogha.

[4] Aksanghir et non pas Aksonkor.

[5] Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge* (*Histoire des Croisades*), II, p. 435.

ennemi encore plus redoutable pour les chrétiens, l'Atabège Amadeddin Senghi; juste, mais cruel, il sut, en suivant l'habile plan de conduite qu'il s'était tracé, réduire les princes turcs et chrétiens de la contrée. Une victoire qu'il remporta sur les Croisés dans le voisinage de Haleb le rendit maître du fort d'Assaret (Sarepta), dont il rasa les murs, parce que sa proximité de la ville le rendait très-dangereux, et que dans le cas d'une attaque il était par son isolement très-difficile à conserver [1]. Noureddin, fils d'Amadeddin, et Salaheddin, fondateur de la dynastie des Eyoubides, furent plus redoutables encore aux armées chrétiennes que leurs prédécesseurs Ilghazi et Ridhwan. Maîtres de toute la Syrie, à l'exception des quelques villes possédées par les Croisés, ces deux princes rangèrent également sous leur domination Haleb, qui, après l'extinction de la famille d'Eyoub, passa aux Mamlouks baharites, puis aux Mamlouks tscherkesses, et enfin aux Ottomans [xix].

Sélim s'arrêta quelques jours à Haleb, et prit ensuite la route de Hama, l'ancienne Epiphania; le nom fastueux, donné par les Grecs à cette ville, n'est justifié que par la double gloire littéraire du second et de l'avant-dernier souverain de la branche des Eyoubides établie dans cette partie de la Syrie : ces deux princes étaient Melek-Manssour, roi poëte et historien [xx], qui est resté long-temps inconnu en Europe, et Aboulfeda, l'un des meilleurs écrivains d'histoire

[1] *Nokhbetet-tewarikh*. Cette victoire et la démolition d'Assaret ne se trouvent ni dans Michaud ni dans Wilken.

et de géographie orientales. Cependant les tombeaux de ces deux souverains célèbres dans la littérature d'Asie, attirent moins aujourd'hui l'attention du voyageur que les grandes roues à godets appelées *naoura*, dont le bruit monotone est vanté si souvent dans les poésies mélancoliques des Arabes [1]. Sélim investit du gouvernement de Hama Guzeldjé Kasim-Pascha, plus tard vizir de Souleïman-le-Grand, et fondateur d'une mosquée, d'une médrésé, de bains et d'autres établissemens d'utilité publique; pour honorer la mémoire de Kasim, le peuple donna son nom à un des principaux faubourgs de Constantinople [2]. L'armée continua, sans rencontrer de résistance, sa marche jusqu'à Himss, l'ancienne Emessa, dans le voisinage de laquelle Seïneb (Zénobie), reine de Palmyre, vint offrir la bataille à l'empereur Aurélien avec un courage qui aurait mérité un meilleur sort. Cette ville antique, célèbre par le culte de l'Apollon syrien Héliogabale, qui avait été la dernière résidence d'une branche de la famille d'Eyoub, et qui avait longtemps gémi sous la tyrannie des gouverneurs égyptiens et les brigandages des Bédouins [3], fut érigée en sandjak et donnée en fief au Turc Ihtimanoghli de

[1] Voyez les Anthologies arabes. Aboulfeda, le *Djihannuma*, et Richter, dans ses *Voyages en Orient*, publiés par le conseiller-d'État Ewers, p. 233, donnent la description des machines de Hama.

[2] Seadeddin, Solakzadé.

[3] Le *Djihannuma*, p. 290, dit expressément : *Hakimlerun oulm zetmesinden we Arablerun istilasinden*, c'est-à-dire ravagée par la cruauté des gouverneurs et les usurpations des Arabes. *Selimnamé* de Djelalzadé, § XXX.

Roumilie. Sélim s'abstint de marcher sur Damas [1], jusqu'à ce qu'il eût reçu la nouvelle que les begs des Mamlouks, réunis dans cette ville pour procéder à l'élection d'un nouveau sultan, en étaient partis pour le Caire, sans avoir pu s'entendre (22 septembre). Vers la fin de septembre, les drapeaux de Sélim flottaient sur les murs de Masstaba, faubourg de Damas. L'émir arabe Nassireddin, à qui les Mamlouks avaient confié la défense de la place, séduit par les propositions de Khaïrbeg, capitula avec les Ottomans; douze jours après leur arrivée à Masstaba, Sélim fit son entrée à Damas, et se rendit au palais de Kassr Eblak, où vinrent lui rendre hommage les commandans des forteresses de Syrie, les émirs arabes [xxi] et les Druzes du Liban. Il conféra les gouvernemens de Tripoli, de Jérusalem et de Safed, à Moustafa, fils d'Iskender-Pascha, à Ewrenosoghli et à Mostanssiroghli [2]; et pour se concilier l'affection des Druzes, il éleva un de leurs chefs, Moïnoghli, au rang de sandjakbeg [xxii]. Mohammedbeg, fils d'Isabeg, fut envoyé à Ghaza avec deux mille cavaliers, pour prendre, en qualité de gouverneur, possession de cette ville importante, qui est placée comme un avant-poste sur les frontières d'Egypte [xxiii]. Sélim sé-

1 Les rapports des ambassadeurs vénitiens donnent l'état suivant des troupes ottomanes à Haleb : 8,000 *Janissari, tra i quali* 4,000 *schopetari,* 25 *a* 30 *mille cavalli,* 50 *carete di artiglieria;* et en parlant des Égyptiens avant la bataille de Haleb: *Li Mameluchi* 12,000, *e coi Arabi* 60,000. Les historiens ottomans ou leurs copistes ont fait cinq cents canons des cinquante qu'il y avait réellement.

2 Seadeddin, f. 691. Solakzadé, f. 32. Le fils d'Idris, 110. Ali.

journa à Damas pendant quatre mois de l'hiver, dont trois, ceux de ramazan, de silikdé et de silhidjé (correspondant précisément, en l'année 1516, aux mois d'octobre, de novembre et de décembre) étaient consacrés par les anciens Arabes aux jeûnes, aux repos et aux pélerinages. Il employa ses loisirs à visiter les monumens de cette ancienne résidence des khalifes ommiades et de tant d'autres grands souverains, et les tombeaux des scheïkhs les plus célèbres de l'Islamisme. L'intérêt immense qui se rattache à Damas nous fait un devoir de suivre le sultan ottoman, dans son examen de cette ville si riche en souvenirs et en monumens historiques.

Dimischk ou Damas, dont le nom est cité dans la Bible, est la cinquième des villes de l'empire ottoman ; son surnom de *parfum du paradis*, qui l'accompagne toujours dans l'énoncé des titres du sultan, exprime suffisamment la beauté de son site et de ses environs. Damas s'élève dans la vallée de Goutha, l'une des plus belles du monde entier, et qui est au nombre des quatre vallées auxquelles les géographes musulmans donnent le nom de Paradis terrestre [1]. Cette magnifique plaine toute verdoyante, et couverte d'une infinité de plantes et d'arbres fruitiers, s'étend entre la ville et le mont Kassioun (Casius) [2], sur un espace de deux lieues; elle est arrosée en tous sens par la rivière de Baradi, l'ancienne Chrysorhoas, de

[1] *Schani djennet mescham.*

[2] Sur cette montagne, ainsi que sur le mont Casius, près de Séleucie, se trouvait un temple de Jupiter Casius. Mannert, *Geographie*, VI, I, p. 454.

sorte qu'on voit partout une eau limpide et de frais gazons, ces deux conditions sans lesquelles l'Arabe, toujours brûlé par le soleil dans ses déserts de sable, ne peut se faire une idée du paradis. C'est ainsi que les Arabes d'Espagne ont appelé Grenade le paradis de la péninsule [1]. La rivière de Baradi se partage en sept bras [2], dans cette fertile plaine où viennent encore couler les eaux de la source Findja, qui s'élancent en cascade de la montagne. La beauté de la vallée de Damas l'a fait surnommer par les géographes arabes, *signe sur les joues du monde, plumage des paons du paradis, collier de la beauté, collier de tourterelle*, et *Irem à colonnes innombrables* [3]. Les descriptions de ce paradis de l'Asie comptent jusqu'à soixante-dix canaux, dix-huit sources, vingt-un vallons [xxiv], où croissent toutes sortes d'arbres fruitiers, de légumes, de céréales et de fleurs [xxv]. Les roses, les coings, les raisins, les citrons, les figues et les prunes de Damas [xxvi], sont célèbres dans toute l'Asie. Aussi le Prophète, qui pendant sa jeunesse était venu dans cette ville, non comme conquérant, mais comme commerçant, lui donnait-il le nom de trois fois heureuse; un de ses disciples lui en ayant demandé la raison, il répondit : *Parce que les anges*

[1] C'est pour cette raison que Tournefort dit de Brousa : « Il est vrai qu'ils choisirent la ville du monde qui, par sa situation et par ses fontaines, ressemble le plus à Grenade. » Lettre XXI.

[2] Voyez Alibeg, *Travels*, III, p. 371. Damas comptait originairement sept portes consacrées aux sept planètes et sept districts. *Djihannuma*, p. 571.

[3] C'est le *Fege* de Pokok, et le *Farfar* de la Bible n'est sans doute autre que le Paradis.

de Dieu ont étendu leurs ailes sur cette ville. En outre, Dieu jure dans le Koran par la figue et par l'olive, c'est-à-dire par Damas et Jérusalem, par le mont Sinaï et la maison d'Abraham, ou la Kaaba [xxvii]. C'est sur le mont Kassioun que la tradition musulmane place l'autel des holocaustes d'Abel, la scène de son meurtre, une partie de la vie d'Adam et d'Ève, la naissance d'Abraham et la maison de la mère de Jésus [1]. Ce paradis ne pouvait manquer d'attirer l'attention et les armes des khalifes. Deux des premiers disciples du Prophète et des meilleurs généraux de l'islamisme, Khalid (l'épée), et Ebou-Obeïde (le bras de Dieu), firent le siége de Damas, qu'ils bloquèrent en même temps de deux côtés opposés. Khalid accepta la reddition volontaire de Damas. Ebou-Obeïde la refusa, et tandis que le premier entrait par les portes ouvertes, le second forçait les murs et pénétrait dans la place en vainqueur. La métropole de Damas, dans laquelle on vénérait la tête de saint Jean-Baptiste, fut réclamée à la fois par les Turcs et les chrétiens de la ville et de la Syrie; les deux parties n'ayant pu s'accorder, firent une transaction et se partagèrent l'église; mais Abdolmelek, cinquième khalife de la maison d'Ommia, obligea les chrétiens, cinquante ans plus tard, à renoncer au bénéfice de ce traité, et à accepter, en dédommagement de leur part de la métropole, l'église de Saint-Thomas [2], située hors des murs de

1 Ibner-raï et l'*Histoire de Damas*.

2 *Djihannuma*, p. 573. Gibbon, ch. LI, t. V, p. 307, appelle cette église

la ville, et qui par cela même n'était pas comprise dans la capitulation. Il fit de la métropole le chef-d'œuvre de l'architecture arabe, et la convertit en une mosquée à jamais célèbre en Orient par la magnificence de ses colonnes, la multitude de ses coupoles, l'élégance de ses inscriptions, la richesse de ses autels, le nombre de ses tours et de ses tribunes, et les tombeaux des saints les plus célèbres de l'islamisme [1].

Cette mosquée fut l'objet de la première visite de Sélim. Elle s'étend sur une longueur de cinq cent cinquante pieds [2], de l'est à l'ouest, et sur une largeur de cent cinquante, du nord au sud, et dépasse en grandeur toutes les autres mosquées de l'islamisme, même celle de Cordoue. Si l'on en croit Hadji-Khalfa, sa construction coûta la somme énorme de cinq millions de ducats, et les frais d'entretien s'élevaient à trois cents ducats par jour [3]. Cette dernière somme ne paraîtra pas exagérée, si l'on considère que seize imams, divisés en quatre catégories correspondant aux quatre sectes orthodoxes, y faisaient tous les jours la prière publique, que soixante-quinze mouezzins appelaient à la fois, du haut des trois minarets, les fidèles au temple, et que douze mille lampes y brûlaient pendant les nuits du seul mois de ramazan [4]. Le prix

l'église de Sainte-Marie; mais les historiens arabes l'appellent l'église de Saint-Jean-Baptiste.

1 Le second chapitre de l'*Histoire de Damas* ne traite que de cette mosquée. Voyez encore le *Djihannuma*.

2 D'après Alibeg, *Travels*, p. 265, seulement quatre cents pieds de longueur.

3 *Djihannuma*, p. 577 — 4 *Ibid.*, p. 576.

que coûta la mosquée elle-même n'a rien non plus qui étonne, lorsqu'on sait qu'il y avait six cents lampes suspendues aux voûtes par des chaînes d'or et d'argent [1], et que de toutes parts s'élançaient d'énormes colonnes de serpentin, de porphyre, de granit et de marbre de diverses couleurs. La nef de la mosquée est bordée de chaque côté de quarante colonnes [2] alternativement vertes et rouges. Deux des colonnes, sur lesquelles repose la grande coupole du milieu de l'édifice, appelée coupole de l'aigle [3], furent achetées par Welid à Khalid, fils d'Yezid, pour la somme de quinze cents ducats; deux autres d'un vert pistache tirées d'Alexandrie, et coûtant cent ducats chacune, ornent le monument où est déposée la tête de saint Jean-Baptiste; mais les deux colonnes les plus grandes de l'édifice, auxquelles on ne peut comparer que celles de la mosquée Souleïmaniyé à Constantinople, sont à l'entrée de la porte principale, à l'ouest, appelée Babol-Burid; trois autres portes regardent les trois autres points du ciel [4]. Dans l'intérieur sont disposées quatre niches ou autels (mihrab), pour chacune des quatre sectes orthodoxes, les Hanefis, les Schafiis [5],

1 *Djihannuma*, p. 574.

2 Alibeg, l. c., p. 265, compte quarante-quatre colonnes sur chaque rang.

3 *Koubetoun-nesr*.

4 La porte d'Anberaniyé au midi, celle de Samossat, appelée aussi la porte des Chaînes, au nord, et la porte de Djeroun à l'est. On arrive à la porte principale de Babol-Burid par un escalier de seize marches qui donne sur le marché de Mourad-Pascha.

5 Alibeg, p. 266, dit : *Upon the right of the nave is the Mehereb for the Imaoum of the Schafii rite.*

les Malikis et les Hanbelis, et quatre estrades (mihfel) où les mouezzins, après être descendus des minarets [1], répètent une dernière fois leur appel à la prière. L'un des trois minarets de cette mosquée est en haute vénération chez les musulmans, qui croient qu'au dernier jugement le Seigneur Jésus y descendra du ciel; un autre, appelé *minaret de la fiancée,* est celui qui, dans l'incendie de Damas sous Timour, resta seul debout [2], bien qu'il fût en bois. Mais la partie la plus vénérée de la mosquée est le sanctuaire, où, d'après l'opinion des musulmans, serait conservée encore aujourd'hui la tête de saint Jean-Baptiste [3]; cependant, du temps des empereurs grecs, elle fut solennellement transférée à Constantinople [4], où elle se multiplia pour passer en plusieurs exemplaires en Europe, quoiqu'elle ne fût jamais peut-être arrivée sur la terre chrétienne d'Europe. La translation dans cette mosquée de l'exemplaire du Koran, écrit de la main même d'Osman, est un article de foi chez les Arabes comme celle de la tête de saint Jean-Baptiste dans l'histoire byzantine : conservé d'abord à Tiberias, on le transporta solennellement dans la mosquée de Damas [5], du temps des

[1] Alibeg, p. 266, les appelle par erreur *mehral.*

[2] Voyez plus haut, l. VII.

[3] *Djihannuma,* p. 573.

[4] *Ambiani, Equitani, Romani veram faciem indubitatamque verticem Christi præcursoris colere arbitrantur.* Caoursin dans son traité : *De translatione sacræ dextræ S. Joannis Baptistæ præcursoris ex Constantinopoli in Rhodum.*

[5] D'après Sehebi, l'abréviation d'Ibnol-Djouzi, cette translation eut lieu en l'année 507 (1113); d'après Soyouti, *Histoire de Khalifes,* en 494 (1100).

croisades, de peur qu'il ne tombât entre les mains des chrétiens; lorsque les Croisés parurent sous les murs de Damas, il fut exposé à la vénération publique, au milieu des cris lamentables du peuple [1]. La tradition ajoute qu'au moment où Osman tomba sous les coups des assassins, il lisait dans ce livre sacré, sur lequel rejaillirent quelques gouttes de son sang, qu'on y montre encore aujourd'hui [2]. Un second exemplaire du livre sacré, que possède la mosquée de Damas, est écrit de la main d'Ali [3]. Deux soures du Koran, celles d'Al-fourkan (la décision) [4] et d'Al-melaïket (des anges) [5], courent le long des murs, inscrites en lettres d'or sur un fond d'azur [6]. Les lecteurs de la mosquée lisent le Koran devant la chapelle de Saint-Jean, d'après les variantes des dix et des sept grands scheïkhs de l'islamisme [7]. C'est dans cette mosquée qu'Ebou-Durda, un des disciples du Prophète, apprit à seize cents fidèles à la fois à lire dans le Koran, d'après la méthode que nous appelons méthode de Lancaster, et qui consiste dans l'enseignement des élèves les uns par les autres [8]. La mosquée est un but de pélerinage

1 Sehebi, en 543 (1148). Voyez Wilken, *Histoire des Croisades*, III, c. VIII, p. 246.

2 *Menazikoul-hadj*, p. 59; d'après le *Djihannuma* et l'*Histoire turque de Damas*.

3 Le *Djihannuma*, p. 574. *Menazikoul-hadj*, p. 59.

4 Vingt-cinquième soure du Koran.

5 Vingt-sixième soure du Koran.

6 *Djihannuma*, p. 574, dit : *en caractères soulous*, par lesquels il faut entendre l'écriture koufique.

7 *Djihannuma*, p. 577.

8 *Teskeretoul-hikem*, dans la *Biographie* d'Ebou-Durda.

pour les musulmans qui viennent y visiter, outre la chapelle consacrée par la relique de saint Jean-Baptiste, les tombeaux des prophètes Houd et Khizr [1]. Toutes ces sépultures (makam), ces tombeaux (mesched), ces tribunes (makhsourra), ces coupoles, ces colonnes, ces jets d'eau, dont l'un est assez fort pour lancer en l'air un melon [xxviii], excitent encore aujourd'hui l'admiration et le respect des caravanes de pélerins qui passent à Damas pour se rendre à la Mecque. Mais les lampes d'or ont disparu avec leurs chaînes d'argent, et les majestueuses colonnes ont beaucoup souffert des deux incendies qui dévastèrent la ville lors des guerres civiles de l'Egypte et de l'Irak [2], et pendant l'invasion de Timour [3].

De la mosquée des Ommiades, le Sultan alla visiter, selon l'usage de tous les pélerins, les tombeaux des disciples et des épouses du Prophète, des grands souverains et des scheïkhs célèbres, qui rendent si sainte aux yeux des musulmans la ville de Damas. Nous avons déjà parlé des soins hypocrites que prit Timour pour la conservation des tombeaux des femmes de Mohammed [4]. Des quarante disciples du Prophète ensevelis à Damas, il nous suffira d'en citer quatre dont les sépultures attirèrent les regards de Sélim, savoir : Khalid,

1 *Menazikoul-hadj.*

2 D'après Sehebi, en 461 (1068). Le *Djihannuma* et l'*Histoire de Damas* ne font point mention de cet incendie, mais il se trouve dans le *Menazikoul-hadj.*

3 Voyez plus haut, l. VII.

4 Voyez plus haut, l. VII.

Ebou-Obeïde, Ebou-Durda, et l'Ethiopien Belal, qui fut mouezzin de Mohammed [1]. Mais l'attention du conquérant dut être encore plus fortement excitée par les tombeaux des grands souverains, au nombre desquels on remarque ceux du khalife fondateur de la mosquée, de son fils Welid, et des deux meilleurs sultans de l'islamisme, Noureddin et Salaheddin. Noureddin, le grand Atabège, dont la gloire se répandit dans toute l'Asie, et qui força les louanges même des Croisés, fut pris pour modèle par beaucoup de grands princes musulmans; Mohammed-le-Conquérant, entre autres, fonda à son exemple huit académies dans diverses villes de son empire [XXIX]; nous ne parlons pas ici de ses autres constructions. Noureddin embellit Damas non seulement de mosquées et d'académies, mais encore de deux des plus célèbres édifices de l'islamisme : l'un est le palais du conseil de l'empire, qui fut appelé *Darol-Aadl* [2], c'est-à-dire la maison de la justice, par opposition à l'académie bâtie par le tyran Hakim, au Caire, sous le nom de *Darol-Ilm* [3], c'est-à-dire maison des sciences; l'autre est un immense hôpital qui fut doté d'un revenu annuel de sept mille ducats [4], et qui rivalisait dignement avec le grand hôpital élevé par le khalife Moktedir à Bagdad. C'est à de telles entreprises que Noureddin employait les revenus de l'État, se contentant pour lui-

1 *Menazikoul-hadj*, p. 62. Les disciples, p. 53. Les scheïkhs, p. 54.

2 *Nokhbetet-tewarikh*.

3 Makrizi.

4 Soyouti, *Histoire des Khalifes*.

même de sa fortune particulière. Vêtu modestement d'étoffe de laine et de fil, il faisait fort peu de dépense, et ne vivait que pour *la grande et la petite guerre sainte*, c'est-à-dire les sciences et les armes; il est l'auteur d'un ouvrage célèbre intitulé : *Fakhri* [1] (la gloire de la lumière), et l'inventeur de la poste aux pigeons [2]. A l'exemple de Seïfeddewlet [3], prince de la dynastie de Hamdan, Noureddin fit rassembler la poussière qui s'était attachée à ses vêtemens pendant ses campagnes, et ordonna qu'on l'enterrât avec lui, en témoignage des mérites gagnés dans ses guerres contre les infidèles. C'est dans un esprit semblable que Salaheddin, fondateur de la dynastie d'Eyoub, voulut qu'on ensevelît son glaive à ses côtés, afin, disait-il dans son testament, qu'il pût se relever sur lui au jour du jugement dernier [4].

Salaheddin, âgé seulement de onze ans, assista avec son père à la sanglante bataille livrée par Omar aux Croisés sous les murs de Damas, près de la caverne de Rouboua [xxx]; c'est à cette bataille que Schehinschah, frère de Salaheddin, mérita la palme du martyre en tombant pour la foi [5]. Sélim visita également la caverne de Rouboua, appelée aussi le berceau du Seigneur Jésus; mais il s'arrêta surtout à Salehiyé [6] sur le

1 *Nokhbetet-tewarikh.*

2 *Djihannuma*, p. 608.

3 Sehebi, en l'année 656 (1258).

4 *Djihannuma*, p. 62. Voyez, sur les tombeaux de Noureddin et de Salaheddin, le *Menazikoul-Hadj* et l'*Histoire de Damas.*

5 Wilken, *Histoire des Croisades*, III, p. 245.

6 *A truly delightful spot*, dit Alibeg, II, p. 382.

penchant du mont Kassioun, près du tombeau de Mohiyeddin-al-Arabi, le plus grand de tous les scheïkhs mystiques. A la cime de la montagne s'élève, sur de nombreux piliers, une magnifique coupole appelée Koubbetou-Nasr (coupole de la victoire) [xxxi], d'où le regard plonge avec délices sur tout ce beau paradis de Damas; au pied du Kassioun, les ruines d'une infinité de tombeaux se groupent pittoresquement autour du mausolée de Mohiyeddin, qui, seul, s'élève encore dans sa beauté première [xxxii]. La curiosité des voyageurs européens doit être surtout attirée par le tombeau du premier philosophe de l'islamisme, Farabi, qui, comme Pythagore, cultiva avec un égal succès la philosophie et la musique. Farabi embrassa dans ses études, à l'exemple d'Aristote et avec non moins de bonheur, toutes les branches des connaissances humaines, et les Arabes lui ont donné le titre de *second maître* [xxxiii], reconnaissant ainsi Aristote pour le premier. Cependant le tombeau du scheïkh al-Arabi réclame ici spécialement notre attention, non seulement parce que Sélim, versé lui-même dans la poésie mystique, le visita plus fréquemment que les autres pendant son séjour à Damas, et le protégea, à son retour d'Egypte, d'un dôme conservé jusqu'à présent, mais parce que al-Arabi donna le premier une base scientifique à ce mysticisme, qui a toujours eu et a encore tant d'adeptes en Perse, en Arabie et en Turquie. Mohiyeddin naquit à Cordoue, vers la fin du onzième siècle, d'une famille descendant de la tribu arabe Taï. Après avoir étudié à Séville, Mohiyeddin

fit un voyage en Orient. où il suivit les cours des plus célèbres scheïkhs de son époque. Il renonça aux sciences positives qu'il avait cultivées pendant sa jeunesse, pour s'adonner à la doctrine mystique qui lui fut révélée par le scheïkh Schaedeli, le même qui découvrit les vertus du café. Entré dans cette nouvelle voie, il y dépassa de beaucoup, non seulement le scheïkh Koschaïri, fondateur du mysticisme, mais encore son contemporain, le poëte arabe Ibn-Faredh; il créa lui-même à Koniah une école, du sein de laquelle sortirent, plus tard, les célèbres scheïkhs Sadreddin de Koniah, et Schems Tebrizi. qui fut le professeur du poëte mystique de la Perse, Mewlana Djeladeddin-Roumi. Mohiyeddin mourut âgé de soixante-dix-sept ans [1], laissant après lui une immense réputation, et considéré comme la première autorité en matières mystiques [xxxiv]. Sélim alla voir à deux reprises différentes le scheïkh Mohammed Bendakhschan, à qui son indépendance et ses macérations avaient valu une haute renommée de sainteté [xxxv]. A la première visite du sultan, Bendakhschan garda un silence absolu; Tschelebi, médecin de Sélim, lui en ayant demandé la cause, il répondit que c'était au sultan, et non pas à lui, à ouvrir la conversation. Sélim étant venu une seconde fois chez Bendakhschan, et son médecin ayant commencé à parler du temps, le saint personnage l'interrompit et parla en ces termes : « Le khalifat est un poids lourd et difficile à porter ; et les sultans sont, comme nous scheïkhs, d'impuissans ser-

[1] Né en 560 (1162), mort en 638 (1240).

viteurs du créateur; mais ils doivent, en outre, gouverner les peuples. Celui qui n'a qu'un fardeau léger a plus de facilité pour se sauver de la perdition que celui qui en a un pesant; mais le devoir des souverains est de garder le fardeau qui leur est imposé. » Après plusieurs exhortations de ce genre, le scheïkh donna au Sultan la bénédiction que celui-ci lui avait demandée. On s'étonnerait avec raison de la vénération que Sélim, malgré son caractère cruel, manifesta pour les tombeaux des scheïkhs, et particulièrement pour celui de Mohiyeddin Ibn-al-Arabi, si sa conduite n'était expliquée en cette circonstance par l'hypocrisie sous laquelle il savait se déguiser, et par le penchant qu'il avait hérité de son père pour les ouvrages et les poésies mystiques. Le *Diwan des poésies persanes* de Sélim ne traite presque que des sujets de ce genre [XXXVI], et, sous ce rapport, c'est la plus singulière publication que mentionne l'histoire littéraire, non seulement des Ottomans, mais encore de tous les peuples où il y eut des rois auteurs et conquérans. Sélim, qui se plaisait dans la société des savans et des poëtes, eût, sans nul doute, suivi l'exemple de Timour, qui, à Haleb et à Damas, conversa souvent avec les historiens Ibn-Schoné et Ibn-Khaledoun, si, à cette époque, la littérature arabe eût pu offrir à sa curiosité d'aussi brillantes illustrations; mais le dernier auteur célèbre de ce pays, Soyouti, qui a écrit plus de trois cents ouvrages dans les diverses branches de toutes les connaissances humaines, était mort depuis un siècle [XXXVII]. Aussi Sélim se contenta-t-il, pendant sa campagne en Egypte,

de la société des savans qui l'avaient accompagné, du philologue Halimi, son ancien professeur; du juge d'armée Kemal-Pascha; de son médecin, le Persan Akhi-Tschelebi [xxxviii], et de son valet-de-chambre Hasandjan, père de l'historien Seadeddin. Ce dernier fit copier, dans le cours de l'expédition, plusieurs ouvrages classiques, et, entre autres, l'histoire de Perse de Wassaf, dont l'unique exemplaire qu'en possédât le Sultan était tombé, pendant la marche à travers le désert, entre les mains d'un parti de Bédouins [1].

A peu près vers l'époque où Sélim entrait à Damas, les Mamlouks s'assemblaient au Caire pour procéder à l'élection d'un nouveau sultan. Les Djelbans votèrent en faveur du fils de Kanssou-Ghawri, Seïd-Mohammed; les Korsans se déclarèrent pour Toumanbaï, prince recommandable par sa valeur, sa loyauté et son désintéressement. Mais les nobles qualités de Toumanbaï ne purent lui concilier les voix des Djelbans, qui redoutaient sa souveraineté pour leur protégé Mohammed, le jeune fils encore mineur de Ghawri. Alanbeg et Kourtbeg s'interposèrent, et conclurent un arrangement d'après lequel Toumanbaï garantissait aux Djelbans la vie de Mohammed, sous la condition qu'ils se cotiseraient pour fournir une somme de soixante mille ducats, qui serait employée à la continuation de la guerre [xxxix] [2]. Cependant Sélim

1 Voyez le *Selîmnamé* de Seadeddin, dans les *Mémoires d'Asie*, de Diez, I, p. 27. L'autre ouvrage que Sélim fit copier fut le *Hossnikassin* (*le Château-fort*) d'Essireddin-Djezeri.

2 Ibn-Seïnel et Souheïli, f. 18.

faisait ses préparatifs pour traverser, aux premiers jours du printemps, le désert qui sépare la Syrie de l'Egypte. Il acheta plusieurs milliers de chameaux destinés au transport des outres d'eau nécessaires à la consommation de son armée, et distribua deux millions d'aspres à ses soldats [1] pour les encourager à la conquête. Sinan-Pascha fut dirigé sur Ghaza avec cinq mille hommes, et chargé d'appuyer le pascha de ce district; mais Sélim, avant de se mettre lui-même en marche, envoya au nouveau sultan des Mamlouks un saïm (possesseur d'un des grands fiefs de cavalerie) nommé Tscherkes Mourad et un autre ambassadeur pour lui offrir la paix, à condition qu'il reconnaîtrait sa souveraineté, ferait faire la prière publique en son nom et battre monnaie à son coin [2]. Toumanbaï reçut les deux envoyés avec les honneurs dus à leur rang: mais, à leur sortie de l'audience, Alanbeg les ayant rencontrés, se jeta sur eux transporté de fureur, et leur trancha la tête. Il se rendit ensuite au diwan où il excusa ce meurtre par son indignation des propositions qu'avaient osé faire les ambassadeurs, et par son mépris pour les Ottomans, qui, inférieurs, disait-il, en courage personnel aux Mamlouks, n'avaient gagné la bataille de Merdj-Dabik que grâce à leurs canons [XL]. La guerre fut donc résolue. Djanberdi-Ghazali, nommé général en chef de l'armée, et ayant sous ses ordres dix begs commandant chacun une division de

[1] Seadeddin, IV, f. 293, dit deux cents yuks, ce qui ferait vingt millions, à raison de cent mille aspres par yuk.

[2] Seadeddin, IV, f. 293.

mille hommes [1], partit du Kaire le 1er schewal 922 (28 octobre 1516). Il rencontra sur la frontière de Syrie, non loin de Ghaza, et dans les environs du karavanseraï d'Younis-Khan, l'avant-garde des Ottomans commandés par le grand-vizir Sinan-Pascha. Le grand-vizir confia son aile droite à Ferhad, sandjakbeg du Tekké, son aile gauche au gouverneur de Ghaza, Mohammedbeg, fils d'Isa, et se mit lui-même à la tête de la réserve, composée de janissaires et de sipahis. D'après l'ordonnance de l'armée égyptienne, l'ancien gouverneur de Ghaza se trouva opposé au gouverneur actuel de cette ville, et Khoudawerdibeg, gouverneur d'Alexandrie, au sandjakbeg du Tekké [2]. La défaite de Merdj-Dabik n'avait point ébranlé le sentiment qu'avaient les Mamlouks de leur supériorité sur les Ottomans en courage et en manœuvres hardies; les Ottomans, de leur côté, n'avaient pas une moins grande confiance en eux-mêmes, confiance qu'avait déjà justifiée une victoire. Aussi le combat fut-il acharné : les différens corps des deux armées plièrent et revinrent à la charge tour à tour. Enfin les Mamlouks, décimés par l'artillerie ottomane, durent abandonner le champ de bataille et se retirer dans le désert.

[1] Souheïli, 20. Ibn-Seïnel. Le *Selimnamé* de Schoukri. Seadeddin. Une des plus grandes erreurs commises par l'abbé Tercier, dans ses *Mémoires sur la conquête de l'Égypte par Sélim I*, est son assertion au sujet du départ du sultan Ghawri qu'il fixe au 26 rebioul-akhir 921 (9 juin 1515), c'est-à-dire seize mois trop tôt. La fable d'après laquelle Sélim aurait été élevé pendant long-temps comme une fille dans le seraï ne se trouve dans aucun historien ottoman.

[2] Seadeddin, IV, f. 695. Alfonso Ulloa, p. 139.

Le lendemain, au point du jour, les Turcs victorieux rentrèrent dans Ghaza, dont les habitans s'étaient révoltés pendant leur absence, ainsi que ceux de la ville de Ramla. Cependant Sélim avait quitté Damas le 16 décembre (21 silhidjé); à son arrivée au village de Djouldjouliyé [1], près de Ramla, il reçut la nouvelle de la victoire de Sinan-Pascha, et ordonna le massacre général des rebelles de Ghaza et de Ramla. Accompagné seulement de quelques-uns de ses confidens, au nombre desquels Hasandjan, père de Seaeddin, et l'historien Idris, le Sultan se rendit de Ramla à Jérusalem, distante seulement de quelques lieues, et y arriva au milieu de la nuit. Sans attendre le jour, il visita les tombeaux des prophètes et le rocher sacré où Abraham offrait ses sacrifices. Il avait tellement plu la veille, qu'à peine les pélerins purent-ils trouver un endroit sec pour faire leur prière. Le lendemain matin, Sélim, malgré un temps froid et neigeux, alla à Hebron rendre hommage au tombeau d'Abraham, et retourna par Ascalon à son camp [2]. Le grand-vizir Sinan-Pascha vint à la rencontre du Sultan jusqu'à Aïnes-Saffa, à l'est de Ghaza; Sélim lui fit don d'un sabre d'honneur, et distribua une nouvelle gratification à ses troupes, en récompense de leur victoire. Houseïn-Pascha [3], un des quatre vizirs, ayant osé

[1] *Djihannuma*, p. 604. Seadeddin appelle ce village Khouldjouliyé. Voyez le *Selimnamé* de Djelalzadé, § XIX.

[2] Seadeddin, IV, f. 696. Le fils d'Idris, f. 115. *Selimnamé* de Djelalzadé.

[3] Ibn-Seïnel, Souheïli. Seadeddin, IV, p. 679, s'efforce de justifier l'exécution de Houseïn-Pascha.

faire quelques représentations à ce sujet, ainsi que sur le danger d'une marche à travers le désert, le Sultan ordonna de couper les cordes de sa tente, et lui fit trancher la tête. Avant son départ, il reçut les clefs de Safed, de Tiberias, de Nablous, de Jérusalem et d'Hebron; les scheïkhs de tribus arabes [1] étant venus lui prêter serment de fidélité, il voulut reconnaître cette soumission inattendue, et remit au premier d'entre eux, Ahmed-ben-Bakar, chef de la tribu Beni-Waïl, un drapeau et un tambour, l'investissant ainsi du titre de prince [2].

L'armée ottomane alla en dix jours des frontières de Syrie à Salehiyé, à travers le désert de Katiyé. Une pluie abondante et continue avait rafraîchi les sables ardens de cette contrée et tassé le sol, qui offrit, par cela même, un passage plus facile aux troupes et aux bagages. Mais des nuées d'Arabes d'Egypte harcelaient continuellement l'armée ottomane: le sultan mamlouk leur payait à prix d'or les têtes turques qu'ils lui apportaient. Le 27 silhidjé 922 (20 janvier 1517), ces Arabes inondèrent le désert en flots si nombreux, que le grand-vizir craignit un engagement et fit amener le cheval de bataille du Sultan. Sélim, croyant qu'il allait avoir à faire à Toumanbaï, allait se mettre en selle, lorsqu'il apprit que ce n'était qu'une attaque des tribus du désert; l'inutile précaution du grand-vizir faillit lui coûter la vie [3]. L'avant-dernier jour

1 *Selimnamé* de Schoukri.

2 Souheïli, f. 21. *Selimnamé* de Keschfi, f. 52.

3 Schoukri, f. 76. Le *Selimnamé* de Djelalzadé, exemplaire de Dresde, f. 57.

de l'année islamite 922. Sélim dressa son camp à Khankha, dans le voisinage du Caire [XLI]. Toumanbaï avait, d'après le conseil du traître Ghazaliberdi, caché la plus grande partie de son artillerie du côté du village de Ridania [1], près d'Aadiliyé, où passe la route de Birketol-Hadj au Caire. Ghazali fit savoir au Sultan, par l'entremise de son complice Khaïrbeg passé dans les rangs ottomans, qu'il eût à tourner la montagne de Mokattam, l'assurant qu'en se portant rapidement sur Ridania, il n'aurait rien à craindre de l'artillerie enfouie dans les sables. Lorsque Sélim, à l'aide des avis secrets qu'il avait reçus, eut évité le canon égyptien, Toumanbaï s'aperçut, mais trop tard, de la trahison de Ghazali; il s'abstint de punir le traître, dans la crainte de démoraliser son armée au moment de combattre; car Sélim lui offrit la bataille le lendemain du jour où il avait tourné la montagne de Mokattam [XLII] (29 silhidjé 922 — 22 janvier 1517) [2]. A l'aile droite des Ottomans étaient le grand-vizir avec les troupes d'Anatolie, Schehzouwar avec les auxiliaires du Soulkadr, Feroukhschadbeg, descendant des princes du Mouton-Blanc, et Mahmoudbeg, dernier rejeton de la dynastie de Ramazanoghli, avec le contingent d'Adana; à l'aile gauche, Younis-Pascha commandait l'armée de Roumilie; Sélim se plaça lui-même au centre. L'action était

[1] Seadeddin, f. 698, dit que les batteries avaient été cachées sous le sable à Aadiliyé.

[2] Souheïli, f. 23.

à peine engagée, qu'un corps de cavaliers tout cuirassés d'acier se détacha de l'aile gauche des Mamlouks, et marcha droit aux étendards de Sélim [1]. C'était l'élite de la cavalerie égyptienne sous les ordres de Toumanbaï en personne et de ses meilleurs généraux, Alanbaï et Kourtbaï [2]. Ils s'étaient juré tous trois de prendre le sultan ottoman mort ou vif; ils tinrent parole, si ce n'est qu'ils se trompèrent de personne, en prenant le grand-vizir pour Sélim. Sinan-Pascha était placé entre Mahmoudbeg, Ramazanoghli et Ali-le-Ghaznedar; Toumanbaï s'étant réservé le Sultan, alla droit au grand-vizir; Alanbaï devait attaquer Mahmoudbeg, et Kourtbaï, Ali. Les trois princes égyptiens se jetèrent dans les rangs ottomans avec une impétuosité tellement irrésistible, qu'ils percèrent tous trois leurs adversaires de leurs lances; après ce coup audacieux, ils rejoignirent le gros de l'armée, quoique Alanbaï eût été gravement blessé d'une balle [3]. Mais tant de valeur et tant de courage ne purent lutter contre la trahison de Ghazali et la supériorité de l'artillerie ottomane; vingt-cinq mille Mamlouks couvrirent de leurs corps la plaine de Ridania. Le lendemain, Sélim transporta son camp d'Aadiliyé à l'île de Woustaniyé, située en face du Caire; il envoya une garnison dans cette ville, sans s'y rendre lui-même (3 moharrem — 26 janvier). Tou-

1 Seadeddin, f. 699, dit tenir cette circonstance de la bouche de son père, témoin oculaire de cette bataille.

2 Souheïli, f. 22. Ibn-Seïnel. *Selimnamé* de Schoukri.

3 Ibn-Seïnel et Souheïli racontent les aventures ultérieures d'Alanbaï pendant sa fuite jusqu'à Behnesé, où il mourut.

manbaï, qui s'était retiré à Adwiyé [1], revint secrètement sur ses pas, pénétra pendant la nuit, par la porte de Scheïkhouniyé, dans sa capitale, et y massacra toute la garnison ottomane (6 moharrem — 29 janvier). Sélim ordonna à Younis-Pascha [XLIII], au beglerbeg Moustafa-Pascha [XLIV], à l'aga des janissaires Ayas, et à Ferhad, son émir alem (prince du drapeau), de reprendre la ville [2], à la tête de leurs meilleures troupes. Huit jours après la victoire de Ridania, les Ottomans entrèrent de nouveau au Caire, où ils trouvèrent chaque rue changée en redoute, et chaque maison en forteresse. Ainsi retranchés, les Mamlouks leur opposèrent une héroïque résistance [3]. Après un combat de trois jours et de trois nuits, Sélim, sur le conseil du traître Khaïrbeg, fit l'insidieuse, mais habile proclamation, d'une amnistie générale des Mamlouks; huit cents des principaux d'entre eux vinrent se constituer prisonniers ou furent livrés par les habitans; aussi perfide que sanguinaire, Sélim les fit tous décapiter sur la place de Romeïla [4]. Ce sanglant prélude fut suivi du massacre général des habitans, qui rappelle les horribles scènes dont Timour souillait ses victoi-

1 Ibn-Seïnel. Souheïli, f. 23. Le *Selimnamé* de Keschfi place la prise de possession du Caire au 1 moharrem, f. 65.

2 Seadeddin, 701. Solakzadé. Le *Selimnamé* de Djelalzadé, f. 59, exemplaire de Dresde.

3 Dans ses lettres de victoire, Sélim désigne le 6 moharrem (25 janvier) comme le jour où les Mamlouks rentrèrent au Caire. L'assertion de Giovio et d'Alfonso Ulloa, fixant au 25 janvier l'entrée de Sélim au Caire, est juste, si on n'entend par là que l'entrée des troupes ottomanes et non celle du Sultan.

4 Seadeddin, f. 701. Solakzadé. Djelalzadé.

res ; cinquante mille cadavres jonchèrent les rues du Caire [1]. Sélim se rendit ensuite à son camp de Boulak, d'où il envoya aux gouverneurs de son empire de pompeuses lettres de victoire, avec l'ordre de les publier [2]. Le 11 moharrem 923 (3 février 1517), Younis-Pascha fut nommé grand-vizir, et le nischandji Mohammed fut appelé à remplir la place du vizir Houseïn-Pascha, que nous avons vu exécuter par les ordres de Sélim [3]. Douze jours après, le Sultan contemplait du haut du palais d'Yousouf, c'est-à-dire du château de Salaheddin, bâti sur la montagne, le magnifique pays qui dès lors reconnaissait sa souveraineté [4].

Le plus vaillant des begs mamlouks, Kourtbaï, avait échappé au massacre général de ses frères d'armes et des habitans de la ville, en se tenant caché dans une maison du Caire. Sélim en avait été instruit, et n'avait pu découvrir sa retraite malgré tous les espions qu'il avait mis à sa piste; cependant, tenant à l'avoir entre ses mains, il lui envoya, par un de ses amis, Yaya fils d'Eboubekr, du drap et un livre [5] : le premier de ces objets assurait à Kourtbaï sa grâce, et le second, qui était le Koran,

1 Seadeddin, f. 701. Solakzadé. Djelalzadé.

2 La lettre du Sultan à Karadja-Pascha, gouverneur de Haleb, se trouve dans Seadeddin, IV, f. 703, et dans Idris, f. 121. Eboufazl fixe la date de la bataille au 29 silhidjé un jeudi, et l'entrée des Ottomans au Caire au 8 moharrem un vendredi; mais il se trompe relativement aux jours de la semaine. Les dates du *Selimnamé* de Keschfi sont entièrement erronées.

3 Djelalzadé, f. 58.

4 Le *Selimnamé* de Keschfi, f. 50.

5 Ibn-Seïnel, f. 40. Souheili, f. 25.

faisait intervenir la divinité comme garant de la promesse de Sélim. Kourtbaï, se confiant à ces assurances solennelles, sortit de sa retraite, et vint se présenter devant Sélim, qui le reçut assis sur son trône. « Tu es, lui dit le Sultan, le héros des chevaux; où est maintenant ta valeur? — Elle m'est toujours restée, répondit laconiquement Kourtbaï. — Sais-tu ce que tu as fait à mon armée? — Fort bien [1]. » Le Sultan ayant manifesté son étonnement de ce qu'il avait osé, avec Toumanbaï et Alanbaï [2], tenter contre sa personne cette attaque audacieuse qui avait été si fatale à son grand-vizir, Kourtbaï, dont l'éloquence égalait le courage, fit un brillant éloge de la valeur des Mamlouks, et parla avec mépris de l'artillerie, qui, disait-il, tuait lâchement et comme un assassin. Il raconta que des boulets vénitiens [3] avaient été apportés pour la première fois en Egypte, par un Mauritanien, sous le règne d'Eschref-Kanssou, mais que le sultan et les begs de l'armée avaient rejeté cette innovation comme indigne de la véritable valeur, et comme dérogeant à l'exemple du Prophète qui avait consacré l'usage du sabre et de l'arc comme les seules armes des Arabes. Là-dessus le Mauritanien s'était écrié : « Qui vivra, verra cet empire périr par ces mêmes boulets. — Mal-

[1] Ce discours remplit, dans Seïnel, les f. 40-45; et dans Souheïli, les f. 25-26.

[2] Seïnel et Souheïli prennent, mais à tort, Ali, prince de Soulkadr, tué par Kourtbaï, pour Schehzouvar-Ali.

[3] *Bindikié*, c'est-à-dire les Vénitiens; tel est le nom que portent encore les boulets et les balles en Egypte.

heureusement cette prédiction s'est accomplie, ajouta Kourtbaï; mais à Dieu appartient la toute-puissance. — Si vous mettez toute votre force dans le Koran et la Sounna, lui dit Sélim, d'où vient donc que nous vous avons vaincus et chassés de votre capitale, et qu'aujourd'hui tu es mon prisonnier? — Ce n'est pas votre valeur ni l'habileté de vos manœuvres, j'en atteste le ciel, qui nous ont vaincus; c'est le destin qui l'a voulu, parce que tout ce qui a un commencement a une fin, et que la durée des empires est mesurée. Où sont les khalifes, ces vaillans soutiens de l'islamisme? Que sont devenus les plus puissans empires de l'univers? Votre temps aussi viendra, et votre puissance sera à son tour anéantie. Au surplus, je ne suis point ton prisonnier, je suis ici libre et en sûreté, sous la garantie de ta parole que tu m'as engagée par le drap et le livre. » Kourtbaï flétrit ensuite en termes énergiques la trahison de Khaïrbeg qui assistait à cet entretien, et termina en conseillant à Sélim de le faire décapiter, pour qu'il ne l'entraînât pas avec lui en enfer. Sélim furieux lui répondit : « Je voulais te rendre la liberté, et même faire de toi un de mes begs; mais tu t'es permis des paroles inconvenantes, et tu as oublié la déférence que tu me dois. Celui qui s'approche des sultans *sans respect*, est chassé de leur présence *sans qu'on le respecte* [1]. — Dieu me préserve, répliqua le fier Kourtbaï, de faire jamais partie des tiens. » Ces paroles comblèrent la mesure de la colère

[1] *Fellezi yedkhal ala medjalis-esselatin bila kimet yakridj bila kimet.*

du Sultan; il appela les bourreaux : aussitôt cent cinquante d'entre eux accoururent le glaive à la main. « A quoi te servira ma tête? continua Kourtbaï; beaucoup de braves visent à la tienne, et Toumanbaï se contente du secours de Dieu. » Sélim fit signe à un des bourreaux, et, au moment où celui-ci brandit son glaive, Kourtbaï s'écria en s'adressant à Khaïrbeg : « Prends ma tête sanglante, et dépose-la dans le sein de ta femme, traître, que Dieu puisse récompenser par la trahison! »

Toumanbaï s'était réfugié avec ses Mamlouks sur la rive orientale du Nil vers Djizé; il demanda des secours aux Arabes Hawarés, et malgré l'engagement qu'il prit de les affranchir pour trois ans du montant de leurs taxes, il put à peine en réunir cinq à six mille sous ses drapeaux. En même temps parurent sur le Nil trois à quatre cents barques portant quelques milliers d'hommes, sous la conduite de Kaschif Djanim Seïfi (mon ame, mon épée); c'était le reste des Mamlouks échappés au désastre de Ridania. Le projet de Toumanbaï était d'attaquer Sélim dans l'île de Woustaniyé; mais Djanim Seïfi et l'émir Ebou-Hamza, qui passèrent dans les rangs ottomans, dévoilèrent le secret à Sélim [1]. Après s'être consulté avec ces nouveaux transfuges et Khaïrbeg, le Sultan envoya par le Nil à Djizé, avec une flottille de la même force que celle des Mamlouks, quarante à cinquante pièces d'artillerie et quelques milliers d'hommes sous les ordres de Seïfi.

[1] Ibn-Seïnel, f. 46. Souheïli, f. 26. Schoukri, f. 80.

Les Arabes se retirèrent aux premières décharges de l'artillerie qu'ils ne connaissaient pas encore ; les Ottomans et les Mamlouks restèrent seuls en présence. Alors Djenim Seïfi s'avança hors de la ligne des siens, et provoqua, d'après un ancien usage des Mamlouks, le sultan Toumanbaï en combat singulier ; l'émir Dewletbaï, l'ayant accepté au nom de son souverain, brisa, après plusieurs évolutions habiles, la lance de son adversaire, et le renversa de cheval. Ce fut le signal de l'attaque des Ottomans, qui se précipitèrent en avant pour aider Seïfi à se relever [1] ; mais ils vinrent se briser contre la résistance désespérée des Mamlouks, et ils furent obligés de se retirer dans leurs barques. Dans le conseil de guerre convoqué par Toumanbaï, Schadibeg ouvrit l'avis de poursuivre les avantages de cette journée, et d'attaquer les Ottomans dès le lendemain matin. En effet, les Mamlouks prirent soixante-dix à quatre-vingts barques sur l'ennemi, envoyèrent une division sur le bord oriental du fleuve, et forcèrent les Ottomans ainsi pris entre deux feux à se retirer au Caire avec les barques qui leur restaient. Six mille Ottomans et quatre mille Mamlouks périrent dans ces deux rencontres. Le rapport de Djanim Seïfi et d'Ayas, aga des janissaires, amena un changement dans la politique de Sélim, et le fit pencher, malgré les représentations de Khaïrbeg, vers des mesures plus douces ; le grand-vizir, You-

[1] Souheïli, f. 27. Ibn-Seïnel et Schoukri. Tercier, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXI, p. 568, dit par erreur que Seïfi périt dans ce combat.

nis-Pascha, qui n'avait jamais donné son plein assentiment à la campagne d'Egypte [1], entra entièrement dans les vues du Sultan. Sélim résolut d'offrir de nouveau la paix au sultan d'Egypte, sous la condition qu'il reconnaîtrait sa souveraineté [2], en faisant exécuter la prière du vendredi en son nom et battre monnaie à son coin ; Moustafa-Pascha, que son expérience des affaires désignait suffisamment au choix du Sultan, fut chargé de conduire cette négociation. Moustafa-Pascha partit le jour suivant pour le camp des Mamlouks avec une escorte de cinq cents cavaliers, destinée à le protéger contre les attaques des Arabes ; il rencontra Toumanbaï à Meït-Khassim, mais il fut massacré avec sa suite par les Mamlouks, qu'avaient exaspérés les cruautés des Ottomans. Sélim répondit par d'horribles représailles à cette nouvelle violation du droit des gens, dont cependant il avait, le premier, donné l'exemple : soixante begs furent décapités, et trois à quatre mille Mamlouks prisonniers passés par les armes [XLV]. Le Sultan se prépara à marcher en personne contre l'armée ennemie, où régnait alors la plus grande discorde : Toumanbaï était placé entre les reproches de l'émir Djemad, scheïkh de la tribu Ghazalé [XLVI], qui se plaignait de son obstination à continuer la guerre contre Sélim, et ceux de ses begs qui désapprouvaient son alliance avec les Arabes. Cependant le danger commun les rapprocha, et ils convinrent de la nécessité de se retirer vers les Pyramides. Ce fut là que Toumanbaï com-

[1] Souheïli, f. 30. Ibn-Seïnel, f. 50.

[2] Souheïli, f. 29. Schoukri, f. 85. Ibn-Seïnel, f. 54.

posa pour son ami Kaït-Rhabi une élégie arabe, dans laquelle il peignit en termes touchans les douleurs qui brisaient son existence, et que Khaït-Rhabi inscrivit sur une pierre des Pyramides [XLVII].

L'infortuné sultan des Mamlouks, au lieu de chercher son salut dans la Haute-Egypte, eut la malheureuse idée de se jeter dans le Delta; se fiant aux secours que devaient lui amener les Arabes, il prit ses quartiers à Dehschour dans le district de Aftihijé. Sélim, las d'une guerre que les traîtres Khaïrbeg et Ghazali lui avaient dit devoir être promptement terminée, prit des mesures pour en hâter la fin. Ghazali fut envoyé en avant avec cinq cents Mamlouks transfuges, pour disperser les Arabes et éclairer la marche de l'armée ottomane. Il surprit le camp des Arabes, et revint avec cinq mille prisonniers, femmes et enfans [1], qui furent vendus au Caire sur le marché de Roumilie. Les Arabes s'étant de nouveau ralliés sous les Pyramides, firent des courses jusque sous les murs du Caire pour venger cet échec. Sélim s'impatientait de plus en plus des longueurs de cette guerre, et le grand-vizir l'entretenait dans ces dispositions, en lui parlant sans cesse de la nécessité de retourner à Constantinople. Le Sultan pensa à entamer de nouvelles négociations avec Toumanbaï; mais le meurtre du dernier ambassadeur et la vengeance qu'on en avait tirée ne pouvaient laisser de doute sur le sort qui serait réservé à un envoyé ottoman. Ahmed-Aga, écuyer de Sélim et plus tard gouverneur du Caire, leva la difficulté en pro-

[1] Souheïli, f. 33. Ibn-Seïnel, f. 68.

posant de charger un des begs transfuges de cette mission périlleuse. L'émir Khoschkadem [XLVIII], ancien inspecteur des greniers du sultan Kanssou-Ghawri, fut désigné pour aller traiter avec Toumanbaï sur la base des propositions précédentes. Schadibeg, le vainqueur de Djanim Seïfi, vint à sa rencontre. Après une vive discussion, dans laquelle Khoschkadem donna pour excuse à sa défection le mécontentement que lui avait causé la nomination de Schadibeg à la dignité de diwitdar, on en vint des paroles aux coups. Schadibeg brisa la lance de Khoschkadem; mais celui-ci tira son sabre et fendit le casque de son adversaire; à cette vue, les Mamlouks commencèrent l'attaque, et forcèrent l'ambassadeur et sa suite à se retirer [1]. L'issue de cette troisième ambassade détermina Sélim à laisser au Caire Younis-Pascha avec quarante mille hommes, et à marcher lui-même sur Djizé. Schadibeg commandait un corps de dix mille Arabes, avec lequel il se proposait d'inquiéter la marche des Ottomans; mais une querelle s'étant élevée entre Selamé, chef de la tribu Ghazalé, et Schadibeg, il y eut un engagement entre les Mamlouks et les Arabes, qui épousèrent chacun le parti de leur chef respectif. Les Arabes, poursuivis par les Mamlouks, fuirent dans la direction du camp ottoman; mais Sélim braqua son artillerie contre les vaincus et les vainqueurs, et en fit un effroyable carnage [2]. Schadibeg opéra sa retraite, avec cinq cents Mamlouks qui lui

[1] Ibn-Seïnel, Souheïli et Schoukri.

[2] Les mêmes.

restaient, sur les quartiers de l'armée égyptienne à Dehschour; il rencontra Toumanbaï à Rakin, où l'on convint de demander de nouveaux secours aux Arabes de la tribu Ghazalé. Mais les chefs de cette tribu, Ibn-Djemad et Sélamé, répondirent à leurs demandes par ces mots: « Que Dieu nous préserve de résister plus long-temps à un maître victorieux comme le sultan Sélim [1]. » Sentant l'impossibilité de continuer désormais la lutte dans leur position actuelle, Toumanbaï et Schadibeg se retirèrent à Oumdinar, où ils passèrent la nuit à tenir conseil. Au point du jour, les Ottomans débouchèrent de tous côtés [2]. A l'exemple de Djanim Seïfi et de Dewletbaï, de Schadibeg et de Khoschkadem, Ghazali et Kaït-Rhabi se battirent en combat singulier en présence des deux armées, qui étaient ainsi représentées chacune dans l'un des champions; Ghazali fut vainqueur, et coupa la tête à son adversaire [3]. L'engagement était devenu général, lorsque sur les derrières des Mamlouks s'élevèrent des nuages de poussière avec les cris confus: « Nous sommes les cavaliers de Ghazalé, les braves, les irrésistibles de la vallée; vous le verrez aujourd'hui [4]! » Leur chef, le fils de Khaïbar, se précipita sur le beg Kansoukourd, et le força à se jeter avec ses troupes dans le Nil, où il se noya. Djanberdi Ghazali, déguisé en Arabe, s'avança hors des rangs, et vint provoquer Toumanbaï en combat singulier; déjà dix des champions mamlouks, et

1 Souheïli, f. 35. Ibn-Seïnel. — 2 *Ibid.* — 3 *Ibid.* 37.

4 *Nahnou fersanoul Ghazalé zoulkeffi wel kefalé el yaoum terouna.* Souheïli, f. 37.

parmi eux Kildj lui-même, le plus brave de leurs begs, avaient été désarçonnés, lorsque Toumanbaï. prince d'un esprit chevaleresque et d'une haute valeur, accepta le défi du faux Arabe, et le renversa de cheval. Ghazali, sentant le fer de la lance sur sa poitrine, s'écria: « Grâce, au nom du Prophète, et par le mystère du scheïkh Ebousououd-Al-Djarihi [xlix] ! » Toumanbaï, à ces mots, retira sa lance, et lui laissa le temps de fuir.

Le grand-vizir Younis-Pascha et Ayas, l'aga des janissaires, ayant opéré leur jonction avec le corps d'armée de Sélim (3 rebioul-ewwel 923 — 26 mars 1517) [1], il devint de toute impossibilité aux Mamlouks de résister aux attaques multipliées du Sultan, d'Younis, d'Ayas et de Ghazali. Toumanbaï s'étant retiré à Werdan, résolut, après s'être consulté avec les quelques begs qui lui étaient restés fidèles, de chercher un refuge auprès de l'Arabe Hasan-Meri; il se croyait quelques droits à sa reconnaissance, pour l'avoir tiré à son avènement, lui et ses frères, de la prison où les avait jetés le sultan Ghawri. Les scheïkhs arabes vinrent à la rencontre du sultan fugitif avec de grandes marques de respect et protestant de leurs sentimens de fidélité. Invité à un festin, Toumanbaï refusa et se retira dans une caverne spacieuse et dérobée à tous les regards, où Hasan-Meri lui avait offert une retraite; en y entrant, il dit à ses begs: « Nous sommes ici plus en sûreté que dans une forteresse, si Hasan-Meri ne nous trahit pas. — Que Dieu trahisse le trai-

[1] Seadeddin, IV, f. 706, un mercredi. Solakzadé, f. 59, Ali et le fils d'Idris.

tre [L]! » lui répondirent-ils d'une commune voix. Hasan-Meri confia à sa mère la riche proie qu'il avait entre les mains; celle-ci le supplia de respecter les droits de l'hospitalité, et de garder fidélité à son bienfaiteur et souverain. Cependant Hasan livra les malheureux fugitifs à Ayas, l'aga des janissaires, qui s'était mis à la poursuite du sultan avec Khaïrbeg et Ghazali. A l'approche des Turcs, Schadibeg, suivi de quelques autres, trouva le moyen de s'enfuir [1]. Toumanbaï, voulant donner un libre cours à sa destinée, resta dans la caverne; Ayas s'avança vers lui avec respect, le pria de croiser ses mains, qu'il lui lia avec un mouchoir, le fit monter à cheval et le conduisit ainsi, accompagné de ses janissaires, à la tente du Sultan. « Dieu soit loué! s'écria Sélim en apprenant l'arrivée de Toumanbaï; maintenant l'Egypte est conquise. » Toumanbaï fut conduit en présence du Sultan, au milieu du roulement des tambours et des décharges de l'artillerie; il salua Sélim avec la déférence convenable; celui-ci lui rendit son salut et l'invita à s'asseoir. Ils gardèrent tous les deux un profond silence, Toumanbaï absorbé dans les mélancoliques réflexions que lui inspirait son infortune, et Sélim admirant la noble figure et le chevaleresque maintien du prince qui, malgré tant de talens et de valeur, était tombé entre ses mains. Cependant Sélim prit enfin la parole, en lui reprochant d'avoir violé le droit des gens

1 Ibn-Seïnel et Souheïli, f. 42, racontent les aventures ultérieures de Schadibeg pendant sa fuite. Tercier, p. 170, change à tort la caverne en marais, et Meri en Mourheim.

dans la personne de ses ambassadeurs, et de s'être refusé à se reconnaître son vassal. Toumanbaï se justifia de la première accusation de Sélim en l'attribuant aux begs révoltés contre son autorité; il ajouta que sa résistance aux Ottomans lui avait été commandée par son devoir de protéger le pays confié à sa garde, et surtout les saintes villes de la Mecque et de Médine; il finit en lui disant: « Mais toi, comment pourras-tu justifier devant Dieu ton injuste agression? » Sélim, étonné d'un discours si ferme et si plein de dignité. lui répondit qu'il n'avait entrepris cette guerre que d'après les fetwas des oulémas, qu'il y avait été suffisamment autorisé par les intrigues du sultan Ghawri auprès du prince de Soulkadr, et son alliance secrète avec le schah de Perse; que d'ailleurs la souveraineté convenait mal à un ramassis d'esclaves tels que les Mamlouks. « Sultan de Roum, répliqua Toumanbaï, tu n'es point coupable de la chute de notre empire, mais bien ces traîtres, » montrant du doigt Khaïrbeg et Ghazali, qui assistaient à cette entrevue. « Il serait peu généreux, dit Sélim à l'assemblée, de faire mourir un homme aussi sincère et aussi vaillant; il restera seulement quelques jours, jusqu'à l'entière pacification du pays, dans la tente d'Ayas-Aga, où il sera traité avec tous les honneurs qui lui sont dus [1]. » Peu de temps après, Schadibeg, trahi par l'Arabe Ibn-Bakar, qui paya tous ses bienfaits par cette monstrueuse ingratitude, vint partager la captivité du sultan

1 Souheïli, f. 43. Seïnel. Schoukri.

son maître. Sélim, après avoir admiré son aspect martial, ses traits d'une beauté énergique, et son armure d'acier de Damas, se souvenant du proverbe arabe : *L'homme est caché sous sa langue* [1], voulut éprouver son esprit, en entamant avec lui une conversation. « Comment as-tu trouvé le monde? lui dit-il.—Comme quelque chose qui ne vaut rien, lui répondit Schadibeg. — Alors pourquoi as-tu fait tant de guerres pour une chose de si vil prix? — Ce n'est pas pour le monde que j'ai combattu, mais pour me conformer aux préceptes du Koran et de la Sounna, car il est écrit : *Armez-vous contre celui qui s'arme contre vous;* et le Prophète a dit : *Celui qui combat pour ses biens et sa maison meurt martyr.* Mais de quel droit viens-tu attaquer notre honneur et nos familles? — C'est d'après un fetwa des oulémas que j'ai marché contre vous, tyrans de vos souverains, qui, au gré de vos caprices, faites ou défaites les sultans, les jetez en prison ou les mettez à mort. — C'est là une calomnie; nous avons obéi pendant trente ans à Eschref-Kaïtbaï; nous n'avons tué son fils que parce qu'il méprisait les lois, et qu'il fallait préserver le pays des malheurs qu'un tel maître eût pu attirer sur lui. C'était la volonté de Dieu; la mort est la fin de toute vie; le monde ne durera pas plus pour vous que pour nous, car Dieu a dit au Prophète : *Tu n'es qu'un cadavre, et ils ne sont que des cadavres; et, le jour du jugement dernier, vous vous accuserez tous les uns les autres devant votre Seigneur.* » Sélim ordonna de traiter honorablement

[1] *El mur tahti lisanihi.*

Schadibeg [1]; il voulait, comme il le disait plus tard lui-même [2], emmener à Constantinople le sultan mamlouk. Schadibeg, ainsi que Motewekkil, le vingt-unième khalife de la seconde branche de la maison d'Abbas, qui, depuis la chute du khalifat de Bagdad, jouissait encore au Caire d'une ombre de puissance, en accordant ou en confirmant les diplômes des souverains. Mais Ghazali et Khaïrbeg, qui avaient à venger le mépris dont les avaient accablés les fiers prisonniers en présence de toute l'armée, complotèrent leur ruine. Ils semèrent adroitement des soupçons dans l'esprit ombrageux de Sélim, et surent réveiller les cruelles passions que ce prince avait pour la première fois peut-être oubliées pour rendre hommage au mérite d'un ennemi vaincu. Ils apostèrent un jour sur le passage de Sélim un homme qui cria : « Que Dieu donne la victoire au sultan Toumanbaï [3]. » Ce fut le signal de la mort de Toumanbaï et de Schadibeg. Sélim voulut attacher au souvenir du règne des Mamlouks la honte d'un supplice ignominieux, en faisant pendre ses prisonniers. Schehzouwarbeg, dont le père avait été pendu au Caire à la porte Souweïla, par ordre de Kanssou-Ghawri, fut désigné pour remplir l'office de bourreau. Ainsi périt le dernier sultan des Mamlouks, le brave, le chevaleresque, le juste Toumanbaï (21 rebioul-ewwel 923 — 13 avril 1517); il fut exécuté à cette même porte, où tant de têtes, envoyées

1 Ibn-Seïnel. Schoukri. Souheïli, f. 44.

2 Les mêmes. Seadeddin, Solakzadé, Ali, le fils d'Idris.

3 Ibn-Seïnel. Souheïli, f. 45. Schoukri, f. 95.

par les souverains étrangers en témoignage de leurs victoires, avaient roulé dans la poussière, et où tant d'ennemis des Mamlouks tscherkesses avaient subi le supplice ignominieux de la potence [LI].

Sélim ordonna d'ensevelir les restes de Toumanbaï avec les honneurs dus à son rang; il assista lui-même aux prières mortuaires qui furent prononcées par le grand-juge de la capitale d'Egypte. Il distribua pendant trois jours trois bourses d'or aux pauvres pour le repos de l'ame de Toumanbaï, et en donna trois autres pour l'inhumation de son corps dans le mausolée que s'était bâti Kanssou-Ghawri. Des lettres de victoire furent expédiées aux puissances étrangères [1], des fêtes ordonnées dans tout l'empire. Les traîtres, sans lesquels l'Egypte ne serait peut-être pas tombée sous le joug ottoman, reçurent le prix du sang qu'ils avaient vendu : Djanim-Seïfi fut investi du gouvernement de Behnesé, Abou-Hamza de celui de Mahallet. Ghazali de celui de Damas, et Khaïrbeg de celui du Caire. Les scheïkhs arabes, Hasan-Meri et Ibn-Bakar, qui avaient livré Toumanbaï et Schadibeg, furent récompensés avec de l'or et des vêtemens d'honneur [2]; le scheïkh Ahmed Ben Kaïbar, chef de

[1] *Il nuovo Soldan (Tomanbaï) e perfetto per voler far bona justicia,* dit Marini Sanuto, d'accord en cela avec les historiens arabes et ottomans. Voyez Djelalzadé, exemplaire de Dresde, f. 59. Le *Selimnamé* de Keschfi. Deux de ces lettres sont citées en entier, l'une en turc par Seadeddin, IV, f. 708-709; l'autre en arabe et de la plume d'Idris, par son fils, f. 131.

[2] Souheïli, f. 46. Ibn-Seïnel. *Selimnamé* de Schoukri. Seadeddin, Solakzadé.

la tribu Ghazalé, eut sa part des faveurs de Sélim; le beg Omeroghli fut nommé au gouvernement de Djirdjé, et le chef de la tribu arabe, Beni-Adi, fut élevé à la dignité de scheïkh porte-drapeau de l'Egypte. Les quatre juges des quatre sectes orthodoxes furent confirmés dans leurs fonctions [1]; le directeur du trésor public, Ibn-Djaïan, qui avait fait un tableau synoptique de tous les revenus d'Egypte, remarquable par sa brièveté et sa précision, fut comblé d'honneurs et de présens par le Sultan, qui cita, à l'occasion de son travail, le proverbe arabe: *Le meilleur mot est le plus court et le plus expressif* [2]. Après avoir ainsi récompensé des services ou encouragé des sympathies naissantes, Sélim reçut les hommages des autorités de la capitale et de tout le pays, des scheïkhs arabes de la Haute-Egypte, des ambassadeurs du sultan de Mauritanie et du schérif de la Mecque [3], et enfin des envoyés de Venise qui apportaient, avec le tribut de huit mille ducats jusqu'alors payé aux sultans mamlouks, les félicitations du sénat [LII].

Bien que l'Egypte fût pacifiée, Sélim séjourna encore au Caire pendant un mois; il employa ses loisirs à visiter les monumens de cette célèbre capitale. Les merveilles de l'Egypte ne sont pas pour les Turcs, les Persans, les Arabes les mieux civilisés, ce qu'elles sont pour les Européens, ou même ce qu'elles furent pour les anciens Grecs et Romains; et Sélim les vit

1 Seadeddin, Solakzadé, Ali, le fils d'Idris.

2 *Khaïroul-kelam ma kallé we dellé.* Souheïli, f. 46.

3 Seadeddin, IV, f. 709. Le fils d'Idris, f. 124. Solakzadé, f. 96.

sous un autre jour que Germanicus [1] et Titus. Si l'Européen considère l'Egypte comme la source première des sciences et des arts, comme le berceau de la géométrie, de la géographie, de l'architecture, de l'agriculture, de l'écriture et de la navigation; s'il la vénère comme la patrie de la législation, des institutions politiques, de la hiérarchie ecclésiastique et des symboles religieux; s'il admire ses chefs-d'œuvre d'architecture, ses temples et ses catacombes, ses pyramides et ses obélisques, ses colosses et ses sphinx; si l'amour de la science le porte à étudier les mots mystérieux inscrits sur cet immense livre de pierre dont les feuilles, entr'ouvertes depuis des milliers d'années, s'étendent des Cataractes aux bouches du Nil; l'Oriental ne voit dans les temples que les palais des anciens rois, dans les colosses et les sphinx que les gardiens enchantés de trésors enfouis, dans les hiéroglyphes que de mystérieuses indications donnant les moyens de faire de l'or ou enseignant les lieux qui en recèlent. Long-temps l'Europe partagea les superstitions de l'Orient, demanda à ces pierres les secrets de la pierre philosophale, et méconnut le sens caché sous le mystère de l'alchimie, que le moyen-âge emprunta à l'Egypte, bien que ce problème fût naturellement résolu par les bienfaits de l'agriculture, qui change le limon du Nil en or. Si les Orientaux ne voient dans les Pharaons et les Ptolémées que des héros mystiques, s'ils ne peuvent avoir même une idée de l'an-

[1] Tacite, *Annal.*, II, 59.

cienne religion de l'Egypte, et si les hiéroglyphes et les rouleaux de papyrus restent lettres closes pour eux, en revanche les traditions des Prophètes font briller à leurs yeux la terre du Nil d'une sainte auréole, qui échappe aux Européens ou ne leur apparaît pas dans le même éclat. L'Égypte est sacrée pour les peuples de l'Orient, non seulement par les souvenirs de Jacob et de ses douze fils, mais encore par ceux de douze prophètes, dont il est fait mention dans douze versets du Koran et douze passages de la tradition. Le musulman ne connaît ni Sésostris ni Osymandias; et les seuls Pharaons qui aient jamais existé pour lui, sont le Pharaon sous le règne duquel Yousouf (Joseph) remplit les granges d'Egypte, et celui qui fut englouti par la Mer-Rouge. Cependant le musulman n'est pas sans avoir entendu parler des fondateurs des pyramides; il les nomme à la vérité tout différemment des Grecs, mais il vénère avec eux Hermès, comme l'inventeur de l'écriture, de la géométrie et de l'architecture, l'organisateur de la hiérarchie sacerdotale, le législateur des mystères et le grand interprète entre le ciel et la terre. L'histoire d'Orient ne dit pas un mot des cinq cents ans qui se sont écoulés depuis Jésus-Christ jusqu'à Mohammed. non plus que des légions de moines qui, de la Thébaïde, se sont répandus dans le monde entier en semant partout l'ignorance. Mais, à dater de Mohammed, l'Egypte ne se révèle à l'Occident que par les historiens arabes. Si les Orientaux ignorent l'existence de la grande bibliothèque d'Osymandias, nous ne savons

que par eux l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. C'est aux sources arabes que nous devons de connaître les dynasties de Touloun et d'Akhschid, les constructions des Fatimites, la fondation de la *maison des sciences* [1] au Caire, la doctrine secrète des Islamites qui en est sortie, et qu'ont révélée à l'Asie et à l'Afrique les poignards des *Assassins* [2], l'esprit romantique de l'Egypte au temps des croisades, les mœurs chevaleresques des Mamlouks, et cette miraculeuse fleur du monde des fées, qui s'est épanouie si belle et si poétique sur les bords du Nil [LIII].

Sélim, bien qu'adonné à la double ivresse de l'opium et du mysticisme, n'avait pas grande foi au pouvoir de l'alchimie; il trouva plus sûr de prendre possession des trésors des Mamlouks, que d'aller à la recherche des richesses des Pharaons, qui, suivant la croyance populaire, étaient enfouies dans les catacombes. Il ne daigna pas même visiter les pyramides à l'exemple de Mamoun et d'autres conquérans de l'Égypte; toute son attention se concentra sur les monumens de la capitale, les mosquées et les académies. Une des plus anciennes mosquées de l'islamisme est celle qui fut construite à Fostat, ou vieux Caire, par Amrou, gouverneur d'Egypte sous le khalife Omar. Les grands souverains des Fatimites, des Eyoubides et des Mamlouks, rivalisèrent entre eux de magnificence, pour orner cette mosquée de cercles d'or et d'argent ceignant les lampes, de tables de marbre noir et de riches exemplaires

1 *Darol-Ilm*. Soyouti et Makrizi.
2 *Histoire des Assassins*, Stuttgard, 1808, et Paris, 1831.

du Koran [1]. La plus vieille mosquée du Caire même fut construite dans l'espace de trois ans, vers la fin du neuvième siècle de l'ère chrétienne, par le fils de Touloun, qui la dota de cent vingt mille ducats [2]. Un siècle plus tard, s'éleva la mosquée *Ezheriyé* (la florissante), la plus célèbre de toutes celles de l'Egypte. Cette mosquée est fameuse par ses quatre écoles des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme, et par sa bibliothèque, qui nous a transmis, à travers tant de vicissitudes subies par l'Egypte depuis le dixième siècle jusqu'à nos jours, les précieux restes de la civilisation et des sciences du moyen-âge oriental [3]. Le tyran Hakim, bien qu'il eût jugé à propos de se faire diviniser, bâtit cependant trois mosquées, dont deux sur les bords du Nil, et la troisième dans l'intérieur de la ville. Cette dernière, quoique tombée en ruines, est encore remarquable dans ses restes par ses ingénieux arabesques et ses inscriptions koufiques [LIV]. Ce fut dans la mosquée de Melek-Moueyed ou Mehmed-al-Daheri, que Sélim assista à la prière publique, le premier vendredi après sa conquête, et qu'il donna au peuple assemblé un grand exemple d'humilité, en faisant ôter le riche tapis qui couvrait les dalles, et en se prosternant la tête nue sur le pavé du temple qu'il mouilla de ses larmes. On ne retrouve pas un autre acte semblable de piété dans l'histoire des sultans ottomans [4].

1 Soyouti, dans le *Housnoul-mohazeret*.

2 Cette mosquée fut terminée en 263 (876). Soyouti, l. c.

3 Elle fut construite en 359 (969). Soyouti, l. c Voyez Burkhart, *Travels*.

4 Mouradjea d'Ohsson, t. II, p. 181.

Les académies du Caire ne sont pas moins dignes d'attention que ses mosquées ; la première que posséda l'Egypte fut fondée par Salaheddin-le-Grand, et terminée en même temps que la belle colonnade de la colline, sur laquelle s'élève le château. Cette académie, célèbre par ses professeurs et par ses élèves [LV], est située dans le faubourg du Caire appelé Karaffa, où sont plusieurs tombeaux regardés comme saints, et, entre autres, celui du grand-imam Schaffii : ce dernier est un lieu de pélerinage très-vénéré, non seulement pour les indigènes, mais encore pour les étrangers. Ce fut encore Salaheddin qui bâtit le premier cloître d'Egypte, celui des scheïkhs Saïdès-Souada (l'édifice heureux des heureux) ; le supérieur de ces scheïkhs s'appelait Scheïkhol-Schouyouk, c'est-à-dire le scheïkh des scheïkhs, comme autrefois le premier juge du Caire, Kadhiol-Koudhat ou *le juge des juges,* et le directeur de la *maison des sciences*, Dayol-Douat ou *l'enrôleur des enrôlés* [1]. Kamil, neveu de Salaheddin, suivit l'exemple de son oncle, et fonda une académie appelée de son nom *Kamiliyé*, et, dans cette académie, une école des traditions du Prophète, qui fut la seconde de l'islamisme. Noureddin-le-Grand avait établi la première de ces écoles à Damas, et son intention, en cela, avait été d'animer plus profondément le peuple de la vie et de l'esprit du Prophète, en lui mettant sans cesse sous les yeux les actions et les paroles du fondateur de l'islamisme [2]. Les souvenirs de ce grand prince de la

[1] Soyouti dans le *Housnoul-mohazeret* et Makrizi.

[2] Les mêmes.

maison d'Eyoub, de Salaheddin [1], de son frère Melekol-aadil [2], des fils de celui-ci, Kamil [3], et de Salih, petit-fils de Kamil [4], vivent encore en Egypte, dans plusieurs monumens et fondations d'utilité publique. Schedjreddurr (arbre des perles), épouse de Salih, fut la première femme qui s'assit sur un trône de l'islamisme [5]; elle succéda à son fils, contemporain de saint Louis, qui avait été chassé par les Mamlouks pendant la captivité du roi de France [6]. Les Mamlouks ne se montrèrent pas moins zélés protecteurs des sciences que les Eyoubides; c'est à eux que l'Egypte doit les académies de Dahriyé, de Bibarsiyé, de Manssouriyé et de Nassiriyé, qui peuvent entrer en parallèle avec celles de la dynastie d'Eyoub. L'académie de Dahriyé [7] fut bâtie par Dahir Bibars Boundoukdari, la terreur des Francs, des Mogols et de l'ordre des Assassins, et qui expulsa les uns et les autres de la Syrie; celle de Bibarsiyé doit son nom et son origine au petit Bibars, surnommé l'écuyer tranchant [8]; celle de Manssouriyé au célèbre Koulaoun Manssour [9], et celle de Nassiriyé à Nassir-Mohammed. Après deux ans d'interrègne, pendant lesquels les dix fils de Koulaoun se disputèrent l'héritage paternel, Nassireddin-Hasan, le plus jeune d'entre eux, resta maître du trône qu'il occupa pendant sept ans; il a immortalisé son règne par la construction de la plus grande acadé-

[1] *Amour de la foi.* — [2] *Le roi juste.* — [3] *Le parfait.* — [4] *Le pacifique.* — [5] Soyouti, l. c. Makrizi. — [6] *Histoire des Croisades.* — [7] Construite en 661 (1262). — [8] Construite en 716 (1316). Soyouti, l. c. — [9] Construite en 703 (1303).

mie du Caire et de tous les pays de l'islamisme ; on estime la dépense journalière, pendant les trois ans qu'on mit à la bâtir, à vingt mille dirhems [1]. Plus grande de cinq aunes que le célèbre palais des Khosroës à Medaïn, elle avait des écoles pour les quatre sectes du rite orthodoxe. Quoique les Mamlouks tscherkesses aient régné sur l'Egypte pendant cent trente ans, comme leurs prédécesseurs les Mamlouks du Nil, deux académies seulement ont été fondées sous leur domination, l'une par Dahir-Berkouk [2], et l'autre par al-Moeyed Scheïkh-al-Mahmoudi, le premier et le septième de ces souverains [3]. Les poëtes égyptiens ont souvent chanté les beautés architecturales de ces deux académies, et surtout le minaret de la seconde, appelé minaret de la Fiancée, et non moins célèbre que celui de la mosquée d'Ommia à Damas. Mais quelque chose de plus intéressant pour le peuple musulman que les sept académies, ce sont les *traces des pieds du Prophète,* qu'on vénère dans une mosquée sur les bords du Nil [4] ; ces empreintes des pieds sacrés de Mohammed sur des tablettes de bois et de fer avaient été achetées, par le fondateur de la mosquée, aux Arabes Beni-Ibrahim, pour soixante mille drachmes d'argent.

Sélim, après avoir ainsi satisfait à ses devoirs religieux, donna toute son attention au mikyas ou nilo-

1 Construite en 758 (1356). Soyouti, l. c.

2 Dahiriyet, construite en 788 (1386). Le *Housnoul-mohazeret* de Soyouti.

3 Moeyediyet, construite en 819 (1416). Soyouti.

4 Soyouti, *Housnoul-mohazeret.*

mètre, construit à l'extrémité sud de l'île de Raoudha (île des jardins); cette île est fameuse dans l'histoire ottomane, non seulement parce que Sélim faillit y être surpris par les Mamlouks et se noyer dans les eaux du Nil, mais encore parce qu'il y fit construire au-dessus du nilomètre une maison de plaisance voûtée, afin de l'abriter contre les injures de l'air. C'est là que le Sultan, le lendemain de l'exécution de Toumanbaï, avait reçu les sermens des hauts dignitaires de l'Egypte [1], et qu'il avait établi sa cour. Ce fut là encore que Kanssou-Aadili, un des plus vaillans begs mamlouks, essaya de surprendre le Sultan : il s'approcha pendant la nuit dans une barque du mikyas; assisté de quelques braves, il monta au moyen d'une échelle sur le toit de la maison; mais ne trouvant aucun moyen de pénétrer dans les appartemens de Sélim, et se voyant découvert, il se précipita du haut du toit dans le Nil, qu'il traversa heureusement à la nage. Sélim envoya à sa poursuite quelques centaines de nageurs qui ne purent l'atteindre [2]. Le Sultan courut un danger plus grand un jour qu'il débarqua près du mikyas; il voulut s'élancer de la barque d'Ab-Doulkadir, dans laquelle il était, sur le rivage; mais, ayant les jambes très-courtes, il ne put l'atteindre et tomba dans le Nil. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le patron et son neveu parvinrent à le retirer de l'eau. Sélim, en retour, promit à Ab-Doulkadir de lui accorder telle faveur qu'il désirerait; celui-ci se contenta de demander l'exemption de tous péages dans

[1] Souheïli, f. 46. — [2] Souheïli, f. 46, V, et Ibn-Seïnel.

les ports du Nil et dans celui de la mer, ce qui lui fut accordé sur-le-champ par une lettre de franchise signée de la main du Sultan [LVI].

L'île de Rhaoudha, sur laquelle s'élève le nilomètre, avait, dès le temps de la domination arabe, attiré l'attention des lieutenans des khalifes par sa fertilité et sa belle position. Dans la cinquante-quatrième année de l'hégire, il y fut bâti un arsenal maritime, le plus ancien de l'Orient musulman, et qui a, depuis, donné son nom à tous les édifices du même genre [LVII]. Ahmed, fils du Turc Touloun, qui, de gouverneur, se fit roi de l'Egypte, construisit le premier, dans l'île de Rhaoudha, un château; cet édifice par la suite s'écroula miné par les eaux du Nil [LVIII]. Akhschir, fondateur d'une autre dynastie turque sous les Abbassides, transféra l'arsenal de Rhaoudha sur la rive orientale du Nil, et éleva à la place un jardin magnifique nommé Moukhtar (l'élu), dont la célébrité s'étendait jusque dans l'Irak [1]. Le neuvième des khalifes fatimites, Emir Biahkamillah, ajouta encore aux beautés de l'île en y faisant construire, pour une favorite bédouine, un palais qu'il appela Haoudedj ou *litière de femme* [2]. Mais le plus célèbre des monumens de Rhaoudha est le fort construit [3] par Melek-Salih, le septième et l'avant-dernier souverain de la maison d'Eyoub; il le confia à la garde de ses mamlouks, qui, après sa mort, détrônèrent son fils; c'est de ce fort que les Mamlouks qui succédèrent aux Eyoubides prirent le nom de

1 Soyouti, *Kewkebor-Rhaoudat*, dans le chapitre *Mikyas*. — 2 *Ibid.*
3 En 524 (1130).

Bahari ou du Nil. Les fortifications qui défendaient cette île au temps de Sélim n'ont disparu que de nos jours. L'histoire de Rhaoudha cite six mosquées : la première fut bâtie par le sultan Eschref-Kaïtbaï [1]; la seconde par Reïs, un des capitaines de la flotte; la troisième par Ghitn, esclave de Hakembiemrillah; la quatrième appelée Moschtak (la désirée), la cinquième Montehi (étendue au loin), et la sixième dite du Mikyas. Il ne reste plus rien de l'arsenal, du jardin, du palais, des châteaux et des mosquées; mais le nilomètre élevé vers le milieu du neuvième siècle de l'ère chrétienne existe toujours, ainsi que la voûte dont le couvrit Sélim. Les plus anciennes traditions parlent de trois autres colonnes destinées à mesurer la crue du Nil, et construites, la première par un Pharaon, la seconde par Joseph l'Egyptien, et la troisième par une reine d'Egypte. Depuis la conquête des Arabes, l'histoire de ce pays prend un caractère plus précis et moins fabuleux. Amrou ben Aass, qui conquit l'Egypte sous le khalife Omar, éleva un nilomètre à Aswan (Syène); Moawia, le premier khalife ommiade, un autre à Ensena, et Omar, fils d'Abdoul-Aziz, huitième khalife de cette même dynastie, un troisième à Holwan. Après eux, Esame ben Seïd Tenoukhi, gouverneur d'Egypte sous le règne de Welid Ier, construisit, dans l'île de Rhaoudha, un grand nilomètre, que le khalife Mamoun fit démolir; il jeta au même endroit les fondemens d'un autre nilomètre, mais il ne fut terminé que sous le règne de Motewekkil, le

[1] Soyouti, l. c.

dixième khalife de la maison d'Abbas. C'est ce même monument qui a résisté jusqu'à nos jours aux inondations du Nil et à l'esprit de dévastation des voyageurs francs [1]. Ces nilomètres, qu'on voit, sur les monumens hiéroglyphiques, entre les mains des divinités égyptiennes comme un symbole des récoltes plus ou moins fécondes, ont été de tout temps de la plus haute importance en Egypte, où ils marquent les années stériles ou fertiles. Le nilomètre construit par le khalife Motewekkil est un immense pilastre octogone orné, sur toutes ses faces, de versets du Koran en lettres koufiques, et haut de vingt aunes égyptiennes, dont douze sont constamment cachées sous le fleuve, même dans les temps de la plus grande sécheresse; les huit aunes qui dépassent le niveau le plus bas des eaux sont divisées chacune en vingt-quatre pouces, et mesurent la crue du Nil. Toutes les fois que le Nil ne s'élève pas à une hauteur de deux aunes au-dessus de son cours ordinaire, l'Egypte est menacée d'une disette qui entraîne, la plupart du temps, avec elle une foule de maladies. Lorsque le nilomètre est couvert par le fleuve jusqu'à quinze aunes et dix pouces, c'est le signal de l'ouverture du canal qui traverse le Caire, de réjouissances et de prières publiques. La crue moyenne du Nil est de seize aunes; la plus grande dont l'histoire fasse mention est de dix-huit aunes [2], et la moindre de douze aunes neuf pouces [3]. Aussi

1 Soyouti, l. c., chapitre du *Mekyas*.

2 En 199 (814). Soyouti, l. c., p. 68.

3 Du temps de Kiafour, en 356 (966).

l'importance d'un monument qui prédisait avec une précision mathématique la prospérité ou la misère du pays, inspira-t-elle au conquérant ottoman l'idée de le faire couvrir d'un dôme, et de transmettre ainsi aux âges futurs le souvenir de sa conquête [LIX].

Vers la fin du mois de mai, Sélim se rendit à Alexandrie (7 djemazioul-ewwel 925 — 28 mai 1517), attiré non seulement par la curiosité, mais encore par le désir de voir sa flotte, que Piri-Pascha, kaïmakam de Constantinople, avait reçu ordre d'amener dans ce port. Après avoir visité ses vaisseaux, accompagné seulement du nischandji-pascha Mohammed et du khodja Halimi [1], ses deux confidens, Sélim retourna, le 23 djemazioul-ewwel (3 juin) [2], dans l'île de Rhaoudha. Il ordonna une revue générale, à la suite de laquelle il fit distribuer deux aspres à chaque cavalier, et un à chaque fantassin [3]. Depuis la conquête, l'administration de l'Egypte reposait sur le grand-vizir Younis-Pascha ; avant de partir, le Sultan la lui retira pour la remettre à Khaïrbeg, que sa connaissance du pays, et surtout ses liaisons avec les scheïkhs arabes, rendaient plus propre à ce gouvernement [4]. Cependant Dizdar Mohammed Tschelebi, defterdar d'Egypte, et Rokneddin Sirekzadé, juge d'armée de Roumilie, désolèrent le pays par leurs concussions : le premier fit vendre les biens des familles des Mamlouks, le second mit à l'en-

1 Seadeddin, IV, 710. Le fils d'Idris, f. 125.

2 Seadeddin, l. c., et le fils d'Idris.

3 Seadeddin, IV, f. 711. — 4 *Ibid.*

chère les premières dignités de la loi, savoir les quatre places des quatre juges des sectes orthodoxes, dont chacune lui valut une somme de mille ducats [1]. L'historien Idris, qui, après l'organisation du Kurdistan, avait suivi l'armée dans la campagne d'Egypte, voulut user de son influence sur le Sultan pour faire cesser les exactions auxquelles les habitans étaient alors en proie. Il devait remettre à Sélim la traduction de l'histoire naturelle de Demiri, dont il avait été chargé, et il saisit cette occasion pour lui faire parvenir en même temps un petit poëme persan, dans lequel il lui donnait des conseils sur l'administration de l'Egypte [LX]. Les vizirs offrirent à Idris un présent de mille ducats pour sa traduction; mais ils refusèrent de mettre son poëme sous les yeux du Sultan. Cependant Idris sut trouver, dans son désintéressement et son amour du bien public, le courage de repousser les offres des vizirs, et d'insister pour que sa kassidé fût remise entre les mains de Sélim, disant qu'en cas de refus il saurait bien la lui donner lui-même. Les vizirs durent céder. Idris joignit à son poëme une lettre dans laquelle il demandait au Sultan la permission de partir, si on n'arrêtait pas les désordres qui ruinaient le pays. La franchise d'Idris, qui probablement eût coûté la tête à tout autre vizir, resta impunie, tant était grande l'estime que manifestait toujours Sélim pour les savans, soit par respect de l'opinion publique, soit par amour de la science; il se contenta de faire partir Idris avec la flotte pour Constantinople [2]. La noble

1 Seadeddin, IV, f. 711. — 2 Le fils d'Idris, f. 130.

hardiesse d'Idris trouva un imitateur dans le savant juge de l'armée d'Anatolie, Kemal-Paschazadé, que le Sultan honorait de sa confiance et qu'il avait admis dans son intimité. Les principaux chefs de l'armée, fatigués de leur long séjour en Egypte, le prièrent de déterminer Sélim, par quelque moyen, à retourner à Constantinople. Un jour qu'il accompagnait le Sultan dans une promenade à cheval, celui-ci lui demanda ce qu'on disait dans l'armée. Le juge lui répondit qu'il venait d'entendre, sur les bords du Nil, un soldat chanter une chanson exprimant le désir d'un prompt retour en Roumilie [1]. Cette insinuation indirecte du vœu général parut ne pas déplaire à Sélim, et il ordonna les préparatifs du départ. Dans une autre promenade qui eut lieu quelques jours après, le Sultan demanda à Kemal-Paschazadé pourquoi son professeur, le molla Loutfi, n'avait pas prévenu, par son grand savoir, la condamnation capitale dont il avait été frappé. Kemal-Paschazadé répondit que Loutfi s'était fait beaucoup d'ennemis par ses mordantes saillies, et qu'il s'était souvent permis de donner, par manière de raillerie, des faits imaginaires pour des faits réels. « N'aurais-tu pas appris à en faire autant à l'école de ton maître? — Sans doute, répondit hardiment Kemal-Paschazadé; mais il y a long-temps que je l'ai oublié; c'est maintenant le tour du compagnon pour le bonheur duquel je fais des vœux si ardens (de Sélim lui-même). — Cependant, répliqua Sélim, la chanson dont tu m'as parlé dernièrement n'est-elle pas de ton invention? » Kemal-

[1] *Selimnamé* de Seadeddin, dans les *Mémoires* de Diez, p. 7.

Paschazadé lui avoua franchement la vérité, et le Sultan, au lieu de s'en fâcher, l'en récompensa par un don de cinq cents ducats [1].

Sélim, que les murmures de son armée forcèrent au retour comme trois ans auparavant dans la campagne de Perse, paraît avoir eu le projet d'étendre ses conquêtes au-delà des cataractes du Nil. Ne pouvant ou ne voulant pas se venger sur les janissaires ou les savans du mécontentement que lui causait sa retraite d'Égypte, il s'en prit, suivant son habitude, à ses vizirs. Pendant les dix semaines qui s'écoulèrent depuis le retour du Sultan d'Alexandrie jusqu'à son départ du Caire, arrivèrent deux époques que l'Egyptien attend avec impatience, et qui reçurent une nouvelle importance de la présence même du conquérant; nous voulons parler des offrandes et de la caravane à envoyer tous les ans à la Mecque, et de l'ouverture du canal du Caire. Mohammed Eboul-Berekiat, trente-quatrième schérif de la Mecque, issu de la famille Beni-Kitadé, avait fait remettre les clefs de la Kaaba à Sélim, par son fils Ebou-Nououmi, qui les lui offrit dans un bassin d'argent [2]. Sélim avait conquis avec l'Egypte les droits des anciens khalifes et des sultans mamlouks sur la Mecque et Médine; mais en devenant le *protecteur et le serviteur* des deux saintes villes, il dut se charger aussi de l'entretien de leurs scheïkhs et de leurs pauvres. Le sultan Bibars Boundoukdari, fondateur et législateur de l'empire des Mamlouks du Nil, qui

1 Le fils d'Idris, f. 126.

2 Mouradjea d'Ohsson, III, p. 202.

avait modelé ses institutions sur celles de Djenghiz-Khan [LXI], avait établi le premier l'envoi annuel à la Mecque d'un chameau richement chargé et portant le vêtement ou voile sacré destiné à couvrir la Kaaba: cet envoi s'appelait *mihmel*, c'est-à-dire la charge. Le second législateur mamlouk, le grand Koulaoun. ajouta une nouvelle solennité à ces envois, en les célébrant par une marche triomphale et un tournoi [1]. Depuis lors le *mihmel* était resté une occasion périodique de magnificence et de libéralités pour les sultans égyptiens, et une des plus grandes fêtes pour le Caire. Le présent envoyé à la Mecque consistait en blé et en or; le blé était distribué aux pauvres, l'or aux scheïkhs de la sainte cité; la cérémonie se terminait par la prière publique qui se faisait au nom du Sultan [LXII]. Depuis Mohammed Ier. les souverains ottomans avaient, à l'exemple de ceux d'Egypte, envoyé un présent annuel à la Mecque, sous le nom de *sourré;* celui de Bayezid II était une somme de quatorze mille ducats. Sélim doubla le don de son père et confirma en même temps celui que faisaient autrefois les sultans d'Egypte aux deux saintes cités. L'émir Mossliheddin, assisté de deux juges égyptiens, conduisit les premiers envois de Sélim avec le titre d'intendant ou dépositaire de la *sourré*. Il devait distribuer à chacun des schérifs cinq cents ducats, à chaque scheïkh six ducats, à chacun des notables des saintes villes trois ducats, et à chaque pauvre un ducat. Le chiffre total de ces envois s'élevait à deux cent mille ducats, sans compter la valeur de cinq mille

1 Le *Housnoul-mohazaret*, f. 320.

erdebs de blé et de riz pour la Mecque, et de deux mille pour Médine. Aussi les émirs, les scheïkhs et les oulémas, comblèrent-ils de leurs bénédictions le Sultan qui dès-lors nomma trente émirs, chargés chacun de lire tous les jours la trentième partie du Koran; tous réunis lisaient donc, toutes les vingt-quatre heures, le Koran en entier [1]. Le présent en or est désigné par le nom spécial de *sourret;* le départ triomphal du chameau qui en est chargé, *mihmel*, est encore de nos jours une des fêtes populaires et religieuses du Caire. La solennité avec laquelle Sélim célébra l'envoi du mihmel, et la nomination d'un *emirol-hadj,* ou conducteur de la caravane, furent d'autant plus remarquées, que l'année précédente la campagne de Syrie avait empêché l'accomplissement de ce devoir sacré; événement fort rare que les chroniqueurs arabes ne manquent pas de ranger parmi les plus grandes calamités, telles que peste, famine, incendie, inondation et tremblement de terre [LXIII]. Une autre fête, aussi populaire et plus ancienne, est l'ouverture du canal du Caire, qui se fait lorsque le Nil a atteint la hauteur désirée. Rien ne confirme la tradition arabe suivant laquelle ce jour-là aurait été jadis solennisé par l'immolation d'une jeune vierge sur les bords du Nil; mais ce qui est certain, c'est que, dès la plus haute antiquité, une statue en bois était jetée, à chaque anniversaire de cette fête, dans les eaux du fleuve. C'est ainsi qu'autrefois à Rome on précipitait du pont de Sublicius une figure semblable dans le Tibre, et la même

[1] Mouradjea d'Ohsson, III, p. 258.

cérémonie se pratique encore maintenant sur les bords du Gange à la fête de Dourga. Une autre tradition arabe parle d'une lettre d'Omar, qui, prévoyant une famine imminente en Egypte, à cause de la sécheresse, ordonna au fleuve, au nom du Tout-Puissant, de sortir de son lit et d'engraisser les campagnes de son limon [1]. Quoi qu'il en soit, depuis cette époque l'ouverture du canal du Caire, qui signalait la crue suffisante du Nil, devint une des plus grandes fêtes de l'Egypte; et les annonces officielles par lesquelles on signifiait aux gouverneurs des provinces l'heureuse crue (wefa) du fleuve, provoquaient toujours un débordement de compositions poëtiques, dont le sujet était uniforme, il est vrai, mais intarissable [2].

Pendant l'inondation, Sélim transporta sa demeure de l'île de Raoudha à Birketol-Fil (étang des Eléphans), où il donna audience aux capitaines de sa flotte [3], qui étaient arrivés par le Nil avec Kodjibeg, gouverneur de Brousa [4]. Ce fut dans les premiers jours du mois de septembre de l'année 1517, que Sélim commença à opérer sa retraite sur la Syrie [5]. Avant de partir, il mit une garnison de cinq mille cavaliers et de cinq

[1] Soyouti, dans le *Houssnoul-mohazeret*, dans le *Kewkebor-Raoudha* et dans l'*Histoire des Khalifes*. Voyez aussi Gibbon, t. V.

[2] Le *Kewkebor-Raoudha* contient quelques-uns de ces écrits les plus célèbres qui portent le nom de *Bescharetol-wefa* (annonce joyeuse de l'abondance).

[3] Les rapports vénitiens, dans Sansovino, font le tableau suivant de la flotte : *Vele* 170, *galie grosse* 30, *souile* 45, *bastarde* 17, *fuste grosse* 22, *palandarie* 17; *li marinai quasi tutti Cristiani.*

[4] *Selimnamé* de Schoukri, f. 98. Kodjibeg est celui qui donna à Schoukri la matière de son *Selimnamé*.

[5] D'après le *Selimnamé* de Keschfi, f. 73, ce fut le 17 redjeb.

cents fantassins dans la forteresse du Caire, et en donna le commandement à l'aga Khaïreddin, avec l'ordre de ne jamais sortir des fortifications [1]. On envoya comme ôtages à Philippopolis, les femmes et les enfans de Kaïrbeg qui avait été investi du gouvernement d'Egypte, ainsi que nous l'avons dit précédemment [2]. Mille chameaux, chargés d'or et d'argent, transportèrent le riche butin fait dans la campagne. Sélim, qui avait emmené de son expédition contre Schah-Ismaïl, le prince Bediouz-Zeman, descendant de Timour, se fit accompagner à son retour d'Egypte par le dernier khalife honoraire de la maison d'Abbas, dont le prédécesseur avait accordé à son aïeul Bayezid-Yildirim un diplôme qui lui conférait le titre de sultan. Comme autrefois à Tebriz, Sélim choisit au Caire l'élite des artistes du pays et les envoya à Constantinople [3]. Après avoir traversé le désert de Katiyé, le Sultan se tournant vers son grand-vizir Younis-Pascha qui marchait à côté de lui : « Voilà donc, lui dit-il, l'Egypte derrière nous, et demain nous serons à Ghaza ! » Younis-Pascha ne put s'empêcher à cette occasion de manifester sa secrète opinion sur cette campagne qu'on avait entreprise contre son avis : « Et quel est le fruit, répliqua-t-il, de tant de peines et de

1 Le *Livre des Étoiles errantes* (*Kewakibol-saïret fi akhbaril missr vel kahiret*), du même auteur que l'*Almanah*, dans les *Notices et Extraits des manuscrits du Roi*, I, p. 192.

2 *Le moie e i filioli di Cairbeg furono mandati nella Grecia verso Philippopoli.* Marini Sanuto.

3 Tabibeg, 162.

fatigues, si ce n'est que la moitié de l'armée a péri dans les combats ou dans les sables, et que l'Egypte est maintenant gouvernée par des traîtres? » Cette imprudente sortie d'Younis fut son arrêt de mort. Sélim se vengea en quelque sorte de sa clémence inusitée à l'égard d'Idris et de Kemal-Paschazadé, en faisant sur-le-champ trancher la tête au grand-vizir pendant qu'il chevauchait à ses côtés. Cette exécution eut lieu près du khan du Karavanseraï, construit sur les frontières de la Syrie et de l'Egypte par le sultan Khalil, fils de Koulaoun, pour les besoins des voyageurs. Younis-Pascha fut enseveli dans le khan, qui reçut alors et porte encore aujourd'hui le nom d'Younis (6 ramazan 923 — 22 septembre 1517)[1]. D'après l'ordre des rangs, le grand-vizirat aurait dû revenir au second vizir Seïnel; mais Sélim ne voulut confier la plus haute dignité de l'empire, ni à Seïnel, ni à son confident Mohammed le nischandji-pascha; le premier ne lui paraissant pas avoir la force d'esprit nécessaire, et le second manquant d'expérience; son choix tomba sur Piri-Pascha, son kaïmakam à Constantinople, dont les conseils belliqueux, la veille de la bataille de Tschaldiran, avaient captivé son estime. Le 20 ramazan (6 octobre), Sélim arriva à Damas; il descendit de cheval près du tombeau de Noureddin, et s'établit dans le palais du gouverneur, jusqu'à l'arrivée du nouveau

[1] Seadeddin, IV, f. 712, place l'exécution d'Younis-Pascha près du village de Khatran, dans le voisinage de Salahiyé, par conséquent sur les limites égyptiennes du désert de Syrie. Le *Selimnamé* de Djelalzadé, exemplaire de Dresde, f. 60, nomme ce village Khataré.

grand-vizir. Pendant son séjour à Damas, il reçut les hommages des tribus arabes du désert de Syrie qui ne lui avaient pas encore prêté serment, telles que les Beni-Ibrahim, les Beni-Sewalim, les Beni-Atta, les Beni-Attiyé et les Beni-Saad [1], et confirma la lettre de franchise que les moines du Sinaï prétendaient tenir du Prophète lui-même [2]. Il reçut à Damas les revenus des fiefs de Roumilie, avec lesquels il acquitta la dette qu'il avait contractée envers les possesseurs des grands fiefs de la cavalerie, à l'ouverture de la campagne. Cette somme, qui se montait à un million d'aspres, avait été déposée depuis trois mois à Haleb, d'où elle fut transportée au camp du Sultan, sous l'escorte des commandans de Haleb, de Hims et de Damas [3]. L'organisation de l'impôt public en Syrie et la levée des plans de cette importante conquête partagèrent dès lors toute l'attention de Sélim. La description des sandjaks de Hims, de Hama et de Tripoli, fut confiée au fils d'Idris, Eboulfazl, précédemment juge de Brousa et alors juge de Tripoli; celle du sandjak de Damas, à Nouh-Tschelebi, fils de Fenarizadé, et celle du gouvernement de Haleb, à Abdoul Kerim Tschelebi, fils d'Abdoullah-Pascha [4]. Ces trois juges, également dis-

1 Cantemir, XXIV[e] chapitre, *règne de Sélim*, donne, d'après Hezarfenn ou Djenabi, la véritable orthographe de ces noms, sauf celui d'Attiyé qu'il écrit par erreur *Afiyé*.

2 On ne saurait affirmer l'authenticité de l'original arabe, mais on ne peut mettre en doute celle de la confirmation de Sélim conservée dans les archives de l'empire. *Mines d'Orient*, V, 67.

3 Seadeddin, IV, f. 713.

4 Seadeddin, IV, f. 713; et l'histoire du fils d'Idris, où se trouve l'élé-

tingués par leurs connaissances administratives, furent chargés de fixer le mode de perception des impôts et d'organiser les districts de leur juridiction.

Au milieu des soins donnés à l'administration de l'intérieur du pays, Sélim n'oublia point ceux qu'il devait aux affaires extérieures. Les deux ambassadeurs de la république de Venise, Bartolomeo Contarini et Aloisio Mocenigo, avaient été reçus au Caire avec la plus grande considération par Sélim, dont ils avaient été admis à baiser les vêtemens [LXIV]. Contarini suivit le Sultan à Damas, et Mocenigo, sur le désir manifesté par Sélim, se rendit à Constantinople avec la flotte ottomane [1]. Le 17 septembre 1517, furent renouvelées les capitulations avec Venise, dans lesquelles on inséra un article additionnel par lequel on transportait à Sélim le tribut annuel de huit mille ducats, que Venise avait jusqu'alors payé aux sultans mamlouks pour la possession de l'île de Chypre [2]. Sélim prolongea en même temps d'une année la trève conclue précédemment avec la Hongrie [3]; ce qui n'empêcha pas une irruption des Hongrois, dans laquelle périt Moustafa, beg de Zwornik, ainsi qu'il résulte d'une lettre que le prince Souleïman adressa d'Andrinople à son père, alors à Damas [LXV]. Ce fut vers cette même époque que Sélim reçut les félicitations et les riches

gante introduction persane par laquelle il commence le registre des impôts de Hama et de Hims.

[1] Ils avaient été envoyés tous les deux au Caire, et non à Damas ainsi que l'affirme Laugier, t. IX, p. 97.

[2] *Chronica* de Marini Sanuto, t. XIX.

[3] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 194.

présens des ambassadeurs d'Ismaïl [LXVI], et qu'il apprit, de Mohammed-Kartschin, gouverneur de Koumakh, la soumission définitive de tout le Kurdistan [1].

Pendant que son armée se reposait à Damas, Sélim disparut un jour, et fit, sous un déguisement, le pélerinage des saints sépulcres d'Hebron et de Jérusalem; il eut, comme la première fois, une pluie battante pendant toute la durée de sa pieuse excursion, et revint tout de suite à Damas [2], où il assista à la consécration (4 moharrem — 16 janvier) de la mosquée élevée par ses ordres sur le tombeau du grand scheïkh Mohyieddin-al-Arabi. Il établit dans cette mosquée des scheïkhs dont les uns devaient lire, les autres réciter les versets du Koran, et la dota de cuisines publiques où les pauvres recevaient tous les jours une nourriture gratuite. Enfin, après avoir installé Djanberdi-Ghazali [3] dans le gouvernement de Damas, le Sultan partit pour Haleb le 22 safer 924 — 5 mars 1518. Il avait perdu à Damas son professeur, le savant philologue Halimi [LXVII]; et non loin de Haleb, il eut à déplorer la mort du vizir Hersek Ahmed-Pascha, fils d'Etienne Cossarich, duc de Saba. Ahmed, pendant le cours d'un demi-siècle, n'avait cessé de rendre les plus importans services à l'empire, et avait occupé à quatre reprises différentes la place de grand-vizir. Une mosquée et une cuisine pour les pauvres, qui s'élèvent sur la côte méridionale du golfe de Nicomédie,

1 Seadeddin, IV, f. 712.
2 Mouradjea d'Ohsson, I, p. 309.
3 Seadeddin, f. 715. Le fils d'Idris, f. 140.

rappellent encore aux Ottomans le souvenir de cet homme d'État [1]. Sélim séjourna pendant deux mois à Haleb, et mit deux autres mois à faire le trajet de cette ville à Constantinople; il trouva, à son arrivée, la colonne triomphale de l'empereur Théodose en ruines; renversée, l'année précédente, par un violent ouragan, elle avait entraîné dans sa chute plusieurs maisons, et écrasé sous ses débris un grand nombre de personnes [LXVIII]. Sélim se reposa dix jours dans sa capitale, et la quitta pour se rendre à Andrinople (27 redjeb — 4 août) [2].

Neuf jours après l'entrée de Sélim dans cette ville, le prince Souleïman prit solennellement congé de son père, et retourna, avec une augmentation de cinq cent mille aspres de revenu, dans son gouvernement du Saroukhan. Quelques jours plus tard, mourut le vizir nischandji, Khodjaoghli Mohammed-Pascha, qui avait partagé avec Halimi les faveurs du Sultan pendant la guerre d'Egypte. Sélim nomma à la place de Khodjaoghli Mohammed, Moustafa-Pascha, son beau-frère; la dignité vacante par la promotion de Moustafa au vizirat fut conférée au defterdar Ferhad, beglerbeg de Roumilie; Kemal, commandant du château des Sept-Tours, fut élevé au grade d'aga des janissaires [3]. Pendant cette même année, Sélim investit son beau-frère Mohammed-Ghiraï, fils de Menghli-Ghiraï (mort quatre ans auparavant), du gouvernement de

1 Ewlia. *Menasikoul-hadj*, p. 25.

2 Seadeddin, IV, f. 515. Le fils d'Idris, f. 141.

3 Seadeddin, IV, f. 707. Le fils d'Idris, f. 140.

toute la Crimée, et lui assigna un revenu de mille aspres par jour [1]. Bien qu'uni par les liens du sang au nouveau khan, Sélim était devenu, vers la fin de son règne, plus jaloux de lui qu'il ne l'avait été de Schah-Ismaïl et du sultan des Mamlouks. « Sais-tu, disait-il un jour au grand-vizir Piri, que je crains plus ces Tatares que les Persans; leurs chevaux n'ont pas besoin d'être ferrés; ils traversent à la nage les fleuves devant lesquels s'arrêtent nos armées, et que nous ne savons passer que sur des ponts; dans un jour ils font le chemin que les autres font en cinq. Je veux donc mettre le khan sur la liste de mes autres vassaux, et le rendre mon feudataire en lui donnant par un diplôme le gouvernement de la Crimée, et en lui assignant une solde. » Conformément aux ordres du Sultan, un diplôme fut expédié, qui établissait la vassalité du khan, et Mohammed-Ghiraï non seulement subit sans résistance le fatal honneur qui le mettait au nombre des esclaves du Sultan, mais encore il envoya son frère Seadet-Ghiraï à la Porte comme ôtage de sa fidélité [2].

Comme nous n'avons point parlé des khans de Crimée depuis la fin du règne de Bayezid et l'avènement de Sélim, nous dirons ici quelques mots de Menghli-Ghiraï, d'autant plus qu'à dater de son règne la politique de la Crimée subit de grandes modifications, et que ses princes eurent des rapports plus fréquens et plus immédiats avec la puissance ottomane. Menghli-Ghiraï, prince d'un esprit cultivé et ami des sciences,

1 Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 432, in-fo. Rizwanpaschazadé, f. 111.
2 Ali et, d'après lui, Solakzadé, f. 99.

régna pendant quarante-sept ans et huit mois, et mourut dans la soixante-onzième année de son âge (920 — 1514) [1]. Il fut tué dans une rencontre avec les Tatares nogaïs qui s'étaient révoltés contre lui, et enseveli à Baghdjeseraï où un mausolée fut élevé à sa mémoire. Il laissa huit fils [2], parmi lesquels Mohammed-Ghiraï son successeur. En récompense des services rendus par Menghli à Bayezid pendant l'expédition de Pologne et le siége de Kili et d'Akkerman, il lui fut assigné des revenus sur les ports de Kaffa, de Gœzlewé et de Baliklawa, sous le nom d'*argent du kaftan*. Ces revenus furent administrés, jusqu'à la fin de la domination des Tatares en Crimée, par un aga choisi parmi les habitans du pays et ayant le titre d'yaliagasi [3], ou aga de la côte; le voïévode de Valachie dut lui céder plusieurs villages et domaines sur le Dniester. Mohammed-Ghiraï fit des courses en Pologne; il comprima en outre la guerre civile qu'avait suscitée Seïd-Ahmed, et conquit sur lui la ville de Solkat, à quatre lieues au sud de Kaffa, sur le penchant du mont Agharmisch [4].

Pendant son séjour à Andrinople, Sélim envoya en ambassade à Venise le sipahi Younis, qui avait succédé à Alibeg dans la place d'interprète de la Porte;

1 Les *Sept Étoiles errantes*, dans l'*Histoire des Rois tatares*, par Seïd Mohammed-Riza, f. 61. *Manuscrit du chevalier Italinski.*

2 Mohammed-Ghiraï, Behadir-Ghiraï, Mahmoud-Ghiraï, Feth-Ghiraï, Wertas-Ghiraï, Moubarek-Ghiraï, Seadet-Ghiraï, Sahib-Ghiraï. *Ibid.*, l. c.

3 Les *Sept Étoiles errantes*, par Seïd Mohammed-Riza. *Manuscrit du chevalier Italinski*, f. 61.

4 *Manuscrit du chevalier Italinski*, f. 61.

Younis était chargé d'élever des plaintes sur la capture de plusieurs vaisseaux et de sujets turcs, dont l'enlèvement était constaté par les déclarations officielles des sandjaks et des kadis [1]. Afin de réparer ses finances épuisées par la guerre d'Egypte, Sélim augmenta de deux pour cent le droit de trois pour cent, dont avait été frappée jusqu'alors l'importation des marchandises des Ragusains [2]. Vers la même époque, un ambassadeur espagnol vint négocier à la Porte la confirmation des franchises de l'église du Saint-Sépulcre et des pélerins chrétiens, moyennant la somme annuelle payée précédemment aux sultans mamlouks. Sélim lui fit une réception gracieuse, lui remit un kaftan et cinq mille aspres, et promit de se rendre aux désirs du roi son maître, si un autre ambassadeur était envoyé avec de pleins pouvoirs pour conclure un traité spécial [3] entre l'Espagne et la Porte. Cette réponse pleine de prévoyance n'était pas inutile à une époque où le pape Léon X, profitant de la pacification de l'Italie, envoyait quatre cardinaux aux quatre grandes puissances de l'Europe chrétienne, à l'empereur d'Autriche, aux rois de France, d'Angleterre et d'Espagne, pour les solliciter à une nouvelle

[1] *Lettera di Selim alla Signoria do 20 ottobre 1518, da Andrinopli*, dans Marini Sanuto. Ce message manque dans le *Catalogo delle persone spedite a Venezia per parte del Gran Signore.* Archives de Venise.

[2] Décembre 1518, dans Marini Sanuto : *Il Signor ha fatto pagare i Ragusei; pagavano 3 pct. pagino cinque come altri.* Ce fait manque dans Engel, *Histoire de Raguse.*

[3] Rapports de Contarini adressé d'Andrinople, sous la date du 3 avril 1519.

ligue contre les Turcs [LXIX]. L'année suivante, Sélim prolongea encore d'une année la trêve conclue avec la Hongrie [1], et fit réclamer de Venise, par le tschaousch Moustafa, le paiement de deux années du tribut de huit mille ducats, pour la possession de l'île de Chypre [2]. Lorsque Sélim reçut l'ambassadeur vénitien qui lui apportait cette somme, il s'entretint contre son habitude avec lui, et le congédia en lui disant qu'il resterait en paix avec la république, tant qu'elle observerait strictement les clauses des derniers traités [3].

Les armées de Sélim eurent, pendant les années 1518 et 1519, à combattre la révolte organisée en Asie par un novateur appelé Djelali. Cette révolte fut étouffée avec le même bonheur que l'avait été, l'année précédente en Syrie, celle du scheïkh arabe Hanousch. Ce fanatique avait été défait dans les environs de Balbek par les forces réunies d'Iskender-Pascha, de Guzeldjé Kasim-Pascha et de Berdi-Ghazali, gouverneurs de Tripoli, de Hama et de Damas, et sa tête envoyée à Andrinople [4]. Quant à Djelali, il se tenait

[1] Bembo bailo Constantinopoli, 2 juin 1519. *Come al dì ultimo* (31) *Maggio fù data licentia ali Oratori di Hungeria e giurata la pace di questo Sgr. con il Re di Hungeria.* Marini Sanuto.

[2] *Lettera del Signor alla Signoria 1 Giugno Andrinopoli per Mustafa Ciaus: se li mandi li 16,000 zechini in oro, come vol li capitoli per do tributi di Cipro.* Marini Sanuto. Ce message est omis dans le *Catalogo delle persone spedite a Venezia per parte del Gran Signore;* mais on y trouve deux autres messages de cette année et de l'année précédente; savoir : du 28 janvier 1518, audience d'Oghouz; et du 22 septembre 1519, audience d'Ahmed-Ferhad.

[3] Marini Sanuto.

[4] Seadeddin, IV, f. 715. Le fils d'Idris, f. 141. Solakzadé.

avec ses partisans à Terkhal, près de Tokat, dans une caverne où il prétendait attendre l'arrivée du Messie [1]. Le grand-vizir étant alors occupé sur les bords de l'Euphrate à protéger les provinces orientales contre les Persans, Sélim chargea Ferhad-Pascha [LXX], beglerbeg de Roumilie, de réduire ces sectaires; Schehzouwaroghli, prince vassal de Soulkadr, marcha en même temps contre eux, et les poursuivit depuis Elbistan jusqu'aux frontières de Siwas. Pendant la retraite de Djelali sur Karahissar, et la marche de Ferhad sur Angora, Schehzouwar surprit les rebelles et les anéantit; succès qui lui valut la haine implacable de Ferhad-Pascha. Vers cette époque, s'éleva une vague rumeur sur l'apparition en Asie d'un nouveau prétendant, dans la personne de Mourad, fils du prince Ahmed frère de Sélim; ce bruit, qui ne laissa pas que d'inquiéter le Sultan, fut trouvé sans fondement; du reste, l'identité de ce nouveau prince Mourad fut presque aussitôt démentie par le témoignage de Hasandjan, père de Seadeddin, qui avait des preuves certaines de la mort du véritable fils d'Ahmed [2].

La peste s'étant déclarée à Andrinople, Sélim quitta la ville, et, après avoir chassé quelque temps dans les environs, retourna dans sa capitale. Il visita à son arrivée le kœschk [3] que le defterdar Abdoul-Sélam faisait construire pour lui près des murs du seraï; ce

1 Seadeddin, IV, f. 717. Solakzadé.

2 Seadeddin, IV, f. 718.

3 Loutfi-Pascha est le seul qui donne le nom de ce kœschk et l'itinéraire du Sultan, par Rodosto, Ipsala, Maghalghara, Dimitoka et Philippopolis.

kœschk était en marbre, et l'intérieur en était orné de peintures à fresque, dont l'une prétendait à l'honneur de représenter Mohammed II. Sélim, qui à l'âge de sept ans avait vu son grand-père, trouva le portrait peu conforme à ses souvenirs [1], et, saisissant ce prétexte, il blâma tout ce qu'avait fait le defterdar, en disant que c'était prodiguer inutilement les trésors de l'empire. Mais le defterdar sut habilement conjurer l'orage; se prosternant aux pieds de Sélim, il l'assura qu'il avait élevé ce monument à ses propres frais, et le pria de l'accepter comme un témoignage de l'amour d'un de ses plus fidèles esclaves. Sélim, agréablement surpris, le fit revêtir de trois habits d'honneur, et lui promit de lui accorder telle demande qu'il lui ferait. Abdel-Selam, déjà fort riche, ne sollicita que quelques villages derrière Nicomédie, dans le district de la grande forêt appelée la *Mer d'arbres;* le Sultan souscrivit à sa demande sans en connaître toute l'étendue. Depuis lors, la famille d'Abdel devint une des plus opulentes de l'empire, par la possession de tous les champs et de toutes les prairies qui s'étendent depuis Nicomédie jusqu'aux limites du district de la *Mer d'arbres* [2]. Pendant que le kœschk s'élevait en face du seraï, Sélim fit jeter les fondemens d'une mosquée qui porte son nom, mais qui ne fut terminée que sous le règne de son fils, Souleïman-le-Grand [3].

Des projets plus importans que ces constructions

[1] Le *Selimnamé* de Seadeddin. Voyez *Mémoires* de Diez, nos 287 et 288.

[2] Ali, f. 211.

[3] *Constantinople et le Bosphore,* I, p. 403.

occupaient alors les pensées du conquérant de l'Egypte. Toute son attention se concentra sur sa marine; il ordonna la construction de cent cinquante navires de différentes grandeurs, parmi lesquels trois de sept cents tonneaux [1]. En même temps cent galères prêtes à être lancées à la mer furent équipées. Il paraît que Sélim, tout en armant dans ses ports une flotte puissante, destinée contre l'île de Rhodes, méditait une nouvelle expédition contre le schah de Perse. A Kaïssariyé, furent réunis quinze mille cavaliers feudataires; le pascha de Koniah convoqua à Larenda tous les sandjakbegs de Karamanie avec leurs troupes, formant un effectif de vingt mille hommes, et fut joint par Ferhad, beglerbeg d'Anatolie, à la tête de trente mille soldats. Une armée de soixante mille hommes, renforcée d'un train formidable d'artillerie, était donc sur pied et prête à entrer en campagne au premier signal. Depuis les entreprises de Kemal-Reïs contre Rhodes, sous le règne de Bayezid, la chrétienté redoutait, non sans raison. de nouvelles attaques contre les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem [2]. Ce fut dans cette crainte que. dès l'année 1511, le belliqueux pape Jules II obligea les chevaliers à rester dans l'île, comme dans un poste qu'ils avaient à défendre. Lorsque, pendant la campagne

[1] Rapports de l'ambassadeur vénitien à Constantinople, sous la date du 16 avril 1519 : *Ordinò il Signor galie* 100 *tra grosse e sottile*, 20 *fuste*, 21 *bargie*, 3 *di* 700 *botte*, 6-7 *brigantini*, *e altre* 100 *galie in ordine si mettavano; si publicava che si faceva per Rodi.*

[2] *Mémoires sur l'Asie*, p. 69. La Martinière.

d'Egypte, la flotte turque, se rendant à Alexandrie, parut à la hauteur de Rhodes, l'Ordre redouta un instant de nouveaux désastres ; mais il en fut quitte pour une lettre injurieuse, que l'amiral turc adressa au grand-maître, et dans laquelle il le traitait de *chien galeux*, de *fils de chien*, et le disait issu de la famille des *chiens de l'enfer* [1]. On ne pouvait douter que l'armement actuel ne fût dirigé contre Rhodes ; cependant Sélim ne voulait pas ouvrir la campagne avant que tous les besoins de l'expédition eussent été prévus dans leurs moindres détails. Il redoutait de commencer une entreprise qu'il serait obligé de laisser inachevée, et il avait toujours sous les yeux l'humiliante retraite de son grand-père Mohammed II. Aussi réprimanda-t-il les vizirs qui auraient voulu hâter le départ de l'armée. Un jour qu'accompagné d'Hasandjan, père d'Idris, il sortait de la mosquée d'Eyoub, il vit une des grandes galères, destinée à recevoir l'amiral à son bord, voguant dans le port à pleines voiles. Transporté de fureur, il demanda par l'ordre de qui elle avait été lancée du chantier ; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le grand-vizir Piri-Pascha sauva la tête de l'amiral Djaferbeg, en représentant au Sultan que c'était un usage établi depuis long-temps de mettre les navires à flot dès qu'ils étaient terminés. « Vous me poussez, dit un jour Sélim à ses vizirs, à la conquête de Rhodes ; mais savez-vous ce qu'il faut pour cela, et

[1] *Lettera del capo dell' armata turcha al Gran Maestro : « Tu che sei un can rognoso de una madre cane filio di cane, cane del inferno, e tu te chiami cane, etc.* Marini Sanuto.

pouvez-vous me dire quelles sont vos provisions de poudre? » Les vizirs, pris au dépourvu, n'eurent rien de mieux à faire que de se taire, en cachant leur confusion comme ils le pouvaient; mais le lendemain ils vinrent dire au Sultan qu'ils avaient des munitions suffisantes pour un siége de quatre mois. « Que faire avec un approvisionnement de quatre mois, s'écria Sélim avec humeur, lorsque le double ne suffirait pas? Voulez-vous voir se renouveler, à ma honte, l'échec de Mohammed II? Je n'entreprendrai pas la guerre, et je ne ferai pas le voyage de Rhodes avec de tels préparatifs; d'ailleurs, je crois que je n'ai plus d'autre voyage à faire que celui de l'autre monde. »

Ces dernières paroles avaient été inspirées à Sélim par un juste pressentiment de sa fin prochaine; en effet, il mourut peu de temps après sur la route de Constantinople à Andrinople. Trois jours avant son départ de la capitale, il avait ressenti de vives douleurs dans les reins, et, malgré les prières de Hasandjan qui lui conseillait de soigner un bubon qui s'était déclaré à l'aine, il était monté à cheval. Entre Tschorli et le village d'Ograschkoeï [LXXI], où il avait livré à son père la bataille qui lui avait valu le trône, ses douleurs devinrent tellement violentes, qu'il fut obligé de s'arrêter. Les quatre médecins qui le suivaient, ne sachant comment s'opposer aux progrès des ulcères qui s'étendaient toujours, appliquèrent sur le centre du mal un emplâtre de poix [1]. Ce fut en

[1] Diez, *Denkwürdigkeiten Asien's*, I, p. 296. Les rapports vénitiens donnent sur cette maladie les détails suivans : *In campagne esser venuto do*

vain qu'ils interdirent à Sélim l'usage de l'opium. La septième nuit après le départ de Constantinople, Hasandjan, qui ne quittait pas Sélim un instant, lui lisait la soura *Yes;* les lèvres agitées du Sultan semblaient indiquer qu'il suivait la pieuse lecture, lorsque tout-à-coup, à ce verset : *la parole du Tout-Puissant est le salut,* sa main se ferma convulsivement; il avait cessé d'exister (8 schewal 926 — 22 septembre 1520)[1]. Hasandjan eut la présence d'esprit d'empêcher le grand-trésorier de publier la mort de Sélim, et il détermina le grand-chambellan à appeler, comme de coutume, les vizirs au conseil, en gardant le plus profond secret sur l'événement de la nuit. Après ces dispositions importantes, il alla prier auprès des restes inanimés du Sultan; il fut assisté dans ce pieux devoir par le grand-trésorier, et récita avec lui la soura *Yes*. Avec les premiers rayons du soleil arrivèrent le grand-

carboni, in quel loco dove il padre li dette la sua maledizion; hora di questo quasi li sopravenne una piaga, che venne dalla spalla fino al fianco con molte boche, per la qual colava sempre, tamen non lassiava ogni dì l'opio consueto, sì che da poi giorni 4 morite, e li bassa tenue scosa la dita morte, la qual fu a di 22 settembre. L'ambassadeur vénitien à Ofen (Bude) écrivit qu'il était mort de la peste. (*Hist.* de Marini Sanuto, t. XIX, 1521.)

[1] Diez, *Denkwürdigkeiten Asien's,* l. c. Hasandjan ne donne pas la date de la mort de Sélim; mais tous les historiens ottomans, et tous les rescrits de Souleïman qui font part de son avènement, la fixent au 8 schewal (22 septembre). Ces sources méritent donc la même croyance que le rapport de l'ambassadeur vénitien daté de Constantinople (t. XIX de Marini Sanuto), où il est dit : *Il Sgr. murite a di 22 settembre a l'alba, e subito li bassa avisò il fiol.* Le *Selimnamé* de Djelalzadé (exemplaire de Dresde, f. 64) raconte la mort de Sélim, f. 65, § XXII, et termine par plusieurs contes, dans l'un desquels Hippocrate apparaît comme moine.

vizir Piri-Pascha, Moustafa-Pascha et Ahmed-Pascha, l'ancien grand-écuyer du Sultan. A la vue de son maître mort, Piri-Pascha ne put retenir ses larmes; il félicita Hasandjan des sages mesures qu'il avait prises, le loua d'avoir su empêcher les eunuques de donner l'alarme, et d'avoir ainsi prévenu la révolte des janissaires qui en aurait été la suite, et les désordres qui auraient nécessairement compromis la sûreté de l'empire. Afin de laisser ignorer au peuple la mort du Sultan, les vizirs tinrent conseil comme à l'ordinaire : des emplois furent distribués, et des vêtemens d'honneur donnés aux médecins, en témoignage de la satisfaction de Sélim pour la prétendue amélioration de sa santé. Les quatre médecins, les trois vizirs, le grand-trésorier, le grand-chambellan et Hasandjan, seuls instruits de la mort de Sélim, en gardèrent religieusement le secret jusqu'à l'arrivée du prince Souleïman; le grand-vizir lui avait sur-le-champ expédié des courriers, en l'invitant à se rendre sans retard à Constantinople. Les médecins, assistés des trois serviteurs de la chambre intérieure, veillèrent le corps du Sultan, qu'ils tenaient soigneusement caché dans son lit, en interdisant à tout le monde l'accès de la tente impériale [1].

Sélim mourut dans la cinquante-quatrième année de son âge, et la neuvième de son règne. Prince instruit, poëte et philosophe mystique, il déshonora de bril-

[1] Diez, *Denkwürdigkeiten Asien's*, I, p. 320. Seadeddin, IV, f. 723. Le fils d'Idris, f. 144. Solakzadé, Ali. Le *Selimnamé* de Keschfi, f. 84. Le même, f. 83, fixe le départ de Sélim de Constantinople au 24 schâban.

lantes qualités par ses cruautés et sa tyrannie. Assassin de ses neveux, de ses frères et de son père, il se montra non moins cruel envers ses vizirs et les autres dignitaires de sa cour. Lors de la naissance de Sélim, un derwisch, s'il faut en croire certains historiens, voyant sept petits signes sur son corps, prédit qu'il triompherait pendant sa vie d'autant de princes. Cette prédiction, si elle a jamais été faite, fut confirmée par les victoires que remporta Sélim sur ses frères Korkoud et Ahmed, sur son neveu, sur Schah-Ismaïl, sur Karakhan, sur le prince de Soulkadr et sur le sultan d'Égypte. On aurait pu avec autant de raison interpréter ces signes par le meurtre de sept de ses parens et de sept de ses vizirs. Hemdem-Pascha et Hasan-Pascha avaient payé de leur tête la franchise de leurs conseils, le premier à l'ouverture de la campagne de Perse, le second à celle de l'expédition d'Egypte. Le grand-vizir Doukaghin Ahmed-Pascha et Iskender-Pascha expièrent par la mort les révoltes des janissaires. Les deux Moustafa, l'un beglerbeg et beau-frère du Sultan, l'autre grand-vizir, furent exécutés sur le simple soupçon d'infidélité; enfin, Younis-Pascha eut la tête tranchée pour avoir déploré les pertes faites par l'armée en Egypte. De toutes les victimes sacrifiées à ses penchans sanguinaires ou à son ambition, Sélim ne regretta que son favori Sinan-Pascha, tombé sur le champ de bataille de Ridania, et dont la mort, disait-il, ne pouvait être rachetée par la conquête de l'Egypte. Hersek-Ahmed et Piri-Pascha furent les seuls auxquels le grand-vizirat ne fut pas

mortel. Cependant Sélim était d'un commerce facile et agréable pour ses confidens et les savans qu'il admettait dans son intimité. Parmi ces derniers, le grand philologue Halimi, le poëte Nedjati, et le nischandji-pascha Mohammed, moururent la même année que leur bienfaiteur; Kemal-Paschazadé, le compagnon de Sélim dans la campagne de Syrie, fut le seul qui lui survécut. De tous les légistes du règne de Sélim, celui qui mérite le plus de fixer notre attention est le célèbre Djemali; il remplit les fonctions de moufti qui, à cette époque, n'étaient pas encore les plus hautes de la législature ottomane, pendant les huit dernières années du règne de Bayezid, toutes celles de celui de Sélim, et les six premières de celui de Souleïman. Sa collection des fetwas connus sous le nom d'*Al-moukhtarat* (les *choisis*), est tout-à-fait digne de ce titre pompeux; mais les fetwas qu'il rendit lui-même, comme moufti, sont d'une bien autre importance pour l'histoire ottomane. Nous ne citerons ici que les trois fetwas par lesquels il justifia la guerre d'Egypte. Sélim, voulant légitimer son agression contre l'Egypte et satisfaire à la loi du Prophète, posa à Djemali trois questions dont la première est celle-ci: « Si un padischah de l'islamisme faisant la guerre sainte, afin d'exterminer les impies (les Persans), rencontre des obstacles par suite des secours que leur prête un autre padischah, la loi permet-elle au premier de tuer le second et de prendre ses propriétés? » Djemali résolut affirmativement cette question en citant la sentence du Prophète : *Celui qui secourt les impies*

est lui-même un impie. A la seconde : « Si un peuple professant l'islamisme (les Égyptiens) aime mieux unir ses enfans avec des infidèles (les Tscherkesses) qu'avec des Musulmans, est-il permis de le tuer ? » Djemali répondit laconiquement : « Sans autre forme de procès. » La troisième question de Sélim était conçue en ces termes : « Si un peuple, sous l'hypocrite prétexte d'honorer l'islamisme, grave les paroles de la sainte foi sur ses monnaies, bien qu'il sache que ces mêmes monnaies passeront entre les mains des chrétiens, des juifs, et des soixante-douze sectes hérétiques qui, Dieu nous en préserve ! les souillent et commettent un sacrilége abominable, en les portant sur eux quand ils vont satisfaire à leurs besoins grossiers ; que faut-il faire de ce peuple [1] ? » Djemali répondit que, si ce peuple refusait de faire cesser un pareil scandale, on pouvait l'exterminer [2]. Ce même moufti, qui proclama avec tant de hardiesse la justice d'une guerre injuste, est cependant célèbre par l'impartialité de ses sentences, qu'il rendait d'une manière fort singulière : à sa fenêtre était suspendu un panier où les habitans venaient déposer leurs questions écrites, et ses réponses, consistant en un *oui* ou un *non*, leur étaient remises par la même voie, circonstance qui lui fit donner le nom de Senbilü-Moufti (moufti du panier). Malgré le fanatisme et l'absur-

[1] Ali, f. 206.

[2] Mouradjea d'Ohsson, III, p. 29, ne donne que le troisième de ces fetwas ; il ajoute : « L'atrocité de la sentence égalait l'absurdité du prétexte. »

dité des fetwas que nous avons cités, Djemali empêcha plus d'une fois le retour des scènes sanglantes que Sélim se plaisait à renouveler sans cesse. Le Sultan ayant ordonné l'exécution de cent cinquante employés du trésor, Djemali se rendit au diwan, bien que sa qualité de moufti ne lui en donnât pas l'accès [1]. Il demanda à parler au Sultan, et fut admis en sa présence. « Le devoir du moufti, lui dit-il, est de prendre soin du salut des Musulmans ; je viens donc te demander la grâce des cent cinquante employés que tu as injustement condamnés à mort. — Les oulémas, répliqua Sélim, n'ont pas à s'immiscer dans les affaires de gouvernement : *on n'est maître des masses que par la sévérité* [2]. Djemali lui répondit qu'il n'était point, dans cette circonstance, question de ce monde, mais de l'autre, qu'une éternelle récompense serait réservée au pardon, et une éternelle punition à une condamnation injuste. Enfin, Sélim vaincu par les prières et les remontrances du moufti, rendit aux condamnés, non seulement la vie, mais encore leurs fonctions. Dans une autre occasion, le moufti donna une nouvelle preuve de son courage et de ses nobles sentimens. Quatre cents négocians, après avoir eu leurs marchandises confisquées, devaient être mis à mort, pour contravention à l'ordonnance qui interdisait le commerce des soies avec la Perse. Le moufti chevauchait sur la route d'Andrinople à côté du Sultan, qui lui reprochait vivement de n'avoir pas con-

[1] Almanah. Scadeddin, IV, f. 439.

[2] *Riaset siaset.*

firmé par un fetwa sa décision à l'égard des contrevenans : « N'est-il donc pas permis, s'écria Sélim, de faire périr les deux tiers des habitans de la terre pour le bien de l'autre tiers? — Oui, répondit Djemali, si l'existence de ces deux tiers doit entraîner de grands malheurs. — Et peut-il y avoir un plus grand malheur que la désobéissance aux ordres du padischah? Tout pays qui désobéit à son maître marche à pas rapides vers sa ruine. — La désobéissance n'est pas prouvée, puisque le commerce des soies n'était pas défendu auparavant. — Ne vous mêlez pas des affaires du gouvernement, » s'écria Sélim, qui étouffait de colère. Le moufti, ne pouvant dissimuler son indignation, se retira sans le saluer. Le Sultan, dont la surprise égalait la fureur, arrêta son cheval, et resta quelque temps absorbé dans ses réflexions; pour cette fois, il sut se vaincre. A son retour à Constantinople, il rendit la liberté aux négocians qui provisoirement avaient été emprisonnés, et ordonna la restitution de leurs marchandises [LXXII]. Il écrivit ensuite une lettre au moufti, dans laquelle il lui disait que c'était son bon plaisir que les deux plus hautes dignités de la loi, celles de juge de Roumilie et d'Anatolie, fussent réunies sur sa tête. Djemali lui repondit que, bien que ce fût son devoir d'obéir à son souverain, il en avait un plus sacré encore à remplir envers Dieu, à qui il avait promis de ne jamais accepter de dignités auxquelles fût attaché un pouvoir politique, et de vouer sa vie uniquement à la décision de questions judiciaires. Le Sultan ne l'en estima que davantage, et,

pour le lui témoigner, lui envoya un présent de cinq cents ducats [1]. Mais c'est surtout pour les chrétiens et les Grecs de Constantinople que Djemali fut un véritable ange sauveur, lorsqu'après le massacre des schiis, Sélim eut conçu l'idée non moins pieuse d'organiser une tuerie générale des chrétiens, ou du moins de leur retirer leurs églises. A cette occasion, il proposa à Djemali cette question captieuse : lequel est le plus méritoire de subjuguer le monde entier, ou de convertir les peuples à l'islamisme? — Le moufti, qui ne devina pas les intentions de Sélim, répondit que la conversion des infidèles était incontestablement l'œuvre la plus méritoire et la plus agréable à Dieu. Aussitôt Sélim ordonna au grand-vizir de changer toutes les églises en mosquées, d'interdire le culte des chrétiens, et de mettre à mort tous ceux qui refuseraient d'embrasser l'islamisme. Le grand-vizir, effrayé de cet ordre sanguinaire, se consulta avec Djemali, qui, sans le savoir, avait par son fetwa sanctionné l'arrêt de mort des chrétiens; le résultat de leur conférence, fut le conseil donné secrètement au patriarche grec de demander à comparaître devant le Sultan. Sélim refusa d'abord d'aquiescer à la prière du patriarche; mais il finit par se rendre aux représentations du grand-vizir et du moufti. Le patriarche, accompagné de tout son clergé, fut donc admis à paraître devant le diwan à Andrinople; il appuya ses réclamations sur l'engagement solennellement pris par Moham-

[1] Almanah. Seadeddin, IV, f. 591.

med II, lors de la conquête de Constantinople, de ne point convertir les églises en mosquées et de laisser aux chrétiens le libre exercice de leur culte; il invoqua avec éloquence le Koran, qui défend la conversion par la force et ordonne la tolérance envers les nations non musulmanes, moyennant le paiement de la capitation. L'acte constatant la promesse signée par Mohammed II avait été détruit dans un incendie; mais trois vieux janissaires qui, soixante ans auparavant, avaient assisté au siége de Constantinople. attestèrent que le Sultan avait en effet engagé sa parole sur ces trois points aux députés qui lui avaient apporté les clefs de la ville dans un bassin d'or. Sélim respecta les dispositions du Koran et la parole de son aïeul pour ce qui regardait la liberté du culte; mais il ajouta que la loi ne disait pas que d'aussi beaux édifices que les églises chrétiennes dussent être profanés plus longtemps par l'idolâtrie. En conséquence, il ordonna de changer toutes les églises de Constantinople en mosquées, de réparer celles qui étaient près de tomber en ruines et d'en élever d'autres en bois, afin de ne point porter atteinte au droit des nationaux et des étrangers professant le christianisme. Si Sélim, grâce à l'humanité du grand-vizir Piri-Pascha et du moufti Djemali, n'a pas souillé la fin de son règne par un massacre général des infidèles, comme il en avait souillé le commencement par le massacre des hérétiques, il leur enleva toujours leurs plus beaux temples. S'il n'a pas auprès des fanatiques de l'islamisme le mérite d'avoir exterminé dans ses Etats le culte des chrétiens, il a

du moins bien mérité de la foi et de l'empire, par ses victoires sur le schah de Perse et le sultan des Mamlouks, par la conquête de toute l'Egypte, de la presque totalité du Kurdistan et de la Mésopotamie, et celle non moins précieuse du titre de *protecteur des deux saintes villes,* la Mecque et Médine.

Les règnes de Mohammed II et de Sélim Ier, qui embrassent avec celui de Bayezid II un espace de soixante-dix ans, sont les deux grandes époques conquérantes de cette seconde période de l'histoire ottomane ; dans la troisième, celle qui va suivre, nous verrons l'empire parvenir à l'apogée de sa grandeur et de sa puissance.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU QUATRIÈME VOLUME.

LIVRE XX.

I. — PAGE 9.

Lewenklau et Vertot d'après Caoursin. Quelques historiens européens prétendent que Bayezid l'avait fait boire outre mesure, afin de trouver dans son état d'ivresse et dans les blasphèmes qui lui échappèrent un prétexte légitime pour le mettre à mort, et de saisir ainsi le moment le plus favorable pour l'envoyer en enfer. Mais ce fait n'est pas vraisemblable, et ne s'accorde point avec le caractère connu de Bayezid, surnommé le Sofi, à cause de la simplicité de sa vie, et non, comme on l'a dit quelque part, de son goût pour la débauche. Il ne faut pas ajouter plus de confiance à l'opinion généralement accréditée chez tous les historiens qui ont écrit jusqu'à nos jours sur l'empire ottoman : que le fils du sultan, Ahmed, avait déshonoré la fille d'Ishak-Pascha, femme d'Ahmed-Pascha, et que ce dernier la renvoya honteusement au grand-vizir, d'où vint l'inimitié d'Ishak-Pascha contre le prince Ahmed. Cette assertion est tout-à-fait controuvée, et pour preuve de l'intelligence qui régna entre Ishak-Pascha et Ahmed-Pascha, voyez Seadeddin et Idris

vous dire qu'ils se liguèrent afin de renverser Moustafa-Pascha, et que cette intrigue fut cause de la destitution d'Ishak. Suivant Idris, la révolte des janissaires eut pour résultat la révocation de Daoud-Pascha, qui avait succédé à Ishak-Pascha comme grand-vizir; mais c'est là un anachronisme que relève Seadeddin, III, p. 447.

II. — Page 10.

Cantemir fait de la Morava la Morée; il confond également les deux châteaux-forts reconstruits par Bayezid, et dont Seadeddin nous a transmis le nom, avec ceux qui dominent les deux côtés du détroit de Lepanto : « Il se transporta dans la Morée l'an 887 et fit bâtir deux châteaux-forts des deux côtés de l'isthme! » mais Lepanto n'était pas encore conquise.

III. — Page 12.

D'après Engel (*Histoire de la Moldavie*), ce fut le 5 août; mais les dates indiquées par Seadeddin, et qu'il paraît avoir prises dans un *Journal-itinéraire* de l'armée, méritent la préférence, d'autant plus que Solakzadé, l'auteur du *Nokhbetet-tewarikh*, Neschri, Idris et Ali, sont tous d'accord avec lui. Les historiens européens de cette époque ont défiguré le nom d'Akkermann, et ont écrit Moncastron. Cantemir d'une part fait de cette ville l'Οζεια d'Hérodote, et d'autre part, il la cite comme le lieu d'exil d'Ovide, l. III, p. 66; enfin, dans la note suivante, il place en Crimée une ville qu'il donne pour la Γριμνη d'Hérodote.

IV. — Page 17.

Ayas, sur le golfe de Skenderoun, à deux stations de Bagras, et à une seule de Tel Hamdoun, avec un castel et un khan élevés par Souleïman. (Le *Djihannuma*, p. 603.) Gulek, dans le défilé du Taurus, la place la plus forte de

tout le pays. (Le *Djihannuma*, p. 601.) Le *Menasikoul-hadj* (les devoirs du pélerin), imprimé à Constantinople, en 1233 (1816), donne indistinctement au château et au défilé le nom de Dulek, p. 39 et 40. Sis, forteresse située dans les montagnes de l'Arménie, et entourée d'un triple mur, est à vingt-quatre milles d'Aïnzarba, et à quarante-huit milles de Massiss, l'ancienne Mopsuestia. Massiss, baignée par le Djihan, est elle-même à six lieues d'Adana. (Le *Djihannuma*, p. 202.) Dans son voisinage s'élève la montagne de Djebeloun-nour (la montagne des lumières), célèbre par ses hyacinthes et ses mandragores. (Le *Menasikoul-hadj*, p. 41 et 43.) Adana, qui a conservé son nom depuis les temps les plus reculés, est assise sur les bords du Sihan (Sarus); elle possède une ancienne mosquée dont la construction remonte au règne des Ramazan-Oghlis, et un château rebâti par Piri-Pascha. (Le *Menasikoul-hadj*, p. 24, et le *Djihannuma*, p. 601). Tarsous a, de même qu'Adana, gardé son ancienne dénomination; Seïfeddewlet l'arracha en 350 (961) à l'empire de Byzance; elle est située vers l'embouchure du Cydnus, célèbre par le danger qu'y courut Alexandre, et par le voyage que Cléopâtre fit sur ses eaux. Le Cydnus baigne les murs de Tarsous, le Sarus ceux d'Adana, et le Djihan coule près de Massiss. S'il faut en croire Neschri (*Histoire des Seldjoukides*), Frédéric Barberousse s'est noyé dans le Djihan, non loin de cette dernière ville, et non pas dans le Calicadnus; des cinq fleuves qui sillonnent ces contrées, savoir: le Calicadnus (aujourd'hui Selefké ou Saleph), le Latmos (Kizildjé), le Cydnus (Tschakid), le Sarus (Sihan), le Pyramus (Djihan), celui-ci est le dernier du côté de l'orient. Le *Djihannuma*, p. 603, place près de Tarsous la caverne *des Sept dormeurs*. — Seadeddin (III, p. 481) cite d'après Aschikpaschazadé d'autres villes, telles qu'Alnakasch, Mollen et Birsbert. Je suppose que le premier de ces noms désigne l'ancienne Anchialus, le second l'ancienne Mallus; mais il n'en est fait mention ni dans le *Menasik*, ni dans le *Djihannuma*; au contraire, le *Djihannuma* (p. 602),

indîque Birsbert, comme citadelle située au nord de Sis, et à une station de distance. Nous ferons remarquer en passant que le mot *Birs* est d'origine arabe, et qu'on le retrouve dans les débris des monumens de Babylone, comme Birs-Nimrod. Porter (*Travels*, II, p. 330) a tort de révoquer en doute cette origine.

V. — Page 18.

Cantemir fait une ville de la tribu tatare Koussounli : « Le » beglerbeg d'Asie prend la même année les fameuses villes » de Tarse, de Kurchunly et de Kosunly. » (Bayazet II, p. 131). La tribu de Koussounli tire son nom d'une ville appelée Koussoun, qui est probablement l'ancienne Cocussus. Mannert croit que Cocussus n'est autre que Dana.

VI. — Page 20.

Kodjkalaa est la Ketschhissar de Macdonald Kinneir (*Journey*, p. 114), qu'il regarde comme ne faisant qu'une seule et même ville avec l'ancienne Tyana. D'après Rennel et Macdonald Kinneir, c'est par là que Cyrus et Alexandre ont passé pour entrer dans la Cilicie. Voyez Rennel, *Illustrations*, p. 38, et Macdonald Kinneir, *Journey*, p. 126. Mannert pense que Cyrus a passé par le défilé d'Aïnzarba, qui est le troisième à l'orient, et dont parle le *Djihannuma*, p. 614, sous le nom de défilé de Serfendkiar; mais, dans ce cas, Dana et Comana se trouveraient être à la fois l'Albostan d'aujourd'hui, ce qui n'est pas admissible, puisque Comana était bâtie sur les bords du Sarus et Albostan sur ceux du Pyramus; Maaden occupe peut-être l'emplacement de l'ancienne Comana. Au reste, il y a un fait qui parle pour Rennel et Kinneir, c'est que Cyrus aurait été obligé de revenir vers Tarsous au lieu de marcher en avant, s'il était entré en Cilicie par le défilé d'Ainazarbus. Kodjahissar occupe très-probablement la place de l'ancienne Castra Cyri.

VII. — Page 20.

Ici nous trouvons les noms de deux défilés de la Cilicie. Le premier, où passe la route de Tarsous; le second, dit d'Alaschyourdi. En sortant de Ketschhissar, on entre dans le premier, dont Macdonald Kinneir a laissé une description, et que, d'après son opinion et celle de Rennel, Alexandre et Cyrus-le-Jeune traversèrent. Le second est nécessairement celui qui existe à l'est d'Aïnzarba, et que citent à la fois le *Djihannuma* et Mannert. Il ne peut pas être ici question du troisième, c'est-à-dire de la route des pélerins qui passe par Tschakid, parce que le grand-vizir se trouvait d'un côté tout opposé, bien plus à l'est dans les environs de Kodjkalaa.

VIII. — Page 21.

Kemal avait été donné comme esclave au sultan par le capitan-pascha Sinan, et il fut admis comme page à la trésorerie de l'empire. Ali qui raconte ce fait dans le xve récit du règne de Bayezid s'emporte contre les éloges exagérés que Neschri fait de la beauté de Kemal.

IX. — Page 22.

Dans les deux histoires d'Osimo : *Memorie historiche dell' antichissima e nobile città d'Osimo di Luigi Martorelli*, et Talleoni, *Istorie dell' antichissima città di Osimo;* l'une et l'autre contiennent de curieux détails sur cette proposition de Boccolino, qui des Osimanis (habitans d'Osimo) faisait des Osmanis (Ottomans), et de la marche d'Ancône une province de l'empire turc. On trouve dans Martorelli, p. 368-375, les instructions données par Boccolino à son neveu Angelo Guzzone, la lettre qu'il écrivit à Bayezid, datée d'Osimo, le 24 janvier 1784, ainsi que l'histoire du siége de cette ville (p. 376). A propos de ce siége, il faut observer que le chevaleresque Giacomo Trivulzio le continua malgré les obstacles que lui suscita l'astucieuse politique de Ludovico

Sforza. Martorelli donne encore les titres d'une foule d'ouvrages dans lesquels il est fait mention de la révolte de Boccolino.

X. — Page 25.

C'est le premier des trois défilés de la Cilicie, celui qui, situé le plus à l'est, va d'Erekli par Tschakid à Adana. Le défilé du milieu conduit de Kodjkalaa par Gulek à Tarsous; c'est celui par lequel passèrent Alexandre et Cyrus. Le pas qui est à l'extrémité opposée conduit par Serfendkiar à Aïnzarba. Le Sihan (Sarus) et le Djihan (Pyramus) coupent le chemin des deux derniers; il ne peut donc y avoir de doute sur l'existence de trois défilés en Cilicie, et c'est à tort que Macdonald Kinneir, p. 20, ne parle que de deux. Quinte-Curce dit expressément : « Per hoc dorsum, qua maxime » introrsum mari cedit, asperi tres aditus et perangusti sunt.» Lib. III.

XI. — Page 26.

Voyez le *Menasikoul-hadj,* p. 43, et *Jahrbüchern der Literatur* (*Annales de la littérature*), t. XIV, p. 51, où ce défilé de la Syrie qui court le long de la mer est parfaitement distingué du défilé d'Amanus, situé dans les montagnes de ce nom, beaucoup plus au nord-est, et avec lequel le confond l'auteur de *l'Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie-Mineure.*

XII. — Page 28.

Le 4 temouz, un vendredi, dit Seadeddin. Comme la lettre qui marque les dimanches de l'année 1489 est le D, ce devait être le 4 juillet, qui correspond à un samedi, et non pas le 24 redjeb, qui tombe le 22 juin.

XIII. — Page 37.

Seadeddin, t. III, p. 496, dit : Un (probablement Zapolya)

était fils du roi; un autre, un comte de Gera, qui paraît être le prieur d'Aurana; un troisième, Kyr (seigneur, Κυριος); un quatrième, Nicolas (Frangipani); un cinquième, gouverneur de Modrusch (Jean Frangipani); un sixième, Ban de Derendjil (Derenczeny), le neveu du roi, qui tua Mikhaloghli; mais Derenczeny n'était pas neveu du roi, et ce ne fut pas lui qui tua Mikhaloghli, mais bien Khevenhüler ou Coloniez.

XIV. — Page 37.

Seadeddin les appelle Kyrkarli (seigneur Karl ou *Charles*), et Olkhad (probablement l'évêque Oswald d'Agram). D'après cet auteur, Charles s'adressa au roi, Olkhad à Yakoub, pour obtenir assistance; et le roi aurait donné à Derenczeny l'ordre de marcher au secours de Charles

XV. — Page 39.

Bonfinius, déc. V, l. III, p. 706. La défaite de Derendjilban est consignée dans Seadeddin, Solakzadé, le *Nokhbetet-tewarikh*, le *Raouzatoul-ebrar*, Idris. Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques*, en fait ainsi mention : « Défaite des infidèles hongrois par Yakoub-Pascha, gouverneur de Bosnie, à la grande bataille de Karatova, et captivité de Derendjil-ban, général de l'armée hongroise. » Cette année fut signalée par deux événemens qui n'ont pas une moins grande importance : la mort du dernier grand poëte persan Djami, et celle de Frédéric III, qui, de tous les souverains connus, avait seul vécu quatre-vingt-sept ans, dont cinquante-quatre comme empereur et soixante-neuf comme duc de Styrie.

XVI. — Page 40.

Pierre More (*Bonf.*, p. 720), à son retour de son ambassade, exagéra l'effet de l'excursion de Kinis : « Turcæ audito Pauli » incursu adeo perculsi metu erant ut prætorianæ cohortes, » quæ Constantinopoli præsidebant in Asiam repente traje-

» cerint, Imperatore præsertim tum in Ægypto! absente; » comme si jamais Bayezid eût été en Egypte!

XVII. — Page 45.

Adne Radmina, dans Seadeddin. Cet auteur place le mot *adne* avant le nom propre de presque tous les lieux dont il est question dans le récit de cette campagne. Comme *adne* ne signifie ville, ni en russe ni en polonais, je crois, ainsi que le comte Stanislas Rzewuski, qu'il n'est autre que le mot slavon *adne*, c'est-à-dire *vois là*, *c'est là*, terme qu'on entend à chaque instant dans l'Ukraine et dans la Russie, et dont se servaient sans doute les habitans pour répondre aux Turcs, lorsque ceux-ci leur demandaient le nom des lieux par lesquels ils passaient ou voulaient se rendre. Se méprenant sur sa véritable signification, les Ottomans placèrent le mot *adne* devant le nom des lieux, à peu près comme le εἰς des Grecs devant les noms de Stamboul, de Stanko; ce passage de Seadeddin a été traduit en polonais par Senkowski, dans ses *Collectaneaz dziejopisow Tureckich*, Warszawie, 1824, s. 72.

XVIII. — Page 49.

Karamsin, c. VI, p. 355, à l'année 1499. Le Mahmed Shikzoda de cet auteur n'est autre que Mohammed Schehzadé. *Scheh* ou *schah* signifie prince, et *zadé* fils, donc Schahzadé, fils du prince. D'après la formation du mot Shikzoda, on serait tenté de croire qu'il dérive par corruption de Scheïkhzadé, c'est-à-dire fils de scheïkh; cet exemple seul suffirait pour faire comprendre combien il est important de ne pas fausser l'orthographe des noms orientaux, et dans quelles graves erreurs peuvent tomber ceux qui écrivent *ch* pour *h*, *schach* au lieu de *schah*, et *schech* au lieu de *scheh*; altération presque imperceptible, et qui fait pourtant d'un prince un moine.

XIX. — PAGE 52.

Comme ce document nous a paru précieux à cause de l'époque à laquelle il se rattache, et que d'ailleurs il est très-peu connu, nous le transcrirons ici, de Mar. Sanuto, et nous donnerons à la suite la copie d'un traité conclu vers l'année 1408 entre Souleïman, fils de Bayezid Ier, et Calojoannès Paléologue; cette dernière pièce, d'une date plus ancienne encore, a été, depuis la publication du premier volume de notre Histoire, découverte dans le *Libro dei patti*, qui se trouve dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

Copia de la pace tra il Sr. Turco et il Re Federico fata a Costantinopoli adi 15. *Luio* 1498.

« Sultan Baiesit cum Dei gratia grande Imperator Asie at-
» que Europe, etc. Serenissimo Domino Don Federigo de
» Aragona Rex Sicilie, etc. Con la felice memoria dela Mta.
» del Sr. Re Don Ferando nostro padre Re di Appulia infra
» nui erra sagramento et bona pace, quale sagramento et bona
» pace con Vra. Ma. la confirmamo; dove hessendo morto
» dicto Re Ferando non fo mai interrotta detta bona pace et
» da poi la morte di Sua Ma. e ne successa la Ma. Nra. suo
» fiol quale per sua parte haver mandato per Ambasator suo
» a la Nra. Signoria M. Thomasso Paleologo Asani per reno-
» vare et confirmare la bona pace et amicitia, la quale ha-
» vemmo acceptata in lo modo et maniera infrascritta et ha-
» vemmo renovato lo nostro sagramento et pace de ozi, che
» e li 15 de Julio in l'anno de la nativita de Chto. 1498 e dello
» nostro Propheta MOHAMETH 903, durante dicta pace et bona
» amicitia durante la vita nostra e de la Ma. Nra. et damo
» avanti sia fatta pace et bona amicitia e che fra nui sia sagra-
» mento et ferma et bona pace et amicitia et in il modo che
» seguira. Promettemo et faremo commandare, che per tutto
» lo tempo de ditta bona pace et amicitia durera, tutti mer-
» canti subditi et vassalli di V. M. possano et debono praticare

» et mercantiare salvi liberi et securi con le persone navili » et cosse l'horo de qualunque natura se siano per mar o terra » et per tutti li porti marini, citade, insule, provincie et lochi » de Nra. Gran. Sgia. et per tutti li stadi di Nra. jurisdizione » per modo, che li vassali de Sua Ma. con gli proprii persone » et robe siano securi et liberi da omne danno impedimento » et ofensione non altramente si quelli fossero in lo Dominio » de sua Ma. pagando porho li driti soliti et consueti per le » mercantie et robe, che conducessero da uno paese in l'al- » tro per terra o per mar, et simulmente promete et com- » mandra lo prefatto Re Don Federigo fare lo simile in tutto » lo suo regno per terra e per mar com e scripto in lo Capi- » tolo predicto. Anche prometemo et faremo commandare ai » Sanzachi et li Subassi et qual se voglia altro nostro Oficiale » che debano in omne occurentia tractar bene et amicabil- » mente li vassali e mercanti et subditi de la Sua G. Maestà » per farli ministrare bona et expedita justitia segondo la oc- » corentia lo bisogna, e lo simile promette Sua Ma. observare » in tutto lo suo regno. Et più prometemo, che per caso suc- » cedesse, che per mare et per terra li vassali et subditi nos- » tri facessero nocumento reale o personale ali vassali di » Sua Ma. che per tale danno, violentia ordonria non se in- » tendi per alguno modo rota dicta bona amicitia ma quella » habia a stare ferma et stabile in il suo vivore, e che le mer- » cantie navilii danari o qual si voglia altre cose che fossero » tolte se debano integramente restituire ali patroni loro senza » condizione e manchamento alcuno, et lo simile promete » Sua Ma. far fare observar in tutto lo suo regno per mar et » per terra secondo in lo Capitolo se contiene. Item simo con- » tenti che durante dita pace e bona amicitia non se possanno » in nisuno loco de lo Nro. stato tanto per mare, quanto per » terra pigliare presoni, ni schiavi di vassali et homini de » Sua Ma. tanto mascoli quanto femine, tanto picoli, quanto » grandi, et in caso, che per furto o per altra violentia et » forza ne fosse pigliato alcuno in publico e in secreto ni in

» mare o in terra subito fareli liberare et ponerli in sua
» libertà, et se per aventura fosse stato venduto in publico
» o in secreto non de manno mascolo o femina farelo libe-
» rare et restituire et simelmente quando fossero state ven-
» dute le robe injustamente tolte in tempo di essa pace
» niente; et lo simile promette sua Ma. farlo observare.
» Faremo commandare, che tutti nave, galie, barche,
» fuste, quale se voglia altro legno marino da li vassali subditi
» tanto in alto mare, quanto per li porti spiazie insule et ma-
» rine delo nostro stato li faremo portare amicabilmente in-
» sieme et per nullo modo fareli offender et fareli dar impazo
» ne in le robe ne in persona, ma farli servare infra l'horo
» bona amicitia et secura pratica, e che li patroni et navili
» delli nostri sudditi si facessero lo contenuo commendato
» siano castigati de persona et de beni secondo la qualità della
» offension et delicto che commetessero, et lo simile promete
» Sua Ma. fare observare a li sui subditi et vassali per tutto il
» suo regno secondo contiene in il sopraditto capitolo. Item
» prometemo et faremo commandare che quando per l'aven-
» tura alcune galie nave o qual se voglia altro legno marino delli
» vassali delo prefato Re Don Federigo per mala fortuna do-
» nassero in terra in la sua jurisdizione de la Nra Gran. Sgia.
» che in tale caso se intendano salve mercanzie, pecunie, per-
» sone et legni e che siano deli patroni et a quelli liberamente
» fare restituire et cussi ancor se intende si fossero de la pre-
» fata Ma. overo di suoi officiali factori et ministri; lo simil
» promette Sua Ma. fare observare et commandare in tutto
» lo suo regno tanto per mare, quanto per terra. Item si per
» caso fusse, che alcuno merchadante o altro subdito o vas-
» sallo di Sua Ma. morisse in le terre e lochi dela Nostra Se-
» nita commanderimo, che tutte le robe danari et altre cosse
» che restessero di dicti homini, farne far inventario per homo
» nostro, et tenere dicte robe in deposito fra in tanto che Sua
» Ma. scriverà a chi volle se restituiscano a chi portera dicta
» lettera et fare che nulla persona li paga impazo, et lo simile

» promette Sua Ma. far observare in tutto lo suo regno accas-
» cando talle cosa de li subditi et vassali nostri, et per questo
» prometemo a la Ma. prefata del Re Don Federigo, che la
» confirmatione della pace fatta infra Nostra Gran Signoria et
» Sua Ma. observarla et non far lo contrario et contravenire,
» e promettendo et jurando sopra al Propheta Nostro Moha-
» meth et Alcurano a Dio Omnipotente observarli piena-
» mente et integramente senza exceptione diminution et
» malignità alcun, et per maior testification di pace et bona
» amicitia per far la nota ai subditi e schiavi nostri; la fa-
» remmo publicare, la presente pace per lo Dominio e
» Stato nostro commandando sotto gravissime pene che sia in-
» violabiliter observata; per lo simile promete la Ma. Nostra
» far observare e fare banire in tutto lo suo regno et per ma-
» jor fermeza di dicta pace et amicitia nui prefato Gran Signor
» et lo preditto Re Federigo volemo et dicemo che li presenti
» Capitoli et tenore di quelli se debano sempre mai intendere
» bona fede e senza fraude, calumnia et sin conditione, che la
» Ma. di Re Federigo ne habia da mandar lo corpo de Gem
» Sultan Nostro fratello, la qual conditione lo Vostro Ambas-
» sadore non ha voluto acceptare et per la Sra. Nostra li e
» stato commandato, che debia portar questa pace alla Serta.
» vostra, certificandola, che havuto che haveremo dicto corpo,
» ogni dì per experientia vedera che con effecto crescere di
» bene in meglio la nostra bon amicitia che non mancharimo
» mai in le occorentie de la Ma. Vostra. Data in Costantino-
» poli adi 15 Julio 1498 et del Nostro Profeta 903. » (Marini Sanuto, t. II. C'est par erreur qu'il a écrit le 17 juillet au lieu du 15).

Traité entre Souleïman et Venise, conclu vers l'année 1408.
(Voyez t. II, p. 142.)

« In nomine di Dio verasio. Mi che sum Musulman Za-
» labi fio del gran Soldan Bajezit imperadores. Da puo,

» che lo gran imperator CALOIAM Imperador de Griesi mio
» pare Paleologo Imperador e lo Impero di Costantinopoli fo
» contenti quelli e mi cum lo commandamento del nostro Sgr.
» Dio et etziamdio cum li grandi Communi in sembre RODO
» cum lo so hospital, VENETIA, ZENOVA cum l'isola di SIO e
» lo Duca di NIXIA cum tutte le terre et isole che cum alli
» suoi luoghi e nel cose del mar da basso del mar mazor et
» infra terra del Imperador cum tutti i luoghi che lo habbia
» e de la liga che se in so compagnia havemmo zurato et ha-
» vemmo fatta verasia paxe cum bona voluntade e dicta
» adesso cum la voluntade de Miser. Domino Dio. Io zuro per
» quello che ha fatto lo cielo e la terra per mio Macometo
» Mustafa, e per le mie sette MUSAFI et per lo mio alto grande
» Profeta, che nui credemo e per anima de mio avo, e per la
» testa del mio pare Soldan, per l'anima mia cum tutti questi
» ho fatto paxe cum li miei baroni e cum tutti li miei sudditi
» et homini ho fatto questa paxe et ancora cum tutto lo paixe
» che Dio me dara s'il vegnesse altri Signori mie suzeti cum
» mio pace lo Imperador et cum lo Imperio de Griesi e cum
» la compagnia delli communi, li castelli e terre del Impera-
» dor e delle convicine e cum li luoghi et isole e casali che
» cum à lo mar da basso e à lo mar mazor et infra terra ha-
» vemmo fatto la paxe fine che saremmo vivi e li fioli di vivi
» fioli, e che li nostri fioli sia cum lor in bona paxe. A mio
» pare Imperador de Griesi et à lo Impero di Costantinopoli.
» Io ho dado SALONICHI cum la CALAMAREA cum tutte le
» pertinenzie, come havemmo parlado e dato GALICHO fino la
» PARAVASDARO e fina alla marina franco e libero, et ho dado
» SALONICHI cum lo su cula e quello che li dava a mio Pare. Io
» ilo dono et ho li dado dalo PANIDO fino in MESEMBRE, e la
» PALETORIA insembre e le sue castelle e saline et con tutte
» le lor pertinenzie. Io le ho dade senza alguni tributi a mio
» pare lo Imperador et a lo Impero di Griesi, et in quelle
» contrade tutti quelli Turchi che habbia possession io li die
» cazar via de la et in questi luoghi tutti si Griesi come

» Turchi ch'habbia comprado alguna cosa per la sua moneda » che li sia soi. Et ho dado Costantinopoli cum tutto suo con- » fine franche senza algun tributo, de la Parapolia fine al » Panido et in questi luoghi che ho dado all' Imperador che » 'l possa murar castelli et ogni fortezza onde li plaxe a tutto » so plaser. Item in Turchi quelli Castelli che tegniva lo Im- » perador tutti li ho dadi. Item s'il sera alguna novitade de » Tamberlan. Io ve daro le mie galie quante havero, mari- » nari a vegnir in Costantinopoli alle mie spexe si lo haveva » bisogno. Item per contra Salonicho io le ho dado el Sco- » pello el Sciato e lo Seiro, et ho li dado fin X nov. in qua » lo tributo delli detti luoghi. Item tutti li huomini di Cos- » tantinopoli che cum insidi posse tornar senza algun impazo » in le lor caxe. Item tutte le cose e diferentie passade dal » tempo di mio Avo et di mio pare in qui sia lasade et asolte, » e non se debbia cercar salvo si algun debitor spetial dovesse » dar un ad un altro che lo isia fatto rasion. Item lo fio de » Laxar lo ho renso che lo haveva in tempo di mio Pare, » che non i se dia briga et debbia dar lo tributo, che lo dava » per avanti mio pare et mandar la so zente e l'oste come lo » iera usado et si cum lo soa persona el fuoia vegnir che » 'l possa vegnir seguremente e quando lo non voia che lo » manda la sò zente. Et in caso che lo vegnisse cum la so hoste, » che lo non habbia danno de algun membro de la soa per- » sona ni de la soa zente et mandarolo san e salvo cum la sua » zente, che da mi non haveva algun danno. Item che tutti li » franchi Venitiani, Zenovesi de Ruodo, Griesi, e tutti i » Franchi, tutti i mercadanti possa vegnir allo mie paise, e » si Dio mi dara etiamdio altro paise per mar et per terra che » algun non habbia danno, a che quello che sera usanza di » pagar per avanti che i paga senza altra gravezza. Item si » algun mercadante fesse algun fallo, che algun altro merca- » dante non debbia portar pena, salvo quello proprio che » haveva fatto lo mal. Item alo mio paise et luoghi si algun » navilio si composse et tutto quello che scapolasse si haver

» come persone sia scapolo e reso. Item tutte le scalle che » ho sia averte, e che quanto gran, che li uora e li possa tuor » e chi le mie comerchieri non li dia briga, e che in tutti li » luoghi onde e li vuol i possa prender e per lo commerchio » di cadauno mozo di Costantinopoli debbia pagar iperperi » uno. Item che algun mio navilio che uuoga remi non possa » insir fuora de le boche ne de sora ni de soto senza parola » dello Imperador e di tutta la liga e si per aventura alcun » insisse e fosse trovado e fosseli fatto danno che eli se ne » habbia lo danno e che la paxe romagna sempre ferma. Item » li Amaloti di Costantinopoli tutti ch'è in le mie prison, » over in man de le mie baroni over che sia in li ferri over » che habbia li ferri al collo, che si trova appresso di mi, » che io li debbia lasiar andar. Item che li prisoni di Zeno- » vesi che sia in mi, et in le mie prison, over in le mie ba- » roni, si li se truova e li se debba lassar et onde li truova » algun Zenovese prison, che io il debbo lassar. Item si al- » guno sclavo scampasse dei Zenovesi e fosse ben Musul- » man, che io lo debbia dar, cum questo, che da può che » fo la rota del Tamberlan, tutti quelli mie che se trovasse » in le lor man, che eli sia lasadi. Item delle prison di Syo » che li debbia dar 25 Amaloti. Item li castelli che ha Zeno- » vesi in lor mar major, che eli non sia tegnudi di paghar » tributo. Item quelli 500 ducati, che dava quelli de Syo al » Signor de alto luogo, che li non debbia paghar niente. » Item de lo confine de' Venetiani si lo fosse preso tenne ni » castelli casalli ni alguna cosa de lo suo confine che io le » debbia render e darli *Sitines*. Item per contra l'isola di Ni- » groponte su la terra ferma li don infra terra mia cinque e » si in questi fosse saline ni scalla chel sia mio e s'ie fosse » tolto in tutto gran del mio paise senza paghar il mio com- » merchio che quelli suo che lo trazesse sia castigadi. Item » che l'Marchese della Bondeniza non sia tegnudo altro salvo » quello che lo iera tegnudo per avanti a mio pare. Item che » se nessun sclavo ni servo vegnisse à scampar ali lor luoghi

» che eli me li debbia dar e per simil si algun lor schiavo ni » servo scampasse ali mie luoghi che sia tegnudo doverlili » dar. Item che quelle che dava NICSIN et altro luogho, et la » PALATIA zoe ducati ducento che eli non debbia dar niente. » Item deli Amaloti di Venetiani li daro cinquaento Amaloti » qualche che eli vorà cum questo patto, che eli me renda » tutti li Turchi che eli havera. Item de lo trabuto de FOIA » NUOVA laso ducati cinquecento. Item si alguna casion in- » travegnisse o de sangue o de parole o perche altro muodo » se fosse che la paxe non se rompa, ma remagna ferma, e » che quelle division che fosse se debbia accordar amicabel- » mente entro mezane persone. Item la SALONA cum quel » confin, che manzava la contessa le ho dade alo hospedal » de Ruodo franche e libre. »

XX. — PAGE 56.

A cette époque, ces grands navires s'appelaient, en turc, *kouka;* les bâtimens de transport (parendaric), *maona;* les bâtimens plus légers (barcha), *bardja;* les grandes galères, (galeaza), *galion;* les galères ordinaires (gripi), *tshekderi;* les fins voiliers (fuste), *kirlanghidj;* c'étaient de grandes galères de dix à vingt bancs de rames.

XXI. — PAGE 61.

Quoique chacune de ces invasions ait été déjà mentionnée en temps et lieu, nous en reproduisons ici le tableau général pour la plus grande facilité du lecteur : 1°. En l'année 1469, les Turcs sont entrés pour la troisième fois dans la Styrie, et ont poussé leurs excursions jusqu'à Pettau. (Les deux premières incursions avaient eu lieu en 1396 et 1418). 2.° En l'année 1470, pour la première fois dans la Carniole, sous le commandement d'un pascha âgé de quatre-vingts ans (c'est-à-dire la première fois dans la seconde moitié du quinzième siècle, car déjà, en 1408, une horde de Turcs avait pénétré jusqu'à Mœttling). 3°. En l'année 1471, Ishak-Pascha, en

Bosnie et en Croatie. 4°. En l'année 1472, le 7 juin, pour la deuxième fois en Carniole : les Turcs vinrent sous les murs de Laibach. 5°. En l'année 1473, pour la troisième fois en Carniole et pour la quatrième fois en Styrie. (La première fois en 1396, la deuxième en 1418, la troisième en 1469.) 6°. En l'année 1474, 6 février, en Hongrie ; pillage de Grosswardein. 7°. En l'année 1475, pour la cinquième fois en Styrie, pour la deuxième fois en Carinthie : défaite des Styriens par les Turcs, près de Rann. 8°. En l'année 1476, en Bosnie, et pour la quatrième fois en Carniole. 9°. En l'année 1477, Iskender-Pascha passe l'Isonzo et le Tagliamento. 10°. En 1478, Iskender-Pascha passe pour la deuxième fois l'Isonzo, et les Turcs envahissent pour la troisième fois la Carinthie. 11°. En l'année 1479, Mikhaloghli et Malkodj parcourent la Transylvanie ; le 13 octobre, bataille de Brotfeld. 12°. En l'année 1480, 29 juillet et 25 août, pour la cinquième fois en Carniole, pour la sixième fois en Styrie, et pour la quatrième fois en Carinthie. 13°. En l'année 1483, en Croatie ; repoussés par Zrini, Sluni et le ban Wulk. 14°. En l'année 1484, pour la sixième fois dans la Carniole, pour la cinquième fois dans la Carinthie ; battus dans leur retraite par le ban Wulkowicz et le comte Frangipan. 15°. En l'année 1490, les Turcs entrent pour la septième fois dans la Carniole et sont repoussés de la forêt dite Birnbaum. 16°. En l'année 1492, pour la huitième fois dans la Carniole, pour la sixième fois dans la Carinthie, pour la septième fois dans la Styrie ; l'eunuque Ali-Pascha est battu près du défilé de la Tour-Rouge, et Ali-Pascha Mikhaloghli, tué. 17°. En l'année 1493, en Croatie ; défaite de Derenczeny. 18° En l'année 1494, pour la huitième fois dans la Styrie ; expulsés par Maximilien. 19°. En l'année 1497, en Dalmatie et dans le Frioul. 20°. En l'année 1498, Balibeg, en Pologne et en Dalmatie. 21°. En l'année 1499, Iskender-Pascha passe l'Isonzo pour la troisième fois, et les Turcs pénètrent pour la neuvième dans la Carniole. Il

n'est ici question que des principales invasions des Turcs pendant ces trente années, savoir : six en Styrie, six en Carinthie et neuf en Carniole, spécialement désignées par Valvasor et Mesiger; mais le nombre de celles qui furent successivement essayées par de petits détachemens de troupes est bien plus considérable; Valvasor en compte jusqu'à vingt-sept dans la Carniole, depuis l'an 1460 jusqu'en 1518.

XXII. — Page 61.

Valvasor, Mesiger, Istuanfi. Paolo Giovio dit également qu'Iskender-Pascha, en arrivant aux bords de l'Isonzo, était malade. « Esso venne mezzo ammalato. » Cet auteur fixe à dix mille le nombre des akindjis; Spandugino l'élève jusqu'à vingt mille, et celui des prisonniers qu'ils emmenèrent à vingt-six mille, au lieu de six mille. Seadeddin, et d'après lui Solakzadé et le *Nokhbetet-tewarikh,* ne comptent que cinq cents akindjis. Leur véritable nombre était dix mille. Ali dit à peine quelques mots à ce sujet. Idris entre dans plus de détails; il nomme l'Isonzo *Douliza* (f. 260); Seadeddin l'appelle *Doulina.*

XXIII. — Page 62.

In un sasso sulla porta maestra di Ceffalonia. Voici cette inscription telle qu'elle est citée dans la *Chronique* de Marini Sanuto : « Quod Cephaloniam insulam ab Ottomano Bascha » et Turcarum Regibus immanissimis fidei Christianæ hosti- » bus per plurimos annos insessam vi et armis Veneto Im- » perio vindicavit; superato in ea altissimo monte arce et » natura et arte munitissima, civibus et incolis in deditionem » ac fidem receptis, propagatis Reipublicæ finibus ob insigne » meritum, auctum per religionem, grati nautæ fausto et » felici victori posuere. Millesimo quingentesimo ad 9 Ca- » lendas Junii. » Si l'on prenait cette date pour celle de la prise de Céphalonie, il s'ensuivrait que les Turcs ne s'en

seraient emparés que le 24 mai 1500 ; mais, suivant les historiens vénitiens, elle fut conquise dès l'année 1499. Dans ce dernier cas, la date du 24 mai se rattache simplement à l'érection du monument.

XXIV. — Page 64.

D'après la *Chronique* de Marini Sanuto, Modon fut prise le 9 août, et cette date se trouve consignée dans la lettre de victoire du Sultan au roi de Hongrie. Cependant les historiens ottomans donnent le 14 moharrem, c'est-à-dire le 10 août. Seadeddin dit : Jeudi 14 moharrem ; mais le 14 moharrem est un lundi, et l'erreur de Seadeddin est d'autant plus grave qu'il ajoute immédiatement après, que Bayezid fit sa prière du vendredi dans la grande église, le cinquième jour après la conquête.

XXV. — Page 66.

Copia di una lettera del Signor Turcho al Serenissimo Signor Re di Hungaria scrita in Ratiano e tradotta in latina.

« Gratia Dei ego magnus Princeps et potentissimus Impe-
» rator ac magnus Amyr. Sultan Bayazit Han, omnium terra-
» rum maritimarum ac romanarum ac Caramanie, Natholie,
» Romanie, et multarum aliarum terrarum Dominus, scri-
» bit Excellentia Imperialis intentionem hanc et ex eadem
» gratia Dei Serenissimo Regi Hungarie, Bosnie et insuper
» Moravie, Silesie et Lusatie Duci ac multarum aliarum
» terrarum Domino salutem et omnium felicium successuum
» incrementum sue Regie Serenitati opto. Ceterum Majestati
» Tue do quomodo Majestati Mee Imperiali Dux Venetia-
» rum antea ex corde et recte servivit amicusque ejusdem
» fuit; nunc autem et ab aliquo tempore ex instigatione dia-
» bolica et absque ratione et cum diaboli sui informatione
» infelix Dux Venetorum et malo fortunatus furiis dolisque

» proinde agituri ac iniquis servitiis indigne erga me se os-
» tendere cœpit, proinde Majestas Mea Imperialis bone
» memorie genitoris mei ac honorati et felicissimi avi mei
» viam et iter suscipiens de sede mea Imperiali me movi cum
» apparatu et armata ac exercitibus marinis processi. Ubi
» idem Dux Venetiarum penes mare unam civitatem habebat,
» quam Mothon vocant, magna speciositate decoratam muros
» et turres mire altitudinis ac fossata terrene profunditatis
» profundissime e fossa habentem, in hac superbiebant Ve-
» neti, qui Infideles Dei sunt, alii se eorum abscondebant,
» alii cursitabant, alii stabant et malo ipsorum omine ac dia-
» bolica malitia nominatissimi fuerant. Eam ob rem Dei ad-
» jutorio decimo die mensis Julii feria sexta sub prædictam
» civitatem descendi, exercitibusque meis illam obsedi,
» ac gratia Dei quinto die vocatus ipsam pro murorum parte
» captam præsidiis que insignis ac banderiis cinxi. Postea
» non post multos dies elapsos armata Venetorum veniens
» et ab una parte civitatem illam obsedit, subsidium ferens
» unde se posse intrare sperabat. Sic viam illi præcluserunt
» mei : ac tandem iniqua armata eorum veniens porro
» per civitatem prædictam et cum vento insurgens volebat
» pro auxilio ad civitatem intrare, et ibi aliquot ligna
» navesque Mee conjungi civitati volebant, ut eorum ligna
» ab ingressu prohiberentur, et sic mea ligna cum eorum
» colligata fuerunt, ac inter se magnum prœlium fecerunt
» et large sanguinem effuderunt; et cum auxilio Dei
» ligna Majestatis Mee victritia evasere, et illis profliga-
» tis duo magne spissitudinis ligna eorum cum hominibus et
» apparamentis ad faciem accepimus, et aliquot alia bom-
» bardis et ingeniis fuggimus summersimusque; remanse-
» runt autem eorum mire longitudinis ligna, et ista videntur
» miracula magno motu et timore territi magnoque mœ-
» rore affecti profugerunt. Deinde ex parte Majestatis Mee
» magnis bombardis pixidibus taraskis et aliis variis armis
» velut pluvia muros, menia, turres civitatis prædicte inva-

» dentes usque ad terram demolierunt; tandem immunda » Venetorum armata de eorum ligna velocissima quindecim » etiam ligna in terra in civitatem cupiditate ducti immit- » tere, ac ligna mea casu illic reperta illa eorum ligna occu- » pare cœperunt, et sic de eorum lignis quatuor ad civitatem » inciderunt. Alia vero eorum ligna per mare profugerunt, » hiis itaque injuriis mea Imperialis Excellentia lacessita » magno furore est commota, ac eo momento quo ligna eo- » rum ad civitatem intraverunt, et obsessis subsidia ferentes » subito alumnis meis ex fidelissimis servitoribus et aulicis » Majestatis Mee firmiter mandavi, ut ex omnibus partibus » civitatem invaderent; et statim diffusi per foramina et loca » bombardis et ingeniis apta confractaque fortissime inva- » dunt, ac ex omni parte viriliter instant fossatisque jam » occupatis magnam stragem et conflictum inferens ac auxi- » lio Domini cœlestis et excelsi vi et potentia civitatem præ- » dictam accepi, nec solus unus homo ex omnibus intus re- » pertis evasit, et omnes sub framea mei eos posuerunt. » Mensis Augusti nono die prope ac noctem die dominica ac » aliis civitatibus et castris Majestatis mee civitatem prædic- » tam quomodo decens fuit adjeci, familiam autem eorum » que supererat in predam tradidi. Nec autem amicitiæ nos- » treque inter nos est intuitu, ut mihi congratuleris con- » gaudens que Majestati Tue scripsi ac per fidelem servito- rem nuntium Imperialis Majestatis Mee Chiaozicumque »Viczt Haszy Eles litteras has misi, ut gratuleris et litteris. » Pacem autem quam inter nos habemus ac amicitiam firmi- » ter Majestas mea Imperialis tenet et in posterum tenere » volumus, et Deus novit que lete et honorifice scripte sunt, » die decimo mensis Augusti, et date sub civitate Mothon » præsentis sæculi anno 1500. » (Marini Sanuto, t. III.)

XXVI. — Page 66.

« Eo plus ad opus defensionis hujus modi contra ipsos » Turcas, qui Salvatoris nostri nomen blasphemant, templa

» et altaria sua diruunt, sacra polluunt, et legem Sanctissi-» mam fidemque orthodoxam perdere conantur, se per-» sonasque suas ad hanc sanctam et communem atque » necessariam expeditionem celeriter accingant. » *Lettre d'Alexandre VI, datée du* 31 *août* 1500, dans Marini Sanuto.

XXVII. — Page 71.

On voit dans le séminaire de Maria della Salute, à Venise, une pierre tumulaire qui porte cette épitaphe : *Nicolai Capello, qui classi præfectus Pazaite Ottom. Imp. rempublicam persequente eam fortiter ac felicissime tutatus est. Cypro insula servata dum Venetias ovans revertitur.*

XXVIII. — Page 74.

Marini Sanuto dit au sujet de cette audience : « Entrava » nel consejo de X, stato di circa una ora e mezza senza » alcun Turgeman, perchè el sa la lengua, e ritorno colla » sola pergamena in mano, che era li capitoli della pace ju-» radi per la Signoria nostra. » Voyez aussi dans les archives de Venise *il Catalogo delle persone spedite a Venezia, parte del gran Signore o di qualche Commandante Ottomano;* l'ambassadeur turc y figure comme ayant été le premier admis à l'audience du 14 mai. Cependant son nom n'est pas indiqué. On trouve dans les archives de Venise le traité de paix du 14 décembre 1502 et celui du 24 djemazioul-akhir 968, écrits, l'un en grec, suivant l'usage reçu jusque-là, et l'autre en turc. Les archives de Venise possèdent également la lettre de ratification donnée en 1503 et apportée par l'ambassadeur Ali, et le *recredentiale* de Gritti; ces deux pièces sont écrites en grec.

XXIX. — Page 74.

Il est dit dans le *recredentiale* de Gritti : « Ve havemo » mandato per el Segretario ensieme cum il mio Schiavo

» Ali, ed avendo visto la Eccellenza Vostra e deti capitoli e » quello che in essi si contiene, tutti li avendo acceptadi ed al » conspetto del soprascritto Schiavo mio Alibei li avete giu- » rato. » Marini Sanuto donne pour date à la lettre du Sultan le 6 octobre 1503. On trouve encore dans les archives de la maison impériale d'Autriche cinq lettres de Bayezid; la première du 23 octobre 1501; la seconde du 14 novembre; la troisième du 20 décembre : la première est relative à la restitution d'une somme d'argent appartenant à un sujet turc; dans la seconde, Bayezid réclame la mise en liberté de quelques Turcs faits prisonniers à Santa-Maura; la troisième contient le *recredentiale* sur la lettre que le Sultan avait reçue du secrétaire Zacharie, et l'ordre exprès de restituer Mitylène à l'empire ottoman. Toutes trois adressées au doge Loredano, elles sont écrites en grec; enfin la quatrième et la cinquième sont écrites en turc, savoir : le *recredentiale* de l'esclave Ali, en date du 24 djemazioul-akhir 908, et le *recredentiale* pour l'ambassadeur Andrea Gritti, du 15 rebioul-akhir 909.

XXX. — Page 75.

Dans la division vénitienne des archives de la maison impériale royale d'Autriche, se trouvent les sept instructions données à Sagundino, toutes sur parchemin, les unes en forme de lettre, les autres en forme de livre. La première de ces instructions, datée du 18 septembre 1493, enjoint à cet ambassadeur de réclamer au sujet de cent soixante-dix maisons du district de Sebenik, livrées aux flammes par l'eunuque Sinan-Sandjakbeg. Elle commence ainsi : « Aloysi » Sagundine! Non est a te absconditum damnum superiori » mense illatum in nostro Territorio Sebenici per Sinan Bascia » Eunuchum in præsentiarum flambularium Crayne qui hos- » tiliter magna vi et pressidio multas villas et domus a cen- » tum et septuaginta supra combussit, etc. »

La seconde, datée du 10 avril 1494, prescrit à Sagundino de demander la réparation des dommages causés dans le territoire de Sebenik par l'eunuque Souleïman-Pascha : « Ut » fiat restitutio et emendatio damni illati per Suleiman-» Bassa Heunucum in territoriis nostris Sebenici et Tragurii. » — Si restitutio et emendatio non fiat habes in mandatis re-» deundi Constantinopolim ad indolendum de re hujus » modi. »

Par la troisième, Sagundino reçut l'ordre de se rendre auprès du sandjakbeg de Scutari, pour réclamer la réinstallation du comte Zernovich, expulsé de ses domaines : « Aloysi! Ex decreto novissimo consilii nostri Rogatorum » notativi est ex asse, qua inducimur ad demittendum Scu-» TARUM ad FERISAGA Sangiacum illum, etc. »

La quatrième enjoignait à Sagundino de partir pour Constantinople et d'instruire le Sultan des mouvemens du roi de France; il devait encore se plaindre des ravages exercés dans le district de Sebenik par le sandjakbeg Moustafa-Tschelebi. Cette instruction est datée du mois de mai 1496.

On lit dans la cinquième, du 20 juillet 1503 : « Jurata la » pace nostra in mano dell' Orator dell' Illmo. S^{r}. Turco ha-» vemmo expedito el nobil homo Andrea Gritti Orator » nostro al dito S^{r}. per congratularsi de la conclusion di » essa pace e practicar che si a dato ordine al metter deli » confini delle terre e loci nostri convicini a quelle di Seu-» chesa e perchè a questo effeto conosciamo la pratica di de » circumspetto Aloysio Sagundino fedelissimo segretario, » che di questa materia sei optime informato, considerata » eziam la fede e dexterita tua habiamo deliberato destinarti » a questa expedizione. »

La sixième, du 10 août 1505, avait pour objet de se plaindre au Sultan des exactions commises contre les commerçans vénitiens d'Alexandrie.

Et dans la septième il s'agissait de vols et invasions sur le territoire de *Cattaro,* dont on demandait la réparation.

XXXI. — Page 75.

Suivant ce rapport de Gritti, les trois vizirs étaient alors : Herzek-Ahmed, chef du diwan, Moustafa-Pascha et le capitan-pascha Daoud. Bayezid questionna l'ambassadeur sur l'état de la navigation ; s'informant de la santé du doge, il demanda si celui-ci avait juré l'observation des clauses stipulées dans le dernier traité. Les trois vizirs avaient chacun mille aspres d'appointemens par jour ; l'aga des janissaires cinq cents. Une solde journalière de cinq aspres était attribuée à trois mille janissaires, six cents courriers, cent fauconniers, trente garde-éperviers, trois cents écuyers ; les gambelli, au nombre de trois mille (gœnnülli ou volontaires), en touchaient huit. Les sipahis, au nombre de mille cinq cents, vingt aspres. Le diwan s'assemblait quatre jours dans la semaine, les samedi, dimanche, lundi et mardi. Lorsque Gritti, admis à l'audience du Sultan, voulut lui baiser la main, il s'y refusa. Les revenus du prince gouverneur étaient d'un million deux cent mille aspres, ce qui faisait à peu près vingt-quatre mille ducats, le ducat valant alors cinquante aspres. « Hersek figlio del Duca che fu figliol del » Duce Stefano di Castelnuovo valentissimo, di buon animo » e ingegno. Mustafa-Pacha Greco fu Ambasciadore à » Roma, avaro, sordidissimo, maligno, versatile. Daud » (dal paese di Hersek), capo dell' armata, da bon ingegno » magnifico literato ben voluto della corte. » (*Relazione di Andrea Gritti*, Dec. 1503, in Marini Sanuto).

XXXII. — Page 76.

Comme nous avons fait pour le premier traité passé entre Naples et la Porte, de même nous donnerons ici copie du plus ancien traité que l'on connaisse entre la Porte et la Hongrie. Peut-être ce document aura-t-il moins de prix aux yeux du philologue, que les pièces de Venise et d'Allemagne, datées des XIVe et XVe siècles ; mais on y trouvera des no-

tions du plus haut intérêt pour l'étude d la géographie, de l'histoire et de la statistique.

« Nos Wladislaus Dei gracia Hungarie, Bohemie, Dal- » macie, Croacie, Rame, Servie, Gallicie, Lodomerie, » Bulgarieque Rex, ac Slesie et Lucemburgensis dux, Mar- » chioque Moravie et Lusacie et aliarum multarum terra- » rum dominus, etc. Notum faciemus quibus expedit uni- » versis presentes litteras nostras patentes visuris et audi- » turis : Quod quamvis illa pax et amicicia atque fraternitas » que inter nos et Serenissimum ac potentissimum principem » dominum Amyr Zwlthan Bayazyth Turcorum Cesarem, » multorumque aliorum regnorum et terrarum dominum, » regnaque et terras atque dominia utrius que nostrum, » aliquamdiu erat, propter certas res per hec tempora in- » termissa fuerit, ad apertumque bellum atque hostilitates » devenerimus, tamen ex quo prefatus Turcorum Imperator » optavit, ut rursus cum eodem ac terris et dominiis suis » sicuti prius pacem et amiciciam iniremus ac invicem in » bona quiete et vicinitate viveremus Nos sicuti antea ita et » nunc ejusdem Cesaree Majestatis pacem amiciciam et fra- » ternitatem non aspernandam duximus et cum Majestate » Sua ad hos infrascriptos articulos pacis et treugarum in » nomine Maximi Dei devenimus, imprimis : Quod nos Rex » Hungarie facimus et firmamus cum prefato Serenissimo » Cesare Turcorum pro nobis et universis Principibus Re- » gibus et Potentatibus christianis preterea pro Illustrissimo » dominio Venetorum similiter confederatis nostris et uni- » versa christianitate et pro omnibus nobis confederatis terris- » que regnis et dominiis nostris ac prefatorum Regum Prin- » cipum et Potentatuum ac eciam prefati Illustrissimi do- » minii Venetorum et universa christianitate, firmam pacem » et amiciciam, ita quod a modo in antea fiat et sit inter nos » et dictos omnes Principes Reges et Potentatus christianos » et similiter Illustrissimum dominium Venetorum univer- » samque christianitatem ab una, et inter prefatum Cesarem

» Turcorum ac cum omnibus suis sibi subjectis et adherentibus, parte ex altera, Regna quoque terras insulas et dominia utriusque partis sit firma et vera pax et amicicia duratura per septem integros annos, et incipiat a vigesima die mensis Augusti, anni præsentis. Ita videlicet quod si infra vel ante dictos septem annos aut Majestatem nostram aut Majestatem Cesaream, ex quo omnes morituri sumus, mori contingeret (quod Deus longe differat et avertat) pax quoque ista eo casu finita et expirata esse intelligitur. Item quod ista pax sit pro nobis et regnis nostris precipue Hungarie, Bohemie, Dalmacie, Croacie, Sclavonie, etc. Et eciam pro toto dominio Moravie et pro utroque ducatu Slesie ac dominio Lusacie et terris Moldavie quam eciam Transalpine cum eorum Wayvodis Kara Bogdan et Radwl, et cum omnibus filiis et successoribus eorum. Ita quod iste Wayvode et terre eorum penes nos Regem Wladislaum in hac pace inclusi intelligantur, et quod tributum ac munus et servicia, que hactenus Cesaree Majestati solverunt, ita et deinceps serviant, et plus ab eis non expetatur neque aliqua calompnia ad eos imponatur, similiter que nobis hactenus solverunt et deinceps ea solvant, et plus ab eis non expetamus; insuper Ragusium civitas nostra Dalmacie cum omnibus castris civitatibus terris pertinentiis et metis ejusdem ac eciam insula tota cum suo dominio similiter penes Nos Regem Wladislaum in ista pace sit, sed tributum et servitia que hactenus Cesaree Majestati solverunt et servierunt, et deinceps quoque serviant, et plura servicia ab eis non expetantur, que prius non fuerunt. Item partes Transsilvanie et regnum Bozne cum castro Jaycza et aliis castris partibusque et pertinenciis ad ipsum spectantibus. Preterea pro castro glorioso Belgrad sive Nandoralba, similiterque pro castro Zeweryn et Zrebernyk et cum castro Sabacz et pertinenciis ac metis eorumdem, et denique pro reliquis omnibus nostris finitimis castris et ceteris universis domi-

» niis nostris et subditis quibuscunque nominibus nominatis,
» et in quibuscunque locis habitis et existentibus, ex nostra
» parte; item ex parte Cesaree Majestatis pro ipsa Majestate
» et pro toto Imperio ejusdem ac terris et dominiis ac eciam
» subjectis ejusdem nec non dominiis et confinia tenentibus
» ac terra ducis cum ejusdem potestate, et penes terram
» ducis cum castris *Prolosacz*, *Ymoczky*, *Bog*, *Jerogwcza*,
» *Lywbesna*, *Mozthar*, *Pochycel*, *Blagay*, *Nowy*, *Ryzna*,
» *Klywch*, *Zamobor*, *Mileresowa*, ac cum oppidis et civita-
» tibus, eorum, ex una. Et ultra hoc cum terra *Bozne*, et
» quod ad eam pertinet, in ejusdem Bozne confinibus cum
» castris KAMENGRAD, KLYWCH, HLEWNA, BELGRAD, WEN-
» CHACZ, KOMOTHYN, WRATHNYK, JERBELYCZA, THRAWNYKC,
» DOBOWY, MAGLAY et aliud BELGRAD ZWLED, THORYCHAN,
» FEWARLAK, PROZOR, BOBOWACZ, DWBROWNYK, una cum
» civitatibus et oppidis et item cum castro ZWONYK et cum
» eorumdem pertinenciis; et item penes Danubium pro terra
» RASCIE et castro Zmederew, cum castro HAWAL, KWYLYCH
» HRAM GOLWBACZ et cum ipsorum oppidis et civitatibus et pro
» terra BRANYCHEWA et castris FLORENTHYN et BDYN, cum oppi-
» dis et tota terra BDYN, et item pro terra Cesaris Sysman hoc
» est BOLGAROCZAG et confinibus ejusdem, ac castris ORAHONOR
» et NYKOPOLYE IWRGENO et Rwz cum oppido et eorumdem
» pertinenciis, item pro castris AGYERME, hoc est NEZTHER-
» BELGRAD et KYLYE, et cum omnibus eorum pertinenciis et
» ultra suas terras a mari usque ad aliud mare, que ad illa
» pertinent, omnia insimul in istis treugis et pace, ut ha-
» beantur et contineantur. Similiter fiat et sit ista pax pro
» universali statu Sancte Romane Ecclesie necnon Regibus
» et Principibus ac Potentatibus predictis, videlicet Roma-
» norum Francie, Hispaniarum, Anglie, Portugalie, Polo-
» nie Regibus. Item pro dicto Illustrissimo domino Leo-
» nardo Lauredano Duce et ipso dominio Veneciarum, nec
» non tota Italia et Regno Neapolitano et Insula Sicilie ac
» magno Magistro Rody et Insula Chw, Ceterisque Principi-

» bus, et Potentatibus Christianis ipsaque universa christia-
» nitate, et cunctis ipsorum regnis, terris, dominiis, castris,
» civitatibus, portubus, villis et aliis quibuscunque locis
» eisdem mediate sive immediate subjectis ipsorumque sta-
» tibus, ducibus, feudatariis, Gubernatoribus et Vasallis et
» quibuscunque ipsorum subditis, ita quod ipse universalis
» status Sancte Romane Ecclesie atque omnes Principes et
» Potentatus christiani, et inter alios dictum Illustrissimum
» dominium Venetorum et universa christianitas penes nos
» in istis treugis et pace includantur et habeant cum terris
» dominiis et subditis eorum eandem pacem, atque amiciciam
» cum dicta Cesarea Majestate terrisque dominiis ac subditis
» et adherentibus ejusdem, quam nos cum terris regnis et
» dominiis nostris cum eadem habemus, ipseque Imperator
» Thwrcorum nos et dicta regna ac dominia nostra dicteque
» Sancte Romane Ecclesie statum provincias et duces, Mar-
» chiam videlicet Anconitanam et Romandiolam, ceteros-
» que Principes Reges et Potentatus pretactos, ipsumque
» Illustrissimum dominium et universam christianitatem,
» omnesque penes nos inclusos eorumque regna provin-
» cias terras et dominia, castra, civitates, insulas, portus,
» villas et alia quecunque loca, et ipsorum subditos et ad
» eos pertinentes, palam vel occultate, directe vel indirecte,
» per se vel per alios, sive per mare sive per terram, in
» nullo penitus offendat, aut impediri faciat. Et nos tandem
» hujus modi pacem hoc modo confectam, deduci faciemus
» ad noticiam omnibus predictis Regibus et Principibus ac
» Potentatibus christianis, ut si in pace ista nobiscum per-
» manere voluerint, unusquisque eorum infra spacium
» unius anni litteras et sigilla sua ratificationis et recogni-
» cionis cum nuncio suo ipsi Cesari Turcorum mittat; pro
» universali vero statu Sancte Romane Ecclesie nos sponte
» promittimus, qui autem infra illud tempus non miserit,
» ab hac ordinacione et extra pacem nominetur et intelli-
» gatur ac in pace ne sit. Item casu quo per aliquem Prin-

» cipum seu Regum et Potentatuum christianorum predic-
» torum, ista pax violaretur, nihilominus ista pax inter nos
» et alios Principes christianos, qui hanc pacem ratificave-
» rint, et qui eam non violaverint, ipsum quoque Illustris-
» simum dominium Venetorum firma et inviolata atque in
» vigore suo permaneat et tantummodo illi violatori et non
» aliis ista pax violata intelligatur. Item quod ab utraque
» parte hoc est tam ex parte ipsius Cesaree Majestatis quam
» eciam ex parte nostra et dictorum Principum christia-
» norum et ipsius Illustrissimi dominii Venetorum, et maxime
» confiniïum sue Cesaree Majestatis committatur seriose et
» districte subditis omnibus confinia tenentibus, ut hanc
» pacem firmiter observent, neque aliqua dampna committant,
» sub pena capitali. Et si qui subditorum alicujus partis,
» contra hujus modi mandatum facerent, pena debita pu-
» niantur. Quod si alique differencie vel dampna aut rapine
» tempore medio hinc inde fierent vel committerentur, que
» tamen ne fiant, cavendum providendumque erit, ista pax
» nihilominus propterea rupta et violata non intelligatur sed
» ad revisionem ejus modi dampnorum teneatur tam Cesarea
» Majestas quam Nos Rex et dicti Principes christiani, quibus
» forte hujus modi dampna illata fuerint, ipsumque Illustris-
» simum dominium Venetorum homines et judices suos ad
» confinia mittere qui tandem in confinibus ipsa dampna com-
» missa, revideant et rectificent ac perpetratores eorumdem
» debita dignaque pena puniant et propterea ut prefertur
» ipsa pax per hoc non videatur esse violata et rupta, sed
» maneat in vigore suo. Item quod ex utraque parte provi-
» deatur et caveatur et taliter confinia tenentibus committatur
» atque precipiatur quod nulle penitus incursiones eciam
» leves et parve et neque rapine vel furta, que per Chathos
» et Martholoczos fieri solent, deinceps fiant, et unde hec
» fieri contingerent, Non solum illi qui talia facere auderent
» sed eciam officiales et confinia tenentes unde scilicet talia
» committerentur debita pena puniantur, et insuper ad resar-

» ciendum omnia dampna commissa compellantur, et donec
» pax ista fuerit ex ambabus partibus, ut castra de novo non
» erigantur. Item quod durante ista pace et amicicia Cesarea
» Majestas per regna terras et dominia ad nos Regem pre-
» fatum qualitercunque pertinentia, ad alicujus Principis
» seu Potentatus christiani regna, terras, dominia, et sub-
» ditos, exercitum seu magnum sive parvum, absque Nostro,
» Regis scilicet prefati, aperto consensu et voluntate in nullo
» casu, nullaque racione et occasione transmittat et neque
» suis Bassis Consiliariis, Wayvodis Officialibus vel Capita-
» neis transmittere permittat. Item quod deinceps durante
» pace ista sive treugis Oratores et Nuncii utriusque partis
» libere et secure sine omnibus litteris assecuracionis et abs-
» que obsidibus aliquibus hincinde vadant, et redeant, et
» nemo sit ausus ipsos impedire sed tales oratores et nuncios
» semper per officiales confinia tenentes cum honore usque
» ad presenciam illius Principis ad quem missi sunt, condu-
» cantur. Item quod mercatores tam nostri et dictorum Prin-
» cipum nobiscum in hac pace inclusorum et hanc pacem
» ratificancium ipsiusque Illustrissimi dominii Venetorum,
» quam eciam Cesaree Majestatis et suorum libere pacifice
» et sine omni impedimento et absque aliqua formidine am-
» bulent et proficiscantur ex ambabus partibus. Et quod eis
» sit libertas mercandi et negociandi juxta consuetudinem
» illius patrie seu terre ad quam venerint, solutis de more
» tamen solvendis, et quod libere semper ubicunque volue-
» rint cum rebus et mercibus eorum stare morari et tan-
» dem abire permittantur. Que omnia et singula supradicta
» hujus modi pacem et amiciciam ac fraternitatem concer-
» nentia Nos Wladislaus Rex prefatus promittimus in verbo
» Nostro Regio ac fide nostra christiana, juramusque per
» Deum vivum qui celum et terram creavit et per gloriosam
» ejus Genitricem, virginem Mariam ac per quatuor Evange-
» listas, omnesque Sanctos et Sanctas Dei firmiter et invio-
» labiliter sine omni dolo et fraude, nec velle illis palam vel

» oculte, directe vel indirecte, quovis quesito colore con-
» trario, donec et quousque sua Cesarea Majestas eam ip-
» sam pacem recte tenebit et observabit. Harum nostrarum
» quas ob majorem fit firmitatem omnium supradictorum dup-
» plici majori sigillo Nostro communiri fecimus vigore et
» testimonio litterarum mediante. Datum Bude xx die Men-
» sis Augusti supra dicta, Anno Domini Millesimo Quingen-
» tesimo tercio. Regnorum nostrorum Anno Hungarie Quar-
» todecimo, Bohemie vero Trecesimo quarto. »

XXXIII. — Page 77.

Seadeddin, III, f. 530. Solakzadé, f. 75. Ces deux historiens rapportent que le frère du schérif de la Mecque (Mekké) avait demandé en mariage la fille de Djem; que lorsqu'il arriva au Caire, elle était déjà partie pour Constantinople sous la garde de l'ambassadeur ottoman; ils ajoutent qu'il s'empara de la couronne d'Egypte, et qu'il poursuivit ensuite, mais sans succès, la princesse jusqu'à la frontière. Mais il n'y eut point en Egypte de révolution semblable. Kanssou Ghawri, qui monta sur le trône en 1501, était Mamlouk d'origine, et non pas un schérif de la famille Kotada ou Kitadé, sur l'histoire de laquelle le *Djamiet-tewarikh* s'étend avec détail; cet ouvrage donne les noms des frères rivaux du schérif régnant de la Mecque, Berekiat Ibn Mohammed; ils sont quatre, savoir: Hosaa, qui mourut en 906 (1500); Djesan, qui fut tué dans une bataille en 908 (1502); Honaïsa, qui chassa son frère pour un court espace de temps; et Kaïtbaï, qui devint plus tard co-régent avec Berekiat. Berekiat s'associa également, l'un après l'autre, et sous le même titre de co-régent, ses trois fils, Ali, Mohammed-Schafii, et Ebou Nemi, ou Ebou Nououmi. Ce dernier remit au sultan Sélim Ier les clefs de la Kaaba. (*Djamiet-tewarikh*.)

LIVRE XXI.

I. — Page 86.

Seadeddin, III, f. 529. Djenabi. Deguignes omet Mohammed, qui régna après Mourad et avant Elwend; ensuite, et d'après les historiens orientaux, cette dynastie n'a commencé qu'avec Ouzoun-Hasan; elle ne compte que neuf princes (voyez Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, f. 168), savoir : 1° Ouzoun-Hasan; 2° Khalil; 3° Yakoub; 4° Baïsankor; 5° Roustem; 6° Ahmed; 7° Mourad; 8° Mohammed; 9° Elwend.

II. — Page 90.

Quelques voyageurs anglais qui ont parcouru la Perse nous paraissent avoir pris à la lettre cette explication; mais il suffit, pour se convaincre de leur erreur, de jeter les yeux sur les images qui ornent les manuscrits des seizième et dix-septième siècles : elles représentent tous les héros de ce temps avec les bonnets qu'ils portaient alors; c'étaient de simples turbans d'étoffe blanche, surmontés d'une pointe rouge, et dont la forme ressemblait à celle d'un chou-palmiste; l'étoffe roulée autour de la tête présentait douze plis en l'honneur des douze imams descendans immédiats du Prophète, qu'il faut bien se garder de confondre avec les quatre imams des quatre rites orthodoxes des Sunnis (Ebou Hanifé, Schafii, Malek et Hanbeli); ceux-ci sont en grande vénération parmi les Ottomans et les Ouzbegs, tandis que les premiers se partagent l'adoration des Persans réformés.

III. — Page 91.

Il se présente ici deux dynasties de la Perse septentrionale dont Deguignes ne fait aucune mention : celle des schahs du

Schirwan et celle des schahs du Ghilan. La première fut fondée en l'année 774 (1372) et s'éteignit en 945 (1538); la seconde fut fondée en 890 (1485) et s'éteignit en l'année 1025 (1616). Chacune d'elles compte huit souverains (Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 167 et 168). Djenabi et Hezarfenn donnent l'histoire détaillée de l'une et de l'autre. Les huit souverains du Schirwan sont : 1° Scheïkh-Ibrahim, qui de simple laboureur devint roi; 2° Khalil; 3° Schirwan-schah; 4° Ghazi; 5° Mahmoud; 6° Schahii; 7° Khalil II; 8° Schahrokh. L'histoire des princes du Ghilan ne se trouve ni dans Djenabi ni dans le *Djamiet-tewarikh*.

IV. — Page 93.

Dans Marini Sanuto, les forces de l'armée d'Ismaïl et de celle de Bayezid se trouvent déterminées par un rapport du consul de Scio, daté de l'an 1507, 27 septembre : « Il Soffi » con 80,000 huomini tra i quali 15,000 cavali accampato » a Kaissarie. L'armata turca incirca di Angora. Jahja-Pascha » con Janizeri 6,000, Asapi 8,000, Albanesi 5,000, il Begler- » beg di Natolia con 18 Sandjaki. » Dans un autre rapport, le nombre des cavaliers du Sofi est porté à 30,000.

V. — Page 94.

Le rapport de l'ambassadeur vénitien à Constantinople sur cette ambassade persane (dans Marini Sanuto), s'accorde avec le récit que fait Aali des expéditions dirigées par le sultan Sélim sur le territoire de Perse. Si donc Solakzadé exprime quelque doute à ce sujet, il est fondé en tant que ce doute regarde la prise de Baïbourd et d'Erzendjan, mais non pas quant aux excursions qui eurent lieu de part et d'autre. « Si e doluto il Sofi al Signor contra il suo figliuol a Tra- » bezun. »

VI. — Page 98.

Le brevet du pape Jules II, daté de Bologne, 9 février 1511,

et par lequel il enjoint aux chevaliers de rester à leurs postes, prouve jusqu'à quel point le grand-maître Emmerik d'Ambosia craignait pour l'île de Rhodes : « Per tuas litteras certiores facti sumus, Turcarum Regem et Sultanum ac Corchut Celabi impios et crudeles Principes ac Tyrannos, Catholice fidei hostes parare classem potentissimam ad expugnationem si poterunt : Quod Deus sua clementia avertat : insule et civitatis Rhodi, eo potissimum quia estate proxima Deo auxiliante tuus exercitus classem primogeniti dicti regis Turcarum ab ipso Sultano redeuntis, eo quasi capto, profligavit, communem injuriam sibi illatam existimantes : ad cujus insule et civitatis defensionem Priores, Bajulius Castellanus Composte : Milites et preceptores ac fratres et Capellani hospitalis tui sancti Joannis Hierosolymitani potissimum sunt necessarii. »

VII. — Page 99.

Seadeddin dit le mois de djemazioul-ewwel; Ali, le 24 rebioul-akhir; Solakzadé donne, selon son habitude, l'une et l'autre date; quelques autres historiens se bornent à désigner l'année. La question est résolue si l'on consulte le rapport de l'ambassadeur vénitien dans Marini Sanuto, ou la lettre qu'adressa au doge de Venise Michne, prince de la Valachie : « Mihnies D. Voivodæ transalpinensis, in arce Brechmich feria sexta post Dyonysum (12 octobre). » Il en résulte que le tremblement de terre arriva le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, c'est-à-dire le 14 septembre, qui correspond au dernier djemazioul-akhir 915. Menavino, auquel on ne saurait pas accorder une confiance aveugle, rapporte cet événement au mois d'août : « *Una sera del mese Agosto.* » Michne croyait que les eaux de Constantinople étaient prises dans le Danube et amenées par des tuyaux ! « Cænobia illa subterranea laboriosa et maxima cura elaborata ex Danubio! per tot montes et valles difficiles ad Constantinopolim ducentes penes omnia obruta. »

VIII. — Page 104.

« Lettera del gran Signore a la Signoria in greco di 1 settembre 1511. Scrive che manda un Ambassador con ampla » facoltà di capitolare, e de la facenda tratada per Nicoli » Giustigniani. » Notamment les subsides : « Negoziazioni a » Andrinopoli con Mustafabassa per subsidii veneti : il Si- » gnore dice : non son in pace in Hongeria, e voli la guerra » in Italia. » *Chronique* de Marini Sanuto, à l'année 1511. Le même auteur commence le huitième volume de son ouvrage, qui prend à l'année 1509, par l'exorde suivant : « Non senza grande faticho e continua solecitudine de investigare la verità e quello che per giornata occorreva con le » deliberatione de li padri e Senato nostro havendo porta » fine già a sette volumi non piccoli delle Chroniche nostre » chiamate del successo di Italia quasi nove che per giornata » intendeva, e compito l'anno 1508 introvandosi — il mondo » in gran combustione o per dir meglio Italia e il Dominio » Nostro veneto. » Outre les extraits de plusieurs lettres en langue grecque adressées par les sultans aux doges de Venise et dont parle également Sanuto, il se trouve quelques documens originaux dans les archives de la maison I. R. d'Autriche parmi les actes vénitiens, par exemple : une lettre de Mohammed II, en date du 17 décembre 1480, dans laquelle il réclame la restitution des châteaux-forts de Vatica et d'Ampelo Castro, comme condition *sine qua non* de la paix ; une autre d'Ahmed-Hersek, le grand-vizir, datée du 21 décembre, et adressée à Andrea Gritti, sénateur de Venise ; il demande, au nom du Sultan, la cession des îles d'Aya Maura et de Céphalonie, etc.

IX. — Page 108.

Paolo Giovio parle de ces présens, de même que Seaded-din : « Et mandogli un bel presente di denari vesti cavalli e » schiavi rispondendo che non accadeva per allora che ve-

» nisse a basciare la mano. » *Cose de Turchi per il Giovio*, 1541, f. 15. Voyez sur le don fait à Sélim du sandjak de Semendra, ce que dit Spandugino, p. 85 : « Il che intendendo » Baiazete gli diede Semandrio per fiambularo (sandjak), e » così senza baciarli la mano Selim quindi si partì. » Seadeddin ne dit que quelques mots de cette guerre civile, mais elle se trouve écrite avec plus de détails dans Ali, et, d'après celui-ci, dans Solakzadé. Giovio et Spandugino réunissent dans une seule et même année les événemens qui se passèrent en 1511 et 1512 ; cette confusion fait une lacune d'un an. Les rapports des ambassadeurs vénitiens, dans Marini Sanuto, donnent les dates : « Costantinopoli 24 Agosto 1511 vene » Selim per prender il Dominio al padre, il Signor partì di » Adrianopoli e vene in Costantinopoli, deto fiol entrò in » Adrianopoli come Signor scordando il caracio e facendosi » dare denari del padre. »

X. — Page 108.

Cantemir, et d'après lui Petis de La Croix, racontent un miracle que Scheïtankouli, précepteur des enfans de Schah-Ismaïl, aurait fait au moyen de deux livres enterrés sous un arbre ; mais cette fable est probablement l'œuvre de quelque nouvelliste turc. L'histoire ne représente le fanatique du Tekké que comme un audacieux brigand, et quoiqu'il se soit servi du nom de Schah Ismaïl pour légitimer ses entreprises, il paraît cependant n'avoir jamais rempli d'autre fonction près de lui que celle de précepteur de ses enfans. Ismaïl avait alors vingt-quatre ans. (Cantemir, note *ss*.)

XI. — Page 110.

« El Sigr. manda a brusar questa nave, so la quale esso » Selim passò su la Grecia. » Rapport de l'ambassadeur vénitien à Constantinople, dans Marini Sanuto, en date du 24 août. La bataille d'Ograschkœï, près de la petite rivière

de Tschorli, eut lieu, d'après Ali, le 8 djemazioul-ewwel (2 août); suivant Djenabi, le 2 djemazioul-ewwel (*Manuscrits de la Bibliothèque I. R.*). Mais l'inexactitude des dates de Djenabi ressort entièrement du rapport de l'ambassadeur vénitien qui s'accorde avec Seadeddin. La capitulation renouvelée par l'ambassadeur Donado, l'année 917 de l'hégire, se trouve dans les archives de Venise.

XII. — Page 110.

Solakzadé raconte, d'après Seadeddin, qui le tenait de la bouche de Bali-Pascha, que Sélim avait refusé le secours du khan des Tatares, ne voulant pas devoir le trône à de tels auxiliaires, et qu'il n'avait accepté que la main de sa fille. De là l'historien prend occasion d'attribuer à Sélim les qualités suivantes : 1° la patience, 2° la confiance, 3° l'esprit entreprenant, 4° la prévoyance, 5° le sentiment de l'honneur, 6° la sollicitude pour ses sujets, 7° la pureté des intentions, 8° la valeur, 9° la justice, 10° la sagacité, qu'Idris vante particulièrement dans un panégyrique. Il n'y a qu'un mot à dire, c'est que la base sur laquelle repose cet échafaudage d'éloges est entièrement fausse, car l'armée de Sélim en arrivant à Tschorli était déjà, et presque uniquement, composée de Tatares; en outre, il était depuis long-temps marié à la fille du khan, et il ne put par conséquent l'épouser à son retour en Crimée. On lit dans les rapports des ambassadeurs vénitiens (Mar. Sanuto) sur la bataille de Tschorli : « Morti » 2000 cavalli — e con suo cognado fiol del gran Tataro in- » validisse l'esercito.

XIII. — Page 114.

Il a fait un poëme intitulé : *Enbia namé* (livre des Prophètes); une kassidé sous le nom de *Taïyié*. Seadeddin, IV, f. 563, met sa grammaire rimée sur le même rang que l'*Elfiyé* d'Ibn Moti et celui d'Ibn Malek.

XIV. — Page 115.

Seadeddin, f. 564. Entre autres questions qu'il fit au vizir, Ismaïl lui demanda de qui il tenait le droit de porter un *otagha* (sorte d'insigne qui ne pouvait être conféré que par les sultans aux généraux vainqueurs), et il ajouta : « que des brigands n'étaient pas considérés comme des vainqueurs dans les saintes guerres. —Prends donc, dit-il, prends à ce soi-disant sultan l'otagha de sa tête, et mets-le sur la tienne. » *Baschinden al baschüne ssal.*

XV. — Page 115.

La mort de Scheïbek-Khan est placée en 916 (1510) dans les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, et dans le rapport de l'ambassadeur vénitien, en date du 24 août 1511 (Mar. Sanuto) : « E zouto Orator del Sophi grande, e ha portato a » presentar la testa del Sophi della testa verde inbalsamata » in una cassetta d'argento, e il Signor li ha da gran doni.» Les Européens appelaient à cette époque Sophis tous ceux qui n'étaient pas Ottomans, et Cantemir va jusqu'à donner le nom de Sofi à Scheïtankouli, d'où il résulte la plus étrange confusion de faits et de personnes dans son histoire ottomane ; car lorsque Cantemir les fait guerroyer l'un contre l'autre, le vrai Sofi (Ismaïl) se trouve être en paix avec Bayezid. Enfin, et pour complément de cet imbroglio, le baile Andrea Foscolo écrit dans un rapport daté de Constantinople le 2 mars 1511 : « L'esercito del Sofi incirca 15 m. ca- » valli vicino a Brussa, nel qual era un Signore chiamato Is- » maïl tenuto per Gran Santo, e seguita il Sofi. » Il y a donc à la fois erreur par rapport au nom de Sofi et à celui d'Ismaïl.

XVI. — Page 123.

Loutfi, f. 38. D'après Solakzadé, à Sœgüdlü ; d'autres disent à Sazlideré, et Djenabi à Tschekmedjé. Ce dernier seul

fait mention d'une circonstance qui pourrait faire croire à l'empoisonnement; il rapporte que le Sultan à son arrivée à Tschekmedjé sentit tous les cheveux de sa tête rester dans ses mains lorsqu'il voulut se laver; qu'il comprit aussitôt ce que cela signifiait (*kaziyé ne idügün biloub*), et qu'il rentra chez lui. Djenabi, f. 432, place l'expédition du Sultan au 8 safer (24 avril), tandis qu'il ne se mit réellement en route qu'un mois plus tard. Dans le *Sélimnamé* de Djelalzadé, Bayezid fut détrôné le 8 safer, et mourut le 11 rebioul-ewwel. (§ XII, f. 30.)

XVII. — Page 124.

« Ne la faccia carnosa e grassa, ne lo aspetto non dimostra » esser crudo e terribile, ma molto melanconico superstizioso » e ostinato, non senza avarizia. Si dice delectarsi dell' arte » mecaniche, come intagliare in carnioli e in argento lavorare e » torno, dotissimo nell' Astrologia e Theologia studia conti- » nuamente e tira un arco che non si potria meglio; da molti » anni a rimesso l'uso del vin e attende a viver con gran regola » non pero che possi astenere del coito, nullum libidinis » genus prætermittendo, et hinc est che la Signoria sua hora » dimostra esser in bona conualischentia ed ora sia gran- » demente invechiata. » (*Relazione* di Andrea Gritti, dec. 1503). Il dit ensuite qu'il était âgé de soixante-trois ans (il n'en avait que cinquante-six, étant né en 1447), et qu'il avait six fils (il en avait huit). On lit à ce sujet dans Giovio : « Baiazetto vechio e » podagroso et dilettosi di Philosophia e specialmente della » dotrina di Averrois. »

XVIII. — Page 124.

Seïd Abdoullah Eschref Roumi, mort en 899 (1493) dans le faubourg de Nicée, où se trouve encore une mosquée que l'auteur du *Menasikoulhadj*, imprimé à Constantinople en 123[illegible] (1776), a visitée le dernier.

XIX. — Page 125.

Pir Eboubekr Wefayi, mort à Haleb en 902 (1496). Ricaut l'appelle Ebroubehari, d'après un auteur turc s'il faut l'en croire. *Ebri behar* signifie, il est vrai, *pluie du printemps;* mais je n'ai trouvé nulle part que ce fût le nom du fondateur d'un ordre religieux sous le règne de Bayezid II. En général, tous les moines mendians s'appellent *Kalender,* mais il n'y a eu aucun fondateur particulier d'un ordre de ce nom, comme le supposent Petis de La Croix et, d'après lui, Schulz. (Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 624.)

XX. — Page 125.

Plusieurs historiens ottomans font de l'ambassadeur, et plus tard grand-vizir Moustafa, un barbier qui aurait empoisonné le prince; un barbier aurait très-bien pu devenir grand-vizir, mais on ne saurait concevoir que l'ambassadeur de Bayezid à Rome ait été en même temps barbier du prince Djem détenu en prison. Cantemir, qui cependant devait sentir le vice d'un tel rapprochement, confond le barbier Ibrahim (Bayezid II, note *u*) qui accomplit ce crime avec l'ambassadeur Moustafa qui l'avait conçu (Bayezid II, p. 330). On lit dans la table des matières de l'histoire de Petis de La Croix : « Moustafa est fait grand-vizir, nommé Ibrahim; » comme s'il avait pu porter en même temps l'un et l'autre de ces noms!

XXI. — Page 126.

« Le entrade di questo Signor turcho se de moneda da cir-
» cha Ducati duo milione e mezzo di carazo, il resto che sono
» un milione e ducati 300 mille dazi delle sue terre, saline,
» doane, bestiami, peschiere, miniere di argento rami et ferri —
» oltra le entrade de Timari anno li Sanzachi ed altre genti sopra-
» dita che pol ascender le intrade datoli per il Signor da ducati
» duo milione, che seriano in somma le entrade del deto Signor

» da ducati cinque milioni, e per questo se puol giudichar per » la gran spesa che fa in elimosine continuo. » (Marini Sanuto.)

XXII. — Page 127.

Le rapport du consul vénitien à Scio, daté de l'année 1507, fixe ainsi la composition de l'armée d'observation réunie à Angora :

Jahja con Janizari 6,000, Asapi 8,000, Albanesi 5,000, il Beglerbeg di Natolia colle 18 Saudjak.

Caripitellar (Gharib) cioè compagnie di ventura.	1,500
Sipahi cioè feudatarii del Signore.	2,000
Caragos a Caissarie con cavalli	2,000
Sanzak di Caissarie con cavalli.	2,500
Daudpascia Beglerbego di Romania.	3,000
Sari Ahmet genero del Gran Signore.	1,500
24 Sanzakbei tra quali due altri generi del Signore.	2,400
a Akserai il campo di Diamsabeg (Djihanschah).	10,000
a Amasia il campo del S. Mehmeth (Mohammed).	12,000
Janizari restati alla porta del Signore.	3,000
Asapi 3000 Akindzi cioè Stradioti.	15,000

Donc en tout, 25,000 hommes d'infanterie, et le double à peu près de cavalerie.

XXIII. — Page 128 [1].

Si ce rapport est véridique, comme tout paraît le prouver, il n'y avait alors que deux kapidjibaschi, deux defterdars, deux juges d'armée et deux beglerbegs (d'Asie et d'Europe). « Due » sono li Capizibassi, che vuol dir capi delli portieri, i quali son » diputadi a la guardia del Seragio del Signor con 300 Capizi, » quali continuamente stanno dendro del Seragio et hanno li » sui pagamenti da 20 aspri fino 50 l'uno al giorno, e li dui

[1] Cette note ayant été oubliée dans le texte, doit être placée après les mots : *qu'on pouvait leur transmettre*, p. 128, l. 2.

» Capi ducati mille per uno al uno. » (*Chronique* de Marini Sanuto). Menavino cite un rapport très-précieux sur l'organisation d'alors de la cour du Sultan, et qui s'accorde presque en tous points avec les sources, c'est-à-dire le *Kanounnamé*. Il n'y a que très-peu de faits ou de noms propres à rectifier, par exemple : dans l'énumération *de gli ordini de Sacerdoti della Turchia*, l'auteur du rapport prend pour des prêtres les kadis, les muderris, et les crieurs à la prière publique (muezin, dont il fait *meizini*); il place parmi les moines, les Torlakhis qui ne constituaient pas un ordre, mais qui étaient simplement des enthousiastes, d'ailleurs dangereux pour l'État, ainsi que nous l'avons démontré dans le livre IX. Les *Caldeleschers* sont les kadiaskers; mais je ne saurais dire ce qu'il entend par les *Giomailars* et les *Nerzimis*. Les paroles prononcées à chaque instant par les moines mendians doivent être écrites *Schahi merdan ischkiné*, c'est-à-dire par l'amour du Seigneur des hommes (Ali), au lieu de *Sciai merdan eschine*. *Seïdi batlal* est le premier Cid des Arabes (le Cid el Campeador des Espagnols). Il faut lire Koudsi Moubarek (Jérusalem), au lieu de *Cuzu Mobarech*. Nekir et Mounkir (*les deux anges gardiens du tombeau*), au lieu de *Nechir* et *Ramonchir*. L'auteur appelle *Serat cuplissi*, pour Sirath kœprüsi, le pont du chemin d'or. Il écrit *Zoaccum* (sakoum), l'arbre de l'enfer, espèce d'acacia. On ne saurait reconnaître le verset de la Soura : « Dis, il n'y a qu'un Dieu; » il est de toute éternité; il n'a pas engendré et ne fut pas » engendré; personne n'est égal à lui; » dans les mots qui suivent : *Cullicu vallau halla huzemet lemielit velem juled jeculegii cuffuen behet!* Voici la véritable orthographe : *Koul allah ahed allah ssamed lem yelid ou lem yuled ou lem yekün lehou kouffouwen ahed.* Il en est ainsi de *Bismillah er-Rahman er-Rahim*. Lisez aussi Tschaschneghir, les échansons, et non pas *Jeesignir;* Khaznedar, le trésorier, et non pas *Esnedar;* la nouvelle chambre, Yenioda, et non pas *Lengioda;* le boulanger en chef, Etmekdjibaschi, et non pas *Echem cherricbascia;* l'inspecteur des cuisines, Emini mouthbakh, et non pas *Emin-*

mutabagi; l'écrivain de la cuisine, Moutbakh yazidjisi, et non pas *Muptariasigili;* les blanchisseurs, Djamaschirdji, et non pas *Chiamastir;* les médecins, Hekim, et non pas *Echin;* les chirurgiens, Djerrah, et non pas *Geracler;* l'*Imauragasi* n'est autre que l'aga des janissaires. L'auteur met *Imbralem,* le porte-étendard, pour Emiri Aalem; *Sulphtarbascia,* pour le Silihdar baschi. L'*Imeroorbascia* est le premier écuyer, Emirakhor; les *voinglers* sont les woïnaks; *Meterbascia*, le Mehterbaschi; les *Ciumgelers* (orfèvres), Koyoumdji. Le *Dongagiler* (fauconnier), Toughandji. Les *Pelivanders* (lutteurs), Pehliwans. L'ancien seraï, Eski seraï, est écrit *Schizarai.* L'abattoir dans le Seraï, Salkhane, *Caanare,* etc. Les noms des fils de Bayezid ne sont pas moins défigurés : ainsi *Sciemscia*, pour Schehinschah; *Alemscia,* pour Aalemschah. Ensuite il fait Schahinschah gouverneur de Karaman, au lieu de Alemschah; Korkoud commandait à Saroukhan, et non à *Castemol* (Kastemouni). Menavino, *vita e legge turchescha.*

XXIV. — Page 130.

Cantemir fait de Kodos, Gœzsou (eau des yeux, les larmes). Dans la même page 156, note 16, il dit : *filebillullah* (sur le chemin de Dieu), au lieu de *fi sebilillah,* et *fi tawik ullah,* au lieu de *fi tarikillah.* On trouve une foule d'autres erreurs de ce genre.

XXV. — Page 130.

Le moufti recevait annuellement trente mille aspres ; le juge d'armée, vingt-cinq mille; les *soixante* et les *huit* des muderris, sept mille; les *quarante*, quatre mille; les *vingt-cinq* et les *vingt*, deux mille; les scheïkhs, de deux à trois mille. (Ali, f. 174). Cantemir commet ici une erreur impardonnable en faisant dériver de *ssof* (la laine) le mot *Sokhta* ou *Soukhté* (être brûlé), métaphore qui désigne les peines et les souffrances inséparables de l'étude.

XXVI. — Page 131.

Mohammed Ben Ibrahim Ben Hasan En-nighisari, attaché à une bibliothèque de trois cents volumes, dont Isfendiaroghli Ismaïl dota la mosquée qu'il avait fondée lui-même; il mourut à Kastemouni en 901 (1495). On lui doit : un commentaire de la Soura *Raoukh*, dédié à Bayezid II, des gloses marginales au commentaire de *Beidhawi*, et un commentaire sur le *Wikayet*. Seadeddin, f. 587.

XXVII. — Page 131.

Abdourrahman Ben Ali Ben Moueyedzadé naquit en 860 (1455), à Amassia. Il étudia pendant sept ans sous les yeux du fameux savant Dewani. Il prit pour femme, en 891 (1485), la fille du grand légiste Kastelli, et fut révoqué de sa place de juge d'armée à la suite d'une révolte des janissaires en 917 (1511), et non pas en 907, comme le dit Seadeddin. Deux ans plus tard, le Sultan lui rendit cette dignité; mais, au bout d'un an, il fut encore destitué, et mourut en l'année 922 (1516). Son nom de poëte était Khatemi. Seadeddin, f. 592; Ali; *Biographie des poëtes*, par Kinalizadé, et *Biographie des poëtes turcs*, par Latifi (traduction de Chabert, p. 235).

XXVIII. — Page 131.

Loutfallah de Tokat, disciple du vizir Sinan-Pascha, accusé par Katibzadé d'avoir des opinions irréligieuses et trop libérales, et mis à mort pour ce grief; il a écrit des notes marginales au *Matalii*, un commentaire sur le *Miftah* et un traité encyclopédique sur la division des sciences. (Seadeddin, f. 588.)

XXIX. — Page 131.

Hekimschah Mohammed de Kazwin, disciple de Dewani, a laissé un commentaire sur le Koran, depuis la Soura *Feth* jusqu'à la fin; des gloses marginales au *Tehafut* de Khodja-

zadé, aux deux ouvrages dogmatiques l'*Adhadié* et le *Nesefiyé*, à l'*Isagogue* et au *Kafiyé*, et un commentaire sur le traité de médecine *Moudjizi tibb*. Il a encore traduit en turc l'*Histoire naturelle* de Demiri. (Seadeddin, f. 603.) Aaschikhasanzadé le met au nombre des poëtes, pour avoir continué la biographie des poëtes. — Djagataï de Mir-Alischir Mahmoud Ben Mohammed Ben Kazizadé Roumi Miremtschelebi, disciple de Khodjazadé et de Sinan-Pascha, et professeur de mathématiques du sultan Bayezid; il fut nommé kadiasker sous le règne de Sélim. Il a écrit, par ordre de Bayezid, des commentaires sur les *Tables astronomiques* d'Oulougbeg, sur le *Fethiyé* d'Ali Kouschdji, et un traité sur la direction de la Kibla. (Seadeddin, 602; Ali). Son élève Sinaneddin Yousouf a également commenté le *Fethiyé*. (Seadeddin, f. 587.) Le scheïkh persan Mousaffereddin Ali de Schiraz, le gendre de Dewani, a ajouté des gloses marginales à l'ouvrage d'Euclide. (Seadeddin, f. 602.)

XXX. — Page 132.

Il était l'homme de confiance de Bayezid à l'époque où ce prince était gouverneur d'Amassia. Élevé plus tard à la dignité de nischandji, il fut destitué avec Moueyedzadé après une révolte de janissaires en 1511. Sélim Ier lui fit trancher la tête à la suite d'une nouvelle révolte. C'est lui qui a écrit presque toutes les lettres de victoire de Bayezid II, et on lui doit une collection (*Inscha*) très-estimée. (Seadeddin, f. 601.) Saadi, auteur de gloses marginales au commentaire du *Miftah*, a laissé en outre un traité sur le chapitre des témoins du *Sadresch-scheriat*, et mis en vers rimés l'ouvrage dogmatique de Nesefi. (Seadeddin, f. 601.)

XXXI. — Page 132.

Neschri n'est pas mentionné dans le *Schakaïk*, ni par conséquent dans les ouvrages de Seadeddin et d'Ali; mais son nom figure dans les *Biographies des Poëtes*, de Riazi, parmi les poëtes contemporains de Sélim Ier. Medjdi parle de lui dans sa

traduction du *Schakaïk*; il était muderris. — Idris, de Bidlis, avait été chancelier du sultan Yakoub, petit-fils d'Houzounhasan. Il faisait un pélerinage à la Mecque, lorsque Schah-Ismaïl s'empara du trône de Perse ; il entra comme historien au service de Bayezid, vécut pendant toute la durée du règne de Sélim Ier, et fut employé par ce dernier à l'organisation du Kurdistan ; il mourut dans la même année que Sélim, en 1520. (Seadeddin, f. 597. Ali.) Neschri et Idris sont les plus anciens historiens dont les ouvrages soient parvenus jusqu'à nous ; car ceux du scheïkh Yakhschi, fils d'Elias imam d'Ourkhan et contemporain de Mourad Ier, et arrière petit-fils d'Aaschik-pascha qui parut sous Mourad II, ont été perdus. Sous Mohammed II, Schoukroullah, savant médecin, a fait, en langue persane, une *Histoire universelle ;* mais il ne retrace qu'en quelques pages l'histoire des Ottomans jusqu'à l'avènement du *Conquérant* (Mohammed II). Bayezid II est le premier qui ait encouragé les savans de sa nation à écrire l'histoire ottomane.

Voici les noms des principaux légistes qui ont vécu à cette époque et dont les ouvrages sont cités par Taschkœprizadé dans le *Schakaïk*, et par Seadeddin dans son *Histoire :*

1°. Isari, le neveu de Scheïkhi, qui a chanté les amours de Khosrew et Schirin, mort en 901 (1495); on lui doit des gloses marginales à la partie métaphysique du *Mewakif* et une réponse au *Sebi schedad* du molla Loutfallah. Seadeddin, f. 588.

2°. Mohammed Ben Hasan de Samssoun, mort en 919 (1513), auteur de gloses marginales au *Miftah*, au *Tedjrid* et au *Telwih.* Seadeddin, f. 593.

3°. Kara Sidi, de Hamid, a écrit des gloses au *Miftah* et au *Kouhschaf.* Seadeddin, f. 598.

4°. Mohammed Ben Mohammed al Kodjewi, mort en 931 (1524), a laissé un poëme arabe sur la vieillesse. Seadeddin, f. 594.

5°. Mouhiyeddin le Persan, auteur de gloses marginales au commentaire sur l'ouvrage de Djordjani qui traite du droit de succession.

6°. Molla Sinan de Perse; on lui doit des gloses marginales aux commentaires du *Mewakif* et du *Tedjrid* sur l'astronomie, et un autre sur l'art de bien parler. Seadeddin, f. 595.

7°. Kazi Mahmoud Ben Scheïkh Mohammed a écrit en vers rimés un ouvrage intulé *Mahmoudiyé* sur des matières de croyances religieuses, sorte d'imitation du *Mohammediyé* de Yazidjioghli. Seadeddin, f. 597.

8°. Yousouf Houseïni, de Bagdad, a fait un commentaire sur le *Tedjrid*, dans lequel il s'établit juge entre Dewani et Sadreddin de Schiraz; un autre sur le *Nedjoul-belagat* (*sentier de l'art oratoire*) qu'on attribue à Ali, et un traité sur les prolégomènes de l'*Exégèse*. Seadeddin, f. 599.

9°. Schedjaeddin Elias, mort à quatre-vingt-dix ans, en 929 (1522) : il a ajouté des gloses marginales à celles du *Tedjrid* (métaphysique), du *Matalii* (logique), du *Schemsiyé* (arithmétique), et de l'*Adhadiyé* (dogmatique). Seadeddin, f. 600.

10°. Kara Kemal de Karamanie, auteur de gloses au *Kouschaf* et au *Beïdhawi* (exégèse), au *Sadresch-scheriat* (jurisprudence), au *Mewakif* (métaphysique) et à l'*Akaïd* (dogmatique). Seadeddin, f. 603.

11°. Yahya Ben Bakhschi a écrit des gloses marginales au *Scheriatoul-islam* et au *Sadresch-scheriat*. Seadeddin, f. 603.

12°. Oumm Weledzadé, disciple et fils de la fille du molla Khosrew, a laissé des gloses marginales au *Kafiyé* de Khabissi. Seadeddin, f. 604.

XXXII. — Page 132.

Saadi, l'auteur du *Soubdetet-tewarikh*, neveu de Lari, cite un passage d'une épître en vers persans, dans lequel Dewani se plaint amèrement que Djami reçoive une pension plus forte que la sienne. La collection des lettres du Reïs-Efendi Sari Abdallah renferme deux lettres du sultan Bayezid à Djami, sous les nos 11 et 13; les réponses de Djami, nos 12 et 14; une

lettre du sultan à Dewani, n° 15; la réponse de Dewani, n° 16; une lettre du scheïkh Ahmed Teftazani, n° 17; la réponse de Bayezid, n° 18; une lettre du prince persan Bayezid Baïkara au sultan, n° 19; la réponse, n° 20. Enfin, on trouve dans la collection des manuscrits de Diez, VL, sous le n° 38, une lettre de Bayezid au schah de Perse, datée de l'année 895 (1489).

XXXIII. — Page 133.

Cet Ahmed Bokhari ne peut pas être l'Ebroubehari de Ricaut, car Bayezid ne fit point bâtir une mosquée en l'honneur du dernier; de plus, Ebroubehari n'est pas, comme Ahmed-Bokhari, le fondateur d'un ordre de derwischs. La chapelle consacrée à Bayezid avait été construite en l'honneur d'un autre Bokhari qui avait pour prénom Seïd-Mohammed; mais ni l'un ni l'autre de ces deux Bokhari ne doivent être confondus avec un troisième Bokhari, qui vivait à une époque bien antérieure, et qui a laissé un précieux ouvrage sur l'interprétation des traditions du Prophète. Voyez sa *Biographie* dans Seadeddin, f. 611.

XXXIV. — Page 133.

Le *Gülscheni tewhid*, à la bibliothèque impériale, ne peut être comparé que pour le titre, et nullement pour les matières qu'il traite, au *Gülscheni raz* (*parterre de roses du mystère*), par Schebesteri; Schah Baba nimetoullah a commenté ce dernier ouvrage, sous le règne de Bayezid II. (Ali, f. 182.) Schahidi (traduction de Latifi, par Chabert, p. 214) est l'auteur d'un autre *Gülscheni tewhid;* enfin, sous Mourad II, le molla Schirazi a écrit un nouveau *Gülscheni raz* en turc.

XXXV. — Page 134.

Ces poëmes sont : 1° *Wamik et Azra;* 2° *Yousouf et Souleïkha;* 3° *Housn ou Nighar* (la beauté et la contemplation);

4° *Souheïl ou Newbehar* (le Canopus et le printemps); 5° *Leïla et Medjnoun.* Un autre Bihischti a publié le poëme romantique de *Djemschah et Alemschah.*

XXXVI. — Page 135.

Voyez les *Biographies* de Latifi (traduction de Chabert) et celles d'Aaschikhasan. Le nom grec de Sapho a la même racine que le mot arabe *saffi* (pur). *Mihri* signifie *l'aimante et rayonnante d'éclat,* car *mihr* veut dire à la fois *amour et soleil:* Μιτρα Ανακτις. Outre les douze poëtes dont nous avons fait mention comme contemporains de Bayezid II, Ali cite encore, d'après les *Biographies* des poëtes turcs, ceux qui suivent :

1°. Emiri, le chef des émirs sous Bayezid II, mort en 941 (1534). *Biographie* de Chabert, p. 103; Ali, f. 184.

2°. Bassiri, homme de l'humeur la plus gaie. Il vint à Constantinople avec des lettres de recommandation des poëtes Djami, Mir-Alischir et Binayi, et fut reçu par Ahmed, fils d'Oghourlü (et non pas Mahmoud-Ogürli, comme l'écrit Chabert). Il est l'auteur du *Benghinamé* (livre de ceux qui prennent de l'opium). Chabert, p. 3; Ali, f. 124.

3°. Tschakeri, d'abord esclave, ensuite porte-étendard de Bayezid. Chabert, p. 119; Ali, f. 184.

4°. Djelili, de Nicée. Il faut le distinguer d'un autre Djelili qui parut plus tard. Ali, f. 184, blâme avec raison Aaschikhasan d'avoir confondu Djelili de Nicée avec son homonyme de Brousa. Kinalizadé.

5°. Schahidi, defterdar du prince Djem. Chabert, 213; Ali, f. 105.

6°. Saadi, le nischandji du prince Djem. Chabert, 203.

7°. Kandi, autre poëte qui vivait à la cour de Djem. Ali, f. 106; Kinalizadé.

8°. Niazi; il était avec Fighani et Nedjati à la cour du sultan Abdoullah. (Ali, f. 187.) Il ne faut pas le confondre avec Niazi, contemporain de Bayezid I, et avec un troisième Niazi qui vécut sous le règne de Mourad III. Ali, f. 187.

9°. Ssifayi; il dédia un *Diwan* à Bayezid II. Ali, p. 185; Kinalizadé.

10°. Schami, sandjakbeg de Bayezid II. Ali, f. 185; Kinalizadé.

11°. Seïfi était attaché à la maison de Bayezid lorsqu'il n'était encore que gouverneur d'Amassia. Ali, f. 184; Kinalizadé.

12°. Schewki, contemporain de Medjati, de Talii et de Sanii. Ali, f. 185; Kinalizadé.

13° et 14°. Deux poëtes du nom de Ssarifi, l'un natif de Koïnik, l'autre de Boli. Ali, f. 185; Kinalizadé.

15°. Ssani appelé généralement, pour la beauté de sa figure, Yousouf Ssani, c'est-à-dire le second Yousouf (Joseph). Ali, f. 184. Un autre Ssani, Djan Memi, fut surnommé Ssani Wahid, c'est-à-dire le premier, quoiqu'il vécût postérieurement. Kinalizadé.

16°. Mouid, ou Hasan le corépétiteur, assassiné par un Persan. Ali, f. 184; Kinalizadé.

17°. Schaweri, poëte et musicien. Ali, f. 185; Chabert, p. 203.

18°. Omri (d'après Ali) ou Omrewi (suivant Kinalizadé). Ali, f. 185.

19°. Kiatibi; il ne faut pas le confondre avec Kiatibi de Galata, qui vint après lui. Ali, f. 186; Kinalizadé.

20°. Mesti, *l'Enivré*, un des disciples de Nedjati, a chanté l'amour. Ali, f. 186; Kinalizadé.

21°. Nedjmi, *l'Astrologue*, ainsi appelé à cause de son goût pour l'astronomie. Ali, f. 187; Kinalizadé.

22°. Wissali, précepteur des pages, auteur d'un *Diwan*. Ali, f. 187; Kinalizadé.

23°. Wassfi, mis en prison pour divertissement des deniers publics. Latifi, Kinalizadé et Ali, f. 187.

24°. Hilali, de Brousa, auteur d'un *Diwan*. Ali, f. 187; Kinalizadé.

LIVRE XXII.

I. — Page 138.

C'est une belle et poétique pensée qu'on trouve mainte fois reproduite dans *les fleurs des poëtes turcs :* « Il a fait en peu de temps de grandes choses, et ses lauriers ont couvert la terre de leur ombre. Le soleil couchant approche de son but, l'ombre qu'il projette est immense, mais de courte durée. »

II. — Page 138.

Hasandjan fut pendant six ans valet de chambre de Sélim. On doit à son fils Seadeddin un ouvrage sur Sélim (*Selimnamé*) divisé en quatorze chapitres, dans lesquels il raconte, comme les tenant de la bouche d'Hasandjan même, un nombre égal d'anecdotes. C'est là ce petit livre que Diez attribue à un auteur anonyme, et qu'il a traduit dans la première partie des *Mémoires de l'Asie*, p. 256 (*Denkwürdigkeiten Asiens*). On remarque dans cette traduction que Diez a passé une histoire tout entière, et qu'il a commis quelques erreurs. Ainsi il fait de l'historiographe Seadeddin le valet de chambre du sultan, tandis que Seadeddin nomme précisément son père comme ayant seul occupé cette charge, fait qu'attestent tous les biographes ottomans. Du reste, il aurait suffi à Diez de consulter l'*Histoire de l'empire* par Seadeddin pour s'en convaincre, car ce dernier avoue, lorsqu'il décrit les derniers momens de Sélim, qu'il en a pris les circonstances dans un ouvrage plus considérable.

III. — Page 140.

Ali et Solakzadé, f. 199. Hezarfenn a copié Djenabi, et le *Nokhbetet-tewarikh* n'est lui-même qu'un abrégé de l'histoire de Seadeddin. Solakzadé au contraire puise à la fois dans Idris et Neschri, dans Seadeddin et Ali; il rassemble souvent des

faits contradictoires, mais ne porte jamais un jugement personnel, à peu près comme le fait Giovio, qui d'une part raconte les cruautés attribuées à Sélim, et cite d'autre part les rapports de Mocenigo, ambassadeur de Venise en Egypte, lesquels représentent le sultan comme un modèle de justice. « Che nul huomo era par in virtù, justitia, humanità et grandezza d'animo e che non haveva punto del barbaro. »

IV. — Page 140.

Voyez *Denkwürdigkeiten Asiens* (Mémoires sur l'Asie), p. 239 à 256. Malheureusement la traduction de Diez n'est pas plus fidèle qu'élégante. Ainsi on lit dans le texte : « Réjouissez-vous, mes enfans, voilà des fous qui arrivent, » et Diez écrit : « Ce sont de joyeux enfans de la ville qui courent après des folies. »

V. — Page 144.

Solakzadé, f. 82, dit que la piastre valait alors quarante aspres, le ducat soixante aspres (seulement cinquante d'après Menavino). C'est donc la même progression que l'écu a suivie un siècle plus tard, alors que trente ducats représentaient la valeur de quarante-cinq écus. A cette époque l'aspre avait le même cours qu'aujourd'hui le para, dont quarante font une piastre. La piastre vaut trois aspres. Les trois mille aspres qui furent distribués au soldat à l'avènement du souverain représentaient donc soixante-quinze piastres, et non pas vingt-cinq. « Les janissaires reçurent d'abord deux mille, puis trois mille aspres, qui font vingt-cinq piastres, et leurs vétérans touchèrent la moitié de cette somme. Les militaires des autres corps reçurent chacun mille aspres. Cette gratification s'élevait ordinairement à deux millions. » Mouradjea d'Osshon, édition in-folio, t. III, p. 325.

VI. — Page 147.

On lit dans le rapport précité de l'ambassadeur vénitien : « Il

» Signr. avea comminciò dar ducati 18 per janizzari in oro, » che non ha più aspri. » S'il fallait induire de ce passage que le présent fait aux janissaires, à l'avènement de Sélim, se bornait à dix-huit ducats turcs par tête, Menavino se trouverait en contradiction avec tous les historiens ottomans; ceux-ci affirment que chaque soldat reçut cinquante ducats (le ducat valait soixante aspres). Il est probable que Menavino parle de ducats vénitiens, lorsqu'il est ailleurs question de ducats turcs. Le même auteur dit au chapitre intitulé *Dei camerieri del gran Turco*, que cent soixante aspres valaient plus que trois ducats vénitiens; ainsi cinquante-trois à cinquante-quatre aspres faisaient un ducat. L'assertion de Sansovino, que le présent de l'avènement montait à deux millions de ducats, est dans tous les cas exagérée, car dix mille janissaires recevant chacun cinquante ducats n'absorbent encore qu'un demi-million.

VII. — Page 148.

Della morte di Mustafa Bascia, principale Bascia di Sultan Selim, dans Menavino; mais il se trompe sur l'époque, quand il raconte cette exécution comme ayant suivi celle des princes ses neveux et de Korkoud. D'après la date donnée par l'ambassadeur vénitien, le grand-vizir fut mis à mort avant eux.

VIII. — Page 148.

Nous empruntons ces détails à l'histoire de Tubero; mais, lorsqu'il dit que Moustafa avait suggéré au prince l'idée de faire empoisonner le Sultan par son barbier, il confond le dernier acte du renégat grec avec celui qui signala son début dans la carrière politique, je veux dire l'assassinat du prince Djem, au moyen d'un rasoir empoisonné. Tubero se trompe encore en traduisant les noms des villes turques en des noms anciens et classiques; en outre, et pour faire mieux sonner à l'oreille les noms de ses personnages, il leur donne une terminaison toute

latine ; ainsi Bazethès pour Bayezid, Selynès pour Sélim, Corguthès pour Korkoud, et Achimatès pour Ahmed.

IX. — Page 148.

Tubero distingue ce Moustafa, que les historiens appellent Khodja Moustafa, c'est-à-dire le vieux Moustafa, d'un autre Moustafa, beglerbeg de Roumilie; le premier était un renégat grec, le second d'origine dalmate. « Mustapha Jurisius Dalmata » Achaiæ præfectus. » p. 271. Voyez aussi les *Biographies des vizirs*, par Osman Efendizadé, et *Constantinople et le Bosphore*, t. I, p. 431. C'est par erreur qu'on a reproduit dans ce dernier ouvrage l'assertion d'Ewlia qui fait tuer le fondateur de la mosquée pendant une révolte des janissaires : Giovio dit de lui : « Era Mustafa della terra di Seres appresso Anfipoli, nato » di un sacerdote greco, huomo d'ingegno acuto, malitioso e » sempre vendibile, le quali infirmita d'animo esso mostrava » bene — nella maligna quarta dura e negli occhi torti. » (*Fatti illustri di Selim*, dans Sansovino, II, 535.)

X. — Page 153.

Akssou et Karassou, c'est-à-dire *eau blanche* et *eau noire*. Ainsi sont désignées, d'après la couleur de leurs eaux, presque toutes les rivières qui descendent des montagnes dans la Turquie d'Europe et dans celle d'Asie. Giovio confond l'Akssou avec le Niloufer qui se jette à la mer ; si les deux armées s'étaient tenues sur les bords du Niloufer, Sélim en passant cette rivière ne serait pas arrivé à la plaine de Yenischer, où la bataille fut livrée. Giovio appelle encore le défilé d'Ermeni *il monte Orminio*, qu'il prend pour l'Olympe. (*Fatti illustri di Selim*, dans Sansovino, t. I, f. 346.)

XI. — Page 163.

Scheïbek ou Schahibeg, comme on le trouve écrit dans la

traduction de Malcolm. On comprendrait mieux dans un historien turc que dans un auteur persan, le silence gardé sur ces événemens, et l'emploi de cette formule : « Il serait fastidieux d'entrer dans un détail exact des actions d'Ismaïl. » (*Histoire de la Perse*, t. II, p. 271). En général, on peut reprocher à Malcolm, de même qu'à toutes les autres histoires sur ce pays, de donner trop de place aux événemens qui regardent les dynasties anciennes et modernes, et de dire trop peu sur celles du moyen-âge. Les faits qui se rapportent aux temps plus rapprochés de nous sont très-intéressans, et ceux de l'antiquité fabuleux pour la plus grande partie.

XII. — Page 165.

Le poëme épique persan (*Schahnamé*) de Mirza Kasim Gounabadi, qui a consacré sept mille vers à chanter les hauts faits d'Ismaïl, ne comprend que les quatorze premières années du règne de ce souverain, et passe les dix dernières, car il termine immédiatement après la conquête du Khorassan, avec la mort du schah. « Desperat tractata nitescere posse relinquit. » (Voyez sur Mirza Kasim Gounabadi, *Histoire de la rhétorique persane*, p. 385, d'après les *Biographies des poëtes persans*, par Sam Mirza.)

XIII. — Page 168.

Mouradjea d'Ohsson désigne les khalifes en ajoutant un nombre à leur nom, comme on le fait en Europe : Mohammed Ier, Abdoullah Ier, Mohammed II, Abdoullah II, etc. C'est ainsi qu'il appelle Mamoun, Abdoullah III; Motewekil, Djafer Ier; Mostanssar, Mohammed IV, etc. Mais cette méthode, suivie par Mouradjea d'Ohsson dans son *Tableau de l'empire ottoman* (t. I, p. 112 à 114), est inusitée parmi les historiens orientaux; ils se servent uniquement des noms de Seffah, Manssour, Mehdi, Hadi, Haroun, Emin et Mamoun.

XIV. — Page 169.

Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques* à l'année 382. La fête d'Aaschoura excite autant de querelles entre les schiis et les sunnis que la Fête-Dieu entre les catholiques et les protestans; les schiis étant aux sunnis ce que les protestans sont aux catholiques.

XV. — Page 171.

Schebi, Gülscheni, Khoulefa, Soyouti, Ibn Schohné, et Hadji-Khalfa à l'année 483. Mouradjea d'Ohsson, en donnant l'histoire de ce schisme, passe, d'un seul trait, de l'année 382 à l'année 456, et ne dit pas un mot du règne des khalifes pendant trois siècles environ. Mais si quelque nouveau Mosheim veut traiter cet important sujet, le texte et les notes de notre *Histoire de l'Empire ottoman* lui prouvent que les matériaux ne sauraient lui manquer.

XVI. — Page 174.

Kirk bin mikdari rouousi khabissoun-noufous kimi maktoul kimi mahbous olmischidi, c'est-à-dire : à peu près quarante mille hommes aux cœurs infâmes furent les uns exécutés, les autres jetés au fond des cachots. Seadeddin, t. IV, f. 233. On voit que l'auteur n'a mis ces mots *cœurs infâmes* que pour la rime en *ous*. Solakzadé dit plus simplement : *kirk bin mikdari firaki zalenün kimi maktoul we kimi mahbous olmischidi*, c'est-à-dire : près de quarante mille de la secte hérétique furent les uns exécutés, les autres jetés en prison, f. 85. Ali, et Eboulfazl le fils, continuateur d'Idris, auquel on doit l'histoire du règne de Sélim, et qui, suivant l'exemple de son père, n'a consigné que les hauts-faits des Ottomans, applaudissent à ce massacre horrible. Voici un passage d'un poëme de cent vers persans d'Eboulfazl :

Firistad Sultani dana rousoum
Debirani dana beher merzeboum

Ki etbaaï in kaoumra kism kism
Der ared be nouki kalem ism ism
Si heft ou zi heftad sale be nam
Biared be diwani aali makam
Tschou defter süpürdend ehli hisab
Aded tschel hezar amed ez scheïkh ou schab.
Pesanki be houkkiam her kischweri
Resanidend fermanberan defteri
Beher djaki refté kadem ez kalem
Nihed tighi berran kadem ber kadem
Schüd aded in küschtehaï dijar
Fouzoun ez hisabi kalem tschel hezar.

« Le sultan, fécond en ressources et plein d'esprit, expédia des émissaires dévoués dans chaque pays pour faire le relevé des disciples de ce peuple de tribu en tribu et de nom en nom; chacun reçut l'ordre d'apporter au diwan la liste de tous les hérétiques depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de soixante-dix. Ces listes en portèrent le nombre à quarante mille, tant jeunes que vieux. Ceux qui avaient dressé ces listes furent envoyés, munis de fermans, auprès des gouverneurs des provinces, et partout où ils se montrèrent, le glaive les suivit pas à pas, et on exécuta dans tout l'empire un nombre d'hérétiques supérieur à celui qu'indiquaient les listes. »

Ainsi Eboulfazl énonce un fait qui ne se trouve pas rapporté chez les autres historiens, savoir que les quarante mille hérétiques désignés sur les listes ne furent pas lès seuls massacrés, et que le glaive fit encore tomber beaucoup d'autres têtes. Cet apologiste de la maison d'Osman ajoute que le Sultan, dans sa justice et dans son équité, n'avait voulu frapper que les coupables, et que si les commissaires avaient dépassé leurs ordres par cupidité, et fait périr des innocens, afin qu'on leur payât le prix d'un plus grand nombre de têtes, Dieu les punirait au jugement dernier.

XVII. — Page 177.

L'année 920 commença le dimanche 26 février; par conséquent le 24 safer était bien un jeudi, comme le dit Seadeddin.

XVIII. — Page 182.

Mouradjea d'Ohsson, qui nous en a donné la traduction libre (t. I, p. 124 jusqu'à 134), date la lettre du mois de mai, ce qui est une erreur; car le lendemain du départ de Constantinople était le 21 avril, et le 22 l'armée leva le camp de Maldepé. Voici les sentences du Koran dont cette lettre est entremêlée :

1°. *We ma khalakna es-semewat wel erz we ma beïnihüma lououben.*

« Nous n'avons pas créé le ciel et la terre pour l'amusement. »

2°. *We houww ellezi djaalaküm khoulefaï fil erzi.*

« C'est lui (Dieu) qui vous a institué khalifes de la terre. »

3°. *Ya eiyouha elleziné emenou ekounou anssaroullahi.*

« O vous qui croyez, soyez les aides de Dieu. »

4°. *Men zeraa el fiten hassadé el mihen.*

« Celui qui sème la discorde et le malheur ne recueille que malheur. »

5°. *En-nas maadin ké maadinoul zeheb wel fadha.*

« Les hommes sont semblables aux mines de différentes natures, où il se trouve tantôt de l'or, tantôt de l'argent. »

Mouradjea d'Ohsson a passé dans sa traduction les deux sentences qui suivent :

6°. *Wellezine iza faalou fahiskheten aou zalemou enfüsihüm zekeroullahé feistaghferou zounoubihüm.*

« Ceux qui, lorsqu'ils ont commis des actes infamans sentent leurs ames oppressées et invoquent Dieu, obtiennent le pardon de leurs péchés. »

7°. *Wel emr yaumeïz lillahi.*

« Et en ce grand jour tout ordre émane de Dieu. »

La lettre d'Ismaïl est reproduite en entier dans Seadeddin, Eboulfazl, Ali, Loutfi et Solakzadé.

XIX. — Page 184.

Les rapports des consuls vénitiens, quelque rares et peu sûrs qu'ils soient dans le cours de cette année, confirment cependant le non succès de la négociation. « El quale Signor Ana- » tolat (Alaeddewlet) secretamente s'intendeva col Sophi; ha » cavalli 40,000, il Signor l'ha fatto chiamar che venghi a darli » obedientia, e il Signor Anatolat rispose : Daro il fiol con » 6,000 cavalli che son vechio, e il Solthan disse li, che vo- » leva lui e non il fiol. » (XIXe vol. de la *Chronique* de Marini Sanuto). Le *Selimnamé* d'Yousouf, f. 19 à 25, retrace mieux que tout autre histoire ottomane l'itinéraire de l'armée : 1° le 24 décembre, de Beschiktasch, après Constantinople, à Scutari; 2° Scutari; 3° Maldepé; 4° Nicomédie; 5° la montagne de Kaziklu beli, entre Nicomédie et Nicée; 6° l'obélisque aux portes de Nicée; 7° la montagne Yabenoumdji; 8° Yenischehr : halte d'un jour; 9° Akbiik; 10° Ermenibazari; 11° Sindjirlü koyou; 12° Bozœni; 13° Tschoukourhissar; 14° Eskischehr; 15° Akwiran; 16° Seïd-e-Ghazi; 17° Kolab; 18° Biadé; 19° Sœgüdli; 20° la prairie de Selam aleïk; 21° Khalka binari; 22° Akschehr, huit jours de halte; Doukaghinoghli-Ahmed fut envoyé d'Akschehr en reconnaissance à Siwas; 23° Arka; 24° Ilghoun; 25° Koutschouk-Senghi; Sélim y passa son armée en revue; 26° la montagne Kermidj beli; 27° Koniah, six jours de halte; d'après les listes, l'armée se montait alors à quatre-vingt mille hommes; mille cavaliers reprirent la route de l'Europe pour renforcer le prince Souleïman qui gouvernait Andrinople; 28° Kirkbinar; 29° Binarbaschi; 30° Aktscheschehr; 31° Doudené; 32° Akyouk; 33° Ghilzeb; 34° la prairie de Tagharzen; 35° Engdi; 36° Ilbessan; 37° Karahissar; 38° Karanghükœpri; 39° Kaïsariyé; 40° Enghour gœli; 41° Sultan Khani; 42° Tschou-

bouk owasi, où furent reçus les courriers du seigneur d'Ilbessan; 43° Oskouloudj yourdi; 44° Danischmendlü; 45° Siwas, huit jours de halte; Karadja-Pascha, Mikhalogbli et Ferroukhschadi Bayenderi prirent les devans; 46° Rahat yourdi; 47° Kodjhissar; 48° Kazlou gœl; 49° Massakdjiler kiasi; 50° Schohné; 51° Akschehr; 52° Souschehri; 53° Gœk siki; 54° Bouyouk yourd; 55° Yassi tschemen; 56° Sakallü tagh; 57° Erzendjan; l'ambassadeur persan, admis à l'audience de Sélim, lui présenta une cassette pleine d'opium; l'armée s'arrêta dix-huit jours; de là Sélim envoya au prince Souleïman un nouveau renfort de douze mille hommes, sous les ordres d'Iskender-Pascha; 58° Tschoubouk; 59° Karkin-tschaïri; 60° Terdjan; 61° Oskouloudj; 62° Khod djans; 63° Aladjlar; 64° Tschermouk; 65° Erzeroum; 66° Karakankal; 67° Matarkhadj; 68° Mewlana kasim; 69° Oghouni tschaïri; 70° Tschoban-Kœprüsi; 71 Sogün où Sélim reçut la seconde ambassade d'Ismaïl; 72° Goller yourdi; 73° Gole; 74° Aïdinbeg-kœyi; 75o Elischkerd; 76° Touzla souyé; 77° Ghaïb aschaghi kœyi; 78° Sakallou; 79° Basirghan Souyi; 80° Tanasazi; 81° Kara binar; 82° Owatschouk; 83° Tschaldiran.

XX. — Page 186.

Ali, f. 494, explique avec plus de détail que ne le font les autres historiens le jeu de mots et l'insulte contenus dans cet envoi; ils consistent dans le mot *keïf* qui désigne en turc la santé ou l'état physique d'un homme, et, dans un sens plus particulier, l'état d'ivresse produit par l'opium. En arabe ce mot veut dire l'état intérieur d'une chose quelconque; l'envoi de l'opium devait donc, dans la double signification du mot *keïf* en turc et en arabe, s'interpréter ainsi : « Tu es sans aucune connaissance, parce que tu es plongé dans l'ivresse de l'opium, et tu dois d'abord apprendre à connaître le fond des choses. »

XXI. — Page 188.

Cette lettre curieuse ne se trouve que dans mon exemplaire

de la collection des pièces d'état de Feridoun, n° 252, et dans celui de la Bibliothèque de Paris, n° 79, p. 291. Ismaïl s'effaroucha surtout du vers persan cité par Sélim : « Celui-là seul embrassera la fiancée de l'empire, dont les lèvres s'échauffent par le contact du tranchant de l'épée. » Cependant il introduisit dans sa réponse quelques distiques tout aussi mordans : « Les querelles de mots ne cessent pas lorsqu'une vieille maison s'écroule. »

« Je l'ai souvent éprouvé dans ce monde, que ceux-ci périssaient qui étaient les adversaires d'Ali. »

XXII. — Page 190.

Ker Porter écrit *Usun Kasim* pour Ouzounhasan, et Giovio en fait *Cassemo*. On trouve dans la *Chronique* de Marini Sanuto, t. XIX, un petit traité de Maria Anzoletto, Citadin Vicentino, qui avait été pendant vingt ans au service de Mohammed, et qui assista à la lutte d'Ouzounhasan avec le conquérant : c'est lui qu'Ulloa dans la traduction de Vasco Dias Tanco cite comme source. *Giovan Maria Vicentino, il quale si trovò presente nella battaglia d'Usun Casano, essendo schiavo di S. Mustapha figliolo di Maometto.*

XXIII. — Page 193.

Seadeddin dit le samedi 28 djemazioul-akhir, c'est-à-dire le 20 août. L'éclipse de soleil qui eut lieu à cette époque ne laisse aucun doute sur l'authenticité de cette date; par conséquent celle que donne le grand-maître de Rhodes Fabricius Carretus dans sa lettre au pape Léon X (*Reusneri epistolæ*, l. VII, p. 62) est erronée. « Prælium gestum septimo calendas septembris. »

XXIV. — Page 193.

On lit dans Ker Porter, *Kaldiran*, ce qui est une erreur. Il en donne la description suivante : « The really hideous glen of

» the Thourian opens into a magnificent valley stretching on » all sides to an immense extent. It has been called by some » the plain of Kaldiran, and is remarkable for the defeat of » Shah Ismael by Sultan Selim. — At its eastern extremities » stands Tabreez the capital of the provinces. » (*Travels* by sir Robert Ker Porter, I, p. 219.)

XXV. — Page 199.

Djenabi, p. 415. Il y a plus d'exactitude dans son récit que dans le rapport adressé par le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean Carreto au pape Léon X (Giovio, *Fatti illustri di Selim*, f. 351), et suivant lequel les janissaires se seraient obstinément refusés à secourir la cavalerie ottomane d'Europe. En général, tout ce que les auteurs européens racontent sur cette campagne est incomplet et douteux, sans même excepter la *Chronique* de Marini Sanuto (t. IX). Le baile de Constantinople, Nicolo Giustiniani, était mal instruit; mais les rapports des consuls de Chypre, de Corfou, de Beïrout et d'Alexandrie ont encore moins de valeur historique, car souvent ils ne contiennent que des fables. Ainsi, le consul de Chypre dit qu'un ambassadeur hongrois se trouvait avec une suite de cent et une personnes dans le camp du Sultan, et celui de Beïrout rapporte qu'à la bataille de Tschaldiran onze mille femmes étaient mêlées aux rangs de l'armée persane, et avaient pris part au combat; il faut classer ce dernier conte dans la même catégorie que celui des Amazones. Le même consul porte les forces de l'armée turque à 200,000 hommes. Un des rapports vénitiens donne à la bataille de Tschaldiran la date du 24 août. Giovio indique le 26 août, et tous les historiens ottomans et persans, le 2 redjeb (23 août). Quelque précieux que soient les rapports des ambassadeurs vénitiens, en tant qu'on les considère comme sources à consulter, il n'est prrmis de s'en servir qu'avec réserve; ils diffèrent de valeur tant à raison du talent particulier de chacun des ambassadeurs, qu'à cause de la plus

ou moins grande véracité de chacun d'eux; presque tous ignoraient la langue du pays, et bien peu avaient la connaissance des choses. Quelquefois ils accréditent les fables les plus ridicules, et leurs jugemens sont pour la plupart empreints de partialité; je n'en veux pas d'autre exemple que les éloges prodigués par Mocenigo à Sélim.

XXVI. — PAGE 200.

Les Ottomans perdirent dans cette bataille : 1° Yassounaga, beglerbeg de Roumilie; 2° Malkodjoghli Alibeg, sandjakbeg de Sofia ; 3° Malkodjoghli Nour Alibeg, sandjakbeg de Silistra; 4° Souleïmanbeg, sandjakbeg de Perzerin; 5° Mohammedbeg, sandjakbeg du Karasi; 6° Oweïsbeg, sandjakbeg de Kaïssariyé; 7° Yousikhoghli Iskender, sandjakbeg de Nikdé; 8° Karlou Oglou, sandjakbeg de Begschehri; 9° Mikhaloghli Moustafabeg. Il est difficile de deviner quel pourrait être l'Arax Devius de Tubero. On cite au nombre des khans persans restés sur le champ de bataille : 1° Abdoulbaki, le plus haut dignitaire de l'empire (voyez aussi Malcolm, *Histoire de la Perse*, t. II) *Meer Syoud Sheriff Sudder ul-suddoor*; il faudrait lire Mir Seïd scherif Sadress-ssoudour, mais ces mots encore ne désignent que la dignité et non pas la personne; son nom était Abdoulbaki Ben Nimetoullah; 2° Oustadjlüoghli, gouverneur du Diarbekr; 3° Khalefbeg, gouverneur de Bagdad; 4° Seïd Mohammedbeg, gouverneur de Meschhed; 5° Lalebeg, gouverneur du Khorassan; 6° Tekellibeg, gouverneur de Hamdan: 7° Sultan Alibeg; 8° Kœse Hamzabeg; 9° le Kouroudji baschi (le chef des gardes-du-corps); 10° le Nakibouleschref (le chef des émirs); 11° Arzoubeg, gouverneur du Moghan; 12° le commandant de Gendjé et de Berdaa, Serwadbeg.

Parmi les historiens ottomans qui donnent une description détaillée de cette bataille, nous indiquerons : Seadeddin, IV, f. 643 à 649.— Solakzadé, f. 86.— Ali, IV, quatrième événement, f. 195.— Loutfi, p. 85 à 94.— Djenabi, p. 415.— Hezarfenn, f. 131.— Eboulfazl, le continuateur d'Idris, en prose et

en vers, f. 52 à 60.— Le *Raouzatoul-ebrar*, f. 280.— Le *Djihannuma*, p. 689. — Le *Nokhbetet-tewarikh.* — Tabibeg, f. 158.—Le petit Nischandji. Et parmi les historiens européens: Penia, dans sa lettre au pape Léon, datée de Constantinople, 6 novembre 1514 (Bizari, *Rerum persicarum historia, Francofurti*, 1601, p. 278). — Giovio, *Fatti illustri di Selim.* — Sansovino, *Historia universale*, f. 350 à 352.—Tubero, *Commentarii, Francofurti*, 1603, p. 300. — Cambini, *Cose dei Turchi*, l. IV.— Alfonso Ulloa, *Libro del origine e successione del Impero dei Turchi*, *Vinegia*, 1558, p. 109.—Menavino, *Della battaglia e rotta del gran Turcho col Soffi e suo nipote sultan Morath* (Menavino se sauva du champ de bataille, et mit ainsi un terme à sa captivité).— Sansovino, *Annali turcheschi*, *Venezia*, 1573, p. 190.— Cantemir donne un long discours de Piri-Pascha (*Sélim Ier*, V), de même que Tubero le discours de Sélim. — Petis de La Croix ne dit que peu de mots sur cette bataille si importante. — Mignot fixe à seize mille le nombre des Persans tués, et celui des Turcs à quarante mille. Malcolm, *Histoire de la Perse*, t. II, p. 272.

XXVII. — Page 201.

Le *Selimnamé* de Schoukri, augmenté et traduit de vers en prose, mérite la préférence sur toutes les autres sources à cause de son exactitude chronologique, et de la précision de ses détails topographiques : cet ouvrage donne, f. 32, les diverses stations de la marche de l'armée : 1° le haut Meskimen; 2° le bas Meskimen; 3° Khoï; 4° Baghderé; 5° Edkhal, d'où Piri, Idris et Doukhaghin furent envoyés à Tebriz; 6° Akhdekhan; 7° Kouschdji tschemen (la prairie des oiseleurs); 8° Hamdji beli; 9° Yedi tscheschmé (les sept fontaines); le Kurde Khaled y fut exécuté; 10° Sultaniyé; 11° Tebriz; ce qui fait, y compris les deux journées de repos, onze stations, et non pas neuf, comme le disent Loutfi-Pascha et autres historiens.

XXVIII. — Page 204.

Seadeddin, IV, f. 656. Solakzadé, f. 87. Ali, f. 196. Eboulfazl. Le *Selimnamé* de Schoukri, f. 34. Ce dernier donne seul les stations : 1° Sühlané; 2° Keruzé; 3° Maranda; 4° Senousé; 5° Kerkené; 6° rivage de l'Aras; 7° contre-marche le long du Tund Alindjé; 8° le village de Karabagh près de Nakhdjiwan, où Moustafa fut renversé de cheval; 9° le couvent d'Ahmedbeg; 10° Sedrikié; 11° Ikideré; 12° Senghi tschaïri, ce fut là que Sélim destitua Moustafa; 13° Outsch kilisé; 14° Ouroudj; 15° Masstra; 16° sur le bord du Karssouyi; 17° Kars; 10° Tschaghila gouri, un jour de halte; 19° Dousch kaba; 20° Dewr Khani; 21o Dourak, où l'on reçut des provisions de Géorgie; 22o Biledjik, le kilo de farine de froment s'y vendit jusqu'à 1400 aspres; 23o Aladjler; 24o Tschoban kœprissi (le pont des pâtres), un jour de halte; 25o Siki; 26o Matar khadjé, Piri-Pascha fut nommé vizir; 27o Erzeroum; 28o Khod tekré; 29o Schikaw; 30o Karouz; 31o Derendjiyé; 32o Tschinoghli, un jour de halte; 33o Yenidjé; 34o Outsch kilisé, les sipahis sont licenciés; 35o Sinorkœi, un jour de halte; 36o Turkli sawie; 37o Dayé scheïkhi; 38o Kartscheker; 39o Lasoulou Sourkouna, un jour de halte; 40o Boutasch; 41o Hissari djour; 42o Seghsar, fête du Baïram, deux jours de halte; 43o Ayatia; 44o Sounsé; 45o Kara tabré; 46o Amassia, quartiers d'hiver.

XXIX. — Page 209.

Tabibeg, f. 58 et 59. Seadeddin raconte, comme le tenant de la bouche de son père Hasandjan (IV, f. 658), l'entretien que ce dernier eut avec Ibrahim-Schah, grand-vizir du sultan Souleïman, sur cet acte de violence et un autre sujet dont nous parlerons plus bas. Ibrahim aurait affirmé qu'on ne pouvait, sous aucun rapport, justifier un pareil abus de pouvoir. (Voyez aussi Ali.) La lettre de créance donnée par Schah-

Ismaïl à l'ambassadeur qu'il envoya près de Sélim, se trouve dans le *Destouroul-inscha,* c'est-à-dire *guide du style épistolaire,* par le reïs-efendi Sari-Abdoullah, nº 35. Une lettre antérieure du Sultan, dans laquelle le schah est seulement nommé Pehliwan Abbas Mirza, figure dans cette même collection sous le nº 23, et la réponse, sous le nº 24.

LIVRE XXIII.

I. — Page 210.

Ewlia met Koumakh sur la même ligne que Diarbekr, Mardin, Schabin Karahissar, Afioun Karahissar, Ermenak, Merkab, Hasankalaa, Makou et Erdenouh.

II. — Page 211.

Le *Djihannuma,* p. 423; Dupré, *Voyage,* I, p. 60; Macd. Kinneir, *Journey*, p. 349. Les villes les plus célèbres qui portent le nom de Maaden, sont celle du sandjak de Kastemouni (le *Djihannuma*, p. 650), et celle dont il est ici question, et qu'il ne faut pas confondre avec la ville de Maaden située près d'Elbistan. Il y a en Europe trois villes du même nom, celle de Sidri Kaïsi, celle de Karatova et celle de Novoberda. (La *Roumilie* d'Hadji Khalfa, p. 82, 93 et 144.) Aucune de ces six Maaden (minières) ne se trouve indiquée dans le *Dictionnaire géographique* de Yakouti; ce dernier ne fait mention que des cinq Maaden qui existent en Arabie, et d'une sixième dans les environs de Nischabour. En général Yakouti doit être consulté bien plus pour la géographie de l'Arabie, que pour celle de l'Asie-Mineure.

III. — Page 212.

Seadeddin, IV, f. 662. Le *Selimnamé* de Schoukri ne

contient que peu de mots sur la prise de possession du Kurdistan, tandis que le fils d'Idris donne, à cet égard, des détails précieux et circonstanciés; mais il faut observer que Kodjiaga, sur les notions duquel Schoukri a écrit *l'histoire de la campagne de Perse et d'Égypte*, n'assista point à celle du Kurdistan, et qu'Idris y joua au contraire un grand rôle comme commissaire du Sultan.

IV. — Page 214.

Biographies des Poëtes, par Aschik Hasan Tschelebi et par Kinalizadé : tous deux citent des passages de son diwan. Outre ces poésies, on doit encore à Djâfer le *Hawesnamé (le Livre du désir.)*

V. — Page 218.

Solakzadé, f. 89. Le *Djihannuma*, p. 689. Voici, d'après ce dernier ouvrage, quels étaient les grades intermédiaires entre le Kiayayeri et le Koul-Kiaya : Kiayayeri, Mouhzirbaschi, Adjemi Yayabaschi (capitaine d'une compagnie de recrues, *Adjem*); Kapou yayabaschi (capitaine d'une compagnie de fantassins); Dewedjibaschi (premier guide des chameaux); Khassekibaschi (premier soldat, exempt des gardes); Tournadjibaschi (premier gardien des grues); Samssoundjibaschi (premier gardien des dogues); Sagardjibaschi (premier gardien des furets); Seghbanbaschi (premier gardien des chiens de chasse). Le Seghbanbaschi en montant en grade devenait Yayabeg. Il y avait quatorze yayabegs dans le corps; leur signe distinctif était une queue de cheval. Mais là s'interrompait l'ordre d'avancement, et l'investiture des deux plus hautes places appartenait au Sultan.

VI. — Page 219.

Ali, VIe récit, f. 199, raconte ce fait comme le tenant de Djelalzadé, le nischandji et historien de Souleïman le Législateur; c'est encore Djelalzadé qui lui a donné les détails de

l'exécution du prince Ahmed; il était simple écrivain au diwan sous le règne de Sélim.

VII. — Page 222.

Halimi est auteur d'un dictionnaire persan-turc, intitulé : *Mer des Curiosités.* Cet ouvrage, très-estimé, se divise en deux parties : la première lexicographique, la seconde métrique. On le trouve à la Bibliothèque I. R. de Vienne, sous le n° 7. *Biographie des Poëtes*, par Kinalizadé.

VIII. — Page 223.

C'est la ville qui figure sur la carte de Lapie, dans le Kurdistan, près de Hossnkeïf, sous le nom de Erzen. Le *Dictionnaire géographique* d'Yakouti (*Al-mouschterek*) ne cite que quatre villes d'Erzen, savoir Erzenroum, Erzendjan, Erzenakhlath dans l'Arménie, et l'Erzen dont parle Motenebbi, située dans le voisinage de Schiraz.

IX. — Page 227.

Le *Djihannuma*, p. 437. Aucun historien européen n'a encore parcouru ces contrées. La position des lieux qu'on trouve désignés dans Ammien Marcellin n'a point été déterminée jusqu'ici, savoir : Bebesé, Horre (probablement Khaïran), Reman, Busan, Charcha, Meja Carire; Charcha est la ville de Kharch ou Kerkh de la carte de Lapie. Meja Carire signifie eau froide, comme le dit déjà Ammien; car le mot arabe de *Maï* veut dire eau, et *Karire* ou *Karara*, dans l'idiome kurdistan, *aqua frigida*. (Voyez Golius.) Meja Carire signifie littéralement *eau froide*. « Cui fontes dedere vocabulum gelidi. » (Amm. XVIII, 6). Comme Théophylacte place expressément Meja Carire sur la cime du mont Izale (XXIII, 5), il est possible que les Kurdes Haïriri aient pris leur nom de cette ville.

X. — Page 227.

« Aureum capitis arietini figmentum interstinctum lapillis pro diademate gestans. » Plus tard les begs des Mamlouks en Egypte portèrent des cornes semblables, et d'anciennes images des uniformes turcs reproduisent cet ornement du casque. Dans l'antiquité, les cornes étaient les insignes de la royauté; c'est ainsi qu'on appelait Alexandre de Macédoine, Alexandre à deux cornes : « Namque in capite ejus subito veluti cornua emerserunt; responsum est Regem eum fore. » Val. Max., V. 83.

XI. — Page 227.

« Persis Saporem et Saansaan appellantibus (Schehinschah, le schah des schahs) et Pyrosen (Firouz, c'est-à-dire *l'heureux*), quod rex regibus imperans ut domini rerum et mundi. » Am. Marcellin., XIX, 2.

XII. — Page 233.

Scherefeddin de Yezd, l'apologiste de Timour, prend tous les biais possibles pour dissimuler la retraite du conquérant : « Les conjonctures favorisèrent beaucoup ceux de Merdin en cette occasion; elles contribuèrent à radoucir l'esprit du prince à leur égard. » *Histoire de Timurbec*, par Petis de La Croix, l. III, ch. 37-39, p. 283.

XIII. — Page 236.

Je crois que Djewsak est le *Solachum* de Théophylacte (II, 35 et 36), à douze mille pas de Dara. Mannert, dans sa *Géographie*, ne cite pas un seul des nombreux châteaux-forts dont parle Théophylacte, dans son histoire de la campagne de Perse.

XIV. — Page 240.

Arghana, l'Arguna de Macd. Kinneir (p. 554), à douze lieues de Diarbekr, dans une gorge du Taurus, voisine des mines de

cuivre de Maaden (le *Djihannuma*, p. 439). Cette position a besoin d'être bien établie pour justifier l'ancienne tradition d'après laquelle les aïeux des Turcs sortirent du vaste bassin de l'ancienne Erkené au nord de l'Asie, en faisant fondre les rochers de fer qui leur barraient le passage. Aboulghasi, *Histoire généalogique des Tatares.*

XV. — Page 240.

Sindjar, bâtie au pied de la montagne de ce nom, n'a encore été visitée par aucun voyageur européen ; mais Ewlia nous en a laissé une description. Les Kurdes qui habitent la contrée s'appellent Satschlou, c'est-à-dire *velus*, et aussi Sekizbiiklü, c'est-à-dire *portant huit bouquets de barbe;* deux leur pendent des lèvres, deux s'élèvent au-dessus des yeux, deux sortent du nez et deux des oreilles. Une de leurs sectes adore des chiens noirs; ceux-là sont couverts de vermine, et voici comment Ewlia l'explique d'après une ancienne tradition. « Lorsque l'arche de Noë, en touchant à un rocher qui se trouve dans le voisinage de Sindjar, eut fait une voie d'eau, et que Noë perdit espoir de se sauver, le serpent qui était dans l'arche lui offrit ses secours, s'il voulait jurer qu'après le déluge il le nourrirait avec de la chair humaine; Noë le promit, et le serpent boucha la voie d'eau par les replis de son corps. Au sortir de l'arche, il insista pour l'exécution de la promesse qui lui avait été faite; mais Noë, sur le conseil de l'archange Gabriel, le brûla, et répandit ses cendres dans l'air. Les parcelles de ces cendres donnèrent aussitôt naissance à des essaims de mouches, de puces, et à toutes les autres vermines qui vivent de sang humain ; c'est ainsi que se trouva rempli l'engagement de Noë. » *Voyage* d'Ewlia et *Jahrbücher der Litteratur* (*Annales de la littérature*), XIII, p. 246.

XVI. — Page 242.

Le *Djihannuma*, p. 438, donne le nom arabe ancien et

moderne; mais l'auteur paraît être embarrassé sur l'origine de *Keïf*, et pense qu'on doit lire *Kaïfa.* Tous les historiens ottomans écrivent Keïf. Le mot *ghil* (terre glaise) est la première moitié du nom persan, et *kerd* (Certa) l'autre moitié. Γιλιγέρδον (Théophyl., III, 5). Γιλιγέρδων ὄνομα έν χῶρα έπιλεγόμενη Βίζατοὺ οὐ πόῤῥω Βενδοσάβειρον τῆς πόλεως. Bendosabiron, c'est-à-dire le défilé de Sabir, est peut-être le gué du Tigre dans le voisinage de Nadir. Macdonald Kinneir a écrit, sans qu'on puisse se rendre compte de cette défiguration bizarre, Osmankœi au lieu de Hossnkeïf. L'accord parfait entre lui, Ewlia et le *Djihannuma* sur la position de ce fort, ne laisse aucun doute qu'il n'ait voulu parler d'Hossnkeïf, car tous les trois le placent au confluent de l'Erzen et du Tigre. Le village le plus proche d'Hossnkeïf sur la route de Mardin s'appelle Beïramkœi. (Macd. Kinneir, *Journey*, p. 425.) C'est probablement le Βεϊδουον de Théophylacte. De Beïramkœi, on arrive à Mathra sur l'emplacement du château des Matschares, τό Μάτζαρων φροῦριον (Théophyl., II, 18), dont le nom actuel est d'autant plus curieux qu'il se trouve reproduit dans celui d'une des trois montagnes figurées sur les armes de la Hongrie, Mathra, Tatra, Patra.

XVII. — Page 242.

Ewlia fait, à propos de ce monument, l'énumération des plus beaux ponts construits dans toute l'étendue de l'empire ottoman, savoir : 1° le pont élevé par Mourad II à Erkené, dans la Roumilie; 2° celui de Bosna Seraï; 3° le pont de Mostar; 4° celui de Moustafa-Pascha; 5° le pont de Tschekmedjé près de Constantinople, et 6° celui d'Andrinople; en Asie : 7° à 9°, les trois ponts élevés par Bayezid II, à Kiwa sur le Sakaria, à Osmandjik sur le Kizilirmak, et dans le Saroukhan sur le Kodos (Hermas); 10° le pont construit à Amassia sur le Yeschilirmak; 11° celui de Tschoban, près d'Erzeroun, sur l'Erzen; 12° un autre bâti par ce même prince et nommé Altoun-Khalkali (entouré de cercles d'or); 13° le pont de Kha-

zou sur l'Erzen; 14° celui qui traverse la même rivière à son embouchure, dans le voisinage d'Hossnkeïf; 15° le pont d'Adana sur le Sihan; 16° celui de Massissa sur le Djihan; 17° le pont de Yalinligœz (d'une seule arche). Pococke, V. ch. XIV; 18° celui de Djoulfa sur l'Aras.

XVIII. — Page 246.

« Tigris partem etiam montis Izalæ (Djoudi) circumit, et » castellum, Thomanum quod dicitur, reditu suo includit. » (Théophyl., II, 10.) Le Tigre n'enclave pas d'autre ville que Djezireï dans le voisinage des monts Djoudi; Mannert n'a pas mis à profit les renseignemens de cet historien. Le nom de Thomanum paraît s'être conservé dans celui de Kariyet Themanim (village de Themanim).

XIX. — Page 247.

Djezeri Ben Rebia, qui a réuni dans un recueil les traditions du Prophète, mourut l'an 137 de l'hégire (754). Essireddin Djezeri, auquel on doit le *Kamil* (c'est le titre de son *Histoire universelle*), mourut l'an 630 (1232). Essir Djezeri, le philologue, auteur du *Meselessaïr*, c'est-à-dire *des proverbes usuels*, mourut l'an 638 (1240). Mohammed-Schemseddin Djezeri, dont nous avons parlé dans le huitième livre de notre histoire, mourut l'an 833 (1429). On voit que tous ces écrivains ont emprunté à leur ville natale le nom de Djezeri.

XX. — Page 247.

Les quinze Djezireï de la géographie arabe sont, d'après le *Mouschterik* (*Dictionnaire des homonymes géographiques*) d'Yakouti : 1° Djeziret Athor (Assyrie), entre le Tigre et l'Euphrate; 2° Djeziretol khadra, c'est-à-dire Djeziré la Verte, près de Gibraltar, en Espagne; 3° Djeziretol khadra, dans le pays des Sendjs (Abyssinie); 4° Djeziretol zeheb ou la Dorée,

près de Fouah, en Égypte; 5° Djeziretol zeheb, aussi en Égypte, près de Haïriyet; 6° Djeziretol schokar, dans la partie orientale de l'Andalousie; 7° Djeziretol Arab (l'Arabie); 8° Djeziret-Ebi Omar, l'ancienne Thomanum, où naquirent les quatre Djezeri que nous avons cités plus haut; 9° Djeziret Beni Mohghanaï, à l'extrémité occidentale de l'Afrique; 10° Djeziret Scherik, district sur la côte nord de l'Afrique, entre Susa et Tunis; 11° Djeziret Beni Nazsr, une des îles formées par le Nil aux environs de Fostat; 12° Djeziretol nakhl, c'est-à-dire île des Palmiers, dans l'Yemama, et appartenant à Beni Saaleb; 13° Djeziret Kossenia, autre île du Nil, entre le Caire et Alexandrie; 14° Djeziret, chez les Arabes de l'Espagne, les îles Baléares, Mayorque et Minorque; 15° Djeziret mahallet, île près de Fostat.

XXI. — Page 248.

Ewlia raconte la lutte de saint George avec le dragon, et dit qu'il subit quarante fois l'épreuve du feu; il ajoute que ses restes furent déposés dans la mosquée de Seïfeddin Ghazi; mais d'après le *Djihannuma*, p. 433, le tombeau du saint se trouvait dans le voisinage de Mossoul. L'auteur de cet ouvrage dit encore que le prophète Jonas soutint un combat avec un dragon près de Mardin.

XXII. — Page 252.

Le *Mouschterik* d'Yakouti cite les quatorze Kalaa qui suivent: 1° Kalaa, dans l'Inde, sur la frontière de la Chine; 2° Kalaa, dans l'Andalousie : les fameuses lames dites *kalaa*, tirent leur dénomination de l'une ou l'autre; 3° Kalaa, dans l'Yemen, d'où est sorti le légiste Kalaï, auteur de plusieurs ouvrages; 4° Kalaat Roubah; 5° Kalaat Eyoub, toutes deux dans l'Andalousie; 6° Kalaatol djess (château de plâtre), dans le district d'Ardjan, dépendant de la province de Fars; 7° Kalaat Djaaber, sur l'Euphrate, en face de Saffin; 8° Kalaatol Hasan, près de Saïda,

en Syrie ; 9° Kalaat Tawié , en Afrique , construite après la chute de Kaïrewan ; 10° Kalaat Abdos-selam, dans l'Andalousie ; 11° Kalaat Nedjm (château de l'étoile), située sur l'Euphrate dans le voisinage de Menbedj, et dépendant du gouvernement de Haleb ; 12° Kalaat Yahssab, dans l'Andalousie ; 13° Kalaator Roum, sur l'Euphrate (ζευγμα), près de Biré (Birtha) et de Samosat, place très-forte, et siége du gouverneur arménien au milieu des possessions musulmanes (Yakouti écrivait son ouvrage vers l'année 1220). Il y a donc trois Kalaa défendant le gué de l'Euphrate, savoir : Kalaat Djaber, Kalaator Nedjm et Kalaator Roum.

XXIII. — Page 253.

« Mœstus exinde digressus venit cursu propero Carras, anti » quum oppidum Crassorum et Romani exercitus ærumnis in- » signe. — Ibi moratus aliquot dies dum necessaria parat, et » Lunæ, quæ religiose per eos colitur tractus, ritu locorum » fert sacra. » Amm. Marcellin, XXIII, 3.

XXIV. — Page 253.

On lit dans le *Djihannuma*, p. 438 et 439 : « Près de Sindjar s'élève la montagne Tschetel Kedouk, et derrière cette montagne se trouve le lac Khatouniyé, au milieu duquel l'île et le village de Hawatou ; sur une colline de cette île on voit une grande colonne. » Otter, II, p. 255, parle également de cette colonne ou pyramide, mais d'après le *Djihannuma*.

XXV. — Page 255.

Voyez l'*Histoire de Bosnie* écrite vers cette époque. Dans le rapport du châtelain vénitien de Lauran que nous avons cité plus haut, sur l'invasion des Turcs en Bosnie, figure le fort de Carin : « Il nome del Conte Zuan Cranovics ; » et, « un altro » castello il nome del conte Zorzi Corlatovich. » Les dix-neuf sandjaks du gouvernement de Diarbekr sont d'abord les onze

sandjaks ottomans : 1° Diarbekr, 2° Kharpout, 3° Aktsché Kalaa, 4° Arghani, 5° Tschemischghezek, 6° Hossnkeïf, 7° Sert, 8° Sindjar, 9° Siwerek, 10° Miafarakaïn, et 11° Nizibin. Ensuite les huit sandjaks kurdes : 1° Atak, 2° Portok, 3° Terdjil, 4° Tschabakdjour, 5° Tschermik, 6° Saghman, 7° Kolab, et 8° Mihrani. Enfin les cinq seigneuries héréditaires (*houkoumet*) : 1° Eghil, 2° Palou, 3° Djezireï Ben Omar, 4° Khazou, et 5° Ghendj. Voyez le *Kanounnamé*. Le *Djihannuma*, p. 436, ne compte que dix-neuf sandjaks; plus bas il en cite deux autres, Khabour, dont il est question au sujet du gouvernement de Roha, et Melazkerd, mais il ne les comprend pas dans sa description.

XXVI. — Page 259.

Tschaldiran, la plaine qui s'étend sous les murs de Tebriz, ne doit pas être confondue avec la province de Tschildir située au nord de Kars, et à l'ouest des frontières de la Géorgie, sur les rives du Kour. Tschildir est l'ancien siége des Chalbes, ou Chaldéens. Voyez Rennel, *Illustrations*, p. 235. Cet auteur confond Tschaldiran et Tschildir.

XXVII. — Page 260.

Le bras ouest sort de quatre sources différentes : 1° celle de Baghin, 2° celle d'Arghana, 3° celle de Tschinarli, 4° celle de Terdjil. Voyez *Annales de la littérature*, XIV, p. 254, d'après le *Djihannuma*, et Ewlia.

LIVRE XXIV.

I. — Page 262.

L'historien Seïnel, qui du reste nous paraît le mieux informé sur tout ce qui regarde l'Egypte, se trompe cependant lorsqu'il

dit que Hersek et Piri furent destitués du vizirat, parce qu'ils avaient émis une opinion contraire à celle du Sultan relativement à la guerre d'Egypte. Il est clair que Souheïli (*Histoire de l'Egypte ancienne et moderne*, imprimée à Constantinople en 1729) a répété ce fait d'après Ibn Seïnel.

II. — Page 263.

Suivant Seadeddin, ce fut le jeudi 4 djemazioul-ewwel. Comme l'année 1516 était une année bissextile, et que l'année de l'hégire commença un mardi 5 février, le 4 djemazioul-ewwel ou le 5 juin se trouve correspondre parfaitement au jeudi. On lit dans le rapport de l'ambassadeur vénitien : « Il » Signor parti da Constantinopoli li 10 Giugno per la Natolia » contra il Sofi. » On ne savait donc encore rien des projets du Sultan contre l'Egypte.

III. — Page 264.

Seadeddin, f. 685. Ce Younisbeg, Tscherkesse d'origine, ne doit pas être confondu avec Younis-Pascha promu plus tard à la dignité de grand-vizir. Ibn Seïnel et son copiste Souheïli lui en donnent déjà le titre à cette époque ; c'est une nouvelle preuve de la circonspection avec laquelle il faut consulter ces deux historiens, toutes les fois qu'il ne s'agit pas exclusivement des affaires de l'Egypte ; mais ils ont laissé sur l'armée égyptienne et les querelles des begs mamlouks, des renseignemens d'autant plus précieux qu'on ne les retrouve ni dans Seadeddin, ni dans aucun autre historien ottoman.

IV. — Page 268.

Nous remarquerons ici par rapport aux Mamlouks Baharites que Sismondi fait une erreur quand il écrit dans son *Histoire de France*, t. VII, p. 40 : « Mamluks Baharites, ces mots signifient esclaves du bord de la mer ; » car ils tenaient ce nom d'un fort appelé *Bahar*, situé sur le Nil dans l'île de

Raoudha. Sismondi se plaint « du silence absolu des historiens sur les Barbaresques; » mais cette plainte mal fondée prouve qu'il ne connaît ni les historiens turcs ni les historiens arabes, qui les uns et les autres en font également mention.

V. — Page 271.

Ni Meusel, ni Wachler ne citent une des meilleures sources qui existe pour l'histoire des Mamlouks au commencement du seizième siècle; c'est le rapport de l'ambassadeur de Ferdinand d'Aragon en Egypte, le Milanais Pietro Martire, de l'année 1501 : « Relationi del Signor Pietro Martire Milanese delle » cose notabili della provincia dell' Egitto scritte in lingua la- » tina alli Serenissimi di felice memoria Re Catolici Don Fer- » nando e Dona Isabella, e hora recate nella Italiana da Carlo » Passi. Venetia, 1564. »

VI. — Page 271.

Les ouvrages principaux dont il est ici question sont ceux de Makrizi et de Soyouti. Le premier a écrit le *Khittat*, le second le *Housnoul-mohazeret fi akhbaril-missr wel kahiret.*

VII. — Page 273.

Un chapitre entier du *Housnoul-mohazeret* de Soyouti est consacré à la description du costume national et des vêtemens d'honneur, *fil-khala wel-fi*. Les juges et les oulémas étaient habillés de soff sans fourrures; ces vêtemens étaient blancs et doublés en vert. Un grand *sasch* (schall) était jeté par-dessus l'épaule comme l'usage s'en est conservé en Egypte. Quelques-uns avaient des *taïlesans*, c'est-à-dire les bouts de la mousseline roulée autour du turban dépliés et flottans. Ils se servaient généralement de mulets pour montures. Les khatibs ou prédicateurs avaient des schalls noirs, d'après une ancienne coutume établie par les khalifes de la maison d'Abbas. Les émirs et les vizirs étaient habillés d'or et de soie.

VIII. — Page 273.

Les gouvernemens d'Egypte étaient à cette époque : 1o Soyouth ; 2o Fayoum ; 3o Behenesa ; 4o Menoufiyé ; 5o Demenhour ; 6o Damiat ; 7o Gharbiyé ; 8o Scherkiyé ; 9o Bohaïra ; 10o Alexandrie ; 11o Semenout ; 12o Saïd (Souheïli, f. 5, V). Les gouvernemens de Syrie : 1o Safed ; 2o Tripoli ; 3o Beïrout ; 4o Saïda ; 5o Damas ; 6o Haleb ; 7o Hama ; 8o Himss ; 9o Biré ; 10o Adana ; 11o Meràsch ; 12o Kalaator-Roum (Ibn Seïnel, f. 2). Les gouverneurs s'appelaient Naïbs, qui fait au pluriel Nouwab, d'où les Anglais, dans les Indes-Orientales, ont tiré le mot de *Nabob*. Ibn Seïnel et Souheïli citent par leurs noms les divers gouverneurs qui administraient le pays au moment où Sélim ouvrit la campagne, ainsi que les scheïkhs des tribus arabes.

IX. — Page 276.

Le 26 redjeb, un samedi, d'après Solakzadé. Le 26 redjeb de l'année 922 correspond au 24 août ; mais l'année 1516 étant une année bissextile, et l'an de l'hégire 922 ayant commencé le mardi 5 février, le 24 août se trouve tomber un dimanche.

X. — Page 276.

Le *Mouschterik* d'Yakouti compte treize Merdj : 1o Merdjol-Akhoun, forteresse frontière de Syrie dans le voisinage de Massissa ; 2o Merdjol-Akhrim, dans le district de Himss ; 3o Merdjol khouteba, dans le Khorassan ; 4o Merdjol khalidj, château-fort sur la frontière de Syrie non loin de Tarsous ; 5o Merdjol dibadj, entre Tarsous et Massissa ; 6o Merdj-Rahit, à l'est de la belle vallée de Damas, appelée Goutha ; 7o Merdj-Sofran, près de Hawran ; 8o Merdj-Dhaïaran, dans la Mésopotamie, près de Raka ; 9o Merdj-Oufra, près de la vallée de Goutha, à l'extrémité de la plaine de Rahit ; 10o Merdj-Aiyoun, sur le bord de la mer en Syrie ; 11o Merdj-Koreïsch,

dans l'Andalousie; 12o Merdjol-Kalaat, près de Holwan, sur la route qui conduit dans l'Irak; 13o Merdj-Mossoul, district d'une grande étendue, situé aux environs de Mossoul et bordé par le Tigre. Sur ces treize Merdj ou prairies, une seule est signalée par Yakouti comme méritant une mention particulière, Merdj-Rahit, qui servit, en l'an de l'hégire 24, de champ de bataille aux partisans de Merwan contre ceux de Sobeïr; les premiers s'appelaient Yemenites, les seconds Kaïsites; les Yemenites remportèrent la victoire après une lutte sanglante. Cet article prouve combien est incomplet, même dans les citations arabes, l'ouvrage du reste si précieux d'Yakouti; car il omet non seulement Merdj-Dabik, mais encore Merdj-Safer qui fut, en l'année de l'hégire 13, le théâtre d'un grand combat. (Voyez Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques* à l'année 13 et 24.)

XI. — PAGE 276.

Seadeddin, Solakzadé, Ibn Seïnel et Souheïli. Le Mémoire de l'abbé Tercier, dans le vingt-unième volume des *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, donne des dates pour la plupart inexactes, surtout celle de la bataille de Tschaldiran, que l'auteur fixe au 28 redjeb; il fait correspondre ce 28 redjeb au 18 août, et plus bas le 27 redjeb au 6 septembre. Ulloa cite bien la vraie date de cette bataille, mais ce qu'il ajoute est entièrement faux : « Nello stesso giorno che due anni avanti ruppe il Sofi. » Les dates de la marche de Kanssou Ghawri se trouvent dans l'*Histoire* d'Ebis-Sourour al-Bakoui, notices et extraits, I, p. 171.

XII. — PAGE 280.

Ebis-Sourour dans le traité de M. Marcel sur le nilomètre de l'île de Raoudha (*Description de l'Egypte*, t. II, p. 137): cependant on lit dans le texte de cet ouvrage *Chadir*, ce qui ne signifie absolument rien, au lieu de *Khadim*, et *sauveur* pour *serviteur*.

XIII. — Page 280.

Deux panégyriques en vers, sur Mohammed, jouissent dans la littérature arabe d'une célébrité classique : celui de Kaab Ben Soheïr, publié par Lette et Freitag; il présente le texte et la traduction en regard, avec un commentaire; le second d'Al-Bourdet, généralement appelé Al-Borda, publié également avec le texte arabe et une traduction latine par Uri, avec une traduction allemande par Rosenzweig, en prose française par Silvestre de Sacy. Voyez aussi la traduction en stances métriques dans mon ouvrage *Constantinopolis und der Bosporos* (*Constantinople et le Bosphore*).

XIV. — Page 281.

Barbalissus, aujourd'hui Balis (Mannert, VI, c. 1, p. 525). C'est la plaine dans laquelle, d'après les historiens orientaux, fut livrée la bataille de Saffin, qui assura à Moawia la possession du trône des khalifes. Theophan., A XV, *Constantii*, d'après Cedrenus.

XV. — Page 281.

Les Turcomans, derniers rejetons des anciens Ramazanoghlis, s'appellent aujourd'hui : Pehliwanoghlis, Beyats, Katschars, Redjeboghlis, Koutschouklus, Abalous, Ordeklus. Les Kurdes sont en partie Sunnis, en partie Yezidis, et prennent, suivant les lieux qu'ils habitent, le nom de Kurdes Biredjiks, Bizeks, Berazis, Denaïs, Bakeks; les Arabes appartiennent aux tribus Beni Kelab et Beni Yezar. (*Djihannuma*, p. 593.)

XVI. — Page 282.

Voici, d'après les historiens arabes, les phases principales du règne et des campagnes de Seïfeddewlet. Seïffeddewlet enlève aux descendans d'Akhschid la ville de Haleb en l'année 333 (944); il est battu par les Grecs à Meràsch en l'année 334 (945);

il fait le siége de Brousa (Elmakin) et s'empare de la personne du Grand-Domestique en l'année 342 (953); il met les Grecs en déroute près de Hadisé en l'année 343 (954); il est battu à Kanesrin en l'année 347 (958), à Amassia en l'année 349 (960), et enfin par Nicephorus, près de Haleb, en l'année 351 (962). Les Grecs assiégent la forteresse d'Amid en l'année 355 (965); Seïfeddewlet meurt à Haleb en l'année 356 (966). Aboulfeda, Elmakin, le *Nokhbetet-tewarikh*, et Hadji-Khalfa.

XVII. — Page 283.

Deguignes a omis la dynastie des Beni-Merdas; elle prit naissance à Haleb en l'année 414 (1023) et s'éteignit en 472 (1079), avec son septième souverain. Voici les noms des princes de cette dynastie : 1° Saleh Ben Merdas, 2° Aboukiamil Schübleddewlet, 3° Moïzeddewlet Olwan Semal, 4° Atiyé, 5° Mahmoud Ben Nassr, tous les quatre fils de Saleh; 6° Nassr, fils de Mahmoud; 7° Sabik Ben Mahmoud, frère de Nassr. Voyez le *Nokhbetet-tewarikh.*

XVIII. — Page 283.

La véritable orthographe est Ridhwan ou Rizwan, et non pas Redhwan ou Rodhwan, comme l'ont écrit Deguignes et Wilken.

XIX. — Page 284.

Les douze dynasties qui, depuis la conquête par les Arabes, ont régné sur Haleb, sont par conséquent: 1° celle des Beni Abbas; 2° celle des Beni Ommia; 3° celle des Beni Touloun; 4° celle des Beni Akhschid; 5° celle des Beni Hamdan; 6° celle des Beni Merdas; 7° celle des Beni Seldjouk; 8° celle des Beni Ortok; 9° celle des Atabèges; 10° celle des Eyoubides; 11° celle des Mamlouks du Nil; 12° celle des Mamlouks tscherkesses.

XX. — Page 284.

Il est l'auteur du *Mizmar* et du *Tabakat*, ouvrages qui traitent à la fois de plusieurs sciences.

XXI. — Page 286.

Le *Djihannuma*, p. 554, cite en Syrie neuf tribus arabes :

I. La tribu Taï, qui se divise en trois branches: 1o celle d'Al-Fazl, à laquelle appartiennent les Beni Risché, les Tarpouschs, et les Mewalis, établis le long de l'Euphrate; 2° la tribu Ali Amra, d'où descendent les Beni Meri, habitant les environs de Hawran (Avranites), et 3o les Ali Ali, établis dans les environs de Damas.

II. La tribu Beni Mehdi, qui tire son origine de Kahtan, et s'appelle aussi Tarabiyé, habitait le district des Beni Hares, autour de Balka.

III. La tribu Beni Djourm, aux environs de Ghaza et de Darem. A cette tribu se rattachent les Arabes Beni Sewalim, les Aabides, les Ali Mohammed, les Hawaïtat, les Athiés et les Beni Lam; ils bordent la route que suivent les caravanes des pélerins.

IV. La tribu Saalbé, dans la direction de Damas à Oman; elle se divise en deux branches, les Mas et les Refiks, et descend d'Aouf Beni Saalbé le Hamdanite.

V. La tribu Sebid de Kahtan; ses diverses branches empruntent leurs noms de la contrée qu'elles habitent, Sebid de Merdj, Sebid d'Akhlaf, aux environs de Rahba; elles étaient établies dans le voisinage de la tribu Ali Fazl.

VI. La tribu Beni Khaled, aux environs de Himss; elle prétend devoir son origine à Khaled, fils de Welid.

VII. La tribu Beni Haresé.

VIII. La tribu Beni Akba.

IX. La tribu Ghaziyé.

Toutes les trois Hamdanites.

XXII. — Page 286.

Le *Djihannuma*, p. 584, contient sur les tribus des Druzes les notions suivantes : il y a deux tribus appelées Taïmani et Dourzi (Druzes), qui se divisent en deux branches, les Aklis (les blancs) et les Kizillis (les rouges); la tribu des Aklis s'appelle aussi tribu de l'émir Alemeddin; celle des Kizillis porte le nom de tribu de Moïnoghli; leur chef reçut du sultan Sélim le tambour et l'étendard. Les Druzes, qui adorent Hakembiemrillah comme leur dieu, sont en général paresseux et cruels : ils croient à la métempsycose.

XXIII. — Page 286.

Sélim avait donc divisé la Syrie en huit gouvernemens dont voici les noms : Damas, Haleb, Himss, Hama, Tripoli, Jérusalem, Safed et Ghaza. Plus tard il n'y en eut que trois : Haleb, Tripoli et Damas. Dans l'origine, et sous le règne des Ommiades, la Syrie se composait de cinq djinds ou districts, savoir : la Palestine, les pays sur les rives du Jourdain, Damas, Himss et Kanesrin, qui avaient pour capitales Jérusalem, Tiberia, Damas, Himss et Haleb. Du temps des Mamlouks les gouverneurs s'appelaient naïbs, kaschifs, ou walis; ils résidaient à Damas, Jérusalem, Himss, Baalbek, Rahba, Adjeloun, Sarkhed, Massiat, Sabré; il y avait encore des kaschifs à Ramla et à Nablous; des walis à Saïda, à Baïrout et à Tadmor; donc en tout quatorze gouvernemens. (*Djihannuma,* p. 553 et 554.)

XXIV. — Page 288.

Bedreddin Halebi, dans son ouvrage intitulé *Teschnifoul-messami fi wazsfil djami* (réjouissance de ceux qui écoutent la description de la mosquée d'Ommia).

XXV. — Page 288.

Dans l'ouvrage intitulé *Berkol moutoullik fi wazsfil djelik*

(l'éclair brillant dans la description du district de Djelik) par Khoudawerdi Ibner-rayi.

XXVI. — PAGE 288.

Ibner-rayi nous a laissé un choix de poésies sur les trente plus belles fleurs qui croissent aux environs de Damas. Le *Djihannuma*, p. 580. On doit beaucoup regretter que Richter, que l'aspect même de cette admirable vallée ne put arracher à son flegme habituel, n'ait pas eu quelques connaissances en botanique.

XXVII. — PAGE 289.

La tradition deux fois citée par Richter, que Mohammed de son camp établi sur les hauteurs du mont Kassioun, ait contemplé la ville, n'a point de fondement. Les deux descriptions de Damas que je possède, l'une que j'ai citée plus haut, et l'autre, histoire complète de cette ville, sous le titre : *Fasaïloschscham*, c'est-à-dire *les beautés de Damas*, parlent toutes deux de cette tradition. L'*Histoire de Damas* qui fait partie des manuscrits de Diez, sous le nº 112, 8, à la bibliothèque royale de Berlin, n'est qu'un compendium insignifiant et ne renferme pas même les notions qu'on trouve dans l'article Damas du *Djihannuma*.

XXVIII. — PAGE 294.

Ce jet d'eau s'appelle *Karpouz Kaldüran*, c'est-à-dire qui supporte des melons. A quelques pas plus loin, on en voit un autre dont le jet a la grosseur d'un bras et s'élève à la hauteur de soixante-dix pieds (*Voyage de Richter*, p. 142. Alibeg, *Travels*, p. 265). Richter parle de sept tours de la mosquée; mais l'auteur du *Menasikoul-hadj* ne connaît que les trois minarets dont il est également question dans le *Djihannuma*.

XXIX. — PAGE 295.

Les huit académies fondées par Noureddin sont : 1° celle de

Haleb; 2° celle de Hama; 3° celle de Baalbek; 4° celle de Himss; 5° celle de Menbedj; 6° celle de Roha; 7° celle de Damas, dans le château; 8° et celle d'Attiyé, près de la porte Djabiyé. Le *Nockbetet-tewarikh*.

XXX. — Page 296.

Rouboua, Aboulfed., *Tab. Syriæ*, 100 et 101; le *Djihan-numa*, p. 579; le *Menasikoul-hadj*, p. 60; le *Berkol-mouteelik*, f. 46. L'*Histoire de Syrie* et le *Menasik* rapportent à Rouboua le verset du Coran: « Et nous avons dirigé leur courage vers Rouboua, la forte et la secourable. » Lorsque le Prophète lut ce verset, il demanda à ses disciples: « Savez-vous où est située Rouboua? » et ceux-ci ayant répondu: « Dieu et son prophète le savent, » il continua: « Elle est située en Syrie, dans la vallée de Goutha, prés de Damas, la meilleure des villes de Syrie. » D'autres commentateurs croient reconnaître dans Rouboua la mosquée de Damas elle-même. *Menasik*, p. 60.

XXXI. — Page 297.

Koubbeton-nassr (la coupole de la victoire), et celle de l'intérieur de la mosquée, Koubbeton-nesr (la coupole de l'Aigle). On voit par là combien est défectueuse la prononciation qui fait du *Feth*, un A ou E devant *Ssad* ou *Sin*.

XXXII. — Page 297.

Richter, p. 142, dit: « On me montra comme très-curieuse une mosquée renfermant le tombeau du saint Moheddin. » Cantemir, dans son ignorance, dit de Mouhieddin, le conquérant de l'Espagne: « Calife des Sarrasins qui le premier conquit l'Espagne. » Liv. III, note 2.

XXXIII. — Page 297.

Moallimes-sani. Farabi a laissé les ouvrages suivans: 1° l'*Ihs-saol-ouloum* (*les limites des sciences*), 2° le *Siasetol-medinet*

(*l'administration de l'État*), ouvrage politique dans le genre de celui d'Aristote ; 3° le *Foussous* (*les pierres annulaires*), ouvrage philosophique, qu'il ne faut pas confondre avec l'ouvrage mystique d'Ibnol-Arabi, portant le même titre. J'ai l'un et l'autre en ma possession. Farabi vivait du temps de Seïfeddewlet, et mourut dans l'année de l'hégire 339 (950).

XXXIV. — Page 298.

Ces ouvrages sont :

1°. *Foutouhati Mekiyé*, c'est-à-dire les *Révélations de la Mecque*, que l'auteur disait avoir reçues dans cette ville de la bouche même du Prophète.

2°. *Foussouzsol-hikem*, c'est-à-dire les *Pierres annulaires du philosophisme*, ouvrage commenté par Anifeddin Telmesani, David de Kaïssariyé et beaucoup d'autres.

3° *Yafetol ghawass fil-ekhwan fi maarifeti hakikatil-insan*, c'est-à-dire *la trouvaille du plongeur des existences dans la connaissance de la vérité de l'homme*. On trouve des extraits de ce livre tout cosmologique dans l'*Encyclopédie* de Taschkœprizadé, dans l'histoire persane intitulée *Behdjetet-tewarikh*, et dans l'*Histoire de Damas* (Biographie de Mouhiyeddin).

4°. *Keschfol-hasib fi esraril-ghaïb*, c'est-à-dire *Révélations suffisantes des mystères de l'invisible*. Cet ouvrage traite de la science cabalistique.

5° *Mewakii noudjoum we matalii ehlil-esrar wel-ouloum*, c'est-à-dire *les Positions des étoiles, et les révélations pour ceux qui possèdent les sciences et les mystères*.

6°. *Kitabol-abdal*, ou *le Livre des Abdalas*, c'est-à-dire *de ceux qui sont tombés dans la démence par une vie contemplative*.

7°. *Ma laboudd lil-mourid*, c'est-à-dire *ce qui est nécessaire au disciple*.

8°. *Terdjimanol-eschwak*, c'est-à-dire l'*Interprète du désir*.

9°. *Kitab Idjadol-kouni*, c'est-à-dire le *Livre de la reproduction de l'existence*.

10°. *Kitabol-maaridj*, c'est-à-dire le *Livre de l'ascension*.

11°. *Kitabol-isra*, c'est-à-dire le *Livre de l'approche du temps*.

12°. *Kitabol-moukhem al merbout fi ma yelzem*, c'est-à-dire le *Livre fortement attaché à ce qui est nécessaire* (*aux hommes livrés à la contemplation*).

13°. *Eddiiret el fakhiret fi men intefaat fi tarikil-akhiret*, c'est-à-dire *la Glorieuse perle pour l'utilité dans l'autre vie*.

14°. *Rouhol-kouds*, c'est-à-dire le *Saint-Esprit*.

15°. *Inzalol ghouyoub*, c'est-à-dire l'*Envoi sur terre des mystères*.

16°. *Er-rissalet al-Kasiyé*, c'est-à-dire le *Traité sur le mont Kasioun* (Casius).

17°. *Kitabol-Lehw wel fourkan*, c'est-à-dire le *Livre du jeu et de la véritable distinction*.

18°. *Kitab tedbir il ilahiyet fi memeketil-insaniyet*, c'est-à-dire le *Livre de la direction divine dans le royaume de l'humanité*. Les parties du corps humain y sont comparées aux diverses branches d'un Etat bien organisé.

19°. *Iskharat*, c'est-à-dire les *Indications*.

20°. *Kitabed-douhour*, c'est-à-dire le *Livre des mondes*.

21°. *Kitabes-soulouk*, c'est-à-dire le *Livre du chemin ascétique*.

22°. *Kitabol-mokannaa*, c'est-à-dire le *Livre voilé*.

23°. *Kitabol-elif*, c'est-à-dire le *Livre de l'*Αλφα.

24°. *Kitabol-azim*, c'est-à-dire le *Grand livre*.

25°. *Nouschatal-makk*, c'est-à-dire *le Livre de l'inoculation des palmes*.

26°. *Un Diwan* de poésies.

27°. *Mousameretol-ebrar we-mouhazeretol-akhayar*, c'est-à-dire *Conversations nocturnes des justes, et entretien des meilleurs hommes*. Ouvrage philologique.

28°. *Kitabol noukeba*, c'est-à-dire le *Livre des élus*.

29°. *Kitabol-fena*, c'est-à-dire le *Livre de la destruction*.

30°. *Kitabol-inscha eddewaïr el khatiyé*, c'est-à-dire le *Livre du commencement des cercles*.

31°. *Kitabol-edjwibetil-laïka an el esouletil-faïka*, c'est-à-dire le *Livre des réponses convenables sur d'excellentes questions*.

32°. *Kitabol wesaïl fi edjwibet an ouyounil mesaïl*, c'est-à-dire le *Livre des moyens pour répondre aux sources de toutes les questions*.

33°. *Ankaï Moghrib*, c'est-à-dire le *Phénix de l'Ouest*.

J'ai dans ma bibliothèque les six derniers ouvrages, et ceux qui sont indiqués sous les nos 2 et 5. La biographie très-détaillée d'Ibnol-Arabi, dans l'histoire turque de Damas, est tirée d'un ouvrage d'Abdes-Selam, intitulé : *Terasson-nebi fi mirassol Ibnol-Arabi*. L'auteur de cette biographie a également puisé aux sources suivantes : 1° l'*Anthologie Kalaïdol-oukyan fi maarifetil-ayan*, c'est-à-dire les *Colliers d'or pour la connaissance des principaux*, par Ebinasr Ben Isa Ben Khakan ; 2° le *Mesalikol-anssar*, c'est-à-dire les *Voies de ceux qui secourent*, par le scheïkh Schehabeddin Ben Fazloullah ; 3° le *Moutakki er-riahin fi fiaretiss Salihil*, c'est-à-dire *la plus modeste des herbes odoriférantes dans la visite des hommes pieux*, par Azeddin Balkhi ; 4° le *Tendihol feta bi feireti Ibnol-Arabi*, c'est-à-dire les *Exhortations de l'adolescent sur les mœurs d'Ibnol Aarabi*, par Soyouti ; 5° *Kitabol-irschad*, c'est-à-dire le *Livre de la conduite*, par Abdoullah Yazi ; 6° le *Lataïfol-mantik*, c'est-à-dire *les agrémens de la logique*, par le scheïkh Tadjeddin Ben Atallah.

XXXV. — Page 298.

Cette anecdote se trouve dans le *Selimnamé* de Seadeddin et dans son *Histoire de l'empire* (IV, f. 610), au chapitre de la biographie du scheïkh Mohammed Bedakhschi, contemporain de Bayezid II. (Voyez la traduction de Diez dans les *Mémoires sur l'Asie*, I, p. 279.) Hasandjan, c'est-à-dire Hasan l'Ame, était le nom persan du père de Seadeddin, et non pas, comme le croit Diez, dans une note p. 282, le titre familier de *cher Hasan*, dont le Sultan se serait habituellement servi pour l'appeler. Voyez aussi Mouradjea d'Ohsson, t. I, p. 312.

XXXVI. — Page 299.

Voyez le Diwan persan de Sélim, à la Bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, nº 80, VIII, où se trouve également un poëme de Sélim, très-curieux sous le rapport psycologique.

XXXVII. — Page 299.

La liste de ses ouvrages qu'il cite lui-même dans le *Housnoul-mohazeret*, serait intéressante à connaître, ne fût-ce que pour la bizarrerie de la plupart de leurs titres.

XXXVIII. — Page 300.

Voyez sa biographie dans l'*Histoire* d'Ali, à la fin du règne de Sélim, p. 268, où il est aussi question d'un fils d'Idris, Emirek Ben Idris, et de Mewlana Bedreddin, tous deux médecins du Sultan.

XXXIX. — Page 300.

Dans le *Mémoire* de Tercier, t. XXI (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*), le 29 schâban (9 octobre 1515) est indiqué comme le jour où eut lieu la prestation du serment, tandis que ce ne fut réellement qu'un an plus tard. Tercier nomme toujours Alanbeg *Halam*, probablement d'après une mauvaise traduction de Souheïli ou de l'historien arabe Ibn Soulak, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien turc Solakzadé.

XL. — Page 301.

Ibn Seïnel, Souheïli, f. 19, et le *Selimnamé* de Schoukri, désignent les demeures que les principaux begs des Mamlouks vinrent occuper au Caire, à leur retour de Syrie, savoir : Ghazali, dans le seraï Akberti ; le fils de Kanssou Ghawri, dans le palais élevé par son père à Bindikani ; Younisbeg, le grand-

chambellan, dans la maison d'Hamzabeg à Ssaslibé; les begs Tenumzerd et Tanibeg, dans ce même quartier; Ezbeg, sur la place qui porte encore le nom d'Ezbekié; Alanbeg, à Birketon-nassriyé; le grand-diwitdar Toumanbeg, à Birketol-fil, c'est-à-dire au marais des Eléphans.

XLI. — Page 305.

Souheïli, f. 21, V, dit le dernier silhidjé, un mardi; mais si le dernier silhidjé était le jour de la bataille, ce serait le vendredi; il faut donc lire dans cet auteur, au lieu du 29 silhidjé, le 27. Seadeddin, f. 689, commet une double erreur en citant le dernier silhidjé, et le faisant correspondre au jeudi. Si l'on veut un nouvel exemple de l'inexactitude des dates consignées dans les rapports des ambassadeurs, dont un grand nombre fut à cette époque imprimé et publié en Europe, on peut le trouver dans le rapport qui a pour titre: « Omnia que gesta sunt in » Oriente inter Sophi et Maximum Turcarum et Suldanum, et » quemadmodum dux Turcarum cepit Alepum et Damascum » et Hierusalem cum omnibus circumjacentibus oppidis et quod » Maximus Turcarum voluit audire unam missam apud sanc- » tum sepulcrum Jesu Christi. » D'après ce rapport, Sélim ne quitta Jérusalem que le 24 janvier.

XLII. — Page 305.

Tercier fixe bien la date de la bataille au 29 silhidjé; mais c'est par erreur qu'il indique le 3 février 1516 au lieu du 22 janvier 1515, comme correspondant à cette date. Le même auteur se croit en droit de critiquer Maillet parce que celui-ci rattache la mort de Toumanbeg au 27 janvier 1517; pourtant il se trompe également sur l'époque. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette critique, c'est que Tercier invoque Chalcondyle à l'appui de sa version. Le *Selimnamé* de Keschfi, f. 59, place la bataille le jeudi 9 silhidjé au lieu du 29.

XLIII. Page 307.

Sélim regretta la mort de Sinan-Pascha, et le témoigna en ces termes : « Nous avons conquis l'Egypte, mais nous avons perdu le Joseph. » En langue persane Sinan signifie Joseph. Voyez Ferhenghi Schouori, t. II, au mot *Sinan*.

XLIV. — Page 307.

Ce Moustafa-Pascha, surnommé Sschoban, c'est-à-dire le Berger, est le fondateur de la mosquée, de la médrésé et de l'imaret de Ghebissé. Voyez Ali (*les Vizirs de Sélim I*) et le *Menasikoul-hadj*, p. 25.

XLV. — Page 313.

Souheïli, f. 29, et Ibn Seïnel, f. 57, citent par leur nom les dix principaux begs ; on remarque parmi eux Tokatbaï, le gouverneur du Caire, Ezbek, et l'émir Mogholbaï, qui, à l'ouverture de la campagne, avait été chargé d'un message pour Sélim, et que le Sultan renvoya attaché sur un âne. Tercier fait de cet émir un médecin qu'il appelle *Muglabaï*. Les mots *bek, beg* et *baï,* n'ont qu'une seule et même signification, et la différence de l'orthographe provient de la manière de prononcer; *bek*, dans la langue dure et sauvage des Tatares, prend un son plus doux chez les Turcs, *beg;* et les Egyptiens, dont les intonations sont presque musicales, disent *baï*.

XLVI. — Page 313.

L'émir Djanberti Ghazali, que Giovio, Cantemir et Ulloa appellent toujours *Gazelle,* tenait son surnom de cette tribu, ou peut-être du mot *ghazel* (gazouiller).

XLVII. — Page 314.

Souheïli, f. 31 et 32, et Ibn Seïnel, f. 59 à 63, nous ont

laissé cette *Kassidé* qui raconte en soixante-quatorze distiques la campagne de Syrie, la bataille de Ridania, et la trahison de Khaïrbeg et de Ghazali.

XLVIII. — Page 315.

Souheïli, f. 34, et Ibn Seïnel, f. 71; le *Selimnamé* de Schoukri, f. 87. Tercier, p. 569, écrit Kaschadem pour Khoschkadem, et il fait des pyramides Ahram une tribu arabe : « Les Arabes indépendans de la tribu d'Haram. »

XLIX. — Page 317.

Souheïli, f. 38. Ibn Seïnel. Cette invocation maconique rappelle celle des enfans de la veuve Nephtali, qui dans les batailles sauva la vie à tant de monde. Il serait peut-être utile de dévoiler enfin le mystère du scheïkh Ebousououd Al-Djarihi, et d'en donner une explication satisfaisante.

L. — Page 318.

Ibn Seïnel. Souheïli, f. 40. *Allah yakhoun al khaïn.* Cantemir, dans la note *yy,* commet une grave erreur en parlant du droit d'hospitalité des Arabes, qu'il appelle *arabique Rai.* Le mot arabe dont on se sert pour demander refuge, est *bi-irdhek,* que les Egyptiens prononcent *be-erdhek,* par ton honneur!

LI. — Page 322.

Seadeddin, f. 107, dit : le dimanche, c'est-à-dire le 13 avril; Souheïli : le 20 rebioul-ewwel, 12 avril; Tercier : le 22 avril 1516 (au lieu de 1517); Giovio : le 11 avril. Ulloa et Gambini ne fixent aucune date; ils appellent Toumanbaï *Tomubero;* Khaïrbeg, *Carerbeio;* et Ghazali, *Gazelle.*

LII. — Page 323.

L'ambassade que les Vénitiens envoyèrent au Sultan, pour

répondre au message que leur avait apporté l'interprète Alibeg, et complimenter Sélim de la victoire de Merdj Dabik, était composée de Contarini et Mocenigo et de leur secrétaire Lodovici (*Chronique de Mar. Sanuto*, t. IX). On trouve dans la collection des documens vénitiens (Archives de la maison imp. et roy. d'Autriche : *Liber albus et libri dei patti*), une douzaine de documens présentant des traités, des priviléges, des lettres d'affranchissement, et autres pièces qui jettent une grande lumière sur les relations commerciales de l'Egypte et de Venise, au temps des croisades, et surtout après la prise de Constantinople par les Latins. Les plus anciens de ces documens, qui ne portent pas indication de l'année, mais seulement du mois, se classent par les noms des sultans et des doges qui les ont signés. Les priviléges suivans qui se rattachent au règne du sultan Seïfeddin Eboubekr Ben Eyoub et du doge Petro Ziani, remontent à l'époque comprise entre les années 1218 et 1227 :

1°. *Privilegium Domino Petro Ziano Duci Venetiarum. Rex justitiæ spata mundi et legis Dominus Regum et Imperatorum Bubethræ* (Eboubekr) *filius a Jubt* (Eyoub) *servitor Papæ Saracenorum.* C'est la traduction du titre *Ami du sultan des vrais croyans*, comme le prouve le privilége qui suit : (*Lib. albus et lib. dei patti*, t. I, p. 234, t. II, f. 249).

2°. *Ego Soldanus Rex justitiæ mitto tibi Petro Ziano Magno Duci Venetiarum. Ego Bubekr Maometo filius Job amator Chalifi de Baldaco.* Si on excepte le mot Maometo, le titre est bien plus reconnaissable que dans le premier privilége (*Lib. dei patti*, t. I, f. 235, t. II, f. 250.)

3°. *Privilegium Soldani de Babylonia* (Kairo) *altissimi Domini Imperatoris qui est spata mundi et legis Rex Saracenorum et Saracenus Bert* (Eboubekr) *filius Job amicus miri Amamoni* (Emirol Mouminin). *Venere nuntii Marinus Dandolus et Petrus Michael junximus eis fondicum* (Fondaco) *in Alexandria et confirmavimus dicta eorum de Cuffo et Arso* 19. *Saben* (Schâban), *mense Martio.* (*Lib. dei patti*, I, 232, et II, 246.)

4°. *Fidantia de Domino Soldano Babyloniæ* (*Lib. dei patti*, I, 233, et II, 247.) Analogue au précédent.

5°. *Aliud Privilegium Soldani Babyloniæ* (*Lib. dei patti*, I, 234, et II, 24). Cet écrit stipule le libre passage des personnes et des marchandises à travers toute l'Egypte; il est daté comme celui qui précède du 19 schâban.

6°. *Aliud Privilegium Soldani Babyloniæ* (*Lib. dei patti*, I, 234, et II, 248). Autorisation d'ouvrir un grand magasin à Alexandrie.

Ut Habeant fondicum in Alexandria ad habitandum in eo quod dicitur Soguediki. — Egalement daté du 19 schâban.

7°. *Fidantia Soldani Babyloniæ Melechaladen* (Nedjmeddin) *pro Romeo Quirino et Jacobo Barozio, qui milites militum anno Mohammetis*, 636 (1238); *adjuncta capitula 25 ex parte Domini Ducis Jacobi Deupulo qui est nactus per legationem de Miro Gemelodino*, c'est-à-dire d'Eboubekr Weledol Kamil, le prédécesseur de Nedjmeddin (*Lib. dei patti*, t. II, f. 115).

8°. *Fidantia Job filius Merimeched filii Bubechre, filius Job quod præcepit Dominus Soldanus Meleche Salamsmidin* (Salih Eyoub Nedjmeddin) *Soldanus paganorum omnium nobilis Job filius Melechelcheme* (Melekol Kamil) *amicus Chalifi* 16 *intrante soel* (schewal) *mense Martio* (*Lib. dei patti*, II, 218).

9°. *Exemplum litterarum Domini Soldani Babyloniæ Melech Mois per Gabrielem Trevisanum nuntium. Dominus Regum et Soldanorum qui vocatur Soldanus Moiseibac filius Abdalla Sallai* (Moiz Azeddin Ibek le Turcoman) *die* 5 *decembris* 1250.

A ce traité en est joint un autre du 13 décembre, mais il s'y trouve plus d'une faute, car le 5 décembre correspond au 9 ramazan. *Factum in civitate Carii* (*Lib. dei patti*, II, p. 11).

10°. *Litteræ Soldani Babyloniæ* (*Lib. dei patti*, III, p. 408) *et præcepta, quæ dedit Nicolao Geno ambaxadori anno* 1343. Le premier de ces documens est en italien; le second, qui se divise en trente-six articles, est en latin.

11°. *Præceptum Soldani Regis Mahomet Meleche Nasser filius Chaloonis* (Melek Nassir Ben Koulaoun) *sexta mensis Pas-*

chae arietis (silhidjé) 701 id est 2 Augusti 1302 (le 6 silhidjé, 2 août), XV, par l'ambassadeur Guido de Canali, en trente-trois articles (*Lib. dei patti*, I, p. 28).

12°. *Litteræ restitutionis pecuniæ ad mirum Alexandriæ Soldani Mahommeti filii Chalaoni*, 11 silhidjé 701 (*Lib. dei patti*, I, 32.)

Dans la seconde moitié du treizième siècle et dans la première moitié du quatorzième, Venise avait les relations commerciales les plus étendues avec le Levant depuis les bouches du Nil jusqu'à celles du Don ; elle rivalisait avec Gênes pour le commerce de la mer d'Azov à Tana. Le document ci-joint, écrit en texte ancien vénitien, et qui stipule de nouveaux arrangemens avec le khan de la horde d'Or et ceux de la Crimée, est une nouvelle preuve de la puissance de cette république.

Libro dei Patti, III, p. 364. Tanae, 1333.

« In virtute æterni Dei et sua magna pietate miserante Osbach verbum nostrum de pertinentia Cutluctemir ad Machmatoia principalibus et majoribus de Tana et ad comerzarios et pedazarios et multis hominibus et universis. Major populi Venetorum et commune cupientes ut eorum mercatores venientes in Tanam habitarent et domos ædificarent ad faciendum mercationes suas, si de gratia daretur in terra mercatores advenientes ut commercium Imperiale juste persolvant mandaverint postulantes, quorum petitionem exaudivimus et eis in Tanam retro Hospitalis ecclesiam, usque ad littus Tanis fluvii locum lutosum ut habitantes domos ædificent applicantesque naves suas in Tanam in quibuscunque civitatibus contingat eos facere mercationes suas, tres de centum commercium Imperiali juste debent dare. Si non facient mercationes non petatis commercium. Item de lapidibus pretiosis, de margaritis, de auro, de argento, de auro fillato ab antiquo commercium non accipiebatur nec modo debetis accipere commercium. Item si erunt aliqua, quæ debent vendi

» ad pondus ex parte commerzarii erit unus socius ex parte
» Consulis similiter unus socius stantes simul et æqualiter pon-
» derantes justum solvant commercium. Item facientibus ipsis
» venditionem vel emptionem dantibus censariis capparum vel
» accipientibus inter ipsos datum capparum sit firmum et non
» dissolvatur. Item si cum hominibus istius contracti Veneti
» habeant verba vel questiones cum dominis terræ Consul si-
» mul sedentes examinent et diffiniant nec capiant unum pro
» alio. Item de navi de duabus gabiis et de navi de una gabia
» secundum priorem consuetudinem debent dare, diximus ut
» venientes et euntes ad ipsum teneant dedimus baista et pri-
» vilegium cum bullis rubris in anno octavæ lunæ de quarto
» exeunte juxta fluvium COBAN apud ripam rubeam existentes
» scripsimus. Et ego frater Dominicus Polonus ordini fratrum
» prædicatorum rogatus transtuli de verbo ad verbum omnia
» supra dicta de CUMANIO in latinum anno Dom. 1333 die
» 7 mensis Augusti. »

Libro dei patti, III, f. 96, cum ZANIBEKH.

« In virtute æterni Dei et sua magna pietate miserantis Nos
» Magnificus Imperator generalis ZANIBECH CINIS CAN Zani-
» bech urbem nostram MOGALBOA et omnes alii ad ipsam exspec-
» tantes et pertinentes SIECHO principaliter Domino atque uni-
» versis aliis magnatibus in terra Tanae commerciariis et illis
» de TARTANACHO et generaliter omnibus aliis in terra TANAE
» et per totum Imperium commorantibus per præsentes mani-
» festamus, Commune populum et homines ac etiam singulares
» personas communis Venetiarum et ipsorum magnitudine.
» Gratiam penes Patrem meum consentos fuisse habitandi et
» habitationem construi faciendi in dicta terra Tanae pro con-
» servatione ipsorum et suarum mercationum et præceptum et
» paysanum modo præsentibus ambaxatoribus coram nobis
» impetrantibus nomine dicto communis ad hoc, ut sui merca-
» tores cum eorum mercationibus possint stare et tractare se-

» cure in dicta terra Tanae separatum a Januensibus Franchis
» dando idem domino Imperatori auxilium et favorem et sui
» commercio et legaliter eorum facendo mercationes solvendo
» tres pro centenario gratiam specialem concessimus, Tera-
» titium positum juxta balneum Radasdini a Cadencha suptus
» dirupum versus montem et ipsum montem ad sufficientiam
» pro ipsorum habitatione construenda ad ipsorum omnimo-
» dam voluntatem. Dum tamen dicti mercatores Venetiarum
» teneantur in quacumque terra nostri districtus pervenerint
» cum eorum mercationibus si vendent solvere nostro com-
» mercio tres pro centenario, et si non vendent nihil solvere
» teneantur. Et non possint prædicti impediri tam intrando
» quam exeundo per aliquos nostræ jurisdictionis subditos
» nec alio modo molestari. De auro vel argento sive de auro
» fillato ab antiquo commercium non solventes modo minime
» solvere teneantur. Item si erunt aliqua mercimonia quæ
» ponderari debeant, haberi debeat ex parte Commerciarii
» unus et ex parte Consulis unus alius ut prædicta juste pon-
» derentur. Item si accideret aliquas fieri venditiones super
» aliquibus mercationibus datis vel acceptis caparis per sen-
» sales mercatum sit firmum et nullo modo dissolvi possit.
» Item si contingeret quod Deus avertat aliquos nostros Vene-
» tos habere lites, injurias, offensas vel quæstiones aliquas cum
» aliquibus hominibus contractas, tunc Dominus Consul una
» cum Domino terræ simul sedentes examinent diffiniant et ter-
» minent omnes supradictas quæstiones, injurias vel offensas ut
» pater pro filio et filius pro patre damnum non consequantur.
» Item de navigiis a duabus gabiis et una gabia debeant sol-
» vere secundum priorem consuetudinem. Item si adveniret
» aliquos Venetos facere vel emere aliquot coria cruda solvere
» teneantur nostro commercio majori quinquaginta pro cen-
» tenario et quadraginta minori commercio ut faciunt Ja-
» nuenses. Item liceat ipsis Venetis circa eorum custodiam ad
» eorum omnimodam voluntatem providere tum tamen Ja-
» nuenses de eorum custodia nullatenus se intromittant. Item

» si auderet quod Deus avertat aliquod navigium infringi li-
» ceat ipsis Venetis eorum mercationes ubicumque invenerint
» quæ in ipsis navigiis fuissent a quocumque vendicare et recu-
» perare sine contradictione aliquorum. Eisdem Ambassato-
» ribus pro eorum communi et fortia recipientibus gratiam fe-
» cimus adimpetam eidem dando Baissinum de auro et nos-
» trum præceptum cum bullis tribus rubeis bullatum. Exhi-
» bitum autem et traditum ac registratum fuit prædictum in
» anno equi tempore lunæ novæ transactis octo mensibus in
» Casali Babasera. Nomina autem illorum Baronum, qui pro
» nobis gratiam impetrarunt sinc hæc : Nagadai, Aly, Magal-
» boa, Bechelamis, Corcobasi, Cotolemur, Aitamur, ac ma-
» gister Nicolaus Seruz caput dominarum. »

LII *bis*. — Page 325 [1].

1° Edris (Enoch), 2° Abraham, 3° Ismaïl, 4° Jacob, 5° Joseph, 6° Loth, 7° Moses, 8° Aaron, 9° Josué, 10° Daniel, 11° Jeremias, 12° Jesus. Voyez le *Housnoul-mohazeret* de Soyouti.

LIII. — Page 326.

Les *Mille et une Nuits*, telles qu'on les connaît par la traduction de Gallant, et par celle que j'ai continuée, portent le cachet de l'esprit égyptien sous le règne des Fatimites et des Eyoubides, et sous celui des Mamlouks du Nil et des Mamlouks tscherkesses; on le trouve déjà dans le conte d'Al-Bondakani, c'est-à-dire Boundoukdari, surnom de Bibars, le quatrième sultan des Mamlouks du Nil.

LIV. — Page 327.

Bâtie en l'année 393 de l'hégire (1002). Je me rappelle avec plaisir les heures que j'ai passées en 1801 au milieu de ses ruines où je pris le dessin de quelques fenêtres ornées d'ins-

1 Cette note a été oubliée dans le texte. Voyez p. 325, l. 9, aux mots : *douze prophètes*.

criptions koufiques. Elle avait été démolie à moitié dans une révolte, pendant que les armées françaises étaient en possession du Caire, et je ne sais si depuis on l'a entièrement rasée ou reconstruite.

LV. — Page 328.

Le grand historien Ibnol Hadjr et l'épistolographe Ebou-lola Kalaschkandi étaient employés comme professeurs à l'académie Salahiyé. Voyez le *Housnoul-mohazeret* de Soyouti.

LVI. — Page 332.

Ibn-Seïnel, Souheïli, f. 48, et Ali, f. 208. Le dernier dit: « Que le batelier n'avait demandé que l'autorisation de percevoir un droit de trois aspres par chaque navire, et que le Sultan lui avait accordé sa demande; qu'ensuite Sélim avait voulu le prendre à son service, et l'avait fait appeler à cet effet; mais que s'étant aperçu qu'il lui manquait un œil, qu'il avait d'ailleurs des manières gauches et grossières, et qu'il était affecté d'une maladie chronique (*emrazi mouzminé*), le Sultan, quoique à regret, abandonna cette idée. La version de Mouradjea d'Ohsson, t. I, p. 383, diffère essentiellement de ce récit, mais il ne cite point les sources où il a puisé; d'après lui, Sélim aurait accordé à un plongeur, pour avoir retiré du Nil une bague ornée d'un diamant, la permission de percevoir un droit d'un para sur tout navire, et il aurait composé pour le kœschk du Mikias (nilomètre), les vers arabes qui suivent: « Le Seigneur seul donne les empires et les trônes; il renverse les Conquérans et les Pharaons. Si un pouce de terre nous appartenait en propre, le monde entier et Dieu lui-même seraient sous notre domination. »

LVII. — Page 332.

Daress-ssanaat, dont les Italiens ont fait *darsena* et les Français *arsenal*. Le Darsena de l'Egypte, dans le sens que les Maçons donnent à ce mot, s'appelait *Darol-ilm*, c'est-à-dire la

maison des sciences, par opposition au *Darol-adl*, la maison de la justice, fondée par Noureddin à Damas. Aujourd'hui les villes de Schiraz, Bagdad et Belgrade ont aussi le surnom de Darol-ilm, de Darol-selam (la maison du salut), et de Darol-djihad (la maison de la guerre sainte).

LVIII. — Page 332.

Le *Kewkebor-raoudhat*, c'est-à-dire l'*Etoie du jardin*, par Soyouti, contient une description détaillée de cette île du Nil et plusieurs poëmes qui traitent de ce sujet, de même que le *Housnoul-mohazeret*. Le premier de ces ouvrages contient 278 feuilles, le second 474, dans ma collection.

LIX. — Page 335.

L'inscription de Sélim Ier fut renouvelée sous le règne de Sélim III, par un Français qui n'avait aucune idée de l'alphabet soulous, en sorte qu'il est impossible de deviner ce qu'elle signifie. L'inscription koufique était encore très-bien conservée quand je la vis en 1801. Une description détaillée du Mikias, pour laquelle on a consulté toutes les sources de l'histoire égyptienne se trouve dans la *Description de l'Egypte*, *état moderne: Mémoire sur le Meqyas de l'île de Raudha, et sur les inscriptions que renferme ce monument*, par Marcel.

LX. — Page 33?.

Cette kassidé de cent cinquante distiques qui se trouve dans l'histoire écrite par le fils d'Idris, fait plus d'honneur à ce dernier, et témoigne en faveur de sa loyauté et de son amour pour la vérité, beaucoup mieux que son *Histoire*, qui n'est qu'une apologie ampoulée des sultans ottomans.

LXI. — Page 3?9.

Soyouti, dans le *Housnoul-mohazeret*, f. 329, dit expressé-

ment que Bibars régla les dignités de sa cour d'après l'exemple de Djenghiz-Khan, savoir : la dignité de héraut d'armes (*emiret silah*); celle de chambellan (*hadjibiyet*); celle de secrétaire-d'état (*diwidariyet*); celle de grand-maréchal du palais (*oustadariyet*); celle d'écuyer (*emirakhor*); celle de vestiaire (*djamdar*); celle de grand-veneur (*emir soumkar*); celle de trésorier (*khaznedar*); celle de secrétaire intime (*kiatibos-sirr*); etc. Cet auteur fait remonter l'origine des fonctions de diwitdar (*diodaro*) et de chambellan (*hadjib*), au règne des khalifes. Il nous raconte à quelle occasion furent créées les places de vizir et de naïb, et celle de grand prince généralissime des armées (*emirol kebir*, qui s'appela d'abord *Reesi nobetol-oumera*, c'est-à-dire *le chef des princes*). Tout ce chapitre réuni aux notions contenues dans Ibn-Khaledoun forme une des meilleures sources pour l'histoire de l'administration de l'Egypte sous les khalifes et les sultans mamlouks.

LXII. — Page 339.

Al-manah errahmaniyet fid-dewletil-osmaniyet, c'est-à-dire *présent bienveillant relatif à l'histoire de l'empire ottoman*, par le scheïkh Ebous-sourour el-Bekri Sess-ssadiki, sous le règne de Sélim Ier.

LXII. — Page 340.

La *Chronique* de Soyouti, à la fin du *Housnoul-mohazeret*, indique avec précision les années où les caravanes ne purent se rendre à la Mecque soit à cause de grandes guerres, soit par d'autres raisons majeures.

LXV. — Page 345.

Les ambassadeurs vénitiens furent reçus à l'audience du 8 septembre, au Caire, et le 10 Sélim se remit en marche. Mar. Sanuto, Seadeddin, Idris et Ebous-sourour, fixent au 28 schâban (15 septembre) le départ du Sultan.

LXV. — Page 345.

Il s'agit probablement de l'incursion des Turcs en Croatie, dont parlent Engel (*Histoire de Dalmatie*, p. 365), et Schimek, p. 199. Seadeddin, IV, f. 714. et Djelalzadé, exemp. de Dresde, f. 61, font arriver ce courrier à Damas le 23 silkidé 923 (15 décembre 1517). Le courrier envoyé à la même époque de Damas à Constantinople arriva dans la capitale, après quatorze jours de marche, et y apporta la nouvelle de la promotion de Piri-Pascha au grand-vizirat. Ce qui prouve que Piri-Pascha ne fut nommé que deux mois après la mort de son prédécesseur (rapport de l'ambassadeur vénitien, dans Mar. Sanuto). L'arrivée de Piri-Pascha à Damas le 12 moharrem 924 (24 janvier 1518) se trouve confirmée par les rapports des ambassadeurs vénitiens datés de Constantinople, le 14 février 1518. « Piri-pascia era gionto alla persona del Signor e sen- » tado primo Vezir. »

LVI. — Page 346.

Seadeddin, IV, f. 714. Djenabi, f. 421. Cantemir comprend mal Djenabi ou Hezarfenn quand il traduit : « Il lui donna les titres ampoulés et nouveaux de Schehinschahi aalem we Ssahibi kirani Beni Adem. » Djenabi et Hezarfenn disent seulement que Schah-Ismaïl avait envoyé des présens au Sultan tels qu'il convenait à un Schehinschah du monde et au maître du siècle.

LXVII. — Page 346.

Il mourut non pas à Brousa, comme l'affirme Osman Efendizadé, dans ses *Biographies des vizirs*, mais bien à Alep, d'après le rapport plus véridique de l'ambassadeur vénitien : « Hersek-pascia qual veniva colle reliquie de la Grecia al » Cairo chiamato dal G. Signor e morto poco lontano da » Aleppo. »

LXVIII. — Page 347.

La colonne de l'empereur Théodose s'élevait au milieu du forum Tauri, aujourd'hui Taoukbazar. Le rapport de l'ambassadeur vénitien Mocenigo, daté de Constantinople le 10 novembre 1517, donne des détails sur la chute de ce monument : « Fortuna che ha rovinato dai fundamenti con occision di molti » la colonna di Teodosio. » Mocenigo était arrivé d'Egypte avec la flotte turque ; c'est lui qui représente Sélim comme un modèle de justice et de vertu ; il sut tellement capter les faveurs du Sultan qu'il osa demander la prolongation de son séjour à Constantinople, en qualité d'ambassadeur.

LXIX. — Page 351.

Il envoya à l'empereur le cardinal de San Sisto, au roi de France celui de Santa Maria, au roi d'Espagne le cardinal Egidio, au roi d'Angleterre le cardinal Campeggio. Guicciardini, l. XIII, et Roscoë (Léon X), t. III, p. 354. C'est aussi dans le but d'appeler les Chrétiens contre les Turcs, que fut écrit le discours de Sadoleti : *Jacobi Sadoletti Episc. Carpent. Leonis X a secretis in promulgatione generalium induciarum oratio* 19. *Cal. Aprilis* 1518. Mais un autre écrit parut à cette même époque, dans un but tout-à-fait opposé, et tout empreint de l'esprit de réforme : *Exhortatio viri cujusdam doctissimi ad Principes ne in decimæ præstationem consentiant.* (*Imprimé en Utopia,* l'an 1519, le 13 mars.)

LXX. — Page 352.

Ferhad-Pascha, gendre du Sultan, était d'origine dalmate et natif de Sebenico. Le rapport de l'ambassadeur vénitien sur la campagne de Ferhad contre Djelali, ouverte au mois de mai 1520, et non pas 1519, comme le disent les historiens ottomans, s'exprime ainsi : « Ferhadbassa giovine di 30 anni Dalmata di » Sebenico persona di bona instruction in l'arte militare —

TABLES GÉNÉALOGIQUES

PAR ORDRE DE SUCCESSION,

DES PRINCES ET DES GRANDS DIGNITAIRES MENTIONNÉS DANS LES TOMES TROISIÈME ET QUATRIÈME DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN.

I.

Table généalogique des Princes ottomans.

Sultan MOHAMMED II, mort le 3 mai 1481.

BAYEZID II, † 26 mai 1512. Djem, 14 fevrier 1494. Moustafa.

ıh. Alem-Schah. Ahmed. Mohammed. Mahmoud. Korkoud. Abdoullah. SÉLIM I.

Osman. Mousa. Ourkhan. Émin.

Mourad. Souleïman. Osman. Princesse mariée à Loutfi-Pascha, † 1572. SOULEIMAN I.

II.

Table généalogique de la Dynastie persane des Safis, appelée par erreur Sofis.

ıail, fils de SCHEIKH-HAIDER, petit-fils de SCHEIKH-DJOUNEID, né en l'année de l'hégire ı486), monta sur le trône de Perse en l'année 906 (1501), et régna vingt-quatre ısqu'à sa mort en 930 (1524).

ıs. Sam-Mirza. 2. SCHAH-TAHMASB, † 984 (1576). Behram-Mirza.

III.

Dynastie des Rois de Schirwan.

[BRAHIM de Derbend, prétendu descendant de NOUSCHIRWAN, combattit dans l'armée ıour, à la bataille d'Angora, contre BAYEZID-YILDIRIM, et fut confirmé par le conqué-tare comme roi de Schirwan. Fait prisonnier par KARA-YOUSOUF, prince de la dy-KARA-KOYOUNLI, SCHEIKH-IBRAHIM mourut en l'année 821 (1418).

.HALIL, fils de SCHEIKH-IBRAHIM, † 868 (1463).

SCHAH-FERHYAR, fils du sultan KHALIL, fut tué dans la bataille contre

ISMAIL-SCHAH, 906 (1500).

assassiné par son fils six mois après nement.

6. SCHEIKH-SCHAH, † 930 (1523).

assassiné par un esclave après trois règne.

IV.

Dynastie des Ouzbegs de la Transoxane.

EBOULKAIR. De la sœur d'Oulougbeg.

. Khodjkoum. Sandjar. KOUTSCHKOUNDJI, † 936 (1529). Soundjouk.

, Mahmoud. Djanibeg.

ıa-

ıïl,

V.

ıble généalogique de la Dynastie des Beni-Ramazan, dans la Cilicie.

e, fondée en l'an de l'hégire 780 (1378), s'éteignit en l'année 970 (1562) : elle , mais Hezarfenn ne cite que les qnatre suivans :

MAZAN, qui régnait à Ada, Sis, Ayas et Payas; il eut pour successeur son fils .

ıissa le gouvernement à MAHMOUDBEG, qui fit sa soumission à Bayezid, ettrouva la Sélim I, lors de son expédition d'Egypte. Le dernier prince souverain de la dynastie fut PIRIBEG, fils de Khalilbeg.

VI.

Table généalogique de la Dynastie turcomane de Soulkadr à Elbistan et Merasch.

1. SEINEDDIN-KARADJA, fils de Soulkadr.

2. KHALILBEG-KARA, en l'année 788 (1386), tué par les Turcomans.

3. SOULILBEG, en l'année 800 (1397), tué par la main d'un des initiés de l'ordre des Assassins d'Égypte.

4. NASSIREDDIN MOHAMMED, † en l'année de l'hégire 846 (1442).

5. SOULEIMANBEG, † en 858 (1453); il maria sa fille Sitti avec Mohammed II.

6. ARSLANBEG, tué en l'année 870 (1465) par un des initiés de l'ordre des Assassins d'Egypte.

7. SCHEZOUWARBEG, mis à mort en l'année 873 (1469) au Caire.

8. SCHAH-BOUDAK, tué en l'année 895 (1489) au Caire.

9. ALAEDDEWLET, tué en l'année 913 (1507) dans la bataille contre l'armée de Sélim.

Après la chute d'ALAEDDEWLET, Sélim I donna le gouvernement de Soulkadr à SCHEHSOUWAR-ALIBEG, le même qui, dès les premiers temps du règne de Souleïman-le-Grand (929—1522), fut étranglé avec ses quatre fils. Le dernier prince de la dynastie Soulkadr s'appelait également Schehsouwar; il est connu dans l'*Histoire de Hongrie* sous le nom de Saswar, et s'empoisonna en l'année 1587.

VII.

Table généalogique des Scherifs de la Mecque, de la famille Kotadé.

1. KOTADÉ BEN IDRIS, fondateur de cette dynastie, en l'année 598 (1201).

2. HASAN, † ou 608 (1211). 3. RADJIH, † en 647 (1249). ALI.

5. HIDJAS, † en 654 (1236). 6. GHANIM. 4. HASAN, † en 651 (1253).

7. EBOU NEMI MOHAMMED, † 701 (1301).

Eboul-Ghaïs. Hamisa. Aatif. Mohammed. 8. REMISCHÉ, abdique een l'année 746 (1345).

Saad. Sind. Hafas. 12. YOUAN. 9. IDJLAN, abdique en l'année 763 (1361).

16. Ali.

10. AHMED. 14. HASAN, déposé en l'année 818 (1415). 13. ALI, † en l'année 767 (1305).

11. MOHAMMED.

15. REMISCHÉ.

17. BÉRÉKAT, en l'année 859 (1454). 18. ALI.

VIII.

Khans de la Crimée.

1. MENGHLI GHIRAI, fils d'Hadji-Ghiraï, † en l'année 920 (1514).

2. Mohammed-Ghiraï, mort dans la bataille contre les Nogaïs, en l'année 1523. Behadir-Ghiraï. Mahmoud-Ghiraï. Feth-Ghiraï. Bertas-Ghiraï. Moubarek-Ghiraï. Seadet-Ghiraï. Sahib-Ghiraï.

Safa-Ghiraï. Dewlet-Ghiraï.

Ghazi-Ghiraï. Baba-Ghiraï. Islam-Ghiraï. Ouzbeg-Ghiraï.

IX.

GRANDS-VIZIRS DE LA SECONDE PÉRIODE, APRÈS LA PRISE DE CONSTANTINOPLE.

Sous Mohammed II.

7. Mahmoud-Pascha, Grec d'origine, déposé en l'année de l'hégire 872 (1467).
8. Roum Mohammed-Pascha, Grec d'origine, déposé en l'an 875 (1470).
9. Ishak-Pascha, l'Illyrien, déposé en l'an 877 (1472).
10. Mahmoud-Pascha, déposé pour la seconde fois en l'an 878 (1473).
11. Keduk Ahmed-Pascha, l'Albanais, déposé en l'an 882 (1477).
12. Mohammed-Pascha, de Karamanie, tué dans la révolte des janissaires en l'an 886 (1481).

Sous Bayezid II.

13. Ishak-Pascha, déposé pour la seconde fois en l'année de l'hégire 888 (1483).
14. Daoud-Pascha, l'Albanais, déposé en l'an 903 (1497).
15. Hersek Ahmed-Pascha, l'Illyrien, déposé en l'an 903 (1498).
16. Ibrahim-Pascha, fils de Khalil-Pascha, premier grand-vizir de Mohammed II, et cinquième grand-vizir de la famille Djendereli, † en l'an 905 (1499).
17. Mesih-Pascha, mort dans l'incendie de Galata, en l'an 907 (1501).
18. Khadim Ali-Pascha (le premier grand-vizir eunuque), commandant en chef l'armée de siége de Scutari et de Semendra, déposé en l'an 909 (1503).
19. Hersek Ahmed-Pascha, déposé pour la seconde fois en l'an 912 (1506).
20. Khadim Ali-Pascha, pour la seconde fois; il périt dans la bataille contre le rebelle Scheïtan-kouli, en l'an 917 (1511).
21. Hersek Ahmed-Pascha, déposé pour la troisième fois en l'an 917 (1511).
22. Kodja Moustafa-Pascha, exécuté (1) en l'an 918 (1512).

Sous Sélim I.

23. Hersek Ahmed-Pascha, déposé pour la quatrième fois au mois de ramazan de l'année 920 (octobre 1514).
24. Khadim Sinan-Pascha, le second grand-vizir eunuque, périt sur le champ de bataille de Ridania, le 3 moharrem 923 (25 janvier 1517).
25. Younis-Pascha, exécuté pendant la retraite de l'Égypte, en l'an 923 (1517).
26. Piri-Pascha.

X.

KAPITAN-PASCHAS.

Sous Mohammed II.

1. Baltaoghli, au siége de Constantinople, 1453.
2. Hamza, manque dans les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, mais il se trouve dans Ducas, c. XLIII, sous le nom d'Αμηραλης Χαμζα, et dans Chalcondyle.
3. Younis, le conquérant d'Enos; c'est le Γενουζης de Ducas, et le Ιουνουζης de Chalcondyle.
4. Ismaïl, l'eunuque, manque dans les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, mais il se trouve cité dans Ducas, cap. XXV, sous le nom de Κουτοσταυλος et comme gouverneur de Gallipoli, dignité qui revenait toujours à l'amiral de la flotte.
5. Saganos, le Ζωγανος de Chalcondyle (l. IX, p. 148, éd. de Bâle, 1556); il manque dans les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa.
6. Mahmoud-Pascha, l'ancien grand-vizir, sortit, en l'année de l'hégire 872 (1467), avec la flotte du port de Gallipoli pour conquérir l'île de Négrepont.
7. Keduk Ahmed-Pascha, commandant, en l'année 880 (1475), l'expédition contre Assov et ensuite contre Otranto.
8. Mesih Ahmed-Pascha, commandant la flotte contre l'ile de Rhodes; il fut nommé sandjak de Gallipoli à son retour de cette expédition (2).

Sous Bayezid II.

9. Goïgou Sinan-Pascha, ravagea en l'année 897 (1491) les côtes de Valona.
10. Daoud-Pascha commandait, en l'année 898 (1492), la flotte ottomane au siége de Lepanto, et en l'année 907 (1501), il entra dans l'Archipel pour secourir l'île de Midillü.
11. Hersek Ahmed-Pascha, après avoir été déposé pour la deuxième fois (912 — 1506), comme grand-vizir, commanda la flotte ottomane pendant cinq années consécutives.

(1) Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques*, commet ici un anachronisme, en confondant ce vizir avec Kara Moustafa-Pascha, le conquérant de l'île de Chypre, qui ne mourut que soixante-huit ans plus tard (en l'année 1580). Le même auteur se trompe encore en fixant la durée de l'administration de Mahmoud-Pascha, pendant son double vizirat, à seize ans au lieu de six; celle de Daoud-Pascha à quatorze ans au lieu de quatre, et en disant que la seconde déposition d'Ahmed-Pascha avait eu lieu en l'année 902, tandis qu'il fut éloigné des affaires en 912. Une faute semblable se trouve à la page suivante (176), où il place l'exécution de Younis-Pascha en 920 au lieu de 923, et la déposition de Roustem-Pascha en 970 au lieu de 960.

(2) Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques*, place en l'année 896 (1490) l'expédition de Kehmal-Reïs sur les côtes d'Espagne, pour secourir les princes arabes de Grenade.

XI.

MOUFTIS.

Sous Mohammed II.

1. Khizrbeg, fils de Djelal, lors de la prise de Constantinople, † en l'année 863 (1458). Après lui,
2. Molla Khosrew (1) et Mohammed-ben-Firamourz occupèrent ensemble les places de juge d'armée jusqu'à l'année 877 (1472).
3. Molla Abdoulkérim siégeait comme moufti à Andrinople; il mourut en l'année 879 (1414).
4. Molla Ali el-Arabi, employé comme mouderris près la mosquée du sultan Mohammed II, occupa en même temps la place de moufti.
5. Molla Khosrew, moufti pour la seconde fois; il occupa cette dignité jusqu'à sa mort, en l'année 885 (1480).

Sous Bayezid II.

6. Molla Kourani Ahmed ben Ismaïl, jusqu'à sa mort, en l'année 893 (1487).
7. Molla Ali El-Arabi, pour la seconde fois jusqu'à sa mort, en l'année 901 (1495).
8. Efzalzadé Hamideddin, jusqu'à sa mort, en l'année 909 (1503).

Encore sous le règne de Bayezid II, et pendant tout le règne de Sélim I.

9. Ali Djemali, jusqu'à sa mort, en l'année 932 (1525).

XII.

PROFESSEURS ET GOUVERNEURS DES PRINCES.

De Mohammed II, avant la conquête de Constantinople.

1. Ibn Temdjid.
2. Molla Kourani.
3. Molla Khaïreddin.
4. Molla Sirek.

Après la conquête de Constantinople.

5. Khodjazadé.
6. Ahmed ben Welieddin, disgracié et envoyé en exil.
7. Khatibzadé.
8. Hasan Samrouni, † en l'année 891 (1486).
9. Sinan-Pascha, vizir et professeur.

Sous Bayezid II.

10. Molla Abdoulkadir El-Hamidi, disgracié.
11. Mirem Tschelebi, astronome.
12. Salaheddin de Nicée.
13. Mouarrifzadé.

Sous Sélim I.

14. Mouhiyeddin, professeur du prince Mohammed, ensuite du sultan Sélim.
15. Halimi, mort à Damas en l'année 924 (1518) (2).

(1) Le mot *Mewla* ou *Monla* se prononce *Molla*.

(2) Ce dernier manque dans les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, dans la liste des professeurs des sultans, p. 204.

» novo Bassa con 3000 Gianizari e 3000 Spahi comandato » contra li Sublevati. » (Marini Sanuto.)

LXXI. — Page 356.

Le *Selimnamé* de Seadeddin cite Sirtkœï, mais tous les autres historiens nomment Tschorli, comme le village où Sélim se battit contre son père. On peut encore consulter à ce égard Djenabi et Hezarfenn ; ils s'expriment ainsi : *Bayezid khanc ssouwaschdüghi kœyé,* c'est-à-dire, « vers le village où il se battit avec Bayezid-Khan. » Cantemir fait du mot *ssouwaschdüghi* (battu) un village : « A peine avait-il atteint le village Suaschtdy, » et il ajoute dans la note *y* : « Il a passé la rivière à la nage. C'est le nom d'un village qui est sur la route de Constantinople à Andrinople. » Le même auteur rapporte à ce prétendu village l'anecdote du pont de Moustafa-Pascha, c'est-à-dire de Djizr Moustafa-Pascha, situé au nord d'Andrinople.

LXXII. — Page 363.

Almanah et Seadeddin, IV, f. 591. Ce fait se trouve également mentionné dans Cambini, mais ce dernier dit que ce fut le grand-vizir Piri-Pascha (Perino) qui intervint en faveur des marchands ; et que parmi eux se trouvait un Florentin, Tomaso di Astolfo, qui à cette occasion revendiqua ses soieries confisquées à Brousa, et dont la valeur montait à 3000 ducats. (*Cose de Turchi per il Cambini,* lib. IV.)

FIN DES NOTES DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME QUATRIÈME.

Pages

LIVRE XX.

Caractère de Bayezid. — Expédition en Bosnie. — Renouvellement des capitulations avec Venise et Raguse. — Fortification des châteaux-forts sur la Morava. — Campagne en Moldavie. — Ambassades étrangères. — La dynastie de Ramazan-Oghli. — Première guerre d'Égypte. — Incursions des Ottomans en Autriche, en Transylvanie et en Croatie. — Expédition de Balibeg en Pologne. — Rapports diplomatiques de Bayezid avec les puissances de l'Europe. — Guerre avec Venise. — Bataille de Sapienza, prise de Lepanto, courses sur le Tagliamento. — Conquête de Céphalonie, de Modon, de Coron, de Zonkhio et de Santa-Maura. — Paix avec Venise et la Hongrie. 1-77

LIVRE XXI.

États voisins et rivaux de l'empire ottoman. — Extinction de la dynastie du Mouton-Blanc et commencement de la dynastie de Schah-Ismaïl. — Fuite de Korkoud en Égypte. — Tremblement de terre. — Guerres civiles entre Bayezid et Sélim. — Révoltes en Asie. — Mort du grand-vizir sur le champ de bataille, et punition des rebelles par le schah Ismaïl. — Révoltes des janissaires, guerre civile, déposition et mort de Bayezid. — L'armée et le diwan. — Constructions, fondations, légistes et poëtes sous le règne de Bayezid II. 78-135

Pages.

LIVRE XXII.

Caractère de Sélim. — Il fait assassiner ses neveux et ses deux frères Korkoud et Ahmed. — Relations de Sélim avec les puissances de l'Europe. — Schah-Ismaïl. — Schisme des Sunnis et des Schiis. — Massacre général de ces derniers dans l'empire ottoman. — Correspondance injurieuse entre Sélim et Schah-Ismaïl. — Victoire remportée par Sélim à Tschaldiran. — Il entre à Tebriz. — Retraite de l'armée turque dans ses quartiers d'hiver. — Le Sultan viole le droit des gens dans la personne des ambassadeurs persans. 136-209

LIVRE XXIII.

Prise du château de Koumakh. — Le prince de Soulkadr et tous les siens sont mis à mort. — Réorganisation de l'état-major des janissaires. — Les Turcs construisent de nouveaux bâtimens de guerre. — Histoire des villes de Diarbekr, de Mardin, de Hossnkeïf, de Nizibin, de Mossoul, d'Orfa et de Rakka. — Bataille de Kodjhissar et conquête du Kurdistan. — Description de cette province. 210-260

LIVRE XXIV.

Guerre d'Egypte. — Dynastie des Mamlouks. — Bataille de Merdj-Dabik. — Marche sur le Caire par Haleb, Hama et Damas. — Bataille de Ridania. — Exécution de Toumanbaï. — Description du Caire. — Retour de Sélim. — Exécution du grand-vizir. — Nouvelles dispositions à l'extérieur et à l'intérieur. — Mort de Sélim. — Le moufti Ali-Djemali. 261-366

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

ERRATA

DU TOME QUATRIÈME.

Pages 374, ligne 5, *au lieu de* à l'est, *lisez* à l'ouest, celui qui passe par Tarsous à Adana.

374, ligne 2, *au lieu de* 22 juin, *lisez* 23 juillet.

379, ligne 6, *au lieu de* Senita, *lisez* Serenita.

405, ligne 9, *au lieu de* d'autres fonctions près de lui que celles de précepteur de ses enfans, *lisez* près de lui les fonctions de précepteur de ses enfans.

406, ligne 2, *au lieu de* 2 août, *lisez* 3 août.

408, ligne 7, *au lieu de* 24 avril, *lisez* 25 avril.

411, ligne 17, *au lieu de* Seïdi batlal, *lisez* Seïdi battal.

425, ligne 9, *au lieu de* 456, *lisez* 656.

447, ligne 17, *au lieu de* 24 août, dimanche, *lisez* 25 août, lundi.

454, ligne 2, *au lieu de* Farabi, *lisez* Faryabi.

455, ligne 8, *au lieu de* Abdalas, *lisez* Abdals.

